

TABLE DES MATIÈRES

Abbreviations / Note sur les éditions et traductions employées	iv
Introduction	1
I. Problématiques et considérations historiographiques	6
II. Considérations méthodologiques et approche d'analyse	18
III. Sources	25
Partie 1 – Volet thématique: l'image des Byzantins selon une perspective culturelle	
Merveilles et décadence de l'Orient: l'ambivalence d'une représentation	37
Chap. I – Le monde féodal et les valeurs chevaleresques	45
a) Le modèle féodo-chevaleresque: vertus aristocratiques et guerrières	48
b) Le modèle byzantin: l'incompatibilité de l'idéologie impériale	58
Chap. II – Byzance vue de l'Occident: une perspective culturelle	68
a) Les Grecs « perfides »	73
b) Les Grecs « efféminés »	77
i- Considérations militaires	78
ii- Décadence morale	83
iii- <i>Milieutheorie</i> ou « théorie du climat »	89
Chap. III – Traditions et modèles de l'Antiquité dans l'historiographie médiévale	97
a) Les Grecs de l'Antiquité et la <i>translatio militiae / translatio virtutum</i>	99
b) L'épopée virgilienne et la représentation des Grecs de l'Antiquité	101
c) Virgile et les autorités classiques au Moyen Âge	105
d) L'origine troyenne des peuples européens	110
Chap. IV – L'image du cérémonial byzantin dans une perspective culturelle	113
a) Le cérémonial dans la diplomatie byzantine au XII ^e siècle	117
b) Les représentations positives du cérémonial byzantin	128
i- Les réceptions « honorables »	133
ii- Les références culturelles favorables dans le cérémonial	136
Chap. V – Le cérémonial byzantin comme indicateur d'une diversité culturelle	148
a) Les représentations négatives du cérémonial byzantin	148
i- Les problèmes liés au protocole	149
ii- La perception de perfidie dans le cérémonial	156
iii- La perception d'une absence de virilité dans le cérémonial	164

b) Les réactions des croisés face au cérémonial byzantin	175
i- Le contournement du cérémonial	179
ii- L'« insolence » des Latins	183
iii- Les transgressions du protocole	191
iv- L'enjeu du cérémonial et ses conséquences diplomatiques	196
Partie 2 – Volet chronologique: évolution de l'image des Byzantins (XII ^e et XIII ^e siècles)	
Chap. I – La première croisade: un archétype pour le XII ^e siècle (1096-1118)	203
a) La représentation des Byzantins à la fin du XI ^e siècle	203
b) La représentation d'Alexis I ^{er} Comnène et la première croisade	207
i- Les chroniqueurs (1099-1118)	210
ii- Les événements de la croisade et la représentation d'Alexis	215
Chap. II – La tradition normande et ses répercussions au début du XII ^e siècle	232
a) La perspective italo-normande à la fin du XI ^e siècle	233
b) La tradition des <i>Gesta Francorum</i> et la propagande de Bohémond	240
c) Albert d'Aix: une nouvelle perspective	254
Chap. III – Diversification de l'image des Byzantins (1118-1155)	263
a) D'une image de l'empereur à une image généralisée des Grecs	264
b) L'enjeu des États latins et les rétrospectives de la première croisade	272
i- Les chroniqueurs (1118-1155)	274
ii- Rétrospectives historiographiques à l'égard des Grecs	277
iii- La représentation de Jean II Comnène	285
c) L'ambiguïté de la deuxième croisade	292
i- La tradition normande à la veille de la croisade	293
ii- La représentation de Manuel I ^{er} au moment de la croisade	297
iii- Le bilan des représentations au lendemain de la croisade	305
Chap. IV – L'interlude entre deux croisades et la période de détente (1155-1180)	312
a) La perspective des chroniqueurs européens (1155-1180)	312
i- L'image de Manuel I ^{er} en Europe après la deuxième croisade	313
ii- La question du <i>Pèlerinage de Charlemagne</i>	320
b) Les États latins: Guillaume de Tyr et sa tradition historiographique	329
i- Un récapitulatif des croisades et de l'histoire des États latins	331
ii- Manuel I ^{er} Comnène selon Guillaume de Tyr	337

Chap. V – La représentation des Byzantins au climax des tensions (1180-1204)	353
a) Emploi et signification du terme « Grifon »	353
b) La troisième croisade et la détérioration des relations	360
i- Les chroniqueurs (1180-1204)	361
ii- La représentation des Byzantins après la mort de Manuel I ^{er}	366
iii- Les empereurs: Andronic I ^{er} , Isaac II Ange, Isaac de Chypre	371
Chap. VI – Le XIII ^e siècle et la concrétisation du ‘schisme culturel’ (1204-1261)	393
a) La quatrième croisade et les chroniqueurs du XIII ^e siècle (1204-1261)	395
i- La fin du XII ^e siècle comme justificatif de la quatrième croisade	402
ii- Les empereurs: Alexis III, Alexis IV et Alexis V	410
b) La représentation des Grecs jusqu’en 1261	427
i- L’image des empereurs de Nicée et des despotes d’Épire	430
ii- Les Grecs comme sujets des Latins	441
Conclusion	452
Bibliographie	461

ABBREVIATIONS

- MGH** *Monumenta Germaniae Historica.*
- PL** *Patrologie latine*, éd. de Migne, Paris, 1844-1966, 221 vols.
- RHC** *Recueil des historiens des croisades*, Paris, Académie des Inscriptions et des Belles-Lettres, 1841-1906, 16 vols. Comprend les *Historiens occidentaux* (5 volumes), les *Historiens orientaux* (5 volumes), les *Historiens grecs* (2 volumes), les *Documents arméniens* (2 volumes), les *Lois* (2 volumes).
- RHGF** *Recueil des historiens des Gaules et de la France*, Paris, 1869-1904, 24 vols.

* * *

NOTE SUR LES ÉDITIONS ET TRADUCTIONS EMPLOYÉES

Durant la préparation et la rédaction de cette étude, les éditions critiques les plus récentes des chroniques des croisades ont, dans la mesure du possible, été employées; lorsque les éditions les plus récentes ne nous étaient pas accessibles ou s'avéraient inexistantes, nous avons consulté au besoin les versions contenues dans le *Recueil des historiens des croisades* ou dans les *Monumenta Germaniae Historica*.

Quant aux traductions, qui complètent les citations latines de notre étude, nous avons parfois choisi de réaliser nos propres adaptations du latin, tandis qu'à d'autres moments nous avons préféré reprendre les traductions publiées en parallèle des éditions les plus récentes; le choix en fut surtout un d'efficacité, du fait qu'il nous paraissait contre-productif de répéter le travail d'autrui lorsque celui-ci s'avérait complet et valable. Pour nos adaptations, nous avons parfois choisi de nous inspirer de traductions plus anciennes, telles que celles de F. Guizot dans la collection des *Mémoires relatifs à l'histoire de France* au XIX^e siècle. Tout emprunt textuel fut toutefois ponctué d'une révision minutieuse de la traduction à la lumière d'une édition critique récente. F. Guizot, en effet, avait ce défaut de fonder ses traductions des chroniques des croisades sur des éditions souvent fautives ou incomplètes, mais il reste que ses interprétations du texte, lorsque corroborées par des éditions plus modernes, s'avèrent généralement élégantes et accessibles; c'est pourquoi nous avons choisi ses traductions lorsque celles-ci se voulaient plus agréables que les nôtres.

L'AUTRE CHRÉTIEN À L'ÉPOQUE DES CROISADES:
LES BYZANTINS VUS PAR LES CHRONIQUEURS DU MONDE LATIN (1096-1261)

INTRODUCTION

Les croisades des XII^e et XIII^e siècles détiennent toujours, et cela après plus de neuf siècles, cette capacité bien particulière de nous émerveiller, mais également de nous choquer. Au-delà de l'engouement actuel pour les élans épiques et mystiques de ce mouvement à la fois militaire et spirituel, les croisades évoquent en effet un lourd bilan dont les répercussions sont toujours visibles dans les problématiques culturelles et religieuses du XXI^e siècle. Inauguré en 1095 sous les auspices du pape Urbain II et destiné à l'échec à la suite de l'expulsion des chrétiens de la Terre sainte en 1291, le mouvement des croisades devait certes se perpétuer au-delà du XIV^e siècle, mais non pas sans avoir exacerbé une rancune latente entre chrétiens et musulmans, et même entre chrétiens eux-mêmes. À cet effet, l'échec des chrétiens orientaux et occidentaux à surmonter leurs différends a souvent été considéré comme l'une des grandes tragédies des croisades. Voilà qui explique pourquoi le sac de Constantinople en 1204, épisode majeur des croisades et jalon capital de cette rupture entre Grecs orthodoxes et Latins catholiques, suscite encore aujourd'hui la consternation quant à l'ampleur du geste et ses implications. Après tout, l'appel à la croisade intenté par Urbain II n'avait-il pas pour objectif de venir en aide à l'Orient chrétien et, au bout du compte, de réconcilier l'Église de Rome avec celle de Constantinople? La croisade ne devait-elle pas être l'entreprise ultime de la fraternité chrétienne? Et pourtant, un peu plus d'un siècle plus tard, les relations entre les deux mondes avaient à ce point souffert que les pèlerins de la quatrième croisade ont non seulement délibérément attaqué la capitale de cet empire millénaire qu'était Byzance, mais l'ont ensuite pillée, saccagée et dominée pendant près de 57 ans. Or, comment expliquer ce retournement et, surtout, comment le justifier?

Dès la fin du XIX^e siècle, de multiples savants se sont donné pour défi d'élucider ce problème, jetant par conséquent les bases d'une lourde historiographie dont l'encre n'a depuis cessé de couler.¹ Leurs premières hypothèses exprimaient à l'époque une volonté de

¹ Pour un aperçu plus approfondi de ces théories, voir les bilans historiographiques de C. M. BRAND, « The Fourth Crusade: Some Recent Interpretations », *Medievalia et Humanistica*, 12, 1984, pp. 33-45; D. E. QUELLER et S. J. STRATON, « A Century of Controversy on the Fourth Crusade », *Studies in Medieval and Renaissance History*, 6, 1969, pp. 235-277.

placer le blâme sur des individus ou des groupes spécifiques qui avaient, croyait-on, délibérément orchestré la déviation de la croisade vers Constantinople: les Vénitiens, principaux coupables sous l'égide du doge Enrico Dandolo, furent détrônés tour à tour par le pape Innocent III, le chef croisé Boniface de Montferrat, et même l'empereur germanique Philippe de Souabe.² Pourtant, bien qu'il fût sans doute rassurant, voire déculpabilisant, de canaliser une rancune ancestrale vers quelques boucs émissaires bien déterminés, les générations futures de chercheurs se montrèrent largement insatisfaits par ces théories de conspiration. L'historiographie du XX^e siècle a vu par conséquent l'émergence de deux écoles pour expliquer le sac de Constantinople. La première a tenté de considérer le potentiel plus linéaire et universel du problème: les événements de 1204 reflétaient le point culminant d'un antagonisme croissant entre Grecs et Latins axé principalement sur des considérations religieuses et culturelles. Il était donc question d'un « choc des cultures » exacerbé par le contact des masses innombrables de pèlerins avec leurs homologues orientaux dans le contexte des croisades, et dont l'ultime tragédie fut que l'intolérance se soit répercutée au niveau des couches populaires de la chrétienté.³ La seconde école, toutefois, a préféré faire volte-face sur les hypothèses de la conspiration et du choc des cultures en développant sa « théorie de l'accident »: la déviation de la croisade était imputable à une série d'événements totalement imprévus qui, considérés dans leur succession, avaient rendu possible le sac de 1204.⁴

Malgré la variété des théories proposées, le problème semble pourtant loin d'être résolu. Bien que la « théorie de l'accident » soit la plus récente et qu'elle fasse de plus en plus autorité sur la question, il demeure que l'hypothèse du « choc des cultures » a lourdement influencé l'historiographie de la quatrième croisade et ne peut pour autant être complètement écartée. En effet, cette dernière se place dans le contexte plus large des rapports entre Grecs et Latins au XII^e siècle et a par conséquent l'avantage de proposer une

² K. HOPF, « Geschichte Griechenlands », dans J. S. Ersch et J. G. Gruber, eds., *Allgemeine Encyclopädie der Wissenschaften und Künsten*, Leipzig, 1867, vol. 85, p. 188; L. de MAS LATRIE, *Histoire de l'île de Chypre sous le règne des princes de la maison de Lusignan*, Paris, Imprimerie générale, 1852, vol. 1, p. 161. La théorie du complot vénitien fut contestée par G. HANOTAUX, « Les Vénitiens ont-ils trahi la chrétienté en 1202? », *Revue historique*, 4, 1877, pp. 74-102.

³ S. Runciman fut sans équivoque le défenseur le plus ardent de cette théorie: « The chief tragedy of the Crusades was that they brought the misunderstanding between Eastern and Western Christians down to a popular level. »; S. RUNCIMAN, *The Eastern Schism*, Oxford, Clarendon Press, 1955, p. 166. Selon Kazhdan et Epstein, « latin expansion in the late eleventh and twelfth centuries brought the Byzantines into vital contact with Westerners. »; A. P. KAZHDAN et A. W. EPSTEIN, *Change in Byzantine Culture in the Eleventh and Twelfth Centuries*, Berkeley, University of California Press, 1985, p. 174.

⁴ Principalement: D. E. QUELLER et T. F. MADDEN, *The Fourth Crusade. The Conquest of Constantinople: 1201-1204*, 2^e éd., Philadelphia, University of Philadelphia Press, 1997, 357 p.; W. TREADGOLD, *A History of the Byzantine State and Society*, Stanford, Calif., Stanford University Press, 1997, 1019 p.; J. RILEY-SMITH, *Les croisades*, trad. F. Deléris, Paris, Pygmalion, 1990, 326 p. (dont une nouvelle édition anglaise doit paraître en 2005).

explication plus systématique et globale du problème dans le long terme. Selon cette théorie, le sac de Constantinople devait être compris à la lumière des antécédents historiques d'une rivalité toujours croissante entre Grecs et Latins depuis l'Antiquité. À l'origine se trouvait l'opposition ancestrale entre les cultures romaine et hellénistique dans le pourtour méditerranéen, caractérisée alternativement par l'admiration et la jalousie de la première pour la seconde, et immortalisée dans les poèmes épiques de Virgile et de ses contemporains. S'ensuivit alors la dimension politique du clivage lorsque l'Empire romain fut scindé en deux entités administratives pour refléter la réalité linguistique et culturelle des III^e et IV^e siècles. De par cette division progressive entre Occident et Orient, accélérée par la chute du premier à la suite des invasions germaniques et l'adaptation du second à une réalité distinctement orientale, le tableau politique, culturel et religieux du monde médiéval venait de prendre forme. Isolés géographiquement pendant des siècles, les deux entités du nouveau monde chrétien devaient graduellement se redécouvrir, mais non pas sans des heurts sporadiques oscillant entre des disputes religieuses et des conflits idéologiques. Ces rixes étaient néanmoins symptomatiques d'un problème religieux et culturel plus large auquel les croisades avaient finalement porté le coup de grâce et dont le point culminant était 1204. Pour certains, le schisme de 1054 était considéré comme l'élément déclencheur des événements à venir, tandis que d'autres les situaient dès la première croisade ou encore le dernier quart du XII^e siècle.⁵ Mais quelles que soient ces divergences mineures, la théorie du « choc des cultures » faisait jusqu'à tout récemment la presque unanimité, étant considérée comme une alternative fort concluante et convenable pour expliquer l'unité précaire de la chrétienté à la veille de la quatrième croisade, de même que la rupture irréparable qui s'ensuivit entre chrétiens orientaux et occidentaux; bien plus qu'une simple division religieuse, il était désormais permis de parler d'un « schisme culturel ».

Bref, la théorie du « choc des cultures » semblait si logique et accommodante pour expliquer la prise de Constantinople que pendant longtemps il ne fut jamais question de la

⁵ Pour 1054, voir G. OSTROGORSKY, *Histoire de l'État byzantin*, trad. J. Gouillard, Paris, Payot, 1996 (1953), pp. 437-438; A. A. Vasiliev, *History of the Byzantine Empire, 324-1453*, 2^e éd., Madison, University of Wisconsin Press, 1952, pp. 338-339. Pour 1096, voir entre autres M. ANGOLD, *The Byzantine Empire, 1025-1204: A Political History*, 2^e éd. Londres / New York, Longman, 1997, pp. 233-240; H. E. J. COWDREY, « The Gregorian papacy, Byzantium and the First Crusade », dans J. J. D. Howard-Johnston, *Byzantium and the West, 850-1200*, Amsterdam, A. M. Hakkert, 1988, pp. 145-169; D. M. NICOL, « The Byzantine View of Western Europe », *Greek, Roman and Byzantine Studies*, 8, 1967, pp. 329-330; D. M. NICOL, « Byzantium and the Papacy in the Eleventh Century », *Journal of Ecclesiastical History*, 13, 1962, p. 19; S. RUNCIMAN, *Eastern Schism*, pp. 79-80. Pour le dernier quart du XII^e siècle, voir C. M. BRAND, *Byzantium confronts the West, 1180-1204*, Cambridge, Harvard University Press, 1968, pp. 175 et 188; G. T. DENNIS, « Schism, Union, and the Crusades », dans Vladimir P. Goss, éd., *The Meeting of Two Worlds: Cultural Exchange between East and West during the Period of the Crusades*, Kalamazoo, Medieval Institute Publications, 1986, pp. 181-187.

remettre en doute ni même d'admettre qu'elle puisse souffrir d'une faille critique. Pourtant, sa plus grande lacune s'avérerait être la plus évidente: dans sa rigidité linéaire, la théorie laissait bien peu de place à la nuance. Au fil des analyses, en effet, il devenait de plus en plus évident que les civilisations de l'Orient byzantin et de l'Occident latin n'étaient pas forcément si contradictoires. D'abord, la prémisse voulant que les rapports entre Orient et Occident chrétiens aient été rompus durant le haut Moyen Âge s'avéra trop simpliste, ne tenant pas compte des nombreux échanges littéraires et artistiques qui avaient caractérisé la période, et cela même entre les VIII^e et X^e siècles, moment où les rapports avaient été le plus distendus.⁶ Même le schisme de 1054, autrefois considéré comme un événement clé de l'histoire médiévale, demandait d'être nuancé quant à son impact réel sur l'union des Églises.⁷ Ensuite, pendant les croisades, les deux sociétés semblaient toujours avoir eu suffisamment de points en commun pour maintenir des liens solides, et ceci malgré l'échange de propos parfois durs et haineux. L'Empire byzantin, après tout, avait entretenu tout au long du XII^e siècle des liens dynastiques développés avec les puissances européennes, de même qu'avec les États latins du Levant. Par ailleurs, l'intégration latine dans l'empire, que ce soit sous forme d'assistance militaire ou de rapports commerciaux, ne laissait pas présager un isolement ou un antagonisme aussi catégorique que le voulait l'hypothèse du choc des cultures.⁸ Mais plus encore, l'hypothèse d'un antagonisme au niveau des couches populaires ne semblait guère absolue, comme l'a démontré A. Laiou dans une narration fictive qui soulignait les affinités évidentes entre les deux civilisations, plutôt que leurs points de divergence.⁹

⁶ J.-C. CHEYNET, « L'implantation des Latins en Asie Mineure avant la Première Croisade », dans M. Balard et A. Ducellier, dirs., *Migrations et diasporas méditerranéennes (Xe-XVIe siècles)*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2002, pp. 115 et 124.

⁷ Cette ancienne prémisse, largement répandue sous l'influence d'Edward Gibbon au XVIII^e siècle, fut remise en question entre autres par S. RUNCIMAN, *Eastern Schism*, p. 77 et G. T. DENNIS, « Schism, Union and the Crusades », pp. 181-187; E. GIBBON, *Histoire du déclin et de la chute de l'Empire romain. Byzance (de 455 à 1500)*, trad. par M. F. Guizot, Paris, Laffont, 1983 (1788), pp. 851-852.

⁸ J. HARRIS, *Byzantium and the Crusades*, Londres, Hambledon, 2003, pp. xv-xvi.

⁹ « Of all the peoples and regions with which the Byzantines came into contact Western Europe was the area with which they had the closest affinities, and with which they themselves felt most closely related. »; A. E. LAIOU, « Byzantium and the West », dans A. E. Laiou et H. Maguire, eds., *Byzantium: A World Civilization*, Washington, 1992, p. 61. A. Kazhdan commenta également: « When scholars write about relations between the West and Byzantium in the Middle Ages, they naturally emphasize the contrasts between the two societies: Catholicism versus Orthodoxy, feudalism versus 'totalitarian' regime, predominantly oral culture versus consistent textuality, barter economy versus uninterrupted circulation of coins, poetization of warfare versus the ideology of peace, a list of oppositions that could be continued almost to infinity. It is unclear whether these contrasts are in fact part of the reality of the medieval world or were spawned by the confessional intolerance of nineteenth-century historiography. »; A. KAZHDAN, « Latins and Franks in Byzantium: Perception and Reality from the Eleventh to the Twelfth Century », dans A. E. Laiou et R. P. Mottahedeh, dir., *The Crusades from the Perspective of Byzantium and the Muslim World*, Washington, Dumbarton Oaks, 2001, p. 83.

À la lumière de ces constats, il devenait imprudent d'attribuer la déviation de la quatrième croisade à des facteurs uniquement d'antagonisme culturel ou religieux. Les défenseurs de la théorie accidentelle raisonnèrent que les croisés s'étaient rendus à Constantinople en tant que champions du jeune prince Alexis, et non pour des causes d'inimitié ou de vengeance.¹⁰ D'autres chercheurs ont même tenté de réexaminer les théories de conspiration d'autrefois à la lumière des motivations plus individualistes des participants, pour ainsi offrir une explication alternative au problème.¹¹ Et pourtant, malgré ces nombreuses réévaluations et des arguments parfois fort convaincants de part et d'autre, il est de notre avis qu'à l'heure actuelle, aucune des théories exposées ci-dessus ne peut prétendre expliquer à elle seule les enjeux entourant le sac de Constantinople par les croisés.¹² Sans toutefois suggérer qu'il faille repartir à zéro, la nécessité de développer une explication plus conciliatrice réunissant les idées directrices de ces théories trop rigides et étanches nous paraît pour le moins primordiale. En effet, pouvons-nous complètement écarter la possibilité qu'un certain degré de xénophobie n'ait pas été – si ce n'est inconsciemment – dans l'esprit des croisés lors de leur deuxième assaut sur Constantinople en avril 1204?¹³ Et tout aussi paradoxalement, pouvons-nous complètement nier que les propos subséquents des chroniqueurs latins, essentiellement péjoratifs à l'endroit des Grecs, n'aient servi que de prétexte pour justifier les actions des croisés aux yeux de leurs contemporains et ainsi déculpabiliser l'Occident de son agression envers Byzance? De toute évidence, les théories alternatives ont trop souvent fait l'erreur de complètement ignorer le potentiel plus subtil des facteurs culturels et religieux, tandis que l'hypothèse du « choc des cultures » n'a pas su être suffisamment souple pour envisager les ambivalences possibles d'une analyse projetée sur le long terme.

Au-delà de l'exemple précis de la quatrième croisade, la perspective plus large des rapports entre Grecs et Latins dans le contexte des croisades rend d'autant plus importante la nécessité de réévaluer la dynamique et l'évolution des contacts culturels entre les deux civilisations. En effet, qu'il y ait eu animosité pendant cette période n'est guère contestable, mais celle-ci demande d'être nuancée à la lumière de l'historiographie récente,

¹⁰ J. Harris rappelle, à cet effet, l'opposition populaire de l'armée à l'idée de bifurquer vers Constantinople, ce qui ne reflète guère l'argument d'une animosité des masses axée sur la vengeance; J. HARRIS, *Byzantium and the Crusades*, p. xvi.

¹¹ Sur le renouveau de l'hypothèse de la duplicité vénitienne, voir D. M. NICOL, *Byzantium and Venice: A Study in Diplomatic and Cultural Relations*, Cambridge, Cambridge University Press, 1988, pp. 124-126; J. GODFREY, *1204: The Unholy Crusade*, Oxford, Oxford University Press, 1980, p. 74.

¹² J. Harris établit un constat fort similaire dans son évaluation de l'historiographie de la quatrième croisade; J. HARRIS, *Byzantium and the Crusades*, p. xvii.

¹³ Cet argument fut proposé notamment par C. M. Brand en réponse aux tenants de la théorie de l'accident; C. M. BRAND, « The Fourth Crusade: Some Recent Interpretations », pp. 38 et 40.

de même que de considérations novatrices qui permettront un réexamen général des relations gréco-latines entre 1096 et 1261. Notre présente analyse se donne ainsi pour objectif de reconsidérer ces rapports selon une succession de contrastes, de nuances et de régularités, et avec une emphase bien particulière sur l'importance de revoir les événements et les sources dans leurs contextes respectifs. Notre approche, quant à elle, se cantonnera au cœur de l'histoire culturelle en proposant d'examiner l'évolution et les dimensions géographiques des rapports gréco-latins à travers le prisme des représentations, notamment l'image des Byzantins dans les récits occidentaux des croisades. De par cette perspective occidentale, qui ne représente certes qu'une facette du problème, nous espérons pouvoir construire une image des Grecs qui évaluera tout de même le potentiel plus global de la situation et qui tiendra compte de l'ambiguïté culturelle entre Orient et Occident chrétiens pendant les croisades. Ainsi aspirons-nous d'effectuer un retour du pendule au sein de l'historiographie des croisades pour refléter notre tendance contemporaine de préférer la nuance à la rigidité, la relativité à la certitude. Pourrons-nous désormais parler, à titre d'essai, d'une « théorie de l'ambivalence » pour comprendre la dynamique des rapports entre Grecs et Latins au Moyen Âge? C'est ce que nous nous proposons d'élucider dans notre présente étude.

I. PROBLÉMATIQUES ET CONSIDÉRATIONS HISTORIOGRAPHIQUES

L'étude de l'antagonisme entre Grecs et Latins aux XII^e et XIII^e siècles, loin d'être circonscrite uniquement au domaine du culturel, a fait l'objet au fil des années d'une multitude d'analyses portant sur les enjeux politiques, militaires et religieux du problème. Il va de soi que l'approche religieuse, axée avant tout sur la question du schisme des Églises, a longtemps prédominé dans l'historiographie comme un élément clé de l'histoire du christianisme, de même que de l'histoire des croisades; l'éventail d'ouvrages forts variés sur les enjeux religieux du problème en témoigne.¹⁴ Parallèlement, l'époque qui a vu l'apparition des grandes synthèses sur les croisades a apporté une dimension davantage politique et événementielle à la question, axée principalement sur les considérations diplomatiques et militaires du passage de la première croisade à Byzance, des relations

¹⁴ Les principaux ouvrages sur la question du schisme des Églises sont: Y. CONGAR, *After Nine Hundred Years: the Background of the Schism Between the Eastern and Western Churches*, Westport, Conn., Greenwood Press, 1978 (1959), 150 p.; F. DVORNIK, *Byzance et la primauté romaine*, Paris, Éditions du Cerf, 1964, 160 p.; G. EVERY, *The Byzantine Patriarchate*, 2^e éd. rév., Londres, Society for Promoting Christian Knowledge, 1962, 204 p.; G. EVERY, *Misunderstandings Between East and West*, Richmond, John Knox Press, 1966, 70 p.

subséquentes entre celle-ci et les États latins, et finalement des enjeux de la quatrième croisade.¹⁵ Bien que l'intérêt pour l'approche politique demeure toujours d'actualité, comme l'atteste l'ouvrage de R.-J. Lilie sur les rapports politiques entre Byzance et les États latins,¹⁶ il n'en demeure pas moins que l'historiographie souffre d'avoir trop insisté sur les interprétations politiques et religieuses du problème. Pour contrebalancer cette tendance, plusieurs médiévistes ont manifesté, et cela depuis quelques années déjà, la volonté d'aborder la question des relations entre Grecs et Latins sous une approche davantage culturelle. C'est le cas entre autres de K. N. Ciggaar qui a subtilement su concilier une approche politique et culturelle dans son analyse des rapports entre Byzance et l'Occident de 962 à 1204.¹⁷

De cet engouement pour l'histoire culturelle, de nouvelles méthodes et approches ont été proposées pour approfondir notre compréhension de l'histoire des croisades. L'histoire des représentations, notamment, a révolutionné l'historiographie en scrutant l'imaginaire des croisés dans l'espoir d'y dégager leurs mentalités, leur conception du monde, leurs motivations et préoccupations, de même que leur perception de l'Autre.¹⁸ Cette approche connut naturellement un essor lorsqu'il fut question de dégager et d'interpréter l'image des principaux adversaires de la croisade, les musulmans.¹⁹ Plusieurs

¹⁵ R. GROUSSET, *Histoire des croisades et du Royaume franc de Jérusalem*, Paris, Plon, 1934-1936, 3 vols.; S. RUNCIMAN, *A History of the Crusades*, Cambridge, Cambridge University Press, 1951-1954, 3 vols.; K. SETTON, éd., *A History of the Crusades*, Madison, University of Wisconsin Press, 1955-1989, 6 vols.

¹⁶ R.-J. LILIE, *Byzantium and the Crusader States, 1096-1204*, trad. J.-C. Morris et J. E. Ridings, Oxford, Clarendon Press, 1993, 342 p.

¹⁷ K. N. CIGGAAR, *Western Travellers to Constantinople. The West and Byzantium, 962-1204: Cultural and Political Relations*, New York, E. J. Brill, 1996, 396 p. Notons également les ouvrages collectifs récents dont les articles et les contributions prennent souvent en compte des considérations culturelles: M. BALARD, éd., *Autour de la première croisade*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1996, 653 p.; J. D. HOWARD-JOHNSTON, éd., *Byzantium and the West, 850-1200*, Amsterdam, Hakkert, 1988, 332 p.; V. P. GOSS et C. V. BORNSTEIN, éd., *The Meeting of Two Worlds: Cultural Exchange between East and West during the Period of the Crusades*, Kalamazoo, Medieval Institute Publications, 1986, 450 p.; D. BAKER, éd., *Relations between East and West in the Middle-Ages*, Edinburgh, Edinburgh University Press, 1973, 156 p.

¹⁸ Comme le dénote P. Angelov, le phénomène est florissant dans toutes les sphères des études médiévales: « Growing attention has been paid to the problem of the 'image of the other' by mediaevalists in recent years. »; P. D. ANGELOV, « The Bulgarians through the Eyes of the Byzantines », *Bulgarian Historical Review*, 22, 1994, p. 18. L'histoire des mentalités et des représentations jouit par ailleurs d'un intérêt marqué chez les médiévistes français, tel que souligné par la publication de deux ouvrages volumineux par H. Martin sur les mentalités médiévales, sans équivalent dans le milieu anglo-saxon: H. MARTIN, *Mentalités médiévales I. XIe-XVe siècle*, Paris, Presses universitaires de France, 1998 (1996), 516 p., et *Mentalités médiévales II. Représentations collectives du XIe au XVe siècle*, Paris, Presses universitaires de France, 2001, 297 p.

¹⁹ Pour n'énumérer que quelques travaux: P. SÉNAC, *L'image de l'Autre. Histoire de l'Occident médiéval face à l'Islam*, Paris, Flammarion, 1983, 194 p.; R. HILL, « The Christian View of the Muslims at the Time of the First Crusade », dans P. M. Holt, éd., *The Eastern Mediterranean Lands in the Period of the Crusades*, Warminster, Aris & Phillips Ltd., 1977, pp. 1-8; J. FLORI, « La caricature de l'Islam dans l'Occident médiéval: origine et signification de quelques stéréotypes concernant l'Islam », *Aevum*, 2, 1992, pp. 245-256; J. FLORI, « En marge de l'idée de guerre sainte: l'image des musulmans dans la mentalité populaire en occident (XIe-XIIe siècles) », dans H. Hamman, éd., *L'Occident musulman et l'Occident chrétien au Moyen Âge*, Rabat, 1995, pp. 209-221; B. HAMILTON, « Knowing the Enemy: Western Understanding of Islam at the Time of the Crusades », *Journal of the Royal Asiatic Society of Great Britain and Ireland*, 3^e série, 7, 1997, pp. 373-387;

études ont également été consacrées à l'image des Occidentaux dans les sources byzantines, selon une perspective pro-byzantine toujours en vogue dans l'historiographie médiévale.²⁰ La représentation des Byzantins chez les croisés, toutefois, a moins fait l'objet de recherches systématiques, sauf quelques articles d'intérêt et des commentaires sporadiques dans les ouvrages plus généraux des croisades.²¹ Bien que cette lacune puisse tout simplement être imputable à une indifférence ou un manque de dynamisme pour le sujet, nous ne pouvons écarter l'inquiétante possibilité que l'image des Byzantins soit considérée par l'historiographie comme une « évidence » qu'il n'est guère nécessaire de reconsidérer. En effet, il y a encore aujourd'hui de ces médiévistes qui ne dérogent pas aux anciennes conventions et qui estiment toujours plus facile de perpétuer plutôt que de nuancer une image négative et superficielle des Byzantins telle que véhiculée dans les chroniques des croisades; ainsi, les mêmes citations et commentaires sont constamment recyclés, sans aucun effort de les situer dans leur contexte, ni même d'en comprendre les significations plus profondes et probantes. Bref, il en va de ce grand péché de l'historien de se contenter des associations complaisantes et de balayer sous le tapis les petits détails qui risquent de contredire une hypothèse ou une convention.

Devant ce triste constat, une première tentative d'aborder le problème de façon concise et systématique fut intentée il y a plus de trente ans par Bunna Ebels-Hoving dans

M. BALARD, « Le musulman d'après les illustrations de Guillaume de Tyr », dans *De Toulouse à Tripoli. Itinéraires de cultures croisées*, Toulouse, 1997, pp. 143-166; S. LOUTCHITSKAJA, « *Barbarae Nationes*: les peuples musulmans dans les chroniques de la Première Croisade », dans Michel Balard, éd., *Autour de la Première Croisade*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1996, pp. 99-107; S. LOUTCHITSKAJA, « L'image des musulmans dans les chroniques des croisades », *Le Moyen Âge*, 105, 1999, pp. 717-735.

²⁰ Pour la représentation des Occidentaux par les Byzantins, voir entre autres: D. M. NICOL, « The Byzantine View... », pp. 315-339; A. TUILIER, « Byzance et la féodalité occidentale: les vertus guerrières des premiers croisés d'après l'*Alexiade* d'Anne Comnène », dans *La guerre et la paix: frontières et violences au Moyen Âge*, Paris, Bibliothèque nationale, 1978, pp. 35-50; R. BROWNING, « Greeks and Others. From Antiquity to the Renaissance », dans *History, Language and Literacy in the Byzantine World*, Northampton, Variorum Reprints, 1989, II.; M. BALARD, « Les Normands vus par les chroniqueurs byzantins du XIIe siècle », dans P. Bouet et F. Neveux, éd., *Les Normands en Méditerranée dans le sillage des Tancrede*, Caen, Presses universitaires, 1994, pp. 225-234; A. LAIOU, « L'interprétation byzantine de l'expansion occidentale (XIe-XIIe siècles) », dans M. Balard et A. Ducellier, éd., *Le partage du monde. Échanges et colonisation dans la Méditerranée médiévale*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1998, pp. 163-179; A. SIMPSON, « Byzantine Aristocrats and Their Perceptions of Latins in the Century Before the Latin Conquest of Constantinople », *Mésogeios*, 2, 1998, pp. 138-155; A. SIMPSON, « Byzantine Latinophobia: Some Explanations Concerning the Central Aspect of Byzantine Popular Attitudes Towards the Latins in the XII Century », *Mésogeios*, 3, 1999, pp. 64-82.

²¹ Quelques exemples: M. BALARD, « Byzance vue de l'Occident », dans J. Le Goff et J.-C. Schmitt, éd., *Dictionnaire raisonné de l'Occident médiéval*, Paris, Fayard, 1999, pp. 126-135; J.-C. PAYEN, « L'image du Grec dans la chronique normande: sur un passage de Raoul de Caen », dans *Images et signes de l'Orient dans l'Occident médiéval*, Aix-en-Provence, Éditions Jeanne Laffite, 1982, pp. 269-280; E. ALBU, « Norman Views of Eastern Christendom: From the First Crusade to the Principality of Antioch », dans V. P. Goss, éd., *The Meeting of Two Worlds...*, pp. 115-121; A. LAIOU, « Byzantium and the West », pp. 61-79; J. FLORI, « *Oriens Horribilis*... Tares et défauts de l'Orient dans les sources relatives à la première croisade », dans *Croisade et chevalerie. XIe-XIIe siècles*, Paris, De Boeck, 1998, pp. 179-194; A. NICOLAOU-KONNARI, « Strategies of Distinction: the Construction of the Ethnic Name Griffon in the Western Perception of the Greeks (12th-14th centuries) », *Byzantinistica*, 4, 2002, pp. 181-196.

son ouvrage intitulé *Byzantium in Westerse Ogen* (Byzance aux yeux des Occidentaux).²² Cette synthèse demeure à ce jour la plus complète et la plus nuancée sur le problème de l'image des Byzantins pendant les quatre premières croisades, malgré une faible diffusion du fait de n'avoir jamais été traduite du néerlandais. Outre cette lacune, la contribution d'Ebels-Hoving au problème n'est pourtant pas négligeable. Son étude, en effet, affronta les conventions établies sur l'idée qu'il y avait eu pendant les croisades un antagonisme croissant entre Grecs et Latins, et que la quatrième croisade avait été le résultat fâcheux de ce contentieux.²³ Pour ce faire, Ebels-Hoving divisa son analyse en deux grands volets, l'un politique et l'autre culturel, pour déterminer s'il y avait eu intensification des rapports entre les deux mondes qui laissaient présager les événements de 1204.

Le volet politique, d'abord, s'attarda à l'évolution des rapports entre l'Empire byzantin et les six principales puissances occidentales du XII^e siècle: la papauté, les Normands de Sicile, l'Empire germanique, la république maritime de Venise, le royaume de France et les régions du Nord-Ouest de l'Europe. Or, Ebels-Hoving conclut que malgré une accélération des rapports entre Byzance et ses homologues européens pendant les croisades, l'hypothèse d'une menace croissante de l'Occident en corrélation à ces contacts s'avérait somme toute fautive; en fait, les menaces posées par les différentes puissances ne s'étaient pas amplifiées, mais étaient au contraire demeurées relativement constantes tout au long de la période. Il en était ainsi des Normands, dont la politique hostile envers Byzance n'avait guère changé entre les XI^e et XII^e siècles; des Francs, dont la menace hypothétique envers la capitale byzantine ne s'était pas amplifiée d'une croisade à l'autre, et ceci malgré leur rôle prépondérant dans les expéditions; de la papauté qui, bien que pour ses propres intérêts, était généralement intervenue en faveur des Byzantins contre les ennemis potentiels de l'Empire oriental; des Vénitiens, toujours plus enclins à la réconciliation qu'à une rancune persistante; des Allemands, et en particulier de Frédéric Barberousse, dont les actions étaient moins motivées par un désir de devenir *dominator mundi* que d'obtenir une reconnaissance de parité de son homologue byzantin; enfin, des Anglais et des Scandinaves, dont les rapports avec Byzance étaient trop restreints pour

²² B. EBELS-HOVING, *Byzantium in Westerse Ogen, 1096-1204*, Assen, Van Gorcum, 1971, 295 p. Cet ouvrage fut devancé de quelques années par une thèse doctorale de M. G. Arbagi, mais celui-ci ne consacra pas autant d'intérêt à la période des croisades et n'aborda pas le problème des représentations avec autant d'assiduité que Ebels-Hoving; M. G. ARBAGI, *Byzantium in Latin Eyes: 800-1204*, Rutgers University, Ph. D., 1969, 249 p.

²³ Ebels-Hoving s'inscrivait à l'époque dans les étapes préliminaires d'une refonte historiographique du problème. Voir notamment H.-G. BECK, « Byzanz und der Westen im 12. Jahrhundert », *Vorträge und Forschungen*, 12, 1969, pp. 227-241.

laisser entendre une menace concertée contre celle-ci.²⁴ Bref, selon Ebels-Hoving, les événements politiques ne corroboraient aucunement l'hypothèse que les croisades avaient été un facteur déterminant dans l'évolution des rapports entre Occident et Orient chrétiens.

Les considérations culturelles du problème établissaient toutefois des enjeux différents. Qu'il y eût eu une rivalité marquée et progressive entre chrétiens occidentaux et orientaux ne pouvait être contestée à la lumière des documents de l'époque, notamment ceux du dernier quart du XII^e siècle, mais encore certaines nuances s'imposaient. Ainsi, dans le second volet de son ouvrage, Ebels-Hoving tint compte des considérations temporelles du problème en divisant son analyse selon trois périodes: 1080-1140, 1140-1180 et 1180-1210. Une étude rigoureuse de la terminologie employée dans les sources latines démontra entre autres que, malgré la prédominance des épithètes négatifs, certains passages n'étaient pas exempts de commentaires laudatifs, bien que plus rares. Les représentations négatives, par ailleurs, ne pouvaient être circonscrites à une région ou un groupe en particulier, de sorte qu'il était difficile d'établir une tendance spécifique au phénomène; tout au plus, une constance était perceptible chez les chroniqueurs qui se montraient déjà xénophobes envers d'autres peuples, où les Grecs n'étaient que des adversaires parmi tant d'autres. Enfin, Ebels-Hoving nota une augmentation graduelle du discours négatif après la première croisade, qui devait atteindre son point culminant durant les dernières décennies du XII^e siècle; les accusations d'hérésie étaient à ce moment devenues fort fréquentes chez la majorité des chroniqueurs et semblaient dénoter un antagonisme flagrant entre chrétiens occidentaux et orientaux. Ce phénomène, toutefois, était contrebalancé par un engouement tout aussi notable pour les aspects plus merveilleux de la civilisation byzantine, tels que véhiculés dans la littérature populaire du dernier tiers du siècle. Cette ambivalence pouvait certes être interprétée comme une convoitise marquée pour les richesses byzantines et les merveilles de Constantinople, mais pouvait aussi bien dénoter une admiration plutôt qu'une véritable intention agressive. Ebels-Hoving conclut par conséquent que le discours négatif envers les Byzantins pouvait être trompeur, incarnant à certains moments une réelle rivalité culturelle, et à d'autres moments des motivations plus complexes qu'il devenait nécessaire d'examiner en profondeur. À la lumière de ce constat, les discours péjoratifs à la veille et au lendemain de la quatrième croisade devaient être réévalués selon l'idée qu'ils ne reflétaient pas forcément une réelle inimitié entre les deux entités culturelles et religieuses, mais plutôt une volonté de dénigrer

²⁴ B. EBELS-HOVING, *Byzantium in Westerse Ogen*, pp. 9-17 (papauté); pp. 17-21 (Normands de Sicile); pp. 21-27 (Empire germanique); pp. 27-31 (Venise); pp. 31-33 (France); pp. 33-35 (Angleterre et pays scandinaves).

l'Autre dans le but de justifier la prise de Constantinople. L'animosité entre Grecs et Latins n'était donc pas absolument la cause de la quatrième croisade, mais elle avait pu en devenir le prétexte.²⁵

Malgré la portée déterminante de ces conclusions pour notre compréhension des rapports entre Grecs et Latins pendant les croisades, leur impact ne se fit pourtant que sentir très graduellement dans l'historiographie, notamment dans les milieux français et anglo-saxons où la diffusion de l'ouvrage avait été plus limitée. Ce n'est que plus récemment que les sommités du domaine ont insisté sur la nécessité de nuancer la question et de renverser les conclusions établies.²⁶ Cette recrudescence d'intérêt concorde notamment avec le huit centième anniversaire de la prise de Constantinople en 2004, qui a suscité une explosion de publications et de conférences sur les relations entre Grecs et Latins à la veille de la quatrième croisade, de même qu'une volonté palpable d'établir un bilan moderne du problème.²⁷ Mais faute de pouvoir avancer de nouveaux documents et de nouvelles preuves, l'historiographie de la quatrième croisade se trouve essentiellement dans une impasse dont elle peine à échapper.²⁸ En effet, les différentes réinterprétations proposées dans ces publications récentes, loin de révolutionner notre compréhension de la quatrième croisade, offrent tout au plus un bilan historiographique des études disparates et éparpillées des dernières décennies, que l'on ne s'efforce guère d'innover ou de critiquer. Ce constat est particulièrement vrai en ce qui a trait à la représentation des Byzantins dans les sources des croisades, qui n'a à vrai dire jamais fait l'objet d'une révision systématique depuis la publication de l'étude d'Ebels-Hoving en 1971. Pourtant, après trente-cinq ans, nul ne saurait contester l'intérêt d'établir un bilan moderne du problème à la lumière des nouvelles approches et problématiques qui ont marqué l'historiographie des croisades depuis quelques années. Or, c'est précisément ce que nous nous proposons de réaliser dans le cadre de notre présente étude.

²⁵ B. EBELS-HOVING, *Byzantium in Westerse Ogen*, pp. 35-39 et 282-285.

²⁶ Entre autres: A. KAZHDAN, « Latins and Franks in Byzantium... », pp. 83-84; A. LAIOU, « Byzantium and the West », pp. 67-78; M. ANGOLD, *The Byzantine Empire...*, 374 p.; A. ANDREA, *Contemporary Sources for the Fourth Crusade*, Leiden, Brill, 2000, p. 273.

²⁷ Notons entre autres le colloque de la SSCLE tenu à Istanbul en août 2004 et intitulé « 1204: A Turning Point in Relations Between Eastern and Western Christendom? ». Quant aux monographies récentes: J. HARRIS, *Byzantium and the Crusades*, Londres, Hambledon, 2003, 259 p.; M. ANGOLD, *The Fourth Crusade*, Harlow, Pearson Longman, 2003, 304 p.; T. MADDEN, *Enrico Dandolo and the Rise of Venice*, Baltimore, John Hopkins University Press, 2003, 298 p.; J. PHILLIPS, *The Fourth Crusade and the Sack of Constantinople*, New York, Viking, 2004, 374 p.

²⁸ En effet, certaines des théories avancées ont été évaluées avec scepticisme par la communauté historique, qui les a caractérisées de peu novatrices et parfois même de fautives. Voir, par exemple, le compte-rendu de David Jacoby sur l'étude J. Harris, *Byzantium and the Crusades...*, dans *Institute of Historical Research*, www.history.ac.uk/reviews/paper/jacobyD.html, janvier 2004.

Notre objectif consiste donc essentiellement à réévaluer l'image des Byzantins dans les récits occidentaux des croisades selon de nouvelles considérations méthodologiques et historiographiques. Notons au préalable que nous ne proposons pas de confirmer ou d'infirmer les conclusions d'Ebels-Hoving, avec lesquelles nous sommes généralement d'accord, mais plutôt de les réinterpréter selon une nouvelle approche, et ainsi de les nuancer et de les approfondir à la lumière de nos propres conclusions et de l'historiographie récente. Notre analyse ne se veut donc pas un compte-rendu de l'ouvrage de Ebels-Hoving, qui ne constitue que la fondation historiographique de notre travail et duquel nous nous différencions à bien des niveaux. Il est en effet de notre avis qu'Ebels-Hoving, malgré son zèle et la qualité de son argumentation, a effectué des choix quant à sa méthodologie et son approche que nous jugeons opportun de préciser ou de voir autrement.

D'abord, bien que son étude concernât les représentations, les prémisses d'analyse d'Ebels-Hoving comportent des lacunes qui remettent en doute la viabilité méthodologique de son approche, du moins selon nos critères actuels.²⁹ En effet, l'étude des représentations est fortement ancrée dans l'histoire culturelle, et plus précisément dans l'histoire des mentalités, de sorte qu'elle nous en dit généralement plus sur la société qui perçoit que sur la société qui est perçue. La représentation de l'Autre par une société donnée nous permet en fait de comprendre la conception du monde de cette dernière, son imaginaire collectif et, surtout, les systèmes de valeurs qui lui sont propres; ce sont bien précisément ces facteurs qui nous permettent de *comprendre*, et non seulement de *dégager*, les représentations collectives d'une culture et les mécanismes plus profonds qui les caractérisent. Or, Ebels-Hoving ayant grandement fait abstraction de ces considérations, son étude s'est limitée à dégager une image superficielle des Byzantins dans les textes occidentaux, et non pas à établir la signification plus probante de la représentation comme telle. Pour pallier ce problème, notre étude insistera davantage sur les facteurs culturels qui ont pu définir l'image des Byzantins chez les Latins, notamment par une analyse sommaire de la société qui perçoit, dans ce cas-ci la société féodale, et des systèmes de valeurs qui la caractérisent

²⁹ L'application méthodologique de l'histoire des représentations s'est beaucoup précisée au cours des dernières années, selon l'évolution des approches théoriques de l'anthropologie historique: J.-F. SIRINELLI, éd., *Pour une histoire culturelle*, Paris, Seuil, 1997, 455 p.; C. GEERTZ, « Thick Description: Towards an Interpretative Theory of Culture », dans *The Interpretation of Cultures*, New York, Basic Books, 1973, pp. 3-30; A. BURGUIÈRE, « L'anthropologie historique », dans J. Le Goff, *La Nouvelle Histoire*, Paris, Complexe, 1990, pp. 137-165; A. I. GOUREVITCH, « Histoire et anthropologie historique », *Diogenes*, 151, 1990, pp. 79-94; A. BURGUIÈRE et E. LEROY LADURIE, interrogés par R. Scheps, « Domaines de l'anthropologie historique », dans S. Arom, M. Augé et al., éd., *La science sauvage: des savoirs populaires aux ethnosciences*, Paris, Seuil, 1993, pp. 151-163; N. CLERMONT, éd., *Anthropologie et histoire*, Montréal, Quatrième Colloque du Département d'Anthropologie de l'Université de Montréal, 5 mars 1998, 105 p.; J. BERLIOZ, « Les systèmes de représentation au Moyen Âge », *Préfaces*, 18, 1990, pp. 82-84; R. CHARTIER, « Le monde comme représentation », *Annales E.S.C.*, 44, 1989, pp. 1505-1519; A. BOUREAU, « La croyance comme compétence. Une nouvelle histoire des mentalités », *Critique*, 529-530, 1991, pp. 512-526.

et qui forment la base de son inconscient collectif. Ainsi serons-nous en mesure de déterminer que la représentation des Byzantins dans les récits des croisades était principalement – mais non exclusivement – déterminée selon un modèle de référence relatif à l'idéal chevaleresque, duquel découlaient essentiellement deux accusations: la perfidie et l'absence de virilité des Byzantins. Or, la notion du « Grec perfide et efféminé » ayant une lourde portée historiographique, ce n'est qu'en la restituant dans le contexte culturel des XII^e et XIII^e siècles que nous pouvons espérer en comprendre sa signification plus profonde et du même coup la distinguer de nos propres préconceptions modernes.³⁰

La prochaine rectification à considérer concerne l'importance de situer les sources dans leur contexte temporel bien précis et d'éviter la généralisation des tendances historiographiques à des périodes trop étendues. Cette préoccupation n'était pas absente de l'étude d'Ebels-Hoving, qui aborda son analyse des sources selon trois principales périodes (1080-1140; 1140-1180; 1180-1210). Nous proposons toutefois d'approfondir cette approche en divisant notre analyse en cinq périodes historiques (1096-1118; 1118-1155; 1155-1180; 1180-1204; 1204-1261). Il est de notre avis que ces divisions, fixées selon les principales périodes de rédaction des récits des croisades, reflètent davantage la réalité historiographique des sources qui font l'objet de notre analyse; il est à noter, par ailleurs, que ces partitions ne concordent avec les dates des événements politiques majeurs que lorsque ceux-ci ont eu un impact suffisant sur l'historiographie pour marquer un changement au sein de celle-ci. Quant à la décision de fixer la limite temporelle au-delà de 1204, il faut y voir la nécessité de tenir compte de l'historiographie postérieure à la quatrième croisade et qui marque une période de contraste pour la représentation des Byzantins dans les récits occidentaux. L'année 1261, toutefois, constitue une limite que nous n'osons dépasser en raison des changements notables qui ont marqué les rapports entre Byzance et l'Occident suite à la reprise de Constantinople par Michel VIII Paléologue, et qui présentent des enjeux différents pour l'analyse de la représentation des Grecs.³¹

³⁰ La notion historique du « Grec perfide et efféminé », fixée dès le XVIII^e siècle dans les ouvrages des Lumières, fait toujours l'objet de recherches pour comprendre les rapports entre Grecs et Latins dans le contexte des croisades. K. N. Ciggaar constate notamment que les croisades ont joué un rôle important dans la fixation de l'image des Grecs perfides, de sorte que son étude mérite l'attention particulière des historiens; K. CIGGAAR, *Western Travellers...*, p. 14. Pour les Lumières, voir entre autres: E. GIBBON, *Histoire du déclin...*, pp. 661, 852-853.

³¹ Michel VIII, en effet, se différenciait de ses prédécesseurs par sa politique très unioniste et présente par conséquent une rupture dans la politique conventionnelle des Byzantins envers l'Occident. M. ANGOLD, « Greeks and Latins after 1204: the Perspective of Exile », dans B. Arbel, B. Hamilton et D. Jacoby, édés., *Latins and Greeks in the Eastern Mediterranean after 1204*, Totowa (N.-J.), Frank Cass, 1989, p. 79; M. BALARD et A. DUCCELLIER, « Byzance et l'Occident », dans J. Le Goff et J.-C. Schmitt, édés., *Dictionnaire raisonné de l'Occident médiéval*, Paris, Fayard, 1999, p. 116.

Tel que constaté, l'ensemble de ces rectifications vise essentiellement à dresser un tableau plus nuancé de l'image des Byzantins pendant les croisades et plus conforme aux considérations méthodologiques qu'implique une telle étude.³² Néanmoins, l'étude d'Ebels-Hoving doit tout autant être appréciée pour sa tendance plus généralisante, du fait d'avoir dressé un portrait complet de la question et de s'être attardé à des aspects que nous ne prévoyons pas de détailler ici. C'est le cas, entre autres, de l'influence du schisme des Églises sur la représentation des Byzantins chez les chrétiens occidentaux, et dont le problème a été maintes fois soulevé dans des ouvrages antérieurs.³³ Notre décision d'y accorder une attention réduite découle d'un certain nombre de facteurs, dont le principal est de contrevenir le moins possible à la vocation culturelle de notre analyse. Notons cependant qu'il n'est pas question de faire une abstraction complète de la question, étant donné que le culturel est en principe indissociable du religieux en ce qui a trait aux rapports entre Grecs et Latins au Moyen Âge.³⁴ La religion, en effet, était le principal facteur qui distinguait le « Nous » de « l'Autre » pendant les croisades, et constitue par conséquent un facteur déterminant dans la construction de l'image des Byzantins qu'il nous est impossible de négliger. Néanmoins, une étude systématique des erreurs religieuses des Grecs, telles que perçues par les Latins, ne constitue pas un objectif de notre analyse. D'une part, l'énumération de ces erreurs relève habituellement de pamphlets religieux ou de traités théologiques, qui ne figurent pas comme tels parmi les récits des croisades.³⁵ D'autre part, les chroniqueurs des croisades n'accordaient qu'une importance souvent secondaire aux erreurs de doctrine des Byzantins, s'attardant plutôt aux considérations temporelles des événements; c'est pourquoi, dans la plupart des récits, les différences religieuses étaient généralement abordées comme un complément, voire une arrière-pensée, aux événements déjà décrits, et non pas comme un facteur déterminant dans le déroulement de la croisade elle-même.³⁶ Par ailleurs, nous avons constaté auparavant l'affirmation d'Ebels-Hoving

³² Nous poursuivrons par ailleurs plus loin notre survol des mécanismes de représentations qui font l'objet de notre approche méthodologique.

³³ Outre Ebels-Hoving, qui s'est penchée rapidement sur le problème, voir les articles de D. M. NICOL dans *Byzantium: Its Ecclesiastical History and Relations With the Western World*, Londres, Variorum Reprints, 1972, 317 p., de même que les ouvrages de S. RUNCIMAN, *The Eastern Schism...*; Y. CONGAR, *After Nine Hundred Years...*; G. EVERY, *Misunderstandings between East and West...*

³⁴ J. H. Forse souligne bien que « religion was one of the most open expressions of culture to eastern and western Christians. »; J. H. FORSE, « Armenians and the First Crusade », *Journal of Medieval History*, 17, 1991, p. 18.

³⁵ Mentionnons, par exemple, Anselme de Havelberg, qui rédigea un traité détaillé sur les différences religieuses entre Grecs et Latins suite à son séjour à Constantinople en 1135-1136, sans toutefois aborder la question des croisades; ANSELME DE HAVELBERG, *Dialogorum libri III*, dans *Spicilegium sive collectio veterum aliquot scriptorum*, éd. L. d'Achery, Paris, 1723, vol. 1, pp. 161-207.

³⁶ Voir par exemple 'Ansbert', qui ne s'attarde aux erreurs religieuses des Grecs que près de la fin de son récit, comme s'il s'agissait d'une arrière-pensée; 'ANSBERT', *Historia de expeditione Friderici imperatoris*, éd. A. Chroust, *MGH, SS rer. Germ. N. S.*, 5, pp. 75-76. Il y a évidemment quelques exceptions à cette règle,

voulant que le discours religieux dans les récits des croisades pouvait parfois s'avérer trompeur, révélant moins un véritable antagonisme entre les Églises qu'une volonté de satisfaire ou de justifier d'autres ambitions.³⁷ Voilà dans l'ensemble pourquoi nous avons choisi d'aborder la question religieuse à travers une perspective culturelle et que nous renvoyons notre lecteur aux études antérieures pour ce qui est des enjeux théologiques du schisme des Églises.

Pour répondre à la vocation culturelle de notre étude et ainsi offrir une solution probante au problème des rapports entre Grecs et Latins aux XII^e et XIII^e siècles, nous proposons d'effectuer une analyse complète et systématique de l'image des Byzantins chez les chroniqueurs occidentaux des croisades. Or, l'ampleur d'un tel projet demande que nous divisions notre étude en deux principaux volets, l'un thématique et l'autre chronologique. Dans un premier temps, le volet thématique aura pour objectif d'établir les bases de notre recherche, en examinant notamment le contexte du monde occidental et les facteurs culturels qui ont pu déterminer une image à la fois positive et négative des Byzantins. Par cette approche, nous tenterons de déterminer si l'image dégagée dans les récits était avant tout ancrée dans la réalité culturelle des XII^e et XIII^e siècles, selon un conflit de valeurs lié à l'idéal chevaleresque, ou bien si elle était plutôt imputable à des modèles littéraires plus anciens qui faisaient toujours autorité au moment des croisades. Il sera également question d'établir les mécanismes de représentations qui ont pu déterminer l'image des Byzantins, pour ainsi être en mesure de distinguer à quel niveau la réputation des chrétiens orientaux était distinguable de l'archétype général de l'ennemi oriental.

Au-delà des considérations plus générales du problème, nous entendons compléter ce volet thématique par une analyse minutieuse et concrète des manifestations culturelles de la civilisation byzantine qui ont pu frapper l'imaginaire des croisés et qui ont ainsi conditionné leur image des Byzantins. Pour ce faire, nous proposons entre autres d'examiner l'image du cérémonial impérial byzantin chez les chroniqueurs latins des croisades, perçu généralement dans des contextes diplomatiques. En effet, les différents systèmes cérémoniels ou rituels d'une société constituent l'une de ces manifestations à travers laquelle il est possible de dégager les caractéristiques distinctives d'une culture, notamment ses croyances et ses prédilections, voire même ses idéologies et

notamment dans les récits de Jacques de Vitry et d'Odon de Deuil. Nous reviendrons plus loin sur les cas particuliers qu'ils présentent.

³⁷ Dans le résumé anglais de son ouvrage, Ebels-Hoving constate que « the 'religious' criticisms were known, but came into a more frequent usage when it was realized that they could serve a purpose: that of justification of the capture of Constantinople. » EBELS-HOVING, *Byzantium in Westerse Ogen...*, p. 283.

sa conception du monde.³⁸ Par conséquent, l'étude du cérémonial impérial byzantin, tel que perçu par les croisés, constitue une approche déterminante pour examiner le choc des cultures entre Grecs et Latins, particulièrement au niveau de leurs échanges diplomatiques.³⁹ Pourtant, pour ce qui a trait de l'historiographie des croisades, l'image du cérémonial impérial par les croisés n'a jusqu'à présent jamais fait l'objet d'une étude systématique et approfondie, si ce n'est de quelques esquisses sommaires dans des ouvrages plus généraux.⁴⁰ Pour pallier cette lacune, nous entendons employer les impressions occidentales du cérémonial byzantin pour souligner l'antagonisme culturel entre Grecs et Latins pendant les croisades, et ainsi mieux saisir l'enjeu de l'image des Byzantins dans les récits latins des XII^e et XIII^e siècles. Par l'entremise des descriptions du cérémonial dans les récits des croisades, nous tenterons de déterminer entre autres si la représentation du décorum byzantin reflétait l'image générale des Grecs, notamment pour ce qui a trait de l'idée qu'ils étaient perfides et essentiellement dépourvus de virilité. Nous entreprendrons par le fait même de comprendre si les impressions du cérémonial byzantin étaient uniquement fondées sur des considérations culturelles, ou bien si elles visaient également à satisfaire les ambitions politiques des croisés et des dirigeants des États latins

³⁸ L'étude des cérémoniaux dans les sociétés traditionnelles, autrefois le domaine des anthropologues, suscite depuis quelques années l'intérêt des historiens qui ont compris la richesse culturelle de ces occasions symboliques et qui cherchent désormais à les étudier dans le cadre d'un nouvel engouement pour l'histoire culturelle. Voir par exemple l'ouvrage fort intéressant de G. DAGRON, *Empereur et prêtre: étude sur le 'césaropapisme' byzantin*, Paris, Gallimard, 1996, 435 p.

³⁹ Les byzantinistes, en effet, ont récemment compris l'importance cruciale du cérémonial impérial en tant que manifestation culturelle de la civilisation byzantine, de sorte que son importance pour l'historien-anthropologue n'est guère plus remise en doute. Voir notamment: L. SIMEONOVA, « Foreigners in Tenth-Century Byzantium: a Contribution to the History of Cultural Encounter » dans D. Smythe, éd., *Strangers to Themselves: the Byzantine Outsider*, Aldershot, Ashgate, 2000, pp. 229-244.; L. SIMEONOVA, « In the Depths of Tenth-Century Byzantine Ceremonial: the Treatment of Arab Prisoners of War at Imperial Banquets », *Byzantine and Modern Greek Studies*, 22, 1998, pp. 75-104. Voir également: H. MAGUIRE, éd., *Byzantine court culture from 829 to 1204*, Washington, Dumbarton Oaks, 1997, 164 p.; P. YANNOPOULOS, « Le couronnement de l'empereur à Byzance: rituel et fond institutionnel », *Byzantion*, 61, 1991, pp. 71-92. G. DAGRON, *Empereur et prêtre...*; M. MCCORMICK, « Analysing Imperial Ceremonies », *Jarhbuch der Österreichischen Byzantinistik*, 35, 1985, pp. 1-20; A. CAMERON, « The Construction of Court Ritual: the Byzantine Book of Ceremonies », dans D. Cannadine et S. Price, eds., *Rituals of Royalty: Power and Ceremonial in Traditional Societies*, Cambridge, Cambridge University Press, 1987, pp. 106-136; J. B. BURY, « The Ceremonial Book of Constantine Porphyrogenetos », *English Historical Review*, 86-87, 1907, pp. 209-227 et pp. 417-439; F. E. BRIGHTMAN, « Byzantine Imperial Coronations », *Journal of Theological Studies*, 2, 1901, pp. 359-392.

⁴⁰ Pour ces ébauches, voir entre autres K. N. CIGGAAR, *Western Travellers...*, pp. 53-58. Notons que la question fut abordée brièvement dans notre maîtrise canadienne, qui a par la suite fait l'objet de deux articles: M. CARRIER, « Perfidious and Effeminate Greeks: the Representations of Byzantine Ceremonial in the Western Chronicles of the Crusades (1096-1204) », *Annuario dell'Istituto Romeno di Cultura e Ricerca Umanistica Venezia*, 4, 2002, pp. 47-68; M. CARRIER, « Les relations diplomatiques entre Grecs et Latins dans la perspective politico-culturelle du XIIe siècle: les réactions au cérémonial byzantin selon les chroniqueurs des croisades », *Annuario dell'Istituto Romeno di Cultura e Ricerca Umanistica Venezia*, 5, 2003, pp. 49-78. Nous proposons d'approfondir ces articles dans le cadre de notre présente étude.

d'Orient.⁴¹ Enfin, nous terminerons notre réflexion en examinant l'impact de cette image du cérémonial impérial byzantin sur les rapports diplomatiques entre les Grecs et les Latins, et par extension sur le déroulement des croisades elles-mêmes.

Le volet chronologique, pour sa part, aura pour objectif de reprendre nos conclusions précédentes et de les appliquer sur le long terme, en examinant l'évolution spatiale et temporelle de l'image des Byzantins aux XII^e et XIII^e siècles. Axée davantage sur des exemples concrets, cette partie prendra en compte les continuités et les ruptures de la représentation des Byzantins au cours des cinq principales périodes de production historiographique qui composent notre cadre temporel: 1096-1118; 1118-1155; 1155-1180; 1180-1204; 1204-1261. Nous tiendrons également compte des considérations géographiques relatives à l'évolution de l'image des Byzantins, surtout pour ce qui a trait de la perspective des Européens et de celle des Latins établis en Orient. Selon ces barèmes, nous tenterons d'établir l'origine et les enjeux de l'image de l'empereur Alexis I^{er} Comnène au lendemain de la première croisade, à savoir si elle était imputable à un effort de propagande concerté chez certains chroniqueurs latins, ou bien si elle découlait plutôt de la perpétuation d'une tradition historiographique précise. Nous aborderons ensuite le contexte de la diffusion de cette image au XII^e siècle, notamment sa généralisation à l'ensemble des Byzantins et sa perpétuation chez les autres empereurs de la période. Ce faisant, nous serons en mesure d'établir l'ampleur de la rivalité entre Grecs et Latins jusqu'en 1261, selon les différents événements qui ont marqué leur histoire. Il sera par ailleurs question, à la fin, de déterminer si l'image des Byzantins chez les chroniqueurs occidentaux dénotait ou non une animosité culturelle croissante entre les deux entités chrétiennes, pour ainsi trancher le débat historiographique sur la question.

En effet, à la lumière des problématiques énoncées ci-dessus, nous entendons revoir et nuancer certaines conventions qui ont jusqu'à présent prédominé dans le milieu académique, notamment pour ce qui a trait de la diffusion et de l'évolution de la représentation des Byzantins aux XII^e et XIII^e siècles. D'abord, nous entendons contester, par une révision systématique des sources, l'idée généralement admise qu'il y eut une détérioration constante des rapports entre Grecs et Latins pendant les croisades. Nous reconsidérerons également l'image des Byzantins au lendemain de la première croisade en

⁴¹ Ce que nous percevons parfois comme une antipathie culturelle peut être en fait une antipathie politique, comme l'a constaté H. Mayr-Harting: « Where culture is concerned we must always be prepared to distinguish between antipathy towards a political power and appreciation of its culture. »; H. MAYR-HARTING, « Odo of Deuil, the Second Crusade and the Monastery of Saint-Denis », dans M. A. Meyer, éd., *The Culture of Christendom. Essays in Medieval History in Commemoration of Denis L. T. Bethell*, Londres, Hambledon Press, 1993, p. 238.

confrontant la chronique réhabilitée d'Albert d'Aix aux *Gesta Francorum* et ses dérivés, qui véhiculent une perspective fortement biaisée des véritables rapports entre Grecs et Latins. À cet égard, notre objectif principal consistera avant tout de revoir les sources les plus péjoratives à l'endroit des Byzantins, généralement privilégiées par les historiens modernes en raison de leur attrait sensationnel, mais qui font pourtant l'exception quant aux véritables rapports entre les deux homologues chrétiens. Nous proposons par conséquent de réévaluer ces sources à la lumière de leur contexte de production, afin de déterminer à quel point elles étaient représentatives d'une véritable rivalité culturelle, ou plutôt de considérations davantage politiques. Nous espérons ainsi établir l'état réel des rapports entre Grecs et Latins aux XII^e et XIII^e siècles, en réexaminant notamment les récits de chroniqueurs tels qu'Odon de Deuil ou encore de certains participants de la quatrième croisade, dont les propos ont souvent été mal interprétés dans l'historiographie moderne.

Or, il va de soi que ces aspects ne constituent qu'un bref aperçu des problématiques que nous comptons aborder dans notre étude et qui définiront l'originalité de notre étude, de même que sa contribution à l'historiographie actuelle des croisades. Mais avant d'approfondir notre analyse, il nous importe avant tout d'aborder les considérations méthodologiques qui caractérisent notre approche, pour ensuite effectuer un bref survol des sources qui font l'objet de notre étude.

II. CONSIDÉRATIONS MÉTHODOLOGIQUES ET APPROCHE D'ANALYSE

Telle que constatée précédemment, l'histoire des représentations fait l'objet depuis les vingt dernières années d'une nouvelle rigueur méthodologique qui reflète la valeur de plus en plus multidisciplinaire de ce champ d'étude. Le syncrétisme entre anthropologie et histoire a en effet suscité un besoin de redéfinir la méthode historique traditionnelle, surtout en ce qui a trait à son objet d'étude et à son cadre théorique. Selon les nouvelles considérations de cette approche, il n'est plus question de se limiter aux vérités factuelles, mais bien de dégager les concepts plus abstraits des mentalités collectives. Les représentations exigent également de voir l'histoire à travers une facette bien définie et restrictive, soit celle du groupe qui perçoit, alors que le groupe perçu devient le thème d'étude, et non son objet. L'historien doit d'autant plus se détacher de lui-même pour voir le monde à travers les yeux de la société ou du groupe qui forme son objet d'étude, pour ainsi éviter de sombrer dans l'anachronisme. Les considérations spatiales et temporelles de

l'analyse sont quant à elles tout aussi importantes, afin d'éviter de généraliser une tendance ou un phénomène à des entités géographiques disparates, ou encore à des périodes historiques trop étendues. À l'ensemble de ces préoccupations s'ajoute enfin la nécessité d'appliquer une approche théorique rigoureuse à l'objet d'étude, notamment par l'identification des mécanismes de l'altérité qui déterminent les critères de la représentation, de même que par la définition des concepts parfois complexes qu'ils suscitent. Or, à l'affût de cette nouvelle histoire culturelle, notre analyse prévoit précisément de prendre en compte l'ensemble de ces considérations, que nous proposons de détailler ici.

D'abord, il nous importe de définir les principaux concepts qui concernent notre étude et qui suscitent parfois une certaine ambiguïté quant à leur interprétation. C'est le cas en effet de la notion de « représentation », que nous substituons à l'occasion par les notions moins précises d'« image » ou de « perception ». Pour les fins de notre analyse, nous définissons une représentation comme étant une image mentale et collective d'une réalité concrète ou abstraite qui, lorsque appropriée et intériorisée, subit une transformation qui engage à des degrés divers la subjectivité et l'imaginaire. La représentation constitue dans cette optique un prisme déformé de la réalité, définie par les considérations culturelles et collectives qui déterminent les mentalités; pour celui qui perçoit, toutefois, la représentation constitue ce qu'il entend être la réalité, inconsciemment de toute subjectivité. Ceci prend une dimension toute particulière lorsqu'il est question de la représentation de l'Autre et de la notion d'altérité qui en découle. L'altérité, qui se veut la capacité individuelle ou collective à se différencier d'une autre groupe ou individu, est grandement tributaire de la représentation; elle est alimentée par la peur de l'être humain de l'inconnu, et le refus de ce qui est différent; elle découle essentiellement d'une méconnaissance de l'Autre, selon la déformation de la réalité inhérente aux représentations. Bref, l'altérité engendre l'adversité et renvoie à des concepts parfois lourds en significations, tels que la xénophobie, l'ethnocentrisme et, à la limite, le racisme. De tels concepts sont-ils toutefois applicables à notre étude? Les notions voisines d'ethnocentrisme et de xénophobie répondent clairement à nos critères d'analyse, selon la tendance que peut avoir une ethnie à considérer son milieu socioculturel comme supérieur à un autre et, dans un second temps, à mépriser les membres de l'autre ethnie précisément en raison de la perception de cette infériorité socio-culturelle; tous des facteurs, nous le verrons, qui définissent l'image des Byzantins dans les récits des croisades. Le mot racisme, cependant, pose un problème d'anachronisme quant à ses implications modernes, notamment par la

nuance biologique que revêt le concept.⁴² Que cette nuance puisse être appliquée ou non à la période médiévale demeure un sujet de débat, comme le démontre C. Delacampagne dans son ouvrage sur l'invention du racisme au Moyen Âge.⁴³ Cependant, nous hésitons à l'employer à l'égard de la représentation des Byzantins, pour des raisons que nous élaborerons au cours de notre analyse.

Outre les différents concepts qui caractérisent l'altérité, c'est avant tout son rôle dans le processus identitaire qui nous intéresse pour comprendre la représentation des Byzantins. Des études antérieures ont démontré, en effet, que l'altérité répond à un besoin identitaire profond, selon la nécessité pour un groupe ou individu de se représenter l'Autre comme son contraire afin de mieux se définir soi-même.⁴⁴ Autrement dit, une identité ne peut prétendre à son caractère unique que si elle parvient à se distinguer d'une autre « identité », qu'elle s'approprie et qu'elle reconstruit pour satisfaire un besoin identitaire précis. Cette image reconstruite – ou représentation – de l'Autre se veut donc fictive et nous en dit plus long, au bout du compte, sur le groupe qui perçoit que sur le groupe qui est perçu. Selon cette prémisse, il devient impératif de comprendre la représentation des Byzantins dans les récits des croisades selon les considérations socioculturelles du monde européen occidental, et non de la société byzantine elle-même; ou, comme l'a proposé M. Dubuisson, selon les causes *subjectives* plutôt qu'*objectives* du problème.⁴⁵ En effet, l'approche objective ne permet qu'une analyse superficielle et peu satisfaisante des véritables enjeux de la question, selon qu'elle se limite à analyser les manifestations culturelles byzantines, tels que des coutumes ou des rituels précis, pour ensuite déterminer comment elles auraient pu être mal interprétées ou déformées dans les récits des croisades. L'approche subjective, en contrepartie, permet d'aller en profondeur dans les mentalités qui sont responsables de la représentation, pour ainsi mieux en comprendre les causes et les déterminants sociaux dans le cadre du processus identitaire. Or, bien que nous insistions

⁴² C. Delacampagne souligne bien la considération biologique du mot racisme: « Ce qui caractérise le racisme, [...] c'est le fait de juger un homme haïssable du seul fait que cet homme appartient à un groupe donné. Une telle attitude sous-entend que tous les membres de ce groupe présentent les mêmes caractéristiques indélébiles, profondément inscrites en eux et inévitablement transmissibles de génération en génération; elle suppose, en d'autres termes, que le groupe en question possède une certaine unité *naturelle* ou, comme nous dirions aujourd'hui, *biologique*. »; C. DELACAMPAGNE, *L'invention du racisme. Antiquité et Moyen Âge*, Paris, Fayard, 1983, pp. 29-30.

⁴³ C. DELACAMPAGNE, *L'invention du racisme...* Voir également P. BANCOURT, « Les chansons de geste sont-elles racistes? », *Memorias de la Real Academia de Buenas Letras de Barcelona*, Barcelone, 21, 1990, pp. 21-31.

⁴⁴ Voir entre autres: R. MILES, éd., *Constructing Identities in Late Antiquity*, Londres, Routledge, 1999, p. 6; H. AHRWEILER, « L'image de l'Autre et les mécanismes de l'altérité », *XVe Congrès international des sciences historiques: Rapport I*, Stuttgart, 1985, pp. 60-66; A. NICOLAOU-KONNARI, « Strategies of Distinction... », p. 181.

⁴⁵ M. DUBUISSON, « La vision romaine de l'étranger: stéréotypes, idéologie et mentalités », *Cahiers de Clío*, 81, 1985, p. 90.

sur cet angle dit subjectif, nous n'écartons pas l'intérêt d'aborder des considérations objectives dans une perspective secondaire, afin d'appuyer nos conclusions précédentes et dresser une appréciation plus globale du problème. En effet, l'analyse objective ne s'avère intéressante que lorsqu'elle est abordée à la lumière de l'analyse subjective, comme nous serons en mesure de le constater plus loin pour la représentation du cérémonial byzantin.

Par l'analyse du contexte socioculturel de l'Europe pendant les croisades, il nous sera possible de dégager divers mécanismes de représentation pour comprendre la dynamique plus profonde de l'image des Byzantins dans les récits des croisades. Au-delà du simple mépris de l'étranger, en effet, la représentation des Byzantins reflétait la crise identitaire qui secouait l'Occident chrétien à la suite de la rencontre de cultures étrangères, en particulier la redécouverte d'un homologue oriental qui s'avérait être différent et qui pourtant n'aurait pas dû l'être. Puisque le principal déterminant de l'altérité pendant les croisades était la religion, les Byzantins se devaient d'appartenir au « Nous », du moins dans l'optique des croisés qui aspiraient à l'idéal d'une fraternité chrétienne contre « l'Autre » par excellence, le musulman. Les Byzantins étaient par conséquent tenus de se comporter comme des chrétiens et étaient jugés en fonction des critères éthiques qui définissaient l'idéal et les objectifs de la croisade. L'échec subséquent de trouver un semblable chrétien chez les Byzantins engendra une condamnation parfois sévère des Byzantins dans les récits des croisades, comme quoi les différences d'un semblable étaient généralement moins tolérées que celles d'un dissemblable. En effet, ce mécanisme peut expliquer, du moins en partie, pourquoi les Grecs étaient parfois jugés plus sévèrement que les musulmans dans les récits des croisades; ces derniers, après tout, étaient malgré eux différents puisque opposés aux chrétiens, alors que les Byzantins se devaient de refléter les objectifs et les caractéristiques de leur groupe d'appartenance. Il en résulta par conséquent un phénomène de répulsion, où les chrétiens occidentaux tentèrent de défendre leur identité chrétienne en insistant sur les éléments qui les distinguaient des Byzantins.⁴⁶ Ceci entraîna à son tour d'autres degrés d'altérité, tels par exemple entre chrétiens orientaux et occidentaux, de même qu'entre Grecs et Latins, selon des considérations à la fois religieuses, socioculturelles et linguistiques. Les défauts reprochés aux Byzantins n'étaient donc pas déterminés au hasard, mais plutôt dans le but de souligner l'envers d'une qualité des Latins ou, dans le contexte plus précis du monde féodal, l'antithèse d'une vertu

⁴⁶ Ce mécanisme de l'altérité a également été constaté par A. Nicolaou-Konnari en ce qui a trait à l'antagonisme entre Grecs et Latins: « The crusades gave expression to the antagonism between the Greek and the Roman Church and allowed their ideological differences to be adopted as traits of self-definition, each ethnic group representing a counterimage of Self for other. »; A. NICOLAOU-KONNARI, « Strategies of Distinction... », p. 181.

chevaleresque. Bref, en devenant « l'Autre chrétien », les Byzantins s'étaient rendus vulnérables à toutes les différences qui les distinguaient des Latins, que ce soit en matière de langue, de moralité, de culture, de religion, et même d'organisation sociopolitique.

Selon ce mécanisme de l'altérité, le mépris des Byzantins était devenu un thème dominant dans plusieurs récits des croisades, surpassant à bien des égards l'animosité « naturelle » qui devait être exhibée envers les musulmans. Selon D. C. Munro, il serait même question après la première croisade d'un transfert du mépris des musulmans vers les Byzantins.⁴⁷ Bien qu'une telle affirmation soit à la limite discutable, elle exprime tout de même l'inimitié potentielle qui peut se développer entre les membres d'un même groupe dès que les différences semblent l'emporter sur les similitudes. Ceci dit, l'image des Byzantins est-elle attribuable à d'autres mécanismes sous-jacents qui pourraient en éclaircir davantage la compréhension? Parmi les différentes possibilités, certaines études ont proposé de voir un phénomène de projection dans les jugements et les accusations que les Occidentaux lançaient contre leurs adversaires, en particulier les musulmans.⁴⁸ La projection, qu'il faut comprendre comme la représentation des autres en tant que représentation de soi déplacée, propose que les chrétiens ont transposé aux musulmans des défauts dont ils craignaient eux-mêmes d'être coupables, pour ainsi s'en déculpabiliser.⁴⁹ Or, dans le cas des Byzantins, il est difficile d'établir si les croisés ont perçu la perfidie et le manque de virilité des Grecs en tant que « projection inconsciente » de leurs propres vices, bien que l'idée soit séduisante d'un point de vue psychanalytique.⁵⁰ En effet, les thèmes de la déloyauté et de la couardise étant prédominants dans les récits des croisades, autant pour les adversaires que pour les croisés eux-mêmes, nous pourrions être portés à croire que les vices attribués aux Byzantins étaient en fait une projection des tares et

⁴⁷ D. C. MUNRO, « The Western Attitude Toward Islam During the Period of the Crusades », *Speculum*, 6, 1931, p. 336.

⁴⁸ J. FLORI, *Pierre l'Ermite et la première croisade*, Paris, Fayard, 1999, p. 222; G.-J. BRAULT, « Le portrait des Sarrasins dans les chansons de geste, une image projective? », dans J. Subrenat, éd., *Au carrefour des routes d'Europe: la chanson de geste*, tome I, Aix-en-Provence, Publications du C.U.E.R.M.A., 1987, tome I, pp. 301-311; M. HOUEVILLE, « Les Sarrasins, miroir des chrétiens? », dans *La chrétienté au péril sarrasin*, Aix-en-Provence, Publications du C.U.E.R.M.A., 2000, pp. 77-84; D. HÛE, « La chrétienté au miroir sarrasin? », dans *La chrétienté au péril sarrasin...*, pp. 85-99; H. BENVENISTE, « Joinville et les 'autres': les procédés de représentations dans l'*Histoire de saint Louis* », *Le Moyen Âge*, 102, 1996, p. 45; F. AFFERGAN, *Exotisme et altérité: essai sur les fondements d'une critique de l'anthropologie*, Paris, Presses universitaires de France, 1987, p. 88.

⁴⁹ « L'image populaire de l'islam en Occident [...] ressemble bien plus au christianisme médiéval qu'à l'islam de ce temps. Cette constatation a conduit quelques médiévistes à y voir une sorte de 'projection inconsciente' que ferait l'Occident de ses propres tares pour s'en déculpabiliser, en particulier de sa propension à l'idolâtrie manifestée par le culte des saints, de leurs reliques et de leurs statues. »; J. FLORI, *Pierre l'Ermite...*, p. 224.

⁵⁰ G.-J. Brault s'inspire du modèle de la psychanalyse pour expliquer la notion de projection, qu'il définit comme « la tendance du paranoïaque à attribuer à autrui des intentions basses qui lui sont propres. Se trouvant en présence d'une pulsion gênante, l'individu refoule sa culpabilité dans l'inconscient en projetant ce trait ou ce mouvement sur une autre personne. »; G.-J. BRAULT, « Le portrait des Sarrasins... », p. 303.

défauts qui étaient propres aux Occidentaux, qu'il était plus rassurant d'attribuer à l'Autre qu'à soi-même. Après réflexion, toutefois, nous avons conclu qu'une telle voie de recherche serait somme toute peu concluante pour notre analyse en raison des considérations méthodologiques qu'elle implique dans le cas précis des Byzantins. En effet, bien que l'image des musulmans puisse s'apprêter à une telle approche par l'évidence des preuves, les sources ne sont pas aussi explicites en ce qui a trait aux Byzantins. La projection, dans son sens freudien de refoulement collectif et inconscient, est par conséquent difficilement démontrable, car l'intention ou la *volonté* inconsciente ont généralement laissé peu de traces dans les documents écrits.

Ce qui paraît plus évident dans les sources, cependant, est l'argument que les chroniqueurs eux-mêmes avancent pour justifier leur représentation, voire leur mépris, des Byzantins. Les chroniqueurs, en effet, avaient tendance à légitimer leur diffamation des Byzantins en insistant sur le fait qu'ils n'étaient pas les initiateurs de l'inimitié, mais plutôt les victimes; les Grecs étaient donc ceux qui détestaient les Latins, ce qui semblait justifier une riposte de leur part. Cette notion de l'hostilité justifiée par l'hostilité suscite un paradoxe qu'il ne nous importe pas de trancher dans notre analyse, sinon pour souligner le besoin flagrant de déculpabilisation auquel s'adonnaient les chroniqueurs occidentaux afin de ne pas être tenus responsables d'un échec éventuel de la fraternité chrétienne contre l'Islam. Ce thème, prédominant dans les récits des croisades, fera l'objet de réflexions supplémentaires au fil de notre analyse. Il démontre néanmoins à quel point l'image des Byzantins avait une implication profonde sur l'unité chrétienne, suscitant un sentiment de culpabilité entre Grecs et Latins devant l'impossibilité de réconcilier leurs différences. Or, ce sont précisément ces différences, considérées au centre du processus identitaire chrétien, qui doivent constituer l'objectif principal de notre analyse.

Pour ce faire, nous proposons d'établir dans un premier temps les principales valeurs qui caractérisaient le contexte socioculturel du monde féodal et qui reflétaient les préoccupations des chroniqueurs occidentaux des croisades dans leur construction de l'image des Byzantins: principalement la loyauté et la virilité, de même que la largesse, l'éloquence, la prouesse et le courage. Ces valeurs reflétaient en fait les vertus morales, à la fois aristocratiques et militaires, qui devaient graduellement composer les idéaux éthiques de la chevalerie au cours des XII^e et XIII^e siècles. Ce sont précisément ces préoccupations profanes des seigneurs et des chevaliers qui ont déterminé l'image des Byzantins dans les récits des croisades, du fait qu'ils étaient les principaux participants et dirigeants des expéditions; ainsi, leur réalité socioculturelle et leur système moral ont généralement

prédominé dans la narration des événements de la croisade et constituaient par conséquent la trame sur laquelle étaient abordés les principales thématiques du récit. Ainsi, par la confrontation de ces vertus chevaleresques aux valeurs byzantines propres à l'idéologie impériale, il nous sera possible d'établir le conflit des valeurs qui est à la base de l'opposition culturelle et idéologique entre Grecs et Latins, et qui ont déterminé leurs rapports pendant les croisades.⁵¹

Dans un deuxième temps, nous aborderons la représentation des Byzantins proprement dite. L'accent sera mis en grande partie sur les rapports diplomatiques et militaires entre croisés et Byzantins, dont les descriptions sont prédominantes dans les récits des croisades. Nous procéderons ainsi à une analyse systématique des passages concernant les Byzantins dans les chroniques, avec une emphase particulière sur le vocabulaire et les différentes terminologies employées à leur égard par les chroniqueurs occidentaux. La dénomination de l'Autre, de même que les qualificatifs qui lui sont attribués, constituent en effet les premiers niveaux de la représentation et retiennent par conséquent un intérêt primordial dans notre analyse.⁵² Nous insisterons notamment sur le contexte et la fréquence des invectives, mais également sur les cas plus rares des compliments, selon l'ambivalence inhérente à l'image des Grecs chez les Latins; ainsi serons-nous en mesure de déterminer les tendances et les nuances du phénomène, de même que la richesse et les subtilités des qualificatifs employés. Notre objectif, bien entendu, est de déterminer l'évolution de la représentation des Byzantins selon ses tendances, ses continuités et ses ruptures. Comme nous l'avons mentionné précédemment, nous entendons diviser notre analyse en cinq périodes qui reflètent les intervalles de rédaction des récits qui nous intéressent, de même que les tendances historiographiques dans lesquelles ils s'inscrivent. Cette approche chronologique sera rehaussée de considérations à la fois thématiques et comparatives: d'abord, en distinguant la représentation des empereurs byzantins de la représentation plus générale des Grecs, celles-ci n'étant pas toujours analogue; ensuite, en entreprenant une analyse comparative de nos résultats selon des

⁵¹ Les valeurs culturelles sont généralement peu révélatrices à elles seules, de sorte qu'elles doivent être confrontées à d'autres modèles pour en dégager les significations plus probantes. J. Pryor défend cette idée: « Cultural values are notoriously unreliable as historical determinants and must be examined with reference to those of other societies and to other factors. »; J. H. PRYOR, « The Problem of Byzantium and the Mediterranean World, c. 1050 – c. 1400 », dans B. Z. Kedar, J. Riley-Smith et R. Hiestand, eds., *Montjoie. Studies in crusade history in honour of H. E. Mayer*, Aldershot, Variorum, 1997, p. 200.

⁵² Sur l'importance de la terminologie pour déterminer l'Autre, voir M. BALARD, « Les Normands vus... », p. 226; S. LOUTCHITSKAJA, « L'image des musulmans... », p. 718; A. NICOLAOU-KONNARI, « Strategies of distinction... », p. 182. Voir également: G. DUBY, « L'histoire des mentalités », dans C. Samaran, éd., *L'Histoire et ses méthodes*, Paris, Gallimard, 1961, pp. 953-955.

distinctions géographiques, en différenciant notamment la perspective des Européens de celle des Latins d'Outremer, qui encore une fois n'étaient pas toujours analogues.

Nous compléterons enfin notre étude par une analyse détaillée de la représentation du cérémonial impérial byzantin dans les récits des croisades, en tant qu'application pratique des conclusions que nous aurons établies précédemment. En effet, le cérémonial byzantin, auquel les croisés étaient exposés dans des contextes diplomatiques, se veut une manifestation de la culture byzantine, issue de l'idéologie impériale, et qui était à l'origine de la rivalité entre Grecs et Latins; sa représentation dans les récits des croisades nous propose par conséquent une approche alternative à l'étude de la représentation des Byzantins, axée davantage sur une approche thématique plutôt que chronologique en raison des considérations plus subtiles de son analyse. Ainsi nous sera-t-il possible d'aborder la représentation des différents rituels qui composaient le cérémonial byzantin, selon une appréciation à la fois positive et négative, et selon les réactions qu'elles ont suscitées chez les croisés et les conséquences qu'elles ont engendrées. Bref, l'analyse du cérémonial nous permettra de déterminer l'impact réel de l'antagonisme culturel entre Grecs et Latins sur leurs rapports diplomatiques et, au bout du compte, sur l'histoire des croisades elle-même.

III. SOURCES

Notre étude aurait en principe exigé un dépouillement exhaustif de l'éventail des sources qui concernent les croisades, mais la pratique nous impose inévitablement des ambitions plus modestes. En effet, en raison de la quantité imposante de documents qui composent l'historiographie des croisades, nous avons choisi de nous limiter essentiellement aux récits dits officiels, c'est-à-dire les chroniques. Ce choix n'est pas arbitraire, mais bien fondé sur les considérations méthodologiques de notre analyse. Les chroniques, après tout, constituent les principales sources en ce qui a trait à l'histoire des croisades et, conséquemment, à la représentation des Byzantins.⁵³ Quant aux registres officiels et aux traités, leur contribution demeure plus fragmentaire et, dans le contexte précis de notre étude, plus stérile pour ce qui a trait des représentations.⁵⁴ Les récits

⁵³ L'importance des chroniques pour l'étude des rapports entre Byzance et les croisés a été soulignée entre autres par R.-J. Lilie: « The history of the relations between Byzantium and the crusader states is transmitted almost entirely by the chroniclers. »; R.-J. LILIE, *Byzantium and the Crusader States...*, p. 277.

⁵⁴ Ceci nous contraint à exclure la papauté de l'objet de notre étude, du fait que le Saint-Siège n'a pas produit de chroniques des croisades, mais plutôt des registres et des correspondances qui échappent à notre intérêt. Par ailleurs, la papauté présente une perspective qui est difficilement conciliable avec notre propos, en raison surtout de sa politique singulière envers l'Empire byzantin, qui était axée avant tout sur des considérations religieuses. La représentation des Byzantins par la papauté soulève par conséquent des considérations qui

populaires, bien qu'abondants et riches en information culturelle, relèvent quant à eux du domaine littéraire et exigent par conséquent une approche différente de celle qui nous préoccupe ici. En effet, les chansons de geste, les romans et les fabliaux évoquent une image des Byzantins dont les subtilités fictives et la signification plus probante dans le contexte des croisades demandent plutôt d'être abordées dans une étude distincte. Pour ce qui est de l'iconographie, fréquente seulement à partir du XIII^e siècle, un survol préliminaire des enluminures a rapidement révélé l'absence relative des représentations visuelles des Byzantins, contrairement aux représentations musulmanes qui sont nettement plus abondantes, de sorte qu'une analyse méthodique des premiers devient plus difficile.⁵⁵ C'est pourquoi nous avons principalement retenu les chroniques pour dégager les pratiques narratives de représentation qui sont génératives et constitutives de l'altérité. Ceci dit, nous n'excluons pas complètement l'usage d'autres sources, telles les correspondances ou les chansons de geste, dans la mesure où elles pourraient corroborer ou nuancer nos conclusions; en effet, même s'ils ne constituent pas l'objet principal de notre analyse, ces documents ont tout de même le potentiel de contribuer à notre étude, ne serait-ce qu'accessoirement.

Puisque les chroniques constituent l'objet de notre étude, il nous importe de les définir et d'évaluer leur fonction dans l'historiographie médiévale. Or, dans sa définition stricte, la chronique se veut essentiellement un recueil de faits ou d'événements consignés dans l'ordre chronologique. Elle se distingue des autres genres littéraires, tels les annales, les histoires, les gestes et les récits de voyage (ou itinéraires). Les annales, en effet, se rapprochent de la chronique en ce sens qu'elles rapportent les événements année par année, bien qu'avec moins d'élaboration et de soucis de la description. Les histoires et les gestes, pour leur part, ne sont pas liés à une séquence chronologique proprement dite, de sorte qu'elles permettent une plus grande liberté à la fois littéraire et fictive. Ainsi, ces deux genres littéraires manifestent moins de rigueur historique, le premier s'adonnant à des anecdotes et des événements imaginaires pour rehausser la valeur littéraire du texte, et le second se consacrant essentiellement à l'ensemble des exploits d'un héros ou d'une nation, avec tout ce qu'il peut y avoir de fantastique et d'exagéré. Les itinéraires, enfin, comprennent à la fois les relations de voyageurs et les guides de voyage, et se limitent

mériteraient d'être abordées dans une étude distincte, comme l'a démontré B. EBELS-HOVING, *Byzantium in Westerse Ogen...*, pp. 9-17 et 273-274.

⁵⁵ L'image du musulman, plus fréquente dans les enluminures, a en effet fait l'objet d'études récentes: F. CAROFF, *L'adversaire, l'autre, l'oriental: l'iconographie du monde musulman dans le contexte des croisades. Manuscrits enluminés en France du Nord, en Flandre et dans les États latins d'Orient entre le XIII^e et le XV^e siècle*, Thèse doctorale sous la direction de M. Balard, Université de Paris I, 2002, 3 vols.; M. BALARD, « Le musulman d'après les illustrations... », pp. 143-166.

généralement à des descriptions de trajets ou d'endroits spécifiques; ils se veulent par conséquent précis en raison de leur vocation généralement informative. Or, cette énumération nous permet de déterminer que les distinctions entre ces genres littéraires sont relativement mineures, car elles proposent toutes une narration ou une énumération d'événements et d'endroits, et ceci à des degrés divers d'exactitude et de précision. Les médiévistes, tout comme les auteurs médiévaux, ont par conséquent eu tendance à confondre ces genres et, par convention, à regrouper l'ensemble des ouvrages dont le propos était essentiellement de nature historique sous l'appellation plus usuelle de « chronique ».⁵⁶ Pour les fins pratiques de notre étude, nous avons choisi de retenir l'usage conventionnel de ce terme pour désigner l'ensemble des ouvrages « officiels » qui composent l'historiographie des croisades, bien que certaines considérations demandent tout de même d'être soulevées.

Le XII^e siècle, en effet, souligna la nécessité de distinguer la « chronique » de « l'histoire », et cela bien plus que ce ne fut le cas lors des siècles précédents et suivants.⁵⁷ En effet, la tendance croissante dans les récits des croisades d'abandonner la structure chronologique pour des fins de style ou de flexibilité incita plusieurs auteurs à spécifier dans leurs préfaces leur intention d'écrire une histoire plutôt qu'une chronique. C'est le cas entre autres de Gervais de Cantorbéry, Roger de Hoveden, Raoul de Diceto et, particulièrement, Albert d'Aix.⁵⁸ Or, cette intention de réaliser une composition littéraire plutôt qu'une chronique dans son sens strict suscite notre intérêt, puisqu'elle accordait aux auteurs la liberté d'améliorer leurs récits par l'insertion d'anecdotes, de discours imaginaires ou de faits exagérés et fantastiques. Bien que l'intérêt littéraire l'emportât au bout du compte sur la rigueur historique, le souci des historiens médiévaux de raconter la *vérité* n'en était pas pour autant amoindri, comme le démontrent des études récentes sur la question.⁵⁹ Néanmoins, ces tournures littéraires demeurent propices pour dégager les

⁵⁶ C. GIVEN-WILSON, *Chronicles: The Writing of History in Medieval England*, Londres, Hambledon, 2004, p. xix; B. Smalley, *Historians in the Middle Ages*, Londres, Thames and Hudson, 1974, p. 7. Voir également la réflexion de M.-R. BONNET, « La fausse trahison de Girard, ou la naissance de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem », dans *Félonie, trahison, reniements au Moyen Âge*. Montpellier, Publications de l'Université Paul-Valéry Montpellier III, 1997, p. 530.

⁵⁷ Voir à ce sujet: B. GUENÉE, « Histoire et chronique. Nouvelles réflexions sur les genres historiques au Moyen Âge », dans D. Poirion, éd., *La Chronique et l'Histoire au Moyen Âge*, Paris, Presses universitaires de la Sorbonne, 1986, pp. 3-12.

⁵⁸ C. GIVEN-WILSON, *Chronicles: The Writing of History...*, p. xix; GERVAIS DE CANTORBÉRY, *The Historical Works of Gervase of Canterbury*, éd. par W. Stubbs, Londres, Longman, 1879-1880, vol. 1, pp. 87-89; ALBERT D'AIX, « Historia Hierosolymitana », *RHC, Hist. Occ.*, IV, 1866, pp. 271-272. Voir également les commentaires de W. Stubbs, dans son édition des *Gesta Regis Henrici Secundi Benedicti Abbatis*, Londres, Longman, 1867, vol. 1, pp. x-xii.

⁵⁹ C. GIVEN-WILSON, « Telling the Truth », *Chronicles: The Writing of History...*, pp. 1-20; Y. N. HARARI, « Eyewitnessing in Accounts of the First Crusade: the *Gesta Francorum* and Other Contemporary Narratives », *Crusades*, 3, 2004, pp. 77-99. Or, selon Gervais de Cantorbéry, ce qui unissait « l'histoire » et

mentalités des auteurs en question, d'où notre intérêt de signaler ici la distinction entre les deux genres littéraires. Comme nous l'avons précisé précédemment, le souci de l'exactitude factuelle importe peu à l'historien-anthropologue, qui s'intéresse davantage aux mentalités qu'à la véracité des événements rapportés. Encore plus que les chroniques, les « histoires » avancent des interprétations des gestes, des discours et des attitudes des acteurs concernés, et reflètent par conséquent l'imaginaire et les mentalités des auteurs.⁶⁰ L'image des Byzantins, à la fin, risque d'en être une qui est doublement construite, afin de satisfaire un besoin identitaire autant qu'un besoin littéraire.

La grande diversité de chroniqueurs qui ont produit les récits des croisades se veut à la fois un atout et un obstacle à l'objet notre étude. Bien qu'écrivant généralement en latin, du moins avant l'accroissement des chroniques en langues vernaculaires au tournant du XIII^e siècle, les chroniqueurs des croisades ne peuvent être circonscrits à une seule région, et encore moins à un seul milieu social: leurs origines sont françaises, normandes, anglaises, allemandes, italiennes, et même orientales pour ce qui est des États latins; leur condition, quant à elle, varie entre celle de la vie cléricale et de la vie séculière, entre celle des nantis et des moins fortunés. L'éventail des sources s'étend par ailleurs au-delà des récits qui ont traité exclusivement des croisades, pour comprendre les chroniques à vocation plus régionale qui ont abordé au passage la question des croisades et proposé une représentation des Byzantins. Ces ouvrages, bien qu'ils ne soient pas uniquement consacrés aux croisades, constituent bien souvent des histoires universelles d'envergure colossale qui consacrent autant d'espace, sinon plus, à la question des expéditions en Terre sainte, tout en présentant des considérations plus générales et alternatives à leur égard.⁶¹ Des distinctions sont par conséquent nécessaires entre ces documents relatifs à l'historiographie des croisades et à l'historiographie européenne plus générale, de même qu'entre les récits qui présentent les différentes réalités nationales et géographiques du XII^e siècle, particulièrement celles de l'Europe et des États latins.

Or, un tel éventail de sources, avec toutes les catégories qui le composent, nous contraint à faire une sélection quant aux chroniques qui seront pertinentes à notre étude, avec tout ce qu'un tel choix peut comporter d'arbitraire. Sans toutefois livrer notre

la « chronique » était justement cette volonté de présenter la vérité: *uterque veritati intendit.*; GERVAIS DE CANTORBÉRY, I, pp. 87-89.

⁶⁰ Comme le constate Harari, « direct speech episodes were meant to represent what was probably said, or what should have been said. Even more importantly, they were often meant to serve as mouthpieces for the author's own views. »; Y. N. HARARI, « Eyewitnessing in Accounts... », p. 89.

⁶¹ L'ouvrage monumental d'Ordéric Vital, par exemple, éclipse celui des *Gesta francorum* en ce qui a trait à sa narration de la première croisade, et ceci malgré sa préoccupation première avec les affaires régionales des Anglo-normands.

sélection au simple hasard, nous avons dans la mesure du possible retenu les principales sources que nous avons jugées représentatives de leur groupe d'appartenance, avec l'objectif précis de respecter la vocation comparative de notre approche; certaines chroniques auront dans cette mesure été écartées, pour des raisons tenant aux considérations pratiques de notre analyse.

Les chroniqueurs retenus ont été, selon notre approche méthodologique, répartis en cinq principales périodes selon les dates estimées de rédaction de leurs ouvrages; notre intérêt, déjà mentionné, concerne davantage les tendances historiographiques que la chronologie ou l'historicité des faits que ces chroniqueurs ont rapportés. Pour le premier jalon de notre étude, soit la période de 1096 à 1118, les chroniqueurs des croisades considérés sont: l'Anonyme des *Gesta Francorum*, Raymond d'Aguilers, Pierre Tudebode, Foucher de Chartres, Robert le Moine, Guibert de Nogent, Baudri de Dol, Bartolf de Nangis, Ekkehard d'Aura, Raoul de Caen et Albert d'Aix. La période suivante, couvrant les années 1118 à 1155, comprend les chroniques d'historiographie plus générale de Guillaume de Malmesbury, Ordéric Vital, Henri de Huntington et Geoffroi de Montmouth; pour les États latins: Foucher de Chartres, Gautier le Chancelier et l'auteur de l'*Historia Nicaena vel Antiochena*; et les récits relatifs à la deuxième croisade: Odon de Deuil, Suger de Saint-Denis, Pierre le Vénérable et Otton de Freising. La troisième période, couvrant les années 1155 à 1180, sera traitée par l'entremise de l'ouvrage oriental de Guillaume de Tyr, les chroniques européennes de Jean de Salisbury, Hugo Falcandus, Romuald de Salerne, Caffaro de Gênes, Helmold de Bosau, de même que divers ouvrages allemands, entre autres les *Annales Palidenses*, les *Annales Herbipolenses* et la chronique de Gerhoh de Reichersberg. Pour la fin du XII^e siècle, entre 1180 et 1204, les chroniqueurs retenus en ce qui a trait à la troisième croisade et les événements parallèles sont: Ambroise, Guy de Bazoches, Roger de Hoveden, Richard de Devizes, les auteurs de l'*Itinerarium peregrinorum et Gesta Regis Ricardi* (IP1), Ansbert, et le chroniqueur oriental, Ernoul; pour l'historiographie générale européenne: Guillaume de Newburgh, Gautier Map, Robert de Torigni, Raoul de Diceto et Bernardo Maragone. Enfin, la dernière période qui concerne notre analyse, soit de 1204 à 1261, fait appel principalement aux chroniqueurs de la quatrième croisade: Geoffroi de Villehardouin, Robert de Clari, Henri de Valenciennes, Gunther de Pairis, l'anonyme du *Devastatio Constantinopolitana*; pour les ouvrages plus généraux et relatifs au XIII^e siècle: Rigord de Saint-Denis, Albéric de Trois-Fontaines, l'*Itinerarium peregrinorum* (IP2), Raoul de Coggeshall, Otton de Saint-Blaise, les anonymes d'Halberstadt et de Soissons, Richard de San Germano, les auteurs anonymes de

l'*Historia Ducum Venetorum*⁶² et des *Annales Venetici Breves*, et les différents continuateurs de Guillaume de Tyr pour les États latins.

Le profil de ces différents chroniqueurs, de même que leur rôle dans l'historiographie des croisades, seront traités dans leurs périodes respectives au fil de notre analyse. Dans une perspective générale, cependant, nous pouvons dénoter la prédominance des chroniqueurs français, normands et anglo-normands, selon les groupes ethniques qui ont joué un rôle prépondérant dans les croisades. Puisque notre problématique concerne les valeurs féodales et chevaleresques en relation avec l'image des Byzantins, les chroniqueurs français retiennent naturellement notre attention; la France, après tout, fut non seulement le pays le plus féodal de l'Europe, mais également le plus chevaleresque. Quant aux Normands, ils reflétaient également ces idéaux de chevalerie et s'assimilaient à bien des égards aux traits culturels qui définissaient les Francs.⁶³ Les chroniqueurs normands, par ailleurs, présentaient une certaine solidarité envers leurs cousins expatriés, qu'ils soient en France, en Angleterre, en Sicile ou en Orient, ce qui véhiculait une certaine uniformité dans leur perspective singulière des Byzantins; leur représentation particulièrement négative des Byzantins figure en fait parmi les thèmes principaux de notre étude, d'où l'importance que nous leur accordons.

Les chroniqueurs allemands et italiens sont quant à eux moins fréquents dans notre inventaire en raison de leur plus faible participation dans l'historiographie des croisades, du moins en ce qui a trait au XII^e siècle précisément. Les chroniqueurs allemands, bien que prolifiques dans l'historiographie générale, se sont montrés moins enclins à décrire les croisades et à représenter les Byzantins avant la dernière décennie du XII^e siècle; ce n'est qu'à partir des troisième et quatrième croisades que leur intérêt pour le mouvement devient plus manifeste et leur production littéraire plus abondante.⁶⁴ Les chroniqueurs des

⁶² Dans l'édition récente de L. A. Berto, l'usage du titre *Historia Ducum Venetorum* est préféré à celui de *Historia Ducum Veneticorum* dans l'édition de H. Simonsfeld dans les *Monumenta Germaniae Historica*; « *Historia Ducum Venetorum* », éd. et trad. L. A. Berto, *Testi storici veneziani (XI-XIII secolo)*, Padoue, Università di Padova, 2000 [1999], pp. 1-83.

⁶³ Guibert de Nogent, par exemple, considérait que Bohémond de Tarente était un personnage central de la croisade et un Franc, puisque sa famille venait de la Normandie et qu'il avait obtenu la main de la fille du roi de France. Dans cette optique, le titre de son ouvrage, *Dei gesta per Francos*, était justifié. GUIBERT DE NOGENT, I, 5, p. 106.

⁶⁴ Sauf l'ouvrage volumineux d'Albert d'Aix, peu de chroniques majeures allemandes du XII^e siècle proposent des récits détaillés des croisades. Otton de Freising, en effet, passa très rapidement sur les événements de la deuxième croisade, bien qu'il fût un participant de l'expédition. La troisième croisade, toutefois, suscita l'intérêt de plusieurs chroniqueurs allemands, notamment 'Ansbert', Tageno et l'auteur de l'*Historia peregrinorum*. Pour la quatrième croisade, A. Andrea constate que malgré la faible participation des Allemands dans l'expédition, ceux-ci ont tout de même produit trois des plus importantes productions secondaires de l'expédition, soit l'*Hystoria Constantinopolitana* de Gunther de Pairis, la *Devastatio Constantinopolitana*, de même que le récit anonyme d'Halberstadt.; A. ANDREA, *Contemporary sources...*, p. 239.

républiques maritimes italiennes, pareillement, n'ont guère présenté d'ouvrages officiels avant le XIII^e siècle. En dehors des chroniques du génois Caffaro et du pisan Bernardo Maragone, les ouvrages relatifs aux croisades sont rares pour le XII^e siècle, notamment à Venise où les productions se sont limitées à quelques archives ou registres inédits; rien, en fait, qui ne soit propice à dégager une représentation complète et systématique des Byzantins. Le XIII^e siècle, plus fécond, produisit l'*Historia Ducum Venetorum* et les *Annales Venetici Breves* pour Venise, de même que les continuations de Caffaro pour Gênes. Malgré ces ouvrages, les villes maritimes italiennes présentent néanmoins des divergences fondamentales avec les autres nationalités qui composent notre étude, notamment par un milieu socioculturel différent: les républiques italiennes, en effet, n'étaient pas régies selon un système féodal comme tel, mais selon une organisation étatique généralement plus centralisée et bureaucratique.⁶⁵ Dans cette optique, il devient problématique de considérer la représentation des Byzantins par les Italiens selon les critères des valeurs féodo-chevaleresques que nous avons fixés pour les autres protagonistes de notre étude. Les Vénitiens et les Byzantins, de plus, présentaient une dynamique différente dans le contexte des croisades: en tant que navigateurs, les Vénitiens avaient entretenu avec Byzance des rapports commerciaux de longue date, de sorte que leur perception de l'Empire était plus modérée et, en dehors de quelques conflits dispersés au XII^e siècle, axée sur la familiarité, l'entraide et les intérêts communs. Néanmoins, nous ne saurions complètement écarter l'intérêt des républiques italiennes dans notre étude, en raison leur rôle prédominant dans les croisades; leur représentation des Byzantins sera donc considérée dans une perspective secondaire, pour nuancer au besoin les propos des autres chroniqueurs.⁶⁶

Or, cette considération pour les valeurs féodo-chevaleresques dans les récits des croisades nous demande également de prendre en compte le milieu social des chroniqueurs qui composent notre corpus. En effet, puisque les chroniqueurs médiévaux étaient majoritairement des ecclésiastiques, il nous importe de déterminer dans quelle mesure ils

⁶⁵ D. JACOBY, « From Byzantium to Latin Romania: Continuity and Change », dans B. Arbel, B. Hamilton et D. Jacoby, éd., *Latins and Greeks in the Eastern Mediterranean after 1204*, Totowa (N.J.), Frank Cass, 1989, p. 3.

⁶⁶ Le rôle de Venise dans les croisades fut l'objet de discussions au fil des années, notamment par D. M. Nicol qui affirma dans une communication à Athènes en 1990 que les Vénitiens n'avaient jamais été des croisés très enthousiastes, alors que Gênes et Pise avaient initialement manifesté beaucoup plus d'empressement à s'inscrire dans le mouvement. J. Pryor, en contrepartie, prétendit récemment le contraire en insistant que malgré ses différences avec les autres croisés, Venise avait tout de même eu « a long and illustrious tradition of crusading ». D. M. NICOL, « Byzantium, Venice and the Fourth Crusade, an Inaugural Lecture », dans *Southeastern Review*, www.southeastern.edu.gr/literature/crusade.htm, 1990; J. H. PRYOR, « The Venetian Fleet for the Fourth Crusade and the Diversion of the Crusade to Constantinople », dans M. Bull et N. Housley, éd., *The Experience of Crusading. Vol. 1: Western Approaches*, Cambridge, Cambridge University Press, 2003, p. 104.

reflétaient les idéaux chevaleresques dans leurs récits, pour ainsi établir si leur perspective répond à notre approche méthodologique. Après tout, la chevalerie a exalté tout au long de son histoire des vertus aristocratiques et profanes que l'Église officielle condamnait, entre autres la vanité associée à la quête immodérée de la gloire et du renom, l'esprit de vengeance provoquée par l'irascibilité du chevalier et son sentiment excessif de l'honneur, de même que l'avarice propre à l'accumulation de biens matériels pour le prestige et l'exaltation du statut nobiliaire. L'Église tenta évidemment de faire plier la chevalerie aux idéaux de la morale chrétienne pour en faire une milice à son service, bien qu'avec un succès mitigé: la chevalerie incorpora certes les préceptes de l'Église, du moins en théorie, mais elle éprouva une difficulté particulière à appliquer les aspects qui étaient plus difficilement conciliables avec sa propre idéologie. Il était en effet difficile de persuader un chevalier que l'orgueil, considéré comme une vertu guerrière dans les traditions germaniques et païennes des sociétés européennes, était en fait un péché, tout comme il était paradoxal d'exiger de « tendre l'autre joue » devant un affront à son honneur.⁶⁷ Cette frustration de l'Église de modeler durablement la chevalerie à son idéal, particulièrement dans le contexte des croisades, est reflétée dans quelques diatribes du XII^e siècle, dont le *De laude novae militiae* de Bernard de Clairvaux. Celui-ci distinguait la chevalerie séculière des Templiers, qui combinaient à la fois les idéaux de la chevalerie et de la vie monastique; la chevalerie temporelle, en contrepartie, se voulait davantage *malitia* que *militia*, en raison de sa vanité et de sa moralité décadente, exacerbé par le culte du corps, le goût pour la parure, et une recherche perpétuelle de la flatterie et du gain.⁶⁸

Malgré ces frictions sur les aspects plus profanes des vertus chevaleresques, il serait faux de prétendre à une incompatibilité complète entre la chevalerie et les enseignements de l'Église. La moralité chrétienne n'était pas absente de l'idéologie chevaleresque, bien qu'elle n'en constituât qu'une facette. De plus, le clergé approuvait les principes de la fidélité vassalique et faisait tout autant l'éloge du courage moral et physique des chevaliers qui se montraient protecteurs de l'Église, des pauvres et des faibles, et fidèles défenseurs des intérêts de leurs seigneurs.⁶⁹ Bernard de Clairvaux, en fait, ne réfutait pas la place ni le

⁶⁷ B. HAMILTON, *Religion in the Medieval West*, Londres, Arnold, 1986, pp. 134-135; J. FLORI, « Chevalerie », dans *Dictionnaire raisonné...*, p. 203; D. BARTHÉLEMY, « Qu'est-ce que la chevalerie en France aux Xe et XIe siècles? », *Revue historique*, 290, 1994, p. 41; C. MORRIS, « *Equestris Ordo*: Chivalry as a Vocation in the Twelfth Century », *Studies in Church History*, 15, 1978, p. 90.

⁶⁸ BERNARD DE CLAIRVAUX, *Opera*, éd. J. Leclerq, C. H. Talbot et H. Rochais, Rome, Editiones cistercienses, 1957-1968, vol. 3, p. 216. Voir également l'étude de A. GRABOIS, « *Militia and Malitia*: The Bernardine Vision of Chivalry », dans M. Gervers, éd., *The Second Crusade and the Cistercians*, New York, St. Martin's Press, 1992, pp. 49-50.

⁶⁹ J. FLORI, « Chevalerie », dans *Dictionnaire raisonné...*, p. 203; SUGER, *Vie de Louis VI le Gros*, éd. et trad. par H. Waquet, Paris, Belles Lettres, 1964, p. 90.

rôle de la chevalerie régulière dans la société chrétienne, ne la critiquant que pour mieux exalter les Templiers dans le cadre de sa conception plus idéalisée de la croisade.⁷⁰ Le clergé était, tout compte fait, bien placé pour apprécier les sensibilités qui étaient propres à la chevalerie, car ses membres les plus proéminents étaient souvent issus eux-mêmes des grandes familles aristocratiques européennes. C'est le cas d'Urbain II, originaire d'une famille de chevaliers, et dont l'appel à la croisade était réputé refléter leurs préoccupations.⁷¹ Les chroniqueurs ecclésiastiques des croisades étaient quant à eux tout aussi sensibles aux réalités des chevaliers. Guibert de Nogent, moine bénédictin et abbé de Nogent, mentionne avec ironie dans son autobiographie que sa mère avait souhaité qu'il devienne chevalier, comme quoi les deux vocations et les considérations qui s'y rattachaient lui étaient accessibles dans son jeune âge.⁷² Bien des chroniqueurs, par ailleurs, reflétaient dans leurs ouvrages les idéaux et les vertus de la chevalerie, se faisant un devoir de transmettre à la postérité les exploits des chevaliers qui s'étaient démarqués dans leur temps.⁷³ M. Chibnall a également constaté la fréquence des qualificatifs employés à l'égard des chevaliers par les chroniqueurs, notamment Orderic Vital, comme un indicateur de leur idéal de la chevalerie: *generosus, nobilis, pulcher, facundia, strenuus, magnanimus, strenuitas, magnanimitas*.⁷⁴ A. Andrea a dénoté quant à lui le biais aristocratique de Gunther de Pairis, issu d'une famille mineure de chevaliers, dans ses interprétations et extrapolations des événements de la croisade.⁷⁵ En somme, les ecclésiastiques, tout en dénonçant les vertus profanes du chevalier, exaltaient dans leurs chroniques les idéaux de la chevalerie dont ils étaient eux-mêmes empreints et qui concordaient avec la réalité féodale et chrétienne qui définissait les croisades. En exigeant un certain comportement de leurs seigneurs, ils critiquaient, parfois avec virulence, ceux qui manquaient à leur devoir de combattre au nom de Dieu et de l'Église, que ce soit par manque de loyauté, de vaillance ou de fermeté devant le péril. Les chroniqueurs constituaient dans cette optique les juges des félons et des couards qui composaient leurs récits, autant chez les croisés que chez l'Autre; leur utilité à notre étude ne saurait par conséquent être remise en doute.

⁷⁰ A. GRABOÏS, « *Militia and Malitia...* », p. 50.

⁷¹ J. FLORI, *Pierre l'Ermitte...*, p. 161.

⁷² *Promiserat enim, si eques vellem fieri, cum ad id temporis emersissem, apparatus se mihi militiae et arma daturam.*; GUIBERT DE NOGENT, *Autobiographie*, éd. et trad. E. R. Labande, Paris, Belles Lettres, 1981, p. 40; D. BARTHÉLEMY, « Qu'est-ce que la chevalerie... », p. 57. M. Chibnall constate par ailleurs que: « in some families literacy and training as a knight were not mutually exclusive. »; M. CHIBNALL, éd. et trad., *The Ecclesiastical History of Orderic Vitalis*, Oxford, Clarendon Press, 1969, vol. 1, p. 37.

⁷³ C. GIVEN-WILSON, *Chronicles: The Writing of History...*, pp. 99 et 105.

⁷⁴ M. CHIBNALL, *The Ecclesiastical History...*, vol. 1, p. 41, n. 1.

⁷⁵ A. J. ANDREA, trad., *The Capture of Constantinople: the Hystoria Constantinopolitana of Gunther of Pairis*, Philadelphia, University of Philadelphia Press, 1997, pp. 4 et 6.

D'autres considérations méthodologiques demandent à être abordées en ce qui a trait aux sources, notamment la capacité oculaire ou non des témoignages, selon qu'ils soient directs ou indirects. Il s'agit en fait de distinguer la perception de ceux qui ont vu les Byzantins et de ceux qui les ont représentés sans les avoir vus. Cette considération sera retenue dans l'approche comparative de notre étude, afin de déterminer si l'observation directe des Byzantins a suscité une image plus nuancée de ceux-ci. En effet, selon le propre de la représentation, l'image de l'Autre qui surgit dans l'esprit est généralement prédéterminée, nette et précise, avant même que l'observation directe ne vienne la corroborer.⁷⁶ Le témoin indirect ne peut évidemment faire autrement que de se limiter à cette image mentale dans sa description des Byzantins, tandis que le témoin oculaire a le choix de la nuancer, ou encore de la confirmer, selon ses propres observations. Nous traiterons néanmoins de la question des témoignages oculaires avec une certaine réserve, en raison de l'ambiguïté qui plane parfois sur la participation à la croisade de certains chroniqueurs.⁷⁷

Une autre préoccupation concerne le problème du plagiat dans les chroniques médiévales, auquel les récits des croisades ne font guère exception. L'exemple des chroniques de la première croisade démontre en effet l'ampleur des emprunts et des remaniements auxquels s'adonnaient les chroniqueurs, au point qu'il nous devient nécessaire d'établir si la représentation copiée reflète la représentation individuelle et personnelle du chroniqueur plagiaire. Or, toute représentation étant collective à la base, une telle considération peut évidemment sembler futile, d'autant plus que le chroniqueur, en plagiant, suggère tacitement qu'il adhère à l'opinion véhiculée dans la source originale. Toutefois, notre étude cherche précisément à établir une distinction entre les représentations fondées sur l'originalité d'une réflexion ou d'une observation, et les représentations qui se limitent à simplement reprendre une tradition historiographique. Ainsi, nous porterons un intérêt aux ouvrages qui ont eu une influence marquée sur d'autres récits de la croisade et qui ont servi à perpétuer une image des Byzantins aux XII^e et XIII^e siècles. Nous examinerons également dans quelle mesure ces ouvrages peuvent être qualifiés de propagandistes, comme il a été suggéré pour certaines chroniques de la première croisade, notamment les *Gesta Francorum*. Or, nous nous attarderons surtout à

⁷⁶ J. FLORI, « *Oriens horribilis...* », p. 182.

⁷⁷ En effet, des études récentes ont tenté de démontrer que les chroniqueurs qui prétendent être oculaires ne l'étaient pas tous vraiment; ce genre de prétention refléterait plutôt une tendance stylistique, voire rhétorique, de l'historiographie médiévale et de l'historiographie des croisades. J. FLORI, *Pierre l'Ermite...*, pp. 33 et ss.; B. SCHUSTER, « The Strange Pilgrimage of Odo of Deuil », dans G. Althoff, J. Fried et P. J. Geary, éd., *Medieval Concepts of the Past: Ritual, Memory, Historiography*, Cambridge, Cambridge University Press, 2002, p. 256.

ces textes dans une perspective historiographique, sans toutefois minimiser l'intérêt de la représentation des Byzantins dans les sources qui ont connu une moins grande diffusion à leur époque.⁷⁸

* * *

Le temps est venu à présent de commencer notre analyse selon les paramètres que nous avons établis. Le premier volet de notre étude abordera l'image des Byzantins dans une perspective thématique, en considérant d'abord le contexte socioculturel de l'Europe féodale, et en traitant la question de la perfidie et du manque de virilité des Grecs à la lumière de ces considérations culturelles. Il sera ensuite question d'examiner la représentation du cérémonial byzantin selon les chroniqueurs occidentaux des croisades, comme une application pratique des conclusions que nous aurons établies auparavant. Le second volet de notre étude, pour sa part, traitera l'image des Byzantins dans une perspective chronologique, afin de déterminer ses continuités et ses ruptures pendant les XII^e et XIII^e siècles: l'exemple de la première croisade, tout d'abord, nous présentera l'archétype de la représentation des Byzantins qui devait prédominer dans l'historiographie des croisades; l'étude des croisades suivantes, par la suite, considérera davantage l'évolution de cette représentation jusqu'en 1261, avec une emphase particulière sur les périodes de rédaction des chroniqueurs qui constituent le reflet de cette évolution. Par cette démarche, nous entendons élucider une problématique cruciale de l'histoire des croisades selon une nouvelle approche et, surtout, une perspective historiographique originale.

⁷⁸ Certains ouvrages majeurs qui nous concernent ne furent jamais diffusés hors des murs de leur monastère d'origine, et demeurèrent ainsi inconnus du vivant de leur auteur et parfois pour bien des années; C. GIVEN-WILSON, *Chronicles: The Writing of History...*, p. xxi.

PARTIE 1

VOLET THÉMATIQUE: L'IMAGE DES BYZANTINS SELON UNE PERSPECTIVE CULTURELLE

MERVEILLES ET DÉCADENCE DE L'ORIENT: L'AMBIGÜITÉ D'UNE REPRÉSENTATION

L'Orient, source de merveilles et lieu de désirs inatteignables, a stimulé dans l'imaginaire occidental, et cela tout au long de la période médiévale, un engouement qu'il nous importe de comprendre autant pour l'admiration et la convoitise qu'il suscitait que pour la crainte et l'intolérance qu'il inspirait. En effet, tributaire des plus lointains souvenirs du monde antique et des conquêtes d'Alexandre le Grand, l'Occident médiéval avait toujours projeté dans l'Orient le raffinement et les richesses d'un monde utopique et mystérieux, d'où provenaient les marchandises les plus précieuses et les merveilles les plus désirables, révélatrices d'un luxe inaccessible et interdit. L'Asie constituait, comme le constata entre autres Guillaume de Malmesbury, la première partie du monde;⁷⁹ c'était l'endroit vers laquelle toutes les cartes étaient orientées, et pourtant c'était l'endroit le moins connu, le plus inaccessible, aux confins duquel on imaginait jardins exotiques, créatures fantastiques et royaumes utopiques. L'Orient était également sacré: dans son extrémité la plus éloignée, il dissimulait le Paradis terrestre, de même que les portes de l'Enfer dont Gog et Magog étaient les gardiens. Et comme tout endroit sacré, l'Orient était ambivalent, représentant le territoire des bienheureux tout comme celui des maudits. Ainsi, si l'Orient était un endroit de rédemption, il était également source de malheurs: il engendrait les épidémies et les hérésies, et abritait l'Islam, religion annonciatrice de l'Antéchrist. Bref, l'Occident médiéval vacillait entre cette double réalité d'un monde oriental à la fois séduisant et périlleux, selon une projection pervertie de ce qu'il y avait de plus interdit et de plus anormal dans le monde chrétien.⁸⁰

⁷⁹ GUILLAUME DE MALMESBURY, *Gesta Regum Anglorum*, éd. et trad. par R. A. B. Mynors, R. M. Thomson et M. Winterbottom, Oxford, Clarendon Press, 1998-1999, IV, 347, p. 601.

⁸⁰ C. DELUZ, « Le paradis terrestre, image de l'Orient lointain dans quelques documents géographiques médiévaux », dans *Images et signes de l'Orient dans l'Occident médiéval*, Aix-en-Provence, Éditions Jeanne Laffite, 1982, pp. 147-149. Voir également: J. LE GOFF, « L'Occident médiéval et l'Océan indien: un horizon onirique », dans J. Le Goff, éd., *Pour un autre Moyen Âge: temps, travail et culture en Occident*, Paris, Gallimard, 1977, pp. 230-98; R. BARTAL, « L'Orient exotique dans l'iconographie biblique médiévale. Texte et images », dans M. Mentré, éd., *L'Europe et la Bible*, Clermont-Ferrand, Bibliothèque municipale et inter-universitaire, 1992, pp. 47-60.

Byzance, à cheval sur l'Europe et l'Asie, avait l'avantage de jeter un pont presque irréel vers cet Orient qui se devait, tout compte fait, de demeurer inatteignable. Malgré sa façade orientale, Byzance était manifestement chrétienne, et proposait par conséquent un monde qui n'était pas complètement étranger à l'observateur occidental. Les églises et les monastères abondaient, surmontés du symbole chrétien qui était des plus rassurants pour les voyageurs et les croisés qui s'apprêtaient à affronter l'Orient inconnu. D'autres repères culturels, plus tacites, auraient également frappé ces étrangers européens, qui auraient retrouvé à Byzance les souvenirs d'un héritage commun et d'une parenté refoulée. Ces réconforts auraient toutefois été de courte durée, rapidement éclipsés par l'émerveillement des splendeurs du monde oriental. Exotique et débordante de richesses, Byzance correspondait précisément à l'imaginaire occidental d'un Orient merveilleux. L'opulence de sa capitale, Constantinople, reflétait l'idéal d'une ville providentielle, flamboyante, au potentiel illimité. Les proportions même de la ville, inégalées en Europe, son organisation urbaine, et la magnificence de ses monuments et de ses églises, frappaient l'imaginaire et ébranlaient toute conception de l'impossible.⁸¹ Nul témoin de ces splendeurs ne pouvait contester la noblesse, la sainteté, et la dignité religieuse de Constantinople; les reliques qu'elle abritait, protégées par les plus imposantes défenses du monde chrétien, en étaient la preuve tangible et la confirmation d'une faveur divine. Il s'agissait d'une cité féerique, digne de légendes et d'intrigues, démontrées par la somptuosité de ses palais, exaltée par la pompe et la magnificence de son cérémonial, reflet d'un mystère typiquement oriental. Byzance, tout compte fait, symbolisait le jardin des délices de l'imaginaire médiéval, corroboré par ses terres riches en forêts et en pâturages, propices à la production du vin, du grain et de l'huile, et qui témoignaient de la prospérité de l'empire et de la tempérance de son climat.⁸²

Il s'agit là bien évidemment du portrait mythique de Constantinople, tel que raconté par les rares témoins qui avaient pu en admirer les splendeurs, et imaginé par ceux qui n'auraient jamais la possibilité de les contempler de leurs propres yeux. En effet, avant le XI^e siècle, peu d'Européens pouvaient prétendre avoir vu Byzance, à l'exception des quelques marchands, mercenaires, pèlerins et diplomates à qui on avait permis l'accès à la cité. Même pendant les croisades, les croisés étaient généralement tenus de camper à

⁸¹ A. DUCELLIER, « Une mythologie urbaine: Constantinople vue de l'Occident au Moyen Âge », *Mélanges de l'École française de Rome*, 96, 1, 1984, pp. 408-409. Aucune ville d'Europe ne pouvait rivaliser avec la superficie et la population de Constantinople. À ce sujet, voir D. JACOBY, « La population de Constantinople à l'époque byzantine: un problème de démographie urbaine », *Byzantion*, 31, 1961, pp. 81-110.

⁸² Dans une lettre à Innocent III en 1204, Baudouin de Flandre constata avec satisfaction les ressources et la prospérité du territoire nouvellement conquis; A. ANDREA, *Contemporary sources...*, p. 109.

l'extérieur de la ville, autant par méfiance de la part des Byzantins que pour les considérations logistiques de laisser circuler librement autant d'étrangers dans les rues de la cité. Pour le commun des mortels au Moyen Âge, dont les déplacements étaient généralement limités, les contacts avec la civilisation byzantine se limitaient par conséquent à la marchandise qui était importée de Constantinople, notamment les œuvres d'art, les tissus précieux, la littérature et, bien évidemment, les pièces de monnaie à l'effigie de tel ou tel empereur.⁸³ Le rayonnement culturel de Byzance était en fait bien visible en Europe, où les souverains mesuraient leur prestige en fonction des objets précieux qu'ils recevaient en cadeau de l'empereur byzantin et qui contribuaient, dans une perspective plus large, à l'image positive et magnanime des Byzantins chez leurs homologues occidentaux. Dans certaines régions, notamment en Italie et en Sicile, l'influence artistique byzantine se faisait également sentir, comme le démontrent les mosaïques ornant l'église Saint-Marc à Venise, de même que la Martorana et la chapelle Palatine de Roger II à Palerme.⁸⁴ Les érudits latins, quant à eux, convoitaient les richesses littéraires qui étaient conservées à Byzance, et les ouvrages grecs qui circulaient en Europe bénéficiaient généralement d'une grande curiosité de la part des moines et des lettrés, qui se dépêchaient de les faire traduire; c'était le cas entre autres des écrits d'Aristote et des Pères grecs de l'Église, qui étaient tenus en grande estime même si leurs successeurs modernes étaient dans l'erreur.⁸⁵ Byzance bénéficiait somme toute d'un prestige artistique et littéraire qui, par le biais de ses exportations, définissait son image en Europe même pour ceux qui n'avaient jamais eu un contact direct avec l'empire, voire même avec un Byzantin.

Quant aux plus rares voyageurs occidentaux pour qui il était possible de braver les périls de l'Orient, le prestige de Byzance était d'autant plus rehaussé par leurs propres observations. En fait, l'attrait des richesses convainquit plus d'un voyageur de séjourner dans la capitale byzantine, à la satisfaction des empereurs qui désiraient les retenir à leur service comme mercenaires ou pour d'autres fonctions dans l'administration impériale. L'ampleur du mouvement fut particulièrement marqué dans la deuxième moitié du XI^e siècle, lorsque les effectifs francs et normands dans l'empire se fixaient probablement à

⁸³ L. BRUBAKER, « Material Culture and the Myth of Byzantium, 750-950 », dans G. Arnaldi et G. Cavallo, eds., *Europa medievale e mondo bizantino: Contatti effettivi e possibilità di studi comparati*, Rome, Nella Sede Dell'Istituto Palazzo Borromini, 1997, pp. 33-41.

⁸⁴ M. ANGOLD, *The Byzantine Empire 1025-1204...*, p. 238.

⁸⁵ A. GUILLOU, « Être grec en Europe au Moyen Âge », dans *Εὐψυχία: Mélanges offerts à Hélène Ahrweiler*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1998, p. 273. Au XII^e siècle, Jacques de Venise traduisit plusieurs ouvrages d'Aristote lors d'un séjour à Constantinople; à ce sujet, voir L. MINIO-PALUELLO, « Iacobus Veneticus Graecus », *Traditio*, 8, 1952, pp. 265-304.

plusieurs milliers.⁸⁶ Ces mercenaires, enrichis de leurs aventures et de leur service à l'empereur, revenaient généralement dans leur pays d'origine au bout de quelques années et partageaient leur expérience avec leurs pairs, dépeignant sans doute l'empire comme une terre de promesse aux possibilités illimitées. L'engouement pour Constantinople n'était d'ailleurs pas limité aux mercenaires. L'accroissement des pèlerinages à Jérusalem au XI^e siècle stimula le désir des pèlerins de voir la ville impériale et d'en admirer les merveilles et les reliques. En fait, une escale à Constantinople était impérative pour tous les itinéraires, et les pèlerinages les plus célèbres, tels celui des Allemands en 1064-1065 ou encore celui de Robert le Frison en 1090, ne firent pas exception. Les pèlerins qui retournaient en Europe stimulèrent d'autant plus l'intérêt populaire selon leurs descriptions des endroits et des monuments qu'ils avaient pu observer. Qui plus est, des descriptions de Constantinople circulaient jusque dans les régions les plus reculées de l'Europe: en Angleterre, un pèlerin anglais aurait traduit en latin la *Diègèsis*, un texte grec sur la construction de Sainte-Sophie et sur les divers monuments et reliques que contenait Constantinople.⁸⁷ Or, tous ces rapports, qu'ils soient oraux ou écrits, furent largement corroborés par les témoins de la première croisade qui ont été suffisamment fortunés pour admirer Constantinople de leurs propres yeux. Nous n'avons qu'à penser aux impressions de Foucher de Chartres, maintes fois citées, mais qui résumait si bien l'émerveillement des croisés qui étaient, pour la première fois, confrontés à la magnificence de la ville impériale:

Quelle noble et belle cité est Constantinople! Combien on y voit de monastères et de palais construits avec un art admirable! Que d'ouvrages étonnants à contempler sont étalés dans les places et les rues! Il serait trop long et trop fastidieux de dire en détail quelle abondance de richesses de tout genre, d'or, d'argent, d'étoffes de mille espèces et de saintes reliques on trouve dans cette ville, où en tout temps, de nombreux vaisseaux apportent toutes les choses nécessaires aux besoins des hommes.⁸⁸

⁸⁶ J.-C. CHEYNET, « L'implantation des Latins en Asie mineure... », p. 118 et 123; Les mercenaires francs à Byzance sont également discutés par J. SHEPARD, « The Uses of the Franks in Eleventh-Century Byzantium », dans M. Chibnall, dir., *Anglo-Norman Studies XV (Proceedings of the XV Battle Conference and of the XI Colloquio Medievale of the Officina di Studi Medievali; 1992)*, Woodbridge, Boydell Press, 1993, pp. 275-305.

⁸⁷ K. N. CIGGAAR, « Une description de Constantinople traduite par un pèlerin anglais », *Revue des études byzantines*, 34-35, 1976-1977, pp. 211-244.

⁸⁸ *O quanta civitas nobilis et decora! quot monasteria, quot palatia, sunt in ea, opere miro fabrefacta! quot etiam in plateis vel vicis opera ad spectandum mirabilia! Taedium est magnum recitare quanta sit ibi bonorum omnium opulentia, auri scilicet, argenti, palliorum multiformium, sanctorumque reliquarium. Omni etiam tempore navigio frequenti cuncta hominum necessaria illuc afferunt negotiatores.*; FOUCHER DE CHARTRES, « Historia Iherosolimitana », *RHC, Hist. Occ.*, III, 1866, I, 9, p. 331; trad. de F. Guizot, *Histoire de la croisade. Le récit d'un témoin de la première Croisade, 1095-1106*, Paris, Cosmopole, 2001 (1825), p. 31.

À première vue, de tels commentaires nous laissent croire à une représentation généralement positive de Byzance chez les chroniqueurs des croisades, conditionnée par l'enthousiasme d'avoir retrouvé un frère chrétien qui reflétait les merveilles de cet Orient merveilleux et imaginaire. Il nous est cependant nécessaire de faire une distinction entre la perception que les chroniqueurs avaient de Constantinople, sainte, majestueuse et noble, et la perception qu'ils avaient de ses habitants, les Byzantins. L'historiographie des croisades nous démontre en effet que l'émerveillement initial pour la capitale byzantine a rapidement fait place à une certaine amertume des croisés à la suite de leurs premiers contacts avec leurs homologues orientaux. Il ne fallut pas longtemps pour que les croisés s'aperçoivent que les Byzantins ne répondaient pas à leurs attentes et, conséquemment, à leur idéal de fraternité chrétienne. Bien que le malentendu initial soit imputable à des raisons diplomatiques et, à la limite, militaires, nous devons également considérer le facteur culturel, notamment l'échec des croisés de retrouver chez leurs homologues byzantins les repères culturels qui définissaient leur propre identité.

Dès leur arrivée à Byzance, les croisés étaient à vrai dire confrontés à une réalité différente qui transcendait leurs affinités chrétiennes avec les Grecs. Les églises et les symboles chrétiens qui avaient réconforté les premiers arrivés furent rapidement éclipsés par des contrastes culturels qui faisaient des Byzantins un peuple étrange et déstabilisant, du moins dans une perspective chrétienne occidentale. L'élément de distinction le plus évident était la langue, comme le montre la dénomination usuelle de *Graeci* pour désigner les Byzantins, et de *Latini* pour les Occidentaux. Que le critère de distinction entre chrétiens orientaux et occidentaux soit fondé sur une considération linguistique nous paraît significatif, malgré son anachronisme; il reflétait en effet l'ancien clivage culturel du monde antique, qui avait donné lieu au Moyen Âge à des différences à la fois politiques, culturelles et religieuses. Sur l'aspect religieux notamment, la distinction entre Grecs et Latins permettait d'établir une opposition entre le « Nous » chrétien et l'« Autre » chrétien. Pour les croisés, cette distinction aurait d'abord été visuelle: l'apparence des églises et du clergé byzantin présentait des contrastes avec l'usage européen, en raison de l'architecture typiquement orientale des monuments, du costume sombre des prêtres orientaux et de leurs barbes plutôt prédominantes. Le Latin perspicace aurait ensuite noté les rites religieux fautifs, relatifs entre autres à la procession du Saint-Esprit et à l'usage du pain azyme, et qui constituaient, avec la question de la primauté romaine, les principaux sujets de litige

entre les Églises de Rome et de Constantinople. L'Église d'Orient, rebelle et mère de toutes les hérésies, aurait en effet suscité la condamnation des croisés les plus éduqués.⁸⁹

Dans une perspective plus générale, cependant, le croisé moyen n'aurait sans doute eu qu'une notion assez vague de ces querelles théologiques et ne leur aurait accordé que peu d'attention; le prétendu schisme de 1054, après tout, n'était pas présent à l'esprit des participants de la première croisade, ni des chroniqueurs suivants.⁹⁰ Ceux-ci auraient davantage été frappés par des manifestations plus mondaines, telles que des coutumes et des tenues vestimentaires différentes, ou encore des particularités liées au climat, à la végétation et à la faune; peut-être même auraient-ils aperçu pour la première fois des animaux étranges et exotiques, tels que des lions, des léopards ou des dromadaires.⁹¹ Mais plus encore, les croisés auraient été déconcertés par la réalité socioculturelle du monde byzantin, qui était opposée à la leur à bien des égards.⁹² D'abord, le gouvernement byzantin était centralisé: son contrôle des régions et des campagnes était beaucoup plus marqué qu'en Europe, où le pouvoir effectif des monarques était essentiellement limité au domaine royal. Bien que les croisés aient sans doute été captivés par l'idée d'un État unifié, avec tout ce qu'il avait de structuré et d'uniforme, le concept leur était tout aussi déstabilisant. En effet, ils auraient été troublés que la campagne n'était dotée d'aucun château privé, symbole du pouvoir aristocratique auquel ils étaient accoutumés; l'aristocratie byzantine était en fait moins puissante et moins fortunée que son homologue européen, et dépendait à bien des égards de la volonté impériale pour son financement et l'attribution des titres. Les croisés auraient également été déconcertés par le système de succession des Byzantins qui, contrairement à la règle de la primogéniture qui prévalait en France, favorisait un héritage plus équitable en divisant les terres léguées entre les descendants masculins et féminins d'une même famille, ce qui impliquait évidemment la réorganisation du territoire après chaque génération. Les femmes, qui plus est, avaient plus

⁸⁹ Guibert de Nogent, bien que n'ayant pas participé à la croisade, dressa un tableau plutôt affligeant de l'Église orientale; GUIBERT DE NOGENT, I, 2, pp. 91-92.

⁹⁰ J. HARRIS, *Byzantium and the Crusades...*, p. 45; D. M. NICOL, « Byzantium and the Papacy... », pp. 11-12; S. RUNCIMAN, *The Eastern Schism*, pp. 22-27 et 55-58; R. MAYNE, « East and West in 1054 », *Cambridge Historical Journal*, 11, 1954, p. 146.

⁹¹ K. CIGGAAR, *Western Travellers to Constantinople...*, pp. 59-61. En 1101, lors d'un assaut sur Constantinople, les croisés auraient tué un lion qui appartenait à l'empereur Alexis Ier; ALBERT D'AIX, « Historia Hierosolymitana », *RHC, Hist. Occ.*, IV, 1866, VIII, 4, p. 561; ORDÉRIC VITAL, *The Ecclesiastical History of Orderic Vitalis*, éd. et trad. M. Chibnall, Oxford, Clarendon Press, 1969-1980, X, 20, p. 330. La présence d'animaux exotiques à Byzance n'était pas inusitée: par exemple, Liutprand de Crémone prétendit avoir visité un zoo de l'empereur Nicéphore II Phocas lors de son ambassade de 968; LIUTPRAND DE CRÉMONE, *Relatio de legatione Constantinopolitana / The Mission to Constantinople*, éd. et trad. Brian Scott, Londres, Bristol Classical Press, 1993, 37-38, pp. 13-14.

⁹² Les éléments ci-dessous ont été discutés en partie par A. Laiou, qui énuméra les différences et les similitudes entre Byzance et l'Occident par l'intermédiaire de deux voyageurs fictifs au XII^e siècle; A. Laiou, « Byzantium and the West... », pp. 65-78.

de pouvoirs dans la société byzantine, surtout dans les milieux urbains; celles-ci pouvaient en effet hériter, plutôt que simplement transmettre la succession, et également assurer une lignée familiale. Bref, la société byzantine présentait des contrastes fondamentaux avec les sociétés féodales et s'avérait trop différente du milieu socioculturel dont les croisés étaient issus pour que ceux-ci puissent s'y reconnaître. Byzance, de par ses différences, ne pouvait refléter les valeurs féodo-chevaleresques qui étaient centrales à la réalité des croisés; il n'était pas question d'une société militaire telle qu'exaltée par les chevaliers occidentaux, mais bien d'une société antinomique à leur conception du monde. Dès lors furent entamés, pour ces croisés qui entraient en contact avec la civilisation byzantine pour la première fois, les mécanismes déterminants de l'altérité; les Byzantins, bien que chrétiens, devaient-ils être perçus comme le Nous, ou comme l'Autre?

Or, il est clair que ce problème ne fut pas uniquement constaté par les croisés, mais sans doute par tous les voyageurs, pèlerins et mercenaires occidentaux qui avaient séjourné dans la capitale byzantine au fil des années, et même des siècles, qui avaient précédé les croisades. Néanmoins, les constatations plus individuelles et disparates de ces quelques voyageurs n'ont pas eu le même impact sur les mentalités européennes que les impressions collectives des masses innombrables d'Occidentaux ayant participé aux croisades des XII^e et XIII^e siècles. La « popularisation » d'une représentation défavorable des Byzantins est en fait considérée par S. Runciman comme le facteur déterminant pour comprendre l'antagonisme entre Grecs et Latins pendant les croisades.⁹³ Autrement dit, le contact accru entre les deux sociétés devait inévitablement changer la représentation que les Latins avaient des Grecs: les différences, qui autrefois avaient été considérées comme exotiques, étaient désormais devenues intolérables, particulièrement dans un contexte où la chrétienté devait faire preuve d'uniformité devant le péril musulman. Il en résulta une ambivalence des représentations, où l'admiration initiale des Byzantins et des grandeurs de leur civilisation était entremêlée d'un sentiment de méfiance et, somme toute, de mépris à leur égard. Avec les croisades, l'image encore favorable dont les Byzantins pouvaient jouir en Occident fut brouillée par les passages successifs des croisés à Byzance: l'image du bon Grec, celui qui était cultivé et promoteur d'une culture à la fois esthétique et opulente, était ainsi graduellement remplacée par l'image du mauvais Grec, celui qui était différent du Nous et qui ne partageait pas les idéaux de la croisade.⁹⁴

⁹³ S. RUNCIMAN, *The Eastern Schism...*, pp. 166-168. Cette idée fut appuyée par M. ANGOLD, « Greeks and Latins After 1204... », p. 63.

⁹⁴ L'ambivalence de la représentation de Byzance en Occident a été soulignée entre autres par M. BALARD, « Byzance vue de l'Occident... », p. 131; M. ANGOLD, *The Byzantine Empire...*, p. 237; J. VAN DER VIN, *Travellers to Greece and Constantinople. Ancient Monuments and Old Traditions in Medieval Travellers'*

Constantinople, toujours noble et sainte, se devait donc d'être distinguée de ses habitants; au plus fort de cette tendance, au lendemain de la quatrième croisade, il en était même de ceux qui croyaient que la ville impériale avait bénéficié d'avoir vu sa population remplacée par les Latins.⁹⁵ Nous pourrions évidemment nous limiter à voir dans cette tendance une simple expression de jalousie ou même un complexe d'infériorité à l'égard des splendeurs de la civilisation byzantine, que les croisés se devaient d'enlever aux Grecs devenus indignes de les posséder. Il n'est toutefois pas de notre ressort d'analyser ces sentiments refoulés de l'inconscient des croisés. Nous proposons plutôt de nous pencher sur l'antagonisme culturel qui a mené les Latins à une telle opinion des Byzantins. Pour ce faire, nous effectuerons un survol du contexte socioculturel de l'Europe féodale et des valeurs féodo-chevaleresques qui sont à l'origine de la représentation des Byzantins chez les chroniqueurs des croisades.

Tales, Nederlands Historisch-Archaeologisch Instituut te Istanbul, 1980, vol. 1, p. 67; L. SIMEONOVA, « Foreigners in Tenth-Century Byzantium... », p. 243.

⁹⁵ *Accedit autem et illud, quod utique magnum est, quod sepe dicta civitas, que semper infida peregrinis extiterat, deinceps volente Deo mutatis civibus fida et unanimes permanebit et nobis ad expugnandos barbaros et Terram Sanctam obtendam ac possidendam, quanto vicinius, tanto presencius ministrabit auxilium.*; GUNTHER DE PAIRIS, *Hystoria Constantinopolitana: Untersuchung und kritische Ausgabe*, éd. P. Orth, Hildesheim et Zurich, Weidmann, 1994, 11, p. 138.

CHAPITRE I

LE MONDE FÉODAL ET LES VALEURS CHEVALERESQUES

Nous avons établi précédemment que la représentation est au centre du processus identitaire; ainsi faut-il chercher les origines de la représentation non pas chez celui qui en est l'objet, mais bien évidemment chez celui qui la construit et la répand. En fait, les défauts reprochés à l'Autre ne sont jamais le fruit du hasard, mais reflètent généralement l'antithèse d'une vertu qui est propre au groupe qui perçoit.⁹⁶ Pour comprendre l'image des Byzantins dans les récits des croisades, il nous importe donc d'étudier le contexte socioculturel du monde féodal, et plus particulièrement les vertus chevaleresques qui sont à l'origine de la perception de perfidie et d'absence de virilité chez les Byzantins. Mais pour ce faire, nous devons d'abord établir ce que nous entendons par « chevalerie » aux XII^e et XIII^e siècles, autant dans ses paramètres géographiques que sociaux, pour ainsi déterminer à quel point l'éthique qui était propre à ce groupe est représentative des sociétés ayant participé aux croisades.

Or, la définition de ce qui constitue la chevalerie aux XI^e et XII^e siècles est ambiguë, comme en font foi les nombreuses études qui ont tenté de faire le point sur les rapports qu'il convient d'établir entre celle-ci et la noblesse au moment des croisades.⁹⁷ Il serait certes trompeur de prétendre que le problème a été résolu et qu'il y a aujourd'hui unanimité sur la question; mais malgré le débat, il est généralement admis que la chevalerie est devenue une prérogative de la noblesse au XIII^e siècle seulement, et non aux XI^e et XII^e siècles, ou même avant.⁹⁸ Au moment de la première croisade, le chevalier était

⁹⁶ Pour des réflexions supplémentaires à ce sujet, voir M. DUBUISSON, « La vision romaine de l'étranger... », pp. 90-94.

⁹⁷ Les études qui ont tenté de définir la chevalerie médiévale abondent, autant dans l'historiographie anglophone que francophone. Étant donné la complexité des débats qui entourent la question et le risque de s'embourber dans des enjeux qui risquent de nous distraire de notre propos, nous avons choisi d'adhérer aux principaux ouvrages qui font autorité dans l'historiographie française, notamment ceux de Jean Flori. Ceci n'implique pas cependant que nous n'avons pas pris en considération les travaux d'autres médiévistes prédominants, tels que ceux de Maurice Keen, John France et Matthew Strickland, mais seulement que nous n'avons pas insisté sur leurs travaux pour les fins pratiques de notre analyse: M. KEEN, *Chivalry*. New Haven, Yale University Press, 1984, 303 p.; J. FRANCE, *Victory in the East: A Military History of the First Crusade*, Cambridge, Cambridge University Press, 1994, 425 p.; M. STRICKLAND, *War and Chivalry: the Conduct and Perception of War in England and Normandy, 1066-1217*, New York, Cambridge University Press, 1996, 387 p.

⁹⁸ J. Flori propose un survol historiographique du problème dans son article: J. FLORI, « Aristocratie et valeurs 'chevaleresques' dans la seconde moitié du XII^e siècle. L'exemple des lais de Marie de France », *Le Moyen Âge*, 96, 1990, pp. 35-37. La question est toujours contestée par certains médiévistes, dont D. BARTHÉLEMY, « Qu'est-ce que la chevalerie en France... », pp. 15-74; « Note sur le 'titre chevaleresque' en France au XI^e siècle », *Journal des Savants*, 1994, p. 101-134. J. Flori, quant à lui, se veut une figure de proue du consensus général en raison de ses nombreuses publications. Voir entre autres: J. FLORI, *Chevaliers*

donc essentiellement un guerrier capable de combattre à cheval, au moyen d'armes et de tactiques qui le différenciaient des simples piétons. Ce métier, voire cette spécialité, suscitait naturellement l'envie de l'aristocratie, qui reconnaissait le prestige militaire dont bénéficiait la cavalerie sur le champ de bataille. Ainsi, par l'adoption graduelle du rôle militaire qui était propre à la chevalerie, l'aristocratie effectua inévitablement un rapprochement entre l'élite des guerriers et l'élite sociale. Il va de soi que la chevalerie a toujours eu une connotation sociale, et cela dès ses débuts: le prix d'une monture et de son entretien, de même que l'équipement et les armes nécessaires pour faire la guerre à cheval, limitaient déjà le métier à ceux qui avaient le potentiel d'accéder à la noblesse, à moins bien entendu d'être le protégé d'un seigneur quelconque; dans ce dernier cas, même le guerrier aux origines les plus humbles pouvait aspirer à se démarquer par les faits d'armes et les exploits militaires, et ainsi accéder à un prestige plus élevé. L'intégration des chevaliers à la noblesse se fit donc graduellement au cours des XI^e et XII^e siècles, au terme d'une lente et progressive ascension sociale. Ce n'est qu'à la fin du XII^e siècle, et plus encore au XIII^e, que la chevalerie devint une noble corporation avec une idéologie mieux définie; son accès était désormais héréditaire, presque uniquement réservé aux fils de chevaliers, et confirmé par le rite d'adoubement qui en faisait à la fois un ordre social et juridique.

Cette transition tardive, qui ne s'effectua pas avant 1180⁹⁹, est significative pour notre étude: elle implique en effet que la chevalerie n'était pas, avant cette date, déterminée par le rang ou la naissance, mais plutôt constituée de gens de guerre de tous les niveaux qui étaient en mesure de combattre à cheval. Malgré une telle latitude, ces guerriers étaient tout de même tenus d'adhérer à un certain code éthique, qui se définissait de plus en plus avec l'avènement des croisades. Or, l'accessibilité du métier permit le développement d'une idéologie dont les aspirations auraient été, du moins à la base, partagées de façon plus collective. Il peut d'ailleurs être tenu que les vertus du chevalier, telles que la loyauté, la libéralité et la courtoisie, étaient à vrai dire des vertus aristocratiques, que la noblesse infusa dans la chevalerie au fur et à mesure de l'ascension sociale que celle-ci acquit avec

et chevalerie au Moyen Âge, Paris, Hachette, 1998, 307 p.; *Croisade et chevalerie, XIe–XIIe siècles*, Paris, De Boeck & Larcier, 1998, 433 p.; « La chevalerie est-elle une manière de vivre? », dans K. Elm, C. D. Fonseca, éd., *Militia Sancti Sepulcri, Idea e istituzioni*, Cité du Vatican, 1998, p. 59-75; « La notion de chevalerie dans les romans de Chrétien de Troyes », *Romania*, 114, 3-4, 1996, pp. 289-315; « La notion de chevalerie dans les chansons de geste du XIIe siècle. Étude historique du vocabulaire », *Le Moyen Âge*, 81, 1975, pp. 211-244 et 407-445; « Chevalerie », dans *Dictionnaire raisonné...*, pp. 199-213.

⁹⁹ J. FLORI, « La notion de chevalerie dans les chansons de geste... », p. 235. Voir également les commentaires de L. PATERSON, « La *Chanson de la croisade albigeoise*: mythes chevaleresques et réalités militaires », dans D. Buschinger, éd., *La croisade: réalités et fictions*, Göppingen, Kümmerle Verlag, 1989, p. 194.

le temps; il en était de même des autres devoirs dits « chevaleresques », par exemple la protection de l'Église et des faibles, qui étaient des valeurs royales ou princières dont le modèle et l'origine étaient bibliques et carolingiens.¹⁰⁰ Ces vertus de moralité et de protection des plus démunis se concrétisèrent avec les croisades, pour ainsi s'infiltrer dans un idéal qui était plus large et non plus limité uniquement à l'aristocratie. En effet, au-delà d'une simple « culture de l'élite », les vertus chevaleresques étaient portés aux mouvements du haut vers le bas qui sont propres à la transmission des valeurs dans une société.¹⁰¹ Donc, bien que nous parlions de valeurs « chevaleresques » dans notre étude, nous insinuons un modèle de conduite qui pouvait *inspirer* d'autres couches de la société, voire même, nous l'avons vu auparavant, le clergé. Et bien que cette classe fût fermée aux non nobles dès le XIII^e siècle, il n'en demeure pas moins que ses idéaux étaient déjà inscrits dans les mentalités et, somme toute, dans les idéaux de la croisade.

Certaines considérations doivent tout de même nuancer notre réflexion, notamment en ce qui concerne les généralisations auxquelles nous pourrions être portés. En effet, nous ne proposons pas de généraliser les idéaux de la chevalerie à *tous* les croisés, mais seulement de souligner les vertus et les comportements moraux qui sont susceptibles d'apparaître dans les chroniques portant sur les croisades.¹⁰² Il nous est également impossible de prétendre que le modèle chevaleresque était uniforme dans l'ensemble de l'Occident médiéval, où des contrastes géographiques doivent inévitablement être pris en compte. Par exemple, l'esprit chevaleresque s'est développé plus rapidement dans le nord de la France qu'en Occitanie au XII^e siècle; dans le sud, en effet, le chevalier est demeuré plus longtemps un guerrier professionnel et ne participait pas aux pratiques propres à la chevalerie, telles que l'adoubement, le tournoi ou même l'amour courtois.¹⁰³ Il en va de même dans l'Empire germanique où, en raison d'un pouvoir centralisé mieux maintenu, la chevalerie est demeurée subordonnée au pouvoir royal et plus éloignée de la noblesse.¹⁰⁴ Il s'agit, tout compte fait, de ce danger pour l'historien de considérer comme immuables des notions d'identité et de culture qui pourtant évoluent constamment dans l'espace et le

¹⁰⁰ C'est du moins l'hypothèse de J. Flori, qui remet en question l'idée généralement reçue que c'est l'aristocratie qui aurait adopté les valeurs et les idéaux de la chevalerie, et non le contraire. Voir son argumentation dans J. FLORI, « Aristocratie et valeurs 'chevaleresques'... », pp. 38-39.

¹⁰¹ R. MILES, *Constructing Identities...*, p. 10.

¹⁰² J. Flori souligna en effet l'erreur qu'il y a à limiter la croisade à un mouvement de chevaliers: « La croisade n'est pas la chevalerie! Les chevaliers ne sont pas tous croisés, et lorsqu'ils l'ont fait, c'est par une sorte de pénitence, pour se racheter des péchés de... leur chevalerie! »; J. FLORI, « Chevalerie », dans *Dictionnaire raisonné...*, p. 206.

¹⁰³ L. PATERSON, « La Chanson de la croisade albigeoise... », pp. 194 et 198.

¹⁰⁴ J. FLORI, « Chevalerie », dans *Dictionnaire raisonné...*, p. 204. J. Le Goff, notamment, souligne l'importance des distinctions géographiques pour ce qui a trait de la féodalité: J. LE GOFF, « Le rituel symbolique de la vassalité », dans *Pour un autre Moyen Âge temps, travail et culture en Occident*, Paris, Gallimard, 1977, p. 386.

temps. Mais puisque nous faisons de la macrohistoire, nous nous devons de dégager aussi fidèlement que possible les tendances générales de notre objet d'étude, tout en prenant garde aux simplifications qui pourraient falsifier notre propos.

a) Le modèle féodo-chevaleresque: vertus aristocratiques et guerrières

Le concept d'honneur est généralement considéré, à tort ou à raison, comme la caractéristique la plus déterminante de la chevalerie: il renvoie notamment au statut social du chevalier, à son image et à son prestige face à ses pairs, de même qu'à cet inlassable sentiment de vendetta lorsque cette réputation est considérée avoir été blessée ou brimée. L'honneur, toutefois, se veut un concept qu'il est difficile de cerner, comme en font foi les efforts des anthropologues de comprendre le phénomène dans les sociétés traditionnelles et les nombreuses publications qui en ont découlé.¹⁰⁵ En effet, l'honneur est ambigu: son raisonnement est unique à la personne ou au groupe auquel il appartient, de sorte qu'il ne peut que difficilement être mesuré et compris par l'observateur étranger.¹⁰⁶ De plus, la signification et les implications de l'honneur varient parfois considérablement dans l'espace et dans le temps; il suffit de mentionner, à titre d'exemple, le contraste notable entre l'honneur méditerranéen et l'honneur germanique, ou encore entre les systèmes d'honneur du haut et du bas Moyen Âge. Or, pour ce qui est de la chevalerie, il serait tout aussi difficile de prétendre à un système homogène pour toutes les régions et toutes les époques. Par conséquent, nous n'avons pas l'ambition d'étudier l'honneur chevaleresque comme tel, mais plutôt d'effectuer certaines précisions à son sujet qui nous permettront d'enchaîner avec les vertus qui sont propres à l'idéal chevaleresque et, surtout, pertinentes à l'étude de la représentation des Byzantins.

¹⁰⁵ J. Pitt-Rivers est une figure d'autorité sur la question de l'honneur dans les sociétés traditionnelles. Voir entre autres: J. PITT-RIVERS, « Honour and Social Status », dans J. G. Peristiany, éd., *Honour and Shame: the Values of Mediterranean Society*, Chicago, University of Chicago Press, 1966, pp. 21-77; « La maladie de l'honneur », dans M. Gautheron, éd., *L'honneur: Image de soi ou don de soi un idéal équivoque*, Paris, Autrement, 1991, pp. 20-36. Ces conclusions ont plus récemment été nuancées par F. H. STEWART, *Honor*, Chicago, University of Chicago Press, 1994, 175 p. Voir également: D. BREWER, « The Compulsions of Honour », dans A. E. Christa Canitz & G. R. Wieland, eds., *From Arabye to Engeland: Medieval Studies in Honour of Mahmoud Manzalaoui On His 75th Birthday*, Ottawa, University of Ottawa Press, 1999, pp. 75-92; J. K. CHANCE, « The Anthropology of Honor and Shame: Culture, Values, and Practice », *Semeia*, 68, 1994, p. 145; D. D. GILMORE, éd., *Honor and Shame and the Unity of the Mediterranean*, Washington, D.C., American Anthropological Association, 1987, 136 p.

¹⁰⁶ J. K. CHANCE, « The Anthropology of Honor and Shame... », p. 145.

La principale nuance qu'il nous importe de souligner se situe au niveau de ce que les anthropologues distinguent entre honneur *interne* et honneur *externe*.¹⁰⁷ Ces deux variantes renvoient principalement à notre conception moderne du mot honneur, tel qu'il est défini dans les dictionnaires et les principales approches théoriques de la question. Le premier, l'honneur interne, est principalement déterminé selon des considérations qui sont intérieures à l'individu, notamment sa dignité morale et les qualités internes qui en font une personne de principes. L'honneur externe, en contrepartie, est défini selon la réputation ou le prestige dont jouit un individu, et qui impliquent souvent des circonstances qui échappent à son contrôle. Ces critères externes de l'honneur sont fixés sans qu'il ne soit forcément question des véritables qualités personnelles de la personne concernée; il en est ainsi d'une personne qui bénéficie d'une reconnaissance sociale en raison d'un statut, d'un rang ou encore d'un titre. Dans le cas de l'honneur interne, cependant, un individu peut personnellement évaluer son honneur sans que celui-ci ne soit obligatoirement établi par les autres. À la fin, la nuance en est une d'apparence: paraître honorable n'implique pas forcément d'être honorable.

Malgré la pertinence globale de cette théorie « bipartite », notre compréhension moderne de l'honneur, fondée sur des considérations internes de moralité et de mérite, s'applique pourtant mal à la période historique qui nous concerne. En effet, pendant le haut Moyen Âge, le mot latin *honor* avait une signification plus restreinte que nous l'entendons aujourd'hui: il se référait à la réputation, au prestige et au renom qu'une personne détenait aux yeux d'une autre, donc à des considérations qui étaient essentiellement « externes », fondées sur le rang et la naissance. Ce n'est qu'aux XIII^e et XIV^e siècles qu'une transition commença à se manifester vers une signification interne de l'honneur déterminée par les vertus et l'intégrité morale d'un individu.¹⁰⁸ Ainsi, pour la période qui nous concerne, l'honneur servait essentiellement à situer un individu socialement et à lui donner un certain droit à la préséance. L'emploi du mot *honor* dans les chroniques était par ailleurs restreint¹⁰⁹, se limitant généralement à souligner les instances où un seigneur était considéré ou reçu avec estime par ses pairs; dans certaines circonstances, le mot pouvait également désigner la notion juridique de « fief » ou de « domaine ».¹¹⁰ La définition du

¹⁰⁷ Cette distinction, qui a longtemps servi de modèle aux anthropologues, est discutée et nuancée par F. H. STEWART, *Honor...*, pp. 21-34. Malgré une complexification récente du modèle, cette théorie dite « bipartite » convient aux fins plus modestes de notre étude.

¹⁰⁸ D. BREWER, « The Compulsions of Honour », p. 86; F. H. STEWART, *Honor*, p. 34; R. MUCHEMBLED, « Les humbles aussi », dans M. Gautheron, éd., *L'honneur: Image de soi...*, p. 61.

¹⁰⁹ Y. ROBREAU, *L'honneur et la honte: leur expression dans les romans en prose du Lancelot-Graal (XII^e-XIII^e siècles)*. Genève, Droz, 1981, pp. 26-30; F. H. STEWART, *Honor*, p. 44.

¹¹⁰ J. PITT-RIVERS, « La maladie de l'honneur », pp. 20 et 27; R. MUCHEMBLED, « Les humbles aussi », p. 61.

mot revêt donc clairement une nuance sociale de prestige qui était le propre de la noblesse; les paysans, quant à eux, pouvaient avoir des vertus, mais non pas de l'honneur selon le sens que nous l'entendons ici.¹¹¹ Or, s'il y avait une distinction entre la vertu et l'honneur, alors comment concilier l'idée généralement tenue que les vertus du chevalier, tels que la loyauté et le courage, déterminaient son honneur? Le lien, en fait, ne peut être qu'indirect: en l'absence de vertus, le chevalier-aristocrate risquait de voir diminuer son prestige social et, au bout du compte, l'honneur qu'on lui manifestait; mais il ne pouvait perdre son honneur, qui était fixé selon son titre et sa naissance. Il serait par conséquent anachronique, du moins en ce qui concerne le XII^e siècle, de prétendre que le chevalier mesurait directement son honneur selon les vertus chevaleresques qui font l'objet de notre étude; ce n'est qu'à partir de la fin du siècle que la signification du mot devint plus large dans certaines sources.¹¹² Il en va de même pour la représentation des Byzantins: pour la période qui nous concerne, ce n'est généralement pas leur honneur (c'est-à-dire leur noblesse) qui fut remis en cause, mais plutôt leurs vertus, dont l'absence pouvait affecter leur prestige.

Quelles étaient donc ces valeurs qui caractérisaient l'idéal chevaleresque et qui déterminaient le code de conduite du chevalier? Il va de soi que ces valeurs étaient essentiellement de souche germanique, les bases de la chevalerie étant issues de cette culture qui vénérât les chevaux et les armes.¹¹³ Comme il a été vu auparavant, elles étaient également aristocratiques, après l'adoption graduelle du rôle militaire de la chevalerie par la noblesse. De cette fusion des valeurs guerrières d'origine germanique et des valeurs « courtoises » d'origine aristocratique, l'idéologie de la chevalerie se concrétisa au moment des croisades: culte du courage et des exploits guerriers admirables; vaillance et

¹¹¹ D. BREWER, « The Compulsions of Honour », p. 78; R. MUCHEMBLED, « Les humbles aussi », p. 65.

¹¹² Dès le XIII^e siècle, en effet, le mot *honor* et ses dérivés laissaient parfois entendre des considérations « internes ». Voir par exemple certains passages de la continuation de Guillaume de Tyr: *car il ameient miaus morir honorablement en bataille...; il amast miaus morir a honor que vivre a honte...; CONTINUEURS de Guillaume de Tyr (manuscrit de Lyon), La continuation de Guillaume de Tyr (1184-1197), éd. M. R Morgan, Paris, Belles-Lettres, 1982, 53, p. 66 et 80, p. 89. La seule exception recensée dans les sources du XII^e siècle constitue un passage de Foucher de Chartres, où il mentionna: *et mors non deerat si pugnam committerent, gratius elegerunt honorifice si contingeret mori, quam fugae infamia postmodum notari*; FOUCHER DE CHARTRES, II, 37, p. 417. Mais encore le mot *honorifice* peut être traduit par « dignement » plutôt qu'« honorablement », cette dernière interprétation ayant été, à notre avis, fautivement retenue par F. Ryan et F. Guizot dans leurs traductions de l'ouvrage: F. RYAN, *A History of the Expedition to Jerusalem 1097-1127*, Knoxville, University of Tennessee Press, 1969, p. 191; F. GUIZOT, *Histoire de la croisade...*, p. 158. Pour le XII^e siècle, il ne faut d'ailleurs pas confondre l'emploi des mots *honor* et *honestus*, le dernier ayant davantage la nuance d'une considération fondée sur la morale et la vertu (par exemple: *honeste* pour « honnêtement » ou « vertueusement »), et moins la nuance d'un honneur fondé sur le prestige et l'estime. Les traducteurs modernes des chroniques des croisades font généralement l'erreur de ne pas tenir compte de l'évolution de ce terme au Moyen Âge et des dangers d'anachronisme de leurs traductions, selon qu'ils préfèrent traduire le mot par « honorable » ou « honorablement », plutôt que par « honnêtement » ou « vertueusement »; ce faisant, ils confondent les considérations internes et externes de l'honneur pour la période qui nous concerne.*

¹¹³ J. FLORI, *Chevaliers et chevalerie au Moyen Âge*, p. 19.

prouesse devant les rigueurs du combat et le péril de l'ennemi; fidélité vassalique, importance de la loyauté et du serment prêté; largesse et courtoisie envers ses pairs, de même que les plus démunis.¹¹⁴ Il y a là une représentation idéalisée du chevalier, souvent promulguée dans les chansons de gestes, et reflétant un mode de vivre et de penser qui relève davantage de l'imaginaire que du réel. Dans la réalité, les qualificatifs attribués aux chevaliers pouvaient varier de cet idéal, mais retenaient toujours à la fin le caractère ferme et vaillant du chevalier, et la nécessité pour celui-ci d'être loyal et constant.¹¹⁵

La loyauté était sans doute la plus importante des valeurs chevaleresques et jouait un rôle crucial dans le bon fonctionnement de la société féodale.¹¹⁶ Le chevalier se devait naturellement d'obéir à son suzerain, de ne point porter atteinte à sa personne ou à sa propriété et, bien entendu, de ne jamais chercher à usurper son pouvoir. Ce dernier aspect, en particulier, était considéré comme particulièrement odieux dans le monde féodal: l'atteinte au souverain ou au seigneur était le crime le plus abject qui soit et sujet aux pires condamnations morales, puisqu'il menaçait l'ordre providentiel et le formalisme de la société féodale, et compromettait la noblesse du sang et le respect de la lignée. La loyauté du chevalier à cet égard devait être inconditionnelle, et son serment inviolable. Le serment, en effet, était la principale garantie dans les rapports entre un seigneur et son vassal; le chevalier qui le prêtait devait par conséquent déclarer ses vraies intentions, sous peine de devenir un félon et de perdre sa raison d'être féodale.

La générosité, la largesse et l'hospitalité constituaient également des valeurs primordiales pour le chevalier, bien qu'elles fussent avant tout le propre de la noblesse. Le noble chevalier, en effet, ne devait point thésauriser ses richesses, mais devait bien les étaler et les distribuer fidèlement parmi ses proches et fidèles. À cet égard, les trésors d'un seigneur ou d'un souverain représentaient la preuve concrète de sa puissance, voire de son honneur; mais c'est sa libéralité qui déterminait son prestige et, somme toute, l'estime

¹¹⁴ J. FLORI, « Aristocratie et valeurs 'chevaleresques'... », pp. 42 et 44.

¹¹⁵ Cette réalité nous est bien résumée par Ordéric Vital, qui considérait Godefroi de Bouillon comme un modèle de la chevalerie en le décrivant ainsi: *Godefredus itaque qui maior natu erat est in solium regni David regis eleuatus, quia gloriose uigebat more Gallico militiae peritus, pectore et brachio uir in re militari efficacissimus, dapsilis et serenus clementiaque floridus*. M. Balard a par ailleurs recensé les principaux qualificatifs qui étaient retenus par les chroniqueurs de la première croisade à l'égard des chevaliers et qui n'étaient certainement pas tous tenus en estime par le clergé: *ferox, ferocitas, proba, vivacitas, animositas, superbia, impetus, intractabiliores, bellicosi, immisericordes, in bello impeditiores, ad omne malum procliviores, fortitudo, alacritas, magnanimitas, munificentia*.; M. BALARD, « *Gesta Dei per Francos*: l'usage du mot 'Francs' dans les chroniques de la première Croisade », dans M. Rouché, éd., *Clovis. Histoire et mémoire*, vol. 2, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 1997, p. 482.

¹¹⁶ Au sujet de la félonie, voir les actes du colloque du troisième Colloque international de Montpellier, dans M. FAURE, éd., *Félonie, trahison, reniements au Moyen Âge*, Montpellier, Publications de l'Université Paul-Valéry Montpellier III, 1997, 631 p.

qu'on lui manifesterait.¹¹⁷ L'hospitalité, quant à elle, servait à souligner l'honneur que l'on prodiguait à un autre, et se reflétait également sur l'honneur de l'hôte comme une preuve à la fois de sa générosité et de l'estime réciproque qu'il partageait avec son invité. Ainsi, la largesse et l'hospitalité donnaient généralement lieu à des occasions cérémonielles, pour ainsi être réalisées en public et jugées favorablement aux yeux de tous. En contrepartie, ce désir d'accumuler des richesses et d'être honoré ne devait pas se faire aux dépens des vices qui s'y rattachaient, notamment l'avarice, l'orgueil et la mollesse. Ces tares, condamnées par l'Église en tant que péchés, étaient craintes par les chevaliers qui aspiraient idéalement à un certain prestige moral. Dans son panégyrique de Tancrede de Hauteville, par exemple, le chroniqueur Raoul de Caen prit bien soin de souligner au sujet de son seigneur que « ni les richesses ne l'entraînèrent à la mollesse, ni la puissance de ses parents ne l'induisit dans l'orgueil. »¹¹⁸ Quant à l'avarice, qui constituait l'envers de la générosité, le chevalier devait prendre garde de ne jamais accepter, par cupidité, un don qui risquait de compromettre son honneur, comme le précisa Henri de Valenciennes en relatant les paroles de l'empereur Henri de Flandre: « Je ne dois pas convoiter ses dons, et n'en convoite aucun; car un prud'homme ne doit rien convoiter qui lui tourne à déshonneur. »¹¹⁹ Bref, bien que la libéralité fût le comportement attendu des nantis et des puissants, elle pouvait également devenir la source de leur disgrâce s'ils ne respectaient pas les normes morales qui la constituaient.

Parmi les autres valeurs aristocratiques qui composaient l'éthique chevaleresque, il y avait enfin la courtoisie et l'éloquence. La courtoisie se manifestait essentiellement par l'exaltation des bonnes manières et de l'amour courtois, expression ultime du service de la dame. L'éloquence, quant à elle, se voulait un complément de la courtoisie du chevalier noble: elle faisait preuve de ses capacités intellectuelles en matière de rhétorique, mais servait également au plus important de ses passe-temps, soit de vanter ses exploits et de rehausser son prestige aux yeux de ses pairs. La galéjade, en effet, était primordiale à la réputation du chevalier, servant à relater des exploits admirables qui se voulaient souvent

¹¹⁷ G. DUBY, *Féodalité*, Paris, Gallimard, 1996, p. 54; N. GRADOWICZ-PANCER, « 'L'honneur oblige'. Esquisse d'une cartographie des conduites et stratégies de l'honneur aux V^e et VI^e siècles », *Revue belge de philologie et d'histoire*, 74, 1996, p. 290; J. FLORI, « Aristocratie et valeurs 'chevaleresques'... », pp. 58-59; J. PITT-RIVERS, « La maladie de l'honneur », p. 27.

¹¹⁸ *Ipsium nec paternae opes ad lasciviam, nec ad superbiam traxit potentia cognatorum.*; RAOUL DE CAEN, « Gesta Tancredi », *RHC, Hist. Occ.*, III, 1866, i, p. 605; trad. de F. Guizot, *Faits et gestes du prince Tancrede pendant l'expédition de Jérusalem*, Paris, J.-L.-J. Brière, Mémoires relatifs à l'histoire de France, t. 23, 1825, i, p. 6. Au XII^e siècle, en effet, l'orgueil était considéré comme un des pires péchés de l'homme.; B. HAMILTON, *Religion in the Medieval West*, pp. 132-134.

¹¹⁹ *Jou ne doi mie ses dons convoiter, ne nul n'en convoite; car preudom ne doit convoiter cose ki li tourt à deshonnour.*; HENRI DE VALENCIENNES, « Histoire de l'empereur Henri », éd. et trad. N. de Wailly, *La conquête de Constantinople, avec la continuation de Henri de Valenciennes*, Paris, Firmin-Didot, 1874, xxxviii, 689, pp. 418-419.

une déformation de la réalité; après tout, il en était de la nécessité du chevalier d'exposer ses gestes à ceux qui n'en avaient pas été témoins, et il va de soi que l'exagération des faits racontés constituait une alternative souvent plus divertissante que l'exactitude des faits vérifiables. Il s'agissait là d'un « discours performatif », où le fait de dire quelque chose équivalait à le faire.¹²⁰ Les paroles braves du chevalier remplaçaient parfois les gestes eux-mêmes, pour ainsi motiver ses compagnons d'armes et intimider ses ennemis. De tels discours étaient en fait au cœur de l'identité du chevalier et venaient à bien des égards renforcer l'idéologie chevaleresque: par leur éloquence, leurs conversations et leurs galéjades, les chevaliers enseignaient aux jeunes recrues et confirmaient entre eux les complexités des obligations féodales, l'importance de l'héraldique et de la généalogie, et la nécessité de récompenser les actes de bravoure et de punir la couardise.¹²¹ Ainsi, les chevaliers les plus éloquents étaient généralement les plus célèbres, principalement pour leurs capacités de persuader, de se démarquer et d'inspirer le respect de leurs pairs par l'exaltation de faits héroïques.¹²²

Les vertus guerrières étaient néanmoins celles qui définissaient le mieux la chevalerie, du fait que la raison d'être du chevalier était militaire et sa fonction première de servir par les armes. Les valeurs déterminantes du chevalier à cet égard étaient le courage, la vaillance et la prouesse, tous mesurés par l'ardeur à la guerre, la fermeté devant le péril et les exploits guerriers admirables.¹²³ Ces qualités étaient largement associées à la virilité et à la nécessité du guerrier de contrôler ses émotions et de faire preuve de discipline quant à ses bas instincts.¹²⁴ En effet, la conception médiévale de la femme voulait qu'elle soit frivole, instable, versatile et incapable de faire preuve de la constance et de la fermeté qui

¹²⁰ J. L. Austin, *How to Do Things with Words*, Oxford, Clarendon Press, 1962, p. 6.

¹²¹ A. Taylor, « Chivalric Conversation and the Denial of Male Fear », dans J. Murray, éd., *Conflicted Identities and Multiple Masculinities. Men in the Medieval West*. New York, Garland, 1999, pp. 171-172, et 174.

¹²² L'importance accordée à Conon de Béthune dans les récits de la quatrième croisade dénote bien cette tendance d'exalter l'éloquence du chevalier: GEOFFROI DE VILLEHARDOUIN, *La conquête de Constantinople*, éd., Paris, Garnier-Flammarion, 1969, ii, 8, p. 27 et xlvi, 213, p. 88; ROBERT DE CLARI, *La conquête de Constantinople*, éd. et trad. A. Micha, Paris, C. Bourgeois, 1991, i, p. 124 et vi, p. 128; HENRI DE VALENCIENNES, xxxviii, 689, pp. 418 et 420. Ordéric Vital souligna également l'importance de cette qualité, notamment au sujet d'Étienne de Blois: *Erat enim facundus et singularis scientiae*; au sujet d'Edgar d'Atheling: *Hic corpore speciosus, lingua disertus, liberalis et generosus...*; ORDÉRIC VITAL, ix, 10, p. 106; x, 10, pp. 270-272.

¹²³ R. A. NYE, « De l'honneur nobiliaire à l'honorabilité bourgeoise: les origines de la masculinité moderne », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 105, 1994, p. 47.

¹²⁴ C'est en fait à l'Antiquité que remonte cette association entre la notion de « virilité » et celle de « courage ». N. DELIERNEUX, « Virilité physique et sainteté féminine dans l'hagiographie orientale du IV^e au VII^e siècle », *Byzantion*, 67, 1, 1997, p. 181; V. L. BULLOUGH, « On Being a Male in the Middle Ages », dans C. A. Lees, éd., *Medieval Masculinities: Regarding Men in the Middle Ages*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1994, p. 31.

étaient le propre de l'homme.¹²⁵ Ainsi, le chevalier qui se comportait virilement était celui qui résistait à ses pulsions et qui se montrait courageux face à l'ennemi; *viriliter* était le terme couramment employé pour souligner ce comportement, particulièrement chez les chroniqueurs normands.¹²⁶ Or, le contrôle de soi était à ce point primordial au comportement du chevalier qu'il expliquait tous les manquements potentiels à son devoir militaire, notamment la couardise, l'oisiveté et la négligence.¹²⁷ Il va de soi que de telles accusations étaient particulièrement graves, puisqu'elles remettaient en cause les capacités guerrières du chevalier. Ainsi, la mort était souvent préférée à la défaite dans la fuite, en raison des répercussions sociales d'être qualifié de couard ou d'efféminé.¹²⁸ Il suffit de souligner le cas d'Étienne de Blois, dont la disgrâce était devenue légendaire dans l'historiographie des croisades: perçu comme un fuyard devant le péril musulman à Antioche, il fut calomnié et irrémédiablement couvert de honte.¹²⁹

Or, le thème de la honte et du déshonneur était un facteur incontournable de la réalité sociale du chevalier que nous nous devons d'aborder pour comprendre leurs conséquences, notamment pour ce qui a trait des accusations que les chroniqueurs des croisades portèrent à l'égard des Byzantins. Dans le contexte féodo-chevaleresque, l'*ignominia* et l'*opprobrium* étaient généralement associés à la couardise ou à la trahison; celles-ci étaient évaluées par la société, qui agissait en tant que tribunal de la moralité, et entraînaient des conséquences sociales parfois sérieuses pour le chevalier et l'aristocrate trouvés coupables de lâcheté ou de félonie. L'exemple d'Étienne de Blois, en effet, le démontre bien: celui-ci perdit l'honneur et l'estime dont il avait bénéficié auprès de ses pairs et de ses sujets, mais également sa crédibilité et sa parole, comme le montre l'indignation du demi-frère de Bohémond de Tarente dans un passage notoire des *Gesta Francorum*:

¹²⁵ G. P. J. EPP, « The Vicious Guise: Effeminacy, Sodomy and *Mankind* », dans J. J. Cohen et B. Wheeler, éd., *Becoming Male in the Middle Ages*, New York, Garland Publications, 1997, pp. 307-308.

¹²⁶ K. VAN EICKELS, « Gendered Violence: Castration and Blinding as Punishment for Treason in Normandy and Anglo-Norman England », *Gender & History*, 16, 3, 2004, p. 3 et 11. Voir également: J. BLIESE, « The Courage of the Normans », *Nottingham Medieval Studies*, 35, 1991, pp. 1-26; J. BLIESE, « Rhetoric and Morale: A Study of Battle Orations from the Central Middle Ages », *Journal of Medieval History*, 15, 1989, pp. 201-226.

¹²⁷ L'auteur de l'*Itinerarium peregrinorum et Gesta Regis Ricardi* prétendait que la léthargie menait à mollesse, et la mollesse à la couardise: *timens ne otia luxum, luxus ignaviam pareret...*; ITINERARIUM PEREGRINORUM (IP2), éd. par William Stubbs, Londres, Kraus Reprint Ltd., 1964 (1864), I, 22, p. 47. Pour l'interprétation de ce passage, voir la trad. de H. J. Nicholson, *Chronicle of the Third Crusade. A Translation of the Itinerarium Peregrinorum et Gesta Regis Ricardi*, Aldershot, Ashgate, 1997, p. 58.

¹²⁸ K. van Eickels soutient que chez les Normands, « effeminacy was the most severe charge that Norman chroniclers had at hand to denigrate the image of a king, duke, count or people. »; K. VAN EICKELS, « Gendered Violence... », p. 3.

¹²⁹ Henri de Huntington considérait en fait qu'Étienne s'était comporté comme une femme en fuyant: *Stephanus igitur comes muliebriter aufugiens...*; HENRI DE HUNTINGTON, *Historia Anglorum. The History of the English People*, éd. et trad. D. Greenway, Oxford, Clarendon Press, 1996, VII, 13, p. 436.

‘Vous croyez peut-être ce chevalier grisonnant et insensé? Ai-je jamais entendu dire qu’il ait accompli quelque exploit de chevalier? Non; il s’est dérobé honteusement et malhonnêtement, comme un vaurien et un misérable. Sachez que tout ce que ce malheureux raconte est entièrement faux.’¹³⁰

Outre cette atteinte à sa crédibilité, qui se traduisait en fait par une remise en question de sa capacité juridique, Étienne devait également souffrir d’une honte perpétuelle et de la disgrâce de sa lignée. Selon Guillaume de Tyr:

Cet événement, qui le marquait pour toujours du sceau de l’infamie, consterna les princes: ils prirent en pitié cet homme illustre qui venait de souiller par une si grande faute la gloire de sa race et l’honneur de son nom.¹³¹

L’honneur et la honte, en effet, étaient à la fois individuels et collectifs, de sorte qu’ils pouvaient se répercuter sur les autres membres d’un même groupe;¹³² ils étaient également héréditaires, étant transmissibles à la progéniture du coupable dont la réputation avait été ternie.¹³³ Divers châtiments pouvaient par ailleurs accompagner cette dévalorisation sociale, dont les plus courants étaient les injures ou les scènes d’humiliation: ce fut le cas de Guillaume le Charpentier, qui avait tenté d’abandonner la croisade et que Bohémond ne pardonna que lorsqu’il eut été suffisamment accablé d’injures.¹³⁴ L’humiliation, quant à elle, pouvait prendre différentes formes, telle que l’obligation de porter un signe ou un vêtement diffamatoire, et ensuite d’être paradé honteusement à la vue

¹³⁰ ‘*Forsitan creditis huic semicano imprudenti militi? Unquam vere non audivi loqui de milicia aliqua quam idem fecisset, sed turpiter et inhoneste recedit sicut nequissimus et infelix et quicquid miser nuntiat, sciatis falsum esse.*’; GESTA FRANCORUM, éd. et trad. L. Bréhier, dans *Histoire anonyme de la première croisade*, Paris, Belles Lettres, 1964 (1924), IX, 27, p. 144. Nous avons revu ici la traduction de Bréhier pour les mots *turpiter* et *inhoneste*, selon notre discussion sur les considérations internes et externes de l’honneur au XII^e siècle.

¹³¹ *Quo facto tam notabili et perhennem irrogante infamiam principes qui in castris erant consternati, nobili viro compatientes, qui et decus generis et honestatem propriam tanta culpa funestaverat...*; GUILLAUME DE TYR, *Willelmi Tyrensis Archiepiscopi Chronicon*, éd. R. H. B. C. Huygens, Turnhout, Brepols, 1986, V, 10, pp. 284-285, VI, 12, p. 322 et X, 12, p. 467; trad. F. Guizot, *Histoire des croisades*, Paris, J.-L.-J. Brière, Mémoires relatifs à l’histoire de France, t. 16-18, 1824, vol. 1, p. 257.

¹³² La version grecque de la *Chronique de Morée* nous donne un exemple de ces préceptes féodaux, « d’après lesquels tout homme qui manque à sa foi et prend les armes contre son souverain est privé, lui et sa famille, de ses terres et de sa souveraineté. »; ὁποῖον εὐροῦσιν ἄπιστον, νὰ ἐνὶ δημηγέρτης, πρῶτα ἀκληρᾶτα ὀλοστινὸς κὶ ἀπαύτου ἢ γενεὰ του ἀπὸ ὅσον τόπον κὶ ἀφεντίαν ἔχει καὶ ἀφεντεύει.; *Chronicle of Morea / Τὸ Χρονικὸν τοῦ Μορέως*, éd. J. Schmitt, Londres, Methuen & Co., 1904, vv. 8171-8173, p. 530; trad. J. A. C. Buchon, « Chronique de Morée », dans *Chroniques étrangères relatives aux expéditions françaises pendant le XIII^e siècle*, Paris, Paul Daffis, 1875, II, p. 207.

¹³³ Selon J. Flori, l’honneur est « une valeur clanique, un bien collectif que chaque génération qui en hérite doit s’attacher à préserver. »; J. FLORI, *Chevaliers et chevalerie au Moyen Âge*, p. 263. Voir également J. PITT-RIVERS, « La maladie de l’honneur », pp. 21 et 28; R. CARRON, *Enfant et parenté dans la France médiévale, X^e – XIII^e siècles*, Genève, Droz, 1989, pp. 24-26.

¹³⁴ ROBERT LE MOINE, « Historia Iherosolimitana », *RHC, Hist. Occ.*, III, 1866, IV, 12, pp. 781-782; GESTA FRANCORUM, VI, 15, p. 78.

de tous sur une monture chétive et méprisable.¹³⁵ Parfois, les châtiments étaient plus sévères, surtout pour les non nobles: dans les cas extrêmes, il pouvait être question d'écorcher, de pendre ou de brûler le coupable, et même de lui refuser une sépulture.¹³⁶ Chez les Normands, enfin, c'était parfois une coutume de couper l'appareil génital d'un traître, qui se voulait selon eux le siège de la virilité et de l'honneur; la castration devenait par conséquent le moyen ultime de priver un homme de sa viabilité sociale et de son pouvoir de transmettre son nom et son honneur à sa progéniture. Cette pratique était toutefois limitée au monde normand, étant considérée comme particulièrement odieuse dans les autres sociétés européennes.¹³⁷

Bien entendu, les châtiments impliquant la mutilation ou la mort étaient généralement peu fréquents, mais soulignent tout de même la gravité potentielle des sanctions sociales associées à la honte. Pour éviter l'ostracisme, un chevalier devait défendre son honneur à tout prix, ou du moins le réparer lorsque celui-ci était remis en question. Différentes possibilités s'offraient à lui, bien que la plus fréquente fût l'homicide ou le duel; en confrontant son accusateur, le chevalier pouvait réparer l'injure ou la dénonciation qui avait été portée contre lui, pourvu bien sûr qu'il remporte la victoire.¹³⁸ Pour ce qui est des circonstances qui dépassaient la simple vendetta personnelle et où la honte était perçue plus collectivement, le chevalier pouvait recourir à différents justificatifs pour expliquer son comportement et ainsi regagner son honneur. Dans le cas du non-respect d'un serment, qui mettait en cause la loyauté du chevalier, trois défenses étaient possibles. La première consistait à démontrer que c'était l'autre qui avait failli à son serment, ce qui déliait la personne lésée de ses propres obligations; Guillaume de Tyr, en effet, considérait qu'il était « injuste de conserver sa foi envers celui qui n'a cessé d'agir contre la teneur de ses promesses. »¹³⁹ En second lieu, le chevalier pouvait prétendre que le

¹³⁵ H. WOLFF, « Traîtres et trahison d'après quelques œuvres historiques de la fin du Moyen Âge », dans *Exclus et systèmes d'exclusion dans la littérature et la civilisation médiévales*, Aix-en-Provence, 1978, pp. 44-45.

¹³⁶ Richard Cœur-de-Lion avait stipulé que les fuyards de son armée perdraient un pied et, dans le cas des chevaliers, leur ceinture: *Pedes pleno pede fugiens pedem perdat. Miles priuetur cingulo.*; RICHARD DE DEVIZES, *Cronicon Richardi Divisensis De Tempore Regis Richardi Primi / The Chronicle of Richard of Devizes of the Time of King Richard the First*, éd. et trad. J. T. Appleby, Londres, Thomas Nelson & Sons Ltd, 1963, p. 22. Quant au refus de sépulture et le dépècement du corps, ils avaient généralement pour objectif de priver un noble de sa dignité seigneuriale et de ses derniers sacrements.; H. WOLFF, « Traîtres et trahison... », p. 45.

¹³⁷ « In Carolingian and Post-Carolingian Europe, castrating an enemy was considered an atrocity only likely to occur on the borders of Latin Christianity. »; K. VAN EICKELS, « Gendered Violence: Castration and Blinding... », pp. 2-7; N. GRADOWICZ-PANCER, « 'L'honneur oblige'... », p. 281.

¹³⁸ C. GAUVARD, « Rumeur et stéréotypes à la fin du Moyen Âge », dans *La circulation des nouvelles au Moyen Âge*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1994, p. 171; F. H. STEWART, *Honor*, pp. 64-70.

¹³⁹ *Iniquum est enim ei fidem servari, qui contra pacta nititur versari.*; GUILLAUME DE TYR, XIV, 24, pp. 662-663; trad. F. Guizot, vol. 2, p. 367.

serment avait été prêté sous contrainte, ce qui encore une fois le libérait de ses engagements.¹⁴⁰ En effet, les promesses obtenues par la force ou l'intimidation étaient considérées comme nulles, un prétexte auquel plusieurs croisés ont fait appel pour s'exonérer de leurs obligations; le cas le plus célèbre est bien évidemment celui de Guy de Lusignan, qui renia ses serments faits à Saladin sous prétexte qu'il était en captivité au moment de sa déclaration.¹⁴¹ Le troisième justificatif pour se délier d'un serment, enfin, consistait à prouver que les conditions dans lesquelles il avait été prêté étaient fausses. Il en était ainsi d'un engagement où l'autre contractant n'aurait pas eu au départ des intentions honorables, que ce soit par une quelconque perfidie, duplicité ou imposture. Cette justification était toutefois la moins enviable, car elle remettait en cause la perspicacité et le jugement de la personne lésée; il était en effet humiliant pour une personne de s'engager aveuglément envers une personne immorale. Néanmoins, le prétexte de désengagement était valable selon une notion de justice pour le moins vindicative: un traître était inévitablement victime de son propre exemple, selon le principe que celui qui faisait preuve de mauvaise foi devait forcément s'attendre à ce que pareille foi lui soit rendue.¹⁴²

À la fin, tout s'avérait être une question d'intention et de nuance.¹⁴³ La notion d'intention était en fait fréquente dans les chroniques, où le choix des mots devenait crucial pour épargner les seigneurs et les chevaliers du jugement de leurs contemporains et des générations futures. Ainsi, dans les récits et les gestes épiques des croisades, les auteurs justifiaient la retraite d'un champ de bataille en spécifiant qu'il n'était pas question de fuite, mais bien d'un simple « départ » réalisé pour des raisons stratégiques; l'accusation de couardise, ensuite, était uniquement réservée aux ennemis ou aux protagonistes qui étaient honnis par le chroniqueur ou le poète.¹⁴⁴ Or, de tels arguments, et en particulier les

¹⁴⁰ Un acte de trahison n'est pas forcément une félonie si la personne y est portée contre sa volonté.; D. BUSCHINGER, « Félonie et trahison dans les *Romans de Tristan* en vers en France et en Allemagne au Moyen Âge », dans M. Faure, éd., *Félonie, trahison, reniements au Moyen Âge*. Montpellier, Publications de l'Université Paul-Valéry Montpellier III, 1997, p. 320.

¹⁴¹ *Hanc jurisjurandi fidem clerus regni cassandam deliberat; tum quia metu facta irritari merentur...*; ITINERARIUM PEREGRINORUM (IP2), I, 25, p. 59.

¹⁴² Ce principe est encore une fois explicité dans l'*Itinerarium: Quod tyranni perfidia suo fraudaretur exemplo; nam promissor lubricus parem promittentis levitatem invitat.*; ITINERARIUM PEREGRINORUM (IP2), I, 25, p. 59.

¹⁴³ J. Pitt-Rivers est notamment un préconisateur de la notion d'intention pour justifier ou infirmer l'honneur: J. Pitt-Rivers, « Honour and Social Status », pp. 32-34.

¹⁴⁴ P. BANCOURT, « 'Sen' et 'Chevalerie'. Réflexions sur la tactique des chevaliers dans plusieurs chansons de geste des XII^e-XIII^e siècles », *Actes du VI^e congrès international de la Société Rencesvals*, Aix-en-Provence, Université de Provence, 1974, p. 630. Odon de Deuil et Foucher de Chartres tentèrent par endroits de justifier la couardise de certains croisés; le premier expliqua que l'opprobre était parfois préférable au fait de mourir sans gloire et sans possibilité de faire connaître la vérité, tandis que Foucher admit que la bravoure pouvait parfois être une feinte pour dissimuler la peur de mourir: *Mallet certo mortem gloriosam quem turpem vitam. Sed, si utramque maculat turpitude, melius est strenuis actibus turpiter conservari quam turpiter sine correptione finire.*; ODON DE DEUIL, *La croisade de Louis VII, roi de France*, éd. H. Waquet,

trois justificatifs mentionnés précédemment pour ce qui a trait des serments, étaient fréquemment employés dans les récits des croisades pour justifier le comportement des croisés, mais également pour condamner celui des Byzantins; nous reviendrons plus loin sur cet aspect particulier. À présent, il nous importe d'examiner le contexte socioculturel byzantin, afin d'établir dans quelle mesure les Grecs répondaient ou non aux idéaux de la chevalerie, ou autrement dit, l'image du chrétien vertueux dans le contexte des croisades.

b) Le modèle byzantin: l'incompatibilité de l'idéologie impériale

Il y aurait de toute évidence un paradoxe méthodologique à tenter d'établir le modèle byzantin selon les mêmes paramètres que le modèle féodo-chevaleresque, et ceci particulièrement pour ce qui a trait aux valeurs et aux vertus que nous avons exposées précédemment. Les deux systèmes étaient intrinsèquement différents, de sorte que toute tentative de comparaison doit se faire avec la plus grande réserve. Selon cette considération, notre intention ne vise aucunement à dresser un portrait complet du contexte socioculturel byzantin, et encore moins d'y dégager les subtilités qui nous permettraient de comprendre le fonctionnement profond de la civilisation byzantine; nous entendons plutôt établir en quoi les manifestations culturelles de celle-ci ont pu frapper l'imaginaire des Occidentaux et ainsi générer une représentation particulière des Byzantins. En effet, nous réitérons l'importance de chercher l'origine d'une représentation non chez celui qui en est l'objet, mais bien chez celui qui la crée et la répand. Or, en établissant les facteurs de la société et de la culture byzantine qui auraient confondu le spectateur occidental, il nous devient possible d'évaluer dans quelle mesure l'intolérance des croisés a pu se manifester. Après tout, le modèle féodal était le seul que les croisés connaissaient et le seul qu'ils étaient en mesure de concevoir.

Nous avons évoqué précédemment les éléments les plus marquants qui étaient susceptibles de frapper les croisés en franchissant les frontières de l'Empire d'Orient: l'existence d'un gouvernement centralisé, à caractère surtout urbain, et de campagnes dépourvues des châteaux forts, qui constituaient les bastions de l'opposition aristocratique au pouvoir central. En fait, malgré l'émergence d'une aristocratie de plus en plus militaire sous la dynastie des Comnène et d'une administration quasi-féodale des campagnes et des régions les plus reculées de l'empire¹⁴⁵, les croisés ne semblaient pas portés à voir dans

Paris, Librairie orientaliste Paul Geuthner, 1949, V, p. 56; *Audaciam finximus, sed mortem metuimus*, FOUCHER DE CHARTRES, II, 2, p. 360.

¹⁴⁵ G. OSTROGORSKY, *Histoire de l'État byzantin*, pp. 392-396.

l'organisation politique et administrative byzantine une quelconque similitude avec leur propre réalité socioculturelle. Même les rapports féodaux entre Byzance et les États latins avaient eu un succès mitigé, encore une fois en raison du clivage culturel et idéologique qui divisait la chrétienté occidentale et orientale. En fait, en dépit de la volonté d'adaptation des Comnène à une réalité davantage féodale, les Grecs et les Latins ne pouvaient faire abstraction de leur évolution distincte et de leur histoire pourtant bien différente: pour l'un, l'adaptation à un système politique, administratif et juridique davantage germanique, et pour l'autre, la conservation d'un modèle essentiellement bureaucratique et impérial, voire romain.

Selon ces contextes divergents, il nous paraît clair que les croisés ne pouvaient espérer reconnaître chez les Byzantins les mêmes vertus et valeurs prônées par la chevalerie en Occident. L'exception, toutefois, se situait au niveau de certaines valeurs aristocratiques qui étaient propres aux deux cultures et qui étaient en fait généralement répandues dans le monde médiéval. Tout d'abord, le sentiment d'honneur était, tout comme en Occident, « externe »: au Moyen Âge, le mot grec pour honneur, τιμή, retenait à peu près la même définition que le mot latin *honor*, soit pour signifier le prestige, l'estime ou la considération dont une personne pouvait jouir auprès d'une autre. Cependant, contrairement aux sources latines, le sentiment d'honneur était à peu près absent de la littérature byzantine¹⁴⁶, du moins avant le XII^e siècle; c'est à ce moment, en effet, que certains écrits ont commencé à aborder ce sentiment, notamment le *Digénis Akritès*.¹⁴⁷ Selon ce poème épique, qui s'inspirait du modèle des Grecs anciens, l'honneur aristocratique se situait essentiellement à deux niveaux: le *genos* (γένος), qui mesurait le mérite d'une personne selon sa naissance, ses ancêtres et son rang social, et la *patris* (πατρίς), dont l'importance était attribuée à la terre natale d'une personne, voire à ses origines ethniques.

Dans le cas du *genos*, l'honneur aristocratique pouvait entre autres se mesurer selon la préséance d'une personne dans les cérémonies impériales, notamment dans les sphères nobiliaires gravitant autour de la cour impériale. Selon l'idéologie impériale byzantine, la hiérarchie des dignités et des titres représentait la hiérarchie de l'honneur. En effet, chaque titre accordait à un dignitaire une place dans les préséances d'une cérémonie; plus il s'approchait physiquement de l'empereur, plus il augmentait son prestige social. Le mérite et le prestige d'un aristocrate étaient donc mesurés selon sa capacité à gravir les échelons

¹⁴⁶ G. DAGRON, « L'homme sans honneur ou le saint scandaleux », *Annales ESC*, 45, 4, 1990, p. 929.

¹⁴⁷ Le *Digénis Akritès* est un poème épique et anonyme du XII^e siècle qui se voulait à bien des égards un reflet des valeurs aristocratiques byzantines de l'époque. *Digenes Akrites*, éd. et trad. J. Mavrogordato, Oxford, Clarendon Press, 1963, 273 p.

administratifs et honorifiques de l'empire.¹⁴⁸ Les idéaux de la noblesse de sang et de la descendance familiale figuraient également parmi les critères du *genos*, du fait qu'ils pouvaient constituer un prérequis pour accéder aux titres et aux préséances.¹⁴⁹ Outre le *Digénis Akritès*, l'*Alexiade* d'Anne Comnène insistait particulièrement sur les antécédents familiaux des protagonistes du récit et se montrait critique envers ceux qui, de naissance obscure, tentaient de sortir de leur condition pour accéder au prestige impérial; c'était le cas entre autres de Robert Guiscard et de Bohémond, deux parvenus qui n'avaient aucunement le droit de revendiquer une telle dignité.¹⁵⁰

Quant à la *patris*, l'honneur était davantage déterminé en fonction de la vertu romaine (byzantine) et de la supériorité de l'empire. À l'ancien concept grec d'*oikouménè* (οἰκουμένη), où tout ce qui n'était pas grec était forcément « barbare », s'ajoutait également la prestance impériale apprise des Romains; être Byzantin, c'est-à-dire Romain, c'était être honorable. Nicéphore Bryenne évoqua en effet cette notion d'honneur romain dans son *Histoire*, principalement pour ce qui a trait à la renommée, au rang et à l'importance de sa patrie face aux autres nations.¹⁵¹ Tout comme le système de préséances à l'intérieur de l'empire, les Byzantins concevaient à l'extérieur une hiérarchie des nations afin de gérer leurs rapports avec l'étranger; leur intérêt, bien évidemment, était de maintenir la suprématie de leur empire et leur primauté hiérarchique envers les autres nations, qui se devaient d'être assujetties à l'autorité impériale.¹⁵² Le héros byzantin était donc celui qui luttait pour la défense et la restauration de l'empire, donc celui qui faisait honneur à la gloire des Romains et qui, au bout du compte, bénéficiait à son tour de cet honneur.

Il faut donc voir ici une question de prestige impérial, qui se voulait sans doute à l'origine de l'arrogance des Byzantins, telle qu'elle était perçue par les Latins. Cette notion

¹⁴⁸ P. MAGDALINO, « Honour Among Romaioi: the Framework of Social Values in the World of Digenes Akrites and Kekaumenos », *Byzantine and Modern Greek Studies*, 13, 1989, pp. 183-184. À cet égard, l'honneur byzantin était encore à l'image de l'ancien *cursus honorum* romain. Voir également: N. GRADOWICZ-PANCER, « L'honneur oblige'... », p. 278; J. PITT-RIVERS, « La maladie de l'honneur », p. 27; S. EKDAWI et al., « Bold Men, Fair Maids and Affronts to Their Sex: the Characterisation and Structural Roles of Men and Women in the Escorial Digenes Akrites », *Byzantine and Modern Greek Studies*, 17, 1993, pp. 25-42.

¹⁴⁹ Nicétas Choniatès, en fait, divisait la cour des Comnène selon ceux qui étaient reconnus en fonction de leur sang impérial, ceux qui détenaient des fonctions civiles au Sénat, ceux qui étaient distingués par leur rang, et ceux qui devaient leur position à la faveur impériale; NICÉTAS CHONIATÈS, *Nicetae Choniatae Historia*, éd. J. A. van Dieten, Berlin, De Gruyter, 1975, IV, 1, p. 158.

¹⁵⁰ A. LAIOU, « L'interprétation byzantine de l'expansion... », p. 172; M. BALARD, « Les Normands vus... », p. 228.

¹⁵¹ NICÉPHORE BRYENNE, *Épitome rerum ab Ioanne et Alexio Comnenis gestarum*, éd. Weber, Athènes, H. Spanos, 1970 (1836), I, 19, p. 44.

¹⁵² S. VRYONIS JR., « Byzantine Imperial Authority: Theory and Practice in the Eleventh Century », dans *La notion d'autorité au Moyen Âge: Islam, Byzance, Occident*, Paris, Presses universitaires de France, 1982, p. 142.

de défense du prestige impérial aurait d'ailleurs paru étrange au chevalier, qui se définissait davantage par le besoin de se démarquer personnellement que celui de défendre les intérêts d'un idéal impérial; mais elle n'aurait pas non plus été complètement étrangère au chevalier qui avait l'habitude de se battre au nom de sa famille, de sa nation, ou dans le contexte des croisades, au nom de Dieu et de l'idéal chrétien. De plus, au-delà du clivage socioculturel qui caractérisait les deux divisions du monde chrétien, les notions aristocratiques de noblesse de sang et de prestige social associé à un rang auraient été naturellement reconnus par l'aristocratie occidentale, qui prônait essentiellement les mêmes idéaux. Il en était de même du respect mutuel et de l'estime que se vouaient les membres de l'aristocratie impériale et qui, pour les seigneurs croisés, se traduisaient par la courtoisie et les réceptions honorables que l'empereur leur prodiguait. Une dernière valeur aristocratique qui ne leur aurait pas échappé, et non pas la moindre, était la libéralité des empereurs byzantins, légendaire dans le monde médiéval, et qui correspondait précisément à l'idéal des puissants et des mieux nantis de l'Europe féodale. En effet, si les empereurs faisaient preuve de générosité par souci de diplomatie et du maintien symbolique de la suprématie impériale plutôt que par réelle obligation féodale, les seigneurs de la croisade ne semblaient guère s'en préoccuper ou le comprendre; ce qui leur importait, en fait, était davantage le résultat immédiat ou l'apparence des choses, et moins la réalité idéologique sous-jacente.

Il y avait néanmoins des vertus et des valeurs pour lesquelles un accommodement était plus difficile. Tout d'abord, la notion de loyauté, qui était au cœur de l'éthique chevaleresque et primordiale au bon fonctionnement du système féodal, s'avérait impossible à concilier avec l'idéologie impériale. Or, nous ne suggérons pas ici que les Byzantins n'avaient aucun sens de la fidélité et de l'inviolabilité de la parole donnée; ceux-ci, à vrai dire, accordaient une grande importance à la loyauté des sujets de l'empire envers l'empereur et le titre impérial, tout comme ils endossaient les serments qui scellaient les ententes et qui régularisaient les conventions avec les nations étrangères. Toutefois, il demeure que la définition de ce qui constitue un mensonge ou une déception peut varier d'une culture à l'autre; autrement dit, l'impression d'une tromperie est relative au groupe qui la perçoit et aux justificatifs qui peuvent être employés pour l'expliquer. Ceci peut expliquer en partie pourquoi les Latins et les Byzantins s'accusaient réciproquement de parjure et perfidie, alors que chacun se déclarait honnête et loyal dans ses intentions.¹⁵³ Bien que ce genre d'accusation soit fréquent entre deux belligérants, nous devons

¹⁵³ Voir par exemple les commentaires d'Anne Comnène sur les Latins: ANNE COMNÈNE, *Alexiade*, éd. et trad. B. Leib, Paris, Belles Lettres, 1967-1989, X, v, 4, p. 207.

également prendre en compte la justification byzantine de ce qu'était un mensonge ou une déception, afin de comprendre ses différences avec le modèle féodo-chevaleresque. En effet, il y a des cultures aujourd'hui, tout comme dans le passé, qui ont tendance à normaliser le mensonge, voire parfois à le considérer comme acceptable dans certaines circonstances. C'est le cas des sociétés qui considèrent que la déception est un signe d'intelligence rusée, une qualité jugée primordiale pour les figures d'autorité qui doivent défendre les meilleurs intérêts d'un groupe ou d'une cause. Ainsi, un supérieur ne doit pas toujours la vérité à un inférieur, tout comme un parent ne doit pas la vérité à un enfant, pourvu que la déception soit réalisée dans un intérêt moral ou collectif.¹⁵⁴ Or, selon l'idéologie impériale, l'empereur byzantin était considéré être le Représentant de Dieu sur Terre, la figure de proue du monde civilisé et le régent d'un empire dont les intérêts supplantaient ceux des nations environnantes; toujours, en fait, pour le plus grand bien de l'empire universel terrestre. Par conséquent, dans leurs rapports avec les Byzantins, les croisés ne pouvaient s'attendre à bénéficier des obligations réciproques qui caractérisaient le serment féodal et qui régissaient les liens vassaliques. Dans l'optique des Byzantins, les concessions de l'empereur à l'égard des croisés constituaient des « faveurs » impériales et non des obligations formelles auxquelles ils étaient tenus juridiquement. En fait, l'empereur n'était même pas tenu, selon l'idéologie impériale, à respecter ses engagements s'ils s'avéraient aller à l'encontre de l'intérêt impérial; il en était évidemment une source de frustration pour ces seigneurs venus d'Occident pour qui le serment était primordial, voire institutionnalisé.¹⁵⁵ Comme le constata le chroniqueur français Odon de Deuil, à son grand désarroi, « c'est chez eux une opinion généralement reçue qu'on ne saurait reprocher à personne le parjure qu'on se permet pour la cause de l'empire sacré. »¹⁵⁶

Quant aux vertus militaires qui définissaient le chevalier, entre autres le courage et la volonté de se démarquer par les faits d'armes, le contexte byzantin présentait encore une fois une distinction idéologique avec le modèle féodal. La tradition byzantine, en effet, avait toujours préféré la raison à l'agressivité physique, l'intellectualité à la combativité; il

¹⁵⁴ J. PITT-RIVERS, « La maladie de l'honneur », p. 24; Certains anthropologues ont constaté la persistance d'un tel raisonnement dans certaines communautés grecques actuelles, montagnardes ou insulaires: J. K. CAMPBELL, *Honour, Family and Patronage: A Study of Institutions and Moral Values in a Greek Mountain Community*, Oxford, Clarendon Press, 1964, pp. 282-283; P. MAGDALINO, « Honour Among Romaiioi... », p. 184; J. PITT-RIVERS, « Honour and Social Status », p. 27.

¹⁵⁵ J. FRANCE, « Anna Comnena, the *Alexiad* and the First Crusade », *Reading Medieval Studies*, 10, 1983, p. 31. M. Angold remarque bien que: « Reason of state was still the controlling principle of Byzantine foreign policy. »; M. ANGOLD, *The Byzantine Empire 1025-1204...*, p. 199. Voir également certains exemples fournis par P. HEATHER, « The Barbarian in Late Antiquity: Image, Reality and Transformation », dans R. Miles, dir., *Constructing Identities in Late Antiquity*, Londres, Routledge, 1999, p. 234.

¹⁵⁶ *Generalis est enim eorum sententia non imputari perjurium quod fit propter sacrum imperium*; ODON DE DEUIL, III, p. 43; trad. F. Guizot, *Histoire de la croisade de Louis VII*, Paris, J.-L.-J. Brière, Mémoires relatifs à l'histoire de France, t. 24, 1825, p. 318.

n'était guère question d'une société guerrière où la gloire était acquise au combat, mais bien d'une société intellectuelle, où l'honneur était mesuré selon la capacité d'une personne à gravir les échelons sociaux de l'empire par l'astuce et la sagesse. En fait, nous l'avons vu, le culte du guerrier n'était pas encouragé à Byzance, notamment pour ce qui a trait de l'exaltation des prouesses individuelles qui devançaient l'intérêt collectif, voire impérial. Cela n'implique pas, en contrepartie, que les vertus militaires étaient absentes chez les Byzantins. En effet, le courage et la vaillance au combat étaient tout aussi récompensés sur le champ de bataille et célébrés dans la littérature byzantine: le *Digénis Akritès*, par exemple, exaltait le courage (ἀνδρεία) et la virilité en tant que traits essentiels du guerrier idéal.¹⁵⁷ Nicéphore Bryenne mentionnait, quant à lui, que:

Ce n'est pas la hauteur de la taille ni la force physique, ni une voix terrible, ni le poids du corps qui prouvent la valeur du soldat, mais la vaillance de l'âme et la fermeté devant le péril.¹⁵⁸

Les Byzantins avaient par ailleurs adopté le modèle de l'empereur guerrier depuis le X^e siècle, et celui-ci acquit une importance toute particulière aux XI^e et XII^e siècles sous les règnes d'Alexis Comnène et de ses successeurs: dans un discours, notamment, Théophylacte d'Ochrida célébra la bravoure d'Alexis et ses exploits militaires, des vertus primordiales chez tout empereur.¹⁵⁹ Les Byzantins admiraient également les qualités militaires de leurs ennemis, comme en firent foi la majorité des chroniqueurs byzantins qui louaient les prouesses et le courage des Latins: ainsi Anne Comnène compara-t-elle un jeune aristocrate byzantin à un Normand, une remarque qui se voulait évidemment un compliment de ses aptitudes militaires; d'autres chroniqueurs, quant à eux, soulignèrent leur ardeur à la guerre et leur courage exemplaire.¹⁶⁰

Malgré cette exaltation de la vaillance au combat, il n'en demeure pas moins que la priorité de celle-ci différait du modèle chevaleresque: l'acte de bravoure, en effet, ne constituait pas l'ultime but du guerrier byzantin, qui se devait avant tout de faire preuve d'intelligence et de sagesse. Si le soldat devait se montrer vaillant au combat, comme le

¹⁵⁷ P. MAGDALINO, « Honour Among Romaioi... », pp. 190-191 et 201.

¹⁵⁸ ὡς ἄρα οὐ μέγεθος σώματος οὐδὲ ῥώμη δυνάμεως οὐδὲ φωνῆς τραχύτης καὶ βάρος τὸν ἄριστον στρατιώτην δεκνύουσιν, ἀλλὰ ψυχῆς γενναϊότης καὶ ἡ πρὸς τὰ δεινὰ καρτερία.; NICÉPHORE BRYENNE, II, 12, p. 70; trad. H. Grégoire, « Les quatre livres des histoires », *Byzantion*, 23, 1953, p. 511.

¹⁵⁹ THÉOPHYLACTE D'ACHRIDA, *Discours, traités, poésies*, éd. et trad. P. Gautier, Thessalonique, Corpus Fontium Historiae Byzantinae, 16/1, pp. 216-218. Voir à ce sujet: P. GAUTIER, « Le discours de Théophylacte de Bulgarie à l'Autocrator Alexis Ier Comnène (6 janvier 1088) », *Revue des études byzantines*, 20, 1962, pp. 93-130.

¹⁶⁰ ANNE COMNÈNE, X, iii, 5, p. 197; JEAN ZONARAS, *Ioannis Zonarae epitomae historiarum libri*, éd. T. Büttner-Wobst, Bonn, Corpus Scriptorum Historiae Byzantinae, 1897, XVIII, vol. 3, p. 735; NICÉTAS CHONIATÈS, II, 7, pp. 203 et IX, 619.

prétendait Nicéphore Bryenne, celui-ci ne dénonça pas moins la force brute du guerrier comme étant un gage de sa valeur. Anne Comnène, dans la même optique, proposa « qu'il y a courage quand on remporte la victoire par sa sagesse », ce qui revenait à dire qu'il valait mieux vaincre son ennemi non pas par le combat, mais par sa perspicacité.¹⁶¹ Jean Kinnamos suggéra même que:

On peut fuir, quand c'est nécessaire, sans aucune honte, si la situation l'exige, ou au contraire poursuivre avec acharnement si c'est nécessaire, dans chacun des cas. Là où il apparaît que l'intelligence réussira mieux que la force, il faut refuser de prendre des risques extrêmes. Comme beaucoup de moyens divers concourent à assurer la victoire, peu importe par lequel on y parvient.¹⁶²

Kinnamos percevait évidemment la victoire de façon beaucoup plus pragmatique que ses homologues occidentaux, pour qui la fuite était, du moins en théorie, déplorable dans toutes les circonstances. Ce qui préoccupait davantage les Byzantins était en fait le dénouement des événements, comme quoi la fin justifiait les moyens. Ainsi, si l'intellectualité pouvait se porter garante de la victoire, elle ne devait point être écartée aux dépens d'un principe moral axé sur l'orgueil et la démarcation individuelle par la brutalité physique.

Le paradoxe entre Grecs et Latins se situait par conséquent entre cette valorisation de l'intellect et le culte de la force physique qui était prôné par les chevaliers. Bien qu'ils aient pu admirer les qualités guerrières des croisés, les chroniqueurs byzantins considéraient que ceux-ci ne pouvaient pour autant se mesurer à leur ingéniosité et à leur science militaire. Anne Comnène était d'avis, en effet, que les Latins ne faisaient « jamais usage de la discipline militaire ni de l'art stratégique ».¹⁶³ Jean Kinnamos, à son tour, précisait que « ce n'est pas le nombre qui doit distinguer les champions d'Arès, mais leur vaillance, leurs travaux et leur science guerrière », tandis que Nicétas Choniates professait que les Byzantins surpassaient les barbares dans l'art de la stratégie et de la discipline militaire, tout comme ils les devançaient pour ce qui a trait de l'éducation et de la

¹⁶¹ Ἐγὼ μὲν οὖν ἀνδρείαν οἶμαι, ὅταν τις οὖν εὐβουλία τῆς νίκης κρατήσῃ; ANNE COMNÈNE, XV, iii, 2, p. 195.

¹⁶² φεύγειν τε γάρ ἐστιν ὅτε χρή μηδὲν αἰσχυρόμενον εἰ τοῦτο διδοῖν καιρός, καὶ αὖ ἀνυπόστατα διώκειν, πρὸς τὴν χρείαν ἐκάτερον· ἔνθα τε ἐπινοία μᾶλλον ἢ χειρὶ κατορθοῦν φαίνοιτο, παραιτεῖσθαι τὸ τοῖς ὅλοις διακινδυνεύειν. πολλῶν γάρ τινων καὶ διαφόρων πραγμάτων ἐς ἓν τι τέλος τὴν νίκην ἀγόντων, ἀδιάφορον ἐστὶ ὁποτέρῳ τις χρησάμενος ἐπ' ἐκεῖνο ἤξει.; JEAN KINNAMOS, *Épitome rerum ab Ioanne et Alexio Comnenis gestarum*, éd. A. Meineke, Bonn, Corpus Scriptorum Historiae Byzantinae, 1836, IV, 13, p. 169; trad. J. Rosenblum, *Chronique*, Paris, Les Belles Lettres, 1972, p. 116.

¹⁶³ στρατηγικῇ δὲ εὐταξία καὶ ἐπιστήμη μηδέποτε χρώμενον...; ANNE COMNÈNE, XI, vi, 3, p. 28; Voir à ce sujet: A. TUILIER, « Byzance et la féodalité occidentale... », pp. 41 et 50; M. ANGOLD, *The Byzantine Empire 1025-1204...*, p. 197.

rhétorique.¹⁶⁴ Or, il ne faut pas simplement voir ici une question de représentations médiévales, les médiévistes ayant aujourd'hui tendance à reconnaître l'avantage militaire de l'armée byzantine en matière d'organisation stratégique, renversant ainsi l'idée longtemps tenue dans l'historiographie que les Grecs étaient mous et indolents.¹⁶⁵ Malgré la fougue et l'élan irrésistible des armées occidentales, les croisés étaient généralement plus habitués aux duels et aux guerres privées qui exigeaient des effectifs restreints, contrairement aux Byzantins qui excellaient dans les opérations de plus grande envergure. Une telle distinction impliquait néanmoins des standards différents pour faire la guerre, qui ne cadraient pas forcément avec les idéaux éthiques de la chevalerie occidentale.

Contrairement aux seigneurs et aux chevaliers d'Occident, les Byzantins préféraient généralement la plume à l'épée. Bien que la confrontation militaire fût primordiale à la survie de leur empire, incitant ainsi les chroniqueurs byzantins à célébrer la vaillance et la bravoure des hommes sur le champ de bataille, il reste que la guerre était considérée comme l'un des pires maux, qu'il fallait absolument éviter lorsque des alternatives pacifiques étaient possibles.¹⁶⁶ Cette politique était à la fois stratégique et théologique, en raison de la situation parfois précaire de l'empire et des appels au pacifisme de l'Église byzantine. Ainsi, les empereurs byzantins préféraient généralement atteindre leurs objectifs par la diplomatie, les pots-de-vin et la ruse, ou encore en payant les services de mercenaires étrangers. Qui plus est, les Byzantins étaient devenus maîtres de l'art de la rhétorique et de la persuasion, une réputation qui leur était généralement reconnue dans l'ensemble du monde médiéval et une qualité essentielle pour tout ambassadeur qui devait négocier au nom de l'empereur.¹⁶⁷ Nous avons également vu précédemment que l'usage de

¹⁶⁴ οὐκοῦν καὶ τοὺς ἄρεος ἀθλητὰς οὐ πλήθει διαιρετέον, ἀλλ' ἀρετῇ καὶ πόνοις καὶ τῇ περὶ ταῦτα ἐπιστήμῃ.; JEAN KINNAMOS, II, 16, p. 79; trad. Rosenblum, II, 16, p. 66; ἐὼ γὰρ λέγειν ὡς ὄσω λόγῳ καὶ παιδείᾳ τῶν βαρβάρων διενήχαμεν, ὡς καὶ εἰπεῖν ἔμπειροι καὶ ζῆνιδεῖν οὐκ ἄποροι, τοσοῦτον καὶ τέχνας στρατηγικαῖς μεθόδοις ὑπερφέρομεν.; NICÉTAS CHONIATÈS, V, p. 155.

¹⁶⁵ Bien que le déclin de la puissance militaire byzantine fût pendant longtemps perçu au XI^e siècle, moment où les 'paysans-soldats' traditionnels furent graduellement remplacés par des mercenaires étrangers, l'historiographie actuelle a tendance à minimiser l'idée que l'implantation des mercenaires fut désastreuse à l'hégémonie byzantine. T. M. KOLBABA, « Fighting for Christianity: Holy War in the Byzantine Empire », *Byzantion*, 68, 1998, p. 219; Voir également J. SHEPARD, « The Uses of the Franks... », pp. 275-276; A. P. KAZHDAN et A. W. EPSTEIN, *Change in Byzantine Culture...*, pp. 106-116; M. WITTOW, « How the East Was Lost: the Background of the Komnenian *Reconquista* », dans M. E. Mullett et D. C. Smythe, dirs., *Alexios I Komnenos*, Belfast, Belfast Byzantine Texts and Translations, 1996, p. 61; M. ANGOLD, *The Byzantine Empire 1095-1204...*, pp. 197-198.

¹⁶⁶ G. T. DENNIS, « Defenders of the Christian People: Holy War in Byzantium », dans A. E. Laiou et R. P. Mottahedeh, dirs., *The Crusades from the Perspective of Byzantium and the Muslim World*, Washington, Dumbarton Oaks, 2001, p. 37; G. T. DENNIS, *Three Byzantine Military Treatises*, Washington, D.C., Corpus Fontium Historiae Byzantinae, 25, 1985, pp. 20-21. J. CHRISOSTOMIDES, « Byzantine Concepts of War and Peace », dans A. V. Hartmann et B. Heuser, édés., *War, Peace and World Orders in European History*, Londres et New York, 2001, pp. 91-101.

¹⁶⁷ N. KOUTRAKOU, « *Logos and Pathos Between Peace and War: Rhetoric as a Tool of Diplomacy in the Middle Byzantine Period* », *Θησαυρίσματα*, 25, 1995, pp. 11-14; J. Shepard, « The Uses of 'History' in

cadeaux ne leur était pas inconnu, afin de faire pencher une décision en leur faveur, ou encore pour acheter la loyauté d'un potentat étranger. Les délais et les ruses constituaient toutefois les pratiques les plus courantes de la diplomatie byzantine, et un réseau complexe d'informateurs et d'agents à l'étranger était employé pour assurer le succès de celles-ci; ainsi, les empereurs espéraient-ils pouvoir « diviser et conquérir » leurs ennemis, selon l'information privilégiée qu'ils obtenaient et employaient à leur avantage.¹⁶⁸ Eustathe de Thessalonique reconnaissait cette qualité particulière chez Manuel I^{er} Comnène, qui avait su assurer la paix dans l'empire en montant ses ennemis l'un contre l'autre, pour ainsi éviter que le sang de ses sujets ne soit versé inutilement.¹⁶⁹ Anne Comnène, pareillement, était d'avis que:

le stratège ne cherche pas toujours à remporter la victoire en tirant l'épée; mais il est des cas où il peut employer la ruse, quand l'occasion et les circonstances le permettent, pour s'assurer une victoire complète. Car c'est essentiellement le propre des stratèges, comme nous le savons, de recourir non seulement aux armes et aux batailles, mais encore aux traités; par ailleurs il y a également des cas où l'on triomphe d'un ennemi par la ruse, quand l'occasion s'en présente.¹⁷⁰

Selon ce principe, ce n'est que lorsque toutes les autres possibilités avaient échoué que la guerre pouvait être envisagée, ce qui allait bien évidemment à l'encontre des pratiques occidentales, où la guerre constituait une réalité socioculturelle importante. Et même lorsque le conflit armé devenait le dernier recours possible, les stratégies byzantines se différenciaient de celles dont les chevaliers européens étaient accoutumés: escarmouches et retraites, feintes et manœuvres rusées; bref, tout ce qui était contraire à l'engagement direct et franc jeu qui constituait l'idéal du combat chevaleresque. Par conséquent, les Byzantins ne pouvaient être considérés comme un peuple guerrier à l'image des nations de chevaliers qui participaient aux croisades; ils ne pouvaient, à vrai dire, répondre à cet aspect militaire des idéaux de la croisade et du monde féodal. Qui plus est, leur intégrité

Byzantine Diplomacy », dans C. Dendrinou, et al., éd., *Porphyrogenita: Essays and Literature of Byzantium and the Latin East in Honour of Julian Chrysostomides*, Aldershot, Ashgate, 2003, pp. 99-100.

¹⁶⁸ Voir l'article bien détaillé de J. Shepard à ce sujet: J. SHEPARD, « Information, Disinformation and Delay in Byzantine Diplomacy », *Byzantinische Forschungen*, 10, 1985, pp. 233-293.

¹⁶⁹ Συγκροῦσαι δὲ πολεμίους ἀλλήλοις, καὶ ἡμᾶς ἐν ἀταράχῃ καὶ οὕτῳ καταστῆσαι, καὶ τὸ ἐν εἰρήνῃ γαλήσιον καταπράξασθαι, τίς ἄρα κατ' ἐκεῖνον δεινότερος; Μέθοδον γὰρ καὶ ταύτην στρατηγικὴν ἔτεχνου, τὸ μὲν ὑπήκοον φυλάττειν ἀναίμακτον ἐπὶ ωεγίσταις τροπαίων ἀναστάσεσι, προσαράσσειν δὲ τοὺς πολεμίους ἑαυτοῖς, καὶ ἐκπολεμοῖν τοῖς ἀλλοφύλοις τὸ σφίσις αὐτοῖς ὁμόφυλον, ὡς καὶ ἐντεῦθεν αὖξασθαι μὲν τὰ ἡμέτερα, μειονεκτεῖσθαι δὲ τὸ πολέμιον...; EUSTATHE DE THESSALONIQUE, *Eustathii opuscula*, éd. G. L. F. Tafel, Frankfurt, 1832, XXIII, 17, p. 199.

¹⁷⁰ Δεῖ γάρ, οἶμαι, τὸν στρατηγὸν οὐκ αἰεὶ διὰ ξιφουλκίας τὴν νίκην ἑαυτῷ σπεύδειν περιποιεῖσθαι, ἀλλὰ καὶ πρὸς πανουργίαν ἔστιν οὐ εὐτρεπέζεσθαι, ἐπὶν ὁ καιρὸς καὶ τὰ συμπίπτοντα τοῦτο διδῶσι, τὴν νίκην ἑαυτῷ πάντοσε περιποιούμενον. Καὶ τοῦτο γὰρ στρατηγῶν ἰδιαίτατον, ὅσαπερ ἴσμεν, μὴ μετὰ ξιφῶν καὶ μάχης μόνον, ἀλλὰ καὶ πρὸς σπονδὰς τρεπομένων· καὶ ἄλλως ἔστιν οὐ ῥαδιουργοῦντα τὸν ἐχθρὸν καταγωνίζεσθαι, ὀπηνίκα καὶ τοιοῦτου καιρὸς παρῆ·; ANNE COMNÈNE, XIII, iv, 3, pp. 100-101.

morale était douteuse selon les critères relatifs aux vertus du chevalier qui prônaient la loyauté et, à la limite, un idéal de fraternité chrétienne contre l'infidèle musulman. À coup sûr, l'image des Grecs perfides et efféminés commençait à se définir dans l'historiographie des croisades, fondée à la fois sur les observations directes des croisés et sur d'anciens courants littéraires qui regagnaient une certaine popularité dans le contexte du XII^e siècle. Or, nous nous proposons à présent d'aborder respectivement ces volets de la représentation médiévale des Byzantins dans les deux prochains chapitres, qui nous serviront de modèle pour approfondir le volet chronologique de la deuxième partie de notre étude.

CHAPITRE II

BYZANCE VUE DE L'OCCIDENT: UNE PERSPECTIVE CULTURELLE

Nous avons vu précédemment que les dénominations réciproques de « Grecs » et de « Latins » pour différencier l'Orient et l'Occident chrétiens reflétaient non seulement une réalité linguistique, mais également culturelle et religieuse, voire même idéologique. Ces termes n'étaient donc pas neutres, ni uniquement descriptifs, mais bien chargés de considérations implicites qui étaient à la fois historiques, ethniques et, tout compte fait, identitaires. Dans le cas des Occidentaux, l'appellation de « Latins » servait en effet à désigner l'ensemble des nations et des régions européennes qui obéissaient à l'autorité et aux rites de l'Église romaine, par opposition aux chrétiens orientaux qui étaient sous l'influence de l'Église byzantine. Le terme entendait également désigner ces nations qui faisaient toujours usage de la langue latine dans les sphères religieuses et érudites, et dont les langues et dialectes populaires en étaient généralement tributaires, à l'exception bien sûr des régions professant une tradition plus germanique. Bien qu'anachronique, les dénominations de *Graeci* et de *Latini* se voulaient avant tout un moyen de démarcation entre les Occidentaux et les Byzantins, et n'étaient généralement employées qu'à cet égard. Lorsque le mot « Latins » n'était pas employé par opposition à celui de « Grecs », les termes usuels employés par les chroniqueurs pour désigner les croisés étaient « les chrétiens », « les nôtres », « les pèlerins », « la milice de Dieu », ou encore les appellations des différentes entités nationales auxquelles ils appartenaient.¹⁷¹ L'expression était donc davantage circonscrite aux chroniqueurs des croisades, notamment ceux qui sentaient le besoin de distinguer dans leurs récits entre le « Nous » et l'Autre, entre les chrétiens « normaux » et les chrétiens « différents ». L'emploi du terme était également limité en grande partie aux lettrés, de sorte que certains chroniqueurs ont senti le besoin de définir la terminologie pour leurs lecteurs: Robert de Clari, par exemple, spécifia à son public qu'« on appelle Latins ceux de la religion romaine », comme quoi l'appellation n'était pas une évidence pour tous.¹⁷² Enfin, la dénomination de *Latini* était d'usage également chez les chroniqueurs byzantins, qui cherchaient tout autant à distinguer les leurs des

¹⁷¹ Pour approfondir cette question, voir l'article de M. Balard sur l'usage du mot « Francs » chez les chroniqueurs de la première croisade: M. BALARD, « *Gesta Dei per Francos...* », pp. 473-484, et en particulier la p. 473.

¹⁷² *Ore apele on tous chiax de le loy de Romme Latins.*; ROBERT DE CLARI, xviii, p. 139. Voir plus loin également une deuxième précision: *qu'il fesist mander tous chiaus de le loy de Rome, tous les Latins de le vile.*; xxxiii, p. 152.

Occidentaux. L'emploi du terme, en fait, ne devint systématique qu'à partir du XII^e siècle et remplaça les dénominations plus traditionnelles de « Celtes », « Francs », « Allemands » ou « Germains ». ¹⁷³ Ce changement dénote bien évidemment le caractère désormais bipolaire des relations entre Occident et Orient chrétiens, de même que le besoin de souligner une opposition entre les deux mondes dont les proportions étaient de plus en plus manifestes.

L'appellation de « Grecs », en contrepartie, était beaucoup plus répandue chez les chroniqueurs des croisades pour désigner les Byzantins. Le terme reflétait davantage la réalité linguistique du monde byzantin, où le grec était toujours en usage, bien qu'il faille distinguer entre le grec parlé médiéval et le grec attique qui constituait la langue d'écriture des érudits byzantins. La dénomination pose d'ailleurs certains problèmes, dont celui de faire abstraction de la grande diversité ethnique qui caractérisa l'Empire byzantin tout au long de son histoire. En effet, bien que la majorité de ses habitants fussent Grecs, Constantinople était essentiellement cosmopolite et composée de nombreux peuples venus de régions qui étaient à certains moments sous le joug de l'empire ou limitrophes à celui-ci, et parfois même de contrées fort éloignées. ¹⁷⁴ Au carrefour des grands axes de communication du monde médiéval, Byzance avait de particulier d'être polyglote et constituée de plusieurs groupes ethniques et religieux, ce qui en faisait une entité sociopolitique hétérogène. ¹⁷⁵ Selon Jean Tzetzès, la capitale était composée d'une myriade de races, notamment des Crétois, des Turcs, des Alains, des Rhodiens, et plusieurs autres peuples qui vivaient sous l'égide de l'empire au début du XII^e siècle. ¹⁷⁶ Malgré son aspect généralisateur, l'emploi du terme était pourtant fort courant chez les croisés, pour qui le mot s'avérait être la seule façon de désigner les Byzantins. Vers la fin du XII^e siècle, certaines variations furent popularisées, telles que *Grifoni*, qui se voulait en fait un dérivé du vernaculaire *Gré* ou *Grieu* et dont nous élaborerons plus loin la signification. Pour l'instant, il importe de constater le refus des Latins de désigner les Byzantins par la dénomination de « Romains », qui était en fait le nom qu'ils employaient pour s'identifier eux-mêmes. Il faut évidemment voir dans ce refus l'ancien contentieux lié à la *translatio imperii* du VIII^e siècle, reflétant l'idée que le titre romain était passé de l'Orient à l'Occident sous le règne de Charlemagne; il devenait donc approprié de désigner désormais

¹⁷³ A. P. KAZHDAN, « Latins and Franks in Byzantium... », pp. 86 et 90-91.

¹⁷⁴ A. SIMPSON, « Byzantine latinophobia... », pp. 66-67; P. CHARANIS, « Some Aspects of Daily Life in Byzantium », *The Greek Orthodox Theological Review*, 8, 1962-1963, pp. 57-58.

¹⁷⁵ Nous n'avons qu'à penser au désarroi des croisés qui constatèrent la présence de mosquées à Constantinople, une concession qui était pourtant bien normale pour les Byzantins qui reconnaissaient dans la capitale la présence d'une large communauté de marchands musulmans.

¹⁷⁶ JEAN TZETZÈS, *Chiliades*, éd. T. Kiessling, Leipzig, 1826, XIII, vv. 360-368.

l'Empire d'Orient comme « l'Empire des Grecs », afin de souligner cette nouvelle réalité et pour préciser l'opposition linguistique, religieuse et culturelle que nous avons déjà évoquée. Cette appellation se voulait néanmoins une grave insulte aux Byzantins, qui revendiquaient toujours le titre de Romains; les exemples d'indignation sont nombreux dans la littérature byzantine, mais soulignons celle de Jean Kinnamos, qui affirme avoir souvent versé des larmes à l'idée que les Latins considéraient Byzance distincte de Rome.¹⁷⁷ Par conséquent, la dénomination de *Graeci* se voulait certes une constatation de la distinction culturelle de l'Orient chrétien, mais également un affront envers les revendications impériales des Byzantins. Il faut, de ce fait, reconnaître une certaine nuance péjorative dans l'emploi du nom.

L'opposition culturelle insinuée par l'appellation de « Grecs » renvoie évidemment aux facteurs socioculturels élaborés dans le chapitre précédent, où il nous a été possible de déterminer que la société byzantine représentait, à certains égards, l'antithèse du modèle occidental, voire chevaleresque. La civilisation byzantine était en effet perçue à travers le prisme de la culture occidentale et suscitait une certaine appréhension chez les croisés du fait qu'elle méprisait les fondements de leur propre société féodale. Ainsi, les croisés réservaient leur admiration pour les autres peuples d'Orient qui reflétaient mieux leur modèle socioculturel. C'était notamment le cas des Turcs: bien qu'infidèles et voués aux pires condamnations, ceux-ci étaient tout de même perçus comme de grands guerriers, comparables à bien des égards aux chevaliers d'Occident en raison de leur société axée sur des vertus militaires. Selon les *Gesta Francorum*, si ce n'était le fait que les Turcs étaient infidèles, « on ne trouverait personne qui puisse leur être égalé en puissance, en courage, en science de la guerre », tandis que Guibert de Nogent les vantait « dans le domaine de l'art militaire et de l'habileté équestre. »¹⁷⁸ Il en était de même des Arméniens, avec qui les croisés avaient généralement entretenu de bons rapports tout au long des XII^e et XIII^e siècles. Les liens entre les États latins et arméniens furent en effet ponctués de nombreux moments de coopération et de collaboration militaire, de même que d'alliances matrimoniales qui furent à la base d'une nouvelle noblesse arméno-latine. La raison de cette affinité se situe essentiellement dans les valeurs communes que partageaient les Latins et les Arméniens. Ces derniers, en effet, adhéraient à un modèle social qui ressemblait à bien des égards au modèle féodal occidental: leur noblesse était essentiellement terrienne, souscrivait aux principes du serment et de la fidélité vassalique,

¹⁷⁷ JEAN KINNAMOS, V, 7, pp. 218-219.

¹⁷⁸ *ipsis potentiores vel fortiores vel bellorum ingeniosissimos nullus invenire potuisset*; GESTA FRANCORUM, III, 9, p. 52.; *in re militari et equestri elegantia.*; GUIBERT DE NOGENT, I, 5, p. 100.

exaltait les faits militaires et les gloires de la guerre, et participait aux mêmes récréations que l'aristocratie occidentale, tels que la chasse et les banquets grandioses. Les différences linguistiques et religieuses étaient apparemment surmontables, relevant davantage du domaine des clercs que de celui de l'aristocratie; comme quoi ce ne sont pas forcément ces facteurs qui devaient déterminer les représentations des Byzantins par les croisés, mais bien des considérations socioculturelles plus enracinées dans la réalité quotidienne des Occidentaux.¹⁷⁹

Avant d'analyser l'image des Grecs perfides et efféminés selon des facteurs socioculturels, il nous importe toutefois de déterminer si cette représentation était uniquement limitée aux Byzantins, pour ainsi établir si elle n'était que simple rhétorique, ou bien réellement imputable à un antagonisme culturel. Il est vrai, comme l'a constaté K. Ciggaar, que les croisades ont joué un rôle important dans le développement de l'image des Grecs perfides et méritent, par conséquent, l'attention particulière des historiens.¹⁸⁰ Toutefois, nous devons également reconnaître qu'il était fréquent dans l'historiographie médiévale de dépeindre des adversaires comme des êtres déloyaux et indolents, ce qui suggère que le phénomène n'était pas circonscrit aux Byzantins. En effet, les chroniqueurs médiévaux soulignaient souvent la perfidie et la décadence des antagonistes de leurs récits; qui plus est, leurs accusations étaient parfois moins fondées sur les actions mêmes de ces derniers, mais sur le simple fait qu'ils étaient les adversaires de la cause juste et noble. Selon cette tendance, les chroniqueurs des croisades dénonçaient souvent la fourberie de l'ennemi musulman afin d'établir un contraste entre celui-ci et le croisé vertueux. Le Sarrasin ne pouvait en fait être autrement qu'un félon, puisqu'il représentait l'antithèse de la norme morale, sociale et religieuse établie.¹⁸¹ Il se devait pareillement d'être un couard, afin de mieux exalter le croisé valeureux qui l'avait mis en déroute.¹⁸² Ces accusations, à vrai dire, s'appliquaient à tout adversaire, même chrétien, qui devenait félon ou couard uniquement en sa qualité d'ennemi.

¹⁷⁹ J. FORSE, « Armenians and the First Crusade », pp. 13, 18 et 20.

¹⁸⁰ K. CIGGAAR, *Western Travellers to Constantinople...*, p. 14.

¹⁸¹ F. CAROFF, *L'adversaire, l'autre, l'oriental...*, p. 16. Les exemples, qui abondent dans l'historiographie des croisades, sont trop nombreuses pour être énumérés ici. Notons simplement quelques exemples: ALBERT D'AIX, VIII, 38, p. 580 et VIII, 32, p. 578; RAOUL DE CAEN, XXXI, p. 628; 'ANSBERT', *Historia de expeditione Friderici imperatoris*, éd. A. Chroust, *MGH, SS rer. Germ. N. S.*, 5, pp. 76-78.

¹⁸² Voir entre autres GUILLAUME DE MALMESBURY, IV, 347, pp. 600 et 602, qui se montre particulièrement explicite sur la couardise des Turcs: *qui, comminus pugnandi fidutiam non habentes, fugax bellum diligunt. Numquam enim Turchus pede conserto martem audet, sed pulsus loco longe tendit neruos et permittit uulnera uentis; et quoniam habet tela mortifero suco ebria, in homine quem percutit non uirtus sed uirus mortem facit. Quicquid igitur agit, fortunae, non fortitudini attribuerim, quod pugnat fuga et ueneno.* Il est à noter que cette tendance pouvait varier d'un chroniqueur à l'autre, selon le désir de certains de plutôt vanter les prouesses militaires des Turcs afin de rehausser la victoire des croisés qui avaient su défaire un ennemi redoutable. Voir par exemple: GESTA FRANCORUM, III, 9, p. 52; GUIBERT DE NOGENT, I, 5, p. 100.

Les préjugés qui étaient attribués aux Byzantins étaient donc courants dans l'historiographie médiévale, au point qu'il faut parfois y voir un cliché littéraire, voire même une rhétorique de l'altérité, qui ne reflétait pas toujours l'état véritable de ceux qui en faisaient l'objet.¹⁸³ En effet, nous aborderons au prochain chapitre la récurrence au Moyen Âge de certains de ces clichés selon la représentation des Grecs dans la littérature classique. Pour l'instant, il nous importe de comprendre en quoi cette image des Grecs médiévaux était représentative des différences socioculturelles entre Byzance et le monde féodal, et en quoi elle se distinguait des thèmes littéraires qui étaient communs dans l'historiographie médiévale. Autrement dit, en quoi le Grec perfide était-il différent du musulman perfide et pourquoi cette accusation a-t-elle eu un plus grand impact sur la réputation du premier que sur celle du second? Après tout, l'historiographie moderne a presque exclusivement retenu l'image du Byzantin déloyal et indolent, sans toutefois en faire de même pour le musulman.¹⁸⁴

Selon nous, la prédominance de cette image dans les récits des croisades doit être comprise par le fait que les Byzantins étaient des chrétiens et que les attentes des croisés à leur égard étaient conséquemment plus élevées. Il s'agit en fait de la tendance inhérente aux membres d'un même groupe d'être moins tolérants à l'égard des différences qui les opposent, surtout si celles-ci en viennent à menacer la conformité nécessaire au bon fonctionnement du groupe en question.¹⁸⁵ Or, les Byzantins, en tant que chrétiens, se devaient non seulement de participer à l'entreprise chrétienne contre les musulmans, mais également de se comporter comme de bons chrétiens, c'est-à-dire selon les normes établies du monde féodal. Dès la première croisade, les Byzantins se sont avérés être différents et ne semblaient pas enclins à partager l'idéal de la croisade, au point même d'être soupçonnés de vouloir la trahir pour leurs propres intérêts. La réaction des croisés à cette triste réalité, que certains historiens ont qualifié « d'espoirs déçus »,¹⁸⁶ fut pour le moins prévisible; ne parvenant pas à concilier leurs différences, les croisés se sont précisément attardés aux facteurs qui les distinguaient des Byzantins et qui leur permettaient, à certains égards, de confirmer leur propre identité chrétienne envers un frère qu'ils ne

¹⁸³ E. ALBU, *The Normans and their Histories: Propaganda, Myth and Subversion*, Woodbridge, Boydell Press, 2001, p. 135, n. 56.

¹⁸⁴ A. P. Kazhdan a attribué la persistance de cette image dans l'historiographie moderne à l'influence des historiens du XIX^e siècle, qui avaient selon lui trop insisté sur ces accusations des chroniqueurs des croisades à l'égard des Byzantins; A. P. KAZHDAN, « Latins and Franks in Byzantium... », p. 83. Malgré ce constat, la prédominance de ces récriminations dans les récits des croisades nous encourage à ne pas écarter la tendance comme un simple courant historiographique maintenant désuet.

¹⁸⁵ À titre d'information, nous avons détaillé ce mécanisme de représentation dans l'introduction de notre étude, cf. p. 21.

¹⁸⁶ « Frustrated hopes »; voir notamment S. RUNCIMAN, *The Eastern Schism...*, p. 103.

reconnaissaient plus. À cet effet, D. C. Munro a parlé d'un transfert du mépris des musulmans vers les Byzantins, ce qui pourrait expliquer la virulence des accusations contre ces derniers.¹⁸⁷

Un tel postulat semble effectivement soutenir l'hypothèse que les accusations des Latins à l'endroit des Grecs étaient avant tout fondées sur des considérations socioculturelles. Bien que nous ne niions pas que ces accusations aient été plus tard confirmées, voire amplifiées, par les clichés littéraires qui faisaient convention dans l'historiographie médiévale, il est de notre avis que l'image des Grecs perfides et efféminés dans les chroniques des croisades était bien ancrée dans la réalité socioculturelle des XII^e et XIII^e siècles.

a) Les Grecs « perfides »

Nous avons établi dans le chapitre précédent le contraste qui existait entre le caractère inviolable du serment féodal, qu'il soit vassalique ou autre, et les motivations plus pragmatiques de l'idéologie impériale. En effet, bien que le principe de la loyauté fût aussi prisé par les Byzantins, il était en pratique excusable pour eux de renoncer à un engagement si celui-ci s'avérait contrevenir aux intérêts impériaux. Ce principe de primauté, où l'empereur pouvait s'abstenir de devoir répondre à ses « inférieurs », était intolérable pour les seigneurs occidentaux, pour qui les obligations du serment étaient réciproques et pour tout dire sacrées. Ce contentieux constitua le facteur initial de discorde entre les croisés et les Byzantins, de même que le premier fondement de la perception de perfidie chez les Grecs, tel que nous serons en mesure de le constater lorsque nous aborderons la représentation des Byzantins lors de la première croisade. Confrontés à ce qu'ils considéraient être une duplicité, les croisés ont commencé à douter de la sincérité des Byzantins dans tous leurs gestes et affirmations, et particulièrement lorsque les Byzantins scellaient leurs ententes par des cadeaux et des flatteries. La loquacité des Byzantins fut notamment perçue comme une manifestation de leurs intentions perfides; contrairement à l'éloquence, qui était une vertu du chevalier, la loquacité était considérée comme une façon de dérouter l'interlocuteur face à une ruse potentielle, voire une trahison éminente. Ce que les Latins percevaient comme un verbalisme démesuré constituait en fait une fierté pour les Grecs, qui se vantaient de leurs talents de rhétoriciens; Nicéphore Bryenne et Anne Comnène, par exemple, attribuaient cette qualité à Alexis Comnène, qui

¹⁸⁷ D. C. MUNRO, « The Western Attitude Toward Islam... », p. 336.

l'emportait sur tout autre par son éloquence et le charme de sa conversation.¹⁸⁸ L'idéal byzantin, en effet, était de régler les discordes par la parole plutôt que par la force. Pour les croisés, toutefois, ce verbalisme était déstabilisant, puisqu'il allait à l'encontre de leurs échanges généralement plus directs et suscitait par conséquent des intentions qu'ils n'étaient pas en mesure d'évaluer. Odon de Deuil et Otton de Freising considéraient par ailleurs que cet attribut était commun à tous les Grecs, d'où l'importance d'être méfiant à leur égard.¹⁸⁹ Il en était de même des cadeaux, qui étaient généralement perçus par les chroniqueurs comme une façon de compromettre le jugement des seigneurs, tel que nous serons en mesure de le constater plus loin dans notre analyse du cérémonial byzantin.

Ce qui frappa le plus l'imaginaire des croisés, toutefois, était la déloyauté que les Byzantins pouvaient manifester envers leur propre seigneur, c'est-à-dire leur empereur. En effet, tout au long de la période des croisades, et particulièrement à la fin du XII^e siècle, l'Occident chrétien fut plus d'une fois choqué par les usurpations du pouvoir à Byzance. Le crime de lèse-majesté était après tout odieux et impensable dans le monde féodal, où la déférence et la défense du seigneur primaient par-dessus tout autre considération; faire autrement, c'était menacer l'ordre providentiel en s'opposant à la noblesse du sang et au respect de la lignée, qui constituaient des valeurs fondamentales de la royauté chrétienne idéalisée. Pourtant, au grand désarroi des croisés, l'usurpation était une pratique courante à Byzance, comme en faisait foi la lourde succession des empereurs au fil des siècles. Pour les Byzantins, l'usurpation n'était certes pas encouragée ni tolérée en pratique, bien qu'en théorie elle fût acceptable. En effet, l'usurpation était légitime dans la mesure où elle était couronnée de succès, car elle pouvait être perçue comme un signe que la faveur divine avait abandonné l'empereur déchu et favorisé un nouveau prétendant. Par ailleurs, des dispositions ecclésiastiques confortaient un tel succès: le canoniste byzantin Théodore Balsamon, par exemple, stipula au XII^e siècle que le péché lié à l'usurpation était effacé dès que le coupable était oint de la main du patriarche.¹⁹⁰ Un coup d'État raté, en contrepartie, était susceptible des pires condamnations, car il n'avait su s'assurer la faveur divine.¹⁹¹ Il va de soi que même les usurpations réussies ne faisaient pas toujours l'unanimité des sujets de l'empire, comme l'a démontré Jean l'Oxite dans une diatribe contre l'empereur Alexis I^{er}: « Tout d'abord, basileus, la base de ton trône repose sur

¹⁸⁸ ἦν γὰρ εἴπερ τις ἄλλος ἐν λόγοις ἠδύς; NICÉPHORE BRYENNE, II, 21, p. 86; ANNE COMNÈNE, I, ii, 2, p. 11.

¹⁸⁹ ODON DE DEUIL, II, p. 29. *Quod nullam rem magnam sine crebra et longa consultatione adgrediuntur*; OTTON DE FREISING, *Gesta Friderici I Imperatoris*, éd. G. Waitz et B. Simson, Hanovre, *MGH, SS rer. Germ.*, 46, 1912, I, 32, p. 50.

¹⁹⁰ G. DAGRON, *Empereur et prêtre...*, pp. 275-276; M. ANGOLD, *The Byzantine Empire 1025-1204...*, p. 192.

¹⁹¹ W. ENSSLIN, « The Emperor and the Imperial Administration », dans N. H. Baynes et H. St. L. B. Moss, éd., *Byzantium: An Introduction to East Roman Civilization*, Oxford, Clarendon Press, 1948, p. 272.

l'illégalité et ton accession s'est passée comme elle s'est passée, car à quoi bon pour moi revenir sur ce qu'il faut taire? »¹⁹² Malgré de telles opinions, toutefois, l'idée que la souveraineté découlait directement de Dieu était généralement suffisante pour justifier toute accession au pouvoir, peu importe par quels moyens.¹⁹³

Ce qui était donc un simple coup d'État pour les Byzantins était le pire acte de déloyauté pour les croisés et contribua à figer l'image du Grec perfide dans les mentalités européennes. Les empereurs félons, qualifiés de tyrans en raison de leur crime, se sont généralement attirés la condamnation des chroniqueurs occidentaux. C'est le cas notamment d'Alexis Comnène, qui avait déposé Nicéphore III Botaniatès près de quinze ans avant la première croisade, mais dont l'ignominie le poursuivit tout au long du XII^e siècle. Guillaume de Tyr, en effet, accusa Alexis de s'être méchamment révolté contre son maître et son bienfaiteur, ayant osé se maintenir sur le trône et occuper l'empire de force. Guibert de Nogent, pareillement, refusait de reconnaître la succession légitime d'Alexis, qui avait usurpé les droits à l'empire.¹⁹⁴ Alexis I^{er} ne fut d'ailleurs pas le seul empereur à subir la réprobation des Latins: Manuel I^{er}, Andronic I^{er}, Alexis III et Alexis V figurent tous parmi les empereurs accusés de félonie, accusation que nous analyserons lors de notre survol chronologique des empereurs dans la deuxième partie de notre étude. Ce qu'il importe de retenir à leur sujet, cependant, était leur crédibilité ternie et l'illégitimité dont ils souffraient aux yeux des Latins; ce jugement se répercutait même sur les sujets grecs des empereurs, considérés tout aussi coupables pour avoir toléré les crimes de leurs souverains et par conséquent complices de leurs actions. Puisque la félonie et le parjure étaient des accusations complémentaires dans les mentalités occidentales, les usurpations entachaient la crédibilité des serments et des traités byzantins. Ce qui était d'autant plus déconcertant pour les Latins est que les valeurs de loyauté et de fidélité semblaient mieux respectées chez les musulmans que chez leurs propres frères chrétiens.¹⁹⁵ En conséquence, l'hégémonie politique des Byzantins était mise en accusation, de même que leur intégrité et leur autorité morale. Il en était du devoir du chevalier vertueux de ne point s'entretenir

¹⁹² Πρῶτα μὲν σοι, ὦ βασιλεῦ, ἔκθεσμος τῆς βασιλείας ἡ κρητὶς καταβέβληται καὶ τὰ ἐπιβατήρια δὲ γέγονεν οἷα καὶ γέγονε· τί γὰρ τὰ ἄρρητα δεῖ με ἀναμετρήσασθαι; ; JEAN L'OXITE, « Diatribes de Jean l'Oxite contre Alexis Ier Comnène », éd. et trad. P. Gautier, *Revue des études byzantines*, 28, 1970, p. 28.

¹⁹³ J. CHRYSOSTOMIDES, « A Byzantine Historian: Anna Comnena », dans D. O. Morgan, dir., *Medieval Historical Writing in the Christian and Islamic Worlds*, Londres, School of Oriental and African Studies, 1982, p. 31.

¹⁹⁴ *Benefactorem suum maliciose recalcitrans, quinto vel sexto anno antequam populus noster accederet depulso domino imperium invaserat et detinere presumebat violenter occupatum.*; GUILLAUME DE TYR, II, 5, p. 123. *Sed attendendum etiam quod is ipse imperator non ex legitima purpuram successione susceperit*; GUIBERT DE NOGENT, I, 5, p. 105.

¹⁹⁵ Ceci est souligné notamment par Baudouin de Flandre dans une lettre à Innocent III après le 16 mai 1204; BAUDOUIN I^{ER}, Reg. 7: 152, dans A. Andrea, trad., *Contemporary sources...*, p. 104.

avec ceux qui étaient coupables de tels actes et idéalement de punir le félon par un châtement digne de son crime. Cette obligation féodale, il convient de le souligner, servit par ailleurs de prétexte aux partisans de la déviation de la quatrième croisade, comme quoi cette image des Grecs perfides a finalement eu un impact considérable sur les rapports entre chrétiens occidentaux et orientaux.

L'opprobre dont faisaient l'objet les Byzantins nous porte à chercher dans les récits des croisades les marques et les signes de l'infamie qui auraient normalement été réservés aux félons occidentaux. Malgré la fréquence des condamnations littéraires, nous avons choisi d'accorder une attention passagère aux allusions potentielles à la symbolique médiévale. Issus des mentalités, de tels symboles sont généralement fréquents dans l'iconographie, comme l'a démontré F. Caroff dans son étude sur l'image des musulmans dans les enluminures occidentales entre les XIII^e et XV^e siècles.¹⁹⁶ Puisque nous avons écarté l'iconographie de notre recherche, les représentations des Byzantins y étant peu fréquentes, notre intérêt s'est évidemment porté sur les chroniques. Notre enquête a révélé, ou plutôt confirmé, ce qui semble être une constante des textes médiévaux: la rareté des références à des symboles spécifiques et à des couleurs précises.¹⁹⁷ Mais notons qu'il y a rareté et non absence absolue. Selon les études de M. Pastoureau sur la symbolique médiévale, certaines couleurs pouvaient servir, selon leur emploi et leur contexte, à souligner la félonie, la fausseté ou la trahison. C'est le cas entre autres du roux et du jaune, couleurs fréquemment associées aux traîtres, tels que les juifs et les musulmans, ou encore à des personnages fourbes, tels que Judas et Ganelon.¹⁹⁸ La mention du roux est toutefois relativement absente des chroniques des croisades, du moins pour ce qui a trait des Byzantins. Il y a des instances, néanmoins, où la couleur est mentionnée en référence à d'autres personnages, tels que le traître Firûz, qui rendit Antioche à Bohémond. Selon Guibert de Nogent, Firûz, ou Pirrus tel qu'il le nommait, signifiait « roux »:

¹⁹⁶ F. CAROFF, *L'adversaire, l'autre, l'oriental...*, 3 vols.

¹⁹⁷ Ceci fut par ailleurs constaté par F. CAROFF, *L'adversaire, l'autre, l'oriental...*, p. 413; C. DELUZ, « Un monde en noir et blanc? Les couleurs dans les récits de voyage et de pèlerinage », dans *Les couleurs au Moyen Âge*, Aix-en-Provence, Publications du C.U.E.R.M.A., 1988, pp. 57-69.

¹⁹⁸ M. PASTOUREAU, *Couleurs, images, symboles. Études d'histoire et d'anthropologie*, Paris, Le Léopard d'Or, 1989, pp. 29, 50, 69, 75-78, 97. Voir également: *Figures et couleurs. Études sur la symbolique et la sensibilité médiévales*, Paris, Le Léopard d'Or, 1986, p. 29; « Tous les gauchers sont roux », dans C. Frankel, éd., *La trahison*, Paris, Seuil, 1988, pp. 343 et 347; E. SUOMELA-HÄRMÄ, « Des roux et des couleurs », dans *Les couleurs au Moyen Âge*, p. 406; R. MELLINKOFF, « Judas's Red Hair and the Jews », *Journal of Jewish Art*, 9, 1982, p. 31; C. RAYNAUD, « Ganelon dans les enluminures du XII^e au début XVI^e siècle. Première approche », *Félonie, trahison, reniements...*, p. 69.

Car si le mot grec *pyrrus* se dit, en latin, *rufus* (roux), et si les roux portent, imprimée sur le corps, la marque de l'infidélité, ce personnage a donc prouvé qu'il ne déviait en rien de sa ligne.¹⁹⁹

Notons également un personnage latin de la quatrième croisade, nommé Nicholas Roux, qui était à la solde de l'empereur Alexis III et dont le patronyme pourrait laisser présager une perception de sa déloyauté envers les Latins.²⁰⁰ Malgré l'absence de la couleur rousse en référence aux Byzantins, l'image du renard, toutefois, leur fut associée à partir du XIII^e siècle: roux par excellence, le renard était faux, rusé, menteur et pour tout dire perfide.²⁰¹ Nous reviendrons sur cette symbolique au moment opportun. Tout compte fait, cependant, le fait que les chroniqueurs n'aient pas systématiquement attribué des symboles ignobles aux Byzantins n'enlève en rien à l'opprobre dont il faisaient l'objet dans leurs récits; les qualificatifs que les chroniqueurs leur attribuaient, de même que les fautes dont ils les accusaient, sont en soi suffisants pour exprimer l'image des Grecs perfides dans les chroniques des croisades.

b) Les Grecs « efféminés »

Dans l'esprit médiéval, la félonie se voulait le reflet du caractère d'un individu et était par conséquent associée à d'autres défauts, dont une absence potentielle de virilité. Comme nous l'avons vu précédemment, la notion de virilité était principalement associée à la capacité d'un homme de contrôler ses pulsions et ses émotions, ce que la femme n'était pas en mesure de faire. Dans la perspective médiévale, la femme était considérée comme frivole et inconstante, incapable de faire preuve de détermination ni de volonté.²⁰² Pour un homme, une telle inaptitude à la maîtrise de soi pouvait ainsi dénoter une absence de virilité, voire un caractère efféminé.²⁰³ Le félon, quant à lui, pouvait également être perçu

¹⁹⁹ *Si enim Pyrrus grece 'rufus' est latine et infidelitatis nota rufis inuritur, isdem ergo a sua minime linea exorbitasse probatur.*; GUIBERT DE NOGENT, VI, 17, p. 251; trad. M.-C. Garand, *Geste de Dieu par les Francs. Histoire de la première croisade*, Paris, Brepols, 1998, p. 215. Il est à noter que *πυρρός*, en grec, signifie « rouge flamboyant ». Voir G. DÉDÉYAN, « L'Arménien Firoûz: héros de la Première Croisade ou renégat et relaps? », dans M. Faure, éd., *Félonie, trahison, reniements...*, p. 520.

²⁰⁰ Sur l'emploi de « roux » pour les patronymes, voir E. SUOMELA-HÄRMÄ, « Des roux et des couleurs », p. 406.

²⁰¹ Sur la rousseur du renard, voir M. PASTOUREAU, *Couleurs, images, symboles...*, p. 75; « Tous les gauchers sont roux », pp. 351-352; C. RAYNAUD, « Ganelon dans les enluminures... », p. 69; *Mythes, cultures et sociétés, XIIIe-XVe siècles*, Paris, Le Léopard d'Or, 1995, p. 33.

²⁰² V. L. BULLOUGH, « On Being a Male in the Middle Ages », p. 31; G. EPP, « The Vicious Guise: Effeminacy, Sodomy... », pp. 307-308; D. GILMORE, *Manhood in the Making...*, pp. 31-32 et 37.

²⁰³ Il ne faut par contre pas confondre « caractère efféminé » avec « féminité ». L'homme médiéval ne définissait pas sa virilité en opposition à la femme, mais bien en se comparant à d'autres hommes, qui

comme efféminé du fait qu'il n'avait pas fait preuve de constance ni de détermination en manquant de loyauté envers son seigneur.²⁰⁴ C'est précisément l'incapacité d'agir d'une manière prévisible qui était considérée comme le propre du traître et du parjure. Or, selon Odon de Deuil, les Grecs étaient précisément coupables d'une telle condition:

Tous les Grecs étaient comme brisés et changés en femmes, en renonçant à toute force virile dans leur langage aussi bien que dans leur cœur. Ils nous promettaient par serment et avec légèreté tout ce qu'ils pensaient que nous pouvions désirer: mais ils ne réussissaient point à nous inspirer de confiance, ni à garder pour eux-mêmes la moindre dignité.²⁰⁵

Les Byzantins étaient par conséquent efféminés en raison de leur perfidie, bien que celle-ci ne fût pas le seul critère d'évaluation. La couardise, en effet, était également associée à l'absence de virilité, essentiellement pour les mêmes raisons que la perfidie: un manque de résolution et de volonté, lié à l'incapacité de maîtriser sa peur devant l'ennemi. Bien que nous ayons vu que les Byzantins exaltaient le courage, leur tendance à préférer la plume à l'épée leur attribua la réputation de craindre la guerre et, par conséquent, de faire preuve de couardise. C'est surtout à cet égard que les Byzantins étaient considérés comme efféminés dans les récits des croisades, plus d'ailleurs que pour leur déloyauté; en effet, la moralité chrétienne médiévale considérait que l'*acedia* était pire que la *perfidia*, de sorte que le manque de virilité des Grecs était jugé aussi sévèrement, sinon plus, que leur fourberie.²⁰⁶ C'est donc avant tout au niveau de l'aspect militaire que nous devons analyser l'image des Grecs efféminés.

i- Considérations militaires

La vaillance au combat était une des plus grandes vertus du chevalier et clairement liée à la notion de virilité. L'idée de combattre virilement (*viriliter*) revient constamment dans les chroniques des croisades et se veut même un cliché généralement répandu dans l'historiographie médiévale.²⁰⁷ Cet attribut était d'ailleurs un critère de fierté personnelle,

pouvaient l'exclure s'il ne s'avérait pas suffisamment « viril ». À ce sujet, voir K. VAN EICKELS, « Gendered Violence... », p. 3.

²⁰⁴ R. KAEUPER, *Chivalry and Violence in Medieval Europe*, Oxford, Oxford University Press, 1999, p. 186.

²⁰⁵ *Tunc Greci penitus frangebantur in feminas, omne virile robur et verborum et animi deponentes. Leviter jurabant quicquid nos velle putabant, sed nec nobis fidem nec sibi verecundiam conservabant*; ODON DE DEUIL, III, p. 43; trad. F. Guizot, p. 318.

²⁰⁶ À ce sujet, voir S. WENZEL, « The Sin of Sloth: Acedia in Medieval Thought and Literature », Chapel Hill, University of N. Carolina, 1967, 269 p.; J.-C. PAYEN, « L'image du Grec dans la chronique normande... », p. 273.

²⁰⁷ La notion de *viriliter* a été traitée dans l'article de K. VAN EICKELS, « Gendered Violence... », pp. 3 et 11.

mais également de fierté nationale, comme l'exprima Albert d'Aix: « Nul pays dans le monde ne nourrit plus que la France des hommes audacieux et intrépides dans les combats. »²⁰⁸ Les Byzantins, cependant, représentaient l'antithèse d'un tel idéal: ils ne reflétaient pas les qualités propres au chevalier franc, notamment le courage à la guerre, la capacité à surmonter les privations, de même que le sens de la gloire et du sacrifice. Prônant davantage l'aptitude intellectuelle, les Byzantins étaient davantage perçus comme des bibliophiles que des guerriers valeureux.²⁰⁹ Nicétas Choniatès reconnaît par ailleurs cette perception que les Latins avaient des siens lorsqu'il décrit un épisode où les croisés avaient cherché à ridiculiser publiquement les Grecs en imitant leur manie à constamment écrire dans des livres, comme s'ils eussent tous été des secrétaires.²¹⁰ L'intellectualisme byzantin était pour les Latins une attestation du caractère peu belliqueux des Grecs; et bien que ceux-ci se voulussent plus rusés à la guerre, les armées latines parvenaient toujours à déjouer leurs stratagèmes et à les vaincre.²¹¹ Il y a même des instances dans certains récits des croisades où les Latins prétendaient que les Byzantins étaient eux-mêmes conscients de leur manque de qualités guerrières.²¹² Une telle affirmation se veut certes prétentieuse, mais nous pouvons tout de même la nuancer selon l'idée que les Byzantins semblaient être conscients que les Latins les percevaient ainsi, une offense à laquelle ils ne s'empêchaient généralement pas de répliquer.²¹³

Le facteur le plus frappant qui corroborait l'opinion des croisés était la présence de mercenaires dans l'armée byzantine, que plusieurs chroniqueurs qualifiaient de démesurée. Au cours des XI^e et XII^e siècles, en effet, l'armée byzantine était devenue de plus en plus multiethnique dans le but de pallier un manque de ressources militaires dans l'empire; les empereurs de l'époque avaient particulièrement fait recours aux services de mercenaires étrangers, provenant de nations fort diverses, bien que les Latins en constituassent

²⁰⁸ *nulla plaga mundi ante Galliam audaciores et in bello promptiores nutriat.*; ALBERT D'AIX, IV, 28, p. 408; trad. F. Guizot, *Histoire des faits et gestes dans les régions d'Outre-mer*, Paris, J.-L.-J. Brière, Mémoires relatifs à l'histoire de France, t. 20-21, 1825, vol. 1, p. 226.

²⁰⁹ Non pas que l'intelligence et le savoir érudit étaient des caractéristiques féminisantes, mais plutôt considérés comme suspects et moins valeureux que les prouesses militaires du guerrier.; M. BENNETT, « Virile Latins, Effeminate Greeks and Strong Women: Gender Definitions on Crusade », dans S. B. Edgington et S. Lambert, éd., *Gendering the Crusades*, Cardiff, University of Wales Press, 2001, p. 18.

²¹⁰ οἱ δὲ γραφέας δόνακας καὶ δοχεῖα μέλανος φέροντες τόμοις τὴν χεῖρα ἐδίδοσαν, ὡς γραμματέας ἡμᾶς τωθάζοντες.; NICÉTAS CHONIATÈS, IX, p. 594.

²¹¹ Guillaume de Pouille affirmait qu'il était possible de vaincre les Grecs malgré leurs stratagèmes.; GUILLAUME DE POUILLE, *La geste de Robert Guiscard*, éd. et trad. M. Mathieu, Palerme, Istituto Siciliano di Studi Bizantini e Neoellenici, 1961, I, vv. 268-278, p. 113.

²¹² *quod cum Latini scientia pariter et armis floreat, illi se prorsus inscios et imbelles conspiciunt*; ITINERARIUM PEREGRINORUM (IP2), I, 21, p. 45.

²¹³ Voir par exemple les commentaires de NICÉTAS CHONIATÈS, II, pp. 75-76 et IV, pp. 297-298.

certainement une partie importante.²¹⁴ D'un point de vue occidental, toutefois, les proportions considérables d'étrangers dans l'armée byzantine étaient étonnantes. Les chroniqueurs de la première croisade ont souligné plus d'une fois la présence de mercenaires parmi les troupes impériales, d'autant plus que certains contingents étaient composés de Turcoples ou de Petchenègues, donc de musulmans et d'ennemis de la chrétienté.²¹⁵ Or, la présence de tant de troupes étrangères indiquait aux croisés le manque d'ardeur guerrière des Grecs, qui n'étaient pas en mesure de se défendre eux-mêmes et qui devaient recourir à des forces extérieures pour se protéger. Plusieurs auteurs du XII^e siècle commentèrent ce fait, dont le voyageur juif Benjamin de Tudèle qui prétendit que les Grecs étaient trop lâches pour mener eux-mêmes leurs guerres:

[Les Grecs] engagent des mercenaires de toutes les nations qu'ils appellent « barbares » pour faire la guerre au roi Massoud, roi des Togarma appelés Turcs, car ils n'ont pas le cœur à la guerre. Ils sont considérés comme des femmes qui n'ont pas la force pour arrêter l'ennemi.²¹⁶

Les croisés craignaient par ailleurs d'être considérés comme des mercenaires des Byzantins, refusant d'assumer le danger au profit de ceux qui n'étaient pas assez hardis pour guerroyer eux-mêmes. Ce problème particulier survint dès la première croisade, lorsque l'empereur obtint des croisés qu'ils fassent la guerre contre les Turcs pour son bénéfice, gardant les butins de guerre pour lui et n'en redistribuant qu'une partie aux armées occidentales.²¹⁷ Guillaume de Tyr et Robert de Clari affirmaient même que les empereurs byzantins, conscients que les Grecs étaient mous et efféminés, préféraient la fidélité et le courage des Latins et confiaient à eux seuls la responsabilité des tâches importantes.²¹⁸ C'est un fait que Gautier Map déplora, notamment lorsque les empereurs faisaient appel aux services des Latins dans le but de les exposer aux dangers qu'ils n'étaient eux-mêmes pas en mesure d'assumer.²¹⁹

²¹⁴ M. ANGOLD, *The Byzantine Empire 1025-1204...*, pp. 131 et 149; A. P. KAZHDAN et A. W. EPSTEIN, *Change in Byzantine culture...*, p. 173.

²¹⁵ *iniquus imperator Alexius imperavit Turcopolis et Pincinatis invadere illos et occidere.*; GESTA FRANCORUM, I, 3, p. 16; PIERRE TUDEBODE, *Historia de Hierosolymitano Itinere*, éd. J. H. Hill et L. L. Hill, Paris, Paul Geuthner, 1977, II, p. 38; RAYMOND D'AGUILERS, *Le "Liber" de Raymond d'Aguilers*, éd. J. H. Hill et L. L. Hill, Paris, Paul Geuthner, 1969, II, p. 39 et IV, p. 43; ROBERT LE MOINE, II, 8, p. 743 et II, 14, p. 746.

²¹⁶ Comme quoi l'idée que les Grecs étaient efféminés en raison d'un manque d'ardeur guerrière était bien généralisée en Europe vers la fin du XII^e siècle. BENJAMIN DE TUDELE, « Récits de voyages hébraïques au Moyen Âge », trad. J. Shatzmiller, dans D. Régner-Bohler, dir., *Croisades et pèlerinages: récits, chroniques et voyages en Terre Sainte XII^e-XVI^e siècle*, Paris, Robert Laffont, 1997, p. 1311.

²¹⁷ M. BENNETT, « Virile Latins, Effeminate Greeks... », p. 18.

²¹⁸ GUILLAUME DE TYR, XXII, 10, pp. 1019-1020; ROBERT DE CLARI, xviii, pp. 137-139.

²¹⁹ *pro ipsis scilicet periculis obiciendos*; GAUTIER MAP, *De nugis curialium*, éd. M. R. James, Oxford, Clarendon Press, 1983, II, 18, p. 175.

Les Latins dénonçaient également les stratagèmes byzantins, tels que les embuscades et les ruses, comme des tactiques lâches et indignes du chevalier. Prônant le combat loyal et équitable, la chevalerie s'opposait aux pratiques visant à fondre sur l'ennemi par surprise, ou encore à feindre une retraite afin d'exploiter les vulnérabilités de l'adversaire. Les Turcs seldjoukides s'étaient montrés particulièrement adeptes de ces manœuvres lors de la première croisade, au désarroi des croisés qui considéraient leurs fuites simulées comme un acte de couardise.²²⁰ Quelques années plus tard, Gautier le Chancelier en vint à reconnaître le génie de ces tactiques musulmanes, mais insistait toujours sur le fait qu'elles étaient peu dignes d'un chevalier.²²¹ Pour les Byzantins, cependant, de telles pratiques s'avéraient être une façon de pallier leurs ressources militaires restreintes et les forces hostiles qui les assaillaient parfois sur plusieurs fronts; dans de tels contextes, les combats rapprochés, qui se soldaient souvent par de lourdes pertes humaines, étaient à éviter.²²² Ce fut notamment la politique d'Alexis Comnène: après avoir essuyé de nombreux revers contre Robert Guiscard sur le champ de bataille, Alexis avait adopté des tactiques empruntées aux Turcs pour désormais prendre les Normands en embuscade ou encore assaillir leurs montures de flèches avant le combat.²²³ Bien entendu, une telle stratégie aurait forcément suscité l'indignation des Normands, car le fait de s'en prendre aux chevaux dans les combats était perçu comme un acte déplorable et pour tout dire perfide.²²⁴ Les premiers croisés, quant à eux, furent confrontés à d'autres stratagèmes considérés comme ignobles, tels que les attaques nocturnes et les tirs d'archers invisibles, retranchés dans des endroits cachés.²²⁵ Devant de telles tactiques, plus d'un chroniqueur se résigna à constater que les Grecs préféraient combattre au moyen d'artifices et non pas par les armes.²²⁶

L'emploi des flèches par les Byzantins était particulièrement dénoncé par les croisés, car il empêchait le combat corps à corps, seul moyen de mesurer la force physique et la valeur d'un chevalier. En effet, l'idéal chevaleresque impliquait qu'il était lâche d'attaquer à distance ou en retrait, sans se montrer à l'ennemi. Or, bien que les archers

²²⁰ J. FLORI, « Chevalerie chrétienne et cavalerie musulmane: deux conceptions du combat chevaleresque vers 1100 », dans *Le monde des héros dans la culture médiévale*, Reineke-Verlag Greifswald, 1994, pp. 99-113.

²²¹ GAUTIER LE CHANCELIER, « Bella Antiochena », *RHC, Hist. Occ.*, V, 1895, II, 2, pp. 102-103.

²²² J. HALDON, « *Blood and Ink: Some Observations on Byzantine Attitudes Towards Warfare and Diplomacy* », dans J. Shepard et S. Franklin, éd., *Byzantine diplomacy: Papers from the Twenty-fourth Spring Symposium of Byzantine Studies*, Aldershot, Variorum, 1992, p. 285; J. Shepard, « Information, Disinformation... », pp. 235-236.

²²³ M. ANGOLD, *The Byzantine Empire 1025-1204...*, p. 131.

²²⁴ Voir à ce sujet ANNE COMNÈNE, V, vi, 2-3, pp. 28-29.

²²⁵ *Invadunt per occulta trucidant, in nemoribus in vicis remotis a castris que poterant per noctem furabantur*; RAYMOND D'AGUILERS, I, p. 18; RAOUL DE CAEN, IV, pp. 607-608.

²²⁶ Voir notamment l'ITINERARIUM PEREGRINORUM (IP2), I, 21, p. 46 : *Quod si Graeci militia quaeritur; arte, non armis dimicat.*

détinssent une fonction essentielle dans les armées médiévales, l'emploi excessif de flèches, surtout lorsqu'il se faisait aux dépens du combat rapproché, pouvait être considéré comme déloyal. Albert d'Aix et Guillaume de Malmesbury, par exemple, associaient souvent la perfidie des Turcs à leur usage systématique des flèches.²²⁷ Le chevalier se devait en fait de recourir à ses armes traditionnelles, telles la lance et l'épée, par lesquelles il se distinguait à la guerre.²²⁸ Bien évidemment, les chroniqueurs n'associaient jamais de telles armes aux Byzantins dans les récits des croisades. Plutôt, Odon de Deuil affirma qu'à la guerre, les Grecs employaient leurs arcs, « car ce sont là leurs armes. »²²⁹ Albert d'Aix reconnut pareillement que l'usage des flèches était le propre des Turcoples, des Petchenègues, des Coumans, des Bulgares et des Grecs.²³⁰ Cette énumération nous porte par ailleurs à souligner que les Byzantins n'étaient pas les seuls à dépendre des archers, de sorte que les croisés auraient pu à l'occasion confondre les troupes impériales avec les mercenaires qui étaient à la solde de l'empereur. Les mercenaires étrangers, en effet, conservaient leurs traditions militaires même s'ils étaient au service des Byzantins et il n'est pas exclu que les embuscades et l'emploi des flèches des Petchenègues ou des Turcoples aient pu être perçus comme une pratique unanime à tous les Grecs.²³¹ Quoiqu'il en soit, l'emploi des flèches est généralement attesté dans les sources byzantines et ne constitue pas une exception à ce que les croisés auraient pu remarquer. Ce qui paraît plus certain, toutefois, était la condamnation générale que cette arme suscitait en Europe, notamment dans les instances religieuses: en 1139, le second concile du Latran avait proscrit l'usage de l'arbalète, de même que celui de l'arc, dans toutes les guerres entre chrétiens; cette ordonnance avait par ailleurs été devancée par Urbain II qui, en 1096-1097

²²⁷ *fallaci Turcorum sagitta*; ALBERT D'AIX, IV, 28, p. 408. *Sed pulsus loco longe tendit neruos et permittit uulnera uentis; et quoniam habet tela mortifero suco ebria, in homine quem percutit non uirtus sed uirus mortem facit.*; GUILLAUME DE MALMESBURY, IV, 347, pp. 600 et 602. Voir également l'ITINERARIUM PEREGRINORUM (IP2), I, 23, p. 50: *Porro, marte propinquo congregi et manum conferre summopere uitant; et minus tela conjiunt, quibus non minor gloria fugere quam fugare.* Or, de telles remarques ne sont guère surprenantes considérant la menace importante que posaient les archers turcs, surtout lorsqu'ils étaient montés à cheval; C. R. BOWLUS, « Tactical and Strategic Weaknesses of Horse Archers on the Eve of the First Crusade », dans M. Balard, dir., *Autour de la Première Croisade*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1996, p. 160.

²²⁸ Gautier le Chancelier souligne ce fait à quelques reprises: *fractis lanceis, quantocius nudatis ensibus circa tempora, accedamus uicinius*; GAUTIER LE CHANCELIER, I, 6, p. 92; I, 6, p. 93; II, 2, pp. 102-103.

²²⁹ *haec enim sunt arma eorum*; ODON DE DEUIL, III, p. 36.

²³⁰ ALBERT D'AIX, IV, 40, p. 417.

²³¹ Au sujet des coutumes militaires des Turcoples, voir A. SAVVIDES, « Late Byzantine and Western Historiographers on Turkish Mercenaries in Greek and Latin Armies: the Turcoples/Tourkopouloi », dans R. Beaton et C. Roueché, édés., *The Making of Byzantine History: Studies Dedicated to Donald M. Nicol*, Aldershot, Variorum, 1993, pp. 123-124; C. R. BOWLUS, « Tactical and Strategic Weaknesses of Horse Archers... », p. 160.

déjà, avait fait une déclaration semblable.²³² Bref, pour les chroniqueurs ecclésiastiques surtout, l'usage répété des flèches par les Byzantins ne pouvait être autrement que mal vu.

Dans la perspective des croisés, le bilan des capacités militaires des Byzantins se voulait somme toute affligeant. Les prochains chapitres nous permettront d'ailleurs d'établir que l'idée de la couardise des Grecs était récurrente dans l'historiographie des croisades. Leur emploi de mercenaires et de stratagèmes pour les moins douteux confirmait également, aux yeux des Latins, le manque de valeur guerrière des chrétiens orientaux et confirmait à bien des égards la situation précaire dans laquelle se trouvait l'empire au moment de la première croisade. En effet, l'appel à l'aide d'Alexis aux seigneurs d'Occident semblait démontrer l'incapacité des Byzantins de défendre leur empire, voire même, à la lumière de leurs bévues, le fait qu'ils étaient devenus indignes de le posséder. Selon Guillaume de Pouille, la décadence des Byzantins expliquait pourquoi ils avaient perdu l'Asie mineure en 1071 aux mains des Turcs, « parce qu'ils négligeaient la guerre, menaient une vie oisive, et, pris aux vains attraits de la mollesse, se déshonoraient par une inertie honteuse. »²³³ La protection de la chrétienté orientale ne pouvait désormais plus être confiée aux Byzantins, leurs territoires étant en perpétuel danger d'être conquis par l'infidèle. Il en était de même de leur légitimité à occuper l'empire, comme le démontraient les incidents entourant la suzeraineté byzantine sur Édesse et Antioche, de même que les justificatifs employés plus tard pour légitimer la prise de Constantinople. Byzance, en raison du caractère efféminé des Grecs, se devait un jour d'être sous le contrôle des Latins.

ii- Décadence morale

Outre les considérations militaires du caractère efféminé des Byzantins, il était également question dans les chroniques de la décadence morale de leur civilisation. Le raffinement excessif de leur empire et de leurs mœurs, de même que l'opulence qui ennoblissait leur capitale, conféraient aux Byzantins une image de mollesse et d'oisiveté qui se traduisait pour tout dire par une absence de virilité. En effet, les préceptes occidentaux voulaient que le confort menât à une vie aisée, qui à son tour retirait à un individu son ardeur et sa disposition à faire la guerre. La richesse, bien que convoitée par la

²³² P. CONTAMINE, *La guerre au Moyen Âge*, Paris, Presses universitaires de France, 1986 (1980), p. 166. Voir également V. SERDON et P. CONTAMINE, *Armes du diable: Arcs et arbalètes au Moyen Âge*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2005, 335 p.

²³³ *Quorum dominatio Graecis perniciose fuit, quia bellis otia semper postpositis studere sequi, luxusque dolosi illecebris captos foedarat inertia turpis*; GUILLAUME DE POUILLE, III, vv. 1-6, p. 165; J.-C. PAYEN, « L'image du Grec dans la chronique normande... », pp. 274-275; M. BENNETT, « Virile Latins, Effeminate Greeks... », p. 18.

noblesse européenne, ne devait jamais mener à une vie dissolue; c'est pourquoi Raoul de Caen insista sur le fait que Tancrède n'avait jamais été entraîné à la mollesse en raison de ses richesses paternelles, puisque sa réputation guerrière en dépendait.²³⁴ Or, les Grecs, parce qu'ils étaient accoutumés au luxe et à la richesse, étaient généralement considérés par les chroniqueurs latins comme les plus paresseux de tous les peuples.²³⁵ De plus, le fait que leur pouvoir fût redevable à leurs richesses et non pas à la force de leur bras était méprisable, car le prestige de la noblesse ne devait pas se fonder uniquement sur la fortune, mais également sur le mérite du guerrier. Les richesses de Constantinople, bien qu'enviables, suscitaient par conséquent un dilemme moral et s'avéraient au bout du compte peu recommandables. Selon la *Saga de Sigurd Jorsalafara*, le roi de Norvège, au retour de la croisade vers 1110, se montra justement réticent aux trésors byzantins; ceux-ci étaient selon lui moralement méprisables, car un souverain devait tenir son pouvoir de son épée et non de sa fortune.²³⁶ Bien qu'idéalisée, cette opinion reflète bien celle des chroniqueurs des croisades, et cela même si les seigneurs croisés n'avaient pas toujours fait preuve d'autant de retenue. En effet, en raison de leurs richesses, les Byzantins avaient sombré dans l'avarice et l'arrogance, deux péchés contre lesquels le clergé occidental mettait constamment en garde les chevaliers.²³⁷

La décadence n'était pas le propre des Byzantins seulement, mais bien de tout l'Orient fastueux et opulent. Depuis l'Antiquité, l'Occident avait toujours constaté le raffinement et la volupté des civilisations orientales, et l'idée fut particulièrement marquée dans les mentalités européennes lors des croisades.²³⁸ Tout comme Byzance, les civilisations musulmanes bénéficiaient de la prospérité orientale, qui trahissait leur mollesse et leur oisiveté. Ordéric Vital constata même que les armées turques avaient l'habitude de se déplacer avec toutes leurs richesses, afin de ne manquer d'aucun luxe ni de confort en campagne militaire, comme s'ils étaient dans leur maison.²³⁹ Les Fatimides, pareillement, étaient constamment qualifiés « d'Égyptiens vils et efféminés », car ils vivaient dans l'opulence et n'avaient aucun penchant pour la vie militaire.²⁴⁰ Il en était de même pour les Latins qui s'étaient installés en Orient et qui y vivaient depuis deux ou trois

²³⁴ *Ipsium nec paternae opes ad lasciviam...*; RAOUL DE CAEN, I, p. 605.

²³⁵ Voir par exemple GUIBERT DE NOGENT, III, 4, p. 142: *quod per Greculos istos, omnium inertissimos.*

²³⁶ A. DUCCELLIER, « Une mythologie urbaine... », pp. 407 et 412; J. P. A. VAN DER VIN, *Travellers to Greece and Constantinople...*, vol. 2, pp. 515-517.

²³⁷ B. HAMILTON, *Religion in the Medieval West*, pp. 132-135.

²³⁸ B. ISAAC, « Orientals and Jews in the *Historia Augusta*: Fourth-Century Prejudice and Stereotypes », dans *The Near East under Roman Rule: Selected Papers*, Leiden, Brill, 1998, p. 270.

²³⁹ *ut enormitate gazarum uisa cunctis terrori existerent, ad extremum uero ut ubique tam domi quam militiae omnigenis delectationibus abundarent*; ORDÉRIC VITAL, X, 20, p. 336.

²⁴⁰ *Egyptiis vilibus et effeminatis*; GUILLAUME DE TYR, XIX, 25, p. 898; XX, 4, p. 915.

générations: charmés par les attraits d'une vie relâchée et condamnés aux vicissitudes de la fortune, les Poulains, tels qu'ils étaient surnommés, étaient perçus par leurs confrères occidentaux comme des êtres décadents et efféminés, exposés aux pires péchés.²⁴¹ En effet, les coutumes orientales les avaient rendus lascifs et victimes de pratiques condamnées par l'Église, telles que l'ivrognerie, la gourmandise, la paresse, le libertinage et, à la limite, une certaine disposition à la débauche. Pour éviter l'anachronisme, il importe de souligner que l'accusation d'homosexualité n'est jamais mentionnée explicitement dans les chroniques, mais il reste que les chroniqueurs critiquaient généralement la tenue vestimentaire des Orientaux, qui était disposée au superflu et aux parures « efféminées », voire même à la débauche. La sensualité qui était le propre des Orientaux se voulait par conséquent un bouleversement de la norme établie, accessible au désordre qu'entraînait l'acte homosexuel. L'homosexualité et le caractère efféminé d'un individu étaient en fait tous deux associés à la perte de contrôle que dénotait l'absence de virilité; ils étaient parfois confondus dans les textes médiévaux et réprouvés parce qu'ils échappaient à la raison et à la tempérance innée de l'homme.²⁴² Là s'arrêtaient toutefois les ressemblances entre ces deux notions. Il est primordial de préciser que les Byzantins n'étaient pas automatiquement accusés de sodomie en raison de leur caractère efféminé, d'autant plus que les chroniques des croisades n'y font aucune allusion directe. Il y a effectivement danger d'attribuer un tel raisonnement à la période médiévale; les spécialistes de la question ne cessent d'ailleurs de mettre l'historien en garde contre l'idée de situer dans le passé notre conception moderne de l'homosexualité.²⁴³ Pourtant, certains médiévistes ont tout de même fait allusion à une accusation d'homosexualité envers les Grecs dans les récits occidentaux, sans toutefois être en mesure de fournir des preuves explicites et concluantes.²⁴⁴ Nous préférons donc faire preuve de prudence à cet effet et ne point tenter de dégager dans les textes des imputations qui ne s'y expriment guère.

²⁴¹ Pour la représentation des Poulains chez les Occidentaux, voir M. R. MORGAN, « The Meanings of Old French *polain*, Latin *pullanus* », *Medium Aevum*, 48, 1979, pp. 40-54.

²⁴² À ce sujet, voir la discussion de G. EPP, « The Vicious Guise: Effeminacy, Sodomy... », pp. 304, 307 et 310. Pour les chroniqueurs des croisades, voir en particulier ORDÉRIC VITAL, VIII, 10, p. 188.

²⁴³ M. FOUCAULT, *Histoire de la sexualité. Vol. 1: La volonté de savoir*, Paris, Gallimard, 1976, p. 59. J. FLORI, *Pierre l'Ermite...*, p. 206. Voir également: J. BOSWELL, *Les unions du même sexe dans l'Europe antique et médiévale*, trad. O. Demange, Paris, Fayard, 1996, 540 p.; *Christianisme, tolérance sociale et homosexualité. Les homosexuels en Europe occidentale des débuts de l'ère chrétienne au XIVe siècle*, trad. A. Tachet, Paris, Gallimard, 1985, 521 p.

²⁴⁴ J.-C. PAYEN, « L'image du Grec dans la chronique normande... », p. 274, qui propose que le terme *feminaeus* attribué aux Grecs était possiblement une « sévère accusation d'homosexualité ». Comme le constata J. FLORI, *Pierre l'Ermite...*, p. 223, il est vrai que les Byzantins accusaient parfois les musulmans de décadence sexuelle (ANNE COMNÈNE, X, 5, 7, p. 208); néanmoins, de telles références ne sont pas possibles pour ce qui a trait de l'image des Grecs par les croisés.

Malgré notre réserve, il y avait tout de même des caractéristiques de la société byzantine qui s'avéraient choquantes pour les Latins et qui perturbaient l'ordre établi de la distinction des sexes. Bien que ce ne fût pas une preuve d'homosexualité, la présence d'eunuques à Byzance était clairement dérangeante pour les croisés.²⁴⁵ Les eunuques, en effet, étaient plutôt rares en Occident: leur existence se limitait aux endroits du pourtour méditerranéen contrôlés autrefois par Byzance et l'Islam, ou encore aux rares sociétés de l'Europe médiévale où la castration pouvait constituer un châtement pour des crimes sexuels ou politiques.²⁴⁶ En Orient, toutefois, leur existence n'était pas limitée aux exclus et aux condamnés, mais remplissait dans certaines cultures un besoin sociopolitique bien précis, voire primordial.²⁴⁷ Comme l'ont remarqué les croisés, l'eunuchisme était fort répandu en Orient: Foucher de Chartres considérait qu'il y avait vingt mille eunuques à Byzance, tandis qu'Ordéric Vital constatait leur présence également chez les Turcs.²⁴⁸ Les eunuques détenaient généralement à la cour des souverains des rôles cérémoniaux et administratifs, puisqu'ils ne présentaient pas de menace politique ou dynastique au pouvoir régnant; d'autres fois ils étaient voués à des rôles religieux, en raison de l'ascétisme qui leur était propre. Les Byzantins leur attribuaient parfois même des fonctions militaires et il y avait des instances où le commandement d'une armée pouvait même être confié à des eunuques. Cette tendance a toutefois eu tendance à s'estomper au XII^e siècle sous les dynasties des Comnène et des Ange.²⁴⁹ À cet effet, seuls quelques exemples isolés peuvent être signalés dans les sources: selon Anne Comnène, Alexis I^{er} envoya un certain eunuque nommé Eustathe en tant que *δρουγγάριος* (commandant) de la flotte impériale pour défendre le port de Kourikos lorsqu'il fut attaqué par Bohémond en 1099.²⁵⁰ Nicétas Choniatès, quant à lui, affirma que Nicéphore, un eunuque qui servait de *παρακοιμωμένος* (garde du corps) pour Andronic I^{er}, fut confié le commandement du quart de l'armée impériale dans une campagne contre les Latins, tandis qu'Alexis III envoya Jean

²⁴⁵ K. Ringrose met également en garde le lecteur sur l'idée de voir chez les eunuques une nuance d'homosexualité: K. RINGROSE, *The Perfect Servant: Eunuchs and the Social Construction of Gender in Byzantium*, Chicago, University of Chicago Press, 2003, pp. 21-22.

²⁴⁶ Cette pratique était plus courante chez les Normands, pour qui la castration et l'aveuglement servaient parfois de châtement aux condamnés politiques. À ce sujet, voir K. VAN EICKELS, « Gendered Violence: Castration and Blinding... », pp. 1-15. Pour la présence des eunuques en Occident: K. RINGROSE, *The Perfect Servant...*, pp. 8-9.

²⁴⁷ Parmi les ouvrages récents sur le rôle des eunuques à Byzance et dans les sociétés antiques, voir K. RINGROSE, *The Perfect Servant...*, 295 p.; S. TOUGHER, éd., *Eunuchs in Antiquity and Beyond*, Londres, Classical Press of Wales, 2002, 269 p.; M. S. KUEFLER, *The Manly Eunuch. Masculinity, Gender Ambiguity, and Christian Ideology in Late Antiquity*, Chicago, University of Chicago Press, 2001, 408 p.

²⁴⁸ *Habentur ibi, ut arbitror, fere viginti millia spadones in habitatione assidua.*; FOUCHER DE CHARTRES, I, 9, p. 331; ORDÉRIC VITAL, X, 20, p. 336.

²⁴⁹ K. RINGROSE, *The Perfect Servant...*, p. 141.

²⁵⁰ ANNE COMNÈNE, XI, x, 9, pp. 45-46.

Ionopolitès, également παρακοιμωμένος, pour éliminer la menace du faux Alexis en 1195.²⁵¹

Bien que les chroniqueurs des croisades ne fissent pas mention de ces exceptions dans leurs récits, nous ne saurions douter que les croisés eussent été surpris de voir des eunuques diriger des armées et, par la fait même, occuper des hauts postes dans l'administration impériale. L'eunuchisme, en effet, suscitait un malaise chez les Occidentaux qui y voyaient une aberration à la fois naturelle et sociale. Dans le premier cas, les eunuques étaient des êtres créés « artificiellement » en dehors de, voir même *au-delà de*, l'ordre naturel des sexes.²⁵² L'Église romaine avait par conséquent condamné cette forme de mutilation physique sous prétexte qu'elle bafouait les catégorisations naturelles de la société: les différences et les rôles qui distinguaient l'homme et la femme au Moyen Âge étaient après tout bien définis et, bien qu'il fût admis que le clergé formait un troisième genre, l'existence des eunuques posait un problème théorique qui risquait de bouleverser les conventions établies.²⁵³ Le problème, en revanche, était autre que simplement biologique: la transformation physiologique de l'eunuque décidait également de sa moralité, selon le principe médiéval que l'apparence physique était un indicateur du tempérament d'un individu.²⁵⁴ En effet, la perte des testicules indiquait que l'eunuque avait été dépourvu de sa virilité et, par conséquent, des attributs masculins qui lui permettaient de contrôler ses émotions et ses pulsions. Les Byzantins eux-mêmes croyaient que les eunuques étaient souvent portés à verser des larmes, une conséquence inhérente et biologique d'avoir perdu leur disposition masculine à la discipline de soi.²⁵⁵ Les eunuques étaient donc efféminés, comme le constata même le chroniqueur byzantin Jean Skylitzès à la fin du XI^e siècle.²⁵⁶ Dans un traité faisant l'apologie des eunuques, Théophylacte d'Ochrida souligna, quant à lui, la croyance populaire selon laquelle les eunuques devenaient moralement faibles en raison de leur castration.²⁵⁷

²⁵¹ NICÉTAS CHONIATÈS, II, p. 318 et VI, p. 461.

²⁵² K. RINGROSE, *The Perfect Servant...*, p. 35.

²⁵³ L'Église byzantine avait adopté au départ la même politique que l'Église romaine, bien qu'avec moins de succès. K. RINGROSE, *The Perfect Servant...*, pp. 11-12. Pour ce qui a trait de l'existence d'un troisième genre, voir G. Duby, *Les trois ordres ou l'Imaginaire du féodalisme*, Paris, Gallimard, 1978, p. 240. A. PUTTER, « Travestite Knights in Medieval Life and Literature », dans *Becoming Male in the Middle Ages...*, p. 281.

²⁵⁴ Une laideur physique pouvait en effet répondre à une laideur morale; J. COCHEYRAS, « Le sens du terme 'félon' dans la *Chanson de Roland* et le *Tristan* de Béroul », dans M. Faure, éd., *Félonie, trahison, reniements...*, p. 53.

²⁵⁵ K. RINGROSE, *The Perfect Servant...*, p. 23.

²⁵⁶ Skylitzès employa le qualificatif *θηλυδρίας* à l'égard des eunuques; JEAN SKYLITZÈS, *Ioannes Scylitzes: Synopsis historiarum*, éd. H. Thurn, Berlin, De Gruyter, 1973, p. 245.

²⁵⁷ THÉOPHYLACTE D'ACHRIDA, pp. 289-331, en particulier p. 293.

Or, il va de soi que les Latins partageaient l'avis des Byzantins selon les mêmes principes. Dans le contexte socioculturel du monde féodal, néanmoins, des considérations aristocratiques et guerrières déterminaient également le caractère efféminé et l'invalidité sociale de l'eunuque. En effet, la tradition germanique situait le siège de la virilité et le symbole de l'honneur dans l'appareil génital; le prestige d'un homme résidait donc dans sa puissance reproductrice, qui lui permettait de transmettre honneur et notoriété à sa progéniture.²⁵⁸ Pour la noblesse européenne, un homme castré était théoriquement un homme sans honneur, puisqu'il avait perdu sa capacité de le transmettre. Jacques de Vitry considérait dans cette optique que « les eunuques, qui manquent absolument de barbe, sont tenus pour des êtres dépourvus de noblesse et entièrement efféminés ». ²⁵⁹ De plus, l'eunuque avait non seulement perdu sa raison d'être sociale, mais également toute capacité militaire. C'est pourquoi Guibert de Nogent se montra scandalisé à l'idée que les Byzantins puissent castrer leurs concitoyens. Selon lui, un tel geste expliquait le manque de guerriers chez les Grecs, qui étaient désormais contraints de faire appel à des mercenaires étrangers. Ainsi, Guibert se fit l'écho d'une ordonnance d'Alexis Comnène, pourtant fautive, à l'égard des familles nombreuses de l'empire:

Lorsqu'il y avait plus plusieurs fils, l'empereur avait décrété que l'un d'eux serait réduit à l'état d'eunuque: privés de leur virilité, ces mâles étaient devenus lâches et efféminés, désormais incapables de servir dans l'armée; ils avaient subi le tort suprême de perdre la capacité de procréer et de contribuer plus tard, par leurs enfants, à la défense contre les ennemis. Ainsi, celui qui avait rejeté les siens fut-il par la suite justement contraint de rechercher des étrangers.²⁶⁰

L'existence des eunuques était donc associée au manque de ressources militaires de l'empire et témoignait du même coup de l'incapacité des Byzantins d'assurer leur propre défense; elle était donc une preuve définitive et incontestable de leur caractère efféminé, résumant en un seul concept toutes les accusations que les Latins pouvaient proférer à l'endroit des Grecs. Sauf Odon Deuil, qui admirait la beauté de leurs voix dans les cérémonies religieuses,²⁶¹ les chroniqueurs des croisades étaient généralement unanimes à

²⁵⁸ N. GRADOWICZ-PANCER, « 'L'honneur oblige'... », p. 281.

²⁵⁹ *Sicut autem apud Latinos Eunuchi, qui barba penitus caret, indecentes et quasi effaeminati censentur.*; JACQUES DE VITRY, *Historia Orientalis*, éd. F. Moschus, Farnborough, Gregg, 1971 (1597), lxxv, p. 137; trad. F. Guizot, *Histoire des croisades*, Paris, J.-L.-J. Brière, Mémoires relatifs à l'histoire de France, t. 22, 1825, pp. 141-142.

²⁶⁰ *Quod de pluribus filiis unum eunuchizari, data precepti auctoritate, mandaverit et corpora marium ademptis virilibus enervia ac effeminata reddiderit, quae usibus militiae iam non habeantur utilia, immo ad detrimenti cumulum abscidatur in ipsis propago futura, cuius incrementis sperari valerent contra hostes auxilia*; GUIBERT DE NOGENT, I, 5, p. 104.

²⁶¹ *Voces enim mixte, robustior cum gracili, eunuca videlicet cum virili – erat enim eunuchi multi illorum – Francorum animos demulcebant*; ODON DE DEUIL, IV, p. 46.

l'égard des eunuques: ils étaient des êtres horribles et anormaux dont il fallait se méfier. Matthieu Paris, notamment, les compara à de « vieux masques », une constatation des particularités physiques engendrées par l'eunuchisme, notamment d'avoir une peau lisse et une apparence pour le moins inhabituelle.²⁶² Que les Byzantins aient pu « créer » de tels êtres témoignait non seulement de leur propre atrocité, mais également de leur tendance à se complaire d'un tel caractère efféminé.

iii- Milieuthéorie ou « théorie du climat »

En dernier lieu, il y a un aspect que nous nous proposons d'aborder rapidement du fait qu'il est moins explicite dans les sources, mais qui a tout de même la particularité de proposer une explication *biologique* pour l'idée des Grecs efféminés. Il s'agit de la *milieuthéorie*, terme proposé autrefois par l'historiographie allemande et qui se veut en quelque sorte une « théorie du climat ».²⁶³ Cette théorie naturaliste, dont les origines remontaient à l'Antiquité, proposait une catégorisation des différents peuples ou ethnies selon l'influence des climats; ceux-ci étaient présumés agir sur les dispositions et les mœurs des peuples, pour ainsi expliquer leurs comportements différents. Hippocrate fut le premier à proposer cette idée et sa doctrine ne fut jamais sérieusement remise en doute avant le XVIII^e siècle.²⁶⁴ Selon lui, c'est la nature du climat qui déterminait l'humeur des peuples entre le nord et le sud, et qui expliquait pourquoi les Européens étaient plus belliqueux que les Asiatiques: l'Europe, en effet, était frappée des vicissitudes du climat, de sorte que ses habitants devaient assurer leur survie par la rigueur et la prouesse, tandis que l'Asie offrait un temps plus doux et plus docile, susceptible de rendre les gens plus oisifs et moins enclins au travail physique.²⁶⁵ Or, cette théorie fut reprise et développée par de nombreux penseurs de l'Antiquité, dont Hérodote et Aristote, et fit rapidement autorité en matière d'ethnologie.

²⁶² *vetulis larvis*; MATTHIEU PARIS, *Chronica Majora*, éd. H. R. Luard, Londres, *Rerum Britannicarum Medii Aevi Scriptores* (Rolls Series), 57, 1964 (1872-1883), vol. 3, p. 325. K. RINGROSE, *The Perfect Servant...*, pp. 6 et 16.

²⁶³ L'autorité sur cette question demeure E. HONIGMAN, *Die sieben Klimata und die 'poleis episèmoi'*, Heidelberg, C. Winter's Universitätsbuchhandlung, 1929, 247 p.

²⁶⁴ E. Littré dans HIPPOCRATE, *Les airs, les eaux et les lieux. Précédé du serment d'Hippocrate*, Paris, Arléa, 1995, pp. 41-42.

²⁶⁵ HIPPOCRATE, pp. 73-76 et 89-90.

Pour ce qui est de l'historiographie médiévale, la théorie naturaliste fut d'abord intégrée dans la littérature byzantine et plus tard dans la littérature occidentale.²⁶⁶ Georges Pachymérés, entre autres, en discutait toujours à la fin du XIII^e siècle:

En effet, les deux climats opposés de la terre, celui du nord et celui du sud, par l'effet de forces innées, agissent contradictoirement sur les dispositions du corps et de l'âme, comme aussi sur les tempéraments [...]; au nord, en effet, les animaux sont blancs, tandis qu'au sud ils sont noirs; les hommes du nord sont sans intelligence et sont d'ailleurs considérés comme à peine doués de raison: chez eux pas de sciences logiques, pas de connaissances naturelles, pas de savoir, pas de sagesse, pas de régime de vie ni de travaux d'art ni d'autres activités par quoi les hommes se distinguent des êtres sans raison; en revanche, ils ont des élans audacieux et prompts au combat, au point de s'élancer promptement sur qui les excite [...]. Au sud, c'est tout le contraire; ceux-là, en effet, sont par ailleurs bien doués et très intelligents et excellents dans la politique, les arts, les connaissances logiques et les décisions à prendre en chaque cas, mais ils sont lents dans l'effort et lâches dans les combats, ils vivent plutôt dans l'oisiveté, préférant avoir peu plutôt que beaucoup en s'affairant. Un naturaliste imputerait ces phénomènes au soleil, qui, en rayonnant d'un côté peu et pour peu de temps, ne réchauffe pas suffisamment le cerveau, d'où provient naturellement l'intelligence, mais qui, en durcissant la peau, donne la force aux membres, tandis que, en rayonnant davantage dans l'autre partie, il procure par sa chaleur l'intelligence, mais affaiblit la virilité de l'ensemble des membres corporels; la science naturelle enseigne en effet que les âmes changent avec les corps.²⁶⁷

Nous pourrions voir dans cet extrait la représentation que nous avons jusqu'à présent tenté d'exposer, à savoir que les hommes du nord étaient perçus comme forts, courageux et prompts à la guerre, alors que ceux du sud étaient plus intelligents et rusés, mais également plus paresseux et lâches dans les combats. La théorie naturaliste n'était par ailleurs pas circonscrite au seul monde byzantin, mais circulait également chez certains

²⁶⁶ Diverses études se sont penchées sur l'évolution de la *milieutheorie*. Pour les Romains, voir M. DUBUISSON, «La vision romaine de l'étranger...», p. 87. Pour les Byzantins, voir P. ANGELOV, «The Bulgarians Through the Eyes...», pp. 18-32; G. MAJESKA, «The Byzantines on the Slavs: on the Problem of Ethnic Stereotyping», *Acta Byzantina Fennica*, 9, 1997-1998, p. 75.; P. STEPHENSON, «Byzantine Conceptions of Otherness After the Annexation of Bulgaria (1018)», dans D. Smythe, dir., *Strangers to Themselves: the Byzantine Outsider*, Aldershot, Ashgate, 2000, p. 245; I. WHITAKER, «Late Classical and Early Medieval Accounts of the Lapps (Sami)», *Classica et Mediaevalia*, 34, 1983, pp. 283-303

²⁶⁷ Τὰ γὰρ ἀντικρὺ ἀλλήλων κλίματα τῆς γῆς, τὸ τε βόρειον καὶ τὸ νότιον, ἐμφύτοις τισι δυνάμεσιν ἐπὶ τε σωματικῇ καὶ ψυχικῇ διαθέσει ἀντιπεπόνθασιν [...]. βορείοις γὰρ τὰ ζῷα λελεύκωται, νοτίοις δὲ μεμελάνωται· ἄνθρωποι δὲ ἐν μὲν βορείοις ἀσύνετοι, ἄλλως καὶ μόλις λογικοὶ καταλαμβάνομενοι, ἐν οἷς οὐ λογικὰ ἐπιστήμια, οὐ μαθήματα φυσικά, οὐ γηῶσις, οὐ φρόνησις, οὐ περὶ τὸν βίον οἰκονομία καὶ τεχνῶν ἐργασίαι καὶ τᾶλλα οἷς τῶν ἀλόγων ἄνθρωποι διαστέλλονται, ὁρμὰς μὲντοι παραβόλους καὶ πρὸς μάχην ἐτοιμοὺς ἔχοντες [...]. Ἐν δὲ νοτίοις τούναντίον ἅπαν· ἐκεῖνοι γὰρ εὐφρεῖς μὲν ἄλλως καὶ ἄγαν συνετοὶ καὶ ἄριστοι τὰ ἐς πολιτείαν καὶ τέχνας καὶ λογικὰ μαθήματα καὶ βουλὰς ἐφ' ἑκάστω, νωθροὶ δὲ τὰ ἐς ὁρμὰς καὶ μαλακοὶ πρὸς μάχας καὶ ἀπραγμοσύνη μᾶλλον συζῶντες, ὀλίγα ἔχειν ἢ πολλὰ πολυπραγμονοῦντες αἰρούμενοι. Τούτων δὲ τὸν ἥλιον αἰτιάσασθαι ἂν τις φυσικευόμενος, τῷ μὲν ὀμιλεῖν ὀλίγα καὶ πρὸς ὀλίγον οὐ μετρίως θερμαίνοντα τὸν ἐγκέφαλον, ὅθεν καὶ ἡ εὐφροσύνη προσιγγνεσθαι πέφυκε, τὸ δὲρμα δὲ συμπιλοῦντα ἀπεργαζόμενον τοῖς μέλεσι τὴν στερρότητα, ἐπὶ δὲ θάτερα τῶν μερῶν τῷ ἐπὶ πλέον ὀμιλεῖν θερμαίνοντα μὲν εἰς εὐφροσύνην, ἐκλυτον δ' εἰς ἀνδρίαν ἀπεργαζόμενον τὴν ὀλομέλειαν τῶν σωμάτων· συμματατίθεσθαι γὰρ τοῖς σώμασι τὰς ψυχὰς ὁ φυσικὸς λόγος δίδωσι.; GEORGES PACHYMÉRÈS, *Relations historiques*, éd. et trad. A. Failler et V. Laurent, Paris, Les Belles Lettres, 1984-2000, III, 3, p. 237.

érudits occidentaux aux XII^e et XIII^e siècles, d'autant plus que certains auteurs classiques, dont Aristote, bénéficiaient d'un nouvel engouement à cette époque. Guillaume de Malmesbury, qui compose justement notre corpus de sources, aborda cette théorie pour expliquer les dispositions et les comportements des Turcs: ceux-ci étaient desséchés par le soleil, de telle sorte qu'ils avaient moins de sang dans les veines et étaient par conséquent inaptes à se montrer braves devant l'ennemi; les Européens, par opposition, se voulaient moins rationnels en raison de l'absence du soleil, mais plus hardis du fait qu'ils avaient plus de sang à dépenser.²⁶⁸ Or, si les Grecs étaient considérés comme efféminés tout comme les autres Orientaux, il nous importe de savoir si cette théorie s'appliquait également aux Byzantins et dans quelle mesure leur empire était considéré être en Europe ou en Asie.

À cet effet, les chroniqueurs des croisades s'entendaient généralement pour situer Constantinople dans une zone mitoyenne, où le climat était tempéré et équilibré. Guillaume de Malmesbury affirmait lui-même que la capitale byzantine avait été érigée entre l'Europe et l'Asie, dans un endroit où le sol était fertile et le climat tempéré afin que les hommes puissent y vivre en bonne santé.²⁶⁹ Il ne peut donc y être question de la *milietheorie*, selon laquelle les Byzantins auraient été efféminés en raison de l'emplacement géographique de leur empire. Néanmoins, nous ne pouvons complètement écarter cette théorie; les Grecs, en effet, étaient souvent confondus avec les peuples orientaux et dotés des mêmes attributs selon les chroniqueurs occidentaux. Bien qu'il nous paraisse clair que l'image des Grecs perfides et efféminés était avant tout imputable à un conflit de valeurs entre l'Orient et l'Occident chrétiens, il est tout aussi probable qu'elle ait été en partie tributaire d'une tradition littéraire imputable aux autorités classiques. Qui plus est, l'aspect biologique qui est propre au racisme, trop souvent écarté par les médiévistes comme anachronique, mérite d'être nuancé dans la perspective des croisades.²⁷⁰ Il n'est pas exclu, en effet, que la race, ou l'apparence physique fondée sur la couleur de la peau, ait été un critère de représentation chez les croisés. Foucher de Chartres et Guillaume de Malmesbury mentionnèrent un épisode après la prise de Jérusalem en 1100 où des Francs, en pillant des

²⁶⁸ *Constat profecto quod omnis natio quae in Eoa plaga nascitur, nimio solis ardore siccata, amplius quidem sapit, sed minus habet sanguinis; ideoque uicinam pugnam fugiunt, quia parum sanguinis se habere norunt. Contra, populus qui oritur in Arctois pruinis, et remotus est a solis ardoribus, inconsultior quidem sed largo et luxurianti superbus sanguine promptissime pugnat.*; GUILLAUME DE MALMESBURY, IV, 347, p. 602. Les éditeurs, R. Mynors et al., sont d'avis que Malmesbury fut introduit à cette idée à travers les ouvrages de Lucain: voir vol. 2, p. 305.

²⁶⁹ *fundaret ubi et soli ubertas et caeli temperies mortalium saluti conueniret.*; GUILLAUME DE MALMESBURY, IV, 355, p. 624. Ceci reflète par ailleurs la croyance des Byzantins que leur empire était situé au milieu du monde connu.

²⁷⁰ C. Delacampagne a tenté de résoudre ce problème, tel que mentionné dans l'introduction de notre étude: C. DELACAMPAGNE, *L'invention du racisme...*, pp. 21-43.

villages de la région de la mer Morte, auraient rencontré des Éthiopiens: en raison de leur apparence noire, semblable à de la suie, et de leur chevelure crépue et roussâtre, les chrétiens avaient préféré ne pas les tuer, mais plutôt les regarder comme des objets de dérision et de mépris.²⁷¹ Robert de Clari, quant à lui, décrivit avec surprise et émerveillement comment le roi de Nubie, un homme qui avait « le corps tout noir et une croix au milieu du front, faite au fer chauffé », était venu à la cour d'Alexis IV en 1203 et à la vue de tous les barons occidentaux.²⁷² Un des continuateurs de Guillaume de Tyr, auteur de la version dite de *Rothelin*, affirma pour sa part que les Éthiopiens étaient noirs en raison de la chaleur intense du soleil dans leur pays, ce qui ramène en quelque sorte aux critères de la théorie naturaliste selon laquelle l'apparence d'une personne, dans ce cas-ci physique plutôt que morale, était imputable au climat.²⁷³

Les Byzantins n'étaient de toute évidence pas noirs, bien que la teinte de leur peau fût pour certains d'entre eux, tout comme les peuples musulmans du Moyen Orient, généralement plus sombre que celle des Européens. Néanmoins, nous devons rappeler un épisode mentionné par Nicétas Choniates, où des Vénitiens auraient tenté de se moquer de l'empereur byzantin en 1149 en paradant un Éthiopien vêtu des insignes impériaux sur le pont d'un navire; Choniates attribua cette dérision à une volonté de représenter Manuel I^{er} non pas comme un homme aux cheveux blonds, qu'il qualifiait de la couleur de l'été, mais plutôt comme un être noirâtre et ridicule.²⁷⁴ Or, il nous paraît singulier que les Vénitiens aient choisi d'employer un Noir pour leur mascarade, à moins qu'ils l'aient tout simplement considéré comme un être méprisable et propice à susciter la colère des Byzantins. Il est tout aussi probable, cependant, qu'ils aient voulu ridiculiser la physiologie de Manuel, celui-ci étant généralement reconnu par ses contemporains

²⁷¹ *Aufugerant enim illinc incolae loci Saraceni, iam de nobis per rumigerulos praescii, exceptis aliquantis fulgine nigrioribus, quos ut algam maris spreto ibi dimisimus.*; FOUCHER DE CHARTRES, II, 5, p. 379; *aliquantos Ethiopas, ferruginea capillorum lanugine fuliginem pretendentes, quorum cedem nostri estimantes infra uirtutem suam, non eos ira sed risu dignati sunt.*; GUILLAUME DE MALMESBURY, IV, 377, p. 672. Il est à noter que Malmesbury se basa fort probablement sur Foucher pour ce passage, bien que sa description fût plus détaillée. Nous devons par conséquent imaginer qu'il basa ses détails supplémentaires sur des témoignages oraux ou encore sur sa propre imagination.

²⁷² *qui toute avoit le char noire, et avoit une crois en mi le front qui lui avoit esté faite d'un caut fer.*; ROBERT DE CLARI, liv. pp. 172-173.

²⁷³ *la terre d'Ethiophe est si chaude que il n'i aura ja noif ne gelée, dont ils sont tuit noir en la terre homes et fames.*; CONTINUATEUR de Guillaume de Tyr (*Rothelin*), « Continuation de Guillaume de Tyr de 1229 à 1261, dite du manuscrit de Rothelin », *RHC, Hist. Occ.*, II, 1859, lvii, p. 584.

²⁷⁴ Τῶ κακῶ δὲ τοῦτῳ καὶ ἕτερον ἀτοπώτερον ἐπιφέροντες τὴν βασιλίδα νῆα κλοποφοροῦσι καὶ παρ' ἑαυτοῖς θέμενοι πρῶτα μὲν τὰς ἐν αὐτῇ βασιλικὰς διατιήσεις κοσμοῦσι πέπλοις χρυσοῦφέσι καὶ ἀλουργοῖς τάπησιν, ἔπειτα δ' αὐτῇ ἐμβιβάσαντες ἀνδράριον ἐπίτριπτον, κελεχρῶτά τινα Αἰθίοπα, εὐφήμουν ὡς βασιλέα Ῥωμαίων περιάγοντες μετὰ λαμπρᾶς στεφανηφορίας καὶ προπομπῆς, τὰ τῆς βασιλείας σεμνὰ διαπαιζοντες καὶ καταμωκόμενοι τὸν ἄνακτα Μανουὴλ ὡς μὴ ξανθοντα τὴν κόμην ὡς θέρος, ἀλλ' ὑπομελαινόμενον τὴν μορφήν κατὰ τὴν τοῦ ἄσματος νύμφην τὴν λέγουσαν „μέλαινά εἰμι καὶ καλή, ὅτι παρέβλεψέ με ὁ ἥλιος”.; NICÉTAS CHONIATÈS, II, 2, p. 86.

comme ayant un teint sombre; l'Éthiopien aurait par conséquent offert une exagération flagrante de cet attribut physique.²⁷⁵ Quoi qu'il en soit, nous ne pouvons écarter la possibilité que les Latins aient perçu une différence « raciale » chez certains Byzantins, particulièrement ceux dont l'origine asiatique était plus prononcée. Malgré cela, il demeure que de telles perceptions sont généralement absentes des chroniques et que nous ne pouvons aller au-delà de la simple conjecture pour dégager cette facette de l'image des Byzantins par les Occidentaux. Nous jugeons néanmoins que la question méritait d'être soulevée, et cela même si elle n'a pas suscité une réponse concluante. Après tout, elle a permis d'aborder les considérations biologiques potentielles de cette représentation, axée sur des traditions littéraires antiques et leurs échos dans l'historiographie médiévale. Quant à la notion de « racisme », elle était moins prononcée dans les textes médiévaux, bien que non totalement absente; c'est d'ailleurs sur cet argument qu'il est permis de se fonder pour distinguer le « racisme » médiéval du racisme moderne.²⁷⁶ Mais faute de preuves plus explicites, nous nous contentons simplement de souligner cette facette des mentalités médiévales et leurs répercussions potentielles sur l'image de l'Oriental et, par défaut, sur l'image du Byzantin.

*

*

*

Notre survol de l'image des Grecs perfides et efféminés nous a permis de déterminer que l'antagonisme entre les Byzantins et les croisés était en grande partie imputable à un conflit de valeurs reflétant les contextes socioculturels des deux mondes. Les efforts de conciliation, dans ce contexte, devaient évidemment s'avérer difficiles: Odon de Deuil, par exemple, souligna à quel point il était impossible de raisonner avec les Byzantins, car « ni la justice, ni la raison, ni le sens de l'honnêteté ne purent rien obtenir des Grecs. »²⁷⁷ Or, un tel antagonisme était imputable à divers mécanismes de représentation, dont celui de se montrer moins tolérant envers les Byzantins puisqu'ils appartenaient à la chrétienté et qu'ils se devaient d'être cohérents face à l'ennemi

²⁷⁵ τῷ δὲ μέλανι προσεγγίζων χρώματι εὐπρεπείας καὶ οὕτως εἶχετο.; NICÉTAS CHONIATÈS, II, p. 51.

²⁷⁶ Voir notamment M. DUBUISSON, « La vision romaine de l'étranger... », pp. 83 et 87.

²⁷⁷ *In hoc dies aliquos et verba plurima perdiderunt, nec illos jure, ratione, vel honestate vicerunt.*; ODON DE DEUIL, VII, p. 78.

musulman.²⁷⁸ À la lumière de notre exposé, un tel constat devient encore plus évident: les Turcs, après tout, étaient bien souvent l'objet des mêmes accusations que les Byzantins, mais sans subir les diatribes qui étaient dirigées contre ces derniers. Les Turcs, de plus, n'étaient pas considérés comme efféminés et perfides pour les mêmes raisons que les Grecs, bien qu'ils fissent usage de flèches et de tactiques déloyales dans les combats, ou encore qu'ils eussent parmi eux des eunuques et des richesses dénotant le luxe et la mollesse. À l'égard des musulmans, les chroniqueurs avaient l'habitude d'employer des qualificatifs tels que *iniquus* ou *inimicus*, alors qu'il est singulier de constater qu'ils réservaient d'autres invectives, tels que *infelix*, *miserrima* et *infamis*, pour les chrétiens déloyaux seulement, dont les Byzantins faisaient évidemment partie.²⁷⁹ Les Turcs commencèrent même à être loués par certains chroniqueurs au début du XII^e siècle, un contraste évident avec les injures dont ils avaient pu faire l'objet avant et pendant la première croisade.²⁸⁰ Ainsi Guibert de Nogent pouvait mentionner que les Turcs l'emportaient « dans le domaine de l'art militaire et de l'habileté équestre, comme par la vaillance de leurs hommes », tandis que les Byzantins ne bénéficiaient que très rarement, sinon jamais, de tels compliments.²⁸¹

Ceci ne signifie pas pour autant que les Byzantins étaient privés de tout prestige, selon l'ambivalence des représentations que nous avons évoquée précédemment à leur égard. En effet, Constantinople, ville noble et sainte, bénéficiait de l'admiration de tout l'Occident, et cela malgré la virulence de certains chroniqueurs de la première croisade envers les Grecs.²⁸² Pour avoir été « redécouverte » à la fin du XI^e siècle, Constantinople profitait en fait d'un plus grand prestige dans les descriptions des chroniqueurs que pendant tout autre période précédente.²⁸³ Bartolf de Nangis, reprenant et amplifiant les impressions de Foucher de Chartres que nous avons déjà commentées, exalta doublement la noblesse et l'agrément de la ville, et souligna avec admiration sa position stratégique,

²⁷⁸ Il est question de cette tendance médiévale, évoquée précédemment pour ce qui est de son importance durant les croisades, de fonder l'identité sur des critères religieux avant des critères ethniques. Voir à ce sujet: P. BANCOURT, « Les chansons de geste sont-elles racistes? », p. 23.

²⁷⁹ S. KANGAS, « Greeks, Muslims and Crusaders in the Early Chronicles of the First Crusade », *VI Conference of the Society for the Study of the Crusades and the Latin East*, 25-29 août 2004, communication non-publiée, p. 5.

²⁸⁰ D. C. MUNRO, « The Western Attitude Toward Islam... », pp. 337-339.

²⁸¹ *in re militari et equestri elegantia, animi etiam virtute prepoller*; GUIBERT DE NOGENT, I, 5, p. 100; trad. M.-C. Garand, p. 66.

²⁸² Voir M. Angold: « Mingled with contempt was a deal of envy and admiration, for the image of Byzantium fascinated the West. »; M. ANGOLD, *The Byzantine Empire 1025-1204...*, p. 237.

²⁸³ « Pour être désormais beaucoup mieux connue, Constantinople jouit, chez les historiens de la première croisade, d'un prestige encore accru. »; A. DUCÉLLIER, « Une mythologie urbaine... », p. 409. Voir également: J. P. A. VAN DER VIN, *Travellers to Greece and Constantinople...*, vol. 1, p. 75; R. MACRIDES, « Constantinople: The Crusaders' Gaze », dans *Travel in the Byzantine World*, Aldershot, Ashgate, 2002, p. 193; K. CIGGAAR, *Western Travellers to Constantinople...*, pp. 102-103.

propice à la défense et au commerce.²⁸⁴ Guibert de Nogent, quant à lui, insista sur sa sainteté:

Car cette ville l'emporte sur toutes les autres, non seulement à cause des tombeaux des saints apôtres, mais en vertu aussi du mérite et du nom de son fondateur; lui qui, inspiré par une révélation céleste, transforma une antique bourgade en une cité illustre dans le monde entier, une seconde Rome, digne d'attirer à elle, dans la mesure du possible, des suffrages venus de toutes parts.²⁸⁵

Robert le Moine, enfin, y voyait la capitale de l'Orient, aussi grande en gloire et en honneurs terrestres que Rome, opulente par-dessus toutes par la noblesse de ses édifices, la richesse de son commerce et la fécondité de son territoire: « Nul donc ne saurait douter qu'elle n'ait été bâtie par l'ordre du ciel et parce que Dieu prévoyait les événements futurs que nous avons vu s'accomplir. »²⁸⁶

Que Constantinople fut sublime aux yeux des croisés semble clairement être une évidence; mais encore faut-il être en mesure de distinguer entre la représentation de la ville et celle de ses habitants. Les Byzantins profitaient certes du prestige de leur capitale, mais leurs discordes avec les croisés éclipsaient généralement la noblesse et la gloire que ceux-ci pouvaient leur attribuer. Quoi qu'il en soit, malgré la fréquence des invectives, l'idéal de la croisade exigeait que Constantinople, de même que ses habitants, fussent protégés de la menace musulmane, peu importe leur perfidie ou leur mollesse. Il était en effet inconcevable pour Robert le Moine de « détruire une tant royale cité, tant de saintes églises de Dieu, et de brûler tant de corps saints, ou de les enlever des lieux de leur résidence. »²⁸⁷ Il faut donc voir ici cet idéal de la fraternité chrétienne, alimenté du souvenir d'une origine et d'une foi communes, et selon lequel Byzance avait autrefois constitué un bastion et un phare du christianisme primitif. Cet engouement du passé et de la tradition chrétienne favorisait la représentation d'une Constantinople utopique, issue d'une autre époque. Avant le XI^e siècle, en effet, il n'y avait pas de descriptions de la ville qui ne fussent pas

²⁸⁴ *Ô quanta civitas! quam nobilis! quam jocunda! quamque referta ecclesiis et palatiis, miro opere fabricatis! que spectacula! quae mirabilia, aere et marmore caelata in ea continentur! Hanc cingit mare ex uno latere et murus inexpugnabilis; ex altero quidem latere vallis, et fossa duplex, murusque immensae magnitudinis et fortitudinis, turresque in circuitu: omni tempore navigio frequenti cuncta civibus necessaria ministrat abundantissime.*; BARTOLF DE NANGIS, « Gesta Francorum Expugnantium Iherusalem », *RHC, Hist. Occ.*, III, 1866, v, p. 494.

²⁸⁵ *Urbs enim illa, non modo sanctorum illorum monimentis excellens sed et auctoris merito et nomine precluens, presertim cum ex revelatione superna ex vetustissimo oppidulo eam toti mundo spectabilem Romamque secundam fecerit, universi, si fieri posset, orbis concursu et suffragio digna fuit.*; GUIBERT DE NOGENT, I, 5, p. 103; trad. M.-C. Garand, p. 68

²⁸⁶ *Hanc itaque absque divino nutu conditam nemo dubitet: quoniam praevидit Deus quod erat venturum, quod nos modo videmus impletum.*; ROBERT LE MOINE, II, 20, p. 750; trad. F. Guizot, p. 328.

²⁸⁷ *Sed non erat ratio quod tam regia civitas, tantaque Deo sacratae ecclesiae everterentur, et tot sanctorum corpora aut igne cremarentur, aut suis sedibus viduarentur.*; ROBERT LE MOINE, II, 18, p. 759; trad. F. Guizot, p. 326.

imaginaires et calquées sur des impressions primitives qui dataient parfois du VI^e siècle. Outre Foucher de Chartres, seul témoin oculaire à avoir décrit la ville impériale, les premiers chroniqueurs de la croisade ne pouvaient qu'émettre des impressions « imaginées » de Constantinople, empruntées à leurs contemporains et complétées de modèles littéraires désormais dépassés et fixés dans un passé lointain.²⁸⁸ Or, qu'en était-il de l'image des Byzantins comme telle? La représentation des Grecs était-elle redevable à de telles traditions littéraires, tributaires des siècles antérieurs ou encore de ces autorités de l'Antiquité qui s'étaient perpétuées à l'époque médiévale? Bien que nous ayons esquissé cette possibilité dans nos réflexions précédentes, notre exposé nous porte à présent à l'aborder plus précisément dans le cadre d'un nouveau chapitre.

²⁸⁸ A. DUCÉLLIER, « Une mythologie urbaine... », pp. 405 et 410.

CHAPITRE III

TRADITIONS ET MODÈLES DE L'ANTIQUITÉ DANS L'HISTORIOGRAPHIE MÉDIÉVALE

Il va sans dire que l'antagonisme entre Grecs et Latins avait des racines ancestrales qui précédaient de plusieurs siècles le christianisme, de même que la rivalité religieuse qui devait en découler. C'est pourquoi il devient primordial de considérer les antécédents des rapports entre ces deux entités linguistiques et culturelles, et de comprendre leurs répercussions sur l'histoire médiévale et celle des croisades. Qu'il puisse y avoir une origine antique à la représentation occidentale des Grecs n'a en fait rien de surprenant: les chroniqueurs médiévaux, souvent ecclésiastiques et imprégnés de culture latine, ont souvent tenté de situer dans l'Antiquité romaine l'origine de toute chose. Loin de faire exception à la règle, les chroniqueurs des croisades ont eux-mêmes rarement quitté le cercle des connaissances traditionnelles, se servant de stéréotypes antiques ou bibliques pour représenter les Grecs et les autres peuples orientaux. Par conséquent, les récits qui nous concernent sont parsemés de clichés littéraires qui laissent croire à un modèle ou un patron sur lesquels les chroniqueurs se fondaient pour esquisser leur image des Byzantins. Pourtant, il ne s'agit pas ici de la simple tendance des chroniqueurs médiévaux à souvent présenter les événements selon un même modèle, comme pour les descriptions de rituels précis et de conflits militaires, ou encore pour les dialogues imaginaires attribués aux protagonistes de leurs récits. Il s'agit en fait de dégager les traditions littéraires antiques qui ont pu survivre dans l'historiographie médiévale et que les chroniqueurs reprenaient pour exprimer une vérité « universelle » ou « moraliste » sur la nature des Byzantins, peu importe qu'elle soit conforme ou non à la réalité.²⁸⁹

L'objectif principal de ce chapitre consiste donc à déterminer si les chroniqueurs des croisades, en élaborant une image des Byzantins, se sont uniquement fondés sur leurs contacts directs et leurs impressions personnelles de ceux-ci, ou bien s'ils se sont inspirés des auteurs classiques dont l'autorité était absolue, ou du moins inutile à contester. La réponse peut sembler évidente, mais il importe tout de même de la nuancer et de la situer dans le contexte des croisades. En effet, comme nous serons en mesure de le démontrer, l'image des Byzantins pendant les croisades était avant tout calquée sur des modèles littéraires antiques que les chroniqueurs occidentaux ont tout simplement adaptés à leur propre contexte. À cet égard, les chroniqueurs des croisades étaient indubitablement

²⁸⁹ Voir à ce sujet C. GIVEN-WILSON, *Chronicles: The Writing of History...*, p. 2.

coupables d'anachronisme, pour avoir transposé une représentation du passé dans leur propre époque, nonobstant des considérations historiques et culturelles qui étaient en cause. Nous ne prétendons toutefois pas que les chroniqueurs aient fait abstraction du contexte socioculturel qui les distinguait des Byzantins et qui constitue l'objet de notre présente étude. Nous proposons plutôt que les chroniqueurs ont su concilier leur réalité contemporaine aux modèles du passé, qui leur semblaient concorder avec l'image des Byzantins déloyaux et efféminés. Autrement dit, les interactions entre les croisés et les Byzantins ont servi, dans la perspective des chroniqueurs, à confirmer l'autorité des anciens pour ce qui a trait de la moralité des Grecs. Or, ce processus, loin d'être systématique, ne peut être considéré uniforme à tous les chroniqueurs: les premiers chroniqueurs des croisades, après tout, n'avaient pas forcément à l'esprit les citations des classiques lorsqu'ils redécouvrirent leur homologue chrétien. Néanmoins, la corrélation s'est établie chez les générations suivantes de chroniqueurs, qui se sont permis de temps à autre d'invoquer les autorités classiques pour valider leur représentation des Byzantins; nous aurons en effet la possibilité d'évoquer plusieurs exemples tout au long de notre analyse.

Notre propos consiste donc à évaluer l'apport des modèles de l'Antiquité aux récits des croisades et non pas à voir l'image des Byzantins comme un simple plagiat des autorités classiques. À la limite, l'image des Grecs antiques a permis de mieux préciser l'image des Grecs médiévaux et ainsi à broder une représentation que les chroniqueurs considéraient plus conforme à leurs normes littéraires. Il serait cependant fautif d'accorder une trop grande importance aux traditions littéraires antérieures pour comprendre la représentation des Byzantins, et cela bien qu'elles aient joué un rôle pour confirmer ce que les chroniqueurs avaient déjà constaté eux-mêmes. Nous verrons en effet que les chroniqueurs médiévaux n'avaient pas toujours accès aux ouvrages qu'ils citaient, mais bien qu'ils tiraient parfois des passages dans des recueils de locutions latines ou d'expressions célèbres dans le but d'augmenter l'érudition de leurs productions. Ces références, retirées de leur contexte d'origine, devenaient par conséquent abstraites, sans connotation directe aux Grecs antiques. C'est pourquoi il nous importera, au fil de ce chapitre, de considérer ces auteurs classiques qui avaient le potentiel d'être lus directement ou indirectement par les chroniqueurs, pour ainsi mieux évaluer la portée réelle des autorités antiques sur l'image des Byzantins.

a) Les Grecs de l'Antiquité et la *translatio militiae* / *translatio virtutum*

Si les Grecs du Moyen Âge étaient aux yeux de leurs contemporains des objets de mépris et de honte, c'est forcément en raison de la *translatio virtutum* qui avait eu lieu durant l'Antiquité et dont ils enduraient toujours les conséquences. Cette translation était d'autant plus significative que les Grecs avaient autrefois brillé parmi toutes les civilisations comme le parachèvement de la pensée humaine et de la gloire martiale. En effet, le Moyen Âge était fasciné par l'épopée troyenne, dont les exploits et les faits d'armes s'avéraient être l'expression ultime de la nature humaine. Mais les érudits médiévaux manifestaient un engouement tout aussi marqué pour cette période hellénistique qui avait vu Alexandre le Grand conquérir le monde et soumettre les nations barbares éparpillées dans les plus lointains confins de l'Orient. Reflet des aspirations de la croisade, l'histoire légendaire d'Alexandre connut un succès sans pareil dès le XII^e siècle, autant dans la littérature populaire que dans les illustrations, où l'on tentait de christianiser le héros antique en le dépeignant comme un paradigme de la chevalerie et, dans les épisodes à Jérusalem, comme l'idéal du croisé vertueux.²⁹⁰ À tout égard, les Grecs médiévaux s'avéraient être le contraire de leurs ancêtres vertueux.

Pour expliquer cette déchéance, les chroniqueurs médiévaux faisaient généralement référence à une *translatio militiae* de la Grèce antique vers l'Occident, qui se voulaient en fait une *translatio virtutum* de l'idéal antique dans la chevalerie contemporaine.²⁹¹ À cet égard, Gautier Map se montra sans doute le plus virulent envers les Grecs médiévaux:

Depuis la guerre de Troie leur propre force se trouve tellement affaiblie: depuis Ajax, dont la prouesse a été vaincue injustement par la perfidie, ils n'ont rien de grandiose dont ils puissent se prévaloir, à tel point que les éléments les plus bas de toutes les nations, la lie du peuple, suscitent leur jalousie. [...] Mes paroles concernent leurs chevaliers, car depuis la défaite de l'armée troyenne cet ordre a dégénéré dans la pratique des armes; depuis Achille, Ajax et Diomède, on ne trouve pas chez eux de chevaliers glorieux.²⁹²

²⁹⁰ E. SANFORD, « The Study of Ancient History in the Middle Ages », *Journal of the History of Ideas*, 5, 1944, p. 38; C. RAYNAUD, *Mythes, cultures et sociétés...*, pp. 3-4; L. HARF-LANCNER, « Alexandre et l'Occident médiéval », dans L. Harf-Lancner et als., dirs., *Alexandre le Grand dans les littératures occidentales et proche-orientales*, Nanterre, Centre des sciences de la littérature, Université Paris X – Nanterre, 1999, pp. 15-19.

²⁹¹ B. EBELS-HOVING, *Byzantium in Westerse Ogen*, p. 207; K. CIGGAAR, *Western Travellers to Constantinople...*, p. 95, n. 44.

²⁹² *Adeo enim exhausta est uis eorum a bello Troiano, ut post Aiace, cuius uirtuti dolus iniuste preualuit, nichil habeant in aliquo Grecorum iactabile uel eminens, et eiam adeo ut facta sit eis inuidiosa onmium scoria populorum et omnis abiectio plebis. [...] de militibus michi sermo est, quoniam id genus in illo defloruit exercicio (post exicium) Troiani exercitus, nec est in illis inuentum ad miliciam decus post Achillem, Aiace et Titidem.*; GAUTIER MAP, ii, 18, pp. 178-179; trad. A. K. Bate, p. 160.

Selon Map, les Grecs avaient perdu leur virilité, voire toute la gloire ayant autrefois déterminé l'honneur et le prestige dont ils avaient pu bénéficier pendant l'Antiquité. Dans l'*Itinerarium peregrinorum*, il était par ailleurs proposé que leur « déchéance était d'autant plus extraordinaire du fait qu'ils avaient autrefois été si célèbres. » Malgré leurs entreprises militaires et leurs conquêtes, malgré toute l'érudition dont ils avaient pu faire preuve, les vertus des anciens Grecs étaient désormais disparues chez leurs descendants, ayant été transférées au monde latin.²⁹³ En effet, puisque la honte était transmissible à la progéniture, le déshonneur des Grecs s'était irrémédiablement transmis aux Byzantins.

L'aspiration à cette ancienne gloire était en fait devenue un thème palpable dans certaines chroniques, comme le démontra Guillaume de Pouille dans un discours imaginaire qu'il attribua à un général byzantin avant d'engager la bataille:

'Soldats! N'oubliez pas que vous êtes des hommes: n'ayez pas des cœurs de femmes. Quelle lâcheté vous fait toujours prendre la fuite? Souvenez-vous de vos ancêtres, dont la bravoure a soumis l'univers.'²⁹⁴

Ce passage de Guillaume de Pouille, bien qu'il pût sembler compatir aux Byzantins pour la perte de leur prestige ancestral, était en fait une façon d'attribuer aux Grecs, par l'entremise des paroles d'un général byzantin, l'auto-reconnaissance de leur déchéance. Mais bien que la *Graecia vetus* ait donné lieu à une *iam languens Graecia*, Guillaume de Pouille démontre tout de même que le mépris des Grecs ne devait pas rendre l'homme contemporain aveugle aux magnificences de leur passé.²⁹⁵ Qu'en était-il de la vaillance d'Alexandre, ou encore la sagesse des Pères grecs de l'Église? Comment un peuple si illustre avait-il pu tomber dans une telle ruine et dans quelles circonstances?

Gautier Map avait situé le déclin des Grecs dès la guerre de Troie, bien que son propos fût anachronique; qu'en aurait-il été, sinon, de tous leurs exploits suivants et notamment des conquêtes d'Alexandre le Grand? Gautier, en fait, liait plutôt la décadence des Grecs à une tradition bien précise, soit la tradition virgilienne, qui était ultérieure à l'âge d'or du monde hellénistique. Il nous importe donc à présent d'aborder l'épopée virgilienne et ses répercussions potentielles dans l'historiographie médiévale.

²⁹³ *quae quanto illustrior exstitit tanto vilescit insignius [...] Multa Graii veteres et armis sunt aggressi, et studiis assecuti; sed omnis ille virtutum fervor refriguit in posteris, et in orbem Latinum migravit; ITINERARIUM PEREGRINORUM (IP2), I, 21, pp. 45-46.*

²⁹⁴ *'Prudentia vestra virilii condicione vigens, non vos permittat habere cor muliebre, viri. Quae vos ignavia semper cogit inire fugam? Memores estote priorum, quorum strenuitas totum sibi subdidit orbem'; GUILLAUME DE POUILLE, I, vv. 351-355, p. 119.*

²⁹⁵ J. BALDSON, *Romans and Aliens*, Londres, University of North Carolina Press, 1979, p. 38, citant Cicéron, *De orat.*, 3, 197.

b) L'épopée virgilienne et la représentation des Grecs de l'Antiquité

À la lumière de notre exposé précédent, il nous importe de comprendre dans quelle mesure les Grecs antiques ont pu faire l'objet du mépris des auteurs latins classiques, eux qui avaient pendant si longtemps été les doyens de la philosophie et des sciences, et qui avaient parmi eux les plus éminents Pères de l'Église. La réponse se situe dans le contexte du I^{er} siècle avant notre ère, avec la rivalité culturelle et idéologique qui commençait à se dessiner entre Rome et la Grèce, et les ouvrages qui devaient en fin de compte l'immortaliser. À cet égard, Virgile constitue une figure de proue du courant littéraire qui déterminait la réputation des Grecs pour bien des générations futures.

Les ouvrages de Virgile, en effet, bénéficièrent d'un engouement considérable au Moyen Âge: quiconque s'attardait à la littérature latine ne pouvait faire abstraction de Virgile, qui était sans conteste l'un des poètes romains les plus renommés du XII^e siècle.²⁹⁶ Virgile, de par son héritage littéraire, était parmi les auteurs antiques celui qui fut le plus cité et le plus commenté au Moyen Âge. C'est d'ailleurs en raison de sa notoriété et de sa représentation des Grecs que Virgile retient notre attention. Parmi ses nombreux chefs d'œuvre, l'*Énéide* s'était montrée avant tout célèbre pour l'image péjorative qu'elle donnait des Grecs et la perspective nouvelle qu'elle offrait d'une saga déjà fort ancienne, l'épopée homérique. Récit réinventé de la guerre de Troie, l'*Énéide* avait pour objectif de rivaliser avec l'*Illiade* et fut rapidement reçue comme la version littéraire latine de ces œuvres. En raison de son autorité, Virgile constitue par conséquent un jalon primordial pour comprendre une image des Grecs désormais immortalisée pour les générations futures.

Le contexte de production de l'*Énéide*, toutefois, ne reflète en rien la réputation des Grecs qui allait se perpétuer au fil des siècles. La rivalité entre les mondes romain et hellénistique, déjà de longue date au I^{er} siècle avant notre ère, était loin d'être vindicative, mais plutôt figurée, reflétant la gêne romaine devant les grandeurs d'une civilisation qu'il fallait à tout prix imiter. À cet égard, Virgile ne s'est montré que l'écho de l'opinion latine de son temps en osant proposer un ouvrage qui se mesurait aux poèmes d'Homère et qui deviendrait, somme toute, la manifestation la plus achevée de l'idéologie romaine et des

²⁹⁶ Sur l'importance de Virgile au XII^e siècle, voir les actes du colloque de l'École française de Rome, dont particulièrement: B. MUNK OLSEN, « Virgile et la renaissance du XII^e siècle », dans *Lectures médiévales de Virgile. Actes du Colloque organisé par l'École française de Rome (Rome, 25-28 octobre 1982)*, Rome, École française de Rome, 1985, pp. 31-48; J.-Y. TILLIETTE, « *Insula me genuit*. L'influence de l'*Énéide* sur l'épopée latine du XII^e siècle », pp. 121-142; C. MARCHELLO-NIZIA, « De l'*Énéide* à l'*Énéas*: les attributs du fondateur », pp. 251-266. Bien que Virgile n'ait pas été directement à la base de l'épopée française, son influence au XII^e siècle ne saurait être contestée.

œuvres littéraires de son temps. En effet, malgré son image subjective des Grecs, la fascination de Virgile pour l'héritage du monde grec n'est pas à remettre en cause. Naples, la Grèce d'Italie, fut à bien des égards sa deuxième patrie; c'est par ce contact avec la culture hellénique dans le sud de l'Italie qu'il en vint à admirer l'héritage grec, tentant plus d'une fois de se mesurer à Homère par ses poèmes. Qu'il ait entrepris de le faire aux dépens des Grecs peut en fait être interprété comme une tentative de gagner la faveur de son patron, Octave, qui cherchait par tous les moyens à souligner sa victoire contre Antoine et Cléopâtre. Mais au-delà de son rôle de propagande anti-grecque après la campagne d'Actium en 31 avant notre ère, l'*Énéide* constituait avant tout une épopée nationale qui prônait la gloire des Romains et dont le principal objectif était de démontrer leur supériorité morale sur celle de la civilisation grecque. Il s'agissait en effet d'un mélange d'attraction et de répulsion pour une culture que les Romains importaient massivement depuis plus d'un siècle, et qui suscitait toujours une opinion ambiguë, si ce n'est contradictoire, de la part des Romains qui la consommaient.²⁹⁷

Le passage de l'*Énéide* qui devait toutefois sceller la réputation des Grecs pour les générations à venir concernait la fameuse ruse que les Achéens avaient employée pour prendre Troie. Confrontés au cheval de bois que les Grecs leur avaient présenté en offrande avant leur départ, les Troyens évoquèrent leur méfiance par les paroles qui devaient retentir à travers les âges: « 'Vous pensez que les Grecs peuvent faire des présents exempts d'artifices?' », à la suite de quoi fut prononcé le fameux *Timeo Danaos et dona ferentes*, selon lequel les Grecs étaient certes à craindre, mais encore plus lorsqu'ils faisaient des offrandes.²⁹⁸ Lorsque la perfidie grecque fut réalisée, Énée souligna à son tour l'amertume qui roulait dans son cœur: « Écoute maintenant les perfidies des Grecs et sur ce seul cas connais-les tous. »²⁹⁹ Ces références, nous le verrons, furent reprises maintes fois dans l'historiographie médiévale, notamment par les chroniqueurs des croisades.

Or, cette perception de la duplicité des Grecs n'était pas nouvelle à l'époque romaine et, bien que Virgile fût au cœur de la tradition historiographique qui allait la transfigurer, plusieurs autres autorités devaient y contribuer: Cicéron, Horace, Tite-Live, Lucain, Pliny l'Ancien, Strabon, Juvénal, Macrobe, pour n'en nommer que quelques-uns. Les Grecs, à vrai dire, reflétaient chez ces auteurs un amalgame de qualités contradictoires, dont les plus positives concernaient leur culture littéraire et artistique, de même que leur

²⁹⁷ M. DUBUISSON, « La vision romaine de l'étranger... », pp. 85 et 92; J. BALDSON, *Romans and Aliens*, p. 30; A. BELLESSERT, *Virgile: son œuvre et son temps*, Paris, Perrin, 1920, p. 1.

²⁹⁸ *Aut ulla putatis dona carere dolis Danaum?*; VIRGILE, *L'Énéide*, éd. F. Plessis et P. Lejay, Paris, Hachette, 1973, vv. 43-44 et 49, p. 294.

²⁹⁹ *Accipe nunc Danaum insidias, et crimine ab uno Disce omnes*; VIRGILE, *L'Énéide*, vv. 65-66, p. 295.

vivacité d'esprit et leurs talents de rhéteurs, tandis que les plus péjoratives retenaient principalement leur absence d'honnêteté et leur mépris total pour l'inviolabilité des serments. De toute évidence, Virgile n'avait fait que reprendre des préjugés qui mijotaient depuis longtemps chez ses compatriotes. Selon les jugements généralement tenus, les Grecs étaient bavards, superficiels et déloyaux; ils étaient également rusés, débauchés, négligents, indisciplinés et arrogants.³⁰⁰ Leur insolence était sans doute ce qui leur assurait le plus de mépris de la part des Romains, en raison du complexe d'infériorité dont ils souffraient à leur égard dans les domaines des arts et de la littérature. Quant à leurs autres défauts, ils s'avéraient généralement être l'envers des qualités romaines, ou du moins de vertus auxquelles tout citoyen romain devait aspirer. Les Grecs représentaient en fait le contraire de la *gravitas*, qui était la qualité essentielle des Romains; ainsi, leur mollesse se traduisait par une absence de *virtus*, leur déloyauté par un manque de *fides*.³⁰¹ Les Grecs se voulaient à ce point l'antithèse des vertus romaines que des expressions leur furent inventées, telles que *pergraecari*, qui signifiait « faire le Grec » et qui s'appliquait à ceux qui menaient une vie dissolue et corrompue par la débauche. On parlait également de *Graeca fides* pour insinuer leur déloyauté, ou encore de *Graecia mendax* pour tourner en dérision tout ce qu'ils pouvaient dire. Le comble de l'insulte, toutefois, consistait à les surnommer *Graeculi*, de par le suffixe diminutif qui était généralement réservé à ceux que les Romains méprisaient et qu'ils désiraient ridiculiser; nous reviendrons par ailleurs plus loin sur l'emploi de ce terme dans le contexte des croisades.³⁰²

Ces invectives, à vrai dire, n'étaient pas uniquement réservées aux Grecs, mais aux Orientaux en général, du moins à ceux qui étaient empreints de la culture hellénistique. Ammien Marcellin, par exemple, considérait que *Asianum* était le synonyme de *Graeculum* pour ce qui était de la ruse et de la fourberie (*falacem*), de même que le luxe et la débauche.³⁰³ L'idée que les populations orientales avaient succombé aux vices de l'abondance, du plaisir et de la mollesse formait en effet la base de la perception romaine des Grecs efféminés.³⁰⁴ Leur absence de valeur militaire était également indicative de leur indolence, tout comme ce fut plus tard le cas pour les Byzantins: au IV^e siècle, l'*Historia*

³⁰⁰ Parmi les qualificatifs employés à leur égard: *imbelles*, *calliditas*, *perfidia*, *levitas*, *ineptia*, *molles*, etc. Ces qualificatifs sont discutés par J. BALDSON, *Romans and Aliens*, pp. 31-33 et 38; M. DUBUISSON, « La vision romaine de l'étranger... », pp. 84-93.

³⁰¹ M. DUBUISSON, « La vision romaine de l'étranger... », pp. 93-94.

³⁰² Les Carthaginois, par exemple, étaient nommés *Poenulus* par les Romains désirant les insulter.; J. BALDSON, *Romans and Aliens*, pp. 33 et 38.

³⁰³ AMMIEN MARCELLIN, *Ammianus Marcellinus*, éd. et trad. J. C. Rolfe, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1935-1939, xvii, 9, 3 et p. ix.

³⁰⁴ Une telle perception s'appliquait particulièrement aux peuples d'Asie mineure, tels que les Phrygiens, les Lydiens et les Cariens.; M. DUBUISSON, « La vision romaine de l'étranger... », p. 87.

Augusta dépeignait les Syriens, notamment les Antiochiens, comme de piètres soldats et des êtres dégénérés, puisqu'ils vivaient à la façon des Grecs. Mais bien que nous soyons tentés de faire des parallèles entre cette représentation des Orientaux et l'image des Grecs du Moyen Âge, il reste que l'intention des Romains fut autre: B. Isaac a en effet proposé que ces préjugés découlaient de la crainte que l'empire entretenait envers les grandes villes de l'Orient, dont les populations étaient volatiles et difficiles à contrôler.³⁰⁵ À cet égard, les Romains s'étaient en fait approprié des préjugés que les Grecs professaient eux-mêmes contre les Orientaux, notamment qu'ils étaient bruyants et indolents, et les adaptèrent à leur propre réalité politique et culturelle.³⁰⁶

Quoi qu'il en soit, l'image des Orientaux devait se perpétuer chez les générations futures. Les Orientaux, prompts aux plus bas instincts et aux vices les plus ignobles, à l'excès et à la gourmandise, avaient en effet fait l'objet du mépris de l'empereur Julien, qui considérait les Antiochiens comme des hommes efféminés, « épilés non seulement au menton, mais encore sur tout le corps, afin de paraître à tout venant plus lisses que des femmes. »³⁰⁷ Or, cette plainte devait trouver un écho près d'un millénaire plus tard chez Jacques de Vitry, qui considérait toujours que les métropoles d'Orient étaient monstrueuses, pleines de turpitudes et d'iniquité.³⁰⁸ Que les Grecs et les Orientaux aient été perçus comme efféminés durant les croisades est clairement imputable à cette tradition antique, qui s'était perpétuée autant dans les courants littéraires que dans les mentalités populaires. Toutefois, il y a danger à trop insister sur des parallèles, car la divergence des contextes historiques et culturels des deux époques propose des intentions différentes pour une telle représentation. Tout au plus, il nous est possible de comprendre la reprise de ces préjugés par la tentative des chroniqueurs médiévaux de se rassurer par les autorités du passé face à cette redécouverte des Orientaux et le choc culturel qui s'ensuivit; bien qu'empreinte d'anachronisme, ces représentations antiques s'avéreraient au bout du compte modeler leurs propres impressions, ou du moins les confirmer et les raffermir.

³⁰⁵ Cette crainte découlait en effet d'un contraste culturel entre l'Empire romain d'Orient et d'Occident. L'aristocratie conservatrice romaine considérait les plaisirs et divertissements orientaux comme décadents et avait de la difficulté à imposer son autorité sur les populations souvent volatiles des grandes villes. B. ISAAC, « Orientals and Jews in the *Historia Augusta*... », pp. 272-273.

³⁰⁶ M. DUBUISSON, « La vision romaine de l'étranger... », p. 83

³⁰⁷ ἄνδρας ἀποφιλομένους οὔτι τὰς γνάθους μόνον, ἀλλὰ καὶ ἅπαν τὸ σῶμα, λειότεροι τῶν γυναικῶν ὅπως φαίνονται τοῖς ἐτυγχάνουσιν.; JULIEN L' APOSTAT, « Misopogon », dans *Œuvres complètes*, éd. et trad. C. Lacombrade, Paris, Belles-Lettres, 1964, 14, p. 168 et 22, t. 2, p. 176. L'attitude de Julien peut à certains égards être expliquée en contraste de ses propres habitudes ascétiques, mais elle relève tout de même de l'opinion qui prévalait alors chez la classe dirigeante romaine à l'égard des métropoles orientales.

³⁰⁸ *Cum autem monstruosam civitatem ingressus fuisset et eam innumeris flagitiis et iniquitatibus repletam invenisset.*; JACQUES DE VITRY, *Lettres de la cinquième croisade*, éd. R. B. C. Huygens et trad. G. Duchet-Suchaux, Turnhout, Brepols, 1998, p. 53.

c) Virgile et les autorités classiques au Moyen Âge

La diffusion des auteurs classiques au Moyen Âge, de même que l'accès direct ou indirect que les chroniqueurs ont pu avoir à leurs ouvrages, constituent bien évidemment des facteurs primordiaux pour déterminer à quel point la représentation des Byzantins était tributaire de modèles plus anciens. Que Virgile et ses contemporains aient eu une grande renommée chez les savants du Moyen Âge n'est guère à contester; l'historiographie moderne a en effet largement étudié la question et porté une attention particulière à l'usage de ces autorités pour des fins historiques, nationales et culturelles.³⁰⁹ Il nous importe néanmoins d'analyser quels étaient les auteurs classiques auxquels les chroniqueurs des croisades avaient accès, pour ensuite déterminer dans quelle mesure ils ont pu les utiliser, consciemment ou non.

Virgile, nous l'avons vu, bénéficia d'une popularité singulière au XII^e siècle, de sorte que ses ouvrages étaient bien diffusés dans les grandes bibliothèques des monastères médiévaux. Pour l'*Énéide*, B. Munk Olsen a d'ailleurs repéré près de soixante-dix manuscrits et fragments retranscrits au XII^e siècle, le chef d'œuvre de Virgile n'étant concurrencé que par les *Satires* d'Horace:³¹⁰

	9 ^e	9 ^e -10 ^e	10 ^e	10 ^e -11 ^e	11 ^e	11 ^e -12 ^e	12 ^e	12 ^e -13 ^e	Total
Virgile/Énéide	28	2	18	7	32	5	65	11	168
Horace/Satires	2	3	12	3	36	11	67	12	146

Tableau représentant la distribution des manuscrits de l'*Énéide* et des *Satires* jusqu'au XIII^e siècle.

Le XII^e siècle a donc vu doubler les retranscriptions des manuscrits de l'*Énéide*, témoignant de la grande demande pour l'ouvrage et, surtout, de sa lecture accrue: en effet, le coût de fabrication et le temps exigé pour la copie d'un texte indique que l'*Énéide* devait répondre à un besoin précis dans les milieux monastiques, et certainement qu'il fut beaucoup consulté.³¹¹ Or, il va de soi que l'*Énéide* était présenté aux clercs dans le cadre du *trivium* et que Virgile était clairement préféré à l'épopée homérique pour ce qui a trait de l'histoire de Troie; la version d'Homère, à vrai dire, était tenue pour fausse, tandis que

³⁰⁹ Outre les ouvrages mentionnés auparavant, voir entre autres P. BOUET, « Dudon de Saint-Quentin et Virgile: l'*Énéide* au service de la cause normande », *Cahiers des Annales de Normandie*, 23, 1990, pp. 215-236.

³¹⁰ B. MUNK OLSEN, « Virgile et la renaissance du XII^e siècle », pp. 169 et 177.

³¹¹ « La copie d'un texte à un moment donné est donc beaucoup plus probante que sa présence dans un inventaire de bibliothèque médiéval, qui ne nous précise pas s'il a été utilisé quotidiennement ou si on l'a conservé à toutes fins utiles sans se soucier de le lire. Toutefois, si un texte avait déjà été transcrit dans de nombreux exemplaires pendant les siècles précédents, le marché était, pour ainsi dire, saturé, et le besoin de le recopier moins urgent. »; B. MUNK OLSEN, « Virgile et la renaissance du XII^e siècle », p. 172.

celle de Virgile concordait avec les mythologies nationales de bien des peuples européens.³¹² Or, le fait que cette recrudescence concorde avec la période des croisades, et particulièrement avec un moment de rivalité accrue entre Byzance et l'Occident, nous paraît significatif des mentalités de l'époque. Selon J.-Y. Tilliette, « il n'est guère de clerc, même moyennement instruit, qui n'aura en tête quelques vers de l'*Énéide* » au XII^e siècle.³¹³ La morale de l'*Énéide* semble même avoir pénétré les milieux populaires, puisque Odon de Deuil affirma vers 1150 que le *Timeo Danaos et dona ferentes* était bien connu de ses contemporains, et même des laïcs.³¹⁴

Pour ce qui est des autres auteurs classiques qui ont pu marquer l'historiographie des XII^e et XIII^e siècles, il va de soi que leurs ouvrages composaient inévitablement le corpus des principales bibliothèques monastiques de l'Europe médiévale. La question consiste toutefois à déterminer quels chroniqueurs des croisades avaient accès à de telles bibliothèques au cours de leur carrière. Odon de Deuil, par exemple, fréquenta sans doute la bibliothèque de l'abbaye Saint-Denis, dont le corpus d'ouvrages antiques était parmi les plus imposants de son époque; il lui était ainsi possible d'emprunter des passages à Virgile, Horace et Ovide pour réaliser sa chronique, auteurs qu'il avait certainement lus.³¹⁵ Guillaume de Tyr, quant à lui, cita également un large éventail d'auteurs antiques et il a été établi qu'il avait accès à l'*Énéide* et à d'autres ouvrages d'autorité, et qu'il les connaissait particulièrement bien.³¹⁶ Quant aux autres chroniqueurs des croisades, plusieurs d'entre eux firent référence à Virgile et à d'autres auteurs, bien qu'il soit plus difficile d'établir s'ils avaient directement accès à leurs ouvrages, ou bien s'ils ont connu leurs références par d'autres intermédiaires. Sans s'adonner au cas par cas, mentionnons simplement Albert d'Aix, qui semble avoir été familier avec le style littéraire de Virgile, mais dont les références étaient trop disparates pour nous permettre de conclure qu'il avait ces ouvrages en main au moment de rédiger sa chronique, et encore moins qu'il les avait lus en entier avant d'écrire.³¹⁷ D'autres auteurs, enfin, ne démontraient aucune connaissance de la

³¹² R. Weiss affirme d'ailleurs qu'il fallut attendre le XIV^e siècle pour voir en Europe une traduction latine de l'*Illiade* et de l'*Odyssée*.; R. WEISS, « Greek in Western Europe at the End of the Middle Ages », dans C. Dionisott et als., édés., *Medieval and Humanist Greek. Collected Essays of Roberto Weiss*, Padoue, Antenore, 1977, p. 5.

³¹³ J.-Y. TILLIETTE, « *Insula me genuit. L'influence de l'Énéide...* », p. 136.

³¹⁴ *Semper tamen, etiam inter quosdam laicos, istud proverbium notum fuit: 'Timeo Danaos et dona ferentes'*.; ODON DE DEUIL, II, p. 29. Voir également J. P. A. VAN DER VIN, *Travellers to Greece and Constantinople...*, vol. 1, p. 295.

³¹⁵ V. G. BERRY, dans *De profectioe Ludovici VII in Orientem...*, pp. xxx-xxxii.

³¹⁶ P. EDBURY et J. ROWE, *William of Tyre, Historian of the Latin East*, Cambridge, Cambridge University Press, 1988, p. 33.

³¹⁷ S. B. EDINGTON, « Albert of Aachen and the *Chansons de Geste* », dans J. France et W. C. Zafac, dirs., *The Crusades and their Sources*, Aldershot, Ashgate, 1997, p. 36. T. Asbridge et S. Edgington émettent une pareille réserve pour Gautier le Chancelier, spécifiant qu'il est difficile de déterminer à quel point le

littérature antique, sauf biblique, alors que leurs ouvrages ont eu une incidence importante sur l'historiographie des croisades et sur la réputation péjorative des Byzantins; c'est le cas entre autres des *Gesta Francorum*, que nous traiterons plus amplement dans le cadre des prochains chapitres.³¹⁸

De toute évidence, les emprunts aux ouvrages classiques n'étaient pas effectués par tous les chroniqueurs et lorsqu'ils l'étaient, c'était souvent indirectement, en dehors du contexte et de la portée du texte original. À cet égard, deux techniques d'emprunt étaient généralement pratiquées: la citation mot à mot (habituellement non attribuée à l'auteur original) et la paraphrase, directe ou indirecte.³¹⁹ En effet, les emprunts s'avéraient dans certains cas être si déformés qu'ils suggèrent parfois un emprunt d'un emprunt, comme quoi l'auteur n'aurait pas puisé directement son information du texte original, mais par un autre intermédiaire. Souvent, les emprunts provenaient de recueils de citations célèbres, compilées pour donner aux savants un accès aux références d'un plus grand éventail d'ouvrages auxquels ils n'auraient autrement pas eu accès. Dans d'autres circonstances, les chroniqueurs empruntaient à des textes médiévaux antérieurs qui avaient fait usage de la référence, sans qu'ils soient forcément conscients de l'auteur ou de l'ouvrage original qu'ils plagiaient. La tâche de l'historien est d'autant plus ardue du fait qu'il n'est pas toujours possible de déterminer par quel intermédiaire les chroniqueurs ont obtenu leur information. Les chroniques de Foucher de Chartres et d'Ordéric Vital, par exemple, sont parsemées de citations attribuables à des auteurs antiques, mais il reste impossible de déterminer si les chroniqueurs avaient réellement eu accès à leurs ouvrages.³²⁰ Guillaume de Malmesbury, quant à lui, semble avoir lu l'*Énéide* en raison des nombreuses citations qu'il a incorporées dans son récit, mais l'éditeur de son ouvrage admet qu'il aurait pu avoir eu accès à un recueil de citations et non à l'ouvrage de Virgile directement.³²¹ Le problème, de toute évidence, est loin d'être simple. B. Ebels-Hoving a d'ailleurs constaté que les emprunts des chroniqueurs aux autorités classiques sont problématiques, car ils nous en disent souvent plus sur le niveau d'érudition des auteurs que sur leur véritable

chroniqueur a vraiment lu les ouvrages de Virgile et d'Ovide, et ceci bien qu'il les cite souvent.; T. ASBRIDGE et S. EDGINGTON dans *Walter the Chancellor's 'The Antiochene Wars'*, trad. S. Edgington et T. S. Asbridge, Aldershot, Ashgate, 1999, pp. 7-8.

³¹⁸ E. ALBU, *The Normans and Their Histories...*, p. 149.

³¹⁹ Voir à ce sujet K. FRIIS-JENSEN, *Saxo og Vergil. En analyse af 1931-undgavens Vergil paralleller*. Copenhagen, Institut for Klassisk Filologi, 1975, pp. 15-23.

³²⁰ H. S. FINK dans, *A History of the Expedition to Jerusalem 1097-1127*, p. 45 et 249, n. 3.; M. CHIBNALL, dans *The Ecclesiastical History of Orderic Vitalis*, vol. 1, p. 63.

³²¹ R. M. THOMSON, *William of Malmesbury*, Woodbridge, Boydell Press, 1987, pp. 47-48. L'ampleur de la démarche est démontrée en ce que ce type d'analyse fait souvent l'objet d'une science distincte. Voir notamment: J. BERLIOZ, *Identifier sources et citations*, Turnhout, Brepols, 1994, 336 p.; R. R. BOLGAR, *The Classical Heritage and Its Beneficiaries*, Cambridge, Cambridge University Press, 1963, 591 p.

représentation des Grecs.³²² C'est pourquoi nous n'entendons pas accorder davantage d'importance à l'apport des ouvrages classiques dans l'historiographie des croisades, si ce n'est pour préciser qu'ils avaient un pouvoir d'autorité, soit pour appuyer et confirmer les propos des chroniqueurs, soit pour influencer leur opinion nonobstant le fait qu'ils étaient traités hors de leur contexte original; il y a là, quel que soit l'accès du chroniqueur à l'ouvrage original, une influence marquée sur l'historiographie médiévale que nous ne pouvons écarter.

Dans un dernier temps, cependant, il nous importe d'aborder deux ouvrages concernant l'épopée troyenne qui, en parallèle à l'*Énéide*, ont eu un impact plus direct sur l'historiographie médiévale et particulièrement sur l'épopée française. Les deux versions, vraisemblablement écrites en grec au I^{er} siècle, étaient attribuées à Darès de Phrygie et Dictys de Crète, et prétendaient être des compositions contemporaines de la guerre de Troie.³²³ Le premier, intitulé *De excidio Troiae historia*, fut adapté et traduit en latin au VI^e siècle, tandis que le second, l'*Ephemeris Belli Troiani*, dut sa traduction à un certain Lucius Septimus au IV^e siècle. Dans les deux cas, Darès et Dictys présentaient des adaptations originales de la légende de Troie, bien qu'ils s'opposassent en ce que le premier adoptait une position pro-troyenne et le second une position pro-grecque. Chez les Occidentaux, qui manifestaient un penchant favorable aux Troyens en raison de la tradition virgilienne, Darès de Phrygie était préféré à Dictys de Crète. De plus, Darès était considéré comme un témoin oculaire de la guerre troyenne; bien que faux, un tel fait le rendait plus crédible qu'Homère, qui avait écrit plusieurs années après les événements. Darès était donc tenu comme la seule autorité fiable sur l'épopée troyenne, d'autant plus qu'il reflétait la représentation latine des Grecs sournois et agresseurs des Troyens.³²⁴

L'histoire de Darès de Phrygie prétendait en effet que les Grecs, et non les Troyens, avaient été les initiateurs de la guerre.³²⁵ Elle présentait également des différences marquées avec l'épopée de Virgile: la chute de Troie n'était pas attribuée à la ruse du cheval de bois, qui avait été reléguée au simple symbole d'une tête équine peinte sur la porte de Scée; c'était plutôt Antênor et Énée qui avaient trahi Priam et permis aux Grecs

³²² B. EBELS-HOVING, *Byzantium in Westerse Ogen...*, p. 282.

³²³ DARÈS DE PHRYGIE, *Daretis Phrygii De Excidio Troiae Historia*, éd. F. Meister, Leipzig, Teubner, 1873, 67 p.; DICTYS DE CRÈTE, *Dictyis Cretensis Ephemeridos Belli Troiani Libri*, éd. par W. Eisenhut, Leipzig, Teubner, 1872, 154 p.

³²⁴ R. M. FRAZER JR., trad., *The Trojan War. The Chronicles of Dictys of Crete and Dares the Phrygian*, Bloomington, Indiana University Press, 1966, pp. 3-15 et 133; J. P. A. VAN DER VIN, *Travellers to Greece and Constantinople...*, vol. 1, p. 295.

³²⁵ N. E. Griffin a soulevé les principaux éléments qui ne concordaient pas avec la version homérique de la légende, notamment que Pâris avait enlevé Héléne seulement parce que Hésione avait été enlevée avant, et qu'Héléne avait été consentante à partir avec Pâris: N. E. GRIFFIN, « Un-Homeric Elements in the Medieval Story of Troy », *The Journal of English and Germanic Philology*, 7, 1, 1908, p. 47.

d'entrer dans la ville.³²⁶ Malgré l'absence de la référence aux offrandes perfides des Grecs, le texte de Darès concordait avec l'*Énéide* en ce que les Achéens étaient les antagonistes de l'histoire et les persécuteurs des Troyens. Pour les peuples d'Occident, qui attribuaient souvent leurs origines nationales à l'exode des Troyens après la destruction de leur cité, le texte de Darès s'avérait d'un intérêt particulier, d'autant plus qu'il leur semblait clairement adapté à leur époque: les héros vivaient, agissaient et combattaient à la façon des chevaliers du Moyen Âge, alors que les éléments orientaux du récit semblaient s'inspirer de leur imaginaire d'un monde à la fois merveilleux et opulent.³²⁷ En raison de ces facteurs, Darès de Phrygie était lu avec autant d'intérêt que Virgile pour ce qui a trait de l'épopée troyenne. Otton de Freising, par exemple, affirmait avoir lu l'*Énéide*, de même que Darès de Phrygie, du fait qu'ils étaient complémentaires.³²⁸ Dans le prologue de l'*Itinerarium peregrinorum*, il était également signalé que le texte de Darès avait la plus grande crédibilité, du fait qu'il avait été un témoin oculaire et non secondaire des événements rapportés.³²⁹ L'histoire de Darès servit même de modèle pour plusieurs textes vernaculaires des XII^e et XIII^e siècles, tant poèmes que romans, dont le plus notoire fut le *Roman de Troie* de Benoît de Saint-Maure.³³⁰ Rédigé vers 1160, ce roman fut l'une des adaptations médiévales les plus populaires de la guerre de Troie et fut inspiré en grande partie de Darès de Phrygie, l'*auctor* du sujet; Benoît ne s'était en fait rabattu sur Dictys de Crète que vers la fin de son roman, là où le récit de Darès faisait défaut.³³¹ Quoi qu'il en soit, la tradition de Darès devait désormais pénétrer dans les mentalités populaires pour satisfaire et réaffirmer les convictions nationales des Européens, notamment qu'ils étaient descendants des Troyens et qu'ils avaient autrefois été évincés de leur patrie par les Grecs. La tradition virgilienne, de même que l'histoire de Darès de Phrygie, perpétuèrent ainsi l'image des Grecs en tant que rivaux des Occidentaux, pour qui justice devait un jour être rendue.

³²⁶ N. E. GRIFFIN, « Un-Homeric Elements... », pp. 42, 45-46; R. M. FRAZER JR., *The Trojan War...*, p. 165.

³²⁷ E. BAUMGARTNER et F. VIELLIARD, éd. et trad., dans Benoît de Saint-Maure, *Le Roman de Troie*, Paris, Librairie Générale Française, 1998, p. 10.

³²⁸ OTTON DE FREISING, *Chronicon*, éd. R. Wilmans, *MGH, SS.*, XX, Hanovre, 1868, I, 25-26, pp. 139-141.

³²⁹ ITINERARIUM PEREGRINORUM (*IP2*), *prologus*, p. 4.

³³⁰ BENOÎT DE SAINT-MAURE, *Le Roman de Troie*, éd. et trad. E. Baumgartner et F. Vielliard, Paris, Librairie Générale Française, 1998, 669 p. N. E. Griffin propose également: Joseph d'Exeter, *Historia de Belle Trojano*; Guido delle Colonne, *Historia Trojana*; Albert de Stade, *Troilus*; N. E. GRIFFIN, « Un-Homeric Elements... », pp. 40-41.

³³¹ R. M. FRAZER JR., *The Trojan War...*, pp. 3, 4 et 7; J. P. A. VAN DER VIN, *Travellers to Greece and Constantinople...*, vol. 1, p. 295.

d) L'origine troyenne des peuples européens

La croyance de l'origine troyenne des nations européennes constitue l'un des facteurs premiers de l'intérêt médiéval pour les dérivés de l'épopée virgilienne et, du même coup, de la perpétuation d'une image péjorative des Grecs dans la littérature officielle et populaire. Il est à noter que Virgile n'avait pas inventé l'idée que les Romains étaient Troyens d'origine, celle-ci datant de la période républicaine et ayant pendant longtemps constitué une facette de la propagande augustinienne.³³² Toutefois, la croyance trouva un point d'ancrage dans les différentes épopées médiévales de la guerre de Troie et fut ainsi adaptée aux mythologies nationales de plusieurs peuples européens.³³³ Troie, à l'instar de Byzance, suscitait dans l'esprit médiéval le souvenir d'une cité idéale, imprenable et débordante de toutes les richesses imaginables; sa destruction, qui se voulait l'une des grandes tragédies de la trame historique, figurait souvent dans le premier épisode des histoires locales, au même titre que la Création, le Déluge et le règne de Ninus.³³⁴ La chute de Troie marquait également le début de la plupart des histoires nationales européennes, selon l'idée que les Troyens avaient fui les ruines de leur ville pour se réfugier en Europe et ainsi engendrer les principales nations qui la peuplaient. Les Francs, les Bretons, les Danois, les Normands, les Saxons et même les Vénitiens, tous rattachaient leur lignée à Priam par l'entremise de généalogies construites et fictives.

Troie avait donc été délivrée du domaine de la légende et détenait désormais une fonction historique précise, tenue comme incontestable. Les mythologies nationales étaient en effet considérées comme des vérités historiques, ignorant toutes le caractère fabuleux, exagéré ou même légendaire de l'épopée troyenne; même les auteurs les plus assidus, qui avaient l'habitude de signaler leur incrédulité par des tournures telles que « on dit que » (*ut fertur, ut dicebantur*), persistaient à présenter ces constructions nationales comme un fait historique.³³⁵ Grégoire de Tours, étonnamment, n'y fit pas allusion, mais dès le VIII^e siècle ses successeurs s'adonnèrent parfois à des explications ou des variantes fort imaginées, et dont la portée fut sensiblement la même jusqu'au XVI^e siècle.³³⁶ Au XII^e siècle, par exemple, Otton de Freising attestait que les Francs, dont la race était originaire des Troyens, devaient leur nom à la noblesse de leur lignée, car *franco* signifiait « noble » dans

³³² J. BALDSON, *Romans and Aliens*, p. 30.

³³³ C. BEAUNE, *Naissance de la nation France*, Paris, Gallimard, 1985, p. 29.

³³⁴ E. SANFORD, « The Study of Ancient History... », p. 35.

³³⁵ C. GIVEN-WILSON, *Chronicles: The Writing of History...*, pp. 4 et 9.

³³⁶ C. BEAUNE, « L'utilisation politique du mythe des origines troyennes en France à la fin du Moyen Âge », *Lectures médiévales de Virgile*, p. 331; E. SANFORD, « The Study of Ancient History... », pp. 36-37.

leur langue.³³⁷ Un siècle plus tard, Rigord affirmait que les habitants de Lutèce avaient choisi d'appeler leur ville Paris, « du nom de *Pâris* Alexandre, fils de Priam, roi de Troie. »³³⁸ Les Francs, toujours selon Rigord, tenaient leur nom de *féranc* ou *féroce*, selon leur vaillance au combat. De surcroît, Rigord attribuait l'origine des Turcs à une autre branche de la descendance de Priam, tout comme c'était le cas aussi pour les Anglais, les Normands et les Italiens.³³⁹ Bref, malgré les variantes, le mythe de Troie servait ni plus ni moins à souligner la légitimité ou la noblesse d'une nation, ou encore sa vaillance et son ardeur comme dans le cas des Turcs.³⁴⁰ De telles explications étaient par ailleurs communes dans les sources normandes, anglaises, bretonnes et vénitiennes.³⁴¹

Dans le contexte des croisades, les mythes des origines troyennes pouvaient également servir à alimenter la rancune des Latins contre les Grecs, puisqu'il fallait réparer le préjudice que ceux-ci avaient porté autrefois contre leurs ancêtres. Dans la deuxième moitié du XII^e siècle, et surtout au début du XIII^e, un tel justificatif en était même venu à justifier des prétentions des Occidentaux sur les territoires byzantins.³⁴² Cette tendance fut le mieux illustrée par Robert de Clari dans sa description d'une rencontre entre Pierre de Bracheux et des Valaques lors de la consolidation de l'Empire latin après la prise de Constantinople en 1204. Selon le chroniqueur, Les Valaques s'enquirent ainsi auprès de Pierre:

‘Seigneur, nous sommes émerveillés de vos beaux exploits et nous nous étonnons fort de ce que vous êtes ici en ce pays, vous qui êtes de si lointaines régions, et de ce que vous êtes venu ici pour conquérir des terres. N’avez-vous donc pas en votre pays des terres qui suffisent à votre entretien?’ Monseigneur Pierre répondit: ‘Eh! N’avez-vous pas entendu dire comment Troie la Grande fut détruite et par quelle ruse?’ – Oh oui, firent les Valaques et les Coumans, nous l’avons bien entendu dire, mais c’est de l’histoire ancienne. – Eh bien, fit monseigneur Pierre, Troie appartenait à nos ancêtres et ceux qui en réchappèrent vinrent s’installer dans le pays d’où nous

³³⁷ *Lingua enim eorum Franco nobilis dicitur.*; OTTON DE FREISING, *Chronicon*, I, 25, p. 140.

³³⁸ *a Paride Alexandro, filio Priami Regis Troje, Parisius vocaverunt.*; RIGORD, *Œuvres de Rigord et de Guillaume le Breton, historiens de Philippe-Auguste. Chroniques de Rigord et de Guillaume le Breton*, éd. H.-François Delaborde, Paris, Renouard, 1882, 37, p. 54.

³³⁹ RIGORD, 37, p. 55.

³⁴⁰ Sur les différentes utilisations politiques du mythe des origines troyennes, voir entre autres: P. BOUET, « Dudon de Saint-Quentin et Virgile... », pp. 215-236; C. BEAUNE, « The Political Uses of the Trojan Myth », dans F. L. Cheyette, éd., *The Birth of an Ideology: Myths and Symbols of Nation in Late-Medieval France*, Berkeley, University of California Press, 1991, pp. 226-244; « L'utilisation politique du mythe... », pp. 331-355.

³⁴¹ Par exemple: ORDÉRIC VITAL, IX, 3, p. 24; HENRI DE HUNTINGTON, I, 9, p. 25 et VIII, 2, p. 559; ROBERT WACE, *Wace's Roman de Brut. A History of the British*, éd. et trad. J. Weiss, Exeter, University of Exeter Press, 1999, pp. 3-11; MARTIN DE CANAL, *Les Estoires de Venise. Cronaca veneziana in lingua francese dalle origini al 1275*, éd. et trad. A. Limentani, Florence, Leo S. Olschki, 1972, I, iii, p. 6. Au sujet des Normands, voir P. BOUET, « De l'origine troyenne des Normands », dans C. Bougy, P. Boissel et B. Garnier, éd., *Mélanges René Lepelley: Recueil d'études en hommage au Professeur René Lepelley*, Caen, Musée de Normandie, 1995, pp. 401-413; E. ALBU, *The Normans and Their Histories...*, p. 112.

³⁴² B. EBELS-HOVING, *Byzantium in Westerse Ogen*, p. 282.

sommes venus; et c'est parce qu'elle a appartenu à nos ancêtres que nous sommes venus ici pour faire des conquêtes.³⁴³

Ainsi, Robert de Clari exprimait clairement l'idée que la partie orientale de l'Europe avait autrefois appartenu aux Troyens, leurs ancêtres, et que les Francs devaient conséquemment réparer l'injustice provoquée par la perfidie des Grecs. L'exemple du *Timeo Danaos et dona ferentes* pouvait par conséquent servir de justificatif pour la prise de Constantinople et de l'Empire byzantin.³⁴⁴ Nous reviendrons plus loin sur les implications de ces tentatives de légitimation et de disculpation des croisés au lendemain du sac de Constantinople. Retenons pour l'instant que les traditions du passé, qu'elles fussent légendaires ou non, littéraires ou populaires, avaient indéniablement une incidence sur les rapports entre les Grecs et les Latins dans le contexte des XII^e et XIII^e siècles, sinon pour confirmer leur rivalité, du moins pour légitimer le mépris qu'ils se vouaient. Au tournant du XI^e siècle, toutefois, face à l'espoir d'une fraternité chrétienne à la veille de la croisade, ces prétextes n'étaient que latents, enfouis dans les mentalités et se limitant aux soubresauts littéraires occasionnels. Ce constat, en effet, nous sera encore plus évident dans le volet chronologique de notre étude, lorsque nous aborderons l'évolution de l'image des Byzantins au moment de la première croisade. Avant d'aborder cette deuxième grande étape de notre étude, toutefois, nous nous proposons d'abord d'appliquer, dans le cadre du prochain chapitre, nos conclusions précédentes à une analyse de l'image du cérémonial byzantin chez les chroniqueurs occidentaux des croisades; un tel examen, en effet, nous permettra d'établir le bien-fondé de notre démarche par une approche plus concrète et concluante de l'enjeu culturel qui définissait les rapports entre Grecs et Latins, afin d'aborder ensuite l'analyse de leur évolution aux XII^e et XIII^e siècles.

³⁴³ 'Sire, nous nous merveillons molt de vo boine chevalerie, et si nous merveillons mout que vous estes quis en chest païs, qui de si loingtaines teres estes, qui chi estes venu pour conquerre tere. De n'avés vous', fissent-ils, 'teres en vos païs dont vous vous puissiés warir?' Et mesires Pierres respondi: 'Ba!' fist il, 'de n'avés vous oï comment Troies le grant fut destruite ne par quel tor? – Ba ouil!' fissent li Blak et li Commain, 'nous l'avons bien oï dire, mout a que che ne fu. – Ba!' fist mesires Pierres, 'Troies fu a nos anchiseurs, et chil qui escaperent si s'en vinrent manoir la dont nous sommes venu; et pour che que fu a nos anchiseurs, sommes nous chi venu conquerre tere.; ROBERT DE CLARI, cvi, pp. 215-216.

³⁴⁴ J. P. A. VAN DER VIN, *Travellers to Greece and Constantinople...*, vol. 1, p. 296.

CHAPITRE IV

L'IMAGE DU CÉRÉMONIAL BYZANTIN DANS UNE PERSPECTIVE CULTURELLE

Ce chapitre se veut une mise en application des principaux thèmes que nous avons abordés précédemment, dans le but de démontrer notre hypothèse par une analyse plus concrète de la diversité culturelle entre Grecs et Latins aux XII^e et XIII^e siècles. À cet égard, l'analyse de l'image du cérémonial byzantin selon les chroniqueurs des croisades constitue, à notre avis, l'approche la plus pertinente pour réaliser cet objectif. En effet, l'intérêt d'aborder la perception du cérémonial impérial comme un indicateur de la diversité culturelle entre les croisés et les Byzantins ne saurait être contesté: dans le contexte des échanges diplomatiques entre Grecs et Latins pendant les croisades, le cérémonial impérial constituait sans doute l'une des manifestations les plus tangibles de la culture byzantine, particulièrement pour les seigneurs et les autres ambassadeurs qui en furent les témoins tout au long du XII^e siècle.³⁴⁵ Or, selon une perspective anthropologique, les occasions cérémonielles constituent généralement une fenêtre unique sur la réalité culturelle d'une société, puisqu'elles expriment, par leurs rituels et leurs symboles, les valeurs et les convictions les plus profondes du groupe qui les interprète. Pour les Byzantins, le cérémonial constituait l'un des piliers de leur idéologie impériale, voire une affirmation de leur place dans l'ordre céleste et universel de l'œuvre de Dieu. En effet, le pouvoir impérial reposait, à bien des égards, sur la valeur hautement religieuse et symbolique qui était conférée par le cérémonial et qui accordait à l'empereur un caractère à la fois divin et mystérieux. Plus encore, le cérémonial impérial déterminait le fonctionnement même de la cour impériale et de la société byzantine dans son ensemble, puisque tous les sujets de l'empire étaient sommés d'y participer par différents rôles, parfois à travers un système complexe de préséances, d'autres fois par les acclamations qui étaient généralement de la responsabilité du peuple. À cet égard, le cérémonial impérial, très unificateur, véhiculait certainement un message à la fois politique et social, mais également culturel, puisqu'il constituait l'expression même de l'identité des Byzantins, autant à leurs yeux qu'au regard extérieur des autres peuples et nations. Pour les Byzantins,

³⁴⁵ Outre le cérémonial impérial, les différents rites religieux du clergé oriental frappaient sans doute autant, sinon plus, l'imaginaire des croisés en tant que manifestation de l'altérité entre les Grecs et les Latins aux XII^e et XIII^e siècles. Mais puisque nous nous intéressons avant tout aux rapports diplomatiques entre les Byzantins et les dirigeants de la croisade, nous avons choisi de retenir le cérémonial impérial comme un indicateur principal de cette diversité culturelle.

en effet, le cérémonial était normal, incontesté, une affirmation symbolique de leurs croyances et de leur culture, voire de leur civilisation.³⁴⁶

Pour les croisés qui ont séjourné à Byzance, le cérémonial impérial était certainement inusité, puisqu'il n'avait pas d'équivalent dans les principaux royaumes d'Europe au XII^e siècle (notamment la France et l'Angleterre, et même l'Empire germanique).³⁴⁷ À cet égard, ce système cérémoniel était certainement une caractéristique distinctive de la civilisation byzantine et constituait, dans une certaine mesure, un facteur de l'altérité entre les Grecs et Latins dans le contexte des croisades.³⁴⁸ Face au caractère singulier et exotique du cérémonial, nous ne devons guère être surpris si les impressions des croisés étaient souvent mitigées. Puisque le cérémonial avait pour objectif d'impressionner et d'accentuer le mystère impérial, les quelques témoins croisés qui y ont participé ont généralement été fascinés, voire ébahis, par l'ampleur de son déroulement et l'étalage des richesses auquel ils étaient exposés; tous ces éléments contribuaient en effet à souligner les honneurs qui leur étaient prodigués, de même que la magnificence de l'Empire byzantin et le statut exalté de son souverain. Toutefois, là où le cérémonial cherchait à intimider et à manipuler la volonté des croisés, les réactions étaient tout aussi significatives d'un choc culturel entre les deux entités chrétiennes et d'un rejet de la valeur symbolique des différents rituels qui étaient pratiqués. En effet, la complexité et la minutie du cérémonial étaient souvent vues comme déconcertantes, voire exagérées, ce qui suscitait généralement la méfiance des croisés. Ensuite, en raison de cette suspicion, certains témoins ont associé l'image des Grecs perfides et efféminés aux différents aspects inusités du cérémonial qui étaient significatifs de l'altérité culturelle entre les Byzantins et les Occidentaux. Or, c'est précisément ces aspects que nous entendons développer dans le cadre de ce présent chapitre, comme une démonstration des thèmes que nous avons établis jusqu'à présent.

³⁴⁶ De nombreuses études se sont penchées sur la valeur à la fois idéologique et culturelle du cérémonial byzantin. L'analyse française la plus récente et la plus intéressante est certainement celle G. DAGRON, *Empereur et prêtre: étude sur le 'césaropapisme' byzantin*, Paris, Gallimard, 1996, 435 p. Voir également: H. MAGUIRE, éd., *Byzantine Court Culture from 829 to 1204*, Washington (D.C), Dumbarton Oaks, 1997, 164 p.; A. CAMERON, « The Construction of Court Ritual: the Byzantine Book of Ceremonies », dans D. Cannadine et S. Price, éd., *Rituals of Royalty: Power and Ceremonial in Traditional Societies*, Cambridge, Cambridge University Press, 1987, pp. 106-136; M. MCCORMICK, « Analysing Imperial Ceremonies », *Jahrbuch der Österreichischen Byzantinistik*, 35, 1985, pp. 1-20; L. SIMEONOVA, « In the Depths of Tenth-Century Byzantine Ceremonial: the Treatment of Arab Prisoners of War at Imperial Banquets », *Byzantine and Modern Greek Studies*, 22, 1998, pp. 75-104.

³⁴⁷ G. DAGRON, « Réflexions sur le cérémonial byzantin », *Palaeoslavica*, 10, 2002, p. 27.

³⁴⁸ Seule l'Égypte fatimide avait un système cérémoniel aussi complexe que celui des Byzantins. Néanmoins, le cérémonial byzantin s'avérait un facteur de différenciation politique et culturelle entre chrétiens occidentaux et orientaux, de sorte qu'il suscitait généralement des impressions plus marquées de la part des croisés. Pour une analyse comparative des cérémoniaux byzantins et fatimides, voir M. CANARD, « Le cérémonial fatimite et le cérémonial byzantin. Essai de comparaison », *Byzantion*, 21, 2, 1951, pp. 355-420.

Malgré sa pertinence pour comprendre les rapports culturels entre Grecs et Latins, l'image du cérémonial dans les chroniques des croisades n'a pourtant pas fait l'objet d'analyses approfondies dans l'historiographie moderne, sauf les quelques esquisses que nous avons nous-mêmes effectuées dans le cadre de nos recherches antérieures.³⁴⁹ Puisque nous avons déjà traité le sujet, nous n'entendons pas faire ici une analyse méthodique du cérémonial byzantin dans le contexte des rapports diplomatiques entre les croisés et les Byzantins au XII^e siècle, mais plutôt examiner les principaux aspects qui sont pertinents à notre présente étude, notamment la question de la perfidie et du manque de virilité des Grecs selon les chroniqueurs des croisades. Or, si nous renvoyons nos lecteurs à nos études précédentes pour une appréciation plus générale du problème, notre analyse nous impose néanmoins certaines considérations méthodologiques qu'il nous incombe de préciser ici. En effet, les représentations du cérémonial nous ont généralement été rapportées par les chroniqueurs des croisades, alors que seulement quelques-uns d'entre eux en ont été témoins. Puisque les occasions cérémonielles et diplomatiques avec les Byzantins étaient généralement limitées aux dirigeants de la croisade et à leur entourage immédiat, il nous importe bien évidemment de distinguer entre les témoins oculaires et les témoins de deuxième ordre. Pour les premiers, en effet, les représentations étaient généralement fondées sur une perception directe des différents rituels du cérémonial, tandis que les seconds avaient davantage tendance à décrire les occasions diplomatiques selon leurs propres barèmes culturels, ce qui traduisait une interprétation du cérémonial parfois erronée et fortement empreinte d'un imaginaire occidental. Quoi qu'il en soit, les témoignages indirects ne constituent pas un obstacle majeur pour notre étude: les constructions imaginaires du cérémonial impérial étaient après tout significatives des mentalités collectives en Occident, qui constituent la préoccupation première de notre analyse et qui supplantent, pour l'étude des représentations, la véridicité immédiate des faits rapportés. Ainsi, l'image du cérémonial qui nous intéresse était parfois fondée sur l'expérience de participants eux-mêmes ou sur les témoignages oraux des croisés qui étaient revenus en Europe, et d'autres fois sur une construction imaginaire des chroniqueurs qui cherchaient à satisfaire une image préétablie des Byzantins et de leur

³⁴⁹ M. CARRIER, *L'image du Grec selon les chroniqueurs des croisades: perceptions et réactions face au cérémonial byzantin (1096-1204)*, Mémoire (sous la direction de B. Chaput), Université de Sherbrooke, 2000, 166 p. Ce mémoire a donné lieu à deux articles: M. CARRIER, « Perfidious and Effeminate Greeks: the Representations of Byzantine Ceremonial in the Western Chronicles of the Crusades (1096-1204) », *Annuario dell'Istituto Romeno di Cultura e Ricerca Umanistica Venezia*, 4, 2002, pp. 47-68; M. CARRIER, « Les relations diplomatiques entre Grecs et Latins dans la perspective politico-culturelle du XII^e siècle: les réactions au cérémonial byzantin selon les chroniqueurs des croisades », *Annuario dell'Istituto Romeno di Cultura e Ricerca Umanistica Venezia*, 5, 2003, pp. 49-78. Notons néanmoins la contribution de K. CIGGAAR, qui consacra quelques pages au problème: K. CIGGAAR, *Western Travellers to Constantinople...*, pp. 53-61.

environnement oriental. Dans tous les cas, toutefois, les représentations du cérémonial par les chroniqueurs venaient confirmer, à divers niveaux, l'idée que les Grecs étaient effectivement perfides et efféminés, comme le voulaient les principales traditions historiographiques au Moyen Âge.

Dans cette perspective, il est clair que l'image du cérémonial byzantin répondait à des considérations culturelles, bien que nous soyons parfois en mesure d'y voir aussi des intérêts politiques, soit pour défendre ou encore pour justifier les différentes interactions diplomatiques entre les croisés et les Byzantins dans le contexte des croisades. À cet égard, nous proposons que les représentations les plus négatives du cérémonial étaient généralement énoncées pendant les périodes de conflit entre les Grecs et les Latins, ce qui démontre que les chroniqueurs étaient portés à réagir à l'échec de la fraternité chrétienne en s'attaquant aux manifestations culturelles ou religieuses qui les différenciaient de leurs homologues orientaux. Cependant, cette confusion potentielle entre les intentions politiques des chroniqueurs et leur perception réelle des Byzantins a donné lieu à des débats dans l'historiographie moderne et constitue un enjeu principal pour déterminer l'ampleur de l'antagonisme culturel entre Grecs et Latins pendant les croisades: en effet, devons-nous interpréter les invectives des chroniqueurs comme le reflet d'un réel clivage culturel entre Grecs et Latins aux XII^e et XIII^e siècles, ou bien seulement comme un prétexte, voire un outil, pour justifier les ambitions des Latins en Orient?³⁵⁰ Notre position, comme nous l'avons établie dans l'introduction, propose une approche ambivalente du problème, où les deux options sont considérées comme complémentaires et non pas forcément exclusives l'une de l'autre. Par ailleurs, cette tendance des chroniqueurs à utiliser le prétexte culturel et religieux pour des fins politiques sera plus amplement démontrée dans le prochain volet de notre étude, qui concerne l'évolution chronologique de la représentation des Byzantins jusqu'en 1261. Pour l'instant, notre analyse de l'image du cérémonial byzantin servira d'introduction à ce deuxième volet chronologique en exposant les principaux enjeux méthodologiques du problème. Pour ce faire, nous consacrerons le présent chapitre aux représentations positives du cérémonial impérial dans des contextes diplomatiques; dans le prochain chapitre, nous conclurons notre réflexion en examinant les représentations négatives du cérémonial, de même que les réactions qu'elles

³⁵⁰ H. Mayr-Harting a en effet mis en garde les historiens contre l'idée de voir des divisions culturelles là où il n'y a parfois qu'un contentieux politique: « Where culture is concerned we must always be prepared to distinguish between antipathy towards a political power and appreciation of its culture. »; H. MAYR-HARTING, « Odo of Deuil, the Second Crusade and the Monastery of Saint-Denis », dans M. A. Meyer, éd., *The Culture of Christendom. Essays in Medieval History in Commemoration of Denis L. T. Bethell*, Londres, Hambledon Press, 1993, p. 238. Pour le débat historiographique sur la question, voir les pp. 1-6 dans l'introduction.

ont engendrées chez les seigneurs de la croisade, afin de déterminer à quel point l'enjeu culturel peut être considéré comme un facteur déterminant pour expliquer les succès et les échecs diplomatiques entre Grecs et Latins aux XII^e et XIII^e siècles.

a) Le cérémonial dans la diplomatie byzantine au XII^e siècle

Le rôle du cérémonial byzantin comme pierre angulaire de l'idéologie impériale a fait l'objet de plusieurs études au fil des années, de sorte qu'un survol rapide de la question nous suffit ici pour souligner son importance dans la diplomatie byzantine au XII^e siècle.³⁵¹ En effet, l'idéologie politique de l'Empire byzantin se reflétait généralement dans les divers rituels et les références symboliques qui étaient véhiculés par les occasions cérémonielles, et qui confirmaient de façon visuelle et collective les préceptes impériaux de cette civilisation orientale. Ainsi, le cérémonial impérial avait pour objectif premier de confirmer la gloire et la sainteté de l'empereur byzantin, de même que la place privilégiée de l'empire dans l'ordre terrestre et céleste. Les différents rituels visant à magnifier et à célébrer le pouvoir impérial étaient régis par un protocole très strict, qui règlementait ou limitait l'accès à l'empereur dans le but d'établir une distance entre lui et ses sujets, entre le monde divin et le monde humain; un tel dispositif, hautement rigide et symbolique, contribuait ainsi à souligner le mystère de son poste et le caractère quasi-divin de son être. Or, si l'empereur était considéré inaccessible du fait qu'il était le représentant de Dieu sur terre, voire le treizième apôtre, les autres dignitaires de l'empire mesuraient forcément leur prestige par leur proximité à sa personne à travers les différents rituels ou processions qui exaltaient son statut unique. La cour impériale était donc régie par un système complexe de préséances, nommé *taxis* (τάξις), qui déterminait le rang des différents dignitaires et leur rôle dans les cérémonies, et qui se voulait le fondement même de l'organisation et du fonctionnement de l'administration impériale. À cet égard, la cour impériale, voire toute l'organisation politique et sociale de l'empire, se voulait le reflet terrestre du royaume céleste, pour ainsi imiter l'harmonie de l'univers due au Créateur. Le palais sacré (ιερόν παλάτιον), enfin, était la scène où les principales cérémonies étaient généralement orchestrées, puisqu'il représentait le point symbolique et central de l'autorité divine et impériale de l'empereur.³⁵²

³⁵¹ Parmi les nombreuses études qui ont abordé la question, notons avant tout l'ouvrage de H. ARHWEILER, *L'idéologie politique de l'Empire byzantin*, Paris, Presses universitaires de France, 1975, 158 p.

³⁵² Ces aspects du cérémonial impérial ont été discutés entre autres par G. DAGRON, « Réflexions sur le cérémonial... », pp. 26-36; S. VRYONIS, « Byzantine Imperial Authority: Theory and Practice in the Eleventh

À la lumière de ceci, il est clair que les rencontres diplomatiques entre les croisés et l'empereur byzantin, généralement tenues dans le palais impérial, étaient hautement cérémonielles. Puisque le prestige de l'empereur était déterminé par cette aura de mystère et de symbolisme, les seigneurs et les ambassadeurs qui étaient introduits en sa présence étaient forcément soumis à un protocole rigoureux, de même qu'aux différents rituels qui visaient à souligner la gloire et la sacralité de l'empereur comme souverain suprême de l'empire terrestre de Dieu. En effet, l'un des objectifs de la diplomatie byzantine était de transmettre l'idéologie byzantine aux potentats étrangers, pour ainsi rendre officiels les préceptes idéologiques de l'empire. Entre autres, l'empereur désirait assurer sa primauté sur l'*oikoumene* (οἰκομένη), qui comprenait le monde civilisé et qui constituait la limite idéale de son empire terrestre. Or, bien que l'Empire byzantin ne représentât au XII^e siècle qu'une fraction du monde connu, l'empereur avait néanmoins la conviction d'avoir une autorité acquise sur les nations environnantes.³⁵³ Selon la *taxis*, l'empire était en effet placé au sommet d'une hiérarchie complexe des nations, où le prestige des autres peuples était mesuré selon leur proximité et leur fidélité envers l'empereur.³⁵⁴ Autrement dit, les Byzantins avaient reproduit au niveau international le système de préséances qui prévalait dans leur propre empire. Les autres nations étaient des constellations d'étoiles qui partageaient la lumière du soleil impérial et étaient, par conséquent, considérées comme assujetties à l'empereur. Les missives envoyées par l'empereur aux autres rois-sujets n'étaient pas des requêtes, mais bien des ordres. L'ensemble de ces principes ne visait pas à susciter l'indignation des autres souverains, mais bien à les incorporer dans la hiérarchie impériale, afin de les rapprocher de l'empereur et de Dieu. À cet effet, l'empereur accordait des titres honorifiques aux potentats étrangers dans le but d'établir leur rang dans les échelons de l'œuvre impériale et divine; dans certains cas, ils étaient hiérarchisés selon leur niveau de subordination à l'empereur: δοῦλοι (sujets ou esclaves), τέκνα (fils),

Century », dans *La notion d'autorité au Moyen Âge: Islam, Byzance, Occident*, Paris, Presses universitaires de France, 1982, pp. 141-161; N. KOUTRAKOU, *La propagande impériale byzantine: persuasion et réaction (VIII^e-X^e siècles)*. Athènes, Université nationale d'Athènes, 1994, pp. 192-201; W. ENSSLIN, « The Emperor and the Imperial Administration », dans N. H. Baynes et H. St. L. B. Moss, *Byzantium: An Introduction to East Roman Civilization*, Oxford, Clarendon Press, 1948, p. 273.

³⁵³ W. ENSSLIN, « The Emperor and the Imperial Administration », p. 273.

³⁵⁴ La *taxis*, ou « ordre », était un concept essentiel dans la représentation du monde par les Byzantins. L'ordre terrestre était un reflet de l'ordre céleste et s'étendait dans tous les domaines, qu'ils fussent publics, ecclésiastiques ou militaires. Au sujet des préséances byzantines, voir l'étude et la traduction du traité de Philotée par N. OIKONOMIDÈS, *Les listes de préséance byzantines des IX^e et X^e siècles*, Paris, Éditions du centre national de la recherche scientifique, 1972, 403 p. Pour le concept de la hiérarchie des nations, voir G. OSTROGORSKY, « The Byzantine Emperor and the Hierarchical World Order », *The Slavonic and East European Review*, 35, 1956-1957, pp. 1-14;

ἀδελφοί (frères), φίλοι (amis).³⁵⁵ Par ailleurs, à la fin du XI^e siècle, Alexis I^{er} Comnène porta à un point de perfection le système des dignités et des titres, autant à l'intérieur qu'à l'extérieur de son empire.³⁵⁶ La réalité du cérémonial impérial et des préséances rigides qui le composaient fut par conséquent une réalité à laquelle les croisés ne purent échapper. En effet, dès 1096-1097, les principaux dirigeants et ambassadeurs des croisés furent sommés de reconnaître la sacralité et le statut élevé de l'empereur par divers rituels d'ostentation (ἔνδειξις) et d'admiration (θαυμασμός) dans le contexte hautement fastueux et symbolique du palais impérial à Constantinople.³⁵⁷ D'autres rituels, de plus, avaient pour objectif de les incorporer dans le système hiérarchique du pouvoir impérial, avec les réactions parfois mitigées qu'une telle politique pouvait occasionner chez les seigneurs de la croisade les plus rebelles. Face au cérémonial impérial, en effet, les croisés se voyaient généralement impuissants: ils étaient confrontés à une pratique ancestrale et fortement enracinée dans la réalité orientale du monde byzantin, de sorte qu'il était somme toute difficile de s'y soustraire.

Le caractère à la fois absolu et ancestral du cérémonial byzantin était notamment souligné par les nombreux traités qui, dès le VI^e siècle, avaient tenté de standardiser les différents rituels associés au pouvoir impérial et de les immortaliser pour les générations contemporaines et futures. Au X^e siècle, l'empereur savant Constantin VII Porphyrogénète proposa de compiler ces différents traités dans un ouvrage uniforme, que nous connaissons aujourd'hui comme le *De ceremoniis*, ou *Livre des cérémonies*.³⁵⁸ Cette compilation, qui proposait des prescriptions concernant le cérémonial de cour, renseignait sur les prescriptions à suivre pour divers événements, comme par exemple le couronnement d'un empereur ou encore des processions annuelles consacrées à des fêtes religieuses spécifiques. Plus encore, il se voulait une constitution de l'État byzantin fondée sur l'idéologie impériale; selon Constantin VII, son objectif était de remettre en valeur le prestige et la parure du titre impérial, voire de reproduire sur terre le mouvement

³⁵⁵ S. VRYONIS, « Byzantine Imperial Authority... », p. 142. Voir également D. OBOLENSKY, « The Principles and Methods of Byzantine Diplomacy », *XII^e congrès international d'études byzantines, Actes I*, Belgrade, 1963, pp. 57-58; D. M. NICOL, « The Byzantine View of Western Europe », *Greek, Roman and Byzantine Studies*, 8, 1967, p. 317.

³⁵⁶ S. VRYONIS, « Byzantine Imperial Authority... », p. 161; J. BOMPAIRE, « La notion de liberté chez Anne Comnène », dans *La notion de liberté au Moyen Âge: Islam, Byzance, Occident*. Paris, Belles Lettres, 1985, p. 227.

³⁵⁷ Le mot ἔνδειξις, en effet, revient souvent dans le *De ceremoniis* et constitue certainement un indicateur de la volonté du gouvernement byzantin d'accroître le prestige du pouvoir impérial et de provoquer l'admiration des étrangers par l'étalage de la magnificence et des richesses de l'empire.; N. KOUTRAKOU, *La propagande impériale byzantine...*, p. 78.

³⁵⁸ A. MOFFATT, « Variations in Byzantine Imperial Ceremonial: the *De Ceremoniis* of Constantine Porphyrogenetos », *Byzantinische Forschungen*, 24, 1997, p. 219.

harmonieux de l'Univers.³⁵⁹ Cette volonté de souligner l'éclat du pouvoir impérial visait d'abord les sujets de l'empire, mais également les nations étrangères, qui étaient en théorie assujetties au pouvoir impérial. Dans un autre ouvrage, le *De administrando imperio*, Constantin VII stipula d'ailleurs l'importance de maintenir les nations avoisinantes dans la sphère d'influence du pouvoir byzantin.³⁶⁰ À cet effet, la diplomatie et le cérémonial byzantins étaient certainement complémentaires: ensemble, ils visaient à transformer en un art les stratégies de pressions militaires, de renseignements politiques, de cajoleries économiques et de propagande religieuse.³⁶¹ Le rôle du cérémonial à ce niveau était avant tout d'impressionner, voire d'intimider, les adversaires potentiels de l'empire, afin que la balance de leur amitié puisse pencher du côté des Byzantins au moment crucial d'une éventuelle décision. La subtilité et la délicatesse nécessaires pour atteindre de tels objectifs étaient garanties entre autres par la teneur symbolique et la complexité du cérémonial, particulièrement les préséances accordées par des titres honorifiques et les rituels imposés aux participants, de même que le déploiement majestueux des audiences et les offrandes qui confirmaient les ententes. Pour la réception des ambassadeurs étrangers, le *De ceremoniis* prévoyait donc un cérémonial qui était somme toute précis et qui avait pour modèle des audiences diplomatiques célèbres des siècles passés. Or, il nous importe de faire un survol rapide des prescriptions prévues dans la compilation de Constantin Porphyrogénète, afin de mieux apprécier les représentations des chroniqueurs des croisades que nous dégagerons sous peu.

Le modèle par excellence pour une audience diplomatique était le traité de Pierre le Magistre, qui fut rédigé pendant le règne de Justinien au VI^e siècle et qui stipulait les modalités à suivre pour la réception d'une ambassade sassanide.³⁶² D'autres documents, également contenus dans le *De ceremoniis*, complétaient ce modèle: c'est le cas entre

³⁵⁹ CONSTANTIN VII PORPHYROGÉNÈTE, *Le livre des cérémonies*, éd. et trad. A. Vogt, Paris, Belles Lettres, 1939, vol. 1, pp. 1-2.

³⁶⁰ CONSTANTIN VII PORPHYROGÉNÈTE, *De administrando imperio*, éd. et trad. G. Moravcsik, Washington, Dumbarton Oaks, 1985 (1967), 341 p.

³⁶¹ L'art de la diplomatie était en effet l'une des qualités premières des Byzantins, assurant la survie de l'empire face aux pressions toujours croissantes de voisins souvent belliqueux. À ce sujet, voir D. BOLENSKY, « The Principles and Methods... », p. 52; J. SHEPARD, « Information, Disinformation and Delay in Byzantine Diplomacy », *Byzantinische Forschungen*, 10, 1985, p. 233; P. T. ANTOPOULOS, « The Less Obvious Ends of Byzantine Diplomacy », dans J. Shepard et S. Franklin, éd., *Byzantine Diplomacy: Papers from the Twenty-fourth Spring Symposium of Byzantine Studies*, Aldershot, Variorum, 1992, p. 319.

³⁶² CONSTANTIN VII PORPHYROGÉNÈTE, *De Ceremoniis Aulae Byzantinae*, éd. J. J. Reiske, Bonn, Corpus Scriptorum Historiae Byzantinae, 1829, I, 89-90, pp. 388-410 (cité dorénavant comme *De ceremoniis*). Au sujet du traité de Pierre le Magistre, voir S. DIEBLER, « Les hommes du roi: sur la représentation souveraine dans les relations diplomatiques entre Byzance et les Sassanides d'après les historiens byzantins du sixième siècle », *Studia Iranica*, 1995, pp. 187-218; A. MOFFATT, « Variations in Byzantine Imperial Ceremonial... », p. 220; N. GARSOÏAN, « Le rôle de la hiérarchie chrétienne dans les rapports entre Byzance et les Sassanides », *Revue des Études Arméniennes*, 10, 1973-1974, pp. 119-138.

autres de la réception d'une délégation russe pendant la visite d'Ol'ga à Constantinople au X^e siècle.³⁶³ Ensemble, ces différents exemples du cérémonial nous présentent les principales étapes d'une réception diplomatique, dont les formalités étaient enclenchées dès que les ambassadeurs étrangers traversaient la frontière byzantine. En effet, lorsque les légats avaient signalé leur présence dans l'empire, le Maître des offices les sommat par une invitation orale ou écrite de se rendre à la capitale. Déjà, l'emprise du cérémonial se faisait sentir: à chaque étape du trajet vers Constantinople, des invitations et des marques de courtoisies étaient de nouveau émises, et cela jusqu'à la veille de l'audience avec l'empereur. À ce moment, un messenger s'adressait à l'ambassadeur concerné: « Il t'a ordonné de t'avancer, avance-toi! », tandis que l'empereur dépêchait un autre coursier avec un message semblable: « Nous te recevons demain, avance-toi! »³⁶⁴ Le caractère très formel et symbolique de ces invitations n'était éclipsé que par la journée de l'audience elle-même, où les ambassadeurs étaient invités à pénétrer dans le complexe palatin. Les différentes étapes à franchir avant d'atteindre la salle du trône étaient évidemment orchestrées à la fois pour intimider et éblouir les ambassadeurs par les splendeurs de la civilisation byzantine: les ambassadeurs pouvaient ainsi admirer des pièces débordantes de richesses et ornées des plus splendides mosaïques; ensuite, ils étaient invités à longer de longues galeries dominées par de hautes voûtes et généralement réservées pour les banquets et les événements les plus grandioses; leur trajet les portait même à traverser des cours composées de luxuriants jardins et de fontaines finement sculptées, le reflet même d'un paradis terrestre.³⁶⁵

Arrivés dans le *Chrysotriklinos*, qui constituait la salle du trône du Grand Palais, les ambassadeurs étaient ensuite projetés dans un environnement à la fois magique et terrifiant. Au X^e siècle, l'ambassadeur lombard Liutprand de Crémone affirma que cette pièce était ornée d'arbres dorés et d'oiseaux mécaniques, de même que d'un trône mobile flanqué par des lions rugissants.³⁶⁶ Malgré cet élément fantaisiste de la cérémonie, son aspect solennel n'était pas amoindri. L'aspect mystérieux de l'occasion était souligné par un rideau, qui séparait d'abord les représentants étrangers de l'empereur; ce n'est que lorsqu'il était retiré que le souverain pouvait être admiré dans toute sa splendeur.³⁶⁷ Le

³⁶³ *De ceremoniis*, éd. J. J. Reiske, II, 15, pp. 594-598. Pour une analyse de cette réception, voir J. FEATHERSTONE, « Ol'ga's Visit to Constantinople », *Harvard Ukrainian Studies*, 14, 1990, pp. 293-312.

³⁶⁴ « ἐκέλευσέν σε προελθεῖν, καὶ πρόελθε »; « τῇ ἐξῆς δεχόμεθά σε, καὶ πρόελθε »; *De ceremoniis*, éd. J. J. Reiske, I, 89, pp. 403-404.

³⁶⁵ S. MIRANDA, *Les palais des empereurs byzantins*, Mexico, 1965, p. 20.

³⁶⁶ LIUTPRAND DE CRÉMONE, « Antapodosis », dans *The Embassy to Constantinople and other writings*, trad. F. A. Wright, Londres, J. M. Dent, 1993, VI, 5, p. 153.

³⁶⁷ K. M. RINGROSE, *The Perfect Servant...*, p. 174.

protocole ici était rigoureux. Les ambassadeurs étaient tenus d'exécuter le rituel d'adoration de la *proskynesis* (προσκύνησις), qui consistait à faire obéissance à l'empereur en se prosternant au sol par trois fois.³⁶⁸ Il était également défendu de parler en présence de l'empereur, sauf si l'on était invité à le faire; cette formalité, nommée σιλέντιον, devait être rigoureusement observée, car la moindre transgression était vue comme un sacrilège.³⁶⁹ Les contacts avec l'empereur, notamment lors des baisers d'adoration sur les pieds ou sur les mains, étaient toujours indirects, les parties sensibles de la personne impériale étant couvertes par son costume (gants et chaussures de pourpre), ou encore par un voile.³⁷⁰ Pendant les pourparlers, l'empereur demeurait assis, alors que ses sujets, de même que les ambassadeurs, devaient demeurer debout. Les échanges étaient toujours réalisés par l'intermédiaire d'interprètes, d'abord pour des fins de traduction, et ensuite parce qu'il était interdit de parler directement à l'empereur en raison son caractère à la fois divin et inaccessible.³⁷¹ Selon les formalités et les marques de courtoisies habituelles, l'empereur s'informa ensuite sur le voyage des ambassadeurs et sur la santé de leur souverain, de même que sur la raison de leur visite. Lorsque les ambassadeurs avaient exposé leur requête et qu'un accord avait été conclu, l'audience se terminait par un échange de cadeaux. Les offrandes de l'empereur dépendaient naturellement de l'importance de l'ambassade ou encore des relations entre les deux nations, mais en général ils étaient fort somptueux. Les offrandes avaient clairement pour objectif de frapper l'imaginaire des invités et de symboliser l'entente conclue.³⁷² La cérémonie se terminait ensuite par un banquet, des festivités, ou même des courses dans l'Hippodrome; les accords étaient ainsi célébrés et la magnificence de l'empereur démontrée.³⁷³

Ce modèle d'une audience diplomatique, qui avait prévalu au X^e siècle, était sans doute encore en usage à l'époque des croisades, du moins dans son principe fondamental. En effet, rien ne nous indique dans les sources grecques et latines du XII^e siècle que le protocole et les principaux rituels énumérés ci-dessus avaient subi des modifications notables depuis la compilation du *De ceremoniis*, ce qui suppose que l'ouvrage aurait toujours gardé une certaine autorité à l'époque des Comnène. Néanmoins, il est

³⁶⁸ Ce rituel de prostration était respecté par tous les sujets de l'empereur, même les plus hauts dignitaires de l'empire. La coutume découlait de l'ancien culte romano-hellénistique de l'empereur, qui avait survécu dans l'idéologie impériale byzantine; « Proskynesis », dans A. Kazhdan, dir., *The Oxford Dictionary of Byzantium*, New York, 1991, p. 1738.

³⁶⁹ À ce sujet, voir S. VRYONIS, « Byzantine Imperial Authority... », p. 142.

³⁷⁰ K. M. RINGROSE, *The Perfect Servant...*, p. 172.

³⁷¹ K. CIGGAAR, *Western Travellers to Constantinople...*, pp. 34 et 56.

³⁷² K. CIGGAAR, *Western Travellers to Constantinople...*, p. 57.

³⁷³ Sur les banquets impériaux et les autres festivités byzantines, voir L. SIMEONOVA, « Foreigners in Tenth-Century Byzantium... », pp. 230-231; L. SIMEONOVA, « In the Depths of Tenth-Century Byzantine Ceremonial... », pp. 75-104.

généralement admis aujourd'hui que le cérémonial byzantin n'était pas statique, mais qu'il avait le potentiel d'évoluer dans le temps et de s'adapter à différentes circonstances, de sorte qu'il nous incombe d'être prudents en accordant à ce modèle une autorité absolue.³⁷⁴ Tandis que certains historiens, notamment D. C. Hesseling et M. Canard, ont proposé autrefois que le cérémonial observé par la cour de Constantin Porphyrogénète était toujours en usage pendant les croisades, d'autres byzantinistes ont récemment émis des réserves sur l'idée d'interpréter trop littéralement les prescriptions cérémonielles du *De ceremoniis* au-delà du contexte historique des IX^e et X^e siècles.³⁷⁵ Selon K. Ringrose, Constantin Porphyrogénète aurait très bien pu, en raison de ses tendances antiquaires, intégrer des modèles désuets dans son ouvrage, de sorte que certains éléments du cérémonial auraient déjà été anachroniques au moment même de leur compilation dans le *De ceremoniis*. À cet effet, les instructions contenues dans cet ouvrage représenteraient une image idéalisée de ce que le cérémonial devrait être, et moins une représentation conforme de ce qu'il était réellement.³⁷⁶ Toutefois, pour ce qui a trait à l'usage diplomatique du cérémonial, les témoignages du XII^e siècle nous permettent de déterminer que les principes fondamentaux d'une audience avec l'empereur étaient demeurés les mêmes depuis le X^e siècle; c'est du moins ce que nous permet de conclure le témoignage par Guillaume de Tyr de la réception du roi de Jérusalem Amaury I^{er} par l'empereur Manuel I^{er} Comnène en 1171, que nous aborderons sous peu.³⁷⁷ Qui plus est, les principaux rituels relatifs à l'ostentation et à l'adoration de l'empereur, qui exprimaient les préceptes fondamentaux de l'idéologie impériale, seraient demeurés les mêmes au fil des siècles. S'il y eut des changements au cérémonial diplomatique depuis le X^e siècle, c'était sans doute au niveau de l'apparat fantastique décrit par Liutprand de Crémone, notamment les créatures mécaniques et rugissantes qui étaient dites flanquer le trône impérial dans le *Chrysotriklinos*.³⁷⁸ Mais encore, les automates n'étaient pas complètement absents de la scène byzantine au XII^e siècle, comme le précisa Robert de Clari peu après la prise de Constantinople en 1204:

³⁷⁴ L'idée que le cérémonial byzantin était statique et immuable a depuis longtemps été réfutée par les byzantinistes. Voir notamment les commentaires de A. MOFFATT, « Variations in Byzantine Imperial Ceremonial... », p. 221; H. MAGUIRE, *Byzantine Court Culture...*, p. viii; J. HERRIN, *Women in Purple: Rulers of Medieval Byzantium*, Princeton, Princeton University Press, 2001, p. 18.

³⁷⁵ Selon M. Canard, « le cérémonial byzantin des IX^e-X^e siècles, lui-même continuation d'un état antérieur, a dû se perpétuer sans grand changement jusqu'à l'époque des Croisades. »; M. CANARD, « Le cérémonial fatimite... », p. 356; D. C. HESSELING, *Essai sur la civilisation byzantine*, trad. G. Schlumberger, Paris, A. Picard, 1907, pp. 180-181.

³⁷⁶ K. M. RINGROSE, *The Perfect Servant...*, pp. 163 et 177. Voir également M. MCCORMICK, « Analysing Imperial Ceremonies », pp. 1-20; L. SIMEONOVA, « In the Depths of Tenth-Century Byzantine Ceremonial... », *Byzantine and Modern Greek Studies*, 22, 1998, p. 79.

³⁷⁷ GUILLAUME DE TYR, XX, 23, pp. 943-945.

³⁷⁸ À ce sujet, voir les commentaires de A. MOFFATT, « Variations in Byzantine Imperial Ceremonial... », p. 222.

dans la *spina* de l'Hippodrome, le chroniqueur picard décrit en effet la présence de sculptures humaines et animales, qui avaient autrefois été en mesure de s'animer « par magie ». ³⁷⁹ Raoul de Coggeshall, pour sa part, affirma au XIII^e siècle qu'il y avait à Constantinople une colonne qui, étant construite selon les arts mécaniques, avait une base qui était en perpétuel mouvement. ³⁸⁰ Bref, à la lumière de ces témoignages et de la relation de Guillaume de Tyr, nous pouvons affirmer que le cérémonial diplomatique, tel qu'il était prescrit dans le *De ceremoniis* au X^e siècle, constitue somme toute un modèle intéressant pour analyser les représentations des chroniqueurs des croisades pendant le XII^e siècle.

Malgré tout, le peu de rigueur avec lequel les prescriptions du *De ceremoniis* étaient appliquées pendant le règne des Comnène doit faire ici l'objet d'une discussion. En effet, certains empereurs, dont notamment Alexis I^{er} Comnène, semblent avoir fait preuve d'un certain niveau de laxisme quant à l'application rigoureuse du cérémonial dans les occasions diplomatiques. Nous n'entendons pas ici que les préceptes fondamentaux du cérémonial, relatifs notamment à l'idéologie impériale et au statut honorable de l'empereur, avaient été écartés au XII^e siècle, mais plutôt que les formalités cérémonielles y avaient été moins intransigeantes que sous le règne particulièrement pompeux de Constantin Porphyrogénète. En effet, comme nous serons en mesure de le constater plus loin, Alexis I^{er} semble avoir manifesté une certaine familiarité avec les seigneurs de la croisade qui ne correspondait par à l'exemple de son savant prédécesseur, pour qui l'image et le prestige du titre impérial avaient prédominé sur tout autre considération. ³⁸¹ Or, puisque Alexis avait lui-même été un soldat avant d'accéder au trône, il n'est pas exclu qu'il ait voulu manifester une certaine fraternité militaire à l'endroit des grands seigneurs d'Occident qui traversaient régulièrement sa capitale dans le cadre de pèlerinages ou de croisades vers Jérusalem. ³⁸² Anne Comnène décrit par ailleurs un épisode où un seigneur

³⁷⁹ *et soloient cha en arriere giuer par encantement, mais ne juoient mais nient.*; ROBERT DE CLARI, xc, p. 203. Au sujet des automates à Byzance, voir E. BAUMGARTNER, « Le temps des automates », dans *Le Nombre du temps en hommage à Paul Zumthor*, Paris, Champion, 1988, pp. 15-21; G. BRETT, « The Automata in the Byzantine 'Throne of Salomon' », *Speculum*, 29, 1954, pp. 477-487.

³⁸⁰ *In Constantinopolitani quaedam columna antiquitus a quodam divino, arte mechanica, ut fuerunt, erecta est, cujus basis semper est in motu...*; RAOUL DE COGGESHALL, *Chronicon Anglicanum*, éd. par J. Stevenson, Londres, Longman, 1875, p. 150. Notons néanmoins que Raoul de Coggeshall n'était pas un témoin oculaire des faits rapportés, mais qu'il se fondait sur des témoignages oraux de l'époque. Pour une description similaire dans une source byzantine, toutefois, voir NICÉTAS CHONIATÈS, p. 648.

³⁸¹ ὕφ' ὧν τοῦ βασιλείου κράτους ῥυθμῶ καὶ τάξει φερομένου, εἰκονίζοι μὲν τοῦ δημιουργοῦ τὴν περὶ τόδε τὸ πᾶν ἁρμονίαν καὶ κίνησιν, καθορᾶτο δὲ καὶ τοῖς ὑπὸ χεῖρα σεμνοπρεπέστερον, καὶ διὰ τοῦτο ἡδύτερόν τε καὶ θαυμαστότερον...; *De ceremoniis*, éd. A. Vogt, I, p. 2.

³⁸² Anne Comnène décrit en effet son père comme un soldat, voire un homme simple et pragmatique, qui était reconnu pour la familiarité qu'il manifestait envers ses hommes.; ANNE COMNÈNE, XIII, ii, 1, p. 92. Au sujet du laxisme d'Alexis I^{er} dans le cérémonial, voir les commentaires de J. SHEPARD, « 'Father' or 'Scorpion'? : Style and Substance in Alexius' Diplomacy », dans M. E. Mullett et D. C. Smythe, dirs., *Alexios I Komnenos*, Belfast, Belfast Byzantine Texts and Translations, 1996, pp. 91-92.

latin avait été en mesure d'aller s'asseoir sur le trône impérial, ce qui suggère une atmosphère relativement détendue où les différents acteurs de la cérémonie avaient eu une certaine liberté de déplacement.³⁸³ Lors d'un autre incident, le seigneur croisé Tancrede de Hauteville aurait même échangé quelques coups avec l'un des conseillers d'Alexis, George Paléologue; or, l'empereur était à ce moment suffisamment accessible pour être en mesure de s'interposer entre les deux hommes, et cela sans même demander à ses gardes d'intervenir.³⁸⁴ Toujours selon Anne Comnène, le prince normand Bohémond de Tarente avait réussi, avant la ratification du traité de Devol en 1108, à obtenir des concessions importantes de l'empereur quant au protocole qu'il aurait à respecter en sa présence, ce qui semble encore une fois démontrer la flexibilité d'Alexis en matière de cérémonial.³⁸⁵ Le décorum qui caractérisait les audiences d'Alexis, bien qu'il fût strictement conforme à l'idéologie impériale, était certainement moins complexe que celui qui était stipulé dans le *De ceremoniis*. Même la salle d'audience du palais des Blachernes, où l'empereur avait reçu les premiers croisés, semblait moins formelle que le *Chrysotriklinos* du Grand Palais: après tout, elle était suffisamment près des remparts et accessible aux tirs ennemis pour qu'un croisé soit parvenu à tirer une flèche à travers l'une des fenêtres tout près du trône d'Alexis, où l'un des proches de l'empereur fut atteint à la poitrine.³⁸⁶ Bref, de tels exemples nous portent à croire que le cérémonial auquel furent exposés les croisés était moins rigoureux que celui du X^e siècle, bien que son importance idéologique fût inchangée.

Toutefois, malgré tous ces exemples, pouvons-nous réellement parler de laxisme de la part d'Alexis I^{er} en matière de cérémonial? Tout au long de l'histoire byzantine, il y a plusieurs exemples d'empereurs qui ont fait abstraction du protocole impérial et qui ont circulé librement parmi la population de Constantinople, souvent sans protection, ce qui prouve que l'exemple d'Alexis n'était pas forcément unique.³⁸⁷ Outre la fraternité militaire de cet empereur envers ses hommes et les seigneurs croisés, notons l'exemple de son successeur, Jean II Comnène: selon Guillaume de Tyr, celui-ci avait l'habitude d'exhorter

³⁸³ Πάντων οὖν συνεληλυθότων και αὐτοῦ δὴ τοῦ Γοντοφρέ, ἐπεὶ και ὁ ὄρκος ἤδη τετέλεστο ὑπὸ πάντων τῶν κομήτων, τολμήσας τις εὐγενής εἰς τὸν σκίμποδα τοῦ βασιλέως ἐκάθισεν.; ANNE COMNÈNE, X, x, 6, p. 229.

³⁸⁴ Ὁ δὲ ἰταμώτατος ὦν ὤρμησε κατ' αὐτοῦ · τοῦτο ἰδὼν ὁ βασιλεὺς ἐξαναστάς τοῦ θρόνου μέσος ἔστη.; ANNE COMNÈNE, XI, iii, 2, p. 17. Liutprand de Crémone, en 949, prétendit que la distance entre l'empereur et lui était telle qu'une conversation entre les deux était impossible sans la présence d'un intermédiaire.; LIUTPRAND DE CRÉMONE, « Antapodosis », VI, 5, p. 153.

³⁸⁵ Pour les différentes clauses de l'entente entre Bohémond et Alexis, que nous détaillerons plus loin, voir ANNE COMNÈNE, XI, ix, 4-5, pp. 118-119.

³⁸⁶ Οἱ δὲ οὐ μόνον οὐχ ὑπέικοντο, ἀλλὰ και κατεπέκνον μᾶλλον τὰς φάλαγγας συχνὰς τὰς βολὰς πέμποντες, ὡς και τινα τῶν ἀγχοῦ τοῦ βασιλικοῦ θρόνου ἰσταμένων κατὰ τὸ στέρνον πλῆξαι.; ANNE COMNÈNE, X, ix, 6, p. 223.

³⁸⁷ Notons entre autres l'exemple de Léon VI en 902, qui se mêla sans escorte aux gens ordinaire lors de sorties nocturnes dans Constantinople.; K. M. RINGROSE, *The Perfect Servant...*, p. 172.

ses soldats au combat pendant les campagnes militaires; pendant le siège des villes ennemies, il encourageait les travaux des siens avec zèle, au point même de circuler librement parmi eux et de leur donner l'exemple par ses propres efforts, négligeant tout repos et toute nourriture.³⁸⁸ Or, le génie des Comnène, et en particulier d'Alexis, était de pouvoir adapter leur diplomatie et le cérémonial qui s'y rattachait aux circonstances inhabituelles que présentait le passage de tant de milliers de croisés sur le territoire byzantin. Par exemple, en exigeant un serment de fidélité ou un hommage des seigneurs latins, selon le modèle féodal occidental, les empereurs du XII^e siècle ont fait preuve d'adaptation, voire même d'innovation, en matière de diplomatie et de cérémonial. Pareillement, si dans certaines circonstances une atmosphère plus détendue semblait favoriser leurs rapports avec les Latins, les empereurs ne s'abstenaient pas de se montrer plus flexibles quant au protocole rigide associé à leur titre. Par exemple, Guillaume de Tyr rapporta comment Manuel I^{er} Comnène prodigua des soins au roi de Jérusalem Baudouin III, lorsque celui-ci se blessa pendant une partie de chasse en 1159: selon le chroniqueur, l'empereur avait mis le genou à terre pour panser la blessure du roi, comme s'il avait oublié sa propre majesté impériale.³⁸⁹ Cette flexibilité des empereurs au XII^e siècle suscita souvent l'indignation de leurs sujets byzantins, qui considéraient ces concessions comme impropres à leur auguste dignité; c'est le cas de Jean Zonaras lors d'une diatribe contre Alexis I^{er}, où il accusa l'empereur de faire abstraction des coutumes immémoriales de leurs ancêtres.³⁹⁰ Néanmoins, cette flexibilité des empereurs en matière de cérémonial favorisa souvent de meilleurs rapports avec les croisés, qui reconnaissaient les grands honneurs qui leur étaient prodigués par de pareils égards.

En matière de diplomatie, toutefois, les empereurs byzantins du XII^e siècle étaient de véritables disciples de Constantin Porphyrogénète, reflétant à bien des égards les

³⁸⁸ *Urgebat dominus imperator, sicut vir erat magnanimus, studio fervente propositum et propositis braviis adolescentium glorie cupidus ad certamina et congressus Martios accendebat animos, lorica quoque indutus et accinctus gladio, casside caput tectus aurea, mediis inmixtus agminibus nunc hos, nunc illos sermonibus hortatur congruis, nunc exemplo tanquam unus e popularibus provocat et instat viriliter, ut alios ad instandum reddat animosiores. Sic igitur vir egregia animositate insignis sine intermissione discurrens, estus belli a prima diei hora usque ad novissimam sustinens nichil sibi quietis ut vel cibum sumeret indulgebat...;* GUILLAUME DE TYR, XV, 1, pp. 674-675.

³⁸⁹ *Quod ut domino imperatori innotuit, ei multa humanitate compatiens, chirurgicorum implens officium flexo ante eum genu tanquam unus de popularibus operam ministrabat diligentem, ita ut cum indignatione stupere et mirarentur eius principes et consanguinei quod maiestatis oblitus imperatorie et augustalem negligens dignitatem regi se exhiberet ita devotum et familiarem, quod etiam eorum cuilibet videretur indignum.*; GUILLAUME DE TYR, XVIII, 25, p. 848.

³⁹⁰ JEAN ZONARAS, XVIII, 29, vol. 3, pp. 766-767. Même Anne Comnène constata le caractère peu pompeux d'Alexis, lorsque celui-ci refusa de faire une entrée triomphale dans la capitale après son retour d'une campagne en Asie mineure en 1116, préférant se diriger à son palais rapidement et sans cérémonie.; ANNE COMNÈNE, XV, vii, 2, p. 214. À ce sujet, voir les commentaires de P. MAGDALINO, « The Pen of the Aunt: Echoes of the Mid-Twelfth Century in the *Alexiad* », dans T. Gouma-Peterson, éd., *Anna Komnene and Her Times*, New York, Garland Publishing, 2000, p. 34.

instructions et les politiques impériales que ce dernier avait exposées dans le *De administrando*.³⁹¹ Or, c'est surtout à ce niveau que le cérémonial, en tant que manifestation tangible du processus diplomatique et des prétentions impériales byzantines, est venu exacerber les tensions entre Grecs et Latins dans le contexte des croisades. En effet, la politique étrangère de l'Empire byzantin, qui s'était depuis plusieurs siècles appuyée sur diverses stratégies de désinformation et de manipulation pour parvenir à ses fins, suscita plus d'une fois l'indignation des seigneurs et des souverains de la croisade, qui n'étaient pas accoutumés à de telles manœuvres.³⁹² À cet égard, le cérémonial devenait une manifestation, voire une preuve, de la nature perfide des Byzantins. Le caractère équivoque de notre analyse, toutefois, repose sur notre volonté de démontrer que l'image du cérémonial chez les chroniqueurs des croisades n'était pas toujours négative, mais parfois positive, comme une preuve de l'ambivalence relative des rapports entre Grecs et Latins pendant les XII^e et XIII^e siècles. En effet, comme nous serons en mesure de le constater, le caractère majestueux et hautement honorifique du cérémonial byzantin était souvent loué par les chroniqueurs, qui y reconnaissaient les caractéristiques d'un État digne de son statut à la fois saint et impérial. Quant aux particularités plus suspectes du cérémonial, qui impliquaient l'humiliation des participants latins par des subtilités du protocole, ou encore qui renvoyaient à des ruses et à des pots-de-vin pour influencer les accords diplomatiques, les chroniqueurs s'avérèrent généralement plus sévères. Or, il nous importera de déterminer au cours des prochaines pages si la faveur ou l'indignation des croisés, telles qu'elles sont relatées par les chroniqueurs latins, ont eu un quelconque impact sur les rapports entre Grecs et Latins dans le contexte des croisades.

Mais quelle que soit notre conclusion, il reste que de la diplomatie byzantine pendant le règne des Comnène fut somme toute couronnée de succès, pour avoir à bien des égards su s'adapter aux conditions inhabituelles de la croisade et pour avoir su ménager des rapports parfois difficiles avec les croisés. Malgré un accroissement occasionnel des tensions, la diplomatie des Comnène est malgré tout parvenue à protéger la capitale byzantine d'une invasion des croisés, voire même d'un conflit définitif entre Grecs et Latins. Vers la fin du XII^e siècle, avec l'instabilité à la fois politique et diplomatique qui résulta de la succession plus rapide des différents empereurs, le bilan de la politique étrangère des Byzantins s'est toutefois alourdi, de sorte que les rapports entre chrétiens se

³⁹¹ J. SHEPARD, « 'Father' or 'Scorpion'?... », p. 91.

³⁹² Au sujet des tactiques parfois douteuses de la diplomatie byzantine, voir l'étude fort complète de J. SHEPARD, « Information, Disinformation and Delay... », pp. 233-293.

sont détériorés. Or, le cérémonial byzantin, tel qu'il est représenté par les chroniqueurs des croisades, nous permettra d'apprécier l'évolution de cette tendance.

b) Les représentations positives du cérémonial byzantin

Depuis l'Antiquité, la splendeur et la magnificence des cours orientales avaient toujours frappé l'imaginaire du monde occidental. Cet émerveillement donna par ailleurs lieu, au fil des siècles, à des emprunts au modèle cérémoniel des Byzantins par certains souverains occidentaux. Les Carolingiens en particulier avaient fondé leur prestige et leur pouvoir en portant un regard sur les splendeurs de l'Orient. Charlemagne, en effet, s'était inspiré du modèle byzantin et avait même tenté de rivaliser avec lui. Ainsi, lorsque les sources de l'époque évoquaient la cour carolingienne, elles ne pouvaient s'empêcher d'établir un parallèle entre le palais carolingien et le palais byzantin.³⁹³ Comme à Byzance, le palais d'Aix-la-Chapelle était muni d'orgues, un instrument cérémoniel dont les Byzantins tiraient beaucoup de fierté.³⁹⁴ Les costumes cérémoniels et les acclamations en l'honneur des souverains, évoqués dans les sources, avaient des caractères distinctement byzantins. Charlemagne avait même parmi ses serviteurs privés des eunuques, dont au moins un était Grec. La salle d'audience de Charlemagne, quant à elle, avait la forme d'une basilique, selon le modèle du *Chrysotriklinos* du Grand Palais à Constantinople.³⁹⁵ Bref, tout comme à Byzance, la demeure royale de Charlemagne était un endroit où l'on entrait avec émerveillement, de même qu'avec crainte et tremblement.

Au XII^e siècle, toutefois, le cérémonial de cour en Occident était certainement moins élaboré qu'à l'époque carolingienne et distinctement moins sophistiqué que celui des Byzantins. Sauf pour la Sicile de Roger II, où le modèle byzantin se reflétait parfois dans l'art ou dans certains rituels précis, peu de monarchies européennes au moment des croisades avaient un système cérémoniel aussi complexe que celui de Byzance.³⁹⁶ Le

³⁹³ P. RICHÉ, « Les représentations du palais dans les textes littéraires du Haut Moyen Âge », *Francia*, 4, 1976, p. 165. Il est toutefois important de souligner que les Carolingiens n'ont pas copié comme tel le cérémonial byzantin, mais qu'ils l'ont plutôt utilisé comme modèle afin de rivaliser avec la gloire byzantine. Le cérémonial carolingien était essentiellement fondé sur la tradition mérovingienne, avec des emprunts occasionnels au modèle byzantin; M. MCCORMICK, *Eternal Victory: Triumphal Rulership in Late Antiquity, Byzantium and the Early Medieval West*, Cambridge, Cambridge University Press, 1986, p. 363.

³⁹⁴ ERMOLD LE NOIR, *Poème sur Louis le Pieux et épîtres au roi Pépin*, éd. et trad. E. Faral, Paris, Champion, 1932, vv. 2520-2530, p. 193.

³⁹⁵ M. MCCORMICK, *Eternal Victory...*, pp. 364-365; P. RICHÉ, « Les représentations du palais... », p. 167.

³⁹⁶ Il importe ici de constater que, tout comme pour le cérémonial carolingien, le modèle sicilien ne se voulait aucunement une imitation du décorum byzantin, mais qu'il aspirait à intégrer certains éléments de celui-ci pour satisfaire les ambitions à la fois politiques et idéologiques des souverains normands. Néanmoins, le cérémonial de cour du royaume de Sicile était sans doute celui qui était le plus imprégné d'une influence

cérémonial « monarchique », en effet, se distinguait du modèle impérial à bien des niveaux: moins uniformes et moins fixées sur la globalité, les monarchies occidentales n'avaient pas cette nécessité de refléter des prétentions universelles complexes et hautement codifiées, mais cherchaient plutôt à satisfaire une certaine étiquette nobiliaire à un niveau plus régional, ou encore à ritualiser certaines coutumes, telles que les règles d'accession ou de transmission du pouvoir.³⁹⁷ Or, face au caractère inusité du cérémonial byzantin, il n'est guère surprenant que les croisés aient parfois été éblouis par les déploiements souvent grandioses auxquels ils étaient soumis. L'impression d'une cérémonie précise, celle de l'entrée triomphale des empereurs byzantins par la Porte d'Or après les campagnes militaires, nous a par ailleurs été décrite par Robert de Clari, nous offrant ainsi un aperçu des éléments du cérémonial qui retenaient généralement l'attention des spectateurs occidentaux:

Dans un autre quartier de la cité, il y avait une autre porte qu'on appelait la Porte d'Or. Sur elle il y avait deux éléphants coulés en cuivre, si grands que c'était une pure merveille. Cette porte n'était jamais ouverte avant que l'empereur revînt de bataille et qu'il eût tout conquis. Quand il revenait de bataille après avoir conquis une terre, le clergé de la cité venait à sa rencontre en procession, on ouvrait cette porte, on lui amenait un char triomphal en or, fabriqué comme un char à quatre roues; au milieu de ce char il y avait une haute estrade, sur l'estrade un trône et autour du trône quatre colonnes qui soutenaient un baldaquin protégeant le trône de son ombre et qui semblait être tout d'or. L'empereur couronné était assis sur ce trône; vainqueur, il entra par cette porte, on le menait sur le char triomphal, parmi la joie et la fête, jusqu'en son palais.³⁹⁸

Il est intéressant de constater ici que Robert de Clari ne s'attarde aucunement aux différents rituels et symboles qui composaient certainement une telle entrée triomphale,

orientale dans l'ensemble du monde occidental pendant le XII^e siècle.; W. TRONZO, « Byzantine Court Culture from the Point of View of Norman Sicily: The Case of the Cappella Palatina in Palermo », dans H. Maguire, *Byzantine Court Culture...*, p. 102.

J.-M. MARTIN, « L'attitude et le rôle des Normands dans l'Italie méridionale byzantine », dans P. Bouet et F. Neveux, dir., *Les Normands en Méditerranée dans le sillage des Tancrède*, Caen, Presses universitaires, 1994, p. 122; T. S. BROWN, « The Political Use of the Past in Norman Sicily », dans P. Magdalino, dir., *The Perception of the Past in Twelfth-Century Europe*, Londres, Hambledon Press, 1992, p. 206; M. ANGOLD, *The Byzantine Empire 1025-1204...*, p. 238.

³⁹⁷ À ce sujet, voir les réflexions de G. DAGRON, « Réflexions sur le cérémonial... », pp. 27-28. Le cérémonial politique dans le Saint Empire germanique, pour sa part, reflétait davantage le modèle des monarchies occidentales que la formule hautement codifiée du cérémonial oriental.

³⁹⁸ *Ailleurs en le chité a une autre porte que on apele Portes Ore. Seur chele porte avoit deux olifans jetés de coivre, qui si estoient grant que ch'estoit une fine merveille. Ichele porte n'estoit onques ouverte devant la que li empereres revenoit de bataille, et que il avoit tere conquise. Quant il revenoit de bataille et il avoit tere conquise, dont si venoit li clergiés de le chité a pourchession encontre l'empereur, si ouvroit on chele porte, se li amenoit on un curre d'or qui estoit ausi fais comme uns cars a quatre roes, que on apeloit curre; ens en mi chu curre avoit un haut siege, et seur le siege avoit une cafiere, et entor le caifiere avoit quatre colombes qui portoient un habitacle qui aombroit le caifiere, qui sanloit qu'il fust tout d'or. Si seoit li empereres, en chele caifiere tous coronés, si entroit en chele porte, si le menoit on seur chu curre, a grant goie et a grant feste, dusques en sen palais.*; ROBERT DE CLARI, lxxxix, p. 202.

sauf pour mentionner l'élément plus visuellement impressionnant du clergé qui était venu en procession à la rencontre de l'empereur. En effet, le chroniqueur s'intéresse plutôt aux richesses qui étaient étalées à cette occasion, notamment le trône splendide fixé sur le char triomphal de l'empereur. Or, nous aborderons sous peu les éléments particuliers, relativement aux richesses, au faste et à l'hospitalité, qui suscitaient généralement l'admiration des croisés et qui déterminaient leur représentation positive du cérémonial. En effet, l'étalement des richesses était ce qui retenait avant tout l'attention des Occidentaux, tout comme d'autres éléments considérés comme magiques ou fantastiques, tels que les automates. Bien que des appareils ou des sculptures mécaniques fussent absents des réceptions diplomatiques au XII^e siècle, faute de témoignages à cet effet, l'Occident médiéval manifestait néanmoins un engouement particulièrement marqué pour les automates, qui se reflétait dans l'imaginaire populaire du palais byzantin.³⁹⁹ Cet aspect, qui était surtout présent dans les contes et les romans courtois du XII^e siècle (de sorte qu'il débordé notre objet d'analyse), sera malgré tout abordé rapidement dans le prochain volet de notre étude, en relation au poème satirique connu sous le nom de *Pèlerinage de Charlemagne*.

Pour l'instant, il nous importe de nous limiter aux descriptions des chroniqueurs des croisades, notamment celles fondées sur des témoignages plus crédibles, voire oculaires. Or, si les chroniqueurs occidentaux s'intéressaient davantage aux richesses et au faste du cérémonial plutôt qu'aux rituels eux-mêmes, il faut évidemment se questionner sur leur niveau de compréhension du cérémonial dans son ensemble. De plus, le clivage culturel qui divisait les Grecs et les Latins aurait grandement limité l'appréciation générale des symboles et des subtilités du cérémonial par les croisés. Sauf pour les références culturelles qui étaient communes à l'ensemble du monde chrétien médiéval, telles justement les notions de générosité et d'hospitalité, la portée symbolique des différents rituels qui étaient plus strictement « byzantins » aurait en effet échappé à la compréhension des témoins oculaires du cérémonial.⁴⁰⁰ C'est le cas notamment des préséances byzantines, dont la complexité dépassait souvent la simple construction d'une structure hiérarchique. D'autres rituels d'adoration et d'ostentation, tels que la *proskynesis*, étaient sans doute

³⁹⁹ Comme le constata E. Faral, « en Orient, à Constantinople surtout, on s'est plu à construire de savants automates. L'Occident s'en est émerveillé et, à en juger par le parti qu'en ont tiré les romanciers, il semble que le public se soit délecté à en entendre parler. »; E. FARAL, *Recherches sur les sources latines des contes et romans courtois du Moyen Âge*. Paris, Champion, 1983 (1967), p. 335. Voir également: E. BAUMGARTNER, « Le temps des automates », dans *Le Nombre du temps en hommage à Paul Zumthor*, Paris, Champion, 1988, pp. 16-17; G. BRETT, « The Automata in the Byzantine 'Throne of Salomon' », *Speculum*, 29, 1954, pp. 477-487.

⁴⁰⁰ À ce sujet, voir les réflexions de L. SIMEONOVA, « Foreigners in Tenth-Century Byzantium... », pp. 231 et 237.

inusités ou exagérés selon les repères culturels du monde occidental.⁴⁰¹ La barrière linguistique, enfin, aurait été un facteur de confusion pour les Latins durant les différentes étapes du cérémonial, et cela surtout pour les premiers croisés à la fin du XI^e siècle; en effet, ces chevaliers, préférant sans doute les démonstrations de force aux jeux raffinés de la diplomatie, ont parfois manifesté un certain niveau d'impatience et de méfiance durant les audiences impériales, notamment face aux obstacles de la langue ou aux rituels qui leur étaient inusités. Ce problème, toutefois, ne doit pas être généralisé à tous les croisés: pour certains croisés, dont notamment les Normands de Sicile, le choc culturel aurait certainement été moins prononcé. Nous savons, par exemple, que Bohémond de Tarente parlait le grec, quoique avec un fort accent; il n'était pas inusité, en effet, pour les aventuriers normands du bassin méditerranéen d'apprendre des langues étrangères et d'intégrer certaines coutumes orientales dans leur mode de vie.⁴⁰² La même chose peut être affirmée pour les Latins établis en Orient, dont la proximité et les contacts avec Byzance permirent un contexte favorable pour une plus grande tolérance de l'Autre chrétien. Malgré tout, chaque nouvelle génération de croisés, souvent issue d'un contexte européen peu familier avec la réalité du monde oriental, aurait certainement éprouvé un choc des cultures au moment de passer par Constantinople, et cela particulièrement lors des négociations diplomatiques avec les Byzantins.

Parfois, les Byzantins étaient conscients du potentiel de confusion posé par le cérémonial de cour, de sorte qu'ils tentaient de le rendre plus accessible aux étrangers pour éviter les malentendus ou les transgressions. Ainsi, lorsqu'un rituel ou une entente d'une importance capitale courait le risque d'être mal interprété par des seigneurs ou des ambassadeurs étrangers, les Byzantins substituaient parfois à leurs propres coutumes celles de leurs invités, bien que toujours dans le contexte du décorum byzantin; ce fut le cas notamment pour le serment féodal exigé des croisés par Alexis I^{er} lors de la première croisade.⁴⁰³ Dans d'autres circonstances, divers dispositifs étaient mis en place pour aider les étrangers à travers les différentes étapes du cérémonial; mais bien que ces mesures pussent diminuer le risque de transgressions du protocole impérial, elles n'auraient pas permis aux croisés de comprendre entièrement la valeur symbolique des événements qui se déroulaient autour d'eux. Malgré tout, des interprètes étaient mis à la disposition des

⁴⁰¹ L. SIMEONOVA, « Foreigners in Tenth-Century Byzantium... », pp. 233 et 243.

⁴⁰² Selon Anne Comnène, Bohémond était en mesure de faire des jeux de mots en grec, bien qu'elle soulignât le fort accent avec lequel il parlait.; Τοῦτο γὰρ πολλάκις ἔλεγε βαρβαρίζων τὸ Λυκοστόμιον ὅτι « Τὸν Ἀλέξιον εἰς λύκου στόμα ἐνέβαλον ».; ANNE COMNÈNE, V, vi, 3, p. 29; J. SHEPARD, « When Greek Meets Greek: Alexios Comnenos and Bohemond in 1097-1098 », *Byzantine and Modern Greek Studies*, 12, 1988, pp. 251-252.

⁴⁰³ L. SIMEONOVA, « Foreigners in Tenth-Century Byzantium... », p. 243.

étrangers, dans le but de surmonter la barrière de la langue. Le rôle des traducteurs, en effet, était capital dans le protocole impérial; même si un étranger savait parler le grec, un interprète devait être présent lors d'une audience avec l'empereur, puisqu'un individu ne pouvait s'adresser à l'empereur que par un intermédiaire.⁴⁰⁴ Ceci n'empêcha pas, cependant, que des malentendus puissent se développer entre l'empereur et ses invités étrangers: Nicétas Choniatès décrivit notamment un incident où l'un des interprètes de Manuel, désapprouvant la politique latinophile de l'empereur et pensant que les Grecs ne pouvaient le comprendre, donna des renseignements malicieux à des légats latins pendant une audience; la trahison fût toutefois détectée par l'impératrice Irène (Berthe de Sulzbach), qui était elle-même Allemande, et qui signala aussitôt le fait à son mari.⁴⁰⁵ Parfois, l'empereur lui-même dissimulait à ses invités la signification symbolique d'un geste ou d'un rituel, tout en s'assurant qu'elle fut évidente pour ses sujets; cette pratique d'autoconsommation du cérémonial diplomatique, où les différents rituels visaient des fins surtout domestiques, était en fait fréquente à Byzance et souligne un potentiel de confusion, voire de frustration, pour les participants étrangers.⁴⁰⁶

Dans un tel contexte, les représentations du cérémonial par les chroniqueurs des croisades étaient souvent erronées et empreintes d'incompréhension, ce qui avait pour effet de mettre en évidence ou encore d'exacerber les différences culturelles entre les Grecs et les Latins. Face à ce choc des civilisations, deux types de descriptions apparaissent chez les chroniqueurs latins: la première, généralement positive, favorisait une explication plus simpliste des occasions diplomatiques et cérémonielles entre les croisés et les Byzantins, axée surtout sur les repères culturels qui étaient semblables à ceux du monde occidental; la deuxième, plus réactionnaire, manifestait quant à elle une indignation face au cérémonial et aux rituels obscurs qui le composaient, et se soldait souvent par une volonté de dépeindre les différents rituels comme une preuve de la perfidie des Grecs. Dans un premier temps, nous proposons d'aborder les représentations positives du cérémonial, par l'entremise des témoignages occidentaux à la fois directs et indirects du cérémonial byzantin.

⁴⁰⁴ K. CIGGAAR, *Western Travellers to Constantinople...*, pp. 34 et 56.

⁴⁰⁵ NICÉTAS CHONIATÈS, IV, pp. 146-147.

⁴⁰⁶ Ce phénomène est discuté entre autres par L. SIMEONOVA, « Foreigners in Tenth-Century Byzantium... », pp. 236-237; L. SIMEONOVA, « In the Depths of Tenth-Century Byzantine Ceremonial... », p. 91.

i- Les réceptions « honorables »

Parmi les nombreux chroniqueurs qui ont abordé les croisades au XII^e siècle, peu se sont permis des descriptions détaillées du cérémonial; en général, la plupart préféraient se limiter à des commentaires courts et parfois simplistes des rencontres diplomatiques entre les croisés et les Byzantins. Ainsi, les chroniqueurs se contentaient de mentionner qu'un tel seigneur ou roi avait été reçu par l'empereur « de façon honorable » (*honorabiliter*), ou encore « très honorablement » (*honorificentissime*), mais sans plus.⁴⁰⁷ Plusieurs raisons peuvent expliquer ce silence relatif des chroniqueurs. D'abord, les auteurs en question n'étaient probablement pas des témoins oculaires du cérémonial, de sorte qu'ils ont préféré, en raison d'un manque d'information, limiter leur description à une impression générale de la rencontre, en spécifiant notamment que le seigneur concerné avait bénéficié d'une réception honorable. Le phénomène peut également être expliqué par une tendance souvent généralisée chez les chroniqueurs médiévaux d'être concis dans leurs descriptions des événements et des lieux qu'ils considéraient comme superflus pour la compréhension de leurs récits.⁴⁰⁸ Dans d'autres cas, leurs descriptions concises reflétaient simplement des conventions littéraires fréquemment employées dans les récits médiévaux, dans le but de résumer une image ou une idée par des constructions usuelles qui auraient été facilement comprises par l'auditoire visé; ainsi, l'emploi des mots *honorabiliter* ou *honorificentissime* était suffisant pour transmettre l'atmosphère générale de la réception diplomatique, sans qu'il soit nécessaire de répéter les détails particuliers qui reflétaient des conventions de courtoisie médiévale et qui étaient généralement bien connus par l'aristocratie européenne. Il convient par ailleurs de noter que de telles constructions littéraires usuelles auraient été commodes pour les chroniqueurs qui n'avaient pas été des témoins de l'événement en question et qui n'étaient pas en mesure d'offrir des descriptions détaillées de celui-ci.

En dépit de ces différentes explications, devons-nous interpréter les descriptions abrégées du processus diplomatique comme significatives d'une représentation positive du cérémonial byzantin? À prime abord, la réponse semble être affirmative: en effet, l'adverbe *honorabiliter* était employé pour signifier que les seigneurs avaient été reçus selon la

⁴⁰⁷ Les exemples dans l'historiographie des croisades sont trop nombreux pour être tous énumérés ici: mentionnons entre autres l'exemple de Raymond d'Aguilers, qui décrit la rencontre diplomatique entre Raymond de Saint-Gilles et Alexis I^{er} comme très honorable, mais sans s'attarder aux détails plus significatifs du cérémonial qui avait marqué l'occasion: *Honorificentissime itaque ab imperatore et principibus suis suscepte comite...*; RAYMOND D'AGUILERS, p. 41. Voir également: ALBERT D'AIX, VIII, 26, p. 575; PIERRE TUDEBODE, II, 2, p. 18; ORDÉRIC VITAL, IX, 14, p. 143 et X, 12, p. 277; GUILLAUME DE TYR, II, 19, p. 186; GEOFFROI DE VILLEHARDOUIN, xxxix, 186, p. 79.

⁴⁰⁸ Dans l'esprit médiéval, le fait de nommer un endroit ou un événement dispensait souvent l'auteur d'effectuer une description détaillée de celui-ci.; C. DELUZ, « Un monde en noir et blanc?... », pp. 62 et 66.

dignité due à leur rang et à leur naissance, voire que les marques de courtoisie à leur égard avaient été respectées. Dans cette perspective, le cérémonial byzantin, avec sa largesse et son système de préséances bien fixé, aurait certainement véhiculé une impression positive.⁴⁰⁹ Plus encore, une pareille constatation peut être reconnue comme une reconnaissance de la libéralité légendaire des Byzantins, fermement enracinée dans les mentalités médiévales. Après tout, nous ne pouvons guère douter que les déploiements cérémoniels grandioses, qui avaient pour objectif premier de souligner la gloire impériale et le statut privilégié de l'empereur, aient également été interprétés par les chroniqueurs comme des marques d'honneur envers leurs seigneurs, qui étaient jugés suffisamment dignes de faire l'objet d'une telle considération. En revanche, certains facteurs nous incitent à nuancer l'idée que les descriptions écourtées des chroniqueurs étaient absolument positives. D'abord, l'adverbe *honorabiliter* n'admet pas en soi une admiration des différents rituels du cérémonial, mais bien une simple reconnaissance que les normes de courtoisie du monde médiéval avaient été respectées, sans qu'il soit question des aspects plus contrariants qui composaient les audiences impériales et que nous aborderons plus loin. Quant aux chroniqueurs qui s'appuyaient sur des conventions littéraires pour satisfaire les lacunes de leurs récits, nous ne pouvons non plus confirmer que leurs résumés des rencontres diplomatiques étaient forcément positives et non pas attribuables à une certaine négligence de leur part par manque d'information pour l'événement concerné. Enfin, la brièveté des autres chroniqueurs aurait également pu être significative d'un certain désintérêt pour les aspects plus normatifs du processus diplomatique, de sorte qu'il était plus simple de résumer un événement par une formule littéraire usuelle visant à soutenir le prestige de leur seigneur, mais qui n'était pas absolument favorable au cérémonial byzantin lui-même. En raison de ces différentes possibilités, il devient clair qu'il nous faut examiner des descriptions plus complètes des réceptions diplomatiques afin de déterminer l'appréciation positive ou négative du cérémonial par les chroniqueurs des croisades.

Les chroniqueurs qui nous offrent des descriptions détaillées, même s'ils sont peu nombreux, nous ont néanmoins fourni des versions fort intéressantes des rencontres diplomatiques entre Grecs et Latins dans le contexte des croisades. Parmi les différents

⁴⁰⁹ Guillaume de Tyr nous résume bien cette idée dans sa description de la réception de Raymond de Saint-Gilles par Alexis en 1097: *ipse cum paucis Constantinopolim ingressus, sepius citatus, precedentibus eum imperialibus apocrisiariis suam imperatori presentiam exhibuit, ubi tam ab eo quam a suis illustribus et inclitis, qui ei assistebant, honorifice susceptus et benigne plurimum plena humanitate tractatus est.*; GUILLAUME DE TYR, II, 19, p. 143. L'archevêque met ici l'emphasis sur la présence des hauts dignitaires de l'empire lors de l'audience, qui avait pour effet de rendre honneur à l'importance et au rang du seigneur en question.

témoins oculaires du cérémonial byzantin, Guillaume de Tyr (c. 1130-1185) fut sans doute le plus prolifique. D'abord, en tant qu'archevêque de Tyr, ce célèbre chroniqueur de la deuxième moitié du XII^e siècle était certainement plus familier avec les mœurs orientales et byzantines que ses homologues européens. De plus, il servit d'ambassadeur pour les rois de Jérusalem auprès des Byzantins à deux reprises, soit en 1168 et en 1179-1180. Lors de ses visites à Constantinople, il fut un témoin privilégié du cérémonial et du processus diplomatique byzantins. Dans sa chronique monumentale de l'histoire des États latins jusqu'en 1184, il décrivit également la réception honorable d'Amaury I^{er} par Manuel I^{er} Comnène en 1171, qui constitue l'une des relations les plus complètes du cérémonial diplomatique byzantin dans les récits des croisades.⁴¹⁰ Bien qu'il ne fût pas témoin de cette rencontre, Guillaume réalisa une description fort précise de l'événement, fondée sans doute sur le témoignage du roi lui-même et sur ses propres expériences à la cour byzantine.⁴¹¹ Il effectua de pareilles extrapolations pour sa narration de la rencontre entre Godefroi de Bouillon et Alexis I^{er} Comnène pendant la première croisade; son récit encore une fois détaillé constituait une fusion entre la relation d'un chroniqueur antérieur, Albert d'Aix, et ses propres impressions du cérémonial byzantin durant le dernier tiers du XII^e siècle. Le récit d'Albert d'Aix constitue par ailleurs un autre témoignage fort intéressant du cérémonial byzantin, bien que de second ordre, celui-ci n'ayant pas participé à la première croisade; néanmoins, il nous permet de dégager une représentation du cérémonial axée davantage sur l'imaginaire occidental du décorum oriental.⁴¹² Odon de Deuil, ensuite, proposa pour la deuxième croisade une autre représentation fort importante du cérémonial byzantin, dont il fut le témoin en tant que chapelain du roi Louis VII pendant l'expédition.⁴¹³ Son témoignage se distingua de celui de ses contemporains, du fait qu'il s'afficha comme l'un des détracteurs les plus virulents des Grecs; à cet égard, sa représentation du cérémonial était certainement l'une des plus sévères de son époque.

⁴¹⁰ Pour cet événement, voir S. RUNCIMAN, « The Visit of King Amalric I to Constantinople in 1171 », dans B. Z. Kedar et als., *Outremer: Studies in the History of the Crusading Kingdom of Jerusalem*, Jérusalem, Yad Izhak Ben-Zvi Institute, 1982, pp. 153-158.

⁴¹¹ Bien qu'il ne mentionne pas expressément son absence, Guillaume n'aurait vraisemblablement pas été un membre du contingent royal à Constantinople, du fait qu'il était le tuteur du jeune Baudouin IV en 1171.; B. HAMILTON, « William of Tyre and the Byzantine Empire », dans C. Dendrinos et als., éd., *Porphyrogenita: Essays and Literature of Byzantium and the Latin East in Honour of Julian Chrysostomides*, Aldershot, Ashgate, 2003, p. 227.

⁴¹² Nous discuterons dans la prochaine partie le cas particulier de ce chroniqueur controversé, qui rédigea son récit de la croisade en phases successives et qu'il termina sans doute entre 1125 et 1130. Voir S. B. EDGINGTON, « From Aachen: A New Perspective on Relations Between the Crusaders and Byzantium, 1095-1120 », *Medieval History*, 4, 1994, pp. 156-169.

⁴¹³ Au sujet du récit d'Odon de Deuil, réalisé entre 1148 et 1150, voir V. G. BERRY dans *De profectioe Ludovici VII in Orientem...*, pp. 2 et 21; H. MAYR-HARTING, « Odo of Deuil, the Second Crusade and the Monastery of Saint-Denis », dans M. A. Meyer, éd., *The Culture of Christendom. Essays in Medieval History in Commemoration of Denis L. T. Bethell*, Londres, Hambledon Press, 1993, pp. 225-241.

Geoffroi de Villehardouin constitue le dernier chroniqueur d'importance pour notre sujet: comme seigneur de la quatrième croisade, Villehardouin fut un acteur principal lors des négociations entre les Byzantins et les croisés, de sorte que son témoignage demeure incontournable pour ce moment crucial des relations entre Grecs et Latins au début du XIII^e siècle.⁴¹⁴ Enfin, nous compléterons l'ensemble de ces témoignages par les représentations plus fragmentaires des autres chroniqueurs des croisades, qui serviront à dégager des impressions souvent plus nuancées du cérémonial byzantin.

ii- Les références culturelles favorables dans le cérémonial byzantin

Le faste et la magnificence du cérémonial byzantin émerveillèrent plus d'un chroniqueur des croisades, tout comme les différentes activités qui s'y rattachaient. Selon Guillaume de Tyr, le spectacle était tel que l'ambition de vouloir le décrire devenait une lourde tâche. Au sujet du mariage entre Rainier de Montferrat et Marie Comnène à Constantinople en 1179, Guillaume écrit:

Si je voulais entreprendre de raconter dans cet écrit les jeux du cirque, que les habitants de cette ville appellent hippodrome, et l'éclat des divers spectacles qui furent offerts au peuple en ces jours solennels, et de décrire la magnificence impériale à l'égard des vêtements et de toutes les parures en pierres précieuses et en perles d'une pesanteur et d'un nombre incalculable; s'il me fallait parler des richesses infinies du palais en or et en argent massif, des superbes rideaux suspendus de tous côtés pour orner les appartements, et énumérer tous les serviteurs et les gens de la cour; si je voulais rapporter dans tous leurs détails les pompes et la magnificence de ces noces et tous les actes de libéralité par lesquels l'Empereur déploya sa grandeur envers tout le monde, envers les siens comme envers les étrangers, je succomberais sous l'immensité d'un tel travail, dussé-je même en faire l'objet d'un écrit particulier.⁴¹⁵

De toute évidence, c'est généralement le contexte même du cérémonial qui retenait l'attention des chroniqueurs, et moins les différents rituels et les éléments plus contrariants qui pouvaient le composer. Comme nous l'avons vu précédemment pour Robert de Clari,

⁴¹⁴ Le rôle privilégié de Geoffroi de Villehardouin dans la quatrième croisade sera discuté davantage dans la prochaine partie de notre analyse. Voir G. JACQUIN, « Geoffroi de Villehardouin », dans C. Gauvard et als., *Dictionnaire du Moyen Âge*, Paris, PUF, 2002, pp. 580-581.

⁴¹⁵ *Verum si ludos circenses, quos cives illius urbis ipodromos vocant, et variorum gloriam spectaculorum populo per illos dies cum sollempnitate exhibitam, si imperialem circa vestes et proprii corporis indumenta in lapidibus preciosis et margaritarum pondere et numero excellentiam, si palatii supellectilem auream, argenteam, numero et pondere infinitam, si velorum ad ornatum dependentium precium, si famulorum et curialium numerositatem scripto comprehendere temptemus, si apparatus nuptiarum magnificentiam, si effusam in omnes tam suos quam exteros immense liberalitatis munificentiam per singula velimus prosequi, immensitate materie sermo subcumberet, etiam si specialis ad hoc deputaretur tractatus.;* GUILLAUME DE TYR, XXII, 4, p. 1011; trad. F. Guizot, vol. 3, pp. 378-379.

cette insistance démontre un intérêt pour les richesses et les splendeurs du cérémonial, qui étaient visuellement plus frappants et qui concordaient avec le concept occidental de l'étalement de la fortune comme une preuve d'honneur et de pouvoir. Dans une telle perspective, les palais impériaux, qui regorgeaient de merveilles et qui constituaient la scène théâtrale de la plupart des cérémonies, avaient généralement tendance à retenir le plus l'attention des chroniqueurs et à éclipser les impressions des rituels cérémoniels eux-mêmes. Néanmoins, seuls les croisés les plus distingués ont pu admirer l'intérieur des principaux palais qui dotaient Constantinople, particulièrement celui des Blachernes et le complexe plus ancien connu comme le Grand Palais (qui était pour sa part composé du Boucoléon et de la Magnaure).⁴¹⁶ Or, malgré la valeur symbolique et ancestrale du Grand Palais, c'est avant tout le palais des Blachernes qui fut mis en valeur sous le règne des Comnène: en effet, c'est là qu'Alexis I^{er} reçut les seigneurs de la première croisade, tandis que Manuel I^{er} en fit une résidence impériale plus permanente par de nombreux embellissements et des additions fort grandioses.⁴¹⁷ Odon de Deuil, en tant que membre privilégié de la suite de Louis VII, put notamment en admirer les beautés: selon lui, la beauté extérieure du palais était presque incomparable, tandis qu'aucune description ne pouvait rendre justice aux merveilles que renfermaient ses murs.⁴¹⁸ Après le sac de Constantinople, même les croisés moins nantis purent y voir l'intérieur: selon Robert de Clari, « il y avait bien vingt chapelles et bien deux à trois cents pièces, toutes contiguës, toutes ornées de mosaïques », et toutes débordantes de richesses inimaginables.⁴¹⁹ Clari proposa une pareille description du palais du Boucoléon: parmi les cinq cents pièces qui

⁴¹⁶ L'accès au palais était limité aux fonctionnaires et aux plus hauts dignitaires de l'empire; en raison de la division symbolique entre le palais et la ville, la population byzantine ne pouvait normalement pas entrer dans le complexe palatin, sauf dans les occasions les plus exceptionnelles. À ce sujet, voir J. HERRIN, « Le palais et la ville », *Byzantion*, 61, 1991, pp. 228-229; G. DAGRON, *Empereur et prêtre...*, pp. 112-113; K. RINGROSE, *The Perfect Servant...*, p. 164. Toutefois, les palais constituaient des endroits privilégiés pour le déroulement des audiences diplomatiques, de sorte que plusieurs dignitaires étrangers ont pu en admirer les splendeurs.

⁴¹⁷ Voir P. MAGDALINO, « Manuel Komnenos and the Great Palace », *Byzantine and Modern Greek Studies*, 4, 1978, pp. 101-114; S. MIRANDA, *Les palais des empereurs byzantins...*, pp. 133 et 137; M. ANGOLD, *The Byzantine Empire, 1025-1204...*, p. 242. Ce splendide palais ne devint la demeure impériale permanente qu'au XIII^e siècle, mais déjà au XII^e siècle les empereurs abandonnaient de plus en plus le Grand Palais pour celui-ci.

⁴¹⁸ *Exterior ejus pulchritudo fere incomparabilis est; interior vero quicquid de illa dixero superabit. Auro depingitur undique variisque coloribus et marmore studioso artificio sternitur area, et nescio quid ei plus conferat precii vel pulchritudinis, ars subtilis vel preciosa materia.*; ODON DE DEUIL, IV, p. 45.

⁴¹⁹ *Si i avoit bien vint capeles, et si i avoit bien deus chens mansions, ou trois chens, qui toutes tenoient ensement l'une a l'autre et estoient toutes faites a ore musike. Et estoit chis palais rikes et si nobles que on ne le vous saroit mie descrire ne aconter le grant nobleche ne le grant rikeche de chu palais. En chel palais de Blakerne trova en molt grant tresor et molt rike, que on i trova les rikes corones qui avoient esté as empereurs qui par devant i furent, et les riques joiaus d'or, et les rikes dras de soie a or, et les rikes robes emperiaus, et les riques pierres precieuses, et tant d'autres rikeches que on ne saroit mie nombrer le grant tresor d'or et d'argent que on trova es palais et en molt de lieux ailleurs en le chité*; ROBERT DE CLARI, lxxxiii, p. 99.

composaient le complexe, il y en avait qui étaient si riches et si prestigieuses, telles la Sainte-Chapelle, « qu'il n'y avait ni gonds, ni verrous, d'ordinaire en fer, qui ne fussent tous d'argent; ni colonne qui ne fût de jaspe ou de porphyre ou de riches pierres précieuses. »⁴²⁰ Or, de tels témoignages expliquent sans doute pourquoi certains chroniqueurs latins ont préféré limiter leur description d'une audience avec l'empereur aux splendeurs du palais, de sorte que leur narration semble à prime abord véhiculer une impression initialement positive de l'échange diplomatique, voire du cérémonial; cette tendance n'était toutefois pas uniforme à tous les chroniqueurs, puisque certains ont su voir au-delà de la façade dorée du cérémonial, comme nous le constaterons plus loin.

Quoi qu'il en soit, il est clair que la splendeur de la cour byzantine répondait bien aux attentes des croisés pour ce qui était de l'image d'un souverain idéal et illustre, ce qui en soi signifiait une représentation positive à l'endroit des empereurs byzantins et du décorum qui leur était généralement associé. Geoffroi de Villehardouin, par exemple, reconnu dans l'apparat byzantin la confirmation que la cour d'Alexis IV Ange était celle d'un grand prince, voire le reflet idéal d'une grande cour occidentale.⁴²¹ De plus, le faste, l'hospitalité et les dons que les empereurs byzantins prodiguaient à leurs invités constituaient aux yeux des chroniqueurs une reconnaissance de l'honneur et du statut privilégié des seigneurs et des rois de la croisade, de sorte que ces marques de courtoisie contribuaient généralement à une image positive du cérémonial. Le faste et la pompe des cérémonies, d'abord, étaient universellement reconnus comme des marques de la déférence de l'empereur envers ses invités. L'hospitalité, pareillement, était significative de la noblesse de l'empereur: en effet, selon les conventions du monde médiéval, le fait d'accueillir, d'entretenir et de loger son prochain était considéré comme l'une des plus grandes vertus et constituait une obligation à laquelle nul hôte ne songeait à déroger ou n'osait refuser.⁴²² Les banquets prodigues et somptueux, qui constituaient une étape hautement cérémonielle du processus diplomatique, étaient également des marques d'hospitalité fort appréciées par les dirigeants de la croisade. En effet, malgré la valeur

⁴²⁰ *Si estoit li palais de Bouke de Lion si rikes et si fais corn je vous dirai. Il avoit bien dedens chu palais, que li marchis tenoit, chinc chens mansions, qui toutes tenoient l'une a l'autre et estoient totes faites a ore musike, et si en i avoit bien trente capeles, que grans que petites; si en i avoit une que on apeloit le Sainte Capele, qui si estoit rike et noble qu'il n'i avoit ne gons ne verveles ne autres membres qui a fer appartenissent, qui tout ne fussent d'argent, ne si n'i avoit colombe qui ne fust ou de jaspe, ou de pourfile ou de rikes pierres precieuses.*; ROBERT DE CLARI, lxxxii, p. 197

⁴²¹ *et troverent l'empereor Alexi et l'empereor Sursac son pere seanz en deus chaires lez-à-lez. Et delez aus seoit l'empereris qui ere fame ale pere et marastre al fil, et ere suer al roi de Hungrie, bele dame et bone. Et furent à grant plenté de haltes genz, et mult sembla bien corz à riche prince.*; GEOFFROI DE VILLEHARDOUIN, XLVI, 212, p. 88.

⁴²² C. BOUILLOT, « Aux antipodes du beau geste: le geste laid et inconvenant dans la littérature des XII^e et XIII^e siècles », dans *Le Beau et le Laid au Moyen Âge*, Aix-en-Provence, Publications du C.U.E.R.M.A., 2000, p. 50.

hautement symbolique des banquets et la complexité des préséances qui les composaient, les Occidentaux retrouvaient tout de même dans ces occasions festives des références culturelles partagées par l'ensemble de la chrétienté médiévale, comme des valeurs de partage et d'hospitalité, mais également une évocation du repas-sacrifice rituel, de tradition clairement judéo-chrétienne.⁴²³ À cet égard, le banquet servait de « pont culturel », créait des liens solides avec les croisés et, par conséquent, suscitait chez les chroniqueurs des réactions forcément positives. Même l'un des détracteurs les plus virulents des Grecs, Odon de Deuil, admit avoir été charmé par les banquets organisés par Manuel I^{er} pour Louis VII, une réaction positive en soi, bien qu'il demeurât méfiant des véritables intentions des Byzantins.⁴²⁴ Enfin, l'octroi de dons constituait également une référence culturelle commune pour l'ensemble du monde chrétien: en effet, les cadeaux et les faveurs établissaient des liens de réciprocité entre le donateur et le bénéficiaire, notamment pour confirmer les ententes conclues, mais également comme une démonstration de libéralité, qui était en fait une vertu du seigneur ou du souverain idéal.⁴²⁵

L'hospitalité et la bienveillance des empereurs byzantins constituaient donc des facteurs favorisant les rapports diplomatiques entre les Grecs et les Latins, ce qui à son tour pouvait conditionner une image positive du cérémonial impérial chez certains seigneurs de la croisade. L'exemple le plus frappant d'une impression positive par un seigneur se situe dans une correspondance de la première croisade: alors que la plupart des chroniqueurs se montrèrent méfiants à l'endroit d'Alexis I^{er} Comnène, pour des raisons que nous évoquerons dans le volet chronologique de notre analyse, certains seigneurs, dont Étienne de Blois, se montrèrent plus reconnaissants de l'hospitalité de l'empereur; celui-ci, dans une lettre à Adèle de Normandie en juin 1097, décrivit ainsi sa réception à la cour byzantine:

C'est avec une grande joie que, par la grâce de Dieu, j'ai atteint Constantinople. L'empereur m'a extrêmement bien reçu, dignement et honorablement, presque comme si j'étais son fils, et m'a fait de somptueux cadeaux. Il n'y a, dans toute l'armée de Dieu, ni duc, ni comte, ni aucun puissant personnage, qui ait auprès de lui autant de crédit et de faveur que moi. En vérité, ma chère, Son Altesse impériale m'a souvent prié et me demande encore de lui confier un de nos fils. Il m'a promis pour lui tant de choses et de si grands honneurs, si nous le lui confions, qu'il n'aura rien à nous envier. Je te l'assure, il n'y a pas deux hommes comme lui sur terre. En effet, il

⁴²³ L. SIMEONOVA, « Foreigners in Tenth-Century Byzantium... », pp. 231-233; L. SIMEONOVA, « In the Depths of Tenth-Century Byzantine Ceremonial... », pp. 75-104.

⁴²⁴ Malgré ses critiques antérieures sur le cérémonial, Odon reconnut la pompe et la munificence des banquets, où la nourriture et les spectacles étaient aussi magnifiques que ceux qui étaient présents: *Convivium illud sicut gloriosos convivas habuit, sic apparatu mirifico, dapum deliciis, voluptuosus jocorum plausibus aures et os et oculos satiavit.*; ODON DE DEUIL, IV, p. 46.

⁴²⁵ G. DUBY, *Féodalité...*, pp. 54-55; B. HAMILTON, *Religion in the Medieval West*, p. 136.

couvre nos princes de cadeaux, gratifie de dons tous les soldats, entretient les pauvres avec ses richesses.⁴²⁶

Le témoignage d'Étienne de Blois est à la fois inusité et surprenant: d'abord, peu de seigneurs ou de souverains occidentaux au XII^e siècle ont transmis par écrit leurs impressions d'une réception diplomatique, de sorte que son témoignage est en soi singulier; ensuite, son impression du processus diplomatique byzantin fut certainement plus positive que celle de la majorité des chroniqueurs de la première croisade, ce qui suscite plusieurs questions sur l'intention de sa missive. Depuis quelques années, certains historiens ont souligné la naïveté du comte de Blois, tandis que d'autres ont prétendu qu'il avait voulu impressionner son épouse en exagérant certains faits.⁴²⁷ Selon nous, la disposition favorable d'Étienne constitue plutôt un succès de la diplomatie byzantine, ce qui suppose que le cérémonial, avec son faste, son hospitalité et ses dons, avait servi à rendre honneur aux seigneurs de la croisade et, dans certains cas, à susciter une réaction positive de leur part. À cet égard, il importe de constater que l'opinion des chroniqueurs ne reflétait pas toujours celle des seigneurs, comme ce fut le cas durant la première croisade: les narrateurs de l'expédition, en effet, reflétaient parfois des considérations ou des priorités différentes de celles de leurs protecteurs; de plus, le fait d'écrire en rétrospective des événements engendrait parfois une interprétation différente de la rencontre diplomatique, en raison de l'issue souvent fâcheuse des rapports entre Grecs et Latins.⁴²⁸ Mais il reste que le caractère hautement honorifique du cérémonial, qui venait avant tout

⁴²⁶ *Ad urbem Constantinopolim cum ingenti gaudio, Dei gratia, perveni imperator vero digne et honeste et quasi filium suum me diligentissime suscepit et amplissimis ac pretiosissimis donis ditavit, et in toto Dei exercitu et nostro non est dux neque comes neque aliqua potens persona, cui magis credat vel faveat quam mihi. Vere, mi dilecta, eius imperialis dignitas persaepe monuit et monet, ut unum ex filiis nostris ei commendemus: ipse vero tantum tamque praeclarum honorem se ei attributurum promisit, quod nostro minime invidabit. In veritate tibi dico, hodie talis vivens homo non est sub caelo. Ipse enim omnes principe nostros largissime ditat, milites cunctos donis relevat, pauperes omnes dapibus recreat.*; «*Epistula I Stephani comitis Cartonensis ad Adelam uxorem suam*», dans H. Hagenmeyer, *Epistulae et chartae...*, p. 140; trad. G. Brunel, p. 376.

⁴²⁷ J. A. Brundage et J. Shepard ont tous deux dénoncé la crédulité d'Étienne, qui aurait cru comme uniques à sa personne toutes les flatteries que l'empereur avait l'habitude de prodiguer à ses invités. S. Edgington, quant à elle, croit qu'Étienne avait tout simplement voulu rassurer et impressionner Adèle de Normandie. J. A. BRUNDAGE, «*An Errant Crusader: Stephen of Blois*», *Traditio*, 16, 1960, pp. 384 et 388; J. SHEPARD, «*When Greek Meets Greek...*», p. 214; S. EDGINGTON, «*Romance and Reality in the Sources for the Sieges of Antioch, 1097-1098*», dans C. Dendrinos, et al., édés., *Porphyrogenita: Essays and Literature of Byzantium and the Latin East in Honour of Julian Chrysostomides*, Aldershot, Ashgate, 2003, p. 35. Pour d'autres hypothèses, voir: P. ROUSSET, «*Étienne de Blois, croisé fuyard et martyr*», *Genava*, 11, 1963, pp. 183-195; J.-C. Cheynet, «*L'implantation des Latins en Asie Mineure...*», p. 123.

⁴²⁸ Comme nous le verrons dans le volet chronologique de notre analyse, les chroniqueurs de la première croisade ont manifesté un certain mépris pour les manœuvres diplomatiques d'Alexis I^{er}, qui avaient selon eux compromis l'honneur des seigneurs sur la question de la possession de la ville d'Antioche. Dans une telle circonstance, il peut être affirmé que la représentation du cérémonial diplomatique byzantin était à la fois déterminée par des facteurs culturels et politiques.

confirmer le statut et la noblesse des seigneurs concernés, était généralement admiré par l'ensemble des chroniqueurs.

À cet effet, Guillaume de Tyr nous offre sans doute l'exemple le plus frappant d'une telle impression dans le contexte de la réception d'Amaury I^{er} par Manuel Comnène en 1171.⁴²⁹ En effet, la pompe et les honneurs prodigués au roi de Jérusalem soulignaient aux yeux de l'archevêque la magnificence du décorum byzantin. Sa description du cérémonial, par ailleurs, s'avère être l'une des plus complètes dans l'historiographie des croisades, les différentes étapes de sa narration reflétant assez fidèlement le modèle du *De ceremoniis*. D'abord, puisqu'il était familier avec les coutumes byzantines, Guillaume fut en mesure de reconnaître le grand honneur manifesté à Amaury lorsque le *protosébate* Jean, neveu de l'empereur et l'un des nobles les plus illustres du palais sacré, fut envoyé à la rencontre du roi, pour l'escorter jusqu'à la capitale.⁴³⁰ Arrivé à Constantinople, Amaury eut le privilège de débarquer sur la façade maritime du Boucoléon, qui était normalement réservée à l'empereur, comme une considération respectueuse à son endroit.⁴³¹ Selon Guillaume, la pompe et le faste étalés devant le roi étaient également significatifs de son prestige et de son mérite aux yeux de l'empereur: les merveilles du palais, qu'Amaury et sa suite purent admirer avant l'audience impériale, n'étaient en fait surpassées que par la salle du trône elle-même, où des tentures et des ouvrages admirables étaient exposés aux spectateurs latins.⁴³² La fonction des rideaux dans le cérémonial, primordiale pour le déroulement des rituels et le maintien du mystère impérial, donna par ailleurs lieu à une interprétation curieuse de la part de Guillaume: selon l'archevêque, les tapisseries avaient servi à cacher l'empereur de l'auditoire, lorsque celui-ci s'était respectueusement levé pour recevoir le roi d'une façon familière et amicale.⁴³³ Or, nous reviendrons plus loin sur la signification de ce lapsus, du fait que les rideaux avaient sans doute eu pour fonction de dissimuler le contraire, soit la déférence du roi envers l'empereur en tant que vassal de

⁴²⁹ Pour la relation complète de l'événement, voir GUILLAUME DE TYR, XX, 22-24, pp. 940-946.

⁴³⁰ *advenientem eum multiplici disponit honore prevenire accersitoque Iohanne protosevasto, nepote suo et inter sacri palatii principes eminentissimo, [...] ei dirigit in occursum...*; GUILLAUME DE TYR, XX, 22, p. 942.

⁴³¹ *Hinc soli Augusto solet introitus patere ad superiora palatii, sed domino regi, honoris intuitu precipui, preter communes regulas aliquid indultum est, ut ea parte ingredi permitteretur*; GUILLAUME DE TYR, XX, 23, p. 943.

⁴³² *Dependebat ante consistorium velaria materie preciose et operis non inferioris, immo quibus illud Nasonis merito posset aptari: 'materiam superabat opus'*; GUILLAUME DE TYR, XX, 23, p. 943.

⁴³³ *Hoc autem dicitur factum esse conservande imperialis glorie causa et pro reconcilianda sibi domini regis gratia, nam in cetu procerum suorum, solis astantibus inclitis, dicitur ei familiariter assurrexisse, quod si presente generali curia factum fuisset, nimis visus esset dominus imperator sue derogasse maiestati*; GUILLAUME DE TYR, XX, 23, p. 943. Un tel geste aurait normalement constitué une marque d'honneur très importante, puisqu'il était généralement coutume pour l'empereur de demeurer assis en présence de ses sujets, qu'ils fussent byzantins ou étrangers.

l'empire.⁴³⁴ Que ce soit de façon intentionnelle ou non, Guillaume perçut néanmoins ce rituel comme un aspect positif du cérémonial. De plus, Amaury eut l'honneur de s'asseoir sur un trône adjacent à celui de l'empereur, tout aussi splendide, bien que légèrement moins élevé. Lorsque les baisers de paix furent échangés et les formalités diplomatiques furent accomplies, le roi et ses proches reçurent de nombreux cadeaux de l'empereur et bénéficièrent ensuite de son hospitalité remarquable.⁴³⁵ Les Latins, pendant leur séjour, eurent même accès aux appartements privés de l'empereur, et furent conviés à de nombreux banquets et des festivités grandioses dans l'Hippodrome, toujours augmentés de spectacles magnifiques et de pièces musicales des plus harmonieuses.⁴³⁶ Comme le constata Guillaume de Tyr, le décorum et la discipline des mœurs furent toujours respectés à l'égard d'Amaury; le cérémonial, de toute évidence, avait non seulement confirmé la gloire impériale, mais également le prestige et l'honneur du roi de Jérusalem.⁴³⁷

En effet, la plupart des descriptions du cérémonial par Guillaume de Tyr visaient à souligner la majesté de l'empereur byzantin et le statut privilégié de ses invités.⁴³⁸ Bien que moins détaillée, l'archevêque produisit également une description semblable de la réception de Baudouin III par Manuel I^{er} en 1159: accueil honorable par des proches de l'empereur, baiser de paix, respect des préséances et permission pour le roi de s'asseoir sur un siège plus bas que celui de l'empereur.⁴³⁹ Guillaume appréciait clairement ces gestes

⁴³⁴ Cette hypothèse fut soutenue entre autres par S. RUNCIMAN, « The Visit of King Amalric I... », pp. 153-158. Jean Kinnamos affirma également que le roi de Jérusalem avait accepté, lors de cette cérémonie, la suzeraineté de Byzance en échange d'une assistance militaire contre l'Égypte: Ἐν τούτῳ δὲ καὶ ὁ Παλαιστινίου ρῆξ ἐπὶ Βυζάντιον ἦλθε περὶ ὧν ἐγρηψε βασιλέως δεησόμενος. τυχὼν δὲ ὧν ἐδεῖτο ἄλλα τε πολλὰ καὶ δουλείαν ἐπὶ τοῦτοις βασιλεῖ διωμολόγηκεν.; JEAN KINNAMOS, VI, 10, p. 280.

⁴³⁵ Le baiser de paix était une pratique commune à l'ensemble du monde chrétien, qui constituait un geste de salutation et qui signifiait une « entrée en matière pacifique », bienveillante et franche. À ce sujet, voir Y. CARRÉ, *Le baiser sur la bouche au Moyen Âge: rites, symboles, mentalités, à travers les images, XI^e-XV^e siècles*, Paris, Le Léopard d'Or, 1992, pp. 104, 141 et 198

⁴³⁶ Guillaume de Tyr est l'un des rares chroniqueurs latins à mentionner le rôle de la musique dans le cérémonial, qui était pourtant une caractéristique fondamentale du décorum byzantin. Pour un autre exemple, voir Odon de Deuil, qui souligna la beauté de la voix des eunuques dans certaines cérémonies religieuses: *Voces enim mixtae, robustior cum gracili, eunuca videlicet cum virili – erant enim eunuchi multi illorum –, Francorum animos demulcebant.*; ODON DE DEUIL, IV, p. 46. Or, les Byzantins vantaient avec beaucoup de fierté leurs orgues et autres instruments musicaux qui avaient pour fonction de créer une atmosphère à la fois dramatique et esthétique dans leurs cérémonies. Sur l'importance des instruments musicaux dans le cérémonial, voir J. HERRIN, « Constantinople, Rome and the Franks in the Seventh and Eighth Centuries », dans J. Shepard et S. Franklin, dirs., *Byzantine Diplomacy: Papers from the Twenty-fourth Spring Symposium of Byzantine Studies*, Aldershot, Variorum, 1992, p. 105.

⁴³⁷ *servata tamen morum disciplina.*; GUILLAUME DE TYR, XX, 23, p. 944.

⁴³⁸ Dans son interprétation de la réception de Raymond de Saint-Gilles par Alexis I^{er} en 1097, Guillaume affirma: *ipse cum paucis Constantinopolim ingressus, sepius citatus, precendentibus eum imperialibus apocriariis suam imperatori presentiam exhibuit, ubi tam ab eo quam a suis illustribus et inclitis, qui ei assistebant, honorifice susceptus et benigne plurimum plena humanitate tractatus est.*; GUILLAUME DE TYR, II, 19, p. 186.

⁴³⁹ *Deinde ipsis eum ducentibus usque ad ostium tentorii, ubi dominus imperator cum suis illustribus residebat, cum multa gloria introductus, humanissime ab eo salutatus et ad osculum pacis erectus, secus eum in sede honesta, humiliore tamen, locatus est.*; GUILLAUME DE TYR, XVIII, 24, pp. 846-847. Guillaume

comme des marques d'honneur pour Baudouin, au point de faire abstraction des préjudices qui auraient pu y être perçu relativement à la souveraineté des États latins. En fait, l'archevêque se montra même favorable au cérémonial pour des occasions qui étaient moins favorables aux Latins. Guillaume décrit, par exemple, l'entrée triomphale à Antioche de Jean II Comnène en 1138: bien que l'événement remît en question l'autonomie de la principauté latine, le chroniqueur se montra suffisamment objectif pour souligner le caractère exceptionnel de l'occasion, où l'empereur fut escorté en procession à travers la ville au son des instruments musicaux et des acclamations joyeuses des habitants.⁴⁴⁰ L'archevêque de Tyr évoqua aussi une pareille ambiance pour l'entrée triomphale à Antioche de Manuel I^{er} en 1159, qui se réalisa cette fois en présence de Baudouin III.

Là, le seigneur patriarche se présenta avec tout le clergé et le peuple, avec les textes des évangiles et dans tout l'appareil des églises. Le roi sortit aussi au-devant de lui, avec le prince du lieu, le comte d'Ascalon et tous les grands du royaume et de la principauté. Ils introduisirent dans la ville l'empereur avec toute la gloire impériale, orné du diadème, décoré de tous les insignes augustes, au son des trompettes, au bruit des tambours, au milieu des hymnes et des cantiques. On le conduisit jusqu'à l'église cathédrale, à savoir la basilique du prince des apôtres, et de là on le conduisit au palais, avec la même escorte composée des pères et de la plèbe.⁴⁴¹

De toute évidence, la dignité impériale du souverain byzantin était un facteur déterminant pour Guillaume de Tyr dans son admiration du cérémonial byzantin, parfois même au détriment du prestige des Latins.⁴⁴²

n'était pas un témoin oculaire de cet événement, mais il est très probable qu'il ait obtenu l'information d'Amaury I^{er}, qui était présent à Antioche en 1159 et qui devint le patron de Guillaume dès son ascension au pouvoir en 1162.

⁴⁴⁰ *Perveniens igitur Antiochiam dominus imperator, cum filiis suis et familiaribus et militia non modica urbem ingressus, domino principe dominoque comite stratoris officium exequentibus, domino quoque patriarcha cum universo clero et populo ordinata de more processione in psalmis, hymnis, canticis et musicorum concentu instrumentorum, cum plausu et exultatione populorum prius ad cathedralem ecclesiam, deinde ad palatium principis sollempniter deductus est.*; GUILLAUME DE TYR, XV, 3, pp. 676-677. Les acclamations (πολυχρόνιον), rappelons-le, avaient la fonction particulière d'assurer la participation du public dans les occasions cérémonielles, tout comme dans les grands événements religieux et politiques. Pour une société qui n'avait pas le droit de parole politique, les acclamations devenaient une façon formelle et élaborée d'exprimer l'opinion populaire et donnaient à l'ensemble des Byzantins l'impression qu'ils contribuaient eux aussi au dessein impérial et divin.; A. CAMERON, « The Construction of Court Ritual... », p. 112; G. DAGRON, *Empereur et prêtre...*, p. 85.

⁴⁴¹ *ubi dominus patriarcha cum universo clero et populo, cum textibus evangeliorum et omnimodo ecclesiarum ornatu obvius affuit. Rex quoque cum principe eiusdem loci et Ascalonitano comite, cum universis tam regni quam Antiocheni principatus proceribus ei obviam exiens, cum summa gloria imperiali diademate laureatum et augustalibus decoratum insignibus, cum tubarum stridore et timpanorum strepitu, cum hymnis et canticis in urbem introducunt et usque ad cathedralem ecclesiam, ad basilicam videlicet apostolorum principis, deinde ad palatium cum eadem patrum et plebis prosequutione deducunt.*; GUILLAUME DE TYR, XVIII, 25, p. 848; trad. M. Zerner, pp. 652-653.

⁴⁴² Cette cérémonie, qui se voulait similaire à un triomphe byzantin, constituait certainement une atteinte au prestige des Latins. Selon Jean Kinnamos, la procession visait à souligner le statut inférieur des dirigeants latins; en effet, Baudouin était contraint de s'avancer sans couronne et sans armes, tandis que Renaud de

Un autre chroniqueur, Albert d'Aix, partagea également la disposition favorable de Guillaume de Tyr à l'égard du cérémonial. À cet effet, il est curieux de constater que les descriptions les plus détaillées et les plus positives du cérémonial provenaient généralement des chroniqueurs qui étaient les mieux disposés à l'égard des Byzantins.⁴⁴³ En effet, le témoignage détaillé d'Albert pour la réception cérémonielle de Godefroi de Bouillon en 1097 constitue encore une fois une reconnaissance de la magnificence impériale byzantine à travers le cérémonial. Bien qu'il ne fût pas un témoin oculaire de l'événement, le chroniqueur allemand proposa néanmoins une interprétation pertinente de celui-ci: d'abord, son récit était en partie fondé sur des témoignages oraux recueillis au lendemain de la croisade; de plus, là où ses affirmations sont fautives, c'est l'imaginaire occidental du décorum byzantin qui devient intéressant pour notre analyse.⁴⁴⁴ Or, tout comme Guillaume de Tyr, Albert ne s'indigna pas des rituels et des éléments du protocole inhabituels du cérémonial impérial, sans doute parce que la noblesse de l'empereur byzantin semblait à ses yeux se refléter sur le prestige, voire l'honneur, de Godefroi; en effet, le rapprochement vis-à-vis de l'empereur et les égards prodigués au duc de Basse-Lorraine pendant l'audience constituaient pour ce chroniqueur une reconnaissance du statut privilégié du fondateur du royaume de Jérusalem. Selon Albert, Alexis I^{er} prodigua à son invité tous les honneurs et l'hospitalité qui étaient attendus d'un grand souverain chrétien. Son interprétation de l'audience fut comme suit:

[L'empereur] admit le duc avec bonté à recevoir le baiser de paix; ensuite et sans aucun retard il accorda aussi le même honneur à tous les grands de sa suite et à ses parents. Assis, selon son usage, sur son trône, le puissant empereur ne se leva point pour donner le baiser au duc non plus qu'à aucun autre; mais le duc, fléchissant les genoux, s'inclina, et les siens après lui s'inclinèrent également pour recevoir le baiser

Châtillon marchait aux côtés de l'empereur en tenant la bride de son cheval: *ἐχειρίζοντο δὲ τύπους σταυρικούς, καὶ τὰ ἱερὰ προῦφερον λόγια, ὡς ἐκπεπλήχθαι τὸ ζένον ἅπαν καὶ ἔπηλυ, ὁρῶν πρὸς τοῦτοις Πενάλδον μὲν καὶ τοὺς ἐπὶ δόξης Ἀντιοχείων ποσὶν ἀμφὶ τὸν Βασιλείον παραθέοντας ἵππον, Βαλδουῖνον δὲ ἄνδρα στεφηφοροῦντα μακρὰν ἄποθεν ἐφιππον μὲν παντάπασι δὲ ἀσήμαντον πορευόμενον.*; JEAN KINNAMOS, IV, 21, pp. 187-188. Pour une discussion plus complète de cet événement, voir L. JONES et H. MAGUIRE, « A Description of the Jousts of Manuel I Komnenos », *Byzantine and Modern Greek Studies*, 26, 2002, p. 116.

⁴⁴³ Nous serons en mesure de constater cette disposition favorable d'Albert d'Aix et de Guillaume de Tyr dans le prochain volet de notre analyse, qui concerne un survol chronologique de l'image des Grecs aux XII^e et XIII^e siècles.

⁴⁴⁴ Selon S. Edgington, Albert d'Aix était, en tant que partisan de la cause lotharingienne, sans doute bien placé pour obtenir de l'information sur la rencontre entre Godefroi et Alexis. Dans cette perspective, son témoignage de l'événement retient une certaine qualité.; S. B. EDGINGTON, « The First Crusade: Reviewing the Evidence », dans J. Phillips, éd., *The First Crusade: Origins and Impact*, Manchester, Manchester University Press, 1997, p. 68; S. B. EDGINGTON, « From Aachen: A New Perspective on Relations Between the Crusaders and Byzantium, 1095-1120 », *Medieval History*, 4, 1994, p. 161. Néanmoins, nous devons soupçonner que certains éléments de son récit ont été embellis ou adaptés pour combler les lacunes dans les témoignages recueillis, et ainsi satisfaire le modèle d'une cérémonie occidentale, le seul modèle qu'il connaissait.

du très-glorieux et très-puissant empereur. Après qu'il les eut embrassés chacun dans l'ordre prescrit...⁴⁴⁵

Le témoignage d'Albert est à bien des égards conforme au déroulement typique d'une audience impériale: en effet, le protocole dictait que l'empereur demeurât assis pendant la cérémonie, tandis que les baisers de paix étaient accordés en fonction des préséances, donc selon le rang et la naissance des acteurs concernés. Fait particulier que nous analyserons plus loin, Albert négligea de mentionner le rituel de la *proskynesis*, où Godefroi aurait été sommé d'effectuer une prosternation complète au sol par trois fois; selon le chroniqueur, le duc aurait seulement fléchi les genoux pour recevoir le baiser de paix, un privilège qui aurait normalement été réservé à un invité de la plus haute importance, voire un souverain étranger. Quoi qu'il en soit, Albert retint une impression somme toute positive de l'audience, qui avait souligné le prestige de Godefroi. En effet, pendant les pourparlers, Alexis avait proposé au duc de l'adopter comme son fils, selon la coutume byzantine d'établir des liens filiaux avec les souverains étrangers.⁴⁴⁶ Pour Albert, qui reconnaissait par-dessus tout la noblesse du titre byzantin, un tel lien avec l'empereur confirmait le statut privilégié du duc, tout comme celui du futur royaume qu'il allait fonder. Selon le chroniqueur, Godefroi aurait même accepté de devenir le vassal d'Alexis, ce qui démontrait que le duc était devenu un acteur important sur la scène orientale, et cela en dépit des futurs problèmes qu'un tel lien de vassalité allait engendrer lors de la formation des États latins.⁴⁴⁷ Malgré tout, Albert ne détailla pas la cérémonie d'adoption elle-même et les différents rituels qui devaient la composer; il ne semble pas non plus avoir compris ou insisté sur le fait qu'une telle procédure constituait une intégration symbolique dans la hiérarchie des nations et une confirmation de l'étendue universelle de l'Empire

⁴⁴⁵ *primum Ducem in osculo benigne suscepit; dehinc universos primates et collaterales illius eodem pacis osculo honorare non distulit. Sedebat autem Imperator more suo potenter in throno regni sui, non Duci, non alicui assurgens ad porrigenda oscula, sed flexis genibus Dux incurvatus est; incurvati sunt et sui ad osculandum tam gloriosissimum et potentissimum Imperatorem. Osculatis denique omnibus ex ordine....*; ALBERT D'AIX, II, 16, p. 310; trad. F. Guizot, p. 64.

⁴⁴⁶ *'Quapropter te in filium adoptivum suscipio; et universa quae possideo in tua potestate constituo, ut per te imperium meum et terra a facie praesentis et affuturæ multitudinis liberari ac salvari possit.*; ALBERT D'AIX, II, 16, pp. 310-311. Le fondateur de la dynastie des Comnène fut probablement le premier à adopter des étrangers, pratique qui, bien que courante au XI^e siècle, avait jusqu'alors été limitée aux Byzantins.; J. SHEPARD, « 'Father' or 'Scorpion'?... », pp. 109 et 111-112.

⁴⁴⁷ *His pacificis et piis Imperatoris sermonibus Dux placatus et illectus, non solum se ei in filium, sicut mos est terræ, sed etiam in vassalum junctis manibus reddidit, cum universis primis qui tunc aderant et postea subsecuti sunt.*; ALBERT D'AIX, II, 16, p. 311. J. Le Goff prétend par ailleurs qu'il faut voir une certaine symbolique familiale dans les rituels de vassalité occidentaux, de sorte que l'adoption aurait pu agir ici comme un prélude à l'hommage consenti par Godefroi.; J. LE GOFF, « Le rituel symbolique de la vassalité », pp. 380-381.

byzantin.⁴⁴⁸ Au contraire, l'attention du chroniqueur se tourna plutôt vers les cadeaux offerts par l'empereur, les richesses byzantines ayant toujours cette capacité de frapper l'imaginaire des Occidentaux. À cet effet, Albert d'Aix dénombrâ des trésors merveilleux et des objets de divers genres, tous en or, en argent ou en pourpre; il énuméra également des chevaux et des mulets parmi les offrandes, un détail qui constituait sans doute une invention de sa part et qui reflétait l'imaginaire occidental des dons usuels prisés par les grands seigneurs européens.⁴⁴⁹

À la lumière de notre exposé, il devient clair que l'image du cérémonial byzantin selon Albert d'Aix était parfois fixée dans les faits et d'autres fois dans les constructions imaginaires du chroniqueur. De plus, selon les insistances et les omissions d'Albert, il est évident que l'audience impériale était représentée positivement dans la mesure où elle soulignait le prestige et l'honneur des princes latins, un phénomène que nous avons également perçu chez Guillaume de Tyr pour la réception d'Amaury I^{er}. À cet effet, l'image du cérémonial reflétait des intérêts à la fois culturels et politiques, selon les besoins narratifs des différents chroniqueurs. Or, dans son récit de la rencontre, il convient de noter qu'Albert insista autant sur la magnificence de Godefroi que sur le contexte cérémoniel de l'audience, comme s'il y avait eu compétition entre le duc et l'empereur à ce niveau: en effet, le chroniqueur affirma qu'Alexis avait été grandement impressionné par la pompe et la splendeur du duc et de sa suite, qui étaient venus « dans tout l'éclat et la splendeur de leurs précieux vêtements de pourpre et d'or, recouverts d'hermine blanche comme la neige, [...] et de fourrures, telles que les portent surtout les princes de la Gaule. »⁴⁵⁰ Il en va de même pour l'interprétation du serment prêté par Godefroi à Alexis, que plusieurs médiévistes ont vue comme fautive, voire comme une façon de rehausser le prestige du duc à la lumière des événements ultérieurs à la prise de Jérusalem.⁴⁵¹ Enfin, les

⁴⁴⁸ J. Shepard, pour sa part, affirme qu'Alexis a probablement déclaré oralement à certains seigneurs qu'il les prenait pour fils, mais rien ne nous confirme qu'une quelconque cérémonie a été pratiquée.; J. SHEPARD, « When Greek Meets Greek... », p. 214.

⁴⁴⁹ *Nec mora, aliqua ex aerario Imperatoris allata sunt dona inaestimabilia Duci et cunctis qui convenerant, tam in auro quam argento et ostro diversi generis, in mulis et equis, et in omni quod pretiosius habebat.*; ALBERT D'AIX, II, 16, p. 311. J. Pryor est également d'avis qu'Albert était mal informé sur certains détails de cette rencontre, de sorte qu'il compensa les lacunes de son récit avec son imagination.; J. H. PRYOR, « The Oaths of the Leaders of the First Crusade to Emperor Alexius I Comnenus: Fealty, Homage – πίστις, δουλεία », *Parergon*, 2, 1984, p. 118. Or, lorsque Guillaume de Tyr adapta ce passage d'Albert dans sa propre chronique, il corrigea certains détails et omit de mentionner les chevaux et les mulets, sans doute parce que de tels présents n'étaient pas usuels chez les Byzantins.; GUILLAUME DE TYR, II, 12, pp. 175-176.

⁴⁵⁰ *Imperator autem, tam honorifico duce viso, ejusque sequacibus, in splendore et ornatu pretiosarum vestium tam ex ostro quam aurifrigio, et ex niveo opere harmelino et ex mardrino grisioque et vario, quibus Gallorum principes praecipue utuntur, vehementer ammiratus honorem ac decorem illorum...*; ALBERT D'AIX, II, 16, p. 310; trad. F. Guizot, p. 64.

⁴⁵¹ S. B. EDINGTON, « The First Crusade: Reviewing the Evidence », p. 68; J. H. PRYOR, « The Oaths of the Leaders... », p. 118.

éléments rituels qui étaient jugés humiliants, tels que la *proskynesis*, étaient tout simplement omis ou adaptés par Albert aux circonstances de son récit. À la lumière de ceci, faut-il voir dans les exemples précédents une réelle admiration du cérémonial, ou bien un désir des Latins de se mesurer au prestige des Byzantins et de retenir uniquement les éléments du cérémonial qui véhiculaient une telle impression? De toute évidence, le prétexte culturel était souvent employé au service de la cause politique, un phénomène qui était par ailleurs fort fréquent chez la plupart des chroniqueurs des croisades, comme nous serons en mesure de le constater plus loin dans notre analyse. Toutefois, les témoignages d'Albert d'Aix et de Guillaume de Tyr étaient uniques en leur genre, ne serait-ce que pour leur appréciation généralement positive du décorum byzantin, significative en soi des références culturelles communes entre les deux mondes chrétiens au XII^e siècle. Or, puisque nous avons établi les représentations positives du cérémonial impérial, il nous importe à présent d'aborder les impressions négatives de celui-ci, comme une démonstration des éléments qui étaient significatifs d'une diversité culturelle plus marquée entre les Grecs et les Latins dans le contexte des croisades.

CHAPITRE V

LE CÉRÉMONIAL BYZANTIN COMME INDICATEUR D'UNE DIVERSITÉ CULTURELLE

a) Les représentations négatives du cérémonial byzantin

Si certains chroniqueurs ont retenu une impression positive du cérémonial byzantin dans la mesure où celui-ci rehaussait ou confirmait le prestige des princes occidentaux, d'autres ont su voir au-delà de sa façade dorée pour dégager les éléments qui, au contraire, venaient compromettre l'honneur des Latins. En effet, la diplomatie byzantine visait souvent à confirmer, par la valeur tacite ou explicite du cérémonial, la position subordonnée des seigneurs et des souverains étrangers, un fait que plusieurs chroniqueurs ont dénoncé, voire rejeté, dans le contexte de la lutte entre l'empire et les États latins. Or, cette crainte de voir le prestige et l'autonomie des Latins dévalués par le cérémonial, même de façon symbolique, suscita le mépris de bien des croisés, et cela presque toujours dans une perspective culturelle: dans certaines circonstances, cette hostilité traduisait un complexe d'infériorité devant la splendeur et le raffinement de la civilisation byzantine; dans d'autres cas, il s'agissait simplement d'un rejet de ce qui était différent et étranger, voire incompréhensible dans le contexte de références culturelles divergentes entre les deux mondes chrétiens. À cet effet, il ne faut donc guère se surprendre si des chroniqueurs ont manifesté une certaine méfiance à l'endroit des éléments du cérémonial qui leur étaient inusités, au point qu'il était parfois difficile pour eux de distinguer entre les gestes subtils qui visaient à honorer les croisés et ceux qui avaient pour objectif de les dénigrer. Mais quoi que puissent avoir été les motifs des différentes représentations des chroniqueurs, il est néanmoins surprenant de constater que les impressions négatives de certains auteurs constituaient parfois l'antithèse des impressions positives que nous avons vues précédemment, généralement en relation au faste, à l'hospitalité et aux dons qui étaient prodigués par l'empereur byzantin. Par exemple, si les présents des Byzantins, transmis généralement dans un contexte cérémoniel, étaient admirés par certains, ils étaient souvent dénoncés par d'autres comme une façon de manipuler la volonté des croisés, voire comme des instruments de la perfidie des Grecs et une preuve de la décadence de leur civilisation. Dans ce rejet du cérémonial impérial, les thèmes de la perfidie et du caractère efféminé des Grecs étaient donc omniprésents, ce qui démontre que les cérémonies diplomatiques pouvaient être représentatives d'une image plus généralisée des Byzantins. Or, une telle

dualité entre les éléments parfois positifs et d'autres fois négatifs du cérémonial exprime bien l'ambivalence de l'image des Byzantins chez les chroniqueurs latins, dont l'opinion pouvait varier selon le contexte de l'événement qu'ils décrivaient. Malgré les intrigues politiques qui étaient parfois en jeu, toutefois, des motifs culturels étaient généralement employés pour expliquer, voire justifier, les images négatives du cérémonial byzantin. Il convient par conséquent d'aborder ces éléments du cérémonial impérial qui étaient significatifs d'une diversité culturelle entre Grecs et Latins, ou qui pouvaient du moins être interprétés ainsi par les chroniqueurs désirant dénigrer les Byzantins dans le contexte des croisades.

i- Les problèmes liés au protocole

Alors que certains chroniqueurs occidentaux ont reconnu le caractère grandiose du cérémonial impérial comme une manifestation du statut privilégié de l'empereur byzantin, d'autres le percevaient comme « excessif », à la fois dans son déploiement exagéré et dans sa rigidité protocolaire; par conséquent, le décorum byzantin était parfois traité comme un objet de dérision dans certains récits. Comme nous l'avons précisé plus tôt, le cérémonial n'avait pas d'équivalent en Europe au XII^e siècle: il était donc à la fois inusité et consternant pour les spectateurs qui le découvraient pour la première fois et qui tentaient de le concilier avec leur propre modèle de ritualité monarchique. Odon de Deuil, un détracteur virulent des Grecs, se montra le plus exacerbé à ce sujet: il critiqua notamment l'adoration abusive que les Byzantins vouaient à leur souverain et qui dépassait la vénération usuelle réservée aux monarques européens; selon lui, l'empereur byzantin était comparable à une « idole », une allusion probable à l'accoutrement particulier du souverain byzantin, parsemé de bijoux et de perles, mais sans doute aussi au culte divin dont l'empereur faisait l'objet et à l'affairement démesuré de ses sujets autour de sa personne.⁴⁵² D'autres éléments ont également pu sembler futiles ou exagérés aux Latins, qui étaient généralement plus directs et pragmatiques dans leurs échanges diplomatiques. Selon Odon de Deuil toujours, la nature frivole des Grecs devint apparente dès que les croisés français

⁴⁵² ODON DE DEUIL: *sed loqui cum idolo nequiverunt*, IV, p. 50; *Deinde Constantinopolitanum idolum execrabantur*, V, p. 56. En effet, il faut sans doute voir ici une critique de l'adoration quasi-fanatique des Byzantins pour leur empereur, qui appartenait plus à l'idolâtrie qu'à la simple vénération d'un souverain. V. BERRY, pour sa part, proposa qu'il pouvait s'agir d'une critique du costume impérial, qui était paré de bijoux et qui donnait l'impression que l'empereur était une statue décorée, voire une idole.; V. BERRY, *De profectioe Ludovici VII in Orientem...*, p. 76, n. 34. A. DUCCELLIER, enfin, suggéra qu'il pouvait être question de souligner le caractère païen de Constantinople, selon la volonté d'Odon de présenter les Grecs comme des hérétiques.; A. DUCCELLIER, « Une mythologie urbaine: Constantinople vue de l'Occident... », p. 420.

traversèrent la frontière byzantine lors de la deuxième croisade en 1147: lorsque des messagers byzantins se présentèrent à Louis VII pour exposer leurs requêtes, l'évêque de Langres dut les prier d'en venir aux faits, puisque le roi s'irritait des flatteries constantes qui lui étaient prodiguées et qui ne semblaient guère sincères.⁴⁵³ De toute évidence, la loquacité des Byzantins était un facteur de consternation pour Odon, du fait qu'un « tel langage, beaucoup trop affectueux parce qu'il ne provenait point d'un sentiment d'affection, était inconvenant non seulement pour un empereur, mais même pour un bouffon. »⁴⁵⁴ Le caractère superflu, voire inconséquent, des échanges diplomatiques avec les Byzantins constitue donc certainement un premier élément pour expliquer la représentation négative du cérémonial par certains chroniqueurs. Au-delà de la volubilité des Grecs, toutefois, d'autres croisés ont également dénoncé l'aspect rigide du protocole impérial comme un facteur dérangeant dans le processus diplomatique byzantin.

D'abord, l'obligation de demeurer debout en présence de l'empereur semble avoir été un élément du protocole qui frappa l'imaginaire des croisés. Ce sont avant tout les chroniqueurs byzantins qui nous signalent ce fait, souvent pour dénoncer les transgressions du protocole par les croisés. Nicétas Choniates, par exemple, affirma que l'empereur germanique Frédéric Barberousse dédaignait la coutume byzantine de demeurer debout en présence d'un souverain: lors de la troisième croisade, lorsqu'il apprit que l'empereur byzantin n'avait pas permis aux ambassadeurs allemands de s'asseoir en sa présence lors d'une audience, Barberousse décida de se moquer des messagers byzantins qui étaient venus à sa rencontre en les installant tous sur des sièges, malgré leurs objections.⁴⁵⁵ Anne Comnène signala pour sa part qu'un seigneur franc aurait eu l'audace, lors de la première croisade, de s'asseoir sur le trône d'Alexis I^{er}, en prétextant qu'il était indigne pour des grands hommes d'Occident de devoir patienter debout en présence de l'empereur.⁴⁵⁶ Or, parmi les chroniqueurs latins, le caractère inusité de cette coutume fut souligné entre autres par Albert d'Aix, lorsqu'il précisa qu'Alexis était demeuré assis pendant l'audience avec Godefroi de Bouillon.⁴⁵⁷ Guillaume de Tyr, quant à lui, ne dénonça pas en soi cette convention, mais seulement parce que des souverains latins, notamment Baudouin III et

⁴⁵³ « *Fratres, nolite 'gloriam', 'majestatem', 'sapientiam', et 'religionem' ejus tam frequenter iterare. Se ipse novit et nos bene novimus eum; sed quod vultis celerius et liberius intimate.* »; ODON DE DEUIL, II, p. 29.

⁴⁵⁴ *ut verba nimis affectuosa, quia non erant ex affectu, non solum imperatorem sed etiam mimum dicerem dedecere.*; ODON DE DEUIL, II, p. 29.

⁴⁵⁵ ἐν οἷς ἔπραττε Ῥωμαίους καταμωκώμενος καὶ δεικνὺς μὴ ἀρετῆς καὶ γένους παρ' αὐτοῖς εἶναι διαστολήν...; NICÉTAS CHONIATÈS, p. 410.

⁴⁵⁶ « Ἴδε, ποῖος χωρίτης κάθηται μόνος παρισταμένων αὐτῷ τοιούτων ἡγεμόνων »; ANNE COMNÈNE, X, x, 6, p. 229.

⁴⁵⁷ *Sedebat autem Imperator more suo potenter in throno regni sui, non Duci, non alicui assurgens ad porrigenda oscula...*; ALBERT D'AIX, II, 16, p. 310.

Amaury I^{er}, avaient eu l'honneur d'y déroger lorsque des trônes plus bas furent mis à leur disposition.⁴⁵⁸ Odon de Deuil reconnut également une pareille prérogative pour Louis VII lors de son séjour à Constantinople en 1147, bien qu'il n'admît pas qu'il s'agissait d'un fait exceptionnel, ni même que le siège du roi avait été plus bas que celui de l'empereur; contrairement à Guillaume de Tyr, le chroniqueur français ne semblait pas vouloir concéder un quelconque crédit aux Grecs pour cette permission qui était somme toute honorifique.⁴⁵⁹ En effet, Odon ridiculisa en un autre endroit la pratique byzantine de demeurer debout en présence d'un souverain, comme si elle devait être traitée comme un objet de consternation et de curiosité:

Ayant salué [Louis VII] et lui ayant remis leurs lettres sacrées, [les messagers grecs] demeurèrent debout, attendant la réponse; car ils ne se fussent point assis, si on ne leur en eût donné l'ordre. Lorsqu'ils l'eurent reçu, ils déposèrent les sièges qu'ils portaient et s'assirent dessus. Nous vîmes là pour la première fois pratiquer cet usage, que nous avons appris par la suite être celui des Grecs; à savoir, que lorsque les seigneurs sont assis, tous leurs clients demeurent également debout. Vous verriez dans ce cas les jeunes gens, fermes sur leurs pieds, relevant la tête, fixer leurs regards sur leurs seigneurs, et demeurer en silence, tout prêts à obéir au moindre geste.⁴⁶⁰

D'autres éléments du protocole impérial ont sans doute retenu l'attention des chroniqueurs, bien qu'ils ne soient pas toujours mentionnés explicitement dans les sources latines. Par exemple, le protocole du silence (σιλέντιον), où il était interdit de parler en présence de l'empereur sauf sur invitation et seulement par un intermédiaire, a certainement choqué certains croisés et contribua probablement à ce que le souverain byzantin soit perçu par Odon de Deuil comme une « idole ».⁴⁶¹ Guillaume de Tyr dénonça un autre usage typique des souverains orientaux, qui consistait à voiler différentes parties de leur corps, dont les mains, afin de préserver la pureté de leur personne sacrée lors de contacts avec les acteurs profanes du cérémonial; à cet effet, le seigneur levantin Hugues de Césarée aurait refusé, lors d'une audience avec les Égyptiens en 1167, de prendre la

⁴⁵⁸ GUILLAUME DE TYR, XVIII, 24, pp. 846-847 et XX, 23, p. 944.

⁴⁵⁹ *Tandem, post amplexus et oscula mutua habita, interius processerunt, ubi, positis duobus sedilibus, pariter subsederunt.*; ODON DE DEUIL, III, p. 44. Jean Kinnamos précisa pour sa part que le siège de Louis VII était plus bas que celui de Manuel I^{er}: ἐπειδὴ τε εἶσω τῶν ἀνακτόρων ἤδη ἐγένετο ἔνθα βασιλεὺς ἐπὶ τοῦ μετεώρου καθῆστο, χθαμαλή τις αὐτῷ ἐκομίζετο ἔδρα ἦν σελλίον ῥωμαίζοντες ὀνομαζουσιν ἄνθρωποι...; JEAN KINNAMOS, II, 17, p. 83.

⁴⁶⁰ *Quo salutato sacrisque redditis responsionem stantes expectant; non enim sederent nisi jussi. Post preceptum vero positus subselliis que secum attulerant subsederunt. Vidimus ibi quem postea didicimus morem Grecorum, sedentibus dominis omnem pariter astare clientelam. Videas juvenes fixo gressu, reclino capite, in propriis dominis erectis aspectibus cum silentio, solo nutu ipsis parere paratos.*; ODON DE DEUIL, II, p. 28.

⁴⁶¹ Au sujet du σιλέντιον, voir les commentaires K. M. RINGROSE, *The Perfect Servant...*, pp. 172-173, M. CANARD, « Le cérémonial fatimite et le cérémonial byzantin... », p. 386, et S. VRYONIS, « Byzantine Imperial Authority... », p. 142, de même que les passages relatifs dans le *De ceremoniis*, éd. Reiske, I, 14, p. 94.

main voilée du calife fatimide, sous prétexte qu'un pacte devait toujours être prêté à nu et à découvert, comme un signe de bonne foi et de sincérité.⁴⁶² Toutefois, le protocole qui choquait vraisemblablement le plus, du fait qu'il fut habilement gardé sous silence par plusieurs chroniqueurs, était celui de la *proskynesis* (προσκύνησις): en effet, ce rituel coutumier d'adoration, voire de soumission, était considéré comme humiliant par certains auteurs occidentaux, qui soulignaient son caractère exagéré. Or, l'action de plier le genou pour faire obéissance à un homme supérieur en richesses, en puissance et en honneur était également pratiquée en Occident et n'était pas en soi contestée par les croisés. En contrepartie, la *proskynesis* pouvait, selon les circonstances, passer de la simple génuflexion à la prostration complète sur le sol; il était également coutume d'embrasser les pieds et les genoux du basileus, selon le cas.⁴⁶³ Ce rituel, inusité pour les Occidentaux, aurait de toute évidence surpris, voire indigné, certains d'entre eux.⁴⁶⁴ Pourtant, peu de chroniqueurs ont signalé cette pratique dans leurs descriptions du cérémonial, alors qu'il constituait une étape incontournable de toute audience impériale. Seul Odon de Deuil semble mentionner le rituel rapidement, au sujet des inclinations révérencielles que les messagers byzantins réalisaient en présence de Louis VII; le chroniqueur nomma la pratique *polychroniae*, en précisant que les Grecs la réalisaient en « courbant très bas la tête et le corps, ou bien en mettant les genoux à terre, ou même encore en se prosternant de toute la longueur de leur corps. »⁴⁶⁵ Guillaume de Tyr critiqua pour sa part cette pratique orientale, dans le contexte encore une fois du cérémonial fatimide, qu'il considérait

⁴⁶² *'Domine, fides angulos non habet, sed in fide media, per quam se obligare solent principes, omnia debent esse nuda et aperta et cum sinceritate et colligari et solvi convenit universa, que fidei interpositione pactis quibuslibet inseruntur: propterea aut nudam dabis, aut fictum aliquid et minus puritatis habens ex parte tua cogemur opinari.'*; GUILLAUME DE TYR, XIX, 19, p. 889. Or, ce protocole, d'usage chez les Fatimides, était également respecté par les Byzantins. À ce sujet, voir K. M. RINGROSE, *The Perfect Servant...*, pp. 172-173, M. CANARD, « Le cérémonial fatimite et le cérémonial byzantin... », p. 386, et le *De ceremoniis*, éd. Reiske, I, 27, p. 149.

⁴⁶³ Cette forme de salutation, de tradition perse et répandue dans les cours orientales, devait être respectée autant par les sujets de l'empire que les étrangers, comme c'est indiqué dans le *De ceremoniis*: πίπτει ἐπ' ἐδάφους προσκυνῶν; – πίπτει καὶ προσκυνεῖ; éd. VOGT, II, c. 56 (47), p. 49; I, c. 33 (24), p. 129; I, c. 41 (32), p. 160; I, c. 9, p. 56; I, c. 10, p. 69; I, c. 31 (23), p. 117; I, c. 38 (29), p. 150; éd. REISKE, I, 89, p. 406; I, 91, p. 414; II, 1, p. 520; II, 15, p. 569; II, 24, p. 624. Voir à ce sujet R. GUILLAND, « Autour du Livre des Cérémonies de Constantin VII Porphyrogénète. La cérémonie de la προσκύνησις », *Revue des études grecques*, 59-60, 1946-1947, pp. 251-259; M. MCCORMICK, « Proskynesis » dans A. Kazhdan, dir., *The Oxford Dictionary of Byzantium*, New York, 1991, p. 1738; M. CANARD, « Le cérémonial fatimite et le cérémonial byzantin... », pp. 379 et 385; W. T. AVERY, « The Adoratio Purpuræ and the Importance of the Imperial Purple in the Fourth Century of the Christian Era », *Memoirs of the American Academy in Rome*, 17, 1940, p. 67; I. SPATHARAKIS, « The Proskynesis in Byzantine Art. A study in connection with a nomisma of Adronicus Paleologue », *Bulletin Antieke Beschaving*, 49, 1974, pp. 190-205; A. GRABAR, *L'Empereur dans l'art byzantin*, Londres, Variorum Reprints, 1971 (1936), p. 85.

⁴⁶⁴ K. CIGGAAR, *Western Travellers to Constantinople...*, pp. 54-55.

⁴⁶⁵ *caput et corpus submissius inclinantes, vel fixis in terram genibus vel etiam sese toto corpore prosternentes.*; ODON DE DEUIL, III, p. 43.

« comme un culte dû à une divinité ». ⁴⁶⁶ Enfin, dans les autres récits de la croisade, les mentions explicites de la *proskynesis* étaient généralement rares ou encore nuancées pour convenir aux ambitions des chroniqueurs; c'était le cas entre autres d'Albert d'Aix, qui évita de mentionner expressément le niveau de gémissement de Godefroi de Bouillon devant Alexis, sans doute par souci de défendre le prestige du futur fondateur du royaume de Jérusalem. ⁴⁶⁷

Par conséquent, nous pouvons affirmer que les omissions ou les silences des chroniqueurs étaient parfois significatifs de leur souci de préserver l'honneur des seigneurs occidentaux pendant la croisade. Néanmoins, dans les cas où des éléments du cérémonial constituaient un facteur intégrant du processus diplomatique, les chroniqueurs ne s'empêchèrent pas de dénoncer plus directement les rituels en cause. Comme nous le verrons dans le prochain volet de notre analyse, les chroniqueurs latins critiquèrent parfois vivement la décision des seigneurs de la première croisade de prêter un serment de fidélité à Alexis I^{er}, et cela même si le rituel exigé était somme toute calqué sur le modèle occidental; en effet, le serment était considéré comme honteux, voire une atteinte certaine au prestige des seigneurs, à la lumière des problèmes survenus à Antioche et des accusations de perfidie qui avaient depuis été lancées contre l'empereur byzantin. ⁴⁶⁸ Dans une telle circonstance, la dénonciation du processus diplomatique byzantin et du cérémonial correspondant était devenue un moyen de défendre la gloire des Latins, sous prétexte que les seigneurs avaient été contraints « de s'humilier devant la volonté de l'empereur. » ⁴⁶⁹ En général, toutefois, les chroniqueurs ne retenaient que les éléments du cérémonial qui s'avéraient favorables à leurs seigneurs, de sorte que leurs représentations des audiences diplomatiques étaient somme toute très sélectives. Nous avons vu

⁴⁶⁶ *quasi numini debitum cultum.*; GUILLAUME DE TYR, XIX, 19, p. 888. M. Canard a soulevé les principales similitudes entre les cérémonials byzantin et fatimide dans une analyse fort intéressante: M. CANARD, « Le cérémonial fatimite et le cérémonial byzantin... », pp. 355-420. Notons par ailleurs que Guillaume évita de mentionner ce protocole pour les audiences accordées à Baudouin III et Amaury I^{er}, bien que nous puissions imaginer que les souverains étrangers étaient généralement dispensés de réaliser une telle soumission devant l'empereur.; GUILLAUME DE TYR, XVIII, 24, pp. 846-847 et XX, 23, p. 944.

⁴⁶⁷ ALBERT D'AIX, II, 16, p. 310-311. En effet, les seigneurs de la croisade, tout comme les ambassadeurs étrangers, étaient tenus de réaliser la *proskynesis*, bien que nous ne sachions pas s'il s'agissait d'une prostration complète au sol, ou bien d'une gémissement très basse devant l'empereur. Si Albert d'Aix était mal informé de l'événement, comme le prétend J. Pryor, S. Edgington affirme au contraire qu'il était sans doute bien placé pour obtenir l'information de sources orales fiables, une conclusion à laquelle nous souscrivons.; J. H. PRYOR, « The Oaths of the Leaders... », p. 118; S. B. EDGINGTON, « The First Crusade: Reviewing the Evidence », p. 68

⁴⁶⁸ Il était en effet honteux de faire preuve de loyauté envers quelqu'un qui n'en avait point, puisqu'il en allait du jugement de celui qui n'avait pas été en mesure de démasquer les intentions malhonnêtes de l'autre avant de s'engager envers lui. Le cas des seigneurs de la première croisade à ce sujet sera discuté plus loin, cf. pp. 215-228.

⁴⁶⁹ *Dicent quoniam, necessitate compulsi, volentes nolentesque humiliaverunt se ad nequissimi imperatoris voluntatem!*; GESTA FRANCORUM, II, 6, p. 30.

précédemment comment Odon de Deuil pesa ses mots à propos de la réception de Louis VII par Manuel I^{er}, ne manquant pas de préciser les éléments du cérémonial qui se voulaient une déférence envers le roi: dans sa description, il insista presque uniquement sur le fait que l'empereur lui-même avait reçu Louis dans le portique du palais et, qu'après avoir échangé le baiser de paix, il l'aurait mené à l'intérieur de la salle d'audience, où deux sièges avaient été mis à leur disposition.⁴⁷⁰ Le chroniqueur français était à ce point soucieux du prestige de son roi qu'il insista même sur le fait que les deux souverains étaient à peine distinguables, étant semblables en stature et en âge, et différents seulement par leurs accoutrements et leurs coutumes.⁴⁷¹ Bref, l'honneur des Latins était certainement un facteur déterminant dans les représentations négatives du cérémonial, tout comme il pouvait en devenir un dans les représentations positives de celui-ci.

Néanmoins, quelques rares chroniqueurs ont décrit des scènes humiliantes du cérémonial, en dépit de la perte de prestige que celles-ci pouvaient occasionner pour les Latins. En effet, les craintes des croisés à l'endroit du cérémonial n'étaient pas toujours mal fondées: il y avait des circonstances où les Byzantins pouvaient choisir d'employer le cérémonial pour humilier volontairement un rival envers qui ils étaient en position de force.⁴⁷² Si la plupart des chroniqueurs évitaient de mentionner de tels événements, sauf pour les vilipender, un exemple frappant nous est néanmoins relaté par Guillaume de Tyr au sujet de l'humiliation de Renaud de Châtillon en 1159. Dans le but de se réconcilier avec l'empereur pour avoir pillé Chypre quelques années auparavant, le prince d'Antioche dut en effet se soumettre à l'empereur lors d'une rencontre bien orchestrée:

En présence de toutes les légions, on dit qu'il se présenta devant l'empereur les pieds nus, vêtu d'une tunique de laine avec les manches écourtées aux coudes et une corde attachée autour du cou. Ayant une épée nue dans sa main et tenant celle-ci par la pointe, il tendit la garde à l'empereur. L'épée ayant ainsi été rendue, il se prosterna

⁴⁷⁰ *Rex autem, ejus timori compatiens et petitioni obediens, cum paucis suorum intravit et eum in porticu palatii satis imperialiter obvium habuit. [...] Tandem, post amplexus et oscula mutua habita, interius processerunt, ubi, positus duobus sedilibus, pariter subsederunt. Circumstante autem corona suorum, loquuntur per interpretem.*; ODON DE DEUIL, III, p. 44. Comme nous l'avons constaté plus haut, Odon de Deuil est contredit ici par Jean Kinnamos, qui proposa une rencontre beaucoup plus formelle entre Manuel et Louis, où celui-ci aurait effectivement pu s'asseoir en présence de l'empereur, mais sur un siège nettement plus bas: *ἐπειδὴ τε εἶσω τῶν ἀνακτόρων ἤδη ἐγένετο ἔνθα βασιλεὺς ἐπὶ τοῦ μετεώρου καθῆστο, χθαμαλὴ τις αὐτῷ ἐκομίζετο ἔδρα ἢν σελλίον ῥωμαίζοντες ὀνομαζουσιν ἄνθρωποι...*; JEAN KINNAMOS, II, 17, p. 83.

⁴⁷¹ *Erant fere coevi et coequales, solis moribus et vestitu dissimiles.*; ODON DE DEUIL, III, p. 44. Il est par ailleurs curieux de constater qu'Odon semble avoir voulu justifier le jeune âge de Louis, qui n'avait guère plus de vingt-sept ans au moment de la croisade, en soulignant l'âge de Manuel, qui était pareillement dans la vingtaine. Par conséquent, l'expérience et la maturité de Louis ne pouvaient être remises en cause dans le déroulement des événements; l'empereur et le roi, de toute évidence, étaient dépeints comme des égaux.

⁴⁷² Les cérémonies infamantes avaient une fonction précise dans la propagande byzantine, notamment de confirmer publiquement la portée et l'importance de la puissance impériale.; N. KOUTRAKOU, *La propagande impériale byzantine...*, p. 211.

sur le sol à ses pieds, où il resta étendu si longtemps que tous furent dégoûtés et que la gloire des Latins fut tournée en honte.⁴⁷³

Une description aussi détaillée de l'événement, évoquée avec une telle franchise, dénote une certaine objectivité de la part de l'archevêque de Tyr à l'endroit des Byzantins. Après tout, le spectacle blessa profondément l'orgueil des Latins, particulièrement dans sa portée symbolique. D'abord, Renaud avait été forcé de porter un vêtement grossier en laine, ce qui était certainement indigne de son statut.⁴⁷⁴ Les manches écourtées de son costume, de plus, étaient significatives de son humiliation symbolique, puisque les bras nus étaient généralement vus comme immoraux et indécents, et parfois même comme un signe de subordination.⁴⁷⁵ Enfin, le fait de porter une corde autour du cou et de présenter son épée par le pommeau étaient également des signes de soumission et d'humilité, que tous les participants auraient été en mesure de constater et de comprendre.⁴⁷⁶ En effet, l'essentiel de la symbolique véhiculée lors de cet événement était commune à l'ensemble de la chrétienté médiévale, de sorte qu'il n'y aurait eu aucune ambiguïté notable quant à sa signification. Le niveau de détail offert par Guillaume, quant à lui, peut s'expliquer par divers facteurs, entre autres son opposition à Renaud et sa satisfaction de le voir ainsi humilié, de même que sa disposition généralement favorable envers Manuel, qui favorisait des liens rapprochés avec les États latins.⁴⁷⁷ Néanmoins, même si Guillaume de Tyr aborda avec une certaine lucidité ce triste événement pour les Latins, il fut certainement l'un des seuls à le faire avec autant de candeur: tout autre chroniqueur aurait certainement interprété une telle scène d'humiliation comme une preuve des intentions malveillantes des Byzantins envers les Latins, voire comme une démonstration de leurs intentions perfides à l'endroit des croisés. En effet, cette tendance à transposer l'image générale des Grecs aux différentes manifestations culturelles du cérémonial byzantin était certainement plus

⁴⁷³ *Nudis enim, ut dicitur, pedibus, indutus, laneis, manicis usque ad cubitum decurtatis, fune circa collum religato, gladium habens in manu nudum, quem mucrone tenens cuius capulum domino imperatori porrigeret, coram universis legionibus domino imperatori presentatus est ibique ante pedes eius ad terram prostratus, tradito domino imperatori gladio, tam diu iacuit, quousque cunctis vertitur in nauseam et Latinitatis gloriam verteret in obprobrium*; GUILLAUME DE TYR, XVIII, 23, p. 845. Bien que Guillaume ne fût pas témoin de cet événement, l'épisode nous est pour l'essentiel confirmé par JEAN KINNAMOS, IV, 18, p. 182.

⁴⁷⁴ La tunique de laine était généralement réservée aux pénitents.; H. WOLFF, « Traîtres et trahison... », pp. 44-45; H. MAGUIRE, « A Description of the Jousts... », p. 115.

⁴⁷⁵ À ce sujet, voir A. P. KAZHDAN et A. W. EPSTEIN, *Change in Byzantine Culture...*, p. 78.

⁴⁷⁶ Voir certains exemples recensés dans la *Chronique de Morée* par H. E. Lurier: *Crusaders as Conquerors: the Chronicle of Morea*, trad. H. E. Lurier, New York, Columbia University Press, 1964, pp. 170 et 240. Voir également GEORGES PACHYMÉRÈS, V, 30, p. 542.

⁴⁷⁷ Guillaume, en effet, reprochait à Renaud d'avoir inutilement mis en péril l'alliance entre Byzance et les États latins en attaquant injustement l'île de Chypre et en livrant la population à de terribles cruautés. Par conséquent, l'humiliation du prince devant Manuel lui semblait appropriée, et cela malgré une perte de prestige pour les Latins.

répandue chez l'ensemble des chroniqueurs des croisades, comme nous proposons de le voir à l'instant.

ii- La perception de perfidie dans le cérémonial

Au-delà des considérations rituelles des audiences diplomatiques comme un facteur d'éloignement entre les Grecs et Latins, le cérémonial impérial lui-même pouvait également être considéré, dans son aspect général, comme un instrument de la perfidie des Byzantins. Puisque cette représentation concernait moins le protocole souvent complexe et ambigu du cérémonial, il faut davantage comprendre l'impression des chroniqueurs latins en ce qui concerne le comportement de l'empereur et l'exemple qu'il dégageait dans le contexte des échanges diplomatiques. En effet, la personne de l'empereur était certainement emblématique de sa fonction, de sorte que ses défauts et ses manquements pouvaient se répercuter sur l'image de l'institution impériale et être ainsi interprétés comme des caractéristiques inhérentes à celle-ci. Dans cette mesure, lorsque des injustices et des malentendus étaient dénoncés par les chroniqueurs latins et ensuite imputés à l'empereur, ils étaient généralement indissociables de son titre, voire même du contexte dans lequel il était représenté, dans ce cas-ci le cérémonial impérial; après tout, le souverain byzantin n'était que rarement vu hors du contexte d'une audience impériale ou d'une occasion cérémonielle, de sorte que son image était intrinsèquement liée au décorum qui l'entourait. À cet égard, deux niveaux d'analyse doivent donc être pris en considération: d'abord la capacité, voire la crédibilité, diplomatique de l'empereur lui-même; ensuite, les éléments du cérémonial qui ont contribué à déterminer l'image de l'empereur à ce niveau. Dans le premier cas, il nous importe d'aborder la sincérité de l'empereur telle qu'elle était perçue dans un contexte cérémoniel. Ensuite, nous traiterons des éléments du cérémonial qui avaient pour objectif d'amadouer les étrangers et de les faire plier à la volonté impériale, telles les faveurs et les offrandes, et qui ont contribué à confirmer l'image des Grecs perfides dans une perspective diplomatique.

D'abord, sur la question de la sincérité de l'empereur, c'est avant tout la loquacité des Byzantins qui déroutait le plus les chroniqueurs occidentaux. En effet, comme nous l'avons vu précédemment, l'éloquence était un atout important de la diplomatie byzantine, que ce soit dans l'art de convaincre ou encore dans les flatteries qui avaient pour objectif de gagner la faveur de l'interlocuteur. Les Byzantins considéraient même cette qualité comme une vertu fondamentale du souverain idéal, voire une manifestation de l'inspiration

divine dont était imbu l'empereur et qui lui permettait de séduire les sujets de l'empire.⁴⁷⁸ Anne Comnène et Nicéphore Bryenne attribuèrent par ailleurs cette caractéristique à Alexis I^{er}, qui s'était fait remarquer comme un général et un empereur exemplaire par son éloquence et le charme de sa conversation.⁴⁷⁹ Pour les Latins, en contrepartie, la volubilité des Byzantins était déstabilisante et fuyante: les seigneurs occidentaux, en effet, préféraient ce qui était concret et sincère, puisque le mérite d'une personne était davantage mesuré par ses actions que par ses paroles. À cet égard, la loquacité des Grecs était vue comme un moyen de faire diversion sur les véritables enjeux d'une négociation, ou encore de confondre l'interlocuteur par un déploiement rhétorique excessif. Les adulations répétées des Byzantins, quant à elles, étaient trop exagérées pour être sincères; dans cette optique, elles visaient vraisemblablement à dissimuler une perfidie quelconque. Or, puisque la loquacité était un attribut commun à tous les Grecs, Odon de Deuil considérait qu'il fallait toujours être méfiant à leur égard.⁴⁸⁰ Selon lui, même les réceptions les plus « honorables » mettaient en doute la sincérité de l'empereur. Par exemple, pendant le trajet vers Constantinople en 1147, le chroniqueur français affirma que Louis VII avait reçu des lettres qui exprimaient tant d'affection qu'elles ne pouvaient être sincères, mais qu'elles soulignaient plutôt la peur que l'empereur éprouvait à l'égard des Francs et qu'il tentait d'amadouer par des paroles vaines et emmiellées.⁴⁸¹ Lors de la réception de Louis par Manuel, Odon ajouta que les paroles de Manuel étaient certes gracieuses, mais qu'elles manquaient encore une fois de sincérité:

Plût à Dieu que ses promesses eussent été sincères autant qu'elles étaient honorables pour le roi! Si les gestes du corps, la bonne grâce du visage, et les paroles rendaient témoignage de l'intérieur du cœur, tous les assistants eussent pu affirmer que l'empereur chérissait le roi d'une vive affection; mais de tels arguments ne sont que probables, et jamais rigoureusement certains.⁴⁸²

En effet, dès que les croisés eurent traversé le Bosphore, Odon affirma que la déférence de l'empereur envers le roi se dissipa. Lorsque Louis envoya des légats auprès de Manuel pour rétablir le marché qui leur avait été retiré, ceux-ci ne bénéficièrent pas de

⁴⁷⁸ À ce sujet, voir l'étude de N. KOUTRAKOU, « *Logos and Pathos Between Peace and War...* », pp. 7-20.

⁴⁷⁹ ἦν γὰρ εἶπερ τις ἄλλος ἐν λόγοις ἠδύς.; NICÉPHORE BRYENNE, II, 21, p. 86; ANNE COMNÈNE, I, ii, 2, p. 11.

⁴⁸⁰ *Non possum autem, quia Franci adulatores, etiam si velint, non possunt Grecos equare.*; ODON DE DEUIL, II, p. 29. Voir également les commentaires d'Otton de Freising: *Quod nullam rem magnam sine crebra et longa consultatione adgrediuntur.*; OTTON DE FREISING, *Gesta Friderici*, I, 32, p. 50.

⁴⁸¹ *Cartas autem plenarie interpretari partim non decet partim non possum. Nam prima pars earum et maxima tam inepte humiliter captabat benivolentiam ut verba nimis affectuosa, quia non erant ex affectu, non solum imperatorem sed etiam mimum dicerem dedecere.*; ODON DE DEUIL, II, p. 29.

⁴⁸² *Utinam sicut honeste sic vere! Si gestus corporis, si alacritas faciei, si verba cordis intima demonstrarent, circumstantes illum nimio affectu regem diligere comprobarent. Sed tale argumentum probabile est, non necessarium.*; ODON DE DEUIL, III, p. 44; trad. F. Guizot, p. 320.

la réception grandiose que le roi avait obtenue quelques jours auparavant: ils durent attendre une journée avant d'obtenir une audience, sans nourriture et contraints à dormir sur le marbre froid.⁴⁸³ Bref, derrière les flatteries et l'amitié de l'empereur byzantin, Odon de Deuil était convaincu qu'il fallait toujours craindre quelque fourberie, en raison de l'hypocrisie inhérente aux Byzantins.

Odon de Deuil ne fut par ailleurs pas le seul chroniqueur à soupçonner que l'amitié de l'empereur à l'égard des croisés n'était pas compatible avec ses actions, ce qui laissait planer le doute sur sa sincérité. Lors de la première croisade, par exemple, Raymond d'Aguilers affirma qu'au même moment où des messages pacifiques de la part d'Alexis I^{er} parvenaient à Raymond de Saint-Gilles, son armée était harcelée par les mercenaires turcoples et petchénegues de l'armée byzantine, ce qui leur prouvait qu'il fallait réellement se méfier des intentions de l'empereur.⁴⁸⁴ Or, ces missives constituaient une facette importante de la diplomatie byzantine, voire même un avant-goût du cérémonial impérial: les lettres, en effet, étaient hautement officielles, rehaussées d'un sceau impérial et écrits avec de l'encre pourpre; dans une capacité autant pratique que symbolique, ils évoquaient tous les préceptes de l'idéologie impériale, et constituaient souvent le premier niveau de contact diplomatique avec des autorités étrangères.⁴⁸⁵ Or, les messages reçus par les seigneurs de la première croisade exprimaient souvent des paroles d'amitié et de fraternité, voire parfois des sentiments d'amour filial, qui étaient à la fois surprenants et déconcertants pour les Latins.⁴⁸⁶ En effet, en raison des escarmouches répétées entre les croisés et les troupes impériales, plusieurs seigneurs commencèrent à mettre en doute la sincérité de ces professions amicales, une méfiance qui se refléta indéniablement chez les chroniqueurs de la croisade. Quelques années plus tard, Ordéric Vital en était effectivement venu à la conclusion qu'il y avait toujours eu de la déception dans l'éloquence et les paroles persuasives d'Alexis.⁴⁸⁷ Pourtant, de telles missives amicales étaient usuelles dans le processus diplomatique byzantin et ne devaient pas forcément être interprétées de façon littérale: elles visaient avant tout à souligner la « paternité » symbolique de l'empereur envers ses sujets étrangers, selon le principe impérial de la

⁴⁸³ *Illo die fuit alter alteri pro solatio, intuitus picturarum pro cibo et instanti nocte marmoreum pavimentum pro culcitra vel lecto.*; ODON DE DEUIL, IV, p. 50.

⁴⁸⁴ *Incepimus iter, habuimus obviam litteras imperatoris de pace, de fraternitate et ut ita dicam de filiatione. Hec autem verbo tenus. Nam ante et retro dextrorsum et sinistrosum, Turci, et Comani, Husi, et tanaces, Pincenati, et Bulgari nobis insidiabantur.*; RAYMOND D'AGUILERS, p. 38.

⁴⁸⁵ Au sujet des lettres et des chrysobulles impériaux, voir A. GUILLOU, *La civilisation byzantine*, Paris, Arthaud, 1990, p. 385.

⁴⁸⁶ *Incepimus iter, habuimus obviam litteras imperatoris de pace, de fraternitate et ut ita dicam de filiatione.*; RAYMOND D'AGUILERS, p. 38. Voir également RAOUL DE CAEN, IX, p. 611.

⁴⁸⁷ *Erat enim callidus et facundus largus et fallendi artifex ingeniosus*; Ordéric, IX, 6, p. 47.

hiérarchie des nations, mais ne lui retiraient pas pour autant son droit de riposte envers les écarts de conduite des armées latines, qui parfois s'adonnaient au pillage de la campagne byzantine. L'exemple de la première croisade souligne par conséquent l'incompréhension relative des croisés à l'égard des subtilités du cérémonial impérial; ainsi, les cajoleries diplomatiques de l'empereur étaient vues comme exagérées et peu sincères, surtout à la lumière de l'hostilité de l'empereur, qui était perçue comme une trahison de la « fraternité chrétienne ».

De pareils malentendus étaient également perceptibles dans d'autres éléments du cérémonial, qui mettaient encore une fois en doute la sincérité de l'empereur aux yeux des croisés. Par exemple, les baisers de paix, les cérémonies d'adoption spirituelle et la solennité fraternelle des banquets impériaux étaient tous interprétés par les Latins comme des rituels inviolables de bienveillance et d'engagement pacifique, de sorte qu'ils étaient vivement dénoncés lorsque les Byzantins transgressaient leurs engagements ou, pire encore, étaient accusés d'avoir ouvertement trahi les croisés. En effet, le baiser de paix constituait une entrée en matière pacifique et franche de la part des participants dans les négociations diplomatiques, tout comme il retenait une fonction importante dans les liens féodaux de l'Occident médiéval; ainsi, s'il pouvait être prouvé que l'un des interlocuteurs avait manqué de sincérité dans cet échange rituel, il devenait alors le pire des traîtres, à l'instar de Judas qui avait feint un geste d'amour et de sujétion en donnant à Jésus l'infâme baiser accusateur.⁴⁸⁸ L'adoption spirituelle, quant à elle, était davantage interprétée dans son sens littéral, et non pas comme une hiérarchisation symbolique de l'*oikoumène* byzantin, de sorte que les seigneurs concernés se sont certainement sentis trahis par la tournure souvent fâcheuse de leurs rapports avec l'empereur.⁴⁸⁹ Enfin, le repas partagé, nous l'avons vu, établissait des liens solides entre les participants, au point où il était vu comme particulièrement odieux de s'en prendre à celui avec qui on avait partagé sa table. Pourtant, cette convention inviolable n'enrayait en rien la crainte des croisés de se faire trahir par les Byzantins, comme le souligna Anne Comnène pour Bohémond de Tarente: celui-ci, en effet, avait soupçonné qu'Alexis avait fait empoisonner la nourriture qui lui avait été envoyée en guise de courtoisie, ce qui atteste de la profonde méfiance des Latins à l'endroit des Byzantins dans le contexte de leurs échanges diplomatiques.⁴⁹⁰

⁴⁸⁸ A. BOUREAU, « De la félonie à la haute trahison. Un épisode: la trahison des clercs (version du XII^e siècle) », dans C. Frankel, éd., *La trahison*, Paris, Seuil, 1988, p. 274.

⁴⁸⁹ Voir à ce sujet les témoignages d'ALBERT D'AIX, II, 16, p. 310, et ÉTIENNE DE BLOIS, « *Epistula I Stephani comitis Cartonensis...* », dans H. Hagenmeyer, *Epistulae et chartae...*, p. 140.

⁴⁹⁰ « Ἐγώ γε, μνησθένος τῶν μετ' αὐτοῦ πολέμων καὶ τῆς μάχης ἐκείνης, ἐδέδιεν μὴ τὸν ἐμὸν ἴσως ἐξαρτύσει θάνατον, θανάσιμόν τι φάρμακον τοῖς ὄμοις ἐπεμβάλων. »; ANNE COMNÈNE, X, xi, 4, p. 232. À ce sujet, voir les commentaires de P. FRANKOPAN, « Perception and Projection of Prejudice: Anna Comnena, the

À cet égard, le cérémonial était perçu comme l'instrument de la perfidie des Byzantins, de sorte qu'il fallait à tout prix l'éviter. Les chroniqueurs étaient également critiques des seigneurs qui avaient été bernés par les flatteries et les autres aspects séduisants du cérémonial, puisqu'il en allait du jugement de celui qui n'avait pu y déceler une fourberie imminente. Raoul de Caen, entre autres, reprocha à Bohémond de s'être laissé enivrer par les discours emmiellés d'Alexis et de ne pas avoir vu le poison qu'ils dissimulaient.⁴⁹¹ Albert d'Aix, pour sa part, tenta de défendre l'honneur de Godefroi de Bouillon en affirmant qu'il avait été averti au préalable des artifices du cérémonial, de sorte qu'il avait été en mesure d'en apprécier les conséquences. Ses informateurs clandestins, en effet, l'avaient prié

de se méfier des artifices, des vêtements empoisonnés et des paroles trompeuses de l'empereur lui-même; de ne point aller vers lui, malgré la douceur de ses paroles, et de demeurer en dehors des murs où il pourrait recevoir en toute sécurité ce qui lui serait offert.⁴⁹²

Or, cet avertissement de demeurer à l'écart du cérémonial renvoyait à une autre crainte souvent évoquée par les chroniqueurs latins: celle de la perfidie de l'empereur à travers les offrandes et les faveurs distribuées parmi les croisés. Comme nous l'avons démontré précédemment, l'octroi des cadeaux avait en effet un rôle important dans le processus diplomatique, de même qu'une fonction symbolique dans le contexte cérémoniel: l'échange de présents établissait un lien de réciprocité entre les participants et servait à sceller les ententes conclues pendant l'audience. Or, si dans certaines circonstances les offrandes avaient favorisé l'image des Byzantins chez les croisés, comme une preuve de la magnificence et de la libéralité de l'empereur, il reste que certains chroniqueurs les ont perçues comme une façon de compromettre le jugement des seigneurs et de les assujettir à la volonté impériale. Il faut sans doute voir dans cette idée l'écho, inconscient ou non, de la tradition virgilienne, selon laquelle les offrandes des Grecs dissimulaient toujours une fourberie quelconque. Nous avons par ailleurs déjà établi que ce préjugé n'était pas inusité dans l'historiographie médiévale, et cela particulièrement au

Alexiad and the First Crusade », dans S. B. Edgington et S. Lambert, édés., *Gendering the Crusades*, Cardiff, University of Wales Press, 2001, p. 66; J. FRANCE, « Anna Comnena, the *Alexiad*... », p. 24; P. MAGDALINO, « The Pen of the Aunt... », p. 26.

⁴⁹¹ *Boamundus itaque mellita verborum superficie debriatus, venenum latens inferius non sentit.*; RAOUL DE CAEN, X, p. 612.

⁴⁹² *Vix hanc legationem Dux accepit, et ecce quidam advenae de terra Francorum occulte in castris Duci affuerunt, cui plurimum eum monuerunt ut caveret versutias et venenatas vestes ipsius Imperatoris ac verba dolosa; et nequaquam ad eum intraret aliqua blanda promissione, sed, extra muros sedens, omnia quae sibi offerret secure susciperet. Dux igitur, sic praemonitus ab advenis et Graecorum deceptiones edoctus, ad Imperatorem minime introivit.*; ALBERT D' AIX, II, 10, pp. 305-306; trad. F. Guizot, pp. 56-57.

XII^e siècle: parmi les nombreux chroniqueurs qui concernent notre analyse, notons Guillaume de Tyr, qui cita textuellement la locution *Timeo Danaos et dona ferentes* au sujet de la duplicité des Grecs, notamment dans le contexte de la première croisade; Odon de Deuil, pour sa part, affirmait que cette expression était même connue des laïcs à son époque.⁴⁹³ Pour ce qui est des Byzantins, le bien-fondé ou non d'un tel préjugé nous importe peu, bien qu'il ne semble pas toujours être lié exclusivement à la tradition de l'*Énéide*. En effet, cette réputation des Byzantins n'était pas limitée aux seuls Occidentaux seulement, mais se diffusait également chez les voisins orientaux de l'Empire byzantin.⁴⁹⁴ C'est pourquoi il faut sans doute voir dans l'ensemble de ces exemples une réaction jalouse face aux immenses richesses de Byzance, qui à bien des égards pouvaient même acheter la loyauté de l'adversaire le plus récalcitrant, au grand désarroi des chroniqueurs plus moralisateurs.

Les chroniqueurs des croisades dénonçaient à vrai dire une stratégie des Byzantins qui avait eu beaucoup de succès auprès des seigneurs latins. Selon Anne Comnène, l'idée que ces barbares venus d'Occident étaient avides d'argent et avaient « toujours la bouche ouverte devant les richesses » était courante chez les Byzantins.⁴⁹⁵ Les empereurs byzantins auraient donc su tirer avantage de cette faiblesse, souvent pour apaiser l'amertume de certains seigneurs à leur égard. Les chroniqueurs latins, conscients de ce fait, dénoncèrent ce stratagème byzantin, de même que la cupidité des croisés. Albert d'Aix, par exemple, affirma que l'appât du gain était si prononcé chez les seigneurs de la première croisade que certains d'entre eux avaient devancé les autres sur la route vers Constantinople, dans l'espoir de recevoir davantage de présents.⁴⁹⁶ Raymond d'Aguilers, pour sa part, croyait que les légats envoyés à Constantinople par le comte de Saint-Gilles avaient été soudoyés par les « dons » de l'empereur, de sorte qu'ils avaient été crédules face à ses fausses promesses.⁴⁹⁷ Raoul de Caen, à son tour, prétendit que Bohémond de Tarente s'était laissé tromper par les richesses de l'empereur, lui qui pourtant avait depuis

⁴⁹³ *et coram positis benigna dabat responsa et munera largiebatur, ut eo falleret commodius, Grecorum observans morem, de quibus dicitur: 'timeo Danaos et dona ferentes'.*; GUILLAUME DE TYR, XI, 6, p. 503; *Semper tamen, etiam inter quosdam laicos, istud proverbium notum fuit: 'Timeo Danaos et dona ferentes'.*; ODON DE DEUIL, II, p. 29.

⁴⁹⁴ Les Russes, par exemple, soulignaient déjà au X^e siècle qu'il fallait toujours craindre la possibilité d'une déception dans les cadeaux des Byzantins.; J. SHEPARD, « Information, Disinformation and Delay... », p. 243.

⁴⁹⁵ *διὰ παντὸς καὶ ὅπως ἐπὶ χρήμασι κεχνότες...*; ANNE COMNÈNE, X, v, 4, pp. 206-207.

⁴⁹⁶ *Baldewinus, Hainaucorum comes, et Heinricus de Ascha, intellecta Ducis legatione ad Imperatorem destinata, primo diluculo, Duce ignorante, viam anticipaverunt in Constantinopolim, ut legatos praevenientes ab Imperatore ampliora dona consequerentur.*; ALBERT D'AIX, II, 8, p. 305.

⁴⁹⁷ *Venerunt ibi nobis legati nostri quos premiseramus ad imperatorem, qui accepta pecunia ab eo, omnia nobis prospera apud imperatorem promiserunt.*; RAYMOND D'AGUILERS, p. 40.

longtemps inondé de sang la terre et la mer de l'Empire byzantin.⁴⁹⁸ À ce sujet, l'auteur anonyme des *Gesta Francorum* déclara: « Peut-être arrivera-t-il que nous soyons déçus par nos chefs! », une allusion certaine à l'honneur blessé des seigneurs, qui avaient sacrifié leurs principes pour l'appât du gain.⁴⁹⁹ Comme le précisa un siècle plus tard le chroniqueur Henri de Valenciennes, un homme de mérite ne devait point convoiter les dons qui pouvaient mener à son déshonneur, ce qui était précisément ce que les seigneurs de la première croisade avaient fait aux yeux de leurs contemporains.⁵⁰⁰

Outre la cupidité des croisés, les offrandes des Byzantins étaient également perçues comme un voile pour leurs intentions malhonnêtes. Guillaume de Tyr, entre autres, résuma bien l'opinion de l'ensemble des chroniqueurs au sujet d'Alexis I^{er}:

Quant à ce qu'il avait fait pour combler les princes de ses largesses, ce n'était nullement par générosité ou par bienveillance, mais uniquement par peur et par une habileté pleine d'artifices. Nos princes cependant, marchant dans la simplicité de leur cœur et dans la sincérité de la bonne foi, avaient grand-peine à croire à la méchanceté des Grecs, aux fraudes et à la ruse persévérante de leur prince, surtout depuis qu'il les comblait de ses riches dons et affectait une extrême bienveillance pour eux tous.⁵⁰¹

La bienveillance et la générosité des empereurs byzantins, prisées par d'autres chroniqueurs, étaient devenues ici l'instrument de la perfidie des Grecs. Raoul de Caen était d'avis que les Grecs avaient « pour usage constant de maltraiter rudement ceux mêmes qui ont bien mérité d'eux, et qu'ils ont invité à recevoir leurs présents. »⁵⁰² Albert d'Aix, pour sa part, affirma que les offrandes des Byzantins étaient illusoires, puisqu'elles retournaient dans les coffres impériaux du moment que les croisés achetaient des vivres au prix élevé fixé par l'empereur.⁵⁰³ Ordéric Vital associait quant à lui la générosité byzantine

⁴⁹⁸ *fallunt eum oblatae ultro Constantinopolitanae divitiae, propter quas terram ac pelagus sanguine multo diu asperserat. Ad haec tam facile indultum esse gaudet, quod in Graecos diutina expugnatione deliquerat.*; RAOUL DE CAEN, X, p. 612.

⁴⁹⁹ *Forsitan adhuc a nostris majoribus sepe delusi erimus [...]. Dicent quoniam, necessitate compulsi, volentes nolentesque humiliaverunt se ad nequissimi imperatoris voluntatem!*; GESTA FRANCORUM, II, 6, p. 30. Nous reviendrons sur ce déshonneur des seigneurs de la première croisade au profit d'Alexis I^{er} dans le volet chronologique de notre analyse.

⁵⁰⁰ *'Jou ne doi mie ses dons convoiter, ne nul n'en covoite; car preudom ne doit covoiter cose ki li tourt à deshonnour.'*; HENRI DE VALENCIENNES, XXXVIII, 689, p. 418.

⁵⁰¹ *Quodque principibus quasi liberaliter contulerat, nec liberalitatis erat nec gratie, sed timoris desperati et fraudulente versutie, nostris autem, in simplicitate spiritus et sincera fide incedentibus, vix persuaderi poterat Grecurum malicia et nequam illorum principis fraus et circumventio pertinax, maxime cum erga eos tanta liberalitate et simulata gratia redundaret*; GUILLAUME DE TYR, II, 19, p. 187; trad. F. Guizot, vol. 1, p. 116.

⁵⁰² *metuebantur enim Graecorum insidiae, qui familiare habent, quos etiam bene meritos invitaverunt ad munera, retrudere ad flagra.*; RAOUL DE CAEN, II, p. 606; trad. F. Guizot, pp. 8-9.

⁵⁰³ *Mirabile dictu, universa quae ex dono Imperatoris Dux militibus distribuebat, in mutatione alimentorum et aerarium Regis protinus redibant, et non solum haec, sed etiam ea quae ab universo orbe illuc congestis exercitus.*; ALBERT D'AIX, II, 16, p. 311. Cette remarque négative sur la générosité d'Alexis I^{er} est en fait

à des desseins encore plus odieux: selon lui, Alexis avait distribué, lors de la croisade de 1101, de l'argent à chacun des croisés, d'abord pour déterminer leur nombre selon la quantité totale donnée, et ensuite pour informer les Turcs des forces qui s'opposaient à eux.⁵⁰⁴ Toujours selon Ordéric, Alexis avait également fait usage de cadeaux pour soudoyer des proches de Bohémond, ce qui avait entraîné l'échec de l'expédition du prince normand contre Durazzo en 1107-1108.⁵⁰⁵ Bref, plusieurs chroniqueurs occidentaux de la première croisade tenaient en grande méfiance la largesse des empereurs byzantins, qui pourtant était l'une des caractéristiques les plus représentatives du processus diplomatique byzantin et du cérémonial impérial pour l'Occident médiéval.

Malgré tout, l'idée que les cadeaux des Grecs étaient « empoisonnés » persista tout au long des XII^e et XIII^e siècles, et devint un thème littéraire courant dans l'historiographie des croisades. Dans l'une des continuations de Guillaume de Tyr, composée au XIII^e siècle, le préjugé fut repris lors du fameux récit de la fuite de Constantinople par Conrad de Montferrat en 1187: le marquis, en effet, avait avisé ses hommes de résister à tous les présents que l'empereur pourrait leur offrir, aussi alléchants qu'ils fussent, et avait lui-même préférer fuir la ville en abandonnant toutes ses possessions, plutôt que de courir le risque de se faire assassiner par l'un de ses adversaires au palais impérial.⁵⁰⁶ Dans les récits de la quatrième croisade, pareillement, l'appât du gain était vu comme un piège pour les croisés qui campaient sous les murs de Constantinople: selon Gunther de Pairis, le doge Enrico Dandolo avait avisé ses confrères de ne point s'exposer à la perfidie des Grecs par amour des richesses, au risque de provoquer leur propre destruction.⁵⁰⁷ Cette idée était même évoquée dans la correspondance des dirigeants croisés à la veille de la prise de

l'une des rares proposées par Albert d'Aix, son impression de l'empereur et du cérémonial byzantin étant généralement positive.

⁵⁰⁴ *Indigentes peregrini auidē suscepunt xenia imperatoris nescientes dolum uersutasque malignitates pessimi traditoris. Vafēr enim explorator numerum eorum hoc tenore indagauit computans quantitatem suscipientium per mensuram pecuniae quam singulis donauerit. Deinde descriptionem quantitatis eorum Dalimanno et Solimanno aliisque principibus Turcorum direxit, eisq̄ ut coadunatis uiribus totius paganismi bello illos exciperent in Paflagonia mandauit.*; ORDÉRIC VITAL, X, 20, p. 334.

⁵⁰⁵ *Guido enim frater eius et Rodbertus de Monteforti in quibus confidebat prae ceteris fraudulenter conuersi erant ad partes imperatoris et excecati ab eo missis ingentis pecuniae exeniis, callide frustrabantur molimina sui principis.*; ORDÉRIC VITAL, XI, 24, p. 102. Anne Comnène proposa une explication différente de la ruse d'Alexis contre Bohémond: selon elle, l'empereur tenta de semer la discorde dans l'armée latine en envoyant des lettres personnelles à divers proches du prince normand, dans le but qu'elles soient interceptées et lues par ce dernier; Bohémond, toutefois, ne se laissa pas bernier par le stratagème.; ANNE COMNÈNE, XIII, iv, 5-9, pp. 101-104. Voir à ce sujet les commentaires de E. ALBU, « Bohemond and the Rooster: Byzantines, Normans and the Artful Ruse », dans T. Gouma-Peterson, éd., *Anna Komnene and Her Times*, New York, Garland Publishing, 2000, p. 160; J. SHEPARD, « 'Father' or 'Scorpion'?... », p. 81.

⁵⁰⁶ *Il lor proia et dist, quant il iroit saluer l'empereor, que il deussent demander congié por aller en Jerusalem et faire lor pelerinage, et por nul don ne nule promesse que l'empereor lor feist, ne li otreiasent de demorer.*; ERACLES (version dite de LYON), *La continuation de Guillaume de Tyr (1184-1197)*, éd. M. R. Morgan, Paris, Belles-Lettres, 1982, 47, pp. 60.

⁵⁰⁷ *A quo cum alii more solito quesissent, quid ei de hac re videretur, dissuasit, ne se amore pecuniae Grecorum dolis exponerent....*; GUNTHER DE PAIRIS, 14, pp. 144-145.

Constantinople: le comte Hugues de Saint-Pol affirma en effet que les seigneurs croisés avaient refusé d'entendre des messagers de l'empereur Alexis III, par crainte d'être amollis ou amadoués par les cadeaux qu'ils pourraient leur offrir.⁵⁰⁸ De toute évidence, la perfidie des Grecs à travers le cérémonial était devenue une croyance courante dans le monde occidental aux XII^e et XIII^e siècles, et tout particulièrement à un moment crucial des rapports entre Grecs et Latins dans le contexte de la quatrième croisade.

iii- La perception d'une absence de virilité dans le cérémonial

Nous avons vu jusqu'à présent que l'idée de la décadence morale des peuples orientaux avait prévalu en Occident depuis l'Antiquité et qu'elle avait contribué à la perception médiévale d'une absence de virilité chez les Byzantins, un thème qui fut d'ailleurs repris et exploité par les chroniqueurs des croisades. Les Latins, à cet égard, avaient réconcilié la réputation ancestrale des Grecs avec leurs propres observations des Byzantins: aux yeux des croisés, le caractère efféminé de leurs homologues orientaux était perceptible avant tout au niveau militaire, où il se manifestait par le manque d'ardeur et de fermeté au combat des Grecs. En effet, leur tendance à éviter ou à fuir les confrontations militaires, tout comme leur emploi abusif de mercenaires, enlevait tout mérite aux Byzantins et les rendait même indignes de posséder leur empire. Outre l'aspect militaire, d'autres manifestations culturelles ont également servi à corroborer l'image d'une absence de virilité chez les Byzantins. Celles-ci concernaient précisément des aspects qui avaient déterminé l'image des Grecs durant l'Antiquité et qui caractérisaient toujours, aux yeux des croisés, la condition des peuples orientaux: l'opulence, le faste et le confort, tous relatifs à des mœurs et un mode de vie souvent critiqués par les autorités morales du monde européen. Bien que valorisés par l'imaginaire d'un Orient fabuleux et exotique, ces aspects menaient également à une vie oisive, à la mollesse et, par conséquent, à une perte de virilité. Or, le cérémonial contribuait également à accentuer les préjugés des croisés à ce niveau: en effet, la surabondance de richesses qui était étalée devant les seigneurs occidentaux, les raffinements excessifs de la civilisation byzantine, de même que les éléments les plus saugrenus du décorum, témoignaient tous de la décadence morale des Byzantins. À cet effet, notre analyse retiendra deux manifestations précises du cérémonial

⁵⁰⁸ *Nos vero secretum inter nos ineuntes consilium, diximus, quod imperatoris nuncios nullatenus audiremus, nisi prius se ab imperiali cathedra deponeret maiestatis, aliter ipsum vel eius nuncios nequaquam auscultaremus.*; CHRONICA REGIA COLONIENSIS, éd. G. Waitz, Hanovre, *MGH, SS rer. Germ.*, 18, 1880, p. 204.

qui ont frappé l'imaginaire des chroniqueurs des croisades et qui ont contribué à l'idée du caractère efféminé des Byzantins: les eunuques et les vêtements cérémoniaux.

À vrai dire, il faut reconnaître que plusieurs éléments du cérémonial impérial byzantin étaient inusités pour les Occidentaux et auraient pu être considérés à cet effet comme des traits indéniables de la mollesse des mœurs orientales: M. Canard, dans son étude des cérémoniaux byzantin et fatimide, énuméra par exemple les parasols, les chasse-mouches, les sièges pour monter à cheval, voire même l'absence relative des souveraines dans les cérémonies orientales, comme des éléments qui auraient pu frapper l'imaginaire des spectateurs occidentaux.⁵⁰⁹ Néanmoins, les aspects visuels les plus frappants étaient certainement les eunuques et les accoutrements flamboyants des différents participants, tous des manifestations culturelles qui auraient été inconnues de plusieurs croisés avant leur séjour à Byzance. Pour ce qui a trait aux eunuques, nous avons précédemment discuté leur aspect dérangeant aux yeux des Latins: l'eunuchisme, en effet, était considéré par la plupart des sociétés européennes comme une aberration à la fois sociale et naturelle, puisqu'il bouleversait la distinction conventionnelle entre les sexes et les rôles qui étaient propres à chacun.⁵¹⁰ Qui plus est, la transformation de l'eunuque était non seulement physiologique, mais également morale: puisque l'apparence physique d'un individu était généralement perçue comme un indicateur de son tempérament, l'ablation de l'appareil génital réduisait un homme au statut d'une femme et à toutes les caractéristiques qui lui étaient propres; en effet, ayant été privé de sa virilité, l'eunuque était désormais incapable de contrôler ses émotions et de se montrer constant devant l'adversité; par extension, puisqu'il était incapable de procréer et de transmettre son honneur à sa progéniture, le castrat était absolument dépourvu de noblesse et dignité.⁵¹¹ L'existence d'eunuques à Byzance était par conséquent interprétée comme une preuve de l'inaptitude des Grecs à faire la guerre, mais également de leur décadence morale, du fait qu'ils permettaient la création et l'existence de ces êtres contre nature.

Or, nous ne pouvons douter que les eunuques aient été très visibles pour les croisés qui séjournèrent dans l'Empire byzantin en route vers la Terre sainte. Les quelques pèlerins qui eurent le privilège d'entrer dans la capitale byzantine les auraient aperçus dans les rues en tant que fidèles agents et serviteurs de la puissante aristocratie urbaine, que ce soit comme coursiers ou encore comme escortes pour les femmes nobles et leurs jeunes enfants. Dans les quartiers moins fortunés, ils auraient occupé des rôles d'acteurs, de

⁵⁰⁹ M. CANARD, « Le cérémonial fatimite et le cérémonial byzantin... », p. 416.

⁵¹⁰ La question des eunuques aux yeux des Occidentaux a été traitée aux pp. 86-89.

⁵¹¹ Au sujet du tempérament efféminé de l'eunuque et l'absence de noblesse du castrat, voir respectivement K. RINGROSE, *The Perfect Servant...*, p. 23 et N. GRADOWICZ-PANCER, « 'L'honneur oblige'... », p. 281.

chanteurs, d'histrions, voire parfois de prostitués; toutes des professions qui étaient résolument désapprouvées dans l'Occident médiéval. Les eunuques constituaient également une partie intégrante de l'organisation religieuse et de la fonction publique de l'empire: en raison de leur ascétisme imposé, ils pouvaient gravir les échelons ecclésiastiques en tant que prêtres, évêques et même patriarches; dans l'administration impériale, ils servaient également de fonctionnaires et de courtisans, et retenaient à cet effet les plus hautes dignités de l'empire.⁵¹² Il est par conséquent indéniable que les eunuques ont constitué une caractéristique importante du paysage byzantin pour les croisés: en effet, au tournant du XII^e siècle, Foucher de Chartres calculait leur nombre à vingt mille pour la ville de Constantinople à elle seule.⁵¹³

Toutefois, c'est surtout au palais impérial que les eunuques étaient les plus prédominants et qu'ils auraient été les plus frappants visuellement pour les spectateurs occidentaux. En effet, les eunuques constituaient une partie intégrante du décorum impérial: gravitant constamment dans l'entourage de l'empereur, ils détenaient un rôle incontournable dans le déroulement et l'organisation des cérémonies officielles.⁵¹⁴ Richement vêtus et dégageant une expression souvent terne et réservée, les eunuques servaient généralement d'intermédiaires entre l'empereur et les participants profanes d'une audience impériale; ce sont eux qui géraient et qui arboraient les différents instruments rituels des cérémonies; ils pouvaient également porter leurs voix à des hymnes, pour rendre les occasions plus dramatiques et solennelles.⁵¹⁵ Mais plus significatif encore, les eunuques avaient pour fonction d'accueillir les visiteurs étrangers avant leur audience avec l'empereur.⁵¹⁶ En effet, les fonctions officielles des audiences impériales étaient généralement accordées aux eunuques: par exemple, l'*ostiarios* (ὄστιαρίος) avait pour responsabilité d'accueillir et de présenter les invités étrangers à l'empereur; le *praepositos* (πραιποσίτος), pour sa part, était le chef du corps des eunuques et servait d'agent de liaison

⁵¹² K. RINGROSE, *The Perfect Servant...*, pp. 1-2 et 34. Malgré tout, il importe de préciser que les rôles administratifs et publics des eunuques étaient généralement moindres pendant la période des Commènes, mais non pas complètement abolis; en effet, ils étaient toujours prédominants dans les sphères sociales et cérémonielles, comme nous le préciserons plus loin.; A. KAZHDAN et M. MCCORMICK, « The Social World of the Byzantine Court », dans H. Maguire, éd., *Byzantine Court Culture from 829-1204*, Washington, Dumbarton Oaks, 1997, pp. 179-180.

⁵¹³ *Habentur ibi, ut arbitror, fere viginti millia spadones in habitatione assidua.*; FOUCHER DE CHARTRES, I, 9, p. 331.

⁵¹⁴ A. KAZHDAN et M. MCCORMICK, « The Social World... », p. 179. Puisque les eunuques étaient castrés, les Byzantins considéraient qu'ils pouvaient œuvrer dans des sphères interdites aux hommes normaux et détenir une place privilégiée dans le palais sacré.; K. RINGROSE, *The Perfect Servant...*, p. 164.

⁵¹⁵ Sur la fonction des eunuques pour le maintien et la perpétuation des références symboliques relatives au pouvoir impérial, voir J. HERRIN, *Women in Purple...*, p. 18.

⁵¹⁶ J. E. DUNLAP, « The Office of the Grand Chamberlain in the Later Roman et Byzantine Empires », dans *Two Studies in Later Roman and Byzantine Administration*, New York, Macmillan Co., 1924, pp. 166 et 202.

entre l'empereur et le maître des cérémonies (ὁ ἐπὶ τῆς καταστάσεως); le *protovestiaros*, enfin, était le responsable de la garde-robe de l'empereur et retenait un rôle important pour l'une des manifestations le plus visuelles du décorum byzantin, soit le costume impérial du souverain, qui demandait souvent d'être changé selon les différentes étapes d'une même cérémonie.⁵¹⁷

En tant que figures prédominantes dans les audiences impériales, les eunuques auraient donc certainement contribué à déterminer l'image du cérémonial byzantin chez les croisés et, par extension, chez les chroniqueurs des croisades. Qui plus est, l'apparence physique des eunuques était souvent anormale, une condition liée aux changements physiologiques de la castration en bas âge: en effet, le castrat pré-pubère développait généralement certaines caractéristiques distinctives durant l'âge adulte, notamment un corps allongé et imberbe, une carrure chétive et des bras plus longs que la normale, une posture souvent arrondie par l'ostéoporose, un timbre de voix plus élevé, une complexion et une texture de peau souvent flétries.⁵¹⁸ À cet égard, les Occidentaux les considéraient souvent comme des êtres horribles: Matthieu Paris, entre autres, affirma que des eunuques maures venus à la cour de Frédéric II ressemblaient à de vieux masques.⁵¹⁹ Nous savons également qu'ils pouvaient être des objets de mépris et de ridicule en Occident, où l'eunuchisme était plutôt rare: Jean de Salisbury affirma par exemple qu'un secrétaire de Louis VII, qui s'avérait être un eunuque, avait toujours été détesté et ridiculisé par Aliénor d'Aquitaine.⁵²⁰ Parfois, les chroniqueurs occidentaux associaient l'eunuchisme à des mœurs orientales et musulmanes, comme ce fut le cas dans l'une des continuations de Guillaume de Tyr, de la version dite de « Rothelin »; à cet égard, l'existence des eunuques chez les Byzantins pouvait dénoter un penchant de leur part pour les usages et les traditions de l'infidèle.⁵²¹ D'autres chroniqueurs, tels Guibert de Nogent et Jacques de Vitry,

⁵¹⁷ Au sujet de ces différentes charges, voir A. VOGT, *Le livre des cérémonies: Commentaire I*, Paris, Belles Lettres, 1967, pp. 13-14, 24 et 43. Ce modèle, il convient de le préciser, est fondé sur les *taktika* de Philotée au IX^e siècle. Or, comme nous l'avons évoqué auparavant, les préséances byzantines n'étaient pas statiques: par conséquent, il est possible que ces fonctions aient légèrement évolué au XII^e siècle sous le règne des Comnène. Malgré tout, nous pouvons être certains que la charge de l'*ostiaire* était toujours accordée à un eunuque et il en va probablement de même pour le *praepositos* et le *protovestiaros*, du moins avant 1150.; Voir les commentaires de K. RINGROSE, *The Perfect Servant...*, p. 167.

⁵¹⁸ K. RINGROSE, *The Perfect Servant...*, pp. 1, 16 et 59.

⁵¹⁹ *vetulis larvis*; MATTHIEU PARIS, vol. 3, p. 325.

⁵²⁰ *Erat inter secretarios regis miles eunuchus quem illa semper oderat et consueverat deridere, fidelis et familiarissimus regi, sicut et patri eius antea fuerat, Terricus scilicet Gualerancius.*; JEAN DE SALISBURY, *The 'Historia Pontificalis' of John of Salisbury*, éd. et trad. M. Chibnall, Oxford, Oxford University Press, 1986, 23, p. 53. Sur l'existence des eunuques en Occident, voir K. RINGROSE, *The Perfect Servant...*, pp. 8-9, et K. VAN EICKELS, « Gendered Violence: Castration and Blinding... », pp. 1-15, qui aborda la question de la castration dans le monde normand.

⁵²¹ *Il fist des mescreanz Mahomettoiz ses chambellanz et ses plus privez sergenz, et a celx qui estoient chastré faisoit garder ses fames. Et en pluseurz choses tenoit la maniere et la coustume as Sarrazins.*

soulinèrent pour leur part le caractère tout à fait efféminé des eunuques, qui étaient « lâches », « incapables de procréer » et « entièrement dépourvus de noblesse. »⁵²² Parmi tous les chroniqueurs qui concernent notre étude, un seul proféra un commentaire positif à l'endroit des eunuques: de façon plutôt surprenante, Odon de Deuil reconnut la beauté de leurs voix dans les cérémonies religieuses, qui avait pour effet d'attendrir le cœur de ceux qui écoutaient.⁵²³

Or, si les eunuques constituaient aux yeux des Occidentaux une preuve de la décadence des mœurs orientales, telle qu'elle était véhiculée entre autres dans le cérémonial impérial, il va de soi que d'autres éléments du décorum byzantin ont également contribué à déterminer cette image. Les costumes cérémoniaux, notamment, suscitaient chez les Latins des réactions entremêlées d'admiration et d'étonnement, mais engendraient parfois aussi des commentaires sur leur futilité et leur décadence morale. D'abord, notons que des représentations généralement positives de l'accoutrement impérial avaient prévalu dans les sources occidentales bien avant le XII^e siècle: depuis le haut Moyen Âge, les costumes byzantins avaient été prisés dans les cours des grands monarques européens, qui reconnaissaient leur richesse remarquable et leur travail unique comme une preuve de la noblesse du souverain byzantin; en effet, le prestige de l'Empire byzantin en Occident était à bien des égards mesuré en fonction des tissus et des vêtements de soie, brodés de fils d'or et parés des bijoux les plus exquis, que les empereurs d'Orient faisaient parvenir à leurs homologues européens en guise d'amitié.⁵²⁴ À l'époque des croisades, la noblesse des vêtements impériaux était toujours reconnue, voire même prisée, du moins chez certains chroniqueurs que nous avons traités jusqu'ici: Guillaume de Tyr, par exemple, admirait certainement la beauté et l'artisanat des tissus byzantins, tandis que Geoffroi de Villehardouin constata les riches et les nobles accoutrements de la cour impériale lorsqu'il fut lui-même convié à une audience.⁵²⁵ Les empereurs latins de Constantinople, après

ERACLES (version de ROTHELIN), « Continuation de Guillaume de Tyr de 1229 à 1261, dite du manuscrit de Rothelin », *RHC, Hist. Occ.*, II, 1859, 19, p. 526. Comme nous le préciserons dans le prochain volet de notre analyse, cette continuation de la chronique de Guillaume de Tyr fut composée à la limite de notre cadre temporel, au milieu du XIII^e siècle.

⁵²² *Quod de pluribus filiis unum eunuchizari, data precepti auctoritate, mandaverit et corpora marium ademptis virilibus enervia ac effeminata reddiderit, quae usibus militiae iam non habeantur utilia, immo ad detrimenti cumulum abscidatur in ipsis propago futura, cuius incrementis sperari valerent contra hostes auxilia*; GUIBERT DE NOGENT, I, 5, p. 104; *Sicut autem apud Latinos Eunuchi, qui barba penitus caret, indecentes et quasi effaeminati censentur.*; JACQUES DE VITRY, *Historia Orientalis*, lxxv, p. 137.

⁵²³ *Voces enim mixte, robustior cum gracili, eunuca videlicet cum virili – erat enim eunuchi multi illorum –, Francorum animos demulcebant.*; ODON DE DEUIL, IV, p. 46.

⁵²⁴ L. BRUBAKER, « Material Culture and the Myth of Byzantium... », pp. 33-34. Voir également A. MUTHESIUS, « Silken diplomacy », dans J. Shepard et S. Franklin, éd., *Byzantine Diplomacy: Papers from the Twenty-fourth Spring Symposium of Byzantine Studies*, Aldershot, Variorum, 1992, pp. 235-248.

⁵²⁵ *si imperialem circa vestes et proprii corporis indumenta in lapidibus preciosis et margaritarum pondere et numero excellentiam...*; GUILLAUME DE TYR, XXII, 4, p. 1011; *Là troverent l'empereor Sursac (si*

1204, estimaient également les costumes impériaux comme une caractéristique distinctive de leur légitimité impériale, à l'intérieur comme à l'extérieur de l'empire: Robert de Clari, en effet, décrivit avec admiration le couronnement de Baudouin I^{er}, où ce dernier fut vêtu des habits impériaux byzantins devant l'ensemble de ses nouveaux sujets.⁵²⁶ Raoul de Coggeshall, pour sa part, affirma que Baudouin avait envoyé à Philippe Auguste, son ancien suzerain, deux splendides vêtements brodés d'or et de pierres précieuses, à la manière de ses prédécesseurs byzantins.⁵²⁷ De toute évidence, l'attirail byzantin bénéficiait toujours, en raison de sa beauté exquise, d'une renommée en Europe au XIII^e siècle, tout comme ce fut le cas durant les siècles précédents. Robert de Clari, en effet, décrivit ainsi le costume de l'empereur latin pendant le couronnement de Baudouin:

On le dépouilla de ses habits, on lui enleva ses chausses pour lui en passer de vermeilles, en soie, on le chaussa de souliers chargés de pierres précieuses sur le dessus, puis on le revêtit d'une très riche cote, cousue devant et derrière de boutons en or, depuis les épaules jusqu'à la ceinture; puis on le vêtit du pallium, une sorte de vêtement qui par-devant battait sur le cou de pied et qui était si long par-derrière qu'il s'en ceignait, puis le retroussait en arrière sur le bras gauche, comme un manipule. Ce pallium était très riche et magnifique, chargé de riches pierres précieuses, où les aigles en relief étaient faits de pierres de prix et resplendissaient au point que le manteau semblait lumineux.⁵²⁸

Selon toute vraisemblance, Robert de Clari détaillait ici le *scaramangion*, une riche tunique qui constituait la pièce la plus distinctement orientale du costume impérial, de même que les autres accessoires traditionnels de l'habit byzantin.⁵²⁹ Albéric de Trois-Fontaines décrivit également l'accoutrement de Baudouin de façon aussi positive,

*richement vestu que por noient demandast-on home plus richement vestu), et l'empereriz sa feme dejoste lui, qui ere mult bele dame, suer le roi de Ongrie. Des autres hauz homes et des haltes dames i avoit tant que on n'i pooit son pié torner, si richement acesmées que eles ne pooient plus.; GEOFFROI DE VILLEHARDOUIN, xxxviii, 185, p. 79. Notons une appréciation similaire par Geoffroi Malaterra à la fin du XI^e siècle: mirifice graeco more praeparatum...; GEOFFROI MALATERRA, *Ruggero I et Roberto il Guiscardo*, éd. V. Lo Curto, Cassino, Francesco Ciolfi, 2002, II, 43, p. 172).*

⁵²⁶ ROBERT DE CLARI, xcvi, p. 208.

⁵²⁷ *Regi Philippo, quondam domino suo, transmisit [...] duo indumenta regalia auro et lapidibus pretiosis mirabiliter intexta.;* RAUL DE COGGESHALL, *Chronicon Anglicanum*, éd. par J. Stevenson, Londres, Longman, 1875, p. 150.

⁵²⁸ *La si le desvesti on de ses dras et si le descaucha on, si li caucha on unes vermelles cauches de samit, se li caucha on uns saullers tous carkiés de rikes pierres par deseure, puis se li vesti on une cote molt rike, qui toute estoit cousue à boutons d'or par devant et par derriere des espaulles dusques au chaint. Et puis se li vesti on le palle: une maniere d'afulement estoit qui batoit seur le col du pié par devant, et par derriere estoit si lons que il s'en chaingnoit, et puis se li reversoit on arriere par deseure le senestre brach, ensemment comme un fanol, et estoit chus palles molt rikes et molt nobles et tous carkiés de rikes pierres precieuses. Après se li asfula on par deseure un molt rike mantel, qui tous. estoit carkiés de rikes pierres precieuses, et li aigle qui par dehors erent, estoient fait de pierres precieuses et resplendissoient si que che sanloit que li mantiaus fust alumés.;* ROBERT DE CLARI, xcvi, p. 208.

⁵²⁹ Il convient en effet de préciser que le *scaramangion*, voire le costume impérial en général, était unique dans le monde connu.; N. P. KONDAKOV, « Les costumes orientaux à la cour byzantine », *Byzantion*, 1, 1924, p. 13; A. MOFFATT, « Variations in Byzantine Imperial Ceremonial... », pp. 222-223; K. CIGGAAR, *Western Travellers to Constantinople...*, p. 54.

soulignant ses vêtements dorés et parés de bijoux, de même que ses chaussures de pourpre, une prérogative unique du souverain byzantin.⁵³⁰ En somme, ces descriptions manifestaient certainement une admiration pour le costume impérial byzantin, ou du moins une reconnaissance de la légitimité qu'il conférait à son propriétaire; en effet, il ne faut pas voir dans les vêtements des empereurs latins une imitation du cérémonial byzantin comme telle, mais bien une récupération des symboles impériaux, dans le but de souligner leur légitimité aux yeux de leurs sujets grecs.⁵³¹

Néanmoins, dans le contexte des rapports tendus entre Grecs et Latins, et d'une rivalité culturelle de plus en plus prononcée entre eux, les vêtements byzantins faisaient parfois, en tant que caractéristique prédominante du décorum byzantin, l'objet de critiques par certains chroniqueurs latins. Au moment même de la première croisade, par exemple, le chroniqueur Guillaume de Pouille constata comment des Normands d'Italie avaient, quelques années plus tôt, été déconcertés par la tenue d'un homme vêtu à la mode grecque: « Ils remarquèrent avec surprise son costume, qu'ils n'avaient jamais vu, et sa tête ceinte d'une mitre qui s'y enroulait d'étrange façon. »⁵³² Vraisemblablement, le style oriental du vêtement, et notamment le turban que Guillaume semble décrire ici, constituait un facteur d'étonnement pour les Européens qui les voyaient pour la première fois.⁵³³ Pendant la deuxième croisade, lorsque la rivalité entre Grecs et Latins était plus manifeste, Odon de Deuil constata lui aussi l'apparence étrange des vêtements byzantins:

Les riches ne portent pas de manteaux, mais des vestes de soie, courtes et fermées de toutes parts, et ils ont en outre des manches étroites, en sorte qu'ils se présentent toujours semblables à des athlètes prêts à lutter. Les pauvres s'habillent de la même manière, avec la seule différence de la richesse des vêtements.⁵³⁴

La tenue vestimentaire constituait donc ici une manifestation visuelle de la différence culturelle entre Grecs et Latins. Le costume en question était sans doute une

⁵³⁰ *vestibus auratis lapidibusque pretiosis intextis nec non et caligis rubeis secundum morem indutus.*; ALBÉRIC DE TROIS-FONTAINES, *Chronica Alberici monachi trium fontium*, éd. P. Schefer-Boichorst, *MGH*, *SS*, 23, Hanovre, 1874, p. 884.

⁵³¹ P. LOCK, « The Latin Emperors as Heirs to Byzantium », dans P. Magdalino, éd., *New Constantines. The Rhythm of Imperial Renewal in Byzantium, 4th-13th Centuries*, Aldershot, Variorum, 1994, pp. 295 et 302-304; R. L. WOLFF, « Romania: the Latin Empire of Constantinople », *Speculum*, 23, 1, 1948, p. 33.

⁵³² *More virum Graeco vestitum, nomine Melum / Exulis ignotam vestem capitique ligato / Insolitos mitrae mirantur adesse rotatus.*; GUILLAUME DE POUILLE, *La geste de Robert Guiscard*, éd. et trad. M. Mathieu, Palerme, Istituto Siciliano di Studi Bizantini e Neellenici, 1961, I, vv. 14-17, p. 101.

⁵³³ Selon M. Mathieu, le turban était encore une coiffure exclusivement féminine à Byzance au XI^e siècle, comme quoi il est tout aussi probable que Guillaume fit référence à un bonnet, probablement de type « phrygien », tel que porté par certains hommes byzantins à l'époque.; M. MATHIEU, *La geste de Robert Guiscard...*, p. 101, n. 1.

⁵³⁴ *Non habent amictus; sed vestibus sericis curtisque et clausis undique divites induuntur, strictisque manicis expediti more pugilum semper incedunt; pauperes etiam excepto precio similiter se coaptant.*; ODON DE DEUIL, II, pp. 28-29; trad. F. Guizot, p. 295.

dalmatique, fréquemment portée par l'aristocratie byzantine et la population en général lors d'occasions spéciales, et qui consistait en une riche tunique très typique de la mode grecque entre les X^e et XII^e siècles. Toutefois, si le voyageur juif Benjamin de Tudèle constata quelques années plus tard qu'un tel vêtement donnait même au Byzantin moyen l'apparence d'un riche prince, Odon de Deuil le voyait clairement comme une caractéristique étrange de l'apparence orientale.⁵³⁵ Par ailleurs, les remarques d'Odon concernaient avant tout le costume byzantin dans un contexte cérémoniel, lorsque des messagers impériaux étaient venus à la rencontre de Louis VII au moment où les croisés français avaient franchi la frontière byzantine en 1147. Les accessoires du costume byzantin, en effet, étaient parfois considérés dans de pareilles situations comme superficiels et frivoles, non pas parce qu'ils étaient trop riches ou trop flamboyants, mais plutôt parce qu'ils étaient étranges et ne concordaient pas avec les vêtements d'apparat plus usuels chez les souverains et les seigneurs occidentaux. Albert d'Aix, par exemple, semblait considérer comme supérieurs en noblesse et en beauté les costumes de Godefroi de Bouillon et de sa suite lorsqu'ils se présentèrent devant Alexis I^{er}, leurs tenues étant rehaussées de fourrures et pelleteries, « telles que les portent surtout les princes de la Gaule. »⁵³⁶ À l'inverse, Albert semblait suggérer que les vêtements impériaux byzantins avaient pour objectif de distraire le spectateur et de dissimuler les intentions perfides de l'empereur: c'est du moins ce qu'il proposa lorsqu'il répéta les avertissements de certains détracteurs français à l'intention de Godefroi, notamment « de se méfier des artifices, des vêtements empoisonnés et des paroles trompeuses de l'empereur. »⁵³⁷ Il ne faut point oublier non plus l'allusion d'Odon de Deuil au fait que l'empereur byzantin était comparable à une « idole », une allusion probable aux vêtements impériaux, débordants de bijoux et de perles.⁵³⁸ Bref, il faut sans doute voir dans ces représentations une critique de la vanité des empereurs byzantins, que certains chroniqueurs ecclésiastiques auraient perçue comme un péché et un signe de leur décadence morale. Roger de Hoveden, du

⁵³⁵ BENJAMIN DE TUDÈLE, p. 1311.

⁵³⁶ *Imperator autem, tam honorifico duce viso, ejusque sequacibus, in splendore et ornatu pretiosarum vestium tam ex ostro quam aurifrigio, et ex niveo opere harmelino et ex mardrino grisioque et vario, quibus Gallorum principes praecipue utuntur, vehementer ammiratus honorem ac decorem illorum...*; ALBERT D'AIX, II, 16, p. 310.

⁵³⁷ *ut caveret versutias et venenatas vestes ipsius Imperatoris ac verba dolosa; et nequaquam ad eum intraret aliqua blanda promissione.*; ALBERT D'AIX, II, 10, pp. 305-306; trad. F. Guizot, pp. 56-57.

⁵³⁸ ODON DE DEUIL: *sed loqui cum idolo nequiverunt*, IV, p. 50; *Deinde Constantinopolitanum idolum execrabantur*, V, p. 56.

moins, semble confirmer cette hypothèse lorsqu'il décrit l'empereur Isaac de Chypre comme un être vaniteux et pompeux, qui s'habillait toujours avec le plus grand luxe.⁵³⁹

Malgré tout, est-il possible d'affirmer que le costume impérial byzantin était tenu pour efféminé par les chroniqueurs des croisades? Il y a certes un danger d'anachronisme pour l'historien moderne qui tente de situer dans les vêtements du passé des références culturelles relatives à la distinction des sexes.⁵⁴⁰ Toutefois, les sources des croisades nous offrent quelques indices intéressants sur la perception de caractéristiques considérées comme « efféminées » dans les vêtements occidentaux et orientaux aux XII^e et XIII^e siècles. En effet, les chroniqueurs plus conservateurs ont dénoncé à leur époque les nouvelles modes vestimentaires qui dénotaient un relâchement des mœurs et qui relevaient selon eux du péché: les éléments signalés concernaient généralement les vêtements longs et amples, comme par exemple l'évasement exagéré des manches (une tendance fort populaire vers le milieu du XII^e siècle), ou encore les tenues qui mettaient à découvert certaines parties du corps qui auparavant ne l'avaient pas été.⁵⁴¹ Guillaume de Malmesbury, par exemple, critiqua la préférence des Anglais de son temps de porter des habits qui descendaient seulement aux genoux et qui laissaient en partie leurs jambes nues.⁵⁴² Mais plus encore, c'étaient les caractéristiques inutiles du vêtement qui retenaient souvent l'attention des moralistes: Ordéric Vital, en effet, mentionna entre autres les longues traînes de certaines robes ou de certains manteaux, qui tombaient inutilement sur le sol poussiéreux, et qui empêchaient leurs possesseurs de marcher librement et d'être d'une quelconque utilité.⁵⁴³ L'auteur de l'*Itinerarium peregrinorum*, pour sa part, dénonça pareillement les tenues vestimentaires des Francs en Orient, dont l'apparat inutile témoignait de leur caractère efféminé: il souligna entre autres la mode de rabattre les manteaux par-dessus le bras, de sorte qu'un vêtement qui au départ avait eu pour fonction de couvrir le dos, servait désormais à cacher le ventre.⁵⁴⁴ Selon ces exemples, il paraît clair

⁵³⁹ *Quod majoris dementiae erat, statuas ad imaginem et similitudinem suam de auro et argento fecit fabricari, et in singulis ecclesiis terrae suae eas adorari fecit, et in parietibus ecclesiarum pingi facti actus suos. [...] Quocunque equitabat, vestes et omnia ornamenta sua de serico, auro desuper per totum contexta.*; ROGER DE HOVEDEN, *Gesta regis Henrici*, éd. W. Stubbs, Londres, Longman, 1867, vol. 1, pp. 261-262.

⁵⁴⁰ Ce problème a été soulevé entre autres par A. PUTTER, « Travestite Knights in Medieval Life... », p. 280.

⁵⁴¹ F. PIPONNIER et P. MANE, *Se vêtir au Moyen Âge*, Paris, Adam Biro, 1995, p. 98.

⁵⁴² *Ad summam, tunc erant Angli uestibus ad medium genu expediti...*; GUILLAUME DE MALMESBURY, II, 245, p. 458.

⁵⁴³ *Humum quoque puluerulentam interularum et palliorum superfluo sirmate uerrunt longis latisque manicis ad omnia faciendâ manus operiunt, et his superfluitatibus onusti celeriter ambulare uel aliquid utiliter operari uix possunt.*; ORDÉRIC VITAL, VIII, 10, p. 188.

⁵⁴⁴ *Luxus quoque vestium otium loquebatur effaeminatorum: [...] ut rugosae vestis conclusio manifestius intuentibus pateret, chlamydes in anteriora contortas ordine praepostero comprimebant inter brachia, et qua velandis posterioribus fuerant primitus procurata, aliarum partium cogebantur in usus; ventres paliis velabantur, non dorsa.*; ITINERARIUM PEREGRINORUM (IP2), *Itinerarium Peregrinorum et Gesta Regis Ricardi*, éd. W. Stubbs, Londres, Kraus Reprint Ltd., 1964 (1864), V, 20, p. 331. La compilation de la

que tout usage inusité d'un vêtement, toute tentative de travestir sa fonction première, et toute prépondérance abusive de l'une de ses parties, étaient perçus comme des caractéristiques propres aux gens efféminés et même aux sodomites.⁵⁴⁵ Or, Bernard de Clairvaux, dans son *De laude novae militiae*, dénonçait certainement de pareils embellissements comme des ornements qui convenaient mieux à des femmes qu'à des hommes, et qui soulignaient la vanité de la chevalerie temporelle, voire même de l'ensemble de l'aristocratie féodale européenne.⁵⁴⁶

Puisque les chroniqueurs des croisades étaient majoritairement des membres du clergé, nous pouvons imaginer qu'ils auraient été plutôt critiques des vêtements cérémoniaux, souvent très chargés, et qui étaient plus axés sur l'apparat et l'exagération que sur une fonctionnalité précise. Pourtant, les références directes à l'aspect frivole ou inutile du costume impérial sont somme toute rares chez les ecclésiastiques qui ont narré l'histoire des croisades; mais encore, le phénomène est sans doute attribuable à une absence de témoins oculaires parmi eux qui auraient pu, ou même voulu, signaler des détails aussi précis sur le décorum impérial dans le contexte des rencontres diplomatiques avec les croisés. Quoi qu'il en soit, nous savons par d'autres chroniqueurs de la même époque que les aspects excessifs de l'habit byzantin pouvaient être perçus comme futiles et efféminés: Guillaume de Pouille, par exemple, considérait que les vêtements amples et longs des Byzantins nuisaient dans les combats, comme une preuve que leurs mœurs engendraient en partie leur incompetence militaire.⁵⁴⁷ Raoul de Caen affirma quant à lui que les Provençaux avaient l'habitude de dédaigner toutes les parures du corps, qu'ils considéraient comme des occupations réservées aux femmes.⁵⁴⁸ Pour le cérémonial, toutefois, les chroniqueurs latins sont demeurés plus silencieux, sauf peut-être pour le commentaire d'Odon de Deuil sur le fait que l'empereur byzantin était comparable à une idole. L'exemple le plus significatif nous vient plutôt d'un chroniqueur byzantin, Nicétas Choniates, concernant la réception d'ambassadeurs allemands par Alexis III Ange en 1196: selon lui, les légats étrangers s'étaient comportés de façon fort insolente à l'endroit de l'empereur, se moquant entre autres de ses ornements et de ses vêtements, qui selon eux étaient convenables pour des femmes, mais non pas pour des hommes; ils ajoutèrent

version tardive de l'*Itinerarium peregrinorum* (IP2) est généralement attribuée à Richard de Templo. Une discussion plus approfondie de cet ouvrage du XIII^e siècle sera abordée dans le volet chronologique de notre analyse (cf. pp. 362-363 et 398)

⁵⁴⁵ *Tunc effeminati passim in orbe dominabantur indisciplinate debachabantur sodomiticisque spurciciis foedi catamitae flammis urendi turpiter abutebantur.*; ORDÉRIC VITAL, VIII, 10, p. 188.

⁵⁴⁶ *Militaria sunt haec insignia, an muliebria potius ornamenta?.*; BERNARD DE CLAIRVAUX, *Opera*, éd. J. Leclercq, C. H. Talbot et H. Rochais, Rome, Editions cisterciennes, 1957-1968, vol. 3, p. 216.

⁵⁴⁷ *Vestituque graves, non armis asserit aptos.*; GUILLAUME DE POUILLE, I, v. 228, p. 110.

⁵⁴⁸ *Muliebres quiddam esse aiunt, et tanquam vile rejiciunt corporis ornatum.*; RAOUL DE CAEN, LXI, p. 651.

également, pour effrayer les Byzantins, que « le temps était maintenant venu pour eux d'enlever leurs vêtements et leurs broches efféminés, et de porter du fer plutôt que de l'or. »⁵⁴⁹ Or, il va de soi qu'il ne s'agit par ici d'une représentation latine en soi, mais bien d'une projection de celle-ci. Malgré tout, l'exemple démontre bien que le costume impérial byzantin pouvait dans certaines circonstances faire l'objet d'un certain mépris chez les Latins, notamment ceux qui désiraient souligner les mœurs décadentes et le caractère efféminé des Byzantins, pour des raisons autant politiques que culturelles.

À la lumière de notre analyse, il ressort que les représentations du cérémonial constituaient un indicateur de la diversité culturelle entre Grecs et Latins, que ce soit au niveau des offrandes et des différents rituels du cérémonial qui suscitaient chez les croisés la crainte d'une perfidie imminente, ou encore des eunuques et des vêtements cérémoniaux qui semblaient démontrer leur caractère efféminé et la décadence de leur civilisation. Selon cette image péjorative du cérémonial impérial byzantin, une question nous préoccupe qui retiendra par ailleurs notre attention tout au long du prochain volet de notre étude: les représentations négatives des Byzantins ont-elles eu un impact concret sur les rapports diplomatiques entre les Grecs et les Latins dans le contexte des croisades, ou bien sont-elles demeurées seulement des représentations, c'est-à-dire des réflexions silencieuses de la part des croisés au XII^e siècle? Autrement dit, l'antagonisme culturel, tel qu'il est démontré par exemple dans l'image du cérémonial byzantin selon les chroniqueurs latins, a-t-il eu des répercussions sur les enjeux politiques et militaires des croisades? Pour répondre à un tel questionnement, nous proposons d'abord d'étudier les réactions tangibles des croisés face au cérémonial byzantin, afin de déterminer si l'image mentale pouvait parfois engendrer des actions concrètes de la part des protagonistes latins et ainsi influencer le déroulement de leurs rapports avec les Grecs dans une perspective diplomatique.

⁵⁴⁹ « Αλαμανοὶ τοιούτων ἔχουσι θεαμάτων, οὔτε μὴν ἐπιτηδείων γυναιξίν ἐμπορημάτων καὶ στολισμάτων φιλοῦσι θειασταὶ καθεστάναι, αἷς ἢ κονία καὶ κρήδεμνα καὶ ἐνώτια παμφανόωντα καὶ τὸ ἀρέσαι τοῖς ἀνδράσι διαφερόντως ἀσπάζεται. » ἀλλὰ καὶ Ῥωμαίους μορμολύττοντες « νῦν ἰκάνει καιρὸς » ἔλεγον « μεθαρμοσθῆναι τῶν γυναικωδῶν ἐμπορησέων καὶ σιδήρω περισταλῆναι ἀντὶ χρυσοῦ. »; ΝΙΣΕΤΑΣ ΧΟΝΙΑΤῆΣ, p. 477.

b) Les réactions des croisés face au cérémonial byzantin

Si l'image du cérémonial byzantin dans les chroniques occidentales nous a permis de mieux comprendre les considérations culturelles des rapports gréco-latins aux XII^e et XIII^e siècles, les réactions des croisés eux-mêmes nous permettent quant à elles d'évaluer les répercussions possibles des représentations latines sur les échanges diplomatiques avec les Byzantins dans le contexte des croisades. Une telle approche implique certes de nous éloigner quelque peu de l'analyse des représentations comme telle, pour examiner la portée plus concrète de l'enjeu culturel sur les relations entre Grecs et Latins, de même que les considérations politiques ou militaires qui pouvaient également être en cause. Néanmoins, notre propos ne fait pas pour autant abstraction de l'image des Byzantins dans les chroniques occidentales: en effet, les chroniqueurs latins ont parfois choisi de signaler leur appréciation positive ou leur rejet du cérémonial par l'exemple des réactions des seigneurs, de sorte qu'il faut voir dans leurs descriptions des événements une certaine extension de l'image du cérémonial byzantin que nous avons traitée précédemment.⁵⁵⁰ Dans d'autres cas, les réactions des croisés nous ont été relatées par des chroniqueurs byzantins, ce qui implique certes une représentation projective et non pas une perspective latine comme telle, mais qui nous offre malgré tout un aperçu des mentalités des croisés selon une perspective byzantine. Nous nous permettons ainsi cette légère digression dans notre analyse pour comprendre l'impact plus général de la représentation du cérémonial sur les rapports entre Grecs et Latins, sans pour autant perdre de vue la vocation première de notre étude, qui concerne toujours l'image des Byzantins dans les chroniques occidentales des croisades.

Selon l'ambivalence qui caractérisait généralement l'image des Grecs chez les chroniqueurs occidentaux, les réactions des croisés face au cérémonial byzantin pouvaient être parfois positives et d'autres fois négatives, bien que la dernière alternative fût généralement la plus fréquente. Cette tendance n'implique pas cependant que les réactions négatives l'emportaient sur les réactions positives, mais renvoie plutôt à ce penchant des chroniqueurs médiévaux de s'attarder sur les aspects plus remarquables ou inusités d'un événement, et de négliger les aspects que leur auditoire était en mesure d'apprécier plus implicitement. Ainsi, les chroniqueurs occidentaux étaient généralement peu explicites sur les réactions positives des seigneurs à l'endroit du cérémonial, tout comme ils avaient

⁵⁵⁰ Bien que nous ayons constaté précédemment que l'opinion d'un chroniqueur ne reflétait pas toujours celle des dirigeants de la croisade, il reste que le choix d'un chroniqueur de relater ou non la réaction d'un seigneur croisé reflétait dans une certaine mesure une appréciation analogue du cérémonial, sauf quelques exceptions.

l'habitude d'être concis pour leurs descriptions des réceptions byzantines elles-mêmes, qu'ils résumaient souvent par l'adverbe *honorabiliter*.⁵⁵¹ À cet égard, les réactions positives des seigneurs peuvent être sous-entendues, notamment dans les circonstances où les chroniqueurs affirmaient que les seigneurs avaient été reçus honorablement par l'empereur byzantin. En effet, comme nous l'avons vu au chapitre précédent, les aspects du cérémonial byzantin relatifs à la largesse et à la magnificence de l'empereur étaient certainement jugés favorablement par les dirigeants de la croisade, tout comme l'hospitalité et le faste des occasions diplomatiques, qui venaient satisfaire leur préoccupation d'être reçus honorablement et selon la dignité de leur rang. Selon de tels critères, nous pourrions même percevoir une réaction positive de la part de tout seigneur qui s'était conformé au cérémonial et qui avait quitté favorablement une audience avec l'empereur, chargé de richesses et porteur d'un traité ou d'une entente quelconque. Pour la première croisade, l'exemple le plus frappant d'une telle réaction positive est celui d'Étienne de Blois: étant l'un des rares seigneurs à nous relater dans une lettre son impression d'une audience impériale, sa réaction s'avère être l'une des plus favorables à l'endroit de la diplomatie byzantine et de son cérémonial, du fait qu'il prêta son serment à Alexis avec enthousiasme et qu'il s'avéra être l'un de ses fidèles lieutenants pendant l'expédition.⁵⁵² Mais le cas d'Étienne de Blois fait exception: peu de chroniqueurs nous ont transmis des témoignages détaillés de réactions positives de la part des seigneurs de la croisade, de sorte que notre compréhension de celles-ci se limitent généralement aux extrapolations que nous pouvons faire de leurs descriptions somme toute laconiques des événements. Or, puisque de telles interprétations sont généralement peu satisfaisantes dans le cadre d'une analyse historique, il nous importe plutôt de nous attarder sur les descriptions plus détaillées des chroniqueurs concernant les réactions négatives des dirigeants croisés à l'endroit du cérémonial.

Les réactions négatives ont en effet la particularité d'être plus élaborées dans les récits des croisades, puisqu'elles se traduisaient généralement par des affronts au cérémonial et des transgressions du protocole impérial; par conséquent, les chroniqueurs les jugeaient plus pertinentes, voire sensationnelles, pour l'intérêt général de leurs ouvrages. Or, les outrages des croisés étaient généralement attribuables au caractère excessif, parfois même humiliant, des rituels qui caractérisaient les audiences impériales et

⁵⁵¹ Quelques exemples: ALBERT D'AIX, VIII, 26, p. 575; PIERRE TUDEBODE, II, 2, p. 18; RAYMOND D'AGUILERS, II, p. 41; GUILLAUME DE TYR, II, 19, p. 143 et 186; ORDÉRIC VITAL, IX, 14, p. 143 et X, 12, p. 277; GEOFFROI DE VILLEHARDOUIN, xxxix, 186, p. 79.

⁵⁵² ÉTIENNE DE BLOIS, « Epistula I Stephani comitis Cartonensis... », dans H. Hagenmeyer, *Epistulae et chartae...*, p. 140.

les autres occasions cérémonielles. Dans certains cas, le comportement des croisés pouvait s'expliquer par leur incompréhension du cérémonial ou encore une mauvaise interprétation des rituels et des éléments symboliques qui le composaient: les croisés, après tout, n'étaient point des diplomates et, tout comme la majorité des étrangers qui se rendaient à la cour byzantine, n'étaient pas toujours en mesure d'apprécier la portée symbolique du cérémonial, ni ses subtilités. Quant aux rituels que les croisés étaient à même de comprendre, ce sont généralement ceux qui venaient compromettre l'honneur et la fierté qui ont le plus suscité leur indignation et engendré les plus fortes réactions de leur part. En effet, comme nous l'avons démontré précédemment pour les représentations négatives du cérémonial byzantin, l'aspect rigoureux et rigide des occasions diplomatiques faisait un contraste marqué avec les manières plus relâchées des cours occidentales à l'époque; dans un tel contexte, les croisés réagissaient généralement aux éléments du cérémonial qu'ils percevaient comme inutiles, fuyants, et même avilissants, au point d'engendrer un rejet ou une dénonciation de leur part. Ces réactions, à vrai dire, étaient symptomatiques de l'antagonisme culturel entre Grecs et Latins pendant les croisades, notamment lorsqu'un seigneur rejetait ouvertement un symbole ou un rituel du cérémonial dans le but d'afficher ses propres convictions. Bien entendu, nous n'excluons pas que des ambitions politiques et personnelles aient pu parfois motiver le comportement des dirigeants latins, de sorte que le facteur culturel ne devenait parfois qu'un prétexte pour afficher ou souligner les prétentions des croisés à l'endroit des Byzantins. Cependant, le simple fait de pouvoir recourir à une telle stratégie pour satisfaire des ambitions individuelles démontre bien que le clivage culturel était suffisamment marqué pour servir d'arme politique contre les Byzantins. À cet égard, les réactions des seigneurs croisés chez les chroniqueurs latins deviennent primordiales pour comprendre la portée de la rivalité culturelle entre Grecs et Latins, et ainsi mieux évaluer les répercussions diplomatiques qu'elle a pu avoir dans le contexte des croisades.

Les chroniqueurs byzantins, pour leur part, contribuent aussi à notre analyse du problème, du fait qu'ils ont également insisté sur les réactions négatives des croisés dans des contextes diplomatiques, notamment celles qui impliquaient des manquements au cérémonial ou des transgressions du protocole impérial. Qui plus est, les témoignages byzantins nous permettent occasionnellement de combler les lacunes et les insuffisances des sources occidentales: en effet, si les chroniqueurs latins n'ont pas toujours jugé opportun de mentionner un événement, par souci de pertinence ou de concision dans leurs récits, les auteurs byzantins ont inévitablement signalé les réactions des croisés qui se

voulaient un affront envers leur culture et leur hégémonie impériale. À cet effet, trois principaux chroniqueurs byzantins retiennent notre attention: Anne Comnène, Jean Kinnamos et Nicéas Choniates.⁵⁵³ Or, même si ces auteurs nous présentent des préoccupations différentes des chroniqueurs occidentaux, il nous importe de constater que leurs interprétations des réactions des croisés visaient elles aussi des desseins politiques, notamment pour souligner l'arrogance et surtout l'insolence des Latins, comme une preuve de la moralité supérieure des Byzantins. Mais qu'elles soient partiales ou non, ces sources demeurent importantes pour pallier les omissions des chroniqueurs latins, et nous nous proposons de les utiliser de notre mieux dans le cadre de cette étude. Par ailleurs, nous pouvons nuancer la partialité relative des chroniqueurs byzantins sous le principe qu'ils n'auraient pas eu intérêt à inventer de toute pièce ce qui cherchait justement à ridiculiser leur culture et le prestige de leur empire; en effet, même la volonté de dénoncer l'arrogance et la « barbarie » des Latins ne saurait justifier des exagérations trop flagrantes sur les réactions des croisés envers le cérémonial impérial. Enfin, les chroniques byzantines nous offrent un avantage de comparaison avec les sources occidentales, pour ainsi mieux établir les contradictions dans les récits et, par extension, mieux saisir l'impact des réactions sur les relations gréco-latines.

C'est donc à travers les sources occidentales et byzantines que nous entendons dégager les différentes réactions des croisés envers le cérémonial impérial byzantin. À cet effet, l'opposition de certains dirigeants latins au pouvoir impérial byzantin pouvait varier dans sa portée et sa subtilité, bien qu'elle impliquât généralement un rejet des prétentions impériales et des valeurs byzantines. Dans certains cas, l'affront des croisés pouvait être particulièrement rusé, au point que certains rois et seigneurs ont su employer le cérémonial à leur avantage, pour ainsi défendre leurs convictions ou encore leurs revendications à l'égard des Byzantins. Dans d'autres circonstances, les outrages des croisés étaient plus flagrants, ce qui eut pour effet de mettre à l'épreuve les rapports souvent tendus entre Grecs et Latins dans le contexte des croisades. De façon générale, toutefois, nous pouvons

⁵⁵³ Parmi les études récentes offrant une analyse sur Anne Comnène en tant qu'historienne, voir P. STEPHENSON, « Anna Comnena's Alexiad as a source for the Second Crusade? », *Journal of Medieval History*, 29, 1, 2003, pp. 41-54; P. FRANKOPAN, « Perception and Projection of Prejudice: Anna Comnena... », pp. 59-76; R. D. THOMAS, « Anna Comnena's Account of the First Crusade: History and Politics in the Reigns of the Emperors Alexius I and Manuel I Comnenus », *Byzantine and Modern Greek Studies*, 15, 1991, p. 282; F. E. SCHLOSSER, « Byzantine Studies and the History of the Crusade: The Alexiad of Anna Comnena as a Source for the Crusades », *Byzantinische Forschungen*, 15, 1990, pp. 397-406; J. CHRYSOSTOMIDES, « A Byzantine Historian: Anna Comnena... », pp. 30-46; J. FRANCE, « Anna Comnena, the Alexiad... », pp. 20-32. Jean Kinnamos et Nicéas Choniates, pour leur part, sont discutés dans les études suivantes: V. GRECU, « Nicéas Choniates a-t-il connu l'histoire de Jean Cinnamos? », *Revue des études byzantines*, 7, 1949, pp. 194-204; R.-J. LILIE, « Objectivity and Bias in John Cinnamus, Nicetas Choniates, and William of Tyre », *Byzantium and the Crusader States...*, pp. 277-297.

classer les réactions des croisés sous trois principales catégories, soit le contournement du cérémonial, les comportements insolents des croisés et les transgressions directes du protocole. Nous proposons d'aborder ces aspects séparément, en se limitant aux exemples qui illustrent le mieux notre propos.

i- Le contournement du cérémonial

L'une des réactions les plus fréquentes, souvent préférée par les dirigeants latins en raison de sa sagacité, consistait simplement à éviter de rencontrer l'empereur, pour ainsi être dispensé de toutes les formalités diplomatiques et cérémonielles. Une telle stratégie n'était pourtant pas toujours réalisable, ne serait-ce qu'en raison des obligations diplomatiques qui guettaient généralement les croisés lors de leur passage dans l'Empire byzantin; les empereurs, en effet, insistaient généralement pour rencontrer les dirigeants latins le plus rapidement possible, afin de s'assurer de leurs intentions pacifiques. Néanmoins, certains seigneurs, craignant eux aussi les intentions perfides des empereurs et les pièges du cérémonial, refusèrent ouvertement de se soumettre à une audience impériale, ou encore ajournèrent les invitations répétées du souverain byzantin en espérant pouvoir éventuellement déroger à leurs obligations. En évitant d'accéder aux paroles emmiellées de l'empereur et aux cadeaux qu'il pourrait leur offrir, les seigneurs aspiraient à ne pas devenir malgré eux les victimes des machinations des Grecs et ainsi compromettre leur honneur. Les exemples pour ce type de réaction sont nombreux, notamment pour ce qui a trait à la première croisade.

L'épisode de l'arrivée de Godefroi de Bouillon à Constantinople en 1096, qui nous est principalement relaté par Albert d'Aix, constitue sans doute l'exemple le plus détaillé d'une tentative de contourner le cérémonial; de surcroît, il offre un aperçu des conditions qui devaient caractériser les rapports entre les Grecs et Latins pendant l'ensemble des XII^e et XIII^e siècles, notamment une méfiance et une incompréhension quasi-chroniques de l'Autre. La réticence initiale de Godefroi de se présenter devant l'empereur découlait des mises en garde qui lui avaient été adressées par certains détracteurs latins et que nous avons évoquées précédemment: pour l'essentiel, elles prévenaient le duc de se méfier des « paroles trompeuses » de l'empereur et de « demeurer en dehors des murs où il pourrait recevoir en toute sécurité tout ce qui lui serait offert ». ⁵⁵⁴ Même si ces avertissements

⁵⁵⁴ *Ut caveret versutias et venenatas vestes ipsius Imperatoris ac verba dolosa; et nequaquam ad eum intraret aliqua blanda promissione, sed, extra muros sedens, omnia quae sibi offerret secure susciperet;*

concernaient avant tout les dangers liés à l'éloquence des Byzantins et à l'appât du gain dans le cérémonial, ce passage d'Albert d'Aix a donné lieu à certaines spéculations chez les historiens, qui ont tenté d'établir son exactitude, de même que sa signification, dans le contexte des rapports entre Alexis I^{er} et les seigneurs de la première croisade.⁵⁵⁵ En effet, au-delà d'une simple représentation du cérémonial, il faut sans doute voir dans ce passage une tentative de détourner l'attention du lecteur quant à la véritable inquiétude de Godefroi, soit celle de devoir prêter un serment de vassalité à l'empereur; si tel était le cas, il s'agirait d'un premier exemple où un chroniqueur a choisi d'employer l'enjeu culturel comme un prétexte pour déguiser les véritables intentions d'un seigneur.⁵⁵⁶ Mais quelles que pussent avoir été les motivations de Godefroi en refusant les invitations de l'empereur, les deux scénarios associent tout de même la crainte d'une audience impériale à des éléments du cérémonial, que ce soit au niveau du serment à prêter ou encore des facteurs culturels qui renvoyaient à la perfidie des Byzantins. Dans ce cas-ci, le cadre rituel du cérémonial, de même que les obligations qui en découlaient, était perçus comme suffisamment menaçants pour inciter Godefroi à contourner tout le processus diplomatique. Cette réaction face au cérémonial eut forcément des conséquences négatives, d'autant plus que ce délai suscita la méfiance d'Alexis quant aux véritables intentions des croisés. Ce n'est que lorsque les tensions entre les deux camps avaient dégénéré en conflit armé que Godefroi se plia aux exigences de l'empereur. Malgré tout, nous pouvons certainement imaginer que le duc avait négocié au préalable les conditions de sa rencontre avec l'empereur et que la forme finale du serment qu'il dut prêter lui était somme toute plus acceptable. À la fin, Godefroi bénéficia de tous les attraits d'une audience impériale, qu'ils fussent pécuniaires ou encore honorifiques, ce qui démontre que le contournement du cérémonial avait ici échoué.⁵⁵⁷

Godefroi ne fut pas le seul à craindre les incitations du cérémonial, particulièrement à propos de la question du serment exigé par Alexis. Tancrède de Hauteville, entre autres, s'avéra tout aussi audacieux dans sa tentative de contourner le cérémonial: pour esquiver le serment demandé par Alexis, le neveu de Bohémond se déguisa en simple piéton et

ALBERT D'AIX, II, 10, p. 306; trad. F. Guizot, pp. 56-57. Voir également GUILLAUME DE TYR, II, 7-8, pp. 170-172.

⁵⁵⁵ Voir par exemple J. H. PRYOR, « The Oaths of the Leaders of the First Crusade... », pp. 118-122, de même que J. SHEPARD, « When Greek Meets Greek... », p. 203. Pour une analyse de la crédibilité d'Albert d'Aix dans l'historiographie des XIX^e et XX^e siècles, voir J. FLORI, *Pierre l'Ermite...*, pp. 47-65.

⁵⁵⁶ Inversement, l'interprétation d'Albert peut également découler d'un manque d'information qu'il aurait tenté de combler par un scénario qu'il considérait plausible. Quoi qu'il en soit, une telle hypothèse serait tout aussi significative d'une représentation latine du cérémonial byzantin durant le premier quart du XII^e siècle. À ce sujet, voir les commentaires de J. H. PRYOR, « The Oaths of the Leaders of the First Crusade... », p. 118.

⁵⁵⁷ Voir la version correspondante de cet événement selon ANNE COMNÈNE, X, ix, 11, p. 226.

traversa le Bosphore avec ses hommes à l'insu des autorités byzantines.⁵⁵⁸ Selon Raoul de Caen, Tancrede « avait en horreur l'amitié perfide des Grecs, autant que l'épervier redoute les filets, ou le poisson l'hameçon; aussi, dédaignant les présents du roi, avait-il résolu de fuir même sa présence. »⁵⁵⁹ La crainte de devoir prêter un serment à Alexis est encore une fois en cause ici, mais tout comme Albert d'Aix, Raoul retint le prétexte des éléments incitatifs du cérémonial. Puisque les récits d'Albert et de Raoul sont indépendants l'un de l'autre, il faut voir dans cet exemple l'importance que les chroniqueurs attribuaient au cérémonial pour expliquer les échecs diplomatiques entre les croisés et les Byzantins. Ainsi, les cadeaux étaient perçus comme un appât qu'il fallait redouter, tout comme les autres flatteries qui risquaient de les prendre au piège, ce qui renvoie en quelque sorte à la tradition virgilienne concernant le *timeo Danaos et dona ferentes*. Malgré les craintes des croisés, toutefois, la volonté impériale devait finalement s'imposer: après la prise de Nicée, Tancrede fut contraint de rencontrer Alexis et de lui prêter serment, ce qui démontre qu'il lui avait été impossible à la fin d'échapper à « l'hameçon » de la diplomatie byzantine.

La deuxième croisade présenta un scénario à bien des égards semblable à celui de la première, notamment pour le refus de Conrad III d'Allemagne de venir à la rencontre de Manuel I^{er} après son arrivée à Constantinople en 1147. En effet, les troupes allemandes avaient essuyé de nombreux revers lors de leur traversée des Balkans, que ce soit contre les populations locales ou encore en raison de catastrophes naturelles, de sorte qu'un certain degré de méfiance opposait les Byzantins et les croisés au moment d'organiser une rencontre entre les deux souverains. De plus, même si Conrad ne détenait pas officiellement le titre d'empereur germanique, mais bien celui de roi des Allemands, il n'en demeure pas moins que les souverains germaniques et byzantins se disputaient toujours l'exclusivité du titre impérial au moment de la croisade, comme le précisa Jean Kinnamos dans son récit des événements.⁵⁶⁰ Ainsi, le refus de Conrad de rencontrer son homologue byzantin visait vraisemblablement à éviter les complications du cérémonial,

⁵⁵⁸ *Constantinopolim igitur veniens, non sicut ceteri declinat ad regem; non classica praemittit, non tuba intonat: clam transit. Nam exuto milite, peditem induit; quatinus vestis rustica, dum Tancredum tegeret, Alexium falleret.*; RAOUL DE CAEN, XII, p. 613. *Tancredus vero et Richardus de Principatu propter jusjurandum imperatoris latenter transfretaverunt Brachium, et fere omnis gens Boamundi juxta illos.*; GESTA FRANCORUM, I, 7, pp. 32 et 34. Voir également ALBERT D'AIX, II, 19, p. 313

⁵⁵⁹ *Nam qua sedulitate accipiter laqueos, aut hamum piscis, ea is fraudulentam Graecorum familiaritatem horrebat. Ideo regis munera aspernatus, jam tum praesentiam ejus subterfugere proposuerat*; RAOUL DE CAEN, x, p. 612 et xii, p. 613; trad. F. Guizot, p. 24.

⁵⁶⁰ Selon Kinnamos, il ne pouvait y avoir qu'un seul empereur, à savoir celui de Byzance.; JEAN KINNAMOS, II, 12, p. 68. Voir également le contentieux du titre impérial selon les correspondances entre Conrad III et Manuel I^{er}, contenues dans la chronique d'OTTON DE FREISING, *Gesta Friderici*, I, 25, pp. 37-43. Or, même si Conrad n'avait pas formellement été couronné empereur, il reste que ses contemporains le considéraient certainement comme tel. Voir par exemple: ODON DE DEUIL: III, p. 39; IV, p. 53; V, p. 55; GUILLAUME DE TYR: XVI, 18, p. 741; XVI, 20, p. 743; XVII, 1, p. 760.

notamment le contentieux qui aurait été soulevé par les prétentions impériales des deux candidats.⁵⁶¹ En revanche, Conrad invita Manuel à venir auprès de lui, à l'extérieur des murs de la ville, où les deux souverains pourraient se rencontrer sur un terrain plus neutre.⁵⁶² Or, une telle requête allait évidemment à l'encontre du protocole byzantin, qui préférait qu'on se déplaçât vers l'empereur et non le contraire. Par ailleurs, le palais impérial et le contexte fastueux du cérémonial offraient à Manuel un avantage coercitif sur son homologue allemand, un détail qui n'aurait pas échappé à ce dernier et qui reflète bien les craintes exprimées auparavant par Albert d'Aix et Raoul de Caen. Manuel rejeta par conséquent la proposition de Conrad sous prétexte qu'elle n'était pas digne de sa fonction, alors que Conrad refusait de changer d'avis, du fait que son déplacement aurait symbolisé la déférence d'un inférieur vers son supérieur.⁵⁶³ Comme le constata Odon de Deuil, « aucun des deux souverains ne renonça à ses coutumes ou à son arrogance habituelle envers l'autre. »⁵⁶⁴ Faute de trouver un compromis, Conrad et ses hommes traversèrent finalement le Bosphore sans rencontrer Manuel, ce qui suggère que le cérémonial était dans ce cas précis devenu un obstacle au bon déroulement du processus diplomatique.⁵⁶⁵ Néanmoins, Conrad n'échappa pas complètement à l'appât du cérémonial: après la défaite de son armée, malade et épuisé, le souverain allemand dut séjourner pendant quelques mois à Constantinople, où il aurait finalement bénéficié d'une réception splendide.⁵⁶⁶

La troisième croisade, enfin, présente d'autres tentatives faites par les croisés pour éviter des pourparlers diplomatiques avec les Byzantins. En 1190, par exemple, Richard Cœur-de-Lion et Philippe Auguste favorisèrent tous deux les voies maritimes pour se rendre en Terre Sainte, évitant ainsi la capitale byzantine; même si leur choix était avant

⁵⁶¹ À ce sujet, voir les commentaires de M. ANGOLD, *The Byzantine Empire, 1025-1204...*, pp. 210-211.

⁵⁶² ODON DE DEUIL, III, p. 39; JEAN KINNAMOS, II, 14, pp. 74-75.

⁵⁶³ D'un point de vue féodal, un tel déplacement aurait sans doute été perçu comme celui du vassal vers son suzerain.; J. LE GOFF, « Le rituel symbolique de la vassalité », p. 397. La portée de ce geste aurait d'autant plus été amplifiée par la réticence des croisés à prêter un serment à l'empereur, la distinction entre la fidélité et l'hommage soulevant des contentions importantes. À ce sujet, voir J. H. PRYOR, « The Oaths of the Leaders of the First Crusade... », pp. 111-141.

⁵⁶⁴ *neuter pro altero mores suos aut fastus consuetudinum temperavit.*; ODON DE DEUIL, III, p. 39. Pourtant, une pareille situation survint entre Manuel et Louis VII, lorsque ce dernier eut traversé le Bosphore et qu'il exigea que l'empereur vienne à sa rencontre pour rétablir le marché qui avait été retirée aux croisés.; ODON DE DEUIL, IV, p. 50.

⁵⁶⁵ Craignant l'arrivée de l'armée de Louis VII, Manuel se résigna à laisser passer Conrad sur la rive asiatique malgré l'échec des négociations. Cet exemple porte à croire que la dignité impériale dépassait les considérations diplomatiques immédiates. Par ailleurs, la même situation se présenta entre Louis et Manuel quelque temps après leur première rencontre. Lorsque l'empereur invita de nouveau Louis à venir le rencontrer, ce dernier refusa et lui proposa plutôt de venir à lui. Il est possible que le roi redoutât la position privilégiée dont avait auparavant bénéficié l'empereur dans son palais. En raison du refus de Manuel de se déplacer, la rencontre n'eût jamais lieu; ODON DE DEUIL, IV, pp. 50-51.

⁵⁶⁶ ODON DE DEUIL, VI, p. 64; OTTON DE FREISING, I, 64, p. 90; JEAN KINNAMOS, II, 19, pp. 86-87. Malheureusement, les chroniqueurs négligent de nous informer sur la façon dont les deux souverains ont concilié leurs prétentions respectives lors de leur rencontre, ce qui à son tour évoque l'aspect délicat de la question.

tout fondé sur des considérations logistiques, il n'en demeure pas moins que les deux monarques évitèrent les embûches que leurs prédécesseurs avaient auparavant subies à Constantinople et en Asie mineure.⁵⁶⁷ Frédéric Barberousse, quant à lui, emprunta la route terrestre malgré des relations particulièrement tendues avec Isaac II Ange. La diplomatie byzantine n'était pas inconnue de Barberousse, du fait qu'il avait lui aussi séjourné à Constantinople avec son oncle, Conrad III, en 1149. En 1189, toutefois, ses rapports avec les Byzantins s'étaient à ce point détériorés qu'une rencontre avec Isaac était devenue impossible autant d'un point de vue idéologique que politique; Frédéric se contenta donc de communiquer avec son homologue par l'entremise d'ambassadeurs. La méfiance et la discorde, par ailleurs, compliquèrent considérablement les négociations.⁵⁶⁸ Bref, pour la plupart des expéditions militaires qui impliquaient des contacts avec les Byzantins aux XII^e et XIII^e siècles, la réticence de se soumettre à une audience impériale était palpable chez plusieurs dirigeants latins; or, même si leurs motifs étaient généralement politiques, il reste que l'enjeu du cérémonial était fréquemment employé par les chroniqueurs comme un prétexte pour expliquer les actions des seigneurs.

ii- L' « insolence » des Latins

Le contournement du cérémonial se voulait une manière plutôt passive de surmonter les obstacles diplomatiques du fait qu'elle évitait la confrontation. Malgré tout, certains seigneurs ont parfois préféré une approche plus directe, voire plus insolente, pour défier l'empereur. Habituellement, cette « insolence » se manifestait par une volonté de se montrer comme l'égal du basileus, ou encore de remettre en question son autorité. Les chroniques latines, qui auraient eu tout intérêt à rapporter ces affronts pour souligner la fierté des croisés face à l'empereur, sont pourtant plus discrètes à cet effet que les chroniques byzantines.⁵⁶⁹ En effet, l'insolence des croisés dans un contexte cérémoniel fut

⁵⁶⁷ Philippe Auguste avait au départ eu l'intention de passer par Constantinople à son retour de la croisade, mais se ravisa plus tard en raison de l'alliance entre Isaac II et Saladin: *Postmodum misit ad imperatorem Constantinopolitanum pro succursu Terre Sancte faciendo, et si rex, Deo volente, per terram imperatoris rediret, quod imperator ei prestaret securum transitum et rex prestaret ei bonam securitatem de pacifico ingressu et egressu.*; RIGORD, 72, p. 107; K. CIGGAAR, *Western Travellers to Constantinople...*, pp. 130, 155 et 174.

⁵⁶⁸ ANSBERT, pp. 59-80; NICÉTAS CHONIATÈS, V, 2, pp. 402-403. Pour un survol des rapports particuliers entre Isaac et Barberousse, voir C. M. BRAND, *Byzantium confronts the West, 1180-1204*, Cambridge, Harvard University Press, 1968, pp. 176-178.

⁵⁶⁹ Comme nous l'avons déjà précisé, le silence des chroniqueurs latins est sans doute attribuable à différents facteurs. Souvent, il était dû à la simple ignorance de l'événement en question: puisque la plupart des chroniqueurs n'étaient pas des témoins directs du cérémonial, il est en effet possible que les détails des audiences ne leur soient pas parvenus. Dans d'autres cas, il pouvait refléter un manque d'intérêt des

fréquemment dénoncée par les chroniqueurs grecs, qui employaient de tels exemples pour définir leur propre représentation des Latins, notamment leur arrogance, leur versatilité et leur cupidité.⁵⁷⁰ Néanmoins, le thème de l'ambassade insolente dans les sources byzantines nous informe sur l'une des réactions les plus franches des croisés à l'endroit du cérémonial byzantin, par laquelle ceux-ci pouvaient somme toute afficher leurs vraies couleurs.⁵⁷¹

L'exemple qui est le plus fréquemment cité pour l'insolence des Latins nous provient d'Anne Comnène et concerne l'arrivée à Byzance d'Hughes de Vermandois en 1096. Selon elle, le frère du roi de France aurait annoncé son arrivée à Alexis par un message dont elle fournit un extrait:

Sache, basileus, [...] que je suis le basileus des basileis, le plus grand de ceux qui vivent sous les cieux. Aussi, dès mon arrivée, convient-il que l'on vienne à ma rencontre et que l'on m'accueille avec une pompe digne de ma haute naissance.⁵⁷²

La crédibilité de cet extrait a souvent été critiquée et avec raison. Sachant qu'Anne bénéficiait de sources d'information nombreuses et variées lors de la rédaction de son ouvrage, certains historiens soutiennent qu'il est vraisemblable qu'elle ait eu accès à une telle lettre, soit directement ou par l'entremise d'un intermédiaire quelconque.⁵⁷³ En contrepartie, tous s'entendent généralement pour affirmer que la terminologie employée par la princesse byzantine est irréaliste: après tout, Hughes n'aurait certainement pas employé le titre de βασιλεὺς τῶν βασιλέων pour se désigner, mais aurait plutôt préféré une formule plus conventionnelle en Occident, telle que *Hugo, filius et frater regum Franciae*.⁵⁷⁴ Lors de la rédaction de son récit vers 1148, Anne était clairement en mesure de faire la distinction entre ces deux formules, ce qui exclut la possibilité d'une mauvaise

chroniqueurs, qui préféraient ne pas trop s'éloigner de la vocation première de leur récit en s'attardant à des détails somme toute inutiles. Enfin, d'autres chroniqueurs avaient peut-être jugé imprudent de s'attarder à des exemples où les seigneurs portaient atteinte à la dignité et à l'honneur de l'empereur, puisqu'un tel comportement n'était clairement pas conforme aux préceptes de la courtoisie féodale.

⁵⁷⁰ La crédibilité des récits byzantins à ce niveau constitue certainement une considération méthodologique importante, bien que nous ayons précisé plus haut que les chroniqueurs n'auraient probablement pas eu intérêt d'inventer de toutes pièces ce qui tournait au ridicule l'inviolabilité de l'autorité impériale.

⁵⁷¹ Le thème de l'ambassade insolente fut abordé par P. BANCOURT, « Le thème de l'ambassade insolente dans les chansons de geste françaises et la littérature arabo-turque », *Essor et fortune de la chanson de geste dans l'Europe et l'Orient latin*, Paris, 1982, tome I, pp. 267-275.

⁵⁷² « Ἴσθι ὃ βασιλεῦ, ὡς ἐγὼ ὁ βασιλεὺς τῶν βασιλέων καὶ ὁ μείζων τῶν ὑπ' οὐρανόν. Καὶ καταλαμβάνοντά με ἦδη ἐνδέχεται ὑπαντῆσαι τε καὶ δέξασθαι μεγαλοπρεπῶς καὶ ἀξίως τῆς ἐμῆς εὐγενείας »; ANNE COMNÈNE, *X*, vii, 1, p. 213.

⁵⁷³ Paul Riant propose qu'Anne devait avoir une copie de la lettre sous la main, qu'elle aurait résumée en quelques lignes; P. Riant, « Inventaire critique des lettres historiques de croisades », dans *Archives de l'Orient Latin*, Paris, E. Leroux, 1881, vol. I, p. 121. Anne n'avait sans doute plus un accès direct aux documents officiels après la mort de son père en 1118, mais l'information aurait pu lui être fournie par ces nombreux contacts à la cour impériale.

⁵⁷⁴ P. Riant, « Inventaire critique... », p. 121; M. Bull, « The Capetian Monarchy and the Early Crusade Movement: Hugh of Vermandois and Louis VII », *Nottingham Medieval Studies*, 50, 1996, p. 38; J. France, « Anna Comnena, the *Alexiad*... », p. 20; P. Magdalino, « The Pen of the Aunt... », p. 25.

traduction de sa part. Comment donc interpréter ce passage? Qu'Hughes ait été hautain dans son adresse n'est sans doute pas impossible, tout comme il est fort probable qu'Anne ait déformé, sinon exagéré, le passage en question.⁵⁷⁵ Mais faute de pouvoir consulter nous-mêmes la lettre originale, le véritable intérêt du passage provient donc de l'emploi récurrent du cérémonial comme un prétexte pour expliquer les tensions diplomatiques entre Grecs et Latins, et ceci autant de la part des chroniqueurs byzantins qu'occidentaux. Ainsi, Anne aurait exagéré l'importance que s'attribuait Hughes, sans doute pour accentuer son humiliation lorsqu'il arriva à Durazzo avec quelques hommes seulement, le restant de sa flotte ayant péri dans un naufrage. Anne se moque d'autant plus de la requête de Hughes qu'Alexis lui aurait finalement accordé une réception honorable malgré son piètre état. Bref, peu importe le véritable contenu de la missive du comte de Vermandois, l'indice du cérémonial nous paraît encore une fois comme un enjeu fort important dans le processus diplomatique, ou du moins comme un prétexte valable pour exprimer les prétentions des partis concernés; dans ce cas-ci, dénoncer l'insolence que les Byzantins percevaient chez les Latins.⁵⁷⁶

Dans une certaine mesure, l'insolence des croisés face au cérémonial impérial découlait souvent de la crainte des participants d'être humiliés par ses différents rituels et son protocole souvent excessif. Les Normands dans le bassin méditerranéen, par exemple, étaient généralement portés à craindre le cérémonial byzantin, du fait qu'ils étaient plus en mesure de comprendre ses subtilités. Le résultat fut une attitude généralement provocatrice à l'égard de l'empereur, se traduisant parfois par des tentatives de reprendre le cérémonial à leur avantage pour faire valoir leurs propres prétentions. Bien entendu, de telles revendications étaient dénoncées par les chroniqueurs byzantins, qui les considéraient comme « insolentes ». Anne Comnène nous rapporte, par exemple, les exigences faites par Bohémond de Tarente à Alexis I^{er} à l'issue du siège de Durazzo en 1108. En effet, devant l'échec de son entreprise, le prince normand accepta de faire la paix avec l'empereur byzantin, bien qu'un tel geste signifiât non seulement la perte de souveraineté de la principauté d'Antioche, mais également une humiliation importante pour l'ensemble des Normands en Orient. Or, Bohémond se résigna à accepter la première conséquence, mais

⁵⁷⁵ Notons par exemple l'hypothèse de M. Bull, selon laquelle le comte de Vermandois avait probablement été envoyé à l'avant des autres seigneurs pour établir un premier contact avec Alexis: en effet, bénéficiant d'un statut royal et de connections orientales de par sa mère, Anne de Kiev, Hugues visait peut-être à impressionner l'empereur en lui affichant sa haute naissance.; M. BULL, « The Capetian Monarchy... », p. 37.

⁵⁷⁶ Or, si Hughes s'était vraiment adressé à Alexis comme le prétend Anne, l'interprétation contraire serait tout aussi valable. Supposant que Hughes ait eu vent de certains rituels humiliants du cérémonial byzantin avant son arrivée à Constantinople, son attitude pourrait se traduire par une crainte d'être dénigré par l'empereur, d'où son message soulignant son statut et sa naissance.

non la deuxième; il consentit à rencontrer l'empereur, mais seulement sous des conditions qui ne porteraient pas atteinte à sa fierté. Selon Anne, il dicta ses demandes aux ambassadeurs byzantins selon l'arrogance « innée » des Normands:

‘Je vous demande de me donner la pleine assurance que je serai reçu avec égard par l'autocrator; à six stades de distance, les plus proches de ses parents par le sang viendront à ma rencontre et, lorsque je serai arrivé à la tente impériale, au moment d'en franchir les portes, le basileus lui-même se lèvera du trône impérial pour m'accueillir avec honneur, sans la moindre allusion à nos traités antérieurs et sans faire aucunement mon procès; mais j'aurai pleine liberté de dire, comme je voudrai, tout ce que je voudrai. En outre, le basileus me prendra par la main et me mettra à la place d'honneur; j'entrerai avec deux chevaliers, sans nullement fléchir le genou ou incliner la tête devant l'autocrator en signe d'adoration.’⁵⁷⁷

À la lumière des relations particulières entre Alexis et Bohémond, de même que du caractère souvent provocateur de ce dernier, la vraisemblance de ce passage ne saurait être contestée.⁵⁷⁸ D'ailleurs, la requête de Bohémond concernait précisément les aspects du cérémonial qui risquaient de compromettre son honneur, notamment l'exemption de la *proskynesis*, la liberté de parole et la permission de s'asseoir. Bohémond était sans doute conscient de l'audace de sa demande, alors que du côté byzantin on dénonçait l'arrogance du Normand qui se croyait en mesure de se soustraire à l'ordre et à la discipline de l'autorité impériale. Alexis consentit tout de même à certaines demandes, sans doute par souci de diplomatie, mais exclut toute concession sur la *proskynesis* et refusa également de se lever de son trône à l'arrivée de Bohémond; l'idéologie impériale était immuable sur ces points. Ces concessions constituaient tout de même de grandes marques d'honneur à l'égard du prince normand, et celui-ci en était certainement conscient. Il faut en fait voir dans cet épisode un geste calculé de la part de Bohémond, qui avait sans doute eu la ferme conviction d'avoir enseigné un peu d'humilité à Alexis tout en défendant ses propres revendications. Le cérémonial constituait donc ici l'élément qui aurait pu faire échouer la diplomatie, mais qui à la fin avait eu le pouvoir de la faire réussir. Chaque parti y trouva son compte: Alexis eut la satisfaction d'avoir mis un terme définitif aux ambitions de

⁵⁷⁷ Αἰτῶ γοῦν ἀφ' ὑμῶν πληροφορίαν λαβεῖν εἰς τὸ παντελὲς μὴ ἀτίμως ὑποδεχθῆναι παρὰ τοῦ αὐτοκράτορος, ἀλλὰ πρὸ ἕξ σταδίων τοὺς γνησιωτάτους τῶν καθ' αἶμα προσφκειωμένων αὐτῷ τὴν ἐμὴν προηίσασθαι προῦπάτησιν, περὶ δὲ τὴν βασιλικὴν σκηνὴν πελάσαντα ἅμα τῷ τὰς τύλας εἰσιέναι, καὶ αὐτὸν τῆς βασιλικῆς ἐξαναστάντα περιωπῆς ἐντίμως με ὑποδέξασθαι καὶ μὴδ' ἠντιναοῦν ἀναφορὰν τῶν προγεγονυῖων συμφωνιῶν γεγενῆσθαι μοι ἢ ὄλως εἰς κρίσιν ἀγαγέσθαι με, ἀλλ' ἐλεύθερον ἄδειαν σχόντα κατὰ τὸ ἐμοὶ βουλευτὸν εἰπεῖν ὅποσα καὶ βούλομαι. Πρὸς δὲ τούτοις καὶ τὸν βασιλέα τῆς ἐμῆς κρατῆσαι χειρὸς καὶ πρὸς τῆ κεφαλῇ τῆς κλίνης αὐτοῦ παραστήσαι με, καὶ μετὰ δύο χλαμύδων τὴν εἴσοδον ποιηζάμενον μὴδ' ὄλως εἰς προσκύνησιν κάμψαι γόνυ ἢ τράχηλον τῷ αὐτοκράτορι; ANNE COMNÈNE, XIII, ix, 4, p. 119. Ordéric Vital, pour sa part, préféra passer sous silence les exigences de Bohémond à l'endroit d'Alexis, à moins, bien sûr, qu'il les eût ignorées.; ORDÉRIC VITAL, IX, 24, pp. 102-104.

⁵⁷⁸ J. France, du moins, ne remet pas en doute l'authenticité de ce passage pour ce qui a trait du traité de Dévol.; J. FRANCE, « Anna Comnena, the *Alexiad*... », p. 20.

Bohémond en Orient, tandis que ce dernier fut gratifié du titre de sébaste et d'une forte somme d'argent.⁵⁷⁹

Ces tentatives des Latins de défier l'empereur à travers le cérémonial avaient clairement pour objectif de rétablir un certain équilibre dans leurs rapports de force avec lui, dans l'espoir de faire pencher les négociations diplomatiques en leur faveur. La provocation fut toutefois poussée à l'extrême lorsque certains croisés tentèrent de se mesurer comme l'égal de l'empereur. Raoul de Caen nous offre un tel exemple pour Tancrede, lorsque celui-ci fut contraint de prêter serment à Alexis: au terme de leur rencontre, l'empereur invita le seigneur normand à lui demander tout ce qu'il voulait, croyant que celui-ci réclamerait comme ses prédécesseurs de l'or ou d'autres objets précieux. Selon Raoul, Tancrede demanda toutefois ce qu'il savait être impossible, soit la tente impériale, un pavillon immense qui frappait l'imaginaire de son temps en raison de son éclat et de son artisanat remarquable. Alexis se montra évidemment fort offensé par l'arrogance de Tancrede, qui se croyait digne de posséder un tel emblème de pouvoir, comparable même aux insignes impériaux. Raoul affirma par ailleurs que l'empereur aurait renvoyé Tancrede en déclarant qu'il ne le voulait ni pour ennemi ni pour ami, ce à quoi ce dernier aurait répondu qu'il voulait Alexis pour ennemi, et non pas pour ami.⁵⁸⁰ Anne Comnène corrobora cet événement, en ajoutant même que Tancrede, par son arrogance, avait provoqué une altercation avec un proche de l'empereur; à ce moment, Bohémond dut réprimander son neveu en lui rappelant qu'il n'était « pas convenable de se comporter avec insolence à l'égard des parents du basileus. »⁵⁸¹ Or, peu importe l'issue de cet épisode, les versions de Raoul de Caen et d'Anne Comnène expriment bien la volonté de certains croisés de mesurer leur prestige à celui de l'empereur par l'entremise du cérémonial, puisque celui-ci constituait un élément crucial dans la balance diplomatique, ayant le potentiel d'influencer ultimement les négociations et les accords conclus.

À vrai dire, la question des requêtes insolentes des croisés constituait un thème littéraire courant dans l'historiographie des croisades: les chroniqueurs occidentaux, en effet, souhaitaient évidemment défendre la gloire des Latins en faisant l'éloge des croisés

⁵⁷⁹ ANNE COMNÈNE, XIV, i, p. 141. En vérité, toutefois, la victoire de Bohémond est relative, puisque les moyens par lesquels il y est parvenu se veulent un écho ironique de la crainte de plusieurs croisés face aux attraits et aux incitatifs du cérémonial.

⁵⁸⁰ « *Hostem mihi te dignor, nec amicum* »; RAOUL DE CAEN, xviii, pp. 619-620; La tente impériale aurait été une bannière fort honorable pour Tancrede, selon l'admiration de ses contemporains pour de tels pavillons. En effet, les tentes royales constituaient des cadeaux fort honorables en Occident et étaient par conséquent très convoités.; RAHEWIN, *Gesta Friderici I Imperatoris*, éd. G. Waitz et B. Simson, Hanovre, *MGH, SS rer. Germ.*, 46, 1912, III, 7, p. 171; ANSBERT, p. 25.

⁵⁸¹ « οὐ πρόπον ἐστὶ τοῖς τοῦ βασιλέως ἀναισχύντως προσφέρεσθαι συγγενέσιν. »; ANNE COMNÈNE, XI, iii, 2, p. 17.

qui ne s'étaient pas laissé intimider par l'aspect présomptueux du cérémonial impérial; les chroniqueurs byzantins, pour leur part, employaient les mêmes exemples pour dénigrer les Latins, en exposant l'absence de raisonnement de ces barbares qui s'adonnaient à des affronts aussi imprudents. Jean Kinnamos illustra bien cette tendance des auteurs byzantins par l'exemple de la requête arrogante de Conrad III à l'égard de Manuel I^{er}, selon laquelle le souverain allemand aurait exigé que le dromon impérial soit mis à la disposition des croisés pour traverser le Bosphore. Or, tout comme la tente d'Alexis, le navire impérial était un emblème du pouvoir impérial, que Conrad convoitait sans doute pour se montrer comme l'égal de l'empereur. Malgré tout, la réponse de Manuel démontre à quel point cette insolence risquait d'intensifier les tensions entre les croisés et les Byzantins. Selon Kinnamos, l'empereur se serait adressé ainsi à Conrad dans un message:

'Ne sais-tu pas que tu es comme un moineau entre nos mains? Et que, si nous le voulions, tu périrais à l'instant? Réfléchis que les ancêtres des gens qui habitent ce pays ont porté leurs armes sur la terre entière, et qu'ils ont commandé à vous aussi bien qu'à toutes les autres nations sous le soleil. Il faut aussi que tu te rendes compte que tu n'embarqueras pas sur le navire impérial et que nous ne plierons à aucune de tes exigences: les pieds de tes chevaux devront, au retour, fouler le chemin par lequel tu es venu.'⁵⁸²

Bien entendu, ces menaces n'étaient que simple rhétorique, mais illustrent tout de même l'affront que les Byzantins avaient perçu dans la requête de Conrad. En fait, l'enjeu de cette réplique concernait toujours la rivalité entre les Allemands et les Byzantins sur l'exclusivité du titre impérial, un problème qui ne s'estompa pas durant la deuxième moitié du XII^e siècle. Durant la troisième croisade, Frédéric Barberousse fut en effet confronté à cette même question, ce qui porta encore une fois les croisés à s'attaquer aux préceptes idéologiques du cérémonial impérial. Le problème survint lorsque des émissaires byzantins, qui étaient venus à la rencontre du souverain allemand, s'adressèrent à lui comme « roi des Allemands » plutôt qu'« empereur des Romains ». Selon Ansbert, Barberousse fut si fortement indigné par cet affront, qui constituait à ses yeux une grave bévue diplomatique, qu'il réprimanda les ambassadeurs et se montra fort insolent à leur égard.⁵⁸³ En effet, contrairement à de pareils incidents dans le passé, les conséquences

⁵⁸² ἢ οὐκ οἶσθα, ὅτι καθαπερεὶ στρουθίον ὑπὸ ταῖς ἡμετέραις γεγένησαι ἤδη παλάμαις; κἂν θελήσωμεν, οὐκ ἂν φθάνοις αὐτίκα παραπολλύμενος. ἐννόησον ὡς ἐκεῖνοι τὴν χώραν κατέχουσι ταύτην, ὧν οἱ πρόγονοι πᾶσαν τὴν γῆν περιῆλθον τοῖς ὅπλοις, ὑμῶν τε αὐτῶν καὶ λοιπῶν ἀπάντων τῶν ὑφ' ἡλίῳ ἐκυρίευσαν ἐθνῶν. ταῦτα ὑπολογίζεσθαι σε χρεῶν καὶ προσέτι ὡς οὔτε νεῶς ποτε ἐπιβῆση τῆς βασιλείου οὔτε τι ὧν ἐπιτελεῖς ἔσται σοι παρ' ἡμῶν, ἀλλὰ σε τὴν αὐτὴν καὶ πάλιν οἱ τῶν ἵππων οἴσουσι πόδες; JEAN KINNAMOS, II, 16, p. 79; trad. J. Rosenblum, p. 62.

⁵⁸³ *In fronte namque salutationis ipsius epistole omnium audientium aures non mediocriter offendit; denique solito fastu idem Greculus se mendose imperatorem Romanorum, ipsum vero domnum nostrum serenissimum augustum non nuncupavit.*; ANSBERT, p. 49.

politiques de cette méprise protocolaire furent cette fois plus graves: non seulement les émissaires byzantins furent renvoyés sans qu'il y ait eu de négociations, mais les croisés menacèrent même de porter le conflit jusqu'aux portes de Constantinople. Autrement dit, la rivalité en matière d'étiquette avait engendré l'effondrement du processus diplomatique, ou du moins avait servi de prétexte à Barberousse pour poursuivre sa conquête des Balkans.

L'exemple, en fait, illustre bien l'intensification de l'enjeu du cérémonial dans les rapports entre Grecs et Latins vers la fin du XII^e siècle; de toute évidence, Barberousse était suffisamment conscient de l'intérêt symbolique posé par le cérémonial pour accorder autant d'importance aux transgressions du protocole que son homologue byzantin, voire même pour les retourner contre lui lorsque cela servait ses intérêts. En parallèle de l'exemple d'Ansbert, Nicétas Choniates révéla en effet comment l'empereur germanique avait tourné en dérision le protocole byzantin, dans le but notamment de signaler son opposition aux prétentions impériales. En effet, Choniates expliqua comment Barberousse s'était indigné en apprenant que ses propres ambassadeurs, lorsqu'ils avaient été à Constantinople pour rencontrer Isaac II, n'avaient jamais eu la permission de s'asseoir en sa présence et n'avaient été dignes d'aucune considération, malgré leur rang et leur naissance; en riposte, l'empereur germanique obligea donc les émissaires byzantins, qui étaient venus en sa présence, à s'asseoir en sa présence, malgré leurs objections.⁵⁸⁴ L'explication de Choniates à cet effet était catégorique: Barberousse considérait cette coutume byzantine comme présomptueuse et, comme il refusait d'y souscrire, il se fit un plaisir de ridiculiser les émissaires devant leurs maîtres. À vrai dire, il faut voir ici une contre-attaque de l'empereur germanique, qui en était clairement venu à utiliser le cérémonial pour faire valoir sa propre idéologie.

L'apogée de cette querelle d'apparat entre Allemands et Byzantins survint quelques années plus tard, lorsque l'insolence des Latins fut portée directement dans la salle d'audience de l'empereur. L'événement survint en 1196, lorsque l'empereur germanique Henri VI envoya une ambassade à Alexis III pour négocier le passage des troupes allemandes en prévision de la croisade qui se préparait. Le continuateur de Guillaume de Tyr rapporta qu'Alexis avait au préalable rehaussé son palais avec de grands et somptueux décors dans le but de vanter ses richesses aux ambassadeurs allemands. Lors de l'audience, l'empereur demanda présomptueusement aux envoyés si leur propre empereur avait autant

⁵⁸⁴ μὴ εἶναι δὲ λεγόντων ἐκείνων εἰκὸς βασιλεῖ μεγίστῳ συνθακεύειν ὑπηρέτας (ἀρκετὸν γὰρ ὅτι καὶ οἱ κύριοι αὐτῶν συνεδρεύουσιν), οὐ καθυφῆκε τι μικρὸν τοῦ σκοποῦ, ἀλλὰ καὶ μὴ ἐκόντας τοῖς δεσπόταις αὐτοῦς συγκατέλινεν, ἐν οἷς ἔπραττε Ῥωμαίους καταμωκώμενος καὶ δεικνὺς μὴ ἀρετῆς καὶ γένους παρ' αὐτοῖς εἶναι διαστολήν...; NICÉTAS CHONIATÈS, p. 410.

de richesses dans son palais, ce à quoi les ambassadeurs allemands répondirent qu'il en avait encore plus, car sa fortune se mesurait par l'admiration et le respect de ses sujets, de même que par des domaines plus étendus.⁵⁸⁵ Nicéas Choniatès, pour sa part, souligna davantage l'insolence des Latins lors de cet événement: selon lui, les ambassadeurs allemands avaient dénoncé tout l'attirail de la cour impériale, au point même de tourner en dérision les somptueux costumes et les autres parures efféminées de l'empereur; dans leur insolence, les Allemands allèrent même jusqu'à défier les Byzantins de faire la guerre, pour ainsi déterminer si leurs dorures seraient suffisantes pour les protéger au combat.⁵⁸⁶ Bien qu'il fût outré par de pareils propos, l'empereur byzantin ne se permit aucunes représailles contre les Allemands; apparemment, les considérations diplomatiques l'emportèrent sur l'affront immédiat contre l'autorité impériale, l'alternative d'un conflit armé étant bien plus coûteuse que la satisfaction de venger l'insolence de quelques ambassadeurs.

Il faut évidemment s'interroger sur les motivations des Latins en provoquant ainsi les Byzantins et se demander ce qu'ils espéraient retirer de ces situations, qui mettaient en péril les intérêts diplomatiques de chaque parti, voire même la vie des acteurs concernés. Les exemples précédents suggèrent que les croisés pouvaient se permettre de tels affronts lorsque les circonstances étaient à leur avantage, le contraire étant également vrai pour les Byzantins lorsqu'ils étaient en position de force. Le cérémonial devenait en quelque sorte un manège, une équation subtile dans la balance des pouvoirs en défendant des prétentions qui seraient autrement demeurées muettes. Une telle politique comportait néanmoins des risques, comme le souligna Geoffroi de Villehardouin dans son témoignage du discours de Conon de Béthune à l'intention d'Alexis IV en 1203. Le seigneur artésien, un chevalier reconnu pour son éloquence, aurait audacieusement annoncé lors d'une audience que si le jeune empereur ne tenait pas ses conventions envers les croisés, ceux-ci ne le considéreraient ni pour seigneur ni pour ami.⁵⁸⁷ Or, les barons latins semblaient pouvoir se

⁵⁸⁵ *Et enssi come il vindrent devant lui, il les resut honorablement et o liee chiere. Et enssi come il furent devant lui, il lor demanda de l'emperere d'Allemagne, et des estres et des richesses de lor seignor, se il estoit ausi riche come il estoit, et se il avoit de si riches ne si biaux joiaus come il avoit. Les messages, qui sages estoient et bien enseignés, ne furent mie esbahis a bien respondre. Il li respondirent que lor seignor estoit .x. tans plus riches que il n'estoit, et plus que de nule richesse que il avoient veu en l'empire de Constantinople.;* ERACLES (LYON), 173, pp. 181 et 183.

⁵⁸⁶ « Ἀλαμανοὶ τοιοῦτων ἔχουσι θεαμάτων, οὔτε μὴν ἐπιτηδείων γυναιξίν ἐμπορημάτων καὶ στολισμάτων φιλοῦσι θειασταὶ καθεστάναι, αἷς ἢ κονία καὶ κρήδεμνα καὶ ἐνώτια παμφανόωντα καὶ τὸ ἀρέσαι τοῖς ἀνδράσι διαφερόντως ἀσπάζεται. » ἀλλὰ καὶ Ῥωμαίους μορμολύττοντες « νῦν ἰκάνει καιρὸς » ἔλεγον « μεθαρμοσθῆναι τῶν γυναικῶδων ἐμπορησέων καὶ σιδήρω περισταλῆναι ἀντὶ χρυσοῦ. »; NICÉAS CHONIATÈS, p. 477.

⁵⁸⁷ *'Semont vos en ont maintes foiz, et nos vos en semonons, voiant toz voz barons, de par als, que vo lor taignoiz la convenance qui est entre vos et als. Se vos le faites, mult lor ert bel; et se vos nel faites, sachiez*

permettre de lancer un ultimatum aussi insolent, en raison notamment des armées de croisés qui campaient sous les murs de Constantinople. Malgré tout, Villehardouin nous signala le péril auquel s'étaient exposés les ambassadeurs en s'adressant à l'empereur de la sorte:

Les Grecs tinrent à bien grande merveille et grand outrage ce défi, et ils dirent que jamais nul n'avait été si hardi qu'il osât défier l'empereur de Constantinople en sa chambre même. L'empereur Alexis fit aux messagers très mauvais visage, et tous les Grecs qui maintes fois le leur avaient fait bien beau. Le bruit fut très grand par le palais; et les messagers s'en retournent, et viennent à la porte et montent sur leurs chevaux. Quand ils furent hors de la porte, il n'y en eut pas un qui ne fût très joyeux; et ce ne fut pas grande merveille, car ils étaient échappées de très grand péril, parce qu'il tint à bien peu qu'ils ne fussent tous tués ou pris.⁵⁸⁸

De toute évidence, l'outrage avait frôlé les limites de l'audace que les croisés pouvaient se permettre, et cela même lorsque les circonstances leur étaient favorables; ainsi les affronts des croisés n'étaient pas toujours sans conséquence et une riposte de la part des Byzantins était toujours possible. Malgré tout, les affronts des croisés se limitaient ici à des paroles et des insultes; l'analyse de réactions plus concrètes nous permettra justement de déterminer jusqu'où l'enjeu du cérémonial a pu influencer les rapports entre Grecs et Latins au XII^e siècle.

iii- Les transgressions du protocole

La dernière forme de réaction de la part des croisés concerne les transgressions de certains rituels plus précis du cérémonial, souvent relatifs au protocole impérial. Selon le principe voulant que l'action ait plus de portée que la parole, certains croisés ont préféré cette approche plutôt que de se limiter à simplement éviter le cérémonial ou encore à se montrer insolent dans des contextes diplomatiques. L'ambiguïté de ce type de réaction avait par ailleurs une portée toute particulière: en effet, il était parfois possible pour un participant latin de justifier une transgression commise en feignant l'ignorance, dans le but de narguer les Byzantins sans risquer des répercussions directes. Malgré sa sagacité, une

que dès hore en avant il ne vos tienent ne por seignor ne por ami; ainz porchaceront que il auront le leur en totes les manieres que il porront'; GEOFFROI DE VILLEHARDOUIN, XLVI, 214, pp. 88-89.

⁵⁸⁸ *Mult tindrent li Gré à grand mervoille et à grant oltrage ceste desfiance; et distrent que onques mais nus n'avoit esté si ardiz qui ossast l'empereor de Constantinople desfier en sa chambre meïsmes. Mult fist as messages malvais semblant l'empereres Alexis, et tuit li Grieu qui maintes foiz lor avoient fait mult biel. Li bruis fu granz par là dedenz; et li message s'en tornent et vienent à la porte et montent sor les chevaus. Quant il furent defors la porte, n'i ot celui qui ne fust mult liez; et ne fu mie granz mervoille, que il erent mult de grant peril eschampé; que mult se tint à pou que il ne furent tuit mort ou pris;* GEOFFROI DE VILLEHARDOUIN, XLVI-XLVII, 215-216, p. 89.

telle stratégie présentait néanmoins deux problèmes: d'abord, les auteurs de la transgression devaient être suffisamment familiers avec le cérémonial impérial pour en comprendre ses subtilités; ensuite, ceux-ci trahissaient l'objectif même de leur transgression en n'assumant pas l'entière responsabilité de leur geste, sauf bien sûr si leur intention n'avait été que sournoise à la base. L'analyse du problème est d'autant plus compliquée par le fait qu'il est souvent difficile de distinguer dans les sources les transgressions volontaires du protocole des incidents spontanés, liés à une mauvaise compréhension des éléments symboliques en jeu. En effet, même si nous sommes parfois portés à reconnaître l'innocence des croisés en raison de leur compréhension limitée des coutumes byzantines, leur naïveté ne saurait être la seule explication dans tous les cas: après tout, les chroniqueurs byzantins ont généralement dénoncé des transgressions portant sur des éléments plutôt superficiels du cérémonial et non pas sur les rituels plus subtils qui auraient normalement échappé à la compréhension d'un étranger. Par conséquent, les croisés contrevenaient généralement à des normes de courtoisie transculturelles, qui n'auraient pas forcément eu une très grande incidence chez eux, mais qu'ils savaient être provocateurs pour les Byzantins qui se voulaient plus formels et protocolaires. Dans cette optique, le cérémonial devenait une arme politique, voire diplomatique, et la transgression un geste calculé qu'il ne faut point banaliser.⁵⁸⁹

La première croisade nous présente un exemple singulier des intentions souvent provocatrices de certains croisés. Bien que le cérémonial byzantin fût suffisamment étranger aux seigneurs pour permettre des transgressions « accidentelles » de leur part, certains gestes ne sauraient être expliqués autrement que par une intention volontaire de défier l'autorité byzantine. À cet effet, Anne Comnène raconta l'exemple plutôt frappant du seigneur croisé qui avait eu l'audace de s'asseoir sur le trône d'Alexis I^{er}.⁵⁹⁰ La transgression visait justement à critiquer l'usage voulant que tous demeurent debout en présence de l'empereur; n'ayant pas d'équivalent en Europe, le seigneur en question considérait le protocole comme insultant pour tous les grands hommes d'Occident qui devaient patienter debout auprès de lui. Pour aggraver cet outrage déjà fort répréhensible, le seigneur aurait même lancé un défi à l'empereur, tout en remettant en question son honneur.⁵⁹¹ Les Latins étaient pleinement conscients de l'outrage, non seulement d'avoir

⁵⁸⁹ Pour une analyse des gestes laids et inconvenants dans la littérature occidentale, voir C. BOUILLOT, « Aux antipodes du beau geste... », pp. 47-56.

⁵⁹⁰ Πάντων οὖν συνεληλυθότων καὶ αὐτοῦ δὴ τοῦ Γοντοφρέ, ἐπεὶ καὶ ὁ ὄρκος ἤδη τετέλεστο ὑπὸ πάντων τῶν κομήτων, τολμήσας τις εὐγενῆς εἰς τὸν σκίμποδα τοῦ βασιλέως ἐκάθισεν.; ANNE COMNÈNE, X, x, 6, p. 229.

⁵⁹¹ « Ἴδε, ποῖος χωρίτης κάθηται μόνος παρισταμένων αὐτῷ τοιούτων ἡγεμόνων. »; ANNE COMNÈNE, X, x, 6, p. 229.

manqué au protocole, mais également de s'être assis sur le trône même de l'empereur, de sorte que Baudouin de Boulogne dut intervenir en réprimandant le coupable pour avoir transgressé les coutumes du pays. Selon Anne, l'empereur fit preuve de magnanimité en tolérant ce terrible affront, comme s'il était au-dessus de son poste de se soucier des emportements habituels de ces barbares venus d'Occident.⁵⁹² Bref, un incident diplomatique avait été évité à la fin, malgré les intentions visiblement insolentes du seigneur en question.

Dans le contexte de l'Orient latin, des transgressions aussi flagrantes et grossières étaient certainement moins fréquentes, puisque les dirigeants levantins s'étaient en grande partie accoutumés au décorum oriental, qu'il fût musulman ou byzantin. De plus, en raison de la situation souvent précaire des États latins, l'importance de maintenir des rapports cordiaux avec l'Empire byzantin engendrait généralement des réactions plus subtiles de la part des Latins, afin d'éviter des répercussions trop dramatiques. Or, les princes d'Antioche et les comtes d'Édesse sont sans doute ceux qui surent le mieux gérer le cérémonial byzantin, à la fois par nécessité et par compromis diplomatique. Désirant maintenir leur souveraineté tout en se résignant à admettre la suzeraineté de Byzance, leurs machinations visaient habituellement à détraquer subtilement les politiques impériales à leur égard.⁵⁹³ En effet, à la lumière de ce que nous avons exposé précédemment, il n'est guère surprenant que le cérémonial ait servi d'instrument pour la réalisation de leurs ambitions. Guillaume de Tyr nous fit part d'un stratagème, en 1138, du prince d'Antioche Raymond de Poitiers et du comte d'Édesse Jocelin II de Courtenay, visant à débarrasser la capitale syrienne de Jean II Comnène, qui l'avait réclamé comme base d'opération pour ses campagnes en Orient. Pour ce faire, Jocelin souleva secrètement la populace d'Antioche contre les Byzantins en répandant la rumeur que l'empereur avait l'intention de demeurer indéfiniment dans la ville. Devant la foule enragée, Jocelin feignit de prendre la fuite et arriva, à bout de souffle, dans le palais où était logé Jean. Il fit ensuite irruption dans la pièce où se trouvait l'empereur et se jeta à ses pieds. Jean, fort surpris et irrité de cette entrée précipitée, demanda à Jocelin d'expliquer pourquoi il s'était présenté à lui sans respecter le protocole et la discipline impériale. Le comte d'Édesse répliqua que la nécessité dépassait toutes les lois; la poursuite d'une multitude enragée et le péril de la

⁵⁹² Ὁ δὲ βασιλεὺς ἠνείχετο τοῦτου μηδὲν τι φθεγγόμενος, πάλαι τὴν ἀγέρωχον τῶν Λατίνων φύσιν εἰδώς.; ANNE COMNÈNE, X, x, p. 229.

⁵⁹³ Dès 1137, Raymond de Poitiers avait dû reconnaître la suzeraineté de Byzance, une concession qui avait évidemment porté un dur coup à l'orgueil des Latins. Les princes d'Antioche, à vrai dire, avouaient cette suzeraineté plus en théorie qu'en pratique. À ce sujet, voir T. S. ASBRIDGE, *The Creation of the Principality of Antioch, 1098-1130*, Woodbridge, Boydell Press, 2000, pp. 92-99.

mort l'avaient contraint à transgresser le protocole habituel.⁵⁹⁴ Selon les conventions médiévales en matière d'étiquette, l'empressement ou l'urgence pouvait effectivement servir de prétexte pour excuser un manquement au protocole, à condition que l'intention de la personne ne laissât présager un outrage volontaire.⁵⁹⁵ Or, malgré la ruse qui se tramait, le comte parvint à convaincre l'empereur de ses bonnes intentions: celui-ci, craignant une révolte, décida de quitter la ville. Nous pouvons facilement imaginer la satisfaction de Jocelin qui avait su débarrasser Antioche des Byzantins en transgressant le protocole impérial, ce qui avait eu pour effet de rendre la situation encore plus dramatique et convaincante. Selon Guillaume de Tyr, l'empereur ne soupçonna sur le coup aucune supercherie, étant convaincu de la loyauté de Raymond et de Jocelin.⁵⁹⁶

Une autre tentative de faire dérailler une cérémonie byzantine fut tentée en 1159 par le prince d'Antioche Renaud de Châtillon et le roi de Jérusalem Baudouin III, lorsque l'empereur Manuel I^{er} signala son intention d'organiser une entrée triomphale à Antioche pour célébrer le jour de Pâques. L'événement était lourd de conséquences pour les Latins, puisqu'il visait à symboliser la suzeraineté définitive des Byzantins sur la principauté. Selon Jean Kinnamos, le caractère hautement symbolique de cette victoire politique était indéniable: pendant que l'empereur avançait à cheval dans les rues d'Antioche, Renaud de Châtillon et d'autres nobles furent contraints de marcher à ses côtés, comme de simples valets, tandis que Baudouin suivait à distance, couronné et à cheval, mais sans ses autres insignes royaux.⁵⁹⁷ Le chroniqueur byzantin décrivit également la réaction des princes latins, qui étaient pour le moins réticents à l'idée de participer à une telle procession: ceux-ci, à l'instar des ruses de leurs prédécesseurs, auraient tenté par tous les moyens de convaincre l'empereur que sa vie serait en danger s'il insistait à s'exposer imprudemment dans les rues d'Antioche.⁵⁹⁸ Manuel, toutefois, ne se laissa pas bernier par le même artifice dont avait été victime son père et insista pour que la parade ait lieu; de toute évidence, les Byzantins étaient désormais bien conscients des tentatives des Latins de troubler le

⁵⁹⁴ *Hec audiens comes, arrepto equo velociter ad palatium festinans tanquam popularium incursus fugiens, ante pedes imperatoris se dedit exanimem. Subito igitur comitis ingressu imperator attonitus, querit diligenter quenam causa sit quod ita inordinate, preter morem et disciplinam sacri palatii, ante maiestatem irruerit imperialem. Respondit necessitatem legem non habere seque populi furentis insectatione coactum, ut mortis evitaret discrimen, contra morum regulas advenisse.*; GUILLAUME DE TYR, XV, 4, pp. 678-679.

⁵⁹⁵ C. BOUILLOT, « Aux antipodes du beau geste... », p. 49.

⁵⁹⁶ GUILLAUME DE TYR, XV, 4-5, pp. 679-681.

⁵⁹⁷ ἐχειρίζοντο δὲ τύπους σταυρικούς, καὶ τὰ ἱερὰ προῦφερον λόγια, ὡς ἐκπεπληχθαι τὸ ξένον ἅπαν καὶ ἔπηλο, ὁρῶν πρὸς τούτοις Ῥενάλδον μὲν καὶ τοὺς ἐπὶ δόξης Ἀντιοχέων ποσὶν ἀμφὶ τὸν Βασίλειον παραθέοντας ἵππων, Βαλδοῦϊνον δὲ ἄνδρα στεφηφοροῦντα μακρὰν ἄποθεν ἐφιππον μὲν παντάπασι δὲ ἀσήμαντον πορευόμενον.; JEAN KINNAMOS, IV, 21, pp. 187-188. Guillaume de Tyr, pour sa part, proposa une description moins accablante de l'événement: GUILLAUME DE TYR, XVIII, 25, pp. 847-848. Au sujet de cette cérémonie, voir H. MAGUIRE, « A Description of the Jousts... », pp. 115-116.

⁵⁹⁸ JEAN KINNAMOS, IV, 21, p. 187.

cérémonial, ce qui démontre que des transgressions à ce niveau n'étaient plus toujours possibles. Néanmoins, Baudouin avait réussi, lors d'une réception par Manuel quelques jours avant, à piquer la colère de ce dernier par une bévue cérémonielle. Selon Kinnamos,

Le basileus, informé de l'approche du roi, envoya à sa rencontre de place en place des dignitaires de plus en plus éminents, jusqu'aux époux de ses nièces, pour le saluer et lui rendre les honneurs habituels, jusqu'à son arrivée auprès du basileus en personne: telle fut l'étendue des honneurs qu'il réserva à l'occupant du trône de David. Mais Baudouin soit exalté par ces honneurs, soit par une forfanterie naturelle, une fois parvenu à la résidence impériale, escorté par les huissiers impériaux et les dignitaires romains, ne descendit de cheval qu'à l'endroit où seul le basileus le fait. Reconnaissant à ce geste son arrogance, le basileus laissa de côté beaucoup de marques d'honneur qu'il envisageait de lui témoigner. Il le vit cependant, le salua, le fit asseoir sur un siège bas, lui accorda plusieurs entrevues et l'invita à sa table.⁵⁹⁹

Il nous est certes difficile de déterminer les véritables intentions du roi derrière cette transgression, à savoir si elles furent volontaires ou non. Selon les diverses accusations de Kinnamos à l'endroit de Baudouin, nous pourrions croire que le roi voulut défier l'empereur, même si subtilement, afin de faire valoir ses propres prétentions sur Antioche; selon la volonté des deux souverains d'exercer leur influence sur la principauté, le geste aurait du moins servi à démontrer, aux yeux des autres Latins, que le roi de Jérusalem ne se considérait pas absolument comme le subalterne de l'empereur.⁶⁰⁰ Guillaume de Tyr, toutefois, ne corrobora pas l'événement, ni même l'affirmation de Kinnamos sur les ambitions de Baudouin à Antioche, de sorte que les motifs du roi demeurent somme toute obscurs.⁶⁰¹ Quoi qu'il en soit, la transgression, si elle eut vraiment lieu, n'entraîna encore une fois aucune répercussion fâcheuse pour Baudouin, sauf quelques marques d'honneur qui lui furent refusées (une peine somme toute minime, si nous considérons qu'il put

⁵⁹⁹ Βασιλεὺς δὲ προσιέναι τὸν ρῆγα μαθὼν ἄλλοτε ἄλλους τῶν ἐπὶ δόξης προσυπαντᾶν αὐτῷ ἔπεμπε καὶ τοὺς ἐπιδοξότερους κατόπιν ἄρχι καὶ τῶν ἐπ' ἀδελφιδαῖς αὐτῷ γαμβρῶν, προσεποῦντας αὐτὸν καὶ τὰ εἰχότα τιμήσοντας, ἕως παρ' αὐτὸν βασιλέα ἦλθεν. ὁ μὲν οὖν οὕτως ἀξίως τοῦ Δαβὶδ θρόνου καὶ ἐτίμα καὶ ἐδέξιοῦτο τὸν ἄνθρωπον· ὁ δὲ εἶτε τούτοις κατεπαρδεῖς εἶτε καὶ ξύμφυτόν τινα τρέφων ἀλαζονίαν, ἐπειδήπερ εἰς τὴν βασιλείον παρήλθεν αὐλήν, ὑπὸ τε τῶν βασιλείων ῥαβδούχων καὶ Ῥωμαίων τῶν ἐπὶ δόξης παραπεμπόμενος ἐνταῦθα τοῦ ἵππου ἀπέβη, ἐνθα καὶ βασιλεὺς αὐτὸ ποιεῖν εἶθιστο. ἐφ' οἷς ἀγερωχίαν αὐτοῦ καταγνοὺς βασιλεὺς πολλὰ τῶν ἐπὶ μᾶλλον εἰς τιμὴν ὁρώντων ἐνέλιπεν αὐτῷ. εἶδε δὲ ὁμοῦ αὐτὸν καὶ προσεῖπεν ἔδραν τέ τινα χθαμαλήν καθιζῆται παρέθετο, συνωμίλησέ τε πολλάκις αὐτῷ καὶ ἐν συσσιτίῳ παρέλαβεν.; JEAN KINNAMOS, IV, 20, p. 185; trad. J. Rosemblum, p. 125.

⁶⁰⁰ Selon Jean Kinnamos, Baudouin avait voulu usurper l'autorité de l'empereur dans la principauté par divers moyens: à cet effet, l'incident protocolaire n'était qu'une démonstration de son effronterie naturelle.; JEAN KINNAMOS, IV, 19, pp. 183-184. Or, le rituel de descendre du cheval à des endroits désignés n'était sans doute pas inconnu de Baudouin, la convention étant non seulement d'origine byzantine, mais également fatimide; le roi, par conséquent, connaissait certainement les coutumes orientales de ses deux rivaux les plus importants. Voir à ce sujet M. CANARD, « Le cérémonial fatimite et le cérémonial byzantin... », p. 363.

⁶⁰¹ Selon Guillaume de Tyr, Baudouin avait eu des intentions désintéressées lors de son séjour à Antioche, au point même d'avoir voulu réconcilier Renaud et Manuel, dans l'intérêt de tous.; GUILLAUME DE TYR, XVIII, 24, pp. 846-847. La crédibilité de Guillaume de Tyr et de Jean Kinnamos sur de telles questions a été analysée par R.-J. LILIE, *Byzantium and the Crusader States...*, pp. 277-297.

ensuite partager la table de l'empereur et s'asseoir en sa présence). Or, cette lassitude relative des Byzantins à l'égard des transgressions du cérémonial, que nous avons signalée dans plusieurs des exemples énumérés jusqu'à présent, nous demande maintenant d'évaluer le véritable impact que les réactions des croisés ont pu avoir sur les rapports diplomatiques entre Grecs et Latins. Pour ce faire, nous proposons d'examiner plus précisément les réactions byzantines aux transgressions du cérémonial, qui constituent somme toute un indicateur des répercussions diplomatiques face aux écarts de conduite des Latins.

iv- L'enjeu du cérémonial et ses conséquences diplomatiques

Les conséquences diplomatiques résultant des transgressions des croisés ne peuvent être mesurées qu'en fonction des ripostes qu'elles ont suscitées chez les Byzantins. Or, selon les témoignages des chroniqueurs byzantins, nous sommes en mesure de déterminer que les empereurs ont certainement été indignés par les différents affronts qui leur étaient infligés, bien que ce fussent généralement les proches du souverain, voire ses plus hauts conseillers, qui se livrèrent aux plus vives dénonciations des outrages commis. En effet, fidèles à l'idéologie impériale, les autorités byzantines tenaient assidûment à ce que le cérémonial byzantin soit strictement régi et planifié, et surtout respecté par les étrangers, car le moindre dysfonctionnement était considéré comme un terrible scandale ayant le potentiel de ruiner la gloire impériale; l'importance de ce principe était telle que la moindre insolence ou transgression d'un participant était punissable de mort.⁶⁰² Pourtant, malgré les affronts épisodiques des Latins, il est curieux de constater qu'aucun d'entre eux ne fut sévèrement puni pour ses fautes, et encore moins mis à mort; en effet, sauf quelques exceptions, les croisés ont même bénéficié des marques d'honneur qui leur étaient dus, et ceci malgré la gravité de leur comportement. À la lumière de ceci, nous pouvons certainement conclure que les représailles byzantines pouvaient varier selon les circonstances et qu'elles étaient parfois limitées par des considérations diplomatiques.

À vrai dire, il ne faut guère être surpris si les Byzantins ont généralement fait preuve de modération envers l'insolence des Latins, ne serait-ce que par nécessité diplomatique. Après tout, il n'aurait certainement pas été prudent pour les empereurs byzantins d'éveiller l'hostilité des souverains et des seigneurs de la croisade, surtout

⁶⁰² Selon Philotée, qui écrivit au X^e siècle un traité sur les préséances, le simple fait d'introduire une erreur ou une confusion dans les réceptions impériales équivalait à ruiner la valeur des titres impériaux.; N. OIKONOMIDÈS, *Les listes de préséance byzantines...*, p. 22. Voir également les réflexions de G. DAGRON, « Réflexions sur le cérémonial... », p. 34.

lorsque leurs armées campaient sous les murs de Constantinople. Désirant défendre les actions de son père lors de la première croisade, Anne Comnène se fit par ailleurs un devoir de constater qu'Alexis avait toujours traité les seigneurs latins avec le plus grand tact et la plus grande patience, ce qui pourrait expliquer pourquoi l'empereur ne sembla jamais répliquer aux affronts des croisés dans son récit.⁶⁰³ Pareillement, dans le cas des États latins, les souverains byzantins étaient tout aussi soucieux de ne pas s'aliéner la complaisance des dirigeants, par souci notamment de les maintenir sous l'égide de l'autorité impériale, de sorte qu'il était encore une fois dans leur intérêt de se montrer tolérants face à leurs écarts de conduite. Or, que ce soit dans le contexte d'une croisade ou de relations diplomatiques avec l'Orient latin, les Byzantins étaient pleinement conscients que des représailles physiques envers un seigneur ou un émissaire étranger auraient été vues par les Latins comme une grave violation de l'immunité ancestrale des ambassadeurs, voire même comme une déclaration de guerre.⁶⁰⁴ Face à de telles conséquences, les Byzantins ont donc vraisemblablement jugé qu'il ne valait pas la peine de s'en prendre aux quelques rares détracteurs du cérémonial, notamment lorsque la situation n'était pas à leur avantage; c'est du moins l'explication qui fut généralement proposée par les chroniqueurs latins pour expliquer la passivité relative des empereurs byzantins à cet égard. Raoul de Caen, en effet, prétendit qu'Alexis avait laissé la vie sauve à des messagers de Tancrède qui s'étaient montré insolents à son égard, « puisqu'il reconnaissait que tout châtement contre eux serait sans résultat pour lui. »⁶⁰⁵ L'un des continuateurs de Guillaume de Tyr offrit une pareille explication pour l'épisode mémorable des ambassadeurs allemands qui avaient défié Alexis III lors d'une audience diplomatique en 1196: l'empereur, affirma-t-il, s'était à ce point indigné de l'insolence des émissaires qu'il avait projeté de les humilier, une riposte que la plupart de ses proches approuvèrent; toutefois, l'un de ses conseillers les plus sages le pria de ne point se livrer à un tel acte, par crainte de provoquer une guerre et sous prétexte que les ambassadeurs n'étaient pas en soi fautifs (ils n'étaient après tout que

⁶⁰³ P. Magdalino propose d'ailleurs qu'Anne, en rédigeant son récit après la deuxième croisade, avait voulu démontrer comment Alexis avait géré le passage des croisés à Byzance avec plus de sagesse que son petit-fils Manuel I^{er}, afin de discréditer le règne de ce dernier aux yeux de ses contemporains.; P. MAGDALINO, « The Pen of the Aunt... », p. 26.

⁶⁰⁴ Selon Rahewin, Frédéric Barberousse eut une telle considération à l'esprit lorsque des ambassadeurs byzantins se montrèrent insolents à son égard, de sorte qu'il décida de ne pas les humilier, mais de les laisser partir impunis.; RAHEWIN, III, 6, p. 171. Par ailleurs, lorsque ses propres émissaires furent emprisonnés par Isaac II lors de la troisième croisade, Barberousse évoqua la violation de l'immunité des ambassadeurs comme un prétexte pour ravager l'Empire byzantin.; ANSBERT, p. 39.

⁶⁰⁵ *Videns autem rex nihil mussare interpidos, dimittit impunitos, quorum poenam videbat sibi inutilem futuram.*; RAOUL DE CAEN, XIII, p. 614.

les fidèles porteurs du message de leur maître), ce à quoi le souverain consentit finalement, jugeant que le conseil était bon.⁶⁰⁶

Nous avons évoqué précédemment le fait que cette passivité des empereurs byzantins pouvait être liée à un certain laxisme de leur part en matière de cérémonial, selon l'hypothèse que le décorum byzantin était moins strictement régi au XII^e siècle qu'à la cour de Constantin Porphyrogénète au X^e siècle. En effet, quelques indices dans les textes byzantins de l'époque nous suggèrent que les Comnène étaient à ce point permissifs en ce qui concerne le protocole qu'ils se montraient parfois trop familiers avec leurs homologues latins, au grand désarroi de leurs plus proches conseillers, qui craignaient de voir ainsi diminuer le prestige du titre impérial.⁶⁰⁷ Or, l'idée que les dignitaires de la cour impériale défendaient plus vivement l'observation de l'étiquette impériale nous est entre autres démontrée par un exemple d'Anne Comnène, concernant l'affront de Tancrède au sujet de la tente impériale: selon elle, l'audace du seigneur normand était telle qu'un proche d'Alexis, George Paléologue, avait réagi promptement en rudoyant le coupable, alors que l'empereur était pour l'essentiel demeuré passif, sauf pour s'interposer entre les deux trouble-fêtes au moment où l'altercation semblait sur le point de s'intensifier. Bohémond, pour sa part, avait réprimandé son neveu, en lui enjoignant de se comporter avec plus de courtoisie à l'égard de l'empereur et ses siens.⁶⁰⁸ Or, le thème de l'intervention d'un Latin pour dénoncer les écarts de conduite des croisés était une constante dans l'ouvrage d'Anne Comnène, comme ce fut le cas par ailleurs pour l'épisode du seigneur franc qui s'était assis sur le trône impérial et qui avait dû être admonesté par Baudouin de Boulogne; il faut sans doute voir dans ces exemples une façon pour la princesse byzantine de détourner l'attention de l'inaction de son père, qui était plus soucieux de maintenir des rapports

⁶⁰⁶ ERACLES (LYON), 175, pp. 183-184.

⁶⁰⁷ Cette tendance des empereurs byzantins au XII^e siècle fut discutée plus haut, avec quelques exemples à l'appui; cf. pp. 124-126. Les dignitaires de la cour impériale semblaient en effet accorder plus d'importance à l'étiquette impériale que les empereurs eux-mêmes: notons l'exemple du chroniqueur Michel Psellos, un administrateur byzantin de la deuxième moitié du XI^e siècle, qui avoua avoir modifié de sa propre main des lettres que l'empereur Constantin IX avait destinées au sultan d'Égypte, sous prétexte qu'elles étaient trop adulatrices et qu'elles demandaient d'être atténuées par égard au prestige associé au titre impérial. Dans une autre instance, Psellos fut également scandalisé que le bouffon préféré de l'empereur fût autorisé à transgresser le protocole impérial, en s'asseoyant entre autres sur le même divan que ce dernier, pour ensuite couvrir son visage et sa poitrine de baisers.; MICHEL PSELLOS, *Chronographie ou histoire d'un siècle de Byzance (976-1077)*, éd. et trad. E. Renauld, Paris, Belles lettres, 1967, vol. 2, CXC, p. 64 et CXL, pp. 38-39.

⁶⁰⁸ Ὁ δὲ Παλαιολόγος, δι' ὃν εἶχεν ὑπὲρ τοῦ αὐτοκράτους ζῆλον, μὴ ἐνεγκῶν τὸν τοῦ Ταγγρῆ λόγον ἐσηματισμένον ὄντα ἐξουθενήσας αὐτὸν ἀπεπέμψατο. Ὁ δὲ ἱταμώτατος ὢν ὤρμησε κατ' αὐτοῦ· τοῦτο ἰδὼν ὁ βασιλεὺς ἐξαναστὰς τοῦ θρόνου μέσος ἔστη. Καὶ ὁ Βαιμοῦντος δὲ κατέσχε τοῦτον τῆς ὀρμῆς φάμενος ὡς « οὐ πρέπον ἐστὶ τοῖς τοῦ βασιλέως ἀναισχύντως προσφέρεσθαι συγγενέσιν. »; ANNE COMNÈNE, XI, iii, 2, p. 17.

cordiaux avec les croisés que de les provoquer inutilement.⁶⁰⁹ Les chroniqueurs byzantins, en effet, préféraient généralement justifier les affronts envers l'autorité impériale en vantant la tolérance des empereurs qui avaient su, par leur magnanimité et leur patience, traiter avec de pareils barbares. Malgré tout, il faut se demander si les empereurs étaient réellement préparés pour réagir convenablement à de tels outrages, puisque les imprévus dans le cérémonial étaient somme toute rares et les répliques non pas forcément anticipées.

Mais quoique plus tolérants que leurs sujets, Alexis Comnène et ses successeurs avaient tout de même une image impériale à maintenir aux yeux des Latins, de sorte qu'ils se permirent, lorsque les circonstances étaient à leur avantage, de réagir plus sévèrement aux affronts qui leur étaient destinés. Les empereurs, d'abord, n'accédèrent généralement pas aux exigences insolentes des croisés, comme ce fut le cas pour Tancrède et Conrad III, qui n'obtinrent pas le pavillon et le dromon impériaux; les agitateurs concernés eurent même droit à de vives rebuffades de la part des autorités byzantines, comme quoi ils s'étaient aliéné la faveur impériale par leur audace impromptue. Parfois, les Byzantins refusèrent certaines libéralités aux transgresseurs du cérémonial, que ce soit sous forme d'honneurs ou de concessions diplomatiques; c'est du moins ce qu'affirma Jean Kinnamos au sujet de Baudouin III, lorsque celui-ci avait enfreint le protocole habituel lors d'une rencontre avec Manuel I^{er}.⁶¹⁰ Enfin, lorsque les Byzantins étaient en position de force, ceux-ci pouvaient se montrer encore moins tolérants envers les écarts de conduite des croisés, au point même d'envisager des représailles militaires. Ainsi, lorsque Godefroi de Bouillon refusa de venir rencontrer Alexis au palais impérial, ce dernier profita de l'isolement du duc pour attaquer son armée et le contraindre à obéir.⁶¹¹ Jean II Comnène, tolérant mal d'avoir été dupé par Jocelin de Courtenay et forcé à quitter Antioche prématurément, avait projeté de soumettre la principauté par la force, mais il mourut avant d'avoir pu mettre son projet à exécution.⁶¹² Au moment de la deuxième croisade, l'échec des pourparlers diplomatiques entre Manuel I^{er} et Conrad III, après que celui-ci eut refusé de rencontrer son homologue byzantin, entraînèrent des conséquences fâcheuses: selon Nicéas Choniatès, l'empereur fit tout ce qu'il put pour entraver la croisade de son rival allemand, allant même jusqu'à inciter les Turcs à attaquer les croisés alors qu'ils

⁶⁰⁹ « δούλος δὲ ὁμότατος τῆς αὐτοῦ βασιλείας γεγονότας χρηὶ καὶ τὰ ἔθνη τῆς χώρας τηρεῖν ».; ANNE COMNÈNE, X, x, 6, p. 229.

⁶¹⁰ JEAN KINNAMOS, IV, 20, p. 185.

⁶¹¹ ALBERT D'AIX, II, 10, pp. 306-307.

⁶¹² R.-J. LILIE, *Byzantium and the Crusader States...*, pp. 136-138; GUILLAUME DE TYR, XV, 19-20, pp. 700-702.

traversaient l'Asie mineure.⁶¹³ Dans un autre exemple, Guillaume de Malmesbury avait même soupçonné Alexis I^{er} d'avoir trahi Guillaume de Poitou, un seigneur de la croisade de 1101, pour s'être montré insolent à son égard; c'est du moins l'accusation qui circulait en Occident pour expliquer l'embuscade de la croisade par les Turcs et la catastrophe militaire qui s'ensuivit.⁶¹⁴ Or, qu'elle fût fondée ou non, cette accusation démontre néanmoins que les Latins étaient conscients des représailles fâcheuses auxquelles ils s'exposaient en défiant les empereurs byzantins.

Il nous est par conséquent possible d'affirmer que les réactions négatives des croisés envers le cérémonial impérial ont parfois engendré des représailles tout aussi hostiles de la part des Byzantins, ce qui à son tour démontre que l'enjeu culturel pouvait parfois servir de prétexte pour expliquer la défaillance du processus diplomatique. À la limite, un tel postulat pourrait même servir à démontrer que les rapports entre Grecs et Latins pendant les croisades avaient été en partie conditionnés par des facteurs culturels, parallèlement aux autres considérations politiques, militaires et religieuses qui étaient en jeu. Mais encore devons-nous être prudents: parmi les exemples que nous avons énumérés précédemment, certains n'étaient souvent que pure spéculation de la part des chroniqueurs latins et byzantins, fondés en partie sur la conjecture et d'autres fois sur de simples rumeurs qui avaient circulé en Europe au lendemain d'une croisade. À vrai dire, nous ne pourrions jamais être certains du véritable impact de l'image du cérémonial impérial sur les rapports entre Grecs et Latins aux XII^e et XIII^e siècles, sauf pour affirmer qu'il s'agissait d'un objet de contentieux entre les deux peuples, voire une manifestation de la rivalité culturelle qui les divisait. Après tout, notre exposé nous a aussi bien démontré comment certains seigneurs latins, malgré leur réticence initiale à l'endroit du cérémonial, ont somme toute fait preuve de souplesse dans leurs échanges diplomatiques avec les Byzantins, de sorte que les outrages d'une minorité ne doivent pas être généralisés à tous les croisés. Pareillement, les empereurs byzantins n'ont pas toujours vengé les affronts de leurs adversaires latins par des représailles pernicieuses, ce qui démontre qu'ils pouvaient eux aussi faire preuve d'une certaine tolérance culturelle à l'endroit des croisés, du moins en matière de diplomatie. À vrai dire, nous pouvons affirmer que les stratégies des Byzantins et des Latins étaient avant tout déterminées par les circonstances et que, de

⁶¹³ Παρόμοια δὲ καὶ τοῖς Τούρκοις ἐπῆλθε ποιεῖν κατὰ τῶν Ἀλλαμανῶν, τοῦ Μανουὴλ αὐτοῦς ἐπαλείφοντος γράμμασι καὶ διανιστῶντος εἰς πόλεμον.; NICÉTAS CHONIATÈS, p. 67.

⁶¹⁴ GUILLAUME DE MALMESBURY: *Ita per Constantinopolim profectus, cum insolenti responso, ut superius dixi, Alexium offendisset...*; IV, 383, p. 682; *Ille interea Bizantio commoratus prudentia qua uigebat effecit ut Alexii gratiam haberet; unde contigit ut, imperatoris benignitate per tuta deductus, societari erumnarum non implicaretur quas Willelmum Pictauensem et ceteros superius incurrisse diximus.*; IV, 388, p. 698.

façon générale, l'alternative pacifique était préférée au conflit armé. En effet, puisqu'ils préféreraient généralement la plume à l'épée, les Byzantins ont sans doute le plus privilégié des rapports normaux avec les croisés, une politique que plusieurs historiens ont associé à l'efficacité de la diplomatie byzantine, notamment dans le contexte mouvementé, voire hasardeux, des croisades aux XII^e et XIII^e siècles.⁶¹⁵

En conclusion de ce volet thématique, il faut donc retenir que l'enjeu culturel n'était pas à lui seul suffisant pour faire dérailler les relations diplomatiques entre les croisés et les Byzantins; toutefois, lorsqu'il était jumelé à des considérations politiques ou militaires, il pouvait certainement devenir un prétexte pour justifier, voire légitimer, un conflit entre les deux peuples chrétiens. À cet égard, l'approche culturelle constitue une avenue intéressante pour comprendre la dynamique des rapports entre Grecs et Latins pendant les croisades. En effet, selon l'ambivalence qui caractérisait l'image des Byzantins chez les chroniqueurs latins, le critère culturel était certainement un facteur qui pouvait agir positivement ou négativement sur les interactions entre les croisés et les Byzantins. Ce constat, cependant, se limite essentiellement à l'aspect thématique du problème, sans pourtant prendre en considération l'importance de son évolution dans l'espace et le temps, qui nous permettraient de dégager les tendances, voire les continuités et les ruptures, du phénomène dans le long terme et selon des considérations géographiques. Pour ce faire, il nous importe d'aborder notre hypothèse dans une perspective chronologique, afin d'examiner l'enjeu culturel de notre problématique à travers l'évolution de l'image des Byzantins chez les chroniqueurs occidentaux des croisades entre 1096 et 1261.

⁶¹⁵ Voir entre autres: D. OBOLENSKY, « The Principles and Methods... », pp. 45-61; J. SHEPARD, « Information, Disinformation and Delay... », p. 235; J. HALDON, « Blood and ink... », p. 282. Voir également les différentes études contenues dans J. SHEPARD et S. FRANKLIN, édés., *Byzantine Diplomacy: Papers from the Twenty-fourth Spring Symposium of Byzantine Studies*, Aldershot, Variorum, 1992, 333 p.

PARTIE 2

VOLET CHRONOLOGIQUE: ÉVOLUTION DE L'IMAGE DES BYZANTINS (XII^e ET XIII^e SIÈCLES)

CHAPITRE I

LA PREMIÈRE CROISADE: UN ARCHÉTYPE POUR LE XII^e SIÈCLE (1096-1118)

a) La représentation des Byzantins à la fin du XI^e siècle

Nous avons jusqu'à présent dressé une image ambivalente de Byzance, axée sur sa noblesse et son prestige, selon l'engouement médiéval pour les merveilles et les splendeurs de l'Orient, et axée sur la perception de la duplicité et de l'absence de vertus de ses habitants, reflet de deux contextes socioculturels différents. Il nous importe toutefois de déterminer à quel point les croisades étaient responsables de cette ambivalence, ou du moins à quel niveau elles l'ont exacerbée. Il est en effet souvent admis que l'Orient et l'Occident chrétiens s'étaient essentiellement oubliés à certains moments de la période médiévale, en raison notamment des périodes troubles et des axes de communication perturbés, de sorte qu'il en résulta une quelconque indifférence de l'un pour l'autre; selon cette hypothèse, ce sont les croisades qui auraient permis la redécouverte de l'Autre chrétien, tout en soulignant leurs positions désormais incompatibles après des siècles de séparation et d'évolution divergente. Il serait toutefois simpliste de limiter notre compréhension des rapports entre Grecs et Latins à une telle supposition, puisque l'historiographie tend maintenant à reconnaître la complexité et l'étendue de leurs échanges jusqu'au XI^e siècle.⁶¹⁶ En effet, malgré l'idée souvent répétée que le latin fut oublié à Byzance au VIII^e siècle, tandis qu'à Rome le grec était à peine compris à la cour pontificale, il reste que l'Occident et l'Orient chrétiens bénéficiaient à l'époque de rapports religieux, commerciaux, et diplomatiques suffisamment développés, de même que

⁶¹⁶ Pourtant, certains ouvrages insistent encore à perpétuer cette hypothèse aujourd'hui désuète. Voir notamment B. SPIRIDONAKIS, *Grecs, Occidentaux et Turcs de 1054 à 1453: Quatre siècles d'histoire de relations internationales*, Thessalonique, Institute for Balkan Studies, 1990, pp. 71-80, de même que les compte-rendus plutôt critiques de cet ouvrage: G. T. DENNIS dans *Speculum*, 69, 4, 1994, pp. 1278-1279; M. PHILIPPIDES dans *The Catholic Historical Review*, 82, 1, 1996, pp. 78-79.

d'échanges artistiques et littéraires non négligeables.⁶¹⁷ De plus, l'historiographie médiévale démontre bien que l'antagonisme politique et culturel entre Grecs et Latins ne vit pas le jour durant les croisades, mais qu'il leur était bien antérieur: outre les textes carolingiens, mentionnons par exemple la relation de Liutprand de Crémone sur la perfidie des Grecs, qui exprime bien comment il était possible de passer de l'émerveillement des splendeurs de la capitale à un mépris manifeste des Byzantins selon les circonstances politiques des échanges diplomatiques.⁶¹⁸ Or, il semble que des rapports rapprochés entre l'Occident et l'Empire byzantin pouvaient très bien faire l'objet de frictions diplomatiques, culturelles et religieuses, et cela bien avant les croisades. Au XI^e siècle, par ailleurs, les Italo-Normands furent généralement peu enclins à se montrer favorables aux Byzantins, essuyant de nombreux revers contre eux quelques décennies à peine avant la croisade. L'historiographie italo-normande, que nous traiterons au prochain chapitre dans le cadre de ses tendances propagandistes à l'égard des Byzantins, démontre à quel point l'image des Grecs perfides et efféminés n'était pas circonscrite aux croisades, mais qu'elle les précédait à bien des égards. La particularité des croisades, pourrions-nous conclure, est qu'elles ont permis une redécouverte plus généralisée des Byzantins par l'ensemble des nations européennes, de même qu'une certaine exacerbation du problème au sein des mentalités populaires. Les croisades ont donc contribué à populariser la représentation des Byzantins, mais ce ne sont pas forcément elles qui l'ont déterminée.

Malgré cela, l'Occident semble généralement avoir manifesté une prédisposition favorable envers les Byzantins à la fin du XI^e siècle, à l'exception bien entendu des Normands de Sicile, et en dépit des frictions antérieures concernant le prétendu schisme de 1054. Après la stabilisation politique de l'Europe et l'ouverture des routes terrestres dans les Balkans, l'accroissement des pèlerinages et du commerce vers l'Orient semble en effet s'être fait dans un certain enthousiasme de retrouver les Byzantins et de coopérer avec eux. Cet engouement était certainement alimenté par la noblesse et la légitimité dont bénéficiait l'Empire byzantin aux yeux des Occidentaux, et qui était si bien exprimé dans les textes médiévaux par la mémoire des grands empereurs d'autrefois, dont le prestige et la gloire se répercutaient à travers les siècles: notamment Constantin I^{er}, premier empereur chrétien et fondateur de la capitale byzantine, mais également Justinien ou Héraclius, en raison de leur

⁶¹⁷ Voir J.-C. CHEYNET, « L'implantation des Latins en Asie mineure... », p. 115; M. BALARD, « Byzance vue de l'Occident... », p. 129; J. P. A. VAN DER VIN, *Travellers to Greece and Constantinople...*, vol. 1, pp. 6 et 171-172.

⁶¹⁸ Liutprand, qui avait écrit une relation fort favorable de son séjour à Constantinople en 949, n'eût que des injures à raconter pour sa légation de 968, alors qu'il représentait l'empereur germanique Otton I^{er} dans des circonstances moins favorables. LIUTPRAND DE CRÉMONE, *Opera omnia*, éd. P. Chiesa, Turnhout, Brepols, 1998, 235 p.

héritage en monuments grandioses ou encore de leurs conquêtes contre les ennemis de la foi. Ces empereurs, qui précédaient la *translatio imperii* des VIII^e et IX^e siècles, avaient ce double avantage de figurer parmi les empereurs romains et d'avoir participé à l'édification de la ville sainte et impériale de Constantinople. Même au lendemain de la croisade, Robert le Moine exprimait toujours son admiration pour l'histoire légendaire de la fondation de Constantinople, qui frappait toujours l'imaginaire occidental: Constantin, ayant été inspiré par l'apparition divine d'une vieille dame dépouillée de vêtements qui l'implorait de la vêtir, de l'enrichir et de la protéger, avait conçu de relever les fondations de l'ancienne Byzance, de la rehausser de richesses et de murailles, et d'en faire sa capitale. Selon Robert le Moine:

il l'appela de son nom Constantinople, et l'égalà à Rome par la hauteur des murailles et la construction de nobles édifices, et la rendit aussi grande en gloire et honneurs terrestres, afin qu'ainsi que Rome est la capitale de l'Occident, cette ville fût celle de l'Orient.⁶¹⁹

Il va de soi que les empereurs qui régnaient à Byzance au XI^e siècle bénéficiaient d'être tributaires d'un héritage si glorieux, qui assurait généralement une prédisposition favorable des voyageurs à leur égard. De plus, malgré leurs conflits avec les Normands de Sicile, le penchant coopératif et la magnanimité des empereurs byzantins à la fin du XI^e siècle permettaient des rapports cordiaux, voire même amicaux, avec les voyageurs qui foulaient le sol de leur empire. Alexis I^{er} Comnène, notamment, entretint des rapports généralement privilégiés avec les pèlerins et les mercenaires qui fréquentaient son empire, comme en fait foi le passage de Robert le Frison en 1089-1090, de même que les effectifs militaires que celui-ci octroya à l'empereur en reconnaissance de l'hospitalité et des dons qu'il avait reçus.⁶²⁰ Le fait que les pèlerins repartaient généralement en bons termes nous paraît significatif quant au succès de la diplomatie byzantine et de la disposition clémente des empereurs de l'époque. Même en Angleterre, Byzance évoquait l'idéal d'un refuge lointain aux frontières du monde chrétien, car plusieurs réfugiés anglais avaient choisi de s'y rendre après l'invasion de Guillaume le Conquérant, espérant trouver une terre où ils pourraient vivre librement, loin de l'oppression normande. Les premiers expatriés arrivèrent dès 1075, pendant le règne de Michel VII, bien que le crédit de leur accueil fût

⁶¹⁹ *de suo nomine Constantinopolim appellavit, quam Romae moenibus altis aedificiorumque structura nobili coaequavit, et pari gloria et honore terreno sublimem reddidit: quae sicut Roma est caput Occidentis, ita et illa civitas debet esse Orientis.*; ROBERT LE MOINE, II, 20, p. 750; trad. F. Guizot, pp. 327-328.

⁶²⁰ F.-L. GANSHOF, « Robert le Frison et Alexis Comnène », *Byzantion*, 31, 1961, p. 61; ANNE COMNÈNE, VII, 6, 1, p. 105.

plus tard attribué à Alexis I^{er}.⁶²¹ Selon les sources anglaises, celui-ci aurait permis aux réfugiés d'établir au nord de la capitale une colonie qu'ils nommèrent Nouvelle-Angleterre; ils y auraient vécu en paix pendant plusieurs années, contribuant à maintenir une image généralement positive de la bienveillance des Grecs.⁶²² Alexis, en effet, jouissait d'une renommée sans pareil chez les Anglais, qui le reconnaissaient également comme un ennemi des Normands par sa lutte contre Robert Guiscard.⁶²³ Somme toute, Alexis s'était assuré une réputation si favorable dans l'historiographie anglaise que même le mépris engendré par les revers de la première croisade ne semble pas avoir entaché sa bonté antérieure, au point qu'il nous semble dans certains récits avoir affaire à deux personnalités différentes: un Alexis pré-croisade et un Alexis post-croisade.

Il ne doit donc pas nous sembler inusité qu'après l'appel d'Urbain II en 1095, l'Occident fut généralement bien disposé à venir en aide aux chrétiens orientaux et notamment aux Byzantins, dont les empereurs avaient manifesté autant de bienveillance aux pèlerins antérieurs. Selon leur représentation d'Alexis, ou du moins l'idéal dont celui-ci faisait l'objet, les croisés croyaient sincèrement pouvoir retrouver à Constantinople un empereur qui accepterait de mener l'expédition à Jérusalem et de combattre vaillamment l'infidèle à leurs côtés. Byzance bénéficiait en fait d'une légitimité impériale qui était non seulement reconnue en principe, mais bien avec enthousiasme. L'esprit de fraternité chrétienne qui en découla se voulait en quelque sorte un reflet des rapports cordiaux qu'Alexis avait entretenus avec Urbain II au cours des années précédentes.⁶²⁴ En effet, les

⁶²¹ Puisque les sources anglaises situaient incorrectement l'arrivée des réfugiés pendant le règne d'Alexis en 1075, J. Shepard proposa qu'il y avait sans doute erreur sur la date, qui se devait d'être plutôt 1090, tandis que A. Vasiliev proposait 1081 pour des raisons similaires. K. Ciggaar, toutefois, démontra qu'il y avait plutôt confusion sur l'empereur, Alexis ayant accaparé par l'entremise de ses diplomates en Angleterre le crédit dû à son prédécesseur. Cette hypothèse fut retenue par C. Head. Voir: J. SHEPARD, « The English and Byzantium: A Study of Their Role in the Byzantine Army in the Later XIth Century », *Traditio*, 29, 1973, p. 54; A. A. VASILIEV, « The Opening Stages of the Anglo-Saxon Immigration to Byzantium in the Eleventh Century », *Annales de l'Institut Kondakov*, 9, 1937, pp. 39-70. K. N. CIGGAAR, *Byzance et l'Angleterre. Études sur trois sources malconnues de la topographie et de l'histoire de Constantinople aux XIe et XIIe siècles*, Thèse doctorale, Leiden, 1976, pp. 24 et 48; C. HEAD, « Alexios Komnenos and the English », *Byzantion*, 47, 1977, pp. 188 et 193.

⁶²² En effet, la magnanimité d'Alexis semble éclipser les rixes qui éclatèrent éventuellement entre les Byzantins et les colons anglais, bien qu'à la fin la concorde fût de nouveau établie entre les deux parties. K. Ciggaar évoque d'ailleurs la possibilité que l'une des sources en question, compilée dans le *Chronicon Laudunense* au XIII^e siècle et rédigée sans doute avant la période de 1114-1125, eut une influence sur l'historiographie des croisades, puisque Ordéric Vital semble l'avoir consultée pour son propre ouvrage. K. N. CIGGAAR, *Byzance et l'Angleterre...*, p. 24; C. HEAD, « Alexios Komnenos and the English », p. 191.

⁶²³ A. A. VASILIEV, « The Opening Stages... », p. 42; C. HEAD, « Alexios Komnenos and the English », p. 190.

⁶²⁴ Sur la question de l'idéal de la fraternité chrétienne dans le contexte de la première croisade, voir entre autres: W. M. DALY, « Christian Fraternity, the Crusaders, and the Security of Constantinople, 1097-1204: The Precarious Survival of an Ideal », *Mediaeval Studies*, 22, 1960, pp. 43-91.; A. ILIEVA et M. DELEV, « La conscience des croisés et l'altérité chrétienne: essai typologique sur les conflits pendant la Première croisade », dans M. Balard, éd., *Autour de la Première Croisade*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1996, pp. 109-118; H. E. J. COWDREY, « The Gregorian Papacy, Byzantium... », pp. 145-169.

relations entre Alexis et Grégoire VII avaient été pour le moins tendues, ce dernier ayant appuyé les campagnes de Robert Guiscard contre Byzance dans le but de contrer l'amitié entre l'empereur byzantin et l'empereur germanique Henri IV; les rapports cordiaux désormais rétablis avec Urbain II se voulaient un espoir de restaurer l'unité chrétienne, en raison de l'inclinaison d'Alexis de reconnaître la suprématie romaine en matière religieuse en échange de l'appui du pape contre ses ennemis politiques. À la veille de la première croisade, le schisme de 1054 semblait être un vague souvenir que les autorités concernées s'efforçaient d'oublier.⁶²⁵ La disposition conciliatrice d'Alexis est démontrée par Geoffroi Malaterra: lorsque le pape fit un grief à l'empereur concernant l'obligation imposée aux Latins dans l'empire de faire usage du pain au levain, Alexis aurait proposé de tenir un concile œcuménique sur la question et de se plier à la décision qui en résulterait.⁶²⁶ À la lumière de cet esprit de coopération, le thème de la fraternité chrétienne était devenu l'un des thèmes principaux du concile de Clermont, comme le montraient les quatre rapports contemporains du discours d'Urbain II.⁶²⁷ Les croisés aspiraient par conséquent à retrouver chez les Byzantins des frères spirituels qui les accompagneraient dans leur longue route vers Jérusalem sous la bannière d'une seule chrétienté, unie contre l'ennemi musulman. La première croisade, bien évidemment, allait mettre cet idéal à l'épreuve.

b) La représentation d'Alexis I^{er} Comnène et la première croisade

Dès le départ de la croisade, les espoirs des croisés furent compromis par un obstacle majeur: les Byzantins ne partageaient pas l'idéal de guerre sainte qui animait leur expédition contre l'Islam. Au cours des dernières années, le problème du concept de guerre sainte à Byzance a fait l'objet de nombreux débats quant à sa définition et sa portée réelle dans les enseignements théologiques de l'Église byzantine.⁶²⁸ Mais peu importe les

⁶²⁵ M. Angold, *The Byzantine Empire 1025-1204...*, pp. 52-53; H. E. J. COWDREY, « The Gregorian Papacy, Byzantium... », p. 156; G. T. DENNIS, « Schism, Union, and the Crusades », pp. 181-187; S. RUNCIMAN, *The Eastern Schism...*, pp. 60, 71 et 103.

⁶²⁶ *dicens se libenter catholicae discussioni assentire, et quod authenticis sententiis, praesentibus Graecis et Latinis, assentiri definiretur, sive azymo, sive fermentato immolandum esset, se deinceps observare velle. Terminum etiam, quo papa accedere deberet, statuit: anni videlicet et dimidii.*; GEOFFROI MALATERRA, *Ruggero I et Roberto il Guiscardo*, éd. V. Lo Curto, Cassino, Francesco Ciolfi, 2002, IV, 13, p. 294.

⁶²⁷ S. KANGAS, « Greeks, Muslims and Crusaders in the Early Chronicles... », p. 3.

⁶²⁸ Parmi l'historiographie étendue de la question, voir entre autres: T. KOLBABA, « Fighting for Christianity: Holy War... », pp. 194-221; G. T. DENNIS, « Defenders of the Christian People... », pp. 31-40; N. OIKONOMIDÈS, « The Concept of 'Holy War' and Two Tenth-Century Byzantine Ivories », dans T. S. Miller et J. Nesbitt, éd., *Peace and War in Byzantium: Essays in Honor of George T. Dennis, S. J.*, Washington (D.C.), Catholic University of America Press, 1995, pp. 62-86; A. LAIOU, « On Just War in Byzantium », dans *Tò 'Ελληνικόν, Studies in Honor of Speros Vryonis, Jr.*, New York, Aristide d Caratzas Pub, 1993, vol.

nuances qui ont été proposées, il est généralement admis que les Byzantins n'avaient pas une véritable notion de guerre sainte, du moins selon le modèle de l'Occident chrétien ou même de l'Islam. Pour les Byzantins, la religion de l'ennemi n'était à vrai dire pas un prétexte de guerre, bien qu'il fût possible que des motifs religieux soient évoqués une fois la guerre commencée. La religion avait en fait pour fonction de motiver les combattants, selon le propre de toutes les guerres, et non pas à exterminer ou forcer la conversion de l'infidèle. La guerre à Byzance manifestait par ailleurs des différences fondamentales avec le principe de guerre sainte, tel qu'il s'exprime dans la croisade ou le djihâd: ce n'étaient pas les instances religieuses qui déclenchaient ou qui ordonnaient les conflits, mais bien l'empereur, qui était après tout une instance laïque, nonobstant son rôle spirituel dans l'idéologie impériale; de plus, les conflits byzantins n'étaient jamais liés à la promesse de rémission des péchés ou de récompenses spirituelles, un point crucial de toute guerre sainte.⁶²⁹ Par conséquent, les Byzantins, qui définissaient leurs conflits avec les Turcs selon des prétextes territoriaux plutôt que religieux, ne comprenaient pas l'obsession des croisés à délivrer la Terre sainte; Constantinople, après tout, constituait la nouvelle Jérusalem, et les Byzantins voyaient un plus grand avantage stratégique à tenir Antioche que le Saint Sépulcre, qui ne détenait qu'une valeur sentimentale dénuée de tout intérêt pratique.⁶³⁰ Qui plus est, ce désintérêt pour l'objectif ultime de la croisade fut accentué par d'autres facteurs idéologiques qui caractérisaient les Byzantins, notamment leur politique impériale. L'idéologie impériale, nous l'avons vu, s'avérait incompatible avec le cadre féodal de la croisade: malgré ses bonnes intentions, l'empereur fut accusé de ne pas reconnaître la valeur réciproque du serment qu'il avait exigé des seigneurs; les intérêts impériaux, en effet, auraient ici supplanté ses promesses immédiates à l'égard des croisés. Ce contentieux allait notamment s'avérer être le facteur le plus marqué de la discorde entre les Byzantins et les croisés, dont les répercussions se feraient sentir tout au long du XII^e siècle.

Malgré ces mésententes, qui devaient s'ajouter aux escarmouches avec les troupes impériales et à la déception des croisés de ne pas avoir eu un droit de pillage après la capitulation de Nicée, l'idéal de coopération entre Grecs et Latins était certes ébranlé, mais non pas amoindri. Jusqu'à Antioche, il peut être admis que l'esprit de fraternité chrétienne

I, pp. 154-177; P. LEMERLE, « Byzance et la croisade », *Relazioni del X Congresso Internazionale di Scienze Storiche. Vol. III: Storia del Medioevo*, Florence, 1955, pp. 595-620.

⁶²⁹ N. OIKONOMIDÈS, « The Concept of 'Holy War'... », p. 63.

⁶³⁰ Anne Comnène était d'autant plus scandalisée à l'idée que les religieux puissent porter eux-mêmes les armes dans cette entreprise, un fait impensable selon les préceptes de l'Église byzantine; ANNE COMNÈNE, X, viii, 7, p. 218; G. T. DENNIS, « Defenders of the Christian People... », p. 33.

qui animait les croisés était toujours valable, ou du moins souhaité. Le fait que des saints militaires grecs figuraient toujours parmi les patrons reconnus par les croisés à Antioche est significatif de cette réalité. Les *Gesta Francorum*, en effet, affirmaient que les saints Georges, Mercure et Démétrius étaient apparus aux croisés pendant la bataille devant Antioche; or, puisque ces saints ne bénéficiaient pas de la même vénération en Occident que chez les chrétiens orientaux, un tel détail nous porte à reconnaître une complicité toujours manifeste entre Grecs et Latins à ce moment précis de leurs relations.⁶³¹ Pourtant, le maintien d'une certaine fraternité chrétienne jusqu'à Antioche n'était pas admise en soi par les chroniqueurs occidentaux, qui écrivaient après la croisade, donc en rétrospective de l'abandon de la croisade par les Byzantins et du contentieux qui entourait les prétentions normandes sur la capitale syrienne. En effet, les rapports fraternels entre Grecs et Latins étaient généralement éclipsés par la tournure des événements, de sorte que les chroniqueurs laissaient miroiter la perfidie de l'empereur Alexis dès l'arrivée des croisés à la frontière byzantine et maintenaient ensuite cette thématique tout au long de leur récit. Or, puisque notre étude concerne les représentations, il pourrait nous sembler inutile d'établir de telles distinctions entre la tendance rétrospective des chroniqueurs et la portée réelle des événements relatés; il n'en demeure pas moins, toutefois, que ces distinctions s'avèrent indicatives des courants historiographiques qui sont le propre de notre étude. Par conséquent, nous proposons que ce sont les événements à Antioche qui ont réellement été l'élément déclencheur de l'antagonisme entre les Byzantins et les croisés, et non pas les événements précédents, comme le veulent généralement les chroniqueurs. En effet, c'est à Antioche que les croisés ont réalisé, s'ils ne le soupçonnaient déjà, que les Byzantins n'avaient pas à cœur l'objectif de la croisade et qu'ils se comportaient de manière déloyale envers eux. Cette réalisation, qualifiée par certains historiens de *frustrated hopes*, ou d'« espoirs déçus »⁶³², fut au cœur de l'échec de la fraternité chrétienne pendant la première croisade. Examinons à présent ces événements à travers les textes des chroniqueurs et selon leur rétrospective des événements après le contentieux byzantin à Antioche.

⁶³¹ En effet, les saints d'origine purement occidentale, pourtant absents des chroniques de la première croisade, auraient très bien pu servir de substituts aux saints orientaux. Cette hypothèse fut également proposée par S. KANGAS, « Greeks, Muslims and Crusaders in the Early Chronicles... », p. 6. Bien que les saints Georges et Mercure aient éventuellement gagné une plus grande importance en Occident, Saint Démétrius n'y fut jamais vraiment populaire, sauf dans l'Orient latin, où il devint un saint patron des croisés. Pour le passage des *Gesta Francorum*: *Videntes itaque nostri hunc exercitum, ignorabant penitus quid hoc esset et qui esset, donec cognoverunt esse adiutorium Christi, cujus ductores fuerunt sancti Georgius, Mercurius et Demetrius.*; GESTA FRANCORUM, IX, 29, p. 154.

⁶³² S. RUNCIMAN, *The Eastern Schism...*, p. 103.

i- Les chroniqueurs (1099-1118)

Les chroniqueurs qui traitent de la première croisade sont nombreux et pour tout dire hétéroclites, provenant souvent de nationalités et de régions différentes, de professions et de milieux opposés, et professant des allégeances à des seigneurs souvent rivaux et aux intérêts pour le moins variés. La plupart avaient une perspective occidentale, bien que certains en vinsent à avoir une perspective orientale après avoir choisi d'habiter la Terre sainte au lendemain de la croisade. Par conséquent, les positions des chroniqueurs occidentaux s'avéraient souvent complexes, tout comme leur représentation des Byzantins; leur seul point commun semble être le blâme qu'ils attribuaient à Alexis en raison des revers de la croisade, et même encore selon des degrés divers d'accusations. À cet égard, certains chroniqueurs ont eu plus d'influence que d'autres dans l'historiographie des croisades, selon les emprunts que d'autres ont pu faire à leurs ouvrages et la perpétuation d'une image péjorative des Byzantins dans la tradition littéraire. Il nous importe donc de passer rapidement ces chroniqueurs en revue, notamment ceux qui ont écrit avant 1118, afin de déterminer leurs relations et les contextes de production de leurs ouvrages.

D'abord, l'auteur anonyme des *Gesta Francorum et aliorum Hierosolymitanorum* constitue l'autorité première en matière d'historiographie, son ouvrage ayant servi de modèle pour plusieurs de ses contemporains. Malgré la tendance actuelle à réévaluer l'importance des *Gesta Francorum*, certains médiévistes jugeant que la chronique aurait trop dominé les recherches modernes sur les croisades, il n'en demeure pas moins que l'ouvrage bénéficia d'une grande popularité au XII^e siècle.⁶³³ Les hypothèses à son sujet abondent, notamment sur l'identité de l'auteur et la date de rédaction du texte: certains y ont vu l'œuvre d'un soldat italo-normand ou d'un clerc, tandis que d'autres ont situé sa rédaction entre 1099 et 1101, et 1104-1106 pour sa version finale.⁶³⁴ Quant à nous, il nous paraît plus prudent de conclure que les *Gesta Francorum* représentent le travail d'un seul auteur, peut-être un chevalier fidèle à Bohémond de Tarente, et qui aurait terminé son ouvrage au plus tard en 1101-1102; pour des raisons que nous évoquerons dans le cadre de

⁶³³ Sur l'influence trop marquée des *Gesta francorum*, voir: J. FRANCE, *Victory in the East...*, 1994, pp. 378-379; « The Anonymous *Gesta Francorum* and the *Historia Francorum qui ceperunt Iherusalem* of Raymond of Aguilers and the *Historia de Hierosolymitano itinere* of Peter Tudebode: An Analysis of the Textual Relationship between Primary Sources for the First Crusade », dans J. France et W. C. Zafac, éd., *The Crusades and their Sources*, Aldershot, Ashgate, 1998, p. 59; S. EDINGTON, « The First Crusade: Reviewing the Evidence », dans J. Phillips, éd., *The First Crusade: Origins and Impact*, Manchester, Manchester University Press, 1997, pp. 57-77.

⁶³⁴ Des survols historiographiques récents sont fournis par J. FLORI, *Pierre l'Ermite...*, pp. 35-38; J. RILEY-SMITH, *The First Crusaders, 1095-1131*, Cambridge, Cambridge University Press, 1997, p. 61.

la propagande normande au prochain chapitre, nous avons tendance à minimiser l'hypothèse d'un remaniement de la part de Bohémond à la veille de sa campagne contre Alexis en 1105-1106.⁶³⁵ Nous préférons également ne pas insister sur la théorie d'une source perdue, sur laquelle notre auteur anonyme aurait puisé son information et qui aurait servi de modèle à d'autres chroniqueurs pour leurs propres ouvrages; notre choix n'implique pas que l'hypothèse soit gênante, mais bien qu'elle demeure encore trop controversée pour que nous puissions y accorder une autorité absolue.⁶³⁶ C'est pourquoi nous retenons en principe l'hypothèse d'une dépendance directe de Raymond d'Aguilers et de Pierre Tudebode envers les *Gesta*, selon les arguments plus convaincants (à notre avis) de J. France.

Raymond d'Aguilers et Pierre Tudebode constituent par ailleurs les prochains chroniqueurs d'intérêt pour notre étude, puisqu'ils sont les témoins les plus proches des événements après l'auteur des *Gesta Francorum*. Le premier, auteur de l'*Historia Francorum qui ceperunt Iherusalem* et chapelain de Raymond de Saint-Gilles, termina son ouvrage entre 1099 et 1102, et au plus tard en 1105.⁶³⁷ Contrairement aux *Gesta*, qui présentent une perspective normande et anti-grecque, Raymond d'Aguilers affirme un parti pris provençal, bien que tout aussi anti-grec. Ses emprunts aux *Gesta*, minimes dans l'ensemble, dénotent l'indépendance relative de son ouvrage et la qualité plus probante de sa représentation des Byzantins, du fait qu'elle répondait à un contexte et des motifs différents de ceux de la tradition normande.⁶³⁸ Le prêtre poitevin Pierre Tudebode, en contrepartie, puisa beaucoup plus au texte des *Gesta* que Raymond d'Aguilers. L'originalité de son ouvrage repose d'abord sur les détails originaux qu'il a ajoutés à partir de ses expériences personnelles, et ensuite sur la continuation de sa narration jusqu'en 1111, alors que les *Gesta* s'arrêtaient en 1099. Il nous est donc possible de situer la rédaction de son texte entre 1102 et 1111, et de proposer qu'il a sans doute emprunté des

⁶³⁵ Ces paramètres d'analyse sont également tenus par E. Albu dans une réinterprétation récente des *Gesta francorum* dans le cadre de l'historiographie normande: E. ALBU, *The Normans and Their Histories...*, pp. 149-151.

⁶³⁶ Cette théorie, soutenue entre autres par J. H. Hill et L. L. Hill, fut contestée d'abord par J. France et ensuite défendue de nouveau par J. Flori dans sa monographie la plus récente. J. H. HILL et L. L. HILL, *Historia de Hierosolymitano Itinere*, Philadelphia, American Philosophical Society, 1974, pp. 4-5 et 10-12; J. FRANCE, « The Anonymous *Gesta Francorum...* », pp. 39-69; J. FLORI, *Pierre l'Ermite...*, p. 36.

⁶³⁷ Pour des survols historiographiques: J. FLORI, *Pierre l'Ermite...*, p. 38; J. RILEY-SMITH, *The First Crusaders...*, p. 61. Ajoutons également une hypothèse de J. Pryor, qui remet en question l'affirmation de Raymond qu'il était chapelain du comte de Saint-Gilles: J. H. PRYOR, « The Oaths of the Leaders of the First Crusade to Emperor Alexius I Comnenus: Fealty, Homage – πίστις, δουλεία », *Parergon*, 2, 1984, p. 127. Voir également: J. RICHARD, « Raymond d'Aguilers, historien de la première croisade », *Journal des Savants*, 3, 1971, pp. 206-212.

⁶³⁸ Sur l'indépendance de Raymond, voir: S. EDGINGTON, « The First Crusade: Reviewing the Evidence », p. 56; J. FRANCE, « The Anonymous *Gesta Francorum...* », p. 58.

éléments à l'ouvrage de Raymond.⁶³⁹ Mais malgré des transcriptions parfois littérales des *Gesta Francorum* et de Raymond d'Aguilers, Tudebode a une tendance à se montrer moins négatif à l'égard des Grecs et à offrir une perspective plus nuancée des événements. Enfin, un autre chroniqueur, Foucher de Chartres, figure parmi les témoins de premier ordre de la croisade. Chapelain d'Étienne de Blois pendant l'expédition, Foucher se montre plus nuancé envers les Grecs, bien qu'il ait emprunté aux *Gesta* et eût été influencé par la propagande normande; en effet, ayant été absent de la croisade à partir d'Édesse, son récit des événements suivants est en grande partie dépendant des autres témoins, dont l'Anonyme et Raymond d'Aguilers. Son récit, qui se poursuit jusqu'en 1127, présente au moins trois étapes de rédaction: son récit de la première croisade fut sans doute terminé en 1101, tandis que les années suivantes, pour lesquelles il se montre plus critique à l'égard des Grecs, furent écrites à différents moments jusqu'en 1127. Pour ces années, il présente la perspective des États latins, où il avait choisi d'habiter jusqu'à sa mort. Lorsque comparé à l'Anonyme, à Pierre Tubeode et à Raymond d'Aguilers, Foucher se montre plus indépendant quant à ses opinions et à ses représentations.⁶⁴⁰

Les chroniqueurs secondaires de la première croisade, écrivant pendant la première décennie du XII^e siècle et tout aussi prolifiques quant à leur représentation des Byzantins, sont Robert le Moine, Guibert de Nogent, Baudri de Dol et Bartolf de Nangis. Ces auteurs reflètent tous, à des degrés divers, l'opinion générale européenne au moment où Bohémond menait une campagne de propagande visant à discréditer les prétentions d'Alexis sur Antioche. Leurs récits, de plus, sont généralement fondés, du moins en partie, sur les chroniqueurs antérieurs, notamment les *Gesta Francorum*. Robert le Moine, d'abord, se veut sans aucun doute le plus populaire des chroniqueurs secondaires, son ouvrage ayant été retranscrit abondamment tout au long du XII^e siècle.⁶⁴¹ Moine de Marmoutier, sous l'influence de la cour française, il est possible mais non certain qu'il ait été abbé de Saint-Rémi de Reims avant de se retirer au prieuré de Sénuc. Son ouvrage, qui s'arrête en 1105, fut sans doute écrit vers 1106-1107, selon les conclusions les plus récentes.⁶⁴² Bien que

⁶³⁹ J. H. HILL et L. L. HILL, *Historia de Hierosolymitano Itinere*, p. 4; J. FLORI, *Pierre l'Ermitte...*, p. 34. Notons par contre l'hypothèse soutenue par J. Pryor, voulant que Tudebode n'allât jamais à la croisade et que son ouvrage serait en fait un remaniement des *Gesta* réalisé en France entre 1105 et 1107: J. H. PRYOR, « The Oaths of the Leaders... », p. 139, n. 74.

⁶⁴⁰ J. FLORI, *Pierre l'Ermitte...*, p. 39; M. BALARD, « *Gesta Dei per Francos...* », p. 475; J. FRANCE, « The Anonymous *Gesta Francorum...* », p. 59; H. S. FINK dans *A History of the Expedition to Jerusalem...*, pp. 5 et 38.

⁶⁴¹ Sa chronique nous est restée dans plus de cent manuscrits, soit dix fois plus que les autres chroniqueurs.; C. SWEETENHAM, *Robert the Monk's History of the First Crusade: The Historia Iherosolimitana*, Aldershot, Ashgate, 2004, p. vii.

⁶⁴² Bien que des dates plus tardives aient été suggérées, C. Sweetenham et M. Bull ont proposé tout récemment 1106-1107: C. SWEETENHAM, *Robert the Monk's History...*, p. 7; M. BULL, « The Capetian

dépendant des *Gesta*, Robert le Moine présente une perspective singulière des croisades et une représentation distincte des Grecs; son impact sur l'historiographie de son époque fait de son texte un ouvrage intéressant notre propos. Guibert de Nogent, auteur des *Gesta Dei per Francos*, fut quant à lui moine bénédictin et plus tard abbé de Nogent. Sa chronique, rédigée entre 1106 et 1109, emprunte largement aux *Gesta Francorum*, mais avec une tendance à les développer plutôt qu'à les copier; en effet, Guibert cherchait à rendre le texte de l'Anonyme dans un style plus soigné, plus complet et encore plus critique des Byzantins.⁶⁴³ Toutefois, contrairement à Robert le Moine, le texte de Guibert circula moins au Moyen Âge et ne fut pas cité par ses contemporains.⁶⁴⁴ Baudri de Dol et Bartolf de Nangis, enfin, étaient encore plus étroitement dépendants de leurs prédécesseurs, notamment de l'Anonyme et de Foucher de Chartres. Le premier écrivit avant 1107, le second vers 1108-1109; leurs ouvrages ont souvent été écartés comme peu intéressants en raison de leur originalité douteuse, bien qu'il soit possible de leur attribuer quelques nuances quant à leur représentation des Byzantins.⁶⁴⁵

La deuxième génération de chroniqueurs de la première croisade, qui ont écrit pendant la deuxième décennie du XII^e siècle, est composée principalement d'Albert d'Aix, de Raoul de Caen et d'Ekkehard d'Aura. Albert d'Aix, de toute évidence, se situe à la limite de notre délimitation temporelle, ayant terminé son récit entre 1121 et 1130; mais contrairement à Ordéric Vital, Guillaume de Malmesbury et Henri de Huntington, qui font l'objet du prochain chapitre (1118-1155), nous avons conclu qu'Albert se situait mieux ici en raison de sa proximité des événements de la croisade. En effet, la rédaction de son ouvrage, le *Liber Christianae expeditionis*, se fit en au moins deux étapes: la première (livres I à VI), concernant les événements de la croisade, fut peut-être en circulation très tôt, voire dès 1102, ce qui laisse entendre une rédaction vers 1101; la deuxième (livres VII à XII), sur les événements en Orient entre 1099 et 1119, aurait été terminée plus tard, sans doute durant la troisième décennie du XII^e siècle.⁶⁴⁶ Notons également qu'Albert d'Aix

Monarchy and the Early Crusade Movement: Hugh of Vermandois and Louis VII », *Nottingham Medieval Studies*, 50, 1996, p. 39.

⁶⁴³ M.-C. GARAND, *Geste de Dieu par les Francs...*, pp. 13-16; J. FLORI, *Pierre l'Ermite...*, p. 45.

⁶⁴⁴ R. LEVINE, *Gesta Dei per Francos / The Deeds of God Through the Franks*, Woodbridge, Boydell Press, 1997, p. 1.

⁶⁴⁵ J. FLORI, *Pierre l'Ermite...*, p. 42; M. BALARD, « *Gesta Dei per Francos...* », p. 476; J. P. A. VAN DER VIN, *Travellers to Greece and Constantinople...*, vol. 1, p. 67 et vol. 2, p. 505.

⁶⁴⁶ La date plus tardive de 1158 a même été proposée par C. Cahen pour la rédaction de la deuxième partie, selon le plus ancien manuscrit daté de la chronique qui se trouve justement être le seul à nommer Albert. Les études récentes de S. Edgington, qui seront d'ailleurs réunies dans la publication prochaine de son édition et de sa traduction de la chronique d'Albert d'Aix, situent par contre la rédaction entre 1125 et 1130, peut-être plus tôt. J. Flori émet par ailleurs des conclusions similaires.; C. CAHEN, « À propos d'Albert d'Aix et de Richard le Pèlerin », *Le Moyen Âge*, 96, 1990, pp. 32-33; S. B. EDGINGTON, « From Aachen: A New

présente une tradition singulière pour ce qui a trait de la croisade, complètement indépendante des *Gesta Francorum*, et que son texte est par conséquent d'un intérêt primordial pour notre compréhension de l'impact de la propagande normande au début du XII^e siècle; l'apport particulier d'Albert d'Aix à cet égard sera notamment abordé dans le cadre du prochain chapitre, bien que nous y fassions allusion à quelques reprises ici. Récemment réhabilité, Albert d'Aix fait l'objet d'un renouveau dans l'historiographie moderne des croisades.⁶⁴⁷ Bien que son identité soit incertaine, certains historiens ayant même remis en cause sa qualité d'auteur, il est généralement admis aujourd'hui qu'un personnage nommé Albert écrivit la chronique; il demeure toutefois incertain s'il fut chanoine d'Aix-la-Chapelle, comme on le supposait autrefois. Ce qui semble plus certain est son parti pris, du fait qu'il était favorable à Godefroi de Bouillon et à la cause lotharingienne. En plus de son penchant allemand, une autre particularité d'Albert d'Aix est qu'il se montre plutôt impartial envers les Grecs, ou du moins beaucoup moins virulent à leur égard que les *Gesta Francorum*; ceci met en doute l'idée généralement admise que l'image des Byzantins était négative au début du XII^e siècle, comme le laisse souvent entendre l'historiographie moderne. Ces sources, de plus, étaient essentiellement orales, et sans doute populaires.⁶⁴⁸ Bref, Albert d'Aix présente une perspective nouvelle qui s'avère être primordiale pour notre présente étude.

Raoul de Caen, auteur des *Gesta Tancredi*, s'avère également indépendant des *Gesta Francorum*, bien qu'il présente une perspective normande en exposant le rôle de Tancrède lors de la première croisade. N'ayant pas participé lui-même à l'expédition, Raoul se rendit en Orient en 1107 seulement en tant que combattant dans l'expédition de Bohémond contre Byzance. Son ouvrage, qui constitue un panégyrique de Tancrède pour la période entre 1096 et 1104, fut vraisemblablement écrit en Orient entre 1112 et 1118.⁶⁴⁹

Perspective on Relations Between the Crusaders and Byzantium, 1095-1120 », *Medieval History*, 4, 1994, pp. 156-169; J. FLORI, *Pierre l'Ermite...*, pp. 63-64.

⁶⁴⁷ Voir notamment les ouvrages de S. B. EDINGTON: « Albert of Aachen Reappraised », dans A. V. Murray, éd., *From Clermont to Jerusalem: The Crusades and Crusader Societies 1095-1500*, Turnhout, 1998, pp. 55-67; « From Aachen: A New Perspective... », pp. 156-169; « Albert of Aachen and the *Chansons de Geste* », pp. 23-37; « Albert of Aachen, St Bernard and the Second Crusade », dans J. Phillips et M. Hoch, éd., *The Second Crusade: Scope and Consequences*, Manchester, Manchester University Press, 2001, pp. 54-70. Voir également: J. FLORI, *Pierre l'Ermite...*, pp. 52-65; A. MULINDER, « Albert of Aachen and the Crusade of 1101 », dans A. V. Murray, *From Clermont to Jerusalem: the Crusades and Crusader Societies, 1095-1500*, Turnhout, Brepols, 1998, pp. 69-77; B. EBELS-HOVING, *Byzantium in Westerse Ogen*, pp. 84-88. C. MORRIS, « The Aims and Spirituality of the Crusade as Seen Through the Eyes of Albert of Aix », *Reading Medieval Studies*, 16, 1990, pp. 99-117.

⁶⁴⁸ S. B. EDINGTON, « From Aachen: A New Perspective... », p. 157; J. FLORI, *Pierre l'Ermite...*, p. 58.

⁶⁴⁹ E. ALBU, *The Normans and Their Histories...*, p. 164; J.-C. PAYEN, « L'image du Grec dans la chronique normande... », p. 269-270; M. BALARD, « *Gesta Dei per Francos...* », p. 475. La chronique de Raoul a fait l'objet d'une traduction anglaise, parue à la fin de 2005, mais que nous n'avons pu consulter dans le cadre de

Sa représentation des Byzantins, fortement négative, reflète la position des Normands à l'égard d'Alexis au lendemain de leur invasion ratée de l'Empire byzantin en 1107-1108. Plus significative encore est son ignorance apparente des *Gesta Francorum*, qui étaient pourtant bien connus dans l'historiographie normande. Dans l'ensemble, Raoul présente une position alternative quant à l'image des Grecs, un reflet du style épique qu'il attribue à la lutte de Tancrède contre eux. Ekkehard d'Aura, enfin, était un moine bénédictin allemand qui nous présente le récit de la troisième grande vague de la première croisade, soit l'expédition de 1101. Deux ouvrages sont attribués à Ekkehard: le *Chronicon universale*, une histoire universelle allemande singulière à son époque, et l'*Hierosolymitana*, sur l'expédition à Jérusalem à laquelle il participa personnellement. La composition de ce dernier ouvrage est incertaine, bien que les dates de 1115-1120 soient généralement acceptées.⁶⁵⁰ Ekkehard ne présente pas le même point de vue qu'Albert d'Aix, étant clairement anti-grec et ayant pris le parti du pape dans la querelle des Investitures. Son témoignage nous permettra de conclure notre analyse de la représentation des Byzantins dans le dernier temps de la première croisade.

ii- Les événements de la croisade et la représentation d'Alexis

Le déroulement de la première croisade a été maintes fois raconté et analysé, de sorte qu'il nous importe peu de commencer une révision systématique de la séquence des événements qui a marqué le passage des croisés dans l'Empire byzantin, de même que leur séjour à Antioche. Mais avant d'aborder les événements qui ont eu un impact sur la représentation des Grecs pour les générations futures, nous nous proposons d'examiner la terminologie qui fut employée à l'égard d'Alexis chez les chroniqueurs de la première croisade. Nous insistons ici sur Alexis, car c'est de lui, et non des Grecs en général, dont il était question chez les premiers chroniqueurs; cette tendance, nous le verrons, est particulière à la première croisade et ne fut pas constante auprès des futurs chroniqueurs du XII^e siècle. Or, la terminologie s'avère cruciale pour notre propos, car l'analyse sémantique des mots et des termes appliqués à l'Autre constituent le premier niveau des mécanismes de la représentation.⁶⁵¹ De plus, la terminologie reflète la tendance rétrospective qui caractérise les récits de la première croisade. En effet, tel que nous

notre étude: *The Gesta Tancredi of Ralph of Caen. A History of the Normans of the First Crusade*, trad. B. et D. S. Bachrach, Aldershot, Ashgate, 2005, 190 p.

⁶⁵⁰ S. RUNCIMAN, *A History of the Crusades*, vol. 1, p. 300.

⁶⁵¹ S. LOUTCHITSKAJA, « L'image des musulmans... », p. 718; M. BALARD, « Les Normands vus par les chroniqueurs byzantins... », p. 226.

l'avons souligné précédemment, l'opinion des chroniqueurs est clairement déterminée en fonction de l'échec des rapports entre Grecs et Latins à Antioche et ne reflète pas forcément l'évolution des sentiments qui a eu lieu entre 1096 et 1098, alors que les croisés apprenaient à redécouvrir leur homologue oriental.

Pour la première croisade, il va de soi que la terminologie employée à l'égard d'Alexis est sensiblement la même chez tous les chroniqueurs et fondée essentiellement sur l'exemple des *Gesta Francorum*, bien qu'il y ait à l'occasion des variantes ou des ajouts, selon la volonté de certains chroniqueurs de modifier des passages ou de les rendre plus éloquents. Généralement, Alexis est qualifié dans les *Gesta* d'*iniquus imperator* ou d'*infelix imperator*, et est dépeint comme un homme « plein de vanité et de malveillance », « anxieux et bouillant de colère. »⁶⁵² Les variantes proposées par les remanieurs des *Gesta* sont essentiellement du même ordre: Pierre Tudebode, par exemple, se limita essentiellement à *iniquus* et *infelix*, mais ajouta, à l'instar de Raymond d'Aguilers, *execrati* et *proditor* à la liste des injures possibles.⁶⁵³ Robert le Moine, quant à lui, proposa *subdolos imperator*, *dolosus imperator* ou *nequissimus imperator*, selon qu'il était « faible en courage, pauvre de sens, et dénué de sagesse », et vite à « s'enflammer d'une violente colère »; en fait, là où les *Gesta* manifestaient une simple opinion négative d'Alexis, Robert le Moine faisait presque toujours un effort pour le dénigrer davantage, lui attribuant les pires qualificatifs qu'il lui était possible d'imaginer.⁶⁵⁴ Guibert de Nogent, par ailleurs, ne se montrait pas moins virulent, qualifiant Alexis de *sordidissimus tyrannus* et *perfidus imperator*, tandis que Raoul de Caen le nommait *versutus imperator* et *perfidus rex*.⁶⁵⁵ Ekkehard d'Aura, quant à lui, porta le coup de grâce par ce qui semble être une compilation involontaire de toutes les invectives de ses confrères: *perfidus*, *periuurus*, *traditor*, *aecclisiae persecutor*, *homicida*, *tyrannus*, *invidus*, *milleformis astutia*.⁶⁵⁶ Le chroniqueur qui fait exception à la règle, en raison de son indépendance vis-à-vis la tradition des *Gesta Francorum*, est naturellement Albert d'Aix: tout en étant à l'occasion critique des politiques d'Alexis, les qualificatifs qu'il lui attribue sont certainement plus

⁶⁵² GESTA FRANCORUM: *iniquus imperator*, I, 3, p. 16; *infelix imperator*, II, 5, p. 24; *plenus vana et iniqua cogitatione*, II, 8, p. 42; *anxiens et bulliens ira*, II, 6, p. 28.

⁶⁵³ RAYMOND D'AGUILERS, iv, p. 44; PIERRE TUDEBODE, II, pp. 38 et 41.

⁶⁵⁴ ROBERT LE MOINE: *subdolos imperator*, II, 6, p. 742; *dolosus imperator*, II, 8, p. 743; *nequissimo imperator*, I, 13, p. 736; *inops animi, expers sensus, pauper consilii, ira vehementi coepit inflammari*, II, 17, p. 748; trad. F. Guizot, p. 325. Voir les commentaires de C. SWEETENHAM, *Robert the Monk's History...*, p. 21.

⁶⁵⁵ GUIBERT DE NOGENT, I, 5, p. 104 et II, 11, p. 128; RAOUL DE CAEN, IX, p. 611; XI, p. 612.

⁶⁵⁶ EKKEHARD D'AURA, « Hierosolymita » dans *Frutolfs und Ekkehards Chroniken und die Anonyme Kaiserchronik*, éd. F.-J. Schmale et I. Schmale-Ott, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1972: *perfidus*, p. 166; *periuurus*, p. 168; *traditorem*, p. 166; *aecclisiae persecutor*, p. 200; *homicidae*, p. 202; *tyrannus*, p. 202; *invisum*, p. 166; *milleformis astutia*, p. 134.

nuancés. En effet, Albert d'Aix insista sur la générosité d'Alexis, tout en le désignant comme *magnificus et nominatissimus imperator*, ou encore *Christianissimus imperator*. Mais dans des instances où il prétend citer l'opinion d'autres personnes, il le qualifie de *uir callidus et subdolos*, laissant ainsi une certaine ambiguïté quant à ses pensées personnelles. Dans l'ensemble, toutefois, Albert d'Aix est clairement le chroniqueur le plus favorable à l'égard d'Alexis, le reconnaissant à plusieurs reprises comme *imperator christianus Grecorum*.⁶⁵⁷

De toute évidence, la terminologie dégagée concerne avant tout la perception de la déloyauté d'Alexis, selon des critères essentiellement féodaux. Même les musulmans, qui étaient généralement qualifiés d'*inimici*, ne faisaient pas l'objet de ces invectives des plus sévères pour l'Occident médiéval, tels que *infelix* ou *infamis*. Nous avons constaté précédemment que les chroniqueurs auraient eu tendance à être plus sévères envers les Byzantins, qui étaient chrétiens et qui se devaient par conséquent de se comporter comme tel.⁶⁵⁸ Or, Alexis n'adhérait guère au modèle européen d'un souverain vertueux: bien avant la croisade, il avait commis le pire crime qui soit en usurpant le pouvoir de son seigneur, Nicéphore III Botaneiatès. Le pape Grégoire VII avait d'ailleurs excommunié Alexis pour ce crime considéré comme particulièrement ignoble chez les Latins.⁶⁵⁹ Et bien que les premiers chroniqueurs de la croisade n'aient pas insisté ouvertement sur ce crime (les croisés étaient après tout censés venir en aide à son empire), les chroniqueurs suivants dénoncèrent ce qu'ils considéraient être une agression odieuse de l'ordre établi. Guibert de Nogent, entre autres, déplora la prise du pouvoir par Alexis en 1081:

Il envahit la ville de Constantinople et la souleva contre l'empereur [Nicéphore III], s'empara de la personne du prince, lui fit crever les yeux et le tint prisonnier dans une place forte; enfin, lui qui était dépourvu de tout droit à l'empire, il usurpa ce droit. Voilà l'homme qui, poussé par la nécessité dont nous venons de parler, appela les Francs à son aide.⁶⁶⁰

Malgré l'erreur sur le sort de Nicéphore III, la portée du message de Guibert était que, par une telle accession au pouvoir, Alexis avait dévoilé sa vraie nature et ainsi déterminé toutes ses actions futures. C'est pourquoi les chroniqueurs de la croisade, qui

⁶⁵⁷ ALBERT D'AIX: *magnifici et nominatissimi imperatoris*, I, 13, p. 282; *Christianissimi imperatoris*, I, 15, p. 284; *uir callidus et subdolos*, II, 18, p. 312; *imperatorem christianum Grecorum*, IV, 40, p. 417.

⁶⁵⁸ Comme le constat J. Subrenat pour les croisades, « être chrétien, c'est participer au système féodal. »; J. SUBRENAT dans D. Régner-Bohler, *Croisades et pèlerinages...*, p. 173.

⁶⁵⁹ J. HARRIS, *Byzantium and the Crusades*, p. 47; H. E. J. COWDREY, « The Gregorian Papacy, Byzantium... », pp. 156-157.

⁶⁶⁰ *Qui Constantinopolitana contra imperatorem civitate pervasa captum eundem dominum suum luminibus ilico feraliter privat et in quodam municipio artae custodiae mancipat et iura imperii, totius expers iuris, usurpat. Qui Francos quidem ea quam diximus necessitate compulsus expetiit...*; GUIBERT DE NOGENT, I, 5, p. 105.

écrivirent en rétrospective des événements à Antioche, ne pouvaient faire autrement que de dépeindre Alexis comme un tyran ignoble et ennemi de la croisade dès que les croisés eurent franchi la frontière de l'Empire byzantin.

Le passage de la croisade populaire, sous la conduite de Pierre l'Ermitte, était présenté comme un sinistre précurseur des événements à venir: bien que les croisés se fussent mal comportés envers Alexis, celui-ci feignit d'être favorable à leur cause, roulant dans son cœur des artifices et projetant dans son esprit leur destruction. Presque tous les chroniqueurs ont en effet critiqué la décision d'Alexis de faire passer les troupes vulnérables de Pierre l'Ermitte sur la rive asiatique du Bosphore, décision qui occasionna leur perte. Certains chroniqueurs, dont l'auteur des *Gesta Francorum*, ne niaient pas que la décision d'Alexis fût motivée par le manque de discipline des croisés et leur pillage des banlieues de Constantinople; néanmoins, ils ajoutaient plus loin que la destruction des croisés par les Turcs avait fait plaisir à Alexis.⁶⁶¹ Ces mêmes chroniqueurs soulignèrent les frictions qui étaient survenues entre les autorités impériales et les seigneurs de la croisade officielle dès leur arrivée en territoire byzantin. L'arrivée d'Hugues de Vermandois, qui avait subi un naufrage près de Durazzo, se solda selon les chroniqueurs par sa détention à Constantinople, alors que celui-ci s'était présenté en toute confiance, croyant être dans un pays de foi chrétienne.⁶⁶² Alexis, concevant selon les chroniqueurs des desseins iniques, ordonna ensuite à ses troupes de mercenaires d'attaquer les autres contingents de croisés alors qu'ils entraient dans l'empire. Les hommes de Godefroi de Bouillon, notamment, auraient été attaqués sans provocation alors qu'ils campaient dans une banlieue de Constantinople; mais Baudouin de Boulogne, ayant soupçonné la trahison, serait venu à leur secours pour éviter le massacre.⁶⁶³ Guibert de Nogent ajouta qu'Alexis avait eu dès le départ des intentions perfides envers Godefroi et ne lui aurait tenu « que des égards forcés », tandis qu'Albert d'Aix, généralement favorable à l'empereur, reconnaissait également les intentions douteuses d'Alexis.⁶⁶⁴ Le contingent de Raymond de Saint-Gilles, quant à lui, essuya pendant ce temps de nombreux revers contre les troupes impériales

⁶⁶¹ *Audiens imperator quod Turci sic dissipassent nostros, gravius est valde.*; GESTA FRANCORUM, I, 2, p. 6 et I, 2, p. 12; PIERRE TUDEBODE, I, pp. 34 et 37; ROBERT LE MOINE, I, 6, p. 732 et I, 13, p. 736; GUIBERT DE NOGENT, II, 9, p. 123 et II, 11, p. 128; BAUDRI DE DOL, « Historia Jerosolimitana », *RHC, Hist. Occ.*, IV, 1879, xv, p. 22.

⁶⁶² *Audiens vero dux illius loci hos prudentissimos viros illic esse applicatos, mox mala cogitatio cor ejus tetigit illosque apprehendit ac jussit Constantinopolim imperatori caute duci quo ei fidelitatem facerent.*; GESTA FRANCORUM, I, 3, p. 14; PIERRE TUDEBODE, I, p. 38; BAUDRI DE DOL, xiii, p. 21; ROBERT LE MOINE, II, 7, p. 743; FOUCHER DE CHARTRES, I, 6, p. 327; GUIBERT DE NOGENT, II, 19, p. 135.

⁶⁶³ *Et jam cum putarent exire fiducialiter quo vellent, iniquus imperator Alexius imperavit Turcopolis et Pincinatis invadere illos et occidere.*; GESTA FRANCORUM, I, 3, p. 16; PIERRE TUDEBODE, I, p. 38; ROBERT LE MOINE, II, 8-9, pp. 743-744;

⁶⁶⁴ *detulit ei reverentiam sed nimis extortitiam...*; GUIBERT DE NOGENT, II, 12, p. 130; ALBERT D'AIX, II, 11, pp. 306-307.

alors qu'il traversait les Balkans en direction de la capitale. Selon Raymond d'Aguilers, les Provençaux, qui étaient convaincus d'être en terres amicales, furent constamment harcelés par les mercenaires d'Alexis. L'empereur, feignant ensuite de vouloir la paix, invita le comte à venir au devant de son armée afin d'entamer des discussions à Constantinople; pendant ce temps, l'armée provençale fut de nouveau attaquée, à l'insu du comte. Raymond d'Aguilers souligna également la perfidie des attaques, qui étaient perpétrées la nuit et par des flèches tirées d'endroits dissimulés, ce qui témoignait du caractère efféminé des Grecs.⁶⁶⁵

Bref, le message formulé par les chroniqueurs est qu'Alexis n'avait pas de parole et qu'il se dissimulait lâchement derrière ses mensonges; ainsi, les croisés parvenaient à obtenir de lui des trêves qui étaient transgressées à la première occasion. L'opinion des chroniqueurs dénote évidemment une forte partialité qui ne tient pas compte des facteurs plus globaux qui entouraient le passage de tant d'armées par Constantinople, l'indiscipline manifeste des croisés et la crainte d'Alexis que sa capitale fût assiégée.⁶⁶⁶ Bien que les chroniqueurs fussent conscients de cette inquiétude de l'empereur, ils la tournaient en dérision, en affirmant que l'empereur craignait d'être trahi simplement parce qu'il était lui-même un traître.⁶⁶⁷ En fait, la crédibilité de l'empereur fut durement éprouvée par le passage des croisés dans l'empire; Alexis n'était pas considéré comme digne de confiance et ses paroles devaient constamment être remises en question. Raymond d'Aguilers dénonça surtout les lettres d'Alexis au comte de Saint-Gilles, qui exprimaient de l'amitié, voire même de l'affection filiale, mais qui étaient immédiatement suivies d'attaques clandestines par les troupes impériales.⁶⁶⁸

Cette trahison était d'autant plus sordide que les mercenaires d'Alexis étaient des Turcoples et des Petchenègues, donc des ennemis de la foi. En effet, les Turcoples étaient réputés être des rejetons de mères chrétiennes et de pères turcs, et étaient recrutés en tant que mercenaires auprès des tribus turques depuis le XI^e siècle.⁶⁶⁹ Les Petchenègues

⁶⁶⁵ *Venimus Dirachium, credimus esse in patria nostra, existimantes imperatorem Alexium et satellites suos nobis esse fratres, et coadiutores. Illi vero ritu leonum incrudescentes, pacificos homines nichil minus quam arma cogitantes, invadunt per occulta trucidant, in nemoribus in vicis remotis a castris, que poterant per noctem furabantur.*; RAYMOND D'AGUILERS, i, p. 38.

⁶⁶⁶ À ce sujet, voir les commentaires d'ANNE COMNÈNE, X, v, 9, p. 209. Voir également J. FRANCE, « Anna Comnena, the Alexiad and the First Crusade », pp. 23-24.

⁶⁶⁷ *et quod machinatur alteri, pertimescit semper sibi machinari.*; ROBERT LE MOINE, II, 17, p. 748.

⁶⁶⁸ *Incepimus iter, habuimus obviam litteras imperatoris de pace, de fraternitate et ut ita dicam de filiatione. Hec autem verbo tenus. Nam ante et retro dextrorsum et sinistrosum, Turci, et Comani, Husi, et tanaces, et Bulgari nobis insidiabantur.*; RAYMOND D'AGUILERS, i, p. 38; PIERRE TUDEBODE, II, p. 44.

⁶⁶⁹ *Turcopuli enim dicuntur, qui vel nutriti apud Turcos vel de matre christiana, patre turco procreantur.*; RAYMOND D'AGUILERS, vii, p. 55. Voir à ce sujet: J. RICHARD, « Les Turcoples au service des royaumes de Jérusalem et de Chypre: Musulmans convertis ou Chrétiens orientaux? », *Revue des études islamiques*, 54,

étaient quant à eux un peuple nomade d'Asie mineure, d'origine turque, et furent employés comme mercenaires par Alexis à la fin du XI^e siècle. Or, la présence des Turcoples et des Petchenègues fut constatée par la majorité des chroniqueurs et avec un certain degré de mépris: Albert d'Aix, entre autres, les considérait essentiellement comme perfides.⁶⁷⁰ L'accusation était mal fondée, puisque les Turcoples ont fini par jouer un rôle important dans les futures armées chrétiennes des États latins en tant que troupes de cavaliers d'élite. De plus, leur rôle auprès des premiers croisés n'est pas à négliger: sur ordre d'Alexis, ils les accompagnèrent dans leurs périples en Asie mineure, autant en 1097 qu'en 1101.⁶⁷¹ Malgré tout, l'idée d'une collusion entre Alexis et les musulmans, aussi surprenante qu'elle puisse sembler aux croisés, commençait déjà à s'exprimer dans ces premières instances de l'historiographie des croisades, pour ensuite être développée davantage tout au long du XII^e siècle. Dans le contexte de la première croisade, en effet, les Turcoples étaient clairement l'instrument de la perfidie d'Alexis. Bohémond, dont l'armée avait également été harcelée par les troupes impériales, en aurait été témoin; selon les *Gesta Francorum*, celui-ci aurait capturé quelques-uns des mercenaires d'Alexis lors de son séjour dans les Balkans et les aurait interrogés ainsi:

‘Pourquoi, malheureux, massacrez-vous l’armée du Christ, qui est aussi la mienne? Je n’ai pourtant aucune querelle avec votre empereur.’ À quoi ils répondirent: ‘Nous ne pouvons pas agir autrement: nous nous sommes loués à la solde de l’empereur, et tout ce qu’il nous ordonne il nous faut l’accomplir.’⁶⁷²

L'auteur anonyme des *Gesta*, par ailleurs, s'efforçait de disculper les Normands de tout manque de discipline dont ils auraient pu faire preuve dans l'empire; il en allait de la future politique de Bohémond, selon laquelle Alexis devait être présenté aux Européens comme un tyran insensé qui se plaisait d'attaquer les croisés sans qu'il n'y ait eu la moindre provocation. Raoul de Caen développa cette idée en dénonçant les attaques déloyales auxquelles se livraient les Turcoples, qui se contentaient d'attaquer l'arrière-garde de l'armée où se trouvaient les hommes âgés et malades; ce n'est que par la vaillance de Tancrède que les mercenaires perfides furent mis en fuite et que la perfidie d'Alexis

1986, pp. 259-270; A. SAVVIDES, «Late Byzantine and Western Historiographers on Turkish Mercenaries... », pp. 122-136.

⁶⁷⁰ *Turcopoli, viri perfidi.*; ALBERT D'AIX, VIII, 32, p. 578.

⁶⁷¹ A. SAVVIDES, «Late Byzantine and Western Historiographers on Turkish Mercenaries... », pp. 124, 126 et 127.

⁶⁷² ‘*Quare, miseri, occiditis gentem Christi et meam? Ego cum vestro imperatore nullam altercationem habeo.*’ *Qui responderunt: ‘Nos nequimus aliud agere; in roga imperatoris locati sumus et quicquid nobis imperat nos oportet implere.’*; GESTA FRANCORUM, I, 4, p. 24.

fut déjouée.⁶⁷³ Or, de telles accusations ne pouvaient être reçues qu'avec le plus grand mépris par les Occidentaux qui lisaient ou qui entendaient les témoignages des pèlerins à leur retour de la croisade.

À la lumière de ces faits, le serment qu'Alexis avait exigé des seigneurs croisés soulevait encore plus le problème de la perfidie de l'empereur, de même que l'opprobre de ceux qui avaient osé le prêter; en effet, nous avons établi précédemment qu'il était considéré honteux de faire preuve de loyauté envers celui qui n'en avait point. Mais avant d'aborder le désarroi des chroniqueurs à l'égard de leurs seigneurs, il nous importe de comprendre quelles étaient, selon ces mêmes chroniqueurs, les circonstances et les modalités de ce serment. Les nombreuses études qui se sont penchées sur le problème en viennent généralement à la même conclusion: les documents, qu'ils soient latins ou grecs, s'avèrent intentionnellement vagues sur les clauses du serment, de sorte que l'absence de détails a donné lieu à bien des spéculations et des théories au fil des années. Mais selon la portée de la convention, il est généralement admis que les seigneurs avaient accepté de devenir les vassaux d'Alexis et de lui remettre les anciennes possessions impériales que l'expédition pourraient conquérir; l'empereur, en échange, devait mener les armées de croisés et fournir un soutien militaire sous forme de soldats, de guides et de vivres.⁶⁷⁴ J. Pryor a toutefois démontré qu'il était peu probable que les seigneurs aient fait hommage à Alexis, puisqu'un tel serment exigeait généralement en retour un fief ou un certain avantage politique, d'autant plus qu'un fief monétaire ne semblait pas être en cause lors des négociations. Selon lui, il était plutôt question d'un serment de fidélité qui, sans l'hommage, impliquait seulement de protéger la personne, les possessions et l'honneur de celui à qui il était prêté.⁶⁷⁵ Cette nuance était de toute évidence importante pour les événements suivants, bien qu'il soit possible que les Byzantins, ou du moins leurs chroniqueurs, n'aient pas fait la distinction entre les deux formes de serment.⁶⁷⁶ Quoi qu'il en soit, il nous paraît clair que la convention, en raison de son ambiguïté, a permis à chaque parti d'accuser l'autre de parjure selon le déroulement des événements. De plus, la

⁶⁷³ RAOUL DE CAEN, IV-VI, pp. 607-609.

⁶⁷⁴ J. FRANCE, « Anna Comnena, the Alexiad and the First Crusade », pp. 29-30.

⁶⁷⁵ J. H. PRYOR, « The Oaths of the Leaders of the First Crusade... », pp. 114-115. En fait, des chroniqueurs de la première croisade, Albert d'Aix est le seul à mentionner de façon explicite que le serment prêté était un « hommage », mais encore était-il mal informé des modalités précises des négociations. Albert mentionnait: *dux placatus et illectus, non solum ei in filium, sicut mos est terrae, sed etiam in vassalum junctis manibus reddidit, cum universis primis qui tunc aderant et postea subsequuti sunt.*; ALBERT D'AIX, II, 16, p. 311. Voir également F.-L. GANSHOF, « Recherche sur le lien juridique qui unissait les chefs de la Première Croisade à l'empereur byzantin », dans *Mélanges offerts à M. Paul-Edmond Martin*, Genève, Comité des Mélanges P. E. Martin, 1961, p. 66. Malgré tout, s'il y eut un seigneur qui fit hommage à Alexis, c'est sans doute Bohémond, comme le démontra J. SHEPARD, « When Greek Meets Greek... », p. 268.

⁶⁷⁶ Cette idée est discutée par J. H. PRYOR, « The Oaths of the Leaders of the First Crusade... », pp. 113, 115 et 123-124.

valeur synallagmatique de l'entente permettait à chacun de se délier de ses engagements en prétextant que l'autre n'avait pas respecté sa parole. De toute évidence, les modalités du serment faisaient dès le départ l'objet d'un malentendu ou d'une volonté manifeste d'être équivoques.

Nonobstant ces facteurs, il demeure que les seigneurs avaient d'abord hésité à prêter le serment, sans doute en raison de ses contraintes éventuelles face à leurs ambitions personnelles. Les chroniqueurs, quant à eux, associaient cette hésitation au caractère indigne d'un tel serment, qui risquait de compromettre l'honneur de leurs seigneurs. Selon les *Gesta Francorum*, « ceux-ci refusèrent en disant 'Ceci n'est pas digne de nous, et il nous semble juste de ne pas lui prêter serment en aucune manière.' »⁶⁷⁷ Il nous est possible d'imaginer, tout de même, que cette réserve fut postérieure aux événements d'Antioche, ayant sans doute moins préoccupé les croisés lors de leur séjour à Constantinople; après tout, l'idéal de fraternité chrétienne était toujours à l'esprit des chrétiens occidentaux à ce moment précis de la croisade. S'il y eût hésitation, comme dans le cas particulier de Raymond de Saint-Gilles, c'est possiblement en raison de l'interprétation du serment, selon le risque qu'il soit perçu comme un hommage plutôt qu'un engagement de fidélité. Pour Alexis, le fait que le serment ait causé autant d'hésitation de la part des seigneurs devait être déconcertant; celui-ci, après tout, ne faisait que répéter la procédure qui avait eu tant de succès auprès des pèlerins antérieurs, comme Robert le Frison. L'enjeu, toutefois, allait s'avérer différent: bien qu'Alexis fût persuasif, l'assentiment éventuel des seigneurs à ses demandes devait susciter l'amertume des croisés et des chroniqueurs, sinon immédiatement, du moins à la lumière du conflit concernant la possession d'Antioche.

L'ensemble des chroniqueurs, notamment ceux qui appartenaient à la famille des *Gesta Francorum*, a vivement dénoncé les seigneurs pour avoir ainsi compromis leur prestige au profit de l'empereur. D'abord, leur échec de n'avoir pu deviner au préalable les intentions déloyales d'Alexis avait non seulement mis en danger l'armée chrétienne lorsqu'elle fut assiégée dans Antioche, mais risquait de compromettre leur possession légitime de la ville, qui avait été gagnée au prix de tant d'efforts et de sacrifices. Ainsi, les seigneurs souffraient de s'être laissés duper par un traître et d'avoir mis en danger l'expédition chrétienne; il en allait de leur manque de perspicacité, mais également d'avoir failli à leur propre réputation en s'associant à quelqu'un qui n'avait point d'honneur. De plus, les seigneurs s'étaient placés en position de conflit par rapport aux intérêts de la croisade et à leurs intérêts personnels, s'étant laissés soudoyés par les offrandes de

⁶⁷⁷ *Quod omnino prohibuerunt dixeruntque: 'Certe indigni sumus atque justum nobis videtur nullatenus ei sacramentum jurare.'*; GESTA FRANCORUM, II, 6, p. 30.

l'empereur. En effet, bien que la teneur des négociations nous soit inconnue, il ne nous est guère difficile d'imaginer que les seigneurs furent récompensés pour leur allégeance et que la largesse d'Alexis avait pu constituer un incitatif pour leur décision. Or, il n'était pas honteux en soi d'accepter les dons d'un supérieur et de les redistribuer parmi les siens, sauf bien sûr lorsque l'intention de cette générosité était déloyale. Par conséquent, le jugement des chroniqueurs à l'égard des seigneurs fut pour le moins sévère. Selon Guibert de Nogent, « le seul fait d'avoir été forcés de jurer par ces petits Grecs, les plus lâches des hommes, serait pour nous une honte éternelle. »⁶⁷⁸ Raoul de Caen, quant à lui, considérait que les chefs francs, particulièrement Bohémond, s'étaient humiliés pour s'être laissés enlacer par les présents de l'empereur, tandis qu'il louait Tancrède d'avoir évité pareille humiliation en traversant clandestinement le Bosphore.⁶⁷⁹ L'Anonyme des *Gesta Francorum*, enfin, se lamentait ainsi:

Peut-être arrivera-t-il que nous soyons déçus par nos chefs. Que feront-ils en fin de compte? Ils diront que, poussés par la nécessité, il leur a fallu, bon gré, mal gré, s'humilier devant la volonté de l'empereur!⁶⁸⁰

Durant les mois et les années qui ont suivi la prise d'Antioche, l'image d'Alexis allait donc être à ce point ternie que les seigneurs ont désespérément tenté de se dissocier de lui et du serment qu'ils lui avaient prêté. Les chroniqueurs, soucieux des intérêts des croisés, tentèrent de justifier la décision des seigneurs selon divers motifs. Le passage précédent des *Gesta Francorum* propose notamment que le serment aurait été prêté par nécessité, les seigneurs craignant d'être isolés dans un territoire hostile et de manquer du ravitaillement nécessaire pour mener à bien leur expédition. Ainsi, l'hésitation initiale des seigneurs à s'engager envers l'empereur et leur capitulation face à la volonté impériale témoignaient de la situation contraignante à laquelle ils avaient dû faire face. Ceci disculpait naturellement les seigneurs de tout opprobre potentiel, du fait que leur décision n'était pas imputable à leur naïveté, mais bien à des circonstances extraordinaires. De plus, un tel justificatif déliait les seigneurs de leurs obligations, car un serment prêté sous contrainte, et non pas selon le plein gré des contractants, était considéré comme nul. Tel

⁶⁷⁸ *quod per Greculos istos, omnium intertissimos, iurare congeremur, nobis esset sempiternae pudendum*; GUIBERT DE NOGENT, III, 4, p. 142.; trad. M.-C. Garand, p. 110.

⁶⁷⁹ *Videns ergo Francos duces implicitos donis, Boamundum dolis....*; RAOUL DE CAEN, XI, pp. 612-613. Comme nous l'avons vu précédemment, certains chroniqueurs affirmaient que Bohémond était un Franc, puisque sa famille venait de Normandie et qu'il avait obtenu la main de la fille du roi de France. Voir notamment GUIBERT DE NOGENT, I, 5, p. 106.

⁶⁸⁰ *Forsitan adhuc a nostris majoribus sepe delusi erimus; ad ultimum quid facturi erunt? Dicent quoniam, necessitate compulsi, volentes nolentesque humiliaverunt se ad nequissimi imperatoris voluntatem!*; GESTA FRANCORUM, II, 6, p. 30.

était l'objectif de la propagande de Bohémond sur la question d'Antioche: dénigrer davantage Alexis, tout en démontrant que les seigneurs avaient été contraints de prêter le serment, afin d'éviter que la perfidie de l'empereur se répercute sur la réputation des croisés.⁶⁸¹ Bien que les chroniqueurs ne fussent pas tous fermement convaincus du prétexte de la nécessité, comme le démontra la plainte de l'Anonyme à l'égard des seigneurs, il reste que l'idée devint fermement enracinée dans l'historiographie découlant de la tradition normande. Robert le Moine, entre autres, affirma:

Que personne ne s'étonne si tant et de si nobles Francs prêtèrent ainsi hommage presque forcément, car, en examinant la chose au poids de la raison, on verra ce qui les y contraignit.⁶⁸²

Raoul de Caen, à son tour, invalida le serment des seigneurs dans un discours attribué à Tancrède, lorsque celui-ci fut éventuellement contraint de se présenter devant Alexis pour prêter le serment requis:

'Ta violence m'a amené en ces lieux malgré moi; mais sache que tu ne dois prendre aucune confiance, si je contracte aujourd'hui un engagement auquel je sois contraint.'⁶⁸³

Raoul de Caen ajouta notamment l'idée que Bohémond et les autres seigneurs avaient été soudoyés par les offrandes d'Alexis, pour ainsi discréditer les décisions du prince normand à la lumière du traité de Devol et ensuite défendre la légitimité du nouveau maître d'Antioche, Tancrède. Bref, la question du serment, de même que la honte qui lui était ensuite associée, était grandement dépendante de la question d'Antioche; l'image des Byzantins, quant à elle, se voulait le prétexte de cette honte, mais également le moyen de s'en disculper. Notons par ailleurs que cette tendance était propre à la tradition normande, puisque les chroniqueurs plus indépendants ont généralement évité de condamner la décision des seigneurs de prêter serment à Alexis, la considérant comme nécessaire à la croisade malgré l'issue des événements; c'est le cas, par exemple, de Foucher de Chartres, qui jugeait indispensable la décision des seigneurs de consolider l'amitié d'Alexis, du fait que la route allait être périlleuse et que les croisés devaient pouvoir compter sur l'appui de

⁶⁸¹ Pour une étude très complète des rapports entre Alexis et Bohémond, et des motivations de ce dernier à l'égard du premier, voir J. SHEPARD, « When Greek Meets Greek: Alexios Comnenos and Bohemond in 1097-1098 », *Byzantine and Modern Greek Studies*, 12, 1988, pp. 185-277.

⁶⁸² *Nemo miretur quia tot et tam nobiles Franci quasi coacti hominum fecerint, quoniam si res ex ratione pensetur, quia vere coacti fuerint inveniatur.*; ROBERT LE MOINE, II, 19, p. 749; trad. F. Guizot, p. 326.

⁶⁸³ *vigili cura liberatum tua me huc violentia retrusit invitum; quominus tibi confidendum noveris, si quid hodie pepigero coactus.*; RAOUL DE CAEN, XVII, p. 618; trad. F. Guizot, p. 41.

l'empereur.⁶⁸⁴ De toute évidence, la réputation d'Alexis était en grande partie tributaire de ces chroniqueurs qui avaient un intérêt à défendre la cause normande à propos d'Antioche, tandis que les chroniqueurs plus modérés se voulaient naturellement plus nuancés dans leurs propos.

Malgré tout, l'aspect sur lequel tous les chroniqueurs se rassemblent, et qui constitue le prochain justificatif pour délier les seigneurs de leur engagement envers Alexis, était le non-respect par ce dernier de ses engagements envers les croisés. Robert le Moine, en fait, prétendait qu'Alexis n'avait jamais eu l'intention de tenir ses engagements.⁶⁸⁵ Or, pour la plupart des chroniqueurs, tous les événements qui devaient suivre le serment des seigneurs à Constantinople étaient décrits à la lumière d'une telle affirmation. Ainsi, à Nicée, ces chroniqueurs soulignaient que la véritable nature d'Alexis devint manifeste du moment qu'il eut accepté la reddition de la ville et refusé d'accorder un droit de pillage aux croisés, qui avaient pourtant attaqué la ville avec tant d'efforts et de courage. Selon les *Gesta*, Alexis offrit un sauf-conduit aux Turcs afin qu'ils puissent plus tard « dresser des embûches et des obstacles aux Francs. »⁶⁸⁶ Raymond d'Aguilers, quant à lui, appuya les propos de l'Anonyme en affirmant qu'Alexis s'était avéré un tel ingrat envers les croisés « qu'aussi longtemps qu'il vivra le peuple sera porté à le maudire et à le proclamer traître. »⁶⁸⁷ La générosité d'Alexis envers les croisés, qui avait pour objectif de les récompenser pour leurs efforts, fut également critiquée par plusieurs chroniqueurs: bien que la magnificence des présents de l'empereur fût reconnue par certains, d'autres dénoncèrent le fait qu'Alexis ait gardé l'ensemble du butin pour lui et qu'il n'en ait redistribué qu'une infime partie sous forme d'aumônes aux pauvres; de toute évidence, il était question de discréditer Alexis quant à ses obligations féodales à l'égard des seigneurs.⁶⁸⁸ Guibert de Nogent ajouta même que cette politique d'Alexis avait semé la consternation dans l'armée, puisque les chevaliers subalternes n'avaient au bout du compte rien reçu de l'empereur; ils auraient ainsi conçu « une vive jalousie et un profond ressentiment contre les princes », qui avaient auparavant été richement récompensés pour

⁶⁸⁴ *Erat enim omnibus hoc necesse ut sic cum imperatore amicitiam consolidarent; sine cujus consilio et auxilio, nostrum iter nequivimus expedire, neque illi qui nos erant subsequuturi eodem tramite.*; FOUCHER DE CHARTRES, I, 9, p. 332.

⁶⁸⁵ *Sed in mente imperatoris mansit semper fraudulenta factio. [...] quicquid stipulavit, totum cum verbo exinanivit; maluitque perjurii noxam incurrere, quam gentem Francorum a finibus suis non elongare.*; ROBERT LE MOINE, II, 19, pp. 749-750.

⁶⁸⁶ *quos situdiose servabat ut illos ad Francorum nocumenta et obstacula paratos haberet.*; GESTA FRANCORUM, II, 8, p. 42.

⁶⁸⁷ *Alexius itaque accepta civitate tantam gratiarum actionem exercitui dedit, ut quandiu vixerit populus semper ei maledicat, et proclamet eum proditorem.*; RAYMOND D'AGUILERS, iv, p. 44.

⁶⁸⁸ FOUCHER DE CHARTRES, I, 10, pp. 333-334; GESTA FRANCORUM, III, 9, p. 42; PIERRE TUDEBODE, III, p. 51; ROBERT LE MOINE, III, 5, p. 758.

leur loyauté.⁶⁸⁹ Pourtant, l'entrevue de Pelekanon entre Alexis et les croisés, que l'Anonyme et ses remanieurs évitèrent curieusement de mentionner, semble avoir été cordiale, comme quoi il est encore une fois question d'une rétrospective des événements à Antioche. En effet, les lettres d'Étienne de Blois à Adèle de Normandie proposent des bonnes relations entre les croisés et l'empereur avant les événements d'Antioche:

Depuis l'île où il se trouvait, l'illustre empereur ordonna que les plus précieuses pièces du butin pris à Nicée, c'est-à-dire l'or, les pierres précieuses, l'argent, les étoffes, les chevaux, soient offertes aux chevaliers; toutes les victuailles furent distribuées aux soldats; les princes furent couverts de cadeaux pris sur son trésor personnel.⁶⁹⁰

Quoi qu'il en soit, les chroniqueurs persistèrent à représenter Alexis dans les pires circonstances. En route vers Antioche, Tatikios, le commandant des troupes byzantines qui accompagnaient les croisés, fut représenté comme un instrument de la perfidie de l'empereur. Les chroniqueurs soulignèrent son apparence physique comme un reflet de sa moralité: étant défiguré, puisqu'il avait le nez coupé, Tatikios fut immédiatement considéré comme un traître, car de telles mutilations étaient généralement significatives de la moralité d'un individu.⁶⁹¹ Raymond d'Aguilers constata qu'il « n'avait pas de nez et était dépourvu de tout courage », comme quoi l'un entraîna l'autre.⁶⁹² Albert d'Aix, quant à lui, le nommait « Tatin au nez coupé » et ne se montra guère plus favorable à son égard.⁶⁹³ La réputation de Tatikios était d'autant plus ternie du fait qu'il était un Turc converti, ayant autrefois servi comme esclave dans la famille Comnène.⁶⁹⁴ Les chroniqueurs le reconnaissaient par ailleurs comme *inimicus* et étaient généralement unanimes sur la terrible honte qui marqua son départ de la croisade devant les murs d'Antioche.⁶⁹⁵ Les *Gesta Francorum* et Raymond d'Aguilers associèrent ce départ à sa lâcheté, tandis

⁶⁸⁹ *Ex quo mediocribus exercitus personis, quas munificentia illa est visa pretergredi, multa fuit invidentia contra principes ac similtas ingenita.*; GUIBERT DE NOGENT, III, 10, p. 153; trad. M.-C. Garand, p. 120.

⁶⁹⁰ *In eadem qua manebat insula magnus imperator de spoliis Nicaeae urbis sic ordinavit pretiosiora, ut scilicet aurum, gemmas, argentum, pallia, equos et huiuscemodi milites habeant; omnia vero uictualia peditibus distribuuntur; principes cunctos de propriis thesauris suis se ditaturos disposuit.*; « Epistula I Stephani comitis Cartonensis ad Adela uxorem suam », dans H. Hagenmeyer, *Epistulae et chartae...*, p. 140; trad. G. Brunel, « Lettre d'Étienne, comte de Blois, à Adèle de Normandie, sa femme », dans *Sources d'histoire médiévale, XI^e – milieu XIV^e siècle*, Paris, Larousse, 1992, p. 376.

⁶⁹¹ Guillaume de Tyr constata quelques années plus tard que Tatikios était un « homme méchant et perfide, qui avait les narines mutilées, en témoignage de sa perversité... »: *nares habens mutilas in signum mentis perverse.*; GUILLAUME DE TYR, II, 24, p. 193.

⁶⁹² *Tatic naribus truncus et omni virtute.*; RAYMOND D'AGUILERS, vii, p. 54.

⁶⁹³ *Tatinum quoque truncatae naris.*; ALBERT D'AIX, IV, 40, p. 417.

⁶⁹⁴ Il est possible également qu'il fût un eunuque, car Anne Comnène précise qu'il fut grand primicier pendant une partie de sa carrière, une charge qui était traditionnellement réservée aux eunuques.; ANNE COMNÈNE, IV, iv, 3, p. 151.

⁶⁹⁵ *inimicus Tetigus*; GESTA FRANCORUM, VI, 16, p. 78.

qu'Anne Comnène l'attribuait aux intrigues de Bohémond à l'égard du général byzantin.⁶⁹⁶ Quoi qu'il en soit, les chroniqueurs insistèrent sur le fait qu'il s'était parjuré en promettant de revenir avec des vivres, et qu'il s'était condamné, lui et ses compagnons d'armes, à une honte éternelle par une fuite ignominieuse.⁶⁹⁷

C'est toutefois l'épisode entre Étienne de Blois et Alexis à Philomélium qui devait à tout jamais sceller la réputation de ce dernier aux yeux des chroniqueurs. En effet, le comte de Blois, alors qu'il rebroussait chemin en raison de la situation désespérée des croisés désormais assiégés dans Antioche, rencontra l'empereur qui se dirigeait justement à leur secours. Les chroniqueurs ne retinrent aucunement l'intention vertueuse d'Alexis, qui remplissait par ce geste ses obligations féodales envers les seigneurs en leur apportant personnellement une assistance militaire, en hommes et en vivres.⁶⁹⁸ Au contraire, les chroniqueurs soulignèrent l'opprobre d'Alexis pour avoir écouté le mauvais conseil d'Étienne de Blois, qui avait lui-même entaché son honneur par une fuite honteuse sous prétexte que l'armée chrétienne était perdue. De toute évidence, l'ambivalence de la situation fut tranchée en faveur des Latins: la bonne intention de l'empereur n'était pas considérée suffisante face au désir des croisés de posséder Antioche. D'ailleurs, l'honneur de l'empereur souffrait d'avoir succombé aux mensonges d'un délateur, comme le montre un discours attribué à Guy, frère de Bohémond, dans les *Gesta Francorum*:

‘Vous croyez peut-être ce chevalier grisonnant et insensé? Ai-je jamais entendu dire qu'il ait accompli quelque exploit de chevalier? Non; il s'est dérobé avec honte et déshonneur, comme un vaurien et un misérable. Sachez que tout ce que ce malheureux raconte est entièrement faux.’⁶⁹⁹

Donc, en croyant la parole d'un félon, Alexis s'était condamné à subir la même accusation. Il a toutefois été constaté, notamment par E. Albu, que l'Anonyme ne s'était pas montré aussi sévère envers Alexis qu'il aurait pu l'être, d'autant plus que la fuite d'Alexis allait devenir un argument majeur pour justifier les revendications de Bohémond à Antioche; après tout, les épithètes injurieuses étaient réservées à Étienne, tandis que la

⁶⁹⁶ GESTA FRANCORUM, VI, 16, p. 80; RAYMOND D'AGUILERS, vii, p. 54; ANNE COMNÈNE, XI, 4, p. 113; Voir à ce sujet: J. FRANCE, « The Departure of Tatikios from the Crusader Army », *Bulletin of the Institute of Historical Research*, 44, 1971, pp. 137-147.

⁶⁹⁷ Entre autres: ALBERT D'AIX, IV, 40, p. 417; GUIBERT DE NOGENT, IV, 10, pp. 183; ROBERT LE MOINE, IV, 13, pp. 782-783.

⁶⁹⁸ Il était en effet préférable, dans la perspective des feudataires, que leur seigneur remplisse de sa présence ses obligations envers eux; J. FRANCE, « Anna Comnena, the Alexiad and the First Crusade », p. 30.

⁶⁹⁹ ‘Foristan creditis huic semicano imprudenti militi? Unquam vere non audivi loqui de milicia aliqua quam idem fecisset, sed turpiter et inhoneste recedit sicut nequissimus et infelix et quicquid miser nuntiat, sciatis falsum esse.’; GESTA FRANCORUM, IX, 27, p. 144.

honte d'Alexis n'était que sous-entendue.⁷⁰⁰ Nous aborderons au prochain chapitre la signification de cette omission, de même que le rôle des *Gesta Francorum* dans la propagande de Bohémond au début du XII^e siècle. Les remanieurs de l'Anonyme, toutefois, ne se montrèrent pas aussi complaisants, comme quoi les chroniqueurs suivants ont délibérément cherché à défendre la cause normande en dénigrant davantage Alexis. Robert le Moine, par exemple, insista sur l'idée qu'Alexis avait préféré écouter les paroles d'un insensé et d'un fuyard plutôt que celles de Guy, une nuance qui n'avait pas été rendue explicite dans les *Gesta*.⁷⁰¹ Guibert de Nogent, quant à lui, prétendit que l'empereur avait exagéré les paroles d'Étienne à ses ministres et au frère de Bohémond, un signe qu'il ne tenait pas vraiment à se rendre jusqu'à Antioche et qu'il cherchait à dépeindre la situation comme plus grave qu'elle ne l'était vraiment.⁷⁰² Contrairement aux *Gesta*, Guibert qualifia également Alexis de « cupide souverain » et de « perfide tyran », et affirma que celui-ci s'était réjoui à l'idée que les croisés pussent être vaincus par les Turcs.⁷⁰³ De toute évidence, les remanieurs des *Gesta* avaient senti le besoin de corriger le silence de l'Anonyme au sujet de la culpabilité d'Alexis à Philomélium. De plus, ils insistèrent sur les demandes ultérieures faites à Alexis de venir réclamer Antioche, par exemple lorsque Hugues de Vermandois fut envoyé auprès de l'empereur après la défaite de Kerbogha en juin 1098.⁷⁰⁴ L'échec d'Alexis de se plier à ses obligations confirma par conséquent la revendication des Latins, un argument que même Anne Comnène semblait avoir eu peine à contrecarrer près de quarante ans après les événements, lorsqu'elle écrivit son récit au milieu du XII^e siècle.⁷⁰⁵

À la lumière de notre exposé, il nous paraît évident que l'image d'Alexis découlait en grande partie de la cause normande à Antioche, et non pas du déroulement réel des événements pendant la croisade. Le contentieux entre Grecs et Latins sur la question d'Antioche, en effet, avait eu pour effet d'immortaliser la réputation d'Alexis, de même que celle des Byzantins, pour les générations futures.⁷⁰⁶ L'historiographie de la croisade, largement influencée par la propagande normande, perpétua quant à elle l'idée de la perfidie de l'empereur et de ses sujets. De plus, les événements qui suivirent la prise de

⁷⁰⁰ E. ALBU, *The Normans and Their Histories...*, pp. 162-163.

⁷⁰¹ *Imperator quidem consilio illius noluit assensum praebere, sed verbis nugacis comitis nimium credulus, retro destinavit abire...*; ROBERT LE MOINE, VI, 16, p. 817.

⁷⁰² *remque multo deterius quam comes ei dixerit manifestat*; GUIBERT DE NOGENT, V, 26, p. 229.

⁷⁰³ *principem cupidissimum, imperatori tirannico et perfidissimus*; GUIBERT DE NOGENT, V, 26, pp. 229-230.

⁷⁰⁴ *GESTA FRANCORUM*, X, 30, p. 160; FOUCHER DE CHARTRES, I, 23, p. 350; ALBERT D'AIX, V, 3, p. 434; GUIBERT DE NOGENT, VI, 11, p. 243; ROBERT LE MOINE, VII, 20, p. 837.

⁷⁰⁵ Voir à ce sujet les commentaires de J. FRANCE, « Anna Comnena, the Alexiad and the First Crusade », pp. 28-31.

⁷⁰⁶ Cette hypothèse est également tenue par R.-J. LILIE, *Byzantium and the Crusader States...*, p. 60.

Jérusalem continuèrent à alimenter de telles rumeurs. La troisième vague de la croisade en 1101 en est un exemple, du fait qu'elle fut décrite comme une répétition de la croisade des barons. Selon Ekkehard d'Aura, de même qu'Albert d'Aix, les croisés avaient essuyé les mêmes revers que leurs prédécesseurs en route vers Constantinople: escarmouches avec les troupes impériales en raison de l'indiscipline des croisés et, une fois arrivés dans la capitale byzantine, négociations tendues avec Alexis. Les Lombards étaient même réputés avoir tué un parent et un lion de l'empereur en attaquant les remparts de la ville, à la suite de quoi ils furent contraints de traverser le Bosphore en attendant l'arrivée des autres croisés.⁷⁰⁷ Les contingents allemands, quant à eux, furent harcelés par les Petchenègues, qui les attaquaient à la faveur de la nuit, tandis qu'Alexis leur envoyait des messages pacifiques de bonne volonté.⁷⁰⁸ L'empereur, par la suite, exigea des seigneurs le même serment qu'il avait demandé aux barons en 1097; une fois prêté, il considéra les croisés comme ses fils et les couvrit de cadeaux, dissimulant comme à l'habitude ses intentions malhonnêtes.⁷⁰⁹ Lors de l'avancée des croisés en Asie mineure, la défaite des croisés à Merzifon fut immédiatement attribuée à Alexis, qui désirait toujours la destruction de l'armée chrétienne en les exposant aux flèches des Turcs.⁷¹⁰ Raymond de Saint-Gilles, qui avait accompagné les croisés au nom de l'empereur, fut par ailleurs considéré comme un instrument de la perfidie de celui-ci, ayant permis aux Turcs de les mener dans un piège.⁷¹¹ Ainsi, lorsque les croisés furent contraints de prendre la mer plutôt que d'affronter les rigueurs de l'Anatolie, ceux-ci craignaient par-dessus tout d'être de nouveau trahis et d'être noyés au large.⁷¹² Bref, la croisade de 1101 n'était différente de la précédente qu'en

⁷⁰⁷ *Ubi in duobus locis infringentes et intrantes, in primis juvenem de sanguine ipsius Imperatoris peremerunt, deinde leonem domitum, qui erat gratus in palatio Imperatoris, occiderunt.*; ALBERT D'AIX, VIII, 2, 4, p. 561. Cet incident porta Ordéric Vital à affirmer qu'Alexis employaient des lions comme gardes du corps, un compliment en soi selon l'idée que le lion représentait dans les mentalités médiévales une bête royale et noble; ORDÉRIC VITAL, X, 20, p. 330. Voir également les commentaires de E. ALBU, *The Normans and Their Histories...*, p. 122.

⁷⁰⁸ *Ab ingressu quippe vel prima civitate Bulgariae usque ad sedem Alexii semper nobis eius pacifici nuncii occurrebant, qui tamen aliquando nos precedentes vel comitantes favillarum evanescentium more disparebant. Militum etiam suorum, quos Pincinatos vocitant, exercitus nunc nobis a tergo damnum intulit, nunc a latere vim inferre, nunc a fronte directa acie manum conferre, nunc per noctes castra irrumpere disposuit....*; EKKEHARD D'AURA, p. 164.

⁷⁰⁹ *E quibus omnibus singularum turmarum principes Alexius more suo sub appellatione filiorum suscepti eisdemque post manus acceptas sacramentaque firmata sicuti prioribus exercitibus munera dispertivit, pauperibus vero extra civitatem elemosinam largiri mercatumque parari precepit.*; EKKEHARD D'AURA, p. 166. Voir également: GUIBERT DE NOGENT, VII, 23, pp. 312-313; « Narratio Floriacensis de captis Antiocha et Hierosolyma et obsesso Dyrrachio », dans *RHC, Hist. Occ.*, V, 1895, p. 360.

⁷¹⁰ *tandemque Constantinopolim pervenientes, in alteram ripam – illud enim beneficium maledictus Alexius peregrinis accelerare solet – transpositae sunt, immo paganorum sagittis expositae.*; EKKEHARD D'AURA, p. 164.

⁷¹¹ ALBERT D'AIX, VIII, 7-21, pp. 563-573. Voir également: FOUCHER DE CHARTRES, II, 16, pp. 398-399; GUIBERT DE NOGENT, VII, 24, pp. 314-315.

⁷¹² EKKEHARD D'AURA, XXIII, 4, pp. 166-168.

ce que la perfidie d'Alexis avait cette fois-ci réussi et que l'armée chrétienne avait été décimée.

Après la croisade de 1101, la réputation d'Alexis en Occident était irrémédiablement fixée. Tandis que les Normands d'Antioche, sous l'égide de Bohémond, entamèrent un vaste projet de propagande contre l'empereur, afin de ternir davantage son image et justifier leur mainmise sur Antioche, les historiens de la croisade exacerbèrent davantage le mépris des Latins à l'égard des Byzantins dans leurs récits. En somme, les principaux chroniqueurs affirmèrent qu'Alexis n'avait jamais eu à cœur les objectifs de la croisade: non seulement l'empereur n'avait pas accompagné les croisés jusqu'à Jérusalem, selon l'idéal de la fraternité chrétienne et ses obligations féodales envers les seigneurs, mais il avait clairement manifesté une volonté de perturber les trois principales expéditions. En effet, Alexis était un homme bouillant de colère, qui roulait constamment dans son cœur des desseins de trahison malgré un semblant d'amitié et de bonne volonté. Il se réjouissait également des malheurs des croisés et faisait tout ce qu'il pouvait pour leur nuire ou leur faire obstacle, bien qu'il ne fût pas assez hardi pour les affronter ouvertement, s'appliquant « à enlacer dans ses filets les lions qu'il n'osait harceler à la chasse. »⁷¹³ Pire encore, les chroniqueurs suggérèrent une possible collusion entre Alexis et les musulmans, afin que ces derniers puissent éliminer la menace des croisés. Cette rumeur, qui se développa après qu'Alexis eût donné un sauf-conduit aux Turcs assiégés dans la ville de Nicée, aurait été confirmée, selon Raymond d'Aguilers, lorsque des lettres de l'empereur furent trouvées dans le camp de l'armée fatimide après la bataille d'Ascalon en 1099. Ces lettres, en effet, informaient les Égyptiens de la disposition des troupes chrétiennes et de leurs effectifs.⁷¹⁴ Ekkehard d'Aura, quant à lui, affirma que d'autres lettres avaient été trouvées à Ascalon en 1105, dont l'objectif était également d'enflammer l'opinion des Égyptiens contre les Francs.⁷¹⁵ Les réserves de certains chroniqueurs, dont Albert d'Aix, qui affirmait que de pareilles rumeurs n'étaient généralement pas partagées par « les hommes véridiques et de naissance illustre », semblaient être éclipsés par la prédominance

⁷¹³ *Retibus studet leones implicare, quos venabulo lacessere non audet.*; RAOUL DE CAEN, IX, p. 611; trad. F. Guizot, p. 22.

⁷¹⁴ *Unde nos litteras imperatoris Alexii de nobis factas invenimus confecto bello cum rege Babyloniorum apud Aschalonam in tentoriis eiusdem regis.*; RAYMOND D'AGUILERS, xvii, p. 110. Notons ici que Raymond d'Aguilers est le seul chroniqueur à mentionner l'existence de ces lettres, de sorte qu'il nous faut être prudent quant à la portée réelle de ce ouï-dire. En tout état de cause, il faut sans doute y voir une rumeur spontanée dans le camp des croisés après la prise de Jérusalem, mais qui ne persista pas au-delà de 1102, car Guillaume de Tyr n'en fit aucune mention dans sa propre chronique. À ce sujet, voir R.-J. LILIE, *Byzantium and the Crusader States...*, p. 57. Pour ce qui est de l'existence de ces lettres, voir les commentaires de P. Riant, « Inventaire critique des lettres historiques de croisades », dans *Archives de l'Orient Latin*, Paris, E. Leroux, 1881, vol. 1, p. 174.

⁷¹⁵ EKKEHARD D'AURA, pp. 200 et 202.

des autres récits et par le succès de la propagande que Bohémond mena en Europe en 1105-1106.⁷¹⁶ Celui-ci alla même jusqu'à faire parader six mercenaires d'Alexis à la cour pontificale, dans le but de démontrer que l'empereur employait des infidèles pour attaquer les chrétiens.⁷¹⁷

Tout compte fait, les chroniqueurs occidentaux proposèrent que les Byzantins étaient indignes de posséder Antioche en raison de leurs crimes et de leur inaptitude à pouvoir la défendre; selon l'Anonyme, en effet, la ville avait été conquise quelques années auparavant par les Turcs, alors qu'elle était sous la protection « de nations efféminées ».⁷¹⁸ Par conséquent, les Normands se devaient d'être les légitimes possesseurs d'une aussi noble et magnifique métropole. Alexis, bien évidemment, tenta de réfuter les accusations de Bohémond auprès du pape Pascal II.⁷¹⁹ Mais sa cause était perdue d'avance: la réputation d'Alexis était déjà suffisamment ternie pour que l'idée de sa perfidie ait pénétré les mentalités européennes de l'époque. Examinons à présent, dans le cadre du prochain chapitre, la teneur plus profonde de cette propagande contre Alexis et ses ramifications sur les rapports entre Grecs et Latins au début du XII^e siècle.

⁷¹⁶ *a veridicis et nobilibus viris.*; ALBERT D'AIX, VIII, 46, p. 584.

⁷¹⁷ ANNE COMNÈNE, XII, viii, 5, p. 79; M. ANGOLD, *The Byzantine Empire, 1025-1204...*, p. 164.

⁷¹⁸ Ces paroles furent attribuées par l'Anonyme à Kerbogha: '*Hunc usque jam venimus, eo quod valde miramur quamobrem seniores ac majores quos memoratis, cur terram quam abstulimus effeminatis gentibus illi vocant esse suam.*'; GESTA FRANCORUM, IX, 28, p. 148.

⁷¹⁹ Voir ALBERT D'AIX, VIII, 47-48, pp. 584-585.

CHAPITRE II

LA TRADITION NORMANDE ET SES RÉPERCUSSIONS AU DÉBUT DU XII^e SIÈCLE

Nous avons vu que les événements d'Antioche en 1098 étaient cruciaux dans l'élaboration d'une image péjorative d'Alexis au XII^e siècle. Pourtant, c'est la propagande normande au début du siècle qui permit de diffuser cette image et de suffisamment l'intégrer dans l'opinion publique au point de ne plus être contestée par les générations futures. Or, cette propagande contre Alexis, bien que largement diffusée par Bohémond lors de son séjour en Europe en 1105-1106, précédait pourtant la première croisade de bien des années. Les Normands de Sicile, en effet, avaient suscité de nombreuses querelles avec les Byzantins pendant la deuxième moitié du XI^e siècle, le point de litige étant les revendications impériales dans le sud de l'Italie et la présence toujours croissante des Normands dans cette région.⁷²⁰ C'est cependant Robert Guiscard qui s'avéra le plus ambitieux dans son conflit avec Byzance, entamant une campagne contre l'hégémonie byzantine dans les Balkans qui lui gagna même l'appui de la papauté contre Alexis lors de sa tentative d'invasion de l'empire en 1081-1082. De cette campagne, qui s'avéra autant militaire qu'idéologique, l'image des Grecs perfides et efféminés s'intensifia dans l'historiographie italo-normande, une recrudescence qui nous paraît particulière à la veille de la première croisade. Or, bien qu'une telle image ne fût pas inusitée dans l'historiographie médiévale, il n'en demeure pas moins que son émergence, sa signification plus profonde dans le contexte socioculturel italo-normand, de même que ses répercussions potentielles sur la propagande de Bohémond, sont significatives quant à la concrétisation de l'image des Byzantins au XII^e siècle. Le présent chapitre se penchera par conséquent sur la transmission ou non de cette tradition normande dans l'historiographie des croisades, mais également sur le véritable rôle des *Gesta Francorum* dans la propagande de Bohémond et la portée réelle de celle-ci auprès de la population européenne. En effet, des traditions parallèles, telle que celle d'Albert d'Aix, nous démontrent que l'image d'Alexis n'était pas aussi généralisée et uniforme au début du XII^e siècle que le laisse entendre l'historiographie des croisades, qui a ce défaut d'être presque exclusivement issue de cette tradition normande.

⁷²⁰ Pour un survol de la question, voir J. DÉCARREAUX, *Normands, papes et moines: cinquante ans de conquêtes et de politique religieuse en Italie méridionale et en Sicile (milieu du XI^e siècle – début du XIII^e)*, Paris, A. et J. Picard, 1974, 151 p.

a) La perspective italo-normande à la fin du XI^e siècle ⁷²¹

La recrudescence de l'image de la perfidie et du manque de virilité des Grecs est apparente chez les principaux chroniqueurs italo-normands de la fin du XI^e siècle, notamment Guillaume de Pouille, Aimé du Mont-Cassin et Geoffroi Malaterra.⁷²² Sauf pour ce dernier, ces chroniqueurs n'étaient pas proprement Normands, mais bien des Italiens du Sud qui étaient sympathiques à la cause normande et qui reflétaient en quelque sorte leurs idéaux pour avoir vécu sous leur tutelle pendant l'essentiel de leur vie.⁷²³ Mais plus encore, ces natifs de l'Italie méridionale étaient familiers avec les us et coutumes des Byzantins, et par conséquent bien disposés à les critiquer. Guillaume de Pouille, notamment, excella dans cette tâche lorsqu'il écrivit ses *Gesta Roberti Wiscardi*, une histoire à la gloire de Robert Guiscard datée entre 1095 et 1099.⁷²⁴ Dans la même optique, Aimé, moine du Mont-Cassin, rédigea entre 1078 et 1080 un récit des campagnes de Guiscard et se montra, tout comme Guillaume de Pouille, sensible face aux enjeux politiques et culturels de son époque.⁷²⁵ Geoffroi Malaterra, enfin, un moine bénédictin et sans doute un membre de la petite aristocratie de Normandie, s'installa en Calabre ou en Sicile vers 1091, et écrivit son histoire de Roger I^{er} et de Robert Guiscard en 1098, avant la prise d'Antioche par Bohémond et les autres croisés.⁷²⁶ Ces trois chroniques, par conséquent, précèdent non seulement les enjeux entre Grecs et Latins suscités par la croisade, mais nous sont d'un intérêt particulier du fait qu'elles ont été écrites indépendamment les unes des autres; une comparaison des textes nous permet donc d'établir les tendances générales relatives aux représentations des Byzantins à cette

⁷²¹ Nous nous permettons ici une légère digression sur le fil chronologique de notre analyse dans le but de comparer la perspective des chroniqueurs italo-normands à la fin du XI^e siècle avec la tradition des *Gesta francorum* au lendemain de la première croisade. Puisqu'ils précèdent la croisade, les auteurs mentionnés ci-après ne figurent pas comme tel parmi les sources principales de notre étude, sauf pour exposer les continuités et les ruptures entre deux tendances historiographiques.

⁷²² GUILLAUME DE POUILLE, *La geste de Robert Guiscard*, éd. et trad. M. Mathieu, Palerme, Istituto Siciliano di Studi Bizantini e Neoellenici, 1961, 416 p; AIMÉ DU MONT-CASSIN, *L'Ystoire de li Normant et la chronique de Robert Viscart*, Paris, Librairie de la Société de l'histoire de France, 1835, 370 p; GEOFFROI MALATERRA, *Ruggero I et Roberto il Guiscardo*, éd. V. Lo Curto, Cassino, Francesco Ciolfi, 2002, 382 p.

⁷²³ T. S. BROWN, « The Political Use of the Past in Norman Sicily », dans P. Magdalino, dir., *The Perception of the Past in Twelfth-Century Europe*, Londres, Hambledon Press, 1992, p. 193; K. N. WOLF, *Making History. The Normans and Their Historians in Eleventh-Century Italy*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 1995, p. 70.

⁷²⁴ Il n'est pas clair si Guillaume était un clerc ou un laïc, bien que le dernier soit plus probable. Voir: E. ALBU, *The Normans and Their Histories...*, p. 110; K. N. WOLF, *Making History. The Normans and Their Historians...*, pp. 124-126.

⁷²⁵ L'*Historia Normannorum* d'Aimé nous est parvenu sous forme d'une traduction française du XIV^e siècle, l'original latin ayant été perdu. Malgré les altérations inhérentes à toutes traductions, Wolf a tout de même conclu que l'ouvrage n'est pas trop corrompu dans l'ensemble et par conséquent fiable. K. N. WOLF, *Making History. The Normans and Their Histories...*, pp. 73 et 89.

⁷²⁶ E. ALBU, *The Normans and Their Histories...*, p. 111; K. N. WOLF, *Making History. The Normans and Their Histories...*, pp. 143-147.

époque. Leur diffusion limitée, du moins aux XI^e et XII^e siècles, ne nous permet toutefois pas de les considérer comme les initiateurs d'une tradition historiographique, mais plutôt comme un reflet des mentalités des décennies précédant la croisade.

Tout d'abord, notons que le thème de la perfidie des Grecs est prépondérant chez ces chroniqueurs italo-normands. Malaterra, en effet, considérait que les Grecs étaient les plus perfides de tous les peuples, tandis qu'Aimé du Mont-Cassin dénonçait leur « fausseté ». ⁷²⁷ Or, l'objectif de ces remarques était clairement politique, ou du moins propagandiste: afin de légitimer leur revendication sur les territoires byzantins, les Normands devaient avant tout démontrer que les Byzantins étaient devenus indignes de les posséder. Il n'est donc guère surprenant que la félonie des empereurs byzantins fût un thème fréquent dans les chroniques italo-normandes. En effet, le demi-siècle qui avait précédé la prise du pouvoir par Alexis avait été une période tumultueuse dans l'histoire byzantine: en cinquante-six ans, non moins de quatorze empereurs s'étaient succédé et peu d'entre eux étaient morts de causes naturelles. Un tel bilan était inouï pour les feudataires normands, qui ne pouvaient faire autrement que de dénoncer des crimes aussi odieux. Guillaume de Pouille, qui se montrait particulièrement familier avec les rouages internes de la politique byzantine, ne s'empêcha pas de faire des commentaires sporadiques sur la succession rapide des empereurs. ⁷²⁸ C'est toutefois l'usurpation du pouvoir par Nicéphore III qui servit de prétexte à Robert Guiscard pour une attaque contre Byzance: en effet, sous l'apparence qu'il défendait les intérêts de sa fille, mariée à Constantin Doukas, l'héritier de l'empereur déchu Michel VII, Robert s'improvisa le champion de ce dernier en préparant une attaque contre les intérêts byzantins dans l'Adriatique. ⁷²⁹ Toutefois, lorsque Nicéphore III fut à son tour déposé par Alexis Comnène en 1081, le prétexte de Robert ne fut que renforcé. ⁷³⁰ Il convient de noter que les chroniqueurs n'étaient pas unanimes sur la légitimité des revendications de Robert: Guillaume de Pouille, par exemple, considérait qu'Alexis avait vengé Michel VII en déposant Nicéphore III, notant par ailleurs que le

⁷²⁷ *Graeci vero, semper genus perfidissimum*; GEOFFROI MALATERRA, II, 29 ; I, 10; I, 13; II, 29; III, 39. AIMÉ DU MONT-CASSIN, II, 2, p. 303.

⁷²⁸ GUILLAUME DE POUILLE, sur Constantin VIII et Basile II: I, vv. 60-61, p. 102; Michel IV: I, v. 197, p. 109; Michel V: I, vv. 461-467, p. 124; Constantin IX: I, vv. 468-477, p. 124; Constantin X: III, v. 3, p. 164; Romain Diogène: III, vv. 61-62, p. 166; Michel VII: III, v. 93, p. 168; Nicéphore III: IV, vv. 71-80, p. 208. E. ALBU, *The Normans and Their Histories...*, p. 133.

⁷²⁹ *Eodem anno Graecus quidam sub nomine Michaëlis, imperatoris Constantinopolitani, ad ducem in Apuliam venit, auxilium expetens ad palatium recuperandum, a quo, ut dicebat, fraude suorum, in die sancto Parasceve dejectus fuerat monachusque violenter fieri compulsus [...] alio in loco expulsi in palatio subrogato, quem nec aliqua vel extrema antiquorum imperatorum linea ad id haereditatis jure gentium invitaverat.*; GEOFFROI MALATERRA, III, 13, p. 208.

⁷³⁰ K. N. WOLF, *Making History. The Normans and Their Historians...*, p. 29; M. ANGOLD, *The Byzantine Empire 1025-1204...*, p. 129.

nouvel empereur était « né de parents illustres. »⁷³¹ De toute évidence, l'opinion des chroniqueurs italiens pouvait différer de celle des chroniqueurs normands en France, tel par exemple Guillaume de Jumièges, qui louait Guiscard d'avoir vaincu et « mis honteusement en fuite l'empereur Alexis, qui s'était révolté méchamment contre son seigneur, l'empereur Michel. »⁷³² Malgré ces divergences mineures, toutefois, les chroniqueurs étaient généralement d'accord pour admettre que la félonie des Grecs constituait un prétexte suffisant pour une invasion normande de l'Empire byzantin.

Le thème du caractère efféminé des Grecs était tout aussi prédominant chez les chroniqueurs de l'Italie méridionale, qui se devaient de discréditer les prétentions impériales en démontrant que les Byzantins n'étaient pas en mesure de se défendre contre leurs ennemis. Aimé du Mont-Cassin considérait, par exemple, que les Grecs étaient des « homes féminines » et des « homes comme fames », puisqu'ils demeuraient « en moult ricche et espacieuse terre. »⁷³³ Pour ce qui est de leur valeur militaire, Aimé affirma que les Normands « commencèrent à combattre contre li Grez, et virent qu'ils estoient comme fames », et ajouta qu'il reconnaissait davantage « la hardièce et la prouesce des ces petit de Normans que la moltitude de li Grex. »⁷³⁴ Ainsi, Aimé considérait que les Grecs étaient certes plus riches et numériquement supérieurs, mais qu'ils fondaient leurs combats sur cet avantage seulement, et non sur leur habileté militaire et la faveur divine.⁷³⁵ Guillaume de Pouille, quant à lui, considérait que les Grecs étaient « un peuple lâche, dissolu, perdu de débauche », qu'« ils fuyaient devant une poignée d'ennemis, et que leur costume les embarrassait dans les combats. »⁷³⁶ En plus de les accuser d'être efféminés et fuyards, Guillaume souligne tout au long de son récit leur immoralité, leur cruauté et leur avarice.⁷³⁷ Geoffroi Malaterra, enfin, considérait que la fuite était une pratique courante chez les

⁷³¹ *Pectore clarus erat clarisque parentibus ortus.*; GUILLAUME DE POUILLE, IV, v. 83, p. 208; IV, vv. 73-75, p. 208; IV, vv. 143-145, p. 212. À ce sujet, voir les commentaires de E. ALBU, *The Normans and Their Histories...*, p. 135.

⁷³² *Alexium imperatorem, qui contra dominum suum Michahelem Augustum nequiter rebellauerat, bello turpiter cum immenso exercitu uictum fugauit.*; GUILLAUME DE JUMIÈGES, *The Gesta Normannorum Ducum of William Jumièges, Orderic Vitalis and Robert Torigni*, éd. et trad. E. M. C. Van Houts, Oxford, Clarendon Press, 1992, VII, 12, p. 158. Il faut bien évidemment lire ici Nicéphore III et non Michel VII.

⁷³³ AIMÉ DU MONT-CASSIN, II, 18, p. 43.

⁷³⁴ AIMÉ DU MONT-CASSIN, I, 21, p. 17; II, 8, p. 38. Il nous importe de noter les réserves de E. Albu quant à l'authenticité de ces passages, celle-ci prétendant qu'ils pourraient être des ajouts du XIV^e siècle, bien qu'il nous soit difficile de trancher définitivement la question.; E. ALBU, *The Normans and Their Histories...*, pp. 109-110.

⁷³⁵ AIMÉ DU MONT-CASSIN, II, 22, pp. 47-48. Voir les commentaires de K. N. WOLF, *Making History. The Normans and Their Historians...*, pp. 94-96.

⁷³⁶ *Cum genus ignavium sit, quod comes ebrietatis / Crapula dissolvat, minimo saepe hoste fugatos / Vestituque graves, non armis asserit aptos*; GUILLAUME DE POUILLE, I, vv. 226-228, p. 110.

⁷³⁷ GUILLAUME DE POUILLE: efféminés, I, vv. 212 et 225, p. 110; couards, I, vv. 77-79, p. 102 et I, v. 227, p. 110; immoraux, I, vv. 226-227, p. 110; avarés, I, vv. 210-211, p. 110; cruels, I, v. 20, p. 100 et I, v. 452, p. 122.

Grecs et qu'ils n'étaient pas en mesure de se défendre, ni de résister aux Normands.⁷³⁸ À la lumière de ce lourd bilan, l'idée véhiculée par l'historiographie italo-normande se résumait en ce que les Grecs étaient devenus indignes, voire incapables, de maintenir leurs possessions territoriales, justifiant ainsi les revendications normandes. Guillaume de Pouille, en effet, attribuait la défaite de Mantzikert en 1071 au manque de vertus guerrières des Byzantins et au fait que les « lâches empereurs » n'avaient envoyé aucune armée contre les Turcs.⁷³⁹ Selon lui, le règne de Michel VII avait été « fatal aux Grecs parce qu'ils négligeaient la guerre, menaient une vie oisive, et, pris aux vains attraits de la mollesse, se déshonoraient par une inertie honteuse. »⁷⁴⁰ En fait, Guillaume prétendait même que toute l'Asie mineure aurait été perdue si ce n'eût été la *gens Gallorum*, qui était parvenue à freiner l'élan des Turcs.⁷⁴¹ C'est pourquoi il considérait comme inconcevable « de laisser une terre aussi riche que la Pouille aux Grecs efféminés », ce qui à son tour justifiait les prétentions des Normands dans la région.⁷⁴²

Ces critiques italo-normandes de la perfidie et du manque de virilité des Byzantins reflètent clairement la réalité socioculturelle de la fin du XI^e siècle, où la félonie et le manque de vaillance au combat étaient parmi les pires accusations qui pouvaient être lancées contre un chevalier ou un feudataire. Mais bien que ces critiques fussent enracinées dans des considérations culturelles, leur prétexte était, au contraire, purement politique: il s'agissait en effet de mener une campagne diffamatoire contre les Byzantins, qui bénéficiaient après tout d'une légitimité et d'une noblesse reconnues à travers l'ensemble du monde chrétien, et de faire une apologie de la politique expansionniste des Normands dans la Méditerranée. Les Normands s'appliquèrent énergiquement à cette tâche, car le statut d'un empire aussi ancestral et prestigieux que Byzance ne pouvait être facilement ébranlé. Or, les Normands de Sicile, qui étaient accoutumés aux mœurs byzantines et orientales de par leur présence dans la Méditerranée, ont su adapter à leur avantage des accusations qui susciteraient certainement une réaction dans l'opinion publique, de même que l'opinion de leurs alliés potentiels, qu'ils soient à Rome ou dans leurs terres d'origine au-delà des Alpes. Qui plus est, les Normands de Sicile ne souffraient pas forcément des

⁷³⁸ GEOFFROI MALATERRA: *In isto congressu, Graecis contra usum fortiter agentibus...*, I, 10, p. 144; *omnisque exercitus Graecorum, tentoriis cum omni suppellectili sua relictis, quisque prior in fuga fieri accelerat*, III, 27, p. 238; *et gens, deliciis et voluptatibus, potiusquam belli studiis ex more dedita, nostrorum strenuitate subjugata conculcatur*, III, 13, p. 208.

⁷³⁹ GUILLAUME DE POUILLE, III, vv. 13-14, p. 164.

⁷⁴⁰ *quorum dominatio Graecis / Perniciosa fuit, quia bellis otia semper / Postpositis studuere sequi, luxusque dolosi / Illecebris captos foedarat inertia turpis...*; GUILLAUME DE POUILLE, III, vv. 3-6, p. 164.

⁷⁴¹ GUILLAUME DE POUILLE, III, vv. 99-105, p. 168.

⁷⁴² *vehementer et increpat illos, Appula multimodae cum terra sit utilitatis, femineis Graecis cur permittatur haberi, cum genus ignavium sit, quod comes ebrietatis crapula dissolvat*; GUILLAUME DE POUILLE, I, vv. 225-229, p. 110 et III, vv. 13-14, p. 164; M. WITTOW, « How the East Was Lost... », pp. 55-67.

mêmes barrières culturelles et linguistiques vis-à-vis les Byzantins que leurs confrères européens, puisque plusieurs d'entre eux, du moins les dirigeants, connaissaient souvent le grec et l'arabe de par leur contact avec les deux langues dans l'Italie méridionale. Par exemple, plusieurs indices nous portent à croire que Bohémond de Tarente avait été en mesure de comprendre et de parler le grec, tout comme le roi sicilien Roger II, qui avait également eu la réputation de connaître l'arabe.⁷⁴³ L'Anonyme des *Gesta Francorum*, quant à lui, employa dans sa chronique quelques citations grecques, comme quoi la langue ne lui était pas non plus complètement étrangère.⁷⁴⁴ Bref, puisque la langue est le premier critère de la distinction de l'Autre, nous ne devons pas considérer la perspective normande de la même façon que celle des autres Européens, nonobstant le fait que les mêmes idéaux du monde féodal constituaient les critères de la représentation des Byzantins.⁷⁴⁵

Il est par ailleurs curieux de constater que certaines des accusations qui constituent un thème important de l'historiographie des croisades étaient pourtant absentes chez les chroniqueurs du XI^e siècle. C'est le cas notamment de la capacité des Grecs à déjouer leur adversaire par la ruse, une caractéristique que les Normands d'Italie avaient tendance à admirer plutôt qu'à dénoncer. Dans une étude récente, E. Albu a en effet démontré que l'art de la ruse était valorisé autant par les Byzantins que par les Normands, et que chacun avait tendance à admirer l'autre pour ce talent, bien qu'avec une certaine rancune.⁷⁴⁶ Les Normands, à vrai dire, exaltaient l'emploi des ruses pour vaincre leurs ennemis, au point que les trahisons astucieuses étaient devenues des thèmes centraux de leurs histoires, et cela dès Dudon de Saint-Quentin au X^e siècle. La capacité d'un individu à imaginer des stratagèmes, qui étaient une preuve de son intelligence et de son ingéniosité, était en fait à ce point valorisée qu'il n'était pas mal vu de les employer contre des alliés, voire même des membres de sa propre famille.⁷⁴⁷ De toute évidence, les Normands se distinguaient à cet égard de leurs confrères occidentaux, bien qu'ils accordassent autant d'importance au caractère inviolable de la loyauté et du serment; la nuance, en vérité, était plutôt subtile et

⁷⁴³ Anne Comnène constatait que Bohémond connaissait suffisamment le grec pour faire des jeux de mots en cette langue, quoique avec un fort accent.; ANNE COMNÈNE, V, vi, 3, p. 29. Sur la capacité polyglotte des Normands de Sicile, voir: J. SHEPARD, « When Greek meets Greek... », pp. 251-252; K. CIGGAAR, *Western Travellers to Constantinople...*, p. 284.

⁷⁴⁴ Entre autres, l'Anonyme cita en grec une remarque de Firûz concernant le peu de Francs qui avaient escaladé les murs d'Antioche au moment de la prise de la ville: '*Micro Francos echome (hoc est: paucos Francos habemus)*' ou en grec, 'Μικροὺς Φράγκους ἔχομεν.; GESTA FRANCORUM, VIII, 20, p. 106. Voir les commentaires de G. DÉDÉYAN, « L'Arménien Firoûz: héros de la Première Croisade... », p. 520, n. 63.

⁷⁴⁵ La même chose peut d'ailleurs être dite des Vénitiens, qui seront abordés dans la prochaine partie de notre analyse.

⁷⁴⁶ E. ALBU, « Bohemond and the Rooster: Byzantines, Normans and the Artful Ruse », dans T. Gouma-Peterson, éd., *Anna Komnene and Her Times*, New York, Garland Publishing, 2000, pp. 157-168.

⁷⁴⁷ E. ALBU, « Predatory Friendship: Evidence from Medieval Norman Histories », *Boston University Studies in Philosophy and Religion*, 15, 1994, p. 115.

suscitait sans doute un sentiment de perplexité chez les Normands. Ainsi, les *Gesta Francorum* célébraient la ruse de Bohémond, qui avait su capturer Antioche par la ruse conclue avec Firûz, alors qu'il aurait normalement été préférable de prendre la ville par la force des armes.⁷⁴⁸ Anne Comnène, quant à elle, constatait avec une certaine admiration les subterfuges de Bohémond, qui avait évité d'être capturé par un amiral byzantin en feignant d'être mort et en ayant dissimulé la dépouille d'un coq dans un cercueil, question d'écarter tout soupçon par l'odeur fétide qui en émanait.⁷⁴⁹ Bohémond, de toute évidence, se voulait le maître de la ruse ingénieuse, une réputation qui allait lui rester autant dans l'historiographie byzantine que dans celle des croisades. Par conséquent, si l'Anonyme des *Gesta Francorum* dénonçait la duplicité d'Alexis au point d'en faire une idée directrice de son récit, c'était sans doute plus pour déplorer le fait que les croisés eussent été victimes d'une telle déloyauté, et moins pour condamner le subterfuge lui-même; après tout, la ruse était toujours moins valorisée lorsqu'on en était la victime.⁷⁵⁰ Il y avait, semble-t-il, une distinction à établir entre la ruse « ingénieuse » et la ruse « perfide ».

Ce fait nous est bien démontré par l'historiographie italo-normande du XI^e siècle. Robert Guiscard, en effet, était pareillement exalté par les chroniqueurs quant à ses talents rusés: celui-ci pouvait faire appel à différents artifices pour prendre des forteresses ennemies, ou encore feindre la mort lorsque ceci convenait à ses ambitions; son surnom de Guiscard était directement lié, selon Guillaume de Pouille, à sa capacité de déjouer ses ennemis par la ruse.⁷⁵¹ Alexis Comnène était par ailleurs décrit comme aussi rusé, Guillaume de Pouille allant même jusqu'à qualifier ses stratagèmes de « ruses alexines ». ⁷⁵² L'un des objectifs possibles du chroniqueur aurait été de dépeindre Alexis comme un adversaire digne de Robert Guiscard, pour ainsi mieux glorifier les victoires de ce dernier par la suite. Mais malgré le caractère épique de son récit, il n'en demeure pas moins qu'Alexis était reconnu, même par ses sujets, comme un tacticien ingénieux; ainsi, les commentaires de Guillaume manifestaient clairement une reconnaissance de la ruse comme une tactique légitime dans les différents conflits qu'il décrivait.⁷⁵³ Ceci implique également qu'Alexis était sincèrement admiré pour ses talents rusés: Guillaume, en effet, le

⁷⁴⁸ GESTA FRANCORUM, VIII, 20, pp. 100-110.

⁷⁴⁹ ANNE COMNÈNE, XI, xii, 2-3, pp. 50-51. La mort simulée figuraient d'ailleurs parmi les ruses préférées des Normands: E. ALBU, « Bohemond and the Rooster... », p. 161.

⁷⁵⁰ E. Albu propose plutôt de voir les accusations contre Alexis dans les *Gesta francorum* comme une forme d'admiration tacite, malgré qu'elles puissent sembler négatives dans le contexte de l'historiographie des croisades.; E. ALBU, « Bohemond and the Rooster... », pp. 157-168.

⁷⁵¹ GUILLAUME DE POUILLE, II, vv. 332-354, p. 150 et II, vv. 129-130, p. 138.

⁷⁵² *Victus Alexina cessit Basilachius arte*; GUILLAUME DE POUILLE, IV, v. 93, p. 208.

⁷⁵³ *Si contingebat sibi palma vel arte vel armis / Aequae ducebat, quia quod violentia saepe / Non explere potest, explet versutia mentis.*; GUILLAUME DE POUILLE, II, vv. 302-304, p. 148.

reconnaissait comme un général « d'esprit astucieux, intrépide au combat, illustre par sa vaillance », ajoutant même qu'il engageait « virilement le combat contre les Normands ». ⁷⁵⁴ De toute évidence, une telle admiration pour Alexis allait au-delà de la nécessité de Guillaume de donner une tendance épique à son récit, les louanges éclipsant même à l'occasion celles qui étaient destinées à Robert Guiscard. ⁷⁵⁵ Quoi qu'il en soit, la perspective de Guillaume de Pouille était bien loin de l'idée des Grecs efféminés qui allait plus tard dominer l'historiographie des croisades, bien qu'il faille admettre qu'Alexis ne fut jamais directement accusé d'un manque de virilité par les chroniqueurs de la première croisade.

Quelques années à peine avant la croisade, Alexis Comnène était donc admiré de ses adversaires les plus virulents, qui reconnaissaient ses vertus même s'ils le dépeignaient comme l'ennemi de la cause normande. Guillaume de Pouille se montrait certes le plus enclin à cette tendance, mais il reste qu'Alexis ne faisait pas l'objet du même opprobre chez les autres chroniqueurs italo-normands que chez les chroniqueurs de la première croisade, dont les *Gesta Francorum* s'avéraient être la figure de proue. Ce sont plutôt les Grecs en général qui faisaient l'objet des accusations des chroniqueurs du XI^e siècle, et moins les empereurs eux-mêmes. Ce contraste avec la première croisade, où Alexis était dénoncé avant ses propres sujets, fera plus loin l'objet de réflexions supplémentaires lorsque nous aborderons le développement de l'historiographie des croisades durant le deuxième quart du XII^e siècle. Notons tout de même que cette tendance dénote probablement les visées plus restreintes des *Gesta Francorum*, qui s'inscrivaient dans une politique de diffamation d'Alexis pour légitimer les prétentions normandes à Antioche, et où les Grecs en général n'étaient pas forcément en cause; le besoin consistait en fait à attaquer la réputation d'un seul individu, et non d'un peuple entier. Or, à cet égard, le manque de continuité entre les chroniqueurs italo-normands et l'Anonyme ne nous permet pas de conclure qu'il y avait entre les deux le lien d'une tradition historiographique précise; tout au plus, ils étaient animés par le même idéal, notamment celui d'une politique expansionniste normande dans la Méditerranée orientale. À la lumière de ce constat, examinons à présent les *Gesta Francorum* dans le cadre de la propagande normande du

⁷⁵⁴ GUILLAUME DE POUILLE: *Astuta ratione vigens et strenuus armis. Pectore clarus erat clarisque parentibus ortus*, IV, vv. 81-83, p. 209; *pugnamque virilem contra Normannos excercuit*, V, vv. 31-32, pp. 237 et 239.

⁷⁵⁵ E. Albu rejette par cet argument l'hypothèse de K. Wolf, voulant qu'Alexis était glorifié seulement pour remonter le prestige de Guiscard, qui était éventuellement parvenu à déjouer un adversaire de taille. E. ALBU, *The Normans and Their Histories...*, p. 130; K. N. WOLF, *Making History. The Normans and Their Historians...*, p. 134.

début du XII^e siècle, pour ainsi comprendre les fondements de cette tradition historiographique pour le moins inusitée au lendemain de la croisade.

b) La tradition des *Gesta Francorum* et la propagande de Bohémond

Nous avons jusqu'à présent été en mesure d'établir que, contrairement à l'idée généralement reçue, les *Gesta Francorum* se différenciaient à certains égards des traditions historiographiques antérieures en Italie normande. À vrai dire, cet ouvrage s'avérait essentiellement indépendant des courants littéraires précédents, du fait que l'Anonyme ne semble pas s'être fondé sur des autorités autres que la Bible pour la rédaction de son texte. Pourtant, les chroniqueurs italo-normands ont généralement tous manifesté une connaissance de la littérature classique, et particulièrement de Virgile; il est donc possible que leur image des Grecs ait été inspirée de l'*Énéide*, et cela même si leurs références à cet ouvrage n'étaient pas toujours explicites.⁷⁵⁶ L'Anonyme, en contrepartie, ne manifesta aucun indice d'une formation classique dans son ouvrage et ne semble pas non plus avoir connu ses prédécesseurs italo-normands, bien que ceci ne soit pas en soi surprenant en raison de la diffusion restreinte de leurs ouvrages.⁷⁵⁷ Néanmoins, à la lumière de ce constat, nous pourrions être portés à voir l'auteur des *Gesta Francorum* comme l'instigateur d'un nouveau courant historiographique au début du XII^e siècle. Toutefois, malgré la popularité de l'ouvrage, l'originalité et l'impact des *Gesta* dans l'historiographie des croisades demandent quelques précisions. D'abord, les remanieurs de l'Anonyme ont parfois amplifié et modifié son texte pour le rendre plus conforme aux traditions historiographiques médiévales, notamment en généralisant l'image de la perfidie d'Alexis à l'ensemble des Byzantins; par conséquent, il ne peut être affirmé que la tradition qui résulta de ces remaniements fut indépendante des courants historiographiques antérieurs pour ce qui a trait de la représentation des Grecs. Ensuite, nous entendons remettre en question l'idée généralement admise que les *Gesta Francorum* ont joué un rôle direct dans la propagande normande en 1105-1106, donc qu'ils auraient eu un impact absolu sur la trame des événements après la croisade. En effet, bien qu'il puisse sembler évident que la propagande de Bohémond était un reflet des accusations esquissées dans les *Gesta*

⁷⁵⁶ Virgile, en effet, était bien connu et lu en Italie méridionale, comme en font foi les manuscrits de ses ouvrages qui étaient présents dans les monastères du Mont-Cassin et de Tremiti. E. ALBU, *The Normans and Their Histories...*, p. 126; K. N. WOLF, *Making History. The Normans and Their Historians...*, pp. 129 et 139, n. 14.

⁷⁵⁷ K. N. WOLF, *Making History. The Normans and Their Historians...*, p. 174; E. ALBU, *The Normans and Their Histories...*, p. 149.

Francorum, nous devons être prudents quant à l'idée que Bohémond ait employé directement cette source ou encore qu'il l'ait personnellement remaniée en vue de ses ambitions personnelles. Notre affirmation, il va de soi, demande d'être expliquée à la lumière de la propagande de Bohémond au début du XII^e siècle.

Notons d'abord que le personnage de Bohémond a fait l'objet de bien des hypothèses au fil des années, tout comme sa politique diffamatoire à l'intention d'Alexis. Ainsi, la réputation du prince normand a souvent fluctué dans l'historiographie des deux derniers siècles, passant de l'admiration ouverte à la condamnation de ses politiques considérées comme douteuses, voire trompeuses.⁷⁵⁸ Bien qu'il fût dernièrement réhabilité par J. Shepard, qui parvint avec succès à réinterpréter son rôle et ses intentions durant la première croisade, Bohémond évoque toujours l'image d'un opportuniste dont les motivations sont souvent difficiles à établir.⁷⁵⁹ Or, quelles que puissent avoir été ses intentions au départ de la croisade, il est clair que ses ambitions étaient bien définies à la veille de la prise d'Antioche et que sa campagne contre Alexis avait dès lors commencé. En effet, le 11 septembre 1098, Bohémond avait déjà envoyé, au nom des barons, une lettre à Urbain II où il décrivait les injustices que les croisés avaient endurées aux mains de l'empereur depuis leur séjour à Constantinople.⁷⁶⁰ Or, non seulement Alexis avait-il renoncé à son serment, mais les Normands jugeaient qu'il était impensable de remettre la ville aux Byzantins; faire ainsi, selon Raoul de Caen, revenait à remettre la ville aux Turcs, puisque les Grecs s'étaient auparavant avérés incapables de la défendre.⁷⁶¹ Craignant une invasion byzantine pour réclamer Antioche, Bohémond décida donc de se rendre en Europe pour gagner l'appui de la papauté et des souverains européens contre Alexis. Sa campagne de propagande, qui débuta en 1105, avait pour prétexte de former une nouvelle croisade, mais son objectif réel était d'envahir l'Empire byzantin. Ainsi, le prince normand parcourut la région du Poitou jusqu'à la cour de Philippe I^{er}, pour se rendre ensuite en Flandre et rebrousser chemin vers le Midi de la France. Bohémond fut reçu avec beaucoup d'enthousiasme: voyageant de château en château, il dénonça la perfidie d'Alexis à un

⁷⁵⁸ Voir entre autres: R. B. YEWDALE, *Bohemond I, Prince of Antioch*, Princeton, Princeton University Press, 1924, 143 p. Parmi les hypothèses les plus insolites, il est encore tenu par certains, selon l'idée de Gibbon au XVIII^e siècle, que Bohémond aurait été à l'origine de l'idée de la croisade dans le but d'assouvir ses ambitions contre Alexis et qu'il aurait développé le projet avec l'assistance d'Urbain II. Cette idée est bien évidemment dénoncée par T. ASBRIDGE, *The First Crusade. A New History*, New York, Oxford University Press, 2004, 408 p.

⁷⁵⁹ J. SHEPARD, « When Greek Meets Greek... », pp. 185-277.

⁷⁶⁰ « Epistula Boemundi, Raimundi comitis S. Aegidii, Godfredi ducis Lotharingiae, Roberti comitis Normanniae, Roberti comitis Flandrensis, Eustachii comitis Boloniae ad Urbanum II papam », dans H. Hagenmeyer, *Epistulae et chartae...*, pp. 161-165. Voir également les commentaires de J. SHEPARD, « When Greek Meets Greek... », p. 187.

⁷⁶¹ *oppida restitui Graecis, id esse restitui Turcis.*; RAOUL DE CAEN, XVII, p. 618.

auditoire avide d'entendre les exploits de la croisade. Comme il a été mentionné auparavant, Bohémond avait même capturé six mercenaires d'Alexis qu'il présenta devant les seigneurs d'Occident, comme une preuve tangible que les Grecs avaient employé des infidèles contre les chrétiens. En tout état de cause, l'Occident était prédisposé à croire le pire à l'égard d'Alexis, selon les rumeurs qu'il avait trahi les croisés et condamné l'expédition de 1101 à une écrasante défaite. Bohémond avait même obtenu la bénédiction du pape Pascal II, qui lui avait confié la tâche de prêcher une nouvelle croisade avec l'aide de l'évêque de Segni. Dès 1107, le succès de cette tournée européenne avait assuré à Bohémond des effectifs nécessaires pour mener une expédition contre Alexis.⁷⁶²

L'échec de l'invasion de Bohémond à Durazzo en 1108 porta ce qui semblait être un coup fatal à la cause normande. Face à la décimation de son armée, qui souffrait de maladies et de privations, en plus d'être isolée et encerclée par les troupes byzantines, Bohémond dut solliciter la paix. Le traité qui en résulta, connu comme celui de Dévol ou de Déabolis, était clairement de type féodal et impliquait la reconnaissance par Bohémond de la suzeraineté byzantine sur la nouvelle principauté d'Antioche.⁷⁶³ Cette entente, il va de soi, suscita la consternation des Normands en Europe et en Orient. Tancrède, qui assurait la régence de la principauté en l'absence de Bohémond, ne reconnut pas le traité, de sorte qu'Alexis ne parvint jamais à établir de son vivant une autorité directe sur Antioche. Bohémond, de son côté, se retira en Occident, où il mourut en 1111. Or, faut-il voir ici un succès d'Alexis, qui avait su établir une légitimité théorique sur Antioche, ou bien une victoire pour Bohémond, qui était parvenu à épargner la ville d'une invasion imminente? Bien que chacun y eût trouvé son compte, nous devons sans doute y voir une victoire normande, selon la perspective de l'opinion publique européenne. En effet, aucune source latine décrivant l'expédition de 1107-1108 n'admet qu'il y eut acceptation de vassalité de la part de Bohémond; il n'y a en fait que la chronique d'Anne Comnène, de même que les rapports postérieurs entre l'empire et Antioche, qui puissent nous laisser croire un tel fait.⁷⁶⁴ Par conséquent, l'historiographie occidentale n'admit pas une victoire byzantine à ce niveau, du moins jusqu'au milieu du XII^e siècle; les chroniqueurs latins s'acharnèrent plutôt à dénigrer Alexis avec plus d'acharnement, en généralisant même leurs invectives à l'ensemble des Byzantins. Foucher de Chartres, qui durant la première phase de rédaction de son récit avait été plus mitigé à l'égard de l'empereur, justifiait

⁷⁶² M. ANGOLD, *The Byzantine Empire, 1025-1204...*, p. 164

⁷⁶³ Le problème est discuté par J. H. PRYOR, « The Oaths of the Leaders of the First Crusade... », pp. 115 et 130.

⁷⁶⁴ ANNE COMNÈNE, XIII, xii, 1-28, pp. 125-139; J. H. PRYOR, « The Oaths of the Leaders of the First Crusade... », p. 130.

désormais les actions prises contre lui en raison de ses trahisons précédentes des croisés.⁷⁶⁵ L'Anonyme de Fleury, auteur du *Narratio Floriacensis de captis Antiocha et Hierosolyma et obsessio Dyrrachio*, jugeait quant à lui qu'Alexis n'avait pu résister à l'élan des Francs et qu'il avait été humilié lorsqu'il dut supplier Bohémond de faire la paix.⁷⁶⁶ Alexis était donc représenté dans l'historiographie occidentale comme un empereur repentant, puni pour ses fautes contre les croisés, tandis que Bohémond s'était retiré du conflit avec honneur. En effet, les clauses du traité de Dévol décrites par l'Anonyme de Fleury étaient diamétralement opposées à celles retranscrites par Anne Comnène à partir d'un chrysobulle byzantin.⁷⁶⁷ Mais nonobstant la véritable teneur du traité, il reste qu'Alexis avait échoué à réparer son image ternie auprès de la population européenne, et cela malgré plusieurs tentatives au lendemain de la croisade de 1101. Albert d'Aix, en effet, décrit la futilité des efforts d'Alexis lorsque, en 1102, celui-ci aurait fait appel à un certain Manassès, évêque de Barcelone, pour défendre sa cause devant le pape:

Quant à l'évêque il résista à l'empereur, qui voulait le forcer à devenir infidèle aux Français. C'est pourquoi il se rendit à Rome, le cœur plein d'amertume, accusa l'empereur lui-même dans l'église de Bénévent, et ayant reçu des lettres du seigneur apostolique, il adressa de vives plaintes à tous les princes de la France contre ce même empereur.⁷⁶⁸

Bref, en raison de la tradition littéraire initiée par les *Gesta Francorum*, qui prédomina dans l'historiographie au point même d'être reprise par Guillaume de Tyr durant le dernier quart du XII^e siècle, la cause normande semble clairement avoir remporté une victoire idéologique contre les Byzantins. Mais une question cruciale s'impose: est-il justifié de généraliser la perspective normande à l'ensemble de la population européenne, ou du moins la population française, qui fut surtout celle visée par la propagande de

⁷⁶⁵ FOUCHER DE CHARTRES, II, 38, pp. 417-418.

⁷⁶⁶ NARRATIO FLORACENSIS, XIV, pp. 361-362.

⁷⁶⁷ L'Anonyme de Fleury décrit le traité à l'avantage de Bohémond, en proposant qu'Alexis avait fait pénitence auprès du prince normand, et qu'il avait promis de ne plus enfreindre le passage des croisés et de les aider désormais. Alexis aurait notamment promis ceci: '*Neminem qui ad Sepulchrum Salvatoris properaret, de caetero injuriam in toto suo passurum regno. Quod si quis eorum aliqua violentia quicquam amisisset, quantum probare posset, de suo restitutum. Omnibus, qui in exercitu illo militabant, damna quae contigerant emendatum. Ducibus, quas pater armis vindicaverat, terras redditum. Praebitum quoque ex suis supplementum copiis ad conquirendum in Romania, quam Turci obtinuerant, quantum itineris, diebus xv, confici possit longitudinis et latitudinis: eo scilicet pacto, quatenus dux, se ipsi subdens, fidem devote servaret.*' *Auditis duces exercitus his propositionibus dixerunt nequaquam esse spernendas. Statuta ergo die, qua haec juramento corroborarentur, imperator, urbe regia egressus, venit obvius Boamundo et ducibus via dierum fere xv.*; NARRATIO FLORACENSIS, XIV, p. 362. Pour la version plus complète et plus crédible de l'Alexiade: ANNE COMNÈNE, XIII, xii, 1-28, pp. 125-139.

⁷⁶⁸ *Sed episcopus aliquantulum renisus est Imperatori, propter infidelitatem erga Gallos quam ab eo extorsit. Quapropter in amaritudine animi Romam tendens, ipsum Imperatorem criminatus est in ecclesia Beneventana; et ideo, assumptis litteris ipsius Apostolici, querimonia gravis apud omnes principes Galliae super ipso Imperatore facta est.*; ALBERT D'AIX, VIII, 48, pp. 585; trad. F. Guizot, vol. 2, p. 40.

Bohémond? Était-il question en Europe d'une hostilité aveugle et flagrante à l'égard d'Alexis, comme le laisse souvent entendre l'historiographie des croisades, ou bien la propagande normande représente-t-elle une seule facette d'une opinion populaire nuancée? Notre analyse d'Albert d'Aix, que nous aborderons sous peu, nous permettra de considérer l'existence d'une tradition historiographique plus indulgente à l'égard d'Alexis. Notons néanmoins que l'opinion européenne envers Alexis présentait des nuances, du fait que la propagande normande ne semble pas avoir été le seul foyer de dissension contre les Grecs. L'épisode de l'évêque Manassès, citée plus haut, semble démontrer que des personnages d'autorité, qui pourtant ne semblent pas avoir été directement influencés par les Normands, auraient manifesté un certain mépris envers Alexis.⁷⁶⁹ La croisade de 1101, après tout, avait été composée de plusieurs nationalités, entre autres des Lombards, des Allemands, des Bavares et des Aquitains, et il est probable que ces peuples aient manifesté une certaine amertume à la suite de l'échec de l'expédition, en raison des survivants qui étaient revenus de la croisade en répandant des rumeurs sur la trahison d'Alexis. Il en est de même pour certains chroniqueurs de la croisade, qui n'étaient pourtant pas Normands, mais qui critiquèrent Alexis de façon véhémente: c'est le cas de Raymond d'Aguilers qui, bien qu'ayant fait quelques emprunts aux *Gesta Francorum*, semble tout de même représenter une position fortement anti-grecque et, possiblement, l'opinion provençale à cet effet.⁷⁷⁰ De telles nuances, à vrai dire, sont souvent prises pour acquies dans l'historiographie moderne, qui néglige de les considérer en accordant trop souvent un rôle prédominant à Bohémond quant à la diffusion de l'image d'Alexis en Europe.

Qu'en est-il ensuite des *Gesta Francorum*, dont le contenu est tout aussi souvent associé à la politique de Bohémond contre Alexis? L'hypothèse, à première vue, semble avoir un certain mérite: il nous serait difficile, en effet, de contester le rôle primordial de la tradition des *Gesta* pour ce qui a trait aux revendications normandes sur Antioche et à l'expédition de Bohémond contre Alexis. Après tout, la chronique de Guibert de Nogent fut sans doute écrite au lendemain du séjour de Bohémond en France, soit entre 1106 et 1109, comme quoi la tradition des *Gesta* était présente à l'esprit de ceux qui désiraient

⁷⁶⁹ Certains historiens, dont J. G. Rowe, ont émis des réserves quant à la véracité de ce passage d'Albert d'Aix, prétextant que Manassès est un évêque inconnu et les chroniques contemporaines ne corroborent aucunement l'événement. Par contre, Albert s'étant parfois basé sur des témoins oculaires et des rumeurs pour écrire son récit, il est possible qu'une confusion se soit introduite quant à l'identité du détracteur d'Alexis et le déroulement précis de l'événement. J. G. ROWE, « Paschal II, Bohemond of Antioch and the Byzantine Empire », *Bulletin of the John Rylands Library*, 49, 1966, p. 174.

⁷⁷⁰ Malgré un rapprochement éventuel entre le comte de Saint-Gilles et Alexis, l'opinion Raymond d'Aguilers, tout comme celle de ses compatriotes provençaux, semble avoir été anti-byzantine. Sur les similitudes et les différences entre les positions des *Gesta Francorum* et de Raymond d'Aguilers, voir J. FRANCE, « The Anonymous *Gesta Francorum*... », pp. 39-69, et particulièrement la p. 56.

promouvoir la campagne des Normands contre les Byzantins. Il en va de même pour les ouvrages de Robert le Moine et de Baudri de Dol, tous deux écrits vers 1106-1107, et qui reflètent sans doute un intérêt populaire pour la préparation d'une nouvelle croisade en Orient. C. Sweetenham, qui publia tout récemment une traduction anglaise de la chronique de Robert le Moine, propose en effet que cet ouvrage fut commandé expressément pour la croisade de Bohémond, en raison de l'atmosphère très théologique qui marque le récit et de l'animosité particulièrement virulente envers Alexis.⁷⁷¹ De plus, les dates de rédaction des chroniques de Robert, Guibert et Baudri, qui étaient curieusement tous des moines bénédictins habitant dans la sphère d'influence des Capétiens, reflètent les délais à prévoir pour la production d'un ouvrage qui aurait été commandé vers 1105, de sorte qu'il n'est pas exclu qu'ils soient liés à la propagande de Bohémond. Dans la chronique de Robert le Moine, par ailleurs, Bohémond est présenté comme un orateur hors pair et les discours où il exhorte les chrétiens à la croisade sont fréquents, ce qui reflète davantage sa campagne de 1105-1106 plutôt que son véritable rôle durant la croisade.⁷⁷² Il nous paraît donc plausible que la deuxième génération des chroniqueurs de la première croisade ait écrit à la lumière de la propagande de Bohémond, bien que nous soyons réticents à admettre l'hypothèse de Sweetenham que leurs ouvrages aient été commandés dans cette perspective précise. En effet, malgré l'attrait d'une telle hypothèse, des preuves explicites font défaut: les chroniqueurs négligèrent de mentionner le projet de Bohémond comme une vengeance nécessaire face à la perfidie d'Alexis, tandis que la légitimité impériale et le statut chrétien de Byzance leur semblaient toujours dignes d'être défendus, nonobstant les crimes de son empereur.⁷⁷³ Bohémond, enfin, était moins glorifié chez ces chroniqueurs que chez l'Anonyme, étant parfois même présenté dans des situations peu héroïques, ce qui encore une fois remet en doute l'hypothèse que les ouvrages fussent le reflet direct de la propagande normande.⁷⁷⁴

Quant aux *Gesta Francorum* eux-mêmes, nous ne pouvons non plus prétendre qu'ils constituent le reflet de la propagande de Bohémond. En effet, il est clair que l'Anonyme avait effectué sa rédaction quelques années avant la tournée de Bohémond en Europe et rien ne nous indique que le prince normand avait exercé une influence quelconque sur le récit original de l'Anonyme avant cette période. Une hypothèse largement acceptée, proposée à l'origine par L. Bréhier et A. C. Krey, prétend toutefois

⁷⁷¹ C. SWEETENHAM, *Robert the Monk's History...*, pp. 6-7.

⁷⁷² ROBERT LE MOINE, II, 16, pp. 747-748; IV, 10, p. 780; V, 8-9, pp. 796-798.

⁷⁷³ Voir notamment les éloges de Constantinople par Robert et de Guibert, citées précédemment: ROBERT LE MOINE, II, 20, pp. 750-751; GUIBERT DE NOGENT, I, 5, p. 103.

⁷⁷⁴ Voir notamment ROBERT LE MOINE, VI, 5-6, p. 807 et V, 12, p. 800.

que Bohémond aurait remanié certains passages des *Gesta*, afin que le texte reflétât davantage les revendications normandes après l'intensification des pressions byzantines pour recouvrer Antioche; selon cette même théorie, le texte modifié aurait ensuite été employé par le prince normand comme un outil de propagande en prévision de son séjour en France.⁷⁷⁵ Or, les passages remaniés concernaient principalement la promesse faite par Alexis de donner à Bohémond, en échange de son serment, « une terre de quinze journées de marche en longueur et de huit journées en largeur » au-delà d'Antioche, et ensuite l'épisode de l'entrevue entre Alexis et Étienne de Blois à Philomélium, qui aurait servi à ternir l'image de l'empereur pour avoir manqué à son serment.⁷⁷⁶ Les tenants de la théorie associèrent ces modifications à un autre faux document du début du XII^e siècle, la fameuse lettre d'Alexis à Robert le Frison, qui nous est parvenue sous la forme d'un ajout à la chronique de Robert le Moine, mais qui donnait l'impression d'avoir été forgée par un auteur inconnu, peut-être Bohémond, vers 1105.⁷⁷⁷ Cette lettre, attribuée à Alexis, invitait tout l'Occident à venir en aide à l'Église orientale contre la menace turque et laissait entendre la promesse de territoires et de richesses à ceux qui lui viendraient en aide, comme quoi les Byzantins auraient préféré être sous la domination des Latins plutôt que sous celle de l'infidèle; cette mention, de toute évidence, suggérait la plume d'un Latin qui était sans doute sensible à la cause normande.⁷⁷⁸ De plus, le fait qu'il y avait un résumé de cette lettre dans l'ouvrage de Guibert de Nogent, suivi de commentaires de celui-ci qui semblaient refléter les accusations des propagandistes en 1105-1106, laissait croire vraisemblablement que la lettre avait été employée par les défenseurs de la cause normande, peut-être Bohémond lui-même.⁷⁷⁹ Ensemble, les *Gesta* et la lettre constituaient

⁷⁷⁵ L. BRÉHIER, *Histoire anonyme de la première croisade*, Paris, Belles-Lettres, 1924, pp. v-viii; A. C. KREY, « A Neglected Passage in the *Gesta* and its Bearing on the Literature of the First Crusade », dans L. J. Paetow, dir., *The Crusades and Other Historical Essays Presented to D. C. Munro*, New York, Books for Libraries Press, 1928, pp. 57-78. L'hypothèse est perpétuée dans plusieurs ouvrages modernes, dont entre autres: J. FRANCE, « The Use of the Anonymous *Gesta Francorum* in the Early Twelfth-Century Sources for the First Crusade », dans A. V. Murray, éd., *From Clermont to Jerusalem: The Crusades and Crusader Societies, 1095-1500*, Turnhout, Brepols, 1998, pp. 29-42; R. D. THOMAS, « Anna Comnena's Account of the First Crusade: History and Politics in the Reigns of the Emperors Alexius I and Manuel I Comnenus », *Byzantine and Modern Greek Studies*, 15, 1991, p. 282; J. SHEPARD, « When Greek Meets Greek... », p. 219; J. G. ROWE, « Paschal II, Bohemond of Antioch... », p. 185; J. FLORI, *Pierre l'Ermitte...*, p. 35; S. EDGINGTON, « The First Crusade: Reviewing the Evidence », p. 37.

⁷⁷⁶ *dixit quoniam, si libenter ei juraret, xv dies eundi terre in extensione ab Antiochia retro daret et viii in latitudine.*; GESTA FRANCORUM, II, 6, p. 30; IX, 27, pp. 140-146.

⁷⁷⁷ C. ERDMANN, *Die Entstehung des Kreuzzugsgedankens*, Stuttgart, W. Kolhammer, 1935, pp. 366-367; E. JORANSON, « The Problem of the Spurious Letter of Emperor Alexius to the Count of Flanders », *American Historical Review*, 55, 1950, pp. 811-832; F.-L. GANSHOF, « Robert le Frison et Alexis Comnène », pp. 57-74. Cette hypothèse fut revue et nuancée par M. DE WAHA, « La lettre d'Alexis I à Robert I le Frison: une révision », *Byzantion*, 47, 1977, pp. 113-125.

⁷⁷⁸ « Epistula Alexii I Komneni imperatoris ad Robertum I comitem Flandrensem », dans H. Hagenmeyer, éd., *Epistulae et chartae...*, pp. 129-136.

⁷⁷⁹ GUIBERT DE NOGENT, I, 5, pp. 102-105.

donc les principaux textes qui auraient servi à la propagande de Bohémond et reflétaient par conséquent la perspective normande sur la question d'Antioche.

Malgré les arguments probants de Bréhier et de Krey pour ce qui a trait aux *Gesta Francorum*, de même que la persistance de leur théorie dans les études les plus récentes, nous pensons que de nouvelles considérations imposent d'aborder leurs conclusions avec une certaine prudence. Nous ne proposons pas d'infirmer leur argumentation, longtemps défendue par les plus éminents médiévistes, mais bien de nuancer leurs conclusions en affirmant que les passages modifiés, s'il y a lieu, ne sont pas forcément un reflet de la propagande de Bohémond. En effet, bien qu'il soit possible de remarquer les irrégularités de certains passages dans les *Gesta*, rien ne nous permet de conclure qu'elles étaient l'œuvre du prince normand ou de ses collaborateurs. Dans un ouvrage récent, E. Albu a par ailleurs soulevé ce problème, que nous proposons de développer davantage à la lumière des considérations historiographiques les plus récentes.⁷⁸⁰ Notons d'abord que les *Gesta Francorum* présentent certaines inconsistances à l'égard de Bohémond et d'Alexis, qui suggèrent que l'Anonyme n'était pas toujours favorable au premier et non pas aussi critique du second que le suggère souvent l'historiographie. Pour ce qui a trait à Alexis, en effet, il est curieux de noter que l'Anonyme ne profère pas des invectives soutenues à son égard, se montrant même silencieux aux endroits où il aurait pourtant dû être le plus virulent. C'est le cas notamment de l'épisode de Philomélium, où nous avons déjà noté la tendance de l'Anonyme à jeter le blâme entièrement sur Étienne de Blois, au point qu'il nous est nécessaire de deviner l'opprobre dont Alexis était également victime par défaut.⁷⁸¹ À d'autres endroits dans les *Gesta*, Alexis bénéficiait également d'une image nuancée, comme au moment de la croisade populaire: l'empereur est représenté comme un empereur chrétien qui était soucieux du bien être de Pierre l'Ermite et dont la décision de faire traverser le Bosphore découlait de son irritation face à l'indiscipline des croisés.⁷⁸² Ce n'est qu'après l'arrivée d'Hugues de Vermandois et de Godefroi de Bouillon que l'opinion de l'Anonyme semble se durcir, principalement sous forme de qualificatifs négatifs adressés à l'empereur. Bref, l'Anonyme ne s'avère pas constant dans ses invectives contre Alexis, un fait surprenant si son ouvrage était une propagande contre ce dernier. Le thème même de la propagande de Bohémond y est en fait à peine exploité: si l'objectif de l'Anonyme avait été de dénoncer le parjure d'Alexis, il aurait non seulement été plus explicite au sujet de l'entrevue à Philomélium, mais il aurait également souligné avec plus d'insistance les

⁷⁸⁰ E. ALBU, *The Normans and Their Histories...*, p. 177.

⁷⁸¹ GESTA FRANCORUM, IX, 27, pp. 140-146.

⁷⁸² GESTA FRANCORUM, I, 2, p. 6.

appels ultérieurs des barons à Alexis pour qu'il vienne remplir ses obligations; ainsi, lorsque l'Anonyme décrit l'ambassade d'Hugues de Vermandois à Constantinople en juillet 1098, il se contenta simplement d'affirmer que le comte ne revint jamais à la croisade et ne dit rien de l'empereur, comme quoi le blâme était imputable à Hugues pour avoir manqué de transmettre le message, et non pas à Alexis.⁷⁸³ Quant à l'image de Bohémond par l'Anonyme, elle ne s'avérait guère être suffisamment laudative pour que nous puissions y voir une apologie du prince normand et un plaidoyer pour sa propagande. En effet, contrairement à l'idée généralement reçue, l'Anonyme ne s'est montré favorable à Bohémond qu'au début de son récit, où il le qualifiait de *dominus, bellipotens, vir prudens, sapiens, doctissimus, honestissimus vir, fortissimus Christi athleta*.⁷⁸⁴ Dès Antioche, toutefois, l'attitude de l'Anonyme semble changer à l'égard de Bohémond, un signe indéniable que l'auteur désapprouvait les actions de son seigneur. Nous n'avons qu'à penser aux actions peu héroïques de Bohémond, qui fut le dernier à monter à l'échelle lors de l'assaut nocturne des murs d'Antioche; en fait, l'Anonyme affirme même qu'un chevalier avait dû partir à sa recherche lorsqu'il tarda à monter, ce qui suggère que Bohémond était loin de l'action à un moment critique de la prise de la ville.⁷⁸⁵ Dans la suite du récit, Bohémond n'est plus jamais qualifié de *dominus* par l'Anonyme, ce qui reflète le fait qu'il avait changé de camp et qu'il s'était joint aux Provençaux pour le dernier jalon du voyage jusqu'à Jérusalem. Nous sommes évidemment bien loin d'un texte louangeur que Bohémond aurait voulu employer comme outil de propagande.

Il nous paraît donc évident qu'à la base, les *Gesta Francorum* ne répondaient pas à une politique propagandiste précise, mais seulement à la perspective d'un soldat ou d'un clerc qui reflétait possiblement l'opinion de l'armée italo-normande en général; ceci est significatif de l'image d'Alexis, puisqu'elle fait preuve de certaines nuances que l'historiographie a eu tendance à négliger à la lumière du ton plus critique des remanieurs de l'Anonyme et de la propagande postérieure de Bohémond. Qu'en est-il alors des modifications possibles du prince normand à la composition originale de l'Anonyme? D'abord, nous devons nous interroger sur la raison pour quoi Bohémond aurait choisi de reprendre un texte qui le dépeignait moins favorablement à l'occasion et qui n'était pas

⁷⁸³ *miserunt nobilissimum comitem Hugonem Magnum imperatori Constantinopolim, ut ad recepiendam civitatem veniret et conventiones, quas erga illos habebat, expleret. Ivit nec postea rediit.*; GESTA FRANCORUM, X, 30, p. 160.

⁷⁸⁴ GESTA FRANCORUM: *bellipotens*, I, 4, p. 18; *vir prudens*, II, 5, p. 26 et IV, 17, p. 82; *sapiens*, II, 6, p. 32 et IV, 14, p. 76; *doctissimus*, IV, 17, p. 84; *honestissimus vir*, II, 6, p. 28; *fortissimus Christi athleta*, V, 12, p. 68. Voir également les commentaires de E. ALBU, *The Normans and Their Histories...*, p. 156.

⁷⁸⁵ *Interim descendit quidam seviens Langobardus deorsum et cucurrit quantocius ad Boamundum, dicens: 'Quid hic stas, vir prudens? Quamobrem huc venisti? Ecce nos jam tres turres habemus!'*; GESTA FRANCORUM, VIII, 20, p. 106.

systématique dans son argumentation anti-grecque. Il est possible que Bohémond, n'ayant pas eu le temps de commander un autre ouvrage, ait choisi d'employer un texte déjà composé et qui semblait déjà faire autorité pour ce qui a trait à la croisade. Mais s'il avait décidé de remanier le texte, comme le proposent Bréhier et Krey, pourquoi se serait-il limité seulement aux promesses d'Alexis envers les seigneurs, de même qu'au discours de Gui à Philomélium où Étienne est condamné pour son abandon de la croisade, mais où Alexis n'est visé que par défaut? Il aurait évidemment été plus cohérent de critiquer davantage Alexis et même de corriger les passages vers la fin du récit où Bohémond était représenté moins favorablement, ou encore d'enlever la plainte de l'Anonyme pour ce qui a trait du serment prêté par les seigneurs.⁷⁸⁶ Il est possible que Bohémond et ses collaborateurs n'aient pas eu le temps de réaliser une correction plus approfondie de l'ensemble de l'ouvrage avant d'arriver en France en 1105, mais une telle hypothèse est peu probable si nous considérons tous les efforts qu'ils avaient autrement eu le temps d'investir pour assurer le succès de leur campagne. Malgré la rigueur de Bréhier et de Krey, l'argument d'un remaniement par Bohémond n'est pas très convaincant dans l'ensemble.

Pourtant, nous ne saurions contester que certains passages des *Gesta Francorum* présentent des irrégularités qui pourraient laisser croire à un remaniement. Outre la promesse d'Alexis et l'épisode de Philomélium, Bréhier a proposé entre autres certaines citations bibliques du premier chapitre et le discours de la mère de Kerbogha pendant le siège d'Antioche.⁷⁸⁷ Bien que d'autres historiens aient contesté l'idée que ces passages puissent être étrangers au reste de l'ouvrage, il n'en demeure pas moins que, modifiés ou non, de tels ajouts s'avéraient inconséquents à la propagande de Bohémond.⁷⁸⁸ Alors pourquoi celui-ci se serait-il donné la peine de les ajouter, sans toutefois modifier les autres passages qui étaient tout aussi problématiques pour la réputation du prince normand? Est-il possible qu'il y ait eu plusieurs remaniements, par des auteurs divers et à des époques différentes? Le passage concernant la promesse d'Alexis d'une terre de quinze journées en longueur et de huit en largeur pourrait laisser croire à une telle possibilité, mais l'Anonyme et certains de ses remanieurs sont les seuls à mentionner cette clause du serment. Guibert

⁷⁸⁶ E. ALBU, *The Normans and Their Histories...*, p. 178.

⁷⁸⁷ L. BRÉHIER, *Histoire anonyme...*, p. vi.

⁷⁸⁸ R. Hill et E. Albu prétendent que les passages soulignés par Bréhier ne sont pas forcément étrangers à l'ouvrage, mais qu'il reflètent une évolution littéraire chez l'Anonyme, qui écrivait au jour le jour pendant l'expédition et qui aurait très bien pu adopter ce style au fur et à mesure de sa rédaction. H.-J. Witzel étudia par ailleurs en détail le langage de l'Anonyme et démontra qu'il n'y avait pas de variations notables dans son style d'écriture. R. HILL, *The Deeds of the Franks and the Other Pilgrims to Jerusalem*, Londres, T. Nelson, 1962, p. 63; E. ALBU, *The Normans and Their Histories...*, pp. 163 et 178; H.-J. WITZEL, « Le problème de l'auteur des *Gesta Francorum et aliorum Hierosolymitanorum* », *Le Moyen Âge*, 61, 1995, pp. 319-328.

de Nogent et Pierre Tudebode, en effet, répètent la promesse d'Alexis, tandis que Robert le Moine et Baudri de Dol négligent de la mentionner; il est donc possible que les premiers avaient eu accès à une version modifiée des *Gesta* et les seconds au texte original. L'idée d'un remaniement semble également démontrée, selon Krey, par le fait qu'Ekkehard d'Aura prétend avoir eu accès à un *libellus*, peut-être un exemplaire des *Gesta*, lors de son séjour à Jérusalem en 1102, mais qu'il ne répète pas la promesse d'Alexis dans sa propre adaptation de l'ouvrage anonyme.⁷⁸⁹ Cette idée présente toutefois quelques problèmes. D'abord, rien ne nous prouve que le *libellus* mentionné par Ekkehard était en fait un exemplaire des *Gesta*, ceci n'étant qu'une supposition de l'historiographie moderne. De plus, une étude plus générale des remanieurs de l'Anonyme démontre que ceux-ci ne transcrivaient pas toujours le texte des *Gesta* mot pour mot, mais bien qu'ils s'adonnaient souvent à des omissions pour les passages qu'ils jugeaient inopportuns; ainsi, Robert le Moine et Baudri de Dol auraient très bien pu faire abstraction de la promesse d'Alexis pour des fins de style ou d'autres motifs inconnus.⁷⁹⁰ Ensuite, il nous importe de constater que la promesse d'Alexis est présente dans d'autres chroniques qui sont pourtant indépendantes des *Gesta*, tel que le récit de Raoul de Caen, comme quoi la rumeur n'était pas forcément circonscrite aux ambitions de Bohémond, mais sans doute généralisée à l'ensemble des Normands.⁷⁹¹ Et en dernier lieu, il nous suffit de souligner que si Bohémond avait vraiment voulu employer la pseudo-promesse d'Alexis aux fins de sa propagande, il aurait eu intérêt à ne pas être aussi vague en spécifiant un territoire au-delà d'Antioche, mais aurait ouvertement précisé la ville d'Antioche elle-même pour éviter toute ambiguïté éventuelle.⁷⁹² À vrai dire, si nous considérons l'affirmation d'Anne Comnène que Bohémond aurait demandé à Alexis la charge de Grand domestique d'Orient en échange de son serment, il devient alors possible qu'Alexis ait pu promettre un tel fief à Bohémond sans qu'il soit question d'une invention normande; Anne, quant à elle, aurait omis de mentionner ce détail lors de la rédaction de l'*Alexiade* vers 1148, pour des raisons qui nous semblent évidentes.⁷⁹³

⁷⁸⁹ A. C. KREY, « A Neglected Passage in the *Gesta*... », p. 59.

⁷⁹⁰ Ces problèmes ont également été soulevés et discutés par J. FRANCE, « The Use of the Anonymous *Gesta Francorum*... », p. 34.

⁷⁹¹ Raoul de Caen ne semble pas avoir connu les *Gesta francorum*, d'autant plus que la promesse d'Alexis fait l'objet de quelques variantes; dans les *Gesta Tancredi*, en effet, il est question d'un territoire de quinze journées de long et huit journées de large, mais mesuré à cheval, et non par la marche: *in qua equus dies quindecim per longum, octo autem expenderet per traversum.*; RAOUL DE CAEN, X, p. 612.

⁷⁹² E. ALBU, *The Normans and Their Histories*..., p. 178.

⁷⁹³ ANNE COMNÈNE, X, 11, pp. 97-98. Cette idée est discutée davantage par J. FRANCE, « Anna Comnena, the Alexiad and the First Crusade », p. 25. Sur le lien féodal qui unissait Alexis et Bohémond, voir J. SHEPARD, « When Greek Meets Greek... », pp. 185-277.

Bref, sans nous éterniser davantage dans notre réfutation, nous croyons avoir démontré par ces quelques arguments qu'il est même impossible d'associer le passage concernant la promesse d'Alexis à une invention de Bohémond et qu'il nous est encore plus difficile de prétendre que celui-ci en était incontestablement son auteur dans les *Gesta Francorum*. Faute de preuves manuscrites plus explicites à cet effet, nous jugeons plus prudent de distinguer les *Gesta Francorum* de la propagande de Bohémond, et cela même si leurs objectifs étaient fondamentalement les mêmes. Ce long exposé nous aura donc permis de nuancer la représentation des Byzantins au début du XII^e siècle et de rectifier l'historiographie à ce niveau. En effet, il n'est plus possible de prétendre à une opinion uniforme à l'égard d'Alexis au lendemain de la croisade, ni même à une unanimité chez les Normands pour ce qui a trait à la politique de Bohémond en Orient. Comme nous l'avons démontré précédemment, il y avait différents foyers d'animosité à l'égard d'Alexis qui n'étaient pas obligatoirement normands; pareillement, parmi les Normands, il y avait des opinions nuancées à l'égard d'Alexis, qui pouvaient même s'avérer modérées à l'occasion, contrairement à la propagande de Bohémond qui se voulait essentiellement unilatérale et résolue dans sa représentation de l'empereur. Cette constatation nous permet donc de conclure que les historiens ont souvent fait erreur en généralisant la politique de Bohémond à l'ensemble de l'Occident et en accordant une trop grande importance à ses efforts de propagande en 1105-1106. De plus, ces mêmes historiens ont manqué de reconnaître que ce sont en fait les remanieurs des *Gesta*, empreints de cette propagande, qui ont créé un courant historiographique qui devait brouiller la représentation plus nuancée d'Alexis au début du XII^e siècle.

Cette nuance entre l'Anonyme et ses remanieurs est en effet primordiale. Bien que l'ouvrage de l'Anonyme circulât sans doute déjà en Europe et dans l'Orient latin dès 1101, les *Gesta Francorum* furent rapidement éclipsés par des versions augmentées et modifiées du texte, dont les plus connues aujourd'hui sont celles de Robert le Moine et de Guibert de Nogent. En fait, c'est à eux qu'il faut attribuer la perpétuation de l'image la plus diffamatoire d'Alexis, qui se répercuterait sur l'ensemble des Byzantins dans l'historiographie des XII^e et XIII^e siècles. Les *Gesta Francorum*, semble-t-il, n'étaient pas suffisamment zélés pour défendre la cause normande; c'est sans doute pour cette raison, plus que par légitime ignorance, qu'il faut expliquer que Raoul de Caen ait fait abstraction de l'Anonyme lors de la rédaction des *Gesta Tancredi*.⁷⁹⁴ Outre leur popularité initiale au

⁷⁹⁴ E. ALBU, *The Normans and Their Histories...*, p. 164. Il nous importe de constater, par contre, que Raoul fut au moins influencé indirectement par les *Gesta*, puisqu'il s'était inspiré du texte de Foucher de Chartres pour son propre récit.

tout début du XII^e siècle, les *Gesta Francorum* ne semblent pas avoir fait l'objet d'un grand nombre de transcriptions, contrairement à l'adaptation de Robert le Moine, qui fut sans équivoque le plus copié de tous les chroniqueurs de la première croisade.⁷⁹⁵ Une telle constatation ne remet pas pour autant en question l'influence des *Gesta* sur l'historiographie des croisades. L'ouvrage anonyme, après tout, a eu un impact sur presque tous les récits de la première croisade, que ce soit de façon directe ou indirecte. Les imitations directes, de plus, pouvaient varier entre les transcriptions mot à mot (Pierre Tudebode), les transcriptions adaptées et rendues dans un style plus soigné (Robert le Moine, Guibert de Nogent et Baudri de Dol), et les emprunts limités à certains passages spécifiques (Raymond d'Aguilers et Foucher de Chartres). Mais il reste que le message transmis par les *Gesta* ne serait somme toute pas celui de l'Anonyme, puisque chaque chroniqueur adapta le texte pour refléter ses intérêts particuliers, ou du moins ceux de son groupe d'appartenance; même Pierre Tudebode, qui copia le plus étroitement les *Gesta*, avait omis ou abrégé les passages qui concernaient les Normands de Sicile, diminuant ainsi le rôle de Bohémond durant le siège d'Antioche. Donc, même si un chroniqueur irréductible tel que Guillaume de Tyr devait faire ce qui semble être un dernier usage direct de l'Anonyme durant le dernier tiers du XII^e siècle, il reste que la tradition des *Gesta Francorum* dans l'historiographie des croisades appartenait non plus à l'Anonyme, mais bien à ses remanieurs.

Robert le Moine, nous l'avons précisé, s'avéra être le plus populaire de ceux-ci. Sa chronique nous est parvenue en non moins de trente-sept manuscrits pour le XII^e siècle, contre dix pour Foucher de Chartres, quatre pour Baudri de Dol, trois pour les *Gesta Francorum* et deux pour Guibert de Nogent. De plus, les manuscrits de la chronique de Robert s'étendaient sur un plus grand territoire, débordant même en Flandre et en Espagne.⁷⁹⁶ Sa popularité découlait sans doute, comme le précise Robert, en ce que la chronique décrivait la croisade telle que les gens voulaient l'entendre, dans un style plus soigné, mais non pas trop érudite.⁷⁹⁷ Une autre raison vient sans doute du fait que le texte reflétait des nuances plus favorables à la monarchie capétienne, que Louis VII tenta d'inscrire dans la tradition des croisades au milieu du XII^e siècle.⁷⁹⁸ Enfin, la diffusion de

⁷⁹⁵ J. FRANCE, « The Use of the Anonymous *Gesta Francorum*... », p. 36.

⁷⁹⁶ Ce bilan, réalisé au départ par R. Hiestand, n'est pas exhaustif, mais présente tout de même les tendances de reproduction des chroniques au XII^e siècle. R. HIESTAND, « Il cronista medievale e il suo pubblico: Alcune osservazioni in margine alla storiografia delle crociate », *Annali della Facoltà di Lettere e Filosofia dell'Università di Napoli*, 27, 1984-1985, pp. 207-227; M. BULL, « The Capetian Monarchy and the Early Crusade Movement... », p. 42; C. SWEETENHAM, *Robert the Monk's History*..., p. 8.

⁷⁹⁷ ROBERT LE MOINE, préface, pp. 720-721.

⁷⁹⁸ M. BULL, « The Capetian Monarchy and the Early Crusade Movement... », pp. 42-43.

la chronique bénéficia incontestablement de sa situation géographique qui, dans le nord de la France, était favorisée par un réseau de communication important. L'intérêt de Robert le Moine pour notre propos est qu'il contribua à perpétuer, en raison de sa diffusion, une image négative et virulente d'Alexis pendant le XII^e siècle, plus encore que les *Gesta Francorum*, dont la perspective était à l'occasion plus mitigée. À vrai dire, Robert semblait se donner du mal pour qualifier Alexis des pires invectives: l'empereur était non seulement déloyal, mais également stupide et lâche. Parmi les passages que Robert ajouta aux *Gesta Francorum*, nous trouvons entre autres des critiques supplémentaires à l'égard d'Alexis, de même que des variantes concernant l'épisode à Philomélium et la mission d'Hugues de Vermandois à Constantinople; des passages, nous l'avons noté, qui n'étaient pas suffisamment virulents dans la version de l'Anonyme.⁷⁹⁹ Dans son interprétation de l'ambassade d'Hugues, en effet, Robert affirme que le comte de Vermandois était mort après avoir accompli sa mission auprès d'Alexis. Il faut bien évidemment voir ici une tentative de défendre l'honneur des Capétiens en disculpant Hugues d'avoir renoncé à son vœu de croisade et de s'être parjuré auprès des barons de la croisade, mais également une volonté de préciser que l'empereur, en ayant reçu le message des seigneurs, n'avait pas acquiescé à leur appel et avait par conséquent renoncé à ses droits sur Antioche. Ainsi, là où les *Gesta* avaient manqué une occasion idéale pour condamner Alexis, Robert se permit une conclusion qui ne laissait aucune place à l'ambiguïté:

Ce renard d'empereur de Constantinople n'osa pas venir se mettre en possession de cette grande ville, car il reconnaissait qu'il avait violé la foi jurée avec serment, et dont les Francs et lui s'étaient donné des gages; qu'il n'avait gardé aucune des conventions faites avec eux, et qu'ainsi elles étaient anéanties.⁸⁰⁰

Robert le Moine constitue par conséquent un chroniqueur important pour ce qui est de la diffusion de la représentation péjorative d'Alexis, n'étant éclipsé que par Guillaume de Tyr à la fin du XII^e siècle. Il n'y a que Guibert de Nogent et Raoul de Caen, bien qu'il bénéficiassent d'une moins grande diffusion, qui furent aussi explicites pour ce qui a trait au parjure d'Alexis. Le dernier, issu d'une tradition différente, compensa amplement le laxisme des *Gesta* en présentant une critique tout aussi virulente des Byzantins; il nous est par conséquent d'un intérêt particulier du fait qu'il se distingue du courant

⁷⁹⁹ ROBERT LE MOINE: critiques supplémentaires d'Alexis, I, 5-6, pp. 731-732; I, 8, p. 733; II, 14, p. 746. Voir les commentaires de C. SWEETENHAM, *Robert the Monk's History...*, p. 17.

⁸⁰⁰ *Constantinopolitanus autem imperator vulpinus pro receptu tantae urbis non praesumpsit venire, quoniam recognoscebat fidem et sacramenti jura et data pignora Francis se violasse, et nequaquam custodisse. Sicque omnes conventiones deletae fuerunt quae inter eos factae sunt.*; ROBERT LE MOINE, VII, 20, p. 837; trad. F. Guizot, pp. 426-427.

historiographique qui prédominait au début du XII^e siècle.⁸⁰¹ Il y a cependant un dernier chroniqueur que nous avons négligé jusqu'à présent et qui se veut encore plus indépendant de tous les autres chroniqueurs, qu'il ne semble pas avoir connus: il s'agit bien évidemment d'Albert d'Aix, que nous nous proposons d'étudier à présent.

c) Albert d'Aix: une nouvelle perspective

La chronique d'Albert d'Aix, qui n'appartient à aucune des traditions historiographiques que nous avons étudiées jusqu'à présent, nous démontre que la représentation d'Alexis et des Grecs n'était pas uniforme en Europe au début du XII^e siècle. C'est en effet un problème qui a longtemps retenu l'attention des historiens des croisades: les rapports entre Grecs et Latins étaient-ils vraiment aussi mauvais que le laissent transparaître les *Gesta Francorum* et les chroniques qui en sont dérivées? L'ouvrage d'Albert d'Aix, qui a eu le bénéfice d'être réhabilité au cours des dernières années, semble démontrer que non, un constat qui semble d'ailleurs corroboré par plusieurs exemples et indices parallèles.

Avant d'aborder Albert d'Aix, notons par exemple que, contrairement à l'idée qui était autrefois admise, le schisme de 1054 n'était pas à l'esprit de croisés pendant la première croisade, ni même au lendemain de celle-ci. Malgré l'antagonisme suscité par la croisade, les chroniqueurs ne considéraient pas que les Byzantins étaient des hérétiques, mais bien des chrétiens à qui il avait fallu venir en aide. Tout au long de son récit, l'Anonyme ne proféra jamais un mot offensant à l'égard des populations chrétiennes locales, autant à Byzance que dans le Levant, et cela bien qu'elles fussent séparées officiellement de Rome. Pour ce qui est des rapports entre les croisés et les autorités byzantines, dont Alexis était la figure centrale, d'autres indices nous portent à croire que les relations n'étaient pas aussi négatives que le prétendaient les chroniqueurs, qui écrivaient après tout en rétrospective des événements à Antioche et de la débâcle de l'alliance gréco-latine. Nous avons vu précédemment l'exemple d'Étienne de Blois, qui suggéra dans une lettre à son épouse, Adèle de Normandie, des relations plutôt cordiales entre lui-même et l'empereur.⁸⁰² Or, la disposition favorable d'Étienne envers Alexis a soulevé de nombreuses questions chez les historiens, qui ont tenté de justifier une représentation si différente de celle qui prévalait chez les chroniqueurs des croisades.

⁸⁰¹ Voir en particulier le discours de Raoul concernant le serment de Tancrede à Alexis. RAOUL DE CAEN, XVII, p. 618.

⁸⁰² Voir l'extrait cité précédemment à la p. 139.

Certains ont dénoncé la crédulité du comte de Blois, qui s'était laissé aveugler par la libéralité d'Alexis, tandis que d'autres ont tenté d'y comprendre des motivations plus tacites, notamment un désir de rassurer son épouse sur le bon déroulement de l'expédition.⁸⁰³ Quoiqu'il en soit, Étienne avait sans doute une motivation bien particulière à dépeindre ainsi l'empereur, mais on peut imaginer que son opinion n'était pas unique et qu'elle fut peut-être partagée par d'autres seigneurs, bien que ceux-ci ne fussent pas enclins à faire part de leurs impressions après la croisade. Or, il est vrai que, en étant à la tête de la dernière armée à atteindre Constantinople, Étienne a pu faire l'objet d'un réajustement de la politique impériale à l'égard des croisés, Alexis ayant réalisé que son approche antérieure avait été mal reçue et étant désormais plus rassuré quant aux véritables intentions de la croisade; le cas d'Étienne pourrait donc faire exception par rapport aux escarmouches précédentes entre les croisés et les troupes impériales. Malgré toutes nos hypothèses, cependant, il reste que la lettre d'Étienne, écrite pendant les événements et sans anticipation des mauvaises relations à venir, nous offre une perspective unique sur les véritables rapports entre les croisés et les Byzantins en 1097. La rareté de ces témoignages, en effet, nous incite à les considérer avec beaucoup plus d'intérêt que les rapports des chroniqueurs, dont la subjectivité est plus souvent manifeste.

D'autres lettres écrites par des seigneurs pendant l'expédition laissent croire à des relations sinon cordiales, du moins normales, entre Alexis et les croisés. C'est le cas entre autres d'une correspondance envoyée en février 1098 par Anselme de Ribemont, comte d'Ostrevant et de Valenciennes, à Manassès II, archevêque de Reims. Au sujet de la prise de Nicée, Anselme affirme que les Latins et les Grecs s'étaient réjouis ensemble après leur victoire contre les Turcs, et que les cadeaux offerts par l'empereur avaient été généralement bien reçus, sauf quelques exceptions mineures.⁸⁰⁴ La lettre, écrite sous les murs d'Antioche, ne reflète toujours pas une animosité systématique entre les croisés et les Byzantins, mais

⁸⁰³ J. A. Brundage et J. Shepard ont tous deux dénoncé la crédulité d'Étienne, qui aurait cru comme uniques à sa personne toutes les flatteries dont l'empereur avait l'habitude de prodiguer à ses invités. S. Edgington, quant à elle, croit qu'Étienne avait tout simplement voulu rassurer et impressionner Adèle de Normandie. J. A. BRUNDAGE, « An Errant Crusader: Stephen of Blois », *Traditio*, 16, 1960, pp. 384 et 388; J. SHEPARD, « When Greek meets Greek... », p. 214; S. EDGINGTON, « Romance and Reality in the Sources for the Sieges of Antioch, 1097-1098 », dans C. Dendrinos, et al., éd., *Porphyrogenita: Essays and Literature of Byzantium and the Latin East in Honour of Julian Chrysostomides*, Aldershot, Ashgate, 2003, p. 35. Pour d'autres hypothèses, voir: P. ROUSSET, « Étienne de Blois, croisé fuyard et martyr », *Genava*, 11, 1963, pp. 183-195; J.-C. Cheynet, « L'implantation des Latins en Asie Mineure... », p. 123.

⁸⁰⁴ *Tunc per muros cum crucibus et signis imperialibus Christiani incedentes, civitatem Domino reconciliaeunt, Graecis et Latinis intus ac foris conclamantibus: 'Gloria tibi Domine!' His patratris, principis exercitus imperatori, qui ad reddendas gratias aduenerat occurrerunt, acceptisque ab eo inestimabilis pretii donis, alii cum benevolentia, alii aliter recesserunt.*; « Epistula II Anselmi de Ribodimonte ad Manassem achiepiscopum Remorum », dans H. Hagenmeyer, *Epistulae et chartae...*, p. 144. Il est à noter que Hagenmeyer situe la rédaction de cette lettre en novembre 1097, tandis que Riant la situe en février 1098; P. Riant, « Inventaire critique... », p. 222.

bien un indice de fraternité chrétienne. Ce n'est qu'après le départ de Tatikios de l'armée chrétienne que les rapports semblent s'être détériorés, comme en fait foi la correspondance postérieure des seigneurs. La deuxième lettre des chefs à Urbain II, datée de septembre 1098 et composée sans doute par Bohémond, se veut clairement le premier document de la propagande anti-grecque qui devait dominer l'historiographie des croisades: Alexis est présenté comme un traître qui avait tout fait pour nuire à la croisade, alors qu'il avait juré aux croisés son assistance fraternelle.⁸⁰⁵ Malgré cette prise de position officielle par les dirigeants de la croisade, nous devons toutefois nous méfier d'attribuer cette attitude à l'ensemble des croisés, comme nous l'avons démontré précédemment pour les premières années du XII^e siècle. L'opinion populaire européenne à l'égard d'Alexis demande à être nuancée à ce niveau, tout comme les traditions littéraires qui ont pu se développer en parallèle aux *Gesta Francorum*.

L'ouvrage d'Albert d'Aix, en effet, se distingue de celui de l'Anonyme à bien des égards: non seulement le récit se montre plus tolérant à l'égard d'Alexis, mais dans sa rétrospective des événements de Constantinople, il ne semble pas tenir compte de l'animosité qui devait plus tard diviser les Grecs et les Latins.⁸⁰⁶ À vrai dire, l'*Historia Iherosolymitana* d'Albert présente une tradition historiographique qui est complètement indépendante des *Gesta Francorum*. En effet, Albert ne semble pas avoir connu les ouvrages de ses contemporains pour ce qui a trait à la croisade, tels que les *Gesta Francorum*, de même que les chroniques de Foucher de Chartres et de Raymond d'Aguilers, qui constituent les deux autres productions originales de la première croisade. Ces chroniqueurs, de plus, nous présentent une perspective qui est franque ou papale, tandis qu'Albert, fidèle à la cause lotharingienne et à celle de l'empereur germanique Henri IV dans la querelle des Investitures, insiste moins sur le rôle des Francs et d'Urbain II dans l'expédition, mais bien sur celle des Allemands. De ce fait, Albert accorde un plus grand rôle à Pierre l'Ermite pour expliquer l'origine de la croisade et fournit l'une des descriptions les plus détaillées de la croisade populaire et de la réception de Godefroi de Bouillon à Constantinople. Sans sa chronique, il est clair qu'une partie importante de l'histoire de la première croisade nous serait demeurée inconnue. Mais plus encore, le récit d'Albert nous démontre que Godefroi était arrivé à Byzance sans préjugé apparent envers les Grecs, et que les relations entre les Lotharingiens et Alexis étaient demeurées

⁸⁰⁵ *Tu uero nos filios per omnia tibi oboedientes, pater piissime, debes separare ab iniusto imperatore, qui multa bona promisit nobis, sed minime fecit. Omnia enim mala et impedimenta quaecumque facere potuit, nobis fecit.*; « Epistula Boemundi... ad Urbanum II papam », dans H. Hagenmeyer, *Epistulae et chartae...*, p. 165.

⁸⁰⁶ S. EDINGTON, « Reviewing the Evidence... », p. 69.

généralement cordiales, exception faite de quelques malentendus qui ne suscitèrent pourtant aucune rancune.

La chronique d'Albert présente tout de même certains problèmes qui expliquent en partie pourquoi elle fut pendant si longtemps négligée par l'historiographie des croisades, particulièrement pour ce qui a trait au conflit entre Grecs et Latins au début du XII^e siècle. En effet, puisque Albert n'était pas un témoin direct des événements et qu'il était parfois porté à certaines erreurs factuelles, l'*Historia Iherosolymitana* fut, dès le XIX^e siècle, écartée par les historiens comme une source d'intérêt secondaire. Quant aux événements pour lesquels Albert se montrait original, il s'avérait que ses sources n'étaient pas toujours vérifiables et posaient quelques problèmes, étant issues de témoignages oraux et ponctuées d'allusions parfois légendaires relevant davantage des chansons de geste.⁸⁰⁷ De plus, la date de rédaction de son récit fut pendant longtemps incertaine, certains l'ayant autrefois située aussi tardivement que 1158, ce qui distançait considérablement Albert des événements et remettait en question sa fiabilité quant aux faits racontés.⁸⁰⁸ Par conséquent, les tentatives de réhabiliter le chroniqueur ont eu un succès mitigé au fil des années et ce n'est que tout récemment que des historiens comme S. B. Edgington et J. Flori ont été en mesure de revoir suffisamment la contribution d'Albert à l'histoire des croisades pour lui permettre de rivaliser avec la prééminence des *Gesta Francorum*. Albert d'Aix est donc reconnu aujourd'hui comme un des chroniqueurs principaux de la croisade, dont l'apport doit désormais être valorisé du fait qu'il offre la narration la plus complète de l'expédition. C'est toutefois sa perspective unique des Byzantins qui doit retenir ici notre attention.

Ce qui distingue Albert d'Aix des autres chroniqueurs est que sa représentation nous paraît complètement dénuée de préjugés. Ceci ne l'empêcha pas à l'occasion de critiquer la politique d'Alexis ou les injustices commises contre les Latins, mais jamais par rancune ou par volonté gratuite de dénigrer l'empereur. De plus, sa représentation d'Alexis ne semble jamais dénoter une anticipation des événements à venir, l'empereur étant jugé équitablement jusqu'au moment où une intention déloyale de sa part pouvait être perçue; et encore là, Albert se faisait un devoir de distinguer les vraies accusations des dénonciations abusives, qui n'étaient pas le propre des « hommes véridiques et de naissance illustre ».⁸⁰⁹ Ceci ne signifie pas qu'Albert était exempt de toute subjectivité, ses préjugés envers les

⁸⁰⁷ Pour un survol historiographique des différentes théories entourant la chronique d'Albert d'Aix, voir S. B. EDGINGTON, « From Aachen: A New Perspective... », p. 156-169; J. FLORI, *Pierre l'Ermite...*, pp. 52-62.

⁸⁰⁸ Entre autres: H. VON SYBEL, *Geschichte des ersten Kreuzzuges*, Düsseldorf, 1841, pp. 10 et ss. La tendance aujourd'hui est de voir la rédaction de l'ouvrage entre 1120 et 1130, avec une première étape d'écriture en 1102 pour les événements de la première croisade. S. EDGINGTON, « From Aachen: A New Perspective... », p. 156.

⁸⁰⁹ *a veridicis et nobilibus viris.*; ALBERT D'AIX, VIII, 46, p. 584.

gens du sud, et en particulier les Provençaux, étant particulièrement manifestes, mais il reste que ses opinions étaient ancrées dans les tensions européennes de son époque, de même que les conflits entre la papauté et l'empire germanique.⁸¹⁰ Byzance, en contrepartie, suscitait chez Albert la plus grande admiration et le plus grand respect: Alexis, en effet, est constamment qualifié de *magnificus, nominatissimus* et de *Christianissimus imperator*.⁸¹¹ Curieusement, les instances où il se montrait critique envers l'empereur, pour le qualifier de *uir callidus et subdolos*, sont toujours exprimées selon l'opinion des autres, comme quoi il semblait vouloir se distancer de pareils propos.⁸¹² Il en va de même pour le terme *effeminati* qu'il employa deux fois à l'égard des Byzantins, mais qui n'était dans le premier cas que des paroles fictives attribuées à Kilij Arslan; dans le second, certes, il accusait directement les Grecs d'être efféminés, mais il faut sans doute voir dans cet exemple une tournure inusitée pendant la dernière phase de rédaction de son récit durant la deuxième décennie du XII^e siècle.⁸¹³

En général, toutefois, Albert vantait régulièrement la bonne conduite de l'empereur auprès des croisés, comme ses efforts pour venir en aide à la croisade populaire: Alexis, en effet, avait reçu Pierre l'Ermite de façon paternelle et avait continué de le considérer comme un frère chrétien, nonobstant l'indiscipline de ses hommes; le massacre des pèlerins en Asie mineure, de plus, était attribuable à la désobéissance de Pierre, et non à la mauvaise volonté de l'empereur.⁸¹⁴ Or, il faut certainement voir dans cette disculpation de l'empereur un fait admirable, car Albert aurait eu tout intérêt à accuser Alexis pour l'échec de la croisade populaire, où plusieurs Allemands avaient trouvé la mort. Ensuite, Albert souligna avec admiration l'hospitalité d'Alexis et sa libéralité à l'égard des seigneurs.⁸¹⁵ Lorsqu'il était question des escarmouches entre les croisés et les troupes impériales, Albert s'assurait de souligner, contrairement aux *Gesta*, que chaque parti était à blâmer dans les conflits, plutôt que d'imputer seulement la faute aux Byzantins.⁸¹⁶ Pour ce qui est de la prise de Nicée, Albert admirait la générosité d'Alexis à l'égard des seigneurs et soulignait l'esprit de coopération entre les Grecs et les Latins, tandis que l'Anonyme se contentait d'accuser

⁸¹⁰ Par exemple, Albert se montrait hautement critique de Raymond de Saint-Gilles, l'accusant entre autres d'avarice et de semer la discorde parmi les croisés; ALBERT D'AIX, VI, 28, p. 483.

⁸¹¹ ALBERT D'AIX: *magnifici et nominatissimi imperatoris*, I, 13, p. 282; *Christianissimi imperatoris*, I, 15, p. 284.

⁸¹² ALBERT D'AIX: *uir callidus et subdolos*, II, 18, p. 312.

⁸¹³ Nous reviendrons plus loin sur l'évolution de l'image des Grecs efféminés au début du XII^e siècle. ALBERT D'AIX: (pour Kilij Arslan) *gens Graecorum mollis et effeminata*, IV, 6, p. 392; *militibus Graecorum, viris effaeminatis*, XII, 15, p. 698.

⁸¹⁴ ALBERT D'AIX, I, 15, pp. 283-284.

⁸¹⁵ ALBERT D'AIX, II, 18-20, pp. 312-314.

⁸¹⁶ ALBERT D'AIX, II, 11, pp. 306-307. C'est le cas également pour le malentendu entre Godefroi et Alexis, qui était imputable aux conseils de certains Latins qui avaient mis le duc en garde contre l'empereur, provoquant ainsi la colère de ce dernier lorsqu'il somma le duc à une audience; II, 10, p. 306.

l'empereur de semer la discorde parmi les croisés.⁸¹⁷ Concernant l'entrevue à Philomélium, Albert plaçait la honte de la fuite sur Étienne de Blois et Tatikios avant de condamner l'empereur lui-même.⁸¹⁸ Néanmoins, une telle modération envers Alexis n'empêcha pas Albert de reconnaître, quelques pages plus loin, que l'empereur avait manqué à ses engagements envers les croisés et que les seigneurs étaient par conséquent déliés du serment qu'ils lui avaient prêté; sa narration de l'ambassade d'Hugues de Vermandois est en effet très explicite sur ce fait, bien qu'Albert rapportât encore une fois l'opinion des seigneurs, et non pas forcément la sienne.⁸¹⁹ En effet, Albert ne contestait pas les arguments des Latins contre Alexis et leurs revendications territoriales dans le Levant, mais il n'était pas pour autant leur défenseur. Sa position était en fait plus celle d'un justicier, notamment lorsqu'il soupçonnait une duplicité de l'empereur envers les croisés: par exemple, Albert affirma que la générosité légendaire d'Alexis n'avait été qu'une illusion, puisque les richesses qu'il avait offertes aux croisés étaient retournées dans les coffres impériaux dès que les pèlerins avaient dû acheter des vivres aux prix élevés fixés par l'empereur.⁸²⁰ Albert n'était donc pas pro-Byzantin, mais se distinguait des autres chroniqueurs en ce qu'il présentait une perspective moins unilatérale, voire plus nuancée, des événements; bref, son objectif n'était pas de dénigrer l'empereur, mais bien de présenter les événements tels qu'ils s'étaient déroulés, sans considération apparente des événements postérieurs.

Voilà en somme pourquoi la perspective d'Albert d'Aix est si importante pour contrebalancer celle des *Gesta Francorum*, et surtout celle de ses remanieurs. Albert, en effet, nous démontre que les rapports entre les Grecs et Latins n'étaient pas si mauvais au moment de la croisade et que, malgré l'antagonisme provoqué par la question d'Antioche, il y avait encore au début du XII^e siècle des foyers en Europe qui n'étaient pas complètement hostiles aux Byzantins. Même la croisade de 1101, dont l'échec avait été, semble-t-il, unanimement attribué à Alexis, faisait l'objet de la méfiance d'Albert, qui ne tenait pas pour vraies les rumeurs contre l'empereur.⁸²¹ Or, le fait qu'Albert soit le chroniqueur le plus informé sur cette expédition est significatif, puisqu'il suggère que l'animosité des Latins envers les Grecs n'était pas aussi manifeste que le veut la tradition

⁸¹⁷ ALBERT D'AIX, II, 28, p. 321.

⁸¹⁸ ALBERT D'AIX, IV, 40, p. 417.

⁸¹⁹ ALBERT D'AIX, V, 3, p. 434.

⁸²⁰ ALBERT D'AIX, II, 16, p. 311.

⁸²¹ *Verum, at a veridicis et nobilibus viris relatam est, nequaquam hoc nefando scelere culpandus erat.*; ALBERT D'AIX, VIII, 46, p. 584. S. Edgington constate par ailleurs: « his account is a remarkable exercise of independent judgement. »; S. EDGINGTON, « From Aachen: A New Perspective... », p. 165.

des *Gesta Francorum*.⁸²² En fait, malgré la persistance des rumeurs, Albert laisse supposer des relations cordiales entre Alexis et le roi de Jérusalem Baudouin I^{er}, au point que ce dernier aurait envoyé deux lions domptés à l'empereur en guise d'amitié; il est par ailleurs curieux de noter qu'Albert mentionne cet événement comme un contraste aux propos hostiles de l'évêque Manassès en Italie, comme si ce dernier était le trouble-fête des rapports cordiaux entre Grecs et Latins.⁸²³ Albert mentionne également un autre épisode où Alexis aurait négocié la libération du connétable de l'empereur germanique Henri IV, qui avait pendant longtemps été prisonnier des Égyptiens; le chroniqueur considérait qu'Alexis n'aurait pu faire plus magnifique cadeau à Henri, éclipsant tout l'or, les pierres précieuses ou les étoffes qu'il aurait pu lui envoyer.⁸²⁴ Les exemples de relations cordiales ne sont par ailleurs pas limités à Albert d'Aix: une source anglaise, en effet, mentionne qu'Henri I^{er} d'Angleterre aurait reçu une ambassade d'Alexis entre 1100 et 1118, bien que le propos des discussions demeure nébuleux.⁸²⁵ Dans la sphère religieuse, ensuite, Guillaume de Malmesbury mentionne une atmosphère détendue entre Grecs et Latins à Jérusalem, à la veille de Pâques de 1101, les chants religieux à Jérusalem étant prononcés à l'unisson et dans les deux langues.⁸²⁶ Vers 1111-1112, Alexis avait par ailleurs amélioré ses rapports avec la papauté de façon considérable: dans une lettre à l'abbé du Mont-Cassin, il aurait même signifié son intention de s'embarquer pour l'Italie, bien que son projet ne se réalisât jamais.⁸²⁷

Dans sa volonté de souligner les rapports cordiaux entre Byzance et l'Occident, sans doute pour mieux valoriser les relations privilégiées entre Alexis et les seigneurs lotharingiens, désormais rois de Jérusalem, il ne nous paraît guère surprenant qu'Albert ait tenté de discréditer l'expédition de Bohémond contre Alexis en 1107. En effet, Albert porta un jugement sévère sur l'agression des Normands, au point de suggérer qu'elle n'était pas représentative de l'opinion populaire envers Alexis et que les croisés avaient à la fin été bernés par Bohémond; celui-ci, après tout, avait établi une paix secrète avec l'empereur et reçu une quantité considérable de richesses en récompense, et avait ensuite abandonné ses

⁸²² S. EDGINGTON, « From Aachen: A New Perspective... », p. 164. Sur la croisade de 1101 selon Albert d'Aix, voir A. MULINDER, « Albert of Aachen and the Crusade of 1101 », pp. 69-77.

⁸²³ ALBERT D'AIX, VIII, 47-48, pp. 584-585.

⁸²⁴ *nil dulcius et pretiosius videlicet in auro et argento, in ostro et lapidibus pretiosis, arbitrans illi posse sufficere.*; ALBERT D'AIX, X, 39, p. 649.

⁸²⁵ K. CIGGAAR, *Byzance et l'Angleterre. Études sur trois sources...*, p. 34.

⁸²⁶ *Sabbato enim lectis alternatim lectionibus Grece et Latine repetitoque ter 'Kirieleison' et clara Sirorum melodia perstrepente...*; GUILLAUME DE MALMESBURY, IV, 379, p. 674.

⁸²⁷ J. GAY, « L'abbaye de Cluny de Byzance au début du XII^e siècle », *Échos d'Orient*, 30, 1931, p. 86.

hommes sans rien partager, malgré tous les labeurs et les périls qu'ils avaient endurés.⁸²⁸ Cette description de la campagne normande fait évidemment exception par rapport aux autres récits contemporains, puisque Bohémond est celui qui fut disgracié et Alexis celui qui parvint à rétablir son honneur. Cette divergence flagrante nous porte même à considérer que la position d'Albert, si favorable aux Byzantins, peut dénoter une volonté de dénigrer les Normands, champions de la papauté, plus qu'une réelle intention de défendre Alexis. Cette hypothèse, de même que plusieurs autres, peut être avancée pour expliquer les motivations d'Albert: en effet, outre sa volonté de souligner les rapports privilégiés entre Jérusalem et Constantinople, certains pourraient affirmer que c'est sa distance géographique des événements qui explique son impartialité à l'égard des Byzantins, et non forcément un sentiment de compassion pour un empire et un peuple qu'il n'aurait après tout jamais vus ni rencontrés personnellement.⁸²⁹ Toutefois, quel que fût le prétexte d'Albert en écrivant son récit, il est tout aussi probable que son intention fut tout simplement de représenter l'opinion plus générale et plus mitigée des Latins à l'égard des Byzantins, qui semblait oubliée, voire négligée, au milieu des invectives plus prononcées des Francs et des Normands.

Au bout du compte, cependant, ce n'est pas l'opinion d'Albert d'Aix qui devait prévaloir dans l'historiographie des croisades. En effet, bien que Guillaume de Tyr employât à la fois les ouvrages d'Albert d'Aix et de l'Anonyme pour sa récapitulation de la première croisade, c'est la tradition de ce dernier qui fut retenue, car c'était celle qui prévalait à la fin du XII^e siècle. Malgré ses efforts, les tentatives d'Alexis de blanchir sa réputation avaient donc échoué contre les accusations des Latins qui s'étaient sentis trahis par l'empereur. Il faut par ailleurs reconnaître que les tentatives d'Albert d'offrir une perspective différente des événements furent limitées par la diffusion modeste de sa chronique dans la région du Rhin; ce n'est qu'en prévision de la deuxième croisade, durant les années 1140, que son récit bénéficia d'une plus grande popularité, bien qu'elle ne fît rien pour alléger les soupçons de l'Occident contre les Byzantins après l'échec de l'expédition. Néanmoins, le fait que Guillaume de Tyr ait choisi de consulter son ouvrage est tout de même significatif de la réputation qu'Albert d'Aix avait acquis dans certaines sphères érudites durant le dernier tiers du XII^e siècle. En effet, pour avoir été adapté dans l'ouvrage monumental de l'archevêque de Tyr, l'héritage d'Albert d'Aix put s'inscrire de

⁸²⁸ *Hi vero, agnita Boemundi fraudulentia, ab eis recessione, et imperatoris occulta concordia, tristes et dolentes ab obsidione recesserunt.*; ALBERT D'AIX, X, 45, p. 652.

⁸²⁹ Cette différence entre la représentation des témoins oculaires et non oculaires des Grecs retiendra notamment notre attention dans le prochain chapitre. Voir également S. EDINGTON, « From Aachen: A New Perspective... », p. 167.

façon plus permanente dans la littérature des croisades, malgré la prédominance de la tradition des *Gesta francorum*.

CHAPITRE III

DIVERSIFICATION DE L'IMAGE DES BYZANTINS (1118-1155)

Nous avons vu au chapitre précédent que la représentation des Byzantins par les chroniqueurs des croisades n'était ni uniforme ni catégorique au lendemain de la première croisade, mais qu'elle faisait l'objet de nuances dans les ouvrages qui n'étaient pas dépendants de la tradition des *Gesta Francorum* et de ses remanieurs. Si l'historiographie moderne a généralement retenu la perspective normande pour évaluer les rapports entre Grecs et Latins au début du XII^e siècle, c'est sans doute en raison de la prépondérance de cette tradition dans la littérature des croisades, mais peut-être aussi parce qu'il était plus aisé de voir dans les croisades une détérioration graduelle et constante des relations avec les Byzantins pour expliquer les événements de 1204, plutôt que des rapports ambigus et pour tout dire ambivalents. Aujourd'hui, certes, cette perspective plus nuancée est généralement celle qui prévaut dans l'historiographie, grâce entre autres à B. Ebels-Hoving: celle-ci constata que le XII^e siècle n'était pas caractérisé par une dégradation uniforme et systématique des rapports gréco-latins, mais bien par des moments sporadiques de détente et de respect mutuel; pendant ces périodes, en effet, les rapports diplomatiques entre Byzance et l'Occident laissaient même entendre une disposition cordiale réciproque, parfois même axée sur la coopération.⁸³⁰ Or, ces conclusions concernent avant tout les instances politiques, et moins les tensions religieuses et l'animosité populaire qui pouvaient surgir autant chez les Byzantins que chez les Occidentaux. Pourtant, cette opinion plus générale, propre aux sphères érudites et populaires, a le potentiel d'être dégagée à travers les yeux des chroniqueurs et des auteurs responsables de la littérature vernaculaire, garants des mentalités collectives. Il en va par conséquent de l'objectif des prochains chapitres de notre étude, au cours desquels nous nous proposons d'analyser l'image des Byzantins chez les chroniqueurs des croisades afin de déterminer dans quelle mesure leur représentation était ambivalente ou encore significative d'une tendance particulière pendant les XII^e et XIII^e siècles. Mais avant de commencer ce survol ambitieux, il nous importe de comprendre comment le mépris qui avait au départ été dirigé envers un seul homme, notamment l'empereur Alexis Comnène, a ensuite été généralisé à l'ensemble des Byzantins au début du XII^e siècle; par ce fait, il nous sera possible d'établir les fondements de la représentation des Byzantins pour la période qui nous concerne.

⁸³⁰ B. EBELS-HOVING, *Byzantium in Westerse Ogen*, pp. 272-278.

a) D'une image de l'empereur à une image généralisée des Grecs

Une première explication de ce phénomène de transposition serait que le choc culturel ne s'était initialement pas fait sentir chez les Latins, ayant été éclipsé par les intérêts immédiats de la croisade et de la lutte normande contre les Byzantins à Antioche. À ce moment, en effet, l'ennemi de la croisade était Alexis et, bien que ses sujets fussent également coupables des crimes de leur empereur, les premiers chroniqueurs ne leur ont pas porté beaucoup d'intérêt au départ. Durant les années suivantes, toutefois, les remanieurs des premiers textes ont eu tendance à souligner les différences irréconciliables qui semblaient se dessiner entre chrétiens orientaux et occidentaux, et qui n'étaient devenues apparentes que lorsque les échecs de la première croisade avaient laissé place à une amertume plus rationnelle et collective. Tout au long du XII^e siècle, par conséquent, le mépris de l'Occident était porté davantage contre les Grecs en général plutôt qu'envers un individu précis, dans ce cas-ci l'empereur byzantin. À certains moments, l'empereur pouvait même être loué au détriment de ses sujets, qui étaient perçus comme les véritables traîtres qui désiraient miner les intentions honorables de leur souverain envers les Latins. Or, certains pourraient voir dans cette tendance une concrétisation du choc culturel entre deux mondes désormais opposés, tandis que d'autres pourraient plutôt y voir une normalisation de la tradition littéraire, où les chroniqueurs auraient choisi de représenter les Byzantins selon les normes plus conventionnelles de leur époque, en conformité aux autorités classiques que nous avons vues précédemment. Il y a sans doute un fond de vérité dans les deux hypothèses. Ce qu'il nous importe de souligner, cependant, est la rupture apparente avec la tradition historiographique de la première croisade.

Dans le cas des chroniqueurs de la première croisade, il avait certes été plus simple d'attribuer l'échec de la fraternité chrétienne à un seul responsable, plutôt qu'à un peuple entier. En effet, selon les visées propagandistes des premiers chroniqueurs (généralement sympathiques à la cause normande, mais non pas exclusivement à celle de Bohémond), Alexis s'était avéré la cible la plus accommodante, de sorte qu'il n'avait pas été nécessaire de dénigrer tous les Byzantins. C'est le cas notamment des *Gesta Francorum*, où les commentaires négatifs à l'égard des Grecs sont presque inexistantes, et où l'attention est exclusivement portée sur Alexis et sur ses collaborateurs immédiats. Cette tendance marque une rupture avec la tradition historiographique italo-normande du XI^e siècle, où les Grecs avaient plus souvent été dénoncés que les empereurs; il démontre également à quel point les *Gesta* se distinguaient de ces courants précédents. À vrai dire, il ne serait pas

absurde d'affirmer que les premiers chroniqueurs de la croisade n'ont jamais vraiment été anti-grecs, mais qu'ils étaient plutôt « anti-Alexins ». Chez la deuxième génération de chroniqueurs, toutefois, certains changements commencèrent à se faire sentir: au-delà du mépris généralisé à l'égard d'Alexis, des invectives isolées commençaient également à être dirigées à l'endroit des Byzantins. Guibert de Nogent, nous l'avons vu, avait déjà accusé les Grecs d'être les plus paresseux de tous les peuples du fait qu'ils étaient accoutumés au luxe et à la richesse; et dans sa terminologie la plus méprisante, il les apostrophait par l'inflexion peu favorable de *Greculos istos*.⁸³¹ Robert le Moine, quant à lui, accentua les accusations de l'Anonyme à l'égard d'Alexis pour inclure également les Grecs, par le moyen de tournures de phrases telles que « Alexis et ses Grecs » ou encore en spécifiant qu'Alexis avait comploté des projets « avec ses Grecs ». ⁸³² Pierre Tudebode, qui écrivit entre 1102 et 1111, se permit également de mentionner dans un passage singulier que les Grecs constituaient une race somme toute perfide.⁸³³ Albert d'Aix, enfin, demeura fidèle aux traditions historiographiques antérieures en faisant plus directement allusion à la perfidie et au manque de virilité des Grecs. En effet, Albert signala que Godefroi était « bien instruit de la perfidie des Grecs » lorsque celui-ci hésita à rencontrer l'empereur peu après son arrivée à Constantinople.⁸³⁴ Albert attribua également la mort de Suénon, fils du roi de Suède, à la trahison de « quelques indignes chrétiens, nés Grecs », qui avaient informé les Turcs de la retraite du prince.⁸³⁵ Ensuite, Albert fit allusion au caractère efféminé des Grecs, qui n'offraient qu'une faible résistance à leurs ennemis et qui perdaient ainsi des territoires à leur profit.⁸³⁶ Ainsi, malgré sa disposition généralement favorable envers Alexis, Albert manifestait dans l'ensemble une tendance pour les traditions littéraires de son époque, où il était plus courant de généraliser ses invectives à l'ensemble des Grecs. C'est toutefois Raoul de Caen qui s'avéra le plus fidèle à la tradition italo-normande antérieure à la croisade et qui fut, par conséquent, le plus virulent à l'égard des Grecs. Tout comme ses prédécesseurs du XI^e siècle, Raoul représenta les Grecs comme étant inaptes à la guerre: ils ne pouvaient résister aux assauts des Normands avec leurs

⁸³¹ *quod per Greculos istos, omnium inertissimos.*; GUIBERT DE NOGENT, III, 4, p. 142.

⁸³² ROBERT LE MOINE: *Imperator quidem valde cum Graecis suis de victoria Turcorum exultavit*, I, 13, p. 736; *cum Graecis suis hujuscemodi habuit consilium*, II, 17, p. 748.

⁸³³ *Grecorum itaque gens, insidians istos prudentissimos Christi milites...*; PIERRE TUDEBODE, II, p. 44. Bien que nous ayons précédemment situé Tudebode dans les premiers chroniqueurs de la croisade, sa rédaction continue jusqu'en 1111 nous permet parfois de le considérer comme un chroniqueur de deuxième génération, qui écrivait avec un plus grand recul des événements.

est également possible de le comparer sa rédaction plus tardifs, qu'il continua jusqu'en 1111, nous permet de le situer

⁸³⁴ *Graecorum deceptiones edoctus...*; ALBERT D'AIX, II, 10, p. 306.

⁸³⁵ *quorundam iniquorum Christianorum, Graecorum scilicet*; ALBERT D'AIX, III, 54, p. 376.

⁸³⁶ ALBERT D'AIX, IV, 6, pp. 392-393 et XII, 15, p. 698.

« petits boucliers », et étaient toujours portés à la fuite ou encore à des attaques déloyales.⁸³⁷ Se voulant l'écho de Virgile, il ajouta également qu'il fallait craindre « les embûches des Grecs, qui ont pour usage constant de maltraiter rudement ceux mêmes qui ont bien mérité d'eux, et qu'ils ont invités à recevoir leurs présents. »⁸³⁸ Ainsi, Raoul précisa que Tancrède

avait en horreur l'amitié perfide des Grecs, autant que l'épervier redoute les filets, ou le poisson l'hameçon; aussi, dédaignant les présents du roi, avait-il résolu de fuir même sa présence.⁸³⁹

Selon Raoul, « il fallait porter la destruction chez ce misérable peuple, ou redouter sa puissance. »⁸⁴⁰ De toute évidence, il n'était plus question de porter le blâme uniquement sur Alexis, mais bien de dénigrer l'ensemble des Byzantins, comme quoi les revers de la première croisade étaient imputables à la nature de leur race et non à un événement isolé ou à un personnage unique. Cette tendance, de toute évidence, s'inscrivait davantage dans le sillage des autorités antérieures, notamment classiques, mais également médiévales.

Ces invectives, qui n'étaient clairement plus limitées à Alexis, anticipaient les accusations qui seraient de plus en plus systématiques chez les générations futures de chroniqueurs au XII^e siècle. La logique, de toute évidence, voulait que les Grecs fussent le reflet moral de leur empereur, tout comme celui-ci fût également le responsable de leurs actions, de sorte que l'opprobre de l'un devait forcément se répercuter sur l'autre. De cette tendance, il nous est désormais possible d'envisager le problème des relations gréco-latines selon des considérations plus générales et selon un sentiment de xénophobie latent entre les deux peuples, conséquence de l'échec de la fraternité chrétienne qui avait animé les premières années de la croisade. Bien qu'il n'y eût pas unanimité à cet effet, comme nous l'avons démontré dans le chapitre précédent, la tendance générale au lendemain de la croisade manifestait tout de même une méfiance flagrante à l'égard d'Alexis et, surtout, de ses sujets: ceux-ci, en effet, étaient réputés avoir incité leur empereur à trahir les croisés en leur offrant de mauvais conseils et en leur soufflant des desseins iniques, comme le

⁸³⁷ RAOUL DE CAEN: *peltae Graecorum fiducia incumbenibus non resistunt*, IV, p. 608; *ad consuetum fugae praesidium studio redacto*, VI, p. 609; *Tunc Graeci [...] irruunt in relictos, ceu lupi pastore orba et canibus ovilia trucidantes*, V, p. 608.

⁸³⁸ *Metuebantur enim Graecorum insidiae, qui familiare habent, quos etiam bene meritos invitaverunt ad munera, retrudere ad flagra.*; RAOUL DE CAEN, II, p. 606; trad. F. Guizot, pp. 8-9.

⁸³⁹ *nam qua sedulitate accipiter laqueos, aut hamum piscis, ea is fraudulentam Graecorum familiaritatem horrebat.*; RAOUL DE CAEN, X, p. 612; trad. F. Guizot, p. 24

⁸⁴⁰ *Miseris aut inferendam esse perniciem, aut terrentium impotentia cessaturam.*; RAOUL DE CAEN, II, p. 606; trad. F. Guizot, p. 9.

proposa entre autres Ordéric Vital durant le deuxième quart du XII^e siècle.⁸⁴¹ Cette accusation, à vrai dire, devint de plus en plus fréquente dans l'historiographie des croisades durant les décennies suivantes, comme nous serons en mesure de le constater au cours des prochains chapitres. De tels propos démontraient également que les Grecs, auxquels la croisade était venue en aide, n'étaient plus considérés comme des frères spirituels, mais bien comme des ennemis de la cause chrétienne.⁸⁴² À cet effet, l'emploi du terme *Graeci*, devenu si fréquent dans les textes, trahissait désormais un sentiment d'altérité et, pour tout dire, de mépris.

Le terme *Graeci*, nous l'avons déjà mentionné, était péjoratif en soi. Les Byzantins, en effet, manifestaient une certaine frustration à l'emploi de cette dénomination, puisqu'ils se considéraient eux-mêmes comme des Romains.⁸⁴³ Selon eux, l'appellation visait essentiellement à souligner la notion de *translatio imperii* que les Occidentaux revendiquaient et qui allait à l'encontre des prétentions de l'idéologie impériale byzantine. Dans les correspondances officielles, l'emploi du titre « Empereur des Grecs » était par conséquent reçu comme une insulte, un fait qui n'échappait jamais à celui qui l'avait énoncé. Pour les Byzantins, en effet, la « Grèce » ne représentait qu'une nation parmi toutes celles qui étaient comprises dans l'*oikoumène*, l'étendue universelle de leur empire. C'est pourquoi le caractère romain de l'Empire byzantin était considéré comme une caractéristique primordiale de la légitimité impériale et universelle de l'empereur: néanmoins, tandis que les Byzantins se faisaient constamment un devoir de rappeler ce fait aux souverains européens, ceux-ci, du moins ceux qui revendiquaient la translation du titre impérial en Occident, s'obstinaient à désigner l'empereur byzantin par son titre grec plutôt que romain.⁸⁴⁴ Otton de Freising, entre autres, illustre les enjeux diplomatiques de cette appellation par les correspondances entre l'empereur germanique Conrad III et Manuel I^{er} Comnène, qu'il avait insérées dans les *Gesta Friderici*.⁸⁴⁵ Or, un autre terme employé occasionnellement par les chroniqueurs était celui d'« empereur de Constantinople », qui semblait dénoter une intention moins péjorative que celui d'« empereur des Grecs », mais qui était tout autant contestée par les Byzantins. Pour les Occidentaux, en revanche,

⁸⁴¹ *Imperator autem consilio Grecorum qui ualde precauebant ne forte Franci congregati...*; ORDÉRIC VITAL, IX, 6, p. 48.

⁸⁴² Voir la réflexion finale de Raoul de Caen au moment où les croisés pénétrèrent en Asie mineure: RAOUL DE CAEN, XIX, p. 620. Voir également A. ILIEVA et M. DELEV, « La conscience des croisés et l'altérité chrétienne... », p. 118

⁸⁴³ Nicéas Choniâtès, entre autres, percevait l'emploi de ce terme à l'égard des Byzantins avec un certain sarcasme; NICÉAS CHONIATÈS, VIII, p. 575.

⁸⁴⁴ Voir les exemples énumérés par J. SHEPARD, « The Uses of 'History' in Byzantine Diplomacy », pp. 91-92.

⁸⁴⁵ OTTON DE FREISING, *Gesta Friderici*, I, 25, pp. 40-43.

l'appellation se voulait généralement plus clémentine: en effet, les chroniqueurs du deuxième quart du XII^e siècle semblaient employer la première expression dans des contextes favorables aux empereurs byzantins, tandis que la seconde était réservée aux passages où ils étaient accusés d'un quelconque méfait. Bien qu'il n'en soit pas fait une règle absolue et qu'il y ait à l'occasion des exceptions, cette tendance semble tout de même dénoter la valeur antagonique que le terme *Graeci* avait acquise dans la tradition littéraire à la fois classique et médiévale.⁸⁴⁶

L'emploi du terme *Graeci* pendant les croisades semblait en effet dépasser la signification d'une simple distinction linguistique entre Grecs et Latins; de toute évidence, les Byzantins étaient différenciés des Occidentaux selon une opposition à la fois religieuse et culturelle qui reflétait un antagonisme beaucoup plus généralisé et pour le moins négatif. Après tout, dans le contexte des croisades, il est curieux de constater que les chroniqueurs préféraient cette dénomination à d'autres termes qui auraient été aussi propices à les désigner, tels que *nostri* ou *Christiani*, et qui auraient fait preuve d'un plus grand sentiment de solidarité chrétienne. Il est par ailleurs difficile de ne pas percevoir une certaine nuance péjorative dans l'emploi du terme *Graeci* qui, tout en dénotant la simple altérité, avait également cette volonté de différencier les Occidentaux de l'Autre chrétien, voire celui qui ne partageait pas les objectifs de la croisade et qui cherchait même à les trahir. En effet, selon la tendance historiographique générale, le mot était souvent employé dans des contextes négatifs et laissait parfois même transparaître un certain mépris.⁸⁴⁷ Pour certains chroniqueurs, il faut même y voir une certaine attribution ethnique ou raciale, comme un reflet de l'idée d'une *natio Greca* qui semble prévaloir dans leurs textes.⁸⁴⁸ Dans d'autres circonstances, les Byzantins étaient désignés par des termes plus archaïques qui faisaient abstraction des considérations culturelles et religieuses de leur époque, mais qui renvoyaient à des traditions littéraires tout aussi péjoratives. Les termes anachroniques de *Danai*, *Pelasgi*, *Achivi*, *Argi*, *Argolici* et *gens Achaea* étaient ainsi employés à leur égard, tels qu'ils pouvaient être lus dans les principaux ouvrages de la littérature classique; or, la formation classique de certains chroniqueurs pourrait laisser voir une certaine prédisposition à l'égard des Byzantins, fondée sur certains préjugés. Ordéric Vital, dont

⁸⁴⁶ Voir par exemple le contraste entre l'emploi de *imperator Grecorum* chez Ordéric Vital et Albert d'Aix: ORDÉRIC VITAL, IX, 6, p. 48; ALBERT D'AIX, IV, 40, p. 417. Les Vénitiens, par ailleurs, étant généralement bien disposés envers les Byzantins au XII^e siècle, préféraient le terme *imperator Constantinopolitanus* pour désigner l'empereur byzantin. À ce sujet, voir R. L. WOLFF, «Romania: the Latin Empire of Constantinople», *Speculum*, 23, 1, 1948, p. 8.

⁸⁴⁷ P. ANGELOV a remarqué qu'à certains moments au Moyen Âge, le mot *Grecus* pouvait servir à désigner un individu qui était sage et instruit. Cette nuance, toutefois, est essentiellement absente de l'historiographie des croisades. Voir P. ANGELOV, «The Bulgarians through the Eyes of the Byzantines», p. 28.

⁸⁴⁸ Voir par exemple ORDÉRIC VITAL, IX, 9, p. 76.

nous avons souligné la tendance à faire usage de citations classiques dans la première partie de notre étude, employait fréquemment de telles dénominations dans son récit, tout comme ce fut le cas pour certains chroniqueurs italo-normands du XI^e siècle et d'autres chroniqueurs de la deuxième moitié du XII^e siècle.⁸⁴⁹ C'est toutefois le terme *Graeculi*, inspiré également de la littérature classique, qui s'avérait être la terminologie la plus péjorative à l'endroit des Byzantins. Cette dénomination, puisqu'elle avait été augmentée d'un suffixe diminutif, avait une signification particulièrement méprisante: les traductions usuelles rendent généralement le mot par « sale Grec » ou encore « Grécaillon », une alternative pour « petit Grec ». Ce terme, qui était d'origine romaine, fut repris par les chroniqueurs médiévaux et, bien évidemment, par les chroniqueurs des croisades: Guibert de Nogent fut le premier chroniqueur des croisades à l'employer et la pratique se perpétua chez ses contemporains, qui désiraient mettre une emphase particulièrement méprisante sur leur image des Byzantins.⁸⁵⁰

* * *

À la lumière de notre exposé, il nous paraît évident qu'après le deuxième quart du XII^e siècle, la représentation occidentale de Byzance était davantage conditionnée par un antagonisme flagrant entre Grecs et Latins, et non plus seulement par un mépris plus restreint envers un seul individu, que ce soit Alexis Comnène ou ses successeurs. Cette tendance, que nous démontrerons au cours des prochains chapitres, était tout aussi conditionnée par des événements politiques et, plus particulièrement, par le passage à Byzance des autres croisades pendant les XII^e et XIII^e siècles; celles-ci, en effet, avaient généralement exacerbé les tensions entre les Byzantins et les Occidentaux, notamment au niveau de la classe populaire. C'est pourquoi, au-delà des considérations d'une rivalité culturelle, nous devons également prendre en compte la réalité politique qui a pu conditionner la représentation des Byzantins et qui peut également expliquer l'échec des rapports entre les Grecs et les Latins. Cette précision, comme nous l'avons vu dans l'introduction de notre étude, fait actuellement l'objet d'un débat historiographique: certains chercheurs ont en effet proposé qu'il était erroné de comprendre l'image des

⁸⁴⁹ ORDÉRIC VITAL: *Achei*, X, 12, p. 276; *Pelasgis*, XIII, 34, pp. 504 et 506. Voir entre autres GUILLAUME DE POUILLE, I, v. 268, p. 112; GUY DE BAZOCHES, *Liber epistularum Guidonis de Bazochis*, éd. H. Adolfsson, Stockholm, Almqvist & Wiksell, 1969, p. 147.

⁸⁵⁰ *quod per Greulos istos*; GUIBERT DE NOGENT, III, 4, p. 142. Voir également GUILLAUME DE TYR, XXII, 11, p. 1020 et RICHARD DE DEVIZES, p. 19, entre autres. Pour une discussion et des exemples sur l'emploi du terme *Greuli* chez les Romains, voir J. BALDSON, *Romans and Aliens*, p. 35.

Byzantins par des considérations uniquement culturelles, mais qu'il fallait également la voir à la lumière des facteurs politiques qui prévalaient au moment précis de l'événement.⁸⁵¹ Bien que nous ayons jusqu'à présent défendu une approche culturelle, nous ne nions pas l'importance des enjeux politiques pour comprendre l'image des Byzantins: selon nous, les deux approches ne sont pas antinomiques, mais complémentaires. Le rejet par certains historiens de l'hypothèse culturelle serait, à notre avis, attribuable au caractère absolu et homogène que l'historiographie a autrefois tenté de voir dans la détérioration des rapports entre Grecs et Latins, et qui se serait soldé par un schisme à la fois culturel et religieux au XIII^e siècle. Pourtant, comme nous l'avons déjà proposé, l'éloignement à la fois politique et culturel entre les deux entités chrétiennes n'était pas systématique, mais variait avec les régions, les individus et les événements qui étaient en cause. Par conséquent, il est nécessaire d'aborder l'approche culturelle avec la perspective ambivalente qui lui est propre et qui reflétait la même ambiguïté qui caractérisait les rapports politiques, voire même religieux, entre chrétiens occidentaux et orientaux. Somme toute, l'élément culturel dans les rapports entre Grecs et Latins ne saurait être contesté: il est de notre avis que les rapports politiques étaient conditionnés par des facteurs pragmatiques, mais également par des facteurs culturels sous-jacents, qui ont rendu irréconciliables des problèmes qui autrement ne l'auraient pas été. C'est ce que nous nous proposons de démontrer au cours des prochains chapitres.

Selon la théorie de l'ambivalence que nous avançons, il va de soi que l'opinion latine des Byzantins au XII^e siècle n'était pas uniquement défavorable et qu'il y eut à certains moments des tentatives de rapprochement avec l'Autre, intentées parfois même par des figures d'autorité; nous aborderons quelques exemples plus loin. Quant aux chroniqueurs, qui oeuvraient souvent dans les sphères érudites, le meilleur exemple d'une sensibilisation aux Byzantins se situe au niveau des tentatives de surmonter la barrière linguistique, qui constitue certainement l'un des premiers obstacles de l'altérité: en effet, alors que la connaissance du grec était plus limitée en Occident au XI^e siècle, le XII^e siècle fut caractérisé par une hausse de l'intérêt pour cette langue chez plusieurs érudits. Cette tendance pouvait certes varier dans l'espace et le temps, et il peut être proposé que l'engouement pour la langue grecque reflétait plus souvent des considérations théologiques

⁸⁵¹ Outre les références proposées dans l'introduction, voir les commentaires de R.-J. Lillie sur la représentation des Byzantins selon Guillaume de Tyr: « In conclusion, one may say that William of Tyre's picture of Byzantium is determined by the political relationship between Greeks and crusaders. »; R.-J. LILLIE, *Byzantium and the Crusader States...*, p. 297.

que des considérations séculières.⁸⁵² Quoi qu'il en soit, l'intérêt s'inscrit dans une période de redécouverte de l'Autre et a certainement eu une influence sur la représentation des Byzantins chez les érudits qui étaient disposés à être plus modérés à leur endroit. À l'exception des régions où la connaissance du grec était généralement plus courante, comme en Sicile normande et à Venise, d'autres endroits ont également manifesté un engouement pour la langue, notamment l'Angleterre. Par exemple, les ouvrages de penseurs éminents tels que Jean de Salisbury (c. 1115-1180), Robert Grosseteste (c. 1168-1253) et Roger Bacon (c. 1210-1292), ont tous démontré une affinité pour la langue grecque.⁸⁵³ D'autres Anglo-normands avaient également appris la langue après leurs voyages chez leurs cousins siciliens, de sorte que la connaissance du grec n'était pas seulement limitée à quelques érudits.⁸⁵⁴ En France et en Allemagne, toutefois, l'intérêt pour le grec était considérablement moindre: quelques intellectuels tout au plus pouvaient prétendre connaître la langue, et parfois de façon plutôt limitée. Otton de Freising, par exemple, manifestait une connaissance restreinte du grec, et tout nous porte à croire qu'il faisait exception à cet effet parmi ses collègues. Il en va de même pour l'abbaye de Saint-Denis, qui présentait une situation quelque peu différente du reste de la France: sa bibliothèque était en effet composée de plusieurs manuscrits grecs, apportés par des moines dionysiens qui avaient été envoyés à Constantinople au cours du XII^e siècle pour y recueillir des textes liturgiques, ce qui témoigne en quelque sorte de l'intérêt de l'abbaye pour ses racines grecques.⁸⁵⁵ Enfin, les Latins qui habitaient dans le Levant et à Constantinople auraient certainement dû avoir une certaine compréhension du grec, même si limitée.⁸⁵⁶ Il est néanmoins difficile de déterminer si le grec était parlé couramment chez ces Latins d'Orient; Guillaume de Tyr, du moins, mentionne une fois seulement dans son récit que la langue grecque était bien connue d'un Latin.⁸⁵⁷ La connaissance du grec par Guillaume lui-même semblait quant à elle superficielle, puisqu'il prétend ne pas avoir compris la portée des négociations en grec entre les Byzantins et Hiérosolymitains sur le

⁸⁵² R. WEISS, « Greek in Western Europe... », pp. 3-4; J. VAN DER VIN, *Travellers to Greece and Constantinople...*, vol. 1, pp. 171-172.

⁸⁵³ J. VAN DER VIN, *Travellers to Greece and Constantinople...*, vol. 1, p. 175; R. WEISS, « Greek in Western Europe... », p. 10.

⁸⁵⁴ A. GUILLOU, « Être grec en Europe au Moyen Âge », p. 277.

⁸⁵⁵ R. WEISS, « Greek in Western Europe... », p. 8. Plusieurs Latins s'étaient en effet rendus à Constantinople au XII^e siècle pour traduire des textes grecs, dont l'un des plus prolifiques fut sans doute Jacques de Venise, qui traduisit plusieurs ouvrages d'Aristote. Voir L. MINIO-PALUELLO, « Iacobus Veneticus Graecus », pp. 265-304; M. ANGOLD, *The Byzantine Empire, 1025-1204...*, pp. 238-239.

⁸⁵⁶ J. RICHARD, « L'enseignement des langues orientales en Occident au Moyen Âge », *Revue des études islamiques*, 44, 1976, p. 153.

⁸⁵⁷ *dominum Gaufridum abbatem Templi Domini, Greca lingua peritum*; GUILLAUME DE TYR, XV, 21, p. 703.

mariage de Baudouin III, auxquelles il avait assisté.⁸⁵⁸ Bref, si la compréhension ou non du grec pouvait dans certains cas être significative de la disposition initiale d'un chroniqueur à l'endroit des Byzantins, il va de soi que nous ne pouvons y voir une règle absolue. Toutefois, elle constitue à notre avis un indicateur intéressant de l'ambivalence des rapports entre Grecs et Latins pendant les croisades. Examinons à présent l'évolution de l'image des Byzantins aux XII^e et XIII^e siècles à la lumière de cette ambivalence bien particulière.

b) L'enjeu des États latins et les rétrospectives de la première croisade

Le deuxième quart du XII^e siècle marque une période de tensions accrues entre Grecs et Latins, particulièrement dans les États latins. En effet, si la période entre la première et la deuxième croisade en fut une d'optimisme dans la chrétienté occidentale, elle en fut tout aussi une de dure réalité pour ce qui a trait à l'image des Byzantins. Cette tendance fut certes moins manifeste en Europe occidentale, qui bénéficia de relations relativement détendues avec Byzance entre 1122 et 1130. En effet, après la mort de Bohémond et d'Alexis en 1111 et 1118 respectivement, les relations entre l'Occident et l'Orient chrétiens s'étaient généralement apaisées, hormis quelques conflits locaux avec les Vénitiens.⁸⁵⁹ Dès 1130, toutefois, la situation s'envenima de nouveau. D'abord, l'apparition du royaume de Sicile entraîna une recrudescence des tensions, bien qu'il n'y eût pas de conséquences immédiates au problème. Ensuite, la tentative de Jean II Comnène d'envahir la principauté d'Antioche en 1137 enflamma l'opinion européenne contre les Byzantins, suscitant parfois des condamnations sévères des Byzantins par les chroniqueurs occidentaux. Au bout du compte, cependant, il n'y eut pas de sentiment concerté contre les Grecs comme tel, du moins rien qui ne pouvait se comparer à l'émoi qui devait frapper les Européens après la prise d'Édesse en 1145.

Pour les habitants latins du Levant, en revanche, la lutte contre Byzance ne s'était guère apaisée après la première croisade, tout comme leur opinion des Grecs. La période de répit entre les deux voisins avait été de courte durée: en effet, après une dernière tentative de récupérer Antioche en 1104, Alexis ne s'était plus acharné sur le problème normand en Orient, satisfait sans doute du traité de Dévol où Bohémond avait reconnu la suzeraineté byzantine sur la principauté. Devant le refus de Tancrède de reconnaître le

⁸⁵⁸ *tandem post innumeras dilationes et verborum enigmata, qualia Greci, quolibet cavillantes, perplexis ambagibus respondere solent...*; GUILLAUME DE TYR, XVIII, 22, p. 843.

⁸⁵⁹ G. OSTROGORSKY, *Histoire de l'État byzantin*, pp. 398-399.

traité, toutefois, le danger d'une attaque byzantine continua de planer sur les Normands, qui ne relâchèrent pas leur guerre idéologique contre l'empire. L'avancée de Jean II en 1137 pour réclamer la principauté confirma les craintes des Latins et l'ancienne rivalité avec les Byzantins fut de nouveau un sujet d'actualité dans les chroniques. Bien que cette menace ne fût pas immédiatement dénoncée par les chroniqueurs établis dans les États latins, étant donné une lacune historiographique pour cette période, elle ne passa pas inaperçue aux chroniqueurs normands d'Occident qui se voulaient l'écho de la cause de leurs compatriotes en Orient.

Pour les décennies 1130 et 1140, notre étude doit par conséquent souffrir de ne pouvoir établir une image contemporaine des Byzantins chez les Latins d'Orient; leurs préoccupations et leurs opinions, en effet, nous proviennent généralement de sources occidentales. Tout de même, la perspective des Levantins n'est pas pour le moins négligeable pour ce qui a trait aux années précédentes et suivantes. En effet, les Latins d'Orient proposent une perspective singulière, du fait de s'être acclimatés à une réalité orientale et d'avoir établi des rapports plus constants, voire un certain *modus vivendi*, avec les Byzantins. Ceci est d'autant plus vrai chez la deuxième génération des Latins d'Orient, qui avaient certainement adopté une perception plus pragmatique des Grecs, reflet indéniable de la réalité multiethnique dans laquelle ils vivaient.⁸⁶⁰ Communément dénommés « Poulains » dans les récits de l'époque, cette deuxième génération de Latins n'avait pas pour autant renoncé à son caractère franc, ni à la réalité socioculturelle dont leurs pères avaient été issus en Europe.⁸⁶¹ Confrontés ainsi à une réalité à la fois orientale et européenne, les Poulains présentent une perspective singulière des Byzantins que nous nous proposons d'aborder plus brièvement ici, mais de façon plus détaillée au cours des prochains chapitres.

⁸⁶⁰ A. NICOLAOU-KONNARI, « Strategies of Distinction: the Construction of the Ethnic Name Griffon... », pp. 181-182.

⁸⁶¹ A. V. MURRAY, « Ethnic Identity in the Crusader States: the Frankish Race and the Settlement of Outremer », dans S. Forde, L. Johnson et A. V. Murray, *Concepts of National Identity in the Middle Ages*, Leeds, Leeds Studies in English, 1995, pp. 59-73; D. JACOBY, « La littérature française dans les États latins de la Méditerranée orientale à l'époque des croisades: diffusion et création », dans *Essor et fortune de la chanson de geste dans l'Europe et l'Orient latin*, Modène, 1984, t. 2, pp. 617-646; J. RICHARD, « La seigneurie franque en Syrie et à Chypre: modèle oriental ou modèle occidental? », dans *Seigneurs et seigneuries au Moyen Âge*, Paris, Éditions du CTHS, 1993, pp. 125-136; R.-J. LILIE, « The Crusaders Between Orient and Occident. Success and Failure », dans *Uluslararası Haçlı Seferleri Sempozyumu*, Ankara, Türk Tarih Kurumu Basimevi, 1999, pp. 77-82; M. ANGOLD, *The Byzantine Empire, 1025-1204...*, p. 195.

i- Les chroniqueurs (1118-1155)

Outre Albert d'Aix, que nous avons choisi de traiter précédemment en raison de sa proximité des événements et de sa perspective historiographique singulière, les chroniqueurs qui ont écrit durant le deuxième quart du XII^e siècle sont généralement tous des auteurs médiévaux réputés et pour le moins prolifiques. Le début du XII^e siècle, en effet, marquait une période de recrudescence des histoires universelles dans l'historiographie médiévale. Ordéric Vital, d'abord, un chroniqueur de l'abbaye de Saint-Évroult-en-Ouche en Normandie, écrivit une histoire ecclésiastique s'étendant jusqu'en 1141 et qui constitue l'une des œuvres monumentales de son époque. Rédigée entre 1115 et 1141, son *Historia ecclesiastica* est composée de pas moins de treize volumes; ceux qui traitent de la première croisade et des événements dans les États latins jusqu'en 1137, en revanche, furent écrits plus tardivement, notamment entre 1135 et 1137, avec des corrections mineures jusqu'en 1141.⁸⁶² Les sources d'Ordéric pour la croisade étaient principalement Baudri de Dol; toutefois, le monastère de Saint-Évroul ayant eu des contacts avec le sud de l'Italie, nous pourrions également être portés à croire qu'il avait eu accès à Aimé du Mont-Cassin, de même qu'à Geoffroi Malaterra, qu'il mentionne d'ailleurs.⁸⁶³ S'inscrivant dans le sillage de la tradition normande, Ordéric était tout aussi imprégné des valeurs aristocratiques et chevaleresques, en raison notamment des épithètes conventionnelles qu'il attribuait aux protagonistes de son récit.⁸⁶⁴ Sa connaissance de sources plus anciennes, quant à elle, était particulièrement diverse: il employa Bède le Vénérable pour la préparation de son récit, et cita également des auteurs classiques tels que Virgile, Horace et Ovide.⁸⁶⁵ Malgré une diffusion restreinte de son ouvrage au départ, des auteurs plus tardifs, tels que Robert Wace et Robert Torigni, semblent l'avoir connu.⁸⁶⁶

Un autre chroniqueur, Guillaume de Malmesbury, termina son ouvrage entre 1125 et 1130.⁸⁶⁷ Moine anglo-normand, Guillaume aurait en partie fondé ses écrits sur Foucher de Chartres et, de façon plus accessoire, sur les *Gesta Francorum* et Robert le Moine. Dans l'ensemble, Guillaume faisait preuve d'une grande érudition, du fait qu'il semble avoir

⁸⁶² M. CHIBNALL, dans *The Ecclesiastical History of Orderic Vitalis*, vol. 1, p. 47.

⁸⁶³ E. ALBU, *The Normans and Their Histories...*, p. 181.

⁸⁶⁴ Par exemple: *generosus, nobilis, pulcher, facundia, strenuus, magnanimus, strenuitas, magnanimitas*. M. CHIBNALL, dans *The Ecclesiastical History of Orderic Vitalis*, vol. 1, p. 41, n. 1.

⁸⁶⁵ M. CHIBNALL, dans *The Ecclesiastical History of Orderic Vitalis*, vol. 1, p. 63.

⁸⁶⁶ R. D. DAY, « Orderic Vitalis and His Readers », *Studia Monastica*, 14, 1972, pp. 17-33.

⁸⁶⁷ R. M. THOMSON, « William of Malmesbury, historian of crusade », *Reading Medieval Studies*, 23, 1997, p. 121; L. B. MORTENSEN, « The Texts and Contexts of Ancient Roman History in Twelfth-Century Western Scholarship », dans P. Magdalino, dir., *The Perception of the Past in Twelfth-Century Europe*, Londres, Hambledon Press, 1992, p. 101.

étudié presque tous les auteurs romains connus à son époque et mémorisé les passages les plus célèbres de leurs ouvrages; pour ce qui a trait à Virgile, sa connaissance surprenante de l'*Énéide* suggère qu'il avait en sa possession une copie de l'ouvrage ou encore qu'il avait sous la main un recueil de citations particulièrement complet de celui-ci.⁸⁶⁸ À vrai dire, Guillaume de Malmesbury était parmi les plus grands amateurs de textes anciens de son temps, malgré une connaissance plutôt limitée du grec. Son survol de la première croisade, quant à lui, se veut une digression de la portée générale de son ouvrage, qui traite avant tout d'affaires anglaises; ainsi, Guillaume nous propose une histoire de la croisade selon la perspective d'une histoire nationale, comme un reflet de l'intérêt plus général que suscitait l'expédition à ce moment précis du XII^e siècle. Il en va de même pour Henri de Huntington, qui est un autre chroniqueur central à notre analyse. Henri, d'origine anglo-normande et archidiacre de Huntington, produisit l'essentiel de son *Historia Anglorum* avant 1130 et avec des ajouts jusqu'en 1154, encore une fois selon la perspective d'une histoire nationale avec des chapitres réservés à l'histoire de la croisade.⁸⁶⁹ Tout comme Malmesbury, Henri de Huntington manifestait une connaissance étendue de la littérature classique et tout particulièrement des ouvrages de Virgile; pour les aspects plus chronologiques de l'histoire médiévale, il employa Bède le Vénérable, ou encore Marianus Scotus; pour la croisade, enfin, il s'appuya sur les *Gesta Francorum*, de même que Baudri de Dol, Raoul de Caen et Guillaume de Malmesbury.⁸⁷⁰

Les chroniqueurs latins du Levant, bien que plus rares, nous offrent tout de même une perspective unique des États latins. Foucher de Chartres, dont nous avons détaillé le curriculum pour ce qui est de la première croisade, s'était établi à Jérusalem durant les premières années du XII^e siècle, où il semble être demeuré jusqu'à sa mort. Bien que son récit de la croisade fut terminé vers 1101, Foucher continua de décrire les événements en Orient jusqu'en 1127 et constitue de ce fait une source primordiale pour les premières années des États latins.⁸⁷¹ Un autre chroniqueur, Gautier le Chancelier, fut quant à lui un administrateur antiochien, sans doute un clerc, qui nous a transmis une perspective unique de la principauté pour les années 1114 à 1122.⁸⁷² Ses *Bella Antiochena*, qui ont l'avantage d'être contemporaines des événements, sont évidemment défavorables aux Byzantins, bien

⁸⁶⁸ R. M. THOMSON, *William of Malmesbury*, pp. 47-48.

⁸⁶⁹ D. GREENWAY dans *Historia Anglorum...*, pp. lvii et lxi.

⁸⁷⁰ Il est plus difficile de déterminer, par contre, si Henri rédigea directement à partir de la copie des *Gesta francorum*, ou bien si les similitudes proviennent d'autres documents qui étaient dérivés de l'Anonyme. D. GREENWAY dans *Historia Anglorum...*, pp. xcvi-xcvii.

⁸⁷¹ H. S. FINK dans *A History of the Expedition to Jerusalem...*, p. 3.

⁸⁷² S. EDGINGTON et T. S. ASBRIDGE dans *Walter the Chancellor's 'The Antiochene Wars'*, Aldershot, Ashgate, 1999, pp. 1-8.

que ceux-ci ne fussent pas un thème central de son ouvrage; Gautier insista plutôt sur la menace musulmane contre Antioche et tout particulièrement sur la bataille de l'*Ager sanguinis*, qui porta un coup critique à la principauté. Quoi qu'il en soit, nous avons retenu l'ouvrage de Gautier en raison de la rareté des productions levantines pour cette époque. En effet, parmi les rares productions officielles qui ont survécu, très peu s'avèrent être originales, du fait qu'ils remaniaient tout simplement des textes de la première croisade. L'*Historia Nicaena vel Antiochena*, par exemple, commandée par Baudouin III en 1146 ou 1147, reprit tout simplement Foucher de Chartres et Robert le Moine pour la première croisade, et effectua ensuite un résumé du premier pour les années 1100 à 1123.⁸⁷³ C'est pourquoi nous traitons ces ouvrages avec moins d'insistance, pour préférer les textes qui, tout en s'appuyant sur des autorités antérieures, apportaient des modifications et des réflexions qui étaient plus significatives des mentalités de leur génération.

Puisque nous terminerons ce chapitre avec une analyse des récits contemporains de la deuxième croisade, il nous importe de mentionner ici les chroniqueurs concernés. Outre Henri de Huntington, qui aborda brièvement la question de cette croisade à la fin de son récit, les deux principaux chroniqueurs oculaires de cette expédition sont Odon de Deuil et Otton de Freising. Le premier a fourni sans aucun doute la version la plus détaillée de la croisade, mais également la plus sévère. Chapelain de Louis VII pendant l'expédition, Odon de Deuil a produit un récit concis de la croisade, que certains ont même comparé à un pamphlet ou à un manifeste en raison de la virulence de ses propos. La date de rédaction du *De profectioe Ludovici VII in Orientem*, généralement située au lendemain de la croisade, entre 1148 et 1150, a récemment fait l'objet de certaines contestations, bien qu'elles ne soient guère convaincantes.⁸⁷⁴ Alors que peu de contemporains s'étaient donné la peine de décrire une expédition qui avait été un tel échec, Odon de Deuil s'y consacra avec une ferveur qui visait justement à souligner et à dénoncer la perfidie que les Byzantins avaient, à son avis, perpétrée contre les croisés. Son ouvrage se voulait un compte-rendu pour son abbé, Suger, et n'aspirait aucunement à l'objectivité, au point que la crédibilité de son ouvrage a été mise en doute par plusieurs historiens. Pour notre étude, Odon de Deuil nous offre néanmoins une perspective unique de la représentation des Byzantins, puisqu'il met en œuvre presque tous les stéréotypes connus à leur égard; ce

⁸⁷³ L. DE MAS LATRIE dans « *Historia Nicaena vel Antiochena* », *RHC, Hist. Occ.*, V, 1895, pp. xxxi-xxxii.

⁸⁷⁴ V. G. Berry situa la rédaction après juin 1148, tandis que H. Mayr-Harting la préfère au tout début de 1150. B. Schuster, en contrepartie, a proposé dernièrement que le *De profectioe* n'était pas contemporain de la deuxième croisade, ni même qu'il avait été écrit par Odon de Deuil, une hypothèse à laquelle nous ne souscrivons pas en raison des arguments peu probants de l'auteur. V. G. BERRY dans *De profectioe Ludovici VII in Orientem...*, pp. 2 et 21; H. MAYR-HARTING, « Odo of Deuil, the Second Crusade... », pp. 225-241; B. SCHUSTER, « The Strange Pilgrimage of Odo of Deuil », pp. 253-278.

qu'il nous importera de déterminer, en fin de compte, est à quel point sa perspective doit être considérée comme individuelle ou collective, ce qui est primordial pour comprendre les mentalités de l'époque.

Otton de Freising, enfin, se voulait un chroniqueur plus prolifique et moins partial qu'Odon de Deuil, bien qu'il ne nous ait transmis qu'une relation abrégée de la deuxième croisade. Évêque de Freising, demi-frère de Conrad III et oncle maternel de Frédéric Barberousse, Otton avait en effet une perspective unique des événements, auxquels il avait d'ailleurs pris part. En raison de l'échec de la croisade, toutefois, Otton évita de s'attarder trop longuement sur les détails de l'expédition dans ses *Gesta Friderici*, qu'il écrivit à la limite de notre cadre temporel, entre 1156 et 1158. Outre sa relation abrégée de la croisade, Otton produisit une *Chronica* entre 1143 et 1147, qui se voulait une histoire universelle s'inscrivant dans la tradition de l'ouvrage célèbre d'Ekkehard d'Ara.⁸⁷⁵ Son survol historique, qu'Otton avait lui-même intitulé *De duabus civitatibus* (dans le but de souligner les périls et les maux de son temps, à l'instar des enseignements de Saint-Augustin), s'avère être une récapitulation de l'histoire mondiale de la Création jusqu'en 1146. Or, la particularité d'Otton de Freising est que, par l'entremise de ses deux ouvrages, il présente une image somme toute modérée des Byzantins, et cela malgré les accusations qui avaient été lancées à leur endroit après la deuxième croisade. Cette perspective, en plus de nuancer celle d'Odon de Deuil, nous offre une perspective unique de la réputation des Grecs au milieu du XII^e siècle, que nous nous proposons d'aborder sous peu.

ii- Rétrospectives historiographiques à l'égard des Grecs

Dans le domaine littéraire, l'image des Byzantins ne s'améliora guère durant la première moitié du XII^e siècle, étant toujours la victime d'une tradition négative qui s'était perpétuée chez les générations futures des chroniqueurs des croisades. Nonobstant les relations plus détendues entre Byzance et les puissances européennes, les narrateurs plus tardifs de la première croisade persistaient à dépeindre Alexis comme un tyran qui avait voulu trahir les croisés; ils se contentaient ainsi de simplement remanier ou d'abrégé les témoignages originaux de l'expédition pour les inscrire dans la trame plus générale de leurs histoires nationales ou universelles. Il ne faut point être surpris de cette tendance, en raison de la pratique typiquement médiévale de ne pas déroger aux conventions établies, et

⁸⁷⁵ C. C. MIEROW et als. dans *The Two Cities*, New York, Columbia University Records of Civilization, 1966, pp. 18-19.

cela surtout lorsqu'elles reflétaient l'opinion générale du moment. Pourtant, le deuxième quart du XII^e siècle constituait aussi bien une période de détente, où les Européens semblaient prendre un certain recul face aux événements précédents pour tenter sinon d'accepter, du moins de comprendre l'altérité de leurs homologues chrétiens en Orient. Durant cette période de recrudescence des histoires universelles, l'histoire de Byzance suscitait l'intérêt des érudits, qui cherchaient à situer les Byzantins dans la trame universelle des événements contemporains.⁸⁷⁶ Néanmoins, il nous est difficile d'établir si leur intérêt pour la succession et les gestes des empereurs d'Orient traduisait une réelle intention de les redécouvrir, ou bien s'il s'agissait plutôt d'une tentative de souligner leur dégénérescence depuis l'Antiquité, pour ainsi confirmer les opinions contemporaines relatives à leur décadence morale et religieuse. Bien qu'il y ait sans doute une part de vérité dans les deux alternatives, rien non plus ne nous permet d'exclure la possibilité que leur intention fut innocente.

Les principaux chroniqueurs ayant écrit des histoires universelles et nationales durant le deuxième quart du XII^e siècle étaient Ordéric Vital, Otton de Freising, Guillaume de Malmesbury et Henri de Huntington. Une lecture de leurs chroniques nous démontre à quel point ces auteurs étaient préoccupés par des questions de chronologie, de même que par une volonté de diviser le temps en époques ou en empires, depuis la Création jusqu'à l'éventualité prochaine du Jugement Dernier.⁸⁷⁷ Selon la tradition médiévale, les empires qui avaient marqué la trame historique étaient ceux des Babyloniens, des Perses, des Grecs et des Romains. Le fait que l'Empire romain ait succombé aux invasions germaniques au V^e siècle ne posait pas un problème insoluble pour les chroniqueurs: le titre impérial avait tout simplement été maintenu en Orient jusqu'à l'avènement de Charlemagne, moment où il y avait eu translation de l'empire vers l'Occident.⁸⁷⁸ L'appellation de « Byzantins », que nous attribuons aujourd'hui aux empereurs d'Orient et qui détermine l'histoire de leur empire du IV^e au XV^e siècle, était bien évidemment inconséquente pour les chroniqueurs médiévaux, qui ne déterminaient pas la trame historique selon ces paramètres. En effet, les empereurs d'Orient, qui avaient tenu l'empire jusqu'au VIII^e siècle, n'étaient pas considérés comme des Grecs, mais bien comme des Romains; ils avaient bénéficié de la légitimité et de la gloire qui leur étaient dues à l'époque, et avaient été les auteurs de gestes

⁸⁷⁶ E. SANFORD, « The Study of Ancient History in the Middle Ages », p. 33.

⁸⁷⁷ C. GIVEN-WILSON, *Chronicles: The Writing of History...*, pp. 113-115.

⁸⁷⁸ L'importance de voir une continuité historique pour ce qui a trait du titre impérial est évidente chez plusieurs chroniqueurs, notamment chez Guillaume de Malmesbury. R. M. Thomson constate par ailleurs que, malgré les transitions et les changements cataclysmiques qui avaient ponctué les empires du passé, Guillaume insistait sur l'idée d'une continuité du titre impérial, afin d'établir un lien entre l'histoire romaine et le présent. R. M. THOMSON, *William of Malmesbury*, p. 26.

et d'exploits grandioses, du moins jusqu'à la « redécouverte » de la Donation de Constantin, qui stipulait le retour à Rome des droits impériaux.⁸⁷⁹ C'est donc une erreur chez certains médiévistes de toujours voir en Constantin I^{er} un premier empereur byzantin, alors que les chroniqueurs médiévaux le considéraient comme un empereur romain, certes d'Orient, mais qui n'avait en fait rien d'un empereur grec, et encore moins d'un empereur byzantin. Ce n'est qu'après la *translatio imperii* que les empereurs d'Orient étaient devenus grecs, pour avoir perdu le titre impérial, mais également en raison de considérations religieuses, culturelles et linguistiques qui nous paraissent évidentes.

Les faits et gestes des empereurs d'Orient avant le VIII^e siècle étaient par conséquent décrits à la lumière favorable de leur légitimité impériale et de leur rôle dans l'évolution du christianisme. S'appuyant sur des autorités antérieures, telles entre autres les *Chronica maiora* et l'*Historia ecclesiastica* de Bède le Vénérable, les chroniqueurs du XII^e siècle ont généralement plagié, résumé ou adapté à leurs récits des relations précédentes portant sur la succession des empereurs romains.⁸⁸⁰ Constantin I^{er} (324-337), cela va de soi, bénéficiait du plus grand prestige dans l'énumération des empereurs d'Orient, du fait qu'il était réputé être le premier empereur chrétien. Guillaume de Malmesbury commença notamment sa chronique universelle avec l'histoire de Constantin et insista sur la construction du Saint-Sépulcre par celui-ci.⁸⁸¹ Otton de Freising, quant à lui, souligna le baptême de Constantin et le transfert du siège impérial de Rome à Constantinople; il admettait ainsi que l'empire avait temporairement été transféré aux Grecs, qui bénéficièrent pendant un certain temps du prestige que leur conférait le statut de la cité impériale.⁸⁸² Henri de Huntington, ensuite, décrivit Constantin comme un homme aux nombreuses vertus, doté de gloire militaire, et marqué par la fortune.⁸⁸³ Malmesbury et Huntington, en fait, le considéraient tous deux comme digne d'être d'origine et de souche

⁸⁷⁹ Au sujet de la Donation de Constantin, voir notamment P. J. ALEXANDER, « The Donation of Constantine and Its Earliest Use Against the Western Empire », *Zbornik Radova Vizantoloskog Instituta*, 1963, p. 12-25.

⁸⁸⁰ Au sujet de l'autorité de Bède le Vénérable en Angleterre au XII^e siècle, voir A. GRANDSEN, « Bede's Reputation as a Historian in Medieval England », *Journal of Ecclesiastical History*, 32, 1981, pp. 397-425. Il est à noter que, malgré leur recours à des autorités antérieures, la représentation générale des empereurs d'Orient par les chroniqueurs du XII^e siècle peut être tenue pour contemporaine, selon qu'ils n'auraient sans doute pas repris ces textes si ceux-ci n'avaient pas été tenus comme représentatifs de leur opinion, nonobstant qu'elle leur fût inculquée par l'historiographie ou par leurs observations contemporaines.

⁸⁸¹ GUILLAUME DE MALMESBURY, I, 1, pp. 17-19 et IV, 367, p. 643.

⁸⁸² *Ex hoc regnum Romanorum ad Graecos translatum invenitur, mansitque propter antiquam Urbis dignitatem solo nomine ibi, re hic, sicut et Babyloniorum.*; OTTON DE FREISING, *Chronicon*, IV, 5, p. 198 et IV, 1, pp. 194-195.

⁸⁸³ *Vir primo imperii tempore optimis principibus, ultimo mediis comparandus. Innumere in eo animi corporisque uirtutes claruerunt. Militari gloria summus. Fortuna par et industria. Ciuilibus artibus et studiis liberalibus deditus. Affectator iusti amoris, in amicos egregius.*; HENRI DE HUNTINGTON, I, 38, p. 63 et VIII, 117, p. 539

anglaise, ce qu'ils revendiquaient d'ailleurs dans leurs histoires nationales.⁸⁸⁴ Constantin était également reconnu pour avoir fondé Constantinople, ville majestueuse et impériale, et phare de la chrétienté.⁸⁸⁵ Les légendes concernant la fondation de Constantinople abondaient par ailleurs au XII^e siècle, reprises souvent de traditions antérieures: la légende de la vieille dame qui était apparue à Constantin, introduite dans l'historiographie des croisades par Robert le Moine, et reprise entre autres par Guillaume de Malmesbury et plus tard par Gunther de Pairis, avait pour objectif de souligner la légitimité à la fois impériale et divine de cette ville, et ensuite de l'inscrire dans la continuité de l'histoire romaine et, surtout, chrétienne.⁸⁸⁶ Enfin, parmi les autres empereurs qui bénéficiaient de la clémence des chroniqueurs médiévaux, il y avait également Justinien I^{er} (527-565) et Héraclius (610-641), tous deux distingués pour leurs œuvres chrétiennes. Le premier, comme le soulignait Malmesbury, avait construit Sainte-Sophie, qui demeurait à l'époque des croisades l'église la plus grande et la plus remarquable du monde.⁸⁸⁷ Otton de Freising, quant à lui, considérait que ce monarque chrétien avait été un dirigeant remarquable, reconnu pour son zèle de la foi.⁸⁸⁸ Héraclius, quant à lui, bénéficiait d'une représentation encore plus positive chez les chroniqueurs des croisades pour avoir été l'empereur qui avait, selon la tradition, récupéré la relique de la Croix après la prise de Jérusalem par les Perses.⁸⁸⁹ Nous reviendrons plus loin sur le cas d'Héraclius, qui bénéficia d'une attention particulière dans l'histoire des croisades par l'entremise de la chronique de Guillaume de Tyr.

La crise iconoclaste au VIII^e siècle, en revanche, avait marqué le début d'une transition quant à la représentation des empereurs d'Orient: des souverains tels que Léon III (717-741) et Constantin V (741-775), par exemple, étaient désormais dépeints

⁸⁸⁴ *Hic igitur Britannicus genere et patria...*; HENRI DE HUNTINGTON, I, 38, p. 60; GUILLAUME DE MALMESBURY, I, 1, pp. 17-19. Il est à noter que Geoffroi de Monmouth fit également de Constantin un roi de Bretagne éminent, qui alla éventuellement soumettre la ville de Rome pour devenir maître du monde. GEOFFROI DE MONMOUTH, *Histoire des rois de Bretagne*, trad. L. Mathey-Maille, Paris, Belles-Lettres, 1992, 78-83, pp. 115-124.

⁸⁸⁵ La position exaltée de Constantinople n'était toujours pas remise en question durant le deuxième quart du XII^e siècle. Ordéric Vital, entre autres, considérait en 1135 que Constantinople était toujours la capitale de l'Orient, à la tête d'un saint empire. ORDÉRIC VITAL: *regiam urbem quae caput orientis est*, X, 20, p. 332; *sancto imperio*, X, 20, p. 332.

⁸⁸⁶ Cette légende fut mentionnée précédemment pour ce qui a trait de Robert le Moine, qui l'avait évoquée dans son récit de la première croisade. La légende, à la base, provenait du *De uirginitate* de Saint-Aldhelm au VIII^e siècle, qui l'avait quant à lui tiré des *Gesta Silvestri*. Voir: ROBERT LE MOINE, II, 20, p. 750; GUILLAUME DE MALMESBURY, IV, 354, pp. 622 et 624; GUNTHER DE PAIRIS, 16, pp. 150-151.

⁸⁸⁷ *Iustinianus (hic, litteris et bellis nobilis, fecit in Constantinopoli aecclesiam Diuinae Sapientiae, id est Domino Christo, quam Agiam Sophiam cognominauit; opus, ut ferunt, omnibus per orbem ediffitiis magnificentius, quodque certa rerum fatie inspectum uincat ampullata uerba referentium)*; GUILLAUME DE MALMESBURY, IV, 356, p. 626.

⁸⁸⁸ *Hic tam strenuissimus et christianissimus...*; OTTON DE FREISING, *Chronicon*, V, 4, p. 216. Voir également Henri de Huntington, qui lui attribue le qualificatif de *maiora*; HENRI DE HUNTINGTON, II, 39, pp. 128 et 130.

⁸⁸⁹ OTTON DE FREISING, *Chronicon*, V, 9, p. 219; HENRI DE HUNTINGTON, VIII, 138, p. 546.

défavorablement, comme des tyrans sanguinaires et cruels, voire même des renégats de la foi chrétienne en raison de leur politique iconoclaste.⁸⁹⁰ Ainsi avait été entamée la déchéance du titre impérial en Orient, transférée ensuite en Occident par Charlemagne sous le prétexte d'un vide de pouvoir à Constantinople pendant le règne d'Irène (792-802).⁸⁹¹ Que la *translatio imperii* ait retenu l'attention des chroniqueurs des croisades ne nous est guère surprenant à la lumière des contacts accrus entre Grecs et Latins pendant le XII^e siècle. Aux yeux des chroniqueurs, la *translatio* soulignait la décadence progressive des Grecs depuis l'Antiquité, qui avaient autrefois été si glorieux jusqu'à l'avènement d'Alexandre le Grand, mais qui avaient désormais sombré dans le vice et la torpeur. Les listes des empereurs d'Orient, fournies dans les chroniques de Guillaume de Malmesbury, d'Henri de Huntington et d'Otton de Freising, désignaient désormais les souverains de Constantinople comme des empereurs grecs et non plus romains.⁸⁹² Les empereurs, qui étaient dès lors devenus « byzantins » (selon la dénomination moderne que nous leur attribuons), étaient ainsi dépouillés de leur ancien prestige et représentés selon le reflet moral de leur décadence. Leur titre impérial, bien que non plus romain, était conservé seulement parce qu'ils bénéficiaient de richesses inestimables et qu'ils régnaient toujours sur la ville sainte de Constantinople; mais encore, la ville impériale n'avait plus l'éclat et le prestige qu'elle avait eus autrefois, selon les propos d'Otton de Freising, qui remettait en doute son statut de capitale de l'Orient.⁸⁹³ Somme toute, il semble que cette tendance des chroniqueurs à diffamer les empereurs byzantins après la *translatio imperii* visait essentiellement à situer leurs successeurs modernes dans une perspective historique plus large.⁸⁹⁴ De toute évidence, les histoires universelles du XII^e siècle reflétaient un intérêt historique précis dans le contexte des croisades.

⁸⁹⁰ Au sujet Constantin V: *Hic per omnia patrem malicia supergressus maleficiis, ac cruentis sacrificiis et invocationibus daemonum, luxuriae quoque ac immunditiae inserviens, ecclesiamque Dei more antiquorum tyrannorum persequens, tam crudelis ac impius fuit....*; OTTON DE FREISING, *Chronicon*, V, 19, p. 223.

⁸⁹¹ Guillaume de Malmesbury et Otton de Freising, en effet, situaient le début de la translation de l'empire sous les règnes de Léon III et Constantin V, et la concrétisation du transfert sous le règne d'Irène, de par le couronnement de Charlemagne. Malmesbury, notamment, évoquait comme prétexte la décadence des Grecs: *nam imperatoribus Constantinopolitanis iam dudum a solita uirtute degenerantibus, nec ullam Italiae et aecclisiae Romanae opem ferentibus, quae multis annis tyrannidem Longobardorum suspirauerant, idem papa iniurias illorum potestati Francorum applorauit.*; GUILLAUME DE MALMESBURY, I, 68, p. 100 et IV, 356, p. 626; OTTON DE FREISING, *Chronicon*, V, 19, p. 223 et V, 29, p. 226.

⁸⁹² GUILLAUME DE MALMESBURY, IV, 356, p. 626; HENRI DE HUNTINGTON, II, 39, pp. 128 et 130; OTTON DE FREISING, *Chronicon*, IV-VI, pp. 194-247.

⁸⁹³ *a nomine suo Constantinopolis dicta, totius modo Orientis caput noscitur.*; OTTON DE FREISING, *Chronicon*, II, 24, p. 153.

⁸⁹⁴ Les chroniqueurs concernés prétextaient, bien évidemment, un désir de simplement informer leurs contemporains des événements du passé. C'est en effet l'argument employé par Guillaume de Malmesbury pour introduire sa description de Constantinople et son énumération des empereurs byzantins; GUILLAUME DE MALMESBURY, IV, 343, p. 590. Par contre, leurs histoires universelles visaient tout autant à inscrire des

Alexis Comnène, de même que ses prédécesseurs immédiats au XI^e siècle, s'inscrivait bien évidemment dans cette tradition de décadence qui était propre aux empereurs grecs. Les chroniqueurs qui nous concernent étaient évidemment déconcertés par les usurpations et les persécutions dont avaient été coupables ces empereurs et qui étaient significatifs de la moralité des Grecs à la veille de la première croisade.⁸⁹⁵ À cet égard, la trahison des croisés par Alexis devait être considérée comme normale, voire prévisible. En effet, chez ces chroniqueurs plus généralisants du deuxième quart du XII^e siècle, la première croisade s'avérait être une conséquence logique de la trame historique et s'inscrivait par conséquent dans la séquence plus générale de l'histoire du monde. Pour ce qui est de leur représentation d'Alexis et de leur description des événements de la croisade, les chroniqueurs concernés s'inspiraient bien évidemment de la tradition des *Gesta Francorum*, qui prédominait toujours à l'époque. Ceci n'impliquait pas, toutefois, que d'autres traditions historiographiques n'eussent pu transparaître dans leurs récits, notamment pour ce qui a trait à l'image parfois favorable dont Alexis avait pu bénéficier dans l'historiographie anglaise au XI^e siècle. Ordéric Vital, par exemple, s'appuya sur cette tradition pour représenter Alexis avant la croisade: il caractérisait ainsi l'empereur comme « prudent et bon, audacieux et généreux, et aimé de tous », et souligna également comment il s'était démarqué en offrant son hospitalité aux réfugiés anglais après l'invasion normande de 1066.⁸⁹⁶ Ordéric, qui se voulait le défenseur de ces exilés anglais, ne pouvait évidemment faire abstraction de la bienveillance d'Alexis à leur égard, et cela malgré les crimes sordides qu'il avait commis par son usurpation et sa trahison éventuelle des croisés.⁸⁹⁷ Ce n'est qu'au moment de décrire la croisade, toutefois, qu'Ordéric modifia sa représentation de l'empereur pour la rendre plus conforme à la tradition historiographique du XII^e siècle. Alexis était désormais représenté comme un tyran cruel et inique, et avec

événements modernes dans une trame historique plus large, par souci de continuité, mais également de justification de leur réalité contemporaine.

⁸⁹⁵ *Tunc etiam mortuo Manichete Constantinopolis imperatore Diogenes et Michaelius ac Butinatius et Alexius uicissim se de imperio precipitarunt. Quorum ultimus, ad nostra tempora usque durans, Iohannem filium reliquit heredem.*; GUILLAUME DE MALMESBURY, II, 225, p. 412.

⁸⁹⁶ ORDÉRIC VITAL: *Erat enim prudens et probus, audax et largus, et amabilis omnibus*, VII, 5, p. 12; *Ipse cunctis gaudentibus imperiale sceptrum et diadema sumpsit, regnumque xxx annis in aduersis et prosperis strenue nobiliterque rexit. Erat enim multum sapiens et misericors pauperibus, bellator fortis et magnanimus affabilis militibus munerumque dator largissimus, diuinaeque legis cultor deuotissimus*, VII, 5, p. 14. Pour cette perception positive d'Alexis, Ordéric semble se baser sur des sources orales, bien que C. Head et J. Shepard évoquent la possibilité qu'il ait pu s'appuyer sur une source obscure et non identifiée: C. HEAD, « Alexios Komnenos and the English », p. 192, n. 20; J. SHEPARD, « The English and Byzantium... », pp. 54-55.

⁸⁹⁷ C. HEAD, « Alexios Komnenos and the English », p. 190; E. Albu, *The Normans and Their Histories...*, p. 195. Guillaume de Malmesbury reconnut également la bienveillance d'Alexis envers les Anglais: *Anglorum tamen fidem suspiciens, precipuis familiaritatibus suis eos applicabat, amorem eorum filio transcribens.*; GUILLAUME DE MALMESBURY, II, 225, p. 412.

tous les autres qualificatifs que nous avons précédemment recensés chez les premiers chroniqueurs de la croisade.⁸⁹⁸ Il va de soi que cette divergence est significative des emprunts historiographiques parfois aléatoires auxquels s'adonnaient les chroniqueurs médiévaux, d'autant plus qu'elle constitue l'exception pour ce qui a trait à l'image d'Alexis après la croisade.

En général, les chroniqueurs du deuxième quart du XII^e siècle soulignaient sans équivoque la perfidie d'Alexis pendant la première croisade, nonobstant les rapports plus détendus entre Byzantins et Européens de 1118 à 1137. Fidèles à la tradition des *Gesta Francorum*, leurs narrations de la croisade s'avéraient généralement peu originales, sauf les quelques détails supplémentaires qu'ils avaient pu obtenir de témoignages oraux ou autres. Guillaume de Malmesbury s'appuya en partie sur le récit de Foucher de Chartres et plus accessoirement sur des ouvrages remaniés des *Gesta Francorum*.⁸⁹⁹ Ordéric Vital et Henri de Huntington, pour leur part, avaient choisi de reprendre Baudri de Dol, de sorte qu'une forte influence des *Gesta* se faisait sentir dans leurs récits.⁹⁰⁰ Otton de Freising, quant à lui, s'était principalement inspiré d'Ekkehard d'Aura.⁹⁰¹ Or, Otton de Freising et Henri de Huntington nous ont transmis des relations fort abrégées de la croisade, de sorte que leur représentation d'Alexis s'avère être moins énergique que celle de leurs prédécesseurs: le premier ne réserva en fait que quelques lignes aux événements à Constantinople, Nicée et Antioche, se contentant de mentionner rapidement que les croisés avaient été victimes de la perfidie d'Alexis, tandis que le second ne s'attarda qu'aux tentatives de coercition de l'empereur envers les seigneurs, de même qu'à sa fuite ultérieure à Philomélium à la suite du mauvais conseil d'Étienne de Blois.⁹⁰² Ces silences sont significatifs en soi, puisque la nécessité de dénoncer Alexis semble s'être atténuée chez ces auteurs; ceux-ci, en effet, avaient désormais un recul suffisant par rapport aux événements pour s'intéresser à la croisade dans une perspective plus globale et nuancée, et

⁸⁹⁸ ORDÉRIC VITAL: *perspicax, industrius, machinatus, callidus, facundus, fallendi artifex ingeniosus*, IX, 6, pp. 42 et 46; *sollers Augustus, infidus imperator, vafēr explorator, perfidus traditor*, X, 20, pp. 326, 334 et 338. Quant aux gestes d'Alexis: *fucatis gestibus*, IX, 6, p. 48; *fraudentos mores*, IX, 7, p. 56; *versutasque malignitates*, X, 20, p. 334; *stolide tripudiat*, X, 20, p. 338.

⁸⁹⁹ R. MYNORS et als., dans *Gesta Regum Anglorum*, vol. 2, p. 299.

⁹⁰⁰ M. CHIBNALL, dans *The Ecclesiastical History of Orderic Vitalis*, vol. 5, p. xiii; D. GREENWAY, dans *Historia Anglorum...*, pp. xcvi-xcix.

⁹⁰¹ C. C. MIEROW et als., *The Two Cities...*, p. 402, n. 1.

⁹⁰² OTTON DE FREISING (*Chronicon*): *At Gotefridus et caeteri praenominati duces, Deo propicio Bulgaria quamvis difficulter permeata, Constantinopolim pervenere, ubi multa dolis Alexii imperatoris perpessi*, VII, 2, p. 249; *quos Alexius imperator in artis locis fraudulentem expositos pene omnes crudeliter extinxit*, VII, 7, p. 251. HENRI DE HUNTINGTON: *Alexi igitur Constantinopolim imperante, cuncti predicti proceres, consensu imperatoris, siue uolentis siue obedientis, ibidem congregati sunt*, VII, 6, p. 422; *Stephanus igitur comes muliebriter aufugiens, obuiauuit imperatori. Cui Francos omnes iam perditos nuntians, flentem fecit reuerti*, VII, 13, p. 436.

avec moins d'emphase sur le serment prêté par les seigneurs et les autres détails qui avaient constitué des thèmes principaux chez leurs prédécesseurs.

Pour ce qui est d'Ordéric Vital et de Guillaume de Malmesbury, en contrepartie, leurs versions plus détaillées des événements nous sont intéressantes par leur approfondissement de certains éléments de la croisade, plus que pour les détails qu'ils ont simplement remaniés. En effet, à travers les invectives qu'ils se contentaient de répéter à l'endroit d'Alexis, Ordéric et Guillaume ont précisé les arguments de leurs prédécesseurs relativement au serment prêté à Alexis et au défaut de celui-ci de venir en aide aux croisés qui étaient assiégés dans Antioche.⁹⁰³ Ordéric en particulier, à l'instar de Robert le Moine et de Guibert de Nogent, avait su aborder ces événements à la lumière du débat contemporain qu'ils suscitaient, pour ainsi écarter toute confusion quant à leur interprétation. Il était ainsi plus clairement précisé que le serment des seigneurs avait été prêté par stricte nécessité et qu'Alexis avait été trop crédule pour ce qui a trait aux conseils d'Étienne, de sorte que la faute se répercutait clairement sur l'empereur plutôt que sur les seigneurs.⁹⁰⁴ Ces détails, nous l'avons vu, n'étaient qu'implicitement proposés dans les *Gesta Francorum*. D'autres ajouts, notamment par Guillaume de Malmesbury, concernaient l'émergence de préjugés traditionnellement réservés aux Grecs, selon la tendance de plus en plus prononcée d'attribuer des traits caractéristiques aux empereurs byzantins et à leurs sujets. Parmi les thèmes les plus fréquemment évoqués, Guillaume associait la perfidie d'Alexis à sa loquacité, qui était selon lui un trait commun aux Grecs, et qui avait permis à l'empereur de d'envoûter les seigneurs, afin que ceux-ci lui prêtent le serment requis.⁹⁰⁵ Guillaume dénonça également le serment comme une ruse d'Alexis visant à réduire les croisés à de simples mercenaires, selon la volonté des Grecs d'exposer

⁹⁰³ R. Thomson soutient que Guillaume et Ordéric s'étaient fort probablement rencontrés de leur vivant pour discuter de leurs ouvrages et possiblement échanger de l'information, bien qu'il soit impossible de démontrer que leurs ouvrages étaient dépendants l'un de l'autre. Quoi qu'il en soit, ces contacts seraient significatifs de leurs témoignages souvent concordants des événements de la croisade. R. THOMSON, « William of Malmesbury, Historian of Crusade », p. 123.

⁹⁰⁴ Pour ce qui a trait du serment: *Angustiabantur Franci et iurare nolebant, nec aliter eis pelasgi transitum permittebant. Franci contra Christianos pugnare nolebant, transitum habere pacifici non poterant, imperfecto ad quod ierant negocio ad propria regredi abominabantur. Tandem multis coacti necessitatibus iurauerunt Alexio imperatori uitam et honorem quod neutrum ei auferrent...*; ORDÉRIC VITAL, IX, 6, pp. 48 et 50. Pour ce qui est de la fuite d'Alexis à Philomélium, Ordéric s'avéra plus précis et juste que ces prédécesseurs, en soulignant d'abord les bonnes intentions d'Alexis pour avoir voulu venir en aide aux croisés, mais en dénonçant ensuite sa crédulité, qui s'avéra être la cause de sa honte et du non-respect de son serment: *Imperator nimis credulus uerbis Blesensis Constantinopolim reuersus est...*; ORDÉRIC VITAL, IX, 10, p. 106.

⁹⁰⁵ *Tunc uero exercitum urbe arcens, proceribusque blande collocutus, tantum Graia facundia ualuit ut a singulis hominum et sacramentum exigeret quod illi nichil doli machinarentur...*; GUILLAUME DE MALMESBURY, IV, 349, p. 610.

les autres aux dangers auxquels ils refusaient de se soumettre eux-mêmes.⁹⁰⁶ Enfin, Guillaume condamna les stratagèmes déloyaux de l'empereur, comme l'emploi de poisons pour vaincre ses ennemis, qui était en fait le propre du Grec qui refusait d'affronter ouvertement ses adversaires.⁹⁰⁷ Or, l'émergence de ces thèmes, qui n'était en fait que des extrapolations des accusations faites par les chroniqueurs précédents, s'avérait pourtant significative d'une transition graduelle de l'image d'Alexis pendant la première croisade vers une représentation plus générale et stéréotypée des Grecs tout au long du XII^e siècle; elle représentait, somme toute, une tendance qui était plus conforme à l'historiographie générale du Moyen Âge. Nous reviendrons sur ces thèmes dans les chapitres suivants, au moment où ils étaient davantage inscrits dans les mentalités collectives. Notons pour l'instant cette tendance de voir l'opprobre généralement attribué à l'empereur se transférer aux Grecs, comme nous nous proposons de le voir avec l'image du successeur d'Alexis, Jean II Comnène.

ii- La représentation de Jean II Comnène

La représentation de Jean II Comnène offre un contraste évident avec celle d'Alexis, pour avoir bénéficié d'une image beaucoup plus favorable dans l'historiographie de son époque. Malgré une rancune latente entre Grecs et Latins depuis la première croisade, l'image positive de Jean reflétait clairement les rapports plus détendus entre Byzance et l'Europe depuis la mort d'Alexis, comme nous l'avons évoqué précédemment. En effet, cette période de détente fut marquée par quelques conflits locaux seulement, dont le plus sérieux fut avec les Vénitiens: Jean, qui avait refusé de ratifier les privilèges

⁹⁰⁶ *ut a singulis hominum et sacramentum exigeret quod illi nichil doli machinarentur, quod urbes imperio suo appendices, si adquirere possent, redderent, sanguinis sui periculo alienum mercantes commodum.*; GUILLAUME DE MALMESBURY, IV, 349, p. 610.

⁹⁰⁷ GUILLAUME DE MALMESBURY accusa Alexis d'avoir empoisonné Robert Guiscard et d'avoir tenté d'empoisonner son fils, Bohémond: *Sustulit imperator malefitio quem uirtute nequibat, uxori ipsius conubium augustale mentitus; cuius insidiis elaboratum uirus hauriens interiit, meliorem exitum si Deus uoluisset emeritus, inuincibilis hostili ferro et domestico obnoxius ueneno*, III, 262, p. 484; *Itaque ille, dispositis apud Apuliam rebus suis, denuo in Alexium efferatus est, pretendens belli causam peregrinorum iniuriam, qua ille perinfamis erat. Sed parum et prope nichil gessit prospere, sollertis imperatoris deceptus astutia, qui omnes duces eius aut pecuniis operatos ab eo alienauit aut ueneno, ut dixi, sustulit*, IV, 387, p. 692. Ces accusations étaient évidemment fausses, mais reflétaient une crainte répandue chez les Normands d'être empoisonnés, de même que la projection de cette crainte sur les Byzantins, qui avaient la réputation de faire recours à de telles manœuvres contre leurs adversaires. À ce sujet, voir P. MAGDALINO: « The Pen of the Aunt: Echoes of the Mid-Twelfth Century in the *Alexiad* », dans T. Gouma-Peterson, éd., *Anna Komnene and Her Times*, New York, Garland Publishing, 2000, p. 26. Anne Comnène se fit d'ailleurs l'écho de cette crainte normande, qu'elle attribua à Bohémond lorsque celui-ci fut logé dans Constantinople par Alexis en 1097; ANNE COMNÈNE, X, xi, 4-5, pp. 232-233. Nous verrons plus loin que cette accusation devint récurrente chez les futurs chroniqueurs des croisades, comme quoi cette pratique était clairement associée aux Grecs en tant que reflet de leur déloyauté et de leurs stratagèmes honteux.

commerciaux que son père avait accordés à Venise, dut essayer des représailles contre ses intérêts maritimes dans la mer Égée entre 1122 et 1125. Ces raids vénitiens, qui avaient été menés sous le prétexte d'une croisade pour venir en aide à la principauté d'Antioche au lendemain de la défaite de l'*Ager sanguinis*, démontrèrent encore une fois que les Byzantins pouvaient être victimes de représailles latines dans le contexte d'une croisade, à l'instar de l'expédition de Bohémond en 1107-1108.⁹⁰⁸ Les tensions entre Byzantins et Vénitiens, par ailleurs, semblent avoir été particulièrement prononcées, puisque le doge de l'époque aurait exigé, aux dires de chroniqueurs vénitiens plus tardifs, que ses compatriotes rasant leurs barbes, afin qu'ils ne ressemblent plus à des Grecs.⁹⁰⁹ Cet antagonisme ne fut cependant que passager: la concorde fut rétablie en 1126, lorsque Jean se résigna à ratifier les privilèges des Vénitiens. Dès lors, les Grecs et les Latins pouvaient prétendre à des relations généralement cordiales, du moins en Europe.

Dans ce contexte, Jean II Comnène était généralement représenté favorablement par ses contemporains européens, qui voyaient en lui le contraire des défauts de son père. À cet effet, le surnom de *Kaløjohannès* lui était souvent attribué, qui signifiait en grec Jean le Bon, en vertu de sa haute valeur morale.⁹¹⁰ Dans une lettre écrite à Jean entre 1122 et 1126, Pierre le Vénérable s'adressa « au glorieux prince et magnifique empereur de la ville de Constantinople, Jean *Calo*. »⁹¹¹ Ordéric Vital, quant à lui, le décrivait comme un empereur chrétien au pouvoir considérable.⁹¹² Guillaume de Malmesbury, enfin, complimenta la disposition favorable de l'empereur aux Anglais, qui avait également été le propre de son père et qui le rendait digne du respect de ceux-ci.⁹¹³ Or, Jean était tout aussi reconnu pour ses services rendus aux chrétiens: dans sa correspondance à l'empereur, Pierre le Vénérable le remercia pour sa lutte contre l'infidèle et son assistance aux Latins, et l'exhorta à se montrer bienveillant envers le roi de Jérusalem et le prince d'Antioche, dont les territoires formaient une zone tampon entre l'empire et l'ennemi musulman.⁹¹⁴

⁹⁰⁸ Pour une analyse plus approfondie de la croisade vénitienne de 1122-1124, voir J. RILEY-SMITH, « The Venetian Crusade of 1122-1124 », dans G. Airdi et B. Z. Kedar, éd., *I Comuni italiani nel regno crociato di Gerusalemme*, Gênes, Università di Genova, 1986, pp. 337-350.

⁹⁰⁹ ANDREA DANDOLO, *Chronicon Venetum*, éd. E. Pastorello, *Rerum Italicarum Scriptores*, XII/1, Bologne, 1938, p. 236.

⁹¹⁰ Καλός en grec. Au sujet de ce surnom, voir les commentaires de J. GAY, « L'abbaye de Cluny de Byzance au début du XII^e siècle », p. 84.

⁹¹¹ *Glorioso principi, et magnifico Constantinopolitanae urbis imperatori Joanni Calo.*; PL, 189, ep. XXXIX, col. 260.

⁹¹² *Christianus enim est imperator magnaue potentiae*; ORDÉRIC VITAL, XIII, 34, p. 508.

⁹¹³ Selon Guillaume, Alexis avait transmis cette qualité à son fils: *Anglorum tamen fidem suscipiens, precipuis familiaritatibus suis eos applicabat, amorem eorum filio transcribens.*; GUILLAUME DE MALMESBURY, II, 225, p. 412.

⁹¹⁴ *vos ejusdem Christi vestri amore eos sustentetis, foveatis, juvetis, ne tanto zelo fidei, tantisque laboribus parta (quod absit!) pereant. Erit illud non tantum merces fidei vestrae, sed etiam tutela non parva imperii vestri, quando sicut vos Aquilonis, sic et illi impetus Orientis obtundent.*; PL, 189, ep. XXXIX, col. 261.

L'idéal de fraternité chrétienne était, semble-t-il, de nouveau en vigueur à cet instant précis du XII^e siècle. Qui plus est, l'image de Jean semblait profiter de ses contentieux limités avec les Latins, ce qui lui redonnait, de par sa position privilégiée, le rôle du champion de la cause chrétienne dont Alexis avait lui aussi bénéficié avant la croisade.

Les sujets byzantins de Jean, pour leur part, ne bénéficiaient pas d'une réputation aussi clémente chez les Latins, étant victimes d'une généralisation des préjugés à leur égard durant le deuxième quart du XII^e siècle. Dans leurs récits de la première croisade, certains chroniqueurs avaient en effet généralisé aux Byzantins certaines invectives qui avaient autrefois été réservées à Alexis, comme quoi elles étaient désormais considérées comme des caractéristiques propres à l'ensemble des Grecs. Leurs ouvrages étaient par conséquent augmentés d'accusations qui étaient plus conformes à la tradition médiévale, voire même classique. Ainsi, les Byzantins étaient plus systématiquement dépeints comme rusés et déloyaux, lâches et timides; selon Ordéric Vital, ceci était d'autant plus démontré par leur loquacité, qui visait à décontenancer leurs adversaires pour ne pas devoir les affronter virilement.⁹¹⁵ Les Grecs étaient même coupables de manipulation et de mauvais conseils envers leurs empereurs, de sorte que ces derniers n'étaient pas forcément les initiateurs, mais bien les complices, des trahisons à l'égard des Latins; c'est du moins l'argument avancé par Ordéric pour expliquer certains des comportements d'Alexis dans le contexte de la première croisade.⁹¹⁶ Les Grecs, ou plus particulièrement les chrétiens orientaux en général, étaient également accusés de vices qui reflétaient la décadence des peuples orientaux, notamment la gourmandise, la luxure, la convoitise et l'avarice. Selon Gautier le Chancelier, ces péchés étaient communs chez les chrétiens orientaux à Antioche, du fait qu'ils avaient été sous le joug des Grecs pendant si longtemps; conséquemment, ils furent punis pour leurs fautes lors d'un tremblement de terre qui frappa la principauté en 1114.⁹¹⁷ Or, l'ensemble de ces diatribes, encore embryonnaires dans l'historiographie des croisades, allait certes devenir plus systématiques à partir du milieu du XII^e siècle. Pour la période qui nous concerne, les Grecs étaient, malgré leurs fautes, toujours perçus comme des chrétiens; leur perfidie, aussi abjecte qu'elle soit, ne pouvait s'opposer au fait que la

⁹¹⁵ ORDÉRIC VITAL: *Grecorum licet uersipilles sint*, X, 12, p. 274; '*Satis notum est quod Greci prudentia pollent, et eloquentia caeteris nationibus eminent, sed in arduis rebus audacia et fortitudine carent.*', XIII, 34, p. 504.

⁹¹⁶ *Imperator autem consilio Grecorum qui ualde precauebant ne forte Franci congregati in eos internuncios allocutus est hominumque ab eis et fidelitatem exegit.*; ORDÉRIC VITAL, IX, 6, p. 48.

⁹¹⁷ *Graecis namque regnantibus, ipsorum imperio seruasse conuincuntur.*; GAUTIER LE CHANCELIER, prologue, pp. 81-82.

fraternité chrétienne devait ultimement triompher.⁹¹⁸ Ainsi, si un seul individu pouvait faire l'objet de la vengeance des Latins, tel que cela avait précédemment été le cas pour Alexis, l'opinion générale n'exprimait toujours pas une rancune uniformisée à l'endroit des Grecs, bien qu'ils fussent tenus en suspicion.

Néanmoins, si ce clivage entre l'image de Jean II et celle de ses sujets était significatif des nouvelles tendances historiographiques de l'époque, le prestige de l'empereur n'était pas destiné à persister. En effet, bien que les rapports entre Grecs et Latins eussent été généralement détendus au début de son règne, ceux-ci s'aggravèrent du moment où Jean tenta d'affirmer sa suzeraineté sur la principauté d'Antioche en 1137. L'empereur, de toute évidence, espérait mettre en application le traité de Devol de 1108, qui n'avait eu jusqu'à ce moment qu'une valeur théorique. Raymond de Poitiers, qui venait tout juste d'obtenir la principauté et qui n'était pas en mesure d'offrir une résistance à l'empereur, se résigna à faire hommage à Jean et à l'accompagner dans une expédition contre Zengî. Bien que les résultats de la campagne fussent négligeables, les Byzantins firent une démonstration de force militaire qui ne fut pas oubliée de sitôt, autant chez les Latins que chez les musulmans. Au retour, Jean s'arrêta de nouveau à Antioche, où il exigea d'avoir accès à la ville et à sa citadelle. Le comte d'Édesse, Jocelin de Courtenay, incita toutefois une révolte à travers la ville pour décourager l'empereur de s'y installer; Jean dut accepter de se retirer et la menace byzantine fut écartée, du moins pour l'instant.⁹¹⁹ Or, il va de soi que la réputation de l'empereur souffrit beaucoup de cette incursion dans les affaires des États latins, bien que l'issue des événements ne fut pas tragique pour les Antiochiens: ils avaient, après tout, conservé leur souveraineté et leur patriarcat latin. Toutefois, les chroniqueurs latins de l'époque se montrèrent particulièrement sévères envers Jean, sauf pour Ordéric Vital, qui s'avéra plus modéré pour avoir écrit immédiatement après les événements.

Ordéric, en effet, termina la rédaction de son récit en 1141, de sorte qu'il ne connut pas la suite des événements entre Byzance et Antioche, de même que les autres tensions qui devaient survenir entre Grecs et Latins dans le contexte de la deuxième croisade. Selon lui, le compromis qui avait été établi entre les parties semblait acceptable, étant donné que la concorde avait été rétablie entre les Latins et l'empereur, et que les chrétiens formaient

⁹¹⁸ *Greci autem Christiani sunt.*; ORDÉRIC VITAL, IX, 6, p. 48. Ordéric considérait par ailleurs que, malgré la déloyauté des Grecs, les Antiochiens devaient faire la paix avec eux, car il constituait un moindre mal d'être sous leur joug que d'être divisés devant l'infidèle: *Promissa igitur Grecorum licet uersipelles sint recipiamus, et ab eis pacifne oblata quoniam Christiani sunt leti suscipiamus quod nobis ut facerent obnoxius precibus obsecrare deberemus.*; ORDÉRIC VITAL, X, 12, pp. 274-276.

⁹¹⁹ R.-J. LILIE, *Byzantium and the Crusader States...*, pp. 109-114 et 120-130; M. ANGOLD, *The Byzantine Empire, 1025-1204...*, pp. 187-188.

de nouveau un front commun contre l'infidèle. Ordéric fit même intervenir le roi de Jérusalem dans son récit, celui-ci conseillant à Raymond de respecter les anciens traités entre Bohémond et Alexis, puisque l'empereur était très-puissant et chrétien, et qu'il était en mesure de venir en aide aux Latins.⁹²⁰ De ce fait, l'hommage rendu par Raymond à Jean constitua l'un des points culminants de l'ouvrage d'Ordéric, voire une conclusion à l'un des thèmes majeurs de son récit, c'est-à-dire la lutte entre Bohémond et Alexis, qui déjà avait perduré pendant quarante ans. Ordéric terminait ainsi sa rédaction sur une note positive, comme quoi, en 1140, l'antagonisme entre Grecs et Latins semblait résolu: ce sentiment est en effet très significatif, car il démontre qu'à cet instant précis du XII^e siècle, il y avait, du moins dans l'esprit de certains idéalistes, un réel espoir de coopération et de fraternité entre Grecs et Latins.⁹²¹ Contrairement à d'autres chroniqueurs, Jean n'était donc pas dépeint négativement par Ordéric, étant en fait désigné simplement comme *Iohannes imperator Constantinopolitanus*, sans épithètes négatives.⁹²² Sa disposition clémente à l'égard de l'empereur, par ailleurs, se voulait sans doute le reflet de son opposition antérieure à la politique expansionniste des Normands dans la Méditerranée, où il avait souvent défendu les droits de l'Empire byzantin face à l'agression de Robert Guiscard, allant même jusqu'à contester les prétentions de Bohémond sur Antioche.⁹²³ En revanche, Ordéric n'évita pas de défendre la dignité des Normands au moment où ils cédèrent Antioche en 1137, en évoquant notamment les anciennes ruses qui étaient si caractéristiques de ce peuple: Raymond, en effet, profitant de la nature « volatile » des Grecs, aurait pénétré dans le camp de l'empereur avec quelques hommes et soulevé une grande clameur auprès de la tente impériale, afin de semer l'effroi chez les Byzantins et ainsi permettre à l'armée normande de rejoindre ses compatriotes assiégés dans Antioche.⁹²⁴ Cette victoire, bien que symbolique, visait à démontrer comment les

⁹²⁰ *'Christianus enim est imperator magnaue potentiae, et a Francis honoratus si uult admodum ualet illos adiuuare.'*; ORDÉRIC VITAL, XIII, 34, p. 508.

⁹²¹ La conclusion d'Ordéric est très significative de ce sentiment: *Raimundus itaque homo factus augusti Antiochiam ab illo accepit, et imperator illi amicitiam et auxilium contra Damascum omnesque gentiles promisit. Haec itaque guerra quae per annos ferme xl damnose perdurauit, et per Buamundos eorumque successores contra Alexium orta et actitata innumeris milibus uincula perniciemque et multa detrimenta contulit fauente Deo nunc sub principibus Iohanne augusto et Raimundo Pictauesi multis utriusque partis gaudentibus cessauit.*; ORDÉRIC VITAL, XIII, 34, p. 508. Il est toutefois intéressant de noter que dans son manuscrit autographe, Ordéric avait laissé environ 6 lignes d'espace vide après ce passage, sans doute pour ajouter des réflexions finales plus tard selon le déroulement futur des événements; M. CHIBNALL, *The Ecclesiastical History of Orderic Vitalis*, p. 508, n. 2.

⁹²² ORDÉRIC VITAL, XIII, 34, p. 502.

⁹²³ ORDÉRIC VITAL, VII, 5, pp 14-16; X, 24, pp. 354-356; XI, 24, pp. 102-104. À ce sujet, voir les commentaires de E. ALBU, *The Normans and Their Histories...*, p. 195.

⁹²⁴ Bien que pure légende, Ordéric attribua ce stratagème à un conseiller de Raymond, qui aurait évoqué le manque de courage des Grecs pour justifier le bien-fondé de son idée: *'Satis notum est quod Greci prudentia pollent, et eloquentia caeteris nationibus eminent, sed in arduis rebus audacia et fortitudine carent. Vnde o*

Normands, même dans des situations adverses, pouvaient parvenir à déjouer les Grecs. Dans l'esprit d'Ordéric, chaque partie avait par conséquent trouvé son compte selon l'issue des événements.

Les chroniqueurs plus tardifs, pour leur part, n'adoptèrent pas l'approche conciliante d'Ordéric. En effet, ceux-ci critiquèrent la politique de Jean II du fait qu'ils avaient été en mesure de mieux évaluer les répercussions de la suzeraineté byzantine à Antioche. En 1142, Jean était retourné à Antioche avec une approche plus déterminée, exigeant cette fois que la ville et la citadelle lui soient rendues, et demandant des otages afin de s'assurer de la bonne conduite de Raymond et de Jocelin. Désormais mieux disposés à résister aux demandes byzantines, les seigneurs de la principauté rejetèrent les exigences de l'empereur lors d'une assemblée. L'impasse aurait certainement entraîné le siège d'Antioche par l'armée byzantine, si Jean n'était pas mort lors d'un accident de chasse, alors qu'il hivernait en Cilicie au printemps de 1143. Bien que la menace d'un conflit fût temporairement écartée, l'épisode démontra encore une fois que les anciennes rivalités entre Grecs et Latins étaient susceptibles d'éclater au moindre prétexte. Or, Otton de Freising, qui avait auparavant été modéré à l'endroit de Jean, lui réserva une critique virulente à la suite de ces événements. Écrivant vers 1146, il affirma que Jean avait mis les campagnes de la principauté à feu et à sang avant de se retirer en Cilicie, bien qu'il eût été en son droit étant donné la trahison de Raymond. Ce qui suscita l'indignation du chroniqueur était toutefois le sort cruel que Jean avait réservé aux ermites de la principauté, ce qui avait sans doute pour effet de souligner le clivage religieux qui divisait les Grecs et les Latins. Dès lors, Otton considérait que Jean ne pouvait plus être qualifié de *Kalo*, ses actions étant la preuve contraire de sa réputation bienveillante.⁹²⁵ La mort atroce que subit ensuite l'empereur, résultat d'une blessure par une flèche empoisonnée alors qu'il était à la chasse, était certes un sort misérable pour un souverain aussi fortuné, bien que nous puissions imaginer l'idée d'une sanction divine de la part d'Otton.⁹²⁶ Odon de Deuil, qui écrit en 1148-1150, se permit également de mentionner cet incident dans son

probi commilitones et probati athletae, si meis dignamini consiliis adquiescere arma uestra uiriliter sumite, et armati tanquam de turmis imperialibus usque ad ipsius augusti tentorium silenter ite, et Ionias legiones penetrate. Tunc prope imperatoris aures terribiliter exclamate, et qui sitis audacter demonstrate.; ORDÉRIC VITAL, XIII, 34, pp. 504 et 506.

⁹²⁵ *Ille autem eo quod a principe delusus esset, civitati quidem pepercit, sed totam ferro flammaque depascens provinciam, heremitas quoque, quorum grandis ibi copia est, de cellulis suis eductos, non kalo, id est boni Iohannis officium agens, crudelissime tractavit.*; OTTON DE FREISING, *Chronicon*, VII, 28, p. 263.

⁹²⁶ *Ipse vero non multo post sagittis toxicatis venationi inserviens, ab una earum ex inproviso vulneratus, miserrime rex opulentissimus in ipso procinctu diem obiit, ac Manuel filio suo regnum reliquit.*; OTTON DE FREISING, *Chronicon*, VII, 28, p. 263.

récit de la deuxième croisade, soulignant clairement la punition divine dont Jean avait été victime en raison de son crime:

Ayant expulsé les évêques catholiques des villes, [Jean] leur substitua des hérétiques, et alla de là assiéger Antioche. Tandis qu'il eût dû prendre avec lui des troupes de Chrétiens, pour rejeter plus loin les Païens, il s'appuya sur le secours de ceux-ci pour exterminer les Chrétiens. Mais Dieu, qui connaissait ces choses, Dieu, juge et vengeur, voulut que cet empereur se blessât lui-même d'une flèche empoisonnée, et qu'une petite blessure mît un terme à son indigne vie.⁹²⁷

Cette critique, écrite au lendemain de la deuxième croisade, exprime bien le changement d'opinion de certains chroniqueurs au milieu du XII^e siècle, comme quoi les espoirs d'Ordéric Vital de voir une harmonie durable entre Grecs et Latins avaient été de courte durée. La perspective d'Odon de Deuil, par ailleurs, nous est particulière en ce qu'elle dénote une rancune encore plus prononcée à l'endroit des Byzantins. Le successeur de Jean, Manuel I^{er}, empereur au moment de la croisade et « héritier des crimes » de son père, ne bénéficia guère d'une image plus clémentine auprès d'Odon.⁹²⁸ En effet, Manuel avait tenté au début de son règne d'affirmer les acquisitions de son père au Proche-Orient. Raymond de Poitiers, qui résista à Manuel, fut mis en déroute par l'armée byzantine, tandis que les côtes de la principauté avaient été ravagées par la flotte de l'empereur. Ce revers pour les Latins fut augmenté à la fin de 1144 par la prise d'Édesse par Zengî, ce qui plaçait la principauté dans une position désormais précaire face à l'infidèle. Raymond se résigna donc à faire hommage à Manuel, cette fois-ci en tant que suppliant. Qui plus est, un patriarche grec supervisait désormais Antioche, au grand désarroi d'Odon et de tous les Latins.⁹²⁹ Les rapports entre Byzance et les États latins étaient, à vrai dire, à leur plus faible niveau depuis la première croisade. Or, c'est dans ce contexte précis que nous nous proposons d'aborder les deux relations contemporaines de la deuxième croisade, notamment le *De profectioe* d'Odon de Deuil et les *Gesta Friderici* d'Otton de Freising, afin de comprendre cette nouvelle étape de la représentation des Byzantins au milieu du XII^e siècle.

⁹²⁷ *Expulsisque catholicis episcopis urbium et hereticis substitutis, obsedit Antiochiam. Cumque deberet sumptis Christianorum copiis, paganorum viciniam propulsare, illorum auxilio nisus est Christianos exterminare. Deus autem, horum cognitor, iudex et vindex, voluit ut ipse sibi toxicatam sagittam infligeret, et modico vulnere vitam indignam finiret.* ; ODON DE DEUIL, IV, p. 47; trad. F. Guizot, p. 326.

⁹²⁸ *Heres questus et criminis*; ODON DE DEUIL, IV, p. 47.

⁹²⁹ *et jam principis extorsit hominum et, erigens altare contra altare, patriarcha Petri despecto, in urbe statuit suum.*; ODON DE DEUIL, IV, p. 47.

c) L'ambiguïté de la deuxième croisade

Les rumeurs en Europe des incursions byzantines à Antioche en 1137-38 et 1142 avaient certes suscité un certain émoi chez les chroniqueurs de l'époque, bien qu'il faille s'interroger sur leur impact auprès de l'opinion des dirigeants européens et de la population en Occident. En effet, les préoccupations immédiates de la suzeraineté byzantine à Antioche avaient rapidement été éclipsées par l'enjeu de la perte d'Édesse, dont les premières nouvelles parvinrent aux Européens en 1145. Dès lors furent entamés les préparatifs pour une nouvelle croisade, qui se devait de venger l'affront de Zengî contre les possessions chrétiennes en Orient. Les deux principaux souverains qui répondirent à l'appel d'Eugène III, à savoir Louis VII de France et Conrad III d'Allemagne, étaient placés dans la délicate position d'organiser une expédition d'une grande envergure et de la mener à bien jusqu'en Terre sainte. Enclins à suivre l'exemple de la première croisade, Louis et Conrad devaient également prendre en compte les échecs de leurs prédécesseurs, et notamment l'historique des rapports entre les Grecs et les Latins depuis le début du siècle. Il va de soi que les événements des dernières années en Orient n'étaient pas inconnus de ces deux souverains; Louis VII, du moins, avait entretenu à sa cour des envoyés du prince d'Antioche en 1145-1146, qui l'auraient sans doute informé de l'hostilité des Byzantins.⁹³⁰ Les enjeux de la principauté, en revanche, ne semblent pas avoir été au cœur des préoccupations de Louis et de Conrad au moment d'organiser la croisade. Les Byzantins, après tout, étaient des chrétiens et il semblait sans doute improbable à ces deux souverains que leur empereur puisse faire autrement qu'intercéder en leur faveur, pour le bien de la chrétienté; en dépit des rixes précédentes, en effet, les enjeux étaient désormais différents, tout comme les protagonistes. Byzance, de plus, offrait un accès traditionnel et moins coûteux vers la Terre sainte. Mais il reste que, malgré leurs espoirs de renouer avec cet idéal de la fraternité chrétienne, le souvenir des événements passés ne pouvait somme toute être complètement écarté de l'esprit de ces nouveaux croisés. En effet, des influences littéraires se faisaient toujours sentir, tout comme l'hostilité des Normands de Sicile, qui vouaient toujours une guerre idéologique contre Byzance. Or, il nous importe de déterminer ici l'impact précis de ces facteurs sur le déroulement ultérieur de la deuxième croisade, de même que l'historiographie de l'époque.

⁹³⁰ J. PHILLIPS, *Defenders of the Holy Land. Relations Between the Latin East and the West (1119-1187)*, Oxford, Clarendon Press, 1996, pp. 68-72.

i- La tradition normande à la veille de la croisade

Qu'une certaine forme de propagande normande ait toujours été à l'œuvre à la veille de la deuxième croisade ne saurait être contesté. Pendant ses préparatifs pour la croisade, Louis VII fut en effet approché par des ambassadeurs de Roger II de Sicile, qui l'invitèrent à emprunter la route maritime pour se rendre en Terre sainte, plutôt que la route traditionnelle par Constantinople. Les motivations de Roger à cet égard étaient particulièrement évidentes: après son couronnement en 1130, le nouveau roi avait dû affronter une vive opposition de ses deux voisins impériaux, les empereurs byzantin et germanique, qui qualifiaient son sacre d'usurpation en raison de leurs prétentions sur la Sicile.⁹³¹ Ainsi, Roger espérait sans doute éviter qu'une alliance puisse se former entre Conrad et Louis, ou même entre Manuel et Louis, si ce dernier passait par Byzance. À l'inverse, en incitant Louis à prendre la route maritime par le biais de la Sicile, Roger aspirait sans doute à convaincre le roi de former une alliance contre les Byzantins et, possiblement, de mener une campagne contre eux dans le contexte de la croisade.⁹³² À cet effet, les ambassadeurs de Roger mirent Louis en garde contre l'hypocrisie des Grecs, le priant de ne pas commettre les mêmes erreurs que ses prédécesseurs. Il n'y a aucun doute que certaines personnes d'influence dans l'entourage de Louis reconnurent les avertissements des Normands; néanmoins, Louis décida finalement de rejeter la proposition de Roger et se résolut à envoyer une missive à Manuel, lui demandant la permission de traverser son territoire pour se rendre en Terre sainte. Les raisons du refus de Louis ne nous sont pas connues: sans doute craignait-il de s'aliéner Conrad s'il prenait le parti de Roger, ou encore doutait-il des véritables intentions de ce dernier à l'égard des Byzantins, envers qui il était interdit de porter préjudice dans le contexte d'une croisade.⁹³³ Une autre alternative voudrait que Louis ait préféré s'en tenir à la tradition et ainsi suivre l'exemple de la première croisade.⁹³⁴ Quoi qu'il en soit, il est certain que l'exemple du passé était particulièrement important pour Louis, qui fit usage de l'historiographie de la première croisade non seulement pour préparer son expédition, mais également pour inscrire la dynastie capétienne dans le sillage des grands personnages de la croisade.

⁹³¹ T. BROWN, « The Political Use of the Past in Norman Sicily », p. 202.

⁹³² T. Reuter émet cependant une certaine réserve quant à l'idée que Roger visait une expédition immédiate contre Byzance, un tel projet étant sans doute éclipsé par des besoins plus pressants, comme d'éviter une alliance potentielle entre Louis et Manuel. T. REUTER, « The 'Non-Crusade' of 1149-1150 », dans J. Phillips et M. Hoch, édts., *The Second Crusade: Scope and Consequences*, Manchester, Manchester University Press, 2001, pp. 158.

⁹³³ H. MAYR-HARTING, « Odo of Deuil, the Second Crusade... », pp. 227-228.

⁹³⁴ M. ANGOLD, *The Byzantine Empire, 1025-1204...*, pp. 194-195.

Nous avons vu précédemment que la tradition des *Gesta Francorum* était toujours d'actualité dans les adaptations de la croisade durant le deuxième quart du XII^e siècle. Certains indices nous portent également à croire que Louis VII, de même que son entourage, avait eu accès à de tels ouvrages à la veille de son départ pour la Terre sainte. En fait, tandis que les histoires de la première croisade avaient eu une diffusion plutôt limitée auprès de la population européenne durant la première moitié du XII^e siècle, il semble que leur accès devint plus répandu au moment de la deuxième croisade, permettant ainsi à une nouvelle génération de croisés de renouer avec les succès et les échecs de leurs prédécesseurs.⁹³⁵ La lecture des histoires des croisades précédentes, par ailleurs, n'était pas inusitée à la veille d'une nouvelle croisade, soit pour motiver les participants ou encore pour leur servir d'exemple quant aux obstacles à prévoir. Or, certains indices dans le texte d'Odon de Deuil suggèrent effectivement que celui-ci avait les événements de la première croisade en tête lorsqu'il écrivit son récit: par exemple, Odon mentionna que les Grecs avaient l'habitude de forcer les pèlerins à traverser le Bosphore, une allusion évidente aux événements de 1097 et 1101.⁹³⁶ De plus, il spécifia que Louis VII avait insisté pour suivre l'exemple de la croisade précédente, notamment pour ce qui a trait à la route à prendre qui, selon les légendes populaires, était celle que Charlemagne avait lui-même empruntée pour se rendre en Orient.⁹³⁷ Le biographe de Suger, Guillaume de Saint-Denis, nous confirme d'ailleurs qu'Odon avait consulté des récits de la première croisade avant l'expédition de Louis et qu'il avait même apporté un de ces textes avec lui en croisade, bien qu'il ne spécifiât pas lequel.⁹³⁸

Quelles étaient donc les chroniques consultées par les Français à la veille de la deuxième croisade? L'abbaye de Saint-Denis, après tout, bénéficiait pour son époque d'une collection imposante d'ouvrages et contenait sans doute quelques chroniques de la première croisade. J. Phillips considère que les *Gesta Francorum* et la chronique de Raymond d'Aguilers figuraient fort probablement parmi ces ouvrages.⁹³⁹ Nous savons également que trois chroniques de la première croisade furent offertes en cadeau par Guillaume de Grassegals à Louis VII au début de son règne, notamment les récits de

⁹³⁵ J. M. POWELL, « Myth, Legend, Propaganda, History: the First Crusade, 1140 – ca. 1300 », dans M. Balard, éd., *Autour de la Première Croisade*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1996, p. 131.

⁹³⁶ *Greci autem, qui solebant urgere transitum, prohibendo tardabant.*; ODON DE DEUIL, IV, p. 51.

⁹³⁷ *Rex autem noluit incipere quod Francos audiebat nunquam fecisse.*; ODON DE DEUIL, III, p. 43; VII, p. 74. Voir à ce sujet: M. BULL, « The Capetian Monarchy and the Early Crusade Movement... », pp. 44-45.

⁹³⁸ GUILLAUME DE SAINT-DENIS, *Dialogus*, éd. A. Wilmart, dans « *Dialogus*: le dialogue apologétique du moine Guillaume, biographe de Suger », *Revue Mabillon*, 32, 1942, pp. 102-103.

⁹³⁹ J. PHILLIPS, « Odo of Deuil's *De projectione Ludovici VII in Orientem* as a Source for the Second Crusade », dans M. Bull et N. Housley, édés, *The Experience of Crusading. Volume 1: Western Approaches*, Cambridge, Cambridge University Press, 2003, p. 84.

Raymond d'Aguilers, de Foucher de Chartres et de Gautier le Chancelier.⁹⁴⁰ M. Bull ajoute que l'ouvrage de Robert le Moine fut également lu, en raison notamment de sa grande diffusion au XII^e siècle.⁹⁴¹ Qui plus est, la chronique était particulièrement favorable à la monarchie capétienne, que Louis VII tentait justement d'inscrire dans la tradition des croisades au milieu du XII^e siècle.⁹⁴² En effet, contrairement aux autres chroniqueurs, Robert le Moine avait beaucoup insisté sur le rôle d'Hugues de Vermandois lors de la première croisade: le frère de Philippe I^{er} était représenté comme une figure héroïque de la croisade, qui avait été à l'avant-garde de tous les grands événements et qui était mort tragiquement alors qu'il se rendait en tant que messenger auprès d'Alexis, ce qui était contraire aux rapports moins favorables voulant qu'il eût fui la croisade.⁹⁴³ La réputation posthume de Hugues étant ainsi protégée, Louis pouvait inscrire les Capétiens dans la tradition des croisades et ainsi justifier son rôle dans la présente croisade comme une continuation de la précédente. De plus, de par le mariage de Hugues avec Adèle de Vermandois, qui était de descendance carolingienne, Louis pouvait d'autant plus rehausser son prestige en revendiquant un lien entre les Capétiens et la lignée de Charlemagne, qui était après tout son modèle à imiter pour la croisade.⁹⁴⁴ Ainsi, si Louis avait eu à employer un texte en préparation de sa croisade, il aurait eu tout intérêt à reprendre celui de Robert le Moine, qui était plus représentatif de ses objectifs et de ses aspirations.

Or, bien que s'inscrivant dans la tradition des *Gesta*, nous avons vu précédemment que l'*Historia Iherosolimitana* de Robert le Moine se voulait beaucoup plus virulente envers Alexis et les Byzantins que l'ouvrage de l'Anonyme. Un tel fait peut-il nous porter à croire que les Français auraient été mal disposés envers les Grecs avant même le départ de la croisade, en raison notamment d'une littérature particulièrement péjorative à leur endroit et des tentatives de Roger II de mettre Louis en garde contre leurs artifices? J. Phillips prétend que oui: selon lui, les *Gesta Francorum* et ses dérivés auraient indéniablement eu un impact sur le récit d'Odon de Deuil, tout comme les vestiges de la propagande de Bohémond qui se faisaient toujours sentir à la veille de la croisade.⁹⁴⁵ Il y avait, en effet, des témoins de la tournée européenne de Bohémond qui étaient toujours vivants en 1145: Suger, notamment, prétendait avoir vu le prince normand au concile de

⁹⁴⁰ « Monitum Willelmi Grassegals militis ad historias belli sacri », *RHC, Hist. Occ.*, III, 1866, pp. 317-318.

⁹⁴¹ « Robert's version of events was the 'best seller' which dominated how educated Europeans and those exposed to their ideas came to remember the First Crusade at around the time that Louis VII was turning his thoughts to the East. »; M. BULL, « The Capetian Monarchy and the Early Crusade Movement... », p. 45.

⁹⁴² M. BULL, « The Capetian Monarchy and the Early Crusade Movement... », pp. 42-43.

⁹⁴³ ROBERT LE MOINE, VII, 20, p. 837; GESTA FRANCORUM, X, 30, p. 160.

⁹⁴⁴ M. BULL, « The Capetian Monarchy and the Early Crusade Movement... », p. 33.

⁹⁴⁵ J. PHILLIPS, « Odo of Deuil's *De profectioe Ludovici VII in Orientem* as a Source... », p. 85.

Poitiers le 26 mai 1106, alors qu'il réalisait ses études non loin de là.⁹⁴⁶ Il est donc possible que les organisateurs de la nouvelle croisade aient été imprégnés, à des degrés divers, d'une tradition à la fois littéraire et orale qui était particulièrement négative à l'endroit des Byzantins. Chez les Allemands, toutefois, il semblait en être le contraire: le récit d'Albert d'Aix, qui présentait une perspective plus nuancée des Grecs, avait été employé pour la prédication de la deuxième croisade dans la région du Rhin.⁹⁴⁷ Or, il s'avère que la représentation des Grecs par Otton de Freising était beaucoup plus clémente que celle d'Odon de Deuil, ce qui pourrait nous porter à croire que leurs perspectives étaient influencées par les courants historiographiques qui prédominaient dans leurs régions. Cette hypothèse, toutefois, se heurte à quelques problèmes: Otton de Freising, tout en ayant été influencé par la chronique d'Albert d'Aix, le fut également par le récit de la croisade de 1101 par Ekkehard d'Aura, qui était pourtant fort péjoratif envers les Grecs.⁹⁴⁸ Ainsi, bien que les perspectives d'Odon de Deuil et d'Otton de Freising semblent à prime abord proposer une opposition fondée sur des considérations historiographiques, rien ne nous permet de conclure définitivement que tel était le cas. Ce qui semble indéniable, toutefois, est que certains Français avaient été influencés par la tradition des *Gesta Francorum* et que cette perspective s'était transmise chez des chroniqueurs tels qu'Odon de Deuil. Néanmoins, il nous importe de déterminer si l'opinion d'Odon était représentative de celle de ses contemporains français, ou bien si elle constituait une exception virulente fondée sur une tradition historiographique spécifique; nous reviendrons sous peu sur cet élément contentieux. Pour l'instant, il nous suffit de souligner qu'Odon de Deuil se défendait d'être tendancieux, en prétextant qu'il ne faisait que rapporter fidèlement ce qu'il avait vu de ses propres yeux:

Que personne ne pense que je poursuis injustement une race détestable, et que j'invente, en haine de ces hommes, des choses que je n'ai point vues. Quiconque aura connu les Grecs, et sera interrogé sur leur compte, reconnaîtra que, lorsqu'ils tremblent, ils s'avilissent dans l'excès de l'abaissement, et que, lorsqu'ils prennent la supériorité, ils s'enorgueillissent en opprimant durement ceux qui leur sont soumis.⁹⁴⁹

Odon ne prétendait donc pas refléter une opinion personnelle, mais bien celle qui devait normalement être propre à tous les Latins. À son avis, ces faits étaient constatables

⁹⁴⁶ *Unde plenum et celebre Pictavis tenuit concilium, cui et nos interfuimus, quia recenter a studio redieramus...*; SUGER, IX, pp. 48-49.

⁹⁴⁷ Ce thème est développé par S. EDINGTON, « Albert of Aachen, St Bernard and the Second Crusade », p. 59.

⁹⁴⁸ OTTON DE FREISING, *Chronicon*, VII, p. 402, n. 1

⁹⁴⁹ *Nec me putet aliquis odiosum genus hominum presequi et odio eorum fingere que non vidi. Requisite enim quicumque Grecos noverit fatebitur quia, quando timent, nimia sui dejectione vilescunt, et, quando prevalent gravi subditorum oppressione superbiunt*; ODON DE DEUIL, III, p. 43; trad. F. Guizot, pp. 318-319.

par la lecture de récits antérieurs, tout comme par l'expérience personnelle de tout témoin oculaire.⁹⁵⁰ Ainsi Odon admettait que l'historiographie était en jeu dans sa perception, bien qu'il ajoutât plus loin que « nul ne peut connaître les Grecs, s'il ne les éprouve lui-même, ou s'il n'est doué de l'esprit de prophétie. »⁹⁵¹ C'est en effet à la lumière de cette perspective oculaire, fortement tendancieuse, que nous devons aborder l'image des Byzantins pendant la deuxième croisade et que nous nuancerons ensuite par les opinions plus modérées qui étaient propres à d'autres courants parallèles.

ii- La représentation de Manuel I^{er} au moment de la deuxième croisade

La représentation de Manuel I^{er} Comnène, il va de soi, souffrit grandement de la débâcle de ses rapports avec les croisés, une triste répétition des événements qui avaient marqué le règne de son grand-père près de cinquante ans auparavant. Soucieux des erreurs d'Alexis, mais désirant également suivre son exemple pour ce qui a trait aux conditions imposées aux croisés en échange de vivres et d'un sauf-conduit dans l'empire, Manuel a clairement vu son image se détériorer après des contentieux mineurs avec Louis et Conrad à Constantinople, mais surtout en raison de la défaite des croisés en Asie mineure; celle-ci, en effet, fut rapidement imputée aux intentions malhonnêtes de Manuel et à la perfidie inhérente aux Grecs. À vrai dire, c'est Odon de Deuil qui réserva les pires invectives à son égard, les autres chroniqueurs contemporains étant généralement plus nuancés dans les qualificatifs qu'ils lui attribuaient. Otton de Freising, en effet, le présenta après la croisade en tant que « frère et ami » de Conrad, et le considérait comme le « prince de la cité royale. »⁹⁵² Certes, cette représentation reflétait les rapports cordiaux qui avaient résulté du séjour de Conrad à Constantinople après la défaite allemande en Asie mineure, où la concorde avait été rétablie avec Manuel. Rahewin, le continuateur d'Otton, se montra néanmoins plus critique vis-à-vis Manuel dans la suite de l'ouvrage, soulignant son arrogance et faisant même l'erreur de le nommer « Alexis », un nom qui avait clairement une connotation négative d'un point de vue historiographique.⁹⁵³ Henri de Huntington, quant à lui, s'avéra plutôt détaché à l'endroit de la personne de Manuel, ne daignant pas le

⁹⁵⁰ *Interfuere congregatis qui Grecos dicerent, sicut lectione et experientia noverant, fraudulentos.*; ODON DE DEUIL, I, p. 23.

⁹⁵¹ *Certe nemo Grecos cognosceret nisi experimento vel spiritu prophetie.*; ODON DE DEUIL, IV, p. 47; trad. F. Guizot, p. 325.

⁹⁵² *fratrem et amicum suum Manuel regiae urbis principem*; OTTON DE FREISING, *Gesta Friderici*, I, 64, p. 90.

⁹⁵³ Ce lapsus de la part de Rahewin est en effet difficile à expliquer: *Alexii Constantinopolitani imperatoris*; RAHEWIN, *Gesta Friderici I Imperatoris*, éd. G. Waitz et B. Simson, Hanovre, *MGH, SS rer. Germ.*, 46, 1912, III, 6, p. 170.

nommer par son prénom, mais le qualifiant simplement d'« empereur de Constantinople »; ceci ne l'empêcha pas, en revanche, de souligner sa perfidie lorsque ceci était propice à sa narration des faits.⁹⁵⁴

Odon de Deuil, pour sa part, considérait que Manuel était l'héritier des crimes de Jean II Comnène, notamment pour ce qui a trait à certains domaines ecclésiastiques que celui-ci avait arrachés à l'autorité des Latins par « méchanceté » et dont son fils était maintenant le bénéficiaire.⁹⁵⁵ De plus, en raison de son rôle dans l'échec de la croisade, Manuel était sujet aux pires qualificatifs, tels entre autres *sacrilegus*, *dolosus proditor*, *inimicus*, *profanus*, *infidelis*, *serpens*.⁹⁵⁶ Odon qualifia même Manuel « d'idole », sans doute en réaction à l'adoration quasi-fanatique des Byzantins pour leur empereur, qui ressemblait plus à de l'idolâtrie que la simple vénération d'un souverain. V. Berry, par ailleurs, proposa qu'il pouvait s'agir d'une critique du costume impérial, qui était paré de bijoux et qui donnait l'impression que l'empereur était une statue décorée, voire une idole.⁹⁵⁷ A. Ducellier, quant à lui, suggéra qu'il pouvait être question de souligner le caractère païen de Constantinople, selon la volonté d'Odon de présenter les Grecs comme des hérétiques.⁹⁵⁸ Quoiqu'il en soit, le terme se voulait clairement dépréciateur.

Or, il nous paraît clair que Manuel endura une image somme toute négative dans l'historiographie de la deuxième croisade, bien qu'elle ne fût pas aussi virulente que celle qui était réservée par les chroniqueurs latins à ses sujets byzantins. En effet, si Otton de Freising était en mesure de prodiguer des commentaires positifs à l'endroit de l'empereur, il s'avéra, tout comme ses contemporains, généralement plus critique à l'égard des Grecs.⁹⁵⁹ Or, il pourrait être suggéré que les invectives lancées contre les Grecs se répercutaient également sur leur empereur, puisqu'il était leur maître et par conséquent responsable de leurs actions. Toutefois, il y a clairement une distinction à établir entre l'image des empereurs byzantins et celle de leurs sujets, la première étant davantage fixée dans la réalité des événements, la seconde étant plutôt le reflet de préjugés qui étaient généralisés à tout un peuple et qui avaient clairement des précédents littéraires. Qui plus

⁹⁵⁴ HENRI DE HUNTINGTON: *imperatorem Constantinopolis*, X, 25, p. 750; *proditione imperatoris Constantinopolitani*, X, 27, p. 752.

⁹⁵⁵ *Iste vero qui nunc regnat, heres questus et criminis, sicut jura ecclesiarum sibi retinet et alia que pater impie conquisivit, sic ceteris inhiat que ipse concupivit, et jam principis extorsit hominum...*; ODON DE DEUIL, IV, p. 47.

⁹⁵⁶ ODON DE DEUIL: *sacrilegus*, IV, p. 53; *doloso proditore*, *inimicum*, VI, p. 66; *profanus*, IV, p. 50; *infideli*, IV, p. 51; *serpens*, IV, p. 50. Pour sa trahison de la croisade: V, pp. 55 et 59.

⁹⁵⁷ ODON DE DEUIL: *idolo*, IV, p. 50; *Constantinopolitanum idolum*, V, p. 56. Voir les commentaires de V. BERRY, *De projectione Ludovici VII in Orientem...*, p. 76, n. 34.

⁹⁵⁸ A. DUCELLIER, « Une mythologie urbaine: Constantinople vue de l'Occident... », p. 420.

⁹⁵⁹ Lors de ses rares accusations des Byzantins, Otton de Freising se permettait en effet de critiquer les Grecs plus que les empereurs. Voir par exemple: OTTON DE FREISING, *Gesta Friderici*, I, 35, pp. 54-55; II, 49, pp. 156-158.

est, les intentions perfides des empereurs étaient parfois attribuées aux mauvais conseils et aux desseins malicieux de leurs sujets, comme quoi ils pouvaient être les victimes de la nature malveillante des Grecs, tout comme ils pouvaient en être les complices. Nous développerons davantage cette tendance pour ce qui a trait aux tendances historiographiques des prochaines décennies du XII^e siècle.

À la lumière d'une telle distinction entre la représentation de l'empereur et celle des Grecs, il va de soi que les sujets de Manuel furent l'objet des pires invectives, et cela particulièrement de la part d'Odon de Deuil. À vrai dire, il n'y avait pas eu jusqu'à ce moment du XII^e siècle de représentation des Grecs aussi sévère que celle d'Odon de Deuil. Celui-ci semblait en effet rassembler dans son ouvrage tous les préjugés existants à leur égard et portait ainsi à un paroxysme cette tendance à généraliser des traits caractéristiques à tous les Byzantins, comme quoi les Grecs étaient devenus l'Autre par excellence, les ennemis de Latins et, pour tout dire, les persécuteurs des chrétiens.⁹⁶⁰ Odon méprisa notamment leur mollesse, voire leur incapacité à se montrer virils, de sorte qu'ils devaient dépendre de mercenaires pour maintenir leur empire. Il signala également leur emploi de tactiques déloyales, comme l'emploi abusif des flèches, « car ce sont là leurs armes ».⁹⁶¹ Cette lâcheté soulignait leur illégitimité à posséder leur territoire, comme en faisaient foi leurs revers militaires au cours des siècles précédents. Selon Odon:

Telles sont les conditions auxquelles [les Grecs] retiennent encore quelque chose de ce qu'avait affranchi la valeur des Français qui allèrent conquérir Jérusalem; et sans doute ce lâche peuple eût tout perdu, s'il ne rachetait sans cesse avec de l'or, se défendant à l'aide des troupes qu'il enrôle chez divers peuples. Il ne cesse cependant d'éprouver des pertes; car les forces étrangères ne sauraient suffire à défendre celui qui n'a point de forces lui-même: mais possédant beaucoup, il ne peut perdre tout à la fois.⁹⁶²

Mais ce qui choquait le plus Odon était en fait leur perfidie, qui était le reflet de leur mollesse. En effet, les Grecs étaient si lâches qu'ils se rabattaient sur la fourberie pour parvenir à leurs fins. Odon prétendait que:

tous les Grecs étaient comme brisés et changés en femmes, renonçant à toute force virile dans leur langage aussi bien que dans leur cœur. Ils nous promettaient par serment et avec légèreté tout ce qu'ils pensaient que nous pouvions désirer: mais ils

⁹⁶⁰ Selon A. Ducellier, Odon « met en œuvre à peu près tous les stéréotypes connus, mais il en tire des conclusions nouvelles et redoutables. »; A. DUCELLIER, « Une mythologie urbaine: Constantinople vue de l'Occident... », p. 418.

⁹⁶¹ *haec enim sunt arma eorum*; ODON DE DEUIL, III, p. 36.

⁹⁶² *Tali servicio retinent quod Francorum virtus, quia Ierosolimam conquisierunt, liberavit et perdidisset omnia populus iners; sed aurum auro redimens, diversarum gentium conductis militibus se defendit. Semper tamen perdit; sed, multa possidens, non potest omnia simul. Non enim sufficiunt aliene vires propriis destituto.*; ODON DE DEUIL, V, p. 54; trad. F. Guizot, pp. 338-339.

ne réussissaient point à nous inspirer de confiance, ni à garder pour eux-mêmes la moindre dignité. Car c'est chez eux une opinion généralement reçue qu'on ne saurait reprocher à personne le parjure qu'on se permet pour la cause de l'empire sacré.⁹⁶³

Ainsi, Odon de Deuil résumait bien le principe fondamental de l'idéologie impériale byzantine, notamment que la loyauté des Grecs était relative à leurs intérêts impériaux.⁹⁶⁴ Il prétendait même qu'il était inutile de les raisonner sur ce point, car « ni la justice, ni la raison, ni la voix de l'honneur » ne suffisaient pour les convaincre.⁹⁶⁵ Les Grecs, en effet, étaient arrogants, corrompus par leurs richesses et leur moralité douteuse; leurs paroles fuyantes et leurs gestes dissimulés étaient en fait la manifestation de leur déloyauté.⁹⁶⁶ Ainsi, Odon résuma la nature des Grecs par cette citation devenue célèbre et qui était selon lui connue de tous ses contemporains: *Timeo Danaos et dona ferentes*.⁹⁶⁷ Or, s'il est vrai que ce proverbe était connu même des laïcs, comme il le prétend, il serait désormais possible d'affirmer que la réputation des Grecs, à la fois littéraire et orale, était de plus en plus ancrée dans les mentalités populaires.

Odon n'était d'ailleurs pas le seul à exprimer une représentation aussi négative des Byzantins, et cela même chez des chroniqueurs qui ne traitaient pas directement de la croisade. Rahewin, par exemple, reconnaissait également leur arrogance, de même que leur perfidie: lorsque les Grecs professaient l'amitié, c'était en fait pour mieux dissimuler leurs intentions sinistres, puisqu'ils avaient l'habitude de tromper leurs amis de la même façon qu'ils maltraitaient leurs ennemis; dans cette mesure, ils pouvaient être qualifiés de Danéens.⁹⁶⁸ Rahewin dénonça également une tentative d'assassinat qui avait été intentée par les Grecs contre Manuel, ce crime odieux étant encore une fois une preuve de leur nature déloyale et de la félonie qui leur était inhérente.⁹⁶⁹ Même Suger, bien qu'il fût généralement modéré à l'endroit des Byzantins et de leur empereur, admit dans son *œuvre*

⁹⁶³ *Tunc Greci penitus frangebantur in feminas, omne virile robur et verborum et animi deponentes. Leviter jurabant quicquid nos velle putabant, sed nec nobis fidem nec sibi verecundiam conservabant. Generalis est enim eorum sententia non imputari perjurium quod fit propter sacrum imperium.*; ODON DE DEUIL, III, p. 43; trad. F. Guizot, p. 318.

⁹⁶⁴ À ce sujet, voir les remarques de M. ANGOLD, *The Byzantine Empire, 1025-1204...*, p. 199.

⁹⁶⁵ *nec illos jure, ratione, vel honestate vicerunt.*; ODON DE DEUIL, III, p. 78.

⁹⁶⁶ Sur la loquacité des Grecs: *Franci adulatores, etiam si velint, non possunt Grecos equare.*; ODON DE DEUIL, II, p. 29. Voir également les commentaires d'OTTON DE FREISING, *Gesta Friderici*, I, 32, p. 50.

⁹⁶⁷ *Semper tamen, etiam inter quosdam laicos, istud proverbium notum fuit: 'Timeo Danaos et dona ferentes.'*; ODON DE DEUIL, II, p. 29.

⁹⁶⁸ *non se ignore Danaum insidias et Grecam astutiam: simulata humanitate maleficia voluisse, callidissima fraude composita in amicos deputasse, quod contra inimicos struxisse putabantur.*; RAHEWIN, III, 20, p. 193; III, 6, p. 171.

⁹⁶⁹ RAHEWIN, III, 54, p. 229.

administrative que « la malice est le propre des Grecs ».⁹⁷⁰ Bref, de tels proverbes, qui étaient devenus courants dès le milieu du XII^e siècle, semblaient transcender la réalité des événements, comme quoi ils étaient répétés sans considération quant à leur portée immédiate.

Le prestige des Byzantins, de toute évidence, était en déclin. Il semble même que Constantinople, qui avait été vantée autrefois par les chroniqueurs de la première croisade comme une ville sainte et remarquable, ne suscitait plus les mêmes louanges chez les chroniqueurs de la deuxième croisade. Otton de Freising, nous l'avons vu, avait déjà remis en question son statut de capitale de l'Orient quelques années avant la croisade.⁹⁷¹ Odon de Deuil, pour sa part, porta cette dépréciation à un niveau plus élevé: Constantinople était une ville décadente, marquée par l'étroitesse et l'insalubrité de ses rues, plongée dans une obscurité quasi-permanente, où la criminalité pouvait proliférer et demeurer impunie. Ses fortifications étaient décrépies, permettant ainsi à tout ennemi de les assaillir facilement. Ces défauts n'étaient contrebalancés que par ses monuments grandioses, notamment l'église Sainte-Sophie et le palais des Blachernes, rehaussés de richesses admirables, d'œuvres d'arts inestimables et de reliques très saintes; mais encore ces monuments majestueux étaient le reflet de la décadence de la ville, car si Constantinople « est supérieure à toutes les autres en richesses, elle leur est supérieure aussi en vices. »⁹⁷² En effet, Odon résumait ainsi la corruption de cette ville autrefois sainte et vénérable:

Constantinople, orgueilleuse de ses richesses, habituée aux perfidies, corrompue dans sa foi, redoute tous les hommes à cause de ses trésors, et est également redoutable à tous pour ses artifices et son infidélité. Si elle était exempte de ces vices, son climat doux et salubre, la fertilité de son sol et les avantages de sa position la rendraient préférable à tous les autres lieux pour la propagation de la foi.⁹⁷³

Ainsi Constantinople était-elle devenue méprisante en raison des vices de ses habitants. Il n'est guère surprenant que l'intention d'Odon en dépeignant ainsi la ville impériale a souvent été jugée avec suspicion par les historiens, qui sont généralement portés à y voir de simples exagérations dont l'objectif était de diffamer les Grecs au point qu'une offensive contre eux deviendrait moralement acceptable; Odon, à vrai dire, ne

⁹⁷⁰ *Astucia enim precipue Graecorum est.*; SUGER, *Œuvres. Tome I: Écrit sur la consécration de Saint-Denis. L'Œuvre administrative. Histoire de Louis VII*, éd. et trad. F. Gasparri, Paris, Les Belles Lettres, 1996, pp. 136-137.

⁹⁷¹ *a nomine suo Constantinopolis dicta, totius modo Orientis caput noscitur.*; OTTON DE FREISING, *Chronicon*, II, 24, p. 153.

⁹⁷² *nam sicut divitiis urbes alias superat, sic etiam viciis.*; ODON DE DEUIL, IV, p. 45.

⁹⁷³ *Constantinopolis superba divitiis, moribus subdola, fide corrupta, sicut propter suas divitias omnes timet, sic est dolis et infidelitate omnibus metuenda. Si autem careret his viciis, aere temperato et salubri fertilitate soli et transitu facili ad fidem propagandam posset locis omnibus anteferri.*; ODON DE DEUIL, V, p. 54.

cachait pas vraiment que ceci était un des thèmes sous-jacents de son récit.⁹⁷⁴ Mais aussi faut-il y voir la crainte qu'Odon pouvait avoir des villes orientales qui, en raison de leur grandeur et de leur opulence, étaient exposées à tous les vices; ce thème, présent dans la littérature classique, devint en effet récurrent chez les chroniqueurs du XIII^e siècle, comme nous serons en mesure de le constater plus loin. Plus encore, Odon espérait retirer à Constantinople son caractère chrétien, qui avait généralement excusé le comportement des Grecs et ainsi évité un assaut concerté contre la ville. Non seulement Constantinople était devenue une deuxième Babylone, mais ses habitants étaient désormais représentés comme des hérétiques: Constantinople était « chrétienne de nom, mais non de fait », tandis que les Grecs n'étaient pas des chrétiens, de sorte qu'il était considéré comme acceptable de les tuer.⁹⁷⁵ Odon critiqua par ailleurs les rites de l'Église grecque de façon véhémement afin de défendre son opinion, retournant le blâme de l'hostilité latine contre les Grecs, comme quoi c'était eux qui persécutaient les Latins pour leurs pratiques religieuses et qui les forçaient même parfois à se faire rebaptiser.⁹⁷⁶ Devant un tel outrage, les Grecs étaient sujets à la pire accusation qu'il puisse y avoir, notamment celle de l'hérésie, qui entraînait l'exclusion de la famille des chrétiens. L'antagonisme entre Grecs et Latins avait clairement atteint un point culminant, bien qu'il faille rappeler que ce n'était là l'opinion que d'un seul individu, et non pas forcément celle d'une collectivité.

Or, l'échec de la deuxième croisade permettait facilement à Odon d'avancer de telles accusations: si la trahison de la première croisade avait été intolérable, il va de soi que celle de la deuxième dépassait l'entendement. Selon Odon, qui était à la fois le témoin oculaire et le chroniqueur le plus prolifique des événements de la croisade, toutes les actions des Grecs avaient été menées pour faire obstacle aux croisés et précipiter leur perte. Sa position ne nous est guère surprenante, puisque Odon appartenait à la faction anti-grecque de l'armée française, menée par l'évêque de Langres, et dont l'objectif était de convaincre Louis VII d'assiéger et de capturer Constantinople en représailles de la perfidie de Manuel. Sans nous attarder à une séquence détaillée des événements de cette croisade, qui a par ailleurs été maintes fois abordée par les médiévistes, énumérons les principaux arguments évoqués par Odon qui justifiaient la trahison de la croisade par les Byzantins.⁹⁷⁷

⁹⁷⁴ Voir entre autres les commentaires de A. DUCÉLLIER, « Une mythologie urbaine: Constantinople vue de l'Occident... », p. 419.

⁹⁷⁵ ODON DE DEUIL: *ipsa rem christianitatis non habet, sed nomen...*, IV, p. 47; *Ob hoc judicabantur non esse christiani, cedesse illorum ducebant pro nichilo...*, III, p. 42.

⁹⁷⁶ *quia quocienscumque nostrorum conubia contrahunt, antequam conveniant, eum qui romano more baptizatus est rebaptizant.*; ODON DE DEUIL, III, p. 42.

⁹⁷⁷ La deuxième croisade a en effet fait l'objet de considérations historiographiques récentes, notamment quant à ses origines et ses objectifs. Parmi les études qui n'ont pas été citées jusqu'à présent: J. PHILLIPS,

Les faits rapportés, à vrai dire, étaient sensiblement les mêmes que ceux de la première croisade: les croisés, en effet, avaient été attaqués par les mercenaires de Manuel dès leur arrivée dans l'empire, et cela malgré les assurances qui avaient été promises au préalable.⁹⁷⁸ Bien qu'Odon admît que la colère de l'empereur avait été provoquée par le mauvais comportement de quelques croisés, notamment les Allemands, celui-ci insista tout de même sur la duplicité de Manuel, qui ne respecta aucun de ses engagements: ainsi le marché abondant qui avait été promis ne fut jamais offert, tout comme l'échange équitable des monnaies.⁹⁷⁹ Le serment que Manuel exigea ensuite des seigneurs français provoqua, à l'instar du serment demandé par Alexis un demi siècle auparavant, un sentiment de mépris chez les croisés. À cet égard, l'évêque de Langres souligna que la nécessité ne devait pas avoir préséance sur l'honneur, un écho indéniable de la plainte des croisés à la fin du XI^e siècle; sa proposition ultérieure d'attaquer Constantinople pour punir l'insolence des Grecs ne fut toutefois pas retenue par Louis, qui refusait de se laisser distraire par l'objectif premier de la croisade.⁹⁸⁰ Pourtant, ce serment prêté par les seigneurs devait au bout du compte être tourné en dérision, étant donné qu'ils furent trahis par Manuel dès qu'ils eurent traversé le Bosphore. Odon, en effet, accusa les Byzantins de collusion avec les musulmans: d'abord, Manuel avait signé une paix de douze ans avec les Turcs, alors qu'il avait auparavant promis à Louis de l'accompagner dans sa lutte contre les infidèles; ensuite, l'empereur était soupçonné d'avoir fourni aux croisés des guides trompeurs qui, selon la malice inhérente aux Grecs, auraient tenté de les mener dans un piège, tout comme ils avaient auparavant dupé l'armée allemande près de Dorylée.⁹⁸¹ La débâcle de cette dernière, par ailleurs, condamna Manuel à passer d'un simple traître à un ennemi juré de la

« The Origins and Direction of the Second Crusade. A Reassessment », dans *Uluslararası Haçlı Seferleri Sempozyumu*, Ankara, Türk Tarih Kurumu Basımevi, 1999, pp. 23-32; A. J. FOREY, « The Second Crusade: Scope and Objectives », *Durham University Journal*, 55, 1994, pp. 165-175; G. FERZOCO, « The Origin of the Second Crusade », dans M. Gervers, éd., *The Second Crusade and the Cistercians*, New York, St. Martin's Press, 1992, pp. 91-99; J. G. ROWE, « The Origins of the Second Crusade: Pope Eugenius III, Bernard of Clairvaux and Louis VII of France », dans *The Second Crusade and the Cistercians...*, pp. 79-89.

⁹⁷⁸ ODON DE DEUIL, I, pp. 22-23 et III, pp. 40-41.

⁹⁷⁹ *Ecce in introitu sue terre Greci perjurio maculantur. Debetis enim jam dicta reminisci, illos scilicet pro suo imperatore forum idoneum et concambium nostris jurasse.*; ODON DE DEUIL, III, p. 35. Jean Kinnamos, pour sa part, affirma pourtant le contraire: JEAN KINNAMOS, II, 13, p. 70-71.

⁹⁸⁰ *'preferamus commodis honestatem, obtineamus viribus quod ipse quasi cupidus et timidus pollicetur. Turpe est enim in presenti tam gloriosum habere dominum et infideli facere hominum.'*; ODON DE DEUIL, IV, p. 51. Au sujet de ce serment, voir les commentaires de M. ANGOLD, *The Byzantine Empire, 1025-1204...*, p. 194; J. PHILLIPS, « Odo of Deuil's *De profectioe Ludovici VII in Orientem* as a Source... », pp. 84 et 89; P. MAGDALINO, « The Pen of the Aunt... », p. 25.

⁹⁸¹ ODON DE DEUIL, III, p. 42 et V, pp. 55 et 59. Les accusations d'Odon n'étaient pas complètement sans fondement, étant corroborées par certaines sources musulmanes. À ce sujet, voir W. M. DALY, « Christian Fraternity, the Crusaders... », p. 72. Voir également les commentaires de R.-J. LILIE, *Byzantium and the Crusader States...*, p. 146 et J. PHILLIPS, « Odo of Deuil's *De profectioe Ludovici VII in Orientem* as a Source... », p. 89.

chrétienté. Dans un discours qui devançait ironiquement les éléments à venir en 1204, Odon déclara au nom des Français et des Allemands:

Les deux peuples ont en cela de quoi pleurer à jamais, si les fils ne vont venger la mort de leurs pères. Quant à nous, qui avons eu à souffrir des crimes des Grecs, c'est de la justice divine que nous attendons la vengeance, espérant que nos peuples sauront, selon leur usage, ne pas supporter longtemps des insultes aussi déshonorantes. C'est par là que nous nous consolons dans la tristesse de nos cœurs; et afin que nos descendants n'ignorent point les criminelles perfidies des Grecs, nous continuons le récit de nos infortunes.⁹⁸²

Odon de Deuil blâma ainsi les Byzantins pour l'échec de l'expédition dans un des récits les plus virulents de la deuxième croisade. Pourtant, le chroniqueur français n'était pas le seul défenseur de cette position: en effet, les rumeurs énumérées ci-haut s'étaient rapidement répandues dans les armées des croisés et ensuite en Europe, de sorte que nous pouvons trouver certains échos de ces accusations chez d'autres chroniqueurs contemporains des événements. Henri de Huntington, qui termina son récit en 1154, accepta ces rumeurs, bien qu'il ne fût pas lui-même un témoin des événements: il rapporta ainsi de façon plutôt succincte que les croisés avaient effectivement été trahis par l'empereur de Constantinople après qu'ils eurent traversé l'empire.⁹⁸³ Un commentaire aussi rapide démontre à quel point ce constat était généralement admis comme vrai, sans qu'il n'y ait nécessité d'offrir des justificatifs supplémentaires; cette tendance fut encore plus manifeste chez les générations futures de chroniqueurs qui traitèrent de la deuxième croisade, comme nous serons en mesure de le constater au prochain chapitre. Il y avait néanmoins certains auteurs contemporains qui contestèrent l'idée que les Grecs étaient les seuls à blâmer pour l'échec de l'expédition, prétextant qu'il fallait également y voir un châtement divin. Bernard de Clairvaux, par exemple, attribua les malheurs de la croisade aux péchés des croisés, qui avaient suscité la colère de Dieu.⁹⁸⁴ Otton de Freising, pour sa part, proposa la même explication: son récit de la croisade diffère de celui d'Odon de Deuil en ce qu'il n'accusait pas Manuel pour la tournure des événements, l'attribuant plutôt à la volonté divine et aux péchés des hommes. Toutefois, bien qu'il fût un témoin des événements, Otton refusa volontairement de les détailler dans ses *Gesta Friderici*,

⁹⁸² *Et habebunt gentes uterque quod semper defleant, si filii mortes parentum non vindicant. Dat autem nobis, qui pertulimus Grecurum scelera, divina justitia spem vindicte et quod nostre gentes non solent verecundas injurias diu ferre. His interim mestos animos consolamur, et, ut sciant posteri Grecurum dolosa facinora, nostra infortunia prosequemur.*; ODON DE DEUIL, V, p. 59.

⁹⁸³ *transiitque exercitus uterque per imperatorem Constantinopolis, qui eos postea prodiiit.*; HENRI DE HUNTINGTON, X, 25, p. 750; X, 27, p. 752.

⁹⁸⁴ G. CONSTABLE, « A Report of a Lost Sermon by St Bernard on the Failure of the Second Crusade », dans *Studies in Medieval Cistercian History*, Spencer (MA.), Cistercian Publications, 1971, pp. 49-54.

prétextant que des événements aussi tragiques ne méritaient pas d'être exposés pour la postérité.⁹⁸⁵ Ceci peut expliquer, du moins en partie, pourquoi sa position fut finalement éclipsée par celle d'Odon de Deuil, dont les accusations ont essentiellement prédominé dans l'historiographie moderne pour ce qui a trait à la deuxième croisade. Mais encore nous reste-t-il à déterminer si la perspective d'Odon était réellement représentative de l'opinion de son époque.

iii- Odon de Deuil et le bilan des représentations au lendemain de la croisade

À la lumière de ce quasi-monopole d'Odon de Deuil pour la narration des événements de la deuxième croisade, une question s'impose: son récit reflète-t-il l'état réel de l'antagonisme entre Grecs et Latins au lendemain de la deuxième croisade? En effet, les propos virulents d'Odon ont longtemps été retenus par l'historiographie moderne comme une source crédible sur les rapports entre chrétiens occidentaux et orientaux au milieu du XII^e siècle et, somme toute, comme un présage de la détérioration de leurs relations jusqu'en 1204.⁹⁸⁶ Cette hypothèse doit toutefois être nuancée, voire même écartée, puisqu'elle accorde trop d'autorité à Odon de Deuil en tant que représentant de l'opinion populaire de son époque. Le chroniqueur de Saint-Denis, nous le verrons, nous présente plutôt une perspective des événements qui se limitait à des groupes restreints d'individus au lendemain de la croisade, et non pas à la population générale. En fait, s'il y eût une hostilité manifeste à l'égard des Grecs après l'échec la croisade, tout nous porte à croire qu'elle se dissipa durant les années suivantes, malgré une persistance limitée dans certaines traditions historiographiques. Bref, la deuxième croisade était un événement que les Européens s'efforçaient d'oublier durant les décennies qui l'ont suivie et la majorité d'entre eux n'étaient pas forcément enclins à tenir rigueur aux Byzantins pour son échec, préférant plutôt s'adonner à une introspection de leurs propres fautes et péchés pendant l'expédition.

⁹⁸⁵ *Verum quia peccatis nostris exigentibus, quem finem predicta expeditio sortita fuerit, omnibus notum est, nos, qui non hac vice tragediam, sed iocundam scribere proposuimus hystoriam, aliis vel alias hoc dicendum relinquimus.*; OTTON DE FREISING, I, 47, p. 65. Voir les commentaires de G. CONSTABLE, « The Second Crusade as Seen by Contemporaries », *Traditio*, 9, 1953, p. 220 et H. MAYR-HARTING, « Odo of Deuil, the Second Crusade... », p. 226.

⁹⁸⁶ Cette hypothèse a été tenue par plusieurs historiens au fil des années, dont tout récemment encore par M. ANGOLD, *The Byzantine Empire, 1025-1204...*, p. 11. H. Mayr-Harting et J. Phillips, toutefois, ont proposé de revoir cette question par une révision du récit d'Odon de Deuil: H. MAYR-HARTING, « Odo of Deuil, the Second Crusade... », pp. 225-241; J. PHILLIPS, « Odo of Deuil's *De profectioe Ludovici VII in Orientem* as a Source... », pp. 80-95.

Tout d'abord, rappelons que l'interprétation des événements de la croisade par Odon de Deuil ne faisait pas l'unanimité en Europe au lendemain de la croisade. Nous avons vu précédemment que les Allemands, sous la plume d'Otton de Freising, s'étaient avérés modérés à l'endroit des Byzantins, et cela malgré la tournure tragique des événements en ce qui les concerne. Il n'était par ailleurs pas anormal pour les chroniqueurs allemands du XII^e siècle de se montrer généralement favorables et conciliants envers les Grecs, sauf les quelques exceptions que nous traiterons au moment de la troisième croisade.⁹⁸⁷ À l'instar d'Albert d'Aix vis-à-vis les *Gesta Francorum*, Otton de Freising présente donc l'envers de la perspective d'Odon de Deuil et doit par conséquent être considéré pour son interprétation alternative des événements. Les rapports entre Conrad III et Manuel étaient par ailleurs amicaux au lendemain de la croisade, ce qui ne laisse pas entendre une rancune latente au sujet de la défaite des Allemands en Asie mineure. Conrad, en effet, écrivit trois lettres à l'abbé Wibald de Stavelot pendant l'expédition, tous favorables à l'empereur: la deuxième en particulier, écrite au début de 1148, soulignait la libéralité et la magnanimité de Manuel suite aux revers subis par les Allemands.⁹⁸⁸ De plus, Conrad bénéficia d'un séjour de quelques mois à Constantinople en tant qu'invité de Manuel, à la fin duquel les deux souverains se quittèrent comme des frères.⁹⁸⁹ De toute évidence, Conrad attribua la défaite de son armée à des circonstances adverses et aux attaques des Turcs, ce qui nous laisse croire que cette opinion devait certainement être celle de la majorité de ses sujets.

La position des Français, en contrepartie, était plus ambiguë. L'abbaye de Saint-Denis, d'abord, avait toujours maintenu une attitude ambivalente à l'égard de Constantinople. En effet, le fondateur de l'abbaye, Denis l'Aréopagite, était reconnu à la fois comme un Grec et comme un Franc; par conséquent, des liens profonds entre Saint-Denis et Constantinople étaient indéniables, bien qu'il fût sans doute difficile pour Suger de réconcilier ce fait avec le clivage qui se dessinait alors entre l'Église romaine et l'Église byzantine.⁹⁹⁰ Malgré tout, Odon de Deuil signala dans son ouvrage un moment d'harmonie entre les Français et les Byzantins lorsque chaque parti accepta de célébrer ensemble la fête

⁹⁸⁷ G. CONSTABLE, « The Second Crusade as Seen by Contemporaries », p. 273.

⁹⁸⁸ *Quod cum frater noster Graecorum Imperator audiret, vehementer indoluit, et cum filia nostra dilectissima Imperatrice, sua videlicet conjuge, ad nos praepraeo descendit; liberaliter nobis et principibus nostris sua et necessaria ad iter nostrum largiens, quatenus a medicis suis citius curaremur, quasi vi Constantinopolim in palatium suum reduxit: tantum illuc nobis honoris exhibens, quantum ulli unquam praedecessori nostro exhibitum esse audivimus.*; « Epistolae Sugerii Abbatis S. Dionysii », *RHGF*, 15, p. 534.

⁹⁸⁹ OTTON DE FREISING, I, 64, p. 90.

⁹⁹⁰ Au sujet des rapports entre Constantinople et Saint-Denis, voir A. ALDER, « The Pèlerinage de Charlemagne in new light on Saint-Denis », *Speculum*, 22, 1947, pp. 552-553.

de Saint-Denis le 9 octobre 1147, alors que les croisés séjournèrent à Constantinople; c'est en fait l'une des rares instances où le chroniqueur laissa entendre des relations cordiales entre Grecs et Latins.⁹⁹¹ À ce moment, l'armée de Louis VII était divisée entre une faction pro-grecque et une faction anti-grecque, menées respectivement par l'évêque de Lisieux et l'évêque de Langres. Odon, de toute évidence, représentait la dernière, tandis que Louis, selon les dires du chroniqueur, favorisait généralement la première.⁹⁹² A. Graboïs explique ceci par le souci de piété du roi français et sa volonté de ne pas se laisser distraire de l'objectif réel de la croisade, c'est-à-dire la lutte contre l'infidèle et le pèlerinage à Jérusalem. Graboïs, en effet, soutient que Louis était davantage intéressé à réaliser un pèlerinage pénitentiel qu'une véritable expédition militaire, de sorte que les aspects plus mondains d'une rivalité avec les Byzantins ne l'auraient pas immédiatement préoccupé.⁹⁹³ Bien que cette hypothèse fût tempérée par M. Bull, il n'en demeure pas moins que le comportement du roi semblait manifester un désintéressement pour toute forme d'agression contre les Grecs.⁹⁹⁴ Le roi de France, après tout, avait choisi de prendre la route terrestre via Constantinople avec une certaine tranquillité d'esprit, malgré les avertissements préalables des Normands. Dans ses lettres à Suger, ensuite, Louis ne mentionna que brièvement la duplicité de Manuel, préférant s'attarder aux détails plus urgents qui le préoccupaient; à cet effet, il admit même que les revers subis par les croisés étaient dus à la perfidie de l'empereur, mais également aux fautes des siens.⁹⁹⁵ Il ne nous paraît donc pas surprenant que Louis ait rejeté la proposition de l'évêque de Langres d'attaquer Constantinople, même s'il lui était devenu évident que Manuel n'avait pas à cœur le succès de la croisade. Bref, le roi n'adhérait pas aux propos virulents que tenaient Odon de Deuil et ses partisans.

Les événements qui ont suivi la croisade, notamment le projet de lancer une nouvelle expédition en 1150, pourraient néanmoins nous laisser croire que les relations entre les Français et les Byzantins s'étaient suffisamment détériorées durant les années suivantes et que l'opinion d'Odon avait gagné l'appui plus général de ses compatriotes. Après tout, en 1149, Louis était rentré en France avec une impression amère des Byzantins et un regret manifeste de l'échec de l'expédition. De plus, la flotte byzantine avait

⁹⁹¹ Odon de Deuil, IV, pp. 46-47.

⁹⁹² Voir les commentaires de H. MAYR-HARTING, « Odo of Deuil, the Second Crusade... », pp. 228-230.

⁹⁹³ Selon Graboïs, « un examen attentif des sources révèle que les considérations de Louis VII ont été d'un ordre différent de celles des autres protagonistes et participants à la croisade... »; A. GRABOÏS, « Louis VII Pèlerin », *Revue de l'histoire de l'Église de France*, 192, 1988, pp. 5-22.

⁹⁹⁴ M. Bull, en effet, soutient qu'il y avait des distinctions rituelles notables entre le fait de prendre la croix et de faire un pèlerinage, de sorte que Louis n'aurait pas pu être ambivalent quant à ses intentions pour l'expédition.; M. BULL, « The Capetian Monarchy and the Early Crusade Movement... », p. 45.

⁹⁹⁵ *tum pro fraude Imperatoris, tum pro culpa nostrum*; « Epistolae Sugerii Abbatis S. Dionysii », *RHGF*, 15, pp. 495-496. Voir les commentaires de H. MAYR-HARTING, « Odo of Deuil, the Second Crusade... », pp. 229-230.

intercepté et attaqué les navires siciliens sur lesquels il naviguait avec Aliénor d'Aquitaine à son retour de la Terre sainte, leur capture n'ayant été évitée que par l'intervention d'un amiral de Roger II, qui leur assura un sauf-conduit jusqu'en Sicile. Or, il ne nous est pas difficile d'imaginer que Roger aurait profité de cette situation pour remémorer à Louis ses avertissements antérieurs, pour ensuite l'inciter à former une alliance contre Manuel, qui venait tout juste d'en forger une avec Conrad.⁹⁹⁶ Après le retour du roi en France, un nouveau projet de croisade, qui concernait peut-être des intentions de représailles contre Constantinople, se tramait dans l'esprit de plusieurs hauts personnages du royaume. Pierre le Vénérable fut un promoteur ardent d'une telle vengeance, selon une lettre qu'il envoya à Roger II et qui l'incitait à venger les trahisons des Byzantins par un assaut contre l'empire.⁹⁹⁷ Cette volte-face de Pierre, qui autrefois avait été favorable aux Byzantins, semble à première vue souligner les sentiments qui prévalaient à ce moment en France.⁹⁹⁸ Même Louis semblait plus disposé à se venger contre les Grecs, de sorte qu'il lui était préférable de leur imputer l'échec de la croisade, pour ainsi justifier aux yeux de ses vassaux et de ses contemporains les raisons qui avaient pu engendrer une telle débâcle.⁹⁹⁹

Mais il y a encore, à notre avis, une faiblesse dans l'historiographie moderne d'avoir trop insisté sur ce projet de croisade comme un reflet du sentiment général des Français en 1150. D'abord, rien ne nous indique que deux des personnages les plus influents de l'époque, soit Suger et Bernard de Clairvaux, aient songé à un tel projet contre Byzance. Ensuite, l'idée que le projet de croisade en 1150 visait des représailles contre les Grecs est purement hypothétique, puisqu'elle n'est pas expressément mentionnée dans les documents de l'époque et, surtout, qu'aucune action tangible n'en résulta finalement.¹⁰⁰⁰

⁹⁹⁶ H. MAYR-HARTING, « Odo of Deuil, the Second Crusade... », pp. 231-232; T. REUTER, « The 'non-crusade' of 1149-1150 », p. 152.

⁹⁹⁷ *Est et aliud quod longe magis accendit animos nostros, et animos pene omnium Gallorum nostrum, ad amandam et quaerendam pacem uestram, illa scilicet pessima, inaudita et lamentabilis Graecorum et nequam regis eorum de peregrinis nostris, hoc est exercitu dei uiuentis, facta prodito.*; PIERRE LE VÉNÉRABLE, *The Letters of Peter the Venerable*, éd. G. Constable, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1967, vol. 1, 162, pp. 394-395.

⁹⁹⁸ V. Berry constate par contre que les commentaires de Pierre reflétaient sans doute le fait que les Byzantins avaient fait obstacle à la croisade et non pas un réel mépris à leur endroit.; V. G. BERRY, « Peter the Venerable and the Crusades », dans G. Constable et J. Kritzeck, éd., *Petrus Venerabilis, 1156-1956. Studies and Texts Commemorating the Eighth Centenary of His Death*, Rome, Herder, 1956, p. 157.

⁹⁹⁹ A. GRABOÏS, « The Crusade of Louis VII. A Reconsideration », dans P. W. Edbury, dir., *Crusade and Settlement. Papers read at the First Conference of the Society for the Study of the Crusades and the Latin East and presented to R. C. Smail*, Cardiff, University College Cardiff Press, 1985, p. 99.

¹⁰⁰⁰ Parmi les études récentes qui soutiennent l'idée que la croisade de 1150 devait être dirigée contre Byzance, voir: R.-J. LILIE, *Byzantium and the Crusader States...*, p. 162; J. RILEY-SMITH, *Les croisades*, p. 122; A. HAVERKAMP, *Medieval Germany, 1056-1273*, trad. H. Braun et R. Mortimer, Oxford, Oxford University Press, 1988, p. 148. Les principales études ayant remis en question cette hypothèse sont J. PHILLIPS, *Defenders of the Holy Land...*, pp. 112-118; T. REUTER, « The 'non-crusade' of 1149-1150 », pp. 150-163; G. CONSTABLE, « The Crusading Project of 1150 », dans B. Z. Kedar, J. Riley-Smith et R.

En effet, les détails de ce projet de croisade nous sont peu connus, tout comme les intentions de leurs organisateurs.¹⁰⁰¹ Il a certes été proposé par H. Mayr-Harting que le récit d'Odon de Deuil, dont il situe la rédaction en 1150 plutôt qu'en 1148, aurait pu servir d'outil de propagande pour l'organisation de cette nouvelle croisade, voire même qu'il aurait été écrit dans ce but précis. En effet, Mayr-Harting soutient que la portée du *De profectioe* reflétait davantage les préoccupations qui prévalaient en 1150 et non les enjeux qui auraient normalement été à l'esprit des croisés en 1148; ainsi Odon aurait écrit plus tard que nous l'avions jusqu'à présent supposé, sans doute dans le but de convaincre les récalcitrants qui hésitaient toujours à consentir à un tel projet de croisade, et cela par une énumération virulente des trahisons des Grecs pendant la deuxième croisade.¹⁰⁰² Or, si une telle hypothèse est vraie, elle démontre alors que l'idée d'une croisade contre Byzance ne faisait pas l'unanimité en France en 1150 et, surtout, qu'elle n'eut jamais suffisamment d'appui pour se concrétiser définitivement. Qui plus est, elle suppose qu'Odon aurait très bien pu exagérer les faits rapportés pour satisfaire les ambitions de son parti et pour convaincre Suger d'y adhérer. Dans cette optique, le *De profectioe* constitue un ouvrage de propagande dont l'objectif aurait été de proposer une certaine image des Grecs dans un but politique bien précis.

Par conséquent, ce n'est pas l'intention de certains partisans anti-grecs de vouloir condamner les Byzantins au lendemain de la croisade qui doit être remise en doute, mais bien le récit d'Odon comme un reflet des mentalités de l'époque. À notre avis, Odon de Deuil ne représentait pas l'attitude générale à l'égard des Grecs qui prévalait en France au lendemain de la deuxième croisade, mais bien celle d'un groupe restreint d'individus qui avait fortement réagi aux revers de la croisade et dont le mépris devait essentiellement se dissiper au cours des années suivantes. En effet, aucun document de l'époque ne nous laisse croire qu'il y avait un sentiment anti-grec chez les principaux protagonistes français avant la croisade, y compris chez l'évêque de Langres et ses partisans; H. Mayr-Harting a

Hiestand, dirs., *Montjoie. Studies in crusade history in honour of H. E. Mayer*, Aldershot, Variorum, 1997, pp. 67-75.

¹⁰⁰¹ L'idée a souvent été attribuée à une lettre de Conrad III à Berthe de Sulzbach en avril 1150, où le premier soulignait ses soupçons que Louis s'apprêtait à attaquer Constantinople sur l'instigation du roi de Sicile. Il faut donc y voir une supposition de la part de Conrad, qui craignait de voir une alliance franco-normande, et non pas un fait absolu.; T. REUTER, « The 'non-crusade' of 1149-1150 », p. 157.

¹⁰⁰² Nous renvoyons nos lecteurs à l'étude de H. Mayr-Harting pour les arguments détaillés qui sont relatifs à cette hypothèse; H. MAYR-HARTING, « Odo of Deuil, the Second Crusade... », pp. 225-241. Notons brièvement le style du *De profectioe*, qui semble offrir un guide aux futurs pèlerins qui voudraient se rendre à Constantinople et à Jérusalem, et cela malgré les déclarations plus humbles de l'auteur qui signalait dans sa dédicace à Suger son désir de lui donner du matériel pour une future histoire de Louis VII. De toute évidence, Odon n'aurait pas dévoilé ouvertement ses intentions propagandistes, sans doute par volonté d'humilité et pour des fins rhétoriques, voire de style littéraire. Cet argument fut également constaté par G. CONSTABLE, « The Second Crusade as Seen by Contemporaries », p. 217.

plutôt démontré qu'une représentation négative s'était manifestée chez ces derniers pendant l'expédition elle-même, en réaction aux événements.¹⁰⁰³ Après la croisade, ensuite, le sentiment aurait persisté chez ces individus qui souhaitaient l'organisation d'une nouvelle croisade, bien que de façon éphémère, car le mouvement devait s'essouffler de lui-même au bout de quelques années. Les propositions de vengeance de Pierre le Vénérable, en effet, ne trouvèrent que peu d'appui auprès des autorités de l'époque, tout comme le *De profectioe* d'Odon échoua à stimuler les passions de la population française au lendemain de la croisade.¹⁰⁰⁴ Guillaume de Saint-Denis, par ailleurs, ne s'attarda que très peu à la perfidie des Grecs lorsqu'il écrivit sa biographie de Suger quelques années plus tard, ce qui suggère que le mépris des Grecs s'était pareillement dissipé dans l'historiographie.¹⁰⁰⁵ Même Louis VII, dans une correspondance de 1164, mentionnait toujours l'accueil chaleureux qu'il avait reçu de Manuel en 1147, sans qu'il n'y ait mention des accusations précédentes à l'endroit de l'empereur.¹⁰⁰⁶

De toute évidence, s'il y avait eu animosité entre les Byzantins et les Français pendant la croisade, elle s'était clairement atténuée pendant les années et les décennies suivantes. Voilà pourquoi il nous importe non seulement de réévaluer l'impact de la deuxième croisade sur les rapports entre Grecs et Latins au XII^e siècle, mais également la fonction du *De profectioe* d'Odon de Deuil comme un reflet de la représentation des Byzantins chez les Français de l'époque. Alors que les revers de la première croisade avaient presque unanimement été attribués à la perfidie d'Alexis au début du XII^e siècle, suscitant une tradition historiographique particulièrement négative à son endroit, l'échec de la deuxième croisade n'engendra pas un mépris unanime contre Manuel et ses sujets, et cela malgré l'ouvrage propagandiste d'Odon et les efforts de certains protagonistes de venger leurs crimes. Les rapports gréco-latins n'étaient pas aussi tendus au milieu du XII^e siècle que nous l'a laissé souvent entendre l'historiographie moderne, ce qui nous porte encore une fois à souligner l'ambivalence qui caractérisait toujours la représentation des Byzantins par les Occidentaux au lendemain de la deuxième croisade. Bref, il n'était pas encore question d'une animosité irréparable entre chrétiens occidentaux et orientaux, mais

¹⁰⁰³ Selon Odon de Deuil, en effet, l'évêque de Langres ne manifesta aucune hostilité à l'endroit des Grecs lors de négociations avec des légats byzantins à Regensburg en juin 1147. H. Mayr-Harting soutient qu'Odon, étant donné son opinion des Grecs, se serait fait un plaisir de mentionner une hostilité de la part de l'évêque s'il y en avait eu une. H. MAYR-HARTING, « Odo of Deuil, the Second Crusade... », pp. 229-230.

¹⁰⁰⁴ Ces conclusions ont également été tirées par J. PHILLIPS, « Odo of Deuil's *De profectioe Ludovici VII in Orientem* as a Source... », p. 88; T. REUTER, « The 'non-crusade' of 1149-1150 », p. 159: « It should also be noted that the evidence for anti-Greek sentiment in France during and after the Second Crusade is thinner than is often supposed. Odo of Deuil clearly did not like the Greeks. But, apart from him, there is not that much evidence for Byzantinophobia. »

¹⁰⁰⁵ H. MAYR-HARTING, « Odo of Deuil, the Second Crusade... », p. 235.

¹⁰⁰⁶ « Epistolarum Regis Ludovici VII », *RHGF*, 16, p. 82.

seulement d'une rancune latente qui refaisait surface de temps à autres. La période de 1155 à 1180, par ailleurs, devait marquer un moment de détente dans ces relations pour tout dire inconstantes.

CHAPITRE IV

L'INTERLUDE ENTRE DEUX CROISADES ET LA PÉRIODE DE DÉTENTE (1155-1180)

a) La perspective des chroniqueurs européens (1155-1180)

Ce présent chapitre vise à poursuivre notre exposé précédent sur l'atténuation des tensions entre Grecs et Latins au lendemain de la deuxième croisade, afin d'aborder la période de détente qui s'ensuivit en Europe entre 1155 et 1180. En effet, en l'absence d'une nouvelle croisade et faute d'événements politiques majeurs qui auraient pu mettre à l'épreuve les relations entre les royaumes européens et l'Empire byzantin, les deux entités chrétiennes ont bénéficié pendant la période sinon d'un certain rapprochement, du moins d'une certaine tolérance l'une envers l'autre.¹⁰⁰⁷ Les tensions religieuses, pour leur part, faisaient toujours rage, tout comme la rivalité de plus en plus manifeste entre les Byzantins et leurs adversaires méditerranéens, notamment les Vénitiens et les Normands de Sicile; malgré tout, l'attitude européenne s'avérait généralement favorable à l'endroit de Manuel, qui avait grandement amélioré son image par son rapprochement avec les États latins et ses autres politiques généralement favorables aux Latins. Dans une perspective politico-culturelle, cette période semblait en fait démontrer une plus grande maturité au niveau des échanges entre Grecs et Latins, ou du moins une plus grande tolérance envers l'Autre, ce qui démontre que les deux rivaux chrétiens avaient désormais appris à se connaître et à s'approprioiser. Mais si l'animosité semblait s'atténuer dans les sphères politiques, il n'en demeure pas moins que la perspective populaire pouvait présenter certaines nuances: en effet, tandis que l'Europe occidentale s'efforçait de renouer avec son image d'une Byzance exotique et mystérieuse, comme nous serons en mesure de le constater plus loin avec la perspective populaire du *Pèlerinage de Charlemagne*, la population byzantine méprisait quant à elle l'ingérence des Latins dans l'économie et les compétences impériales, de même que la politique latinophile de leur empereur, souvent perçue à leur détriment. Il résulta de cette rancune latente une explosion de violence, qui se solda en 1182 par un massacre des Latins résidant à Constantinople et qui signala la fin des relations favorables qui avaient caractérisé le règne de Manuel I^{er}. Cette période marquant les années 1155-

¹⁰⁰⁷ Il nous importe de souligner notre constat, évoqué dans l'introduction, voulant que l'animosité entre Grecs et Latins était généralement exacerbée par des événements politiques et militaires, qui à leur tour mettaient en évidence les différences culturelles qui divisaient les deux entités chrétiennes.

1180 doit donc être considérée comme l'une des dernières tentatives de tolérance et d'harmonie entre Grecs et Latins à la veille des temps troubles de la fin du XII^e siècle.

i- L'image de Manuel I^{er} en Europe après la deuxième croisade

Les chroniqueurs européens qui ont écrit entre 1155 et 1180 n'ont pas abordé les croisades avec autant d'intérêt que leurs prédécesseurs, ce qui démontre que le mouvement avait perdu de son éclat après l'échec des expéditions de Louis VII et de Conrad III. De plus, la polémique entre Grecs et Latins étant désormais moins d'actualité en raison de la disposition favorable de Manuel I^{er} à l'égard de ces derniers, le problème byzantin était moins souvent abordé par les chroniqueurs. Parmi les auteurs qui nous ont tout de même offert des impressions passagères sur les Byzantins, souvent pour ce qui a trait aux croisades précédentes, nous trouvons essentiellement des chroniqueurs franco-anglais, allemands et italiens. Jean de Salisbury, par exemple, commenta la deuxième croisade dans son *Historia pontificalis*, qu'il écrivit probablement vers 1164. Sa perspective de la croisade, relatée près de quinze ans après les événements, nous permet d'apprécier l'image des Byzantins durant une période de relations plus détendues entre l'Occident et l'Orient chrétiens. En tant qu'évêque de Chartres, Jean avait par ailleurs pu s'informer de la croisade à travers divers compagnons de Louis VII, notamment les comtes de Flandre et de Champagne, avec qui il entretenait des rapports fréquents; il nous présenta ainsi non seulement une perspective unique de la croisade et un reflet des mentalités de son époque, mais également la perception d'un individu qui n'avait jamais eu de contact personnel avec les Byzantins.¹⁰⁰⁸ D'autres petits chroniqueurs d'influence germanique traitèrent également de la deuxième croisade, notamment Gerhoh de Reichersberg, Helmold de Bosau et Vincent de Prague, de même que les auteurs des *Annales Palidenses*, des *Annales Herbipolenses* et des *Annales Egmundani*; ces chroniqueurs, bien qu'ils soient plus obscurs dans l'historiographie du XII^e siècle, nous proposent néanmoins une perspective indispensable en raison d'une information plus disparate à l'endroit des Byzantins pendant la période.¹⁰⁰⁹ Enfin, deux auteurs italiens complètent notre analyse pour cette période, soit

¹⁰⁰⁸ M. CHIBNALL, *The 'Historia Pontificalis' of John of Salisbury*, Oxford, Oxford University Press, 1986, pp. xii-xlvii; G. CONSTABLE, « The Second Crusade as Seen by Contemporaries », p. 274; A. GRABOÏS, « The Crusade of Louis VII. A Reconsideration », p. 104, n. 55.

¹⁰⁰⁹ Pour une analyse plus détaillée de ces auteurs et du contexte de production de leurs ouvrages, voir W. WATTENBACH et F. J. SCHMALE, *Deutschlands Geschichtsquellen im Mittelalter*, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1976, vol. 1, pp. 149 et 389; F. J. TSCHAN, *Chronicle of the Slavs*, New York, Columbia University Press, 1935, pp. 20 et 25; G. CONSTABLE, « The Second Crusade as Seen by Contemporaries », p. 273.

Romuald de Salerne et Caffaro de Gênes; ne traitant qu'indirectement des Byzantins, toutefois, leurs ouvrages ne nous sont pas d'un intérêt immédiat, mais retiendront notre attention plus loin dans notre analyse. Romuald de Salerne, en effet, qui fut archevêque de cette même ville et qui présenta une perspective normande du royaume de Sicile pour les années 1153 à 1178, ne traita des Byzantins qu'avec une certaine réticence pour les événements qui avaient marqué son époque.¹⁰¹⁰ Caffaro, pour sa part, constitue le principal chroniqueur de la période pour l'histoire génoise, bien que son information sur la croisade fût généralement moins explicite pour ce qui a trait aux Byzantins. Ayant écrit durant les années qui ont suivi 1150, Caffaro présente dans ses *Annales* un survol de l'histoire génoise entre 1099 et 1163, complémenté de deux ouvrages mineurs, soit le *De liberatione civitatum Orientis* et la *Brevis historia Iherosolymitani*. Sa narration de la croisade ne traite que rarement des Byzantins, envers qui il était par ailleurs bien disposé en raison des rapports diplomatiques naissants et cordiaux entre Gênes et Constantinople.¹⁰¹¹ Caffaro engendra néanmoins un bon nombre de continuateurs, dont nous traiterons dans les prochains chapitres.¹⁰¹²

Or, l'image de Manuel I^{er} par ces chroniqueurs est de toute évidence liée à leur interprétation de la deuxième croisade, de même qu'à leur perception des politiques de cet empereur jusqu'à la fin de son règne en 1180. Les commentaires de la deuxième croisade, tout d'abord, furent moins sévères à l'égard des Grecs que nous l'a longtemps laissé entendre l'historiographie moderne, qui s'appuyait sur le récit d'Odon de Deuil pour généraliser l'opinion des Latins sur cet événement. En dépit du *De profectioe* et des tentatives de certains d'avilir l'image des Byzantins, Manuel fut en effet l'objet d'accusations plus modérées chez les générations suivantes de chroniqueurs. Certains d'entre eux, à l'instar d'Otton de Freising et de Bernard de Clairvaux, persistèrent à voir un châtement divin dans l'échec de la croisade, de sorte qu'il n'est guère surprenant d'apercevoir chez ceux-ci une analyse introspective de l'événement plutôt qu'une critique plus catégorique des Byzantins. Néanmoins, même les chroniqueurs qui abordèrent la croisade selon des préoccupations plus séculières ont eu tendance à voir d'autres

¹⁰¹⁰ D. J. A. MATTHEW, « The Chronicle of Romuald of Salerno », dans R. H. C. Davis et J. M. Wallace-Hadrill, dirs., *The Writing of History in the Middle Ages: Essays Presented to R. W. Southern*, Oxford, Clarendon Press, 1981, pp. 239-274; T. S. BROWN, « The Political Use of the Past in Norman Sicily », p. 200.

¹⁰¹¹ R. D. FACE, « Secular history in twelfth-century Italy: Caffaro of Genoa », *Journal of Medieval History*, 6, 1980, pp. 169-184; B. SMALLEY, *Historians in the Middle Ages...*, p. 109; M. BALARD, « Byzance vue de l'Occident », p. 132.

¹⁰¹² Les continuateurs des *Annales* Caffaro pour la période qui nous concerne sont: Oberto Cancelliere, 1164-1173; Ottobono Scriba, 1174-1196; Ogerio Pane, 1197-1219; Marchisio Scriba, 1220-1223; Bartolomeo Scriba et des annalistes inconnus, 1224-1264.

explications pour les revers de l'expédition, sans qu'il soit uniquement question d'une trahison byzantine.¹⁰¹³

Ce sont les chroniqueurs d'influence germanique qui s'avèrent les plus tolérants à l'endroit de Manuel, un reflet de la perspective plus nuancée d'Otton de Freising. L'auteur des *Annales Palidenses*, par exemple, préféra souligner l'hospitalité et les soins que Manuel avait prodigués envers Conrad pendant l'hiver de 1147-1148, n'évoquant aucune intention perfide de sa part.¹⁰¹⁴ Les *Annales Herbipolenses* affirmaient quant à elles que Manuel, après avoir fourni des armes et des vivres à l'armée allemande, aurait tenté de mettre Conrad en garde contre les dangers d'une traversée de l'Asie mineure, l'incitant plutôt à envisager d'autres alternatives pour se rendre à Jérusalem.¹⁰¹⁵ Helmold de Bosau imagina pareillement le désarroi de Manuel, impuissant devant la détermination des croisés de traverser l'Asie mineure.¹⁰¹⁶ Manuel étant ainsi absout de toute intention perfide, ces chroniqueurs attribuèrent généralement l'échec de la croisade aux fautes des Latins: pour les *Annales Herbipolenses*, il était davantage question des péchés des chrétiens, tandis que Gerhoh de Reichersberg accusa les Latins d'Orient, et plus particulièrement les Hiérosolymitains, d'avoir trahi la croisade par leurs dissensions et leurs querelles.¹⁰¹⁷ Les *Annales Egmundani*, pour leur part, affirmaient que l'échec de la croisade était imputable au mauvais jugement des dirigeants, qui avaient mal choisi leur itinéraire, alors que Vincent de Prague attribua les problèmes de la croisade aux ambitions matérielles des princes saxons.¹⁰¹⁸ Il n'y a en fait qu'Helmold de Bosau qui accusa un légat de Manuel d'avoir trahi les croisés, bien qu'il ne dénonçât pas directement l'empereur pour ce méfait; les Grecs étaient donc les responsables, et non pas forcément Manuel.¹⁰¹⁹

Ces exemples démontrent bien que, quelques décennies après les événements, les chroniqueurs germaniques ne tenaient généralement pas Manuel comme responsable de l'échec de la croisade. Ceci était également vrai de certaines chroniques françaises, dont la *Chronique de Morigny*, qui attribua les revers de la croisade au manque d'expérience de

¹⁰¹³ De pareilles conclusions ont été tirées par G. CONSTABLE, « The Second Crusade as Seen by Contemporaries », p. 273. Ce qui suit se veut une synthèse de nos propres recherches et des arguments avancés par Constable.

¹⁰¹⁴ *Rex Grecie Conradum regem valida infirmitate detentum summa fecit curare diligentia, nisus per hoc expiari adnotata sibi circa Teutonicos malivolentia.*; ANNALES PALIDENSES, éd. G. H. Pertz, *MGH, SS*, 16, Hanovre, 1859, 11, p. 83.

¹⁰¹⁵ ANNALES HERBIPOLENSES, éd. G. H. Pertz, *MGH, SS*, 16, Hanovre, 1859, pp. 4-5.

¹⁰¹⁶ HELMOLD DE BOSAU, *Chronica Slavorum*, éd. B. Schmeidler, Hanovre, *MGH, SS rer. Germ.*, 32, 1937, I, 63, p. 120.

¹⁰¹⁷ GERHOH DE REICHERSBERG, *De Investigatione Antichristi*, éd. E. Sackur, *MGH, Ldl*, 3, Hanovre, 1897, I, 61, p. 377; ANNALES HERBIPOLENSES, éd. G. H. Pertz, *MGH, SS*, 16, Hanovre, 1859, p. 3.

¹⁰¹⁸ ANNALES EGMUNDANI, éd. G. H. Pertz, *MGH, SS*, 16, Hanovre, 1859, p. 456; VINCENT DE PRAGUE, *Annales*, éd. G. H. Pertz, *MGH, SS*, 17, Hanovre, 1861, p. 663.

¹⁰¹⁹ HELMOLD DE BOSAU, I, 65, p. 123.

Louis VII.¹⁰²⁰ Jean de Salisbury, quant à lui, souligna le manque de discipline des Allemands et des Français, étant donné la négligence de leurs dirigeants.¹⁰²¹ Contrairement à Odon de Deuil, l'historiographie française des années suivantes présentait par conséquent une perspective plus nuancée de la deuxième croisade, bien que la responsabilité des Byzantins dans la séquence des événements ne fût pas complètement écartée. Jean de Salisbury, malgré sa critique virulente des dirigeants de la croisade, imputa également les revers de l'expédition à la fourberie de Manuel, qui contribua aux malheurs des croisés par ses machinations.¹⁰²² Même au retour de la croisade, Jean affirmait que les Grecs avaient encore fait preuve de leurs artifices habituels, en raison notamment de la tentative de l'empereur de capturer Louis et Aliénor alors qu'ils naviguaient vers la Sicile. Il se permit par ailleurs une paraphrase de l'*Énéide* dans sa description de l'événement: Roger II avait prévu de venir en aide à Louis, du fait qu'il craignait les artifices des Grecs (*timens insidias Danaorum*).¹⁰²³ Pour cet épisode, Jean de Salisbury était clairement imprégné de la tradition française pour ce qui a trait à la perfidie de Manuel pendant la croisade, bien qu'il ait moins insisté sur ce fait que ses prédécesseurs. Romuald de Salerne, en contrepartie, se montra beaucoup plus catégorique à l'endroit de l'empereur byzantin: Manuel, qui avait craint les croisés dès le départ, avait dissimulé ses intentions iniques sous un voile de bonté et générosité, « selon l'usage des Grecs ». ¹⁰²⁴ Toutefois, lorsque Louis et Conrad eurent traversé le Bosphore, Manuel leur retira le ravitaillement promis et livra ensuite leurs armées aux assauts des Turcs, de sorte qu'ils ne parvinrent à Jérusalem qu'avec un petit contingent. Romuald conclut qu'en raison de leurs péchés et de la malice des Grecs, ces deux grands rois avaient été incapables de réaliser de grands exploits au nom des chrétiens, signalant par ce fait même l'échec de la croisade.¹⁰²⁵ Cette perspective italienne n'est guère surprenante, en raison notamment de l'opinion peu favorable aux Grecs qui prévalait dans

¹⁰²⁰ « Chronicon Mauriniacense », *RHGF*, 12, p. 88.

¹⁰²¹ JEAN DE SALISBURY, *The 'Historia Pontificalis' of John of Salisbury*, éd. et trad. M. Chibnall, Oxford, Oxford University Press, 1986, V, pp. 10 et 12.

¹⁰²² *Preter incomoda que dolo Constantinopolitani imperatoris et Turcorum uiribus acciderant Christianis, exercitum eorum debilitabat inuidia principum et contentio sacerdotum.*; JEAN DE SALISBURY, XXIV, p. 54.

¹⁰²³ *Sed redeunti galee imperatoris Constantinopolitani tetenderunt insidias, a quibus et regina capta est et alii qui in eius uehebantur nauis. Rex eciam conuentus ut rediret ad fratrem suum et amicum Constantinopolitanum, et iam uis parabatur. Sed ab aduerso subuenientes galee regis Siculi reginam liberauerunt et expelierunt regem, et eos leti cum gloria et triumpho in Siciliam deduxerunt. Nam ut ita fieret procurauerat Siculus rex, timens insidias Danaorum et desiderans oportunitatem exhibendi deuotionem quam habebat regi et regno Francorum.*; JEAN DE SALISBURY, XXVIII, p. 60.

¹⁰²⁴ *Imperator autem predicto regi Corrado more Greco se satis humanum et benignum exhibuit, munera multa contulit promittens se illi ducatum itineris et uictui necessaria prebitorum.*; ROMUALD DE SALERNE, *Chronicon*, éd. C. Bonetti, Salerne, Avagliano, 2001, p. 152.

¹⁰²⁵ *Sicque factum est, quod peccatis exigentibus, suggestione Grecorum et malitia, duo adeo potentes et nobiles principes, amisso exercitu parum boni ad honorem nominis christiani perficere potuerunt.*; ROMUALD DE SALERNE, p. 154.

la région apulienne au XII^e siècle. Elle démontre également que, tout comme dans les sphères françaises, de forts courants anti-grecs subsistaient encore dans certaines régions européennes. Néanmoins, les nuances évoquées plus haut pour ce qui a trait à la tradition germanique nous empêchent de généraliser cette opinion à l'ensemble des Européens: de façon générale, ceux-ci n'étaient pas d'avis que les Byzantins avaient trahi la croisade, ou du moins qu'ils n'étaient pas les seuls responsables de la tournure des événements.¹⁰²⁶

Bien que Manuel ne fût jamais complètement blanchi de l'échec de la croisade, son image en Europe était tout de même nuancée au lendemain de la croisade. Pendant les dernières décennies de son règne, sa politique souvent qualifiée de « latinophile » contribua également à améliorer sa réputation chez bien des chroniqueurs. En effet, alors que les chroniqueurs byzantins constataient avec amertume l'infiltration toujours croissante des Latins dans l'empire, de même que la disposition favorable que l'empereur leur manifestait au détriment de ses propres sujets, les chroniqueurs latins, quant à eux, exaltaient la bienveillance et la générosité de Manuel envers les leurs.¹⁰²⁷ Ce phénomène peut sans doute être expliqué par le rôle de plus en plus marqué des Latins dans les affaires externes et internes de l'empire durant la deuxième moitié du XII^e siècle, ce qui incita sans doute Manuel à adopter une attitude plus conciliante à leur égard. En effet, face aux menaces et aux périls de l'époque, le destin de Byzance semblait bien souvent lié à celui de l'Occident, de sorte qu'il était plus prudent pour l'empereur de cultiver les forces et les faiblesses de ses homologues chrétiens plutôt que de se les aliéner.¹⁰²⁸ Ainsi, Manuel favorisa des unions politiques avec les Latins, comme il fut le cas pour son mariage avec Berthe de Sulzbach, la belle-sœur de Conrad III, et ensuite avec Marie d'Antioche. Manuel toléra également certaines concessions à sa politique étrangère envers les États latins, dans le but précis de maintenir les possessions latines en Orient dans la sphère d'influence de l'empire. Par exemple, lorsqu'il se rendit à Antioche en 1159 pour obtenir la soumission de Renaud de Châtillon, Manuel n'insista pas pour annexer la principauté selon la politique plus agressive du début de son règne, mais se contenta plutôt d'obtenir le quota de chevaliers qui lui était dû par son vassal.¹⁰²⁹ Manuel améliora également ses rapports avec le royaume de Jérusalem, notamment par des alliances matrimoniales, de même que des coalitions militaires diverses, notamment contre l'Égypte. Malgré des discordes

¹⁰²⁶ G. CONSTABLE, « The Second Crusade as Seen by Contemporaries », p. 273.

¹⁰²⁷ P. MAGDALINO, « The Phenomenon of Manuel I Komnenos », dans J. D. Howard-Johnston, éd., *Byzantium and the West, c.850 - c.1200*, Amsterdam, A. M. Hakkert, 1988, pp. 171 et 173.

¹⁰²⁸ M. ANGOLD, *The Byzantine Empire, 1025-1204...*, p. 221.

¹⁰²⁹ P. MAGDALINO, *The Empire of Manuel I Komnenos (1143-1180)*, Cambridge, Cambridge University Press, 1993, pp. 66-76; M. ANGOLD, *The Byzantine Empire, 1025-1204...*, p. 217.

passagères, l'empereur entretenait tout aussi favorablement son alliance avec Venise, reconnaissant le rôle prépondérant des marchands italiens dans sa capitale, tout comme leur appui pour contrer la menace sicilienne et celle de ses autres adversaires dans le bassin méditerranéen. Enfin, Manuel reconnut plus que tout l'importance des soldats étrangers pour assurer la défense de l'empire, recrutant, à l'instar d'Alexis I^{er}, plusieurs mercenaires latins dans l'armée byzantine. Ces rapports améliorés avec l'Occident, ponctués par une infusion importante de Latins dans l'empire, permirent ainsi à certains Occidentaux d'obtenir des charges importantes dans l'administration impériale, au détriment parfois des sujets mêmes de l'empereur.¹⁰³⁰

Le sentiment de jalousie que suscita cette politique dite « latinophile » eut naturellement pour effet d'accentuer l'amertume des Byzantins envers les Latins, notamment au niveau populaire, mais également dans les sphères intellectuelles.¹⁰³¹ Plusieurs chroniqueurs byzantins, en effet, y ont vu une infiltration d'éléments « barbares » dans leur empire et une usurpation de leur hégémonie politique, économique et religieuse.¹⁰³² Le dernier élément était sans doute le plus préoccupant, comme le démontrait la recrudescence des débats théologiques entre Grecs et Latins durant la deuxième moitié du XII^e siècle; le phénomène avait pris une telle ampleur que Manuel tenta maintes fois de faire taire les factions anti-latines de son empire, afin de gagner l'appui du pape pour satisfaire sa politique de rapprochement avec l'Occident.¹⁰³³ Toutes les concessions de l'empereur, qu'elles fussent temporelles ou spirituelles, devenaient par conséquent une trahison envers la suprématie idéologique de l'empire et un prétexte pour détester davantage les Latins. Naturellement, l'effet fut contraire chez les Latins: là où les Byzantins voyaient une raison de mépriser Manuel, les Occidentaux ne pouvaient faire autrement que de l'exalter. Ainsi Manuel était généralement perçu dans les sources latines comme un souverain illustre, soucieux de la cause chrétienne contre l'infidèle, aimé et

¹⁰³⁰ Pour la politique étrangère de Manuel à l'égard du monde latin, voir: P. MAGDALINO, *The Empire of Manuel I Komnenos...*, pp. 66-76 et 226; J.-C. CHEYNET, « Byzance et l'Orient latin: le legs de Manuel Comnène », dans *Chemins d'outre-mer. Études sur la Méditerranée médiévale offertes à Michel Balard*, éd. D. Coulon et als., Paris, 2004, p. 115-125. R.-J. LILIE, *Byzantium and the Crusader States...* p. 250.

¹⁰³¹ A. SIMPSON, « Byzantine Latinophobia... », p. 68; A. SIMPSON, « Byzantine Aristocrats and Their Perceptions of Latins... », p. 148; P. MAGDALINO, « The Phenomenon of Manuel I Komnenos », pp. 171 et 173; M. ANGOLD, *The Byzantine Empire, 1025-1204...*, pp. 233.

¹⁰³² A. Kazhdan a cependant tenté de nuancer la portée de la politique latinophile de Manuel en suggérant notamment que les faveurs de Manuel étaient offertes aux familles latines établies dans l'empire depuis deux ou trois générations, et non pas aux nouveaux venus, pour qui les possibilités de gravir les échelons administratifs et militaires de l'empire étaient désormais plus limitées. M. Angold, quant à lui, ajouta que les chroniqueurs byzantins de l'époque auraient pu exagérer la disposition favorable de leur empereur aux Latins, selon une forme de dissidence envers ses politiques parfois impopulaires. A. KAZHDAN, « Latins and Franks in Byzantium: Perception and Reality... », pp. 95-99; M. ANGOLD, *The Byzantine Empire, 1025-1204...*, pp. 234-235.

¹⁰³³ Cette idée est discutée par M. ANGOLD, *The Byzantine Empire, 1025-1204...*, pp. 212-215.

acclamé de tous. Qui plus est, les chroniqueurs occidentaux interprétèrent la politique latinophile de Manuel comme une preuve que l'empereur tenait les Latins en plus grande estime que ses propres sujets, étant donné qu'il préférait leur confier les tâches et les charges les plus importantes dans son administration.¹⁰³⁴ Or, il va de soi qu'une telle idée, qui se voulait de toute évidence péjorative envers les Byzantins, venait confirmer la représentation occidentale des Grecs perfides et efféminés, et soulignait encore plus le clivage qui se dessinait entre l'image de l'empereur et celle de ses sujets chez les chroniqueurs occidentaux.

Curieusement, les chroniques européennes entre 1155 et 1180 étaient généralement moins explicites pour ce qui a trait à cette représentation « latinophile » de Manuel. En fait, une telle réputation lui fut surtout accordée par d'autres chroniqueurs européens à la fin du XII^e siècle, qui soulignèrent la bienveillance de Manuel seulement après sa mort et à la lumière des politiques plus agressives de ses successeurs. Guillaume de Tyr constitue une exception: il loua l'empereur de son vivant, comme nous proposons de le voir sous peu pour ce qui a trait de sa perspective des États latins. Toutefois, malgré le silence relatif des chroniqueurs européens, il ne faut point conclure que la disposition favorable de Manuel à l'endroit des Latins était passée inaperçue chez ses contemporains occidentaux. Bernard de Clairvaux, par exemple, considérait en 1146 que Manuel était un modèle de chevalerie, comme en fait foi une correspondance où il lui demanda de prendre le fils du comte de Blois à son service et de lui inculquer « la dignité de la discipline militaire. »¹⁰³⁵ Plus tard durant son règne, Manuel allait d'ailleurs se mesurer aux attentes des Occidentaux en tant que modèle du bon chevalier, du fait qu'il porta un intérêt marqué pour les faits d'armes, les tournois et les vertus chevaleresques. En effet, il admirait les qualités de loyauté et de courage des chevaliers latins, qu'il retenait souvent à son service; il organisait également des joutes et des expéditions de chasse, à l'instar des chevaliers occidentaux.¹⁰³⁶ Ces activités avaient d'ailleurs eu pour effet d'augmenter son prestige auprès de ses vassaux latins, puisqu'elles démontraient que l'empereur comprenait ses obligations féodales selon des critères occidentaux et non byzantins. À vrai dire, ce sont avant tout les concessions de Manuel au niveau culturel qui déterminèrent son image positive chez les Latins, notamment parce qu'elles le situaient dans le « Nous » plutôt que l'« Autre ». Ainsi Manuel démontrait, du moins aux yeux des Occidentaux, qu'il favorisait les Latins par

¹⁰³⁴ Nous aborderons plus loin les références précises des chroniqueurs des croisades pour ce qui a trait de cette représentation de Manuel.

¹⁰³⁵ BERNARD DE CLAIRVAUX, « Ad S. Bernardi Epistolas », *PL*, vol. 182, cols. 672-673.

¹⁰³⁶ L. JONES et H. MAGUIRE, « A Description of the Jousts of Manuel I Komnenos », *Byzantine and Modern Greek Studies*, 26, 2002, p. 116.

rapport aux Grecs, voire même que les premiers pouvaient être considérés comme supérieurs aux seconds. Une telle croyance rassurait non seulement les Latins quant à leur ancien complexe d'infériorité à l'égard des Byzantins, mais validait également leur image des Grecs dans le contexte des croisades. La rivalité entre Grecs et Latins étant ainsi résolue, ou du moins temporairement reléguée sous le voile d'une pareille justification, l'Occident pouvait désormais aborder une période de plus grande aisance dans ses rapports avec Byzance. Or, ce sentiment de triomphe devait certes se refléter dans l'historiographie des croisades, mais également se répercuter dans la littérature populaire, comme nous nous proposons de le voir maintenant.

ii- La question du « Pèlerinage de Charlemagne »

Bien que la littérature populaire ne constitue pas l'objet principal de notre présente analyse, le poème du *Pèlerinage de Charlemagne* s'avère être un ouvrage incontournable de la deuxième moitié du XII^e siècle que nous nous devons d'aborder, même si brièvement, pour appuyer nos conclusions précédentes et ainsi jeter un coup d'œil rapide sur la représentation populaire des Byzantins au lendemain de la deuxième croisade. Également connu comme *Le Voyage de Charlemagne à Jérusalem et à Constantinople*, le *Pèlerinage* est une parodie épique décrivant une rencontre entre Charlemagne et l'empereur de Constantinople où, par une série de mésaventures, le premier est contraint de mesurer son prestige à celui du second, pour ainsi défendre la gloire des Francs.¹⁰³⁷ Or, la date de composition de cet ouvrage a longtemps posé un problème et ne fait pas encore l'unanimité aujourd'hui. Pendant le dernier siècle, en effet, certains historiens ont situé la rédaction à la fin du XI^e siècle et même au XIII^e, tandis que d'autres l'ont indubitablement placée au XII^e, dans le contexte de la deuxième croisade.¹⁰³⁸ Aujourd'hui, il semble y avoir un plus grand consensus pour la dernière période, bien que le débat soit toujours d'actualité.¹⁰³⁹

¹⁰³⁷ *Le Pèlerinage de Charlemagne*, éd. et trad. A. Cooper, Paris, A. Lahure, 1925, 99 p.

¹⁰³⁸ Voir par exemple les études de G. Paris, qui résument bien le débat historiographique à la fin du XIX^e siècle: G. PARIS, « La chanson du pèlerinage de Charlemagne », *Romania*, 9, 1880, p. 7; « Le voyage de Charlemagne en Orient », dans *Histoire poétique de Charlemagne*, Paris, Bouillon, 1905, p. 342. Voir également le survol historiographique de J. HORRENT, *Le Pèlerinage de Charlemagne. Essai d'explication littéraire avec des notes de critique textuelle*, Paris, Belles Lettres, 1961, 154 p.

¹⁰³⁹ Pour les partisans d'une rédaction après la deuxième croisade: E. VANCE, « Semiotics and Power: Relics, Icons and the *Voyage de Charlemagne à Jérusalem et à Constantinople* », dans M. Brownlee, dir., *The New Medievalism*, Baltimore, MD, 1991, p. 236; M. CROMIE, « Le style formulaire dans *Le voyage de Charlemagne à Jérusalem et à Constantinople (Le Pèlerinage de Charlemagne)* », *Revue des langues romanes*, 77, 1967, p. 52; A. ALDER, « The *Pèlerinage de Charlemagne* in New Light... », p. 550; R. C. BATES, « Le Pèlerinage de Charlemagne: A Baroque Epic », *Yale Romanic Studies*, 18, 1941, pp. 1-47; T. HEINERMANN, « Zeit und Sinn der Karlsreise », *Zeitschrift für romanische Philologie*, 56, 1936, pp. 497-562;

Quant à nous, nous considérons que la période de rédaction retenue par E. Vance, entre 1152 et 1165, correspond à l'état des rapports gréco-latins pendant la deuxième moitié du XII^e siècle.¹⁰⁴⁰ En effet, ce poème du voyage de Charlemagne à Constantinople se veut à notre avis une parodie de la croisade de Louis VII, remémorant l'humiliation du roi après l'échec de la croisade et son divorce avec Aliénor d'Aquitaine, de sorte que celui-ci est invité à rétablir son prestige dans une composition satirique comparable au pèlerinage légendaire de Charlemagne, si populaire au XII^e siècle. Qui plus est, en plaçant l'intrigue à Constantinople et en ranimant l'ancienne rivalité entre Grecs et Latins, l'auteur anonyme refléta d'autant plus la réalité populaire de son époque pour ce qui a trait à l'image des Byzantins, mais tenta également d'apaiser ce complexe d'infériorité à l'endroit de Byzance qui avait pendant si longtemps préoccupé l'Occident. C'est à ce niveau que le *Pèlerinage de Charlemagne* retient notre attention, plutôt que pour sa valeur littéraire, qui échappe par ailleurs à l'intérêt de notre étude.

En effet, les chansons de geste et autres productions littéraires ne retiennent pas notre attention pour ce qui a trait à l'image des Byzantins, car elles exigent des approches d'analyse différentes de celles qui nous préoccupent à présent. Notons tout de même que de tels ouvrages, particulièrement les romans et les chansons de geste, ont connu une recrudescence importante durant la deuxième moitié du XII^e siècle et qu'ils présentent des perspectives d'analyse intéressantes pour les chercheurs désirant faire une étude distincte. Ces productions littéraires, nombreuses pour ce qui a trait aux croisades, constituent après tout un reflet des mentalités collectives, du fait qu'elles véhiculaient l'histoire selon des critères qui visaient à satisfaire l'intérêt du public européen; autrement dit, l'histoire était contée pour plaire au public et reflétait ce que celui-ci voulait entendre.¹⁰⁴¹ Des chansons populaires du Cycle de la Croisade, telles *La Chanson d'Antioche* et *La Conquête de Jérusalem*, informaient ainsi le public européen des exploits des grands seigneurs et des petits croisés dans les terres lointaines de l'Orient. En revanche, si ces chansons insistaient sur les musulmans en tant qu'ennemis des chrétiens, elles abordaient généralement moins le rôle des Byzantins dans la croisade, de sorte qu'une représentation systématique de ceux-ci s'avère généralement difficile. Les romans du XII^e siècle, quant à eux, étaient

G. CONSTABLE, « The Second Crusade as Seen by Contemporaries », p. 230. J. Grigsby persiste par contre à voir la date de composition à la fin du XI^e siècle: J. L. GRIGSBY, « *Le Voyage de Charlemagne, pèlerinage ou parodie?* », dans J. Subrenat, dir., *Au carrefour des routes d'Europe...*, tome I, p. 575. B. Ebels-Hoving, quant à elle, rejeta le lien entre le *Pèlerinage* et la croisade de Louis VII: B. EBELS-HOVING, *Byzantium in Westerse Ogen...*, pp. 121-123.

¹⁰⁴⁰ E. VANCE, « Semiotics and Power... », p. 248.

¹⁰⁴¹ K. H. BENDER, « La geste d'Outremer et les épopées françaises des croisades », dans D. Buschinger, dir., *La croisade: réalités et fictions*, Göppingen, Verlag, 1987, p. 30.

davantage préoccupés par l'histoire ancienne et l'origine troyenne des peuples européens, de sorte qu'ils ne traitaient des Grecs que dans cette optique bien précise.¹⁰⁴² Parmi les plus célèbres qui furent écrits après 1150, nous trouvons le *Roman de Troie*, le *Roman d'Énéas*, le *Roman de Brut*, le *Roman de Thèbes*, ou encore le *Roman d'Alexandre*.¹⁰⁴³ Le premier, écrit par Benoît de Sainte-Maure, était inspiré du poème de Darès de Phrygie et reflétait par conséquent son interprétation de la prise de Troie par les Grecs.¹⁰⁴⁴ Le second se présentait comme une adaptation de l'*Énéide* et s'avérait ainsi tout aussi partial dans sa façon d'aborder les Grecs, bien que ceux-ci ne fussent pas les protagonistes principaux des événements.¹⁰⁴⁵ Les autres romans, pour leur part, décrivaient les Grecs antiques selon une perspective fortement féodale et selon une trame historique qui servait à justifier les revendications européennes de l'époque.¹⁰⁴⁶ Dans une même veine, Gautier d'Arras écrivit l'*Eracle*, qui se voulait en fait une histoire fort légendaire du règne d'Héraclius, bien que cet empereur ne fût aucunement représenté comme un Grec, mais bien comme un croisé vertueux.¹⁰⁴⁷ Enfin, deux autres romans, le *Roman de Maccaire* et le *Cligès* de Chrétien de Troyes, présentèrent une narration fortement imprégnée d'éléments byzantins. Le *Roman de Maccaire*, d'abord, suggéra que les maisons royales de France et de Byzance étaient liées par le sang, étant donné que la femme de Charlemagne, Sebile, était Grecque; l'empereur de Constantinople, présenté comme un homme vertueux, attaqua par ailleurs Charlemagne pour venger l'honneur de sa fille, que ce dernier avait humiliée.¹⁰⁴⁸ Le

¹⁰⁴² B. Ebels-Hoving signale la recrudescence de ces romans après 1160: B. EBELS-HOVING, *Byzantium in Westerse Ogen...*, p. 282.

¹⁰⁴³ Pour un survol analytique de ouvrages littéraires qui abordent une représentation des Byzantins, voir E. BAUMGARTNER, « Troie et Constantinople dans quelques textes du XII^e et du XIII^e siècles: fiction et histoire », dans M.-C. Bancquart, *La ville: histoires et mythes*, Paris, Institut de Français de l'Université de Paris X - Nanterre, 1984, pp. 6-16.

¹⁰⁴⁴ Benoît de Sainte-Maure fut d'ailleurs responsable de la popularisation du texte de Darès de Phrygie en Europe en raison de la notoriété de son roman.; R. M. FRAZER JR, dans *The Trojan War. The Chronicles of Dictys of Crete and Dares the Phrygian...*, p. 4; N. GRIFFIN, « Un-Homeric Elements in the Medieval Story of Troy », p. 40.

¹⁰⁴⁵ Dans l'*Énéas* et le *Roman de Troie*, les Grecs n'ont joué qu'un rôle marginal dans la chute de la cité, leur perfidie ayant été supplantée par la trahison d'Énéas et d'Anténor, les deux Troyens qui avaient orchestré la chute de la ville. Pour une comparaison de ces romans, voir E. BAUMGARTNER, « Enéas et Anténor: deux figures de la trahison dans le *Roman de Troie* de Benoît de Saint-Maure », *Félonie, trahison, reniements au Moyen Âge...*, pp. 261-264.

¹⁰⁴⁶ C'est le cas notamment du *Roman de Brut*, qui servait à situer l'origine troyenne des Bretons.; ROBERT WACE, *Wace's Roman de Brut. A History of the British*, éd. et trad. J. Weiss, Exeter, University of Exeter Press, 1999, 385 p.

¹⁰⁴⁷ Rappelons par ailleurs que les empereurs d'Orient avant la *translatio imperii* étaient reconnus comme romains et non grecs; la tendance de voir tous les empereurs orientaux comme byzantins est en fait propre à l'historiographie moderne et s'avère anachronique dans le contexte médiéval.; GAUTIER D'ARRAS, *Eracle*, éd. par G. R. de Lage, Paris, Champion, 1976, 246 p. Notons néanmoins que les auteurs des chansons de geste faisaient généralement preuve d'une grande liberté à l'égard de la réalité historique, qui les laissait indifférents.

¹⁰⁴⁸ Le roman est discuté par A. DUCCELLIER, « Une mythologie urbaine: Constantinople vue de l'Occident... », p. 413.

Cligès, ensuite, présenta également l'empereur byzantin sous un œil favorable: Cligès, empereur de Constantinople, voyagea en Occident, où il dut vaillamment combattre le duc de Saxe pour obtenir la main d'une princesse allemande. Ce qui frappe le plus dans ce roman, en fait, est l'impression favorable de Byzance qui est transmise au lecteur, ainsi que des similitudes frappantes pour ce qui a trait aux événements politiques entre l'Occident et Byzance durant la deuxième moitié du XII^e siècle.¹⁰⁴⁹

Cette dernière constatation peut par ailleurs être établie pour la plupart des textes populaires traitant de Byzance durant la deuxième moitié du XII^e siècle, de sorte que les ouvrages romancés avaient généralement tendance à se montrer peu critiques envers les Byzantins, en insistant davantage sur l'image onirique de l'Orient et tout particulièrement celui de Constantinople.¹⁰⁵⁰ En effet, la littérature populaire accentuait habituellement un imaginaire positif de Byzance, en abordant une image exotique de Constantinople qui répondait clairement à un engouement de l'époque pour les civilisations orientales.¹⁰⁵¹ Les Byzantins n'étaient donc pas représentés dans le contexte négatif de la croisade et très peu d'allusions étaient faites à l'égard de leur moralité douteuse. Un tel constat est surprenant en soi, puisque le public cible de cette littérature était aussi noble que populaire, alors que nous pourrions être portés à penser que la noblesse était davantage préoccupée par l'image plus négative des Byzantins véhiculée dans les chroniques et les autres ouvrages plus officiels. Il en va de même pour la population générale qui, en ayant certainement eu écho de l'ingérence des Byzantins dans les croisades précédentes, aurait pu être mal disposée envers les Grecs, et cela même si de telles préoccupations leur étaient généralement moins importantes. De toute évidence, une image négative de Byzance n'était pas ce que le public européen réclamait dans la littérature populaire, qui se devait après tout d'être récréative. Or, ce qui était en vogue dans les cours de France et ailleurs était une image onirique de Byzance, dont l'objectif était simplement de divertir le public européen. Un tel fait démontre une insistance pour une image de Byzance telle que l'Occident l'aurait souhaitée, et non pas telle qu'elle l'était dans la réalité.

Le *Pèlerinage de Charlemagne*, par ailleurs, s'inscrit clairement dans cette tendance de présenter Byzance dans une perspective positive et pour tout dire fantastique. En effet, bien que l'intrigue du poème concerne la rivalité entre Charlemagne et l'empereur

¹⁰⁴⁹ CHRÉTIEN DE TROYES, *Cligès*, trad. A. Micha, Paris, Champion, 1957, 256 p. Pour une discussion de ces similitudes avec les événements de la fin du XII^e siècle, voir M. ANGOLD, *The Byzantine Empire, 1025-1204...*, pp. 237-238.

¹⁰⁵⁰ À ce sujet, voir J. RICHARD, « La vogue de l'Orient dans la littérature occidentale du Moyen Âge », dans *Mélanges René Crozet*, Poitiers, C.E.S.C.M., 1966, vol. 1, pp. 557-561.

¹⁰⁵¹ À cet effet, voir les conclusions de A. DUCELLIER, « Une mythologie urbaine: Constantinople vue de l'Occident... », pp. 413 et 415.

de Constantinople, il s'avère difficile de déterminer pendant la lecture si les moqueries du poète sont dirigées contre le premier ou le second, et cela même si à la fin ce sont les Français qui l'emportent sur les Grecs.¹⁰⁵² Le poème n'a en fait rien d'une chanson de geste et n'est épique que dans sa forme littéraire, du fait qu'il se veut comique par le sujet comme par le ton, au point que nous pouvons presque y voir un fabliau.¹⁰⁵³ Ainsi, Charlemagne est parfois présenté dans des circonstances peu héroïques, tandis que l'empereur byzantin est celui qui est lésé par son invité français, au point qu'il doit réclamer justice de sa part. Afin de mieux situer notre argumentation, repassons rapidement la trame du récit: un Charlemagne fictif, mis au défi par son épouse qui prétend qu'il n'est pas aussi prestigieux que l'empereur de Constantinople, décide de faire un voyage en Orient avec quelques hommes afin de lui prouver le contraire. Parvenu à Constantinople après un pèlerinage à Jérusalem, Charlemagne trouve une cité utopique et un empereur majestueux, logé dans un palais magique et féérique. L'empereur, nommé Hugon le Fort, accueille alors Charlemagne comme son invité et lui fait preuve de magnificence, le logeant avec ses hommes dans une des magnifiques pièces de son palais. Craignant sans doute de ne pouvoir se mesurer à Hugon, Charlemagne et ses hommes se permettent de galérer le soir venu dans leur chambre, décrivant les exploits qu'ils entendent réaliser au détriment de l'empereur. Hugon, informé de ses fanfaronnades par un espion qu'il avait dissimulé dans la chambre, convoque Charlemagne et ses hommes le lendemain pour les mettre au défi de réaliser leurs vantardises, sans quoi ils seront mis à mort. Malgré l'ampleur des tâches à réaliser, toutefois, Dieu permet à Charlemagne et aux siens de réaliser leurs exploits, ce qui leur mérite l'admiration de l'empereur. Hugon admet alors son infériorité à l'endroit de Charlemagne et se déclare son vassal, de sorte que le souverain français parvient à remporter son pari contre son épouse, qui avait osé le remettre en question.

Il est souvent admis aujourd'hui que ce poème se veut une parodie de la croisade de Louis VII en Orient, remettant en scène les tensions entre le roi français et Aliénor d'Aquitaine pendant l'expédition, mais également l'ancienne rivalité qui perdurait entre les

¹⁰⁵² Selon P. Bennett, « on n'a jamais pu déterminer si c'est Charlemagne et les Francs ou Hugon et les Byzantins qui sont la véritable cible des moqueries du poète. »; P. E. BENNETT, « *Le Pèlerinage de Charlemagne: le sens de l'aventure* », dans *Essor et fortune de la chanson de geste...*, tome II, pp. 475-476.

¹⁰⁵³ Selon M. Cromie, l'auteur du poème ne prend pas de parti, mais exprime plutôt un détachement ironique: M. CROMIE, « Le style formulaire dans *Le voyage de Charlemagne...* », p. 52. Voir également les commentaires de S. STURM, « The Stature of Charlemagne in the *Pèlerinage* », *Studies in Philology*, 71, 1974, p. 1; A. COBBY, « Religious elements in *Le voyage de Charlemagne à Jérusalem et à Constantinople* », *Au carrefour des routes d'Europe...*, p. 367.

Greco et les Latins durant la deuxième moitié du XII^e siècle.¹⁰⁵⁴ Ainsi, les deux principaux thèmes du *Pèlerinage* reflètent ce désir de Louis VII de contrarier son épouse, mais également de démontrer sa supériorité sur Manuel, envers qui les Français désiraient rétablir leur prestige au lendemain de la croisade.¹⁰⁵⁵ Certaines études ont tenté de voir au-delà de cette victoire pacifique des Français contre les Grecs, évoquant l'hypothèse que le poème visait surtout à souligner une translation de reliques de Byzance à Saint-Denis, notamment le saint-clou et la couronne d'épines que Charlemagne aurait rapportés, selon la légende, de son pèlerinage en Orient, pour ainsi expliquer l'origine de ces reliques aux pèlerins qui se rendaient à chaque année à la foire du Lendit.¹⁰⁵⁶ Quoi que pût avoir été l'objectif précis du *Pèlerinage*, la satisfaction des Français d'avoir enfin surpassé les Byzantins est néanmoins indéniable et répondait certainement aux attentes du public français de la deuxième moitié du XII^e siècle. Le rôle de Charlemagne dans cette histoire, de plus, concordait avec l'engouement dont bénéficiait ce souverain en France dans le contexte des croisades: non seulement Charlemagne s'était mesuré aux Byzantins en étant couronné empereur d'Occident en 800, mais il était considéré comme une figure emblématique de la croisade et de la lutte contre les Sarrasins. Les croisés, par ailleurs, prétendaient généralement suivre la même route que celui-ci pour se rendre à Constantinople et à Jérusalem, et aspiraient toujours à suivre son exemple.¹⁰⁵⁷ Louis VII, nous l'avons vu, tenta également d'inscrire les Capétiens dans la tradition des croisades en revendiquant un lien avec la famille carolingienne par le mariage de Hugues avec Adèle de Vermandois, et par le rôle de ce dernier dans la première croisade. Bref, un lien entre le *Pèlerinage* et la deuxième croisade n'est guère absurde, malgré les réticences de certains historiens à ce sujet.¹⁰⁵⁸ De telles associations ont par ailleurs été faites avec d'autres poèmes de l'époque, notamment celui du *Roi Rother*, un texte allemand très singulier abordant les rapports entre les Grecs et les Latins dans le contexte des croisades. Or, certains indices nous portent à croire que ce poème fait référence à l'expédition de Conrad III, comme quoi les événements fâcheux de la deuxième croisade, s'ils n'étaient qu'abordés superficiellement par les chroniqueurs, bénéficiaient tout de même d'une

¹⁰⁵⁴ Voir les conclusions de E. Vance, qui se base en partie sur celles de T. Heinermann: E. VANCE, « Semiotics and Power... » p. 248; T. HEINERMANN, « Zeit und Sinn der Karlsreise », pp. 497-562.

¹⁰⁵⁵ S. STURM, « The Stature of Charlemagne... », pp. 8 et 12; A. ALDER, « The *Pèlerinage de Charlemagne* in New Light... », pp. 550 et 554.

¹⁰⁵⁶ L'idée fut évoquée à l'origine par G. PARIS, « La chanson du pèlerinage de Charlemagne », p. 49.

¹⁰⁵⁷ *per viam quam jam dudum Karolus Magnus, mirificus rex Francie, aptari fecit usque Constantinopolim.*; GESTA FRANCORUM, I, 2, p. 5; ODON DE DEUIL, III, p. 44. Il est à noter par ailleurs que Charlemagne fut canonisé en 1165, de sorte que sa renommée était clairement d'actualité au lendemain de la deuxième croisade.; A. ALDER, « The *Pèlerinage de Charlemagne* in New Light... », p. 556.

¹⁰⁵⁸ Pour la thèse rejetant un lien entre le *Pèlerinage de Charlemagne* et la deuxième croisade, voir les arguments peu convaincants de B. EBELS-HOVING, *Byzantium in Westerse Ogen...*, pp. 121-123.

certaine vogue dans la littérature populaire.¹⁰⁵⁹ N'étant toutefois pas aussi explicite que le *Pèlerinage* dans son approche des Byzantins, nous reléguons le poème du *Roi Rother* parmi les documents qui ne sont pas d'un grand intérêt pour notre analyse, pour ainsi revenir au propos du séjour légendaire de Charlemagne à Constantinople.

Or, pour ce qui a trait à notre analyse de l'image des Byzantins, c'est le caractère ambigu du *Pèlerinage* qui doit retenir notre attention: en effet, si Charlemagne surpassa au bout du compte l'empereur d'Orient, c'était certainement au prix de plusieurs railleries à son endroit de la part du poète anonyme. À cet effet, Hugon était clairement dans son droit lorsqu'il somma Charlemagne de réaliser ses galéjades du soir précédent, du fait que ce dernier s'était montré peu courtois envers son hôte et d'une contenance peu digne d'un grand souverain.¹⁰⁶⁰ Les Français, à vrai dire, étaient dépeints à ce stade du récit comme des hommes grossiers et ingrats, des fanfarons pris d'ivresse, tandis que l'empereur était hospitalier, élégant et sophistiqué.¹⁰⁶¹ Certaines tentatives sont faites par l'auteur pour justifier le manque de courtoisie de Charlemagne et de ses hommes, notamment par le fait qu'ils étaient ivres et que leurs jactances ne visaient pas à insulter directement l'empereur, mais il reste que les Français durent payer le prix de leur erreur en étant contraints de réaliser des exploits colossaux. À la fin, toutefois, Dieu pardonna aux Français leurs bévues, de sorte qu'il leur accorda la vigueur nécessaire pour réaliser leurs exploits. Le poème propose ainsi une critique des Français tout en leur accordant le succès ultime, ce qui nous porte à voir le *Pèlerinage* non pas comme un texte visant à discréditer les Byzantins, mais plutôt comme un effort d'introspection nationale dont le thème portait sur les rapports entre Grecs et Latins dans le contexte des croisades. Or, nous ne pouvons conclure que les Byzantins étaient eux-mêmes innocents de toute faute: pour ce qui a trait au manque de courtoisie de Charlemagne, il peut être dit que Hugon ne s'était guère mieux comporté envers ses invités, pour les avoir espionnés à leur insu. À cet effet, l'auteur mentionne que Hugon était plein de rouerie et attribua également un discours à Charlemagne, où celui-ci réprouva l'empereur pour ce geste honteux.¹⁰⁶² Les Byzantins

¹⁰⁵⁹ Voir les commentaires de G. PARIS, « La chanson du pèlerinage de Charlemagne », p. 13, n. 1., de même que C. A. TURREL, « A Contribution to the Study of König Rother », *Modern Language Notes*, 18, 1903, pp. 35-38.

¹⁰⁶⁰ Selon l'usage médiéval, en effet, les galéjades devaient être réalisés à la table de son hôte, et non pas dans son dos.; P. Bennett, « *Le Pèlerinage de Charlemagne: le sens de l'aventure* », p. 480. Il faut évidemment voir ici une tournure ironique du récit: Hugon réagit mal aux gabs de Charlemagne du fait que sa fierté fut atteinte, tout comme la fierté de Charlemagne fut atteinte par les commentaires de la reine au début du poème. Ainsi, Charlemagne devient l'auteur de l'injustice dont il avait lui-même été victime au départ.

¹⁰⁶¹ A. COBBY, « Religious Elements in *Le voyage de Charlemagne...* », p. 373. Voir également les commentaires de J. GRIGSBY, « *Le Voyage de Charlemagne, pèlerinage ou parodie?* », p. 568.

¹⁰⁶² Dans le *Pèlerinage*, Charlemagne dit à Hugon : « Hier soir, vous nous avez logés dans vos chambres de pierre et certains étaient bien ivres de vin et de clairet; en nous quittant, vous avez commis un acte

imaginaires du *Pèlerinage* étaient donc susceptibles des mêmes trahisons dont ils avaient fait preuve dans leurs rapports réels avec les Français, et sans doute faut-il y voir une allusion aux événements de la deuxième croisade. Somme toute, Charlemagne et Hugon sont néanmoins considérés égaux dans leur hypocrisie, même si la faveur divine permit finalement au premier de l'emporter sur le dernier; il ne pouvait évidemment en être autrement pour un auditoire français du XII^e siècle, et cela même si l'auteur du poème les avait contraints à voir les périls de leur arrogance et leur part du blâme dans leur rivalité actuelle avec les Byzantins.

L'une des impressions durables du *Pèlerinage de Charlemagne*, tout de même, était l'image fort favorable que l'auteur avait réservée à Constantinople, capitale d'une société fort utopique et non pas forcément décadente. Au-delà des charmes d'une ville noble, majestueuse et féerique, couronnée de coupes étincelantes, l'auteur insista sur la campagne qui l'entourait, où vingt mille chevaliers, richement vêtus, s'amusaient à jouer aux échecs et au trictrac, ou encore à porter des faucons et des vautours.¹⁰⁶³ Selon cette image d'une cour très noble, calquée sur le modèle des grandes cours européennes, l'auteur entendait évidemment souligner la valeur d'Hugon et de son entourage, afin de rendre encore plus significative la victoire de Charlemagne à la fin du récit. Charlemagne trouva par ailleurs Hugon en train de labourer un champ avec une charrue ornée d'or et d'argent; l'empereur était si riche qu'il ne se soucia pas qu'on lui vole sa charrue, allant même jusqu'à offrir à Charlemagne tout l'or et les trésors qu'il pourrait désirer et vouloir remporter avec lui en France. Cette profusion de richesses répondait évidemment à l'imaginaire européen de l'opulence orientale et de la magnanimité légendaire des empereurs byzantins. Hugon, contrairement aux Français bavards et grossiers, était conséquemment représenté comme un souverain très-magnifique, dont l'étendue de son pouvoir semblait sans limite; il se voulait par ailleurs le souverain d'une société utopique, reflétant les plus grands idéaux d'une société agraire de par sa prospérité, son pacifisme et son ordre civique.¹⁰⁶⁴ Son palais imaginaire surpassait quant à lui tout ce qu'il y avait de normal et de logique, du fait qu'il était mobile, pouvant tourner et pivoter au gré du vent. Quant aux splendeurs et aux richesses du palais, l'auteur ne pouvait suffisamment insister sur le caractère incomparable de sa majesté, dont certains détails reflétaient fort

outrageant: vous avez laissé votre espion avec nous dans la chambre. Nous connaissons un pays où l'usage est bien établi: si vous y aviez fait cela, c'eût été trahison. »; PÈLERINAGE DE CHARLEMAGNE, *Le voyage de Charlemagne à Jérusalem et à Constantinople*, trad. M. Tyssens, Gand, E. Story-Scientia, 1977, XLII, v. 684-689, p. 24.

¹⁰⁶³ PÈLERINAGE DE CHARLEMAGNE, XVI, vv. 262-274, pp. 9-10.

¹⁰⁶⁴ E. VANCE, « Semiotics and Power... » p. 240.

probablement des impressions réelles du palais impérial byzantin, ramenées en Europe par des croisés et d'autres témoins oculaires, et augmentées de motifs exotiques, à la fois classiques, français et même irlandais.¹⁰⁶⁵ Notons par ailleurs la présence d'automates dans le palais de Hugon, qui constituaient des objets de fascination dans l'imaginaire médiéval et qui s'avéraient être le summum de la conception du merveilleux à l'époque.¹⁰⁶⁶ Certains historiens ont d'ailleurs tenté d'établir des parallèles entre ces automates et des monuments qui existaient réellement à Constantinople au XII^e siècle.¹⁰⁶⁷ Or, devant un tel constat, il nous paraît clair que la description du *Pèlerinage* se voulait ancrée dans une représentation réelle de Constantinople et de ses merveilles, même si fortement empreinte d'exagération et constituée d'autres éléments étrangers, occidentaux et orientaux. Devant de telles merveilles, il n'est d'ailleurs guère surprenant que Charlemagne et ses hommes aient été ébahis, voire même frappés de stupeur, par ce palais rotatif, ses statues amovibles et ses autres manifestations mécaniques.¹⁰⁶⁸ Ceci fait évidemment contraste avec les Byzantins aimables et naïfs qui, bien qu'amusés par la terreur de Charlemagne et de ses hommes, furent finalement soumis par ces derniers, qui étaient parvenus à surmonter ces obstacles à la fois inusités et terrifiants.

Toute considération faite, nous pouvons conclure que même si Charlemagne était parvenu dans le *Pèlerinage* à surpasser l'empereur de Constantinople, le ton général de l'ouvrage n'était pas de diffamer les Byzantins, mais bien de les dépeindre favorablement dans le but de refléter l'imaginaire médiéval d'un Orient onirique. Certes, de tels embellissements visaient certainement un motif littéraire précis, notamment de rendre encore plus significative la victoire de Charlemagne contre Hugon, symbole de l'antagonisme moderne qui existait entre Grecs et Latins. Néanmoins, même si un esprit de rivalité ponctuait le poème, l'image des Grecs n'en était guère amoindrie, ni même ridiculisée, ce qui est significatif des mentalités populaires en Europe au lendemain de la deuxième croisade. L'impression donnée au lecteur d'une Byzance merveilleuse et utopique, gouvernée par un empereur magnifique et noble, n'était aucunement empreinte des défauts dont étaient généralement accusés les Byzantins au XII^e siècle. Cette Byzance,

¹⁰⁶⁵ Voir l'analyse du palais de Hugon selon M. SCHLAUCH, « The Palace of Hugon de Constantinople », *Speculum*, VII, 1932, pp. 500-514.

¹⁰⁶⁶ E. BAUMGARTNER, « Le temps des automates », dans *Le Nombre du temps en hommage à Paul Zumthor*, Paris, Champion, 1988, pp. 15-21; E. FARAL, *Recherches sur les sources latines des contes et romans courtois du Moyen Âge*, pp. 328-335.

¹⁰⁶⁷ M. SCHLAUCH, « The Palace of Hugon de Constantinople », p. 503; J. VAN DER VIN, *Travellers to Greece and Constantinople...*, vol. 1, p. 287; M. ANGOLD, *The Byzantine Empire, 1025-1204...*, p. 237. P. Bennett, par contre, remet en question ces associations entre le modèle byzantin et le palais de Hugon: P. BENNETT, « *Le Pèlerinage de Charlemagne: le sens de l'aventure* », pp. 482-483.

¹⁰⁶⁸ PÈLERINAGE DE CHARLEMAGNE, XX, vv. 385-391, p. 13.

dont l'image était désormais subordonnée à l'Occident, était dès lors contrôlable, prévisible et complaisante. Nous sommes même portés à y voir un parallèle avec la représentation européenne de Manuel Comnène qui, de par sa disposition favorable aux Latins, était parvenu à rassurer l'Europe que Byzance n'était pas forcément une ennemie de la chrétienté occidentale, mais plutôt une alliée qu'il ne fallait pas écarter. À travers la littérature populaire, l'Occident chrétien s'était donc approprié une image de Byzance qui était rassurante, davantage axée sur la tolérance que sur l'antagonisme, et cela autant dans une perspective politique que culturelle. À notre avis, le *Pèlerinage de Charlemagne* caractérise bien ce sentiment de détente qui marquait les rapports gréco-latins entre 1155 et 1180, et qui rappelait l'idéal de fraternité chrétienne ayant autrefois marqué le départ de la première croisade. Toutefois, ce sentiment ne pouvait être réciproque chez les Byzantins: cette image d'une Byzance « subordonnée », reflet de la condescendance des Latins, suscita de toute évidence le mépris des chrétiens orientaux, même si pour l'instant elle n'était que latente. Dans ce contexte, la période de détente entre l'Occident et l'Orient chrétiens ne pouvait être qu'éphémère, comme en firent foi les temps troubles qui devaient ponctuer les deux dernières décennies du XII^e siècle. Nous entendons notamment souligner cette transition entre une période de détente et la concrétisation d'un antagonisme plus flagrant par l'analyse de la tradition historiographique de Guillaume de Tyr, reflet à la fois de la situation des États latins pendant le règne de Manuel I^{er} et des événements à venir pendant les règnes de ses successeurs, à la fin du XII^e siècle.

b) Les États latins: Guillaume de Tyr et sa tradition historiographique

La perspective des États latins pour ce qui a trait à l'image des Byzantins, qui nous est jusqu'à présent demeurée plus obscure en raison d'un éventail limité de chroniqueurs latins en Orient, nous est désormais accessible par l'entremise de Guillaume de Tyr et de sa tradition historiographique. Guillaume de Tyr, archevêque de cette même ville, termina son récit à la limite du cadre temporel de ce présent chapitre, c'est-à-dire en 1184; toutefois, tout comme pour Albert d'Aix, nous avons choisi de le traiter ici du fait qu'il écrivit en phases successives entre 1167 et 1184 et qu'il nous permet d'établir la transition entre la période qui nous concerne actuellement (1155-1180) et la suivante (1180-1204).¹⁰⁶⁹ Son

¹⁰⁶⁹ Pour des analyses approfondies de la vie de Guillaume de Tyr et de ses écrits, voir P. EDBURY et J. ROWE, *William of Tyre, Historian of the Latin East*, Cambridge, Cambridge University Press, 1988, 188 p.; R. H. C. DAVIS, « William of Tyre », dans D. Baker, dir., *Relations Between East and West in the Middle Ages*, Edinburgh, Edinburgh University Press, 1973, pp. 64-76.

ouvrage, que nous intitulerons par convention *Historia Hierosolymitana*, consiste en une œuvre monumentale décrivant l'histoire du royaume de Jérusalem et des États latins entre 1095 et 1184.¹⁰⁷⁰ Le témoignage de Guillaume nous est d'autant plus précieux du fait qu'il fut une figure prédominante dans le royaume de Jérusalem, d'abord par sa fonction d'archevêque de Tyr, et ensuite en raison des nombreuses responsabilités qui lui furent confiées au cours de sa carrière; entre autres, notons son rôle d'ambassadeur à Constantinople en 1168, de même qu'en 1179-1180. La représentation des Byzantins selon Guillaume de Tyr est par ailleurs unique en son genre: le chroniqueur, en effet, ne professa généralement que peu de mépris à leur endroit, notamment pour les événements qui lui étaient contemporains entre 1165 et 1182.¹⁰⁷¹ Issu d'une famille de la bourgeoisie française établie en Orient latin, il fit donc preuve d'une plus grande tolérance, reflet des rapports développés et cordiaux dont Jérusalem avait bénéficié avec Byzance en raison de sa proximité avec l'empire.¹⁰⁷² Après le massacre des Latins à Constantinople en 1182, la représentation des Byzantins par Guillaume se modifia toutefois de façon considérable, de sorte qu'il nous offre un pont entre deux périodes historiographiques et qu'il nous permet d'introduire la tradition suivante, qui prédomina jusqu'à la fin du XII^e siècle.¹⁰⁷³ Enfin, notre intérêt pour Guillaume de Tyr repose sur la diffusion importante de son ouvrage et sur sa grande influence dans l'historiographie des croisades, puisqu'il bénéficia de plusieurs continuateurs et traducteurs, qui perpétuèrent l'autorité de son ouvrage bien au-delà du XIII^e siècle; nous reviendrons par ailleurs sur le cas des continuateurs de Guillaume de Tyr dans le cadre des prochains chapitres de notre analyse.

¹⁰⁷⁰ Le titre original de l'ouvrage de Guillaume de Tyr est souvent débattu, certains l'intitulant simplement *Chronicon*, d'autres *Historia rerum in partibus transmarinis gestarum*. Étant donné le manque de consensus chez les médiévistes, S. Edgington proposa dernièrement de nommer l'ouvrage *Historia Hierosolymitana*, qui est en fait le sujet propre de la narration de Guillaume de Tyr.; S. EDGINGTON dans *Walter the Chancellor's 'The Antiochene Wars'...*, p. 193.

¹⁰⁷¹ B. Hamilton a récemment publié une étude détaillée sur la représentation des Byzantins par Guillaume de Tyr, que nous proposons de reprendre et de développer ici à la lumière de nos propres recherches.; B. HAMILTON, « William of Tyre and the Byzantine Empire », dans C. Dendrinos, et al., éd., *Porphyrogenita: Essays and Literature of Byzantium and the Latin East in Honour of Julian Chrysostomides*, Aldershot, Ashgate, 2003, pp. 219-233.

¹⁰⁷² Malgré la plus grande ouverture culturelle dont faisaient preuves les Latins établis en Orient, il est tout de même curieux de noter que Guillaume de Tyr ne semble pas avoir connu le grec, selon certains indices dans son récit. Voir les arguments de P. EDBURY et J. ROWE, *William of Tyre...*, p. 232. R. Browning affirme pourtant que le contraire était possible: R. BROWNING, « The Death of John II Comnenus », *Byzantion*, 31, 1961, p. 230.

¹⁰⁷³ Bien qu'il ait commencé à écrire son histoire en 1167 et qu'une grande partie de son texte ait été rédigée avant 1178, certains indices nous portent à croire qu'il révisa ses écrits antérieurs après son retour de Constantinople en 1180.; B. HAMILTON, « William of Tyre and the Byzantine Empire », p. 219; P. EDBURY et J. ROWE, *William of Tyre...*, pp. 13-22. R.-J. Lilie nota par ailleurs: « One may say that William of Tyre's picture of Byzantium is determined by the political relationship between Greeks and crusaders. »; R.-J. LILIE, *Byzantium and the Crusader States, 1096-1204*, p. 297.

i- Un récapitulatif des croisades et de l'histoire des États latins

Avant de commencer notre analyse de la représentation des Byzantins par Guillaume de Tyr, notons d'abord que celui-ci attribua une certaine attention au rôle des empereurs d'Orient dans la tradition des croisades, comme en fait foi son choix de débiter son récit avec le règne d'Héraclius au VII^e siècle. Guillaume, en effet, situa la trame des événements contemporains en décrivant d'abord comment Héraclius était parvenu à récupérer la Vraie Croix à la suite de la perte de Jérusalem, passée aux mains des Perses, et en enchaînant ensuite avec l'avènement de l'Islam et le début de la lutte des chrétiens contre l'infidèle.¹⁰⁷⁴ B. Hamilton nous met toutefois en garde d'interpréter ce préambule comme une preuve que le mouvement des croisades était la continuation d'une « guerre sainte » intentée au départ par Héraclius, selon une volonté de l'archevêque d'inscrire les empereurs d'Orient dans la tradition des croisades; selon lui, Guillaume aurait plutôt voulu souligner par cet événement comment les musulmans avaient pris possession de la Terre sainte pendant le règne d'Héraclius, après la défaite des forces impériales contre le calife Omar.¹⁰⁷⁵ Qui plus est, nous avons vu précédemment que, dans la perspective de l'Occident médiéval, Héraclius n'était pas considéré comme un « Byzantin », mais bien comme un empereur romain d'Orient, du fait qu'il avait précédé la *translatio imperii*. Héraclius se situait par conséquent dans la tradition des empereurs qui avaient défini le christianisme primitif et qui avaient laissé leur marque dans la Terre sainte, à l'instar de Constantin I^{er} qui avait convoqué le premier concile de Nicée et qui avait doté Jérusalem de l'église du Saint-Sépulcre.¹⁰⁷⁶ Il serait donc anachronique pour nous d'associer la mention d'Héraclius par Guillaume à une volonté d'introduire un précurseur « byzantin » dans le mouvement des croisades, puisque Héraclius n'appartenait pas à la même tradition que les empereurs grecs aux XI^e et XII^e siècles, sauf pour avoir régné comme eux à Constantinople. En effet, l'archevêque de Tyr stipula dans son récit que la domination des empereurs latins à Constantinople avait pris fin sous le règne de Nicéphore I^{er} et que le pouvoir était passé aux Grecs qui, par leurs péchés, avaient ensuite affaibli l'empire d'Orient au point de le laisser dans un état précaire.¹⁰⁷⁷ Ceci n'empêcha toutefois pas

¹⁰⁷⁴ GUILLAUME DE TYR, I, 1, p. 105.

¹⁰⁷⁵ B. HAMILTON, « William of Tyre and the Byzantine Empire », p. 220.

¹⁰⁷⁶ Pour la référence à Constantin et au Saint-Sépulcre, voir GUILLAUME DE TYR, I, 4, p. 110. B. Hamilton a par ailleurs démontré que Guillaume avait une bonne connaissance des règnes des empereurs d'Orient, selon plusieurs exemples qu'il a recensés: B. HAMILTON, « William of Tyre and the Byzantine Empire », p. 221.

¹⁰⁷⁷ *Nam postquam, deficientibus apud Constantinopolim Latinis principibus, in eorum potestatem sub primo Nicheforo, peccatis exigentibus, descendit imperium, statim barbare nationes, de Grecorum inbecillitate*

Guillaume de mentionner le rôle de certains empereurs « grecs » comme défenseurs de la Terre sainte durant les années qui précédèrent la croisade: au cours de sa narration, en effet, Guillaume mentionna Romain III (1028-1034) et Constantin IX (1042-1055), qui avaient tous deux contribué à la reconstruction du Saint-Sépulcre, de même que Constantin X (1059-1067), qui avait négocié avec le calife fatimide al-Mustansir sa juridiction sur le quartier du patriarche à Jérusalem.¹⁰⁷⁸ Cette reconnaissance par Guillaume des empereurs byzantins comme défenseurs de Jérusalem visait sans doute à reconnaître l'influence accrue des Byzantins dans les États latins pendant le règne de Manuel I^{er}. Néanmoins, ce constat ne retirait pas aux Latins leur statut d'ultimes défenseurs de la Terre sainte, puisque les Byzantins leur avaient cédé ce titre après la défaite de Mantzikert en 1071; c'est à ce moment, selon Guillaume, que l'Occident avait dû intervenir pour venir en aide aux Grecs, puisqu'ils n'avaient plus été en mesure de défendre les intérêts des chrétiens orientaux dans la région.¹⁰⁷⁹ Nous pouvons ainsi conclure que les antécédents byzantins en Terre sainte, souvent perçus positivement dans l'historiographie en raison de la figure inaugurale d'Héraclius dans le préambule de l'*Historia Hierosolymitana*, visaient plutôt à souligner les faiblesses et les incapacités des Grecs, de même que le rôle désormais primordial des Latins pour ce qui est de la défense de cette région.¹⁰⁸⁰

Il n'est donc guère surprenant que Guillaume de Tyr ait tenté de minimiser le rôle des Byzantins dans son interprétation des événements de la première croisade. À cet égard, Guillaume s'inscrivait dans la tradition historiographique qui prédominait à son époque et qui dénonçait Alexis I^{er} Comnène pour avoir fait obstacle aux croisés pendant l'expédition. Outre les *Gesta Francorum*, sur lesquels Guillaume s'appuya largement pour son récit de la première croisade, il est curieux de noter que l'archevêque de Tyr fit également appel au récit d'Albert d'Aix, qui offrait, nous l'avons vu, une interprétation généralement plus nuancée du rôle des Byzantins dans la croisade. Cet emploi de deux traditions historiographiques pourtant contradictoires suggère que Guillaume de Tyr avait probablement tenté d'obtenir une perspective plus globale des événements de la croisade, bien qu'il refît sans doute la version d'Albert non pas pour sa représentation plus clémente d'Alexis, mais bien pour sa description plus détaillée de la croisade populaire et du rôle prédominant de Godefroi de Bouillon dans l'expédition. Malgré ceci, est-il possible

confise, in eorum provincias irrupes pro arbitrio suo regionis ceperunt tractare habitatores; GUILLAUME DE TYR, II, 4, pp. 165-166.

¹⁰⁷⁸ GUILLAUME DE TYR, I, 6, pp. 112-114; IX, 18, pp. 443-444; B. HAMILTON, « William of Tyre and the Byzantine Empire », pp. 220-221.

¹⁰⁷⁹ GUILLAUME DE TYR, I, 11, pp. 125-126.

¹⁰⁸⁰ P. EDBURY et J. ROWE, *William of Tyre...*, p. 132.

d'affirmer que la représentation d'Alexis par Albert ait pu influencer le récit de Guillaume de Tyr d'une façon quelconque, pour ainsi créer une tradition plus nuancée de la première croisade pendant la deuxième moitié du XII^e siècle? Une analyse du premier livre de l'*Historia Hierosolymitana* pourrait nous laisser croire que oui: pour la croisade populaire, en effet, Guillaume souligna la bienveillance d'Alexis à l'égard des croisés, reflet de la perspective plus modérée d'Albert d'Aix. Cette hypothèse est toutefois infirmée dès que Guillaume aborda la croisade des barons, où il réserva les pires invectives à l'égard de l'empereur.¹⁰⁸¹ Parmi les nombreux qualificatifs qu'il lui attribua, notons *vir nequam et subdulus* ou encore *vir maliciosus et nequam*, une référence directe à sa fourberie et à sa malveillance pendant la croisade.¹⁰⁸² Selon Guillaume, Alexis était la pire des bêtes, voire un scorpion, puisqu'il paraissait d'abord inoffensif, mais dissimulait en vérité un dard empoisonné derrière lui; en fait, son but était toujours de tromper et « de tourmenter, de toutes les manières possibles, et jusqu'à la mort, toutes les nations latines ». ¹⁰⁸³ Guillaume insista également sur la félonie d'Alexis quelques années avant la croisade, moment où celui-ci s'était révolté « méchamment contre son maître et son bienfaiteur », Nicéphore III, pour ensuite le priver de son trône.¹⁰⁸⁴ De toute évidence, la réputation d'Alexis ne s'était guère améliorée durant la deuxième moitié du XII^e siècle et la tradition d'Albert d'Aix ne semble aucunement avoir influencé le récit de Guillaume de Tyr à ce niveau. Malgré tout, le legs d'Albert d'Aix, qui avait jusqu'à présent été circonscrit aux milieux germaniques, était désormais inscrit irrémédiablement dans l'historiographie des croisades, délogeant ainsi la tradition des *Gesta Francorum* de son monopole quasi-absolu.

Il convient par ailleurs d'admettre que les motivations de Guillaume de Tyr en dépeignant ainsi Alexis étaient avant tout déterminées par des intérêts politiques.¹⁰⁸⁵ En démontrant que le pouvoir d'Alexis était illégitime et que celui-ci n'avait pas respecté son serment à l'endroit des croisés, Guillaume affirmait en effet la légitimité des États latins et

¹⁰⁸¹ GUILLAUME DE TYR, I, 18, p. 142; I, 22, p. 149.

¹⁰⁸² GUILLAUME DE TYR: *Preerat autem per idem tempus Grecorum imperio vir nequam et subdulus Alexius nomine, agnomine dictus Connino*, II, 5, p. 167; *Per idem tempus Alexius Constantinopolitanus imperator, vir maliciosus et nequam, volentibus per eius regiones Ierosolimam proficisci multa ministrabat impedimenta*, XI, 6, p. 503.

¹⁰⁸³ GUILLAUME DE TYR: *Vicem scorpionis agens, cui cum non sit in facie quod formides, prudenter feceris si caude posterioris declinare poteris maleficium*, X, 13, p. 467; *Noveris, virorum optime, quod tibi contra feram pessimam et cum homine nequam incumbit negocium, cuius propositum est semper fallere et omnem Latinorum nationem usque ad mortem modis omnibus persequi...*, II, 10, p. 173.

¹⁰⁸⁴ *contra dominum et benefactorem suum maliciose recalcitrans, quinto vel sexto anno antequam populus noster accederet depulso domino imperium invaserat et detinere presumebat violenter occupatum.*; GUILLAUME DE TYR, II, 5, p. 167.

¹⁰⁸⁵ Voir les commentaires de R.-J. Lillie au sujet des motivations politiques de Guillaume de Tyr; R.-J. LILLIE, *Byzantium and the Crusader States, 1096-1204*, p. 297.

leur indépendance envers l'Empire byzantin.¹⁰⁸⁶ Certes, Guillaume ne pouvait nier la mainmise des Byzantins sur Antioche et Jérusalem au moment même où il rédigeait sa chronique, mais il préférait encore demeurer ambigu quant à la portée réelle de la suzeraineté byzantine sur les États latins.¹⁰⁸⁷ Qui plus est, au moment où Guillaume écrivait, il n'était pas unanimement admis par tous les Latins qu'Alexis avait entièrement manqué à son serment sur la question d'Antioche; en effet, certains critiques latins avaient souligné au fil des années les conditions ambivalentes par lesquelles les premiers croisés avaient pris possession de la principauté, de sorte qu'il aurait toujours été impératif pour les Latins d'Orient de défendre leurs droits sur les États latins, et cela plus de soixante-dix ans après les événements.¹⁰⁸⁸ Ainsi, malgré la persistance des revendications normandes dans l'historiographie des croisades, Guillaume ressentait toujours le besoin de défendre les prétentions et les intérêts des Latins d'Orient par l'entremise de sa narration de la première croisade. Guillaume tenta donc de discréditer les prétentions byzantines sur Antioche en reprenant essentiellement les mêmes arguments que la tradition des *Gesta Francorum*, notamment en montrant qu'Alexis avait toujours voulu le malheur des barons et qu'il avait dissimulé ses intentions perfides sous un voile de paroles empoisonnées; ensuite, lorsque le temps était venu pour lui de respecter ses engagements, l'empereur avait failli à son devoir et ainsi perdu ses droits sur Antioche.¹⁰⁸⁹ Dans sa narration ultérieure de la croisade de Bohémond en 1107-1108, Guillaume évita également de mentionner les conditions humiliantes du traité de Devoil, spécifiant simplement que Bohémond avait volontairement accepté de faire la paix avec Alexis, à condition que les croisés pussent passer en toute sécurité à travers son empire.¹⁰⁹⁰ De toute évidence, l'archevêque de Tyr ne faisait que perpétuer la tradition des *Gesta Francorum* pour ce qui a trait aux événements de la première croisade, de sorte que sa représentation d'Alexis ne peut être admise comme objective et encore moins comme originale. Il nous est même possible de présumer que la position de Guillaume était plus imitative que véritablement anti-grecque, puisqu'il réserva

¹⁰⁸⁶ B. HAMILTON, « William of Tyre and the Byzantine Empire », p. 222.

¹⁰⁸⁷ Au sujet de la suzeraineté de Manuel sur Amaury I^{er}, voir l'étude de S. RUNCIMAN, « The Visit of King Amalric I to Constantinople in 1171 », dans B. Z. Kedar et als., *Outremer: Studies in the History of the Crusading Kingdom of Jerusalem*, Jérusalem, Yad Izhak Ben-Zvi Institute, 1982, pp. 153-158.

¹⁰⁸⁸ Il faut penser entre autres à l'exemple d'Ordéric Vital, qui avait autrefois contesté la légitimité de l'agression normande dans la Méditerranée, allant même jusqu'à suggérer que le roi Foulques de Jérusalem eut conseillé à Raymond de Poitiers de remettre Antioche à Jean II Comnène, sous prétexte que les seigneurs de la première croisade n'avaient pas respecté leur engagement envers Alexis.; ORDÉRIC VITAL, XIII, 34, p. 508. À ce sujet, voir les commentaires de B. HAMILTON, « William of Tyre and the Byzantine Empire », p. 222.

¹⁰⁸⁹ GUILLAUME DE TYR: sur la volonté de porter malheur aux croisés, II, 5, p. 167 et X, 12, pp. 466-467; sur les paroles empoisonnées et les intentions perfides de l'empereur, II, 14, p. 179; sur la perte des droits d'Alexis sur Antioche, VII, 20, pp. 368-370.

¹⁰⁹⁰ GUILLAUME DE TYR, XI, 6, p. 504.

ses invectives pour Alexis surtout, et non pas pour les Grecs, comme il avait été coutume dans l'historiographie du premier quart du XII^e siècle. Par conséquent, la représentation d'Alexis Comnène par Guillaume de Tyr doit avant tout être considérée à la lumière des revendications politiques de ce dernier durant la deuxième moitié du XII^e siècle, plutôt qu'en fonction d'une véritable rancune à l'endroit des Byzantins.

Après le règne d'Alexis, lorsque la menace byzantine envers les États latins avait temporairement été écartée, la narration de Guillaume de Tyr devint toutefois plus clémente à l'endroit des Byzantins.¹⁰⁹¹ L'archevêque de Tyr signala en effet la mort d'Alexis, ce « grand persécuteur des Latins », et la succession de son fils Jean, « qui se montra beaucoup plus humain que son père et fut aussi, en raison de son mérite, beaucoup plus agréable à notre peuple. »¹⁰⁹² Aux yeux de Guillaume, Jean II était un grand souverain qui reflétait bien la dignité de son rang: il était le « souverain le plus puissant du monde », possédant des armées « innombrables, telles qu'il semblait qu'aucun roi de la terre ne pût en entretenir des semblables. »¹⁰⁹³ Dans sa description du siège de Césarée, à laquelle l'empereur participa aux côtés de Raymond de Poitiers et de Jocelin de Courtenay, Guillaume décrivit également la bravoure et le zèle de Jean, des compliments qui n'étaient que rarement attribués aux Byzantins:

L'empereur, homme d'un grand courage, pressait les travaux avec zèle; il proposait des prix aux jeunes gens avides de gloire, pour enflammer leur valeur et les animer au combat martial. Lui-même, revêtu d'une cuirasse, armé de son glaive et la tête recouverte d'un casque doré, était sans cesse au milieu des troupes, un moment les exhortant par les sermons appropriés, un autre moment les provoquant par l'exemple, tel un homme sorti du peuple, s'avancant virilement pour que les autres s'avancent avec plus d'hardiesse. S'illustrant donc par sa belle hardiesse, toujours en mouvement et supportant les fatigues de la guerre, depuis la première jusqu'à la dernière heure du jour, il ne prenait aucun repos et négligeait même le soin de sa nourriture.¹⁰⁹⁴

¹⁰⁹¹ Voir les commentaires de P. EDBURY et J. ROWE, *William of Tyre...*, p. 133.

¹⁰⁹² *Per idem tempus Constantinopolitanus imperator Alexius, Latinorum maximus persecutor, rebus humanis exemptus est. Cui successit Iohannes, filius eius, patre multo humanior et meritis exigentibus populo nostro patre longe acceptior...*; GUILLAUME DE TYR, XII, 5, pp. 551-552; trad. F. Guizot, vol. 2, p. 200.

¹⁰⁹³ GUILLAUME DE TYR: *potentissimum principem orbis*, XIV, 30, p. 670; *videns eius incomparabiles copias et quas nemo regum terre sustinere posse videretur*, XV, 19, p. 701; trad. M. Zerner, dans D. Régner-Bohler, dir., *Croisades et pèlerinages: récits, chroniques et voyages en Terre Sainte XIIe - XVIe siècle*, Paris, Robert Laffont, 1997, p. 603.

¹⁰⁹⁴ *Urgebat dominus imperator, sicut vir erat magnanimus, studio fervente propositum et propositis braviis adolescentium glorie cupidus ad certamina et congressus Martios accendebat animos, lorica quoque indutus et accinctus gladio, casside caput tectus aurea, mediis inmixtus agminibus nunc hos, nunc illos sermonibus hortatur congruis, nunc exemplo tanquam unus e popularibus provocat et instat viriliter, ut alios ad instandum reddat animosiores. Sic igitur vir egregia animositate insignis sine intermissione discurrens, estus belli a prima diei hora usque ad novissimam sustinens nichil sibi quietis ut vel cibum sumeret indulgebat...;* GUILLAUME DE TYR, XV, 1, pp. 674-675; trad. M. Zerner, p. 596. Ce passage avait d'ailleurs pour objectif d'établir un contraste entre Jean et ses deux vassaux, Raymond et Jocelin, qui préféraient jouer aux dés dans leur tente plutôt que de participer aux efforts du siège.

Guillaume admirait ainsi l'empereur pour s'être comporté dignement à l'endroit de ses vassaux et pour avoir attaqué des villes musulmanes en bon souverain chrétien. À cet égard, Jean représentait le contraire d'Alexis. En revanche, Guillaume n'approuva pas que Jean ait imposé sa suzeraineté sur la principauté d'Antioche, étant donné que le serment prêté autrefois par les Latins à Alexis était nul et que l'empereur n'avait par conséquent pas de légitimité sur le territoire. De plus, l'archevêque considérait que Jean n'avait pas toujours agi « en toute sincérité à l'égard des Latins », de sorte qu'il était « injuste de conserver sa foi envers celui qui n'avait cessé d'agir contre la teneur de ses promesses. »¹⁰⁹⁵ Guillaume déplora également le fait qu'Antioche fût rendue aux « Grecs efféminés », puisque la ville avait été « conquise à travers tant de périls et restituée à la foi chrétienne au prix du sang de tant de princes bienheureux. »¹⁰⁹⁶ Pour défendre l'honneur et les droits des Latins d'Orient, Guillaume relata donc la ruse par laquelle le prince d'Antioche et le comte d'Édesse étaient parvenus à chasser Jean de la ville: Jocelin de Courtenay, en effet, avait réussi à soulever un grand tumulte auprès de la population, dans le but de duper l'empereur en lui faisant croire que sa sécurité serait en péril s'il demeurait à Antioche; Jean, craignant d'exciter la fureur du peuple, aurait ainsi accepté de quitter les lieux, de sorte que les Latins avaient pu recouvrer leur hégémonie sur la principauté.¹⁰⁹⁷ Or, il faut voir dans ce passage un parallèle avec Ordéric Vital, qui avait également inventé une ruse « normande » pour défendre la dignité des Latins, alors qu'Antioche était assiégée par les troupes byzantines.¹⁰⁹⁸ À cet égard, il faut parfois comprendre la position anti-byzantine des chroniqueurs latins comme une tentative de défendre l'honneur des Latins d'Orient face à l'ingérence étrangère, plutôt qu'un rejet catégorique d'une alliance byzantine contre l'infidèle. En effet, l'image favorable de Jean au siège de Césarée semble démontrer que l'archevêque de Tyr reconnaissait les bienfaits d'un appui byzantin contre l'infidèle. Paradoxalement, toutefois, Guillaume était également d'avis que les Grecs, par leur nature efféminée, n'étaient pas en mesure d'assurer la défense d'Antioche, de sorte que la leur remettre équivalait à céder la principauté aux musulmans.¹⁰⁹⁹ Cette contradiction souligne l'ambivalence de Guillaume de Tyr quant à sa représentation des

¹⁰⁹⁵ GUILLAUME DE TYR: *qui etiam non omnino sincerus erga Latinos Orientales extitit...*, XII, 5, p. 552; *Iniquum est enim ei fidem servari, qui contra pacta nititur versari*, XIV, 24, pp. 662-663; trad. F. Guizot, vol. 2, p. 367.

¹⁰⁹⁶ *Durum enim videbatur et grave nimis quod civitas, tanto nostre gentis adquisita periculo tantoque sanguinis felicium principum fidei christiane restituta [...], in manus effeminati Grecorum populi descenderet...*; GUILLAUME DE TYR, XV, 3, pp. 677-678.

¹⁰⁹⁷ GUILLAUME DE TYR, XV, 4, pp. 678-680.

¹⁰⁹⁸ ORDÉRIC VITAL, XIII, 34, pp. 504 et 506.

¹⁰⁹⁹ *futurum enim erat per ignaviam Grecorum, sicut non multo ante contigit, civitatem in manum hostium deventuram simul cum universa regione.*; GUILLAUME DE TYR, XV, 20, p. 702.

Byzantins, conditionnée d'une part par la situation précaire des États latins durant la deuxième moitié du XII^e siècle et d'autre part par l'ancienne rancune que les Latins vouaient aux Grecs sur la question d'Antioche.

Pour ce qui a trait à la mort accidentelle de Jean II, Guillaume de Tyr s'avéra plus compatissant qu'Odon de Deuil, qui avait souligné les péchés de l'empereur comme la preuve d'un châtement divin à son endroit.¹¹⁰⁰ Guillaume, en effet, refléta les versions de Jean Kinnamos et de Nicétas Choniatès en expliquant que Jean s'était blessé à la main avec une flèche empoisonnée alors qu'il chassait en Cilicie à l'hiver de 1143.¹¹⁰¹ Sachant que la blessure était mortelle, l'empereur aurait dédaigné le conseil de ses médecins voulant qu'on lui coupe la main, étant donné qu'un tel recours était « peu digne d'un si grand prince »; Jean, plutôt, se serait montré « ferme à soutenir sa majesté impériale tout entière, et répondit, à ce qu'on assure, qu'il serait indigne de l'Empire romain d'être gouverné d'une seule main. »¹¹⁰² Guillaume expliqua ensuite avec regret l'agonie et la mort de l'empereur, et lui réserva une eulogie remarquable: Jean était un homme digne de la mémoire de tous, un « homme illustre, généreux, pieux, clément et miséricordieux. »¹¹⁰³ Ces compliments démontrent à quel point Guillaume de Tyr avait tenu en estime cet empereur byzantin, digne par-dessus tous et à tous égards, et cela bien qu'il eût été un adversaire des Latins sur la question d'Antioche.¹¹⁰⁴

ii- Manuel I^{er} Comnène selon Guillaume de Tyr

De toute évidence, Guillaume de Tyr était généralement mieux disposé envers les Byzantins que plusieurs de ses homologues européens. En effet, les Latins d'Orient, de par leur proximité avec les chrétiens orientaux, semblent avoir développé un certain *modus vivendi* avec les Byzantins, de même qu'une disposition axée davantage sur le multiculturalisme que sur l'intolérance et la xénophobie.¹¹⁰⁵ L'antagonisme culturel, que

¹¹⁰⁰ ODON DE DEUIL, IV, p. 47.

¹¹⁰¹ JEAN KINNAMOS, I, 10, p. 24; NICÉTAS CHONIATÈS, I, p. 40. Voir également les commentaires de R. BROWNING, « The Death of John II Comnenus », p. 230.

¹¹⁰² *Hoc vir audiens magnanimus, licet doloris angeretur immensitate et mortem non dubitaret adesse pro foribus, imperiali tamen maiestate constanter observata sprevit et respondisse dicitur indignum esse Romanum imperium ut una manu regatur.*; GUILLAUME DE TYR, XV, 22, pp. 704-705; trad. M. Zerner, p. 605.

¹¹⁰³ *vir inclitus, liberalis, pius, clemens et misericors.*; GUILLAUME DE TYR, XV, 23, p. 706.

¹¹⁰⁴ Voir les conclusions similaires de B. HAMILTON, « William of Tyre and the Byzantine Empire », p. 224.

¹¹⁰⁵ Cette hypothèse fut discutée entre autres par A. NICOLAOU-KONNARI, « Strategies of Distinction: the Construction of the Ethnic Name Griffon... », pp. 181-182; B. HAMILTON, *The Latin Church in the Crusader States. The Secular Church*, Londres, Variorum Publications, 1980, pp. 159-187; M. ANGOLD, *The Byzantine Empire, 1025-1204...*, p. 64.

nous avons évoqué précédemment comme un facteur déterminant de l'altérité entre Grecs et Latins, était donc généralement plus atténué chez les Poulains que chez les Européens, comme le démontre Guillaume de Tyr. Pour les Latins d'Orient, en effet, l'image des Grecs reflétait des considérations pragmatiques: en raison de la situation précaire des États latins, les dirigeants latins avaient compris l'importance de maintenir des relations stables avec l'Empire byzantin, tout comme la nécessité de parfois regarder au-delà des considérations culturelles et religieuses qui divisaient les chrétiens orientaux et occidentaux. Cette position fut favorisée notamment par l'avènement de Manuel I^{er} Comnène: celui-ci, nous l'avons vu, avait adopté une disposition favorable envers les États latins, que certains ont même qualifié de politique « latinophile ». Par une diplomatie astucieuse, cet empereur était en effet parvenu à s'ingérer dans les affaires internes des États latins, et cela sans exacerber les tensions déjà existantes. Après le séjour de l'empereur à Antioche en 1159, il peut être affirmé que Manuel s'était clairement imposé aux yeux de l'Orient latin comme un empereur bienveillant et un ardent défenseur de la Terre sainte.¹¹⁰⁶ Durant cette période de rapprochement entre Byzance et les États latins, les conflits et les malentendus, bien qu'inévitables, n'étaient jamais insurmontables. Ainsi, les échecs de certains projets matrimoniaux entre la maison de Constantinople et celles des États latins n'apportèrent pas de rupture irréparable entre Grecs et Latins, même s'ils ravivèrent des tensions par la façon impérieuse dont les candidatures latines étaient parfois écartées. Ce n'est que vers la fin du règne de Manuel que l'alliance byzantino-latine commença à éprouver de véritables difficultés, en raison notamment d'une remise en question par certains dirigeants latins des contributions byzantines dans les États latins: en effet, il devint apparent pour plusieurs que les promesses d'assistance militaire des Byzantins ne se concrétisaient que rarement, ou encore se soldaient par des échecs, de sorte que les Latins commencèrent à douter que Manuel fût réellement leur allié, ou du moins qu'il eût vraiment leurs intérêts à cœur. Ce renouveau de l'antagonisme gréco-latin fut certes ponctué d'un sursis, symbolisé par la visite d'Amaury I^{er} à Constantinople en 1171, bien qu'aucun résultat notable n'ait encore une fois résulté de cet effort de rapprochement. La défaite byzantine contre les Turcs à Myrioképhalon en 1176 effaça finalement tout espoir d'assistance de la part de Manuel pour les années à venir, ce qui mit évidemment un terme à l'alliance byzantino-latine et, du même coup, à la disposition favorable des Latins

¹¹⁰⁶ J. ROWE, « Alexander III and the Jerusalem Crusade. An Overview of Problems and Failures », dans M. Shatzmiller, éd., *Crusaders and Muslims in Twelfth-Century Syria*, New-York, E. J. Brill, 1993, p. 115.

d'Orient envers les Byzantins.¹¹⁰⁷ Les rapports gréco-latins étaient, à vrai dire, au seuil d'un bouleversement majeur.

Malgré tout, Manuel bénéficia d'une image généralement favorable chez Guillaume de Tyr, qui retint davantage les intentions de coopération de l'empereur plutôt que ses manquements ultérieurs. Cette disposition bienveillante de l'archevêque était unique en son genre, non seulement parce qu'elle se voulait encore plus clémente que celle des autres chroniqueurs de son temps, mais également parce que Guillaume avait fondé son opinion sur sa connaissance personnelle de l'empereur. Si Jean II avait été un grand empereur, Manuel I^{er} l'était encore plus aux yeux de ce chroniqueur. Guillaume souligna ceci lorsqu'il décrivit la mort de Jean et l'acclamation de Manuel par l'armée byzantine: alors que l'élection du nouvel empereur avait au départ fait l'objet d'un débat dans l'armée byzantine, Guillaume souligna que les soldats latins avaient immédiatement soutenu la candidature de Manuel, du fait qu'il « paraissait plus sage, plus vaillant à la guerre et surtout plus affable » que son frère aîné, Isaac.¹¹⁰⁸ Une telle représentation de la part de Guillaume se voulait évidemment une projection des futurs rapports privilégiés entre Manuel et les Latins, et visait à démontrer que ces derniers avaient toujours favorisé son règne. C'est pourquoi, selon Guillaume, Manuel avait toujours fait preuve de bienveillance envers eux: sachant en effet que les Grecs étaient mous et efféminés, l'empereur aurait préféré la fidélité et le courage des Latins, confiant à eux seuls les responsabilités et les tâches les plus importantes.¹¹⁰⁹ Bien qu'il faille encore une fois voir dans cette affirmation une projection détournée des tares et défauts des Grecs, elle soulignait également à quel point l'empereur n'était pas perçu chez les Latins comme l'« Autre », mais bien comme le « Nous ». Guillaume, par ailleurs, ne réserva que les meilleurs qualificatifs pour Manuel, qui était selon lui un homme « de grandeur d'âme et d'une bravoure incomparable », de même qu'un « homme très-distingué et d'immortelle mémoire, le plus grand en munificence parmi tous les princes de la terre ».¹¹¹⁰ La dernière affirmation, qui concernait son eulogie, démontre que Manuel avait surpassé même son père dans la gloire et la reconnaissance des Latins.

¹¹⁰⁷ Pour une énumération d'exemples concernant les hauts et les bas de l'alliance byzantino-latine pendant le règne de Manuel I^{er}, voir J. ROWE, « Alexander III and the Jerusalem Crusade... », pp. 117-118 et 127-130.

¹¹⁰⁸ *quia prudentior et in armis magis strenuus et omnino affabilior videbatur...*; GUILLAUME DE TYR, XV, 23, pp. 705-706.

¹¹⁰⁹ *Regnante enim deo amabili predicto imperatore, merito fidei et strenuitatis sue tantam Latinus populus apud eum reppererat gratiam, ut neglectis Greculis suis tanquam viris mollibus et effeminatis, ipse tanquam vir magnanimus et strenuitate incomparabilis solis Latinis grandia committeret negocia, de eorum fide merito presumens et viribus.*; GUILLAUME DE TYR, XXII, 11, p. 1020.

¹¹¹⁰ GUILLAUME DE TYR: *Vir magnanimus et strenuitate incomparabilis*, XXII, 11, p. 1020; *Vir eminentissimus et immortalis memorie, omnium principum terre munificentissimus, dominus Manuel Constantinopolitanus imperator...*, XXII, 5, p. 1012.

Néanmoins, Guillaume de Tyr se montra moins favorable à l'endroit des Byzantins et de l'empereur lors de sa narration des événements de la deuxième croisade, bien qu'il fût moins le détracteur de Manuel que plusieurs de ses contemporains et prédécesseurs. Comme pour sa narration de la première croisade, Guillaume adhéra en fait aux principales traditions historiographiques de son temps en imputant aux Grecs une part de responsabilité dans l'échec de la croisade et une autre part aux péchés des croisés.¹¹¹¹ À cet effet, notons que Guillaume avait étudié en Europe jusqu'en 1165, période où les Byzantins avaient souffert d'une mauvaise presse pour ce qui a trait à la deuxième croisade, de sorte que son opinion des événements aurait certainement pu être influencée par une perspective européenne.¹¹¹² L'archevêque de Tyr évita cependant d'accuser directement Manuel pour l'échec de l'expédition, dénonçant plutôt ses sujets et la perfidie inhérente à la race grecque. En effet, Guillaume considérait que les guides grecs fournis par Manuel avaient trahi Conrad III et ses hommes, notamment en les égarant dans des chemins sinueux en Asie mineure et en les livrant ensuite aux assauts des Turcs.¹¹¹³ Lorsque les Allemands furent décimés, ces « hommes de Bélial » auraient ensuite répandu la rumeur d'une victoire allemande dans le but d'accélérer l'avancée de l'armée française, afin qu'elle tombe aussi dans le même piège.¹¹¹⁴ Guillaume attribua cette trahison des Grecs à « leur méchanceté naturelle et à la haine qu'ils nourrissaient contre les Latins. »¹¹¹⁵ L'archevêque considérait en effet que les Grecs avaient toujours été jaloux des succès des Latins, puisque:

les Grecs ont toujours redouté, et redoutent toujours l'accroissement de la puissance des Occidentaux et principalement de l'empire Teutonique, qu'ils regardent comme le rival de leur Empire. Ils voient avec déplaisir que le roi des Teutons s'appelle empereur des Romains; il leur semble que ce titre ne fait que rabaisser leur empereur, qu'ils nomment eux-mêmes *monarque*, c'est-à-dire appelé à dominer sur tous les autres princes, et qui est à leurs yeux le seul et unique empereur des Romains.¹¹¹⁶

¹¹¹¹ Voir les conclusions de GUILLAUME DE TYR, XVI, 22, p. 747.

¹¹¹² B. HAMILTON, « William of Tyre and the Byzantine Empire », p. 224. Rien ne nous porte à croire, par contre, que Guillaume ait eu accès à l'ouvrage d'Odon de Deuil, qui présentait une opinion particulièrement virulente de la croisade.; P. EDBURY et J. ROWE, *William of Tyre...*, p. 141.

¹¹¹³ GUILLAUME DE TYR, XVI, 20, p. 744.

¹¹¹⁴ *virii Belial*; GUILLAUME DE TYR, XVI, 21, p. 745.

¹¹¹⁵ *Verum Greci, innata usi malicia et consueto in nostros ducti odio...*; GUILLAUME DE TYR, XVI, 20, p. 744; trad. F. Guizot, vol. 2, p. 495.

¹¹¹⁶ *Suspectum enim semper et habuisse et habere Greci dicuntur nostrum, maxime Theutonicorum tanquam imperium emulantium, incrementum omne. Moleste siquidem ferunt quod eorum rex Romanorum se dicit imperatorem: in hoc enim suo nimium detrahi videtur imperatori, quem ipsi monarcham, id est singulariter principari omnibus dicunt tanquam Romanorum unicum et solum imperatorem.*; GUILLAUME DE TYR, XVI, 20, p. 746; trad. F. Guizot, vol. 2, p. 498.

Or, il faut forcément voir ici une représentation projective, comme quoi l'animosité évoquée par Guillaume était d'abord imputée à l'Autre afin de donner une justification, voire une crédibilité, à ses propres accusations. La perception d'un mépris des Grecs à l'endroit des Latins allait par ailleurs devenir un argument principal pour la prochaine génération de chroniqueurs, comme nous le verrons au prochain chapitre.

La particularité de cet exemple, en revanche, est qu'une critique aussi prononcée des Grecs était inusitée à cette étape-ci de la rédaction de Guillaume de Tyr.¹¹¹⁷ Sans doute devons-nous y voir le reflet d'une tradition historiographique précise ou encore l'écho des opinions de ses contemporains, qu'il avait certainement entendues maintes fois lors de son séjour en Europe. Peut-être faut-il y voir aussi une tentative de disculper Manuel d'avoir trahi la croisade en insistant, par le biais de stéréotypes à la fois contemporains et littéraires, sur la perfidie de ses sujets et leurs motivations iniques à l'endroit des Latins.¹¹¹⁸ En effet, la volonté de l'archevêque de distinguer les intentions de l'empereur de celles de ses sujets nous paraît évidente: parmi ses contemporains, Guillaume fut l'un des seuls à proposer que Manuel avait été, tout comme les croisés, la victime des intentions perfides des Grecs, et non pas l'instigateur de celles-ci. Guillaume précisa ainsi que Manuel, qui avait accompagné l'armée allemande en Asie mineure, avait lui aussi été berné par les paroles empoisonnées des guides, et cela même après qu'il les eût interrogés sur les irrégularités de leur trajet.¹¹¹⁹ Cette version unique des événements reflétait évidemment l'image favorable dont Manuel bénéficiait auprès de Guillaume, celui-ci ayant sans doute de la difficulté à réconcilier les accusations de ses contemporains avec sa représentation d'un empereur bienveillant et magnanime à l'endroit des Latins. Malgré son estime pour Manuel, toutefois, Guillaume ne pouvait complètement faire abstraction des rumeurs voulant que l'empereur ait été de connivence avec les guides. À cet effet, il mentionna les allégations voulant que la trahison de la croisade « eût été faite de l'aveu et d'après les ordres de l'empereur des Grecs », bien qu'il n'admît pas souscrire lui-même à cette conclusion.¹¹²⁰ De toute évidence, Guillaume préférait ne pas se prononcer définitivement sur la question. Il est tout de même curieux de constater dans cet extrait l'usage du titre « empereur des Grecs » pour désigner Manuel, contrairement à l'emploi plus fréquent chez

¹¹¹⁷ Nous verrons plus loin qu'après 1182, les invectives envers les Grecs devinrent beaucoup plus systématiques chez Guillaume de Tyr.

¹¹¹⁸ Sur la question des stéréotypes littéraires, voir P. EDBURY et J. ROWE, *William of Tyre...*, p. 141.

¹¹¹⁹ *Quibus verbis imperator, sicut vir simplex erat, persuasus, adiecit ut etiam hoc triduum patienter sustineret, fidem habens eorum promissionibus.*; GUILLAUME DE TYR, XVI, 21, p. 744.

¹¹²⁰ *Dicebatur publice, nec a verisimili multum abhorrebat, quod de conscientia et mandato imperatoris Grecorum, nostrorum proVectibus invidentis, constructa fuerunt hec tam periculosa molimina.*; GUILLAUME DE TYR, XVI, 21, pp. 745-746; trad. F. Guizot, vol. 2, p. 498.

Guillaume d'« empereur de Constantinople »; une telle nuance, de par sa connotation péjorative, suggère que l'archevêque était somme toute perméable aux préjugés de son époque, comme quoi il reflétait lui aussi un certain degré de suspicion et de mépris à l'endroit des Byzantins et de leur empereur.

En effet, pour ce qui a trait à son impression générale des Grecs, Guillaume de Tyr reflétait malgré lui les conventions historiographiques de son temps. Bien qu'il fût généralement preuve d'une plus grande tolérance à leur endroit, notamment en raison de ses contacts rapprochés avec Byzance, Guillaume était tout de même imprégné des mêmes préjugés que ses contemporains. Pour certains passages de son récit, l'archevêque s'appuyait clairement sur des conventions littéraires: en effet, Guillaume répéta le fameux *Timeo Danaos et dona ferentes* à deux reprises, une première fois en référence aux cadeaux qu'Alexis Comnène avait offerts aux croisés et une seconde fois en référence à la trahison d'Andronic I^{er} Comnène envers ses hôtes latins.¹¹²¹ Ce préjugé, de toute évidence, était désormais bien inscrit dans l'historiographie des croisades et l'était vraisemblablement aussi dans les mentalités populaires, si l'on s'en tient aux affirmations précédentes d'Odon de Deuil voulant que ce dicton fût même connu des laïcs.¹¹²² Selon Guillaume de Tyr, la perfidie était donc innée à la race des Grecs, une affirmation qu'il répéta à quelques reprises dans son récit.¹¹²³ Les Grecs étaient fuyants, sournois et hypocrites; au sujet de leur loquacité, Guillaume affirma qu'ils parlaient toujours par circonlocutions et qu'ils répondaient généralement aux questions par des réponses énigmatiques, ce qui était une démonstration de leur nature rusée.¹¹²⁴ Quant à leurs vertus guerrières, l'archevêque de Tyr avait également peu d'estime pour les Grecs, qui étaient selon lui mous (*molles*) et efféminés (*effeminati*).¹¹²⁵ Ceux-ci, en effet, confiaient la défense de leur empire « aux difficultés des chemins et aux armes des buissons épineux beaucoup plus qu'à leurs propres forces. »¹¹²⁶ Lorsque leurs défenses naturelles

¹¹²¹ GUILLAUME DE TYR: *et coram positis benigna dabat responsa et munera largiebatur, ut eo falleret commodius, Grecorum observans morem, de quibus dicitur: 'timeo Danaos et dona ferentes'*, XI, 6, p. 503; *Andronicus [...] male remuneravit hospites suos, verum esse docens quod a Marone dictum fuerat: 'timeo Danaos et dona ferentes'*, XX, 2, p. 914.

¹¹²² *Semper tamen, etiam inter quosdam laicos, istud proverbium notum fuit: 'Timeo Danaos et dona ferentes.'*; ODON DE DEUIL, II, p. 29.

¹¹²³ Voir entre autres GUILLAUME DE TYR: *vetusto Grecorum more*, X, 12, p. 466; *Verum Greci, innata usi malicia*, XVI, 20, p. 744

¹¹²⁴ *post innumeras dilationes et verborum enigmata, qualia Greci, quelibet cavillantes, perplexis ambagibus respondere solent...*; GUILLAUME DE TYR, XVIII, 22, p. 843.

¹¹²⁵ Ces qualificatifs étaient souvent employés par Guillaume à l'endroit des Byzantins. Voir par exemple GUILLAUME DE TYR, XVII, 17, p. 782. Voir également les commentaires de B. HAMILTON, « William of Tyre and the Byzantine Empire », pp. 229-230.

¹¹²⁶ *maiores habentes in viarum difficultate et veprium armatura quam in propriis viribus resistendi fiduciam.*; GUILLAUME DE TYR, II, 4, p. 166.

échouaient, ils étaient systématiquement envahis par leurs ennemis environnants, tels les Turcs et les Bulgares; en fait, le simple fait d'évoquer le nom de ces derniers suffisait à rappeler l'ignominie de ces « misérables Grecs ». ¹¹²⁷ Les Byzantins, de toute évidence, n'étaient pas en mesure d'assurer la défense de leur empire et encore moins celle de la Terre sainte. C'est pourquoi Zengî était parvenu à prendre Édesse en 1144, puisqu'il avait su profiter du caractère efféminé des Grecs, à qui la ville avait été confiée. ¹¹²⁸ C'est également pourquoi Guillaume de Tyr considérait comme inconcevable qu'Antioche fût cédée aux « Grecs efféminés », puisque cela équivalait à la remettre entre les mains des Turcs. ¹¹²⁹ Aux yeux de Guillaume, les Byzantins étaient la lie de tous les peuples, n'ayant aucune valeur, voire aucun mérite.

Paradoxalement, ceci n'empêcha pas Guillaume d'admirer la puissance de l'armée byzantine, dont il souligna à quelques reprises le caractère incomparable et la capacité d'inspirer la crainte chez l'infidèle. L'armée de Jean II, en effet, avait été si puissante « qu'il semblait qu'aucun roi de la terre ne pût en entretenir des semblables. » ¹¹³⁰ Manuel, quant à lui, avait su faire une telle impression avec ses troupes que Nûr al-Dîn aurait demandé la paix à l'empereur, sans que celui-ci n'ait eu à porter un seul coup. ¹¹³¹ Malgré une perspective aussi ambivalente de la part de Guillaume, il n'y avait pourtant pas de contradiction entre ses commentaires précédents sur la nature efféminée des Grecs et ses impressions ultérieures sur la puissance militaire de Jean et de Manuel; le premier était fondé sur des motifs littéraires qui faisaient désormais autorité dans l'historiographie des croisades, tandis que le second était davantage ancré dans la réalité et visait à honorer des souverains qui, à bien des égards, avaient jusqu'à présent été des alliés importants des États latins. Autrement dit, lorsque les Byzantins essayaient des revers militaires, tels par exemple à Édesse, c'est la nature efféminée des Grecs qui était mise en cause; les succès militaires, en contrepartie, étaient imputables aux actions des empereurs honorables qui, malgré l'incompétence de leurs sujets, avaient somme toute réussi des exploits admirables. Cette distinction entre empereur et sujets avait en fait une fonction bien précise dans les

¹¹²⁷ *miseris Grecis ignorantibus quod hoc ipsum nomen eorum protestetur ignominiam.*; GUILLAUME DE TYR, II, 4, p. 166.

¹¹²⁸ *Videns igitur Noradinus terram comitis Latinorum auxilio destitutam, de Grecorum mollicie, quibus commissa erat, presumens frequentibus irruptionibus et quas Greci non statis subportare noverant eam cepit aggravare, tandemque immisis exercitibus copiosis obsidione vallans opida, Grecis violenter exclusis infra annum universam occupavit regionem.*; GUILLAUME DE TYR, XVII, 17, p. 785.

¹¹²⁹ *Durum enim videbatur et grave nimis quod civitas, tanto nostre gentis adquisita periculo tantoque sanguinis felicium principum fidei christiane restituta [...], in manus effeminati Grecorum populi descenderet...*; GUILLAUME DE TYR, XV, 3, pp. 677-678. Voir également les réflexions de R.-J. LILIE, *Byzantium and the Crusader States...*, pp. 56 et 136.

¹¹³⁰ *Quas nemo regum terre sustinere posse videretur.*; GUILLAUME DE TYR, XV, 19, p. 701; trad. M. Zerner, p. 603.

¹¹³¹ GUILLAUME DE TYR, XVIII, 25, p. 849.

mécanismes littéraires du récit de Guillaume de Tyr: les Grecs, qui étaient les antagonistes traditionnels de la croisade, se devaient d'être faux et ignobles, à l'image des traditions littéraires qui servaient d'autorité à cet égard; Manuel, en contrepartie, se devait d'être le contraire des Grecs, ne serait-ce qu'en reconnaissance de son appui à la fois militaire et financier en faveur des États latins.

La représentation de Manuel comme un souverain bienveillant et magnanime fut démontrée dans un passage notoire du récit de Guillaume de Tyr concernant le séjour de l'empereur à Antioche en 1159: pendant une excursion de chasse que Manuel avait organisée et à laquelle Baudouin III avait été invité à participer, le roi de Jérusalem se blessa au bras à la suite d'une chute accidentelle de son cheval. Selon Guillaume,

dès qu'il en fut informé, l'empereur, compatissant avec beaucoup d'humanité et remplissant aussitôt les fonctions de chirurgien, mit le genou à terre et prodigua au roi les soins les plus empressés, comme eût pu le faire un homme du peuple. En sorte que ses princes et ses parents furent frappés d'indignation et s'étonnèrent que l'empereur, oubliant sa majesté impériale et négligeant le soin de son auguste dignité, s'exhibât ainsi dévoué et familier devant le roi, ce qui leur parut à chacun d'eux indigne. Ils revinrent à Antioche à cause de cet accident. L'empereur allait tous les jours rendre visite au seigneur roi, il renouvelait les cataplasmes avec les onguents nécessaires, bandait à nouveau le bras avec diligence, presque aussi soucieux de le soigner qu'il aurait pu l'être pour un fils malade.¹¹³²

Cette magnanimité de l'empereur lui valut bien évidemment le respect de tous les Latins. Manuel, en effet, avait fait preuve d'altruisme en oubliant la prétention habituelle des empereurs byzantins envers leurs rois-sujets; Baudouin avait ainsi été traité sinon comme un égal de l'empereur, du moins comme un confrère et un monarque respecté. Aux yeux de Guillaume, cet exemple démontrait que Manuel visait à aider les Latins et non pas à les supplanter, tel que cela avait souvent été le cas pour ses prédécesseurs. L'épisode reflétait par ailleurs le climat des bonnes relations entre Byzance et le royaume de Jérusalem. En 1158, Manuel avait offert sa nièce, Théodora, en mariage à Baudouin III, dans une tentative de rapprochement entre les deux monarchies.¹¹³³ Lorsque, l'année suivante, Manuel se rendit à Antioche pour obtenir la soumission de Renaud de Châtillon,

¹¹³² *Quod ut domino imperatori innotuit, ei multa humanitate compatiens, chirurgicorum implens officium flexo ante eum genu tanquam unus de popularibus operam ministrabat diligentem, ita ut cum indignatione stupere et mirarentur eius principes et consanguinei quod maiestatis oblitus imperatorie et augustalem negligens dignitatem regi se exhiberet ita devotum et familiarem, quod etiam eorum cuilibet videretur indignum. Redeuntes ergo inde, ob casum qui acciderat, Antiochiam, per dies singulos visitationis gratia dominum regem adibat et cataplasmatibus innovatis cum unguentis necessariis fascia iterum diligenter involvebat, tanta circa eum cura sollicitus, qua maiorem vix posset egrotanti filio adhibere.*; GUILLAUME DE TYR, XVIII, 25, p. 848.

¹¹³³ GUILLAUME DE TYR, XVIII, 22, p. 843.

Baudouin alla à la rencontre de l'empereur, tel « un fils très aimé de l'empire ». ¹¹³⁴ En raison de la familiarité qui unissait les deux souverains, le roi demeura auprès de l'empereur pendant dix jours, conversant parfois avec lui en privé et d'autres fois en présence des nobles. Le séjour de Manuel à Antioche fut également ponctué de processions solennelles et d'une entrée triomphale dans la ville, celles-ci ayant pour objectif de souligner les bonnes relations entre Grecs et Latins, de même que les rapports de force, calqués sur le modèle féodal, qui déterminaient désormais l'alliance entre Byzance et les États latins. ¹¹³⁵ À cet effet, l'empereur participa même à un tournoi afin de démontrer qu'il avait compris ses obligations en tant que suzerain non pas selon des critères byzantins, mais bien féodaux. Guillaume reconnaissait d'ailleurs Manuel comme un seigneur bien disposé envers ses feudataires et digne des plus grands éloges, du fait qu'il avait l'habitude d'interpréter très libéralement ses traités avec les Latins, offrant souvent plus que ce qu'il avait consenti au départ. ¹¹³⁶

Par conséquent, dans les moments de discorde entre Manuel et les Latins d'Orient, Guillaume de Tyr avait tendance à prendre le parti de l'empereur contre celui des princes latins, surtout lorsqu'il jugeait que ceux-ci s'étaient comportés injustement et honteusement. Guillaume, par exemple, dénonça Renaud de Châtillon et Raymond III de Tripoli pour avoir sauvagement ravagé les côtes de l'empire et des îles grecques en 1156 et en 1161 respectivement, et cela malgré les prétextes de ces seigneurs qui affirmaient venger des injustices commises par l'empereur. ¹¹³⁷ Dans le cas de Renaud de Châtillon, Guillaume raconta avec une certaine satisfaction son humiliation devant Manuel en 1159: le prince, en effet, avait dû se présenter à l'empereur en tant que suppliant afin de réparer les injustices et les atrocités qu'il avait commises à Chypre, bien que l'archevêque admît amèrement que l'épisode avait également tourné en honte la gloire des Latins. ¹¹³⁸ Baudouin III, pour sa part, désapprouva le comportement de Raymond III, qui avait voulu venger l'échec d'une alliance matrimoniale entre Manuel et sa sœur, Mélisende; le roi réalisait sans doute que l'alliance entre les Grecs et les Latins ne devait pas être compromise par une offense aussi minime, ce sur quoi Guillaume semblait être

¹¹³⁴ *imperii dilectissimum filium.*; GUILLAUME DE TYR, XVIII, 24, p. 846.

¹¹³⁵ P. EDBURY et J. ROWE, *William of Tyre...*, p. 143; M. ANGOLD, *The Byzantine Empire, 1025-1204...*, p. 217.

¹¹³⁶ *in eo facto plurimum commendabilis, nam imperiali magnificentia placitorum legem plenius interpretatur: promissum enim uberiore cumulavit solutione.*; GUILLAUME DE TYR, XX, 13, p. 927.

¹¹³⁷ B. HAMILTON, « William of Tyre and the Byzantine Empire », pp. 225-226.

¹¹³⁸ *Latinitatis gloriam verteret in obprobrium.*; GUILLAUME DE TYR, XVIII, 23, p. 845; XVIII, 10, pp. 823-825.

d'accord.¹¹³⁹ L'archevêque de Tyr, de toute évidence, reconnaissait les bienfaits de l'alliance byzantino-latine et critiquait toutes les perturbations qui risquaient de la compromettre; il en aurait sans doute été pareil de son image de Manuel, si celui-ci avait d'une quelconque façon mis en péril cette alliance. À cet égard, les protagonistes du récit de Guillaume de Tyr étaient clairement représentés selon des considérations politiques et l'importance d'une alliance gréco-latine contre l'infidèle. Aux yeux de Guillaume, cette coalition était cruciale pour la survie des États latins, comme le comprit le successeur de Baudouin, Amaury I^{er}: celui-ci, bien qu'il eût tenté de se distancer des Byzantins au début de son règne, ne put faire abstraction de l'appui des Byzantins en raison de la situation précaire de son royaume. En 1167, Amaury accepta donc d'épouser la petite nièce de Manuel, dans le but notamment de négocier une alliance avec l'empereur contre les Égyptiens.¹¹⁴⁰ À la suite de l'échec de l'expédition égyptienne, que Guillaume attribua à un manque de financement de la part de Manuel, Amaury se résigna à rencontrer l'empereur à Constantinople, où il consentit vraisemblablement à devenir son vassal en échange d'un appui militaire plus important.¹¹⁴¹ De toute évidence, l'assistance des Byzantins était devenue incontournable, comme en faisait toujours foi l'image généralement favorable de Manuel par Guillaume.

Ce n'est qu'en 1176, après la défaite byzantine à Myrioképhalon, que l'alliance entre Grecs et Latins commença à s'affaiblir: bien que la déroute infligée par les Turcs seldjoukides ne fût pas tant un désastre militaire qu'une sérieuse atteinte au prestige de Manuel, les Latins d'Orient commencèrent tout de même à remettre en doute le rôle de l'empereur en tant que protecteur des États latins.¹¹⁴² Guillaume de Tyr, pour sa part, continua à louer Manuel pour ses efforts contre l'infidèle, préférant attribuer la défaite à l'imprudence des généraux byzantins plutôt qu'à l'empereur.¹¹⁴³ Malgré l'image toujours favorable de Manuel, toutefois, des circonstances échappant au récit de Guillaume se tramaient, qui devaient redéfinir les relations entre Grecs et Latins pendant le dernier quart du XII^e siècle. C'est le cas entre autres des tensions toujours croissantes entre Byzance et Venise, qui intensifièrent l'animosité entre Grecs et Latins du côté européen, bien que les

¹¹³⁹ GUILLAUME DE TYR, XVIII, 33, pp. 858-859.

¹¹⁴⁰ GUILLAUME DE TYR, XX, 1, p. 913; XX, 3, pp. 914-915.

¹¹⁴¹ GUILLAUME DE TYR, XX, 13-17, pp. 926-934. Concernant la suzeraineté de Manuel sur Amaury, voir entre autres S. RUNCIMAN, « The Visit of King Amalric I to Constantinople in 1171 », pp. 153-158; B. HAMILTON, « William of Tyre and the Byzantine Empire », p. 227; J. L. LA MONTE, « To What Extent Was the Byzantine Emperor the Suzerain of the Crusading States? », *Byzantion*, 7, 1932, p. 253-264.

¹¹⁴² B. HAMILTON, « Manuel I Comnenus and Baldwin IV of Jerusalem », dans J. Chrysostomides, dir., *Καθηγητρια: Essays Presented to Joan Hussey for Her Eightieth Birthday*, Camberley, Porphyrogenitus, 1988, p. 361.

¹¹⁴³ *Dicitur autem suorum ducum, qui preibant agmina, magis imprudentia quam hostium viribus id accidisse.*; GUILLAUME DE TYR, XXI, 11, p. 977.

sources contemporaines qui nous concernent dans ce chapitre fussent généralement moins explicites sur les événements.¹¹⁴⁴ Malgré tout, il nous importe de souligner l'ordonnance de Manuel de confisquer les biens des marchands vénitiens à Constantinople en 1171, un reflet indéniable du mépris qui se développait chez les Byzantins à l'endroit des Latins, dont l'incursion toujours croissante dans l'empire était surtout représentée par l'activité commerciale des Vénitiens. Or, le prétexte de ce décret impérial était tout aussi politique, provoqué par la rivalité entre les républiques italiennes et leurs conflits parfois sanglants dans les rues de Constantinople, et accentué par le refus du doge de Venise de venir en aide à Manuel contre Roger II.¹¹⁴⁵ Toutefois, les mesures draconiennes de l'empereur en 1171 éveillèrent indéniablement un antagonisme qui était essentiellement demeuré latent entre les Byzantins et les Vénitiens pendant le XII^e siècle. Il va de soi que l'image de Manuel fut ternie par cet incident: chez les Vénitiens, la réputation des empereurs byzantins n'allait d'ailleurs jamais être complètement réhabilitée, étant désormais entachée de méfiance en raison de la perfidie dont ils croyaient avoir été victimes.¹¹⁴⁶ Chez les Byzantins, le rétablissement éventuel des privilèges commerciaux en faveur des Vénitiens en 1175 raviva pareillement une vive colère à l'endroit des Latins, dont l'éclatement n'était tenu en échec que par la solide emprise de Manuel sur ses sujets.¹¹⁴⁷

À la mort de l'empereur en 1180, toutefois, le mépris des Grecs envers les Latins devint de plus en plus manifeste, comme l'ont évoqué les chroniqueurs byzantins de l'époque: submergés par l'intégration massive des Latins dans l'empire, plusieurs intellectuels byzantins sentirent le besoin de défendre leur identité à la fois culturelle et religieuse face aux chrétiens occidentaux. En effet, la politique latinophile de Manuel, souvent critiquée par les contemporains byzantins, était désormais perçue comme une atteinte à la fierté impériale, qu'il fallait rétablir à tout prix.¹¹⁴⁸ Plus encore, les concessions

¹¹⁴⁴ En raison d'une absence de sources vénitiennes pour la période historiographique qui nous concerne, il nous est difficile d'établir la représentation contemporaine des événements par les Vénitiens. Les autres sources latines de l'époque, quant à elles, sont également peu explicites des événements, de sorte que nous renvoyons à plus tard l'analyse de la question vénitienne.

¹¹⁴⁵ Au sujet des événements de 1171, voir T. MADDEN, « Venice's Hostage Crisis: Diplomatic Efforts to Secure Peace with Byzantium Between 1171 and 1184 », dans E. E. Kittell et T. F. Madden, éd., *Medieval and Renaissance Venice*, Urbana, University of Illinois Press, 1999, pp. 96-108; T. MADDEN, « Venice and Constantinople in 1171 and 1172: Enrico Dandolo's Attitudes Towards Byzantium », *Mediterranean Historical Review*, 1993, pp. 166-185; D. M. NICOL, *Byzantium and Venice...*, pp. 1-166; M. ANGOLD, *The Byzantine Empire, 1025-1204...*, pp. 229-232; M. BALARD, « Byzance vue de l'Occident », p. 132.

¹¹⁴⁶ Pour la représentation de Manuel dans l'historiographie vénitienne après le XII^e siècle, voir entre autres F. THIRIET, « Byzance et les Byzantins vus par le Vénitien Andrea Dandolo », *Revue des études sud-est européennes*, 10, 1972, p. 10.

¹¹⁴⁷ À ce sujet, voir les réflexions de M. ANGOLD, *The Byzantine Empire, 1025-1204...*, p. 232.

¹¹⁴⁸ A. SIMPSON, « Byzantine Aristocrats and Their Perceptions of Latins... », p. 148; A. SIMPSON, « Byzantine Latinophobia... », p. 68; P. MAGDALINO, « The Phenomenon of Manuel I Komnenos », pp. 171 et 173; M. ANGOLD, *The Byzantine Empire, 1025-1204...*, p. 233. Outre les commentaires souvent cités de

religieuses proposées autrefois par Manuel étaient perçues comme une trahison envers la foi orthodoxe et constituaient sans doute le plus grand élément d'opposition face à l'influence latine dans les domaines politiques et religieux, qui se voulait ni plus ni moins une ingérence dans l'identité même de la société byzantine.¹¹⁴⁹ L'explosion de violence qui survint en 1182, entraînant le massacre des quelques milliers de Latins qui résidaient alors dans Constantinople, ébranla plus que tout autre événement antérieur la fraternité chrétienne entre Grecs et Latins, bien qu'elle ne signalât pas encore une rupture absolue entre eux.¹¹⁵⁰ Pour les contemporains latins, toutefois, cet événement sordide suscita une recrudescence d'animosité à l'endroit des Grecs, dont Guillaume de Tyr refléta la teneur dans les derniers chapitres de son récit. En effet, si le chroniqueur d'outremer avait autrefois pu faire preuve d'un esprit de tolérance envers les Byzantins et le pouvoir impérial, sa représentation des Grecs après 1182 reflétait désormais une hostilité manifeste composée d'injures particulièrement virulentes. À cet égard, l'extrait concernant le décès de Manuel constitue sans doute l'un des derniers passages favorables de l'*Historia Hierosolymitana* à l'endroit de Byzance:

Le seigneur Manuel, empereur de Constantinople, homme très-distingué et d'immortelle mémoire, le plus grand en munificence parmi tous les princes de la terre, déposa le fardeau de la chair, et rendit son âme au ciel. Son souvenir demeurera en bénédiction, et toute l'Église des saints racontera à jamais l'abondance de ses largesses.¹¹⁵¹

Selon Guillaume de Tyr, la mort de Manuel marquait un tournant dans les affaires byzantines: la régence d'Alexis II, qui avait mené aux événements de 1182, suscita par conséquent les pires invectives de sa part. En effet, le ton de l'archevêque à propos de ces événements manifestait un contraste évident avec sa rédaction précédente, du fait qu'il écrivit le dernier livre de sa chronique durant les dernières années de sa vie. Selon lui, le

Jean Kinnamos et Nicéas Choniâtès, voir les discours de GEORGES et DÈMÈTRIOS TORNİKÈS, *Lettres et discours*, éd. J. Darrouzès, Paris, Éditions du Centre national de la recherche scientifique, 1970, p. 129. Pour une discussion du nombre de Latins qui étaient présents à Constantinople avant 1182, voir A. KAZHDAN, « Latins and Franks in Byzantium: Perception and Reality... », p. 98.

¹¹⁴⁹ M. ANGOLD, *The Byzantine Empire, 1025-1204...*, p. 212-215. Voir également J. ROWE, « Alexander III and the Jerusalem Crusade... », pp. 112-132.

¹¹⁵⁰ La question du massacre de 1182, souvent perçue dans l'historiographie des croisades comme un prélude à la quatrième croisade, sera nuancée dans le cadre des deux prochains chapitres afin de démontrer qu'elle contribua certes à raviver l'animosité entre Grecs et Latins, mais qu'elle ne doit pas forcément être perçue comme un facteur décisif dans une succession linéaire d'événements qui ont mené à la prise de Constantinople en 1204.

¹¹⁵¹ *Vir eminentissimus et immortalis memorie, omnium principum terre munificentissimus, dominus Manuel Constantinopolitanus imperator onere carnis deposito animam celo reddidit, cuius memoria in benedictione, cuius elemosinas et largissima beneficia enarrabit omnis ecclesia sanctorum.*; GUILLAUME DE TYR, XXII, 5, p. 1012; trad. F. Guizot, vol. 3, p. 382.

protosébaste Alexis Comnène, qui avait au départ assuré la régence du jeune Alexis II, était coupable des vices généralement attribués aux Grecs:

Quoiqu'il fût, comme les Grecs, efféminé à l'excès, et qu'il appliquât tous ses soins pour satisfaire les désirs impurs de la chair, il était en même temps avare, et ménageait les trésors de l'Empire comme s'il les eût gagnés à la sueur de son front.¹¹⁵²

Les vices du protosébaste ne semblaient excusables que dans la mesure où il avait été, comme Manuel, favorable aux Latins, bien que cette disposition lui valût le mépris des Grecs. Comme un précurseur des fâcheux événements à venir, Guillaume de Tyr expliqua en effet comment les Grecs avaient depuis longtemps refoulé une haine à l'endroit des Latins, par jalousie de la faveur dont ceux-ci avaient bénéficiée à la cour du Manuel:

Sous le règne de Manuel, aimé de Dieu, le peuple latin avait trouvé auprès de lui le juste prix de sa fidélité et de sa valeur ; l'Empereur dédaignait ses petits Grecs comme des hommes mous et efféminés, et ayant lui-même de la grandeur d'âme et une bravoure incomparable, il ne confiait qu'aux Latins le soin des grandes affaires, et comptait avec juste raison sur leur dévouement et leur vigueur. Comme ils étaient fort bien traités par lui, et qu'il ne cessait de leur prodiguer les témoignages de son extrême libéralité, nobles et roturiers accouraient à l'envi de tous les coins du monde vers celui qui se montrait leur plus grand bienfaiteur. Les services qu'ils lui rendaient augmentaient de plus en plus son affection pour eux et le portaient à améliorer sans cesse leur sort. Aussi les nobles grecs, et principalement les parents de l'Empereur, conçurent-ils, de même que tout le reste du peuple, une haine implacable contre les Latins.¹¹⁵³

Il faut de toute évidence voir dans cet extrait une représentation projective, visant à démontrer que les Latins n'avaient pas été les instigateurs de l'inimitié contre les Grecs, ce qui à son tour légitimait les accusations virulentes de l'archevêque à leur endroit. Ce passage servait également à expliquer les bouleversements politiques qui allaient mener au massacre de 1182. En effet, fidèles à leur fourberie naturelle, les Grecs tentèrent plus d'une fois de renverser le gouvernement impérial pro-latin, bien que sans succès. Andronic Comnène, un cousin germain de Manuel, profita néanmoins du désordre à Constantinople

¹¹⁵² *licet Grecorum more mollis esset supra modum et carnis curam toto studio in inmundis perficere satageret desideriiis, avarus tamen erat et thesauris parcebat imperialibus, tanquam si eos proprio sudore comportasset.*; GUILLAUME DE TYR, XXII, 12, p. 1021; trad. F. Guizot, vol. 3, p. 395.

¹¹⁵³ *Regnante enim deo amabili predicto imperatore, merito fidei et strenuitatis sue tantam Latinus populus apud eum reppererat gratiam, ut neglectis Greculis suis tanquam viris mollibus et effeminatis, ipse tanquam vir magnanimus et strenuitate incomparabilis solis Latinis grandia committeret negocia, de eorum fide merito presumens et viribus. Et quoniam apud eum optime habebantur et erga eos profusa liberalitate habundabat, ex omni orbe ad eum quasi ad benefactorem precipuum tam nobiles quam ignobiles concurrerant certatim, quorum exigentibus obsequiis magis et magis in nostrum accendebatur amorem et eos amplius in statum promovebat meliorem. Unde Grecorum nobiles et maxime eius consanguinei, sed et reliquus populus odium insaciabile adversus nostros conceperant...*; GUILLAUME DE TYR, XXII, 11, pp. 1020-1021; trad. F. Guizot, vol. 3, p. 394.

pour saisir le pouvoir et faire mutiler le protosébaste.¹¹⁵⁴ S'affichant au départ comme le champion et le protecteur du jeune Alexis II, Andronic fit une entrée triomphale dans la capitale, à la suite de quoi ses soldats se ruèrent sur le quartier des Latins, pour se venger des privilèges qu'ils avaient pourtant, selon Guillaume, légitimement acquis au prix de leur loyauté et de leur valeur. Le chroniqueur attribua ainsi l'assaut à l'iniquité d'Andronic, qui était « un homme perfide et méchant, artisan de conspirations et toujours infidèle à l'Empire ».¹¹⁵⁵ Le massacre des Latins fut quant à lui décrit avec le plus grand désarroi: les Grecs, « oubliant les traités et les nombreux services que les Latins avaient rendus à l'Empire », décimèrent tous ceux qui n'étaient pas parvenus à fuir la ville, notamment les plus âgés et les malades.¹¹⁵⁶ Les prêtres latins, envers qui les Grecs vouèrent un mépris manifeste, furent quant à eux l'objet des pires insultes et des plus horribles supplices: un légat du pape fut notamment décapité et sa tête attachée à la queue d'une chienne impure, en témoignage d'insulte pour l'Église romaine.¹¹⁵⁷ Les églises et les quartiers latins, quant à eux, furent incendiés, les dépouilles des victimes profanées et les survivants vendus en servitude éternelle à la race impie des Turcs. Pour Guillaume de Tyr, les atrocités commises par les Grecs dépassaient l'entendement. Dans un élan de mépris, il écrit:

C'est ainsi que ce peuple impie des Grecs, race de vipères, semblables au serpent réchauffé dans le sein et à la souris renfermée dans l'armoire, témoigna sa reconnaissance à ses hôtes qui n'avaient point mérité un pareil traitement et ne le redoutaient nullement; et cependant ces mêmes Grecs leur avaient donné en mariage leurs filles, leurs nièces, leurs sœurs, et s'étaient liés avec eux par une longue cohabitation.¹¹⁵⁸

Ce massacre provoqua de toute évidence une haine inéluctable des Latins pour les Grecs, au point que tout compromis semblait désormais impossible. Guillaume de Tyr, qui avait autrefois fait preuve d'une plus grande tolérance que ses homologues européens, qualifiait maintenant Byzance de « trompeuse et perfide Grèce » et ses habitants de « Gréculets » (*Greculi*), comme quoi ils étaient devenus indignes et méprisables, la lie de

¹¹⁵⁴ *captus est protosevastus et privatus oculis et argumentis virilibus decurtatus*; GUILLAUME DE TYR, XXII, 13, p. 1023; trad. F. Guizot, vol. 3, p. 396.

¹¹⁵⁵ *vir perfidus et nequam, conspirationum seminator et erga imperium semper infidelis*; GUILLAUME DE TYR, XXII, 12, p. 1022.

¹¹⁵⁶ *Inmemores igitur et federis et obsequiorum, que plurima imperio nostri contulerant...*; GUILLAUME DE TYR, XXII, 13, p. 1023.

¹¹⁵⁷ *Inter quos virum venerabilem Iohannem nomine, sancte Romane ecclesie subdiaconum, quem pro negociis ecclesie dominus papa illuc direxerat, comprehendentes, in contumeliam ecclesie decollaverunt, caput eius ad caudam canis inmunde religantes*; GUILLAUME DE TYR, XXII, 13, p. 1023.

¹¹⁵⁸ *Sic ergo impius Grecorum populus et genimina viperarum more serpentis in gremio et muris in pera nichil tale meritos nichilque tale verentes male remuneraverunt hospites suos, quibus tamen filias suas, neptes quoque et sorores uxores dederant et diutino convictu sibi reddiderant familiares*; GUILLAUME DE TYR, XXII, 13, p. 1024; trad. F. Guizot, vol. 3, p. 400.

tous les peuples.¹¹⁵⁹ Mais plus encore, les Byzantins étaient considérés comme des hérétiques, une accusation que l'archevêque n'avait jusqu'alors jamais osé prononcer à l'endroit des chrétiens orientaux. Alors qu'ailleurs dans son récit il n'avait jamais été question d'une séparation des Églises, le massacre de 1182 éveilla chez Guillaume un profond ressentiment qu'il manifesta comme suit:

Arrogants en effet au dessus de toute expression, et séparés de l'Église romaine uniquement par insolence, les Grecs tiennent pour hérétique quiconque n'adopte pas leurs folles croyances, tandis qu'ils justifient de plus en plus pour eux-mêmes la dénomination d'hérétiques, en créant ou en adoptant des doctrines nouvelles et empestées, par opposition à l'Église romaine et à cette foi des apôtres Pierre et Paul, 'contre laquelle les portes de l'enfer ne sauraient prévaloir.'¹¹⁶⁰

Les historiens tendent aujourd'hui à voir ce type d'accusation comme le reflet du sentiment populaire qui prédominait en Europe durant les deux dernières décennies du XII^e siècle: alors qu'il n'y avait pas eu un véritable schisme entre Grecs et Latins après 1054, le massacre des Latins en 1182 aurait en effet exacerbé les tensions religieuses et provoqué une rupture irréparable entre les deux mondes, qui soulignait sinon un schisme religieux, du moins un « schisme culturel ».¹¹⁶¹ Le bien-fondé de cette hypothèse, qui tend à devancer de quelques années la rupture provoquée par la prise de Constantinople en 1204, ne saurait ici être contesté, en raison des exemples probants qui soulignent l'existence d'un ostracisme mutuel entre Grecs et Latins à la fin du XII^e siècle. G. Dennis, entre autres, considère que cette conclusion est surtout démontrée par le refus des religieux occidentaux et orientaux de distribuer la communion aux fidèles de l'Église adverse, le signe indéniable d'un schisme religieux.¹¹⁶² Quoi qu'il en soit, les événements de 1182 marquèrent un tournant décisif pour l'image des Byzantins chez les Latins: les Grecs, qui auparavant avaient seulement été l'Autre chrétien, étaient désormais des hérétiques et des exclus de la foi chrétienne; une telle représentation n'était donc plus limitée aux détracteurs les plus virulents des Grecs, comme cela avait été le cas pour Odon de Deuil, mais elle était dès

¹¹⁵⁹ *falax et perfidia Grecia et Greculis*; GUILLAUME DE TYR, XXII, 11, p. 1020.

¹¹⁶⁰ *Arrogantes enim supra modum et a Romana ecclesia per insolentiam separati, hereticum omnem eum reputant qui eorum frivolas non sequitur traditiones, cum ipsi magis hereticorum sibi nomen adaptent, dum contra Romanam ecclesiam et apostolorum Petri et Pauli fidem, adversus quam porte inferi non possunt prevalere, novas et pestilentes opiniones aut gignunt aut sequuntur.*; GUILLAUME DE TYR, XXII, 11, p. 1021; trad. F. Guizot, vol. 3, pp. 394-395.

¹¹⁶¹ À cet effet, voir entre autres l'article de G. T. DENNIS, « Schism, Union, and the Crusades », pp. 181-187, de même que les commentaires de B. HAMILTON, « William of Tyre and the Byzantine Empire », pp. 231-232; S. RUNCIMAN, *The Eastern Schism...*, pp. 79-170; M. ANGOLD, *The Byzantine Empire, 1025-1204...*, p. 53.

¹¹⁶² Vers 1190, par exemple, Théodore Balsamon exhorta le patriarche d'Alexandrie de ne pas donner la communion aux Latins qui avaient été faits prisonniers en Égypte, et cela tant que l'Église romaine persistait dans ses erreurs.; G. T. DENNIS, « Schism, Union, and the Crusades », pp. 184-185; M. ANGOLD, « Greeks and Latins after 1204: the Perspective of Exile », pp. 65-66.

lors plus généralement répandue chez l'ensemble des chroniqueurs latins. Toutefois, malgré cette nouvelle distinction de l'altérité, nous verrons au cours des deux prochains chapitres que l'antagonisme entre Grecs et Latins n'était pas encore permanent, la rancœur du massacre de 1182 n'ayant perduré que l'espace d'une génération; en effet, à la veille de la quatrième croisade, il n'était pas forcément question d'une hostilité manifeste de la part des croisés, comme quoi les émotions s'étaient quelque peu estompées avec le temps. Par conséquent, il nous est possible de comprendre la recrudescence des discours dénonçant une rivalité religieuse et culturelle en fonction des considérations politiques qui les animaient. C'est le cas notamment de Guillaume de Tyr, dont la rancune envers les Grecs était avant tout marquée par l'échec de l'alliance byzantino-latine dans les États latins et le massacre de ses concitoyens en 1182, plutôt que par un réel mépris pour un peuple qu'il avait pourtant côtoyé tout au long de sa vie et envers qui il avait toujours manifesté une certaine tolérance.

CHAPITRE V

LA REPRÉSENTATION DES BYZANTINS AU CLIMAX DES TENSIONS (1180-1204)

a) Emploi et signification du terme « Grifon »

Avant d'aborder la perspective des chroniqueurs latins pour ce qui a trait aux événements et aux enjeux de la troisième croisade, nous proposons d'analyser l'emploi du mot *Grifon* en tant que nouvelle terminologie pour désigner les Byzantins dans les récits des croisades. Ce terme, qui fit son apparition vers 1180 et qui devint fort répandu dans l'historiographie des croisades au XIII^e siècle, mérite d'être analysé ici non seulement comme un reflet des mentalités collectives à cette époque, mais également comme une manifestation de la rivalité accrue entre Grecs et Latins, qui se faisait de plus en plus sentir au niveau populaire. Puisque la dénomination constitue le premier signe de la reconnaissance de l'Autre, l'analyse du mot *Grifon* propose une approche intéressante pour dégager et approfondir notre compréhension de l'image des Byzantins à la fin du XII^e siècle. Pourtant, malgré son intérêt, le terme n'avait jusqu'à tout récemment pas fait l'objet d'une analyse approfondie, ne serait-ce que pour déterminer sa portée réelle quant à la représentation des Byzantins et l'état des rapports gréco-latins à la veille du XIII^e siècle. En effet, notre compréhension du sobriquet se limite généralement à de courtes définitions dans les dictionnaires d'ancien français, qui proposent une brève analyse sémantique du nom et une définition pour le moins abrégée.¹¹⁶³ Pareillement, dans les éditions et les traductions récentes des chroniques des croisades, les historiens se contentent habituellement de faire des remarques passagères sur le terme, en spécifiant qu'il désigne les Byzantins et les chrétiens orientaux, mais sans plus.¹¹⁶⁴ Deux études ont tenté, pendant la première moitié du XX^e siècle, d'aborder la signification du mot dans les chroniques médiévales, mais uniquement pour sa valeur sémantique. La première, réalisée par A. Livingston en 1907, résuma les analyses précédentes et plutôt disparates du problème.¹¹⁶⁵ La seconde, par U. Holmes en 1946, se contenta d'apporter des précisions supplémentaires, mais en s'attardant davantage à l'apparition et au sens de l'adjectif *grifaigne*.¹¹⁶⁶ Ces

¹¹⁶³ « Grifon » dans A. J. GREIMAS, *Dictionnaire de l'ancien français*, Paris, Larousse, 1999 (1979), p. 300.

¹¹⁶⁴ Voir par exemple J. SHIRLEY, trad., *Crusader Syria in the Thirteenth Century. The Rothelin Continuation of the History of William of Tyre with Part of the 'Eracles' or 'Acre' Text*, Aldershot, Ashgate, 1999, p. 6; H. NICHOLSON, trad., *Chronicle of the Third Crusade. A Translation of the Itinerarium Peregrinorum...*, p. 155, n. 45.

¹¹⁶⁵ A. A. LIVINGSTON, « Grifon Greek and Grifaigne Greek », *Modern Language Notes*, 22, 1907, pp. 47-51.

¹¹⁶⁶ U. T. HOLMES, JR., « Old French *Grifaigne* and *Grifon* », *Studies in Philology*, 43, 1946, pp. 586-594.

articles, toutefois, ont généralement été peu connus des historiens, tout comme la portée générale du mot dans le contexte culturel des rapports entre Grecs et Latins aux XII^e et XIII^e siècles. Dans une étude récente, A. Nicolaou-Konnari a tenté de rectifier cette lacune historiographique par une analyse plus complète du mot *Grifon*, notamment dans la perspective de la représentation des Byzantins entre les XII^e et XIV^e siècles.¹¹⁶⁷ L'étude de Nicolaou-Konnari se distingue par ailleurs des analyses précédentes en ce qu'elle insiste sur la signification ambivalente du sobriquet, et non pas sur son aspect uniquement péjoratif, comme il avait été supposé jusqu'à maintenant. Par l'entremise des conclusions de Nicolaou-Konnari, de même que de nos propres recherches et conclusions, nous entendons donc ici dégager les connotations culturelles du terme *Grifon* à la fin du XII^e siècle, pour ainsi établir un bilan plus complet de l'image des Byzantins pour cette période pourtant cruciale de l'évolution des rapports entre Grecs et Latins.

L'étymologie du mot, d'abord, demande d'être expliquée: les linguistes s'entendent généralement sur le fait que le terme *Grifon* constitue probablement une confusion phonétique entre le mot *Grieu*, qui signifie « Grec » en ancien français, et le mot *grifon / gripon*, qui se voulait une référence au griffon comme animal légendaire, avec un croisement sémantique du mot *griffe*, relatif aux serres de cette même créature.¹¹⁶⁸ Le mot *Grieu* (*Griu*, *Greu*, *Griau*, *Grui*, *Gru* ou *Gri*), dérivé du latin *Graecus*, était en effet de plus en plus fréquent dans les textes vernaculaires de la deuxième moitié du XII^e siècle et il est possible que le vocable ait été modifié, sans doute dans un but humoristique ou dérisoire, pour celui de *Grifon*, qui avait des connotations diverses dans la symbolique médiévale. Le mot *grifon*, dérivé du grec γρὺφ et du latin *gryphus*, renvoyait en effet au symbole du griffon mythique, mais avait également la signification de « nez crochu » (γρυπός), qui était par analogie le propre du vautour.¹¹⁶⁹ Quant au mot *griffe*, il faut évidemment y voir une allusion aux serres d'un animal rapace, capable d'agripper vivement une proie, voire même de voler le bien d'autrui.¹¹⁷⁰ Dans sa forme transformée, par l'évolution sémantique du mot *Grieu*, cette désignation des Grecs pouvait prendre différentes formes, dont *Grif(f)on*, *Gryffon*, *Griphon*, *Griffoun* et *Gryffoun*. Le terme donna par ailleurs lieu à un adjectif, *grifain / grifaïne*, qui selon Holmes pouvait signifier « barbare » ou

¹¹⁶⁷ A. NICOLAOU-KONNARI, « Strategies of Distinction: the Construction of the Ethnic Name Griffon in the Western Perception of the Greeks (12th-14th centuries) », *Byzantinistica*, 4, 2002, pp. 181-196.

¹¹⁶⁸ A. NICOLAOU-KONNARI, « Strategies of Distinction... », p. 182; U. HOMLES, JR., « Old French *Grifaïne* and *Grifon* », p. 586; A. A. LIVINGSTON, « Griffon Greek and Grifaïne Greek », p. 50; « Grifon » dans A. J. GREIMAS, *Dictionnaire de l'ancien français*, p. 300.

¹¹⁶⁹ U. HOMLES, JR., « Old French *Grifaïne* and *Grifon* », p. 590; A. NICOLAOU-KONNARI, « Strategies of Distinction... », p. 182.

¹¹⁷⁰ A. A. LIVINGSTON, « Griffon Greek and Grifaïne Greek », p. 48.

« grossier ». ¹¹⁷¹ Comme le démontraient certains textes populaires, tels le *Roman de Troie*, le *Roman de Rou* et le *Roman de Thèbes*, il pouvait également désigner ce qui était sauvage, féroce et fier. ¹¹⁷²

En raison des différentes significations des mots *grifon* et *griffe*, qui faisaient allusion à un nez aquilin et qui évoquait l'idée du pillage, nous sommes évidemment portés à croire que le terme, s'il ne fut pas dérisoire, détenait à tout le moins une connotation péjorative. En effet, le nez croche était généralement un signe diffamatoire au Moyen Âge, surtout dans les images et les enluminures, où les juifs et les traîtres étaient souvent représentés avec une telle caractéristique physique. ¹¹⁷³ La symbolique du grifon dans l'imaginaire médiéval, par ailleurs, n'était guère plus favorable, bien qu'elle eût différentes significations dans l'espace et le temps. Depuis l'Antiquité, le grifon se voulait un animal hybride, à la fois aigle et lion, qui vivait en Orient, ou encore dans le nord de l'Europe. Selon l'*Historia Naturalis* de Pline l'Ancien, les griffons déterraient l'or des mines, qu'ils thésaurisaient ensuite avec cupidité. ¹¹⁷⁴ Les griffons s'avéraient donc être des monstres gardiens de trésors, symboles certes de force et de vigilance, mais également de cupidité, voire de danger, du fait qu'ils constituaient un obstacle infranchissable pour celui qui convoitait la richesse. ¹¹⁷⁵ Cette représentation du grifon se perpétua au Moyen Âge: dans l'imaginaire médiéval, la serre du grifon était toujours synonyme d'avarice, une symbolique qui fut d'ailleurs reprise dans la plupart des bestiaires et des traités naturels des XII^e et XIII^e siècles. ¹¹⁷⁶ Le grifon évoquait toutefois d'autres significations dans la symbolique chrétienne, comme celle de la force cruelle et du péril éminent de Satan, ou encore de la double nature du Christ, du fait qu'il appartenait au ciel et à la terre en tant

¹¹⁷¹ U. HOMLES, JR., « Old French *Grifaigne* and *Grifon* », p. 586. L'adjectif *grifain* était généralement employé au féminin: *gent grifaigne, chiere grifaigne, place grifaigne, terre grifaigne, montagne grifaigne.*; A. A. LIVINGSTON, « Grifon Greek and Grifaigne Greek », p. 49.

¹¹⁷² J. DUFOURNET, *Les écrivains de la IV^e croisade*, Paris, Société d'édition d'enseignement supérieur, 1973, vol. 2, p. 293; A. NICOLAOU-KONNARI, « Strategies of Distinction... », p. 185; U. HOMLES, JR., « Old French *Grifaigne* and *Grifon* », p. 586.

¹¹⁷³ M. PASTOUREAU, *Couleurs, images, symboles...*, p. 70; F. CAROFF, *L'adversaire, l'autre, l'oriental...*, p. 362.

¹¹⁷⁴ *Gryphis, ferarum volucris genere, quale vulgo traditur, eruente ex cuniculis aurum, mira cupiditate et feris custodientibus...*; PLINIE L'ANCIEN, *Histoire naturelle. Caii Plinii Secundi Historiae naturalis*, Paris, Lemaire, 1832, vol. 3, VII, 2, p. 17.

¹¹⁷⁵ « Grifon » dans J. CHEVALIER et A. CHEERBRANT, *Dictionnaire des symboles*, Paris, Robert Laffont, 1994 (1969), p. 487.

¹¹⁷⁶ Voir entre autres les ouvrages de Barthélemy l'Anglais (c. 1250) et Albert le Grand (c. 1260), cité par L. DE ANNA, « Le grifon et le marchand: un aspect de la colonisation sibérienne », dans M. Balard et A. Ducellier, dirs., *Coloniser au Moyen Âge*, Paris, Armand Colin, 1995, pp. 326-327. Pour des aspects de symbolique médiévale, voir: C. LECOUTEUX, « Bestiaire et monstres fabuleux », dans M. Meslin, dir., *Le merveilleux. L'imaginaire et les croyances en Occident*, Bordas, 1984, p. 97.

qu'aigle et lion.¹¹⁷⁷ Le griffon était par ailleurs un thème fréquent de l'art oriental et, plus tard, de l'art occidental, sans doute en raison de sa double symbolique du pouvoir temporel et spirituel, qui était le propre de la royauté.¹¹⁷⁸ Toutefois, pour ce qui a trait aux récits des croisades, il semble que l'image du griffon a surtout constitué un symbole de cupidité et d'avarice, comme le voulait l'imaginaire de l'animal mythique. Foucher de Chartres, par exemple, évoqua l'image du griffon dans son récit, lorsqu'il affirma qu'il y avait en Scythie des griffons, créatures terribles, « dont la férocité dépassait toute expression. »¹¹⁷⁹ Les poèmes vernaculaires, tels le *Pèlerinage de Charlemagne*, évoquaient également l'image du griffon dans leurs descriptions de l'Orient, toujours selon l'imaginaire d'une créature mythique, gardienne d'immenses trésors.¹¹⁸⁰ Il n'est donc pas impossible que les Byzantins, du fait qu'ils thésaurisaient les richesses et les reliques de la chrétienté, aient pu se voir attribuer une telle symbolique par l'évolution sémantique du mot *Grieu* à celui de *Grifon*.

Le mot *Grifon* semble être apparu dans l'historiographie durant la deuxième moitié du XII^e siècle, mais ce n'est qu'à la fin de celui-ci, et surtout au XIII^e, que le sobriquet fut d'usage courant.¹¹⁸¹ Sa disparition durant la deuxième moitié du XIV^e siècle, bien qu'elle fût sans doute significative de l'évolution des rapports entre Grecs et Latins à ce moment, échappe malheureusement à l'intérêt de notre analyse. En revanche, l'apparition du mot nous paraît significative de l'évolution de l'image des Byzantins au XII^e siècle, d'autant plus qu'il fut couramment employé dans les récits relatifs aux troisième et quatrième croisades. La dénomination, de plus, semble avoir eu une diffusion importante dans des écrits autres que les chroniques des croisades: par exemple, elle peut être retracée dans certains documents légaux et notariés des royaumes de Jérusalem et de Chypre, qu'ils soient latins ou vernaculaires, comme quoi la terminologie avait eu une certaine diffusion à l'époque dans l'Orient latin.¹¹⁸² Au niveau populaire, par ailleurs, le terme semble avoir été

¹¹⁷⁷ « Griffon » dans M. OESTERREICHER-MOLLWO, *Petit dictionnaire des symboles*, Turnhout, Brepols, 1992, p. 153; C. CAZENAIVE, *Encyclopédie des symboles*. La Pochothèque, Le livre de poche, 1996 (1989), p. 292; J. CHEVALIER et A. CHEERBRANT, *Dictionnaire des symboles*, pp. 486-487; A. DE VRIES, *Dictionary of Symbols and Imagery*, Amsterdam, Elsevier Science Publishers B. V., 1984, p. 229; M. PASTOUREAU, *Couleurs, images, symboles...*, p. 103.

¹¹⁷⁸ W. F. VOLBACH, « Oriental Influences in the Animal Sculpture of Campania », *The Art Bulletin*, 24, 1942, pp. 176-177; J. ARROUYE, « La conversion des griffons », dans *Images et signes de l'Orient dans l'Occident médiéval*, Aix-en-Provence, Éditions Jeanne Laffite, 1982, pp. 11-15.

¹¹⁷⁹ *In Asiatica Scythia sunt gryphes, alites ferocissimi, ultra omnem rabiem saevientes.*; FOUCHER DE CHARTRES, III, 49, 8, p. 781.

¹¹⁸⁰ PÈLERINAGE DE CHARLEMAGNE, v. 294. Voir également le ROMAN DE TROIE, vv. 14, 23, 370, 724-725, 7411-7412.

¹¹⁸¹ Par exemple, le premier emploi de *grifaigne* provient du *Cligès* de Chrétien de Troyes, daté vers 1164.; CHRÉTIEN DE TROYES, *Cligès*, trad. A. Micha, Paris, Champion, 1957, v. 4164. À ce sujet, voir U. HOMLES, JR., « Old French *Grifaigne* and *Grifon* », pp. 587-588.

¹¹⁸² Voir les exemples recensés par A. NICOLAOU-KONNARI, « Strategies of Distinction... », pp. 183 et 191.

généralement répandu, du fait qu'aucun auteur de l'époque ne sentît le besoin de le définir ou de le préciser pour ses lecteurs.¹¹⁸³ Le mot *Grifon* était donc probablement connu par une majorité de Latins à la fin du XII^e siècle. Son emploi devint surtout fréquent dans les récits occidentaux de la troisième croisade, ce qui à première vue pourrait nous laisser croire que le terme avait une origine européenne, ou du moins qu'il avait été popularisé chez les croisés pendant le déroulement de cette expédition. Cependant, dans son étude du problème, A. Nicolaou-Konnari parvient à démontrer que sa racine était vraisemblablement orientale, en raison d'un emploi plus constant du mot dans l'Orient latin tout au long du XIII^e siècle, alors que son usage déclina en Occident pendant la même période.¹¹⁸⁴ Selon cette hypothèse, nous pouvons supposer que les participants de la troisième croisade furent introduits à la dénomination pendant leur séjour dans le Levant et qu'ils la rendirent ensuite populaire après leur retour de l'expédition; mais si l'usage du terme s'estompa au bout de quelques décennies en Europe, son emploi est attesté dans les textes vernaculaires de l'Orient latin dès la dernière décennie du XII^e siècle, et cela jusqu'au XIV^e siècle.¹¹⁸⁵ Par conséquent, il faut surtout voir le mot *Grifon* comme un phénomène oriental, avec des répercussions provisoires dans l'historiographie européenne.

Pour ce qui a trait à la troisième croisade, le terme *Grifon* fut surtout employé par Ambroise, Roger de Hoveden et les auteurs de *l'Itinerarium peregrinorum*; l'emploi s'étendit également aux récits de la quatrième croisade, notamment ceux de Geoffroi de Villehardouin et d'Henri de Valenciennes.¹¹⁸⁶ L'absence complète du mot chez Robert de Clari, qui se limita à employer *Griau* et *Grieus* pour désigner les Byzantins, pose toutefois un problème que nous n'avons jusqu'à présent pu résoudre à notre satisfaction; il se peut toutefois que le chroniqueur, en raison de son court séjour à Byzance et en Orient, n'y fut pas exposé.¹¹⁸⁷ Dès le XIII^e siècle, l'usage fréquent du mot dans l'Orient latin semble par

¹¹⁸³ A. NICOLAOU-KONNARI, « Strategies of Distinction... », p. 184. Nous avons évoqué précédemment comment certains chroniqueurs avaient jugé nécessaire de définir la dénomination de « Latin » pour leurs lecteurs, comme par exemple ROBERT DE CLARI: *Ore apele on tous chiaux de le loy de Romme Latins*, xviii, p. 139; *qu'il fesist mander tous chiaus de le loy de Rome, tous les Latins de le vile*, xxxiii, p. 152.

¹¹⁸⁴ Sur l'origine orientale du mot, voir l'argumentation de A. NICOLAOU-KONNARI, « Strategies of Distinction... », pp. 183-184 et 189.

¹¹⁸⁵ Si l'usage du mot pouvait sembler absent de l'historiographie levantine durant la deuxième moitié du XII^e siècle, c'est sans doute en raison de la prédominance historiographique de Guillaume de Tyr, qui considérait peut-être le mot *Grifon* comme trop vulgaire et d'un style non pas suffisamment élevé pour être employé dans son récit. Ernoul, écrivant en ancien-français, employa toutefois le terme plus couramment à la fin du XII^e siècle, tout comme le firent ses successeurs levantins au XIII^e siècle.; ERNOUL, *Chronique d'Ernoul et de Bernard le Trésorier*, éd. M. L. de Mas Latrie, Paris, Renouard, 1871, pp. 246, 284-286.

¹¹⁸⁶ Quelques exemples: GEOFFROI DE VILLEHARDOUIN, XXXVIII, 185, p. 79 et LIII, 244, p. 98; HENRI DE VALENCIENNES, VIII, 543, p. 330; IX, 549, p. 334; XIII, 567, p. 344; XXIII, 620, p. 376. Pour les chroniqueurs de la troisième croisade, voir exemples ci-bas à la note 1191.

¹¹⁸⁷ Cette hypothèse fut proposée par A. NICOLAOU-KONNARI, « Strategies of Distinction... », p. 189. En effet, Robert de Clari retourna en Europe dès 1205, tandis que Geoffroi de Villehardouin et Henri de

ailleurs démontré par son emploi plus répandu dans les chroniques d'outremer; par exemple, c'est dans les différentes versions de l'*Eracles* au XIII^e siècle que l'on retrouve la plus grande fréquence du mot *Grifon*.¹¹⁸⁸ Donc, si le mot avait quelque peu perdu de son attrait auprès du public européen, ceci n'était certainement pas le cas dans les régions d'outremer. Dans l'Orient latin, de plus, le mot était surtout employé dans un contexte vernaculaire (généralement en ancien-français), comme quoi son emploi était surtout populaire. En effet, le mot *Grifon* est absent de la continuation latine de Guillaume de Tyr, tout comme du récit de Jacques de Vitry, qui était porté à un latin plus exact et austère.¹¹⁸⁹ Par conséquent, au XIII^e siècle, il faut voir davantage le mot comme un reflet des mentalités populaires, et moins comme une convention littéraire, voire officielle.

Quant à son intention, il est clair que la dénomination de *Grifon* se voulait une désignation ethnique, qui visait notamment les Byzantins, mais par extension aussi les peuples de la Méditerranée insulaire et orientale qui manifestaient une quelconque influence grecque.¹¹⁹⁰ Le mot avait donc une connotation à la fois culturelle et linguistique, et par défaut religieuse. Dans les récits de la troisième croisade, par exemple, il fut employé à l'endroit des Siciliens, qui étaient réputés être les rejetons de Sarrasins, mais qui parlaient également le grec.¹¹⁹¹ Pour la Syrie, le mot *Grifon* désignait les chrétiens orthodoxes, notamment à Antioche, où tous les chrétiens de rite oriental étaient considérés être des Grecs, nonobstant la langue qu'ils parlaient.¹¹⁹² Les Chypriotes, qui étaient plus proprement dans la sphère d'influence de l'Empire byzantin, furent également nommés *Grifons* dans les textes relatifs à la troisième croisade, où les chroniqueurs leur réservaient

Valenciennes demeurèrent en Orient beaucoup plus longtemps; selon cette hypothèse, ces derniers auraient été plus susceptibles d'être exposés à la dénomination avec le temps et selon leurs contacts avec le Levant, contrairement à Clari, pour qui le séjour à Byzance fut de courte durée.

¹¹⁸⁸ U. HOMLES, JR., « Old French *Grifaigne* and *Grifon* », p. 591.

¹¹⁸⁹ Comme nous l'avons évoqué plus haut pour Guillaume de Tyr, il est possible que certains auteurs, écrivant en latin, n'aient pas considéré que le mot *Grifon* était d'un style suffisamment élevé pour être employé dans leurs récits. C'est le cas notamment pour le continuateur latin de Guillaume de Tyr et Jacques de Vitry, qui n'employèrent pas la dénomination, malgré sa popularité. À ce sujet, voir les commentaires de A. NICOLAOU-KONNARI, « Strategies of Distinction... », p. 190.

¹¹⁹⁰ Plus rarement, le mot pouvait inclure également les musulmans. Quelques exemples furent recensés par H. NICHOLSON, trad., *Chronicle of the Third Crusade. A Translation of the Itinerarium Peregrinorum...*, p. 155, n. 45 et A. NICOLAOU-KONNARI, « Strategies of Distinction... », p. 185. Pour les textes qui nous concernent, toutefois, le mot est exclusivement employé pour désigner les Grecs.

¹¹⁹¹ *vulgo dicti Griffones, et patribus progeniti plures eorum Saracenis*; ITINERARIUM PEREGRINORUM (IP2), II, 12, p. 155; *Gente estraite de Sarazins*; AMBROISE, *The History of the Holy War: Ambroise's 'Estoire de la Guerre Sainte'*, éd. et trad. M. Ailes et M. Barber, Woodbridge, Boydell, 2004, vol. 2, p. 9, v. 551; ROGER DE HOVEDEN, *Chronica*, éd. W. Stubbs, Londres, *Rerum Britannicarum Medii Aevi Scriptores*, Rolls Series, 51, 1964 (1870), vol. 3, p. 56; RICHARD DE DEVIZES, p. 17.

¹¹⁹² ERNOUL, *Chronique d'Ernoult et de Bernard le Trésorier*, éd. M. L. de Mas Latrie, Paris, Renouard, 1871, p. 209; *Assises de la Cour des Bourgeois*, éd. A. Beugnot, *RHC, Lois: Les Assises de Jérusalem*, II, 1843, pp. 54, 172, 209.

les qualificatifs péjoratifs qui étaient normalement attribués aux Grecs.¹¹⁹³ Or, peu importe l'endroit géographique, le mot semble à prime abord transmettre une connotation péjorative, souvent en raison du contexte dans lequel il est employé. Cette interprétation fut par ailleurs retenue par la plupart des éditeurs et des traducteurs des sources de la troisième croisade, comme par exemple J. Shirley, qui évoqua tout récemment la possibilité de traduire le terme par *those wretched Greeks*, soit « ces misérables Grecs ». ¹¹⁹⁴ Quant aux linguistes, notamment Holmes et Livingston, ils ont pareillement perçu une nuance dépréciative dans la dénomination, en l'associant à un jeu de mot qui renvoyait au griffon mythique, symbole médiéval de la cupidité et de la rapacité.¹¹⁹⁵ A. Nicolaou-Konnari, toutefois, se prononce différemment, proposant que le mot ne fût pas forcément péjoratif en soi, mais que c'était plutôt le contexte qui déterminait sa signification. En effet, Nicolaou-Konnari précise que les mots *Grifons* et *Grieu* étaient généralement interchangeables dans les récits et que leur choix ne semblait pas refléter des intentions précises, comme quoi le mot, lorsque considéré hors de son contexte, n'évoquait pas une signification péjorative particulière.¹¹⁹⁶

À notre avis, cette dernière hypothèse détient un certain mérite, bien qu'il faille y apporter une précision. En effet, malgré la rareté des exemples, il y a parfois des cas qui pourraient nous laisser croire à une nuance péjorative: par exemple, l'emploi par Ambroise du mot *Grifonaille* suggère l'ajout d'un suffixe visant à déprécier la dénomination, à la manière du mot latin *Graeculi*.¹¹⁹⁷ Ensuite, le lien entre le mot *Grifon* et le symbole de l'animal mythique nous paraît frappant, tout comme l'allusion à un nez crochu, signe diffamatoire. Ainsi, les Byzantins, bien que leurs empereurs fussent souvent généreux envers les croisés, étaient tout aussi perçus comme des thésauriseurs, tandis que leur représentation d'un nez crochu pourrait aussi bien être une insinuation de leur déloyauté. En revanche, il nous est difficile de trancher définitivement sur cette symbolique par manque de détails plus explicites dans les récits des croisades; en effet, certaines références culturelles, bien qu'elles fussent évidentes à l'homme du Moyen Âge, ne peuvent pas toujours être prouvées avec certitude sans qu'il y ait une mention directe à cet effet dans les sources. Néanmoins, la possibilité d'un lien entre la dénomination et la symbolique

¹¹⁹³ Entre autres: ITINERARIUM PEREGRINORUM (*IP2*), II, 80, p. 185 et II, 32, pp. 189-191; AMBROISE, vol. 2, p. 9, v. 549; p. 25, v. 1539; p. 27, v. 1647; ROGER DE HOVEDEN, *Chronica*, vol. 3, pp. 107 et 116; GAUTIER DE COVENTRY, *Memoriale fratris Walteri de Coventria*, éd. W. Stubbs, Londres, Longman, 1872-1873, vol. 1, p. 440.

¹¹⁹⁴ J. SHIRLEY, *The Rothelin Continuation...*, p. 6.

¹¹⁹⁵ U. HOMLES, JR., « Old French *Grifaigne* and *Grifon* », p. 591; A. A. LIVINGSTON, « Grifon Greek and Grifaigne Greek », p. 48.

¹¹⁹⁶ A. NICOLAOU-KONNARI, « Strategies of Distinction... », p. 187.

¹¹⁹⁷ AMBROISE, vol. 2, p. 9, v. 549.

médiévale ne nous permet pas non plus d'admettre que le mot était complètement dépourvu d'une connotation péjorative. En effet, bien que la signification du mot fût en partie déterminée par son contexte, il reste que certaines références culturelles, qui échappent à la compréhension de l'historien moderne, étaient tout aussi probables. Sinon, à quoi bon inventer une telle dénomination caricaturale autrement que par dérision, et ceci surtout dans le contexte des relations tendues entre Grecs et Latins à la fin du XII^e siècle? Tout comme le mot *Graeci*, pour lequel nous avons établi précédemment une nuance péjorative, la signification du mot *Grifon* dépendait certes du contexte dans lequel il était employé, mais évoquait également des références culturelles qui n'étaient pas forcément favorables aux Byzantins.

b) La troisième croisade et la détérioration des relations

La période de 1180 à 1204 marque une période de détérioration dans les rapports entre Grecs et Latins, conditionnée en partie par la troisième croisade, mais également par les règnes de différents empereurs byzantins qui, contrairement à Manuel Comnène, ne furent pas portés à maintenir une relation de coopération avec l'Occident et l'Orient latin. Comme nous venons de le voir, il est possible que le mot *Grifon*, attribué de façon plus systématique à l'endroit des Byzantins, fût significatif d'une animosité populaire toujours grandissante chez les Latins; en effet, si le mépris des Grecs avait autrefois été le domaine des chroniqueurs, l'apparition de ce terme vernaculaire, qui se voulait sans doute moqueur, suggère que l'antipathie avait atteint les couches populaires du monde latin. Ainsi, si l'antagonisme entre Grecs et Latins était avant tout conditionné par des considérations politiques, il était tout aussi animé par des préoccupations culturelles, désormais plus apparentes dans les sources. Il pourrait être dit que l'Europe de la fin du XII^e siècle, maintenant plus confiante dans son identité propre et par conséquent plus orgueilleuse, faisait preuve d'une plus grande intolérance face à l'altérité, notamment à l'endroit de ceux qui se devaient d'être le « Nous », le semblable, le chrétien. L'émergence à cette époque de critiques particulièrement virulentes à l'endroit des Poulains, ces Latins d'Orient qui s'étaient adaptés à une réalité typiquement orientale, semble être symptomatique de cette tendance. Pour ce qui a trait aux Byzantins, la perception d'une différence était certes plus ancrée dans les mentalités et exacerbée par les événements politiques des années précédentes. Mais malgré la rancœur provoquée par le massacre de 1182, vengeance en partie

par la prise de Thessalonique par les Normands en 1185, il ne faut pas encore conclure à une rupture irréparable entre les deux mondes.

À cet effet, il est parfois proposé que la décision de Philippe Auguste et de Richard Cœur-de-Lion d'éviter Constantinople en route pour la Terre sainte était motivée par une méfiance accrue des Grecs et un refus catégorique de les inclure dans le projet de la croisade.¹¹⁹⁸ Une telle supposition néglige toutefois les considérations logistiques de la croisade, qui incitèrent ces deux rois à emprunter des voies maritimes, et non pas à éviter Byzance par mépris des Grecs; aux dires de Rigord, par ailleurs, Philippe Auguste aurait eu l'intention de passer par Constantinople au retour de la croisade, comme quoi ses intentions envers l'empereur n'étaient pas hostiles.¹¹⁹⁹ Tout de même, il reste que le déroulement de la troisième croisade allait encore une fois mettre à l'épreuve les relations entre les Byzantins et les croisés, plus sans doute que les croisades précédentes. En effet, l'alliance conclue entre l'empereur Isaac II Ange et Saladin exacerba le mépris des croisés, notamment celui de Frédéric Barberousse, qui perçut cette union comme une trahison particulièrement odieuse.¹²⁰⁰ Pareillement, l'hostilité d'Isaac de Chypre envers la croisade entraîna la prise de l'île par Richard Cœur-de-Lion en 1190, qui agrandit encore plus le clivage entre Grecs et Latins. De toute évidence, la troisième croisade devait marquer un autre jalon dans l'éloignement des deux entités chrétiennes. Or, l'image des Byzantins chez les chroniqueurs des croisades, nous le verrons, reflétait clairement cet état d'esprit à la veille du XIII^e siècle.

i- Les chroniqueurs (1180-1204)

En raison de la grande importance de la troisième croisade aux yeux de ses contemporains, les chroniqueurs de l'époque ont généralement été plus nombreux à la décrire, un contraste évident avec les plus maigres récits de la deuxième croisade. Plusieurs d'entre eux furent des participants de l'expédition, de sorte qu'ils nous présentent une image des Byzantins en tant que témoins oculaires des événements. Les chroniqueurs étaient généralement Européens, bien qu'il y en eût au moins un des régions d'outremer. Puisque ce sont les auteurs allemands et anglais qui s'exprimèrent le plus à l'endroit des

¹¹⁹⁸ Voir notamment C. M. BRAND, « The Byzantines and Saladin 1185-1192... », p. 179.

¹¹⁹⁹ *Postmodum misit ad imperatorem Constantinopolitanum pro succursu Terre Sancte faciendo, et si rex, Deo volente, per terram imperatoris rediret, quod imperator ei prestaret securum transitum et rex prestaret ei bonam securitatem de pacifico ingressu et egressu.*; RIGORD, 72, p. 107.

¹²⁰⁰ À ce sujet, voir les réflexions de C. M. BRAND, « The Byzantines and Saladin 1185-1192: Opponents of the Third Crusade », *Speculum*, 37, 1962, pp. 167-168.

Byzantins, nous avons essentiellement retenu leurs récits lors de notre sélection des sources. Il est surprenant, en effet, de constater la connaissance approfondie de certains de ces chroniqueurs allemands et anglais au sujet des affaires internes de l'Empire byzantin, comme quoi les Européens à la fin du XII^e siècle semblaient avoir une meilleure connaissance, voire un plus grand intérêt, pour les vicissitudes de leurs cousins chrétiens.

Le chroniqueur traditionnellement connu comme « Ansbert » se situe parmi les auteurs allemands de l'époque qui se montrèrent les plus virulents dans leur critique des Grecs. Les sources allemandes, qui avaient généralement été modérées tout au long du XII^e siècle, furent particulièrement sévères à l'endroit des Byzantins pour ce qui a trait aux événements de la troisième croisade et aux revers subis par Frédéric Barberousse lors de son passage dans l'Empire byzantin en 1189-1190. En effet, d'autres chroniqueurs allemands, notamment Tageno de Passau et Magnus de Reichersberg, s'avèrent tout aussi critiques des Grecs, dénonçant le rôle d'Isaac II dans les calamités de la croisade; mais malgré notre intérêt pour ces auteurs, nous nous sommes surtout attardés au récit d'Ansbert, ce dernier ayant été plus prolifique au sujet des Byzantins et ayant, à certains endroits, incorporé ou adapté les témoignages de chroniqueurs contemporains, dont celui de Tageno.¹²⁰¹ Ansbert, toutefois, demeure un personnage largement inconnu, dont nous savons seulement qu'il fut soit un ecclésiastique du diocèse de Passau ou un clerc autrichien, et qu'il appartenait sans doute à la chancellerie impériale en raison de son style d'écriture et du vocabulaire qu'il employa.¹²⁰² Le nom attribué au chroniqueur est peut-être erroné, de sorte que nous utilisons le nom d'« Ansbert » par convention historiographique seulement. Selon C. E. Wilcox, il est possible qu'Ansbert ait participé à la croisade et qu'il en ait terminé un brouillon des événements vers 1190; néanmoins, le document tel qu'il nous est parvenu, avec des ajouts jusqu'en 1197, fut sans doute terminé vers 1202.¹²⁰³ Malgré le manque d'information sur sa personne, Ansbert nous offre tout de même un ouvrage fort important pour comprendre l'image des Byzantins chez les Occidentaux à la fin du XII^e siècle.

Les chroniqueurs anglais, plus nombreux et généralement tous oculaires, nous présentent une perspective semblable à celle des chroniqueurs allemands. Roger de

¹²⁰¹ Tageno de Passau fut un participant de la croisade sous Barberousse, qui écrivit une courte relation des événements. Tout comme Ansbert, Magnus de Reichersberg incorpora le texte de Tageno dans sa chronique, qu'il termina avant 1195. Pour les deux récits, voir MAGNUS DE REICHERSBERG, *Chronica collecta a Magno presbytero*, éd. W. Wattenbach, *MGH, SS*, 17, pp. 476-528; TAGENO DE PASSAU, dans *Chronica collecta a Magno presbytero*, éd. W. Wattenbach, *MGH, SS*, 17, pp. 509-516.

¹²⁰² C. E. WILCOX, trad., *A Translation with Introduction and Notes of 'Ansbert's' « Historia de Expeditione Friderici Imperatoris »*, Mémoire de maîtrise sous la direction de E. N. Johnson, University of Nebraska, 1951, int. pp. 16 et 32-33; M. AILES et M. BARBER, *Ambroise's 'Estoire de la Guerre Sainte'...*, p. 16.

¹²⁰³ C. E. WILCOX, *'Ansbert's' « Historia de Expeditione Friderici Imperatoris »*, int. pp. 36-37.

Hoveden, clerc séculier et participant de la troisième croisade, écrivit entre 1192 et 1201 sa relation de l'expédition, qu'il incorpora dans sa chronique plus générale des affaires anglaises. Sauf pour les événements de la croisade, la *Chronica* de Roger de Hoveden fut pendant longtemps considérée comme un simple remaniement d'un autre ouvrage, les *Gesta Regis Henrici Secundi*, étant donné les nombreuses similitudes et autres emprunts entre les deux textes. Ayant depuis été réhabilité, Hoveden n'est plus considéré comme le plagiaire de cet ouvrage autrefois attribué à un auteur obscur nommé Benoît de Peterborough, mais bien comme son auteur original; ainsi, la *Chronica* et les *Gesta* s'avèrent être deux productions du même chroniqueur, bien que la première soit une version retravaillée de la seconde. Ces deux ouvrages, néanmoins, offrent des perspectives intéressantes et souvent complémentaires des affaires byzantines avant la troisième croisade, que nous entendons aborder plus loin.¹²⁰⁴ Ensuite, un autre participant de la croisade, nommé Ambroise, composa entre 1194 et 1199 un poème intitulé *Estoire de la Guerre Sainte*. Bien qu'il fût sans doute un clerc anglo-normand et non un jongleur comme on le crut autrefois, Ambroise présente néanmoins une perspective vernaculaire, voire populaire, des événements, en raison de sa rédaction en ancien français et non en latin.¹²⁰⁵ Une autre chronique anglaise, l'*Itinerarium peregrinorum et Gesta Regis Ricardi*, fut écrite vers la même époque par un auteur anonyme. L'*Itinerarium* pose d'ailleurs un problème historiographique, du fait qu'il fut initialement rédigé vers 1191-1192, mais fut plus tard adapté et compilé dans un ouvrage plus grand portant le même nom; cette dernière version, réunie par un prieur londonien nommé Richard de Templo entre 1217 et 1222, traite des événements au-delà de la troisième croisade et constitue l'édition qui est généralement retenue dans l'historiographie actuelle. Or, puisque cette version déborde du cadre temporel de ce chapitre, nous avons retenu ici la version initiale de l'*Itinerarium peregrinorum*, identifiée conventionnellement comme *IP1*, par opposition à la version plus tardive, connue comme *IP2*.¹²⁰⁶ Bien que l'identité de l'auteur de l'*IP1* nous soit malheureusement inconnue, nous savons tout de même qu'il fut un participant de la

¹²⁰⁴ B. HAMILTON, *The Leper King and His Heirs*, Cambridge, Cambridge University Press, 2000, p. 12; D. CORNER, « The *Gesta Regis Henrici Secundi* and *Chronica* of Roger, Parson of Howden », *Bulletin of the Institute of Historical Research*, 56, 1983, pp. 126-144; D. M. STENTON, « Roger of Howden and Benedict of Peterborough », *English Historical Review*, 68, 1953, pp. 574-582; J. B. GILLINGHAM, « Roger of Howden on Crusade », dans D. O. Morgan, dir., *Medieval Historical Writing in the Christian and Islamic Worlds*, Londres, School of Oriental and African Studies, 1982, p. 61.

¹²⁰⁵ M. AILES et M. BARBER, *Ambroise's 'Estoire de la Guerre Sainte'...*, p. 2; G. PARIS, *L'Estoire de la guerre sainte. Histoire en vers de la troisième croisade*, Paris, Imprimerie Nationale, 1897, pp. vi-xii.

¹²⁰⁶ H. MEYER a produit une édition de l'*IP1*: *Das Itinerarium Peregrinorum. Eine zeitgenössische englische Chronik zum dritten Kreuzzug in ursprünglicher Gestalt*, éd. H. Meyer, Stuttgart, Anton Hiersemann, 1962, 382 p. Voir les commentaires et explications de H. NICHOLSON, *A Translation of the Itinerarium Peregrinorum...*, pp. 6-10.

croisade. Pour sa rédaction, l'auteur se serait donc fondé sur ses expériences personnelles, mais également sur d'autres relations pour certains chapitres de son texte, notamment celles d'Ambroise et d'une source allemande aujourd'hui perdue.¹²⁰⁷ L'*IPI* bénéficia d'une diffusion considérable à son époque, ayant été employé entre autres pour la rédaction de la continuation latine de Guillaume de Tyr. Enfin, notons un chroniqueur français nommé Guy de Bazoches qui, en tant que participant de la croisade, mérite également d'être abordé ici. Cantor de la cathédrale de Châlons sur Marne et fidèle à Philippe Auguste, il écrivit une *Chronographia* durant les dernières années du XII^e siècle, bien qu'il fût généralement moins critique envers les Byzantins.¹²⁰⁸

Parmi les chroniqueurs européens qui n'ont pas participé à la troisième croisade, mais qui nous proposent une représentation des Grecs, il y a Richard de Devizes, qui produisit entre 1192 et 1198 une relation de l'expédition de Richard Cœur-de-Lion. Moine anglais de St-Swithun à Winchester, Richard de Devizes fonda son récit sur des témoignages oraux, du fait qu'il habitait dans un endroit idéal pour recevoir de l'information sur la croisade.¹²⁰⁹ Guillaume de Newburgh, quant à lui, fut un moine augustinien et composa à la toute fin du XII^e siècle l'*Historia rerum Anglicarum*, qui traitait des affaires anglaises entre 1066 à 1197. Écrivant généralement les événements comme ils se déroulaient, il basa son récit de la croisade sur Ambroise et sur l'*Itinerarium peregrinorum*.¹²¹⁰ Raoul de Diceto, ensuite, fut un clerc séculier qui résuma dans ses ouvrages l'histoire du monde jusqu'en 1202, bien que son dernier ouvrage, l'*Ymagine Historiarum*, ne soit original qu'à partir de 1181.¹²¹¹ Un autre chroniqueur anglais, Gautier Map, ne traita pas de la croisade comme telle, mais se permit une critique particulièrement virulente des Byzantins à son époque. Gautier, un diacre gallois d'Oxford, écrivit entre 1183 et 1189 le *De nugis curialium*, un ouvrage de faible diffusion et plus ou moins sérieux, composé d'anecdotes destinés aux courtisans de son temps.¹²¹² Néanmoins, son image des Byzantins nous est intéressante du fait qu'il ne rencontra jamais un Grec et que sa compréhension des affaires internes byzantines était souvent erronée; bref, Gautier

¹²⁰⁷ C'est le cas entre autres pour les chapitres 18 et 24.; H. NICHOLSON, *A Translation of the Itinerarium Peregrinorum...*, pp. 9-10; M. AILES et M. BARBER, *Ambroise's 'Etoire de la Guerre Sainte'...*, p. 13.

¹²⁰⁸ T. KLEIN, « Editing the Chronicle of Gui de Bazoches », *Journal of Medieval Latin*, 3, 1993, pp. 27-33.

¹²⁰⁹ T. APPLEBY, *The Chronicle of Richard of Devizes...*, p. xvii; M. AILES et M. BARBER, *Ambroise's 'Etoire de la Guerre Sainte'...*, p. 14.

¹²¹⁰ P. EDBURY, « Looking Back on the Second Crusade: Some Late Twelfth-Century English Perspectives », dans M. Gervers, éd., *The Second Crusade and the Cistercians*, New York, St. Martin's Press, 1992, pp. 163-169; J. STEVENSON, trad., *The History of William of Newburgh (1066-1194)*, Felinfach, Llanerch, 1996 (1856), p. viii.

¹²¹¹ W. STUBBS, trad., *Radulfi de Diceto Decani Landoniensis Opera Historica*, Londres, Longman, 1876, pp. xviii-xix; C. GIVEN-WILSON, *Chronicles: The Writing of History...*, p. 16.

¹²¹² A. K. BATE, trad., *Contes pour les gens de cour*, Turnhout, Brepols, 1993, p. 20; M. R. JAMES, éd. et trad., *De nugis curialium / Courtiers' Trifles*. Oxford, Clarendon Press, 1983, pp. xxv-xxxvi.

constitue l'exemple typique de l'Européen dont la représentation des Byzantins reposait davantage sur son imaginaire que sur des faits vérifiables. Parmi les chroniqueurs d'autres nationalités qui discutèrent d'affaires byzantines, notons rapidement Robert de Torigni, un prieur du mont Saint-Michel qui écrivit jusqu'en 1186, Robert d'Auxerre, qui écrivit une partie de sa chronique au tout début du XIII^e siècle, de même que Bernardo Maragone, qui produisit une chronique pisane vers 1182; bien que généralement moins explicites quant aux affaires byzantines, ces auteurs proposent tout de même des approches intéressantes pour notre analyse que nous élaborerons plus loin.¹²¹³

Enfin, une chronique d'outremer attribuée à un certain Ernoul retient notre attention pour ce qui a trait à l'image des Byzantins entre 1180 et 1204. Nous en savons peu sur l'auteur lui-même, sauf qu'il semble avoir été un valet de Balian d'Ibelin et qu'il aurait écrit une chronique, sinon en totalité, du moins en partie, sur les événements dans l'Orient latin à la fin du XII^e siècle.¹²¹⁴ Étant sans doute originaire du Levant ou de Chypre, Ernoul nous présente donc une perspective unique des États latins pour les années en question. Son texte traitait au départ des événements à Jérusalem entre 1099 et 1227, mais fut plus tard tronqué lorsqu'il fut annexé, pour les années après 1184, à certains manuscrits de la traduction française de la chronique de Guillaume de Tyr. Un contentieux existe notamment sur la date de la composition du texte d'Ernoul: certains historiens soutiennent que celui-ci aurait terminé un premier volet de sa rédaction en 1187, tandis que d'autres reportent cette date à 1192 ou 1197; quant à la fin de l'ouvrage, traitant des affaires d'outremer jusqu'en 1227, la composition pourrait être composée d'ajouts postérieurs par Ernoul, ou pourrait encore s'agir d'une compilation de témoignages divers par un certain Bernard le Trésorier.¹²¹⁵ Quoi qu'il en soit, la rédaction pour les principaux événements qui concernent notre période semble avoir eu lieu avant la fin du XII^e siècle. Ce qu'il importe de souligner, enfin, est le danger de confondre ce document avec la continuation de Guillaume de Tyr connue comme l'*Eracles*, que nous traiterons prochainement; la *Chronique d'Ernoul*, bien qu'elle fût parfois annexée à la traduction de l'œuvre monumentale de l'archevêque, ne constituait pas comme telle une continuation de celle-ci.

¹²¹³ ROBERT DE TORIGNI, *Chronicles of the Reigns of Stephen, Henry II and Richard I*, éd. R. Howlett, Londres, Longman, 1884-1889, 4 vols; ROBERT D'AUXERRE, *Chronicon*, éd. O. Holder-Egger, *MGH, SS*, 26, pp. 219-276; BERNARDO MARAGONE, *Gli Annales pisani di Bernardo Maragone*, éd. M. Lupo Gentile, *Rerum Italicarum Scriptores*, 6, 2, Bologne, N. Zanichelli, 1930-1936, pp. 1-86.

¹²¹⁴ B. HAMILTON, *The Leper King...*, p. 8; P. EDBURY, « The Lyon Eracles and the Old French Continuations of William of Tyre », dans B. Z. Kedar, J. Riley-Smith et R. Hiestand, dirs., *Montjoie. Studies in Crusade History in Honour of H. E. Mayer*, Aldershot, Variorum Reprints, 1997, p. 5; M. AILES et M. BARBER, *Ambroise's 'Estoire de la Guerre Sainte'...*, p. 16.

¹²¹⁵ B. HAMILTON, *The Leper King...*, p. 8; P. EDBURY, « The Lyon Eracles and the Old French Continuations... », p. 5.

Néanmoins, il y a des similitudes entre l'une des versions abrégées de l'*Eracles* et la *Chronique d'Ernoul*, ce qui nous porte à conclure que le premier texte aurait incorporé des éléments du second.¹²¹⁶

ii- La représentation des Byzantins après la mort de Manuel I^{er} Comnène

Malgré les événements fâcheux de 1182, qui ternirent l'image des Byzantins pour la génération suivante de chroniqueurs latins, la bonne réputation de Manuel I^{er} Comnène semble tout de même s'être perpétuée chez certains d'entre eux, comme un souvenir nostalgique des bonnes relations dont les Grecs et Latins avaient joui durant son règne. Robert d'Auxerre, en effet, remémora comment Manuel avait toujours fait preuve de la plus grande bienveillance à l'endroit des Latins, réservant à eux seuls le prestige de mener ses expéditions et les couronnant des plus grands honneurs lorsqu'ils étaient dans son palais.¹²¹⁷ Le continuateur de Sigebert de Gembloux, pour sa part, écrivit que le fils de Manuel, Alexis II, imita son père dans son amour des Latins, alors qu'il détesta les Grecs.¹²¹⁸ Robert de Torigni, ensuite, se montra généralement conciliant envers Manuel, soulignant les honneurs que l'empereur prodigua à Rainier de Montferrat, à qui il accorda la gouvernance de Thessalonique, l'une des plus grandes dignités de l'empire.¹²¹⁹ Pour ce qui a trait aux descriptions de la deuxième croisade, Manuel était certainement moins dénoncé qu'auparavant, bien qu'il ne fût pas complètement blanchi de l'échec de la croisade. Robert de Torigni, par exemple, évita expressément d'aborder les détails de l'expédition et ne mentionna rien du rôle de Manuel, préférant imputer la faute aux péchés des croisés.¹²²⁰ Guillaume de Newburgh, toutefois, associa les revers de la croisade autant à la perfidie de Manuel qu'à une sanction divine, comme quoi l'empereur portait toujours

¹²¹⁶ P. EDBURY, « The Lyon Eracles and the Old French Continuations... », p. 4. Une étude plus détaillée de la *Chronique d'Ernoul* et de ses similitudes avec l'*Eracles* fut réalisée par M. R. MORGAN, *The Chronicle of Ernoul and the Continuations of William of Tyre*, Oxford, Oxford University Press, 1973, 204 p.

¹²¹⁷ *Manuel imperator, vir strenuus, dum adviveret, Latinos ita dilexerat, quod suas nonnisi per eos expeditiones ageret et primis eos palacii honoribus insigniret.*; ROBERT D'AUXERRE, p. 246.

¹²¹⁸ *Qui morem patris imitatus, Grecos parvipendens, Latinos diligebat.*; CONTINUATEUR de Sigebert de Gembloux, *Continuatio Gemblancesis*, MGH, SS, 6, p. 421.

¹²¹⁹ *Manuel, imperator Constantinopolitanus, dedit Rainerio, filio Willelmi principis Montis Ferrati, filiam suam, natam ex priore uxore sua. [...] Similiter fecit coronari Rainerium, filium marchisi Montis Ferrati, cum filia sua, quam ei dederat; et dedit ei honorem Thesolonicensium, qui est maxima potestas regni sui post civitatem Constantinopolitanam.*; ROBERT DE TORIGNI, vol. 4, p. 285.

¹²²⁰ *Ludovicus, rex Francorum, et regina Alienor, et socii sui, quos super memoravimus, praesente papa Eugenio, in expeditionem Jerosolimitanam ituri a Parisiis recesserunt. Quas tribulationes et miserias in ipso itinere, dum per terram imperatoris Constantinopolitani transirent, a fame, pestilentia, incursione Paganorum, perpassi sint, non est nostri studii enarrare. Quia enim de rapina pauperum et ecclesiarum spoliatione illud iter ex majori parte inceptum est, nec in eos qui se inhoneste habebant vindicatum est, fere nihil prosperum, nihil memoria dignum, in illa peregrinatione actitatum est.*; ROBERT DE TORIGNI, vol. 4, p. 154.

une partie du blâme à la fin du XII^e siècle.¹²²¹ Quoi qu'il en soit, il est clair que la réputation de Manuel était somme toute plus nuancée pour cet événement.¹²²² Il n'y a que Gautier Map qui se montra ouvertement hostile envers Manuel, mais pas pour ce qui a trait à la deuxième croisade. En effet, de façon plutôt inusitée, il qualifia l'empereur de félon, l'accusant d'avoir usurpé le pouvoir de son frère à la mort de Jean II, et lui imputa la panoplie de vices dont étaient généralement accusés les Grecs au XII^e siècle; mais en raison de la nature dérisoire de son texte et des nombreuses erreurs factuelles auxquelles il s'adonna, son accusation ne peut être admise comme représentative des sentiments généraux de son époque.¹²²³ Même si Gautier fut l'exception, toutefois, il reste que Manuel ne fut pas aussi glorifié après sa mort que de son vivant: sa défaite à Myrioképhalon en 1176 avait porté un dur coup à son prestige dans le monde latin, comme en font foi les longues descriptions de cet événement dans les chroniques de la fin du XII^e siècle.¹²²⁴ Somme toute, le règne de Manuel n'était qu'un souvenir agréable, mais non plus une réalité tangible.

Pour ce qui a trait aux Byzantins, les injures dont ils avaient pu faire l'objet avant 1182 furent bien évidemment accentuées à la lumière du nouveau contexte des relations entre Grecs et Latins. Comme nous l'avons déjà mentionné, il semble y avoir eu chez les Européens une tendance généralisée d'intolérance à l'endroit des chrétiens qui habitaient en Orient, qu'ils fussent Latins ou Grecs. En effet, c'est surtout à la fin du XII^e siècle que les critiques européennes à l'endroit des Poulains devinrent systématiques, en raison notamment de leur adaptation et de leur expression orientales.¹²²⁵ Puisqu'ils étaient de plus en plus méconnaissables aux yeux de leurs cousins européens, les Latins d'Orient furent rapidement coupables des mêmes vices que les Orientaux: ils étaient ainsi perçus comme décadents et efféminés, portés au péché et essentiellement privés de vertus. Guillaume de Newburgh considérait par ailleurs que les Poulains étaient des intermédiaires entre les chrétiens et les Sarrasins, du fait qu'ils partageaient la dégénérescence morale de ces derniers; ce contexte avait même attiré en Orient les criminels européens qui s'engouaient

¹²²¹ *Ingressique Asiam Minorem, cujus pars quaedam Constantinopolitanae ditionis est [...], Greci imperatoris perfidiam experti sunt: cujus tamen nostri quibusdam excessibus motum incurrerant; cum et Omnipotentis Dei, superbe et indisciplinate agendo, contra se iracundiam accendissent.*; GUILLAUME DE NEWBURGH, *Historia Rerum Anglicarum Willelmi Parvi*, éd. H. C. Hamilton, Londres, Kraus Reprint, 1964 (1856), vol. 1, I, 20, p. 56.

¹²²² Voir les conclusions de P. EDBURY, « Looking Back on the Second Crusade: Some Late Twelfth-Century English Perspectives », pp. 163-169.

¹²²³ *Occupavit ergo Manuel imperium illicite, quia iunior, reuersumque reppulit Andronium.*; GAUTIER MAP, II, 18, p. 174.

¹²²⁴ Voir notamment ROGER DE HOVEDEN, *Gesta Regis Henrici Secundi*, vol. 1, pp. 128-130.

¹²²⁵ Selon M. R. Morgan, l'identité distincte des Latins d'Orient était définitivement établie dès 1180, tout comme la connotation péjorative du terme *polain*.; M. R. MORGAN, « The Meanings of Old French *polain*... », p. 50.

pour un tel environnement, comme quoi Jérusalem ne constituait plus un royaume de conscience, mais bien un de décadence.¹²²⁶ Puisque les richesses et les habitudes orientales les avaient amollis, les Poulains étaient également moins portés aux armes, de sorte qu'ils étaient devenus indolents dans leur lutte contre l'infidèle; tout comme les Byzantins, ils étaient parfois même considérés comme des traîtres à la cause chrétienne, en raison de leur tolérance et de leur coopération avec les musulmans.¹²²⁷ Bref, il est clair qu'il faut voir dans l'image des Poulains une répétition des mêmes mécanismes de représentation qui avaient déterminé l'image des Byzantins dans l'Occident médiéval, et qui étaient essentiellement caractérisés par des considérations d'identité chrétienne et une intolérance relative de l'altérité au sein de ce groupe identitaire chrétien. Le phénomène, par ailleurs, allait s'accroître au XIII^e siècle, lorsque la distinction entre les Latins d'Europe et d'Orient devint encore plus marquée.¹²²⁸

Dans cette optique, il n'est guère surprenant que l'éloignement entre Grecs et Latins à la fin du XII^e siècle ait donné lieu à une image plus intransigeante des Byzantins chez les chroniqueurs des croisades. Les thématiques qui avaient jusqu'à présent été courantes dans l'historiographie furent ainsi réitérées avec plus de vigueur: les Grecs, notamment les Chypriotes, étaient déloyaux et félons, de même qu'efféminés et décadents. Ambroise les qualifiait de faux, ajoutant qu'ils avaient une nature méchante et qu'ils étaient les plus arrogants de tous les peuples.¹²²⁹ Dans l'*Itinerarium peregrinorum*, ils étaient pareillement perçus comme « un peuple perfide, une génération cruelle et pour tout dire dégénérée. »¹²³⁰ Au niveau militaire, les Grecs ne pouvaient se mesurer aux Latins et fuyaient systématiquement devant l'ennemi. Selon Roger Hoveden, ils étaient « tout à fait inexpérimentés dans l'art de la guerre »; Ambroise, pour sa part, considérait qu'ils étaient ignobles et qu'ils s'abandonnaient toujours à la fuite.¹²³¹ Pour ces chroniqueurs, les Latins étaient certainement meilleurs à la guerre que les Grecs, puisque ceux-ci faisaient toujours

¹²²⁶ *Erant enim jam in Jerusalem et regno ejus, non, ut olim, viri religiosi ex omni natione quae sub coelo est, sed ex omni gente Christiana facinorosi, luxuriosi, ebriosi, mimi, histriones, hoc genus omne in terram sanctam tanquam in sentinam quandam confluerat, eamque obscenis moribus et actibus inquinabat. Ipsius quoque terrae novi indigenae, quos Pullanos vocabant, Sarracenorum infecti vicinia, non multum ab eis vel fide vel moribus discrepabant, atque inter Christianos et Sarracenos tanquam quidam neutri esse videbantur.*; GUILLAUME DE NEWBURGH, vol. 1, III, 15, p. 254.

¹²²⁷ Voir notamment les réflexions de R.-J. LILIE, « The Crusaders Between Orient and Occident... », p. 79.

¹²²⁸ M. R. MORGAN, « The Meanings of Old French *polain*... », p. 51.

¹²²⁹ AMBROISE: *faus Grifons*, v. 740, p. 12; *De Grifon de male nature*, v. 1821, p. 30; *Sorquidé plus que gent que vive...*, v. 1493, p. 24.

¹²³⁰ *Gens perfidia, generatio nequam et omnino degenerans...*; ITINERARIUM PEREGRINORUM (IPI), 21, p. 292.

¹²³¹ ROGER HOVEDEN, *Chronica: fere omnes indocti ad praelium*, vol. 3, p. 107; *fugae potius quam bello parati*, vol. 3, p. 106; AMBROISE: *gent coarde*, v. 1993, p. 32; *l'empereor qui s'enfuï*, v. 1552, p. 25; *cil chacerent e cil fuïrent*, v. 1587, p. 26.

appel à des tactiques et des ruses douteuses dans les combats.¹²³² Ambroise affirma que les Chypriotes ne savaient faire la guerre autrement qu'avec des flèches; selon lui, Isaac de Chypre aurait même osé tirer deux flèches empoisonnées dans la direction de Richard Cœur-de-Lion, un acte des plus ignobles.¹²³³ Dans l'*Itinerarium*, il était pareillement affirmé que les Grecs préféraient la ruse aux combats armés.¹²³⁴ En raison de toutes leurs fautes, les Byzantins étaient systématiquement mis en fuite et humiliés par leurs ennemis.¹²³⁵

Gautier Map, bien qu'il ne traitât pas directement des croisades, représenta pareillement les Byzantins, comme quoi leur image négative était essentiellement généralisée à l'ensemble de l'Occident latin. Résumant dans un discours satirique les invectives généralement réservées aux Grecs, Map souligna en particulier leur emploi de mercenaires comme un signe de leur dégénérescence, un thème devenu récurrent dans l'historiographie des croisades:

Andronius réussit à dresser presque la moitié du monde contre Manuel et aurait triomphé si Manuel, sachant les Grecs mous et efféminés, bavards et rusés, inefficaces et changeants face à l'ennemi, ne se fût servi à son avantage à ce moment-là. Généreux de son argent mais avare d'honneurs, il leur prodigua richesses et fausses promesses, attirant petit à petit des gens de par chez nous sous prétexte de les protéger et de sauver leurs personnes. En réalité, c'était pour les exposer au danger des attaques d'Andronius.¹²³⁶

Pour Map, cette tendance des Byzantins à exposer les autres aux dangers qu'ils n'étaient eux-mêmes pas en mesure d'assumer soulignait la décadence des Grecs contemporains, qui pourtant avaient eu des ancêtres si illustres:

Depuis la guerre de Troie leur propre force se trouve tellement affaiblie: depuis Ajax, dont la prouesse a été vaincue injustement par la perfidie, ils n'ont rien de grandiose dont ils puissent se prévaloir, à tel point que les éléments les plus bas de toutes les nations, la lie du peuple, suscitent leur jalousie. [...] Mes paroles concernent leurs chevaliers, car depuis la défaite de l'armée troyenne cet ordre a dégénéré dans la pratique des armes; depuis Achille, Ajax et Diomède, on ne trouve pas chez eux de chevaliers glorieux.¹²³⁷

¹²³² Par exemple: *Mais nos savions plus de guerre*; AMBROISE, v. 1509, p. 25.

¹²³³ AMBROISE: *Que riens fors traire ne savoient*, v. 1601, p. 26; *E cil traist a lui dous sajetes / Entuchïees en desheites*, vv. 1922-1923, p. 31.

¹²³⁴ *Quod si Greci milicia queritur, arte non armis dimicat*; ITINERARIUM PEREGRINORUM (IPI), 21, p. 293.

¹²³⁵ *U li Greu eurent tel laidure*; AMBROISE, v. 1763, p. 29.

¹²³⁶ *Androniums [...], contra Manuelem fere dimidium armauit orbem, obtinuissetque aduersus eum, sed Manuel thesauri prodigus et aurarus honoris, sciens Grecos molles et femineos, loquaces et dolosos, nulliusque contra hostes fidei uel uirtutis, pro tempore sibi utiliter usus est eis, effusis copiis et simulatis periculis obiciendos*; GAUTIER MAP, ii, 18, p. 174; trad. A. K. Bate, p. 159.

¹²³⁷ *Adeo enim exhausta est uis eorum a bello Troiano, ut post Aiace, cuius uirtuti dolus iniuste preualuit, nichil habeant in aliquo Grecorum iactabile uel eminens, et eiam adeo ut facta sit eis inuidiosa onmium*

Comme nous l'avons proposé précédemment, l'ensemble de ces accusations soulignait un certain complexe d'infériorité des Latins à l'égard des Grecs, tandis que l'allusion à la guerre troyenne servait à confirmer ces affirmations dans le cadre d'une tradition historiographique. Néanmoins, le mécanisme de représentation le plus saillant à l'époque était celui de la représentation projective, qui consistait d'abord à prétendre que les Byzantins étaient conscients de leurs défauts (comme dans les cas où les empereurs reconnaissaient la valeur des Latins par-dessus celle de leurs sujets) et ensuite que les Latins n'étaient pas les instigateurs de l'inimitié entre chrétiens occidentaux et orientaux, mais que c'étaient bien les Grecs qui avaient initié les hostilités à leur endroit. Ce mécanisme de représentation, que nous avons vu auparavant chez Guillaume de Tyr, était devenu récurrent à la fin du XII^e siècle. Dans l'*Itinerarium peregrinorum*, par exemple, l'idée fut évoquée afin d'expliquer, voire de justifier, la trahison d'Isaac II à l'endroit de Frédéric Barberousse dans le contexte de la troisième croisade: évoquant, tout comme Map, l'idée que l'ancienne gloire des Grecs s'était estompée chez leurs descendants, l'*Itinerarium* stipulait que les Byzantins ressentaient une vive jalousie à l'endroit des Latins, contre qui ils vouaient une rancune latente; qui plus est, ce mépris caché à l'endroit des Latins expliquait pourquoi ils faisaient systématiquement recours à la fourberie de Sinon et aux ruses d'Ulysse, comme une récurrence de l'ancienne rancune qui avait animé la guerre de Troie.¹²³⁸ Or, cette volonté d'imputer aux Byzantins l'échec de la fraternité chrétienne à la fin du XII^e siècle était clairement symptomatique de la détermination des Occidentaux de se disculper eux-mêmes de l'éloignement entre les Grecs et les Latins. En effet, un tel mécanisme de représentation témoigne de l'angoisse et de la tension qui caractérisaient les relations entre chrétiens à ce moment crucial du XII^e siècle, et souligne bien évidemment le clivage à la fois culturel et religieux qui les animait.

Dans les faits, ce mépris réciproque entre les deux entités chrétiennes était d'autant plus démontré par le traitement imposé aux Chypriotes par Richard Cœur-de-Lion, qui était significatif de l'irrévérence des Latins pour certains signes distinctifs de la culture byzantine. En effet, Ambroise évoqua comme exemple comment le roi anglais aurait exigé

scoria populorum et omnis abiectio plebis. [...] de militibus michi sermo est, quoniam id genus in illo defloruit exercicio (post exicium) Troiani exercitus, nec est in illis inuentum ad miliciam decus post Achillem, Aiace et Titidem.; GAUTIER MAP, ii, 18, pp. 178-179; trad. A. K. Bate, p. 160.

¹²³⁸ *Quibus hec una timoris causa exstitit, quos non amabant, timebant. [...] Antiquum illud et inexorabile odium, quod contra Latinos Grai dudum conceperant, tenax successio temporum transfundit in posteros. [...] Hoc tamen pro causa constanter inducere possumus, quod cum Latini scientia partier et armis floreant, illi se prorsus inscios et imbelles conspiciunt; et hinc odii sumpto fomite alienis bonis invidi contabescunt. [...] Nam Sinonis figmenta et Ulixis fallatiam, Atrai atrocitatem retinent.*; ITINERARIUM PEREGRINORUM (IP1), 21, pp. 292-293.

qu'on coupe la barbe des vaincus, non seulement comme un signe d'infamie, mais également comme une atteinte à leur identité culturelle.¹²³⁹ Or, puisque le port de la barbe était un symbole identitaire particulièrement important chez les Byzantins et les Orientaux, d'abord comme un signe de virilité, mais également comme un symbole de fierté à la fois religieuse et culturelle, le fait de la leur couper soulignait indéniablement une intention d'insulte à leur endroit.¹²⁴⁰ De toute évidence, cette volonté de ridiculiser les coutumes orientales caractérisait désormais le clivage culturel qui divisait les Grecs et les Latins, et qui était exacerbé par les ramifications politiques de la troisième croisade.¹²⁴¹ Or, l'analyse de l'image des empereurs byzantins contemporains, notamment celle d'Andronic I^{er} Comnène, d'Isaac II Ange et d'Isaac de Chypre, nous permettra d'approfondir notre compréhension de ce phénomène d'éloignement entre chrétiens orientaux et occidentaux durant les deux dernières décennies du XII^e siècle.

iii- L'image des empereurs: Andronic I^{er} Comnène, Isaac II Ange, Isaac de Chypre

Andronic I^{er} Comnène fut indéniablement l'empereur byzantin le plus impopulaire du XII^e siècle, et cela autant chez les chroniqueurs byzantins qu'occidentaux. Or, si les empereurs antérieurs avaient parfois pu faire l'objet d'invectives de la part des chroniqueurs latins, il demeure que leur image était tout aussi susceptible d'être modérée chez certains d'entre eux. Pour Andronic, toutefois, les chroniqueurs latins de la fin du XII^e siècle étaient unanimes: il était un tyran cruel qui, dans sa haine des Occidentaux, avait commis les atrocités et les crimes les plus sordides. À cet égard, il faut noter qu'Andronic était tenu responsable du massacre des Latins en 1182: c'est en effet au moment où il avait fait irruption dans la capitale byzantine en tant que champion du jeune Alexis II que la violence contre les Latins avait éclaté, un massacre qu'il aurait soit suscité, soit encouragé dans son déroulement. Malgré la tendance actuelle des historiens à attribuer l'ardeur anti-latine d'Andronic à des ambitions surtout politiques, notamment pour s'assurer l'appui de la population byzantine en prévision de son ascension au pouvoir, sa réputation auprès des chroniqueurs des croisades était celle d'un traître horrible, ennemi

¹²³⁹ *E il lor fist lor barbes rere*; AMBROISE, v. 1945, p. 31.

¹²⁴⁰ Selon Guillaume de Tyr, les Grecs et les Orientaux portaient avec fierté leurs barbes, qu'ils entretenaient avec grand soin, de sorte que c'était une insulte grave de les leur couper.; GUILLAUME DE TYR, XI, 11, p. 511.

¹²⁴¹ La barbe était certainement un critère de distinction culturelle. A. Kazhdan souligna que, à la suite de l'accroissement des contacts entre Byzance et l'Occident aux XI^e et XII^e siècles, ce trait physique devint d'autant plus important pour distinguer les Grecs des Latins, puisque ces derniers préféraient généralement avoir le visage rasé.; A. KARPOZILOS et A. CUTLER, « Beard », dans A. Kazhdan, *The Oxford Dictionary of Byzantium*, New York, 1991, vol. 1, p. 274.

juré de la cause chrétienne.¹²⁴² À titre d'exemple, Raoul de Diceto le traita notamment de *proditor* (traître), et lui attribua les pires qualificatifs, soit *nefarius* (abominable), *atrocibus* (cruel) et *excecrandus* (maudit).¹²⁴³ Les autres chroniqueurs de l'époque ne se montrèrent guère plus favorables à son endroit, le qualifiant systématiquement de pareilles injures.¹²⁴⁴ De toute évidence, Andronic était objet de mépris pour ses contemporains latins; son règne, qui marquait un contraste évident avec celui de Manuel I^{er}, avait introduit une ère de conflits entre Grecs et Latins, pour laquelle le nouvel empereur était essentiellement tenu pour responsable.

Les chroniqueurs latins de la fin du XII^e siècle ont généralement manifesté un intérêt marqué pour l'ascension au pouvoir d'Andronic I^{er}, détaillant parfois longuement l'événement dans leurs récits et faisant souvent preuve d'une connaissance subtile des rouages internes de la politique byzantine. Cet intérêt peut s'expliquer en partie par la déchéance ultérieure du jeune Alexis II, envers qui les Latins avaient été favorablement disposés en raison de son mariage avec Agnès, fille de Louis VII.¹²⁴⁵ Or, la félonie d'Andronic, qui fit étrangler son seigneur afin d'accéder au pouvoir, outragea les chroniqueurs occidentaux. À cet effet, ceux-ci décrivirent les machinations sordides par lesquelles Andronic était parvenu à ses fins. Selon Roger de Hoveden, le prétendant s'était au départ déclaré comme le protecteur d'Alexis II, afin de le délivrer de l'emprise de Marie d'Antioche et du protosébaste Alexis, qui conspiraient à le tuer. Ensuite, lorsqu'il devint le régent du jeune empereur, Andronic aurait fait preuve de ruses et de paroles persuasives pour écarter Alexis du pouvoir, celui à qui il avait pourtant juré fidélité et fait hommage.¹²⁴⁶ Bien que Roger fût l'auteur qui décrivit le plus longuement les circonstances de l'usurpation d'Andronic, les autres chroniqueurs se firent généralement l'écho de ses propos. La majorité, en effet, dénoncèrent le caractère odieux de cette félonie, en insistant notamment sur le fait qu'Andronic avait auparavant juré fidélité à Alexis et qu'il avait par

¹²⁴² M. ANGOLD, *The Byzantine Empire, 1025-1204...*, p. 296. Voir également: J. OKTAWIUSZ, *Andronikos I Komnenos*, Amsterdam, A. M. Hakkert, 1970, 159 p.

¹²⁴³ RAOUL DE DICETO, *Opera Historica*, éd. W. Stubbs, Londres, Longman, 1876, vol. 2, pp. 37-38.

¹²⁴⁴ Entre autres: *impius et scelestus tyrannus*; ANSBERT, p. 31; *perfidum illum Androneum*; HOVEDEN, *Chronica*, vol. 2, p. 206.

¹²⁴⁵ Ce détail fut souligné par la majorité des chroniqueurs de l'époque. Voir notamment: *Alexis filius ejus, qui filiam Lodowici regis Franciae in uxorem duxerat, successit ei in imperio*; ROGER DE HOVEDEN, *Chronica*, vol. 2, p. 201; *cui etiam pater non multo antea regis Franciae Philippi germanam desponsaverat...*; ANSBERT, p. 31; *Manuel, imperator Constantinopolitanus, misit ad regem Francorum honorabiles legatos, ut daret filiam suam filio ejus; quod rex concessit*; ROBERT DE TORIGNI, p. 279; *uxorem ejus Agnetem, Ludovici scilicet Francorum regis filiam*; RAOUL DE DICETO, vol. 2, p. 12; *ki barons estoit la fille le roy Loey de France*; ERNOUL, 9, p. 91.

¹²⁴⁶ ROGER DE HOVEDEN, *Chronica*, vol. 2, pp. 202-203.

conséquent commis la pire des trahisons en usurpant le trône.¹²⁴⁷ Cette insistance des chroniqueurs, dont le choix des mots n'était jamais dû au hasard, démontre à quel point les Latins étaient indignés par un tel geste, qui confirmait à leurs yeux la perfidie des Grecs. Qui plus est, les châtimens qu'il infligea ensuite à ses ennemis politiques choquèrent les chroniqueurs, qui y voyaient l'œuvre d'un tyran sanguinaire: Ernoul, sans doute le mieux informé des faits, décrit en effet comment Andronic fit aveugler, castrer et mutiler ses adversaires, au point même de s'en prendre à toute la famille impériale. Il dénonça ensuite le traitement des femmes et des religieuses, qui furent violentées par Andronic, tout comme la fille de Louis VII, qu'il épousa de force. L'ensemble de ces crimes, il va de soi, était vu comme particulièrement odieux; ceci expliquait, selon Ernoul, pourquoi Andronic était si détesté de ses sujets.¹²⁴⁸ C'est toutefois le massacre des Latins en 1182 qui provoqua le plus la colère des chroniqueurs, qui le dénonçaient comme une trahison flagrante de la fraternité chrétienne. Plusieurs d'entre eux, en effet, soulignèrent qu'Andronic avait fait usage des Sarrasins d'Iconium pour investir Constantinople et que c'était eux qui s'étaient livrés à l'assassinat des Latins.¹²⁴⁹ Andronic, en ayant conclu un pacte avec le sultan d'Iconium, avait ainsi renié le Christ et était devenu un ennemi de la foi chrétienne, comme le soulignèrent Gautier Map et Bernardo Maragone.¹²⁵⁰ À cet effet, Robert de Torigni ajouta un exemple démontrant comment ce massacre des Latins avait provoqué une rupture entre les Grecs et les Latins: en effet, comme une preuve de leur mépris pour l'Église latine, le chroniqueur affirma qu'un légat pontifical, qui séjournait alors à Constantinople, aurait été tué sauvagement par les Grecs, qui aggravèrent ensuite leur crime en attachant honteusement son cadavre à un chien et en le paradant dans les rues

¹²⁴⁷ *Alexio fidelitatem in ecelesia Sanctae Sophiae juravit*; RAOUL DE DICETO, vol. 2, pp. 11-12; *juravit ei, sicut domino suo ligio, fidelitatem contra omnes homines coram omni populo.*; ROGER DE HOVEDEN, *Chronica*, vol. 2, p. 202.; *Dont vint Androines, se se pourpensa d'une grant traïson...*; ERNOUL, 9, p. 91; *Andronicus homo nequissimus et multae potentiae, utpote procurator imperii, sollicitatis et corruptis ministris palatii, imperatorem juvenulum, nepotem scilicet proprium, furatus de palatio in insulam quandam, ut dicitur, civitate inscia, per quosdam complices suos occulte necandum direxit.*; GUILLAUME DE NEWBURGH, vol. 1, III, 4, p. 222.

¹²⁴⁸ *Ançois que ceste cose fust seue, manda Androines les parens de l'empereur. A le mesure k'il venoient, si les faisoit metre en une cambre; là lor faisoit les ieux crever, et à teus i avoit cui il faisoit les nés cauper et les baulèvres avec les iex crever. Ensi fist il atourner le plus des parens l'empereour, tous ciaux qu'il en pot trouver. Apriès si porta couronne et fu empereres; et puis fist tant de mal que vous orés dire. [...] Il ne demouroit biele nonne en toute la tiere, ne fille à chevalier, ne fille à bourgeois, ne femme, ne une ne autre, por que elle li seist bele, que il ne le presist, et gisoit à li à force; ne abéie nulle que il ne raensist et desiretast. Et si estoit haïs pour le malice k'il faisoit, que ainc haus hom qui tiere tenist, ne fut onques si haïs de toutes gens, com il estoit.*; ERNOUL, 9, p. 91. Voir également les commentaires de ROGER DE HOVEDEN, *Chronica*, vol. 2, p. 204; ROBERT DE TORIGNI, p. 307; BERNARDO MARAGONE, p. 73.

¹²⁴⁹ *Conducens ergo solidanum Hiconii et multos Sarracenorum, fraudulenter introierunt civitatem, et multos Latinos interfecit, et a Latinis multi Sarraceni interfecti sunt.*; ROBERT DE TORIGNI, p. 302.; *hicque auxilio Turcorum et aliarum gentium imperium Constantinopolitanum invasit regeque puero et tutoribus eius occisis...*; ANSBERT, pp. 31-32.

¹²⁵⁰ *qui iam bis negavit Christum adulans sibi a Thurchis auxilium...*; GAUTIER MAP, ii, 18, p. 176; *Celandronico, pezzimo inimico del nome Christiano*; BERNARDO MARAGONE, p. 73.

de la ville. Or, l'épisode était d'autant plus sordide que ce même légat avait au préalable refusé de s'enfuir de Constantinople sous prétexte qu'il acceptait de faire face au danger éminent par souci de l'unité des Églises, qui devait prévaloir à tout prix. Telle était, selon Torigni, la portée de la perfidie grecque.¹²⁵¹ Le chroniqueur alla même jusqu'à associer cette haine anti-latine au fait qu'Alexis II avait épousé la fille du roi de France et qu'il s'était montré bienveillant à l'endroit des Latins, ce qui avait suscité le mépris des Byzantins.¹²⁵²

Il ne faut donc guère être surpris si les chroniqueurs latins ont décrit en détail et avec une certaine satisfaction le supplice final d'Andronic, ce grand persécuteur des Latins. Son exécution, en effet, était une cause de réjouissance, du fait qu'elle signalait l'avènement d'Isaac II, dont le règne fut moins tyrannique. Bien que les détails du châtimement d'Andronic pussent varier d'un chroniqueur à l'autre, le message d'ensemble était le même: la peine était juste pour un félon aussi sordide, et cela malgré la noblesse de sa famille et la dignité de son titre. La longueur des témoignages, de plus, soulignait l'importance de cet épisode dans les récits des chroniqueurs, qui le voyaient sans doute comme une juste réparation pour la perfidie des Grecs. Généralement bien informés des événements, les chroniqueurs situaient le revers de fortune d'Andronic au moment d'une tentative ratée d'assassiner un noble nommé Isaac Ange. Selon Ansbert, Isaac aurait été convoqué au palais pour y être assassiné, mais ayant été informé du complot au préalable, il aurait déjoué Andronic, aurait pris contrôle du palais et aurait ensuite livré l'empereur déchu à la population. Pour ses crimes, Ansbert affirma qu'Andronic avait alors été attaché à un chameau, animal ignoble, et paradé dans la ville, où les gens lui firent endurer les pires supplices avant de le décapiter.¹²⁵³ Ernoul, pour sa part, détailla davantage l'événement, expliquant qu'Andronic avait été attaché à l'envers sur un âne et que, le paradant dans les rues, les femmes avaient pu se venger des souffrances qu'elles avaient souffert sous son règne; à la fin, elles le dépecèrent et le mangèrent, afin de s'absoudre du

¹²⁵¹ *hic inquam Johannes, cum Latini occiderentur, erat in hospitio suo, veneruntque ad eum quidam religiosi viri, suadere ei ut discederet, ne occideretur. Quod cum audiret, dixit: 'Absit hoc ne fiat. Ego hic sto pro unitate ecclesie et praecepto domini mei Alexandri papae.'* Tunc irruentes in eum Graeci perfidi occiderunt eum, et ligantes canem cum eo, ita quod cauda canis esset in os ejus, traxerunt per vicus civitatis, et facta fovea ibi combusserunt eum.; ROBERT DE TORIGNI, p. 307.

¹²⁵² *indignatus quod ipse duxisset filiam regis Francorum in uxorem, et multos Latinorum secum haberet sibi familiares...*; ROBERT DE TORIGNI, p. 301.

¹²⁵³ *et plagis cruentatum cameloque turpiter inpositum per totam circumduxit civitatem, omni populo lapides et lutum congestum in eum iniciente sicque ad portum maris deductus et decollatus incidit miser in foveam quam paraverat.*; ANSBERT, p. 32. Guillaume de Newburgh proposa une version similaire des événements: GUILLAUME DE NEWBURGH, vol. 1, III, 4, pp. 220-222. Selon Robert de Clari, le chameau était *le plus orde beste et le plus foireuse et le plus laide du siecle.*; ROBERT DE CLARI, xxv, p. 147.

déshonneur qu'elles avaient subi.¹²⁵⁴ Roger de Hoveden, enfin, imagina un discours où Isaac aurait déclaré à Andronic lui imposer la justice divine pour avoir tué son seigneur, à la suite de quoi l'empereur fut mutilé, amputé de ses membres, brûlé et, finalement, traîné à l'arrière d'un cheval à travers la ville.¹²⁵⁵ Or, le caractère semi-légitime qu'avait acquis le supplice d'Andronic est évident par ces témoignages; les différences entre les versions, quant à elles, reflètent l'imaginaire des chroniqueurs pour ce qui a trait à un juste châtement envers un félon.¹²⁵⁶ Comme nous le verrons au prochain chapitre, le supplice d'Andronic donna lieu à encore plus de versions au début du XIII^e siècle. De toute évidence, cet événement allait prendre une nouvelle signification à la lumière des événements futurs relatifs à cette croisade, notamment pour démontrer la légitimité d'Isaac II en glorifiant son ascension au pouvoir. Pour les chroniqueurs de la fin du XII^e siècle, toutefois, il servait à démontrer à quel point l'empire avait souffert sous le règne d'Andronic et comment les Grecs s'étaient temporairement absous de leurs crimes en punissant la félonie de leur empereur.¹²⁵⁷

L'image du successeur d'Andronic, Isaac II Ange, fut généralement plus clémentine chez les chroniqueurs latins, sauf bien entendu pour ce qui a trait aux événements de la troisième croisade. Malgré tout, son ascension au trône impérial fut décrite comme une délivrance pour l'empire et une juste réparation du meurtre d'Alexis II. À cet égard, les chroniqueurs latins furent généralement favorables à l'égard d'Isaac, comme par exemple Roger de Hoveden, qui s'adonna à une biographie quasi-légitime du nouvel empereur. Selon Hoveden, en effet, le jeune « Tursakius Angelus » avait fui quelques années auparavant les persécutions d'Andronic pour se réfugier à Paris, où il y aurait fréquenté l'université dans le but d'apprendre le langage et les coutumes des Latins.¹²⁵⁸ Informé

¹²⁵⁴ *Quant il fu fors de le cité, si le livra on as femmes. Et les femmes li coururent sus comme li chiens famelleus fait à la carougne, et le depicierent tout piece a piece. Et celle qui en pooit avoir aussi gros com une feve, si le mangoient, et raioient le car de sous les os à lor coutiaus, si le mangoient. Ne onques n'i demora uns oissiaus ne jointure, que les femes ne mangaissent. Et disoient que toutes celles qui avoient mangié de lui estoient salves, pour che que elles avoient aidé à vengier le malisse qu'il avoit fait. Ensi fina Androine.*; ERNOUL, 9, pp. 94-95.

¹²⁵⁵ *'Accipite et flagellatum ducite per vicos et plateas civitatis, et habete potestatem eruendi ei oculum unum et auriculam unam, et pugnum unum et pedem unum: vitam autem ejus et caetera illius membra servate ad majora tormenta.'* Quibus expletis novus imperator tradidit illum iterum allis tortoribus, qui spargentes super eum paleam, ignem apposuerunt lateribus ejus, et combusserunt donec tota cutis illius contraheretur in rugam. Deinde ligaverunt eum ad caudas equorum, et sic trahentes eum per medium civitatis projecerunt extra civitatem mortuum.; ROGER DE HOVEDEN, *Chronica*, vol. 2, p. 207.

¹²⁵⁶ Le châtement, en effet, cadrait bien avec les coutumes occidentales, notamment la tradition épique, où le traître était généralement vêtu d'un tabar armorié, lié sur un cheval chétif et humilié à la vue de tous.; H. WOLFF, « Traîtres et trahison d'après quelques œuvres historiques... », pp. 44-45.

¹²⁵⁷ Voir notamment Ansbert: *sub eo denique imperium Grecie multis modis est laceratum...*; ANSBERT, p. 32.

¹²⁵⁸ *Hic autem ea tempestate perscutionis in Francia profectus, Parisius morabatur, et scholas frequentabat, ut in doctrinis Latinorum linguam et mores illorum disceret*; ROGER DE HOVEDEN, *Chronica*, vol. 2, p. 204.

toutefois des malheurs que subissait sa famille aux mains de l'empereur inique, Isaac décida de revenir dans l'empire; il y rencontra, sur une île grecque, un ermite qui lui fit part d'une vision prophétique, selon laquelle Isaac était destiné un jour à devenir empereur et à renverser le fléau qui sévissait alors à Byzance.¹²⁵⁹ Andronic, informé de cette prophétie par le conseil de ses astrologues, attendit le retour d'Isaac à Constantinople pour mettre à exécution ses intentions sinistres contre lui.¹²⁶⁰ Or, l'ensemble de ce scénario, clairement inventé ou calqué sur une quelconque légende byzantine, est significatif des motivations de Roger de Hoveden en représentant Isaac. En effet, écrivant avant 1201, Roger n'était pas en mesure de comprendre le futur rôle d'Isaac dans la quatrième croisade; néanmoins, nous pouvons certainement voir dans ses propos un espoir nostalgique qu'Isaac serait, à l'instar de Manuel I^{er}, favorable aux Latins. Une image aussi favorable, accentuée par le séjour inventé d'Isaac à Paris, se voulait donc un contraste avec l'image d'Andronic, qui avait été un persécuteur des Latins. Par ailleurs, la suite des événements, présentée sous la forme d'un discours imaginaire par Hoveden, proposait d'autres présages fantastiques visant à annoncer la déchéance d'Andronic et la légitimité d'Isaac. C'est pourquoi, craignant qu'il serait puni pour ses crimes, Andronic aurait dépêché un de ses hommes à la demeure d'Isaac pour le faire capturer. Celui-ci aurait toutefois réussi à déjouer ses agresseurs, décapita leur chef, et souleva la populace contre Andronic. Selon Hoveden, Isaac fut ensuite couronné empereur et acclamé par le peuple. Andronic, témoin de l'événement, aurait tenté de percer son rival d'une flèche; mais l'échec de cette tentative, présagée par l'arrivée d'un corbeau et le mauvais fonctionnement de son arc, confirma la prophétie évoquée précédemment et, par conséquent, la légitimité d'Isaac.¹²⁶¹ Somme toute, cette version, bien que quelque peu différente de celle des autres chroniqueurs, démontre la renommée légendaire qu'Isaac II semblait avoir acquis chez certains auteurs à la fin du XII^e siècle.

D'autres chroniqueurs, bien que plus modérés dans leurs éloges d'Isaac, furent tout de même sympathiques à son endroit. Ernoul, entre autres, loua Isaac pour avoir renversé Andronic; mais étant mieux informé des événements, il offrit une explication moins prophétique de l'ascension d'Isaac. Selon Ernoul, Andronic redoutait Isaac du fait qu'il était un parent de Manuel et qu'il était *rous et de pute aire* (déloyal et vil).¹²⁶² Ayant eu

¹²⁵⁹ ROGER DE HOVEDEN, *Chronica*, vol. 2, pp. 204-205.

¹²⁶⁰ ROGER DE HOVEDEN, *Chronica*, vol. 2, pp. 205-206.

¹²⁶¹ ROGER DE HOVEDEN, *Chronica*, vol. 2, pp. 206-207.

¹²⁶² *Or avint cose .I. jor que Lagousses vint à lui, et se li dist: 'Sire, il a .I. chevalier en ceste ville, qui estoit parens l'empereour Manuel; se vous m'en creiés, vous le manderiés et le meteriés en prison, ou vous le deffigurés, ou vous le faites occire; car jou sai bien, se vous le laissiés ensi que vous m'en faciés çou que je vous di, il vous guerriera, car il est rous et de pute aire.'*; ERNOUL, 9, pp. 91-92.

vent des intentions malveillantes de l'empereur à son endroit, Isaac se dirigea au palais des Blachernes pour le confronter, lorsqu'il croisa le lieutenant d'Andronic, qu'il tua. Se rabattant ensuite sur le palais de Boucoléon, il souleva la fureur populaire, prit possession du trésor impérial et se fit couronner empereur à Sainte-Sophie.¹²⁶³ Les détails de l'usurpation, plus conformes aux sources byzantines, démontrent la perspective plus rationnelle qu'Ernoul avait des événements.¹²⁶⁴ Néanmoins, celui-ci ne fut pas uniquement favorable à l'endroit d'Isaac, notamment pour ce qui a trait au séjour de Conrad de Montferrat à Constantinople en 1187. Ernoul décrit par exemple comment Conrad avait assisté Isaac dans sa lutte contre la rébellion d'Alexis Branas, au cours de laquelle l'empereur se serait comporté d'une façon peu exemplaire: en effet, Isaac avait préféré se retrancher derrière les murs de sa capitale, tandis qu'il avait laissé Conrad et ses hommes avancer seuls à la rencontre d'Alexis Branas; bien que le marquis de Montferrat sortît finalement vainqueur, l'image de l'empereur fut néanmoins ternie par l'incident.¹²⁶⁵ Le séjour de Conrad à Constantinople fut par ailleurs ponctué d'un autre événement qui ne favorisa pas la réputation d'Isaac: selon Ernoul, le pouvoir de l'empereur était si incertain qu'il n'était pas en mesure d'assurer la protection du marquis contre certains partisans de Branas, qui projetaient secrètement de l'assassiner. Lorsque Conrad fut informé du complot, il voulut quitter l'empire, mais craignait que l'empereur ne veuille le laisser partir en raison de la précarité actuelle de son pouvoir. Le marquis conçut par conséquent une ruse pour fuir Constantinople: pour ce faire, il informa Isaac du désir de ses hommes de continuer leur pèlerinage à Jérusalem, mais prétendit vouloir lui-même rester auprès de l'empereur pour l'assister contre ses ennemis; ensuite, lorsque ses hommes étaient sur le point de prendre la mer, Conrad signala à Isaac qu'il devait monter à bord du navire pour donner un dernier message à l'un de ses chevaliers; enfin, une fois monté, il enjoignit à ses hommes de lever l'ancre et de mettre le cap vers Acre.¹²⁶⁶ Cet épisode, de toute évidence, remettait en question le pouvoir d'Isaac, puisque celui-ci n'avait pas été en mesure de protéger le marquis contre ses ennemis; qui plus est, il démontrait par quels recours Conrad avait dû esquiver la perfidie des Grecs. L'événement fut plus tard repris et augmenté par les chroniqueurs du XIII^e siècle, dont plusieurs furent moins cléments à l'endroit d'Isaac,

¹²⁶³ ERNOUL, 9, pp. 92-94.

¹²⁶⁴ NICÉTAS CHONIATÈS, IV, 2, pp. 341-343.

¹²⁶⁵ *Li empereres ne vaut issir encontre Livernas, pour çou qu'il avoit grant linage dedens le cité, et porce q'il ne fermassent les portes après lui. Ains se tint toz jors dedenz la cité.*; ERNOUL, 11, pp. 128-129.

¹²⁶⁶ ERNOUL, 19, pp. 179-181. Cet épisode fut également relaté dans le *Brevis historia Iherosolymitani*, où il est également prétendu que la vie de Conrad avait été menacée par les partisans de Branas.; ANNALES GENUENSES (*BREVIS HISTORIA IHEROSOLYMITANI*), *Annali Genovesi di Caffaro e de suoi Continuatori*, éd. L. T. Belgrano, Genova, Istituto sordo-muti, 1890-1929, vol. 1, pp. 191-192.

lui imputant une certaine part de responsabilité dans le projet d'assassinat du marquis. L'exemple fait ainsi preuve de l'ambivalence générale des Latins à l'égard d'Isaac, envers qui ils avaient eu espoir de retrouver un empereur aussi magnanime que Manuel I^{er}, bien qu'il fût tout de même un empereur grec. Pour plusieurs d'entre eux, l'exemple de la troisième croisade allait justement confirmer leurs soupçons.

En effet, si Isaac II fut généralement représenté favorablement pour avoir renversé Andronic, il est clair que sa réputation fut ternie dans le cadre de la troisième croisade, comme en font foi les relations des chroniqueurs de la fin du XII^e siècle. La chronique allemande attribuée à Ansbert fut sans doute la plus virulente, tout comme l'extrait d'un auteur anonyme allemand contenu dans l'*Itinerarium peregrinorum*.¹²⁶⁷ En raison des revers subis par Frédéric Barberousse pendant l'expédition, ces deux auteurs qualifièrent systématiquement l'empereur byzantin de *perfidus*, *nequissimus*, *crudelis*, *tirannus*, voire même de *versipellis* (caméléon), une allusion directe à sa duplicité.¹²⁶⁸ Contrairement à Roger de Hoveden, qui affirma de façon erronée que le passage de Barberousse à Byzance s'était fait sans encombre et que l'empereur avait offert aux croisés toute l'assistance nécessaire, les chroniqueurs allemands présentèrent un scénario fort différent, ponctué des trahisons les plus méprisables.¹²⁶⁹ Or, en guise d'introduction à cette représentation des chroniqueurs allemands, il nous importe de constater que les rapports entre Barberousse et les empereurs byzantins avaient toujours été tendus, et qu'Isaac II n'avait pas fait exception à cette règle. La discorde concernant la suprématie du titre impérial, de même que les prétentions des deux empires sur l'Italie, avait créé un sentiment de méfiance entre le souverain germanique et ses homologues byzantins.¹²⁷⁰ Et bien que les relations se fussent améliorées peu avant le début de la croisade, il semble que les Allemands avaient tout de même fait preuve d'une certaine méfiance à l'endroit des Grecs. À cet égard, il est intéressant de constater que Barberousse avait consulté une chronique de la première croisade avant son départ pour la Terre sainte, vraisemblablement le récit de Robert le Moine.¹²⁷¹ Si tel était le cas, les Allemands auraient certainement manifesté une prédisposition négative envers les Byzantins avant même le départ de la croisade, en

¹²⁶⁷ Le récit d'un anonyme allemand compose les chapitres 18 à 24 de la version primitive de l'*Itinerarium peregrinorum*.; H. NICHOLSON, *A Translation of the Itinerarium Peregrinorum*..., p. 9. Pour une analyse des événements entourant la croisade de Frédéric Barberousse, voir C. M. BRAND, *Byzantium Confronts the West, 1180-1204*, pp. 176-178.

¹²⁶⁸ ITINERARIUM PEREGRINORUM (IPI): *nequissimus Constantinopolis imperator Isaakius*, 21, p. 292; *nequissimus et crudelis tirannus*, 21, p. 293; *perfidus imperator*, 21, p. 293. ANSBERT: *versipellis*, p. 47.

¹²⁶⁹ *cumque Constantinopolim veniret, Isakius imperator benigne suscepit eum, et necessaria ministravit ei et suis.*; ROGER DE HOVEDEN, *Chronica*, vol. 2, p. 358.

¹²⁷⁰ M. ANGOLD, *The Byzantine Empire, 1025-1204*..., pp. 210-212.

¹²⁷¹ À ce sujet, voir C. SWEETENHAM, *Robert the Monk's History*..., p. 9; C. E. WILCOX, 'Ansbert's' « *Historia de Expeditione Friderici Imperatoris* », int. p. 10.

fondant notamment leur représentation des Grecs sur une tradition historiographique qui ne leur était certainement pas favorable. Les parallèles avec la croisade de Louis VII sont à ce niveau frappants, puisqu'il est possible que les Français aient consulté le même document pendant leurs propres préparatifs pour la croisade. Il semble donc que la tradition des *Gesta Francorum* faisait toujours autorité à la fin du XII^e siècle pour les souverains européens qui organisaient leurs expéditions en Orient. De plus, Barberousse aurait certainement retenu un souvenir amer de la deuxième croisade, à laquelle il avait participé sous la direction de Conrad III et qui s'était essentiellement soldée par un échec. Malgré les dangers potentiels, Barberousse opta néanmoins de passer par Byzance, envoyant au préalable des ambassadeurs à Constantinople pour signaler son passage. Les conditions de sa traversée de l'empire ayant été établies avec les Byzantins et confirmées par des serments solennels, tout semblait en ordre pour que la croisade se déroulât sans encombre.

Or, Ansbert insista particulièrement sur ces serments prêtés par les Byzantins comme une preuve de leur perfidie, notamment pour ce qui a trait aux obstacles qu'ils imposèrent aux croisés dès qu'ils entrèrent dans l'empire.¹²⁷² Selon lui, en effet, les Allemands furent constamment harcelés par les Grecs durant leur traversée des Balkans: ils furent attaqués lâchement, au moyen de flèches qui étaient tirées de positions dissimulées et qui étaient également empoisonnées, à la manière des Grecs.¹²⁷³ Les soupçons des croisés, animés par la crainte d'une trahison imminente de la part d'Isaac, furent confirmés lorsque l'empereur emprisonna des ambassadeurs allemands qui avaient été envoyés par Barberousse pour confirmer les ententes précédentes. Cet acte odieux, qui allait à l'encontre des conventions ancestrales sur l'immunité des ambassadeurs, fut vivement condamné par Ansbert.¹²⁷⁴ L'anonyme allemand dans l'*Itinerarium*, puisant sans doute à une source commune, proposa le même commentaire en affirmant que cette convention des temps immémoriaux, qui était respectée même chez les barbares, avait été flouée par Isaac.¹²⁷⁵ Toutefois, l'indignation des chroniqueurs allemands ne devait pas s'arrêter là:

¹²⁷² *Hoc facto gratulabundus animo Grecus cancellarius cum suis sociis ex parte domni sui regis et cunctorum Grece principum iuravit super sancta evangelia et domno imperatori et universo Christi exercitui veram ac firmam amicitiam et bone vie conductum et optimi fori apparatus ac fidelem transfretationis commeatum.*; ANSBERT, p. 16.

¹²⁷³ *Nam iterum quidam latrunculi sagittarii secus stratam publicam in condensis veprium latitantes ex improviso sagittis toxicatis plerosque ex nostris inermes et minus caute incedentes affligere non cessarunt.*; ANSBERT, p. 35.

¹²⁷⁴ *Quos denique pro bono pacis et amicitie ad se missos imperator Ysaakius novo et inaudito scelere ac preter ius et consuetudinem omnium nationum tam christiane religioni militantium quam etiam barbarum rebus et bonis nudatos et diversis affectos contumeliis carceri mancipaverat.*; ANSBERT, p. 39.

¹²⁷⁵ *nec pacem legati violare abhorruit, quam etiam apud barbaros sancit antiquitas, consuetudo approbat, honestas commendat.*; ITINERARIUM PEREGRINORUM (IPI), 21, p. 293. Sur les implications de cette violation, voir H. DAJANI-SHAKEEL, « Diplomatic Relations Between Muslim and Frankish Rulers 1097-1153 A.D. »,

des nouvelles parvinrent aux croisés disant qu'Isaac avait conclu une alliance avec Saladin, ce qui constituait à leurs yeux l'acte ultime de trahison de la croisade.¹²⁷⁶ La rumeur d'un tel traité entre Isaac et Saladin avait par ailleurs rapidement parcouru le monde latin, qui avait été véhémentement choqué de la nouvelle.¹²⁷⁷ Dans une lettre de Sibylle de Jérusalem à Frédéric Barberousse, celle-ci informait l'empereur de cette alliance abominable, qualifiant Isaac de « séducteur et destructeur » du nom du Christ.¹²⁷⁸ Selon l'anonyme allemand de l'*Itinerarium peregrinorum*, Isaac avait aussi permis la construction de mosquées dans Constantinople, comme quoi la ville, polluée et pervertie, aurait mérité d'être rasée.¹²⁷⁹ Même Roger de Hoveden, qui auparavant avait été si favorable envers Isaac, reconnut que l'empereur avait été favorablement disposé à l'égard de Saladin: il mentionna comment, en 1188, des hommes de Philippe Auguste à Constantinople avaient été reçus avec moins d'égards que les ambassadeurs de Saladin; il constata ensuite qu'une idole avait été envoyée par Saladin à Constantinople pour y être adorée publiquement, selon les clauses du traité qui venait d'être conclu.¹²⁸⁰ Ainsi, la véritable nature d'Isaac avait été dévoilée: lui qui auparavant avait offert une lueur d'espoir aux Latins après le règne d'Andronic était désormais reconnu comme un persécuteur des chrétiens, voire le plus abominable des traîtres.¹²⁸¹ Guillaume de Newburgh, qui désignait systématiquement Isaac comme « ce Grec » (*iste Graecus*), avec l'inflexion la plus péjorative, considéra ainsi que l'empereur n'était guère différent de Saladin, puisqu'il était plus fidèle envers celui-ci qu'envers le Christ.¹²⁸²

dans M. Shatzmiller, éd., *Crusaders and Muslims in Twelfth-Century Syria*, New-York, E. J. Brill, 1993, pp. 212-213.

¹²⁷⁶ Au sujet de cette alliance, voir C. M. BRAND, « The Byzantines and Saladin 1185-1192... », pp. 167-181.

¹²⁷⁷ À l'automne de 1188, le traité entre Isaac et Saladin était connu de tous en Occident.; C. M. BRAND, « The Byzantines and Saladin 1185-1192... », p. 172.

¹²⁷⁸ *Imperator enim Constantinopolitanus Ecclesia Dei persecutor, aduersus nomen domini nostri Iesu Christicum Saladino seductore et sancti nominis extinctore coniurationem iniit.*; «Tagenonis decani Pataviensis Descriptio expeditionis Asiaticae contra Turcas Friderici imp. », dans Tageno de Passau, *Germanicarum rerum scriptores ... ex bibliotheca Marquardi Freheri*, éd. B. G. Struve, Argentorati, 1717, p. 410.

¹²⁷⁹ *Dignum sane, quod urbs illa solotenus eversa procumberet, nam si fame creditur, novis polluebatur mahumeriis, quas perfidus imperator indulserat fieri, ut fedus, quod Turcorum coniuratus inierat, obligatus confirmaret.*; *ITINERARIUM PEREGRINORUM (IPI)*, 21, p. 293.

¹²⁸⁰ Il s'agit sans doute d'un pupitre (*maumeria*), voire un *minbar*, que Saladin aurait envoyé comme symbole du droit de culte musulman à Constantinople. Selon Hoveden: *Eodem anno nuncii regis Franciae, quos ipse miserat, ad Ysakium imperatorem Constantinopolitanum, domum reversi narraverunt [...] quod apud imperatorem Constantinopolitanum plus honoris exhibebatur nunciis Saladini in palatio, quam omnibus aliis in summa dignitate locatis: et quod Saladinus assensu imperatoris Constantinopolitani misit Constantinopolim idolum suum, ut ibi public adoraretur.*; ROGER DE HOVEDEN, *Chronica*, vol. 2, p. 355.

¹²⁸¹ Après 1180, en effet, les empereurs byzantins avaient changé leur ancienne politique qui consistait à utiliser les États latins comme une zone tampon contre les musulmans, pour finalement s'allier avec eux dans le but d'éliminer la présence des Latins en Orient.; C. M. BRAND, « The Byzantines and Saladin 1185-1192... », p. 167.

¹²⁸² *Graecus ille [...], Saladino quam Christo fidelior, concedere noluit ut Christianus exercitus simpliciter transiret per fines suos.*; GUILLAUME DE NEWBURGH, vol. 2, IV, 13, p. 33.

Selon Newburgh, ceci était encore une fois attribuable au fait que les Grecs, bien qu'ils fussent chrétiens, abominaient les Latins, les détestant d'ailleurs encore plus que les Sarrasins.¹²⁸³ Ansbert, pareillement, affirma que les ambassadeurs allemands avaient, après leur libération, raconté comment le patriarche de Constantinople avait qualifié les Latins de « chiens » dans ses sermons; plus encore, celui-ci aurait stipulé que si un Grec parvenait à tuer cent pèlerins latins, il serait absous de ses péchés antérieurs.¹²⁸⁴ Plus tard, les croisés auraient trouvé dans des églises byzantines des images dépeignant les Latins comme des bêtes de somme, qui étaient tenus par une bride et chevauchés par des Grecs.¹²⁸⁵ La recrudescence de cette représentation projective, où les Byzantins étaient constamment perçus comme les initiateurs des hostilités, témoigne des tensions qui existaient entre Grecs et Latins relativement à l'échec de la fraternité chrétienne. Le préjugé anti-grec d'Ansbert, par ailleurs, était flagrant: il les qualifiait de « Gréculets » (*Graeculi*), et les percevait comme « déloyaux » (*perfidii*), « très mauvais » (*nequissimi*) et « fourbes » (*subdoli*).¹²⁸⁶ Ce qui suscita également le dédain d'Ansbert envers les Grecs était leur emploi de poisons, qu'il considérait comme une façon déloyale de parvenir à leurs fins. À plusieurs reprises dans son récit, Ansbert signala que les croisés avaient été assaillis par des flèches empoisonnées, armes déloyales. À un autre moment, les Grecs avaient entreposé du vin toxique dans une ville qu'ils avaient abandonnée, dans l'espoir de porter malheur aux croisés; les Allemands, soupçonnant toutefois une perfidie, auraient forcé un captif byzantin à boire le produit, qui mourut sur le coup; étonnement, les Latins qui en avaient bu par mégarde avaient survécu, comme quoi la malice des Grecs s'était retournée contre eux, à la manière d'une punition divine.¹²⁸⁷ Or, il va de soi que l'usage de poisons était unanimement critiqué par les Occidentaux, qui le considéraient comme une façon détournée et lâche de tuer des adversaires. Cette pratique avait par ailleurs été attribuée aux Byzantins depuis longtemps: déjà au XI^e siècle, la crainte d'être empoisonnés par les Grecs

¹²⁸³ *nam Graeci, cum sint Christiani, non secus immo plerumque etiam ferocius quam Sarracenos abominari Latinos noscuntur*; GUILLAUME DE NEWBURGH, vol. 2, IV, 13, p. 32.

¹²⁸⁴ *Referebant preterea, qualiter patriarcha Constantinopolitanus pseudo-apostolus tunc temporis festis diebus in declamatione ad populum peregrinos Christi canes nominaret, et quia solitus fuerit predicare, quod, quicumque Grecorum reatum homicidii decem virorum incurrisset, si centum peregrinos occidisset, a reatu priorum homicidiorum et omnium delictorum suorum liber esset et absolutus.*; ANSBERT, p. 49.

¹²⁸⁵ *In regione Graditz dicta in manu forti visitantes invenerunt in picturis ecclesiarum et aliarum edium Grecos cervicivus peregrinorum insidentes et more inimicorum eos infrenantes.*; ANSBERT, p. 56.

¹²⁸⁶ ANSBERT: *subdolum se et nequissimum*, p. 27; *Greculis resistere non valentibus, et sic perfidis Grecis mentita est iniquitas sibi*, p. 28.

¹²⁸⁷ *Nunc etiam non minori miraculo vinum Grecorum veneno infectum et nostris ad exitium procuratum Grecis fuit exitiale, nostris vero poculum salutis.*; ANSBERT, pp. 54-55.

était fréquente chez les Normands et elle s'était perpétuée dans l'historiographie des croisades.¹²⁸⁸

Pour les Occidentaux, les Grecs étaient donc systématiquement portés à de telles tactiques déloyales, de sorte qu'ils étaient indéniablement perfides, mais également lâches et efféminés. Dans le récit d'Ansbert, les Byzantins étaient constamment décrits comme des fuyards qui refusaient d'affronter les croisés.¹²⁸⁹ Ensuite, la faiblesse de leur empire était expliquée par la succession rapide des empereurs et les nombreuses usurpations auxquelles ils s'adonnaient.¹²⁹⁰ Qui plus est, les vices des Grecs, accentués par leurs richesses, semblaient même déteindre sur les croisés qui, en s'enrichissant d'un butin immense à travers les villes de la Grèce, s'abandonnaient ensuite aux péchés de la luxure et de la convoitise.¹²⁹¹ Pour ce qui est d'Isaac, Ansbert le considérait certainement comme la manifestation suprême de cette décadence: selon lui, en effet, l'empereur était « ce même Gréculet » (*idem Graeculus*), en tous points identique à ses sujets.¹²⁹² Un tel constat résumait en fait plutôt bien l'image d'Isaac II chez les principaux chroniqueurs de la troisième croisade.

Isaac, de toute évidence, n'était pas digne de confiance: selon Ansbert, qui citait Frédéric Barberousse, l'empereur byzantin avait renoncé à tous ses serments, même ceux que ses délégués avaient prêté de la manière la plus solennelle.¹²⁹³ L'anonyme allemand dans l'*Itinerarium peregrinorum*, pour sa part, ajouta que si l'empereur avait finalement accepté de libérer les ambassadeurs de Barberousse, c'était uniquement par crainte que les croisés assiègent Constantinople et non pas par réelle bienveillance.¹²⁹⁴ Or, une telle invasion aurait sans doute eu lieu, si l'empereur ne s'en était pas tenu à l'objectif premier de la croisade;¹²⁹⁵ néanmoins, Frédéric se contenta de ravager les villes de la Grèce pendant qu'il hivernait dans le pays et envoya ensuite une lettre à son fils Henri,

¹²⁸⁸ Pour les Normands, voir les exemples recensés par P. MAGDALINO, « The Pen of the Aunt... », p. 26. Cette thématique s'était également introduite dans l'historiographie des croisades, comme par exemple chez Guillaume de Newburgh, qui répéta la rumeur voulant que Robert Guiscard avait été empoisonné par son épouse et avec la complicité de Michel VII.; GUILLAUME DE NEWBURGH, vol. 2, V, 7, p. 134. Pour la crainte de Bohémond d'être empoisonné par Alexis I^{er}, voir ANNE COMNÈNE, X, xi, 4-5, pp. 232-233.

¹²⁸⁹ ANSBERT, pp. 53-54 et 58-59.

¹²⁹⁰ ANSBERT, pp. 32-33.

¹²⁹¹ *de preda ipsorum hostium Grecorum habundabat omnis exercitus proindeque deliciae affluentes et continua otia victorum fomitem plerisque ministrabant*; ANSBERT, p. 59.

¹²⁹² ANSBERT, p. 49.

¹²⁹³ *Porro prefatus imperator Constantinopolitanus non solum universa que a cancellario suo in animam ipsius et caput apud Nurenberg iurata noscuntur, infringere non dubitavit...*; ANSBERT, p. 41.

¹²⁹⁴ *Postmodum vero metu potius quam iuris intuitu ductus legatos ligatos absolvit, nam urbis regie timebat excidium, si nostrorum cicius non placasset offensam.*; ITINERARIUM PEREGRINORUM (IP1), 21, p. 293.

¹²⁹⁵ *totam Macedoniam occupasset, nisi causa crucifixi, quam susceperat tractandam, eum retraxisset.*; ANSBERT, p. 40.

l'enjoignant de préparer des armées afin d'assiéger Constantinople l'année suivante.¹²⁹⁶ Certains historiens ont vu l'intention de Frédéric comme un signe précurseur de la quatrième croisade; toutefois, malgré les critiques des chroniqueurs, le sentiment ne semble pas encore avoir été généralisé à tous les Latins, de sorte qu'il faut certes y voir une recrudescence des tensions durant la dernière décennie du XII^e siècle, mais non pas la fatalité d'un schisme définitif. Guillaume de Newburgh, par exemple, considérait toujours les Byzantins comme des chrétiens et, malgré leur perfidie, critiqua Barberousse pour les avoir attaqués alors qu'il était en croisade. Néanmoins, la trahison d'Isaac ne pouvait être tolérée par les Occidentaux et Newburgh se montra non moins critique à l'égard des Byzantins.¹²⁹⁷ Avec la croisade allemande, la fraternité chrétienne avait une fois de plus été mise à l'épreuve et le clivage entre Grecs et Latins s'était certainement accru. Les croisés allemands, en effet, quittèrent finalement l'empire fortement indignés et apparemment perplexes face à la perfidie dont ils avaient été victimes. À leur insu, un scénario semblable allait se dérouler aux dépens des autres croisés qui avaient choisi de se rendre en Terre sainte par des routes maritimes.

En effet, si Isaac II Ange avait été accusé par les chroniqueurs latins d'avoir tenté de bloquer la croisade, son rival, Isaac de Chypre, le fut encore plus, au point de subir les pires condamnations dans les récits des croisades. De tous les personnages qui ont jusqu'à présent fait l'objet de notre étude, il n'y a eu, à part Andronic I^{er}, aucun empereur qui ne fut aussi mal jugé par ses contemporains, et cela autant chez les Grecs que chez les Latins. À Byzance, Isaac de Chypre était détesté pour avoir usurpé le titre impérial et avoir arraché l'île de Chypre à l'empire en 1185. À cet égard, Nicétas Choniatès le considérait comme un tyran cruel et sauvage, perfide et inhumain, fermé à tout sentiment noble.¹²⁹⁸ Sa réputation chez les Latins ne s'avéra guère plus favorable, notamment pour ce qui a trait à son conflit avec Richard Cœur-de-Lion dans le contexte de la troisième croisade. Pourtant, avant cet épisode, Isaac de Chypre avait été une figure essentiellement inconnue du monde latin, sauf pour ses quelques démêlés antérieurs avec les Arméniens et Bohémond III d'Antioche. Roger de Hoveden le présenta néanmoins comme un parent de Manuel I^{er} et un adversaire d'Andronic I^{er}, ce qui lui accordait de prime abord une image favorable dans

¹²⁹⁶ *Ad haec domno pape scribere non omittas, quod aliquos religiosos per diversas provincias destinet, qui populum dei contra inimicos crucis exhortentur, precipue autem contra Grecos...*; ANSBERT, p. 43.

¹²⁹⁷ *Sane Christianorum, qui arma sumpserant contra Paganos, hunc motum et impetum contra Christianos, licet minus agentes, approbandum nequaquam censuerim, sicut nec illud, quod Christiani Christianis innoxium concedere transitum noluerunt*; GUILLAUME DE NEWBURGH, vol. 2, IV, 13, p. 33.

¹²⁹⁸ NICÉTAS CHONIATÈS, pp. 291-292, 340-341, 369-370. Voir les commentaires de W. H. RUDT DE COLLENBERG, « L'empereur Isaac de Chypre et sa fille (1155-1207) », *Byzantion*, 38, 1968, p. 124.

la trame de son récit.¹²⁹⁹ Ansbert, quant à lui, affirma qu'Isaac avait des liens de parenté avec Léopold V d'Autriche et la famille des Babenberg, ce qui à son tour l'associait à l'impératrice germanique Constance, femme d'Henri VI.¹³⁰⁰ Malgré ses connections familiales, Hoveden détailla ensuite les premiers démêlés d'Andronic avec les Latins: quelques années avant la croisade, Isaac, qui avait été nommé gouverneur de Tarse, avait été malencontreusement capturé par les Arméniens et ensuite livré au prince d'Antioche, qui tenta de le rançonner. N'étant parvenu qu'à amasser la moitié de la somme demandée, Isaac fut relâché en échange d'otages et à condition qu'il paie le solde de sa rançon. Isaac se dépêcha ainsi à Chypre, loin d'Andronic, où il tenta d'amasser la somme demandée. Toutefois, lorsqu'il eut débarqué sur l'île, Isaac soudoya les nobles et se proclama empereur de Chypre; dès lors, Hoveden affirma qu'il s'enorgueillit de son titre, stipulant qu'il ne paierait sa rançon à Bohémond que par l'entremise des Templiers.¹³⁰¹ Bien qu'Isaac finît par verser la somme exigée (qui fut, dit-on, interceptée ensuite par des pirates), son image d'un félon arrogant s'implanta chez les chroniqueurs de la troisième croisade. Cette image, il va de soi, devait essentiellement se confirmer par le passage de Richard Cœur-de-Lion à Chypre en 1190 et les conflits qui en résultèrent.

Le voyage de Richard vers la Terre sainte avait, en effet, été ponctué de nombreuses escarmouches avec les populations grecques qui peuplaient la Méditerranée.¹³⁰² Les premiers problèmes du roi anglais survinrent en Sicile, où la population locale, essentiellement tenue pour grecque, s'opposa à son séjour dans l'île. En effet, même si la Sicile avait depuis longtemps été séparée de l'Empire byzantin, il reste qu'une partie importante de la population sicilienne pratiquait toujours le rite grec et que le paysage était parsemé de monastères byzantins.¹³⁰³ Par conséquent, Ambroise qualifiait les Siciliens de « Grifons », bien qu'ils fussent également considérés comme des descendants de Sarrasins, ce qui était significatif d'un lignage tout aussi méprisable.¹³⁰⁴ Cette

¹²⁹⁹ *Erat autem in partibus illis quidam juvenis nomine Ysaac, filius sororis Manuelis imperatoris defuncti, qui cum vidisset tyrannidem quam Adroneus exercebat in principes imperii, timuit eum valde et fugiens a facie...;* ROGER DE HOVEDEN, *Chronica*, I, vol. 2, p. 203. Ceci fut confirmé par Ernoul: *Mais ançois que je vous die plus de lui, vous dirai d'un homme qui estoit parens l'empereur Manuel, qui avoit non Kirsac, qui s'enfui de Coustantinoble pour le paour d'Androine qu'il ne le tuast. Si s'en ala en l'ille de Cypre par Hermenie, et mena des Hermins avec lui en l'ile de Cipre.*; ERNOUL, 9, p. 91.

¹³⁰⁰ *quod etiam Isaakium principem Cypri et uxorem suam ad sanguinem suum pertinentes.*; ANSBERT, p. 102.

¹³⁰¹ *Unde ipse in superbiam elatus coronam fecit sibi imperialem, et fecit se coronari et sanctum imperatorem vocari.*; ROGER DE HOVEDEN, *Chronica*, vol. 2, p. 203.

¹³⁰² À ce sujet, voir l'étude de J. BRUNDAGE, « Richard the Lion-Heart and Byzantium », *Studies in Medieval Culture*, 6-7, 1976, pp. 63-70.

¹³⁰³ M. ANGOLD, *The Byzantine Empire, 1025-1204...*, p. 50.

¹³⁰⁴ *Ker li burgeis, la grifonaille / De la vile e la garçonaille / Gent estraite de Sarazins*; AMBROISE, vv. 549-551, p. 9.

population, qui se montra fortement hostile à l'endroit des croisés, fit l'objet de plusieurs commentaires chez les chroniqueurs de la croisade. Par exemple, selon un phénomène devenu courant à la fin du XII^e siècle, les chroniqueurs latins affirmèrent que l'opposition de la population locale était attribuable au fait que les Grecs de Sicile détestaient les Latins, de sorte qu'ils avaient été les initiateurs des hostilités. Selon Ambroise, les Griffons détestaient les Latins parce qu'ils étaient convaincus que les ancêtres de ceux-ci les avaient autrefois conquis et subjugués; c'est pourquoi la population de l'île se moquait des croisés et les traitait de chiens.¹³⁰⁵ Richard de Devizes et Roger de Hoveden, quant à eux, attribuèrent la rancœur au fait que les Griffons avaient autrefois été les plus puissants de cette région, de sorte qu'ils méprisaient les « Ultramontains », c'est-à-dire ces hommes qui étaient venus de l'autre côté des Alpes pour les conquérir.¹³⁰⁶ En raison de cette hostilité injustifiée, les chroniqueurs latins critiquèrent à leur tour les Siciliens: Devizes, entre autres, les nommait *Greculi* et les considérait comme des hommes mous et efféminés, des accusations qu'il attribua par ailleurs au roi Richard.¹³⁰⁷ Ce dernier, pour réprimer l'agitation populaire, aurait également ordonné la construction d'une place forte que les croisés nommèrent *Mategriffon*, c'est-à-dire « tueuse de Griffons ».¹³⁰⁸ Il nous paraît donc clair que Richard, après son séjour en Sicile, n'était pas forcément bien disposé envers les Grecs avant d'arriver à Chypre au mois de mai 1191. Il n'est pas exclu non plus qu'Aliénor d'Aquitaine, qui était venue rejoindre Richard en Sicile pendant l'hiver, ait informé son fils de ses propres expériences avec les Byzantins lors de la deuxième croisade; ainsi, le roi aurait été averti des embûches potentielles qu'il aurait à affronter.

Or, si Richard avait été contrarié par les Siciliens, il le fut encore plus par Isaac de Chypre, qui était soupçonné d'avoir conclu une alliance avec Saladin pour gêner la croisade. À cet égard, les chroniqueurs latins semblent unanimes sur le fait que Richard

¹³⁰⁵ AMBROISE: *Longebard e la comune / Orent toz jorz vers nos rancune, / Por ço que lor peres lor distrent / Que nostre ancesur les conquistrent*, vv. 615-618, p. 10; *Ramponöent noz pelerins; / Lor deiz es oilz nos aportouent; / Chiens pudneis nos apelouent*, vv. 552-554, p. 9).

¹³⁰⁶ *Grifones ante Ricardi regis aduentum in Siciliam omnibus regionis illius potentibus fortiores, cum et Ultramontanos semper oderint, nous iam casibus irritati (amplius) incanduerunt.*; RICHARD DE DEVIZES, p. 19; *Griffones vero ante adventum regis Angliae erant potentiores omnibus regionem illam inhabitantibus, et odio habebant omnes homines ultramontanos; adeo quod pro minimo habebant illos interficere, nec erat qui adjuvaret.*; ROGER DE HOVEDEN, *Chronica*, vol. 3, p. 67.

¹³⁰⁷ RICHARD DE DEVIZES: *Greculi enim et Siculi omnes hunc regem sequentes Anglos et caudatos nominabant*, p. 19; *Expugnabimus nos Turcos et Arabes, erimus nos terrori gentibus inuictissimis, faciet nobis uiam dextera nostra usque ad terre terminos post crucem Christi, restituemus nos regnum Israel, qui uilibus et effeminatis Grifonibus terga dederimus?*, p. 20

¹³⁰⁸ *Ço ert un chastel, Mategrifon, / Dont furent dolent li Grifon*; AMBROISE, vv. 938-939, p. 15; *quod ad opprobrium Grifonum 'Mategrifun' nominauit. Glorificata est fortitudo regis ualde, et 'siluit terra in conspectu eius.*; RICHARD DE DEVIZES, p. 25; *Là ferma li rois .i. castiel près de Mescines, sor .i. torun, si le mist à non Mate Griffom.*; ERNOUL, pp. 268-269; *Deinde rex Angliae, dum pax inter illum et regem Tancredum facienda moraretur, firmavit sibi castellum forte in supercilio montis ardui extra muros civitatis Messanae, quod Mategriffun vocauerunt.*; ROGER DE HOVEDEN, *Chronica*, vol. 3, p. 67.

était arrivé à Chypre avec des intentions pacifiques et que c'était Isaac qui avait provoqué les hostilités; il peut sans doute être suggéré qu'une telle interprétation des événements, même si elle ne peut être démentie en raison d'une absence de sources chypriotes pour ce même incident, cherchait vraisemblablement à justifier la conquête ultérieure de l'île par Richard, sous prétexte qu'il avait subi une injustice.¹³⁰⁹ Pour ce faire, les chroniqueurs se devaient de noircir le caractère d'Isaac et de lui imputer les premières agressions lorsque les croisés arrivèrent à Chypre. Ainsi, dans les principaux récits de la troisième croisade, Isaac était systématiquement accusé d'avoir tenté de capturer les premiers arrivants sur l'île, notamment le navire sur lequel voyageait la future reine anglaise, Bérengère de Navarre, et les quelques naufragés anglais qui s'étaient échoués sur les côtes après une tempête. Au sujet des naufragés, les chroniqueurs dénoncèrent avec véhémence les cruautés dont ils furent victimes aux mains d'Isaac: selon Ambroise, l'empereur leur avait promis sa protection et les avait convaincus d'abandonner leurs armes, seulement pour les attaquer aussitôt après, de sorte que sa parole ne valait rien.¹³¹⁰ Roger de Hoveden et Guillaume de Newburgh, pour leur part, affirmèrent que les naufragés avaient été sauvagement dépouillés de leurs biens, emprisonnés et condamnés à mourir de faim.¹³¹¹ De toute évidence, Isaac avait fait savoir ses intentions malveillantes dès l'arrivée des croisés, justifiant ainsi l'invasion de l'île par Richard dans le but de venger les injustices commises.

Ces perfidies servirent par ailleurs à justifier l'image particulièrement funeste que les chroniqueurs attribuèrent à Isaac de Chypre. Roger de Hoveden, entre autres, le qualifia d'empereur « perfide » et « inique », et souligna sa « cruauté diabolique ».¹³¹² Ambroise, qui refusa même de nommer un tel traître par son nom, le dépeignit comme un tyran faux et perfide, toujours porté vers le mal, plus sordide encore que Judas et Ganelon.¹³¹³ Afin d'illustrer le règne néfaste de ce tyran, le poète anglo-normand s'adonna même à un jeu entre les mots *empereor* et *empirer*: Isaac n'était pas « empereur », mais bien

¹³⁰⁹ Cette hypothèse fut avancée entre autres par W. H. RUDT DE COLLEBERG, « L'empereur Isaac de Chypre... », pp. 126 et 147.

¹³¹⁰ *A icels fist lor armes rendre, / Puis les fist traïr e prendre, / Por ço qu'il lor asseïra / La seürté ki poi durra, / Kar assaillir les fist aneire / Cil qui point ne fesoit a creoire*; AMBROISE, vv. 1402-1407, p. 23.

¹³¹¹ *Catalla autem submersorum thesaurizavit sibi Ysakius imperator de Cypre; et omnes qui naufragium illud evaserunt, cepit et incarceravit, et pecunias eorum eis abstulit. Qui etiam plusquam furiali crudelitate debacchatus, busciam illam in qua regina Siciliae et filia regis Navarrae erant, non permisit portum intrare.*; ROGER DE HOVEDEN, *Chronica*, vol. 3, p. 106; *primos fluctuum saevitia in portum coactos saevior ipse excipiens indigne tractavit, et bonis omnibus spoliatus, vix vita dignos censuit: quosdam etiam redegit in carcerem inedia consumendos, regi mox affuturo non dissimilia ore terricrepto comminans.*; GUILLAUME DE NEWBURGH, vol. 2, IV, 20, pp. 59-60.

¹³¹² *perfidus ille imperator; nefandus ille imperator; plusquam furiali crudelitate*; ROGER DE HOVEDEN, *Chronica*, vol. 3, p. 106.

¹³¹³ AMBROISE: *Kë il i maneit un tirant / Qui mult aloit a mal tirant, / Plus traïtor e plus felon / De Judas ou de Guenelon*, vv. 1382-1385, p. 23; *faus empereür failli*, v. 1559, p. 25; *son parjure, son traïtor*, v. 1863, p. 30.

« empérilleur », puisqu'il avait aggravé la situation de son royaume plus qu'il ne l'avait favorisée.¹³¹⁴ Or, il est clair que ces accusations par les chroniqueurs latins étaient dues en grande partie à la félonie d'Isaac, notamment pour avoir usurpé le titre impérial et réclamer l'île de Chypre de façon illégitime. À ce titre, il était un félon et un parjure, et il ne fallait en aucun cas croire en sa parole.¹³¹⁵ Richard de Devizes, pour sa part, lui refusa le titre d'empereur, le qualifiant plutôt de « prince ».¹³¹⁶ Les autres chroniqueurs dénoncèrent son emprise illicite et barbare sur Chypre, affirmant qu'il était détesté de tous ses sujets en raison de son traitement cruel des habitants de l'île.¹³¹⁷ Selon Roger de Hoveden, les Chypriotes n'avaient pas le droit de quitter leur pays et vivaient tous dans une crainte perpétuelle, n'osant pas se montrer dans la rue ou encore à la fenêtre de leur demeure lorsque l'empereur passait; selon Guillaume de Newburgh, une telle oppression valut à Isaac d'être plus tard trahi par les siens, qui ne cherchaient qu'à se défaire de son règne sanguinaire.¹³¹⁸ De toute évidence, l'ensemble de ces accusations visaient à dépeindre Isaac non seulement comme un tyran illégitime, mais également comme un souverain inapte à régner sur l'île de Chypre; qui plus est, une telle image avait pour objectif d'excuser l'invasion ultérieure de Richard Cœur-de-Lion et répondait par conséquent à des objectifs politiques bien précis.¹³¹⁹

Les chroniqueurs, toutefois, ne s'arrêtèrent pas là: afin de justifier doublement la conquête de Chypre par Richard, Isaac était également représenté comme un rival des Latins, un adversaire de la croisade, voire même un ennemi de la chrétienté. Selon Roger de Hoveden, Isaac détestait à ce point les Latins qu'il fit tuer sa femme et son fils unique, sous le seul prétexte qu'ils avaient manifesté des tendances pro-latines.¹³²⁰ Comme si un tel

¹³¹⁴ AMBROISE: *Issi se fist empereür – / Nel fist pas – mais empireür*, vv. 1392-1393, p. 23. Ambroise inventa vraisemblablement le mot *empireür* à partir du mot *empirer*, puisque l'expression n'est pas corroborée par d'autres textes de l'époque. À ce sujet, voir les commentaires de M. BARBER, *Ambroise's 'Estoire de la Guerre Sainte'...*, p. 51, n. 114.

¹³¹⁵ AMBROISE: *son parjure, son traïtor*, v. 1863, p. 30; *Cil qui point ne fesoit a creoire*, v. 1407, p. 23.

¹³¹⁶ *princeps*; RICHARD DE DEVIZES, p. 36.

¹³¹⁷ *Mais trop hiert haïz en sa terre*; Ambroise, v. 1770, p. 29; *Tyrannus enim qui eandem insulam saeva dominatione annis jam plurimus presserat, et imperatorium sibi in ea nomen usurparat*; GUILLAUME DE NEWBURGH, vol. 2, IV, 20, p. 59.

¹³¹⁸ *Nemo autem in tota terre sua ausus erat cum illo loqui, nisi ille prius praecepisset; nullum ostium vel fenestra aperiebatur in villa vel vico, ubi ipse transibat, donec ipse praeterisset.*; ROGER DE HOVEDEN, *Gesta regis Henrici*, vol. 1, pp. 262; *prodentibus eum quibusdam insulanis quibus merito exosus erat...*; GUILLAUME DE NEWBURGH, vol. 2, IV, 20, p. 60.

¹³¹⁹ En effet, W. Rudt de Collenberg affirma qu'il était peu probable qu'Isaac ait été méprisé de ses sujets, et cela même s'il était réputé les avoir accablés de taxes et d'impôts pour satisfaire ses ambitions impériales; après tout, lorsqu'il fut emporté par Richard, la population s'empessa d'élire un nouvel empereur parmi les proches d'Isaac.; W. H. RUDT DE COLLENBERG, « L'empereur Isaac de Chypre... », pp. 137-138, 140, 143 et 151.

¹³²⁰ *Ysaac vero imperator de Cipre uxorem suam primo interfecit, deinde filium suum quem unicum habuit, quia fatebatur se diligere Latinos.*; ROGER DE HOVEDEN, *Gesta regis Henrici*, vol. 1, pp. 261. Encore une fois, W. Rudt de Collenberg écarta cette rumeur, prétextant entre autres qu'Isaac lui-même avait autrefois

crime n'était pas suffisant pour justifier l'agression du roi anglais, Hoveden ajouta qu'Isaac était le contraire du chrétien vertueux: il était vaniteux et pompeux, avide d'or, et s'habillait toujours avec le plus grand luxe.¹³²¹ Il était également l'auteur des sacrilèges et des blasphèmes les plus odieux: dans les églises, il s'asseyait devant l'autel et se faisait adorer par le clergé; le Vendredi Saint, de plus, il forçait son peuple à manger de la viande.¹³²² Comble de toutes les impiétés, Isaac était également réputé avoir conclu une alliance avec Saladin pour bloquer la croisade, à l'instar d'Isaac II Ange à Constantinople. Selon les chroniqueurs de la croisade, l'empereur de Chypre s'était détourné des chrétiens et était devenu un ami intime de Saladin; pour sceller leur alliance, Ambroise déclara même qu'ils avaient bu le sang de l'un et de l'autre, comme l'auraient fait des idolâtres et des barbares.¹³²³ La rumeur de ce pacte visait à démontrer qu'Isaac avait renoncé à son statut de chrétien et qu'il s'était ligué avec l'Islam, de sorte qu'il méritait la punition de Dieu. Or, en arrachant Chypre à cet ennemi de la Croix, Richard était devenu le fidèle exécuteur de la volonté divine; à cet égard, sa conduite était irréprochable et sa conquête certainement légitime, du moins aux yeux des chroniqueurs anglais qui tentaient de défendre sa réputation.¹³²⁴

Enfin, les détails entourant la prise de Chypre par Richard, qui visaient une fois de plus à légitimer la conquête de l'île, étaient tout aussi significatifs de la nature sordide de son empereur et de ses habitants. En effet, les chroniqueurs de la croisade tenaient les Chypriotes pour des êtres mous et efféminés, et les jugeaient par conséquent indignes de posséder leur territoire. Ces « Grifons », selon Roger de Hoveden, étaient mieux disposés à la fuite qu'au combat; qui plus est, ils étaient complètement ignorants de l'art de la

poursuivit une politique pro-latine en établissant une alliance avec une puissance particulièrement jalouse du pouvoir byzantin, soit la Sicile de Guillaume II.; W. H. RUDT DE COLLEBERG, « L'empereur Isaac de Chypre... », pp. 135, n. 2.

¹³²¹ *Quod majoris dementiae erat, statuas ad imaginem et similitudinem suam de auro et argento fecit fabricari, et in singulis ecclesiis terrae suae eas adorari fecit, et in parietibus ecclesiarum pingi facti actus suos. [...] Quocunque equitabat, vestes et omnia ornamenta sua de serico, auro desuper per totum contexta.;* ROGER DE HOVEDEN, *Gesta regis Henrici*, vol. 1, pp. 261-262.

¹³²² *Die enim Parasceuea Domini ad majorem ecclesiam terrae suae accessit, et sedens ante altare in loco ubi crux adoranda stare solebat, fecit clerum et populum adorare eum, et ad pedem suum cum oblationibus venire; et praecepit universis carnes comedere illo die; et ipse cum familia sua carnes comedit.;* ROGER DE HOVEDEN, *Gesta regis Henrici*, vol. 1, p. 262.

¹³²³ *Tyrannus enim [...] Christiani nominis hosti Saladino foederatus, ipsique quam Christo fidelior...;* GUILLAUME DE NEWBURGH, vol. 2, IV, 20, p. 59.; *De Salafha]dins iert privez / E cristiens ot eschivez; / E si diseit l'em sanz dotance / Qu'il aveient por aliance / Lfi] uns de l'autre sanc beü / Et si fud puis de veir seü.;* AMBROISE, vv. 1386-1391, p. 23. Au sujet de la perception occidentale des pactes de sang durant l'Antiquité et le Moyen Âge, voir J. C. HODGES, « The Blood Covenant Among the Celts », *Revue celtique*, 44, 1927, pp. 109-156.

¹³²⁴ *propter abominationes pessimas indignatione [...] flagellavit eum Dominus, traditus est ipse et regnum ejus in manus inimici sui...;* ROGER DE HOVEDEN, *Gesta regis Henrici*, vol. 1, p. 262.

guerre.¹³²⁵ Le caractère efféminé des Grecs expliqua par ailleurs la couardise d'Isaac et de ses hommes, qui craignaient l'ardeur de Richard et qui prenaient constamment la fuite devant les croisés.¹³²⁶ Selon Ambroise, Isaac n'avait rien d'un chevalier: lorsque Richard le somma de participer à une joute, l'empereur préféra se retirer, car il n'avait cure de se livrer à un tel duel; celui-ci préférait plutôt s'adonner à des ruses déloyales, en tirant par exemple des flèches empoisonnées en direction du roi, là où il était à l'abri de tout danger.¹³²⁷ De toute évidence, le comportement d'Isaac était fort significatif de sa nature sordide et de son absence de noblesse, ce qui encore une fois lui retirait toute prétention légitime sur le territoire. En effet, l'empereur était constamment représenté comme insolent, ne sachant se comporter avec courtoisie, mais préférant se moquer des ambassadeurs que Richard lui avait envoyés à trois reprises en guise de paix.¹³²⁸ Non seulement le roi ne put faire appel à son sens de la justice et de la raison, mais l'empereur était également enclin à des crises de rage, pendant lesquelles il se vengeait, tel un lâche, sur ses captifs latins en leur infligeant les pires sévices.¹³²⁹ Lorsque Richard parvint à le soumettre par la force, l'empereur accepta de lui faire hommage, mais il se parjura à la première occasion, en prenant la fuite et en renonçant à tous ses engagements.¹³³⁰ Ce dernier crime devait par ailleurs fournir à Richard le prétexte qui scella le destin de l'île et de son empereur: pour avoir renoncé à son serment envers le roi, Isaac perdit ses droits sur le territoire et fut condamné à l'emprisonnement.

¹³²⁵ ROGER DE HOVEDEN, *Chronica: Et nolite timere eos, quia inermes sunt, fugae potius quam bello parati*, vol. 3, p. 106; *et pauci illorum erant armati, et fere omnes indocti ad praelium*, vol. 3, p. 107.

¹³²⁶ *at non diu Graeca mollities impetum sustinuit Latinorum. Victus ergo tyrannus, dum tentaret fugere incidit in manus hostium...*; GUILLAUME DE NEWBURGH, vol. 2, IV, 20, p. 60.; *imperator cum suis versus est in fugam*; ROGER DE HOVEDEN, *Chronica*, vol. 3, p. 107. Voir également AMBROISE, v. 1434, p. 23; v. 1552, p. 25; v. 1590, p. 26; v. 1648, p. 27.

¹³²⁷ AMBROISE: *Dist 'L'emperere, vien, si joste.'* / *Mais il n'aveit cure de joste.*; AMBROISE, vv. 1560-1561, p. 25; *E cil traist a lui dous sajetes / Entuchiees en desheites*, vv. 1922-1923, p. 31.

¹³²⁸ *Cil ot eschar del messagier / Si grant jusqu'a sei enragier, / Si ne pot pas atemperer s'ire / Ainz dist al messenger, 'Trop, sire!' / N'onques plus bel ne velt respondre / Ainz comença d'eschar a grondre.*; AMBROISE, vv. 1460-1465, p. 24; *misit nuncios suos ad imperatorem de Cypre, semel, secundo, tertio...*; ROGER DE HOVEDEN, *Chronica*, vol. 3, p. 106.

¹³²⁹ *Quant l'emperere l'oï dire, / Si en ot tel doel e tel ire / Por poi que del sen n'en irria; / Ses genz e les noz damaja. / As suens qui se venoient rendre / E as noz qu[è] il les p[è]it prendre / Qu[è] il les p[è]it atraper / Faisoit ou piez ou poinz coper, / Oilz crever ou les nes trencher, / Quant il ne se pot del venger.*; AMBROISE, vv. 1946-1955, p. 32.

¹³³⁰ *E l'en baisa a fei oveques*; AMBROISE, v. 1815, p. 29; *Precatur ueniam, et meretur; offert homagium regi, et recipitur.*; RICHARD DE DEVIZES, p. 37; *Rex quidem primo in tyrannum mitius agere voluit, et pro sua liberatione quicquid exigebatur pollicentem, celebratis cum eo pactis relaxavit. Verum ille, libertate reddita, praevaricator pactorum, malis prioribus perfidiam sociavit.*; GUILLAUME DE NEWBURGH, vol. 2, IV, 20, p. 60.; *Eodem autem die post prandium poenituit imperatorem fecisse talem finem cum rege Angliae; et dum milites, qui eum custodire deberent, somnum meridianum caperent, furtive ab eis recessit, et mandavit regi quod nullam de caetero cum illo pacem vel concordiam custodiret.*; ROGER DE HOVEDEN, *Chronica*, vol. 3, p. 109.

L'intention politique de l'ensemble de ces accusations, qui relevait souvent plus de l'exagération que de la réalité, nous paraît évidente. En effet, les chroniqueurs favorables à Richard Cœur-de-Lion devaient justifier aux yeux de leurs contemporains la légitimité de la conquête de Chypre et la raison pour laquelle ils avaient versé le sang des chrétiens dans le cadre de la croisade. Pour ce faire, les chroniqueurs des croisades ont présenté une image des Chypriotes et de leur empereur qui était certes calquée sur des antécédents historiographiques relatifs à la perfidie et à l'absence de virilité des Grecs, bien qu'elle fût plus fictive que réelle. C'est le cas notamment de la rumeur d'une alliance entre Isaac de Chypre et Saladin, que nous ne pouvons guère confirmer comme certaine, mais qui répondait vraisemblablement à un besoin de légitimer la conquête de l'île comme une étape nécessaire de la croisade pour soulager la Terre sainte d'une menace immédiate ou future.¹³³¹ Les autres rumeurs, quant à elles, avaient sensiblement eu les mêmes objectifs: le règne illégitime d'Isaac suggérait un vide de pouvoir à Chypre; le caractère odieux de l'empereur et les injustices subies par les croisés, ensuite, justifiaient l'agression de Richard, qui avait agi dans les intérêts de la chrétienté; enfin, la vanité et la cupidité d'Isaac démontraient qu'il était indigne de posséder ses trésors, pour ainsi rendre légitimes l'énorme butin capturé par Richard et ses nouvelles prétentions sur le territoire. Pour l'ensemble de ces raisons, Isaac de Chypre fut parmi les empereurs byzantins les plus critiqués du XII^e siècle, notamment chez ses contemporains anglais, désireux de défendre et de justifier la conquête de Chypre par leur roi. L'ampleur de ce phénomène nous est démontré par les chroniqueurs d'autres nationalités qui, sans toutefois excuser les crimes d'Isaac, se montrèrent néanmoins plus modérés à son endroit. C'est le cas entre autres d'Ansbert qui, en reflétant dans sa chronique des intérêts allemands et autrichiens (généralement hostiles à l'endroit de Richard), ne s'adonna pas à une critique aussi virulente d'Isaac, le reconnaissant même comme un prétendant de sang royal.¹³³² Néanmoins, la perspective anglaise est celle qui prévalut dans l'historiographie: si Isaac de Chypre avait au bout du compte été jugé plus sévèrement encore qu'Andronic I^{er} et Isaac II, c'est sans doute parce que la portée de son image dépassait la simple question d'un antagonisme culturel, mais qu'elle répondait bien à des intérêts politiques plus pressants,

¹³³¹ Malgré les contacts diplomatiques entre Isaac et Saladin, il nous est difficile de conclure si les deux souverains avaient réellement conclu une alliance. Même s'il y avait eu alliance, par ailleurs, il est clair qu'elle n'était pas aussi étroite que nous l'ont proposé les chroniqueurs anglais. Après tout, Saladin ne vint jamais au secours d'Isaac lorsque celui-ci l'implora de l'aider contre Richard I en 1191. À ce sujet, voir la discussion de W. H. RUDT DE COLLENBERG, « L'empereur Isaac de Chypre... », p. 142.

¹³³² Isaac de Chypre, en effet, était lié à la famille de Léopold V d'Autriche, de sorte qu'il était considéré être *de regio sanguine.*; ANSBERT, p. 102. Les Allemands et les Autrichiens, de toute évidence, n'étaient pas contraints par la même volonté de défendre les actions de Richard à Chypre, comme il était le cas chez les chroniqueurs anglais.

notamment de légitimer la prise de Chypre en dénigrant à l'extrême son souverain. De toute évidence, le prétexte culturel avait été employé au profit de l'intérêt politique.

* * *

À la lumière de notre analyse, l'image généralement défavorable d'Andronic I^{er} Comnène, d'Isaac II Ange et d'Isaac de Chypre reflétait certes l'état de l'antagonisme culturel entre Grecs et Latins à la fin du XII^e siècle, mais également l'état des tractations politiques qui étaient en jeu à l'époque. En effet, dans le contexte de deux événements majeurs, notamment le massacre des Latins en 1182 et l'hostilité des autorités byzantines à l'endroit de la troisième croisade, les empereurs et leurs sujets se virent une fois de plus accablés des pires injures par les chroniqueurs des croisades. Mais aussi tragiques que ces événements aient pu paraître à leurs contemporains, ils ne constituaient pas encore la cause d'une rupture irréversible entre les deux mondes chrétiens. Dans les sphères politiques, en effet, les frustrations ne furent qu'éphémères, pas encore suffisamment graves pour entraîner des répercussions concrètes. Après tout, si le projet de Frédéric Barberousse d'envahir Byzance après la croisade ne se concrétisa jamais, c'est en raison certes de la mort subite de l'empereur germanique en Cilicie, mais également parce que son fils et successeur, Henri VI, avait eu à se charger d'affaires plus pressantes pendant son court règne.¹³³³ Quant à la tentative d'invasion de l'Empire byzantin par les Normands en 1185, il ne faut y voir qu'un soubresaut sans conséquence, voire une réaction temporaire, que les chroniqueurs latins du moment ne se donnèrent généralement pas la peine d'explicitier.¹³³⁴ De toute évidence, les querelles politiques se dissipaient rapidement, tandis que le prétexte culturel était insuffisant pour les motiver. A. Kazhdan, par ailleurs, affirme avec raison qu'il y a danger à voir l'évolution d'un antagonisme culturel à travers des événements politiques, ceux-ci étant susceptibles d'exacerber des tensions populaires, mais non pas

¹³³³ En 1195, Henri VI planifia une nouvelle croisade, qui se voulait en fait une continuation de la troisième. L'empereur germanique, toutefois, préféra passer par l'Italie et prendre la mer en Sicile, dans le but d'imposer son autorité dans la péninsule italienne. La question byzantine, de toute évidence, ne constituait pas pour lui une priorité. Ansbart proposa néanmoins qu'Henri avait voulu éviter de passer par Constantinople, où ses prédécesseurs, Conrad III et Frédéric I^{er}, avaient essuyé tant de revers.; *Heinricus igitur imperator communi consilio principum per mare ire disponens, quia sepe priores eorum per Ungariam, per Greciam, per Turciam universis suis defecerant, qui prius inde ire attemptaverant, rex videlicet Romanorum Chunradus et Francorum Ludovicus et novissime imperator Fridericus...*; ANSBERT, p. 113.

¹³³⁴ Il importe par ailleurs de constater que Guillaume II de Sicile avait vu le massacre de 1182 comme un prétexte pour envahir Byzance, mais que ses motivations étaient certainement plus diverses, animées par les ambitions ancestrales des Normands contre l'empire, de même que l'instabilité politique à Constantinople pendant les règnes d'Alexis II et Andronic I^{er}.

toujours de les rendre permanentes.¹³³⁵ Néanmoins, il ne peut être exclu que les événements de la fin du XII^e siècle aient provoqué un certain ressentiment populaire auprès de la population européenne, toujours plus méfiante envers les Byzantins. Cette rancune n'était, à vrai dire, que latente: à la veille de la quatrième croisade, en effet, il semble y avoir eu au départ une indifférence relative des croisés envers les Byzantins, ce qui suggère que les frustrations des deux dernières décennies avaient surtout été circonscrites à la génération précédente. La prise de Constantinople en 1204 allait toutefois fournir le prétexte pour une explosion des hostilités entre Grecs et Latins, qui entraîna avec le temps une division beaucoup plus permanente entre les deux mondes chrétiens, voire un schisme « culturel ».

¹³³⁵ « Political conflicts are [...] a questionable litmus test for the evaluation of cultural relations. »; A. KAZHDAN, « Latins and Franks in Byzantium: Perception and Reality... », p. 83.

CHAPITRE VI

LE XIII^e SIÈCLE ET LA CONCRÉTISATION DU « SCHISME CULTUREL » (1204-1261)

Jusqu'à présent, il nous a généralement été possible de comprendre les conflits entre Grecs et Latins selon des événements politiques précis, qui à leur tour faisaient resurgir des tensions culturelles, parfois réelles, parfois calquées sur des conventions historiographiques. Cette rivalité culturelle, toutefois, n'était pas permanente, ni forcément cumulative, mais ponctuée plutôt par des moments d'accalmie et d'autres d'hostilité. À bien des égards, le phénomène semble avoir suivi des tendances générationnelles, voire même historiographiques: en effet, le mépris des Latins à l'endroit des Byzantins était souvent circonscrit à ceux qui avaient vécu des événements fâcheux; s'il était perpétué aux générations futures, c'était généralement avec moins d'insistance, ou du moins avec une perspective plus nuancée. Or, le contexte des rapports gréco-latins à la veille de la quatrième croisade ne fit guère exception à cette règle: la rancœur qui avait marqué les deux dernières décennies du XII^e siècle semble s'être estompée au début du XIII^e auprès de la nouvelle génération de croisés, du moins avant qu'elle ne dût conquérir la capitale byzantine en 1204.

La quatrième croisade, en effet, bouleversa complètement la dynamique future des rapports entre Grecs et Latins, au point même de concrétiser le schisme religieux et culturel qui les divisait. Les circonstances de cette expédition, qui menèrent les croisés et leurs compagnons vénitiens jusqu'aux portes de Constantinople, sont déjà bien connues; elles ont en effet donné lieu à bien des débats et fait couler beaucoup d'encre.¹³³⁶ Plusieurs théories au fil des années ont par ailleurs cherché à comprendre les raisons et les conséquences tragiques du sac de Constantinople; selon T. Madden, ces hypothèses peuvent essentiellement être divisées entre celles qui favorisent une explication « externe » et celles qui prônent plutôt une approche « interne ».¹³³⁷ Cette dernière, d'abord, est

¹³³⁶ Nous avons abordé le débat qui anime actuellement la question de la quatrième croisade dans l'introduction de notre étude. Pour ce qui a trait aux ouvrages les plus récents qui traitent des rapports entre Grecs et Latins dans le contexte de cet événement, voir: J. HARRIS, *Byzantium and the Crusades*, Londres, Hambledon, 2003, 259 p.; M. ANGOLD, *The Fourth Crusade*, Harlow, Pearson Longman, 2003, 304 p.; T. MADDEN, *Enrico Dandolo and the Rise of Venice*, Baltimore, John Hopkins University Press, 2003, 298 p.; J. PHILLIPS, *The Fourth Crusade and the Sack of Constantinople*, New York, Viking, 2004, 374 p. Voir également l'ouvrage collectif très récent de A. LAIOU, éd., *Urbs Capta: The Fourth Crusade and Its Consequences*, Paris, Lethielleux, 2005, 371 p.

¹³³⁷ À ce sujet, voir l'excellent survol historiographique de T. MADDEN, « Outside and Inside the Fourth Crusade », *The International History Review*, 17, 1995, pp. 726-743. Voir également C. M. BRAND, « The Fourth Crusade: Some Recent Interpretations... », pp. 33-45; D. E. QUELLER et S. J. STRATON, « A Century of Controversy on the Fourth Crusade... », pp. 235-277.

certainement celle qui a le plus retenu l'attention des historiens: elle s'attarde essentiellement sur les événements de la croisade et au concours de circonstances qui ont permis la déviation de l'expédition et, au bout du compte, la prise de Constantinople par les croisés. En effet, certains partisans de cette approche y ont vu une manipulation des événements par certains protagonistes de la croisade, vraisemblablement les Vénitiens ou encore le pape Innocent III; d'autres, en contrepartie, ont perçu dans la séquence des événements une série « d'accidents », voire de circonstances imprévues, qui auraient permis la déviation de la croisade.¹³³⁸ L'explication « externe », quant à elle, tend à voir la prise de Constantinople comme la culmination d'un antagonisme culturel et religieux entre Grecs et Latins qui, ayant atteint un paroxysme au début du XIII^e siècle, engendra les événements de la quatrième croisade.

Or, dans l'introduction de notre étude, nous avons signalé les lacunes de chacune de ces théories, tout en stipulant que si elles ne pouvaient expliquer à elles seules les circonstances du sac de la capitale byzantine, elles retenaient du moins une partie de la réponse lorsqu'elles étaient considérées ensemble. C'est le cas notamment de la théorie « externe »: à la lumière de notre analyse, il est difficile de voir l'issue de la quatrième croisade uniquement comme l'aboutissement d'un antagonisme culturel entre Grecs et Latins. En effet, nous avons vu jusqu'à présent que la rivalité entre les deux mondes chrétiens n'était pas forcément un phénomène progressif et graduel pendant le XII^e siècle, mais qu'elle était davantage caractérisée par une attitude souvent ambivalente des Occidentaux envers les Byzantins, selon la perspective particulière des chroniqueurs des croisades. Néanmoins, nous ne pouvons non plus complètement nier que le prétexte d'une rivalité culturelle n'ait pas été à l'esprit des croisés au moment même où ils avaient décidé de capturer Constantinople, tout comme l'attrait des richesses était sans doute dans la mire des participants à ce même moment, et cela même s'il n'avait pas été une des raisons initiales de la déviation de la croisade.¹³³⁹ Autrement dit, si la théorie d'une vengeance latine ne peut être tenue pour absolue, il ne peut non plus être nié que les trahisons antérieures des Byzantins avaient servi de prétexte aux croisés au moment décisif où ils décidèrent d'attaquer Constantinople en avril 1204; après tout, les chroniqueurs latins

¹³³⁸ Ces hypothèses furent discutées dans l'introduction; cf. pp. 2 et 5. La tendance historiographique actuelle tend à disculper les Vénitiens et Innocent III de toute conspiration pour ce qui a trait de la déviation de la croisade en 1203, tandis que la « théorie de l'accident », tenue notamment par D. Queller et T. Madden, fait généralement autorité.

¹³³⁹ Une pareille réflexion fut d'ailleurs proposée par A. ANDREA, *Contemporary Sources for the Fourth Crusade...*, p. 273.

allaient justement évoquer un pareil prétexte pour justifier la prise de la ville au lendemain de la croisade.

L'état d'esprit des croisés à la veille de la prise de Constantinople n'est toutefois que pure conjecture, puisque les récits qui nous sont parvenus ont généralement tous été écrits après les événements.¹³⁴⁰ Voilà pourquoi nous nous limiterons dans ce chapitre à analyser l'image des Byzantins après 1204 seulement, moment de la rédaction des chroniques qui composent ce dernier jalon chronologique de notre étude. En effet, si le prétexte d'une rivalité culturelle n'avait pas servi à faire dévier la croisade, il est certain qu'il servit à expliquer les événements après-coup, comme nous le démontrent les chroniqueurs des croisades au XIII^e siècle. Pour ce faire, nous entendons analyser les contrastes et les continuités entre les récits de la fin du XII^e siècle et ceux de la première moitié du XIII^e siècle, pour ensuite analyser l'évolution de l'image des Grecs jusqu'à la reconquête de Constantinople en 1261. Or, puisque celle-ci était souvent conditionnée par des circonstances politiques, nous entendons démontrer que l'image des Byzantins chez les chroniqueurs du XIII^e siècle était déterminée sinon par un sentiment de culpabilité face aux événements, du moins par un désir de dénigrer davantage leurs homologues orientaux dans le but de justifier, voire d'excuser, l'agression qu'ils avaient commise contre eux. Notre approche consistera, comme nous l'avons fait auparavant, à analyser l'image des empereurs et de leurs sujets, et non pas les événements de la croisade elle-même, maintes fois abordées dans des études parallèles. Nous souhaitons ainsi démontrer comment les événements de la quatrième croisade ont servi à faire resurgir chez les chroniqueurs des croisades le discours d'un clivage culturel entre Grecs et Latins qui, cette fois du moins, devait s'inscrire de façon plus permanente dans les mentalités collectives.

a) La quatrième croisade et les chroniqueurs du XIII^e siècle (1204-1261)

Les principaux chroniqueurs de la quatrième croisade comprennent avant tout des participants de l'expédition elle-même, dont les récits sont les plus fréquemment retenus pour comprendre les événements de la prise de Constantinople. Geoffroi de Villehardouin est sans doute le plus connu de ceux-ci, notamment en raison de son rôle privilégié dans l'expédition: il était, en effet, maréchal de Champagne et l'un des seigneurs influents de la

¹³⁴⁰ Les correspondances qui furent écrites avant avril 1204, quant à elles, étaient teintées d'intérêts politiques, de sorte qu'elles ne répondent pas à nos intérêts d'analyse.

croisade.¹³⁴¹ En raison de son statut, il était présent à tous les conseils des barons et servit d'ambassadeur en leur nom auprès des Vénitiens et des Byzantins, de sorte que son témoignage est souvent considéré comme le plus précieux. Néanmoins, la question de sa sincérité a suscité plusieurs débats au fil des années, certains historiens affirmant qu'il aurait tenté d'écrire un plaidoyer pour justifier la déviation de la croisade.¹³⁴² Même s'il fait moins l'objet d'une controverse aujourd'hui, il reste que sa rédaction, plutôt sèche, ne s'adonne que rarement à des descriptions ou à des réflexions constructives et généralement significatives d'une représentation. Quoi qu'il en soit, la chronique de Villehardouin constitue un ouvrage primordial que nous devons analyser. Sa *Conquête de Costentinoble*, terminée vers 1207, constitue l'un des premiers ouvrages en prose française et signale le début d'une laïcisation du savoir pour ce qui a trait à l'image des Byzantins pendant le XIII^e siècle. L'ouvrage de Villehardouin fut par ailleurs continué par un autre participant de la croisade, Henri de Valenciennes, qui rapporta les événements entourant la formation de l'État latin de Constantinople pour les années 1208 et 1209.¹³⁴³ L'*Estoire de l'empereur Henri de Constantinoble* raconte notamment les exploits de l'empereur Henri I^{er} de Hainaut, à qui Henri de Valenciennes était rattaché en tant que clerc.¹³⁴⁴ Celui-ci termina sa rédaction entre 1209 et 1216, bien que son ouvrage demeure inachevé. Néanmoins, il offre une représentation unique des Byzantins pendant une période cruciale de la conquête latine de l'empire.

Robert de Clari, ensuite, fut également un participant de la quatrième croisade, bien qu'il nous présente une perspective totalement distincte des autres chroniqueurs. En tant que chevalier picard d'origine modeste, Robert ne fut pas témoin des conseils des barons, comme le fut Villehardouin et Valenciennes; par conséquent, son témoignage reflète davantage celui des petits de l'armée et était significatif des rumeurs qui pouvaient circuler dans le camp des croisés.¹³⁴⁵ Plus enclin aux descriptions détaillées que Villehardouin, son témoignage est certainement plus riche en représentations, notamment pour ce qui a trait à

¹³⁴¹ G. JACQUIN, « Geoffroi de Villehardouin », dans C. Gauvard et als., *Dictionnaire du Moyen Âge*, Paris, PUF, 2002, pp. 580-581.

¹³⁴² E. FARAL, « Geoffroy de Villehardouin: la question de sa sincérité », *Revue historique*, 177, 1936, pp. 530-582. Pour un survol historiographique de la question, voir P. NOBLE, « Villehardouin, Robert de Clari and Henri de Valenciennes: Their Different Approaches to the Fourth Crusade », *The Medieval Chronicle*, 120, 1999, pp. 202-203.

¹³⁴³ Le témoignage d'Henri de Valenciennes est discuté par P. NOBLE, « Villehardouin, Robert de Clari and Henri de Valenciennes... », p. 207.

¹³⁴⁴ Henri de Valenciennes affirma par ailleurs avoir été un témoin des conseils de tous les hauts hommes et barons de l'entourage d'Henri I^{er}: *Car Henris vit oell à oell toz les fais ki là furent, et sot toz les consaus des haus homes et barons.*; HENRI DE VALENCIENNES, I, 501, p. 304.

¹³⁴⁵ Selon J. Dufournet, Robert de Clari « possédait le fief de Cléry-lès-Pernois (Somme) qui, d'une étendue d'environ 6,5 hectares, était tout juste suffisant à lui valoir le titre de chevalier et certainement insuffisant à le nourrir. »; J. DUFOURNET dans D. Régnier-Bohler, dir., *Croisades et pèlerinages...*, p. 725.

ses impressions sur Constantinople et sur ses habitants. Après la croisade, Clari préféra ne pas demeurer en Orient: il rentra en France en 1205, où il entama la rédaction de son ouvrage et décrivit les événements dans l'Empire latin jusqu'en 1216, date où il termina son récit. Bien qu'il ne fût pas témoin des événements pour cet intervalle de temps, sa représentation des Byzantins, essentiellement populaire, est primordiale à notre analyse. À cet effet, plusieurs indices dans son texte nous portent à croire qu'il destinait son œuvre à être lue à voix haute devant un public local, fort probablement composé de personnes de son même groupe social.¹³⁴⁶ À plusieurs endroits dans son récit, de plus, il s'adonna à des descriptions souvent élaborées des affaires politiques internes de l'Empire byzantin durant les dernières années du XII^e siècle, une preuve de son intérêt pour les félonies et les renversements de pouvoir qui avaient tant caractérisé l'histoire politique byzantine, et dont il inculqua fort probablement l'intérêt à son auditoire de la petite noblesse. Enfin, son texte, fortement empreint de l'idéal chevaleresque du début du XIII^e siècle, constitue pour nous un outil nécessaire, sans doute le plus complet qui soit, pour dégager l'image des Byzantins à ce moment bien précis des rapports gréco-latins.

Les sources secondaires qui complètent ensuite notre analyse de la quatrième croisade sont variées, représentant des nationalités et des points de vues souvent fort divers. Les chroniques les plus importantes sont germaniques et anglaises, ce qui est en soit surprenant si nous considérons que ces nationalités ont tout au plus composé dix pour cent de l'armée des croisés.¹³⁴⁷ Or, la conquête de Constantinople frappa l'imaginaire de ses contemporains au point qu'elle fut décrite dans bon nombre de chroniques locales et régionales, bien que l'interprétation des événements fût souvent fautive ou encore abrégée à l'excès.¹³⁴⁸ Pour cette raison, nous avons surtout retenu les versions des événements qui se voulaient les plus détaillées et les plus significatives d'une image des Byzantins. Parmi les versions allemandes, celle de Gunther, moine cistercien de Pairis en Alsace, constitue sans doute la plus importante. Gunther de Pairis, en effet, écrivit une *Historia Constantinopolitana* entre 1205 et 1208, fondée essentiellement sur l'information orale que lui avait fournie l'abbé Martin de Pairis, participant de l'expédition.¹³⁴⁹ Malgré le style quasi-poétique de l'ouvrage, Gunther présenta une relation des événements qui était fort

¹³⁴⁶ P. F. DEMBOWSKI, *La chronique de Robert de Clari: étude de la langue et du style*, Toronto, University of Toronto Press, 1963, 140 p.

¹³⁴⁷ A. ANDREA, *Contemporary Sources for the Fourth Crusade...*, p. 239.

¹³⁴⁸ À cet effet, voir les exemples recensés par J. GILL, « Franks, Venetians and Pope Innocent III: 1201-1203 », *Studi veneziani*, 12, 1970, pp. 85-86.

¹³⁴⁹ A. ANDREA, *The Hystoria Constantinopolitana of Gunther of Pairis...*, p. 11. Voir également F. R. SWIETEK, « Gunther of Pairis and the *Historia Constantinopolitina* », *Speculum*, 53, 1978, pp. 49-79.

critique des Byzantins, envers qui il manifestait un mépris apparent.¹³⁵⁰ Un autre ouvrage allemand, le *Devastatio Constantinopolitana*, propose une version plus sobre de la croisade. Son auteur anonyme fut sans doute un témoin oculaire des événements et s'avère indépendant des autres sources de l'époque, de sorte que sa perspective des Grecs nous est unique. Ayant rédigé son texte vers 1216 ou peu après, l'auteur du *Devastatio* est particulier en ce qu'il ne mentionna jamais le schisme qui séparait désormais les Églises romaine et byzantine, et cela malgré son impression défavorable des Grecs.¹³⁵¹ L'anonyme d'Halberstadt, auteur des *Gesta Episcoporum Halberstadensium*, consacra également une partie de son ouvrage à la conquête de Constantinople et au rôle de l'évêque Conrad de Krosigk dans la croisade. Écrite sans doute vers 1209, sous la supervision de ce même Conrad, la version de l'anonyme d'Halberstadt nous présente une image singulière des Grecs, malgré quelques confusions pour ce qui a trait aux affaires politiques byzantines.¹³⁵²

Les chroniqueurs anglais et normands qui ont traité de la quatrième croisade présentent, pour leur part, une image tout aussi intéressante des Byzantins. Raoul, moine cistercien de l'abbaye Coggeshall à Essex en Angleterre, contribua au *Chronicon Anglicanum* pour les années 1187 à 1224, dans lequel il s'attarda à la conquête de Constantinople en 1204.¹³⁵³ Ayant été écrite entre 1224 et 1227, la version de Raoul de Coggeshall semble être fondée sur des témoignages oraux de participants qui étaient revenus de la croisade ou encore sur les rapports des communautés de Cisterciens qui s'étaient établis dans l'Empire latin après la conquête. Raoul semble également avoir puisé une partie de son information dans des correspondances de Baudouin de Flandre et Hugues de Saint Pol, qui se voulaient des pièces propagandistes visant à démontrer la perfidie des Grecs dans le but de justifier la prise de Constantinople. Raoul ne fut d'ailleurs pas le seul à employer ces sources: un autre contemporain, Albéric de Trois-Fontaines, a vraisemblablement eu accès à ces lettres, et il semble que l'image des Byzantins chez ces deux auteurs a été influencée par une telle « justification » de la quatrième croisade.¹³⁵⁴ Albéric était également un moine cistercien au monastère de Trois-Fontaines à Châlons en

¹³⁵⁰ À cet effet, il est intéressant de noter que Gunther avait remanié, quelques années auparavant, les chroniques de Robert le Moine et d'Otton de Freising, de sorte qu'il a pu être influencé par ses auteurs pour ce qui a trait de son image des Grecs.; A. ANDREA, *The Hystoria Constantinopolitana of Gunther of Pairis...*, p. 3.

¹³⁵¹ A. ANDREA, *Contemporary Sources for the Fourth Crusade...*, pp. 205-209

¹³⁵² A. ANDREA, *Contemporary Sources for the Fourth Crusade...*, pp. 239-243.

¹³⁵³ A. ANDREA, *Contemporary Sources for the Fourth Crusade...*, pp. 265-271; M. AILES et M. BARBER, *Ambroise's 'Estoire de la Guerre Sainte'...*, p. 14.

¹³⁵⁴ En raison de cette similitude entre Raoul de Coggeshall et Albéric de Trois-Fontaines, les historiens de la quatrième croisade ont généralement tendance à traiter les deux auteurs ensemble, et cela même si les deux auteurs ont écrit à une génération d'intervalle. À ce sujet, voir les commentaires de A. ANDREA, *Contemporary Sources for the Fourth Crusade...*, p. 265.

Champagne, où il écrivit une chronique universelle entre 1227 et 1251.¹³⁵⁵ Il était généralement bien informé sur les affaires byzantines, mais également critique à l'égard des Grecs, de sorte que sa représentation de ceux-ci retient ici notre attention. Enfin, signalons l'Anonyme de Soissons, un chroniqueur ecclésiastique qui aurait reçu une relation orale de la croisade par Névelon de Chérisy, évêque de Soissons et prélat en chef de l'armée croisée.¹³⁵⁶ Sa version, intitulée *De terra Iherosolimitana et quomodo ab urbe Constantinopolitana ad hanc ecclesiam allate sunt reliquie*, avait pour objectif de faire un inventaire des reliques transférées de l'Orient en Occident après la croisade; écrite entre 1205 et 1207, elle nous offre néanmoins un aperçu de l'image des Grecs peu de temps après les événements, notamment en montrant que les Byzantins étaient schismatiques et fourbes, ce qui avait pour effet de justifier la translation des reliques chez les Latins.

D'autres sources du XIII^e siècle, bien qu'elles s'attardent moins aux événements de la quatrième croisade comme tels, présentent néanmoins une narration des événements de la fin du XII^e siècle en rétrospective de la conquête de Constantinople, donc une image des Byzantins à la lumière de cet événement. L'*Itinerarium peregrinorum*, entre autres, fut remanié et augmenté entre 1217 et 1222 par un compilateur connu sous le nom de Richard de Templo. Ce prieur londonien a vraisemblablement repris le texte primitif de l'*Itinerarium (IP1)*, pour ensuite l'embellir par d'autres documents et témoignages auxquels il avait eu accès; cette version finale de l'*Itinerarium (IP2)* est par ailleurs celle qui est généralement retenue pour les études actuelles de la troisième croisade.¹³⁵⁷ Rigord, moine de Saint-Denis, écrivit également une relation de la troisième croisade sous Philippe Auguste, et poursuivit une narration de son règne jusqu'en 1207. Bien que Rigord ait écrit sa version de la troisième croisade peu après les événements, tout nous porte à croire qu'il s'adonna à plusieurs corrections au cours des années suivantes, et cela jusqu'à sa mort entre 1207 et 1209.¹³⁵⁸ Un autre chroniqueur, Otton de Saint-Blaise, mérite d'être mentionné brièvement, du fait qu'il écrivit vers 1209-1210 une histoire des empereurs germaniques durant la dernière décennie du XII^e siècle, en tant que continuation du *Chronicon* d'Otton de Freising.¹³⁵⁹ Notons enfin d'autres sources mineures pour l'image

¹³⁵⁵ A. ANDREA, *Contemporary Sources for the Fourth Crusade...*, pp. 265-271; C. M. BRAND, *Byzantium Confronts the West...*, pp. 80-82, 111 et 287.

¹³⁵⁶ A. ANDREA et P. I. RACHLIN, « Holy War, Holy Relics, Holy Theft: The Anonymous of Soisson's *De Terra Iherosolimitana*. An Analysis, Edition, and Translation », *Historical Reflections*, 18, 1992, pp. 150-151.

¹³⁵⁷ H. NICHOLSON, *A Translation of the Itinerarium Peregrinorum...*, pp. 6 et 11.

¹³⁵⁸ M. AILES et M. BARBER, *Ambroise's 'Estoire de la Guerre Sainte'...*, p. 16; H. NICHOLSON, *A Translation of the Itinerarium Peregrinorum...*, p. 2.

¹³⁵⁹ Voir OTTON DE SAINT-BLAISE, *Otonis de Sancto Blasio Chronica et Annales Marbacenses*, éd. F.-J. Schmale, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1998, 275 p.

des Byzantins, notamment la chronique de Richard de San Germano et l'*Historia Ducum Venetorum*. Richard de San Germano, d'abord, nous présente surtout une perspective religieuse des Grecs suite au Concile du Latran en 1215; sa rédaction, qu'il commença en 1216, fut révisée entre 1230 et 1243, sous la forme finale qui nous est parvenue.¹³⁶⁰ L'*Historia Ducum Venetorum*, rédigée vers 1229, se veut quant à elle une source unique et contemporaine de la quatrième croisade par les Vénitiens, bien qu'elle soit abrégée par une lacune majeure dans le manuscrit pour les années 1178 à 1203; par conséquent, la version vénitienne de la quatrième croisade nous est inconnue, du moins avant la chronique de Martin de Canal durant la deuxième moitié du XIII^e siècle (qui déborde malheureusement du cadre de notre étude).¹³⁶¹ Néanmoins, nous avons retenu l'*Historia Ducum Venetorum* pour son image des Grecs après la conquête de Constantinople.

En dernier lieu, il nous importe de souligner les sources de l'Orient latin, notamment la chronique d'Ernoul et les différentes continuations de la chronique de Guillaume de Tyr. La chronique d'Ernoul, abordée dans le chapitre précédent pour les années 1180 à 1204, fut continuée pendant le XIII^e siècle, probablement par Ernoul lui-même, ou encore par un compilateur du nom de Bernard le Trésorier.¹³⁶² La chronique, qui se termine en 1227, offre néanmoins la perspective des États latins pour le premier quart du siècle. Il est à noter par ailleurs que la chronique d'Ernoul, ayant été annexée à certains manuscrits de la traduction française de Guillaume de Tyr, fut reprise et remaniée par quelques continuateurs de la même époque.¹³⁶³ Les continuations de Guillaume de Tyr en ancien français sont par ailleurs nombreuses et parfois fort diverses, de sorte qu'il nous est nécessaire de les distinguer ici. La version la plus courante des continuations est généralement connue sous le nom d'*Eracles*, à partir du titre de la version française de la chronique de Guillaume de Tyr, qui débute avec une mention du règne de l'empereur Héraclius au VII^e siècle; selon les différents manuscrits, l'*Eracles* s'étend jusqu'aux années 1248, 1264, 1275 ou 1277.¹³⁶⁴ Toutefois, l'*Eracles* comporte différentes variations manuscrites, que l'on peut généralement diviser en trois familles. La version la plus répandue, connue comme celle du manuscrit de Colbert-Fontainebleau, fait généralement

¹³⁶⁰ Voir C. A. GARUFI, éd., *Ryccardi de Sancto Germano notarii Chronica*, Bologne, N. Zanichelli, 1938, 312 p.

¹³⁶¹ L. A. BERTO, « *Historia Ducum Venetorum* » dans *Testi storici veneziani (XI-XIII secolo)*, Padoue, Università di Padova, 2000 [1999], pp. ix-x.

¹³⁶² B. HAMILTON, *The Leper King...*, pp. 7-11.

¹³⁶³ En effet, pour les années 1184-1197, le texte d'Ernoul est presque identique à la version « abrégée » de la continuation de Guillaume de Tyr, où il contient des parallèles avec 44 des 49 manuscrits existants.; P. EDBURY, *The Conquest of Jerusalem and the Third Crusade: Sources in Translation*, Aldershot, Ashgate, 1996, p. 4.

¹³⁶⁴ J. SHIRLEY, *The Rothelin Continuation of the History of William of Tyre...*, p. 1.

autorité dans l'historiographie des croisades et fut éditée comme telle dans le *Recueil des historiens des croisades* en 1859.¹³⁶⁵ Pour les années 1184 à 1197, les différents manuscrits de l'*Eracles* présentent néanmoins des versions qui se distinguent du Colbert-Fontainebleau. La première, connue comme l'*abrégé*, constitue une version simplifiée des événements de la période et se rapproche à bien des égards de la chronique d'Ernoul, de laquelle elle fut sans doute inspirée. La seconde, tirée du manuscrit dit de Lyon, se veut une version somme toute différente de celle de l'*abrégé* et du Colbert-Fontainebleau; sa perspective unique pour les années 1184-1197 nous demande de la traiter séparément de ces deux autres versions de l'*Eracles*. Le Colbert-Fontainebleau et le Lyon, toutefois, présentent moins de variations pour les événements du début du XIII^e siècle, surtout entre 1228 et 1249, où les différences deviennent mineures; entre 1248 et 1277, le récit devient enfin une chronologie très sèche des événements et échappe à l'intérêt de notre étude.¹³⁶⁶ Nonobstant les différentes hypothèses qui ont été proposées sur la fiabilité et la valeur historique des différentes versions de l'*Eracles*, nous avons choisi de retenir à la fois la version du Colbert-Fontainebleau et la version du Lyon, là où elles se distinguent, pour établir l'image des Byzantins qui prévalait dans l'Orient latin au XIII^e siècle.¹³⁶⁷ Ces deux versions, en effet, ont toutes deux été composées ou compilées en Orient entre 1220 et 1250 (avec des ajouts ultérieurs selon les différents manuscrits), et constituent par conséquent des ouvrages primordiaux pour les fins de notre analyse.¹³⁶⁸ Ceci nous mène par ailleurs à considérer une dernière continuation de Guillaume de Tyr, connue comme la version de *Rothelin* et complètement différente de l'*Eracles* pour les années 1229 à 1261.¹³⁶⁹ Composée en Occident, sans doute dans la région de Soissons, cette version présente une tradition historiographique fort différente de l'*Eracles* et doit par conséquent être considérée séparément de celle-ci; elle nous offre, en effet, une perspective européenne de l'image des Grecs à une époque concluante de notre analyse, c'est-à-dire à la veille de la reprise de Constantinople par les Byzantins.

¹³⁶⁵ « L'estoire de Eracles empereur et la conqueste de la terre d'Outremer », *RHC, Hist. Occ.*, II, 1859, pp. 1-481.

¹³⁶⁶ ERACLES (COLBERT-FONTAINEBLEAU), « L'estoire d'Eracles empereur et la conqueste de la terre d'Outremer », pp. vii-xi; P. EDBURY, *The Conquest of Jerusalem and the Third Crusade...*, p. 3; P. EDBURY, « The Lyon Eracles and the Old French Continuations... », p. 140.

¹³⁶⁷ La question de la fiabilité des versions a été discutée par M. R. MORGAN, *The Chronicle of Ernoul and the Continuations...*, pp. 82-97 et P. EDBURY, « The Lyon Eracles and the Old French Continuations... », pp. 150-153. Voir les conclusions de B. HAMILTON, *The Leper King...*, pp. 10-11.

¹³⁶⁸ P. EDBURY, « The Lyon Eracles and the Old French Continuations... », pp. 140-141.

¹³⁶⁹ J. SHIRLEY, *The Rothelin Continuation of the History of William of Tyre...*, pp. 1-6.

i- La fin du XII^e siècle comme justificatif de la quatrième croisade

Les événements de la fin du XII^e siècle furent revus par plusieurs chroniqueurs du XIII^e siècle, qui les ont souvent embellis ou précisés à partir de récits contemporains de la troisième croisade et à la lumière des événements de la quatrième croisade. Ces chroniqueurs, en effet, s'avéraient souvent plus sévères envers les Byzantins et plus explicites dans leur interprétation des événements, ce qui suggère une volonté d'utiliser l'histoire des deux dernières décennies du XII^e siècle comme un précurseur, voire un justificatif, de la conquête de Constantinople en 1204. Après cet événement tragique, l'Occident était visiblement animé par un sentiment de culpabilité, du moins une période de remise en question, que les chroniqueurs ont généralement tenté d'assouvir en jetant le blâme sur les Byzantins et sur leurs trahisons antérieures. Par conséquent, une révision des événements de la fin du XII^e siècle, notamment ceux de la troisième croisade, permettait de souligner la perfidie des Byzantins, de même que leur caractère efféminé, dans le but de les dépeindre comme des traîtres et des incapables, indignes de posséder leur empire; plus encore, certains chroniqueurs ont représenté les Byzantins comme des schismatiques, ce qui constituait en fait le justificatif ultime pour expliquer la conquête de Constantinople, que Dieu avait approuvée. Quant à l'image des empereurs du XII^e siècle, tout aussi significative de l'état des rapports entre Grecs et Latins, les chroniqueurs ont également su l'adapter à leurs intérêts politiques: ainsi, certains empereurs étaient représentés favorablement, comme des souverains vertueux et bienveillants, dans le but précis d'établir un contraste avec les empereurs tyranniques qui les avaient succédé et qui avaient été coupables des crimes les plus sordides, notamment de félonie et de trahison de la chrétienté. Une telle représentation, même si elle était motivée par des desseins politiques, nous informe de l'évolution de l'image des Byzantins entre les XII^e et XIII^e siècles, que nous entendons démontrer ici par quelques exemples.

Tout d'abord, notons qu'il y eut au début du XIII^e siècle une recrudescence d'intérêt pour l'histoire des grands empereurs byzantins d'autrefois, notamment ceux que les Latins considéraient comme « romains » du fait qu'ils avaient régné avant la *translatio imperii*. En effet, l'exemple de ces empereurs illustres servait à établir un contraste avec celui des empereurs « grecs », dont les règnes néfastes avaient signalé la décadence de l'Empire d'Orient depuis les VIII^e et IX^e siècles. Ainsi, les nouveaux empereurs latins de Constantinople se proclamaient les légitimes successeurs des premiers, tandis qu'ils avaient été, au moment de la conquête de Constantinople, les redoutables exécuteurs des

seconds. Une telle thématique était surtout visible dans la littérature populaire du XIII^e siècle, qui reflétait à bien des égards cette volonté de légitimer le règne des empereurs latins. Or, bien que les sources populaires échappent à l'intérêt de notre analyse, soulignons rapidement l'étude de S. M. Taylor, qui démontra, à travers deux productions littéraires de l'époque, comment Constantin I^{er} était devenu un héros folklorique de la quatrième croisade et un symbole important de propagande pour le nouveau pouvoir latin à Constantinople.¹³⁷⁰ Dans les deux textes, intitulés respectivement *Le Dit de l'Empereur Constant* et *Le Conte de l'Empereur Constant*, le personnage légendaire de Constantin était en effet représenté comme le fidèle exécuteur de la volonté divine, droit et vertueux, contraint de combattre malgré lui l'injustice et le pouvoir tyrannique de ses ennemis.¹³⁷¹ En toute vraisemblance, de tels ouvrages littéraires reprenaient l'image des empereurs illustres d'autrefois pour représenter les souverains contemporains de Constantinople comme les successeurs de cet héritage, sinon par leur naissance, du moins par leurs actions et leur vertu.

Malgré une volonté de dénigrer les empereurs grecs après la *translatio imperii*, il y avait néanmoins des empereurs au XII^e siècle qui s'étaient démarqués par leur bienveillance à l'égard des Latins et qui bénéficiaient toujours d'une image favorable chez les chroniqueurs du XIII^e siècle. C'était le cas notamment de Manuel I^{er}, dont le règne glorieux était surtout reconnu pour avoir précédé celui d'Andronic I^{er}, ce tyran inique qui avait initié le conflit entre les Grecs et les Latins, et qui avait provoqué une série d'événements qui allait au bout du compte justifier la déviation de la quatrième croisade. Robert de Clari, qui décrivit effectivement la succession des empereurs byzantins à la fin du XII^e siècle comme une suite d'événements ayant mené à la conquête de Constantinople, représenta Manuel comme « le bon empereur Manuel », tandis que Gunther de Pairis le reconnaissait comme le « très fameux empereur Manuel ».¹³⁷² Rigord, pour sa part, affirma qu'il était « un prince également illustre et par sa magnificence et la sainteté de sa vie. »¹³⁷³

Selon Clari:

¹³⁷⁰ S. M. TAYLOR, « Constantine the Great: Folk Hero of the Fourth Crusade », *Neophilologus*, 64, 1980, pp. 32-37.

¹³⁷¹ Dans *Le Dit de l'Empereur Constant*, l'adversaire de Constantin, un païen inique et cruel, était par ailleurs dénommé « Muselin », une allusion certaine au surnom de l'empereur Alexis V « Murzuphle »; S. M. TAYLOR, « Constantine the Great: Folk Hero... », p. 36. Selon Nicéas Choniatès, Alexis V était surnommé Μούτζουφλος en raison de ses épaix sourcils, qui descendaient, dit-on, sur ses yeux.; NICÉAS CHONIATÈS, p. 561.

¹³⁷² *li boins empereres Manuaus*; ROBERT DE CLARI, xcii, p. 205; *famosissimi imperatoris Emanuelis*; GUNTHER DE PAIRIS, 19, p. 159.

¹³⁷³ *Temporibus nostris, Emmanuel imperator sanctissimus et omnimoda munificentia clarus apud Constantinopolim imperabat.*; RIGORD, 139, p. 153.

C'était un homme de poids, le plus riche et le plus généreux de tous les chrétiens du monde. Personne, qui fut de religion chrétienne et qui put l'approcher, ne lui demandait de l'argent sans qu'il lui fit donner cent marcs: nous en avons entendu des témoignages. Cet empereur aimait beaucoup les Français et avait confiance en eux.¹³⁷⁴

Cette affection des Latins, toutefois, lui avait valu de vifs reproches de la part de ses sujets; à cet égard, Robert de Clari expliqua comment un empereur aussi illustre était parvenu à déjouer les Grecs qui, dans leur méchanceté naturelle, avaient tenté de le détourner de son amour pour les Latins. En effet, étant pressé par ses sujets de vider de sa terre les fidèles de l'Église romaine, Manuel acquiesça à leur demande, mais non sans en avoir informé au préalable les Latins, avec qui il avait préparé une ruse: ceux-ci devaient, à la demande des Grecs, refuser de quitter l'empire, afin que l'empereur puisse voir comment réagiraient ses sujets. Le moment venu, lorsqu'ils furent sommés par les Grecs de partir, les Latins refusèrent, comme l'avait demandé l'empereur. Informé de ceci, Manuel s'avança à la tête de ses hommes pour attaquer les Latins, enjoignant aux Grecs de se montrer braves devant l'ennemi, car ils auraient désormais leur vengeance. Cependant, lorsque les Latins se préparèrent au combat, les Grecs eurent grand peur d'eux et prirent la fuite, abandonnant l'empereur à son sort sur le champ de bataille. Devant ce spectacle, Manuel invita de nouveau les Latins auprès de lui et réprouva les Grecs ainsi:

« Seigneurs, leur dit-il, on peut bien voir maintenant en qui on doit avoir confiance. Vous avez pris la fuite, alors que vous deviez m'aider! Vous m'avez laissé tout seul et si les Latins avaient voulu, ils m'auraient mis en morceaux. Que nul de vous, je vous l'ordonne, ne soit assez osé ou assez hardi pour me parler de ma largesse et de mon affection pour les Français, car je les aime et j'ai plus confiance en eux qu'en vous: je leur donnerai plus que je ne leur ai donné. » Les Grecs n'eurent plus l'audace d'en oser parler.¹³⁷⁵

Or, cette digression dans le récit de Clari, où le chroniqueur s'éloigna du sujet de la croisade pour dépeindre cette anecdote du règne de Manuel, véhiculait un message bien précis: les Grecs, toujours fourbes, malicieux et lâches, n'étaient tenus en échec que par leurs empereurs, du moins lorsque ceux-ci s'avéraient justes et vertueux; à ce titre, Manuel avait été un empereur glorieux, digne de régner sur Constantinople malgré la nature

¹³⁷⁴ *Il eu un empereur en Constantinoble, Manuaus eut a non. Si fu molt preudons chis empereres et li plus rikes de tous les crestiens qui onques fuissent et li plus larges; ne onques nus ne li demanda du sien, qui de la loi de Rome fust, qui a lui peust parler, qu'il ne li fesist donner cent mars: ensi l'avons di tesmoignier. Chis empereres amoit molt Franchois et mout les creoit.*; ROBERT DE CLARI, xviii, p. 137.

¹³⁷⁵ « Seigneur, or puet on bien veir en cui on se doit fier; vous vous en fuistes quant vous me deustes aidier, si me laissastes tout seul, et, se li Latin vaussissent, il m'eussent tot decopé en pieches. Mais or kemanch jou, que nus de vous ne soit si osés ne si hardis qu'il ja mais paraut de me largueche, ne de chou que j'aim les Franchois, car je les aim et si me fi plus en aus que en vous; et si leur donrai plus que jou ne leur ai donné. » *Et li Grieu ne furent onques puis si hardi qu'il en osaissent parler.*; ROBERT DE CLARI, xviii, p. 139.

sordide de ses sujets.¹³⁷⁶ À l'inverse, dès qu'un empereur devenait coupable des crimes des Grecs, il devenait indigne de régner et susceptible d'être renversé; c'est du moins ce que suggérait Robert de Clari en représentant ainsi le règne de Manuel, comme un contraste avec celui de son successeur, Andronic I^{er}.

À cet égard, Robert de Clari s'attarda longuement sur les règnes d'Andronic I^{er} et de ses successeurs dans son récit, qu'il représenta selon une séquence d'événements qui devait au bout du compte mener à la déviation de la quatrième croisade. En effet, si Geoffroi de Villehardouin se concentra davantage sur l'épisode de Zara pour expliquer la décision des croisés d'aller à Constantinople, Clari se consacra pour sa part presque exclusivement aux affaires internes de l'Empire byzantin, et plus particulièrement aux usurpations et aux autres crimes odieux qui avaient rendu les Byzantins indignes de maintenir leur empire.¹³⁷⁷ Pour Clari, Andronic était un *traîtreur* pour avoir usurpé le pouvoir de son seigneur légitime, Alexis II. Le chroniqueur expliqua comment Andronic s'était préalablement brouillé avec Manuel, après avoir violé la sœur de l'empereur, qui était par ailleurs sa propre cousine.¹³⁷⁸ Pardonné par Alexis II à la mort de Manuel, Andronic revint à Constantinople, après quoi il assassina honteusement le jeune empereur.¹³⁷⁹ Le règne d'Andronic était à ce titre celui d'un félon méprisable et cruel, qui violentait les femmes de l'empire et mutilait ses adversaires de la façon la plus outrageante; il épousa également l'impératrice de force, qui était nulle autre que la sœur de Philippe Auguste.¹³⁸⁰ Une telle image se voulait de toute évidence l'écho des narrations de la fin du XII^e siècle, notamment d'Ernoul et de Roger de Hoveden, qui avaient tous deux avancé de pareilles accusations.¹³⁸¹ Il est cependant curieux de constater que Clari s'attarda moins à la politique anti-latine d'Andronic, qui avait été une préoccupation importante

¹³⁷⁶ Il faut certainement voir ici l'écho de Guillaume de Tyr, qui avait représenté Manuel comme un empereur vertueux. Ceci fut d'ailleurs discuté précédemment, aux pp. 250 et ss.

¹³⁷⁷ À ce sujet, voir les commentaires de P. NOBLE, « Villehardouin, Robert de Clari and Henri de Valenciennes... », p. 206.

¹³⁷⁸ Clari amplifia ce crime en affirmant fautivement que la dame en question était Théodora, reine de Jérusalem et sœur de Manuel. Malgré son erreur, il est clair qu'Andronic était considéré comme un être particulièrement odieux pour avoir violenté sa cousine: *Le roine se mist en mer avec Androme a venir en Constantinoble. Quant il furent bien alé avant en le mer, si ne fait mais el Andromes, si aama le roine, qui se cousine estoit, et jut a lui a forche. Et quant il eut che fait, si n'osa revenir arriere en Coustantinoble, ainsi prist le roine, si l'en mena a force au Coine, as Sarrasins. Illueques si demoura.*; ROBERT DE CLARI, xx, p. 140.

¹³⁷⁹ *Ne demora mie graument après qu'il prist par nuit l'empereur, si le mourdri et se mere aussi. Quant il eut che fait, si prist deus grandesmes pierres, si leur fist lier as cous et puis si les fist geter en le mer. Après si se fist coroner tot a force a empereur.*; ROBERT DE CLARI, xx, p. 141. Voir également les versions parallèles de l'*Eracles* de Lyon et de Rigord: ERACLES (LYON), *La continuation de Guillaume de Tyr (1184-1197)*, éd. M. R. Morgan, Paris, Belles-Lettres, 1982, 12, pp. 26; RIGORD, 139, p. 154.

¹³⁸⁰ *et prist l'empeerris a femme, qui estoit suers le roi de Franche, et fist tant de si grans desloiautés, que onques nus traîtres ne nus mourdrissierres tant n'en fist comme il fist.*; ROBERT DE CLARI, xx, p. 141.

¹³⁸¹ Voir ci-haut, pp. 329 et ss.

pour les chroniqueurs précédents, et qu'il insista davantage sur sa félonie, qui constituait en fait le prétexte de la rébellion ultérieure d'Isaac II et un élément crucial pour expliquer la déviation de la croisade. De toute évidence, Robert de Clari n'avait retenu que les aspects de l'image d'Andronic qui répondaient directement aux objectifs de son récit. Or, à cet effet, sa description fort détaillée du supplice d'Andronic se voulait encore une fois le reflet de cette tendance, notamment pour souligner le juste châtement de ce tyran déloyal et l'ascension légitime de son successeur, qui était parvenu à réparer une injustice si odieuse.¹³⁸² Robert de Clari conclut ainsi l'épisode d'Andronic:

Ainsi se vengea-t-on de ce traître. Dès le jour où Isaac fut empereur, on représenta aux portails des églises comment il avait miraculeusement accédé à l'empire, comment d'un côté Notre-Seigneur et de l'autre Notre-Dame lui déposèrent une couronne sur la tête, comment l'ange coupa la corde de l'arc dont Andronic voulait l'atteindre: pour cette raison, disait-on, sa lignée porta le surnom d'Ange.¹³⁸³

À la lumière de cet extrait, l'avènement d'Isaac II se voulait clairement prophétique, bien que Robert de Clari ne fit que répéter des courants historiographiques antérieurs: en effet, les détails de l'élévation d'Isaac au pouvoir, concernant notamment la façon dont il avait déjoué la tentative d'assassinat par Andronic et ensuite soulevé la population contre lui, étaient inspirés des versions de Roger de Hoveden et d'Ernoul, sans modification notable quant à la séquence des événements.¹³⁸⁴ Néanmoins, il importe de souligner que Clari traita l'avènement d'Isaac comme un thème majeur de son récit, afin de souligner la légitimité incontestable du nouvel empereur; ce détail, après tout, devait constituer l'un des arguments principaux de la déviation de la quatrième croisade. Robert de Clari s'efforça également de dépeindre Isaac comme un empereur vertueux, dans le but d'insister sur le bien-fondé de son avènement: par exemple, après avoir tué le gouverneur d'Andronic, Isaac n'avait pas cherché à accaparer le pouvoir, mais avait plutôt été acclamé par le peuple, en récompense de l'injustice qu'il avait réparée; lorsqu'était venu le temps

¹³⁸² Clari décrit longuement comment Andronic s'était d'abord réfugié derrière des tonneaux dans une taverne et, une fois découvert, comment il fut livré à Isaac. Ne sachant quel châtement lui infliger, le nouvel empereur décida de le livrer à la population, qui lui imposa les pires sévices.; ROBERT DE CLARI, xxv, pp. 146-148. La description des événements concorde en plusieurs points aux versions de la fin du XII^e siècle, notamment les récits d'Ernoul et de Roger de Hoveden, sauf quelques détails que Clari jugea bon d'ajouter pour augmenter le fil narratif de son récit. Cette version des événements semble par ailleurs être devenue courante au début du XIII^e siècle, ayant été reprise entre autres dans l'*Eracles* de Lyon, qui en offre une description aussi détaillée.; ERACLES (LYON), 14, pp. 28-29.

¹³⁸³ *En tel maniere se vengierent il de chel traiteur. Tres che jour que Kyrsaacs fu empereres, pourtraist on sus les portaus des moustiers comment Kyrsaac avoit esté empereres par miracle, et comment Nostre Sires li metoit le corone u chief d'une part, et Nostre Dame d'autre, et comment li anges coupa le corde de l'arc dont Andromes le vaut ferir, pour chou che disoient que ses lignages avoit sornon d'Angle.*; ROBERT DE CLARI, xxv, p. 148. Voir également l'*ERACLES* (LYON), 15, pp. 29-30.

¹³⁸⁴ ROBERT DE CLARI, xxi-xxiii, pp. 141-145. Une version semblable est trouvée dans l'*ERACLES* (LYON), 13-14, pp. 27-29.

de punir Andronic, le nouvel empereur n'avait pas succombé à la vengeance, mais avait livré l'empereur déchu au peuple, qui avait après tout le plus souffert du règne de ce tyran; enfin, comme un signe de sa magnanimité et de sa générosité, Isaac avait distribué le trésor impérial parmi ses fidèles, ce qui reflétait en fait l'idéal du souverain occidental qui ne se devait pas, à l'instar des Grecs, d'être avare et de thésauriser ses richesses.¹³⁸⁵ Or, cette image réhabilitée d'Isaac, qui représentait l'empereur comme un souverain légitime et vertueux, devait plus tard servir à expliquer la déviation de la croisade lorsque le jeune Alexis IV demanda aux croisés de réparer l'injustice commise par Alexis III, qui avait traîtreusement usurpé le pouvoir d'Isaac.

Toutefois, bien que cette image semi-légendaire d'Isaac II fût promulguée par certains historiens soucieux de défendre la déviation de la croisade, il reste que d'autres chroniqueurs ont préféré perpétuer une représentation plus ambivalente de l'empereur, fidèle à la réputation moins favorable dont celui-ci avait fait l'objet à la fin du XII^e siècle. Isaac, qui avait souvent été calomnié par la génération précédente de chroniqueurs pour sa trahison de la troisième croisade, ne fut donc jamais complètement blanchi de ses crimes contre les Latins, et cela malgré les tentatives de le réhabiliter pour satisfaire les intérêts politiques de la quatrième croisade. Encore au XIII^e siècle, en effet, Isaac était critiqué par les chroniqueurs allemands traitant de l'expédition de Frédéric Barberousse. Otton de Saint-Blaise, par exemple, s'attarda longuement sur le conflit entre Frédéric et Isaac pendant la croisade, soulignant tour à tour les trahisons de ce dernier.¹³⁸⁶ Les différents continuateurs de Guillaume de Tyr, qui décrivent également la troisième croisade, se montrèrent tout aussi critiques envers l'empereur byzantin: c'est le cas notamment des versions de Colbert-Fontainebleau et de Lyon, qui présentent une narration des événements concordant en plusieurs points avec l'interprétation des chroniqueurs allemands.¹³⁸⁷ À cet égard, les continuations de Guillaume de Tyr peuvent sembler présenter une image contradictoire de l'empereur, du fait qu'elles offraient, quelques chapitres auparavant, un

¹³⁸⁵ ROBERT DE CLARI: *Quant chil de le vile le seurent, si en furent molt lié, si keurent il qui miex miex au moustier Sainte Souphie [...], si commenchièrent a dire l'uns a l'autre! « Chist est vaillans et hardis, quant si grant hardement entreprist a faire. » Tant que à Griu disent entr'aus : « Faisons le bien! faisons de chest vaslet empereur! »*, xxii, p. 142; *Quant il furent devant li venu, si leur dist li empereres : « Seigneur, veschi Androme, qui tant a fait de maus et a vous et as autres. Je ne porroie mie, che me sanie, faire justiche de lui a le volonté de vous tous, mais je le vous baille a faire ent chou que vous vaurrés. »*, xxv, p. 147; *Quant les gens olfrent chou, si en furent tout lié du grant don que li empereres leur eut donné; si alerent, si esfondrerent le tresor, si y troverent tant d'or et d'argent comme une fine merveille, si le departirent entr'aus*, xxiv, p. 145.

¹³⁸⁶ *Greci itaque Bulgaris inhumaniores subtracto exercitui omni humanitatis necessitate simulque rerum venalium commeatu issu imperatoris Constantinopolitani milites sancti sepulchri necessariis defraudaverunt seque in municiones congestis rebus omnibus undique receperunt.*; OTTON DE SAINT-BLAISE, p. 92.

¹³⁸⁷ ERACLES (COLBERT-FONTAINEBLEAU), XXIV, 21-25, pp. 131-137; ERACLES (LYON), 88-96, pp. 93-98.

récit de l'avènement d'Isaac tout aussi favorable que celui de Robert de Clari.¹³⁸⁸ Or, une perspective aussi ambivalente d'Isaac n'était pas inusitée dans l'historiographie du XIII^e siècle: certains chroniqueurs, en effet, furent confrontés à cette double image de l'empereur, qu'ils adaptèrent selon les circonstances pour satisfaire les besoins et les objectifs de leurs récits. Robert de Clari lui-même n'échappa pas à cette tendance: même s'il avait exalté l'avènement d'Isaac pour justifier la déviation de la quatrième croisade, il ne put éviter d'aborder plus loin une trahison que l'empereur aurait commise contre Conrad de Montferrat, dans le but d'illustrer la rancœur de son frère, le marquis Boniface de Montferrat, à son endroit. Clari, en effet, évoqua l'épisode où Conrad avait porté secours à Isaac contre le rebelle Alexis Branas, que nous avons déjà traité pour le récit d'Ernoul à la fin du XII^e siècle.¹³⁸⁹ Branas ayant assiégé Constantinople, Conrad proposa de faire une sortie contre lui pour le dérouter; mais là où Ernoul prétendit qu'Isaac avait seulement fait preuve de timidité en se réfugiant derrière les murs de Constantinople, Clari affirma que l'empereur avait traîtreusement fermé les portes derrière le marquis alors qu'il avançait contre Branas, pour ainsi l'abandonner à son sort.¹³⁹⁰ Dans ce passage, Clari qualifia Isaac de traître et l'accusa même d'avoir plus tard voulu assassiner Conrad, ce qui avait incité le marquis à fuir l'empire.¹³⁹¹ Il va de soi que cet épisode n'était guère favorable à la réputation d'Isaac: il est par ailleurs curieux de constater que, pour ce même événement, l'auteur de l'*Eracles* de Lyon a préféré remplacer Isaac II par Alexis III comme l'auteur de cette trahison, bien qu'il nous soit difficile de déterminer si ce fut par mégarde ou par intention volontaire.¹³⁹² Quoi qu'il en soit, la digression de Clari à l'endroit d'Isaac n'était que mineure et ne remettait pas forcément en question le prétexte de la déviation de la quatrième croisade; néanmoins, elle démontre à quel point l'image d'Isaac, voire même de l'ensemble des empereurs byzantins, pouvait être altérée pour satisfaire les différents objectifs des chroniqueurs. L'image des Byzantins, à cet égard, répondait clairement à des intérêts politiques.

Par ailleurs, cette volonté de dépeindre Isaac favorablement pour justifier la déviation de la quatrième croisade n'était pas commune à tous les chroniqueurs du XIII^e

¹³⁸⁸ ERACLES (COLBERT-FONTAINEBLEAU), XXIII, 11-14, pp. 15-22; ERACLES (LYON), 13-15, pp. 27-30.

¹³⁸⁹ ERNOUL, 11, pp. 128-129.

¹³⁹⁰ *Quant li empereres li traîtres, qui avoit fait les portes fremer après le marchis, vit que il fuoient, se ist il hors de le chité a toute se gent, si akieut il a cachier chiaux qui fuioient...*; ROBERT DE CLARI, xxxiii, p. 153.

¹³⁹¹ *Et ne demora waires après que li empereres et si traïteur pourparlerent une grant traïson, que il voloit faire le marchis destruire; tant que uns hons d'aage qui le seut, si en eut pitié du marchis, si vint avant au marchis tot belement [...]. Quant li marchis di ches nouveles, si ne fu mie a aise. Si vient il le nuit meesme, si fait il atorner ses galies, si se met il en mer, anchois qu'il fust jours, si s'en va il; aine ne cessa, si vint a Sur.*; ROBERT DE CLARI, xxxiii, p. 154.

¹³⁹² ERACLES (LYON), 47, pp. 59-60.

siècle. À part Robert de Clari, Geoffroi de Villehardouin et Albéric de Trois-Fontaines, qui s'étaient généralement montrés favorables à Isaac dans leurs récits de la croisade, plusieurs chroniqueurs sont demeurés indifférents à l'égard de l'empereur, tandis que d'autres ne lui reconnurent pas un rôle entièrement positif dans le déroulement des événements.¹³⁹³ Selon Albéric, par exemple, Isaac était toujours demeuré fidèle aux Latins, au point de mourir de chagrin lorsque son fils, Alexis IV, avait renoncé à ses engagements envers les croisés; pourtant, le contraire était généralement affirmé par d'autres chroniqueurs, notamment que c'était Isaac qui avait convaincu Alexis de se détourner des croisés.¹³⁹⁴ Selon l'Anonyme de Soissons, en effet, Alexis IV avait été trompé à la fois par les Grecs et par son père, « qui était privé de la vue dans les deux yeux », comme s'il s'agissait d'une manifestation extérieure de sa perfidie.¹³⁹⁵ Cette opinion était même tenue chez les Vénitiens: dans l'*Historia Ducum Venetorum*, Alexis était réputé avoir agi « sur l'inique conseil de son père aveugle. »¹³⁹⁶ Une telle interprétation des événements démontre vraisemblablement une réticence de certains chroniqueurs de se montrer trop complaisants envers Isaac, celui-ci ayant après tout trahi la troisième croisade et maintes fois porté préjudice aux Latins; ainsi ces auteurs préféraient ne pas employer l'image d'Isaac comme un prétexte pour la déviation de la croisade, comme l'avait fait entre autres Robert de Clari. D'autres auteurs, enfin, évitèrent complètement de mentionner le rôle d'Isaac II dans la croisade: Gunther de Pairis, qui écrivit son récit vers 1205, ne lui accorda qu'un rôle inconséquent dans le déroulement des événements et se montra plutôt indifférent à son endroit, comme quoi l'exemple de cet empereur n'avait pas constitué à ses yeux un argument valable pour la déviation de la croisade (par opposition à Robert de Clari, qui insista sur ce fait quelques années plus tard, en 1216). En effet, chez Gunther, c'est Alexis IV qui constituait le principal protagoniste du récit, Isaac n'étant même pas reconnu comme co-empereur lorsque son fils accéda au pouvoir en août 1203.¹³⁹⁷ Or, si Isaac n'était pas toujours reconnu comme un personnage central de la quatrième croisade, il nous importe néanmoins d'examiner l'image de ces empereurs byzantins qui étaient plus directement impliqués

¹³⁹³ Outre Robert de Clari, voir par exemple: ALBÉRIC DE TROIS-FONTAINES, *Chronica Alberici monachi trium fontium*, éd. P. Schefer-Boichorst, *MGH, SS*, 23, Hanovre, 1874, pp. 850 et 883; GEOFFROI DE VILLEHARDOUIN, 189, p. 80.

¹³⁹⁴ *Quod audiens Ysacus tristis, eo quod Alexius fidem non servasset Francis, dolore nimio defunctus est.*; ALBÉRIC DE TROIS-FONTAINES, p. 883.

¹³⁹⁵ *tandem patris suis utroque lumine orbat et consilio Grecorum deceptus...*; ANONYME DE SOISSONS, « Holy War, Holy Relics, Holy Theft: The Anonymous of Soisson's *De Terra Iherosolimitana*. An Analysis, Edition, and Translation », éd. et trad. A. J. Andrea et P. I. Rachlin, *Historical Reflections*, 18, 1992, p. 160.

¹³⁹⁶ *Qui tamen de consilio iniquo, sicut creditur, patris ceci, solvere promissam peccuniam nec voluit nec persolvit....*; HISTORIA DUCUM VENETORUM, éd. et trad. L. A. Berto, dans *Testi storici veneziani (XI-XIII secolo)*, Padoue, Università di Padova, 2000 [1999], 38, p. 70.

¹³⁹⁷ GUNTHER DE PAIRIS, 8, p. 127; 13, pp. 142-143.

dans les événements et plus systématiquement représentés par les chroniqueurs contemporains, soit Alexis III, Alexis IV et Alexis V.

ii- Les empereurs: Alexis III, Alexis IV et Alexis V

Ces trois empereurs, qui constituaient en fait les principaux protagonistes byzantins de la quatrième croisade, furent de toute évidence traités longuement par l'ensemble des chroniqueurs du XIII^e siècle, qui adoptèrent généralement une opinion plus uniforme à leur endroit. Sauf Alexis IV, qui était généralement représenté favorablement par les chroniqueurs de la croisade (du moins jusqu'au moment où il refusa de tenir ses engagements envers les croisés), Alexis III et Alexis V étaient certainement les figures les plus dénigrées dans les récits occidentaux. Leur image était essentiellement calquée sur l'ensemble des attributs négatifs qui avaient déterminé la représentation des Byzantins depuis le début du XII^e siècle: ils étaient en effet perçus comme des traîtres totalement dépourvus de vertus, des lâches et des dégénérés, des tyrans vils et exécrables. L'objectif de ces invectives était bien entendu de représenter ces empereurs comme le reflet des vices de leurs sujets, pour ainsi les rendre méprisables, indignes de confiance et, surtout, décadents au point qu'ils n'avaient plus la légitimité de posséder une ville sainte et impériale comme Constantinople. À vrai dire, cette image répondait non seulement à des intérêts politiques, mais se voulait également la culmination de toutes les accusations dont les Byzantins faisaient l'objet au début du XIII^e siècle, voire un reflet du schisme culturel qui définissait désormais les rapports entre Grecs et Latins.

Après la conquête de Constantinople, en effet, l'image des Byzantins se durcit chez les chroniqueurs occidentaux, qui étaient dorénavant plus catégoriques dans leurs accusations des Byzantins. Les Grecs, en effet, étaient considérés comme des schismatiques, une accusation qui n'avait que rarement été évoquée au XII^e siècle, mais qui était maintenant unanimement reconnue par les chroniqueurs du XIII^e siècle.¹³⁹⁸ Les conséquences religieuses de cette dénonciation sont évidentes: les Byzantins qui adhéraient au rite oriental n'étaient plus considérés comme des chrétiens, mais bien comme des hérétiques coupés de l'Église romaine, en raison notamment de leurs erreurs en matière de dogme et de leur refus de reconnaître la suprématie du siège de Saint-Pierre. L'impact de cette accusation sur les rapports religieux entre Grecs et Latins au XIII^e siècle était certes

¹³⁹⁸ Rigord, comme plusieurs de ses contemporains, employa le mot « hérétique » pour qualifier les Byzantins à la veille de la prise de Constantinople: *fugato impio proditore et tyranno cum suis fermentariis hereticis et parvulos nostros rebaptizantibus...*; RIGORD, 139, p. 156.

considérable, bien qu'il ne nous importe pas ici d'en comprendre les ramifications ecclésiastiques et théologiques. Notons néanmoins que l'issue de la quatrième croisade avait servi, d'un côté comme de l'autre, de prétexte pour faire le point sur un clivage religieux qui n'avait cessé de s'aggraver depuis 1054 et qui avait atteint un paroxysme suite au traumatisme provoqué par le sac de Constantinople. Or, si cet événement avait servi à confirmer le fossé qui divisait les Églises romaine et byzantine, il reste que, à l'inverse, l'image des Grecs schismatiques avait pareillement servi à excuser la conquête de Constantinople au lendemain de la croisade, aux yeux notamment d'un public occidental qui se culpabilisait vraisemblablement de la tournure des événements. Dans une perspective politique, en effet, le fait d'accuser les Byzantins d'être schismatiques permettait de justifier, du moins en partie, l'agression des croisés contre les Grecs, sous prétexte qu'ils n'étaient pas chrétiens et non pas protégés dans le cadre d'une croisade. Mais bien qu'elle permît d'apaiser la culpabilité des Latins, la conséquence de cette idée était somme toute irrévocable: l'esprit de fraternité chrétienne, qui avait animé les croisades au XII^e siècle, était à tout jamais ruiné. Devant une réalité aussi pessimiste, il n'est guère surprenant que les chroniqueurs du XIII^e siècle aient également constaté la réalité culturelle de cette rupture, qui avait après tout été un facteur d'éloignement entre Grecs et Latins tout au long du Moyen Âge. Selon Gunther de Pairis, en effet, tout compromis semblait impossible, car « il y avait ici deux peuples de langues et de coutumes si différentes, et qui ne s'appréciaient pas l'un et l'autre. »¹³⁹⁹ Du côté byzantin, le chroniqueur Nicétas Choniates ne se montra guère plus optimiste: « Entre nous et eux, il existe le plus profond gouffre; nous sommes séparés dans nos intentions et diamétralement opposés. »¹⁴⁰⁰ De toute évidence, le schisme culturel semblait s'être concrétisé, du moins pour l'instant.

Dans un tel contexte, l'image des Grecs perfides et efféminés, si courante dans l'historiographie du XII^e siècle, avait dès lors acquis une dimension beaucoup plus concrète chez les chroniqueurs de la quatrième croisade. La déloyauté des Byzantins, en effet, était devenue un facteur principal pour justifier la déviation de la croisade et, plus tard, l'investissement de la capitale byzantine par les croisés à la suite de l'assassinat d'Alexis IV. À cet égard, les chroniqueurs étaient unanimes: les Grecs vivaient à tout jamais dans l'infamie pour avoir toléré l'usurpation d'Alexis III et pour avoir pareillement

¹³⁹⁹ *duobus populis tam diversis lingua et moribus nec satis mutua dilectione consencientibus.*; GUNTHER DE PAIRIS, 13, p. 142.

¹⁴⁰⁰ οὗτω μέσον ἡμῶν καὶ αὐτῶν χάσμα διαφορᾶς ἐστήρικται μέγιστον καὶ ταῖς γνώμαις ἄσυν ἀφεῖς ἐσμεν καὶ κατὰ διάμετρον ἀφεστήκαμεν, εἰ καὶ σώμασι συναπτόμεθα καὶ τὴν αὐτὴν πολλακίς κληρούμεθα οἴκησιν.; NICÉTAS CHONIATÈS, p. 301.

soutenu Alexis V dans son crime odieux contre son légitime seigneur. Selon Geoffroi de Villehardouin et Robert de Clari, il fallait se méfier des Grecs, puisqu'ils étaient toujours « portés à la trahison ». ¹⁴⁰¹ Cette thématique était par ailleurs récurrente chez l'ensemble des chroniqueurs: l'auteur du *Devastatio Constantinopolitana* affirma par exemple que les Grecs avaient tenté plusieurs fois de trahir les Latins alors qu'ils campaient sous les murs de la capitale, tandis que Raoul de Coggeshall prétendit que c'était par crainte d'être encore une fois trahis que les croisés avaient investi Constantinople et qu'ils l'avaient ensuite livrée au pillage. ¹⁴⁰² Cette perfidie faisait des Grecs les plus méchants et les plus méprisables des peuples, un fait qui était autrement souligné par leur lâcheté et leur décadence. ¹⁴⁰³ Gunther de Pairis les décrivit comme une race naturellement timide, tandis que les autres chroniqueurs soulignèrent systématiquement leur propension à fuir devant l'ennemi. ¹⁴⁰⁴ Robert de Clari et Geoffroi de Villehardouin, entre autres, firent de la couardise des Grecs un des thèmes majeurs de leurs récits: selon eux, les sorties des Byzantins contre les croisés n'étaient que les vaines bravades de ceux qui retournaient aussitôt se réfugier derrière les murs de leur capitale, incapables d'affronter la fougue des Latins, ni même de se mesurer à leur audace. ¹⁴⁰⁵

Or, l'ensemble de ces thèmes, relatifs à la perfidie et à la lâcheté des Grecs, visait à démontrer que les Byzantins étaient indignes de posséder Constantinople. À cet égard, les chroniqueurs de la croisade s'inscrivaient certainement dans le courant historiographique qui avait prévalu au XII^e siècle et qui était calqué sur une tradition littéraire beaucoup plus ancienne, que nous avons abordée précédemment. Gunther de Pairis, notamment, augmenta même son récit de fréquentes allusions à l'épopée troyenne, comme si la conquête de Constantinople se situait dans la continuité historique de celle-ci. Dans cette perspective, la perfidie des Grecs n'était qu'une répétition de l'histoire, que les croisés,

¹⁴⁰¹ *Les Grius qui traïteur estoient*; ROBERT DE CLARI, iv, p. 173; *la traïson as Grés*; GEOFFROI DE VILLEHARDOUIN, 211, p. 88.

¹⁴⁰² *Greci interum contra Latinos in seditionem versi sunt infra Constantinopolim*; DEVASTATIO CONSTANTINOPOLITANA, « The *Devastatio Constantinopolitana*, A Special Perspective on the Fourth Crusade: An Analysis, New Edition, and Translation », éd. et trad. A. J. Andrea, *Historical Reflections*, 19, 1993, p. 135; *Graecorum igitur fraudulentam malitiam Latini attendentes, civitatem iterum expugnaverunt, atque eam infra breve tempus obtinuerunt cum palatiis suis.*; RAOUL DE COGGESHALL, *Chronicon Anglicanum*, éd. J. Stevenson, Londres, Longman, 1875, p. 149.

¹⁴⁰³ *in medio pessime nacionis*; GUNTHER DE PAIRIS, 14, p. 145.

¹⁴⁰⁴ *eo quod gens illa naturaliter timida est.*; GUNTHER DE PAIRIS, 17, p. 154.

¹⁴⁰⁵ ROBERT DE CLARI: *Quant li Griu virent que li Francois les desconfissoient si, si se commencent il a esmaier, si tornent il en fuies*, lxvi, p. 183; *Quant li Griu virrent que li pelerin ne lairoient mie pour peur d'aus qu'il ne venissent au rivage, et il les virrent aprochier d'aus, si se traissent arriere, onques ne les oserent atendre*, xliii, p. 161; xxxiii, p. 153; xviii, p. 139; GEOFFROI DE VILLEHARDOUIN: *petit dura cil estors, et li Grieu lor tornerent les dos*, 140, p. 64; *si se desconfissent; et s'en va l'empereres fuïant par les rues*, 243, p. 98. Voir également RIGORD: *Greci intuentem qui erant deforis, Francorum audaciam intuentes et firmam in Domino constantiam considerantes, sine congressu aliquo fugientes, sese intra urbis menia receperunt*, 139, p. 155.

contrairement aux Troyens, avaient su déjouer. Gunther attribua par ailleurs au doge de Venise une fameuse mise en garde aux croisés, selon laquelle ils ne devaient pas s'exposer à la fourberie des Grecs, même par amour de l'argent.¹⁴⁰⁶ Or, puisque les croisés avaient résisté à la cupidité et que leur vertu avait triomphé, la conquête de Constantinople était devenue une juste réparation pour la destruction de Troie. Comme l'avait précisé Pierre de Bracheux dans le récit de Robert de Clari, les croisés étaient légitimement venus reprendre les terres que les Achéens avaient, par la fourberie de Sinon, traîtreusement arrachées à leurs ancêtres.¹⁴⁰⁷ Pour Gunther de Pairis et plusieurs de ses contemporains, la quatrième croisade constituait vraisemblablement la clôture de cette grande épopée que fut la guerre de Troie, comme quoi il peut être dit que la tradition virgilienne avait une fois de plus été mise au service de l'histoire.

Or, si les vices et la corruption des Grecs constituaient un prétexte pour capturer Constantinople, il va de soi que la volonté divine y était également pour quelque chose.¹⁴⁰⁸ Gunther de Pairis se montra sans doute le plus explicite quant à l'idée que la conquête de Constantinople avait été le résultat d'une sanction divine pour les crimes antérieurs des Grecs. Le moine cistercien, en effet, justifia la prise de la ville sous prétexte que « Constantinople avait toujours été infidèle envers les croisés »: ainsi Dieu avait-il voulu changer la population de la ville, afin de la mettre au service des croisés qui désiraient défendre la Terre sainte.¹⁴⁰⁹ Or, à cet égard, la conquête de la capitale byzantine n'avait déplu ni au pape et ni à Dieu, puisque les Grecs s'étaient toujours montrés rebelles et provocateurs à l'endroit de l'Église romaine.¹⁴¹⁰ La croisade avait pour tout dire enseigné

¹⁴⁰⁶ *ne se amore pecunie Grechorum dolis exponerent*; GUNTHER DE PAIRIS, 14, p. 145.

¹⁴⁰⁷ *Illa fefellit equus tunc menia fraude Synonis*; GUNTHER DE PAIRIS, 19, p. 162; *Et mesires Pierres respondi: 'Ba!' fist il, 'de n'avés vous oï comment Troies le grant fut detruite ne par quel tor? – Ba ouil!' fissent li Blak et li Commain, 'nous l'avons bien oï dire, mout a que che ne fu. – Ba!' fist mesires Pierres, 'Troies fu a nos anchiseurs, et chil qui escaperent si s'en vinrent manoir la dont nous sommes venu; et pour che que fu a nos anchiseurs, sommes nous chi venu conquerre tere.*; ROBERT DE CLARI, cvi, pp. 215-216.

¹⁴⁰⁸ À ce sujet, voir les commentaires de B. Ebels-Hoving: « the 'religious' criticisms were known, but came into a more frequent usage when it was realized that they could serve a purpose: that of justification of the capture of Constantinople. »; B. EBELS-HOVING, *Byzantium in Westerse Ogen...*, p. 283. Selon A. Laiou, les croisés avaient la perception que l'Empire byzantin leur appartenait par droit religieux. « C'est pourquoi chaque fois qu'une armée occidentale considère la possibilité de prendre Constantinople, on recourt au fait qu'elle n'est pas en vérité chrétienne, que ses habitants sont des hérétiques, qu'ils empêchent le progrès de vrais chrétiens, des idées qu'on retrouve depuis l'époque de Bohémond jusqu'à la IV^e croisade. »; A. LAIOU, « L'interprétation byzantine de l'expansion occidentale... », p. 172.

¹⁴⁰⁹ *Accedit autem et illud, quod utique magnum est, quod sepe dicta civitas, que semper infida peregrinis extiterat, deinceps volente Deo mutatis civibus fida et unanimis permanebit et nobis ad expugnandos barbaros et Terram Sanctam obtinendam ac possidendam, quanto vicinius, tanto presencius ministrabit auxilium.*; GUNTHER DE PAIRIS, 11, p. 138.

¹⁴¹⁰ *Aderat autem et illud, quod eandem civitatem sancte Romane ecclesie noverant esse rebellem et odiosam nec putabant eius oppressionem a nostris summo pontifici vel eciam Deo plurimum displicere.*; GUNTHER DE PAIRIS, 11, p. 137. Voir également ROBERT DE CLARI: *car anchienement avoient esté chil de le chité obedient a le loi de Rome, et ore en estoient inobedient, quant il disoient que li lois de Romme ne valoit nient, et disoient que tout chil qui i crooient estoient chien*, lxxii, p. 188; GEOFFROI DE VILLEHARDOUIN: *'Porquoi nos*

l'humilité à ce peuple, gonflé d'arrogance et d'orgueil par ses richesses et ses honneurs.¹⁴¹¹ À cet effet, il semblait approprié que les Byzantins aient été rappelés à l'obédience de Rome, que leur fortune ait été distribuée aux pèlerins qui avaient combattu au nom de la justice, et que les saintes et inviolables reliques de la chrétienté, que les Grecs s'étaient montrés indignes de posséder, eussent été transférées à l'Occident.¹⁴¹² Tous ces événements, à vrai dire, étaient directement liés à la déloyauté et la décadence morale des Byzantins, que les Latins avaient légitimement punies au nom de Dieu.

Cette violente critique des Byzantins, déterminée en fonction de vertus chevaleresques relatives à la loyauté et au courage, et confirmée ensuite par l'idée d'une punition divine pour venger les crimes et les erreurs religieuses des Grecs, constituait la pierre angulaire des justifications des chroniqueurs du XIII^e siècle pour légitimer la conquête de Constantinople. À cet égard, l'image des principaux protagonistes byzantins pendant la quatrième croisade était conditionnée selon ces mêmes critères et objectifs: les empereurs, en effet, étaient perçus comme des exemples concrets de la décadence et de la corruption des Grecs et, par conséquent, comme les principaux responsables de la déviation de la croisade vers Constantinople. Selon les chroniqueurs, ce fait était imputable à la perfidie « inhérente » à la race des Grecs, qui faisait en sorte que les empereurs étaient enclins aux mêmes vices et aux mêmes trahisons que leurs sujets. À ce titre, Alexis III et Alexis V étaient certainement les empereurs les plus abjects, du fait qu'ils n'avaient su, malgré l'exemple de leurs prédécesseurs vertueux et illustres, résister à leur nature malveillante et qu'ils avaient succombé aux conseils iniques de leurs sujets. Il en était de même pour Alexis IV, en qui les croisés avaient pourtant placé leur confiance, mais qui au bout du compte n'avait pu échapper à ce même défaut: selon Gunther de Pairis, le jeune empereur, « comme un Grec de nature, avait été corrompu par ces [mêmes Grecs] et complotait la destruction des nôtres. »¹⁴¹³ Ainsi, bien que les empereurs eussent une certaine prédisposition à la perfidie, ils étaient tout aussi susceptibles d'être corrompus par le mauvais conseil des Grecs, ce qui supposait que leurs crimes étaient attribuables à une

vos disons, fait li clergie, que la bataille est droite et juste; et se vos avez droite entencion de conquerre la terre et metre en l'obedience de Rome, vos avez le pardon tel cum l'apostoiles le vos a otroié, tuit cil qui confés i morront., 224, p. 92.

¹⁴¹¹ *Fuit autem et alia, ut credimus, causa longe his omnibus antiquior atque potencior, divine scilicet bonitatis consilium, que gentem illam elatam ex rerum opulencia ab illo fastu suo deprimi et ad pacem et concordiam sancte universalis ecclesie revocari hoc ordine disponebat.*; GUNTHER DE PAIRIS, 11, p. 137.

¹⁴¹² *Congruum quippe videbatur, ut gens illa, que aliter corrigi non valebat, paucorum cede et rerum temporalium quibus intumuerat, amissione puniretur, ut et populus peregrinus superbiorum spoliis ditesceret et terra tota in nostram transiret potestatem et occidentalis ecclesia sacrosanctis reliquiis, quibus illi se indignos reddiderant, illuminata perpetuo letaretur.*; GUNTHER DE PAIRIS, 11, pp. 137-138.

¹⁴¹³ *tamquam Grecus genere ab eis corruptus nostram cum illis machinaretur perniciem.*; GUNTHER DE PAIRIS, 14, p. 145.

inclinaison naturelle pour le vice, mais également à un manque de jugement, qui était en fait l'un des pires défauts d'un souverain. Paradoxalement, le problème était réciproque: les crimes d'un souverain pouvaient aussi se refléter sur ses sujets, ou encore les porter à la déloyauté, selon le principe qu'un tyran illégitime ne pouvait compter sur la fidélité des siens. Selon Gunther, Alexis III était par conséquent porté à remettre en doute la loyauté de ses hommes, en raison notamment des crimes ignobles qu'il avait lui-même commis.¹⁴¹⁴ Il faut donc voir dans cette représentation un phénomène en boucle, reflet d'un paradoxe du modèle féodo-chevaleresque, où il était cru que seule la loyauté pouvait engendrer la droiture, tandis que la perfidie entraînait indéniablement la trahison. Le but de ce principe très moralisateur était, comme toujours, d'établir un contraste entre les vertus des croisés et la nature abjecte de leurs adversaires, pour ainsi légitimer les actions des croisés en 1204 dans l'opinion publique européenne. Après tout, comme le précisa encore une fois Gunther, les croisés n'étaient pas portés à de tels crimes, puisqu'ils « étaient des hommes de simplicité chrétienne »; autrement dit, un bon chrétien ne pouvait imaginer ni même soupçonner de telles trahisons, ce qui à son tour en disait long sur le caractère ignoble des empereurs byzantins et de leurs sujets.¹⁴¹⁵

Dans cette optique, l'empereur Alexis III, qui était tenu comme le responsable de la déviation de la croisade en raison du crime odieux qu'il avait commis envers son légitime seigneur, était représenté selon les pires qualificatifs chez les chroniqueurs de la quatrième croisade. Dans tous les récits latins du XIII^e siècle, Alexis était désigné comme *tyrannus* et *proditor*, et qualifié entre autres de *perfidus*, *iniquus*, *nequam*, *furialis*, *segnis*, *pessimus*, *nefarius*, *falsus*, *foedissima*.¹⁴¹⁶ Albéric de Trois-Fontaines attribua par ailleurs à Alexis III le surnom d'« Andronic », qui se voulait une allusion possible au règne particulièrement détesté d'Andronic I^{er} Comnène, ou encore une confusion du chroniqueur entre ces deux empereurs.¹⁴¹⁷ Gunther de Paris tenta pour sa part de s'attaquer au nom de l'empereur, en

¹⁴¹⁴ *Alexius, qui brevi conflictu virtutem militum nostrorum vix expertus, diffidens cause sue et ignavie sociorum, quos nec sibi propter perpetrata flagicia satis fidos arbitrabatur, mox in fugam turpiter conversus est.*; GUNTHER DE PAIRIS, 12, p. 140. Voir un exemple semblable chez ROBERT DE CLARI: *Quant li marchis vit chou, si demanda comment ch'estoit que chil l'avoit si faitement assis, ne ne s'osoit il mie combatre a lui; et li empereres respondi qu'il n'avoit mie bien le cueur de ses gens ne l'aiwe; pour che si ne se voloit mie combatre a lui*, xxxiii, p. 152.

¹⁴¹⁵ *tamquam homines christiane simplicitatis nullam ibi fraudem suspicantes...*; GUNTHER DE PAIRIS, 14, p. 144.

¹⁴¹⁶ Pour quelques exemples, voir entre autres GUNTHER DE PAIRIS: *o segnis, rex indignissime regnis*, 12, p. 141; *o legum subversor, pessime regum*, 12, p. 141; *hominum fedissima labes*, 12, p. 141; *Ne quis de tali, tam fedo, tam furiali*, 12, p. 141; *homo nefarius*, 20, p. 165; RIGORD: *impio proditore et tyranno*, 139, p. 156; *iniquum*, 139, p. 154; RAOUL DE COGGESHALL: *imperatore falso*, p. 142; HISTORIA DUCUM VENETORUM: *nequam Alexio*, 38, p. 71.

¹⁴¹⁷ Il est également possible qu'Albéric entendît ici le nom du père de l'empereur, qui portait le nom d'Andronic Ange. Nous considérons toutefois cette possibilité comme peu probable, en raison des connaissances parfois limitées du chroniqueur pour les règnes antérieurs des empereurs byzantins. Par

affirmant que le prénom « Alexis » était des plus infâmes, ce qui suppose encore une fois une allusion à Alexis I^{er} Comnène, dont la réputation n'avait guère été positive tout au long du XII^e siècle. Selon Gunther, en effet, « Alexis » était un prénom pollué et maudit.¹⁴¹⁸ Le chroniqueur s'adonna même à un jeu de mot: il proposa que le mot « Alexis » était l'équivalent de « muet » (*sine sermone*), en combinant le préfixe latin *a*, qui servait généralement à former le contraire d'un terme (tel par exemple en français pour les mots « moral » et « amoral »), au mot grec λέξις, qui signifiait « parole » ou l'« action de parler »; autrement dit, Alexis signifiait « muet » ou « sans l'usage de la parole », et renvoyait directement à l'idée que l'empereur méritait que son nom soit à tout jamais gardé sous silence, du fait qu'il était le pire des traîtres.¹⁴¹⁹

Tous ces qualificatifs, de même que cette volonté d'inscrire Alexis III dans la succession des empereurs ignobles et détestés du XII^e siècle, démontraient à quel point les chroniqueurs de la quatrième croisade souhaitaient rendre infâme l'image de celui-ci, vraisemblablement pour répondre aux objectifs politiques de leurs récits. En effet, malgré l'indignation que les crimes d'Alexis III suscitaient auprès des Occidentaux, une représentation aussi sévère de cet empereur doit avant tout être comprise comme une tentative des chroniqueurs de justifier la croisade. Après tout, l'image d'Alexis n'avait pas été aussi péjorative chez les chroniqueurs de la fin du XII^e siècle, au moment même où il avait commis les crimes dont il était accusé. Par ceci, nous ne proposons pas que l'usurpation du titre impérial par Alexis III n'avait pas été perçue comme odieuse aux yeux de ses contemporains latins, mais plutôt qu'elle n'avait pas encore mérité les sévères invectives formulées par la génération suivante de chroniqueurs. Raoul de Diceto, qui écrivit avant 1202, critiqua certes la prise du pouvoir par Alexis III en 1195, mais non pas avec autant de virulence que ses successeurs du XIII^e siècle.¹⁴²⁰ Pour les autorités occidentales de la fin du XII^e siècle, le règne d'Alexis III se voulait par ailleurs plus favorable à l'égard des Latins que ne l'avait été celui d'Isaac II, ce dernier ayant après tout conclu une alliance avec Saladin dans le but d'entraver la troisième croisade. Qui plus est,

exemple, Albéric situait l'ascension d'Isaac II en 1167 et non en 1185, ce qui rend plausible l'hypothèse d'une confusion entre Andronic I^{er} et Alexis III.; ALBÉRIC DE TROIS-FONTAINES: *Kyralexius, cognomento Andronicus*, p. 870.

¹⁴¹⁸ *Invisum nomen, sceleratum nominis omen! / Nomen Alexis habes, hominum fedissima labes*; GUNTHER DE PAIRIS, 12, p. 141.

¹⁴¹⁹ *Quod 'sine sermone' nostra sonat edicione / Quo designatur, ne quisquam iure loquatur / Ulterius de te, vir fraude dolisque replete*; GUNTHER DE PAIRIS, 12, p. 141. Pour l'analyse de ce jeu de mot, voir A. ANDREA, *The Hystoria Constantinopolitana of Gunther of Pairis...*, p. 162, n. 148.

¹⁴²⁰ *Circa dies istos Allexius quidam, naturalis filius, sicut dicebatur, Manuelis quondam imperatoris Constantinopolitani, Graecus genere, Graecorum innumerabili multitudine congregata, transiit in Bulgariam, et hostiliter aggressus Constantinopolitanim, Cursac imperatorem captum, excaecatam, emetulum carcere dampnavit perpetuo, sedens occupans imperialem.*; RAOUL DE DICETO, vol. 2, p. 118.

les rapports entre Innocent III et Alexis III avaient été plutôt cordiaux avant la quatrième croisade: dans leurs pourparlers, les deux dirigeants avaient discuté de la possibilité de réunir les Églises et de former une alliance contre Philippe de Souabe; certains indices nous portent également à croire que le pape avait souhaité une participation byzantine dans la nouvelle croisade qui était en préparation.¹⁴²¹ Bref, Alexis III n'était pas, pour ses contemporains occidentaux de la fin du XII^e siècle, le félon odieux que les chroniqueurs du XIII^e siècle ont prétendu qu'il était. En fait, dans sa correspondance à l'empereur, Innocent III ne souleva pas une seule fois la question de son ascension irrégulière au pouvoir, comme quoi l'enjeu de cette usurpation avait été éclipsé par des intérêts plus pressants.¹⁴²² Et même si les rapports entre le pape et l'empereur avaient quelque peu souffert à la veille de la croisade, Innocent III interdit toujours aux croisés de dévier la croisade vers Constantinople, prétextant qu'il n'était pas de leur ressort de juger les crimes des Byzantins.¹⁴²³

De toute évidence, l'image d'Alexis III au XIII^e siècle répondait à des intérêts politiques. Pour justifier la quatrième croisade, il était en effet devenu nécessaire de dépeindre Alexis III comme le pire des félons, ce qui explique pourquoi plusieurs chroniqueurs ont choisi de s'attarder aux circonstances de son usurpation du pouvoir. Les descriptions des chroniqueurs reflétaient en fait les arguments évoqués par les dirigeants de la croisade pour expliquer leurs actions à Innocent III, notamment que l'usurpation d'Alexis III avait constitué un fratricide et un régicide, un acte absolument illégal et odieux, qu'il fallait absolument réparer en restituant le pouvoir au jeune prince Alexis.¹⁴²⁴ Les chroniqueurs, pour leur part, soulignèrent cette terrible trahison en expliquant comment Alexis III avait au préalable bénéficié de la bienveillance et de la générosité d'Isaac II, pour ainsi rendre son crime encore plus horrible. Selon Geoffroi de Villehardouin et Robert de Clari, en effet, Isaac avait racheté Alexis de la prison des Turcs après avoir accédé au pouvoir, par compassion et par amour de son frère.¹⁴²⁵ Qui plus est,

¹⁴²¹ J. M. POWELL, « Innocent III and Alexis III: A Crusade Plan That Failed », dans M. Bull et N. Housley, eds., *The Experience of Crusading. Volume 1: Western Approaches*, Cambridge, Cambridge University Press, 2003, pp. 97-99. Voir INNOCENT III, *Die Register Innocenz' III*, éd. O. Hageneder, A. Haidacher et H. Eberstaller, Graz, H. Böhlau Nachf., 1964, Reg. 1: 353, pp. 525-528.

¹⁴²² Voir les commentaires de A. ANDREA, *Contemporary Sources for the Fourth Crusade...*, pp. 33-34.

¹⁴²³ INNOCENT III, Reg. 5: 121 (122); Reg. 6: 101; A. ANDREA, *Contemporary Sources for the Fourth Crusade...*, pp. 35 et 62-63; J. M. POWELL, « Innocent III and Alexius III... », pp. 100-102.

¹⁴²⁴ INNOCENT III, Reg. 6: 210 (211). Curieusement, dans leur correspondance à Innocent III, les dirigeants de la croisade ont mentionné que seul Alexis IV devait être replacé sur le trône impérial, et non Isaac II. De toute évidence, Isaac n'était pas perçu favorablement à la cour pontificale, ce qui démontre encore une fois une tendance des croisés d'altérer l'image de certains acteurs pour satisfaire les ambitions de la croisade. À ce sujet, voir les commentaires de A. ANDREA, *Contemporary Sources for the Fourth Crusade...*, p. 80.

¹⁴²⁵ Alexis, en effet, avait été capturé par les Turcs en 1186, et racheté par son frère en 1187: *Après si li prist molt grans talens de veir sen frere qui en paisnie estoit en prison, tant qu'il prist messages, si les envoya*

l'empereur avait reçu son frère avec bonté et lui avait fait de grands honneurs, l'élevant au titre de « gouverneur et de commandeur de tout l'empire »; selon Albéric de Trois-Fontaines, Alexis aurait même reçu en cadeau le palais de Boucoléon, d'où il aurait tiré un revenu considérable.¹⁴²⁶ Alexis s'était cependant enorgueilli de la générosité d'Isaac et avait conçu un inique dessein pour lui arracher l'empire: un jour, pendant que l'empereur était allé chasser dans la forêt, son frère lui tendit une embuscade, le maîtrisa et lui fit crever les yeux; le traître rentra ensuite à Constantinople, où il jeta son légitime seigneur en prison et se fit ensuite couronner empereur.¹⁴²⁷ Gunther de Pairis et Albéric de Trois-Fontaines suggérèrent qu'Alexis avait succombé au mauvais conseil des Grecs, notamment du futur empereur Alexis V (surnommé Murzuphle), tandis que Rigord affirma qu'il avait cédé « aux instigations du diable ».¹⁴²⁸ L'un des continuateurs de Guillaume de Tyr proposa pour sa part qu'Alexis avait été influencé par son épouse, qui avait menacé de le

querre sen frere. Tant le quisent que on leur fist entendre qu'il estoit en prison : il alerent chele part. Quant il vinrent la, si le demanderent as Sarrasins, et li Sarrasin avoient oï dire que li vaslés estoit freres l'empereur de Constantinoble, si l'en tinrent molt plus kier, et disent qu'il n'en renderoient mie sans grant avoir; tant que li message leur donnerent tant d'or et d'argent comme il demanderent. Quant il eurent chelui racaté, si s'en revinrent arriere en Coustantinoble.; ROBERT DE CLARI, xxvi, p. 148; A cel tens, ot un empereor en Costantinoble qui avoit à nom Sursac; et si avoit un frere qui avoit à nom Alexis, que il avoit rachaté de prison des Turs.; GEOFFROI DE VILLEHARDOUIN, xv, 70, p. 44. Voir également: Hic igitur fratrem habuit, Kyralexius, cognomento Andronicus, quem tertio captum redemerat a paganis; ALBÉRIC DE TROIS-FONTAINES, p. 870; cum isdem Kirisacus prius fratrem suum de captivitate gentilium liberaverit.; RAOUL DE COGGESHALL, p. 142.

¹⁴²⁶ Alexis avait été nommé *sebastokrator* par Isaac, le poste le plus élevé après celui d'empereur: *Quand li empereres Kyrsaacs vit sen frere, si en fu molt liés et molt en fist grant feste, et chis refu aussi molt liés de chou que ses freres fu empereres, et de chou qu'il avoit conquis l'empire par sa forche. Chus vaslés avoit non Alexes. Ne demora waires après que li empereres ses freres le fist bailliu de toute se terre et kernandeur.; ROBERT DE CLARI, xxvii, p. 149; senescaldum quoque eundem suum fecerat, munitionemque Buccam-leonis vocatam cum tributo portus sibi reddendo ei dederat, unde ad imperialem mensam cotidie quatuor milia libras argenti reddebat.; ALBÉRIC DE TROIS-FONTAINES, p. 870.*

¹⁴²⁷ *Adont si s'enorgueilli si de chele baillie qu'il eut, que les gens de tout l'empire le renommoient trop et redoutoient pour chou qu'il estoit freres l'empereur et pour chou que li empereres l'amoit tant. Après si avint un jour que li empereres ala cachier en se forest; si ne fait mais el Alexes ses freres, si vient il en le forest ou li empereres estoit, si le prent il par traïson, si li creva les iex. Après, quant il eut che fait, si le fist metre en prison, que on n'en seut mot. Quant il eut che fait, si s'en revint arriere en Coustantinoble, si fist acroire que li empereres ses freres estoit mors, si se fist courouner e empereur a forche.; ROBERT DE CLARI, xxvii-xxviii, p. 149; qui Kirisacum imperatorem fratrem suum inique excaecaverat et in carcerem cum imperatrice sua retruserat...; RAOUL DE COGGESHALL, p. 142; Icil Alexis si prist son frere l'empereor; si li traïst les ialz de la teste, et se fist empereor en tel traïson com vos avez oï.; GEOFFROI DE VILLEHARDOUIN, xv, 70, p. 44; Interea Grecorum imperator a fratre captus luminibus privatur, arta custodia servatus, ipseque imperium cum urbe Constantinopolis nactus...; OTTON DE SAINT-BLAISE, 42, p. 130.*

¹⁴²⁸ *Regnante igitur apud Grecos Ysaac illo quem diximus, frater eius Alexius patruus minoris Alexii, cuius et modo fecimus mencionem, consilio quorundam pessimorum, maxime autem cuiusdam cognati sui, nobilissimum quidem viri, sed perfidi, qui Murciphlo, id est flos cordis in gente illa vocabatur, eundem fratrem suum Ysaac regno deiecit et ipse regnum arripiens...; GUNTHER DE PAIRIS, 8, p. 127; Qui ita exaltatus contra fratrem imperatorem cogitavit in corde suo mala, promissisque et muneribus principes Grecorum ad hoc animavit et fortiter illexit, ut ei faverent ad imperium optinendum contra fratrem; fuerunt autem hii Livernas et Laufage, Nicholaus, Morcuflus et Constantinus, Acharias, Petrus de Navares et Synagun Kartaginensis. Mandatum Ysaacum pro proditionem, quasi de consilio magno tractaturi, ligaverunt et oculis eius excecatis incarceraverunt...; ALBÉRIC DE TROIS-FONTAINES, p. 870; Tandem instigate diabolo, ambitionis imperandi invidia permotus, et potentioribus imperii per multa et magna donaria sibi ascitis, Conzerac imperatorem fratrem ac dominum suum crudeliter excecavit et nomem imperatoris sibi usurpare presumpsit.; RIGORD, 139, p. 154.*

priver de caresses conjugales s'il ne la faisait pas impératrice, comme quoi le félon aurait manqué de fermeté, voire de virilité, pour avoir cédé aux pressions d'une femme.¹⁴²⁹

Somme toute, ces exemples nous portent à constater la capacité avec laquelle les chroniqueurs du XIII^e siècle avaient su exploiter cette image péjorative d'Alexis III, en insistant notamment sur cet impératif catégorique du monde féodal, qui était de demeurer loyal à la parole donnée et, quoi qu'il arrive, de ne jamais trahir celui envers qui l'on s'était engagé; clairement, les Byzantins n'avaient respecté ni l'un ni l'autre de ces critères. À cet égard, la déloyauté d'Alexis était des plus odieuses pour les Latins, et particulièrement pour le public européen qui lut les récits de la croisade pendant le XIII^e siècle. Comme le précisa entre autres Geoffroi de Villehardouin, les croisés s'étaient tellement émus d'une telle injustice qu'ils avaient décidé de venger le jeune prince Alexis.¹⁴³⁰ Pour défendre davantage la cause des croisés, les chroniqueurs insistèrent également sur les faits et gestes d'Alexis III durant la croisade, encore une fois dans le but de souligner son caractère ignoble et méprisable. Robert de Clari, tout comme la plupart des chroniqueurs, attesta la lâcheté de l'empereur à plusieurs reprises dans son récit, au point que celui-ci aurait été, dit-on, sévèrement blâmé par les dames et les demoiselles de son propre palais pour avoir maintes fois refusé d'engager le combat contre « une poignée de Français. »¹⁴³¹ Gunther de Pairis et Albéric de Trois-Fontaines attribuèrent par ailleurs la couardise d'Alexis au manque d'enthousiasme de ses sujets, qui ne lui étaient pas loyaux en raison de ses crimes antérieurs.¹⁴³² De toute évidence, la félonie d'Alexis était perçue comme la cause de tous les malheurs de l'empereur face aux croisés; les chroniqueurs le représentaient en effet comme un seigneur déchu, qui ne pouvait s'assurer la loyauté de ses hommes et qui avait

¹⁴²⁹ *Quant Alex le frere Kirsac sot que son frere sejournoit en cele abaie, par l'atiselement de sa feme que li dissoit que se ele n'estoit empereriz, jamais ne gerroit a son costé, Alex chevaucha tantost, et ala a son frere. Et ensi come il estoit usé de lui servir et honorer, et Kirsac qui ne se gardoit mie de la malice son frere ne de la traïson, ne se garda mie de lui, si come Alex entra en la chambre ou l'emperere son frere estoit, si li corus et le prist par les cheviaus, si mist main a un sien canivet, et li creva les yaus. Apres s'en vint en Costantinople et fist coroner a empereor et sa feme a empereriz.; ERACLES (LYON), 15, pp. 29-30. Ce passage était tiré d'ERNOUL, 9, pp. 95-96, mais se voulait original pour ce qui a trait au chantage de l'épouse d'Alexis III.*

¹⁴³⁰ *'Se cis nos vielt aidier la terre d'oltremer à recoverer, nos li aiderons la soe terre à conquerre; que nos savons qu'ele est tolue lui et son pere à tort.; GEOFFROI DE VILLEHARDOUIN, xv, 72, p. 45.*

¹⁴³¹ *Entrementiers que li Francois parloient ensi ensanle, este me vous que li empereres se mist arriere en Constantinoble; et quant il fut venus, si fu molt blasmés durement et de dames et de demiseles, et d'uns et d'autres de chou qu'il ne s'estoit combatus a si peu de gent comme li Francois estoient, a tot si grant pule comme il avoit mené.; ROBERT DE CLARI, xlvi, p. 169. De tous les chroniqueurs de la quatrième croisade, seul Rigord affirma que, malgré sa perfidie, Alexis III était un « brave guerrier »: *in armis strenuum*; RIGORD, 139, p. 154.*

¹⁴³² *Alexius, qui brevi conflictu virtutem militum nostrorum vix expertus, diffidens cause sue et ignavie sociorum, quos nec sibi propter perpetrata flagicia satis fidos arbitratur, mox in fugam turpiter conversus est.; GUNTHER DE PAIRIS, 12, p. 140; Andronicus item postquam suos misit contra nostros in bellum, dubitans quia non posset virtutem sustinere nostrorum, et quia forte sui traderent eum in manus Francorum...; ALBÉRIC DE TROIS-FONTAINES, p. 881.*

conséquemment perdu sa capacité de gouverner. À cet égard, la déviation de la croisade était justifiée du fait que le trône de Constantinople avait pour tout dire été vacant à l'arrivée des croisés en 1203; c'est du moins ce que proposa Burchard d'Ursberg lorsqu'il écrivit, vers 1229, sa très courte relation de la croisade.¹⁴³³ Une telle interprétation des événements donna par ailleurs lieu à des déformations historiques dans certains récits de la croisade, notamment chez les chroniqueurs plus tardifs, qui considéraient que la croisade avait dès le départ eu comme objectif de se rendre à Constantinople, qu'Innocent III avait sanctionné l'attaque contre Byzance et que la conquête latine de Constantinople avait été le résultat direct de la nécessité de réparer l'injustice commise par Alexis III.¹⁴³⁴ Dans l'*Eracles*, l'auteur de la version de Lyon proposa même qu'il y avait eu un précédent à la quatrième croisade: selon lui, Guillaume II de Sicile avait attaqué l'Empire byzantin et capturé Thessalonique en 1185 sous prétexte qu'Alexis III avait usurpé le pouvoir d'Isaac; il s'agit ici d'une erreur, Alexis ayant usurpé le trône en 1195 et non 1185, mais il faut tout de même y voir une volonté d'inscrire la quatrième croisade dans une certaine continuité historique.¹⁴³⁵ En effet, malgré des interprétations parfois erronées des événements, le message des chroniqueurs était toujours le même: la déviation de la croisade était indubitablement justifiée par la nécessité d'expulser Alexis III du pouvoir pour ses crimes antérieurs.

Or, à cet égard, l'objectif de la croisade consistait forcément à rétablir le jeune prince byzantin et futur Alexis IV sur le trône impérial, en réparation de la perfidie d'Alexis III. Les croisés, qui s'étaient faits les champions du jeune Alexis, étaient par conséquent reconnus comme les fidèles exécuteurs d'une cause juste et noble. Alexis IV, pour sa part, était généralement représenté favorablement par les chroniqueurs de la croisade, du fait qu'il constituait la pierre angulaire de la cause des croisés pour la déviation de l'expédition. Toutefois, si les chroniqueurs étaient bien disposés à son égard, ils ne lui attribuèrent pas pour autant de qualificatifs positifs et n'insistèrent que très peu sur ses vertus et son caractère, sans doute en raison du litige éventuel qui devait l'opposer aux dirigeants de la croisade. Les chroniqueurs affirmèrent plutôt sa noblesse et son droit légitime d'accéder au titre impérial, ce qui était en soi suffisant pour justifier la présence

¹⁴³³ *Totus vero ille exercitus navibus transvectus applicuit ad civitatem Constantinopolim, ubi iam rex non erat...*; BURCHARD D'URSBERG, *Chronicon*, éd. O. Holder-Egger et B. von Simson, *MGH, SS rer. Germ.*, 16, Hanovre, 1916, p. 87.

¹⁴³⁴ Voir par exemple ALBÉRIC DE TROIS-FONTAINES: *Omnes itaque isti venerunt Venetiam, disponentes qualiter per mare usque Constantinopolim irent circumeundo Greciam*, p. 880; *papam Innocentium [...] qui hoc benigne concessit et bene voluit...*; p. 881.

¹⁴³⁵ *Quant il avint que Alex ot fait a son frere qui empereres estoit crever les yaus, et fu devenus empereres, si prist le rei Guillaume conseil a ses homes, et dist que il enveieroit grant planté de gent en Costantinople por la terre conquerre a son eus...*; ERACLES (LYON), 72, p. 82.

des croisés à Constantinople; il ne fallait pas, après tout, lui attribuer des qualités plus explicites, qui risquaient plus tard d'être contredites dans la suite des événements. Geoffroi de Villehardouin insista néanmoins sur l'amitié entre Alexis et les barons croisés, et souligna également que le prince était tenu en haute estime par ceux-ci.¹⁴³⁶ Les autres chroniqueurs, quant à eux, abordèrent les injustices dont Alexis avait été victime, afin de rendre sa cause encore plus légitime. Tous étaient en effet unanimes sur les cruautés que le jeune prince avait souffertes aux mains de son oncle, notamment par un emprisonnement injustifié et une crainte d'être assassiné, lui qui pourtant était l'héritier légitime du trône de son père. La suite des événements était essentiellement la même chez les principaux chroniqueurs: avec l'assistance de sa sœur, qui était l'épouse de Philippe de Souabe, Alexis s'enfuit en Allemagne, où il put défendre sa cause et, finalement, se joindre à la croisade.¹⁴³⁷ Durant l'expédition elle-même, les chroniqueurs n'accordèrent à Alexis qu'un rôle passif et secondaire, lui attribuant l'image d'un jeune homme noble et humble, voire d'un fidèle compagnon et allié des barons, sans prétention particulière.¹⁴³⁸ Son image était somme toute favorable et d'autant plus rehaussée lorsqu'il fut couronné aux côtés de son père, comme le seigneur et le souverain légitime qu'il était.¹⁴³⁹

Les relations cordiales entre Alexis IV et les croisés ne devaient toutefois pas durer, principalement en raison du refus de l'empereur de respecter ses engagements financiers envers les barons. Puisque le paiement des croisés avait constitué un facteur majeur de discorde entre les dirigeants de la croisade et le nouvel empereur, les principaux chroniqueurs insistèrent longuement sur la convention qui avait été conclue et sur

¹⁴³⁶ Selon Villehardouin, le prince Alexis s'était lié d'amitié avec Boniface de Montferrat et allait souvent lui rendre visite dans le camp des croisés, même après qu'il fut couronné empereur. GEOFFROI DE VILLEHARDOUIN: *li novials emperere ala sovent veoir les barons en l'ost, et mult les honora...*, xli, 194, p. 82; *Li marchis Bonifaces de Monferrat, qui plus l'avoit des autres servi et mielz ere de lui...*, xlv, 207, p. 87.

¹⁴³⁷ *Quant li maîtres au fil l'empereur Kyrsac vit que li oncles a l'enfant eut traï sen pere, et qu'il s'estoit fais empereres par traïson, si ne fait mais el, si prent il l'enfant, si le fait mener en Alemaingne a se sereur, qui estoit femme l'empereur d'Alemaingne, car il ne voloit mie que ses oncles ne le fesist destruire, et estoit plus drois oirs que Alexes ses oncles n'estoit.*; ROBERT DE CLARI, xviii, p. 149; *Ensi le tint longuement en prison, et un suen fil qui avoit nom Alexis. Icil fils si eschapa de la prison, et si s'enfui...*; GEOFFROI DE VILLEHARDOUIN, xv, 70, p. 44; *similiter in alio carcere cuiusdam senescalli posuerunt filium eius, nomine Alexium, quem cum vellet Andronicus interficere, senescallus ille misit eum ad Philippum ducem Suevie...*; ALBÉRIC DE TROIS-FONTAINES, p. 870; *Alexium sub diligenti custodia carceri mancipavit. Qui tamen inventa oportunitate latenter effugiens occulta et celeri fuga Theutoniā...*; GUNTHER DE PAIRIS, 8, p. 127; *Excecati filium excecari precepit; sed, per Dei misericordiam de squalore carcere liberatus...*; RIGORD, 139, p. 154.

¹⁴³⁸ Geoffroi de Villehardouin affirma que le prince fut paré devant les murs de Constantinople, afin d'être reconnu par les habitants; néanmoins, le chroniqueur ne lui attribua aucun rôle significatif dans l'ensemble des événements. Voir GEOFFROI DE VILLEHARDOUIN, xxx, 145-146, pp. 66-67.

¹⁴³⁹ *puer autem potenter introduitur, et tam a clero quam populo dignis sibi et debitis laudibus exsolutis, tam in ecclesia majori quam in palatio imperiali diademate pretiosissimo solemniter coronatur.*; RIGORD, 139, p. 156; GEOFFROI DE VILLEHARDOUIN, xl, 193, p. 82; ROBERT DE CLARI, lii et liv, pp. 171-173.

l'injustice occasionnée par son non-respect.¹⁴⁴⁰ Néanmoins, ils n'accusèrent pas formellement l'empereur de parjure et ne le représentèrent pas pour autant comme un traître, du moins pas avec la même virulence qu'à l'égard d'Alexis III. En effet, pour éviter que leurs chefs soient accusés d'avoir manqué de jugement en ayant contracté une entente avec un traître, les chroniqueurs ne s'avèrent pas aussi sévères envers Alexis IV, mais lui attribuèrent plutôt des bonnes intentions, prétextant que c'est seulement plus tard qu'il fut corrompu par les conseils iniques de ses sujets; ainsi, les barons ne pouvaient être tenus responsables de la tournure des événements. Rigord fut celui qui disculpa le plus le jeune empereur, vraisemblablement pour protéger l'honneur des Français: selon lui, Alexis IV n'avait jamais trahi les barons, mais avait plutôt été tué dans une bataille, ce qui justifiait pourquoi Baudouin de Flandres avait été élu empereur de Constantinople.¹⁴⁴¹ Geoffroi de Villehardouin et Robert de Clari affirmèrent pour leur part que le jeune empereur avait payé une partie de sa dette envers les croisés, mais qu'il s'était par la suite enorgueilli de son prestige et de sa position, en raison notamment de l'influence des Grecs.¹⁴⁴² Gunther de Pairis affirma enfin qu'Alexis avait trahi les croisés par crainte des Grecs, qui le méprisaient en raison de sa disposition favorable envers les Latins.¹⁴⁴³ Or, même si Alexis avait ainsi embarrassé la croisade, il est clair que les principaux chroniqueurs n'ont pas jugé opportun ni nécessaire de l'injurier davantage, puisque la mort tragique de l'empereur allait, au bout du compte, fournir l'ultime prétexte pour la conquête de Constantinople. Certains chroniqueurs plus tardifs se permirent tout de même de le critiquer plus ouvertement, affirmant qu'il avait manqué de foi et le qualifiant ensuite d'ingrat, pour avoir de la sorte trahi ses bienfaiteurs.¹⁴⁴⁴ Mais quelle que fût l'indignation des croisés à

¹⁴⁴⁰ Selon Robert de Clari, le doge Enrico Dandolo aurait, du pont de son navire, interpellé à ce sujet Alexis IV, qui était sur la rive de la Corne d'Or. Lors de l'incident, Clari accusa Alexis d'être un « fieffé coquin »: *garchons malvais*; ROBERT DE CLARI, lix, p. 177. Voir également l'insistance de Villehardouin sur la convention d'Alexis IV, qui avait été confirmée par Isaac II: *li peres asseürä les convenances, si con li fils les avoit asseürées, par saïremens et par chartes pendanz bullées d'or*; GEOFFROI DE VILLEHARDOUIN, xxxix, 189, p. 80; xlvi, 213, p. 88; xx, 98, p. 52.

¹⁴⁴¹ Curieusement, Rigord fit complète abstraction de l'épisode d'Alexis V: *Mortuo puero imperatore in bello [...], Baldoïnus comes Flandrensis in imperatorem electus est...*; RIGORD, 139, p. 157. Alexis IV fut également blanchi de toute intention malhonnête par RAOUL DE COGGESHALL, p. 149.

¹⁴⁴² *L'empereres, qui mult ot bien fait son affaire et mult cuida estre au desseure, s'enorgueilli vers les barons et vers cels qui tant de bien li avoient fait...*; GEOFFROI DE VILLEHARDOUIN, xlv, 208, p. 87; *Et par dedens si homme et ses gens et chis Morchofles qu'il avoit jeté de prison vinrent a lui et se li disent: 'Ha! sire, vous leur avés trop païé, ne leur païés plus! [...]' Et Alexes si creï chu conseil, si ne leur vaut rien paier.*; ROBERT DE CLARI, lviii, p. 176.

¹⁴⁴³ *Que illorum sedicio novum regem vehementer exterruit tum propter civium ipsorum perfidiam, qui eum coacti susceperant, tum propter illam, quam in nostros habebat dilectionem, tum eciam propter iuramentum de reddenda pecunia, quod ipse bona fide prestiterat. Videres eum graviter anxari quasi medium inter suorum nequiciam et amorem nostrorum et graciam Philippi regis, quem si nostros vel falleret vel lederet, graviter metuebat offendere.*; GUNTHER DE PAIRIS, 13, p. 142.

¹⁴⁴⁴ *ipse ingratus beneficiorum acceptorum.*; ANONYME D'HALBERSTADT, *Gesta Episcoporum Halberstadensium*, éd. L. Weiland, MGH, SS, 23, Hanovre, 1874, p. 118; *eo quod Alexius fidem non*

l'égard d'Alexis IV, les chroniqueurs ne pouvaient pour autant désavouer celui qui avait été la raison première de la déviation de la croisade.

En contrepartie, l'usurpation d'Alexis V devait fournir le prétexte attendu par les barons pour justifier la conquête de Constantinople, ceux-ci étant désormais déliés de leur obligation morale à l'endroit d'Alexis IV et Isaac II. À cet égard, l'image d'Alexis V devait, tout comme celle d'Alexis III, justifier l'ambition des croisés d'assaillir cette ville chrétienne et impériale. Les chroniqueurs de la croisade le reconnurent généralement par son surnom byzantin de « Murzuphle » (quoique avec quelques variations graphiques), que Gunther de Pairis traduisit par « fleur du cœur » (*flos cordis*).¹⁴⁴⁵ Selon A. Andrea, il faut voir dans cette interprétation du surnom un jeu de mots, fondé sur l'expression *motus flos* (fleur de la passion), puisque *cor* et *motus* étaient métaphoriquement synonymes; or, puisque *motus* signifiait également « mouvement », et dans son sens figuré « révolution » ou « sédition », Andrea considère que Gunther se serait livré à une telle subtilité pour se moquer d'Alexis et le dépeindre comme un félon.¹⁴⁴⁶ Quoi qu'il en soit, il est clair que les chroniqueurs du XIII^e siècle ont tenté de représenter Murzuphle comme le traître par excellence. Certains d'entre eux, en effet, affirmèrent que c'était lui qui avait préalablement convaincu Alexis III d'usurper le pouvoir d'Isaac, tandis que d'autres insistèrent sur le fait qu'il eût également manipulé Alexis IV à renier ses engagements envers les croisés.¹⁴⁴⁷ Selon Robert de Clari, en effet, Murzuphle avait été un favori d'Alexis IV: au moment de son arrivée au pouvoir, le jeune empereur aurait, sur le conseil de quelques Grecs, libéré Murzuphle de prison et fait de lui son principal gouverneur.¹⁴⁴⁸ Or, Clari insista sur ce fait seulement pour mieux souligner comment Murzuphle avait par la suite récompensé son bienfaiteur: profitant de l'impopularité d'Alexis IV auprès des Grecs, il avait comploté contre son seigneur, l'avait emprisonné et, dans un geste des plus ignobles, l'avait ensuite assassiné de ses propres mains.¹⁴⁴⁹ En raison de ce crime odieux,

servasset Francis.; ALBÉRIC DE TROIS-FONTAINES, p. 883; *de itinere Ierosolimitano quod sponderat, fiduciaverat, sacramento confirmaverat, adimplere recusavit.*; ANONYME DE SOISSONS, p. 160.

¹⁴⁴⁵ *qui Murciphlo, id est flos cordis in gente illa vocabatur...*; GUNTHER DE PAIRIS, 8, p. 127. Comme nous l'avons vu précédemment, ce surnom d'Alexis V était dû, selon Nicétas Choniâtès, à ses épais sourcils.; NICÉTAS CHONIATÈS, p. 561.

¹⁴⁴⁶ A. ANDREA, *The Hystoria Constantinopolitana of Gunther of Pairis...*, p. 156, n. 95.

¹⁴⁴⁷ GUNTHER DE PAIRIS, 20, p. 164. Voir également ALBÉRIC DE TROIS-FONTAINES, p. 870, qui est la seule autre source à mentionner que Murzuphle avait instigué l'usurpation d'Isaac II. Pour la manipulation d'Alexis IV par Murzuphle, voir également ROBERT DE CLARI, Iviii, p. 76.

¹⁴⁴⁸ *Adonques si fu Morchofles mis hors de prison, puis en fist li empereres sen maistre bailliu*; ROBERT DE CLARI, lii, p. 171.

¹⁴⁴⁹ *si prist serjans avec lui; si s'en entra par nuit en le cambre ou ses sires li empereres, qui le geta de prison, se dormoit, si li fist lachier une corde u col, si le fist estranler et sen pere Kyrsaac ausi.*; ROBERT DE CLARI, lxii, p. 179; *si pristrent conseil privéement por lor seignor traïr. [...] Or oïez se onques si orrible traïsons fu faite par nule gent. [...] Et cil emperere Morchuflex si fist le fil que il avoit en prison deux foiz ou trois enpoisoner; et ne plot Deu que il morust. Après ala, si l'estrangla en murtre.*; GEOFFROI DE

Murzuphle fit l'objet, tout comme Alexis III, des pires invectives de la part des chroniqueurs: il était un traître abominable et pestiféré, détesté de tous, et pire qu'un juif.¹⁴⁵⁰ Bien qu'il ne fût pas longtemps empereur, les chroniqueurs lui attribuèrent tout de même tous les défauts d'un tyran méprisable: il était un menteur et abusait constamment de la confiance des siens; devant le danger, il était lâche et timide; envers ses ennemis, il ne savait faire preuve de civilité et d'humanité.¹⁴⁵¹ À cet égard, la cause des croisés ne pouvait être que légitime: mettre fin aux actions cruelles d'un abominable félon, qui avait porté atteinte à son légitime seigneur et qui avait, du même coup, embarrassé la présence des croisés à Constantinople.¹⁴⁵²

En somme, la déloyauté des Grecs était devenue le prétexte ultime pour la conquête de Constantinople. Alexis V n'était par ailleurs pas la seule manifestation de cette perfidie: certains chroniqueurs signalèrent la tentative d'usurpation d'un autre prétendant, Nicolas Kannavos, au même moment où Murzuphle avait renversé Alexis IV. Le coup d'État, toutefois, échoua et l'usurpateur fut tué.¹⁴⁵³ Un tel détail était certes inutile à la compréhension des événements, sauf pour démontrer que les Grecs étaient des éternels félons. Dans tous les cas, l'usurpation d'Alexis V était suffisante pour justifier la conquête de Constantinople. Ce fait était d'autant plus démontré par l'hostilité de Murzuphle envers les croisés et la mauvaise posture dans laquelle se trouvait désormais la croisade: en effet, les Français étaient sans ressources « dans un pays hostile, parmi le plus malveillant des

VILLEHARDOUIN, xlviij, 221-223, p. 91; *postremo ad augmentum sceleris eundem nepotem suum manu propria suffocasset.*; GUNTHER DE PAIRIS, 20, p. 164. Voir également: ALBÉRIC DE TROIS-FONTAINES, p. 883; RAOUL DE COGGESHALL, p. 149; HISTORIA DUCUM VENETORUM, 38, p. 70.

¹⁴⁵⁰ GUNTHER DE PAIRIS: *pestifer ille Morciflo*, 20, p. 164; *homini nephario*, 20, p. 164; ROBERT DE CLARI: *Morchofle le traïteur*, cix, p. 218; *qu'il estoient pieur que Juis*, lxxiii, p. 188.

¹⁴⁵¹ *Tant alerent ches nouveles amont et aval que li Franchois seurent k'ensi faitement avoit fait Morchofles acroire qu'il avoit les Franchois desconfis; et s'en va l'empereres fuiant par les rues al chastel de Bouchelion.*; GEOFFROI DE VILLEHARDOUIN, liii, 243, p. 98; *ubi a Latinis fugatus...*; RAOUL DE COGGESHALL, p. 149; *Tres preterea ducis Venetie milites uncis ferreis tracti sunt a Grecis, a Morcufllo combusti sunt videntibus nostris, nec prece nec pretio potuerunt redimi a morte tam horribili.*; ALBÉRIC DE TROIS-FONTAINES, p. 883. Il est à noter qu'Albéric est le seul des chroniqueurs à mentionner cet événement.

¹⁴⁵² Alexis V, il convient de le noter, fut fort calomnié par ses contemporains, autant grecs que latins, de sorte que l'historiographie des croisades, tout comme l'historiographie byzantine, ne retinrent de lui qu'un triste et négatif bilan. B. Hendrickx et C. Matzukis ont néanmoins tenté de le réhabiliter, pour ainsi démontrer le côté plus pragmatique de cet empereur, qui dut s'adapter contre son gré à des circonstances fort difficiles. Voir B. HENDRICKX et C. MATZUKIS, « Alexios V Doukas Mourtzouphlos: His Life, Reign, and Death (?-1204) », *Ελληνικά*, 31, 1979, pp. 108-132.

¹⁴⁵³ *consolioque accepto fecerunt Nicholaum imperatorem, apud Sanctam Sophiam congregati.*; ALBÉRIC DE TROIS-FONTAINES, p. 883; *Graeci vero alium quemdam Nicolaum pro Alexi eligentes, mox ab eis interemptus est, persuasione praedicti proditoris, qui asserebat eum cum Latinis qui advenerant esse in amicitia confoederatum.*; RAOUL DE COGGESHALL, p. 149; *Interea pleps communis et vulgus de Sancta Sophia alium sibi regem eligunt Nicolaum cognomine Macellarium.*; DEVASTATIO CONSTANTINOPOLITANA, p. 136.

peuples ». ¹⁴⁵⁴ Par conséquent, la cause des croisés était juste, puisqu'elle était défensive. ¹⁴⁵⁵ Robert de Clari ajouta également que « la bataille était légitime, car les Grecs étaient des traîtres et des assassins, des déloyaux, pour avoir assassiné leur légitime seigneur, et ils étaient pires que les juifs. » ¹⁴⁵⁶ Augmentés de l'idée que les Grecs étaient des hérétiques et des schismatiques (tout comme ils étaient comparables aux juifs), les arguments justifiant la conquête de Constantinople se voulaient probants et la cause des croisés pouvait être considérée comme juste. À cet effet, les Byzantins avaient perdu la faveur de Dieu; selon Clari, ceci fut démontré lorsque Murzuphle perdit une icône de la Vierge qu'il avait apportée avec lui au combat:

[Les Grecs] ont une telle confiance en cette icône qu'ils croient que quiconque la porte à la bataille ne peut être défait; et parce que Murzuphle ne la portait pas à bon droit, nous pensons qu'il fut vaincu. ¹⁴⁵⁷

La suite des événements, enfin, avait pour objectif de confirmer l'opinion des chroniqueurs: la conquête et le sac de Constantinople devaient en effet être vus comme l'expression ultime de la juste cause des croisés, voire comme une confirmation de la légitimité de leurs actions aux yeux de Dieu. ¹⁴⁵⁸ Bien que certains chroniqueurs aient préféré voir l'aspect miraculeux de cet événement, pour lequel les croisés avaient été les fidèles instruments de la volonté divine, d'autres chroniqueurs ont pour leur part insisté sur le supplice ultérieur des empereurs félons comme une conclusion logique de leur narration de la croisade; du moins, il faut certainement voir dans leurs descriptions l'idée d'une juste vengeance pour toutes les injustices et les trahisons dont avait été marquée la croisade, et qui se voulaient en quelque sorte la manifestation d'un châtement divin contre ceux qui les

¹⁴⁵⁴ *Videbant enim se in terra hostili deprehensos, in medio pessime nacionis...*; GUNTHER DE PAIRIS, 14, p. 145.

¹⁴⁵⁵ À ce sujet, voir l'étude de R. H. SCHMANDT, « The Fourth Crusade and the Just War Theory », *Catholic Historical Review*, 61, 1975, pp. 216-217. Gunther, par ailleurs, insista que les croisés avaient fait la guerre aux Grecs contre leur gré: *Hanc itaque, ut dictum est, a parte terre nostri obsederant magis utique odio rerum suarum, quod aliud propter causas premissas facere non audebant, quam ulla spe obtinende victoriae, pro eo quod ipsa inexpugnabilis videbatur.*; GUNTHER DE PAIRIS, 16, p. 151.

¹⁴⁵⁶ *le bataille estoit droituriere, car il estoient traïteur et mordrisseur, et qu'il estoient desloial, quant il avoient leur seigneur droiturier mordri, et qu'il estoient pieur que Juis.*; ROBERT DE CLARI, lxxiii, p. 188.

¹⁴⁵⁷ *et si grant fianche ont en chel ansconne que il croient bien que nus qui le port en batalle ne puet estre desfis, et pour chou que Morchofles ne le portoit mie a droit, creons nous qu'il fu desconfis.*; ROBERT DE CLARI, lxvi, p. 182.

¹⁴⁵⁸ Gunther de Pairis fut sans doute le chroniqueur le plus prononcé sur cette idée: *Quam rem si quis diligenter adverterit, occulta Dei iudicia et latentes rerum accidencium causas poterit prenotare.*; GUNTHER DE PAIRIS, 10, p. 135. Pour d'autres exemples, voir entre autres les commentaires plutôt sévères d'Otton de Saint-Blaise: *Sic itaque districtus iudex omnipotens Deus iniurias peregrinorum suorum vindicavit, que a Grecis ab antiquo omnibus Ierusalem per fines suos tendentibus semper irrogata est, deus ultionum Dominus, reddens retributionem superbis, nec tamen in ira sua misericordie oblitus, quia hoc flagellum non a paganis, sed a Christianis super filios pestilencie induxit, hoc nimirum meritis sanctorum exigentibus, ne preclare eorum reliquie manibus paganorum polluerentur, sed a Christianis alio translate debito colerentur honore.*; OTTON DE SAINT-BLAISE, 49, pp. 146 et 148.

avaient perpétrées. Selon Geoffroi de Villehardouin, une trahison en engendrait toujours une autre: lorsque Murzuphle s'enfuit de Constantinople, il alla à la rencontre d'Alexis III, qui s'était réfugié plus loin dans l'empire; or, selon la perfidie des Grecs, celui-ci invita son ancien compagnon à sa table et ensuite aux bains, où il le fit jeter à terre et aveugler.¹⁴⁵⁹ Ainsi Alexis III se vengea-t-il de l'usurpation de Murzuphle, bien que d'une façon honteuse, car il était considéré comme méprisable chez les Latins de porter atteinte à celui avec qui l'on avait partagé sa table.¹⁴⁶⁰ À cet effet, Villehardouin s'exclama: « Or oyez si ces gens devaient perdre ou non leur terre, eux qui se faisaient si de grandes cruautés les uns aux autres. »¹⁴⁶¹ Néanmoins, la justice avait été partiellement rendue: en effet, les chroniqueurs expliquèrent comment Murzuphle fut par la suite capturé par les croisés et apporté à Constantinople, où il fut précipité en bas d'une des plus hautes colonnes de la ville, en réparation de ses crimes.¹⁴⁶² Pour ce qui est d'Alexis III, les chroniqueurs affirmèrent qu'il fut également capturé et emprisonné, destiné à être oublié dans un cachot à tout jamais.¹⁴⁶³ Or, avec le châtement de ces empereurs félons, un épisode tragique de l'histoire de la croisade prenait fin, bien qu'elle fût destinée à être perpétuée par les chroniqueurs pour encore bien des générations, comme une preuve de la perfidie des Grecs et du juste châtement qui leur avait été infligé.

¹⁴⁵⁹ *et lors semonst l'emperere Alexis l'empeor Morchuflés que il venist à lui mengier, et iroient ensemble as bainz. Ensi com il fu devisé, si fu fait. L'empereres Morchuflés i vint privéement et à poi de gent; et con il fu dedenz sa maison, l'empereres Alexis l'apela en une chambre, et lo fist jeter à terre, et traire les oels de la teste, en tel traïson con vos avez oï;* GEOFFROI DE VILLEHARDOUIN, lx, 271, p. 107. Voir également GUNTHER DE PAIRIS, 20, p. 164; ALBÉRIC DE TROIS-FONTAINES, p. 884.

¹⁴⁶⁰ Cette convention de l'hospitalité, en effet, semblait répandue dans l'ensemble du monde médiéval. Voir par exemple la *Chanson d'Antioche: 'Cuvers', ço dist Rainals, 'fait as grant traïson, / Doné m'as a mangier, or m'ocis a laron;* CHANSON D'ANTIOCHE, éd. S. Duparc-Quioc, Paris, Geuthner, 1976-1978, CLXXXVI, vv. 4395-4396, p. 231.

¹⁴⁶¹ *Or oïez se ceste genz devoient terre tenir ou perdre, qui si granz cruaultez faisoient li un des autres;* GEOFFROI DE VILLEHARDOUIN, lx, 271, p. 107. À ce sujet, voir les commentaires de B. HENDRICKX et C. MATZUKIS, « Alexios V Doukas Mourtzouphlos... », p. 129.

¹⁴⁶² Ce châtement n'était pas en soi le plus sévère pour un traître, à qui l'on réservait généralement la pendaison. Selon certains chroniqueurs, toutefois, Murzuphle était de trop haute noblesse pour être pendu: *li dux de Venise dist que trop estoit haus hons pour pendre;* ROBERT DE CLARI, cix, p. 217-218; *ut qui de alto regni statu subita deiectione corruerat, nichilominus ab alto cadens mortem miserrimam quidem, sed non turpissimam inveniret;* GUNTHER DE PAIRIS, 20, p. 165. Voir également GEOFFROI DE VILLEHARDOUIN, lxxviii, 306, p. 118; ALBÉRIC DE TROIS-FONTAINES, p. 884; ANONYME D'HALBERSTADT, p. 118; HISTORIA DUCUM VENETORUM, 39, p. 72.

¹⁴⁶³ Les détails du sort d'Alexis III sont parfois contradictoires. Voir notamment: *il envoia puis après l'empeor Alexi et l'empereriz sa fame, en prison en Monferrat;* GEOFFROI DE VILLEHARDOUIN, lxxviii, 309, p. 119; *in via captus et, a Ianuensibus redemptus, generos suo Lascaro tandem fuit redditus;* ALBÉRIC DE TROIS-FONTAINES, p. 881; *Cui principes nostri in divisione regni quamvis homini nephario, tamen quia regii sanguinis erat, quandam terre porciunculam habendam concesserant;* GUNTHER DE PAIRIS, 20, p. 164.

b) La représentation des Grecs jusqu'en 1261

L'image des Byzantins donnée par les chroniqueurs de la quatrième croisade nous a démontré qu'un schisme à la fois culturel et religieux s'était concrétisé entre Grecs et Latins au début du XIII^e siècle. À présent, il nous importe de déterminer si cette image était circonscrite aux événements de la quatrième croisade, ou bien si elle était significative de l'opinion plus générale des Latins pendant la première moitié du XIII^e siècle. Autrement dit, une telle représentation des Grecs répondait-elle uniquement au besoin des Occidentaux de justifier la conquête de Constantinople, ou bien était-elle réellement ancrée dans les mentalités collectives, pour ainsi se perpétuer au-delà des simples récits de la quatrième croisade? La réponse, à vrai dire, est partiellement ambiguë dans les deux cas. Dans les pages qui suivent, nous entendons en effet démontrer que l'image des Byzantins au cours des événements jusqu'en 1261 était essentiellement fixée selon les mêmes critères que pour la quatrième croisade: les Grecs étaient non seulement perfides et efféminés, mais également hérétiques et schismatiques, de sorte qu'il fallait se méfier d'eux et ne point leur faire confiance. Ceci était d'autant plus vrai pour les sujets grecs des nouveaux dirigeants latins, qui étaient, comme nous le verrons, fréquemment soupçonnés de sédition. Quant aux Byzantins qui assuraient une résistance contre les conquérants latins, notamment sous l'égide de l'empereur de Nicée et du despote d'Épire, ils étaient tout aussi méprisables, puisqu'ils se voulaient des dissidents contre l'autorité légitime et établie des nouveaux souverains latins. Toutefois, malgré cette morgue des chroniqueurs latins à l'égard des Grecs, nous serons également en mesure de constater que leurs accusations n'étaient pas aussi sévères qu'elles l'avaient été précédemment pour la quatrième croisade. Nous pourrions en conséquence être portés à croire que les chroniqueurs de la croisade avaient au départ été plus virulents envers les Byzantins dans le but de justifier la conquête de Constantinople, mais que leurs impressions ne s'étaient pas perpétuées chez leurs contemporains. Quoique probable, une telle hypothèse doit néanmoins prendre en compte d'autres facteurs: il est tout aussi possible que les chroniqueurs se soient montrés plus modérés en raison de leur culpabilité face à la soumission de leurs nouveaux sujets grecs, ce qui suppose que la rivalité entre les deux peuples chrétiens s'était quelque peu estompée; à l'inverse, il se peut également que les chroniqueurs latins aient perdu intérêt à traiter davantage des Grecs, ce qui pourrait trahir une certaine indifférence de leur part. Or, au bout du compte, il n'y a dans ces hypothèses que simple spéculation: faute de détails

plus explicites dans les sources, cet aspect précis de la psychologie des chroniqueurs nous demeure inconnu.

Ce qui semble plus certain, cependant, est que les Byzantins ont cessé au XIII^e siècle de jouer un rôle majeur dans les futures croisades, voire même dans les événements majeurs de l'Occident et de l'Orient latin de cette même époque. L'hypothèse d'une certaine indifférence des Latins à leur égard semble par conséquent vraisemblable. En effet, bien que les chroniqueurs d'outremer aient continué à décrire les Grecs dans leurs récits, il semble que les chroniqueurs européens se soient désintéressés de leur situation, surtout vers le milieu du XIII^e siècle. Ce phénomène est sans doute représenté le mieux par la version de la continuation de Guillaume de Tyr dite de Rothelin, composée en Europe, et qui n'exprima qu'un faible intérêt pour les affaires byzantines entre 1229 et 1261, sans doute parce qu'elles n'étaient pas d'une pertinence tangible pour l'Occident à cette époque précise. Or, ce silence relatif des chroniqueurs avant 1261, bien que significatif d'un certain désintérêt pour les Byzantins, pourrait également être perçu comme une attitude plus modérée à leur égard; à l'inverse, toutefois, cette tendance nous empêche d'établir une représentation détaillée des Grecs chez les chroniqueurs qui ont écrit durant la première moitié du XIII^e siècle. Malgré cette lacune, nous proposons tout de même de nous attarder aux quelques descriptions qui nous sont parvenues, afin de confirmer ou d'infirmer les hypothèses que nous avons évoquées.

Pour ce faire, il nous faut ajouter à la liste des auteurs du XIII^e siècle quelques nouveaux chroniqueurs qui, même s'ils n'ont pas traité expressément de la quatrième croisade, ont tout de même abordé les autres événements de leur époque. Malgré un éventail de chroniqueurs mineurs pour la période, nous entendons nous pencher sur les deux auteurs les plus pertinents pour notre étude, soit Matthieu Paris et Jacques de Vitry. Matthieu Paris, d'abord, produisit une chronique monumentale des affaires anglaises au XIII^e siècle, tout en se permettant quelques digressions pour ce qui a trait aux Byzantins.¹⁴⁶⁴ Cet ouvrage monumental, il convient de le mentionner, était en fait le fruit de plusieurs auteurs: en tant que moine de Saint-Albans en Angleterre, Matthieu ne fit que continuer la *Grande chronique* qui était en cours de production dans son abbaye, qu'il rédigea pour les années 1236 à 1259. Sa rédaction peut par ailleurs être considéré comme contemporaine, puisqu'il semble que Matthieu écrivait chaque annale, ou entrée annuelle,

¹⁴⁶⁴ Généralement connue comme l'*Historia major Anglorum*, selon le titre attribué par des éditeurs anglais plus tardifs, la chronique était en fait intitulée *Chronica majora Sancti Albani* au moment où elle fut écrite par Matthieu de Paris. Pour cette raison, nous lui préférons ici le titre de *Grande chronique*, une appellation qui par ailleurs était longtemps favorisée par certains éditeurs et traducteurs. Voir notamment A. HUIILLARD-BRÉHOLLES, *Grande chronique de Matthieu Paris*, Paris, Paulin, 1840-1841, vol. 1, pp. vii-viii..

pas plus d'un an ou deux après les événements; son information, de plus, lui était généralement facilement accessible, du fait que Saint-Albans se situait au carrefour des chemins souvent empruntés par les voyageurs anglais.¹⁴⁶⁵ Jacques de Vitry, ensuite, retient notre attention en raison de la richesse de ses écrits, particulièrement en matière de représentations. Originaire de Vitry-en-Perthois, au sud-est de Reims, Jacques participa à la cinquième croisade et fut évêque d'Acre entre 1216 et 1228.¹⁴⁶⁶ Son impression des Orientaux, voire également des Grecs, qu'il percevait comme décadents et immoraux, est apparente dans ses nombreux ouvrages et correspondances. L'*Historia Hierosolimitana Abbreviata* de Jacques Vitry fut écrite entre 1219 et 1221, et se divisait en trois livres: l'*Historia Orientalis*, l'*Historia Occidentalis* et un troisième volume traitant de nouveau des affaires orientales entre le Concile de Latran en 1215 et la prise de Damiette en 1219.¹⁴⁶⁷ L'*Historia Orientalis*, de toute évidence, s'avère la plus intéressante pour notre analyse: tout en étant une brève relation historique des trois premières croisades et des événements en Terre sainte jusqu'en 1212, le livre décrivait aussi la faune et la flore des pays d'outremer, tout comme les coutumes et les caractéristiques de ses habitants; à ce niveau, l'histoire orientale de Jacques de Vitry constitue avant tout un traité d'ethnologie d'une grande valeur culturelle.¹⁴⁶⁸

Matthieu Paris, il va de soi, nous présente une perspective occidentale des Byzantins pendant le XIII^e siècle. La perspective des Latins d'Orient, quant à elle, est plus lacunaire: à part Jacques de Vitry et les différents continuateurs de Guillaume de Tyr (notamment les versions de l'*Eracles* dites de Colbert-Fontainebleau et de Lyon), il n'existe pas d'autres productions orientales notables avant 1261 qui nous offrent une représentation systématique et complète des Byzantins. Il est en effet plutôt regrettable que les nouveaux États latins établis sur les vestiges de l'Empire byzantin, notamment la Morée franque, n'aient pas produit de documents contemporains qui auraient pu nous informer de leurs impressions sur les Grecs durant les décennies qui ont suivi la conquête de Constantinople. Néanmoins, il nous est possible d'aborder l'image des Grecs pendant la première décennie après la conquête, notamment chez certains auteurs de la quatrième croisade tels que Geoffroi de Villehardouin et Henri de Valenciennes. Pour les

¹⁴⁶⁵ R. VAUGHAN, *Chronicles of Matthew Paris: Monastic Life in the Thirteenth Century*, Gloucester, A. Sutton, 1986, pp. 5 et 7.

¹⁴⁶⁶ G. DUCHET-SUCHAUX, *Lettres de la cinquième croisade*, Turnhout, Brepols, 1998, pp. 8 et ss.

¹⁴⁶⁷ Au sujet de la date de rédaction de l'*Historia Orientalis*, voir notamment C. CANNUYER, « La date de rédaction de l'*Historia Orientalis* de Jacques de Vitry (1160/1170 – 1240), évêque d'Acre », *Revue d'histoire ecclésiastique*, 38, 1983, pp. 65-72.

¹⁴⁶⁸ C. BURIDANT, *La traduction de l'Historia Orientalis de Jacques de Vitry*, Paris, Klincksieck, 1986, pp. 10-12, en particulier p. 11, n. 9.

chroniqueurs d'outremer, notre analyse reflétera par conséquent une approche plus restreinte, bien que tout aussi pertinente pour ce qui a trait aux représentations.

i- L'image des Grecs, des empereurs de Nicée et des despotes d'Épire

Après la conquête de Constantinople et l'instauration d'un empire latin à Byzance, les Grecs furent toujours abordés dans les récits occidentaux, bien qu'avec moins d'insistance du fait qu'ils ne constituaient plus un obstacle ou une menace aussi formidable à l'égard des Latins. Devant le fait accompli de la conquête de Byzance, certains chroniqueurs, dont notamment Jacques de Vitry, se montraient en effet plus modérés dans leurs rétrospectives des conflits entre Grecs et Latins au XII^e siècle: dans sa récapitulation des trois premières croisades, l'évêque d'Acre n'insista en fait que très peu sur les trahisons des Byzantins pendant ces expéditions, en disculpant par exemple Alexis I^{er} des intentions déloyales qui lui avaient auparavant été attribuées, ou encore en n'insistant pas sur la trahison d'Isaac II pendant la campagne de Frédéric Barberousse, qui pourtant avait été un obstacle majeur à la croisade allemande.¹⁴⁶⁹ De toute évidence, certains chroniqueurs ne jugeaient plus nécessaire de dénigrer les Byzantins avant 1204, sans doute parce que les événements du siècle précédent se prêtaient moins au contexte différent et inusité du XIII^e siècle. Dans le cadre des événements contemporains, toutefois, les Byzantins étaient plus fréquemment critiqués, généralement en fonction de leur opposition et de leurs conflits avec les Latins du XIII^e siècle. En effet, les chroniqueurs étaient surtout portés à dénoncer les Grecs renégats qui revendiquaient toujours le titre impérial à partir de Nicée et des autres enclaves dissidentes aux frontières de l'empire; dans d'autres cas, il s'agissait des sujets grecs des conquérants latins, qui se livraient à des révoltes contre l'autorité établie et qui faisaient par conséquent l'objet des invectives des Latins. Or, les chroniqueurs attribuaient généralement à ces dissidents grecs les mêmes fautes dont avaient fait l'objet les Byzantins au XII^e siècle, relatives notamment à leur perfidie et à leur manque de virilité, mais axées également sur leurs erreurs religieuses, comme quoi ils étaient des hérétiques et des schismatiques.

Dans les récits des chroniqueurs du XIII^e siècle, l'idée que les Grecs étaient schismatiques était en effet devenue de plus en plus courante, et cela bien qu'ils fussent théoriquement sous la tutelle de l'Église romaine. Cette accusation, de toute évidence,

¹⁴⁶⁹ JACQUES DE VITRY, *Historia Orientalis*, 17, pp. 49-50 et 101, pp. 247-248. Jacques de Vitry, même s'il avait en grande partie fondé sa narration des événements sur le texte de Guillaume de Tyr, ne retint curieusement pas les critiques de ce dernier à l'endroit des Byzantins, et notamment envers Alexis I^{er}.

avait dépassé le besoin des chroniqueurs de la quatrième croisade de justifier la conquête Constantinople, car elle s'était inscrite de façon plus permanente dans la réalité religieuse de l'époque. Par ailleurs, malgré des tentatives de rapprochement, le conflit religieux entre Grecs et Latins était loin d'être résolu au lendemain de la quatrième croisade, puisque le clergé byzantin refusait obstinément de reconnaître la domination de Rome. C'est pourquoi les chroniqueurs du XIII^e siècle étaient généralement tous de l'avis que les Grecs étaient toujours persistants dans leurs erreurs et, par conséquent, susceptibles des pires condamnations. Jacques de Vitry, entre autres, considérait que les Grecs et les Syriens étaient schismatiques: selon lui, les chrétiens de Syrie, qui adhéraient au rite oriental à la manière des Byzantins, étaient enclins aux mêmes erreurs que ces derniers, notamment pour ce qui a trait au pain fermenté et à leur refus de célébrer les cérémonies religieuses aux mêmes endroits que les Latins, à moins d'avoir purifié au préalable l'endroit par des ablutions et des prières.¹⁴⁷⁰ Le continuateur de Guillaume de Tyr de la version de Rothelin dénonça également le manque d'obéissance des chrétiens orientaux envers l'Église romaine, tandis que Matthieu Paris affirma dans ses *Chronica majora* que les Grecs persistaient toujours dans leurs erreurs religieuses.¹⁴⁷¹ Pour l'année 1254, Matthieu constata même comment des seigneurs grecs avaient eu l'audace de se rendre à Rome pour critiquer le pape:

Ils se présentèrent devant le seigneur pape, avec des paroles très-rudes, l'accusant de commettre une erreur énorme contre la vraie foi, puisque tous les Latins, avec lui et par lui, disaient que l'Esprit-Saint procédait du Père et du Fils, tandis qu'il était clair, selon le témoignage et l'approbation des Grecs, qu'il procédait seulement du Père.¹⁴⁷²

Le schisme des Églises, de toute évidence, était un facteur déterminant pour l'image des Grecs chez les Latins au XIII^e siècle; en effet, malgré quelques tentatives de

¹⁴⁷⁰ *quia de pane fermentato more Grecorum conficiunt, adeo nostra contempnebant sacramenta, que de pane azimo conficimus, quod ea nolebant adorare vel capita ad illa inclinare cum a sacerdotibus nostris Corpus domini ferebatur infirmis, immo super altaria nostra celebrare nolebant nisi prius ea abluissent.*; JACQUES DE VITRY, *Lettres...*, p. 50. Voir également les commentaires de Vitry au sujet des pratiques religieuses fautives des Jacobites, des Nestoriens, des Géorgiens et des Arméniens: JACQUES DE VITRY, *Lettres...*, p. 70.

¹⁴⁷¹ *Je ne vous ai mie nommé les abaies ne les moustierz des Surienz, ne de Grejoiz, ne des Jacobinz, ne des Boavinz, ne de Nestorins, ne des Herminz, ne des autrez manierez de genz qui n'estoient mie obeissanz a la loi de Rome, dont il avoit moustierz et abaies en la cité. Pour ce ne vous veil je mie parler de toutes ces genz que je ai ci en droit nommees, qui n'estoient mie obeissanz a la loi de Rome, si comme l'en disoit.;* CONTINUATEUR DE GUILLAUME DE TYR (ROTHELIN), 9, p. 507; MATTHIEU PARIS, vol. 3, pp. 446-447.

¹⁴⁷² *Tempore sub eodem, scilicet in aestate, venerunt quidam nobiles et potentes de imperio Graecorum, vestiti optimo examito, insidentes equos optimos, cum summariis circiter quinquaginta et cum familia copiosa optime parata. Et convenerunt dominum Papam verbis asperrimis, imponentes ei quod enormiter erravit in fide, et cum eo et per eum omnes Latini, qui dicunt Spiritum Sanctum procedere a Patre et a Filio, Qui tantum a Patre procedere, secundum Graecorum probationem et approbationem, affirmatur.;* MATTHIEU PARIS, vol. 5, p. 456; trad. A. Huillard-Bréholles, pp. 50-51.

pallier ce clivage, notamment au concile du Latran en 1215, le problème religieux constituait toujours une profonde source de discorde entre les deux peuples chrétiens, comme en faisaient foi les chroniqueurs de l'époque. Il en était par ailleurs de même pour le clivage culturel: s'il y eut des efforts de rapprochement entre les Latins et la population grecque, c'était en surface seulement, notamment de la part de certains dirigeants français qui désiraient établir une meilleure harmonie avec leurs sujets.¹⁴⁷³ Ces efforts, toutefois, n'offraient que rarement des résultats concrets: en effet, en raison de l'animosité populaire qui divisait désormais les chrétiens occidentaux et orientaux, toute tentative de réconciliation ou de mélange entre les deux peuples était perçue avec dérision, notamment durant la première moitié du XIII^e siècle. Ainsi, les rejetons issus de mariages entre les Grecs et les Francs étaient généralement méprisés; les Latins, tout comme les Byzantins, leur réservaient le nom de *Gasmuli*, un terme obscur qui se voulait somme toute discriminatoire, puisqu'il les représentait comme des êtres hybrides, que chaque peuple devait considérer avec suspicion.¹⁴⁷⁴

Or, malgré un mépris toujours manifeste envers les Grecs, les chroniqueurs occidentaux du XIII^e siècle ont néanmoins élargi leur représentation de ceux-ci à un plus grand bassin de population, soit celle de l'ensemble de la chrétienté orientale. En effet, nous avons vu plus haut que Jacques de Vitry avait généralisé les erreurs religieuses des Grecs à d'autres chrétiens orientaux, notamment les Syriens, ce qui démontre que Byzance n'était plus perçue comme une entité politique et ecclésiastique homogène, voire comme la seule responsable des hérésies et de la décadence des chrétiens orientaux. En raison de la situation plus fragmentaire de l'Église orientale au XIII^e siècle, les chroniqueurs ont eu tendance à voir le problème d'une façon plus globale, de sorte qu'ils généralisèrent leurs accusations à tous les chrétiens orientaux, et non plus seulement aux Byzantins. Selon ce constat, il nous incombe parfois de comprendre l'image des Grecs au XIII^e siècle à travers des accusations plus généralisées qui étaient dirigées contre les chrétiens orientaux par des chroniqueurs européens. Aux yeux des Occidentaux, en effet, les peuples d'Orient avaient toujours été portés à tous les vices et péchés, une perception de décadence qui, nous l'avons vu, avait des racines littéraires qui remontaient à l'Antiquité. Or, bien que les

¹⁴⁷³ Au XIV^e siècle, l'auteur de la *Chronique de Morée* affirmait par exemple que le prince Guillaume II de Villehardouin (1246-1278) parlait bien la langue grecque, ce qui exprime un effort d'ouverture culturelle de la part de certains souverains de la Morée franque.; CHRONIQUE DE MORÉE, I, 4130, p. 274. Nous reviendrons plus loin sur l'aspect du multiculturalisme des princes de Morée.

¹⁴⁷⁴ L'origine sémantique du terme *Gasmuli* serait associée au mot français *gas/gars* (garçon) et au mot latin *mulus* (mulet), selon K. KRUMBACHER dans *Byzantinische Zeitschrift*, 3, 1894, p. 202. Voir également les commentaires de H. E. LURIER, *Crusaders as Conquerors: the Chronicle of Morea*, New York, Columbia University Press, 1964, p. 54 et C. R. BEAZLEY, « Directorium ad faciendum passagium transmarinum », *American Historical Review*, 13, 1907-1908, p. 77, n. 27.

Byzantins eussent été représentés par les auteurs du XII^e siècle comme l'exemple par excellence de la décadence des Orientaux, les chroniqueurs du XIII^e siècle se montrèrent encore plus virulents dans leurs accusations, qu'ils dirigèrent cette fois à l'encontre de tous les chrétiens d'Orient.

Les « Poulains », ces Latins qui s'étaient établis dans le Levant depuis plusieurs générations, n'échappèrent pas par ailleurs aux vitupérations des chroniqueurs occidentaux. En effet, si Guillaume de Tyr et Guillaume de Newburgh avaient perçu avec une certaine méfiance les Poulains à la fin du XII^e siècle, il n'en était rien en comparaison des injures répétées que leur portèrent les chroniqueurs du XIII^e siècle.¹⁴⁷⁵ Jacques de Vitry, qui fut certainement le plus catégorique de ceux-ci, considérait que les Poulains étaient des êtres décadents et efféminés, puisqu'ils « étaient élevés dans la mollesse dès leur enfance ».¹⁴⁷⁶ Dans l'*Historia Orientalis*, Vitry les accusa pareillement d'être lâches et timides devant l'infidèle et de ne point pouvoir défendre la Terre sainte comme l'avaient fait leurs parents, en raison notamment de leurs mœurs dissolues:

Leurs enfants, que l'on nomme maintenant *Poulains*, nourris dans les délices, mous et efféminés, accoutumés aux bains plus qu'aux combats, adonnés à l'impureté et à la luxure, portant comme les femmes des vêtements bien souples, sont ornés et arrangés comme un temple; et cependant quiconque a appris combien les Sarrasins font peu de cas, sait aussi à quel point ils se sont montrés lâches et craintifs, pusillanimes et timides contre les ennemis du Christ. Aussi, tandis que l'immense multitude des Sarrasins tremblait en présence de leurs pères, quoiqu'ils fussent en bien petit nombre, 'comme au bruit du tonnerre', si les *Poulains* n'avaient avec eux des Francs et des peuples de l'Occident, les Sarrasins ne les redouteraient pas plus dans leur lâcheté, qu'on ne redoute des femmes.¹⁴⁷⁷

Dans la version plus étendue de l'*Itinerarium peregrinorum*, compilée au XIII^e siècle par Richard de Templo, il était même tenu que la perte de Jérusalem en 1187 avait été provoquée par la mollesse et les péchés des Poulains, qui avaient déplu à Dieu.¹⁴⁷⁸ Or,

¹⁴⁷⁵ M. R. MORGAN, « The Meanings of Old French *polain*... », p. 51.

¹⁴⁷⁶ *Erant autem delicate enutriti a pueritia.*; JACQUES DE VITRY, *Lettres...*, p. 53.

¹⁴⁷⁷ *Filii autem eorum, qui Pullani nominantur, in deliciis enutriti, molles et effeminati, balneis plusquam preliis assueti, immunditie et luxurie dediti, more mulierum mollibus induti, circumornati et compositi ut similitudo Templi, quam desides et ignavos, quam pussillanimes et timidos, contra Christi inimicos se exhibuerint, nemo dubitat: qui quantum a Saracenis paruipendantur, non ignorat. Unde cum coram praedictis eorum patribus, licet admodum paucis, Saracenorum multitudo tanquam a facie tonitruum trepidaret, istorum inertiam, nisi Francos et Occidentales populus se cum haberent, plusquam sexum foemineum non formidarent.*; JACQUES DE VITRY, *Historia Orientalis*, 72, pp. 133-134; trad. F. Guizot, pp. 137-139.

¹⁴⁷⁸ *Jam enim eousque flagitiorum consuetudo proruperat, ut omnes, abjecto erubescenciae velo, palam et passim ad turpia declinarent caedes, rapinas, adulteria, longum esset evolvere, ac proposito nostro contrarium, qui res gestas delibare decrevimus, non formare tractatum.*; ITINERARIUM PEREGRINORUM (IP2), I, 1, p. 5. Ce passage, il convient de le noter, est sans doute une adaptation du XIII^e siècle, car dans la version primitive du XII^e siècle (IP1), une variation graphique de *eousque* (présenté plutôt comme *eo usque*) nous porte à conclure que les péchés en question n'étaient pas seulement imputables aux chrétiens orientaux, mais

l'idée que les Latins d'Orient étaient coupables de tous les vices, à l'instar des Grecs et des autres chrétiens orientaux, était liée en fait à la réalité urbaine des sociétés orientales, qui avait toujours été une source d'inquiétude pour les Occidentaux. En effet, les grands centres urbains étaient perçus par le clergé occidental comme des endroits de décadence et de déchéance de la moralité chrétienne, de sorte qu'il ne faut guère être surpris si les Européens ont regardé avec méfiance leurs cousins d'Orient qui s'étaient si bien adaptés à un tel environnement et qui semblaient somme toute s'y complaire. Ainsi, si Richard de Devizes avait décrit à la fin du XII^e siècle la ville de Londres comme la capitale de l'immoralité et de la criminalité, il va de soi que Jacques de Vitry et Olivier de Paderborn, qui tous deux avaient séjourné dans les grands centres urbains du monde oriental, ne se représentèrent guère mieux la ville d'Acre: en tant que cité des plaisirs et de la débauche, la capitale du royaume de Jérusalem était à leurs yeux une « ville monstrueuse », « pleine de turpitudes et d'iniquité », voire une « nouvelle Babylone. »¹⁴⁷⁹ Dans l'*Itinerarium peregrinorum*, les habitants d'Acre étaient vus comme paresseux et mous, parce qu'ils étaient, à la manière des Orientaux, habitués à une vie de luxe et de plaisirs. Leur vie dissolue, axée avant tout sur le vin et la compagnie des femmes, était d'autant plus condamnable en raison de leurs mœurs relâchées et de leurs accoutrements excentriques; leurs vêtements, par ailleurs, étaient si fastueux et frivoles qu'ils s'avéraient une preuve de leur caractère efféminé.¹⁴⁸⁰ De toute évidence, les Poulains s'étaient assimilés à la réalité orientale au point d'être méconnaissables par leurs cousins européens; par conséquent, ils

à l'ensemble de la chrétienté. Plus loin, dans un passage qui est unique à l'*IP2*, il est par ailleurs mentionné que Dieu avait retiré son appui aux Latins d'Orient, du fait qu'ils étaient si exécrables: *Multis patenter constat argumentis, divinum fuisse suspensum subsidium illius terrae, a malitia inhabitantium in ea.*; *ITINERARIUM PEREGRINORUM (IP2)*, II, 29, p. 182.

¹⁴⁷⁹ Selon Richard de Devizes, la ville de Londres était remplie de débauchés: *Histriones, scurre, glabriones, garamantes, palpones, pusiones, molles, mascularii, ambubaie, farmacapole, crissarie, phitonisse, uultuarie, noctuage, magi, mimi, mendici, balatrones.*; RICHARD DE DEVIZES, p. 64. Jacques de Vitry et Olivier de Paderborn, qui avaient tous deux participé à la cinquième croisade et écrit durant la deuxième décennie du XIII^e siècle, présentèrent une image similaire de la ville d'Acre: *Cum autem monstruosam civitatem ingressus fuisset et eam innumeris flagitiis et iniquitatibus repletam invenisset.*; JACQUES DE VITRY, *Lettres...*, pp. 52 et 54; OLIVIER DE PADERBORN, *The Capture of Damietta by Oliver of Paderborn*, trad. J. J. Gavigan, Philadelphia, University of Philadelphia Press, 1948, 6, p. 19.

¹⁴⁸⁰ *Populus nimia deditus desidia, et luxui, tenuiter egrediebatur ab urbe, quae nimis erat deliciis abundans, videlicet, vino peroptimo, et puellis pulcherimis. Mulieres igitur frequentantes et vina, nimis dissolute se gerebant quam plurimi, ut civitas pollueretur a luxuria insipientium et gula inhabitantium in ea, a quorum impudentia facies sapientiorum contrahebat ruborem.*; *ITINERARIUM PEREGRINORUM (IP2)*, IV, 9, p. 248. L'*Itinerarium* décrivait également les vêtements des Levantins comme luxueux, mais également composés d'additions inutiles, ce qui rendait leur costume inefficace et superflu; or, l'inefficacité du vêtement était clairement quelque chose qui dérangeait le clergé occidental, entre autres parce qu'il était une preuve de vanité: *Luxus quoque vestium otium loquebatur effaeminatum: manicarum nimirum hiatus multiplici laqueo clauderentur; operosis constricta cingulis latera lascivunt, et ut rugosae vestis conclusio manifestius intuentibus pateret, chlamydes in anteriora contortas ordine praepostero comprimebant inter brachia, et quae velandis posterioribus fuerant primitus procurata, aliarum partium cogebantur in usus; ventres palliis velabantur, non dorsa...*; *ITINERARIUM PEREGRINORUM (IP2)*, V, 20, p. 331.

n'étaient plus perçus comme le « Nous », mais bien comme l'Autre chrétien, au même titre que les Grecs.

Or, la tendance des chroniqueurs de parfois comparer les chrétiens orientaux aux Grecs nous porte à conclure que les descriptions évoquées ci-haut pouvaient également s'appliquer aux Byzantins, selon qu'ils appartenaient eux aussi à cette réalité orientale. Comme le constata Jacques de Vitry, les Poulains et les Syriens n'étaient pas distinguables des Grecs et des Sarrasins, du fait qu'ils portaient comme eux de longues barbes, qu'ils entretenaient par ailleurs avec fierté.¹⁴⁸¹ Or, nous avons déjà évoqué que le port de la barbe était vu entre les XII^e et XIV^e siècles comme un critère de distinction culturelle, voire ethnique, entre les Latins et les Grecs, voire tous les Orientaux; c'est du moins ce que laissait entendre l'*Eracles* de Lyon à l'endroit des Poulains durant la première moitié du XIII^e siècle.¹⁴⁸² Cette généralisation de certains attributs à l'ensemble des peuples orientaux était certainement plus systématique au XIII^e siècle qu'au XII^e siècle, période où les Byzantins avaient été plus souvent accusés de perfidie et d'absence de virilité que les musulmans eux-mêmes. Néanmoins, ces défauts étaient toujours attribués aux Byzantins après la conquête de Constantinople, au point que l'exemple des Grecs était parfois même employé comme une référence pour mieux illustrer l'absence de vertus chez les autres peuples orientaux. Ainsi, Jacques de Vitry décrit les Syriens comme des hommes

pour la plupart sans foi, pleins de duplicité, à l'instar des Grecs, rusés comme des renards, menteurs et inconstants, dévoués à la fortune, traîtres, faciles à corrompre par des présents, ayant un langage à la bouche et d'autres sentiments dans le cœur, ne trouvant enfin aucun mal au larcin et aux rapines.¹⁴⁸³

De toute évidence, l'image des Syriens avait été calquée sur celle du Grec perfide. Il convient également de noter l'allusion au renard, un animal qui avait jusqu'à présent été

¹⁴⁸¹ *barbas autem sicut Saracenni, Graeci et sicut omnes fere orientales non radunt, sed cum magna diligentia eas nutrientes, in ipsis, quam plurimum gloriantur, virilitatis signum, vultus honorem, hominis auctoritatem et gloriam, ipsam barbam reputantes.*; JACQUES DE VITRY, *Historia Orientalis*, 75, p. 138.

¹⁴⁸² Dans un discours attribué aux Poitevins de Guy de Lusignan, Geoffroi de Franclieu aurait affirmé: '*Sire, ore sereit il hore que vos as genz de vostre pays feissies ore chier les Poleins ou toutes lor barbes.*'; ERACLES (LYON), 41, p. 53. Au sujet de la barbe comme signe distinctif des Grecs, voir l'épisode de Richard Cœur-de-Lion à Chypre, où le roi anglais aurait forcé des Grecs à se raser le visage, dans le but de les humilier: *E il lor fist lor barbes rere*; AMBROISE, v. 1945, p. 31. Selon Guillaume de Tyr, les Grecs et les Orientaux portaient avec fierté leurs barbes, qu'ils entretenaient avec grand soin, de sorte qu'il était une grave insulte de les leur couper.; GUILLAUME DE TYR, XI, 11, p. 511. Or, il est intéressant de constater que la barbe servait toujours à distinguer les Grecs des Latins au XIV^e siècle, comme le prétendit ANDREA DANDOLO, *Chronicon Venetum*, p. 236. Pour une analyse plus générale de la question, voir M. BENVENISTI, *The Crusaders in the Holy Land*, New York, Macmillan, 1970, p. 372.

¹⁴⁸³ *Sunt autem homines magna ex parte infideles, duplices, et more graecorum velut vulpes dolosi, mendaces et inconstantes, amici fortune, proditores, et qui ad munera facile inclinantur, aliud in ore, aliud in corde habentes, furtum et rapinam quasi pro nihilo reputantes....*; JACQUES DE VITRY, *Historia Orientalis*, 75, p. 137; trad. F. Guizot, pp. 141-142.

inusité dans les chroniques des croisades, mais dont l'image fut de plus en plus attribuée aux traîtres, et notamment aux Grecs, à partir du XIII^e siècle. Ce symbole, en effet, s'avère certainement un reflet des mentalités collectives de l'époque: puisque le roux était la couleur du traître, le renard, animal rusé et sournois, se voulait un symbole plus généralisé de la fausseté et de la trahison, et par conséquent une représentation ironique des Grecs.¹⁴⁸⁴ Or, le roux comme couleur attribuée au renard apparut avec le *Roman de Renart*, qui fut compilé par divers auteurs anonymes entre 1170 et 1250; en effet, si les textes antérieurs à ces dates ne faisaient que rarement un lien entre la couleur du pelage du renard et sa nature perfide, il est clair qu'au moment de la publication de ce roman, le goupil se voyait plus systématiquement attribuer des épithètes tels que *dolosa*, *callida*, *arguta*, *subdola* ou *fraudifer*.¹⁴⁸⁵ Par ailleurs, une autre couleur parfois associée au goupil était le jaune, qui était souvent associé au mensonge.¹⁴⁸⁶ Par conséquent, le fait de comparer les Grecs et les Syriens à des renards n'était guère favorable à leur réputation; il faut en effet y voir une tendance de la littérature du XIII^e siècle, où il était devenu courant d'employer le monde animal pour mimer le monde humain, afin de mieux critiquer la société contemporaine.

Somme toute, les Grecs du XIII^e siècle étaient accusés des mêmes vices que l'avaient été leurs prédécesseurs byzantins pendant tout le XII^e siècle: ils étaient décadents, voire efféminés, mais également perfides pour ce qui a trait à leur hostilité envers les nouveaux conquérants, qui se considéraient comme les légitimes possesseurs du territoire. Jacques de Vitry, entre autres, les considérait toujours comme des « Gréculets » mous et inhabiles à la guerre, tandis que dans l'*Eracles* de Lyon, ils étaient encore perçus comme des *felons Griffons*.¹⁴⁸⁷ Néanmoins, ce sont les empereurs de Nicée, tout comme les autres despotes qui aspiraient à la reconquête de Constantinople, qui furent le plus souvent dénoncés par les chroniqueurs du XIII^e siècle. En effet, malgré le peu de récits traitant des Grecs et de leurs empereurs durant la première moitié du siècle, les souverains byzantins constituaient néanmoins des cibles tangibles pour dénoncer la résistance grecque contre les conquérants latins; voilà donc pourquoi les chroniqueurs ont généralement choisi de diriger leurs accusations contre eux. À cet égard, Théodore I^{er} Lascaris fut sans doute le chroniqueur le plus souvent abordé par les chroniqueurs qui ont écrit avant 1261, du fait qu'il s'était imposé comme empereur à Nicée et qu'il posait la résistance byzantine la plus

¹⁴⁸⁴ M. PASTOUREAU, *Couleurs, images, symboles...*, pp. 69 et 75.

¹⁴⁸⁵ E. SUOMELA-HÄRMÄ, « Des roux et des couleurs », p. 408.

¹⁴⁸⁶ E. SUOMELA-HÄRMÄ, « Des roux et des couleurs », p. 413.

¹⁴⁸⁷ *Noradinus autem praedicti Sanguini filius de recessu Latinorum licet et admodum paucorum gaudens, Graecorum autem imbellem multitudinem, quos molles et effaeminatos agnoscebat paruipendens, eodem anno graeculis partim interfectis, partim vero captiuatis, totam terram suo subegit imperio.*; JACQUES DE VITRY, *Historia Orientalis*, 94, p. 225; *felons Griffons*; ERACLES (LYON), 117, p. 119.

concertée à l'endroit du nouvel Empire latin de Constantinople. Comme le constata Geoffroi de Villehardouin, Théodore était un parent d'Alexis III, puisqu'il avait pour femme la fille de ce dernier.¹⁴⁸⁸ Cette noblesse, toutefois, n'enlevait rien à sa perfidie: selon ce même chroniqueur, Théodore était indigne de confiance, puisqu'il signait des trêves avec l'empereur Henri de Flandre, seulement pour les fausser et les briser à la première occasion.¹⁴⁸⁹ Albéric de Trois-Fontaines le percevait également comme un Grec rusé: selon lui, Théodore, qui au départ avait été à la solde de l'empereur Baudouin I^{er}, l'avait convaincu de lui fournir des hommes pour aller conquérir en son nom des terres au-delà du Bosphore, à la suite de quoi il renonça à sa mission et s'imposa comme empereur à Nicée.¹⁴⁹⁰ Bien que cette interprétation des événements soit évidemment fautive, Théodore Lascaris n'ayant jamais été à la solde des Latins, l'exemple démontre tout de même comment les Grecs étaient perçus par les Occidentaux au XIII^e siècle: en tant que sujets des Latins, ils étaient constamment portés à trahir leurs nouveaux maîtres, notamment par la ruse et la malice. Malgré cette image négative de Théodore Lascaris, certains chroniqueurs reconnurent néanmoins la valeur de certains de ses proches, notamment son frère Constantin Lascaris, que Villehardouin tenait pour l'« un des meilleurs Grecs de Romanie » en raison de son ardeur guerrière.¹⁴⁹¹ Apparemment, certains Byzantins étaient parvenus à se distinguer de leurs concitoyens, de sorte que des exceptions étaient possibles pour ce qui a trait à l'image des Grecs chez les Latins.

Les despotes d'Épire, pour leur part, étaient tout aussi critiqués que les empereurs de Nicée. En effet, en tant qu'enclave résistante, le despotat d'Épire constituait un danger important pour la principauté d'Achaïe, de sorte que les chroniqueurs ont souvent dénoncé son souverain, le despote Michel I^{er} Doukas Ange Comnène.¹⁴⁹² Albéric de Trois-Fontaines affirma que, à l'instar de Théodore Lascaris, Michel s'était fait duc de la côte de

¹⁴⁸⁸ *La terre d'autre part del Braz si avoit seignor un Grieu que on apeloit Toldres li Ascres. Et avoit la file l'empereor Alexi a fame, dont il clamoit la terre (celui cui li Franc avoient chacié de Costantinoble, et qui avoit son frere traiz les ialz). Icil si tenoit la guerre contre les Franz outre le Braz, partot là où il estoient.;* GEOFFROI DE VILLEHARDOUIN, lxi, 313, p. 120.

¹⁴⁸⁹ *Toldres li Ascres qui tenoit la terre d'autre part del Braz devers la Turquie, avoit trives à l'empereor Henri; et ne li ot mie bien tenues, ainz li ot fausées et brisies.;* GEOFFROI DE VILLEHARDOUIN, cv, 453, p. 165)

¹⁴⁹⁰ *Dixerat imperatori Balduino quidam Grecus subdolos, nomine Lascarus, quod si eum cum exercitu mitteret ultra brachium sancti Georgii, totam patriam illam Grecorum eidem subiceret. Qui cum missus fuisset, grece colloquium habuit cum Grecis, et se apud Nicheam imperatorem constituit.;* ALBÉRIC DE TROIS-FONTAINES, pp. 185-186.

¹⁴⁹¹ *uns des meillors Griex de Romanie.;* GEOFFROI DE VILLEHARDOUIN, lxxi, 322, p. 123.

¹⁴⁹² Au sujet des origines du despotat d'Épire, voir R.-J. LOENERTZ, « Aux origines du despotat d'Épire et de la principauté d'Achaïe », *Byzantion*, 43, 1973, pp. 360-394; L. STIERNON, « Les origines du despotat d'Épire », *Revue des études byzantines*, 17, 1959, pp. 90-126.

l'Adriatique lorsqu'il fut envoyé par les Latins pour capturer Durazzo.¹⁴⁹³ Malgré l'erreur précédente au sujet de Lascaris, cette affirmation d'Albéric n'était pas complètement fautive: Michel avait effectivement été au service de Boniface de Montferrat lors de la conquête du royaume de Salonique, mais l'avait ensuite abandonné et s'était emparé de l'Épire, qu'il tint jusqu'à sa mort en 1215.¹⁴⁹⁴ Cette déloyauté lui valut un jugement sévère des chroniqueurs latins, d'autant plus qu'il se livra ensuite à plusieurs autres trahisons: en effet, Michel avait acquis la réputation de ne jamais respecter les trêves qu'il fixait avec les Latins, au grand désarroi d'Henri de Flandre, qui à chaque fois déclarait la guerre au despote, lui accordait de nouveau la paix, et se faisait ensuite trahir de la même manière; en janvier 1212, Henri signala par ailleurs dans une correspondance que Michel avait par quatre fois renoncé à sa parole envers lui, de sorte qu'il était indéniablement indigne de confiance.¹⁴⁹⁵ C'est pourquoi Henri de Valenciennes affirma que Michel était « merveilleusement traître et faux », et que sa parole ne valait rien; il ajouta également qu'il ne fallait point se laisser tenter par ses offrandes de paix et d'argent, « car un prud'homme ne doit rien convoiter qui lui tourne à déshonneur. »¹⁴⁹⁶ À cet égard, Michel I d'Épire reflétait l'image classique du Grec perfide, qui parvenait à ses fins par ses ruses et sa libéralité.

Or, le successeur et frère de Michel, Théodore Doukas Ange Comnène, qui régna entre 1215 et 1230, ne bénéficia guère de commentaires plus cléments de la part des chroniqueurs de la première moitié du XIII^e siècle: dans un incident qui acquit une portée semi-légendaire en Europe, Théodore était en effet accusé d'avoir capturé l'empereur latin Pierre de Courtenay en 1217 par une ruse des plus honteuses et de l'avoir ensuite laissé périr en prison.¹⁴⁹⁷ Bien que de nombreux chroniqueurs européens aient signalé cet événement tout au long du XIII^e siècle, c'est avant tout la version particulière de l'*Eracles* de Colbert-Fontainebleau qui retient notre attention.¹⁴⁹⁸ Selon la continuation de Guillaume

¹⁴⁹³ *Similiter quidam Michalis, dum missus fuisset versus Durachium in partibus illis, se duces fecit de consensu Grecorum.*; ALBÉRIC DE TROIS-FONTAINES, p. 186.

¹⁴⁹⁴ R. L. WOLFF, « The Latin Empire of Constantinople, 1204-1261 », dans K. Setton, éd., *A History of the Crusades*, Madison, University of Wisconsin Press, 1969, vol. 2, p. 201. Néanmoins, Durazzo n'avait pas été l'objet de sa trahison: en effet, Michel ne captura la ville qu'en 1214, au terme d'une longue lutte contre les Vénitiens.

¹⁴⁹⁵ R. L. WOLFF, « The Latin Empire of Constantinople... », p. 208.

¹⁴⁹⁶ Selon des paroles attribuées à Henri de Flandre: '*Segnor, on me fait entendre ke Michalis, contre cui nos sommes chi venn à parlement, est merveilleusement trahitres et faus, et agus de parler et trençans. Jou ne doi mie ses dons convoiter, ne nul n'en covoit; car pseudom ne doit covoitre cose ki li tourt à deshonneur.*'; HENRI DE VALENCIENNES, XXXVIII, 689, p. 418.

¹⁴⁹⁷ D. M. NICOL, « The Fate of Peter of Courtenay, Latin Emperor of Constantinople, and a Treaty That Never Was », dans J. Chrysostomides, dir., Καθηγητρια: *Essays Presented to Joan Hussey for Her Eightieth Birthday*, Camberley, Porphyrogenitus, 1988, pp. 377-383.

¹⁴⁹⁸ En effet, le sort de Pierre de Courtenay frappa l'imaginaire des Européens et fut par conséquent traité par plusieurs chroniqueurs français et italiens qui avaient autrement manifesté peu d'intérêt pour les affaires

de Tyr, Pierre de Courtenay traversait les montagnes de l'Albanie pour se rendre à Constantinople lorsqu'il fut intercepté par Théodore, qui était représenté comme un homme très riche et maître de très grands domaines, bien qu'il fût méprisable du fait qu'il revendiquait lui aussi le titre impérial à Constantinople.¹⁴⁹⁹ Malgré tout, Théodore approcha l'empereur sous prétexte qu'ils étaient tous deux chrétiens et qu'il était dans leur intérêt de faire la paix, ce à quoi Pierre se montra réceptif.¹⁵⁰⁰ Après avoir été invité dans le campement des Latins, Théodore accepta même de rendre hommage à Pierre, lui jurant fidélité sur des saintes reliques, et l'empereur lui fit serment d'une pareille loyauté.¹⁵⁰¹ Le lendemain, Théodore invita l'empereur chez lui à un banquet d'honneur, afin de célébrer leur nouvelle alliance; ne soupçonnant pas la terrible trahison qui se tramait, Pierre accepta l'offre de son vassal.¹⁵⁰² À la fin du repas, cependant, Théodore et ses hommes s'emparèrent perfidement de l'empereur, qu'ils emprisonnèrent ensuite dans un cachot secret; ainsi Pierre de Courtenay fut condamné à une captivité perpétuelle, au grand désarroi de tous les Latins.¹⁵⁰³ Or, si cet épisode frappa autant l'imaginaire de ses contemporains c'est qu'il comportait tous les éléments de la trahison la plus odieuse: d'abord, Théodore, qui avait solennellement juré sa loyauté à l'empereur, n'avait en fait jamais été sincère dans son geste; ensuite, en invitant l'empereur à sa table et en partageant un repas avec lui, le despote avait transgressé l'une des conventions d'hospitalité les plus sacrées du monde médiéval, qui interdisait à un hôte de porter malheur à celui qu'il avait

orientales dans l'ensemble de leur rédaction. Pour une analyse plus complète de ces sources souvent disparates et incomplètes, voir D. M. NICOL, « The Fate of Peter of Courtenay... », p. 379.

¹⁴⁹⁹ *Cil Todres li Commanos estoit moult riches hom et tenoit moult grant terre [...]; il disoit qu'il estoit li plus procheins parens del empereor Manuel, et si tenoit grant partie de l'empire; por tout ice se poeit il bien tenir por empereor, tout fust il que il n'eust le maistre siege; quar il le cuidoit avoir par force, non mie par raison.*; ERACLES (COLBERT-FONTAINEBLEAU), XXIX, 15, p. 292.

¹⁵⁰⁰ *'se vos me volez croire, nos poons vos et moi moult essaucer la foi de Jhesu Crist; car se il vos plaist que nos faciens pais et amor et que nos faciens aliance et atachment de garder et de sauver li unz l'autre et de estre freres et compaignon ou servise de Nostre Seigneur...'*; ERACLES (COLBERT-FONTAINEBLEAU), XXIX, 16, p. 292.

¹⁵⁰¹ *Li Saint furent aporté; si jura Todres li et ses arcondes a garder et assauyer l'empereor Pierre et son honor et ses homes et toutes les lor choses, et l'empereor Pierre jura tout aussi a Todre...*; ERACLES (COLBERT-FONTAINEBLEAU), XXIX, 16, p. 292.

¹⁵⁰² *et ne se donoient garde de la desleal traison que l'en lor bastissoit.*; ERACLES (COLBERT-FONTAINEBLEAU), XXIX, 17, p. 293.

¹⁵⁰³ *l'empereor et li plus de ses chevaliers [...] furent receu hautement et honoreement, et assistrent au manger. En ce que il mangeent, il ne sorent mot devant que il furent avironez de gens armées qui maintenant pristrent l'empereor Pierre et le comte de Sansuerre et touz les autres chevaliers. [...] Ensi perdi l'empereor Pierre l'onor que Diex li avoit donée et le cors et toute sa gent et quand que il avoit, et fu en la prison tant que il mourut.*; ERACLES (COLBERT-FONTAINEBLEAU), XXIX, 17, p. 293. Voir également les versions tout aussi détaillées du continuateur de Robert d'Auxerre, d'Albéric de Trois-Fontaines et de Richard de San Germano, qui nous offrent des interprétations semblables de l'événement: ROBERT D'AUXERRE, pp. 281-282; ALBÉRIC DE TROIS-FONTAINES, p. 906; RICHARD DE SAN GERMANO, *Ryccardi de Sancto Germano notarii Chronica*, éd. C. A. Garufi, Bologne, N. Zanichelli, 1938, pp. 77-78 et 80.

reçu dans la confiance et la bienveillance¹⁵⁰⁴; finalement, en ayant convaincu l'empereur de faire la paix sur le prétexte qu'ils étaient tous deux chrétiens, Théodore avait par sa trahison démontré qu'il n'était pas digne d'en être un, ce qui confirmait l'idée que les Grecs étaient tous des schismatiques. Bref, par ce seul exemple, la véritable nature des Grecs avait, dans l'optique des Latins, été exposée. L'incident avait par ailleurs été perçu comme suffisamment grave pour susciter la menace d'une croisade de la part du pape Honorius III; un tel projet ne se concrétisa toutefois pas et l'empereur latin ne fut jamais libéré, de sorte que son véritable sort demeure encore à ce jour inconnu.¹⁵⁰⁵

En conclusion, il nous paraît évident que les représentations de Théodore I^{er} Lascaris, de Michel I^{er} d'Épire et, surtout, de son frère Théodore d'Épire, s'inscrivaient pour l'essentiel dans la continuité des empereurs byzantins perfides qui avaient marqué les deux dernières décennies du XII^e siècle. Par ailleurs, parmi les autres souverains byzantins qui ont régné pendant la première moitié du XIII^e siècle, peu d'entre eux ont été autant dénoncé que ces trois personnages; mais notre analyse, qui s'intéresse avant tout aux tendances historiographiques des auteurs contemporains des événements, ne prend pas en compte les chroniqueurs qui ont écrit après 1261 et qui se sont davantage attardés aux règnes de ces autres souverains grecs. Néanmoins, soulignons le cas de Michel II d'Épire, qui forma une alliance avec Guillaume II de Villehardouin contre Michel VIII Paléologue, et qui était forcément bien perçu des Latins. Jean III Vatatzès, successeur de Théodore I^{er} Lascaris et empereur de Nicée entre 1222 et 1254, fut pour sa part beaucoup plus critiqué, notamment en raison de sa lutte contre l'empereur de Constantinople. Selon la continuation dite de Rothelin, Vatatzès était représenté comme « le plus puissant prince des Griffons », bien qu'il fût « coupé de la sainte Église par excommunication, » comme quoi l'aspect religieux était toujours un facteur de distinction entre les Grecs et les Latins près d'un demi siècle après la conquête de Constantinople.¹⁵⁰⁶ Selon ces exemples, il nous paraît clair qu'un schisme, autant religieux que culturel, avait effectivement pris forme entre chrétiens occidentaux et orientaux. Malgré tout, nous entendons à présent démontrer qu'un certain *modus vivendi* s'était tout de même établi entre les deux peuples et que, dans certaines circonstances, il y avait eu des possibilités de compromis et de respect mutuel entre eux.

¹⁵⁰⁴ Voir par exemple la *Chanson d'Antioche*, qui souligne l'importance de cette convention: 'Cuvers', *ço dist Rainals, 'fait as grant traïson, / Doné m'as a mangier, or m'ocis a laron.*; CHANSON D'ANTIOCHE, éd. S. Duparc-Quioc, Paris, Geuthner, 1976-1978, CLXXXVI, vv. 4395-4396, p. 231.

¹⁵⁰⁵ D. M. NICOL, « The Fate of Peter of Courtenay... », p. 379.

¹⁵⁰⁶ *le plus grant prince des Griffons, qui estoit desseurez de sainte Eglise par escoumenient.*; CONTINUEUR DE GUILLAUME DE TYR (ROTHELIN), 37, p. 557.

ii- Les Grecs comme sujets des Latins

Un dernier aspect que nous entendons aborder, afin de conclure notre survol chronologique de l'image des Byzantins dans l'historiographie des croisades, concerne l'état des relations entre Grecs et Latins pendant les décennies qui ont suivi la conquête de Constantinople en 1204. Bien que les sources de la première moitié du XIII^e siècle ne soient pas toujours très explicites sur cette question, certains indices, jumelés aux études les plus récentes sur le sujet, peuvent nous permettre d'établir les principaux enjeux du problème, notamment l'état des rapports entre les nouveaux maîtres latins et leurs sujets grecs, de même que l'ampleur du schisme culturel et religieux qui les divisait désormais. Pour ce faire, nous entendons essentiellement analyser les tentatives de rapprochement entre les deux peuples, le traitement des populations locales par les conquérants latins, tout comme les tentatives d'insurrection de ces derniers. Or, il est clair que la situation pouvait varier d'un État latin à l'autre, comme nous entendons le démontrer par l'exemple de l'Empire latin de Constantinople, de la Morée franque, du royaume de Chypre et de la Crète vénitienne.¹⁵⁰⁷

Il convient d'abord d'établir certaines nuances quant aux réactions de la population byzantine au lendemain de la conquête de Constantinople: en effet, bien qu'il y eût dans certaines régions de vastes mouvements de résistance par la population locale, il y eut à l'inverse d'autres régions où les habitants se montrèrent moins hostiles envers les nouveaux conquérants latins, de sorte qu'il ne nous est pas possible d'y voir un mépris uniforme et concerté des Grecs envers les Latins. Si certaines régions résistèrent très peu à l'envahisseur latin, c'est essentiellement parce que leurs habitants préféraient les nouveaux venus à leurs anciens maîtres byzantins, qui avaient pendant plusieurs années exercé un pouvoir tyrannique sur eux.¹⁵⁰⁸ En effet, l'arrivée des Latins avait laissé entrevoir une possibilité de changement, voire une administration moins oppressive; de plus, l'organisation féodale du nouveau territoire, plus décentralisée que l'administration impériale, avait permis à certaines régions de conserver le statut semi-indépendant qu'elles

¹⁵⁰⁷ Parmi les synthèses les plus récentes concernant les rapports entre Grecs et Latins dans le contexte de la domination latine de l'Empire byzantin, voir entre autres: B. HAMILTON, B. ARBEL et D. JACOBY, dirs., *Latin and Greeks in the Eastern Mediterranean after 1204*, Totowa (N.J.), Frank Cass, 1989, 245 p.; P. LOCK, *The Franks in the Aegean, 1204-1500*, Londres et New York, Longman, 1995, 400 p.; D. JACOBY, « The Encounter of Two Societies: Western Conquerors and Byzantines in the Peloponnese after the Fourth Crusade », *American Historical Review*, 78, 4, 1973, pp. 873-906; D. M. NICOL, « Refugees, Mixed Population and Local Patriotism in Epiros and Western Macedonia After the Fourth Crusade », *XV^e Congrès international d'études byzantines, Rapports I*, Athènes, 1976, pp. 3-33.

¹⁵⁰⁸ À ce sujet, voir les commentaires du chroniqueur byzantin MICHEL CHONIATÈS, *Opera*, éd. S. Lampros, Athènes, 1879-1880, pp. 169-170. Voir également l'étude de A. SIMPSON, « Byzantine Latinophobia... », pp. 76-77.

avaient acquises durant les dernières années du XII^e siècle, moment où l'empire avait commencé à perdre le contrôle sur certaines de ses provinces. En effet, si la Crète dut être conquise rapidement et ensuite maintenue par la constante présence militaire des Vénitiens, la conquête du Péloponnèse, en contrepartie, se fit graduellement, généralement par des ententes avec les seigneurs grecs, de sorte qu'elle ne rencontra que peu de résistance armée.¹⁵⁰⁹ Selon les estimations les plus récentes, seulement une centaine de chevaliers et environ cinq cents sergents avaient été affectés à la conquête de la Morée, de sorte qu'une attitude conciliatrice de leur part était devenue nécessaire pour s'assurer le succès de leur entreprise; et de fait, entre 1205 et 1212, les croisés étaient parvenus à conquérir l'essentiel du territoire.¹⁵¹⁰ La conquête du royaume de Salonique s'était pareillement déroulée sans incident majeur: Boniface de Montferrat s'était en effet assuré une certaine légitimité en épousant la veuve d'Isaac II et avait pour l'essentiel été reçu favorablement par les habitants du territoire nouvellement conquis.¹⁵¹¹ Quant à Baudouin de Flandre, Robert de Clari affirma également qu'il fut accueilli avec de grands honneurs par la population grecque:

Au fur et à mesure qu'il se présentait dans les châteaux et les cités, on lui en faisait reddition sans contestation et on lui en apportait les clés à sa rencontre; en habits sacerdotaux les prêtres et les clercs venaient en procession au-devant de lui et l'accueillaient; les Grecs le vénéraient comme un saint empereur.¹⁵¹²

Les premières années qui ont suivi l'installation des Latins à Byzance n'ont donc pas été ponctuées de conflits continuels, bien qu'il y eût tout de même une période d'ajustement entre les Grecs et Latins et, dans certains cas, des menaces d'insurrection. En raison de leur infériorité numérique, Guillaume de Champlitte et Geoffroi de Villehardouin (neveu du chroniqueur) furent contraints à faire des concessions importantes aux *archontes* grecs, qui constituaient en fait l'aristocratie terrienne du Péloponnèse.¹⁵¹³ Malgré cela, les conquérants craignaient constamment d'être trahis par les Grecs, du fait qu'ils étaient déloyaux par nature. Comme le souligna le chroniqueur Geoffroi de Villehardouin:

¹⁵⁰⁹ D. JACOBY, « From Byzantium to Latin Romania: Continuity and Change », dans B. Arbel et als., éd., *Latins and Greeks in the Eastern Mediterranean...*, p. 2.

¹⁵¹⁰ P. TOPPING, « Co-existence of Greeks and Latins in Frankish Morea and Venetian Crete », *XV^e Congrès international des études byzantines*, Athènes, 1976, p. 5.

¹⁵¹¹ H. E. LURIER, *Crusaders as Conquerors...*, p. 4.

¹⁵¹² *Si comme il venoit as castiaux et as chités, se li rendoit on sans contredit et aporloit li on les clés encontre lui, et venoient li prestre et li clerc revestu a pourchession encontre lui et le recevoient, et l'aouroient li Griu tout comme saint empereur.*; ROBERT DE CLARI, xcix, p. 211.

¹⁵¹³ P. TOPPING, « Co-existence of Greeks and Latins... », p. 5.

Les Grecs, qui étaient forts déloyaux, n'avaient point la félonie hors de leurs coeurs. À ce temps, ils virent que les Français étaient épandus par les terres, car chacun avait affaire pour sa part; ils pensèrent alors qu'ils pouvaient les trahir.¹⁵¹⁴

Le cas de la Morée, par ailleurs, n'était pas unique: il faut après tout admettre que le clivage culturel et religieux qui divisait les maîtres latins et leurs sujets grecs ne permettait pas en soi une coopération harmonieuse entre eux. En effet, l'affiliation religieuse, qui était également significative d'une réalité linguistique et culturelle, constituait un facteur déterminant pour établir le statut d'une personne dans les régions conquises: ceux qui reconnaissaient l'Église romaine étaient des *Latini* ou des *Franci*, donc de la classe dirigeante, tandis que les Grecs fidèles à l'Église byzantine étaient généralement des *villani*, donc des sujets, et ceci peu importe leur statut avant la conquête.¹⁵¹⁵ Cette ségrégation systématique des Byzantins, à laquelle échappèrent seulement quelques archontes grecs, suscita certainement le mépris des populations locales et, au bout du compte, porta plusieurs habitants à revoir leur disposition favorable à l'égard des Latins. Il faut dire également que l'attrait initial d'une plus grande liberté sous le régime féodal fut rapidement éclipsé par la réalité de ce système, notamment en raison des conditions parfois contraignantes de liens de vassalité. Les Latins, en effet, imposèrent dans plusieurs régions une structure féodale rigide, qui se distinguait à bien des égards de l'organisation politique impériale et dont les répercussions à long terme ébranlèrent fortement l'organisation sociale des communautés locales; il n'y eut en fait que les Vénitiens qui instaurèrent une administration pseudo-féodale, du fait qu'elle employait un vocabulaire féodal et retenait certains aspects du modèle juridique de la Morée franque, mais dans la réalité était calquée sur le modèle vénitien, notamment par une organisation hautement centralisée et bureaucratique.¹⁵¹⁶ Ainsi, hormis les Grecs de Crète et des îles de la mer Égée, les sujets des conquérants latins étaient contraints à participer à ce nouveau système féodal: les quelques archontes qui s'étaient assurés la faveur des Latins étaient adoubés et intégrés dans les rangs de la noblesse franque; les autres Grecs, quant à eux, devaient remplir leurs obligations, entre autres militaires, envers leurs seigneurs latins.¹⁵¹⁷ Or, déjà en 1207, un

¹⁵¹⁴ *li Grieu n'orent mie la felonie fors de lor cuers, qui mult estoient desloial A icel tens, si virent que li François estoient si espandu par les terres que chascuns avoit affaire endroit lui; si se penserent que ore les pooient-il traïr.*; GEOFFROI DE VILLEHARDOUIN, lxxiv, 332-333, p. 127.

¹⁵¹⁵ D. JACOBY, « From Byzantium to Latin Romania... », p. 6; P. TOPPING, « Co-existence of Greeks and Latins... », p. 22.

¹⁵¹⁶ D. JACOBY, « From Byzantium to Latin Romania... », pp. 3-4. Voir également l'étude de D. JACOBY, *La féodalité en Grèce médiévale. Les « Assises de Romanie »: sources, application et diffusion*, Paris, Mouton, 1971, 358 p.

¹⁵¹⁷ Le statut et les obligations féodales des archontes grecs étaient stipulés dans les *Assises de Romanie*, notamment aux articles 71, 138, 178 et 194: *Assises de Romanie*, trad. P. Topping, dans *Feudal Institutions. The Assizes of Romania, the Law Code of Frankish Greece*, Philadelphia, University of Philadelphia Press,

sixième de l'armée de l'empereur Henri était composée de Grecs, ce qui démontre que ceux-ci avaient rapidement été actifs dans la consolidation du nouvel Empire latin.¹⁵¹⁸

En raison d'une ségrégation soutenue et du bouleversement de l'ancienne organisation politique byzantine, la réaction de la population grecque face à la domination des Latins devint de moins en moins favorable avec le temps. Néanmoins, l'attitude des Grecs pouvait varier d'une région à l'autre, selon le traitement que leur réservaient les différents dirigeants latins. Les souverains tolérants et bienveillants étaient en effet aimés de leurs sujets, au point que, dans de rares instances, il est même possible de voir sinon un rapprochement culturel entre Grecs et Latins, du moins un respect de l'un pour l'autre. En contrepartie, les seigneurs tyranniques, qui opprimaient injustement la population grecque, ne firent qu'exacerber la division religieuse et culturelle entre les deux peuples; chaque parti en venait à détester l'autre, les premiers parce qu'ils tenaient en suspicion leurs sujets, les seconds parce qu'ils étaient maltraités par leurs maîtres et ainsi portés à vouloir les trahir. Le traitement des Grecs par les Latins était donc un facteur déterminant dans l'accentuation ou la diminution des tensions religieuses et culturelles durant la première moitié du XIII^e siècle.

Parmi les différents souverains latins qui ont régné sur les vestiges de l'Empire byzantin, ce sont sans doute les princes de Morée qui acquirent le plus grand respect de la part de leurs sujets. Dès leur arrivée, les premiers conquérants avaient en effet offert, en raison de leur infériorité numérique, certaines concessions aux archontes grecs: en échange de leur fidélité vassalique et de leur service militaire, les seigneurs francs permirent aux dirigeants locaux de garder leur patrimoine terrien, tout en jurant de maintenir la foi, les coutumes et les lois des Grecs.¹⁵¹⁹ Des alliances furent parfois même conclues avec certains archontes: Geoffroi de Villehardouin expliqua par exemple comment son neveu (qui portait le même nom) avait été approché par un seigneur grec, qui lui avait proposé de former une coalition pour la conquête de la Morée; selon lui, ils « conquirent ensemble une grande part de la terre; et Geoffroi de Villehardouin trouva en ce Grec très bonne foi. »¹⁵²⁰ Malgré la

1949, 192 p. Voir également l'étude de D. JACOBY, « Les archontes grecs et la féodalité en Morée franque », *Travaux et mémoires*, 2, 1967, pp. 421-481.

¹⁵¹⁸ Sur les dix-huit corps qui composaient l'armée, trois étaient constitués de Grecs: *trois de purs Griffons*; HENRI DE VALENCIENNES, VIII, 543, p. 330. Voir également les commentaires de P. TOPPING, « Co-existence of Greeks and Latins... », p. 120-121.

¹⁵¹⁹ L'information concernant l'organisation administrative et sociale de la Morée franque nous provient essentiellement des *Assises de Romanie*, de même que la *Chronique de Morée* au XIV^e siècle. Voir notamment CHRONIQUE DE MORÉE, II, 1631-1648, p. 112 et II, 2089-2097, pp. 140 et 142; P. TOPPING, « Co-existence of Greeks and Latins in Frankish Morea... », p. 6.

¹⁵²⁰ *Ensi se jurerent ensemble li Grex et Joffrois de Vile-Hardoin; et conquistrent ensemble grant part de la terre: et trova Joffrois de Vile-Hardouin ou Grieu mult bone foi.*; GEOFFROI DE VILLEHARDOUIN, lxxii, 325, p. 124.

fidélité de cet archonte, les alliances entre les Francs et les Grecs étaient néanmoins précaires: au bout de quelque temps, le seigneur grec en question mourut et son fils, qui lui succéda, souleva la population grecque contre l'envahisseur latin.¹⁵²¹ De toute évidence, la conquête du territoire ne se fit pas sans certaines embûches. Toutefois, lorsque la domination des Villehardouin fut établie, les princes de Morée s'avérèrent généralement être des seigneurs bienveillants envers leurs sujets. Bien que les princes moraites fussent reconnus à travers l'Europe pour leur courtoisie et la pureté de leurs traditions chevaleresques, il y eut tout de même une certaine acculturation de ceux-ci à leur environnement grec. En effet, Guillaume II de Villehardouin (1246-1278), qui était né en Grèce et qui avait reçu une éducation des plus rigoureuses pour un prince, était réputé être parfaitement bilingue; il était, dit-on, aussi à l'aise dans ses rapports avec la noblesse française que dans ses échanges avec les archontes grecs.¹⁵²² Cette ouverture culturelle se perpétua par ailleurs chez les successeurs de Guillaume II à la fin du XIII^e et au XIV^e siècle. De tels exemples, même s'ils étaient essentiellement limités à l'élite terrienne, démontrent somme toute que le schisme culturel n'était pas tout à fait insurmontable, du moins dans les classes dirigeantes de la population; en effet, c'est davantage au niveau populaire et dans les sphères ecclésiastiques qu'une réconciliation s'avéra plus difficile. Néanmoins, durant la première moitié du XIII^e siècle, les princes de Morée développèrent un certain *modus vivendi* avec leurs sujets, de sorte que ces derniers ne furent généralement pas mal disposés envers leurs maîtres.

Le contexte de l'Empire latin de Constantinople, bien que différent de celui de la Morée, était pareillement déterminé par une certaine entente de principe entre les dirigeants latins et la population byzantine. Les empereurs latins firent en effet de nombreux efforts pour être reconnus comme les légitimes successeurs de leurs prédécesseurs byzantins, notamment en tentant de maintenir les traditions impériales et le prestige associé à leur titre. Or, le succès de cette politique est surtout démontré en ce que ce sont les Grecs, et moins les Latins, qui ont reconnu cette prérogative impériale à l'égard des souverains de Constantinople.¹⁵²³ Dès 1204, Baudouin I^{er} avait adopté le titre de *basileus*, dans le but précis de réconcilier les Grecs avec la conquête latine de leur empire. Soucieux également

¹⁵²¹ *si prist al Grieu maladie; si fina et morut. Et li fils al Grieu se revela contre Joffroi de Vile-Hardoin et le traï; et se tornerent li chastel qu'il avoit garniz contre lui.* ; GEOFFROI DE VILLEHARDOUIN, lxxii, 326, p. 124.

¹⁵²² CHRONIQUE DE MORÉE, l. 4130, p. 274. À ce sujet, voir les commentaires de H. E. LURIER, *Crusaders as Conquerors...*, pp. 18-19 et 57.

¹⁵²³ La papauté, en effet, ne reconnut jamais l'Empire latin comme un contrepoids à l'Empire germanique, tout comme Frédéric II de Hohenstaufen ne reconnut pas l'empereur de Constantinople comme son égal. À ce sujet, voir P. LOCK, « The Latin Emperors as Heirs to Byzantium », dans P. Magdalino, éd., *New Constantines. The Rythm of Imperial Renewal in Byzantium, 4th-13th Centuries*, Aldershot, Variorum, 1994, p. 295.

d'obtenir l'appui de ses sujets, l'empereur permit aux propriétaires terriens de conserver leur patrimoine et ne leur imposa pas de changements notables quant à leur fonctionnement.¹⁵²⁴ Néanmoins, Baudouin ne parvint jamais à établir des relations normales avec les Grecs, d'abord en raison de sa politique religieuse, qui visait à imposer l'Église romaine dans l'empire, et ensuite parce qu'il ne chercha pas à obtenir l'assistance de la noblesse byzantine dans ses principaux projets; le mécontentement qui en résulta persuada par ailleurs plusieurs nobles grecs de se rallier à la cause de Théodore Lascaris à Nicée.¹⁵²⁵ Le successeur de Baudouin, Henri de Hainaut, tenta pour sa part de surmonter l'insatisfaction de ses sujets par des concessions en matière religieuse et l'ouverture des églises grecques qui avaient précédemment été fermées; il accorda également aux propriétaires terriens une plus grande indépendance, à condition qu'ils fissent aux barons latins le paiement de l'ancienne taxe terrienne qui avait prévalu sous le régime byzantin.¹⁵²⁶ La magnanimité d'Henri, qui encouragea les Grecs à participer aux différentes charges administratives de l'empire, lui valut le respect et même l'admiration de ses sujets. Henri de Valenciennes affirma en effet que:

les Griffons disaient entre eux que Notre-Seigneur aimait cet empereur, et que ce ne serait pas chose facile de le chasser hors de la terre, mais qu'ils le devaient servir ainsi que [les Latins] disaient. Et d'autre part, [Henri] ne leur faisait rien qui leur nuisit.¹⁵²⁷

Selon Valenciennes, Henri était honorablement reçu partout où il allait et les Grecs sortaient des villes pour le recevoir joyeusement au son des trompettes et des acclamations.¹⁵²⁸ De tous les empereurs latins, Henri fut certainement le plus tolérant et le plus flexible à l'égard de ses sujets; tous ses contemporains, autant grecs que latins, s'entendaient en effet pour dire qu'il fut sincèrement regretté de ses sujets lorsqu'il mourut prématurément en 1216.¹⁵²⁹ Néanmoins, les successeurs de Henri de Hainaut ne furent pas

¹⁵²⁴ Au sujet du court règne de Baudouin de Flandre, voir H. E. LURIER, *Crusaders as Conquerors...*, p. 10; R. L. WOLFF, « Baldwin of Flanders and Hainaut, First Latin Emperor of Constantinople: His Life, Death and Resurrection, 1172-1225 », *Speculum*, 27, 1952, pp. 281-322.

¹⁵²⁵ H. E. LURIER, *Crusaders as Conquerors...*, p. 10; J. RICHARD, « The Establishment of the Latin Church in the Empire of Constantinople (1204-1227) », *Mediterranean Historical Review*, 4, 1989, pp. 45-62.

¹⁵²⁶ H. E. LURIER, *Crusaders as Conquerors...*, p. 13; P. LOCK, « The Latin Emperors as Heirs... », p. 295. Voir également la CHRONIQUE DE MORÉE, II. 1639-1650, p. 112.

¹⁵²⁷ *Et por chou disoient li Griffon entre els ke Nostre Sires amoit cest empereour, et ke che ne fust mie legiere cose de lui cachier hors de le tierre, ains le devoient siervir si comme il disoient. Et d'autre part, il ne lor faisoit cose ki lor anuiast.*; HENRI DE VALENCIENNES, XIII, 567, p. 344.

¹⁵²⁸ *Li empereres Henris entra en Negrepont à grant joie; et molt le rechurent joieusement li Griffon de le ville et de le contrée, et vinrent encontre lui à grant tabureis de trompes et d'estrumens, et le menerent à une eglise de Nostre Dame pour orer.*; HENRI DE VALENCIENNES, XXXVI, 682, p. 414.

¹⁵²⁹ Outre Henri de Valenciennes, voir par exemple GEORGES ACROPOLITÈS, *Georgii Acropolitae opera*, éd. A. Heisenberg, Leipzig, Teubner, 1903, vol. 1, p. 28, de même que les commentaires de P. TOPPING, « Co-existence of Greeks and Latins in Frankish Morea... », p. 4.

moins accessibles à leurs sujets: jusqu'en 1240, les empereurs latins continuèrent à attribuer des fonctions importantes aux Grecs, qui participaient souvent à l'administration de l'empire au même titre que les Latins. Vers 1243, une rumeur selon laquelle deux Grecs siégeaient au conseil impérial circulait par ailleurs en Occident, et Baudouin II dut s'empresser de désavouer la rumeur auprès de Blanche de Castille lorsqu'elle s'enquit à ce sujet.¹⁵³⁰ De toute évidence, la bienveillance des empereurs de Constantinople était critiquée par leurs homologues européens, qui étaient somme toute moins tolérants à l'égard des Grecs. Dans les faits, cependant, les relations entre Grecs et Latins à la cour impériale étaient souvent tendues: selon Nicéas Choniatès, dès la fondation de l'Empire latin, il y avait eu une certaine méfiance des administrateurs latins de l'empire à l'endroit des conseillers et des courtisans grecs, et rien ne nous démontre que cette ancienne rivalité se soit atténuée par la suite.¹⁵³¹ L'administration impériale, bien qu'elle pût paraître byzantine, était en effet calquée sur le modèle occidental, de sorte qu'elle s'aliéna au bout du compte l'appui des Byzantins, qui se voyaient de plus en plus marginalisés par le système latin.¹⁵³² À cet égard, Matthieu Paris affirma que « l'insolence ordinaire des Grecs » se manifestait par des affronts systématiques à l'égard de l'autorité impériale et de l'Église romaine; selon lui, l'empereur Robert de Courtenay (1221-1228) avait même dû se retirer en Occident pour échapper à la fureur de ses sujets, de sorte qu'il aurait même été question de diriger une croisade contre les dissidents grecs, autant à l'extérieur qu'à l'intérieur de l'empire, afin de mettre fin aux révoltes.¹⁵³³ Malgré les attaques constantes des empereurs de Nicée et l'appauvrissement incessant des coffres impériaux, certains empereurs firent néanmoins preuve d'altruisme à l'égard de leurs sujets, comme ce fut le cas avec Baudouin II: né en Orient et élevé dans un contexte byzantin, cet empereur parlait le grec et se montra généralement accessible à ses sujets, de sorte qu'il fut somme toute un bon souverain durant une période de crise dans l'empire.¹⁵³⁴ Selon Matthieu Paris, toutefois, la bienveillance de cet empereur ne put venir à bout de l'insolence des Grecs; et

¹⁵³⁰ B. HENDRICKX, « Regestes des empereurs latins de Constantinople (1204-1261/1272) », *Byzantina*, 14, 1988, pp. 141-142; P. LOCK, « The Latin Emperors as Heirs... », p. 300.

¹⁵³¹ NICÉAS CHONIATÈS, p. 598.

¹⁵³² Même si les empereurs latins ont continué à attribuer des titres grecs à leurs officiers latins jusqu'en 1240, il n'en demeure pas moins que l'administration était byzantine en apparence seulement; pour une analyse complète du caractère occidental de l'Empire latin, voir P. LOCK, « The Latin Emperors as Heirs... », pp. 298-299 et 304; D. JACOBY, « From Byzantium to Latin Romania: Continuity and Change », p. 20.

¹⁵³³ *Temporibus eisdem, Graecorum debacchante solita insolentia tam adversus ecclesiam Romanam quam suum dominum imperatorem Constantinopolitanum, dominum Papam et omnem ecclesiam adeo exasperavit quod multorum erat sententia et voluntas crucesignatorum exercitum super eos retorquere. Imperator etiam, ut eorum furorem declinaret, in partes secessit occidentales, auxilium a Romana ecclesia et consilium petiturus.*; MATTHIEU PARIS, vol. 3, p. 386.

¹⁵³⁴ H. E. LURIER, *Crusaders as Conquerors...*, p. 18.

de fait, Baudouin II ne put, malgré tous ses efforts, empêcher la reprise de Constantinople en 1261 par Michel VIII Paléologue.¹⁵³⁵

Quant aux autres États latins qui avaient été fondés sur les vestiges de l'Empire byzantin, les rapports entre les conquérants et les conquis furent certainement pires que dans l'Empire latin et la Morée franque. L'exemple par excellence de cette discorde constitue la domination latine de Chypre: comme le constata P. Bádenas, « l'histoire de Chypre est devenue, dans une certaine mesure, le paradigme de la déchirure que suppose la quatrième croisade. »¹⁵³⁶ Conquise plus d'une décennie avant Constantinople, Chypre devint en effet un terrain de propagation du schisme religieux et culturel entre les Grecs et les Latins. Les Templiers, à qui l'île avait d'abord été confiée par Richard Cœur-de-Lion, furent reconnus pour leur traitement cruel de la population, au point que l'auteur de l'*Eracles* de Lyon considérait comme presque normal que les Grecs se soient insurgés contre cette terrible oppression.¹⁵³⁷ Les seigneurs ultérieurs de l'île, notamment les Lusignan, eurent pour leur part une politique ambiguë à l'égard des Chypriotes: tandis qu'ils feignaient la tolérance religieuse d'une part, l'Église de Rome, de son côté, poursuivait activement une politique de conversion des Grecs au rite latin.¹⁵³⁸ Dès 1220, la répression religieuse des Grecs devint plus systématique: les articles du Concile de Limassol, tout comme les consignes du pape Honorius III aux barons et au clergé latin de Chypre, limitèrent grandement l'autonomie des églises grecques dans l'île et la capacité des habitants d'accéder à la vie ecclésiastique.¹⁵³⁹ Sous les pontificats de Grégoire IX et d'Alexandre IV, les répressions augmentèrent et provoquèrent de nombreux conflits à Chypre. En 1260, l'Église publia le *Constitutio Cypria*, qui exigeait que le clergé grec fit un serment d'obédience à Rome avant d'être consacré; cette ordonnance, qui se voulait une solution finale au problème grec, fut pourtant vigoureusement contestée par les Chypriotes jusqu'à la fin du XIII^e siècle.¹⁵⁴⁰ Bref, l'exemple de Chypre démontre bien le clivage qui se

¹⁵³⁵ *Ipsaque eodem tempore, cum fugisset imperator Constantinopolitanus a persecutione Graecorum, nec quicquam haberet in aerario, ut guerram amplius continuaret et Graecorum impetus continuos sustineret, confugit ad consilium et auxilium imperatoris Romanorum Fratherici.*; MATTHIEU PARIS, vol. 4, p. 299.

¹⁵³⁶ P. BÁDENAS, « Le choc des mentalités pendant l'occupation franque de Chypre », dans M. Balard et A. Ducellier, dirs., *Le partage du monde. Échanges et colonisation dans la Méditerranée médiévale*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1998, p. 336. Voir également l'étude de A. Nicolaou-Konnari, *The Encounter of Greeks and Franks in Cyprus in the Late Twelfth and Thirteenth Centuries: Phenomena of Acculturation and Ethnic Awareness*. Thèse doctorale sous la direction de P. Edbury, Univ. of Wales College of Cardiff, 1999.

¹⁵³⁷ *Les Templiers [...] les voleient raembre, batre et maumener [...]. Quant les Griffons virent qu'il estoient si maumenés [...], il se revelerent encontre iaus, et les vindrent assegier au chastiau Nicosie.*; ERACLES (LYON), 133, p. 135.

¹⁵³⁸ P. BÁDENAS, « Le choc des mentalités pendant l'occupation franque... », p. 337.

¹⁵³⁹ M. B. EFTHIMIOU, « Greeks and Latins on Thirteenth Century Cyprus », *The Greek and Orthodox Theological Review*, 20, 1975, pp. 40-41.

¹⁵⁴⁰ M. B. EFTHIMIOU, « Greeks and Latins on Thirteenth Century Cyprus », p. 45; P. BÁDENAS, « Le choc des mentalités pendant l'occupation franque... », pp. 340-341.

dessinait de plus en plus entre Grecs et Latins, et qui était essentiellement déterminé par de fortes tensions religieuses et culturelles.

Une autre possession latine, l'île de Crète, fut pareillement à l'origine d'une croissance de l'antagonisme entre les chrétiens occidentaux et orientaux. Les Vénitiens, en plus d'imposer une répression religieuse, confisquèrent les biens des archontes grecs et instaurèrent un dur régime de colonialisation militaire. Contrairement aux seigneurs de la Morée franque, qui avaient fait preuve d'une certaine acculturation dans leur nouvel environnement, les Vénitiens procédèrent à une ségrégation rigide de la population grecque, autant au niveau social que religieux.¹⁵⁴¹ Dans un tel contexte, où la fierté des Crétois était si durement mise à l'épreuve, de nombreuses révoltes éclatèrent, que les Vénitiens eurent parfois peine à étouffer.¹⁵⁴² Malgré une pacification relative de la région entre 1236 et 1261, la Crète constituait, tout comme Chypre, un exemple marquant de l'indifférence et du mépris des Latins pour la condition des populations grecques pendant la première moitié du XIII^e siècle; du moins, la situation démontrait à quel point la rivalité culturelle et religieuse entre les deux partis était devenue quasi-irréparable, du moment où chaque parti avait renoncé à tout effort de compromis et réconciliation.

Malgré cela, les modèles étatiques de la Morée franque et de l'Empire latin nous ont démontré qu'une certaine entente était possible entre Grecs et Latins jusqu'en 1261, ce qui pourrait à prime abord nous porter à nuancer l'idée que le schisme culturel était absolu au lendemain de la conquête de Constantinople. En effet, l'acculturation relative des Francs en Morée constitue sans doute le meilleur exemple d'une volonté de surmonter le clivage culturel avec les Grecs pendant les premières décennies du XIII^e siècle. Toutefois, il nous importe également de constater que cet idéal constituait l'exception et non la règle: l'acculturation, en effet, était davantage visible au niveau de l'élite française et grecque, et non pas au niveau de la population générale. Qui plus est, les efforts d'adaptation des princes de Morée reflétaient avant tout une nécessité politique, notamment d'établir de meilleurs rapports entre la noblesse franque et les archontes grecs, et non pas une véritable volonté de s'imprégner de la culture grecque elle-même; après tout, les Francs de Morée n'ont jamais oublié leur propre identité culturelle, particulièrement en matière de langue et de coutumes, de sorte qu'il ne faut guère voir leur acculturation comme significative d'un phénomène très généralisé.¹⁵⁴³ En effet, si un schisme, qu'il soit religieux ou culturel, n'est

¹⁵⁴¹ P. TOPPING, « Co-existence of Greeks and Latins... », p. 12.

¹⁵⁴² P. TOPPING, « Co-existence of Greeks and Latins... », p. 15.

¹⁵⁴³ P. TOPPING, « Co-existence of Greeks and Latins... », p. 7. Pour une analyse plus généralisée de la question, voir l'étude de J. HOROWITZ, « Quand les Champenois parlaient le grec: la Morée franque au XIII^e siècle, un bouillon de culture », dans M. Goodich, S. Menache et S. Schein, dirs., *Cross Cultural*

réellement définitif que du moment où il s'intègre dans l'opinion populaire, l'exemple isolé des Francs en Morée n'est pas suffisant pour signaler un changement de mentalités; au contraire, l'indice d'un clivage religieux, qui en soi était significatif d'une rivalité culturelle, était fort présent dans tous les rapports entre les conquérants latins et la population grecque durant la première moitié du XIII^e siècle, notamment dans les possessions de Chypre et de Crète, voire même dans l'Empire latin de Constantinople.

À certains égards, nous pourrions conclure que la perspective des chroniqueurs latins était sans doute plus représentative des sentiments généraux qui prévalaient chez les Latins à l'égard des Grecs au lendemain de la conquête de Constantinople. En effet, si l'idée d'un schisme culturel pouvait parfois sembler moins prononcée dans les faits et gestes de certains dirigeants latins, il reste que les chroniqueurs de la première moitié du XIII^e siècle étaient souvent plus catégoriques dans leur mépris des Byzantins: les Grecs étaient indéniablement des hérétiques et des schismatiques, comme un reflet entre autres de leur perfidie et de leur décadence morale; sur ce point, en fait, il ne semblait y avoir aucune possibilité de compromis. Néanmoins, nous avons également vu que les chroniqueurs des croisades avaient souvent leurs propres motivations politiques en représentant ainsi les Byzantins, entre autres pour justifier la conquête de Constantinople et pour légitimer la domination latine de l'Empire byzantin. Le « schisme » était par conséquent devenu une arme politique, fondée certes sur une réalité religieuse et culturelle, mais exagérée pour satisfaire les ambitions des Latins en Orient. Une telle constatation ne suppose pas toutefois que les tensions entre Grecs et Latins n'avaient pas atteint un climax à la suite du sac de Constantinople, mais bien qu'un certain niveau d'exagération était perceptible chez la plupart des chroniqueurs. Après tout, lorsque le besoin de justifier la conquête de Constantinople se dissipa en Occident vers le milieu du XIII^e siècle, les invectives des chroniqueurs à l'endroit des Byzantins devinrent généralement plus modérées: sauf en matière religieuse, où la querelle des Églises faisait toujours rage, il semble en effet y avoir eu un désintérêt de plus en plus marqué des auteurs européens pour les affaires byzantines, notamment au niveau des faits politiques. Cela n'est pas significatif en soi d'une amélioration des rapports entre les Grecs et les Latins durant la deuxième moitié du XIII^e siècle, mais plutôt de l'ambivalence qui avait toujours caractérisé l'image des Byzantins chez les Occidentaux depuis la fin du XI^e siècle.

La faible réaction des chroniqueurs occidentaux face à la reprise de Constantinople en 1261 se veut vraisemblablement un reflet de cette tendance. En effet, notons que les

chroniqueurs de la deuxième moitié du XIII^e siècle, bien qu'ils débordent du cadre temporel de notre analyse, ont généralement manifesté peu d'intérêt pour la reconquête de la capitale byzantine par Michel VIII Paléologue. Ce phénomène dénote deux possibilités: soit un désintérêt pour la reconquête elle-même et les affaires des Grecs en général, soit une volonté de garder cet épisode sous silence par souci de défendre la réputation des Latins en Orient. À vrai dire, la reconquête plutôt rapide et peu événementielle de Constantinople par les Byzantins n'était pas grandiose en soi et n'était certainement pas une cause de réjouissance pour les Latins. À cet effet, les principaux chroniqueurs contemporains n'ont généralement réservé que quelques lignes dans leurs récits pour décrire cet événement: l'un des auteurs de l'*Eracles*, par exemple, se contenta de mentionner très rapidement que les « Griffons » avaient arraché Constantinople aux Latins et que Paléologue s'était fait empereur en la ville.¹⁵⁴⁴ Salimbene de Parme, pareillement, se limita simplement à dire que la ville avait été capturée par Paléologue, bien qu'il admît qu'il s'agissait là d'une reconquête, puisqu'elle avait auparavant appartenu aux Grecs.¹⁵⁴⁵ Le continuateur de Matthieu Paris, pour sa part, accusa les Génois d'avoir voulu se venger des Vénitiens et d'avoir assisté les Grecs pour chasser Baudouin II de l'empire, mais sans plus.¹⁵⁴⁶ En fait, seuls quelques chroniqueurs des républiques italiennes, notamment un des continuateurs de Caffaro et Martin de Canal, s'adonnèrent à des descriptions plus détaillées de la reconquête de Constantinople, sans doute en raison de l'intérêt particulier de cet événement à la fois pour les Génois et les Vénitiens.¹⁵⁴⁷ Bref, l'indifférence généralisée des chroniqueurs est significative du désarroi européen face à l'échec de l'Empire latin, mais également d'un désintérêt de plus en plus marqué pour les Byzantins, qui n'évoquaient plus chez les Latins les mêmes passions qu'au XII^e et au début du XIII^e siècle. Bien que ce phénomène ne signifie pas comme tel que le schisme entre Grecs et Latins s'atténuait durant la deuxième moitié du XIII^e siècle, il démontre tout de même que l'antagonisme n'était pas toujours aussi marqué que le laisse parfois entendre l'historiographie moderne.

¹⁵⁴⁴ A .xxv. jors de jung pristrent li Griffon Costantinople des Latins, li Parialogues s'en fist empereor et se fist apeler Constantin.; ERACLES (COLBERT-FONTAINEBLEAU), XXXIV, 4, p. 446.

¹⁵⁴⁵ *Supradicto millesimo Constantinopolis, que olim per Gallicos et Venetos capta fuerat, per Palialógum Grecorum imperatorem vi prelii capta est sive recuperata.*; SALIMBENE DE PARME, *Cronica*, éd. G. Scalia, Turnhout, Brepols, 1998, p. 702.

¹⁵⁴⁶ MATTHIEU PARIS, trad. A. Huillard-Bréholles, vol. 8, p. 94.

¹⁵⁴⁷ ANNALES GENUENSES (*ANNALI DI ANNALISTI IGNOTI*), vol. 6, pp. 82-83; MARTIN DE CANAL, 2, xxv, p. 180.

CONCLUSION

Nous voici parvenus au terme de notre analyse; il est temps à présent de tirer les dernières conclusions à la lumière de ce qui a été dit précédemment. En effet, notre survol de l'image des Byzantins selon les chroniqueurs occidentaux des croisades nous a porté à examiner différents scénarios et divers mécanismes de représentations en ce qui concerne l'état des rapports culturels entre Grecs et Latins aux XII^e et XIII^e siècles; cette démarche nous a non seulement permis de réhabiliter l'approche culturelle pour comprendre l'antagonisme qui divisait les deux entités chrétiennes, mais également de revoir certaines conventions historiographiques sur la question. Le débat sur l'état des relations entre chrétiens occidentaux et orientaux pendant les croisades, rappelons-le, souffre généralement de vouloir trouver une explication unique et simplifiée du problème. Ce faisant, certaines analyses ont souvent tendance à insister sur les aspects plus négatifs des rapports entre Grecs et Latins, pour ensuite se livrer à des généralisations qui cherchent à satisfaire l'idée d'une détérioration constante et progressive de l'unité chrétienne pendant les croisades. Notre étude nous a toutefois permis de constater qu'une telle hypothèse n'est guère satisfaisante, puisqu'elle ne tient pas compte des liens parfois complexes entre les croisés et les Byzantins, empreints certes de suspicion et de mépris, mais également animés par un idéal de coopération et de fraternité chrétienne. C'est pourquoi nous avons favorisé une perspective plus ambivalente du problème, afin de prendre en compte les aspects à la fois positifs et péjoratifs des rapports entre Grecs et Latins pendant cette période décisive de leur évolution.

Malgré une historiographie médiévale souvent lourde et particulièrement virulente à l'égard des Byzantins, une étude attentive des récits occidentaux des croisades nous a en effet permis de constater une admiration continue pour les splendeurs et les richesses de la civilisation byzantine, modèle par excellence de l'Orient onirique qui captivait tant les mentalités européennes. La ville de Constantinople, admirée en effet par-dessus toutes, était reconnue par les Occidentaux comme sainte et impériale, un phare du christianisme en Orient et un rempart contre l'infidèle musulman. Les empereurs byzantins, bien que non plus Romains depuis la *translatio imperii*, évoquaient pour leur part l'admiration des souverains et des seigneurs européens en raison de leur bienveillance et de leur générosité légendaire, de sorte qu'ils étaient reconnus comme des souverains idéaux et fort admirables. Or, même si les échecs des croisades devaient finalement ébranler cette image, les commentaires des chroniqueurs latins nous ont démontré qu'une certaine disposition

favorable envers les Byzantins persista tout de même pendant la majeure partie du XII^e siècle.

Néanmoins, notre étude n'a pu faire abstraction de la prédominance d'un discours péjoratif envers les Grecs dans les récits latins des croisades. En effet, les commentaires positifs de quelques chroniqueurs étaient souvent éclipsés par des traditions historiographiques de plus en plus critiques des Byzantins, du fait qu'ils étaient généralement tenus responsables des revers de la croisade. Cette représentation négative nous a par ailleurs permis d'établir l'ambivalence relative de l'image des Grecs chez les chroniqueurs occidentaux, selon qu'elle était parfois empreinte d'admiration et d'autres fois dominée par le mépris et la répulsion. En fonction de l'approche culturelle que nous avons favorisée dans notre analyse, nous avons déterminé que l'image péjorative des Grecs découlait en partie d'un conflit de valeurs qui opposait la société féodale en Europe et la société byzantine. Ce conflit était pour l'essentiel fondé sur le modèle chevaleresque qui prévalait alors en Occident et qui prônait un idéal aristocratique fondé sur l'honneur, de même que sur certaines normes éthiques relatives aux concepts de la loyauté et du courage. Puisque les Byzantins ne répondaient pas à ces critères moraux, en raison notamment d'un contexte socioculturel différent, les chroniqueurs des croisades les décrivaient généralement comme des êtres perfides et dépourvus de virilité, voire le contraire du chrétien vertueux et méritant. Cet échec des Latins de se reconnaître chez leur homologue chrétien nous a par ailleurs permis d'établir l'un des mécanismes de représentation les plus déterminants de l'image des Byzantins, selon lequel les membres d'un même groupe tolèrent généralement moins les différences de leurs semblables; autrement dit, les Byzantins étaient dénigrés par les Occidentaux parce qu'ils avaient manqué de se comporter comme de bons chrétiens, selon les conventions sociales et le modèle chevaleresque du monde féodal.

Par conséquent, malgré les rivalités religieuses, politiques et économiques qui caractérisaient parallèlement les rapports entre Grecs et Latins au Moyen Âge, notre analyse de l'image des Byzantins a démontré que l'antagonisme était également enraciné dans une réalité culturelle. Cette image, par ailleurs, était parfois calquée sur des modèles littéraires plus anciens, relatifs entre autres à la tradition de l'épopée virgilienne, dont les principaux dictons et préceptes s'étaient perpétués dans l'historiographie médiévale; pour les chroniqueurs des croisades, ces exemples servaient notamment à corroborer leur propre image des Byzantins, ou du moins celle que leur avaient véhiculée les croisés revenus de la croisade. À cet égard, les autorités classiques, qui présentaient généralement une image

péjorative des Grecs antiques, mais qui rappelaient parfois aussi le souvenir de leur passé épique, ont contribué à l'ambivalence de l'image des Byzantins dans les récits des croisades. Cette alternance périodique entre une impression positive et négative des Byzantins nous fut également démontrée par l'analyse de l'image du cérémonial impérial byzantin, que nous avons abordée comme une application pratique des différents thèmes traités auparavant. En effet, les manifestations culturelles du cérémonial byzantin, généralement perçues dans un contexte diplomatique, nous ont permis d'établir les principaux facteurs, aussi ambivalents qu'ils fussent, de la rivalité culturelle entre Grecs et Latins. Plus encore, l'analyse des impressions et des réactions des croisés envers le cérémonial byzantin a démontré que les rapports entre chrétiens orientaux et occidentaux, même s'ils étaient souvent définis par des conflits politiques, économiques et religieux, étaient tout aussi déterminés par des considérations culturelles.

Le volet chronologique de notre étude, ensuite, souligna la pertinence de l'approche culturelle pour comprendre l'évolution des rapports entre Grecs et Latins pendant les XII^e et XIII^e siècles, selon l'ambivalence des représentations dégagée dans l'analyse thématique. En effet, l'examen de l'image des Byzantins entre 1096 et 1261 nous a permis d'infirmier l'idée généralement admise d'une détérioration constante et progressive des relations gréco-latines pendant la période, du moins pour les années précédant le massacre des Latins à Constantinople en 1182. Bien qu'il y eût avant cette date des conflits périodiques entre les deux rivaux chrétiens selon les événements politiques liés aux croisades et à l'établissement des États latins au Proche-Orient, nous avons été en mesure de déterminer qu'il n'était question que de querelles passagères qui ne traduisaient pas une tendance progressive et soutenue vers la dégradation des relations. À cet égard, certaines conventions historiographiques ont demandé à être revues: d'abord, nous avons nuancé l'idée que la tradition des *Gesta Francorum* était représentative du sentiment général des Latins au lendemain de la première croisade, à la lumière entre autres de la chronique réhabilitée d'Albert d'Aix et d'autres documents plus conciliants à l'endroit des Byzantins. Nous avons ensuite proposé un pareil constat pour la chronique d'Odon de Deuil, fortement critique des Grecs dans le cadre de la deuxième croisade, et que plusieurs ont perçue comme un reflet de l'état des rapports gréco-latins au milieu du XII^e siècle; à ce sujet, plusieurs indices nous ont permis d'établir que la perspective du moine de Saint-Denis ne constituait en fait qu'un cas isolé, ce qui suppose encore une fois que les relations entre chrétiens occidentaux et orientaux n'étaient pas toujours aussi fâcheuses que l'ont proposé d'autres études. Au contraire, l'analyse de la chronique monumentale de

Guillaume de Tyr a plutôt démontré que la fraternité chrétienne constituait toujours un idéal important pendant la majeure partie du XII^e siècle, et cela malgré les conflits périodiques qui opposaient les Grecs et les Latins dans le cadre des croisades ou de l'émergence des États latins en Orient. Plus encore, certains documents satiriques de la même période, comme le *Pèlerinage de Charlemagne*, nous ont même permis de constater que la rivalité entre les deux entités culturelles, même si elle occasionnait un esprit flagrant de compétition, véhiculait néanmoins une certaine admiration de la civilisation byzantine.

Pour la fin du XII^e siècle, en contrepartie, notre analyse a établi une hostilité plus manifeste et généralisée des chroniqueurs latins à l'égard des Byzantins, en corrélation (et possiblement en réaction) à la xénophobie tout aussi manifeste des Grecs envers les Latins sous les règnes d'Andronic I^{er} et de ses successeurs. Mais bien qu'exacerbée par le massacre des Latins à Constantinople en 1182 et par l'opposition des Byzantins à la troisième croisade, cette explosion d'inimitié ne fut qu'éphémère et ne dura que l'espace d'une génération; déjà en 1202, l'atmosphère trahissait davantage un esprit de coopération qu'une rancune flagrante. Même la date charnière de 1204, qui signala une rupture plus concrète entre les deux mondes chrétiens, n'engendra pas une hostilité définitive et unanime des chroniqueurs latins à l'égard des Grecs: en effet, malgré les critiques virulentes de certains auteurs au lendemain de la prise de Constantinople, d'autres chroniqueurs plus tardifs se montrèrent moins sévères envers les Byzantins, soit par désintérêt ou en raison d'un adoucissement de l'opinion latine au bout de quelques générations. Une autre explication possible est que l'hostilité initiale des chroniqueurs les plus virulents constituait en réalité un prétexte pour justifier certaines ambitions politiques, voire même pour légitimer l'issue tragique de la quatrième croisade. Selon cette hypothèse, en effet, la recrudescence du discours négatif après 1204 dénoterait moins une réelle animosité à l'égard des Grecs qu'une tentative d'excuser la prise de Constantinople en dénigrant à l'excès les adversaires de la croisade; à certains égards, nous pouvons même voir ici une volonté des Latins de se déculpabiliser de leur violente agression envers leur homologue chrétien. Par conséquent, même si l'enjeu culturel constituait, tout comme le religieux, un contentieux réel entre Grecs et Latins pendant les croisades, il nous faut également reconnaître qu'il pouvait parfois répondre à des ambitions plus rusées, voire même dissimulées. L'approche culturelle, à cet égard, nous offre certes une perspective intéressante pour comprendre l'antagonisme entre chrétiens orientaux et occidentaux, mais doit malgré tout être considérée à la lumière des autres facteurs qui pouvaient également être en jeu.

Néanmoins, notre étude nous permet de conclure qu'un schisme à la fois religieux et culturel s'était enraciné chez les Grecs et les Latins après la prise de Constantinople en 1204. En effet, les classes dirigeantes et érudites étant généralement mieux disposées à pallier les obstacles de la langue et de la culture lorsque cela pouvait servir leurs intérêts, c'est au moment où l'animosité mutuelle atteignit les couches populaires qu'une réelle division entre deux cultures se concrétisa.¹⁵⁴⁸ L'accroissement du mépris et de la violence populaires entre chrétiens à la fin du XII^e et au XIII^e siècle, par conséquent, marqua le moment d'une rupture entre les chrétiens orientaux et occidentaux, surtout dans le monde byzantin, où tout espoir de réconciliation avec l'Occident était désormais devenu impossible; puisque ce sentiment provenait avant tout du clergé byzantin et des populations locales, il faut certainement y voir l'existence plus définitive d'un schisme religieux et, par extension, d'un schisme culturel. D'ailleurs, la rancune de la population byzantine devint encore plus apparente après la reconquête de Constantinople en 1261, bien que la limite temporelle de notre étude ne nous ait pas permis d'examiner le phénomène au-delà de cette date.¹⁵⁴⁹ Il nous importe malgré tout de préciser que des efforts de réconciliation furent intentés durant la deuxième moitié du XIII^e siècle: le règne de Michel VIII Paléologue (1258-1282), en effet, signala une période de répit dans les relations entre Byzance et l'Occident, en raison notamment de sa politique pro-occidentale et de ses tentatives de rapprochement avec l'Église romaine.¹⁵⁵⁰ Mais si l'amertume des chroniqueurs occidentaux à l'égard des Byzantins semblait s'être estompée au lendemain de la reconquête de Constantinople, comme le suppose le peu de commentaires de leur part face à cet événement, les sujets de Michel VIII, quant à eux, s'avérèrent moins conciliants envers les Latins. Le deuxième concile de Lyon en 1274, qui avait eu pour mission de mettre fin au schisme entre les Églises d'Orient et d'Occident, n'eut donc pas les résultats escomptés: forcés à une véritable capitulation en matière de dogme pour gagner l'appui du pape Grégoire X contre Charles d'Anjou, qui projetait de conquérir Byzance à nouveau, les Byzantins supportèrent mal une réconciliation avec l'Occident. Par conséquent, si les décrets du concile avaient laissé présager un rapprochement entre les Églises, Michel VIII, pour sa part, ne parvint jamais à imposer une telle union au clergé et au peuple

¹⁵⁴⁸ Sur ce constat, voir S. RUNCIMAN, *The Eastern Schism. A Study of the Papacy and the Eastern Churches During the 11th and 12th Centuries*. Oxford, Clarendon Press, 1955, pp. 79, 151 et 166.

¹⁵⁴⁹ Voir par exemple l'étude de D. M. NICOL, « The Byzantine Reaction to the Second Council of Lyons, 1274 », *Studies in Church History*, 8, 1971, pp. 113-146.

¹⁵⁵⁰ À ce sujet, voir l'étude de D. J. GEANAKOPOLOS, *Emperor Michael Palaeologus and the West, 1258-1282. A Study in Byzantine-Latin Relations*. Cambridge, Harvard University Press, 1959, 434 p.

byzantins.¹⁵⁵¹ De toute évidence, l'antagonisme culturel et religieux était désormais irrévocable.

Du côté des Latins, l'échec du clergé byzantin de se conformer aux décrets du concile de Lyon entraîna de nouveau un durcissement de l'opinion européenne contre les Grecs. Certes, Charles d'Anjou ne réalisa jamais ses ambitions de reconquérir l'Empire byzantin, mais l'hostilité des Latins à l'endroit des Byzantins ne s'atténua pas pour autant, alimentée encore une fois par une image et une propagande péjoratives contre les Grecs. En effet, pendant les XIV^e et XV^e siècles, l'idéal de récupérer un jour Constantinople persista dans l'esprit de certains conspirateurs, toujours sous le prétexte qu'il fallait punir les Grecs perfides et schismatiques, qui étaient totalement dépourvus de noblesse et de virilité. L'exemple le plus frappant concerne le plan de croisade de Philippe VI de Valois en 1330: le roi français, ayant signifié son désir de se croiser, se vit proposer divers scénarios de croisade, dont un qui avait pour objectif la reconquête de Constantinople. L'auteur de ce projet demeure inconnu, bien que nous sachions qu'il fut un Dominicain qui avait vécu de longues années au Proche-Orient. Son *Directorium ad faciendum passagium transmarinum*, par ailleurs, constitue l'un des plus violents écrits politiques latins à l'égard des Byzantins depuis les tentatives de rapprochement qui avaient été intentées à la fin du XIII^e siècle.¹⁵⁵² L'auteur, en effet, justifia son intention agressive comme une riposte aux hérésies des Grecs, qu'il considérait comme une preuve de leur perversité et de leur intellectualité décadente; il évoqua également comme prétexte la nécessité de venger les « trahisons » antérieures de Michel VIII, notamment le massacre des Latins à Constantinople (leurs os, semble-t-il, étaient encore visibles dans un monticule près du Boucoléon), de même que les fausses promesses de cet empereur quant à la soumission des Grecs à l'Église romaine; il signala enfin la vulnérabilité de la ville et la facilité avec laquelle elle pourrait être conquise.¹⁵⁵³ Or, même si ce projet de croisade ne fut jamais mis à exécution, il démontre tout de même à quel point l'antagonisme entre Grecs et Latins était demeuré le même depuis les XII^e et XIII^e siècles: en effet, il reflétait toujours une rivalité culturelle et religieuse, fondée sur une suspicion et une incompréhension chroniques de

¹⁵⁵¹ M. ANGOLD, « Greeks and Latins after 1204: the Perspective of Exile », dans B. Arbel, B. Hamilton et D. Jacoby, éd., *Latins and Greeks in the Eastern Mediterranean After 1204*, Totowa (N.-J.), Frank Cass, 1989, p. 79; D. M. NICOL, « The Byzantine Reaction to the Second Council of Lyons... », pp. 113-146.

¹⁵⁵² Le document fut pendant longtemps attribué à un certain Brocardus, mais est aujourd'hui reconnu comme anonyme. DIRECTORIUM AD FACIENDUM PASSAGIUM TRANSMARINUM, éd. C. R. Beazley, *American Historical Review*, 12, 1906-1907, pp. 810-857 (p. 812 pour la réflexion sur l'auteur) et 13, 1907-1908, pp. 66-115. Voir également les remarques de J. P. A. VAN DER VIN, *Travellers to Greece and Constantinople...*, vol. 1, pp. 86-88.

¹⁵⁵³ DIRECTORIUM AD FACIENDUM PASSAGIUM TRANSMARINUM, pp. 844-857.

l'Autre, et exacerbée parfois par des ambitions politiques, économiques et même militaires.¹⁵⁵⁴

Pendant les deux derniers siècles du Moyen Âge, l'image des Byzantins chez les Occidentaux oscilla donc entre le dénigrement et la sollicitude, conditionnée à certains moments par une méfiance et un mépris de l'Autre chrétien, et à d'autres moments par une nostalgie de la dignité et du faste d'un empire autrefois grandiose, mais qui était désormais condamné à la ruine.¹⁵⁵⁵ Notre étude nous a permis d'établir les considérations culturelles de cet antagonisme aux XII^e et XIII^e siècles, au moment où la rivalité entre Grecs et Latins avait atteint un paroxysme, mais où les tentatives de rapprochement et de concorde étaient parfois tout aussi manifestes. Or, même si notre recherche n'a pu être exhaustive sur tous les points, ayant par moments négligé d'autres facteurs qui pouvaient entrer en jeu, il n'en demeure pas moins que notre démarche nous a permis de nuancer certaines conventions historiographiques et de trouver un compromis entre les différentes écoles qui ont tenté d'expliquer les causes et les conséquences du sac de Constantinople en 1204. Entre la théorie de « l'accident » et celle du « choc des cultures », évoquées dans l'introduction, nous avons établi une théorie de l'ambivalence, afin de démontrer que les rapports entre Grecs et Latins n'étaient pas déterminés par une tendance unique, mais bien par une combinaison de facteurs; en effet, oscillant entre des périodes d'optimisme et de mélancolie, les relations laissaient voir en alternance une admiration et une répulsion de l'Autre, mais non pas une détérioration continue et linéaire. Cette tendance, d'ailleurs, se perpétua bien au-delà du Moyen Âge et caractérisa les relations entre l'Occident et l'Orient chrétiens pendant plusieurs siècles. Même aujourd'hui, les tentatives de rapprochement entre Catholiques et Orthodoxes expriment bien l'ambiguïté du problème: entre ceux qui souhaitent rétablir un dialogue entre les Églises et ceux qui ne parviennent pas à surmonter les facteurs à la fois culturels et religieux du conflit, les rapports entre chrétiens au XXI^e siècle semblent toujours dénoter une certaine ambivalence. À vrai dire, il semble que les tentatives de la papauté d'offrir des excuses au monde orthodoxe pour les crimes de la quatrième croisade n'ont pas encore eu les résultats escomptés, et cela plus de huit siècles après le sac de Constantinople.

¹⁵⁵⁴ Il est à noter que l'auteur du *Directorium* n'était pas unique pour son époque: dans ses *Secreta Fidelium Crucis*, le chroniqueur Marino Sanudo proposa également de faire une offensive contre Byzance pour des raisons semblables à celles évoquées par l'anonyme dominicain.; MARINO SANUDO, *Secreta Fidelium Crucis*, éd. J. Bongars, dans *Gesta Dei per Francos*, Hanovre, 1611, vol. 2. Pour une analyse sommaire, voir A. STEWART, « Secrets for True Crusaders to Help Them to Recover the Holy Land », dans *Palestine Pilgrims' Text Society*, vol. 12, New York, AMS Press, 1971 (1896), pp. v-vi.

¹⁵⁵⁵ Au sujet de l'image des Byzantins entre 1261 et 1453, voir le survol de M. BALARD, « Byzance vue de l'Occident », dans J. Le Goff et J.-C. Schmitt, éd., *Dictionnaire raisonné de l'Occident médiéval*, Paris, Fayard, 1999, p. 133.

BIBLIOGRAPHIE**SOURCES PRIMAIRES:**

AIMÉ du MONT-CASSIN, *L'Ystoire de li Normant et la chronique de Robert Viscart*, éd. J.-J. Champollion-Figeac, Paris, Librairie de la Société de l'histoire de France, 1835, 370 p.

ALBÉRIC de TROIS-FONTAINES, *Chronica Alberici monachi trium fontium*, éd. P. Schefer-Boichorst, *MGH, SS*, 23, Hanovre, 1874, pp. 631-950

ALBERT d'AIX, « Historia Hierosolymitana », *RHC, Hist. Occ.*, IV, 1866, pp. 265-713; *Histoire des faits et gestes dans les régions d'Outre-mer*, trad. F. Guizot, Paris, J.-L.-J. Brière, Mémoires relatifs à l'histoire de France, t. 20-21, 1825, 2 vols.

AMBROISE, *The History of the Holy War: Ambroise's 'Estoire de la Guerre Sainte'*, éd. et trad. M. Ailes et M. Barber, Woodbridge, Boydell, 2004, 2 vols; *L'Estoire de la guerre sainte. Histoire en vers de la troisième croisade*, éd. et trad. G. Paris, Paris, Imprimerie Nationale, 1897, 578 p.

AMMIEN MARCELLIN, *Ammianus Marcellinus*, éd. et trad. J. C. Rolfe, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1935-1939, xvii, 9, 3.

ANDREA DANDOLO, *Chronicon Venetum*, éd. E. Pastorello, *Rerum Italicarum Scriptores*, XII/1, Bologne, N. Zanichelli, 1938, 683 p.

Annales Egmundani, éd. G. H. Pertz, *MGH, SS*, 16, Hanovre, 1859, pp. 442-479.

Annales Genuenses: Annali Genovesi di Caffaro e de suoi Continuatori, éd. L. T. Belgrano, Genova, Istituto sordo-muti, 1890-1929, 5 vols.

Annales Herbipolenses, éd. G. H. Pertz, *MGH, SS*, 16, Hanovre, 1859, pp. 1-12.

Annales Palidenses, éd. G. H. Pertz, *MGH, SS*, 16, Hanovre, 1859, pp. 48-98.

ANNE COMNÈNE, *Alexiade*, éd. et trad. B. Leib, Paris, Belles Lettres, 1967-1989, 3 vols.

ANONYME d'HALBERSTADT, *Gesta Episcoporum Halberstadensium*, éd. L. Weiland, *MGH, SS*, 23, Hanovre, 1874, pp. 73-123; « The Anonymous Chronicler of Halberstadt's Account of the Fourth Crusade: Popular Religiosity in the Early Thirteenth Century », trad. A. J. Andrea, *Historical Reflections*, 22, 1996, pp. 457-477.

ANONYME de SOISSONS, « Holy War, Holy Relics, Holy Theft: The Anonymous of Soisson's *De Terra Iherosolimitana*. An Analysis, Edition, and Translation », éd. et trad. A. J. Andrea et P. I. Rachlin, *Historical Reflections*, 18, 1992, pp. 147-175.

'ANSBERT', *Historia de expeditione Friderici imperatoris*, éd. A. Chroust, *MGH, SS rer. Germ. N. S.*, 5, Berlin, 1928, pp. 1-115; *A Translation with Introduction and Notes of 'Ansbert's' « Historia de Expeditione Friderici Imperatoris »*, trad. C. E. Wilcox, Mémoire de maîtrise sous la direction de E. N. Johnson, University of Nebraska, 1951, 183 p.

ANSELME de HAVELBERG, *Dialogorum libri III*, dans *Spicilegium sive collectio veterum aliquot scriptorum*, éd. L. d'Achery, Paris, 1723, vol. 1, pp. 161-207.

Assises de la Cour des Bourgeois, éd. A. Beugnot, *RHC, Lois: Les Assises de Jérusalem*, 1843, 2 vols.

Assises de Roumanie, trad. P. Topping, dans *Feudal Institutions. The Assizes of Romania, the Law Code of Frankish Greece*, Philadelphia, University of Philadelphia Press, 1949, 192 p.

BARTOLF de NANGIS, « Gesta Francorum Expugnantium Iherusalem », *RHC, Hist. Occ.*, III, 1866, pp. 491-543.

BAUDRI de DOL, « Historia Jerosolimitana », *RHC, Hist. Occ.*, IV, 1879, pp. 1-111.

BENJAMIN de TUDÈLE, *The Itinerary of Benjamin of Tudela*, éd. M. N. Adler, New York, Philipp Feldheim, 1907, 94 p.; « Récits de voyages hébraïques au Moyen Âge », trad. J. Shatzmiller, dans D. Régner-Bohler, dir., *Croisades et pèlerinages: récits, chroniques et voyages en Terre Sainte XII^e-XVI^e siècle*, Paris, Robert Laffont, 1997, pp. 1303-1331.

BENOÎT de SAINT-MAURE, *Le Roman de Troie*, éd. et trad. E. Baumgartner et F. Vielliard, Paris, Librairie Générale Française, 1998, 669 p.

BERNARD de CLAIRVAUX, *Opera*, éd. J. Leclerq, C. H. Talbot et H. Rochais, Rome, Editiones cistercienses, 1957-1968, 5 vols.

BERNARDO MARAGONE, *Gli Annales pisani di Bernardo Maragone*, éd. M. Lupo Gentile, *Rerum Italicarum Scriptores*, 6, 2, Bologne, N. Zanichelli, 1930-1936, pp. 1-86.

BURCHARD d'URSBERG, *Chronicon*, éd. O. Holder-Egger et B. von Simson, *MGH, SS rer. Germ.*, 16, Hanovre, 1916, pp. 1-127.

Chanson d'Antioche, éd. S. Duparc-Quioc, Paris, Geuthner, 1976-1978, 2 vols.

CHRÉTIEN de TROYES, *Cligès*, trad. A. Micha, Paris, Champion, 1957, 256 p.

Chronica Regia Coloniensis, éd. G. Waitz, Hanovre, *MGH, SS rer. Germ.*, 18, 1880, p. 204.

« Chronicon Mauriniacense », *RHGF*, 12, pp. 68-88.

Chronique de Morée: Τὸ Χρονικὸν τοῦ Μορέως, éd. J. Schmitt, Londres, Methuen & Co., 1904, 640 p.; « Chronique de Morée », dans *Chroniques étrangères relatives aux expéditions françaises pendant le XIII^e siècle*, éd. et trad. J. A. C. Buchon, Paris, Paul Daffis, 1875, pp. 1-216; *Crusaders as Conquerors: the Chronicle of Morea*, trad. H. E. Lurier, New York, Columbia University Press, 1964, 346 p.

CONSTANTIN VII PORPHYROGÉNÈTE, *Le livre des cérémonies*, éd. et trad. A. Vogt, Paris, Belles Lettres, 1939, 4 vols.; *De Ceremoniis. Constantini Porphyrogeniti De Ceremoniis Aulae Byzantinae*, éd. J. J. Reiske, Bonn, Corpus Scriptorum Historiae Byzantinae, 1829-1830, 2 vols; *De administrando imperio*, éd. et trad. G. Moravcsik, Washington, Dumbarton Oaks, 1985 (1967), 341 p.

CONTINUEURS de Guillaume de Tyr (*Eracles de Colbert-Fontainebleau*), « L'estoire de Eracles empereur et la conquête de la terre d'Outremer », *RHC, Hist. Occ.*, II, 1859, pp. 1-481;

CONTINUEURS de Guillaume de Tyr (*Eracles de Lyon*), *La continuation de Guillaume de Tyr (1184-1197)*, éd. M. R. Morgan, Paris, Belles-Lettres, 1982, 220 p; « The Old French Continuation of William of Tyre, 1184-1197 », trad. P. Edbury, dans *The Conquest of Jerusalem and the Third Crusade: Sources in Translation*, Aldershot, Ashgate, 1996, 196 p.

CONTINUEURS de Guillaume de Tyr (version de Rothelin), « Continuation de Guillaume de Tyr de 1229 à 1261, dite du manuscrit de Rothelin », *RHC, Hist. Occ.*, II, 1859, pp. 489-639; *Crusader Syria in the Thirteenth Century. The Rothelin Continuation of the History of William of Tyre with Part of the 'Eracles' or 'Acre' Text*, trad. J. Shirley, Aldershot, Ashgate, 1999, 156 p.

CONTINUEUR de Sigebert de Gembloux, *Continuatio Gemblacensis*, *MGH, SS*, 6, Hanovre, 1830, pp. 385-438.

DARÈS de PHRYGIE, *Daretis Phrygii De Excidio Troiae Historia*, éd. F. Meister, Leipzig, Teubner, 1873, 67 p.; *The Trojan War. The Chronicles of Dictys of Crete and Dares the Phrygian*, trad. R. M. Frazer Jr., Bloomington, Indiana University Press, 1966, pp. 131-168.

Devastatio Constantinopolitana, éd. et trad. A. J. Andrea, dans « The *Devastatio Constantinopolitana*, A Special Perspective on the Fourth Crusade: An Analysis, New Edition, and Translation », *Historical Reflections*, 19, 1993, pp. 107-149.

DICTYS de CRÈTE, *Dictyis Cretensis Ephemeridos Belli Troiani Libri*, éd. par W. Eisenhut, Leipzig, Teubner, 1872, 154 p.; *The Trojan War. The Chronicles of Dictys of Crete and Dares the Phrygian*, trad. R. M. Frazer Jr., Bloomington, Indiana University Press, 1966, pp. 17-130.

Digenes Akrites, éd. et trad. J. Mavrogordato, Oxford, Clarendon Press, 1963, 273 p.

Directorium ad faciendum passagium transmarinum, éd. C. R. Beazley, *American Historical Review*, 12, 1906-1907, pp. 810-857 et 13, 1907-1908, pp. 66-115.

EKKEHARD d'AURA, *Frutolfs und Ekkehards Chroniken und die Anonyme Kaiserchronik*, éd. F.-J. Schmale et I. Schmale-Ott, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1972, 407 p.

« Epistolae Sugerii Abbatis S. Dionysii », *RHGF*, 15, pp. 483-532.

« Epistolarum Regis Ludovici VII », *RHGF*, 16, pp. 1-170.

ERMOLD le NOIR, *Poème sur Louis le Pieux et épîtres au roi Pépin*, éd. et trad. E. Faral, Paris, Champion, 1932, 267 p.

ERNOUL, *Chronique d'Ernoul et de Bernard le Trésorier*, éd. M. L. de Mas Latrie, Paris, Renouard, 1871, 585 p.

EUSTHATE de THESSALONIQUE, *Eustathii opuscula*, éd. G. L. F. Tafel, Frankfort, 1832, 418 p.; *Eusthathios of Thessaloniki. The Capture of Thessaloniki*, trad. J. R. Melville Jones, Canberra, Australian Association for Byzantine Studies, *Byzantina Australiensia* 8, 1988, 244 p.

FOUCHER de CHARTRES, « *Historia Iherosolimitana* », *RHC, Hist. Occ.*, III, 1866, pp. 311-485; *Histoire de la croisade. Le récit d'un témoin de la première Croisade, 1095-1106*, trad. de F. Guizot, Paris, Cosmopole, 2001 (1825), 213 p.; *A History of the Expedition to Jerusalem 1097-1127*, trad. F. R. Ryan, Knoxville, University of Tennessee Press, 1969, 348 p.

GAUTIER d'ARRAS, *Eracle*, éd. par G. R. de Lage, Paris, Champion, 1976, 246 p.

GAUTIER le CHANCELIER, « *Bella Antiochena* », *RHC, Hist. Occ.*, V, 1895, pp. 75-132; *Walter the Chancellor's 'The Antiochene Wars'*, trad. S. Edgington et T. S. Asbridge, Aldershot, Ashgate, 1999, 230 p.

GAUTIER de COVENTRY, *Memoriale fratris Walteri de Coventria*, éd. W. Stubbs, Londres, Longman, Rolls Series, 58, 1872-1873, 2 vols.

GAUTIER MAP, *De nugis curialium*, éd. M. R. James, Oxford, Clarendon Press, 1983, 527 p.; *Contes pour les gens de cour*, trad. A. K. Bate, Turnhout, Brepols, 1993, 344 p.

GEOFFROI MALATERRA, *Ruggero I et Roberto il Guiscardo*, éd. V. Lo Curto, Cassino, Francesco Ciolfi, 2002, 382 p.

GEOFFROI de MONMOUTH, *Histoire des rois de Bretagne*, trad. L. Mathey-Maille, Paris, Belles-Lettres, 1992, 352 p.

GEOFFROI de VILLEHARDOUIN, *La conquête de Constantinople*, éd., Paris, Garnier-Flammarion, 1969, 192 p.; *Un chevalier à la croisade: Histoire de la conquête de Constantinople*, trad. J. Longnon, Paris, Tallandier, 1981, 270 p.

GEORGES ACROPOLITÈS, *Georgii Acropolitae opera*, éd. A. Heisenberg, Leipzig, Teubner, 1903, 2 vols.

GEORGES et DÈMÈTRIOS TORNIKÈS, *Lettres et discours*, éd. J. Darrouzès, Paris, Éditions du Centre national de la recherche scientifique, 1970, 382 p.

GEORGES PACHYMÈRE, *Relations historiques*, éd. et trad. A. Failler et V. Laurent, Paris, Les Belles Lettres, 1984-2000, 5 vols.

GERHOH de REICHERSBERG, *De Investigatione Antichristi*, éd. E. Sackur, *MGH, Ldl*, 3, Hanovre, 1897, pp. 304-395.

GERVAIS de CANTORBÉRY, *The Historical Works of Gervase of Canterbury*, éd. W. Stubbs, Londres, Longman, 1879-1880, 2 vols.

Gesta Francorum et aliorum Hierosolimitanorum, éd. et trad. L. Bréhier, Paris, Belles Lettres, 1964 (1924), 258 p.; *The Deeds of the Franks and the Other Pilgrims to Jerusalem*, trad. R. Hill, Londres, T. Nelson, 1962, 113 p.

GUIBERT de NOGENT, *Dei gesta per Francos et cinq autres textes*, éd. R. B. C. Huygens, Turnhout, Brepols, 1996, 441 p.; *Geste de Dieu par les Francs. Histoire de la première croisade*, trad. M.-C. Garand, Paris, Brepols, 1998, 325 p.; *Gesta Dei per Francos / The Deeds of God Through the Franks*, trad. R. Levine, Woodbridge, Boydell Press, 1997, 166 p.

GUIBERT de NOGENT, *Autobiographie*, éd. et trad. E. R. Labande, Paris, Belles Lettres, 1981, 496 p.

GUILLAUME de JUMIÈGES, *The Gesta Normannorum Ducum of William Jumièges, Orderic Vitalis and Robert Torigni*, éd. et trad. E. M. C. Van Houts, Oxford, Clarendon Press, 1992, 2 vols.

GUILLAUME de MALMESBURY, *Gesta Regum Anglorum*, éd. et trad. R. A. B. Mynors, R. M. Thomson et M. Winterbottom, Oxford, Clarendon Press, 1998-1999, 2 vols.

GUILLAUME de NEWBURGH, *Historia Rerum Anglicarum Willelmi Parvi*, éd. H. C. Hamilton, Londres, Kraus Reprint, 1964 (1856), 2 vols.; *The History of William of Newburgh (1066-1194)*, trad. J. Stevenson, Felinfach, Llanerch, 1996 (1856), 672 p.

GUILLAUME de POUILLE, *La geste de Robert Guiscard*, éd. et trad. M. Mathieu, Palerme, Istituto Siciliano di Studi Bizantini e Neoellenici, 1961, 416 p.

GUILLAUME de SAINT-DENIS, *Dialogus*, éd. A. Wilmart, dans « *Dialogus: le dialogue apologétique du moine Guillaume, biographe de Suger* », *Revue Mabillon*, 32, 1942, pp. 80-118.

GUILLAUME de TYR, *Willelmi Tyrensis Archiepiscopi Chronicon*, éd. R. H. B. C. Huygens, Turnhout, Brepols, 1986, 441 p.; *Histoire des croisades*, trad. F. Guizot, Paris, J.-L.-J. Brière, Mémoires relatifs à l'histoire de France, t. 16-18, 1824, 3 vols; « *Chronique* », trad. M. Zerner, dans D. Régner-Bohler, dir., *Croisades et pèlerinages: récits, chroniques et voyages en Terre Sainte XIIIe - XVIe siècle*, Paris, Robert Laffont, 1997, pp. 499-724.

GUNTHER de PAIRIS, *Hystoria Constantinopolitana: Untersuchung und kritische Ausgabe*, éd. Peter Orth, Hildesheim et Zurich, Weidmann, 1994, 219 p.; *The Capture of Constantinople: the Hystoria Constantinopolitana of Gunther of Pairis*, trad. A. J. Andrea, Philadelphia, University of Philadelphia Press, 1997, 194 p.

GUY de BAZOCHES, *Liber epistularum Guidonis de Bazochis*, éd. H. Adolfsson, Stockholm, Almquist & Wiksell, 1969, 317 p.

HAGENMEYER, Heinrich, éd. *Epistulae et chartae ad historiam primi belli sacri spectantes quae supersunt aevo aequales ac genuinae*. Innsbruck, Verlag, 1901, 488 p.

HELMOLD de BOSAU, *Chronica Slavorum*, éd. B. Schmeidler, *MGH, SS rer. Germ.*, 32, Hanovre, 1937, pp. 1-218; *Chronicle of the Slavs*, trad. F. J. Tschan, New York, Columbia University Press, 1935, 321 p.

HENRI de HUNTINGTON, *Historia Anglorum. The History of the English People*, éd. et trad. D. Greenway, Oxford, Clarendon Press, 1996, 899 p.

HENRI DE VALENCIENNES, « Histoire de l'empereur Henri », éd. et trad. N. de Wailly, *La conquête de Constantinople, avec la continuation de Henri de Valenciennes*, Paris, Firmin-Didot, 1874, pp. 304-420.

HIPPOCRATE, *Les airs, les eaux et les lieux. Précédé du serment d'Hippocrate*, trad. E. Littré, Paris, Arléa, 1995, 93 p.

Historia Ducum Venetorum, éd. et trad. L. A. Berto, dans *Testi storici veneziani (XI-XIII secolo)*, Padoue, Università di Padova, 2000 [1999], pp. 1-83.

Historia Nicaena vel Antiochena, *RHC, Hist. Occ.*, V, 1895, pp. 139-185.

INNOCENT III, *Die Register Innocenz' III*, éd. O. Hageneder, A. Haidacher et H. Eberstaller, Graz, H. Böhlau Nachf., 1964, 5 vols.

Itinerarium Peregrinorum et Gesta Regis Ricardi: (IP1) *Das Itinerarium Peregrinorum. Eine zeitgenössische englische Chronik zum dritten Kreuzzug in ursprünglicher Gestalt*, éd. H. Meyer, Stuttgart, Anton Hiersemann, 1962, 382 p.; (IP2) *Itinerarium Peregrinorum et Gesta Regis Ricardi*, éd. W. Stubbs, Londres, Kraus Reprint Ltd., 1964 (1864), 468 p.; *Chronicle of the Third Crusade. A Translation of the Itinerarium Peregrinorum et Gesta Regis Ricardi*, trad. H. J. Nicholson, Aldershot, Ashgate, 1997, 409 p.

JACQUES de VITRY, *Lettres de la cinquième croisade*, éd. R. B. C. Huygens et trad. G. Duchet-Suchaux, Turnhout, Brepols, 1998, 229 p.; *Historia Orientalis*, éd. F. Moschus, Farnborough, Gregg, 1971 (1597), 479 p.; *Histoire des croisades*, trad. F. Guizot, Paris, J.-L.-J. Brière, Mémoires relatifs à l'histoire de France, t. 22, 1825, 406 p; *La traduction de l'Historia Orientalis de Jacques de Vitry*, éd. C. Buridant, Paris, Klincksieck, 1986, 217 p.

JEAN KINNAMOS, *Épitome rerum ab Ioanne et Alexio Comnenis gestarum*, éd. A. Meineke, Bonn, Corpus Scriptorum Historiae Byzantinae, 1836, 409 p.; *Chronique*, trad. J. Rosenblum, Paris, Les Belles Lettres, 1972, 249 p.

JEAN l'OXITE, « Diatribes de Jean l'Oxite contre Alexis Ier Comnène », éd. et trad. P. Gautier, *Revue des études byzantines*, 28, 1970, pp. 5-55.

JEAN de SALISBURY, *The 'Historia Pontificalis' of John of Salisbury*, éd. et trad. M. Chibnall, Oxford, Oxford University Press, 1986, 109 p.

JEAN SKYLITZÈS, *Ioannes Scylitzes: Synopsis historiarum*, éd. I. Thurn, Berlin, de Gruyter, 1973, 579 p.

JEAN TZETZÈS, *Chiliades*, éd. T. Kiessling, Leipzig, F. C. G. Vogelii, 1826, 568 p.

JEAN ZONARAS, *Ioannis Zonarae epitomae historiarum libri*, éd. T. Büttner-Wobst, Bonn, Corpus Scriptorum Historiae Byzantinae, 1897, 3 vols.

JULIEN l' APOSTAT, « Misopogon », dans *Œuvres complètes*, éd. et trad. C. Lacombrade, Paris, Belles-Lettres, 1964, tome 2, pp. 156-199.

LIUTPRAND de CRÉMONE, *Opera omnia*, éd. P. Chiesa, Turnhout, Brepols, 1998, 235 p.; *Relatio de legatione Constantinopolitana / The Mission to Constantinople*, éd. et trad. Brian Scott, Londres, Bristol Classical Press, 1993, 105 p.; *The Embassy to Constantinople and other writings*, trad. F. A. Wright, Londres, J. M. Dent, 1993, 218 p.

MAGNUS de REICHERSBERG, *Chronica collecta a Magno presbytero*, éd. W. Wattenbach, *MGH, SS*, 17, Hanovre, 1861, pp. 476-528.

MARINO SANUDO, *Secreta Fidelium Crucis*, éd. J. Bongars, dans *Gesta Dei per Francos*, Hanovre, 1611, vol. 2; « Secrets for True Crusaders to Help Them to Recover the Holy Land », trad. A. Stewart, dans *Palestine Pilgrims' Text Society*, vol. 12, New York, AMS Press, 1971 (1896), pp. 1-73.

MARTIN de CANAL, *Les Estoires de Venise. Cronaca veneziana in lingua francese dalle origini al 1275*, éd. A. Limentani, Florence, Leo S. Olschki, 1972, 440 p.

MATTHIEU PARIS, *Chronica Majora*, éd. H. R. Luard, Londres, *Rerum Britannicarum Medii Aevi Scriptores (Rolls Series)*, 57, 1964 (1872-1883), 7 vols.; *Grande chronique de Matthieu Paris*, trad. A. Huillard-Bréholles, Paris, Paulin, 1840-1841, 9 vols.; *Chronicles of Matthew Paris: Monastic Life in the Thirteenth Century*; trad. R. Vaughan, Gloucester, A. Sutton, 1986, 286 p.

MICHEL CHONIATÈS, *Opera*, éd. S. Lampros, Athènes, 1879-1880, 2 vols.

MICHEL PSELLOS, *Chronographie ou histoire d'un siècle de Byzance (976-1077)*, éd. et trad. E. Renauld, Paris, Belles lettres, 1967, 2 vols.

« Narratio Floriacensis de captis Antiocha et Hierosolyma et obsesso Dyrrachio », dans *RHC, Hist. Occ.*, V, 1895, pp. 356-362.

NICÉPHORE BRYENNE, *Épitome rerum ab Ioanne et Alexio Comnenis gestarum*, éd. Weber, Athènes, H. Spanos, 1970 (1836), 409 p.; « Les quatre livres des histoires », , et trad. H. Grégoire, *Byzantion*, 23, 1953, pp. 469-530; 25-27, 1957, pp. 881-926.

NICÉTAS CHONIATÈS, *Nicetae Choniatae Historia*, éd. J. A. van Dieten, Berlin / New York, De Gruyter, 1975, 2 vols.; *O City of Byzantium, Annals of Niketas Choniates*, trad. H. J. Magoulias, Detroit, Wayne State University Press, 1984, 441 p.

ODON de DEUIL, *La croisade de Louis VII, roi de France*, éd. H. Waquet, Paris, Librairie orientaliste Paul Geuthner, 1949, 87 p.; *De profectione Ludovici VII in Orientem – The Journey of Louis VII to the East*, éd. et trad. V. G. Berry, New York, Columbia University Press, 1948, 154 p.; *Histoire de la croisade de Louis VII*, trad. F. Guizot, Paris, J.-L.-J. Brière, Mémoires relatifs à l'histoire de France, t. 24, 1825, pp. 277-384.

OLIVIER de PADERBORN, *The Capture of Damietta by Oliver of Paderborn*, trad. J. J. Gavigan, Philadelphia, University of Philadelphia Press, 1948, 112 p.

ORDÉRIC VITAL, *The Ecclesiastical History of Orderic Vitalis*, éd. et trad. M. Chibnall, Oxford, Clarendon Press, 1969-1980, 6 vols.

OTTON de FREISING, *Gesta Friderici I Imperatoris*, éd. G. Waitz et B. Simson, Hanovre, *MGH, SS rer. Germ.*, 46, 1912, 385 p.; *Chronicon*, éd. R. Wilmans, *MGH, SS.*, 20, Hanovre, 1868, pp. 116-301; *The Two Cities*, trad. C. C. Mierow, A. P. Evans et C. Knapp, New York, Columbia University Records of Civilization, 1966, 523 p.

OTTON de SAINT-BLAISE, *Otonis de Sancto Blasio Chronica et Annales Marbacenses*, éd. F.-J. Schmale, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1998, 275 p.

Pèlerinage de Charlemagne, éd. et trad. A. Cooper, Paris, A. Lahure, 1925, 99 p.; *Le voyage de Charlemagne à Jérusalem et à Constantinople*, trad. M. Tyssens, Gand, E. Story-Scientia, 1977, 84 p.

PIERRE TUDEBODE, *Historia de Hierosolymitano Itinere*, éd. J. H. Hill et L. L. Hill, Paris, Paul Geuthner, 1977, 156 p.; *Historia de Hierosolymitano Itinere*, trad. J. H. Hill et L. L. Hill, Philadelphia, American Philosophical Society, 1974, 137 p.

PIERRE le VÉNÉRABLE, *The Letters of Peter the Venerable*, éd. G. Constable, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1967, 2 vols.

PLINE l'ANCIEN. *Histoire naturelle. Cui Plinii Secundi Historiae naturalis*. Paris, Lemaire, 1827-1832, 10 vols.

RAHEWIN, *Gesta Friderici I Imperatoris*, éd. G. Waitz et B. Simson, Hanovre, *MGH, SS rer. Germ.*, 46, 1912, pp. 162-351.

RAOUL de CAEN, « Gesta Tancredi », dans *RHC, Hist. Occ.*, III, 1866, pp. 603-716; *Faits et gestes du prince Tancrede pendant l'expédition de Jérusalem*, trad. F. Guizot. Paris, J.-L.-J. Brière, Mémoires relatifs à l'histoire de France, t. 23, 1825, pp. 1-294.

RAOUL de COGGESHALL, *Chronicon Anglicanum*, éd. J. Stevenson, Londres, Longman, 1875, pp. 1-208.

RAOUL de DICETO, *Radulfi de Diceto Decani Landoniensis Opera Historica / The Historical Works of Master Ralph de Diceto, Dean of London*, éd. W. Stubbs, Londres, Longman, 1876, 2 vols.

RAYMOND d'AGUILERS, *Le « Liber » de Raymond d'Aguilers*, éd. J. H. Hill et L. L. Hill, Paris, Paul Geuthner, 1969, 165 p.

RICHARD de DEVIZES, *Cronicon Richardi Divisensis De Tempore Regis Richardi Primi / The Chronicle of Richard of Devizes of the Time of King Richard the First*, éd. et trad. J. T. Appleby, Londres, Thomas Nelson & Sons Ltd, 1963, 106 p.

RICHARD le PÈLERIN et GRAINDOR de DOUAI, « La Conquête de Jérusalem », trad. J. Subrenat, dans D. Régnier-Bohler, dir., *Croisades et pèlerinages: récits, chroniques et voyages en Terre Sainte XII^e - XVI^e siècle*, Paris, Robert Laffont, 1997, pp. 171-351

RICHARD de SAN GERMANO, *Ryccardi de Sancto Germano notarii Chronica*, éd. C. A. Garufi, Bologne, N. Zanichelli, 1938, 312 p.

- RIGORD, *Œuvres de Rigord et de Guillaume le Breton, historiens de Philippe-Auguste. Chroniques de Rigord et de Guillaume le Breton*, éd. H.-François Delaborde, Paris, Renouard, 1882-1885, 2 vols.
- ROBERT d'AUXERRE, *Chronicon*, éd. O. Holder-Egger, *MGH, SS*, 26, Hanovre, 1882, pp. 219-276.
- ROBERT de CLARI, *La conquête de Constantinople*, éd. et trad. A. Micha, Paris, C. Bourgeois, 1991, 238 p.
- ROBERT le MOINE, « *Historia Iherosolimitana* », *RHC, Hist. Occ.*, III, 1866, pp. 717-882; *Robert the Monk's History of the First Crusade: The Historia Iherosolimitana*, trad. C. Sweetenham, Aldershot, Ashgate, 2004, 243 p.; *Histoire de la première croisade*, trad. F. Guizot, Paris, J.-L.-J. Brière, Mémoires relatifs à l'histoire de France, t. 23, 1825, pp. 295-476.
- ROBERT de TORIGNI, *Chronicles of the Reigns of Stephen, Henry II and Richard I*, éd. R. Howlett, Londres, Longman, 1884-1889, 4 vols.; *The Church Historians of England: the Chronicles of Robert de Monte*, trad. J. Stevenson, Lampeter, Llanerch, 1991 (1856), 151 p.
- ROBERT WACE, *Wace's Roman de Brut. A History of the British*, éd. et trad. J. Weiss, Exeter, University of Exeter Press, 1999, 385 p.
- ROGER de HOVEDEN, *Chronica*, éd. W. Stubbs, Londres, *Rerum Britannicarum Medii Aevi Scriptores, Rolls Series*, 51, 1964 (1870), 3 vols; *Gesta Regis Henrici Secundi*, éd. W. Stubbs, Londres, Longman, 1867, 2 vols.
- ROMUALD de SALERNE, *Chronicon*, éd. C. Bonetti, Salerne, Avagliano, 2001, 346 p.
- SALIMBENE de PARME, *Cronica*, éd. G. Scalia, Turnhout, Brepols, 1998, 2 vols.
- SUGER, *Vie de Louis VI le Gros*, éd. et trad. H. Waquet, Paris, Belles Lettres, 1964, 332 p.; *Œuvres. Tome I : Écrit sur la consécration de Saint-Denis. L'Œuvre administrative. Histoire de Louis VII*, éd. et trad. F. Gasparri, Paris, Les Belles Lettres, 1996, 261 p.
- TAGENO de PASSAU, *Chronica collecta a Magno presbytero*, éd. W. Wattenbach, *MGH, SS*, 17, Hanovre, 1861, pp. 509-516; « *Tagenonis decani Pataviensis Descriptio expeditionis Asiaticae contra Turcas Friderici imp.* », dans *Germanicarum rerum scriptores ... ex bibliotheca Marquardi Freheri*, éd. B. G. Struve, Argentorati, 1717, p. 407-416.
- THÉOPHYLACTE d'OCHRIDA, *Discours, traités, poésies*, éd. et trad. P. Gautier, Thessalonique, *Corpus Fontium Historiae Byzantinae*, 16/1, 1980, 416 p.
- VINCENT de PRAGUE, *Annales*, éd. G. H. Pertz, *MGH, SS*, 17, Hanovre, 1861, pp. 658-683.
- VIRGILE, *Énéide*, éd. F. Plessis et P. Lejay, Paris, Hachette, 1973, 902 p.

OUVRAGES DE RÉFÉRENCES ET DE MÉTHODOLOGIE:

AFFERGAN, Francis. *Exotisme et altérité: essai sur les fondements d'une critique de l'anthropologie*. Paris, Presses universitaires de France, 1987, 295 p.

AHRWEILER, Hélène « L'image de l'Autre et les mécanismes de l'altérité », *XVe Congrès international des sciences historiques: Rapport I*, Stuttgart, 1985, pp. 60-66.

ARROUYE, Jean, « La conversion des griffons », dans *Images et signes de l'Orient dans l'Occident médiéval*, Aix-en-Provence, Éditions Jeanne Laffite, 1982, pp. 7-25.

AUSTIN, John L. *How to Do Things with Words*. Oxford, Clarendon Press, 1962, 166 p.

BERLIOZ, Jacques. *Identifier sources et citations*. Turnhout, Brepols, 1994, 336 p.

BERLIOZ, Jacques, « Les systèmes de représentation au Moyen Âge », *Préfaces*, 18, 1990, pp. 82-84.

BOUREAU, Alain, « La croyance comme compétence. Une nouvelle histoire des mentalités », *Critique*, 529-530, 1991, pp. 512-526.

BURGUIÈRE, André, « L'anthropologie historique », dans J. Le Goff, *La Nouvelle Histoire*, Paris, Complexe, 1990, pp. 137-165.

BURGUIÈRE, André et LEROY LADURIE, Emmanuel, interrogés par R. Scheps, « Domaines de l'anthropologie historique », dans S. Arom, M. Augé et al., eds., *La science sauvage: des savoirs populaires aux ethnosciences*, Paris, Seuil, 1993, pp. 151-163.

CAMILLERI, Carmel, « La communication dans la perspective interculturelle », dans C. Camilleri et M. Cohen-Emerique, eds., *Chocs de cultures: Concepts et enjeux pratiques de l'interculturel*, Paris, l'Harmattan, 1989, pp. 389-398.

CAZENAVE, Michel. *Encyclopédie des symboles*. La Pochothèque, Le livre de poche, 1996 (1989), 818 p.

CHARTIER, Roger, « Le monde comme représentation », *Annales E.S.C.*, 44, 1989, pp. 1505-1519.

CHEVALIER, Jean et GHEERBRANT, Alain. *Dictionnaire des symboles*. Paris, Robert Laffont, 1994 (1969), 1060 p.

CLERMONT, Norman, éd. *Anthropologie et histoire*. Montréal, Quatrième Colloque du Département d'Anthropologie de l'Université de Montréal, 5 mars 1998, 105 p.

DELACAMPAGNE, Christian. *L'invention du racisme. Antiquité et Moyen Âge*. Paris, Fayard, 1983, 353 p.

De VRIES, Ad. *Dictionary of Symbols and Imagery*. Amsterdam, Elsevier Science Publishers B. V., 1984, 515 p.

DUBY, Georges, « L'histoire des mentalités », dans C. Samaran, éd., *L'Histoire et ses méthodes*, Paris, Gallimard, 1961, pp. 937-966.

GAUVARD, Claude, LIBERA, Alain de, et ZINK, Michel, dirs. *Dictionnaire du Moyen Âge*. Paris, Presses universitaires de France, 2002, 1548 p.

GEERTZ, Clifford, « Thick Description: Towards an Interpretive Theory of Culture », dans *The Interpretation of Cultures*, New York, Basic Books, 1973, pp. 3-30.

GIVEN-WILSON, Christopher. *Chronicles: The Writing of History in Medieval England*. Londres, Hambledon, 2004, 292 p.

GOUREVITCH, Aaron I., « Histoire et anthropologie historique », *Diogenes*, 151, juillet-septembre 1990, pp. 79-94.

GREIMAS, A. J. *Dictionnaire de l'ancien français*. Paris, Larousse, 1999 (1979), 630 p.

GUENÉE, Bernard, « Histoire et chronique. Nouvelles réflexions sur les genres historiques au Moyen Âge », dans D. Poirion, éd., *La Chronique et l'Histoire au Moyen Âge*, Paris, Presses universitaires de la Sorbonne, 1986, pp. 3-12.

KAZHDAN, Alexander, dir. *The Oxford Dictionary of Byzantium*. New York, 1991, 3 vols.

LE GOFF, Jacques. « Vers l'anthropologie politique: l'histoire politique est-elle toujours l'épine dorsale de l'histoire? », dans *L'imaginaire médiéval*, Paris, Gallimard, 1985, pp. 333-349.

MILES, Richard, éd., *Constructing Identities in Late Antiquity*, Londres, Routledge, 1999, 262 p.

OESTERREICHER-MOLLWO, Marianne, réd. *Petit dictionnaire des symboles*. Brepols, 1992, 330 p.

PREISWERK, Roy et PERROT, Dominique. *Ethnocentrisme et Histoire. L'Afrique, l'Amérique indienne et l'Asie dans les manuels occidentaux*. Paris, Anthropos, 1975, p. 237

SIRINELLI, Jean-François, éd. *Pour une histoire culturelle*. Paris, Seuil, 1997, 455 p.

SMALLEY, Beryl. *Historians in the Middle Ages*. Londres, Thames and Hudson, 1974, 202 p.

LITTÉRATURE SECONDAIRE:

ALBU, Emily. *The Normans and their Histories: Propaganda, Myth and Subversion*. Woodbridge, Boydell Press, 2001, 260 p.

ALBU, Emily, « Bohemond and the Rooster: Byzantines, Normans and the Artful Ruse », dans T. Gouma-Peterson, éd., *Anna Komnene and Her Times*, New York, Garland Publishing, 2000, pp. 157-168.

ALBU, Emily, « Predatory Friendship: Evidence from Medieval Norman Histories », *Boston University Studies in Philosophy and Religion*, 15, 1994, pp. 115-129.

ALBU, Emily, « Norman Views of Eastern Christendom: From the First Crusade to the Principality of Antioch », dans Vladimir P. Goss, éd., *The Meeting of Two Worlds: Cultural Exchange between East and West during the Period of the Crusades*, Kalamazoo, Medieval Institute Publications, 1986, pp. 115-121.

ALDER, Alfred, « The *Pèlerinage de Charlemagne* in New Light on Saint-Denis », *Speculum*, 22, 1947, pp. 550-561.

ALEXANDER, P. J., « The Donation of Constantine and Its Earliest Use Against the Western Empire », *Zbornik Radova Vizantoloskog Instituta*, 1963, p. 12-25.

ANDREA, Alfred J., éd. *Contemporary Sources for the Fourth Crusade*, Leiden, Brill, 2000, 330 p.

ANGELOV, Petăr D., « The Bulgarians through the Eyes of the Byzantines », *Bulgarian Historical Review*, 22, 1994, pp. 18-32.

ANGOLD, Michael. *The Fourth Crusade*. Harlow, Pearson Longman, 2003, 304 p.

ANGOLD, Michael. *The Byzantine Empire 1025-1204: A Political History*, 2^e éd. Londres / New York, Longman, 1997, 374 p.

ANGOLD, Michael, « Greeks and Latins after 1204: the Perspective of Exile », dans B. Arbel, B. Hamilton et D. Jacoby, éd., *Latins and Greeks in the Eastern Mediterranean after 1204*, Totowa (N.-J.), Frank Cass, 1989, pp. 63-86.

ANNA, Luigi de, « Le griffon et le marchand: un aspect de la colonisation sibérienne », dans M. Balard et A. Ducellier, dirs., *Coloniser au Moyen Âge*, Paris, Armand Colin, 1995, pp. 321-340.

ANTOPOULOS, P. T., « The Less Obvious Ends of Byzantine Diplomacy », dans J. Shepard et S. Franklin, éd., *Byzantine Diplomacy: Papers from the Twenty-fourth Spring Symposium of Byzantine Studies*, Aldershot, Variorum, 1992, pp. 315-319.

ARBAGI, Martin G. *Byzantium in Latin Eyes: 800-1204*. Rutgers University, Ph. D., 1969, 249 p.

ASBRIDGE, Thomas. *The First Crusade. A New History*. New York, Oxford University Press, 2004, 408 p.

ASBRIDGE, Thomas. *The Creation of the Principality of Antioch, 1098-1130*. Woodbridge, Boydell Press, 2000, 233 p.

AVERY, W. T., « The *Adoratio Purpurae* and the Importance of the Imperial Purple in the Fourth Century of the Christian Era », *Memoirs of the American Academy in Rome*, 17, 1940, pp. 66-80.

BÁDENAS, Pedro, « Le choc des mentalités pendant l'occupation franque de Chypre », dans M. Balard et A. Ducellier, dirs., *Le partage du monde. Échanges et colonisation dans la Méditerranée médiévale*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1998, pp. 335-344.

BAKER, Derek, éd. *Relations between East and West in the Middle-Ages*. Edinburgh, Edinburgh University Press, 1973, 156 p.

BALARD, Michel, « Byzance vue de l'Occident », dans J. Le Goff et J.-C. Schmitt, édés., *Dictionnaire raisonné de l'Occident médiéval*, Paris, Fayard, 1999, pp. 126-135.

BALARD, Michel et DUCELLIER, Alain, « Byzance et l'Occident », dans J. Le Goff et J.-C. Schmitt, dir., *Dictionnaire raisonné de l'Occident médiéval*, Paris, Fayard, 1999, pp. 116-125.

BALARD, Michel, éd. *Autour de la première croisade*. Paris, Publications de la Sorbonne, 1996, 653 p.

BALARD, Michel, « *Gesta Dei per Francos*: l'usage du mot 'Francs' dans les chroniques de la première Croisade », dans M. Rouche, éd., *Clovis. Histoire et mémoire, vol. 2*, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 1997, pp. 473-484.

BALARD, Michel, « Le musulman d'après les illustrations de Guillaume de Tyr », dans *De Toulouse à Tripoli. Itinéraires de cultures croisées*, Toulouse, 1997, pp. 143-166.

BALARD, Michel, « Les Normands vus par les chroniqueurs byzantins du XII^e siècle », dans P. Bouet et F. Neveux, édés., *Les Normands en Méditerranée dans le sillage des Tancrede*, Caen, Presses universitaires, 1994, pp. 225-234.

BALDSON, John P. V. D. *Romans and Aliens*. Londres, University of North Carolina Press, 1979, 310 p.

BANCOURT, Paul, « Les chansons de geste sont-elles racistes? », *Memorias de la Real Academia de Buenas Letras de Barcelona (Actes du XI^e congrès international de la Société Rencesvals; Barcelone, août 1988)*, Barcelone, 1990, t. 21, pp. 21-31.

BANCOURT, Paul, « Le thème de l'ambassade insolente dans les chansons de geste françaises et la littérature arabo-turque », *Essor et fortune de la chanson de geste dans l'Europe et l'Orient latin (Actes du IX^e congrès international de la Société Rencesvals; Padoue-Venise, 1982)*, Paris, 1982, tome I, pp. 267-275.

BANCOURT, Paul, « 'Sen' et 'Chevalerie'. Réflexions sur la tactique des chevaliers dans plusieurs chansons de geste des XII^e-XIII^e siècles », *Actes du VI^e congrès international de la Société Rencesvals*, Aix-en-Provence, Université de Provence, 1974, pp. 621-637.

BARTAL, R., « L'Orient exotique dans l'iconographie biblique médiévale. Texte et images », dans M. Mentré, éd., *L'Europe et la Bible*, Clermont-Ferrand, Bibliothèque municipale et inter-universitaire, 1992, pp. 47-60.

BARTHÉLEMY, Dominique, « Qu'est-ce que la chevalerie en France aux X^e et XI^e siècles? », *Revue historique*, 290, 1994, pp. 15-74.

BARTHÉLEMY, Dominique, « Note sur le 'titre chevaleresque' en France au XI^e siècle », *Journal des Savants*, 1994, p. 101-134.

BATES, R. C., « Le Pèlerinage de Charlemagne: A Baroque Epic », *Yale Romanic Studies*, 18, 1941, pp. 1-47.

BAUMGARTNER, Emmanuèle, « Enéas et Anténor: deux figures de la trahison dans le *Roman de Troie* de Benoît de Saint-Maure », dans M. Faure, éd., *Félonie, trahison, reniements au Moyen Âge*, Montpellier, Publications de l'Université Paul-Valéry Montpellier III, 1997, pp. 261-270.

BAUMGARTNER, Emmanuèle, « Le temps des automates », dans *Le Nombre du temps en hommage à Paul Zumthor*, Paris, Champion, 1988, pp. 15-21.

BAUMGARTNER, Emmanuèle, « Troie et Constantinople dans quelques textes du XII^e et du XIII^e siècles: fiction et histoire », dans M.-C. Bancquart, *La ville: histoires et mythes*, Paris, Institut de Français de l'Université de Paris X - Nanterre, 1984, pp. 6-16.

BEAUNE, Colette, « The Political Uses of the Trojan Myth », dans F. L. Cheyette, éd., *The Birth of an Ideology: Myths and Symbols of Nation in Late-Medieval France*, Berkeley, University of California Press, 1991, pp. 226-244.

BEAUNE, Colette. *Naissance de la nation France*. Paris, Gallimard, 1985, 431 p.

BEAUNE, Colette, « L'utilisation politique du mythe des origines troyennes en France à la fin du Moyen Âge », dans *Lectures médiévales de Virgile. Actes du Colloque organisé par l'École française de Rome (Rome, 25-28 octobre 1982)*, Rome, École française de Rome, 1985, pp. 331-355.

BECK, H.-G., « Byzanz und der Westen im 12. Jahrhundert », *Vorträge und Forschungen*, 12, 1969, pp. 227-241.

BELLESSERT, André. *Virgile: son œuvre et son temps*, Paris, Perrin, 1920, 335 p.

BENDER, K. H., « La geste d'Outremer et les épopées françaises des croisades », dans D. Buschinger, dir., *La croisade: réalités et fictions*, Göttingen, Verlag, 1987, pp. 19-30.

BENNETT, Matthew, « Virile Latins, Effeminate Greeks and Strong Women: Gender Definitions on Crusade », dans S. B. Edgington et S. Lambert, eds., *Gendering the Crusades*, Cardiff, University of Wales Press, 2001, pp. 16-30.

BENNETT, Philip E., « *Le Pèlerinage de Charlemagne: le sens de l'aventure* », dans *Essor et fortune de la chanson de geste dans l'Europe et l'Orient latin (Actes du IX^e congrès international de la Société Rencesvals; Padoue-Venise, 1982)*, Paris, 1982, tome II, pp. 475-487.

BENVENISTE, Henriette, « Joinville et les 'autres': les procédés de représentations dans l'*Histoire de saint Louis* », *Le Moyen Âge*, 102, 1996, pp. 27-55.

BENVENISTI, Meron. *The Crusaders in the Holy Land*. New York, Macmillan, 1970, 408 p.

BERRY, Virginia G., « Peter the Venerable and the Crusades », dans G. Constable et J. Kritzeck, eds., *Petrus Venerabilis, 1156-1956. Studies and Texts Commemorating the Eighth Centenary of His Death*, Rome, Herder, 1956, pp. 141-162.

- BLIESE, John R. E., « The Courage of the Normans », *Nottingham Medieval Studies*, 35, 1991, pp. 1-26.
- BLIESE, John R. E., « Rhetoric and Morale: A Study of Battle Orations from the Central Middle Ages », *Journal of Medieval History*, 15, 1989, pp. 201-226.
- BOUILLOT, Carine, « Aux antipodes du beau geste: le geste laid et inconvenant dans la littérature des XII^e et XIII^e siècles », dans *Le Beau et le Laid au Moyen Âge*, Aix-en-Provence, Publications du C.U.E.R.M.A., 2000, pp. 47-56.
- BOLGAR, R. R. *The Classical Heritage and Its Beneficiaries*. Cambridge, Cambridge University Press, 1963, 591 p.
- BOMPAIRE, Jacques, « La notion de liberté chez Anne Comnène », dans *La notion de liberté au Moyen Âge: Islam, Byzance, Occident*. Paris, Belles Lettres, 1985, pp. 227-238.
- BONNET, Marie Rose, « La fausse trahison de Girard, ou la naissance de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem », dans M. Faure, éd., *Félonie, trahison, reniements au Moyen Âge*. Montpellier, Publications de l'Université Paul-Valéry Montpellier III, 1997, pp. 523-533.
- BOSWELL, John. *Les unions du même sexe dans l'Europe antique et médiévale*, trad. O. Demange. Paris, Fayard, 1996, 540 p.
- BOSWELL, John. *Christianisme, tolérance sociale et homosexualité. Les homosexuels en Europe occidentale des débuts de l'ère chrétienne au XIV^e siècle*, trad. A. Tachet. Paris, Gallimard, 1985, 521 p.
- BOUET, Pierre, « De l'origine troyenne des Normands », dans C. Bougy, P. Boissel et B. Garnier, éd., *Mélanges René Lepelley: Recueil d'études en hommage au Professeur René Lepelley*, Caen, Musée de Normandie, 1995, pp. 401-413.
- BOUET, Pierre, « Dudon de Saint-Quentin et Virgile: l'*Énéide* au service de la cause normande », *Cahiers des Annales de Normandie*, 23, 1990, pp. 215-236.
- BOUREAU, Alain, « De la félonie à la haute trahison. Un épisode: la trahison des clercs (version du XII^e siècle) », dans C. Frankel, éd., *La trahison*, Paris, Seuil, 1988, pp. 267-291.
- BOWLUS, Charles R., « Tactical and Strategic Weaknesses of Horse Archers on the Eve of the First Crusade », dans Michel Balard, dir., *Autour de la Première Croisade*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1996, pp. 159-166.
- BRAND, Charles M., « The Fourth Crusade: Some Recent Interpretations », *Medievalia et Humanistica*, 12, 1984, pp. 33-45.
- BRAND, Charles M. *Byzantium Confronts the West, 1180-1204*. Cambridge, Harvard University Press, 1968, 394 p.
- BRAND, Charles M., « The Byzantines and Saladin 1185-1192: Opponents of the Third Crusade », *Speculum*, 37, 1962, pp. 167-181.

- BRAULT, Gérard-J., « Le portrait des Sarrasins dans les chansons de geste, une image projective? », dans J. Subrenat, dir., *Au carrefour des routes d'Europe: la chanson de geste (Actes du X^e congrès international de la Société Rencesvals; Strasbourg, octobre 1985)*, tome I, Aix-en-Provence, Publications du C.U.E.R.M.A., 1987, pp. 301-311.
- BRETT, Gerard, « The Automata in the Byzantine 'Throne of Salomon' », *Speculum*, 29, 1954, pp. 477-487.
- BREWER, Derek, « The Compulsions of Honour », dans A. E. Christa Canitz & G. R. Wieland, édés., *From Arabye to Engeland: Medieval Studies in Honour of Mahmoud Manzalaoui On His 75th birthday*, Ottawa, University of Ottawa Press, 1999, pp. 75-92.
- BRIGHTMAN, F. E., « Byzantine Imperial Coronations », *Journal of Theological Studies*, 2, 1901, pp. 359-392.
- BROWN, T. S., « The Political Use of the Past in Norman Sicily », dans P. Magdalino, dir., *The Perception of the Past in Twelfth-Century Europe*, Londres, Hambledon Press, 1992, pp. 191-210.
- BROWNING, Robert, « Greeks and Others. From Antiquity to the Renaissance », dans *History, Language and Literacy in the Byzantine World*, Northampton, Variorum Reprints, 1989, II.
- BROWNING, Robert, « The Death of John II Comnenus », *Byzantion*, 31, 1961, pp. 229-235.
- BRUBAKER, Leslie, « Material Culture and the Myth of Byzantium, 750-950 », dans G. Arnaldi et G. Cavallo, édés., *Europa medievale e mondo bizantino: Contatti effettivi e possibilità di studi comparati*, Rome, Nella Sede Dell'Istituto Palazzo Borromini, 1997, pp. 33-41.
- BRUNDAGE, James A., « Richard the Lion-Heart and Byzantium », *Studies in Medieval Culture*, 6-7, 1976, pp. 63-70.
- BRUNDAGE, James A., « An Errant Crusader: Stephen of Blois », *Traditio*, 16, 1960, pp. 380-395.
- BRUNEL, Ghislain. *Sources d'histoire médiévale, XI^e – milieu XIV^e siècle*. Paris, Larousse, 1992, 831 p.
- BULL, Marcus, « The Capetian Monarchy and the Early Crusade Movement: Hugh of Vermandois and Louis VII », *Nottingham Medieval Studies*, 50, 1996, pp. 25-46.
- BULLOUGH, Vern L., « On Being a Male in the Middle Ages », dans C. A. Lees, éd., *Medieval Masculinities: Regarding Men in the Middle Ages*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1994, pp. 31-45.
- BURY, John Bagnell, « The Ceremonial Book of Constantine Porphyrogenetos », *English Historical Review*, lxxxvi, avril 1907, pp. 209-227 et lxxxvii, juillet 1907, pp. 417-439.
- BUSCHINGER, Danielle, « Félonie et trahison dans les *Romans de Tristan* en vers en France et en Allemagne au Moyen Âge », dans M. Faure, éd., *Félonie, trahison, reniements au Moyen Âge*. Montpellier, Publications de l'Université Paul-Valéry Montpellier III, 1997, pp. 315-323.

CAHEN, Claude, « À propos d'Albert d'Aix et de Richard le Pèlerin », *Le Moyen Âge*, 96, 1990, pp. 31-33.

CAMERON, Averil, « The Construction of Court Ritual: the Byzantine Book of Ceremonies », dans D. Cannadine et S. Price, éd., *Rituals of Royalty: Power and Ceremonial in Traditional Societies*, Cambridge, Cambridge University Press, 1987, pp. 106-136.

CAMPBELL, John Kennedy. *Honour, Family and Patronage: A Study of Institutions and Moral Values in a Greek Mountain Community*. Oxford, Clarendon Press, 1964, 393 p.

CANARD, Marius, « Le cérémonial fatimite et le cérémonial byzantin. Essai de comparaison », *Byzantion*, 21, 2, 1951, pp. 355-420.

CANNUYER, C. « La date de rédaction de l'*Historia Orientalis* de Jacques de Vitry (1160/1170 – 1240), évêque d'Acre », *Revue d'histoire ecclésiastique*, 38, 1983, pp. 65-72.

CAROFF, Fanny. *L'adversaire, l'autre, l'oriental: l'iconographie du monde musulman dans le contexte des croisades. Manuscrits enluminés en France du Nord, en Flandre et dans les États latins d'Orient entre le XIII^e et le XV^e siècle*. Thèse doctorale sous la direction de M. Balard, Université de Paris I, 2002, 3 vols.

CARRÉ, Yannick. *Le baiser sur la bouche au Moyen Âge: rites, symboles, mentalités, à travers les images, XI^e-XV^e siècles*. Paris, Le Léopard d'Or, 1992, 437 p.

CARRIER, Marc, « Les relations diplomatiques entre Grecs et Latins dans la perspective politico-culturelle du XII^e siècle: les réactions au cérémonial byzantin selon les chroniqueurs des croisades », *Annuario dell'Istituto Romeno di Cultura e Ricerca Umanistica Venezia*, 5, 2003, pp. 49-78.

CARRIER, Marc, « Perfidious and Effeminate Greeks: the Representations of Byzantine Ceremonial in the Western Chronicles of the Crusades (1096-1204) », *Annuario dell'Istituto Romeno di Cultura e Ricerca Umanistica Venezia*, 4, 2002, pp. 47-68.

CARRIER, Marc. *L'image du Grec selon les chroniqueurs des croisades: perceptions et réactions face au cérémonial byzantin (1096-1204)*. Mémoire sous la direction de B. Chaput, Université de Sherbrooke, 2000, 166 p.

CHARANIS, Peter, « Some Aspects of Daily Life in Byzantium », *The Greek Orthodox Theological Review*, 8, 1962-1963, pp. 53-70.

CHANCE, John K., « The Anthropology of Honor and Shame: Culture, Values, and Practice », *Semeia*, 68, 1994, pp. 139-151.

CHEYNET, Jean-Claude, « Byzance et l'Orient latin: le legs de Manuel Comnène », dans *Chemins d'outre-mer. Études sur la Méditerranée médiévale offertes à Michel Balard*, éd. D. Coulon et als., Paris, Publications de la Sorbonne, 2004, p. 115-125.

CHEYNET, Jean-Claude, « L'implantation des Latins en Asie Mineure avant la Première Croisade », dans M. Balard et A. Ducellier, dirs., *Migrations et diasporas méditerranéennes (X^e-XVI^e siècles)*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2002, pp. 115-124.

CHRYSOSTOMIDES, Julian, « Byzantine Concepts of War and Peace », dans A. V. Hartmann et B. Heuser, éd., *War, Peace and World Orders in European History*, Londres et New York, 2001, pp. 91-101.

CHRYSOSTOMIDES, Julian, « A Byzantine Historian: Anna Comnena », dans D. O. Morgan, dir., *Medieval Historical Writing in the Christian and Islamic Worlds*, Londres, School of Oriental and African Studies, 1982, pp. 30-46.

CIGGAAR, Krijnie Nelly. *Western Travellers to Constantinople. The West and Byzantium, 962-1204: Cultural and Political Relations*. New York, E. J. Brill, 1996, 396 p.

CIGGAAR, Krijnie Nelly, « Une description de Constantinople traduite par un pèlerin anglais », *Revue des études byzantines*, 34-35, 1976-1977, pp. 211-267.

CIGGAAR, Krijnia Nelly. *Byzance et l'Angleterre. Études sur trois sources malconnues de la topographie et de l'histoire de Constantinople aux XI^e et XII^e siècles*. Thèse doctorale, Leiden, 1976, 229 p.

COBBY, Anne, « Religious Elements in *Le voyage de Charlemagne à Jérusalem et à Constantinople* », dans J. Subrenat, dir., *Au carrefour des routes d'Europe: la chanson de geste*, Aix-en-Provence, C.U.E.R.M.A., 1987, tome I, pp. 367-382.

COCHEYRAS, Jacques, « Le sens du terme 'félon' dans la *Chanson de Roland* et le *Tristan de Béroul* », dans M. Faure, éd., *Félonie, trahison, reniements au Moyen Âge*, Montpellier, Publications de l'Université Paul-Valéry Montpellier III, 1997, pp. 51-57.

CONGAR, Yves. *After Nine Hundred Years: the Background of the Schism Between the Eastern and Western Churches*. Westport, Conn., Greenwood Press, 1978 (1959), 150 p.

CONSTABLE, Giles, « The Crusading Project of 1150 », dans B. Z. Kedar, J. Riley-Smith et R. Hiestand, dirs., *Montjoie. Studies in crusade history in honour of H. E. Mayer*, Aldershot, Variorum, 1997, pp. 67-75.

CONSTABLE, Giles, « A Report of a Lost Sermon by St Bernard on the Failure of the Second Crusade », dans *Studies in Medieval Cistercian History*, Spencer (MA.), Cistercian Publications, 1971, pp. 49-54.

CONSTABLE, Giles, « The Second Crusade as Seen by Contemporaries », *Traditio*, 9, 1953, pp. 213-279.

CONTAMINE, Philippe. *La guerre au Moyen Âge*. Paris, Presses universitaires de France, 1986 (1980), 516 p.

CORNER, David, « The *Gesta Regis Henrici Secundi* and *Chronica* of Roger, Parson of Howden », *Bulletin of the Institute of Historical Research*, 56, 1983, pp. 126-144.

COWDREY, H. E. J., « The Gregorian Papacy, Byzantium and the First Crusade », dans J. J. D. Howard-Johnston, *Byzantium and the West, 850-1200*, Amsterdam, A. M. Hakkert, 1988, pp. 145-169.

CROMIE, Maureen, « Le style formulaire dans *Le voyage de Charlemagne à Jérusalem et à Constantinople (Le Pèlerinage de Charlemagne)* », *Revue des langues romanes*, 77, 1967, pp. 31-54.

DAGRON, Gilbert. *Empereur et prêtre: étude sur le 'césaropapisme' byzantin*. Paris, Gallimard, 1996, 435 p.

DAGRON, Gilbert, « Réflexions sur le cérémonial byzantin », *Palaeoslavica*, 10, 2002, pp. 26-36.

DAGRON, Gilbert, « L'homme sans honneur ou le saint scandaleux », *Annales ESC*, 45, 4, 1990, pp. 929-939.

DAJANI-SHAKEEL, Hadia, « Diplomatic Relations Between Muslim and Frankish Rulers 1097-1153 A.D. », dans M. Shatzmiller, éd., *Crusaders and Muslims in Twelfth-Century Syria*, New-York, E. J. Brill, 1993, pp. 190-215.

DALY, William M., « Christian Fraternity, the Crusaders, and the Security of Constantinople, 1097-1204: The Precarious Survival of an Ideal », *Mediaeval Studies*, 22, 1960, pp. 43-91.

DAVIS, R. H. C., « William of Tyre », dans D. Baker, dir., *Relations Between East and West in the Middle Ages*, Edinburgh, Edinburgh University Press, 1973, pp. 64-76.

DAY, Roger D. « Orderic Vitalis and His Readers », *Studia Monastica*, 14, 1972, pp. 17-33.

DÉCARREAUX, Jean. *Normands, papes et moines: cinquante ans de conquêtes et de politique religieuse en Italie méridionale et en Sicile (milieu du XI^e siècle – début du XII^e)*. Paris, A. et J. Picard, 1974, 151 p.

DÉDÉYAN, Gérard, « L'Arménien Firoûz: héros de la Première Croisade ou renégat et relaps? », dans M. Faure, éd., *Félonie, trahison, reniements au Moyen Âge*, Montpellier, Publications de l'Université Paul-Valéry Montpellier III, 1997, pp. 511-522.

DELIERNEUX, Nathalie, « Virilité physique et sainteté féminine dans l'hagiographie orientale du IV^e au VIII^e siècle », *Byzantion*, 67, no. 1, 1997, pp. 179-243.

DELUZ, Christiane, « Un monde en noir et blanc? Les couleurs dans les récits de voyage et de pèlerinage », dans *Les couleurs au Moyen Âge*, Aix-en-Provence, Publications du C.U.E.R.M.A., 1988, pp. 57-69.

DELUZ, Christiane, « Le paradis terrestre, image de l'Orient lointain dans quelques documents géographiques médiévaux », dans *Images et signes de l'Orient dans l'Occident médiéval*, Aix-en-Provence, Éditions Jeanne Laffite, 1982, pp. 143-161.

DEMBOWSKI, Peter F. *La chronique de Robert de Clari: étude de la langue et du style*. Toronto, University of Toronto Press, 1963,

DENNIS, George T., « Defenders of the Christian People: Holy War in Byzantium », dans A. E. Laiou et R. P. Mottahedeh, dirs., *The Crusades from the Perspective of Byzantium and the Muslim World*, Washington, Dumbarton Oaks, 2001, pp. 31-40.

DENNIS, George T., « Schism, Union, and the Crusades », dans Vladimir P. Goss, éd., *The Meeting of Two Worlds: Cultural Exchange Between East and West During the Period of the Crusades*, Kalamazoo, Medieval Institute Publications, 1986, pp. 181-187.

DENNIS, George T., éd. *Three Byzantine Military Treatises*. Washington, D.C., Corpus Fontium Historiae Byzantinae, 25, 1985, 380 p.

DIEBLER, Stéphane, « Les hommes du roi: sur la représentation souveraine dans les relations diplomatiques entre Byzance et les Sassanides d'après les historiens byzantins du sixième siècle », *Studia Iranica*, 1995, pp. 187-218.

DUBUISSON, Michel, « La vision romaine de l'étranger: stéréotypes, idéologie et mentalités », *Cahiers de Clío*, 81, 1985, pp. 82-98.

DUBY, Georges. *Féodalité*. Paris, Gallimard, 1996, 1523 p.

DUBY, Georges. *Les trois ordres ou l'Imaginaire du féodalisme*. Paris, Gallimard, 1978, 428 p.

DUCELLIER, Alain, « Une mythologie urbaine: Constantinople vue de l'Occident au Moyen Âge », *Mélanges de l'École française de Rome*, 96, 1, 1984, pp. 405-424.

DUFURNET, Jean. *Les écrivains de la IV^e croisade*. Paris, Société d'édition d'enseignement supérieur, 1973, 2 vols.

DUNLAP, James E., « The Office of the Grand Chamberlain in the Later Roman et Byzantine Empires », dans *Two Studies in Later Roman and Byzantine Administration*, New York, Macmillan Co., 1924, pp. 161-324.

DVORNIK, Francis. *Byzance et la primauté romaine*. Paris, Éditions du Cerf, 1964, 160 p.

EBELS-HOVING, Bunna. *Byzantium in Westerse Ogen, 1096-1204*. Assen, Van Gorcum, 1971, 295 p.

EDBURY, Peter W. et ROWE, John G. *William of Tyre, Historian of the Latin East*. Cambridge, Cambridge University Press, 1988, 188 p.

EDBURY, Peter W., « The Lyon Eracles and the Old French Continuations of William of Tyre », dans B. Z. Kedar, J. Riley-Smith et R. Hiestand, dirs., *Montjoie. Studies in Crusade History in Honour of H. E. Mayer*, Aldershot, Variorum Reprints, 1997, pp. 139-153.

EDBURY, Peter W., « Looking Back on the Second Crusade: Some Late Twelfth-Century English Perspectives », dans M. Gervers, éd., *The Second Crusade and the Cistercians*, New York, St. Martin's Press, 1992, pp. 163-169.

EDGINGTON, Susan B., « Romance and Reality in the Sources for the Sieges of Antioch, 1097-1098 », dans C. Dendrinos, et al., éd., *Porphyrogenita: Essays and Literature of Byzantium and the Latin East in Honour of Julian Chrysostomides*, Aldershot, Ashgate, 2003, pp. 33-46.

EDGINGTON, Susan B., « Albert of Aachen, St Bernard and the Second Crusade », dans J. Phillips et M. Hoch, éd., *The Second Crusade: Scope and Consequences*, Manchester, Manchester University Press, 2001, pp. 54-70.

EDGINGTON, Susan B., « Albert of Aachen Reappraised », dans A. V. Murray, éd., *From Clermont to Jerusalem: The Crusades and Crusader Societies 1095-1500*, Turnhout, 1998, pp. 55-67.

EDGINGTON, Susan B., « Albert of Aachen and the *Chansons de Geste* », dans J. France et W. C. Zafac, dirs., *The Crusades and their Sources*, Aldershot, Ashgate, 1998, pp. 23-37.

EDGINGTON, Susan B., « The First Crusade: Reviewing the Evidence », dans J. Phillips, éd., *The First Crusade: Origins and Impact*, Manchester, Manchester University Press, 1997, pp. 55-77.

EDGINGTON, Susan B., « From Aachen: A New Perspective on Relations Between the Crusaders and Byzantium, 1095-1120 », *Medieval History*, 4, 1994, pp. 156-169.

EFTHIMIOU, Miltiades B., « Greeks and Latins on Thirteenth Century Cyprus », *The Greek and Orthodox Theological Review*, 20, 1975, pp. 35-52.

EICKELS, Klaus van, « Gendered Violence: Castration and Blinding as Punishment for Treason in Normandy and Anglo-Norman England », *Gender & History*, 16, 3, 2004, pp. 1-15.

EKDAWI, S., FANN, P. et PHILOKYPROU, E., « Bold Men, Fair Maids and Affronts to Their Sex: the Characterisation and Structural Roles of Men and Women in the Escorial Digenes Akrites », *Byzantine and Modern Greek Studies*, 17, 1993, pp. 25-42.

ENSSLIN, Wilhelm, « The Emperor and the Imperial Administration », dans N. H. Baynes et H. St. L. B. Moss, éd., *Byzantium: An Introduction to East Roman Civilization*, Oxford, Clarendon Press, 1948, pp. 268-307.

EPP, Garrett P. J., « The Vicious Guise: Effeminacy, Sodomy and *Mankind* », dans J. J. Cohen et B. Wheeler, éd., *Becoming Male in the Middle Ages*, New York, Garland Publications, 1997, pp. 303-320.

ERDMANN, Carl. *Die Entstehung des Kreuzzugsgedankens*. Stuttgart, W. Kolhammer, 1935, 420 p.

EVERY, George. *Misunderstandings between East and West*. Richmond, John Knox Press, 1966, 70 p.

EVERY, George. *The Byzantine Patriarchate*, 2^e éd. rév.. Londres, Society for Promoting Christian Knowledge, 1962, 204 p.

FACE, Richard D., « Secular history in twelfth-century Italy: Caffaro of Genoa », *Journal of Medieval History*, 6, 1980, pp. 169-184.

FARAL, Edmond. *Recherches sur les sources latines des contes et romans courtois du Moyen Âge*. Paris, Champion, 1983 (1967), 431 p.

- FARAL, Edmond, « Geoffroy de Villehardouin: la question de sa sincérité », *Revue historique*, 177, 1936, pp. 530-582.
- FAURE, Marcel, éd. *Félonie, trahison, reniements au Moyen Âge*. Montpellier, Publications de l'Université Paul-Valéry Montpellier III, 1997, 631 p.
- FEATHERSTONE, Jeffrey, « Ol'ga's Visit to Constantinople », *Harvard Ukrainian Studies*, 14, 1990, pp. 293-312.
- FERZOCO, George, « The Origin of the Second Crusade », dans M. Gervers, éd., *The Second Crusade and the Cistercians*, New York, St. Martin's Press, 1992, pp. 91-99.
- FLORI, Jean. *Pierre l'Ermite et la première croisade*. Paris, Fayard, 1999, 647 p.
- FLORI, Jean. *Chevaliers et chevalerie au Moyen Âge*. Paris, Hachette Littératures, 1998, 307 p.
- FLORI, Jean. *Croisade et chevalerie, XI^e-XII^e siècles*. Paris, De Boeck & Larcier, 1998, 433 p.
- FLORI, Jean, « Chevalerie », dans J. Le Goff et J.-C. Schmitt, éd., *Dictionnaire raisonné de l'Occident médiéval*, Paris, Fayard, 1999, pp. 199-213.
- FLORI, Jean, « *Oriens Horribilis*... Tares et défauts de l'Orient dans les sources relatives à la première croisade », dans *Croisade et chevalerie. XI^e-XII^e siècles*, Paris, De Boeck, 1998, pp. 179-194.
- FLORI, Jean, « La chevalerie est-elle une manière de vivre? », dans K. Elm, C. D. Fonseca, éd., *Militia Sancti Sepulcri, Idea e istituzione*, Cité du Vatican, 1998, p. 59-75.
- FLORI, Jean, « La notion de chevalerie dans les romans de Chrétien de Troyes », *Romania*, 114, 3-4, 1996, pp. 289-315.
- FLORI, Jean, « En marge de l'idée de guerre sainte: l'image des musulmans dans la mentalité populaire en occident (XI^e-XII^e siècles) », dans H. Hamman, éd., *L'Occident musulman et l'Occident chrétien au Moyen Âge*, Rabat, 1995, pp. 209-221.
- FLORI, Jean, « Chevalerie chrétienne et cavalerie musulmane: deux conceptions du combat chevaleresque vers 1100 », dans *Le monde des héros dans la culture médiévale*, Reineke-Verlag Greifswald, 1994, pp. 99-113.
- FLORI, Jean, « La caricature de l'Islam dans l'Occident médiéval: origine et signification de quelques stéréotypes concernant l'Islam », *Aevum*, 2, 1992, pp. 245-256
- FLORI, Jean, « Aristocratie et valeurs 'chevaleresques' dans la seconde moitié du XII^e siècle. L'exemple des lais de Marie de France », *Le Moyen Âge*, 96, 1990, pp. 35-65.
- FLORI, Jean, « La notion de chevalerie dans les chansons de geste du XII^e siècle. Étude historique du vocabulaire », *Le Moyen Âge*, 81, 1975, pp. 211-244 et 407-445.
- FOREY, Alan J., « The Second Crusade: Scope and Objectives », *Durham University Journal*, 55, 1994, pp. 165-175.

- FORSE, James H., « Armenians and the First Crusade », *Journal of Medieval History*, 17, 1991, pp. 13-22.
- FOUCAULT, Michel. *Histoire de la sexualité. Vol. 1: La volonté de savoir*. Paris, Gallimard, 1976, 211 p.
- FRANCE, John, « The Use of the Anonymous *Gesta Francorum* in the Early Twelfth-Century Sources for the First Crusade », dans A. V. Murray, éd., *From Clermont to Jerusalem: The Crusades and Crusader Societies, 1095-1500*, Turnhout, Brepols, 1998, pp. 29-42.
- FRANCE, John, « The Anonymous *Gesta Francorum* and the *Historia Francorum qui ceperunt Iherusalem* of Raymond of Aguilers and the *Historia de Hierosolymitano itinere* of Peter Tudebode: An Analysis of the Textual Relationship between Primary Sources for the First Crusade », dans J. France et W. C. Zafac, éd., *The Crusades and their Sources*, Aldershot, Ashgate, 1998, pp. 39-69.
- FRANCE, John. *Victory in the East: A Military History of the First Crusade*. Cambridge, Cambridge University Press, 1994, 425 p.
- FRANCE, John, « Anna Comnena, the *Alexiad* and the First Crusade », *Reading Medieval Studies*, 10, 1983, pp. 20-32.
- FRANCE, John, « The Departure of Tatikios from the Crusader Army », *Bulletin of the Institute of Historical Research*, 44, 1971, pp. 137-147.
- FRANKOPAN, Peter, « Perception and Projection of Prejudice: Anna Comnena, the *Alexiad* and the First Crusade », dans S. B. Edgington et S. Lambert, éd., *Gendering the Crusades*, Cardiff, University of Wales Press, 2001, pp. 59-76.
- FRIIS-JENSEN, Karsten. *Saxo og Vergil. En analyse af 1931-undgavens Vergil paralleller*. Copenhagen, Institut for Klassisk Filologi, 1975, 104 p.
- GANSHOF, François-L., « Robert le Frison et Alexis Comnène », *Byzantion*, 31, 1961, pp. 57-74.
- GANSHOF, François-L., « Recherche sur le lien juridique qui unissait les chefs de la Première Croisade à l'empereur byzantin », dans *Mélanges offerts à M. Paul-Edmond Martin*, Genève, Comité des Mélanges P. E. Martin, 1961, pp. 49-63.
- GARSOÏAN, Nina, « Le rôle de la hiérarchie chrétienne dans les rapports entre Byzance et les Sassanides », *Revue des Études Arméniennes*, 10, 1973-1974, pp. 119-138.
- GAUTIER, Paul, « Le discours de Théophylacte de Bulgarie à l'Autocrator Alexis Ier Comnène (6 janvier 1088) », *Revue des études byzantines*, 20, 1962, pp. 93-130.
- GAUWARD, Claude, « Rumeur et stéréotypes à la fin du Moyen Âge », dans *La circulation des nouvelles au Moyen Âge*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1994, pp. 157-177.
- GAY, J., « L'abbaye de Cluny de Byzance au début du XII^e siècle », *Échos d'Orient*, 30, 1931, pp. 84-90.

- GEANAKOPLOS, Deno John. *Emperor Michael Palaeologus and the West, 1258-1282. A Study in Byzantine-Latin Relations*. Cambridge, Harvard University Press, 1959, 434 p.
- GIBBON, Edward. *Histoire du déclin et de la chute de l'Empire romain. Byzance (de 455 à 1500)*, trad. par M. F. Guizot. Paris, Laffont, 1983 (1788), 1252 p.
- GILL, Joseph, « Franks, Venetians and Pope Innocent III: 1201-1203 », *Studi veneziani*, 12, 1970, pp. 85-106.
- GILLINGHAM, J. B., « Roger of Howden on Crusade », dans D. O. Morgan, dir., *Medieval Historical Writing in the Christian and Islamic Worlds*, Londres, School of Oriental and African Studies, 1982, pp. 60-75.
- GILMORE, David D. *Manhood in the Making. Cultural Concepts of Masculinity*. New Haven & London, Yale University Press, 1990, 258 p.
- GILMORE, David D., éd. *Honor and Shame and the Unity of the Mediterranean*. Washington, D.C., American Anthropological Association, 1987, 136 p.
- GODFREY, John. *1204: The Unholy Crusade*. Oxford, Oxford University Press, 1980, 184 p.
- GOSS, Vladimir P. et BORNSTEIN, Christine V., éd. *The Meeting of Two Worlds: Cultural Exchange between East and West during the Period of the Crusades*. Kalamazoo, Medieval Institute Publications, 1986, 450 p.
- GRABAR, André. *L'Empereur dans l'art byzantin*. Londres, Variorum, 1971 (1936), 296 p.
- GRABOÏS, Aryeh, « Militia and Malitia: The Bernardine Vision of Chivalry », dans M. Gervers, éd., *The Second Crusade and the Cistercians*, New York, St. Martin's Press, 1992, pp. 49-56.
- GRABOÏS, Aryeh, « Louis VII Pèlerin », *Revue de l'histoire de l'Église de France*, 192, 1988, pp. 5-22.
- GRABOÏS, Aryeh, « The Crusade of Louis VII. A Reconsideration », dans P. W. Edbury, dir., *Crusade and Settlement. Papers read at the First Conference of the Society for the Study of the Crusades and the Latin East and presented to R. C. Smail*, Cardiff, University College Cardiff Press, 1985, pp. 94-104.
- GRADOWICZ-PANCER, Nira, « 'L'honneur oblige'. Esquisse d'une cartographie des conduites et stratégies de l'honneur aux V^e et VI^e siècles », *Revue belge de philologie et d'histoire*, 74, 1996, pp. 273-293.
- GRANDSEN, Antonia, « Bede's Reputation as an Historian in Medieval England », *Journal of Ecclesiastical History*, 32, 4, 1981, pp. 397-425.
- GRECU, V., « Nicétas Choniates a-t-il connu l'histoire de Jean Cinnamos? », *Revue des études byzantines*, 7, 1949, pp. 194-204.
- GRIFFIN, Nathaniel E., « Un-Homeric Elements in the Medieval Story of Troy », *The Journal of English and Germanic Philology*, 7, 1, 1908, pp. 32-52.

GRIGSBY, John L., « *Le Voyage de Charlemagne, pèlerinage ou parodie?* », dans J. Subrenat, dir., *Au carrefour des routes d'Europe: la chanson de geste (Actes du X^e congrès international de la Société Rencesvals; Strasbourg, octobre 1985)*, Aix-en-Provence, C.U.E.R.M.A., 1987, tome I, pp. 567-584.

GROUSSET, René. *Histoire des croisades et du Royaume franc de Jérusalem*. Paris, Plon, 1934-36, 3 vols.

GUILLAND, R., « Autour du Livre des Cérémonies de Constantin VII Porphyrogénète. La cérémonie de la προσκύνησις », *Revue des études grecques*, 59-60, 1946-1947, pp. 251-259.

GUILLOU, André. *La civilisation byzantine*. Paris, Arthaud, 1990, 453 p.

GUILLOU, André, « Être grec en Europe au Moyen Âge », dans Εὐψυχία: *Mélanges offerts à Hélène Ahrweiler*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1998, pp. 273-279.

HALDON, John, « *Blood and Ink: Some Observations on Byzantine Attitudes Towards Warfare and Diplomacy* », dans J. Shepard et S. Franklin, édés., *Byzantine diplomacy: Papers from the Twenty-fourth Spring Symposium of Byzantine Studies*, Aldershot, Variorum, 1992, pp. 281-294.

HAMILTON, Bernard, « William of Tyre and the Byzantine Empire », dans C. Dendrinos et als., édés., *Porphyrogenita: Essays and Literature of Byzantium and the Latin East in Honour of Julian Chrysostomides*, Aldershot, Ashgate, 2003, pp. 219-233.

HAMILTON, Bernard. *The Leper King and His Heirs*. Cambridge, Cambridge University Press, 2000, 288 p.

HAMILTON, Bernard, « Knowing the Enemy: Western Understanding of Islam at the Time of the Crusades », *Journal of the Royal Asiatic Society of Great Britain and Ireland*, 3^e série, 7, 1997, pp. 373-387.

HAMILTON, Bernard, « Manuel I Comnenus and Baldwin IV of Jerusalem », dans J. Chrysostomides, dir., *Καθηγητρια: Essays Presented to Joan Hussey for Her Eightieth Birthday*, Camberley, Porphyrogenitus, 1988, pp. 353-375.

HAMILTON, Bernard. *Religion in the Medieval West*. Londres, Arnold, 1986, 216 p.

HAMILTON, Bernard. *The Latin Church in the Crusader States. The Secular Church*. Londres, Variorum Publications, 1980, 409 p.

HANOTAUX, Gabriel, « Les Vénitiens ont-ils trahi la chrétienté en 1202? », *Revue historique*, 4, 1877, pp. 74-102.

HARARI, Yuval Noah, « Eyewitnessing in Accounts of the First Crusade: the *Gesta Francorum* and Other Contemporary Narratives », *Crusades*, 3, 2004, pp. 77-99.

HARF-LANCNER, Laurence, « Alexandre et l'Occident médiéval », dans L. Harf-Lancner, C. Kappler, F. Suard, dirs., *Alexandre le Grand dans les littératures occidentales et proche-orientales*, Nanterre, Centre des sciences de la littérature, Université Paris X – Nanterre, 1999, pp. 15-19.

- HARRIS, Jonathan. *Byzantium and the Crusades*. Londres, Hambledon, 2003, 259 p.
- HAVERKAMP, Alfred. *Medieval Germany, 1056-1273*, trad. H. Braun et R. Mortimer. Oxford, Oxford University Press, 1988, 405 p.
- HEAD, Constance, « Alexios Komnenos and the English », *Byzantion*, 47, 1977, pp. 186-199.
- HEATHER, Peter, « The Barbarian in Late Antiquity: Image, Reality and Transformation », dans R. Miles, dir., *Constructing Identities in Late Antiquity*, Londres, Routledge, 1999, pp. 234-258.
- HEINERMANN, Theodore, « Zeit und Sinn der Karlsreise », *Zeitschrift für romanische Philologie*, 56, 1936, pp. 497-562.
- HENDRICKX, Benjamin, « Regestes des empereurs latins de Constantinople (1204-1261/1272) », *Byzantina*, 14, 1988, pp. 141-142.
- HENDRICKX, Benjamin et MATZUKIS, Corinna, « Alexios V Doukas Mourtzouphlos: His Life, Reign, and Death (?-1204) », *Ἑλληνικά*, 31, 1979, pp. 108-132.
- HERRIN, Judith, *Women in Purple: Rulers of Medieval Byzantium*, Princeton, Princeton University Press, 2001, 304 p.
- HERRIN, Judith, « Constantinople, Rome and the Franks in the Seventh and Eighth Centuries », dans J. Shepard et S. Franklin, dirs., *Byzantine Diplomacy: Papers from the Twenty-fourth Spring Symposium of Byzantine Studies*, Aldershot, Variorum, 1992, pp. 91-107.
- HERRIN, Judith, « Le palais et la ville », *Byzantion*, 61, 1991, pp. 213-230.
- HESSELING, Dirk Christiaan. *Essai sur la civilisation byzantine*, trad. G. Schlumberger. Paris, A. Picard, 1907, 381 p.
- HIESTAND, Rudolf, « Il cronista medievale e il suo pubblico: Alcune osservazioni in margine alla storiografia delle crociate », *Annali della Facoltà di Lettere e Filosofia dell'Università di Napoli*, 27, 1984-1985, pp. 207-227.
- HILL, Rosalind, « The Christian View of the Muslims at the Time of the First Crusade », dans P. M. Holt, éd., *The Eastern Mediterranean Lands in the Period of the Crusades*, Warminster, Aris & Phillips Ltd., 1977, pp. 1-8.
- HODGES, John C., « The Blood Covenant Among the Celts », *Revue celtique*, 44, 1927, pp. 109-156.
- HOLMES, Urban T., Jr., « Old French *Grifaigue* and *Grifon* », *Studies in Philology*, 43, 1946, pp. 586-594.
- HONIGMAN, Ernst. *Die sieben Klimata und die 'poleis episèmoi'. Eine Untersuchung zur Geschichte der Geographie und Astrologie im Altertum und Mittelalter*. Heidelberg, C. Winter's Universitätsbuchhandlung, 1929, 247 p.
- HOPF, Karl, « Geschichte Griechenlands », dans J. S. Ersch et J. G. Gruber, éd., *Allgemeine Encyclopädie der Wissenschaften und Künsten*, Leipzig, 1867, vol. 85, pp. 187-678.

HOROWITZ, Jeannine, « Quand les Champenois parlaient le grec: la Morée franque au XIII^e siècle, un bouillon de culture », dans M. Goodich, S. Menache et S. Schein, dirs., *Cross Cultural Convergences in the Crusader Period. Essays Presented to Aryeh Grabois on His Sixty-Fifth Birthday*, New York, Peter Lang, 1995, pp. 111-150.

HORRENT, Jules. *Le Pèlerinage de Charlemagne. Essai d'explication littéraire avec des notes de critique textuelle*. Paris, Belles Lettres, 1961, 154 p.

HOUDEVILLE, M., « Les Sarrasins, miroir des chrétiens? », dans *La chrétienté au péril sarrasin (Actes du colloque du C.U.E.R.M.A.; Aix-en-Provence, septembre-octobre 1999)*, Aix-en-Provence, Publications du C.U.E.R.M.A., 2000, pp. 77-84.

HOWARD-JOHNSTON, J. D. *Byzantium and the West, 850-1200*. Amsterdam, Hakkert, 1988, 332 p.

HÜE, Denis, « La chrétienté au miroir sarrasin? », dans *La chrétienté au péril sarrasin*, Aix-en-Provence, CUERMA, 2000, pp. 85-99.

ILIEVA, Annetta et DELEV, Mitko, « La conscience des croisés et l'altérité chrétienne: essai typologique sur les conflits pendant la Première croisade », dans M. Balard, éd., *Autour de la Première Croisade*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1996, pp. 109-118.

ISAAC, Benjamin, « Orientals and Jews in the *Historia Augusta*: Fourth-Century Prejudice and Stereotypes », dans *The Near East under Roman Rule: Selected Papers*, Leiden, Brill, 1998, pp. 268-283.

JACOBY, David, « From Byzantium to Latin Romania: Continuity and Change », dans B. Arbel, B. Hamilton et D. Jacoby, eds., *Latins and Greeks in the Eastern Mediterranean after 1204*, Totowa (N.J.), Frank Cass, 1989, pp. 1-44.

JACOBY, David, « La littérature française dans les États latins de la Méditerranée orientale à l'époque des croisades: diffusion et création », dans *Essor et fortune de la chanson de geste dans l'Europe et l'Orient latin (Actes du IX^e congrès de la Société Rencesvals; Padoue, 1982)*, Paris, 1982, tome II, pp. 617-646.

JACOBY, David, « The Encounter of Two Societies: Western Conquerors and Byzantines in the Peloponnesus after the Fourth Crusade », *American Historical Review*, 78, 4, 1973, pp. 873-906.

JACOBY, David. *La féodalité en Grèce médiévale. Les « Assises de Romanie »: sources, application et diffusion*. Paris, Mouton, 1971, 358 p.

JACOBY, David, « Les archontes grecs et la féodalité en Morée franque », *Travaux et mémoires*, 2, 1967, pp. 421-481.

JACOBY, David, « La population de Constantinople à l'époque byzantine: un problème de démographie urbaine », *Byzantion*, 31, 1961, pp. 81-110.

JONES, Lynn et MAGUIRE, Henry, « A Description of the Jousts of Manuel I Komnenos », *Byzantine and Modern Greek Studies*, 26, 2002, pp. 104-148.

JORANSON, Einar, « The Problem of the Spurious Letter of Emperor Alexius to the Count of Flanders », *American Historical Review*, 55, 1950, pp. 811-832.

KAEUPER, Richard. *Chivalry and Violence in Medieval Europe*. Oxford, Oxford University Press, 1999, 338 p.

KAZHDAN, Alexander P. et EPSTEIN, Ann Wharton. *Change in Byzantine Culture in the Eleventh and Twelfth Centuries*. Berkeley, University of California Press, 1985, 287 p.

KAZHDAN, Alexander P., « Latins and Franks in Byzantium: Perception and Reality from the Eleventh to the Twelfth Century », dans A. E. Laiou et R. P. Mottahedeh, dir., *The Crusades from the Perspective of Byzantium and the Muslim World*, Washington, Dumbarton Oaks, 2001, pp. 83-100.

KAZHDAN, Alexander P. et McCORMICK, Michael, « The Social World of the Byzantine Court », dans H. Maguire, éd., *Byzantine Court Culture from 829-1204*, Washington, Dumbarton Oaks, 1997, pp. 167-197.

KEEN, Maurice. *Chivalry*. New Haven, Yale University Press, 1984, 303 p.

KLEIN, Thomas A.-P., « Editing the Chronicle of Gui de Bazoches », *Journal of Medieval Latin*, 3, 1993, pp. 27-33.

KNOCH, Peter. *Studien zu Albert von Aachen. Der erste Kreuzzug in der deutschen Chronistik*. Stuttgart, Klett, 1966, 222 p.

KOLBABA, Tia M., « Fighting for Christianity: Holy War in the Byzantine Empire », *Byzantion*, 68, 1, 1998, pp. 194-221.

KONDAKOV, N. P., « Les costumes orientaux à la cour byzantine », *Byzantion*, 1, 1924, p. 7-49.

KOUTRAKOU, Nike, « *Logos and Pathos Between Peace and War: Rhetoric as a Tool of Diplomacy in the Middle Byzantine Period* », *Θησαυρίσματα*, 25, 1995, pp. 7-20.

KOUTRAKOU, Nike-Catherine. *La propagande impériale byzantine: persuasion et réaction (VIII^e-X^e siècles)*. Athènes, Université nationale d'Athènes, 1994, 459 p.

KREY, August C., « A Neglected Passage in the *Gesta* and its Bearing on the Literature of the First Crusade », dans L. J. Paetow, dir., *The Crusades and Other Historical Essays Presented to D. C. Munro*, New York, Books for Libraries Press, 1928, pp. 57-78.

KUEFLER, Mathew S. *The Manly Eunuch. Masculinity, Gender Ambiguity, and Christian Ideology in Late Antiquity*. Chicago, University of Chicago Press, 2001, 408 p.

LA MONTE, J. L., « To What Extent Was the Byzantine Emperor the Suzerain of the Crusading States? », *Byzantion*, 7, 1932, p. 253-264.

LAIYOU, Angeliki E., éd. *Urbs Capta: The Fourth Crusade and Its Consequences*. Paris, Lethielleux, 2005, 371 p.

LAIYOU, Angélique E., « L'interprétation byzantine de l'expansion occidentale (XI^e-XII^e siècles) », dans M. Balard et A. Ducellier, éd., *Le partage du monde. Échanges et colonisation dans la Méditerranée médiévale*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1998, pp. 163-179.

LAIYOU, Angeliki E., « On Just War in Byzantium », dans Τὸ Ἑλληνικόν, *Studies in Honor of Speros Vryonis, Jr.*, vol. I, New York, Aristide d Caratzas Pub, 1993, pp. 154-177.

LAIYOU, A. E., « Byzantium and the West », dans A. E. Laiou et H. Maguire, éd., *Byzantium: A World Civilization*, Washington, 1992, pp. 61-79.

LE GOFF, Jacques, « L'Occident médiéval et l'Océan indien: un horizon onirique », dans J. Le Goff, éd., *Pour un autre Moyen Âge: temps, travail et culture en Occident*, Paris, Gallimard, 1977, pp. 230-98.

LE GOFF, Jacques, « Le rituel symbolique de la vassalité », dans *Pour un autre Moyen Âge temps, travail et culture en Occident*, Paris, Gallimard, 1977, pp. 349-420.

LECOUTEUX, Claude, « Bestiaire et monstres fabuleux », dans M. Meslin, dir., *Le merveilleux. L'imaginaire et les croyances en Occident*, Bordas, 1984, pp. 84-107.

LEMERLE, Paul, « Byzance et la croisade », *Relazioni del X Congresso Internazionale di Scienze Storiche. Vol. III: Storia del Medioevo*, Florence, 1955, pp. 595-620.

LILIE, Ralph-Johannes. *Byzantium and the Crusader States, 1096-1204*, trad. J.-C. Morris et J. E. Ridings. Oxford, Clarendon Press, 1993, 342 p.

LILIE, Ralph-Johannes, « The Crusaders Between Orient and Occident. Success and Failure », dans *Uluslararası Haçlı Seferleri Sempozyumu*, Ankara, Türk Tarih Kurumu Basimevi, 1999, pp. 77-82.

LIVINGSTON, A. A., « Grifon Greek and Grifaigne Greek », *Modern Language Notes*, 22, 1907, pp. 47-51.

LOCK, Peter. *The Franks in the Aegean, 1204-1500*. Londres et New York, Longman, 1995, 400 p.

LOCK, Peter, « The Latin Emperors as Heirs to Byzantium », dans P. Magdalino, éd., *New Constantines. The Rythm of Imperial Renewal in Byzantium, 4th-13th Centuries (Papers from the Twenty-Sixth Spring Symposium of Byzantine Studies, St. Andrew, March 1992)*, Aldershot, Variorum, 1994, pp. 295-304.

LOENERTZ, R.-J., « Aux origines du despotat d'Épire et de la principauté d'Achaïe », *Byzantion*, 43, 1973, pp. 360-394.

LONGNON, Jean. *Les compagnons de Villehardouin: recherches sur les croisés de la quatrième croisade*. Genève, Droz, 1978, 267 p.

LOUTCHITSKAJA, Svetlana, « L'image des musulmans dans les chroniques des croisades », *Le Moyen Âge*, 105, 1999, pp. 717-735.

LOUTCHITSKAJA, Svetlana, « *Barbarae Nationes*: les peuples musulmans dans les chroniques de la Première Croisade », dans Michel Balard, éd., *Autour de la Première Croisade*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1996, pp. 99-107

MACRIDES, Ruth, « Constantinople: The Crusaders' Gaze », dans *Travel in the Byzantine World*, Aldershot, Ashgate, 2002, pp. 193-212.

MADDEN, Thomas F. *Enrico Dandolo and the Rise of Venice*. Baltimore, John Hopkins University Press, 2003, 298 p.

MADDEN, Thomas F., « Venice's Hostage Crisis: Diplomatic Efforts to Secure Peace with Byzantium Between 1171 and 1184 », dans E. E. Kittell et T. F. Madden, éd., *Medieval and Renaissance Venice*, Urbana, University of Illinois Press, 1999, pp. 96-108.

MADDEN, Thomas F., « Outside and Inside the Fourth Crusade », *The International History Review*, 17, 1995, pp. 726-743.

MADDEN, Thomas F., « Venice and Constantinople in 1171 and 1172: Enrico Dandolo's Attitudes Towards Byzantium », *Mediterranean Historical Review*, 1993, pp. 166-185.

MAGDALINO, Paul, « The Pen of the Aunt: Echoes of the Mid-Twelfth Century in the *Alexiad* », dans T. Gouma-Peterson, éd., *Anna Komnene and Her Times*, New York, Garland Publishing, 2000, pp. 15-43.

MAGDALINO, Paul. *The Empire of Manuel I Komnenos (1143-1180)*. Cambridge, Cambridge University Press, 1993, 557 p.

MAGDALINO, Paul, « Honour Among Romaioi: the Framework of Social Values in the World of Digenes Akrites and Kekaumenos », *Byzantine and Modern Greek Studies*, 13, 1989, pp. 183-218.

MAGDALINO, Paul, « The Phenomenon of Manuel I Komnenos », dans J. D. Howard-Johnston, éd., *Byzantium and the West, c.850 - c.1200*, Amsterdam, A. M. Hakkert, 1988, pp. 171-199.

MAGDALINO, Paul, « Manuel Komnenos and the Great Palace », *Byzantine and Modern Greek Studies*, 4, 1978, pp. 101-114.

MAGUIRE, Henry, éd. *Byzantine Court Culture from 829 to 1204*. Washington (D.C), Dumbarton Oaks, 1997, 164 p.

MAJESKA, George P., « The Byzantines on the Slavs: on the Problem of Ethnic Stereotyping », *Acta Byzantina Fennica*, 9, 1997-1998, pp. 70-86.

MARCELLO-NIZIA, Christiane, « De l'*Énéide* à l'*Énéas*: les attributs du fondateur », dans *Lectures médiévales de Virgile. Actes du Colloque organisé par l'École française de Rome (Rome, 25-28 octobre 1982)*, Rome, École française de Rome, 1985, pp. 251-266.

MARTIN, Hervé. *Mentalités médiévales I. XI^e-XV^e siècle*. Paris, Presses universitaires de France, 1998 (1996), 516 p.

- MARTIN, Hervé. *Mentalités médiévales II. Représentations collectives du XI^e au XV^e siècle*. Paris, Presses universitaires de France, 2001, 297 p.
- MARTIN, Jean-Marie, « L'attitude et le rôle des Normands dans l'Italie méridionale byzantine », dans P. Bouet et F. Neveux, dirs., *Les Normands en Méditerranée dans le sillage des Tanocrède*, Caen, Presses universitaires, 1994, pp. 111-122.
- MAS LATRIE, Louis de, *Histoire de l'île de Chypre sous le règne des princes de la maison de Lusignan*, Paris, Imprimerie générale, 1852-1861, 3 vols.
- MATTHEW, D. J. A., « The Chronicle of Romuald of Salerno », dans R. H. C. Davis et J. M. Wallace-Hadrill, dirs., *The Writing of History in the Middle Ages: Essays Presented to R. W. Southern*, Oxford, Clarendon Press, 1981, pp. 239-274.
- MAYNE, Richard, « East and West in 1054 », *Cambridge Historical Journal*, 11, 1954, pp. 133-148.
- MAYR-HARTING, Henry, « Odo of Deuil, the Second Crusade and the Monastery of Saint-Denis », dans M. A. Meyer, éd., *The Culture of Christendom. Essays in Medieval History in Commemoration of Denis L. T. Bethell*, Londres, Hambledon Press, 1993, pp. 225-241.
- McCORMICK, Michael. *Eternal Victory: Triumphal Rulership in Late Antiquity, Byzantium and the Early Medieval West*. Cambridge, Cambridge University Press, 1986, 454 p.
- McCORMICK, Michael, « Analysing Imperial Ceremonies », *Jarhbuch der Österreichischen Byzantinistik*, 35, 1985, pp. 1-20.
- MELLINKOFF, Ruth, « Judas's Red Hair and the Jews », *Journal of Jewish Art*, 9, 1982, pp. 31-46.
- MINIO-PALUELLO, L., « Iacobus Veneticus Graecus: Canonist and Translator of Aristotle », *Traditio*, 8, 1952, pp. 265-304.
- MIRANDA, Salvador. *Les palais des empereurs byzantins*. Mexico, 1965, 151 p.
- MOFFATT, Ann, « Variations in Byzantine Imperial Ceremonial: the *De Ceremoniis* of Constantine Porphyrogenetos », *Byzantinische Forschungen*, 24, 1997, pp. 219-227.
- MORGAN, Margaret Ruth, « The Meanings of Old French *polain*, Latin *pullanus* », *Medium Aevum*, 48, 1979, pp. 40-54.
- MORGAN, Margaret Ruth. *The Chronicle of Ernoul and the Continuations of William of Tyre*. Oxford, Oxford University Press, 1973, 204 p.
- MORRIS, Colin, « The Aims and Spirituality of the Crusade as Seen Through the Eyes of Albert of Aix », *Reading Medieval Studies*, 16, 1990, pp. 99-117.
- MORRIS, Colin, « *Equestris Ordo*: Chivalry as a Vocation in the Twelfth Century », *Studies in Church History*, 15, 1978, pp. 87-96.

MORTENSEN, Lars Boje, « The Texts and Contexts of Ancient Roman History in Twelfth-Century Western Scholarship », dans P. Magdalino, dir., *The Perception of the Past in Twelfth-Century Europe*, Londres, Hambledon Press, 1992, pp. 99-116.

MUCHEMBLED, Robert, « Les humbles aussi », dans M. Gautheron, éd., *L'honneur: Image de soi ou don de soi un idéal équivoque*, Paris, Autrement, 1991, pp. 61-68.

MULINDER, Alec, « Albert of Aachen and the Crusade of 1101 », dans A. V. Murray, *From Clermont to Jerusalem: the Crusades and Crusader Societies, 1095-1500*, Turnhout, Brepols, 1998, pp. 69-77.

MUNK OLSEN, Birger, « Virgile et la renaissance du XII^e siècle », dans *Lectures médiévales de Virgile. Actes du Colloque organisé par l'École française de Rome (Rome, 25-28 octobre 1982)*, Rome, École française de Rome, 1985, pp. 31-48.

MUNRO, Dana Carelton, « The Western Attitude Toward Islam During the Period of the Crusades », *Speculum*, 6, 1931, pp. 329-343.

MURRAY, Alan V., « Ethnic Identity in the Crusader States: the Frankish Race and the Settlement of Outremer », dans S. Forde, L. Johnson et A. V. Murray, *Concepts of National Identity in the Middle Ages*, Leeds, Leeds Studies in English, 1995, pp. 59-73.

MUTHESIUS, Anna, « Silken diplomacy », dans J. Shepard et S. Franklin, éd., *Byzantine Diplomacy: Papers from the Twenty-fourth Spring Symposium of Byzantine Studies*, Aldershot, Variorum, 1992, pp. 235-248.

NICOL, Donald M. « Byzantium, Venice and the Fourth Crusade, an Inaugural Lecture », dans *Southeastern Review*, www.southeastern.edu/gr/literature/crusade.htm, 1990.

NICOL, Donald M. *Byzantium and Venice: A Study in Diplomatic and Cultural Relations*. Cambridge, Cambridge University Press, 1988, 465 p.

NICOL, Donald M., « The Fate of Peter of Courtenay, Latin Emperor of Constantinople, and a Treaty That Never Was », dans J. Chrysostomides, dir., *Καθηγητρια: Essays Presented to Joan Hussey for Her Eightieth Birthday*, Camberley, Porphyrogenitus, 1988, pp. 377-383.

NICOL, Donald M., « Refugees, Mixed Population and Local Patriotism in Epiros and Western Macedonia After the Fourth Crusade », *XV^e Congrès international d'études byzantines, Rapports I*, Athènes, 1976, pp. 3-33.

NICOL, Donald M. *Byzantium: Its Ecclesiastical History and Relations With the Western World*. Londres, Variorum Reprints, 1972, 317 p.

NICOL, Donald M., « The Byzantine Reaction to the Second Council of Lyons, 1274 », *Studies in Church History*, 8, 1971, pp. 113-146.

NICOL, Donald M., « The Byzantine View of Western Europe », *Greek, Roman and Byzantine Studies*, 8, 1967, pp. 315-339.

NICOL, Donald M., « Byzantium and the Papacy in the Eleventh Century », *Journal of Ecclesiastical History*, 13, 1962, pp. 1-20.

NICOLAOU-KONNARI, Angel, « Strategies of Distinction: the Construction of the Ethnic Name Griffon in the Western Perception of the Greeks (12th-14th centuries) », *Byzantinistica*, 4, 2002, pp. 181-196.

NICOLAOU-KONNARI, Angel. *The Encounter of Greeks and Franks in Cyprus in the Late Twelfth and Thirteenth Centuries: Phenomena of Acculturation and Ethnic Awareness*. Thèse doctorale sous la direction de P. Edbury, Univ. of Wales College of Cardiff, 1999.

NOBLE, Peter, « Villehardouin, Robert de Clari and Henri de Valenciennes: Their Different Approaches to the Fourth Crusade », *The Medieval Chronicle*, 120, 1999, pp. 202-211.

NYE, Robert A., « De l'honneur nobiliaire à l'honorabilité bourgeoise: les origines de la masculinité moderne », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 105, 1994, pp. 46-51.

OBOLENSKY, Dimitri, « The Principles and Methods of Byzantine Diplomacy », *XII^e congrès international d'études byzantines, Actes I*, Belgrade, 1963, pp. 45-61.

OIKONOMIDÈS, Nicolas. *Les listes de préséance byzantines des IX^e et X^e siècles*. Paris, Éditions du centre national de la recherche scientifique, 1972, 403 p.

OIKONOMIDÈS, Nicolas, « The Concept of 'Holy War' and Two Tenth-Century Byzantine Ivories », dans T. S. Miller et J. Nesbitt, éd., *Peace and War in Byzantium: Essays in Honor of George T. Dennis, S. J.*, Washington (D.C.), Catholic University of America Press, 1995, pp. 62-86.

OKTAWIUSZ, Jurewicz. *Andronikos I Komnenos*. Amsterdam, A. M. Hakkert, 1970, 159 p.

OSTROGORSKY, Georges. *Histoire de l'État byzantin*, trad. J. Gouillard. Paris, Payot, 1996 (1953), 644 p.

OSTROGORSKY, Georges, « The Byzantine Emperor and the Hierarchical World Order », *The Slavonic and East European Review*, 35, 1956-1957, pp. 1-14.

PARIS, Gaston, « La chanson du pèlerinage de Charlemagne », *Romania*, 9, 1880, pp. 1-50.

PARIS, Gaston, « Le voyage de Charlemagne en Orient », dans *Histoire poétique de Charlemagne*, Paris, Bouillon, 1905, pp. 337-344.

PASTOUREAU, Michel. *Couleurs, images, symboles. Études d'histoire et d'anthropologie*. Paris, Le Léopard d'Or, 1989, 292 p.

PASTOUREAU, Michel, « Tous les gauchers sont roux », dans C. Frankel, éd., *La trahison*, Paris, Seuil, coll. « Le Genre humain », nos. 16-17, 1988, pp. 343-354.

PASTOUREAU, Michel, « Formes et couleurs du désordre : le jaune avec le vert », dans *Figures et couleurs. Études sur la symbolique et la sensibilité médiévales*, Paris, Le Léopard d'Or, 1986, pp. 23-34.

PASTOUREAU, Michel, « Les couleurs médiévales: systèmes de valeurs et modes de sensibilité », dans *Figures et couleurs. Études sur la symbolique et la sensibilité médiévales*, Paris, Le Léopard d'Or, 1986, pp. 35-49.

PATERSON, Linda, « La *Chanson de la croisade albigeoise*: mythes chevaleresques et réalités militaires », dans D. Buschinger, éd., *La croisade: réalités et fictions*, Göppingen, Kümmerle Verlag, 1989, pp. 193-203.

PAYEN, Jean-Charles, « L'image du Grec dans la chronique normande: sur un passage de Raoul de Caen », dans *Images et signes de l'Orient dans l'Occident médiéval*, Aix-en-Provence, Éditions Jeanne Laffite, 1982, pp. 269-280.

PHILLIPS, Jonathan. *The Fourth Crusade and the Sack of Constantinople*. New York, Viking, 2004, 374 p.

PHILLIPS, Jonathan, « Odo of Deuil's *De profectone Ludovici VII in Orientem* as a Source for the Second Crusade », dans M. Bull et N. Housley, éd., *The Experience of Crusading. Volume 1: Western Approaches*, Cambridge, Cambridge University Press, 2003, pp. 80-95.

PHILLIPS, Jonathan, « The Origins and Direction of the Second Crusade. A Reassessment », dans *Uluslararası Haçlı Seferleri Sempozyumu*, Ankara, Türk Tarih Kurumu Basimevi, 1999, pp. 23-32.

PHILLIPS, Jonathan. *Defenders of the Holy Land. Relations Between the Latin East and the West (1119-1187)*. Oxford, Clarendon Press, 1996, 314 p.

PIPONNIER, Françoise et MANE, Perrine. *Se vêtir au Moyen Âge*. Paris, Adam Biro, 1995, 206 p.

PITT-RIVERS, Julian, « La maladie de l'honneur », dans M. Gautheron, éd., *L'honneur: Image de soi ou don de soi un idéal équivoque*, Paris, Autrement, 1991, pp. 20-36.

PITT-RIVERS, Julian, « Honour and Social Status », dans J. G. Peristiany, éd., *Honour and Shame: the Values of Mediterranean Society*, Chicago, University of Chicago Press, 1966, pp. 21-77.

POWELL, James M., « Innocent III and Alexius III: A Crusade Plan That Failed », dans M. Bull et N. Housley, éd., *The Experience of Crusading. Volume 1: Western Approaches*, Cambridge, Cambridge University Press, 2003, pp. 96-102.

POWELL, James M., « Myth, Legend, Propaganda, History: the First Crusade, 1140 – ca. 1300 », dans M. Balard, éd., *Autour de la Première Croisade*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1996, pp. 127-141.

PRYOR, John H., « The Venetian Fleet for the Fourth Crusade and the Diversion of the Crusade to Constantinople », dans M. Bull et N. Housley, éd., *The Experience of Crusading, Vol. 1: Western Approaches*, Cambridge, Cambridge University Press, 2003, pp. 103-123.

PRYOR, John H., « The Problem of Byzantium and the Mediterranean World, c. 1050 – c. 1400 », dans B. Z. Kedar, J. Riley-Smith et R. Hiestand, éd., *Montjoie. Studies in crusade history in honour of H. E. Mayer*, Aldershot, Variorum, 1997, pp. 199-211.

PRYOR, J. H., « The Oaths of the Leaders of the First Crusade to Emperor Alexius I Comnenus: Fealty, Homage – πίστις, δουλεία », *Parergon*, 2, 1984, pp. 111-141.

PUTTER, Ad, « Travestite Knights in Medieval Life and Literature », dans J. J. Cohen et B. Wheeler, éd., *Becoming Male in the Middle Ages*, New York, Garland Publications, 1997, pp. 279-302.

QUELLER, Donald E. et MADDEN, Thomas F. *The Fourth Crusade. The Conquest of Constantinople: 1201-1204*, 2^e éd., Philadelphia, University of Philadelphia Press, 1997, 357 p.

QUELLER, Donald E. et STRATON, S. J., « A Century of Controversy on the Fourth Crusade », *Studies in Medieval and Renaissance History*, 6, 1969, pp. 235-277.

RAYNAUD, Christiane, « Ganelon dans les enluminures du XII^e au début XVI^e siècle. Première approche », dans M. Faure, éd., *Félonie, trahison, reniements au Moyen Âge*. Montpellier, Publications de l'Université Paul-Valéry Montpellier III, 1997, pp. 67-89.

RAYNAUD, Christiane. *Mythes, cultures et sociétés, XIII^e-XV^e siècles*. Paris, Le Léopard d'Or, 1995, 361 p.

REUTER, Timothy, « The 'non-crusade' of 1149-1150 », dans J. Phillips et M. Hoch, éd., *The Second Crusade: Scope and Consequences*, Manchester, Manchester University Press, 2001, pp. 150-163.

RIANT, Paul, « Inventaire critique des lettres historiques de croisades », dans *Archives de l'Orient Latin*, Paris, E. Leroux, 1881, vol. 1, pp. 1-224.

RICHARD, Jean, « La seigneurie franque en Syrie et à Chypre: modèle oriental ou modèle occidental? », dans *Seigneurs et seigneuries au Moyen Âge (Actes du 117^e Congrès national des Sociétés savantes; Clermont-Ferrand, 1992)*, Paris, Éditions du CTHS, 1993, pp. 125-136.

RICHARD, Jean, « The Establishment of the Latin Church in the Empire of Constantinople (1204-1227) », *Mediterranean Historical Review*, 4, 1989, pp. 45-62.

RICHARD, Jean, « Les Turcoples au service des royaumes de Jérusalem et de Chypre: Musulmans convertis ou Chrétiens orientaux? », *Revue des études islamiques*, 54, 1986, pp. 259-270.

RICHARD, Jean, « La vogue de l'Orient dans la littérature occidentale du Moyen Âge », dans *Mélanges René Crozet*, Poitiers, C.E.S.C.M., 1966, vol. 1, pp. 557-561.

RICHARD, Jean, « L'enseignement des langues orientales en Occident au Moyen Âge », *Revue des études islamiques*, 44, 1976, pp. 149-164.

RICHARD, Jean, « Raymond d'Aguilers, historien de la première croisade », *Journal des Savants*, 3, 1971, pp. 206-212.

RICHE, Pierre, « Les représentations du palais dans les textes littéraires du Haut Moyen Âge », *Francia*, 4, 1976, pp. 161-171.

RILEY-SMITH, Jonathan. *The First Crusaders, 1095-1131*. Cambridge, Cambridge University Press, 1997, 300 p.

RILEY-SMITH, Jonathan. *Les croisades*, trad. F. Deléris. Paris, Pygmalion, 1990, 326 p.

RILEY-SMITH, Jonathan, « The Venetian Crusade of 1122-1124 », dans G. Airaldi et B. Z. Kedar, éd., *I Comuni italiani nel regno crociato di Gerusalemme*, Gênes, Università di Genova, 1986, pp. 337-350.

RINGROSE, Kathryn M. *The Perfect Servant: Eunuchs and the Social Construction of Gender in Byzantium*. Chicago et Londres, University of Chicago Press, 2003, 295 p.

ROBREAU, Yvonne. *L'honneur et la honte: leur expression dans les romans en prose du Lancelot-Graal (XII^e-XIII^e siècles)*. Genève, Droz, 1981, 207 p.

ROUSSET, Paul, « Étienne de Blois, croisé fuyard et martyr », *Genava*, 11, 1963, pp. 183-195.

ROWE, John Gordon, « Alexander III and the Jerusalem Crusade. An Overview of Problems and Failures », dans M. Shatzmiller, éd., *Crusaders and Muslims in Twelfth-Century Syria*, New-York, E. J. Brill, 1993, pp. 112-132.

ROWE, John Gordon, « The Origins of the Second Crusade: Pope Eugenius III, Bernard of Clairvaux and Louis VII of France », dans M. Gervers, éd., *The Second Crusade and the Cistercians*, New York, St. Martin's Press, 1992, pp. 79-89.

ROWE, John Gordon, « Paschal II, Bohemond of Antioch and the Byzantine Empire », *Bulletin of the John Rylands Library*, 49, 1966, pp. 165-202.

RUDT de COLLENBERG, Weyprecht Hugo, « L'empereur Isaac de Chypre et sa fille (1155-1207) », *Byzantion*, 38, 1968, pp. 123-179.

RUNCIMAN, Steven, « The Visit of King Amalric I to Constantinople in 1171 », dans B. Z. Kedar et als., *Outremer: Studies in the History of the Crusading Kingdom of Jerusalem*, Jérusalem, Yad Izhak Ben-Zvi Institute, 1982, pp. 153-158.

RUNCIMAN, Steven. *The Eastern Schism. A Study of the Papacy and the Eastern Churches During the 11th and 12th Centuries*. Oxford, Clarendon Press, 1955, 189 p.

RUNCIMAN, Steven. *A History of the Crusades*. Cambridge, Cambridge University Press, 1951-54, 3 vols.

SANFORD, Eva Matthews, « The Study of Ancient History in the Middle Ages », *Journal of the History of Ideas*, 5, 1944, pp. 21-43.

SAVVIDES, Alexis G. C., « Late Byzantine and Western Historiographers on Turkish Mercenaries in Greek and Latin Armies: the Turcoples/Tourkopouloi », dans R. Beaton et C. Roueché, éd., *The Making of Byzantine History: Studies Dedicated to Donald M. Nicol*, Aldershot, Variorum, 1993, pp. 122-136.

SCHLAUCH, Margaret, « The Palace of Hugon de Constantinople », *Speculum*, VII, 1932, pp. 500-514.

SCHLOSSER, Franziska E., « Byzantine Studies and the History of the Crusade: The Alexiad of Anna Comnena as a Source for the Crusades », *Byzantinische Forschungen*, 15, 1990, pp. 397-406.

SCHMALE Franz-Josef et WATTENBACH, Wilhelm. *Deutschlands Geschichtsquellen im Mittelalter*. Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1976, vol. 1.

SCHMANDT, Raymond H., « The Fourth Crusade and the Just War Theory », *Catholic Historical Review*, 61, 1975, pp. 191-221.

SCHUSTER, Beate, « The Strange Pilgrimage of Odo of Deuil », dans G. Althoff, J. Fried et P. J. Geary, éd., *Medieval Concepts of the Past: Ritual, Memory, Historiography*, Cambridge, Cambridge University Press, 2002, pp. 253-278.

SÉNAC, Philippe. *L'image de l'Autre. Histoire de l'Occident médiéval face à l'Islam*. Paris, Flammarion, 1983, 194 p.

SERDON, Valérie et CONTAMINE, Philippe. *Armes du diable: Arcs et arbalètes au Moyen Âge*. Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2005, 335 p.

SETTON, Kenneth, éd. *A History of the Crusades*. Madison, University of Wisconsin Press, 1955-1989, 6 vols.

SHEPARD, Jonathan et FRANKLIN, Simon, éd. *Byzantine Diplomacy: Papers from the Twenty-fourth Spring Symposium of Byzantine Studies*. Aldershot, Variorum, 1992, 333 p.

SHEPARD, Jonathan, « The Uses of 'History' in Byzantine Diplomacy », dans C. Dendrinos, et al., éd., *Porphyrogenita: Essays and Literature of Byzantium and the Latin East in Honour of Julian Chrysostomides*, Aldershot, Ashgate, 2003, pp. 91-115.

SHEPARD, Jonathan, « 'Father' or 'Scorpion'? : Style and Substance in Alexius' Diplomacy », dans M. E. Mullett et D. C. Smythe, dirs., *Alexios I Komnenos*, Belfast, Belfast Byzantine Texts and Translations, 1996, pp. 68-132.

SHEPARD, Jonathan, « The Uses of the Franks in Eleventh-Century Byzantium », dans M. Chibnall, dir., *Anglo-Norman Studies XV (Proceedings of the XV Battle Conference and of the XI Colloquio Medievale of the Officina di Studi Medievali; 1992)*, Woodbridge, Boydell Press, 1993, pp. 275-305.

SHEPARD, Jonathan, « When Greek Meets Greek: Alexios Comnenos and Bohemond in 1097-1098 », *Byzantine and Modern Greek Studies*, 12, 1988, pp. 185-277.

SHEPARD, Jonathan, « Information, Disinformation and Delay in Byzantine Diplomacy », *Byzantinische Forschungen*, 10, 1985, pp. 233-293.

SHEPARD, Jonathan, « The English and Byzantium: A Study of Their Role in the Byzantine Army in the Later XIth Century », *Traditio*, 29, 1973, pp. 53-92.

SIMEONOVA, Liliana, « Foreigners in Tenth-Century Byzantium: a Contribution to the History of Cultural Encounter » dans D. Smythe, éd., *Strangers to Themselves: the Byzantine Outsider*, Aldershot, Ashgate, 2000, pp. 229-244.

SIMEONOVA, Liliana, « In the Depths of Tenth-Century Byzantine Ceremonial: the Treatment of Arab Prisoners of War at Imperial Banquets », *Byzantine and Modern Greek Studies*, 22, 1998, pp. 75-104.

SIMPSON, Alicia, « Byzantine Latinophobia: Some Explanations Concerning the Central Aspect of Byzantine Popular Attitudes Towards the Latins in the XII Century », *Mésogeios*, 3, 1999, pp. 64-82.

SIMPSON, Alicia, « Byzantine Aristocrats and Their Perceptions of Latins in the Century Before the Latin Conquest of Constantinople », *Mésogeios*, 2, 1998, pp. 138-155.

SPATHARAKIS, I., « The Proskynesis in Byzantine Art. A study in connection with a nomisma of Adronicus Paleologue », *Bulletin Antieke Beschaving*, 49, 1974, pp. 190-205.

SPIRIDONAKIS, Basile G. *Greco, Occidentaux et Turcs de 1054 à 1453: Quatre siècles d'histoire de relations internationales*. Thessalonique, Institute for Balkan Studies, 1990, 291 p.

STENTON, D. M., « Roger of Howden and Benedict of Peterborough », *English Historical Review*, 68, 1953, pp. 574-582.

STEPHENSON, Paul, « Anna Comnena's Alexiad as a source for the Second Crusade? », *Journal of Medieval History*, 29, 1, 2003, pp. 41-54.

STEPHENSON, Paul, « Byzantine Conceptions of Otherness After the Annexation of Bulgaria (1018) », dans D. Smythe, dir., *Strangers to Themselves: the Byzantine Outsider*, Aldershot, Ashgate, 2000, pp. 245-257.

STEWART, Frank H. *Honor*. Chicago, University of Chicago Press, 1994, 175 p.

STIERNON, Lucien, « Les origines du despotat d'Épire », *Revue des études byzantines*, 17, 1959, pp. 90-126.

STRICKLAND, Matthew. *War and Chivalry: the Conduct and Perception of War in England and Normandy, 1066-1217*. New York, Cambridge University Press, 1996, 387 p.

STURM, Sara, « The Stature of Charlemagne in the *Pèlerinage* », *Studies in Philology*, 71, 1974, pp. 1-18.

SUOMELA-HÄRMÄ, Elina, « Des roux et des couleurs », dans *Les couleurs au Moyen Âge*, Aix-en-Provence, Publications du C.U.E.R.M.A., 1988, pp. 401-421.

SWIETEK, Francis R., « Gunther of Pairis and the *Historia Constantinopolitina* », *Speculum*, 53, 1978, pp. 49-79.

SYBEL, Heinrich von. *Geschichte des ersten Kreuzzuges*. Düsseldorf, 1841, 267 p.

TAYLOR, Andrew, « Chivalric Conversation and the Denial of Male Fear », dans J. Murray, éd., *Conflicted Identities and Multiple Masculinities. Men in the Medieval West*. New York, Garland, 1999, pp. 169-188.

TAYLOR, Steven M., « Constantine the Great: Folk Hero of the Fourth Crusade », *Neophilologus*, 64, 1980, pp. 32-37.

THIRIET, Freddy, « Byzance et les Byzantins vus par le Vénitien Andrea Dandolo », *Revue des études sud-est européennes*, 10, 1972, pp. 5-15.

THOMAS, R. D., « Anna Comnena's Account of the First Crusade: History and Politics in the Reigns of the Emperors Alexius I and Manuel I Comnenus », *Byzantine and Modern Greek Studies*, 15, 1991, pp. 269-312.

THOMSON, Rodney M. *William of Malmesbury*. Woodbridge, Boydell Press, 1987, 227 p.

THOMSON, Rodney M., « William of Malmesbury, historian of crusade », *Reading Medieval Studies*, 23, 1997, pp. 121-134.

TILLIETTE, Jean-Yves, « *Insula me genuit*. L'influence de l'*Énéide* sur l'épopée latine du XII^e siècle », dans *Lectures médiévales de Virgile. Actes du Colloque organisé par l'École française de Rome (Rome, 25-28 octobre 1982)*, Rome, École française de Rome, 1985, pp. 121-142.

TOPPING, Peter, « Co-existence of Greeks and Latins in Frankish Morea and Venetian Crete », *XV^e Congrès international d'études byzantines, Rapports I*, Athènes, 1976, pp. 3-23.

TOUGHER, Shaun, éd. *Eunuchs in Antiquity and Beyond*. Londres, Classical Press of Wales, 2002, 269 p.

TREADGOLD, Warren. *A History of the Byzantine State and Society*. Stanford, Calif., Stanford University Press, 1997, 1019 p.

TRONZO, William, « Byzantine Court Culture from the Point of View of Norman Sicily: The Case of the Cappella Palatina in Palermo », dans H. Maguire, dir., *Byzantine Court Culture from 829 to 1204*, Washington (D.C), Dumbarton Oaks, 1997, pp. 101-114.

TUILIER, André, « Byzance et la féodalité occidentale: les vertus guerrières des premiers croisés d'après l'*Alexiade* d'Anne Comnène », dans *La guerre et la paix: frontières et violences au Moyen Âge*, Paris, Bibliothèque nationale, 1978, pp. 35-50.

TURREL, Charles A., « A Contribution to the Study of König Rother », *Modern Language Notes*, 18, 1903, pp. 35-38.

VAN DER VIN, J. P. A. *Travellers to Greece and Constantinople. Ancient Monuments and Old Traditions in Medieval Travellers' Tales*. Nederlands Historisch-Archaeologisch Instituut te Istanbul, 1980, 2 vols.

VANCE, Eugene, « Semiotics and Power: Relics, Icons and the *Voyage de Charlemagne à Jérusalem et à Constantinople* », dans M. Brownlee, dir., *The New Medievalism*, Baltimore, MD, 1991, pp. 226-249.

VASILIEV, A. A. *History of the Byzantine Empire, 324-1453*, 2^e éd. Madison, University of Wisconsin Press, 1961, 2 vols.

VASILIEV, A. A., « The Opening Stages of the Anglo-Saxon Immigration to Byzantium in the Eleventh Century », *Annales de l'Institut Kondakov*, 9, 1937, pp. 39-70.

VOLBACH, W. F., « Oriental Influences in the Animal Sculpture of Campania », *The Art Bulletin*, 24, 1942, pp. 172-180.

VRYONIS, Speros, Jr., « Byzantine Imperial Authority: Theory and Practice in the Eleventh Century », dans *La notion d'autorité au Moyen Âge: Islam, Byzance, Occident*, Paris, Presses universitaires de France, 1982, pp. 141-161.

WAHA, M. de., « La lettre d'Alexis I à Robert I le Frison: une révision », *Byzantion*, 47, 1977, pp. 113-125.

WEISS, Roberto, « Greek in Western Europe at the End of the Middle Ages », dans C. Dionisotti, C. Fahy et J. D. Moores, éd., *Medieval and Humanist Greek. Collected Essays of Roberto Weiss*, Padoue, Antenore, 1977, pp. 3-12.

WENZEL, Siegfried. *The Sin of Sloth: Acedia in Medieval Thought and Literature*. Chapel Hill, University of N. Carolina, 1967, 269 p.

WHITAKER, I. « Late Classical and Early Medieval Accounts of the Lapps (Sami) », *Classica et Mediaevalia*, 34, 1983, 283-303.

WITTOW, Mark, « How the East Was Lost: the Background of the Komnenian *Reconquista* », dans M. E. Mullett et D. C. Smythe, dirs., *Alexios I Komnenos*, Belfast, Belfast Byzantine Texts and Translations, 1996, pp. 55-67.

WITZEL, H.-J., « Le problème de l'auteur des *Gesta Francorum et aliorum Hierosolymitanorum* », *Le Moyen Âge*, 61, 1995, pp. 319-328.

WOLF, Kenneth Baxter. *Making History. The Normans and Their Historians in Eleventh-Century Italy*. Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 1995, 192 p.

WOLFF, Hélène, « Traîtres et trahison d'après quelques œuvres historiques de la fin du Moyen Âge », dans *Exclus et systèmes d'exclusion dans la littérature et la civilisation médiévales*, Aix-en-Provence, 1978, pp. 41-55.

WOLFF, Robert Lee, « The Latin Empire of Constantinople, 1204-1261 », dans K. Setton, éd., *A History of the Crusades*, Madison, University of Wisconsin Press, 1969, vol. 2, pp. 187-233.

WOLFF, Robert Lee, « Baldwin of Flanders and Hainaut, First Latin Emperor of Constantinople: His Life, Death and Resurrection, 1172-1225 », *Speculum*, 27, 1952, pp. 281-322.

WOLFF, Robert Lee, « Romania: the Latin Empire of Constantinople », *Speculum*, 23, 1, 1948, pp. 1-34.

YANNOPOULOS, Panayotis, « Le couronnement de l'empereur à Byzance: rituel et fond institutionnel », *Byzantion*, 61, 1991, pp. 71-92.

YEWDAL, Ralph Bailey. *Bohemond I, Prince of Antioch*. Princeton, Princeton University Press, 1924, 143 p.